



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

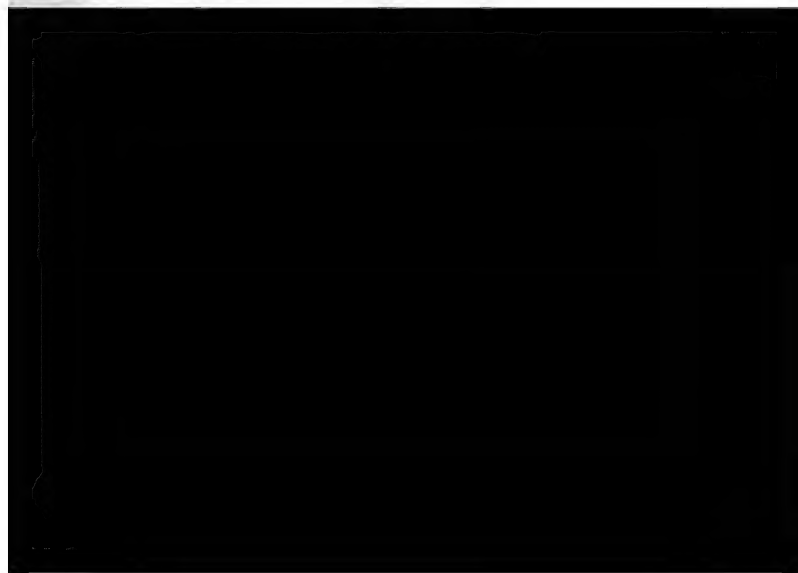
Nous vous demandons également de:

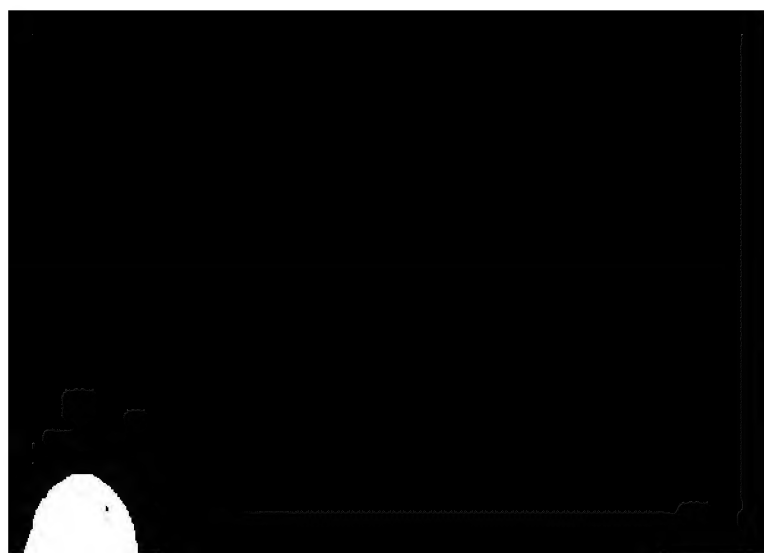
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

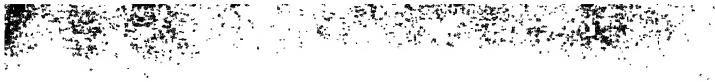
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>











L'UNIVERS.



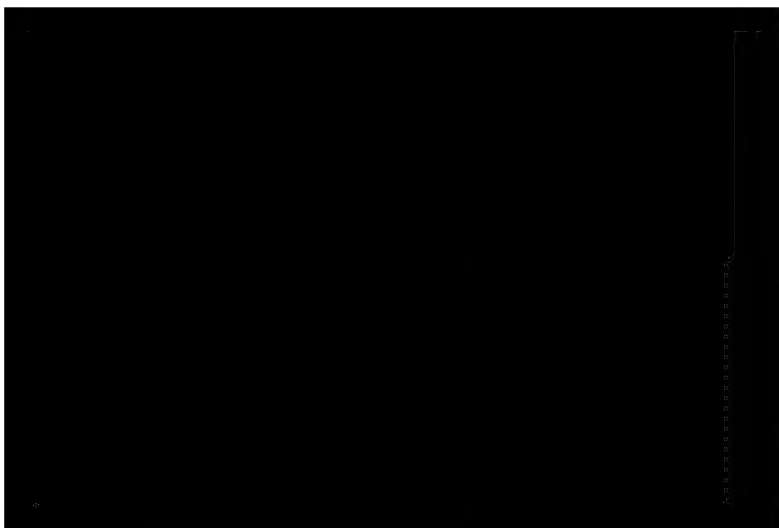
HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES.



PROVINCES DANUBIENNES

ET ROUMAINES.



PROVINCES DANUBIENNES

ET ROUMAINES,

Jean Marie
PAR MM. CHOPIN ET A. UBICINI.

BOSNIE, SERVIE,

ERZEGOVINE, BULGARIE, SLAVONIE,

ILLYRIE, CROATIE, DALMATIE,

MONTENEGRO, ALBANIE,

PAR M. CHOPIN.

VALACHIE, MOLDAVIE,

BUKOVINE,

TRANSYLVANIE, BESSARABIE.

PAR M. UBICINI.



PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

M DCCC LVI.

Le. éditeur. se réserve le droit de traduction et de reproduction

WDR

28721-1017 10 28721-1019

DR₁₀

C49



L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MŒURS, COUTUMES, ETC.

PROVINCES DANUBIENNES,

PAR M. CHOPIN.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉPOQUES PRINCIPALES, DEPUIS LES TEMPS ANCIENS JUSQU'À LA CONQUÊTE DE CONSTANTINOPLÉ
PAR MAHOMET II.

CHAPITRE PREMIER.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES. — INFLUENCE DU SOL SUR LE CARACTÈRE ET LES INSTITUTIONS.

De même que l'être physique est inséparable de l'être moral, ainsi deux éléments constituent les agglomérations d'individus ou les peuples : le sol où ils habitent et les institutions qui les réunissent en sociétés. Les régions de plaines et méditerranées, ouvertes à toutes les invasions, semblent être fatalement des incites à la dépendance ; leurs richesses appellent la conquête ; tôt ou tard elles complètent les États qui ont grandi dans des conditions plus favorables à la lutte, et elles ne jouissent du repos qu'aux dépens de leur liberté.

Ce qui est obstacle pour le fort est une garantie pour le faible ; les montagnes, les côtes maritimes abruptes et semées d'écueils, les marécages, les déserts sont des remparts naturels qui ont sauvé les nationalités ou leur ont permis de survivre à toutes les dé-

faites. Quant aux fleuves, également favorables à l'attaque et à la défense, ils réunissent ceux même qu'ils séparent, et le commerce tend à rapprocher par les relations les intérêts que la politique divise.

Il semble que la guerre soit née dans les montagnes, et que la fable des Titans n'apparaisse dans les âges mythologiques que pour exprimer cette vérité sous le voile d'une ingénieuse allégorie. C'est là que l'oiseau de proie établit son nid, que les animaux féroces cachent leurs tanières. Les fugitifs viennent demander à ces retraites de l'homme primitif un asile contre l'oppression du vainqueur ou la vindicte des lois. Le montagnard est accessible à tous les instincts de la vengeance et d'une liberté sans frein ; il croit que l'habitant de la plaine lui est hostile en sorte que le pillage ne satisfait pas moins son orgueil que ses besoins : selon l'expression du Circassien, *ne descendre que pour remonter, c'est vivre deux fois*. Dans la montagne l'avantage du lieu supplée au

nombre; là une poignée d'hommes déterminés peut arrêter une armée entière. Des retranchements naturels, des précipices, des positions qui, à chaque pas, dominent ou tournent l'ennemi, la facilité de l'attaque et de la résistance, tout donne au montagnard, quand il se borne à défendre sa retraite, un avantage incontestable sur le soldat discipliné, qui marche entouré de toutes les entraves de la guerre savante.

Mais la lutte, si favorable dans la montagne, change de caractère dans la plaine; la fuite qui, dans une gorge ou un défilé, n'est souvent qu'un piège peut devenir fatale devant un ennemi supérieur que rien n'arrête; et dans ces conditions, des expéditions lointaines deviennent presque impossibles aux montagnards. D'un autre côté, l'habitude de ne compter que sur soi irrite l'orgueil et entretient des haines héréditaires de tribu à tribu, de famille à famille, et la désunion paralyse souvent ces fiers courages. Aussi l'histoire nous montre les montagnards redoutables chez eux, mais inhabiles à conserver leurs conquêtes. Ceux qui ont acquis une gloire durable par les armes, comme les Macédoniens et les Perses, avaient déjà renoncé à l'indépendance de la vie isolée. Les Helvétiens et plus récemment les habitants des Carpathes, des Alpes illyriennes et de l'Hémos ont été soumis de nom plutôt que de fait, et dans les luttes séculaires de leurs puissants voisins, Grecs,

res avancent toujours, et l'aval grossit de ce qu'elle n'a point écarté bien de peuplades ont été absorbés ces invasions où elles ont perdu leur langue et leur nom! En effet, là seuls les suivaient en corps qui s'associaient volontairement aux envahisseurs, tandis que les vaincus dont la réunion eût été reue étaient distribués séparément le reste du butin entre les vainqueurs dont il leur fallait prendre la part. Le langage. Quand ces révolutions trouvées mêlées aux destinées des historiens, elles apparaissent dans leurs annales, mais au delà des limites tout est resté chaos : les traditions mille fois répétées, l'incertitude des appellations, l'habitude de ne considérer les peuples qu'au point de vue de la conquête presque complète de monde toutes ces causes ont restreint la science des origines à des études chronologiques.

Les peuplades agricoles qui contraignaient sur le passage de ces courants d'invasion étaient comme les autres, et lorsque l'expédition victorieuse s'arrêtait pour se fixer définitivement, elle offrait un tableau où étaient représentées toutes les diversités, toutes les variétés de mœurs avec leurs souvenirs religieux, les traditions héroïques et l'expérience de leur vie antérieure. C'était

lant quelle différence entre les idées de l'un et de l'autre ! Les lagunes, le coin le plus aride, isolé des côtes de l'Adriatique, ont la sécurité et la grandeur : les Vitaliens de la Baltique, ceux de la Méditerranée et de la mer, si fameux par leurs déprédations, sont adonnés à la piraterie, à la nature de leurs retraites ; ils n'ont cédé que lorsque, pour faire la grande guerre maritime, ils sont trouvés hors du cercle des opérations habituelles.

Montesquieu a dit de l'influence du climat qu'elle peut donc s'étendre aux localités ; cette observation paraîtra frappante si l'on applique à des populations un espace borné et examine le caractère local nettement déterminé par ce phénomène est déterminé par ces causes. Le sentiment de la patrie, sans lequel le type est incohérent ou mérite peu d'être étudié, est une chose de sa force quand elle est communiquée de l'individu à l'individu. Il passe les limites de la nation, dans des conditions géographiques qui isolent les habitants, les rendent naturellement républicains ; les influences individuelles entre elles, les rivalités qui changent les éléments de force et de faiblesse, que la liberté s'agite, l'aristocratie apparaît, et dans ces luttes de faiblesse le but est trop souvent le désordre. Au reste ce qui nous semble le désordre et le chaos est pour le Servien le mouvement et le danger aux idées abstraites et d'une civilisation avancée, ils ont à exercer dans leur plénitude les facultés de l'homme primitif, et de la vie est pour eux le surcroît des chances contraires. Les principaux résument leur politique : l'indépendance individuelle dans les masses, et au-dessus du clan. Les délits privés sont par les anciens ; mais, des délits touchent aux prétentions, ils entraînent souvent des crimes.

Leurs alliances, aussi bien que leurs, sont presque toujours actives. Leur politique reste isolée de

même que leurs intérêts. Indifférents aux dangers qui menacent leurs voisins, ils ne s'inquiètent que de ce qui les touche directement ; presque toujours la connivence d'un chef avec l'étranger se rattache à quelque vengeance de parti ou à des rivalités d'influence. La Russie est surtout habile à exploiter ces divisions : à un instant donné, elle est en mesure de jeter dans la balance des partis tout le poids de ses intérêts occultes : c'est ce qu'elle fait depuis un siècle, par ses agents accrédités ou secrets, dans les provinces moldo-valaques, en Serbie, en Albanie et dans les parties insoumises du Caucase.

Quand il s'est rencontré à la tête de ces tribus guerrières des hommes dont le regard avait plus de portée, et qui savaient rallier à une action commune tous ces éléments de force, on les a vus s'élever rapidement ; mais cette prospérité, née avec un homme, tombait avec lui ; ce n'était qu'un heureux accident. Après l'avortement des grands efforts tentés par le génie, il y a un instant de prostration qui permet aux ambitions médiocres de s'imposer ; la lutte des influences recommence, et la politique étrangère, dont le but est de diviser, triomphe par l'effet irrésistible d'un système arrêté et suivi.

Une agitation instinctive et l'amour des armes ont souvent mêlé les peuples du bas Danube, ainsi que les Illyriens, les Serviens et les Albanais, aux grandes guerres européennes ; mais plus d'une fois l'histoire, confondant le guerrier avec la cause qu'il servait, l'a dépouillé de son titre national. C'est ainsi que des annalistes hongrois ont imaginé des circonstances romanesques pour faire de Jean Corvin Hunyade un fils naturel de l'empereur Sigismond, tandis que le vainqueur de Belgrade était Valaque : dans les dernières guerres qui ont amené l'indépendance de la Grèce, combien de fois la France n'a-t-elle pas applaudi comme Hellènes ces intrepides Souliotes qui n'étaient que des Albanais ?

Cette existence à part qui ne se révèle au monde politique que sur les champs de bataille échappe aux avantages comme aux vices des peuples avancés : le brigandage y a ses règles et son point

d'honneur ; les passions ne s'y déguisent que pour arriver plus sûrement à leur but ; c'est la chasse avec toutes ses ruses, sauf cette seule différence que l'homme est alternativement le chasseur et la proie. La férocité des montagnards dans la guerre s'explique par les mœurs des peuples qui, tour à tour, se sont disputé leur territoire, depuis les versants des Alpes illyriennes et les vallées du Pinde et de l'Hémus jusqu'au bassin du Danube inférieur et à la Bessarabie. Les Romains d'Occident et d'Orient, les Avars, les Bulgares, les Hongrois, les empereurs d'Allemagne, les Polonais, les Mongols, les Russes et les Turcs leur ont fait une guerre d'extermination ; on s'étonnerait même qu'ils aient pu survivre à tant de revers, si on ne les voyait se recruter sans cesse de tous ceux qui échappaient à d'autres vainqueurs. Quand leurs vovodes ont été cruels, ils ont égalé les Domitien les Christiern et les Jean IV.

Leur rôle fréquent d'auxiliaires les a familiarisés avec les progrès de l'art militaire ; mais l'absence d'un système régulier d'administration et de finances ne leur permet pas d'utiliser toutes leurs ressources ; d'ailleurs, surveillés par des voisins puissants et ambitieux, ils ne peuvent que difficilement entrer dans la voie des réformes. Placés entre les Autrichiens et les Polonais catholiques, les Bohèmes protestants, les Grecs et les Russes qui professent les doctrines de Photius, et les mahométans, dont la religion est celle du vainqueur, ils ont eu

il y a confusion et incertitude dans ce qui est le moins sujet au changement, dans les conditions géographiques. La détermination précise d'un lieu mettra en défaut toute la sagacité de l'érudit ; quand les textes ne s'accordent pas ou qu'ils se taisent, chaque point contesté enfantera des volumes de commentaires. Dès qu'on aborde un sujet spécial, il se révèle des difficultés qu'on n'avait pas même soupçonnées. Quand Pierre le Grand vint à Paris, il y a cent quarante ans à peine, il corrigea de sa main le tracé de la mer Caspienne ; et aujourd'hui que l'attention se porte sur l'Orient nos ingénieurs relèvent tous les jours des inexactitudes dans les cartes russes, même pour le cours du Danube et le littoral de la mer Noire. Il a fallu la guerre actuelle pour attirer notre intérêt sur l'Illyrie, la Serbie et les provinces danubiennes. La politique renaît sans cesse les frontières sans respect pour les nationalités. Pendant longtemps les Valaques, les Moldaves et les Transylvains n'ont fait qu'un même peuple ; aujourd'hui la Moldavie et la Valachie forment deux principautés distinctes, sous la souveraineté du sultan et le protectorat contesté du tsar, tandis que la Transylvanie est autrichienne. Sans doute ces changements sont communs à tous les États ; mais si l'on s'habitue bientôt à ceux qui affectent les grands pays, à cause de la fréquence des rapports, il n'en est pas de même des modifications subies par des peuples

es âges. Chez les anciens la science pour ainsi dire, individuelle; chaque trouvait obligé de la refaire à lui; c'est au point que des auteurs ne s'ignoraient jusqu'au nom des uns spéciaux qui les avaient précédés. En l'absence de ces académies nos jours coordonnent et combinent les données de toutes les sciences idées des anciens sur le monde ne se réduisaient aux périples, à des voyages, aux relations avec les nations et aux détails que fournissent les guerres sans cesse renaissantes. Mais les historiens de leur temps ne savaient en général tout ce qui contenait les vaincus; et quand plus tard les événements changés, ils finirent mieux à se faire un secret sur leurs défaites que d'en faire une conscience le sou-

l'histoire était dans des conditions particulièrement favorables pour voir et pour recueillir les traditions, comme leur établissement la conséquence de la conquête, fallait assouplir la haine que le vainqueur portait à leur mère-patrie, en tâchant d'effacer les mœurs et les institutions nationales, pour absorber toutes les particularités dans l'unité romaine. L'incertitude redouble quand on essaye de remonter aux origines; la multitude des traditions, le vague des données chronologiques, le mélange des races, l'imitation de quelques-unes, l'absence presque totale de données et de motifs, l'in vraisemblance des systèmes, le résultat naturel des difficultés du sujet, les pièges que cachent si souvent les analogies étymologiques, tout est à faire aux recherches consciencieuses. Le sage est de ne pas promettre ce qu'on ne saurait donner. Nous nous bornerons donc de faire de notre mieux dans l'impossibilité de faire bien.

CHAPITRE II.

L'ŒIL SUR LES PROVINCES DANUBIENNES DANS LES TEMPS ANCIENS.

Après Philippe de Macédoine, les provinces dont nous nous occupons ont été ou moins sous l'influence de la civilisation grecque. Les Alpes noriques et illyriennes, le Péninsule et ses

ramifications, le mont Hémus brisaient le flot des invasions qui se répandaient dans le bassin du Danube et se dirigeaient les unes vers la mer Ionienne et le golfe Adriatique, les autres vers la Pont-Euxin. Cette influence passa ensuite aux Macédoniens, lesquels durent céder à Rome républicaine, qui la conserva sous ses deux formes d'empires d'Occident et d'Orient.

Les Daces ou Gètes, peuplade scythique qui habitait les bords de l'Oxus, eurent cependant leurs époques de gloire; mais ce ne fut que lorsque les grands intérêts politiques se débattaient en dehors de leur sphère d'action; ils durent céder quand ils furent eux-mêmes le but direct de quelque grande expédition, parce que leurs ressources ne répondaient pas à leur courage. Darius, après avoir franchi le Danube, ne fut pas plus heureux en Scythie qu'il ne l'avait été contre les Grecs, et il s'empressa de repasser en Asie avec les débris de son armée. Alexandre le Grand, trouvant que la Dacie lui offrait plus de dangers que de gloire, porta ses forces sur un plus brillant théâtre. Lysimaque, roi des Thraces, échoua dans une expédition semblable: enveloppé de tous côtés, et manquant d'eau et de vivres, il dut son salut à la générosité de Dromichète, roi des Daces, auquel il donna sa fille en mariage.

La Thrace des anciens, qui s'étendait sur une partie de la Macédoine depuis l'espace renfermé entre le Strymon, la chaîne de l'Hémus et le Pont-Euxin jusque sur le Danube et le Borysthène, jeta souvent ses hordes dans la Mœsie et la Dacie; les limites entre ces pays restèrent longtemps flottantes et suivirent la fortune des invasions. Il paraît que les tribus dont se composait la population des Thraces formaient une confédération guerrière, où chacune conservait ses mœurs et ses institutions. Ainsi Homère, qui parle de Rhésus comme d'un roi des Thraces, se sert de la désignation de chefs pour Piroüs et Acamas: *Θρᾷκας ἢ Ἀκάμας καὶ Πειρώος ἦρωες*. Les Odryses, dont le territoire était renfermé entre le Strymon et l'Euxin, paraissent appartenir à la même nation. Ils eurent plusieurs rois, dont le dernier, Chersoblepte, parvint à s'em-

parer de quelques places maritimes. Philippe le soumit et réunit ses États à la Macédoine, qui depuis y recruta ses meilleurs soldats. Les Gaulois occupèrent aussi pendant quelque temps une partie de la Thrace; mais ils furent expulsés par les Odryses. Enfin, sous Vespasien, tout le pays devint une province romaine. Ainsi, dès les temps les plus reculés, il semble que la destinée de ces peuples soit d'être vaincus, à cause de la disproportion des forces, sans qu'ils renoncent jamais à une indépendance qui est comme un produit naturel du sol.

A l'époque des expéditions des Romains dans la Gaule Cisalpine, le consul Quintius Flaminius traita si cruellement les Boïens que l'émigration leur parut préférable au joug des vainqueurs. Leurs restes vinrent s'établir au confluent de la Save et du Danube, de sorte que le sang gaulois mêlé à celui des Daces et des Sarmates coule peut-être dans les veines des Serviens, non moins rebelles que leurs ancêtres à toute domination étrangère.

Vers 165 ans avant J.-C., Paul Émile mit fin au royaume de Macédoine; l'Illyrie et l'Épire eurent le même sort et virent leurs places fortes démantelées; cent cinquante mille habitants furent vendus comme prisonniers, et Rome put s'avancer sur le Danube sans que les légions quittassent son territoire. La Grèce avilie fut jugée assez faible pour obtenir quelques privilèges : Carthage était détruite; bientôt la répu-

pelle celles en *bria* qui se retrouvent dans un assez grand nombre de villes habitées par les Thraces, aux environs du Bosphore et du Pont-Euxin.

Les rivages du Danube ont aussi été ravagés par les Cimbres. Repoussés des bords de la Baltique par une forte inondation, ils franchirent en grand nombre l'Ister, envahirent le Noricum et dévastèrent la Thrace et la Macédoine; puis le torrent alla se perdre dans les vallées des Alpes helvétiques.

On a déjà pu remarquer, dans ce qui précède, que les Illyriens, les Thraces, les habitants de la Dacie et de la Mœsie avaient, malgré leur isolement, opposé une résistance opiniâtre aux efforts des États les plus puissants. Un roi de Pont conçut le projet de renouveler en Asie et pour les provinces qui avoisinent le Bosphore la tentative d'Annibal. L'entreprise était grande : plus que tout autre peut-être, Mithridate pouvait espérer de l'accomplir. Il s'agissait d'appeler tous les peuples las du joug de Rome à une guerre de délivrance, de réunir dans cette cause commune l'Asie et l'Europe, et d'opposer au courage et à la discipline de l'orgueilleuse république la puissance du nombre et celle d'une volonté forte. Mais comment rallier dans une action commune des peuples d'origine diverse et presque toujours hostiles entre eux ? il étudia leurs mœurs, s'appliqua à les bien connaître et se familiarisa avec leurs idiomes. Il s'entretenait, dit-on, avec leurs députés en employant la langue de

e souciait peu de moraliser vaincus; pour elle la religion la sanction et le complément des privilèges du patriciat; emprunté aux Grecs leur philosophie, leur littérature, une partie de la conquête; qu'elle civilisait à son insu et l'esprit positif de son amitié les peuples soumis s'irritaient de des aphorismes légaux avec des proconsuls et l'impudeur du fisc. Mithridate exploitait tous ces griefs; et, sachant beaucoup exiger à condition de promettre, il appela à lui les peuples belliqueux, et pendant les années il tint suspendues les chaînes du peuple roi.

thés, qui s'étaient montrés pendant la longue lutte de contre les Romains, disparaissaient de la scène de l'histoire, et n'y figuraient plus sous le nom de pirates. L'hostilité contre Rome se prolongea après la mort de Mithridate dans des expéditions de pirates de l'Illyrie et de l'Épire, la Grèce, le littoral du Pont-Euxin, les embouchures du Tyras et du Danube jusqu'à Sinope servirent aux pirates, dont le nombre augmentait de tous les mécontents. La dévastation et l'effroi des côtes de l'Italie, et même elle-même. Il fallut des armées immenses et Pompée pour les vaincre.

Le système romain s'étaient dans le sein même de la conquête et de la guerre sociale et par celle des peuples barbares avaient déjà que exercé impunément la tyrannie et la dévastation bientôt que dans les provinces c'était surtout leur force et de la victoire. Quand César vainquit les soldats romains de Pompeius, ses soldats, qui comptaient dans les rangs des Gaulois et des Illyriens, *faciem feri!* il pronostiquait même la chute de l'empire fonder. Les partisans les plus de la république, voyant que sans remède, se tuèrent: acceptèrent la clémence du César. On vit le sénat envahi par des

Espagnols et des Gaulois. Les événements qui suivirent le meurtre de ce grand homme ont montré qu'il avait bien jugé son époque: ce qu'avait commencé le génie guerrier de César, la politique déliée d'Auguste l'acheva, et l'avènement du christianisme vint hâter la ruine du vieux monde.

CHAPITRE III.

DACES.

Tandis que les Germains s'agitaient menaçants dans le Nord, les Daces s'efforçaient de rétablir leur puissance: un de leurs rois, Bérébistes, aidé de l'expérience du philosophe égyptien Dicénaeus, étendit sa domination des rivages de l'Euxin jusqu'à la Bavière. Auguste confia à Statilius Scurlus le soin d'arrêter la marche conquérante de ce prince. Vaincu sans être découragé, Bérébistes mit à la paix des conditions telles qu'Octave dut les repousser. Ce Dace venait de se déclarer pour Antoine lorsqu'il fut tué par les siens. Après sa mort, plusieurs chefs se partagèrent la Dacie. Rhodus, un d'eux, se laissa gagner par Crassus, qui, après s'être emparé de quelques forts, retourna en Thrace. Ces succès, dû à la trahison de transfuges grecs, mit en relief le courage des Daces; ils s'entre-tuèrent plutôt que de se rendre. Le reste de leurs guerriers parvint à se réfugier dans les montagnes; Cotyson, leur chef, fonda la ville de Cotyn ou Choczyn, où dix-sept siècles plus tard Sobieski battit les Turcs. Crassus défait Cotyson, qui périt dans la mêlée; mais quelques années plus tard les Romains furent obligés de se retirer. Tibère, envoyé par Auguste, remporta sur les Daces quelques avantages. Filius Caton les attaqua avec des forces considérables; mais, défait en bataille rangée, il ne dut son salut qu'à une retraite précipitée.

Au temps de Domitien, les Daces reparaissent comme ennemis de l'empire: ils triomphent d'Appius Sabinus, qui périt dans le combat. La lutte allait s'engager plus terrible, lorsque Duras, leur chef, céda le pouvoir à Décébale.

Ce dernier joignait la prudence à une grande valeur; il réussit à réunir sous un seul drapeau ses compatriotes.

qui obéissaient à plusieurs princes ; et représentant aux Parthes et aux Sarmates que le même péril les menaçait, il contracta avec eux une alliance qui doublait ses forces contre les Romains. Ainsi préparé, il marcha contre Fuscus, chef de la garde prétorienne.

Depuis Auguste, la politique de l'empire tendait à conserver plutôt qu'à faire de nouvelles conquêtes. Décébale offrit la paix ; mais il exigeait qu'on lui payât, à titre de tribut, deux oboles pour chaque Romain. Accepter une proposition si nouvelle, c'eût été reconnaître son infériorité ou son impuissance. Fuscus précipita sa marche pour venger la majesté de l'empire et l'orgueil blessé de son maître ; mais ce général perdit la bataille avec la vie. Julien, qui le remplaça, répara cet échec, et remporta une victoire signalée près de Talpa en Valachie.

Domitien, vaincu par les Marcomans, n'en fut pas moins forcé de payer un tribut au roi des Daces, ce qui fit dire à Tacite, à l'occasion du triomphe de cet empereur, qu'il était plus facile de triompher que de vaincre.

L'habileté de Décébale avait relevé la Dacie, le génie de Trajan ruina cette prospérité naissante. Le roi fut réduit à demander lui-même la paix. L'empereur, qui savait vaincre et profiter de ses avantages, poursuivit l'ennemi sans lui laisser le temps de réparer ses pertes, et l'hiver seul suspendit les hostilités. Au printemps suivant, la fortune resta

et les proscrits dont les dissensi l'empire avaient multiplié le nom

La capitale de la Dacie, Tsarnthuse, fut occupée militairement affaiblir Décébale dans le foyer puissance et au centre de ses resso

Sans donner aux étymologie importance dont on a souvent nous dirons en passant que, le n cette ville semble indiquer une c orientale. En effet, la syllabe *sar* les Slaves ont fait *tsar*, se retrouv quement dans les noms appellat Médes et des Assyriens, comme *mana sar*, Nabuchodono *sor*, Th *phalasar*, Nabopola *sar*, etc. Les R selon Karamzin, emploient ce mo les sens oriental, et nullement dans l' tion de *César*, dénomination bea plus récente et empruntée à un u famille. Ainsi, Tsarnizégéthusa si rait capitale des Mœsiens et des

Décébale ne regardait cette pa comme une trêve : il lève une nouve mée, attaque les Iasyges, alliés de mains, détruit les forts du Dan massacre les garnisons que Trajan placées pour tenir le pays en re L'empereur accourt, accompagné drien, et campe sur la rive dro fleuve, où il fait hiverner ses tr De là il surveille les alliés dout les mouvements de l'ennemi ; m que la saison le permet, il fait sur le Danube ce pont magnifiq Apollodore de Damas fut l'arch et qu'a décrit Dion Cassius.



l'architecte avait fait son plan de prévision des crues extraordinaires. D'un autre côté, depuis plus de six siècles, il est peu probable que le fleuve comme le Danube n'ait varié. La seconde objection, tirée de la nature des matériaux, offre un caractère plus plausible.

La prise de possession du Danube par les Romains alarma Décébale; il leur opposa ses propositions de paix, sollicitant le secours des peuples; mais la crainte qu'inspirait le nom de Trajan les retenait. Alors, en attendant le pont, il construisit une tour fortifiée, résolu de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les Romains détruisirent cet ouvrage et firent un grand carnage des Daces. Désespéré de vaincre autrement que par un

Décébale forma le projet de se retirer de son adversaire au milieu de ses montagnes; mais le complot ayant été découvert, Trajan attaqua Tsarmizégus. Lorsque l'armée fut arrivée devant la capitale des Daces, le premier de ceux qui s'offrit à ses regards fut un officier romain suspendu aux murailles. Les légions, indignées, se précipitèrent aussitôt à l'assaut, et la ville fut prise. Les autres places eurent le même sort; ceux qui ne craignaient pas la servitude se tuèrent; les autres se rendirent ou s'enfuirent dans les montagnes. Quant à Décébale, bien qu'il était destiné à orner le triomphe du vainqueur, il se donna la mort. Un des siens indiqua à Trajan où il avait caché ses trésors; et l'empereur y fit élever un temple dédié à Minerve. La Dacie, réduite en province romaine, fut divisée en Dacie transalpine et méditerranéenne. La partie romaine qui, des Portes de l'Asie, menait jusqu'en Bessarabie, resta sous ces contrées à l'empire. Le Danube releva la capitale des Daces, qui prit le nom d'Ulpia Trajana; on attribua à ce prince la fondation d'Iassi (*mu-ni-um Iassiorum*) et celle de plusieurs autres villes.

La prise de possession de la vallée du Danube par Rome d'une haute importance: d'abord, elle couvrait l'Illyrie et le Pannonie, et de l'autre la Thrace. La

guerre des Daces ouvrit une ère de rapports plus fréquents entre l'empire et l'Orient; mais Rome devait rester la capitale du monde aussi longtemps que régnerait l'idée païenne; ce fut seulement lorsque le christianisme eut triomphé que les avantages de la situation de Byzance, maîtresse du Bosphore, ouvrant ou fermant à son gré les communications maritimes entre l'Europe et l'Asie, décidèrent Constantin à y établir le siège de l'empire.

Déjà le commerce romain avait établi des relations avec les villes grecques parsemées sur le littoral du Pont-Euxin; Une d'elles, Tomi, doit sa célébrité à l'exil d'Ovide. Elle s'élevait sur la côte occidentale de la mer Noire, entre Stratonice et Istropolis, dans l'ancienne Moésie. Si les ennuis de l'exil n'ont pas donné à la description qu'en a laissée le poète des couleurs trop sombres, il dut y expier cruellement son imprudence ou sa faute :

Nasonique tui quod adhuc non exulat unum
Nomen ama : Scythicus cætera Pontus habet.
Proxima sideribus tellus Erymanthos. Urse
Me tenet adstricta terra perusta gelu.
Bosporos et Tanais superant, Scythique paludes
Vixque satia noti nomina paucæ loci.
Oterius nihil est nial non habitabile frigus :
Heu ! quam vicina est ultima terra mihi !

Ce que dit Ovide de la sévérité du climat peut s'expliquer par un fait physique incontestable : à mesure que l'on avance vers l'est, le froid, sous la même latitude, devient plus intense. Dans une autre élégie, le poète nous donne l'étymologie grecque du mot *Tomi* : Médée, pour se soustraire au ressentiment de son père, coupe en morceaux le corps de son frère, et expose ces restes sanglants sur le rivage où va débarquer le vieillard :

Sed vetas huic nomen, posteaque antiquis urbe
Constat ab Absyrti cadere fuisse loco.
Inde Tomi dictus locus hic; quia fertur in illo
Membra soror fratris consecuisse sui.

Les vers suivants donnent une idée des mœurs incultes du pays :

Non liber hic ullus, non qui mihi commodet aurem
Verbaque significant quæ meæ norit adest.
Omnia barbaræ loca sunt, vocisque ferine,
Omnia sunt Getici plena timore soni.
Ipse mihi videor jam didicisse latine;
Jam didici Geticæ Sarmatæque loqui.

De Tomi, Ovide fut transporté à Akerman en Bessarabie. Un autre poète, Pouchkin, exilé comme lui dans la Tau-

ride, rapporte, dans un de ses poèmes (les Bohémiens), que les paysans ont conservé la tradition du séjour d'Ovide dans ces contrées. Ils racontent encore de nos jours qu'un homme, dont les paroles avait la douceur du miel mourut dans les environs de Biograd en recommandant de transporter ses restes dans la terre natale. Kogalnitchan, dans son Histoire de la Valachie et de la Moldavie, confirme ces détails.

Ainsi, au milieu de tant de révolutions et après dix-neuf siècles, des hommes simples, qui ignorent sans doute jusqu'au nom d'Auguste et de tous les conquérants qui ont ravagé le monde, n'ont pas cessé de rendre au génie ce témoignage naïf d'admiration et de pitié.

Adrien, qui avait succédé à Trajan, jugea que l'empire, en prenant une extension si considérable, ne pourrait résister sur tous les points aux barbares. Peut-être trouvait-il plus facile de détruire l'œuvre de son oncle que de l'imiter. Quoi qu'il en soit, il fit démolir le pont de l'Ister, et il aurait renoncé à la Dacie si on ne lui eût représenté que cet abandon livrerait les colons romains à la merci des barbares. Cet empereur repoussa vigoureusement quelques excursions des Sarmates, mêlés aux Daces sortis de leurs montagnes. Sous le règne d'Antonin, plusieurs peuplades vinrent s'établir dans la Dacie; et c'est à ce mélange de races qu'on attribue le grand nombre de vocables étrangers qui s'introduisirent dans la langue valaque ou

vait tout oser, trahit Alexan bienfaiteur, brigua et obtint qu'en sanglantèrent ses cruautés cet empereur qui persécuta si ment les chrétiens, était né en P Il avait gouverné la Moesie, et dans cette province en combatt les Goths, qui exigèrent un t Tribonianus Gallus, son su Valérien avait lutté avec bonhe ce même peuple, mais les Sarr échappèrent. Alors il marcha c Perses. Fait prisonnier par s écorché pour que sa peau serv phée au vainqueur, il eut pou seur Régillus, Dace d'origin l'insouciant Gallien, les tyran cèdent ou plutôt se renversent de rapidité que leurs noms ne qu'avec peine dans la mémoire dit que la confusion des fronti gagné jusqu'au trône. Les mont l'antique civilisation s'écroula les efforts des barbares. Les G naient Delphes, qui avait surve dévastations. Toutes les con Trajan dans la Dacie furent perc l'empire. Un Illyrien, Claude II la fortune chancelante de Rou truisait une armée innombrable anéantit leur flotte; mais se furent aussi éphémères que une épidémie l'emporta après de règne. A l'Illyrien Claude Aurélien, né en Pannonie. So et sa vigueur extraordinaires le valu la faveur des soldats, qui

, et leur persuada de sauver
par le meurtre de son maître.
culture ne fut découverte que
avait porté ses fruits; le traie
aux bêtes (1).

propagea dans la Mœsie et la
la culture de la vigne, qui
encore de nos jours en Vala-
Hongrie; de toutes les con-
es de l'industrie sont les plus
t les plus faciles. Il employa
à reconstruire un grand
villes détruites par la guerre
des canaux; mais il eut l'im-
l'annoncer que bientôt il es-
voir se passer de l'armée. Des
es ne convenaient point à la
des camps; elles lui coûtè-

son successeur, chassa les Sar-
la Thrace, et assura par cette
tranquillité de l'Illyrie.

longtemps l'unité de l'em-
plus qu'un mot : Dioclétien
il valait mieux partager le
ent que de le voir périliter
pouvoir unique. Né en Dal-
e famille obscure, il eut foi-
fiction qui lui promettait le
dans cette confiance, il ne
en de ce qui pouvait l'y faire
Avant de partir pour l'O-
asocia Maximien, homme in-
s brave et d'une résolution
Deux généraux, Galérius et
Chlore, furent nommés Cé-
ce partage, les provinces de
urent à Galère, et la Thrace
n. Deux légions illyriennes,
et les Heracleens, ainsi appe-
m qu'avaient pris les deux
, furent spécialement char-
garde de Rome. Dioclétien
arche conquérante des Goths
ant une ligne de camps for-
ng du Danube; maître des
il refoula l'ennemi dans la
Ce prince joignit au mérite de
celui d'une abdication sin-
à Salone, aujourd'hui Spa-
plaisait à cultiver des mains

des plantes potagères : « Si tu voyais
mes belles laitues de Salone, écrivait-il
à Maximien, tu ne me conseillerais pas
de reprendre le fardeau de l'empire. »

CHAPITRE IV.

LA DACIE ET LES PROVINCES VOISINES DEPUIS CONSTANTIN. LES GOTHES.

Constantin réprima les invasions des
barbares; à l'exemple de Trajan, il fit
construire un pont sur l'Ister. Ce prince
était né à Naïssus en Dacie. Il montra
des talents militaires dans la bataille
d'Adrianopolis, où il défit Licinius;
mais ce qui a rendu son nom à jamais cé-
lèbre, c'est d'avoir transporté à Byzance
le siège de la puissance orientale de
l'empire. Depuis cette mesure, corol-
laire admirable du triomphe du christia-
nisme, Rome, la ville païenne, n'a
plus qu'une importance secondaire;
c'est en vain qu'elle veut lutter contre
ses destinées : elle donnera longtemps
encore son nom au système dominateur;
mais désormais tous les grands intérêts
graviteront vers l'Orient; l'Europe du
monde barbare sera complexe. Constan-
nople résumera à elle seule l'influence
grecque et latine sur la civilisation de
l'Asie.

C'est vers le commencement du IV^e
siècle que le christianisme s'introduisit
chez les Goths. Au concile de Nicée,
ils étaient représentés par leur évêque
Cléophile. Un demi-siècle plus tard,
Ulphilas prêchait l'Evangile dans la
Dacie, retombée sous le joug des bar-
bares. Depuis cette époque l'élément
religieux commence à se mêler au mou-
vement politique; ce n'est pas en vain
que Constantinople est devenue chré-
tienne. Mais jusqu'à quel point les Goths
de cette époque étaient-ils chrétiens?
Est-il probable que l'organisation toute
guerrière de ce peuple lui laissât le
temps et les moyens d'étendre à tous les
barbares dont se recrutèrent ses armées
les doctrines de l'arianisme? sans doute
quelques-uns des chefs étaient chré-
tiens, et leurs bandes se disaient chré-
tiennes; mais les nouveaux venus, les
auxiliaires, ceux que le torrent avait en-
traînés dans une expédition commune
n'étaient qu'à demi convertis, ou étaient
restés entièrement païens.

inspiration de Pahlen, dont Paul I^{er}
reussit par les mêmes moyens;
pirate russe fut plus heureux
Mœsie.

Sortis d'abord de l'Asie, les Goths s'établirent dans la presqu'île Scandinave, sur les bords et dans les îles de la Baltique. Les uns prirent le nom de Visigoths ou Goths de l'Occident, et les autres d'Ostrogoths ou Goths orientaux. Les Gépides, venus comme eux de la Scandinavie, paraissent appartenir au même peuple. Ils remontèrent les bords de la Vistule, et suivirent la chaîne des monts Carpathes. Ils s'étendirent aussi dans la Prusse et chassèrent devant eux les Burgundes, les Hérules et les Vandales. Ces derniers, comme les Vendes et les Venètes, étaient probablement d'origine slave. Les Goths, poussant devant eux les Bastarnes, traversent le pays des Jazyges et des Roxolans, et parviennent jusqu'aux embouchures du Tanais et du Borysthène. De là, courant vers le sud-ouest, ils envahissent la Dacie et s'avancent jusqu'à Marcianopolis, capitale de la seconde Mœsie, qui échappe à la destruction en payant un tribut aux vainqueurs. L'empereur Décimus essaya en vain d'arrêter le torrent; il fut battu et perdit la vie. Dès lors les barbares eurent le passage libre. La richesse du butin qu'ils avaient fait attira sur leurs traces de nouvelles hordes, et il fallut tous les efforts de Constantin pour les contraindre à porter ailleurs leurs ravages. Les Vandales étaient en guerre avec les Goths, et l'empereur, dans le but d'affaiblir les barbares les uns par les autres, avait envoyé des secours aux premiers. Les

partage des meilleurs soldats diminuait les dangers à l'extérieur en même temps à la sédition d'un bien moins favorables.

La Thrace, au temps de Constantin, formait cinq provinces, savoir : 1° la Thrace européenne; 2° l'Hémimontes; 3° Rhodope; 4° la Mésie; 5° la Scythie.

La Macédoine se divisait en nombre de provinces : 1° la Macédoine proprement dite; 2° l'Achaïe; 3° la Crète; 4° la Thessalie et 5° l'Illyrie.

L'Illyrie occidentale se composait de six provinces, savoir : les Dalmates, les Noriques, la Servie, la Dalmatie, la Norique maritime et la Norique méditerranéenne.

Dans ces provinces, comme dans toutes celles qui reconnaissaient l'autorité de l'empire, l'oppression et les agents du fisc détruisaient la partie des bons effets qu'aurait pu produire des lois sages et l'administration. Il était facile de constater que les abus de la force, réprouvés par leur contraste avec les principes de la religion nouvelle, avaient continué à se multiplier sur des races qui avaient conservé l'énergie et le nombre, et qui n'avaient pas pris à compter et à juger leur situation. On crut atténuer le péril en augmentant les attributions judiciaires et administratives : on nomma des maîtres de la justice sur les points les plus menacés, et on en avait deux sur le Danube, et deux autres sur les côtes de la Méditerranée.

mœurs militaires. Ainsi les le mieux combinées étaient ce que le patriotisme n'existe pas les masses ; il se produisent de beaux faits d'armes, des succès individuels ; mais les se battaient en courtisans, se conciliaient la faveur du par l'intérêt et la gloire de n pas mot le dévouement civil et la vertu un souvenir. barbares, au contraire, l'opprimait l'énergie, et la haine en commun.

révision que les provinces attendaient qu'une occasion pour reprendre les armes, on avec une dureté qui aurait mener ce résultat.

maines étaient dégénérés, rendaient stériles les avances portaient les barbares ; un de domination, l'amour du rétentions que faisait naître l'indiscipline et le désordre rté et surtout l'absence de que constataient leur in- une nation. Habités à la servaient les Romains pour comme ils les avaient com- faire du butin, ou même pour occuper leur courage ; que la défection offrait un essai pour eux d'être hon- mot, ils aimaient le triom- que la gloire.

aient l'exploitation de leurs nérales, non qu'ils les mépris- qu'ils dépouillaient les pa- mples, mais dans la crainte frissent un appât à la cupi- e, qui se serait servie de leurs orger leurs propres chaînes.

les indications naturelles pour mettre les vainqueurs : Siscia, en Illyrie, avait s monnaies. Les esclaves et employés à fouiller les mi- éient les montagnes de cette enfuyaient fréquemment ; ange d'un asile, ils commu- x barbares les connaissances e leur profession.

nerce que faisait l'empire vances danubiennes était sur- léral par le transit des

marchandises qui passaient par la mer Noire ; la Thrace, la Mœsie et la Dacie leur fournissaient du bois, du bétail et des grains ; les mêmes produits composent aujourd'hui le commerce d'exportation de ces provinces. Quant au trafic des métaux, des armes fabriquées et des objets de luxe, les règlements les plus sévères l'interdisaient spécialement. Mais toutes ces précautions, indices de faiblesse et de crainte, n'empêchaient pas des hommes résolus de trouver des armes ; quand l'empire était menacé d'un autre côté, il fallait bien qu'il prît à sa solde ces barbares dont il se méfiait. Dans les guerres de Constance contre Sapor, roi des Perses, les Thraces faisaient la principale force des légions. Rome était comme un vieillard dont les excès ont usé la constitution robuste ; entourée de barbares avides, elle les voyait se disputer d'avance son héritage, incertains s'il fallait encore attendre ou frapper. Un soldat, Magnence, est proclamé dans la Gaule, et fait assassiner dans Rome son concurrent Popilius Nepotianus. Un autre barbare, Vétranien, essaye à son tour la pourpre ; puis, voyant ses partisans vendus à Constance, il se dégoûte de la lutte, et se retire à Pruse. Magnence, vaincu sur la Drave après une lutte désespérée, se poignarde à Aquilée. L'audace, l'assassinat, la trahison, le suicide, et jusqu'à la satiété, étaient déjà familiers aux barbares ; Rome n'avait plus rien à leur apprendre. Tour à tour auxiliaires intéressés ou hostiles, ligués ou seuls, on les voyait défendre ce qu'ils avaient dévasté, et ruiner ce qu'ils venaient de défendre. Sur le Tigre et l'Euphrate, comme sur le Rhin et le Danube, leur instinct se manifestait par l'incendie des villes, des forts, de tous les établissements qui leur paraissaient une menace ou un indice de puissance et de prospérité, représailles terribles des longues déprédations romaines.

A cette époque, le christianisme comptait encore de nombreux adversaires, qui attribuaient à l'abandon des dieux tutélaires du Capitole des revers qui n'étaient qu'une conséquence naturelle d'un système de domination universelle au profit d'abord d'une seule classe, et plus tard d'un seul

rétèrent. Ils paraissaient même disposés à rétrograder, lorsque le général romain, dans la crainte qu'ils ne lui échappassent, leur fit suggérer le conseil de l'attaquer à l'improviste. Les Goths, dupes de ce stratagème, passèrent le fleuve sur des barques grossièrement construites, que détruisit sans peine la flottille impériale. Théodose, après avoir triomphé presque sans combattre de l'imprévoyance des ennemis, enrôla les uns et dispersa les autres dans la Thrace et l'Asie Mineure. Là, exempts d'impôts et astreints seulement à fournir au besoin un contingent militaire, ils reconnurent la suprématie de l'empire, mais sans renoncer à leur langue, à leurs lois et à leurs usages. Ulphilas traduisit dans leur idiome les saintes Écritures, en employant les caractères grecs, et c'est par cet évêque que les doctrines ariennes prévalurent longtemps parmi les Goths convertis. La morale de l'Évangile n'adoucit qu'à la longue la férocité de ce peuple aventureux : à la table même de Théodose, deux de leurs chefs se prirent de querelle, et l'un d'eux, Priulf, fut frappé mortellement par son adversaire.

Les provinces danubiennes et celles qui s'étendent sur la côte orientale de l'Adriatique, tantôt envahies, tantôt reprises et toujours disputées, formaient le point de jonction entre l'Europe et l'Asie. Après Théodose, quand la séparation de l'empire eut lieu définitivement, la Thrace, l'Hémos et les deux

mer Adriatique jusqu'aux bords du Danube, tout tremblait devant les victorieuses d'Alaric. Arcadius, l'espoir de le désarmer, lui céda le mandement des provinces qu'il devait ravager. Les places de la Dalmatie, l'illyrique, Margum, Ratiaria, Thessalonique, si importante par la fabrication des armes et des machines de guerre, lui fournirent le matériel pour ses expéditions, et secondèrent ses moyens d'attaque.

Salué roi par les siens, il le regarda, incertain qu'il allait se faire, et vendit tout ses services à l'Orient et à l'Occident. L'Italie lui paraissait plus facile à défendre dès qu'il était parvenu à s'en emparer. C'est que les destinées de Rome l'appelaient. Mais il rencontra un rude adversaire dans Stilicon, qui le vainquit, et arrêta pendant longtemps les autres barbares, Vandales, Huns, Suèves, qu'il tailla en pièces dans les plaines de Florence. Vaincu et découragé, Alaric s'était relevé avec de nouvelles forces; Stilicon l'apaisa par des concessions, et l'entraîna dans l'Occident. d'Honorius; il espérait rattacher l'Illyrie à l'empire d'Occident. Le Goth nourrissait des espérances ambitieuses : il exigeait des concessions et l'abandon d'un territoire pour ses conquêtes qu'il méditait. Tandis que Stilicon voulait tout accorder, le



outes les ressources du génie délié
res contre les hordes du Nord,
tantôt victorieuses, tantôt repous-
sèrent bientôt leurs pertes, et
neurent imposer aux Romains dégéné-
rés des cessions de territoire et l'igno-
rance d'un tribut. L'eunuque Entrope
avait le faible Arcadius. S'étant
Gaius, qu'il regardait comme
strument docile, ce Goth envoyé
combattre ses compatriotes, se joint
et rentre en vainqueur dans Cons-
tantinople. Bientôt chassé lui-même,
dans la Thrace, franchit le Da-
nie et périt dans un combat que lui
Alaric, roi des Huns, qui envoie sa
Arcadius.

ut à la même époque que le préfet
sunt fit mettre en état de défense
aces fortes de l'Illyrie, entourer
Constantinople de nouvelles murailles,
struire une flottille destinée à sur-
veiller le cours du Danube. Ces sages
mesures lui permirent de repousser les
au delà de ce fleuve.

CHAPITRE VII.

NŒURS DES HUNS.

Huns, peuples de la grande fa-
milie ou plutôt ouralique et dont
avons parlé incidemment, pren-
vers la fin du quatrième siècle, un
répondérant parmi les autres bar-
bares.

Ils habitèrent longtemps sur les
occidentales de la mer Caspienne.
Le milieu du troisième siècle, on
trouve entre les Roxolans et les
Huns, dans le voisinage du Borys-
inférieur. L'empereur Carus périt
une expédition dirigée contre eux.
Bientôt ils occupèrent le pays qui s'é-
tend entre le Pont-Euxin et le Danube,
et de là qu'ils se précipitèrent sur
les provinces de l'empire comme sur
des rochers.

Le caractère physique des Huns les
distingue de la race mongole, dont ils
ont peut-être qu'une variété. Ils
ont la tête grosse, les os maxillaires
sont prononcés, les yeux petits et
froids, le buste développé, la taille
courte et les jambes arquées par l'habi-
tude du cheval. Ils maniaient habile-
ment la monture, et semblaient ne faire

qu'un avec leur coursier; ils mangeaient
et dormaient en selle. Leur peau huil-
leuse et olivâtre et leur regard féroce
leur donnaient un aspect si hideux qu'on
les disait nés de l'accouplement de dé-
mons avec des sorcières. Comme les
Kalmoucks de nos jours, ils se nourris-
saient de chair crue, macérée entre le
cheval et le cavalier. Selon Ammien Mar-
cellin, on aurait pu les prendre pour des
bêtes fauves se dressant sur leurs pattes,
ou pour ces figures grossières sculptées
sur les corniches des ponts. Ils habitaient
en plein air, protégés seulement par des
peaux de mouton qui leur servaient de
vêtement. Leurs familles les suivaient
sur des chariots, et les prisonniers pre-
naient soin du bétail. Leurs campe-
ments étaient déterminés par l'abon-
dance des pâturages. Des éclaireurs
battaient le pays dans toutes les di-
rections et au moindre danger se re-
pliaient sur les détachements qui for-
maient le corps de bataille.

Voyant l'impossibilité de leur résis-
ter, le roi des Goths Hermanaric pré-
féra une mort libre à la honte du joug.
Désormais aucun obstacle sérieux ne pou-
vait empêcher les Huns de pousser leurs
excursions jusque sur le territoire de
l'empire. A mesure qu'ils se rappro-
chaient de Constantinople, le butin qu'ils
faisaient devenait plus précieux; c'en
était assez pour appeler sur cette ville
tous les dangers de l'invasion. On les
éloignait momentanément en leur don-
nant de l'or, et l'or les rappelait. Après
s'être annoncés comme des ennemis im-
placables, leurs princes profitèrent de
la terreur qu'ils inspiroient pour étendre
leur domination. Parmi ces rois on cite
Balamir, dont le nom paraît slave; Donat,
qui fut assassiné; Roilas, qui franchit le
Danube, menaça Constantinople, et pé-
rit d'un coup de foudre. Rugulas rece-
vait de Théodose trois cent cinquante
livres d'or; il venait de conclure un
traité avec Valentinien III lorsqu'il
mourut, laissant le pouvoir à ses deux
neveux, Bléda et Attila.

CHAPITRE VIII.

ATTILA.

Dans Attila l'histoire a personnifié,
pour ainsi dire, le fléau des invasions.

L'Eglise le surnomma le fléau de Dieu, attribuant à la colère céleste des maux qui semblaient dépasser la mesure humaine. Attila se glorifiait de ce titre et faisait tout pour le mériter : on dit même qu'il le regardait comme un présage favorable qui l'appelait invinciblement à la conquête du monde. Avant même que ses exploits l'eussent rendu célèbre, une circonstance fortuite l'avait désigné à un peuple ignorant et superstitieux comme appelé à des destinées extraordinaires. On raconte qu'une génisse s'étant blessée au pied dans un pâturage le berger qui la gardait découvrit sous l'herbe la lame d'une épée, et qu'il la porta au roi. Attila reçut cette arme comme un signe de la volonté des dieux, qui lui donnaient la mission de combattre et d'exterminer.

Quelquefois la parole de ce guerrier farouche est empreinte d'un caractère d'élévation qui rappelle les *saga* scandinaves : *La terre tremble sous moi, l'herbe cesse de croître où mon cheval a passé.* Comme pour concentrer dans son action toutes les forces du monde barbare, il subjugué et entraîne après lui les hordes qui se rencontrent sur son passage : épouvantées ou fascinées, elles suivent. Cependant la Perse arrête un moment sa marche victorieuse ; il se détourne et se jette sur les provinces de l'empire. Maître du cours du Danube, il laisse une trace de sang de la Moésie à la frontière illyrienne : Sirmium, Marcianopolis, Naïssus, Sardique sont at-

rançonner à son gré l'empire. Voilà il accorder à quelqu'un des siens gratification extraordinaire, il le géait d'une mission pour Constantinople, sachant bien que la couriale ferait tous les sacrifices possibles dans l'espoir de se rendre le négoci favorable. Parmi ces envoyés des Huns figurèrent Oreste et Edéon devenus célèbres dans l'histoire titres bien différents : l'un fut d'Augustule, dernier empereur d'Occident ; l'autre donna le jour à Odoacre qui ouvre la série des rois barbares d'Italie. Oreste et Edéon retournèrent près d'Attila, accompagnés de Maximin qui était chargé de suivre les négociations avec le roi lui-même, en attendant des conseils du sophiste Procopius auquel nous devons des renseignements curieux sur les mœurs de ces barbares. Son récit est heureusement résumé par l'historien Cantu, que nous allons citer :

« Ils partirent de Constantinople, « d'un nombreux cortège d'hommes « chevaux, et se dirigèrent vers Sardanie qu'ils trouvèrent en cendres. Ils « rent ensuite Naïssus, arsenal naïssus « florissant, qui n'offrait plus « amas de décombres, ou quelques « lades languissaient dans les ruines « églises. Le reste de la ville était jonché « d'ossements. Enfin, ils passèrent « une flotte sur des barques faites de « d'arbres creusés. Déjà Maximin « eu avec les envoyés du roi des « relles de prééminence, et bientôt



• Ce vaste royaume des Huns ne possédait pas une seule ville. Ce qui formait leur capitale était un camp dressé entre le Danube, la Theiss et les monts Carpathes....

• Les tentes mobiles s'étaient converties en cahanes disposées symétriquement et assez nombreuses pour suffire à toute la cour. Onégèse, favori du roi, avait fait construire un bain de pierres. Un vaste palais de bois, entouré d'une palissade de planches lisses et flanqué de tours, servait d'habitation aux femmes d'Attila. Chacune d'elles y avait son appartement séparé, et comme il ne leur était pas interdit de communiquer avec les hommes, les envoyés furent admis dans celui de Cerca, qui tenait le premier rang parmi elles. C'était un édifice bien construit, que soutenaient des colonnes en bois tourné, sculpté et verni, et qui ne manquaient ni de régularité dans les proportions ni de goût dans les ornements. Cerca reçut les ambassadeurs couchée sur un lit de parade, dans une salle élégante, dont le plancher était recouvert d'un tapis. Des esclaves se tenaient autour d'elle, et ses jeunes suivantes brodaient des vêtements destinés aux vainqueurs du monde. Déjà les Huns se plaisaient à étaler une grande profusion d'or et de pierreries sur leurs armes et sur leurs habillements, et à charger leurs tables de vases précieux.

• Attila, au contraire, affectait la plus grande simplicité. Il faisait usage de vases et de coupes de bois, et ne mangeait ni viande ni pain. A son entrée dans la salle du banquet, on faisait une libation en son honneur, puis les hôtes prenaient place à de petites tables disposées autour de celle du roi; ou ne s'asseyaient à ses côtés que ses fils ou des princes d'un rang élevé. A chaque service, Attila buvait par trois fois à la santé d'un des chefs de sa suite, qui se levait aussitôt, et répondait par un toast. Les ambassadeurs romains assistèrent à un de ces banquets. Quand les tables furent dressées, les convives se mirent à boire, et l'intempérance se donna toute carrière. Deux bardes chantaient près du lit d'Attila ses exploits et

« ceux de ses aïeux, entremêlant le récit de passages qui rappellent les chants guerriers de l'ancienne Islande :
« *Quand nous combattions avec l'épée,*
« *les aigles jetèrent des cris de joie, et*
« *les vierges pleurèrent longtemps....*
« *Les heures de la vie s'écoulaient, à*
« *l'heure de la mort nous sourirons.*
« Ensuite les bouffons parurent, et la salle retentit d'un rire bruyant. Seul, Attila restait grave; seulement, de temps en temps, il caressait les joues d'Irnach, le plus jeune et le plus chéri de ses fils. »

Marcien, qui venait de succéder à Théodose, répondit aux envoyés des Huns qu'il avait de l'or pour ses amis et du fer pour ses ennemis. Attila s'apprêtait à tirer vengeance de ce défi, lorsque les événements le jetèrent au milieu des luttes de l'Occident. A cette époque, les Francs envahissaient la Gaule, et trouvaient dans Aétius un adversaire non moins habile que valeureux. Opposant barbares à barbares, il sauva peut-être l'Europe dans les plaines de Châlons. Le roi des Visigoths Théodoric était resté sur le champ de bataille, jonché de cent cinquante mille cadavres. Attila, retranché dans son camp, s'apprêtait à une résistance désespérée, lorsque les deux armées, abusées par un artifice d'Aétius, rétrogradèrent simultanément, et le roi des Huns reprit le chemin de la Pannonie. Blessé dans son orgueil parce qu'on lui avait refusé la main d'Honorio, sœur de Valentinien, il mit à feu et à sang la haute Italie, et détruisit Aquilée, Padoue, Altinum. Les habitants échappés à ce massacre trouvèrent un refuge dans les lagunes, et l'expédition du barbare donna naissance à Venise, cette reine déchue de l'Adriatique, qui expie aujourd'hui une prospérité de quatorze siècles.

Il semble que la mission d'Attila ait été de détruire plutôt que de fonder. Rome le vit à ses portes; mais il n'entra point dans l'ancienne capitale du monde. Peut-être jugeait-il nécessaire de laisser un but à l'activité inquiète des barbares, et espérait-il assurer définitivement ses conquêtes en réunissant sous ses bannières toutes les hordes qui venaient tour à tour se faire une part dans les dé-

pouilles de l'empire. Mais les destins avaient marqué le terme de sa carrière; au milieu des réjouissances qu'il célébrait à l'occasion de son mariage avec la jeune Hildegonde, il fut emporté subitement par une hémorrhagie. La puissance des Huns tomba avec ce chef extraordinaire, et bientôt la discorde se mit entre les barbares que son ascendant avait réunis. Les Visigoths restèrent maîtres de la Pannonie; les Gépides s'emparèrent de la haute Mœsie et d'une partie de la Dacie; les Huns proprement dits, qui combattaient toujours au premier rang, épuisés par tant de guerres et ne voyant aucun de leurs chefs qui fût digne de succéder à Attila, essayèrent en vain de maintenir leur prépondérance. Ils reprirent peut-être leurs noms de tribus, et leurs restes se mêlèrent aux Sarmates et aux Slaves.

Peu d'années après, Rome, prise et reprise par les Vandales, tomba au pouvoir des Hérules. Les barbares ne se contentaient plus de piller en passant; Odoacre ceignit la couronne. Les rôles étaient désormais bien changés : cette Rome antique, naguère conquérante et impitoyable, n'avait plus que l'ascendant de la mansuétude chrétienne; et elle trouvait dans la religion nouvelle la résignation à tous les maux qu'elle souffrait à son tour. C'en était fait de l'ancienne civilisation si Constantinople n'en eût conservé les restes jusqu'à l'instant où les États modernes,

tèrent sur la Mœsie et la Macédoine; et, pénétrant jusque dans la Grèce, ils ruinèrent un grand nombre de cités florissantes; enfin, chargés de dépouilles, ils franchirent le Danube, traînant après eux plus de cent mille captifs. Constantinople se croyait à l'abri derrière son enceinte de murs fortifiés; mais un tremblement de terre en fit écrouler une partie, et les Bulgares, sous la conduite de Zamergan, s'avancèrent jusqu'aux faubourgs de la ville impériale. Bélisaire était alors en disgrâce; on se hâta de lui rendre le commandement de l'armée, il battit l'ennemi et le contraignit à repasser le Danube.

Sous Justin II, neveu et successeur de Justinien, les Avars envoyèrent de nouveau demander à l'empereur de leur céder un établissement, et de leur payer le prix qu'ils mettaient à leur alliance; mais ils reçurent pour réponse que les Romains verraient d'un œil indifférent la résolution qu'il leur plairait de prendre. L'effet ne répondit pas à la fierté de ces paroles; quelques années plus tard, le kagan des Avars imposait ses volontés à Maurice, qui s'empressait de lui envoyer soit un éléphant, soit un lit d'or ou des vases précieux, tout en lui payant un tribut énorme. Priscus vainquit les Avars en cinq rencontres; mais ses troupes se mutinèrent, et l'indiscipline eut le même résultat qu'une défaite.

En l'année 565, Alboin, roi des Long-

le nom de Huns blancs, quittèrent alors la Dacie sous leur khan Boïan, et s'établirent en Pannonie, où venaient successivement camper toutes les hordes pour se jeter de là soit sur la haute Italie, soit sur les terres de l'empire d'Orient. Pépin, fils de Charlemagne, détruisit leur ring, c'est-à-dire leur camp principal; car, tout avides qu'ils fussent de pillage, ils avaient conservé les mœurs nomades de leurs pères.

Ainsi les Francs, héritiers de l'empire d'Occident et protecteurs de l'Eglise, refoulaient de tous côtés le monde barbare.

CHAPITRE X.

VALAQUES.

C'est à la suite de leurs victoires en Pannonie que les Romains de la colonie trajane, qui s'étaient réfugiés dans les Carpathes, sortirent de leurs retraites, et redescendirent dans la Dacie Supérieure, sous le nom de Valaques, qui, dans la langue des Goths, des Hongrois, des Bohêmes, des Polonais et des Illyriens, correspond à *Welches*, c'est-à-dire Romains, Italiens ou habitants du Latium (Wloch, Olach, Lasses, Wlassi).

Les débris des hordes qui, tour à tour, avaient occupé cette province durent se mélanger avec les premiers colons, dont ils altérèrent la langue et le type national. En effet, nous regardons comme peu probable que les Valaques soient restés une race romaine pure; et c'est déjà beaucoup que le caractère primitif ne se soit pas entièrement effacé au contact de tant d'éléments hostiles ou étrangers. Déjà, vers la fin du septième siècle, un grand nombre de colons de la Dacie Aurélienne, inquiétés par les Bulgares, avaient passé le Danube, et s'étaient établis le long de l'Aluta, dans cette partie de la Valachie qui correspond au banat de Craiova. Nous dirons en passant que le mot banat est formé de l'expression slave *ban*, qui signifie comte, seigneur; et il est bon de remarquer que, dans la Turquie d'Europe, les noms de dignités, comme ceux que diverses localités gardent encore, sont souvent slaves; ce qui indique d'une manière certaine l'ancienne prédomi-

nance de cette race nombreuse et guerrière, qui souvent n'a figuré dans l'histoire que sous ses diverses appellations de tribus.

CHAPITRE XI.

BULGARES, SLAVES.

C'est aussi vers la fin du septième siècle que les Bulgares, sortis des rives du Volga, vinrent jeter leur influence au milieu des révolutions dont les provinces danubiennes étaient le théâtre. Quelquefois seuls, plus fréquemment réunis aux Daces, ils portèrent souvent la terreur et la dévastation dans le nord de l'empire. Ils passèrent le fleuve et vinrent s'établir dans le pays qui aujourd'hui encore porte le nom de Bulgarie. Sophie devint leur capitale, et les empereurs, forcés de ménager des voisins si belliqueux, se firent souvent leurs tributaires. Au temps de Léon, les Bulgares et les Valaques, réunis sous leur roi Cram, s'avancèrent jusque sous les murs de Constantinople, tandis qu'un frère de ce prince mettait le siège devant Adrianopolis. Léon essaya de se débarrasser de son ennemi par un assassinat; mais, échappé à ce piège, Cram court à Andrinople, emporte la ville, et force vingt mille captifs à venir s'établir sur les bords du Danube. Deux ans après, Bogoris, successeur de Cram, embrassa le christianisme, que les Daces ou Valaques professaient déjà depuis cinq siècles. Les mêmes intérêts et la même religion cimentèrent l'union de ces deux peuples, qui ne formèrent plus qu'un seul Etat jusqu'à l'arrivée des Madgyares ou Hongrois en 879.

Vers la fin du neuvième siècle les Slaves se constituent en gouvernements distincts. Destinés providentiellement à arrêter la marche des Mongols, des Tartares et des Turcs, et à transmettre à l'Asie la civilisation de l'Europe, ils ont méconnu leur mission en voulant conquérir pour eux-mêmes et sans profit pour les vaincus, en détachant successivement de la famille européenne des nations inférieures quant au nombre, mais supérieures par leurs lumières et leur passé historique. Enfin, telle a été l'imprudence de leurs agressions que l'Europe chrétienne s'est

armée pour la défense de l'islamisme ; et que l'Autriche, si souvent menacée par la Turquie, l'Autriche, qui ne dut peut-être son salut qu'à l'héroïque Sobiesky, oublie sa politique héréditaire pour conjurer un danger plus pressant.

CHAPITRE XII.

MORAVIE, POLOGNE, RUSSIE, BOHÈME.

Parmi les États slaves qui se formèrent les premiers figure la Moravie, dont Sviatopolk ou Swientopulk étendit les limites et qui embrassait presque toutes les provinces dont se compose l'Autriche actuelle proprement dite. L'autorité qu'elle exerce sur ces pays date de Henri l'Oiseleur. Mais deux États dont les destinées sont bien différentes apparaissent presque en même temps sur la scène de l'histoire : la Pologne et la Russie.

Les chroniques nomment Lech comme le premier chef des Slaves polonais, et lui attribuent la fondation de Gnesne. Krakus, qui lui succéda, bâtit Kracovie. L'histoire de Wanda, sa fille, a tous les caractères d'une légende ; la fiction, qui s'empara d'un fait historique, l'altère au point de le rendre méconnaissable. Puis, après Leszek et Popiel, vient Piast, simple cultivateur, dont les descendants régneront longtemps en Pologne, en Silésie et dans le duché de Moravie.

Il paraît qu'antérieurement à l'arrivée de Rurik les Variègues ou Scan-

nor, répondirent à cet appel, et vinrent s'établir chez les Slaves septentrionaux, suivis d'une troupe nombreuse d'aventuriers scandinaves pour être en mesure de soutenir par la force les droits que l'inconstance ou la réflexion aurait pu de nouveau leur contester.

Rurik s'établit à Novogorod ; et l'existence de cette ville, dont le nom est slave, prouve qu'au milieu des incursions des hordes de l'Oural, des Goths et des Normands ou Scandinaves quelques tribus de race slavonne avaient déjà fondé, dès le neuvième siècle, des établissements assez considérables. Sinéous prit possession de Biélo-Ozéro, et Trouvor d'Izborsk dans le pays des Krivitches. Smolensk et Polotsk gardèrent leur indépendance. Ainsi la domination de ces princes s'étendait sur les gouvernements actuels de Saint-Pétersbourg, d'Esthonie, de Novogorod et de Pskof, et la réunion de leurs États prit le nom de Russie, appellation qui a vainement exercé la sagacité des historiens.

Deux ans après (864), Sinéous et Trouvor étant venus à mourir, Rurik s'empara de leur héritage ; d'un autre côté, deux chefs scandinaves, Ascold et Dir, se séparèrent du prince de Novogorod, et se rendirent maîtres de Kief, ville déjà ancienne et alors tributaire des Khazares. De là ils descendirent le Borysthène sur deux cents barques, parvinrent à la mer Noire, qu'ils cotoyèrent jusqu'au Bosphore, et firent trembler

les danubiennes de l'empire, l'activité inquiète des Valaques, et des Bulgares. Ce que ces peuples avaient dans un but de pillage et de rapine, Henri l'Oiseleur entreprit pour la défense de l'Allemagne ces temps de troubles et d'continuelles la guerre était une ressource; en réunissant des troupes éparses, on pouvait composer une armée redoutable. Henri le comprit; sous ses drapeaux tous les vassaux furent rattachés à mettre leur courage au service du roi; qui pourrait les solder, refusa l'exigence des Hongrois, et leur infligea une défaite sanglante à Mersebourg. Non moins intrépide que son capitaine, il trouva de puissants moyens de défendre les fortifications, et confia la surveillance des frontières à son fils, qui lui succéda, hérita de son courage, et battit complètement les troupes des bords du Lech; de cette époque s'agitaient les provinces de la Bohême. L'évêque Méthode de la Moravie, avait prêché dans ces contrées; mais les païens étaient loin d'être convertis. Le duc Wenceslas favorisa le christianisme; Boleslas, son frère, soutenu par les évêques, essaya de les attacher à la religion en rétablissant leur polythéisme. Cependant Prague, déjà assiégée, implore le secours d'Othon IV, qui reconnait la suzeraineté de l'Allemagne. Ce prince, victorieux dans l'Occident, vient de perdre la couronne impériale. Othon relègue l'empereur en ramenant à la capitale les éléments épars de la puissance, on peut déjà remarquer sa curiosité; c'est la résistance des Slaves à se laisser pénétrer par les mœurs et les institutions de l'Occident; ils peuvent supporter la conquête; mais ils se combattent et restent eux-mêmes. Au-delà des villages, isolés au milieu des populations allemandes, garçons et le type national, au premier coup d'œil.

Dès cette époque, les deux rameaux principaux de la souche slave, les Polonais et les Russes, grandissent dans des conditions différentes: les Polonais, plus mêlés au mouvement général de l'Europe, empruntent de l'Occident, avec l'influence du christianisme, quelque chose de l'esprit aventureux et chevaleresque des Saxons et des Normands; ils semblent avoir pour mission de contenir et de civiliser les Russes, qui, à leur tour, doivent réagir sur l'Asie; mais, en se rapprochant de l'aristocratie allemande sans en avoir l'esprit de suite et la gravité, ils ne développent que les qualités individuelles; la nation restée slave ne peut suivre le chef dans ses transformations; et, si elle ne le reconnaît au courage, elle pourrait croire qu'un chef étranger la guide au combat; de là un défaut d'ensemble dans les vues politiques, une habitude de traiter les affaires du pays en regardant au dehors et une propension à faire triompher son parti par tous les moyens possibles, sans s'inquiéter si le bien de l'État doit en souffrir. Le Russe, au contraire, est resté longtemps isolé dans ses institutions; le despotisme des Mongols a brisé chez lui le ressort de la liberté, et plus tard ses princes ont continué de le gouverner asiatiquement. Ils n'ont emprunté à la civilisation européenne que des théories et des applications; ils ont fait de leur pays une sorte d'atelier, où des mains esclaves forment les chaînes du monde. Leurs seigneurs ont beau étaler toutes les recherches du luxe, se montrer polis et éclairés, l'enveloppe laisse toujours voir l'Asiatique; plus ils mettent d'art à se déguiser, plus ils restent fidèles à leur nature. Trop longtemps on ne s'est pas effrayé de leurs progrès; aujourd'hui que le plus dangereux de leurs empiétements a donné l'éveil, on peut juger combien ils étaient près du but à la difficulté qu'on rencontre à trouver leur côté vulnérable. Les causes d'agrandissement, aussi bien que celles de décadence, tiennent à la génération des faits; et pour qui sait les voir le passé explique le présent.

CHAPITRE XIII.

DÉVELOPPEMENT DE LA PUISSANCE
DES POLONAIS ET DES RUSSES.

Le règne de Boleslas le Brave marque le commencement de la puissance des Polonais, et cependant un acte de dépendance signale cette ère de brillants succès; le héros reçoit la couronne royale des mains d'Othon III. Il réunit plusieurs provinces sous son sceptre, et remporta sur les Russes de grandes victoires. La destruction de l'opulente Kief et le combat où il défit Yaroslav près du Boug, que les Russes appelaient, depuis leur désastre, le fleuve Noir, sont les traits les plus saillants de ce règne.

Le développement de la puissance des Russes présente un caractère moins brillant et plus heurté. A mesure que l'influence des Variègues se fond dans l'élément slave, le pouvoir semble avoir une marche moins sûre et moins précise; le Russe ne s'assimile qu'incomplètement; il lui faut un guide ou plutôt un maître. L'étendue du territoire, les luttes des princes apanagés, les ravages des Petchénègues et autres barbares fractionnent et paralysent ses efforts en les réduisant à des questions d'intérêt local ou privé.

Parmi leurs incursions les plus célèbres, la tradition rapporte celle d'Oleg, qui porte l'empreinte de l'esprit aventureux des Normands. Ne voyant plus

à l'exemple de son tuteur, fit une expédition contre Constantinople; un feu grégeois détruisit une partie de la flotte, et les Russes se retirèrent des pertes énormes. Sans se laisser décourager par ce revers, Igor lui-même se préparait à une seconde tentative lorsqu'il se trouvait déjà aux embouchures du Danube lorsque l'empereur lui proposa la paix, s'engageant à lui payer un tribut que recevait Oleg. Ces conditions furent acceptées et réglées par un traité. Cependant le prince russe se sentait oppressé par le poids des tributs qu'il payait aux Variègues; ils se jetèrent sur les Drevliens, qui habitaient les bords de la Volhynie. Ceux-ci trouvèrent le joug russe si pesant qu'ils se révoltèrent, et massacrèrent Igor et sa femme Olga, femme d'Igor, venant à mort, et reçut le baptême à Constantinople: son fils Sviatoslaf refusa de jurer le culte des anciens Slaves; le prince se signala par de nombreuses victoires sur les Khazares, les Ouzs, les Ossiens, Alains d'origine, les Kassagues ou Tcherkesses. Le prince russe saisit avec empressement l'occasion de faire de nouvelles conquêtes, et s'avança sur le Danube avec soixante mille hommes. Les Bulgares ne put résister à de si considérables, et les Russes reprirent de l'ancienne Moésie. Ces conditions excluaient les désignations

cruel est surtout célèbre pour avoir adopté la religion grecque.

CHAPITRE XIV.

CONVERSION DE VLADIMIR.

Les conséquences de la conversion des Russes ont puissamment réagi sur la politique de l'Orient. Disciplinés par les Variègues, forts par le nombre et réparant facilement leurs pertes, il est probable qu'ils auraient fini par s'emparer de Constantinople. Devenus chrétiens, ils portèrent leur activité dans des querelles intestines, dont profitèrent les Mongols. Délivrés de leur joug, ils se trouvaient dans un état si voisin de la barbarie que l'Europe civilisée vit leurs progrès sans inquiétude, et les prit même sous sa tutelle, pour les opposer à la marche envahissante des Turcs. Tout à coup le jour se fit dans ce chaos, et l'énergie de Pierre le Grand fascina le monde; les limites de l'empire russe s'étendirent de tous côtés avec une rapidité sans exemple; et à l'instant même où l'on prodiguait au réformateur les encouragements et les louanges il méditait ce testament fameux dont les plans si habilement suivis par Catherine et Alexandre détruisent aujourd'hui des alliances séculaires, en cimentent de nouvelles et bouleversent toutes les données diplomatiques des cabinets. La lutte est partout; mais le nœud de la question est Constantinople, dont le sort dépend des provinces danubiennes.

Les rapports de l'empire grec avec Kief avaient depuis longtemps familiarisé les Russes avec les notions du christianisme; mais, s'il comptait déjà un assez grand nombre de prosélytes, les masses étaient restées idolâtres, et il fallait l'autorité du prince pour les entraîner. Les annalistes russes racontent ainsi la conversion de Vladimir :

« Les princes voisins envoyèrent à ce prince des ambassadeurs pour l'engager à adopter leur religion. Les Bulgares le sollicitaient d'embrasser le mahométisme; les houris faillirent le décider; mais la circoncision lui parut un usage odieux, et la défense du vin contrariait ses habitudes et celles de son peuple. Le vin, dit-il, fait la joie des Russes; nous ne saurions nous en

passer. Il renvoya les députés des Allemands catholiques en leur disant : « Ce n'est point du pape que nos pères ont reçu une religion. Il rejeta le judaïsme, parce que les juifs n'avaient plus de patrie; enfin le culte grec fit une profonde impression sur son esprit. Alors il assembla les boiards et leur demanda leur avis. Tout homme loua sa religion, répondirent-ils; si vous voulez choisir la meilleure, envoyez des hommes sages dans les différents pays, afin qu'ils puissent reconnaître quel est celui de tous les peuples qui honore Dieu de la manière la plus digne de lui. La magnificence du culte grec frappa ces députés d'admiration; ils rendirent compte au prince de leur mission; et, comme il hésitait encore, les anciens le déterminèrent par l'exemple de son aïeule Olga.

« Dans la première ferveur de son zèle, il lève une forte armée, et se rend par mer dans la ville grecque de Kherson, décidé à conquérir le baptême comme un butin. Après avoir fait débarquer ses troupes sur le rivage du golfe, il cerne la ville de tous côtés. Mais les Khersonésiens lui opposent une résistance opiniâtre; enfin, un traître, nommé Anastase, informe les Russes que la place n'était approvisionnée d'eau que par des puits dont il leur indique la position. Vladimir ruina les conduits, et les Khersonésiens furent obligés de se rendre. Après cette victoire, il fit demander aux empereurs Basile et Constantin la main de la princesse Anne, leur sœur, leur déclarant qu'en cas de refus il attaquerait Constantinople.

« L'empire était déchiré par des séditions; les généraux Sclérus et Phocas étaient en pleine révolte contre leurs souverains. Il fallut subir les conditions de Vladimir, dont les empereurs espéraient d'ailleurs se faire un allié puissant. Ils exigèrent seulement de lui la promesse de se faire chrétien. La princesse, bien qu'à regret, s'embarqua pour Kherson, dont son arrivée signala la délivrance. La chronique rapporte que Vladimir souffrait beaucoup d'une ophthalmie et qu'il recouvra l'usage de la vue au moment où l'archevêque lui fit l'imposition

« des mains. Les boiards, témoins de
 « cette guérison miraculeuse, se firent
 « immédiatement baptiser, et à la suite
 « de cette solennité on célébra les fian-
 « çailles.

« Vladimir donna des secours à Ba-
 « sile ; renouça à sa nouvelle conquête ;
 « et n'emmena avec lui de Kherson, où
 « il fit bâtir une église, que quelques
 « prêtres et ce même Anastase qui lui
 « avait facilité la prise de la ville. Il se
 « contenta, au lieu de butin, de vases
 « saints et de reliques. De retour à
 « Kief, il détruisit les idoles, et ordonna
 « au peuple de se faire baptiser. A l'en-
 « droit même où s'élevait la statue de
 « Péroun, dieu des Slaves, qui présidait
 « à la foudre, il éleva une église sous
 « l'invocation de saint Basile, et appela
 « de Constantinople des architectes pour
 « bâtir un temple à la sainte Vierge.

« Cependant tous les Russes ne reçu-
 « rent point le baptême ; et jusqu'au
 « douzième siècle le paganisme sub-
 « sista dans quelques provinces. »

Cet événement, dont l'avenir devait
 révéler toute l'importance, produisit
 bientôt un effet favorable sur les mœurs
 des Russes. Le christianisme servit de
 lien aux nombreuses peuplades qui de-
 vaient tour à tour s'absorber dans l'unité
 de l'empire slavo-russe. Peut-être est-ce
 à cette cause que l'Europe est redevable
 d'avoir échappé au joug des Mongols,
 des Tartares et des Turcs. Les grands
 princes furent leurs tributaires ; mais la

CHAPITRE XV.

LES VÉNITIENS.

Un peuple que la nécessité avait rendu
 commerçant et industrieux, les Véniti-
 tiens exercèrent une grande influence
 sur les destinées de l'Orient. Ils dispa-
 rurent aux empereurs d'Allemagne les
 côtes de l'Adriatique, et tirèrent leurs
 meilleurs soldats des pays slaves qui
 bordent le rivage oriental du golfe. Déjà
 ces insulaires avaient résisté à Charle-
 magne et forcé son fils Pépin à une re-
 traite désastreuse. Sous les premiers Car-
 lovingiens, ils reconnurent la suprématie
 de Constantinople ; mais c'était une dé-
 pendance de nom plutôt que de fait. En
 827, ils envoient une flotte contre les
 Sarrasins qui infestaient la Méditerranée.
 Vers la même époque ils avaient des
 vaisseaux à Alexandrie, lorsqu'ils en
 emportèrent furtivement les reliques de
 saint Marc. Leurs rapports fréquents
 avec les Grecs leur permirent de perfec-
 tionner leur architecture navale, et les
 mêmes causes qui firent fleurir leur
 commerce les formèrent à une politi-
 que prévoyante et déliée.

Vers l'an 900, les Hongrois mirent
 cette république en grand danger ; ils
 ravagèrent les côtes ; et déjà il ne leur
 restait plus qu'à franchir le bras de mer
 qui sépare Venise de Malamocco, lors-
 que leur flotte fut assaillie et détruite
 aux mêmes lieux où Pépin avait été
 vaincu. Le commerce intérieur de l'A-
 driatique était alors aux Vénitiens.

rèrent de ces corsaires dalmates ainsi que l'Istrie se libéra de leurs libérateurs. Cependant on ne put pas à trouver pesante la de la république dont les s nième origine qu'eux, prospérité d'un œil jaloux; ent à des révoltes fréquentes. a fut la plus sérieuse.

de Venise combattirent les Normands, qui, non, s'être établis dans l'Italie, faisaient souvent des exiles côtes.

de Venise l'appela à le important dans les croisades; sut faire tourner au profit des relations commerciales les se; prêtait aux Occidentaux et les rivaux, les Génois et les srent comme elle d'importer en Orient. Ces rapports les les plus florissantes de ient avoir pour résultat la s lumières et de la civilisation e devait au christianisme; almatie aux bouches du Danube, soit d'attaque, soit de ait toujours les peuples en leurs voisins turbulents ne nt de loisir que pour se pré-luttes nouvelles. La supé- tats plus avancés leur appa- ie comme une menace; et ils nt comme suffisamment pou- uvaient échapper à la ser-

rad le Salique, les Polonais és de renoncer à une partie quêtes; la Bohême reconnut le de l'Empire. Déjà, à cette née, les efforts des Slaves manquent d'ensemble et rs succès tiennent à un ne savent point profiter de on dirait que la fatalité les yer à l'Allemagne les che- nabe et du Bosphore. Dans andes luttes le plus pur de ale pour des intérêts étran- victoire elle-même les su- les affaiblît.

CHAPITRE XVI.

par les Bohêmes et les Russes onais recourut à Henri le

Noir. Boleslas le Brave avait laissé la couronne à son fils Mieczylas, prince faible qui avait épousé Rixa, fille de l'archiduc palatin du Rhin et nièce d'Othon III. Des guerres malheureuses marquèrent son règne, et sa mort fut le signal de l'anarchie. La régente, qui ne cachait pas son aversion pour les Polonais, fut obligée de s'exiler, emmenant avec elle le jeune Casimir, que plus tard les Polonais rappelèrent. Ce fut sous le règne de ce prince que le catholicisme s'établit définitivement dans la grande Pologne, pour s'étendre ensuite dans les provinces dépendantes. Casimir, sagement conseillé et animé par le désir de bien faire, rétablit l'ordre, réprima sévèrement les factieux, et fit rentrer dans leurs limites les Poméraniens et les Prussiens. Boleslas II, qui lui succéda, s'attira l'animadversion de Rome pour avoir décrété que les évêques du royaume ne pourraient être élus que parmi les nationaux. Au lieu de consacrer son génie guerrier à réparer les pertes du pays, ce roi chevaleresque se fit le champion des princes voisins que des révolutions avaient chassés de leurs États. Il rétablit Béla sur le trône de Hongrie et força Wratislaw, duc de Bohême, à se réconcilier avec son frère, dont il avait usurpé les droits. Sa générosité et sa bravoure auraient pu faire revivre l'époque glorieuse de Boleslas le Grand, il avait forcé les Prussiens à reconnaître sa suzeraineté, et il lui eût été facile de reprendre la Moravie pour appuyer les frontières du Danube; mais il aimait mieux replacer sur le trône de Kief Isiaslaf, alors en querelle avec ses frères. Les guerres d'apanages que se faisaient à cette époque les fils de Yaroslaf offraient au héros polonais une occasion favorable pour étendre ses limites au delà du Borysthène; peut-être eut-il l'intention de faire de Kief une seconde capitale, d'où il aurait pu surveiller les mouvements des Russes. Quoi qu'il en soit, le séjour prolongé qu'il fit dans cette ville riche et voluptueuse, eut pour résultat que les princes russes reconnurent la suzeraineté polonaise. Mais le danger auquel il s'attendait le moins et qu'il ne pouvait conjurer avec le glaive allait l'atteindre au milieu des

plaisirs où languissait son courage. Grégoire VII, qui portait si haut la tiare, brisa le sceptre de Boleslas. Soutenu par le pape, Stanislas, évêque de Cracovie, excommunia le roi, qui le tua de sa main à l'instant où il célébrait la messe. Cette violence, qui peut donner une idée des mœurs de l'époque, attira sur sa tête les foudres du Vatican. L'intimité de Boleslas avec des princes schismatiques faisait craindre à l'Eglise que tout ce qu'elle avait gagné en Pologne depuis Casimir ne lui échappât; Grégoire lança l'interdit sur tout le royaume, et, désormais abandonné et fugitif, le monarque alla terminer misérablement ses jours en Hongrie.

CHAPITRE XVII.

CROISADES.

Si le mouvement religieux qui précipita l'Europe féodale contre les infidèles d'Orient eût été mieux réglé, ou plutôt si l'idée où l'on était qu'une guerre sainte dispensait de toutes précautions, Dieu lui-même devant dans ce cas remédier et pourvoir à tout, ce passage continu des croisés à travers la Hongrie et les provinces Danubiennes aurait pu procurer aux chrétiens un point d'appui et des ressources matérielles importantes. Les chefs de ces expéditions si pleines de hasards et d'obstacles auraient pu recruter dans ces pays, la plupart convertis au christianisme, des soldats aguerris et habitués au climat.

leur ruine politique, et l'i des croisés, dont le nombre un embarras qu'un avantage

sancti Petri per manus nostras vel eidem beato Petro Apostolorum pr fidelitate exhibita, devotis precibz indubitanter asservans illam suan vestro consensu ratam fore ac apostolicæ auctoritatis gratia ac donaretur. Cujus votis ac petitio justa videbantur, tum ex consensu ex devotione poscentis tandem assuimus, et regni vestri gubernatione beati Petri tradidimus, eam tentione atque desiderio charitat Petrus vos et regnum vestrum contra bona sua apud Deum intercedat, et cum omni pace honore gloria ideam regnum usque ad finem vos faciat et hujus militiæ si impetret vobis apud supernum rem sempiternam. Quin etiam nos esse noverit vestræ nobilitatis ad quæcumque justa negotia hujus toritatem pro sua necessitate potest dubio continuo petitionum suarum effectum. Præterea ut hæc e quæ litteris non continentur coram arcitius infigantur misimus hos nros, quorum unus vester notus amicus, qui et ea quæ litteris sur vobis exponet et quæ minus su explebunt. Quibus pro reverentia, cujus legati sunt, vos mites præbeatis, et quidquid vobis dixer nostra patienter audiat, atque i credatis, et quæ ibi ex auctoritate sedis negotia tractare voluerint

violences des croisés, la
des Grecs, l'ambition des em-
pirentins, les incursions des

in multis delectione ministrantium
ne suscipiantur ab his qui praela-
tus et auctoritate et corde deligere
r. In hoc autem cognoscimus
vobis Vestra Beatum Petrum Apo-
stolum sinceris affectibus diligit,
cum eas ardenti spiritu dilatur,
ita donatione vestris eum obla-
tantes, debitores nobis fieri de-
dicat in Domino confidimus, pro-
inde et nos qui illius servi dicimur,
vobis vestra charitati in Christo
us, et curam ministerii, ad quod
tiam Apostolici Principatus oc-
cupatio, licet indignos, ordinavit
in ea parte quam vobis necessa-
rium fore cognoverimus, tanto
his impartiri cupimus, quanto
dilectionem vestram et in obediendo
et in promerendo devotiorem
Verum quia christianæ religionis
ita dispensatio ab his proxime
veniet qui Dominici gregis pas-
tores esse videntur, illud vobis
idendum est quod Episcopi terrarum
habentes certum metropolitanæ
nec sub aliquo positi magisterio,
pro sua quisque ordinatione va-
ri regulas et decreta sanctorum
sunt et absoluti. Deinde vero,
ita hominum multitudine, adeo
Episcopi; et amplius singulorum pa-
subjectis plebibus curam Epis-
nullatenus exequi aut adminis-
Pro his et aliis causis quas hic
maximus, hos legatos ad vos di-
cimus vobiscum pertractatio ne-
Ecclesiasticam auram et ædifica-
oris Christi, quod est fidelium
ertinent, ea quæ emendanda sunt,
sanctorum Patrum statuta diffi-
vobis diffundenda referant. Eos
nos audite, memores quod in
ipulorum ad Evangelium Veritas
ros audit me audit; et qui vos
ernit. Et ut fructuosus apud vos
ionis eorum fiat, propter reve-
litionis legationis, qua funguntur,
enigmo favore juvate. De cetero
ros, et exhortamur in Domino
um vitæ vestræ quem ignoratis
at, et terrorem divini iudicii
in oculis habentes, commissam
tem sollicita et Deo placita ad-
studentis, præparantes vobis

Russes et des Polonais qui venaient pour
suivre sur les deux rives du Danube
les Cumans, les Patzinaces ou Petché-
nègues concouraient à isoler les Illy-
riens, les Bulgares et les Valaques, et
les forçaient à regarder comme ennemis
tous les peuples que les hasards de la
guerre leur donnaient tour à tour pour
voisins. En prenant part à ces luttes avec
le rôle d'auxiliaires, ils profitaient ra-
rement de la victoire, et le seul avantage
qu'ils en recueillaient, c'était d'être
toujours prêts à combattre. Attaqués au
nord, souvent agresseurs au midi, pas-
sant d'une alliance à l'autre, il leur eût
été difficile de s'occuper d'institutions
durables, et de songer à une confédé-
ration qui, en rendant leurs intérêts so-
lidaire, aurait pu donner de l'unité à
leur politique et de la force à leur or-

divitias in operibus bonis, et thesaurizantes
firmum et immobile fundamentum ut vitam
æternam possideatis. Scire enim debetis,
quoniam supernus arbiter, quæ vobis com-
misit, irrequisita non relinquet, cui tanto
restrictius responsuri estis, quanto ampliora
sunt vera et judiciorum moderamina quæ
tenetis. Deus autem omnipotens, cujus Ma-
jestas est super omnes principatus et regna,
dirigat cor et actus vestros ad omne opus bo-
num, in omni prudentia et exercitatione vir-
tutum, quatenus expleto hujus lubricæ et cito
perituræ lucis cursu, Beatorum Petri et Pauli
Apostolorum principum meritis et interces-
sionibus ad veram et sempiternam gloriam
pervenire mereamini, detque vobis devicta
per Jesum Christum Dominum nostrum ini-
micorum vestrorum superbia, pacis et tran-
quillitatis gaudia, ut ex bonis quoque præsen-
tibus cognoscatis futura, quanto sint desi-
derio appetenda. Quæ nimirum si vos delectant,
inter omnia servanda est vobis charitas, quam,
quod inviti dicimus, in pecunia quam Regi
Ruscorum abstulistis, violasse videmini. Qua-
propter condolentes vobis, multum vos ro-
gamus et monemus ut pro amore Dei et
sancti Petri quicquid sibi a vobis vel vestris
ablatum est, restitui faciatis, non ignorantes
quoniam qui aliorum bona injuste auferunt,
nisi emendaverint, si emendare potuerint,
nullatenus in regno Christi, et Dei partem
habere credendi sunt, hoc autem a vobis
eadem charitate quæ dicimus, pro salute ani-
mæ vestræ recipi concupiscimus. Datum
Romæ XII Kal. Maji, Indictione XIII. (Al-
bertr. ex cod. ms. Biblioth. Principum Cor-
sinorum Romæ.)

ganisation intérieure. A cette époque, les Sarrazins ne les menaçaient pas encore directement, et leur zèle religieux n'était pas assez fervent pour les jeter dans des guerres qui affaiblissaient leurs voisins, c'est-à-dire leurs ennemis naturels.

Grégoire VII avait porté à son comble la puissance pontificale. La fin du monde, pronostiquée pour l'an mille, avait produit depuis plus d'un siècle un redoublement de ferveur religieuse, qui se manifestait par des pèlerinages en terre sainte, ou qui s'exaltait aux récits de tout ce que les chrétiens de la Palestine avaient à souffrir de la haine des infidèles. Les croisades résumèrent ce sentiment, qui d'abord fut complètement étranger à la politique. Ce ne fut que plus tard que l'intérêt et l'ambition, au milieu de tant d'obstacles et de périls, modifièrent l'inspiration première, quelquefois jusqu'au point de la subordonner entièrement.

Le pays qui fut le théâtre de cette grande lutte, après avoir été longtemps gouverné par les califes Abassides, était tombé au pouvoir des Turcs. Sans les haines de secte et de famille à famille, qui armaient les uns contre les autres les adorateurs du prophète, il est probable que l'islamisme aurait fait la conquête du monde; mais, bien que divisés entre eux, ils n'oublièrent jamais ces préceptes du Koran : « Combattez les ennemis de votre religion; tuez-les quel-

Que les fidèles qui restent soient pas traités à l'égal défendent la religion au p et de leurs biens. Dieu élé dessus de ceux-là. Tous p souverain bien, mais à degré ceux qui meurent er Celui qui quittera sa pa fendre la religion sainte bondance et de nombreux Le fidèle qui, ayant aban mille pour se ranger sous de Dieu et de ses apôtre mourir recevra sa récom gneur clément et miséric

Mahomet, en se donnant régénérer le monde à un pe et belliqueux, a fondé sa d sensualisme et l'abnégation sent dans son système tout s'exclure. Le premier croyant est de convertir le ples par le glaive; mais l que le Koran lui propose térielle; il se montrera et impitoyable dans la h victoire l'énervera par les sances qui l'attendent d élus. La corruption et l'én pour les musulmans une fatale de leurs croyances; vent d'énergie dans le péri sent dans leurs superstitions idées religieuses se modifict de la civilisation eul lien qui les rattache en cor



fait seul de l'affaiblissement, et s'il paraît impossible indéfiniment Constantin n'est guère plus aisé de cette magnifique possession d'un souverain quelconque le sultan, sans voir une foule de causes hostiles grands intérêts rivaux. Et de jouer la Grèce prouve être considérée que comme de la Russie; et ce serait étrange illusion que de la de présider aux destinées empire d'Orient.

des éventualités inquiétantes l'avenir, le plus sûr est de faire durer le long temps que possible, la morale de la politique, les crises; de telle sorte qu'en l'absence au courage des Turcs nous reprocher de sympathiques formules des consignes, telles que celle-ci : grande partie des légistes a à tous mes fils et descendants à régner de faire mourir ou assurer la tranquillité

et nous avons dit de l'absence des princes qui se partagent les provinces Danubiennes se de manière sensible dans qui précéda la première 1042, les Valaques, dominés les Petchénègues, font l'impératrice Zoé, tutrice de l'empereur Rophrogénète, et combat-Bulgares.

PITRE XVIII.

COMAINS.

1086, les Comains ou ont parti pour Salomon, le roi de Hongrie, qu'avait dépossédé le roi de Pologne. Leur chef, le comte Kutescu, le prix de ce service, obtint l'apanage de la Transylvanie, et se maria avec la fille : l'union fut malheureuse; les débris de leur armée s'éparpillèrent sur les terres des Grecs, ils furent défaites par Nicolas

Maurocatocalus, général de l'empire. Deux ans après, les Comains passèrent en Transylvanie, où ils exercèrent de grands ravages. Saint Wladislas, roi de Hongrie, qui faisait alors la guerre aux Dalmates, quitta ses conquêtes et courut à la rencontre de l'ennemi, qu'il tailla en pièces sur les bords du fleuve Theiss. Le vainqueur promit la vie sauve à ceux des captifs qui consentiraient à recevoir le baptême; mais, regardant comme une lâcheté de changer de religion à la suite d'une défaite, ils préférèrent la mort. Ce fait prouve que les Cumans et les Petchénègues qui occupaient à cette époque presque toute l'ancienne Dacie ne doivent pas être confondus avec les Valaques romains, convertis au christianisme depuis plusieurs siècles.

CHAPITRE XIX.

PASSAGE DES CROISÉS EN HONGRIE ET EN BULGARIE.

Au lieu de réunir par la force du lien religieux les débris des peuplades chrétiennes, les croisés indisposèrent même les peuples qu'ils n'avaient pas à convertir, et leur passage à travers des pays alliés ressemblait à celui d'une armée conquérante. La multitude que conduisait Gauthier, après avoir traversé l'Allemagne, périt presque entièrement dans la Bulgarie. Pierre l'Ermite ne fut guère plus heureux. Lorsqu'après bien des mécomptes ceux qui le suivaient furent arrivés en Hongrie, et qu'ils virent suspendues aux murs d'une ville les armes des compagnons de Gauthier, ils se regardèrent comme en pays ennemi, et ne songèrent plus qu'à la vengeance. Bientôt l'ignorance des lieux, le manque de vivres et la nécessité de se disperser pour en trouver les livrèrent sans défense, au milieu des solitudes et des marécages, à tous les dangers d'une guerre réelle; et ce ne fut qu'à grand-peine que Pierre put conduire jusqu'à Constantinople les débris d'une armée qui se croyait invincible. Une troisième troupe qui avait commencé par massacrer les juifs, établis en grand nombre sur les bords du Rhin, ne put dépasser la Hongrie, et une quatrième périt presque tout entière devant la forteresse de Mersebourg. Vint

ensuite la véritable armée des croisés, conduite par des chefs expérimentés qui menaient cent mille chevaliers à la guerre sainte. Une multitude innombrable se pressait derrière les bannières, et consommait en passant les ressources de villes entières. La haute noblesse féodale, la chevalerie, le clergé dans les divers degrés de la hiérarchie, tous les ordres des laïques, depuis le vassal jusqu'au paysan attaché à la glèbe, témoignaient que le mouvement des croisades avait ébranlé toute la chrétienté. Les rois seuls manquaient, mais on remarquait parmi les princes Godefroi de Bouillon, duc de la basse Lorraine; Hugues, frère du roi de France; Robert de Normandie, fils de Guillaume le Conquérant; Robert, comte de Flandre; Étienne de Blois, depuis roi d'Angleterre; Raymond, comte de Toulouse; Bohémond et Tancrede, princes des Normands de la Pouille et de la Sicile. L'empereur Alexis s'efforçait de déguiser ses craintes: il n'eut rien de plus pressé que de faciliter le passage du Bosphore à une armée dont la présence seule était une menace et dont la magnificence de Constantinople excitait l'admiration. Le mauvais vouloir d'Alexis se manifesta bientôt d'une manière non équivoque. Après des efforts inouïs, les croisés étaient sur le point d'emporter Nicée, lorsqu'ils virent flotter sur les remparts de cette ville le drapeau de l'empire. Les croisés ne tardèrent pas à se trouver aux prises avec les che-

vit de merveilleuses choses infidèles, les uns, et c'était heureux, étaient décapés percés de flèches ou contra du haut des tours; d'autres longuement torturés ou le feu. On voyait par les rues de la ville des monceaux mains et de pieds. Hommes marchaient au milieu d Mais tout cela n'était que auprès de ce que je pourrai Venons au temple de Sal avaient coutume de célébrer et leurs solennités. Si je n'eut fait en cet endroit, ou me croire. Il me suffira dans le temple et sous le Salomon on chevauchait jusqu'aux genoux, jusqu'aux chevaux.

La fondation du royaume de Jérusalem n'offrait que peu de durée au milieu du peuple la haine était sans cesse et le fanatisme; mais elle eut une influence sensible sur la politique et l'Occident. D'un côté, elle développa en Europe le développement monarchique, et de l'autre contribua à répandre dans les pays grecs la culture et la civilisation. Enfin le nom de l'empire byzantin en Asie l'idée et la puissance, et prit, pour ne plus parler du premier rang dans toutes les initiatives politiques.



oli et Ascalon, à laquelle concurren-
 : puissamment les flottes de
 s Gênes, de Pise, et même de
 t de Norvège, les pèlerins
 t possédèrent toute la côte, de-
 daron jusqu'aux frontières de
 Le prince d'Antioche rejeta la
 e du roi de Jérusalem; mais
 : d'Édesse et de Tripoli se re-
 : pour ses vassaux. Les Latins
 : leur royaume au delà de
 e, et les mahométans ne con-
 de leurs conquêtes en Syrie
 atre villes d'Hems, de Hamah,
 de Damas. Les lois, le lan-
 mœurs et les titres de la na-
 çaise et de l'Eglise latine fu-
 es dans ces colonies d'outre-
 la jurisprudence féodale,
 aux États et les baronies su-
 s passèrent aux héritiers mâles
 s; mais le luxe et le climat de
 antirent la race mélangée et
 des premiers conquérants;
 le nouveaux croisés d'Europe
 événement incertain, et sur
 ne pouvait compter. Le nom-
 sseaux tenus au service militaire
 t à six cent soixante-six cheva-
 pouvaient espérer le secours de
 s en plus sous la bannière du
 Tripoli. Chaque chevalier mar-
 ombat accompagné de quatre
 u archers à cheval; les églises
 lles fournissaient cinq mille
 t quinze sergents, probable-
 soldats d'infanterie, et la to-
 forces régulières du royaume
 t pas le nombre de onze mille
 : faible défense contre les trou-
 nbrables des Turcs ou des Sar-
 lais la sûreté de Jérusalem se
 rincipalement sur les chevaliers
 tal, de Saint-Jean et du temple
 on, sur cette étrange associa-
 vie monastique et de la vie mi-
 t qui résumait assez fidèlement
 traits caractéristiques de la vie
 a fleur de la noblesse d'Europe
 porter la croix et à prononcer
 de ces ordres respectables dont
 ne et la valeur ne se sont pas
 t, et la donation de vingt-huit
 es ou manoirs, dont ils furent
 ent enrichis, les mit en état
 ir des troupes régulières de

cavalerie et d'infanterie pour la défense
 de la Palestine. L'austérité du couvent
 ne tarda pas à se perdre dans l'exercice
 des armes. L'avarice, l'orgueil, la corrup-
 tion de ces moines militaires scandali-
 sèrent bientôt le monde chrétien; leurs
 prétentions d'immunité et de juridiction
 troublèrent l'harmonie de l'Eglise et de
 l'État, et la jalousie de leur émulation
 menaçait continuellement la tranquillité
 publique. Mais, dans le fort de leurs
 désordres, les chevaliers de l'Hôpital
 et du Temple conservèrent leur carac-
 tère de dévouement religieux et d'intré-
 pidité. Ils négligeaient de vivre suivant
 les lois du Christ; mais il étaient tou-
 jours prêts à mourir pour son service;
 et cette institution transporta du saint
 sépulchre dans l'île de Malte l'esprit de
 la chevalerie, cause et effet des croi-
 sades (1). »

Le climat de l'Orient agit sur la cons-
 titution physique et par suite sur les
 mœurs des Occidentaux comme un dis-
 solvant dont l'effet est aussi prompt
 qu'infaillible. Il semble que les lois de
 la nature y soient empreintes d'un fata-
 lisme qui passe des institutions dans la
 vie individuelle. La fréquence des épi-
 démies, contre lesquelles l'art n'a que des
 ressources impuissantes, fatigue l'é-
 nergie et façonne l'âme à une résignation
 apathique, qui lui montre dans les vo-
 luptés sensuelles l'attrait d'un larcin
 fait à l'avenir. Le courage des Turcs se
 manifeste sous une influence analogue.
 Ils marchent au combat avec la certitude
 que l'heure de la victoire est écrite au
 livre de la destinée; vaincus, ils ont le
 mérite du martyre; vainqueurs, ils sere-
 gaient comme les instruments d'un
 saint triomphe.

CHAPITRE XX.

DEUXIÈME CROISADE.

La seconde croisade trouva les Grecs
 plus disposés à profiter pour eux-mêmes
 des secours des Latins qu'à favoriser la
 cause de l'Eglise. Pour cette fois, deux
 puissants monarques, Conrad III, em-
 pereur d'Allemagne, et Louis VII, roi

(1) Gibbon, *Histoire de la décadence et de
 la chute de l'empire romain*, t. II, p. 364 et
 suiv., de la traduction française de M. Guizot.

de France, se mirent à la tête de l'expédition. La route des Allemands était toute tracée. Ils passèrent le Danube à Ratisbonne, traversèrent la Hongrie, les deux Pannonies, le pays des Bulgares, la Thrace; puis, après s'être arrêtés à Philippopolis et à Andrinople, où l'empereur Manuel les accueillit avec une feinte bienveillance, ils arrivèrent à Constantinople et passèrent en Asie. Là, trompés par leurs guides auxquels Manuel avait donné la mission de les égarer, ils virent leur armée se fondre au milieu de déserts arides et de combats continuels où le nombre et le courage étaient inutiles. L'expédition des Français eut une issue presque aussi malheureuse. Ils côtoyèrent l'Asie Mineure pour être à portée de leur flotte; mais la longueur de la route ne tarda pas à les décourager. Les barons arrivèrent seuls à Antioche, laissant la multitude qui les avait suivis à la merci des infidèles. Les deux souverains se retrouvèrent à Jérusalem, où Conrad s'était rendu comme pèlerin; ils se concertèrent pour délivrer Damas; mais leur rivalité fit avorter ce projet, et ils reprirent le chemin de l'Europe, laissant les Sarrasins dans la persuasion que l'Asie était le tombeau des armées des Latins. Si la troisième croisade ne peut être comparée aux deux premières pour le zèle et la ferveur religieuse, elle se distingue entre toutes par le caractère des princes qui la conduisaient. Les affaires des Latins se trouvaient dans un état presque

huit ans, oublia ses démêlés avec Henri le Lion, et prit la croix. Richard d'Angleterre et Philippe de France suivirent son exemple; et les chrétiens de Tyr, reprenant courage, allèrent mettre le siège devant Saint-Jean d'Acre.

Cependant Frédéric s'avancait vers l'Orient à la tête d'une armée puissante. Fidèle à la politique de ses prédécesseurs, Isaac l'Ange ne négligeait rien pour entraver la marche des croisés. Il commence par contester au vieux monarque le titre d'empereur, et refuse de le laisser passer, à moins qu'il ne donne des otages. Frédéric se fraye un passage les armes à la main, emporte la ville d'Iconium, passe le mont Taurus, et perd la vie comme Alexandre pour s'être baigné dans le même fleuve. Frédéric de Souabe, son fils, fut emporté par la peste au siège de Ptolémaïs. Ce ne fut qu'au printemps de la seconde année que les flottes de France et d'Angleterre parurent en vue de la ville assiégée.

Il y a six siècles et demi que les bannières de ces deux puissances rivales se réunirent dans les plaines d'Orient. Alors Constantinople était hostile, et le but des puissances occidentales était l'abaissement du Croissant. De nos jours, le même théâtre s'ouvre à une lutte toute politique. La lutte est entre la croix latine et la croix grecque. L'Eglise anglicane, n'étant sympathique qu'à elle-même, apporte dans la lutte des intérêts de prépondérance et de commerce. Les Turcs profitent avec étonnement d'un

guerre. Son héroïsme a laissé un terrible souvenir. En Syrie, prononçaient son nom pour ses enfants; et, si un chevalier, le cavalier le gourmandant : « Aurais-tu aperçu le roi

de Jaffa et de Césarée aux débris du royaume de mais Ascalon ne lui livra pas. Il était sur le point de Jérusalem, quand la jalousie et de prudences détacha de lui nous, à l'instant même où il était trop épuisé pour lui dis-sonner. Henri VI retint in-captivité le héros qui avait sur des Sarrasins; et la troi-sième n'eut d'autre effet impor-relever en Asie la réputation des Francs, et de justifier, de Constantinople, toutes que les expéditions des La-tins inspirées aux empereurs

et fondés en Orient par les Latins et des Turcs, pour itivement au pouvoir de ces e royaume de Jérusalem, qui la Palestine avec les villes de Tyr et de Ptolémaïs, eut er roi Guy de Lusignan; le lesse, conquis dans l'origine n, frère de Godefroy de Bouil-tint à plusieurs princes fran- en 1144 où l'atabeg Zenghi maître; la principauté d'An-ba en partage à Boémond, Tarente, dont les héritiers nts y réunirent le comté de i avait été fondé par Raymond, Toulouse. Les mameluks les nt d'Antioche en 1268 et de 1289. Enfin, le royaume de e Richard Cœur de Lion en-regs, fut cédé par ce prince à signan, dont la postérité regna : jusqu'en 1487, époque où assa sous la domination des

es des premières croisades cessamment en faire recher-ise. L'expérience avait cruel-ve que les échecs des Latins nt être attribués ni à leur

faiblesse numérique ni à leur infériorité comme force militaire. Malgré le courage fanatique des Turcs, ce qu'il y avait de plus difficile en Orient pour une armée chrétienne, c'était, non de vaincre, mais de subsister. Il était donc de la plus haute importance d'avoir comme point d'appui entre l'Asie et l'Europe une ville riche et dont les ressources fussent à la disposition des Latins, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Cette ville était et ne pouvait être que Constantinople, passage nécessaire pour ceux qui arrivaient d'Europe par la Hongrie, et entrepôt des produits du bassin du Danube et de ses nombreux affluents. Tous ces éléments de succès avaient été paralysés par le mauvais vouloir des Grecs, ce qui attira justement sur eux la catastrophe qu'ils voulaient écarter.

CHAPITRE XXII.

QUATRIÈME CROISADE.

La quatrième croisade fut prêchée par Foulque de Neuilly, sous les auspices du pape Innocent III; les comtes de Flandre et de Champagne, Eudes, duc de Bourgogne, et Boniface, marquis de Monferrat, se croisèrent. Six barons, parmi lesquels étaient Geoffroi de Villehardouin, furent députés à Venise pour obtenir de cette république des vaisseaux de transport. Ces derniers, maîtres de la mer, ne refusèrent pas leur flotte; mais ils exigèrent pour prix de leur concours une somme d'environ quatre millions. Les chevaliers, après avoir réuni toutes leurs ressources et vendu leurs bijoux et leur argenterie, se trouvaient encore bien loin de pouvoir atteindre ce chiffre : on les tint quittes du reste à condition qu'ils assureraient à Venise la possession de Zara, place importante de la Dalmatie. Pendant que les croisés pressaient le siège de cette ville, un jeune prince grec vint les supplier d'aller replacer sur le trône Isaac l'Auge dépossédé par un usurpateur. Alexis fit valoir à leurs yeux tout l'avantage qu'ils tireraient de l'occupation de Constantinople; et il appuya ces raisons, déjà si plausibles, de l'offre d'une grosse somme d'argent. Quant aux Vénitiens, rien ne pouvait leur être plus agréable qu'une proposition dont l'heureuse issue devait

ouvrir à leur commerce le Bosphore, la mer Noire, tout l'orient de l'Europe et les mers occidentales de l'Asie.

Quand les Français, portés sur les flottes de Venise, arrivèrent en vue de Constantinople, la grandeur de l'entreprise fit battre le cœur aux plus hardis. Soixante mille cavaliers déployés sur le rivage les attendaient. On s'attendait à une sérieuse résistance. Les chevaliers débarquèrent tout armés, et prêts à monter à cheval. Les Grecs, qui avaient compté faire peur et non combattre, se débandèrent, et dans cette confusion, dont les Vénitiens tirèrent habilement parti, la ville fut prise aussitôt qu'attaquée.

Isaac l'Ange passa de son cachot sur le trône. Il s'agissait pour lui de se débarrasser au plus tôt de ses libérateurs; il surchargea le peuple d'impôts pour acquitter les promesses d'Alexis, de sorte qu'on en vint bientôt à regretter l'usurpateur. Les croisés, qui redoutaient quelque perfidie, se payaient de leurs propres mains et se livraient aux dernières violences. Murzoufle, prince de la famille impériale, crut l'occasion favorable; il s'empara du pouvoir, et les Latins se virent obligés de recommencer le siège de la ville, qu'ils reprirent et dont ils dévastèrent une partie. Murzoufle fut précipité du haut d'une tour. Il était facile de prévoir le sort de la nouvelle conquête; elle dut passer sous la domination des Latins. Baudoin eut le titre d'empereur, et les Vénitiens obtin-

rent en propriété un quartier important. faiblesse, qu'ils se virent réduits à vendre le plomb de leurs palais et à se chauffer avec les poutres dorées de leurs résidences. Ce qu'une république avait fait, une autre république le défit par esprit de rivalité : les Grecs de Nicée rentrèrent à Constantinople, sous Michel Paléologue, à l'aide des Génois, cinquante-neuf ans après la chute de Murzoufle.

Au reste ces provinces, jadis florissantes, ces villes qui avaient tenu le premier rang dans la période de la civilisation antique, perdaient peu à changer de maîtres. La plupart de ceux qui s'en étaient adjugé la possession au moment du premier partage n'en connaissaient pas même la position géographique; plusieurs avaient été gagnées aux dés, puis partagées, troquées ou vendues comme objets faisant partie du butin. Les Vénitiens, plus éclairés, échelonnèrent leurs possessions de manière à doubler les ressources de leur marine et de leur négoce. Ils s'étaient fait céder Lazi, au fond du Pont-Euxin, sur la côte de l'Asie Mineure; Nicopolis, dans le bassin de la Propontide; au nord, Héraclée, Égos-Potamos et Radosto; sur la côte méridionale, Nicomédie; Gallipoli à l'extrémité du détroit de l'Hellespont; sur l'Hèbre de Thrace, Adrianopolis, aujourd'hui Andrinople; deux places dans l'île d'Eubée, Oréos et Caristos, et, outre les îles de l'Archipel et les ports dont nous avons déjà parlé, Patras dans le détroit qui sépare le golfe de Corinthe de la mer Ionienne, et d'autres lieux importants.

gtemps essayé des voies de la
 1, excommunia Frédéric, qui
 se justifier aux yeux de l'Eu-
 artit enfin pour la terre sainte,
 dre que le Vatican levât l'in-
 ais les rigueurs de l'Eglise le
 partout; et le patriarche de Jé-
 déclara soumises à l'interdit
 terres où paraîtrait le rebelle.
 ds maîtres du Temple et de
 n refusèrent de servir sous ses
 t Frédéric dut consentir à ce
 s son propre camp, tout se fit
 lât, non en son nom, mais au
 Dieu et de la république chré-
 fut au milieu de ces difficultés
 pereur noua des négociations
 oudan d'Égypte, alors maître
 lem. Les musulmans avaient
 en grande vénération, tout
 que les chrétiens; mais les
 crés à la possession desquels
 les uns et les autres n'étaient
 rémes. Les Sarrasins ne vou-
 renoncer au temple que les
 ent construit sur les ruines de
 Salomon, et qui avait été une
 ns du prophète, dans la vision
 itvu transporté dans les régions
 Les Latins combattaient pour
 sion du saint sépulcre et de
 âtie sur le tombeau de Jésus-
 ans s'arrêter à ce que la pré-
 musulmans et de fidèles dans
 aise et témoin de tant de luttes
 s pouvait avoir de périlleux
 ge, on en vint à un accommod-
 Frédéric proposa de laisser le
 ous la garde des mahométans,
 on que le soudan lui rendrait
 la ville et une partie de son
 . Toutefois, il réserva aux pé-
 faculté de visiter aussi le tem-
 rvu qu'ils ne s'y permissent
 te qui blessât la croyance des
 s de l'islamisme; et, de leur
 musulmans eurent le droit de
 Jérusalem, aux mêmes con-
 Cette transaction, d'une modé-
 resque philosophique, eût été
 ine d'une paix solide, si l'esprit
 que et les intérêts politiques
 ssent laissé un caractère provi-

ille de Jérusalem ayant été li-
 in effet, par le soudan aux of-

« ficiers de Frédéric, celui-ci, à la tête
 « de ses troupes, y fit son entrée comme
 « dans la capitale de son nouveau royau-
 « me. Mais le patriarche, qui l'avait
 « devancé, avait déjà soumis à l'inter-
 « dit cette ville et l'église elle-même du
 « saint sépulcre, comme profanées par
 « la présence d'un excommunié. Aucun
 « prêtre ne voulait y célébrer la messe,
 « et Frédéric, qui devait y recevoir la
 « couronne de son royaume de Jérusa-
 « lem, fut obligé de la prendre de ses
 « propres mains sur l'autel, pour la
 « placer sur sa tête.
 « Grégoire IX, instruit de ces traités,
 « écrivit à tous les princes de l'Europe
 « pour les informer de son entière dés-
 « approbation; il appelait une pareille
 « paix un forfait exécrable, qui inspi-
 « rait l'horreur avec l'étonnement.
 « Mais Frédéric, qui suivait de près, à
 « la tête de son armée, les lettres par
 « lesquelles il avait annoncé le recou-
 « vrement de Jérusalem, contraignit
 « bientôt le pape à changer de lan-
 « gage (1). »

La France, qui avait donné l'impulsion
 aux premières croisades, supporta seule
 le poids des dernières. Echappé d'une
 maladie grave, saint Louis fit vœu de
 délivrer le saint sépulcre. Cette fois la
 flotte partit d'Aigues-Mortes et de Mar-
 seille, et, après avoir relâché en Chypre,
 cingla vers Damiette, qui fut emportée.
 La bataille de Mansourah, donnée avec
 des troupes épuisées par la famine et la
 peste, eut une issue fatale. Malgré la ma-
 gnanimité du roi et le courage de ses
 guerriers, les Égyptiens eurent l'avant-
 age; et, comme les vaincus étaient dans
 l'impossibilité de regagner Damiette,
 saint Louis et les siens furent faits prison-
 niers. Respecté même de ses ennemis, il
 fut mis à une énorme rançon, et passa
 quelques années en Palestine comme sim-
 ple chevalier, avant de rentrer en France;
 mais sa destinée était de clore, par une
 mort sainte, cette grande époque des
 croisades, qui accéléra la chute de l'em-
 pire grec et creusa une limite profonde
 entre l'Asie musulmane et la civilisation
 de l'Europe.

(1) Sismondi, *Hist. des républiques ita-
 liennes*, t. II, p. 447 et suiv.

CHAPITRE XXIV.

INFLUENCE DE L'EMPIRE D'ALLEMAGNE SUR LES PROVINCES SLAVES.

Tandis que les nombreuses peuplades d'origine slave, ou formées d'un mélange où l'élément slave dominait, suivaient, les unes la fortune des Russes, les autres celle des Polonais, l'Allemagne se glissait, pour ainsi dire, entre les deux partis, et tendait à absorber, une à une, les possessions que la conformité d'origine, de religion et d'intérêts semblait devoir rattacher aux destinées polonaises. En 1109, l'empereur Henri V, aidé par l'ambitieux Sbignew, bâtard de Boleslas III, attaqua et couvrit de ses armées tout le territoire qui s'étend de la Vistule à l'Oder. Boleslas repoussa courageusement cette agression injuste, et fit essuyer une défaite sanglante aux Allemands dans les champs de Hundsfelt. Henri se tira de ce mauvais pas par une double alliance. Le partage de la Pologne en duchés, après la mort de ce prince, fut le signal de guerres fraternelles qui déchirèrent l'État, et entraînèrent l'abandon de la Silésie. Vers la même époque, la fondation de l'ordre des chevaliers Teutoniques ou Porte-glaive, qui s'étaient donné la mission de convertir les païens du Nord, ferma aux Polonais les chemins de la Baltique, ce qui les mit, pour l'industrie et le commerce, à la merci des Juifs et des étrangers.

La fondation de l'ordre Teutonique,

teur, un conseil et un contre-poids de l'autorité royale, attira bientôt à elle les prérogatives du chef de l'État, et prépara les voies à l'anarchie. Leszek le Blanc céda à Coloman, fils du roi de Hongrie, des droits exclusifs sur la Galicie, et donna à son frère Conrad le duché de Mazovie qu'inquiétaient les Prussiens idolâtres. Conrad appela à son secours les chevaliers Teutoniques, leur concéda des terres qu'ils s'engageaient à restituer à la fin de la guerre, sauf à conserver pour eux la moitié des pays qu'ils auraient conquis. Telle est l'origine de cette puissance prussienne qui, plus tard, fut la première à proposer le partage de l'État qui l'avait accueillie. Peu de temps après, Sviatopolk, gouverneur de Poméranie, tua de sa main le débonnaire Leszek, et fonda une principauté qui échappa à la suzeraineté de la Pologne.

A toutes ces causes d'affaiblissement il faut ajouter l'introduction des lois allemandes, qui s'établirent dans le royaume sous le nom de lois de Magdebourg. Le nombre des colons allemands, qui contribuèrent puissamment à rendre le pays florissant par l'agriculture et l'industrie, était devenu si considérable, qu'ils réclamèrent et obtinrent le droit d'avoir leur juridiction propre. Cette mesure indique à elle seule combien les lois du royaume étaient vicieuses ou mal exécutées.

CHAPITRE XXV.



phyte, chargé de cette mission, et le front du prince Slave la empériale, et le proclama César de Russie.

Conseils que Vladimir donna à lorsqu'il sentit sa fin prochaine preints d'un esprit de sagesse et que l'époque rend surtout redoutable. Cependant tous ses actes pas à l'abri de reproche. Les avaient donné plus d'une fois et de la cruauté et de la perfidie; n'était pas une raison pour que le prince violât le droit des gens personne de leurs ambassadeurs. Le de Mstislaf vit renaître les des princes apanagés; il eut fermété pour réprimer ces désordres au milieu de ses guerres contre les Bulgares et les Polovtsi; mais, et, tout retombe dans la confusion. Novogorod, fatiguée de l'ambivalence de ses princes, secoue le Kief, et se donne des institutions municipales. Ainsi la même ville est appelé les Variagues est la venue à établir sur cette terre de la part d'un gouvernement électif fondé des institutions libres. Elle garda toujours son indépendance et sa liberté, et prit rang parmi les villes libres.

CHAPITRE XXVI.

FONDATION DE MOSCOU.

Les règnes se succédèrent au milieu des troubles et des trahisons; sous Isiaslaf, il est fait mention pour la première fois de Moscou. Les annalistes disent que cette ville fut fondée par le prince souverain de Vladimir (1147). Le prince, arrivé sur les bords de la Volga, dans les terres d'un boyard Étienne Koutchko, le fit défricher à la suite d'une querelle, ce qui changea pas la fille de ce dernier pour son fils André, fils de Georges. Mosleva sur l'emplacement de cette ville, et porta longtemps le nom de Vladimiratchkovo. C'est à Georges ou à son surnommé Dolgorouki (Longue-queue) qu'on attribue sa fondation. Vladimir prit avant cette ville l'importance d'une capitale, et Kief déchu de son rang. Rien ne

montre d'une manière plus frappante les efforts que fait la Russie pour se constituer définitivement que ses tâtonnements continuels pour fixer le siège de l'empire : en moins de trois siècles, on voit Novogorod, Kief et Vladimir choisies successivement pour résidence des grands princes. Moscou doit garder plus longtemps la suprématie, parce qu'elle se trouve au centre de la population russo-slave, Pétersbourg, malgré sa magnificence, ne pouvant être considérée que comme une forteresse destinée à commander les trois golfes dont les glaces et les rochers défendent les approches du Nord.

A cette époque, le christianisme ne réagissait que faiblement sur la grossièreté des mœurs : ainsi lorsque Vladimirko, prince de Galitch, après avoir vainement tenté de déposséder Ysiaslaf, ne dut son salut qu'à la clémence de Géisa, roi de Hongrie et allié du grand prince, il ne se fit aucun scrupule de violer ses serments, et comme on lui reprochait ce manque de foi, quoiqu'il eût juré sur la croix, il se contenta de répondre : Elle était si petite!

Tandis que Rostislaf régnait à Kief, André, prince de Vladimir, ravagea le pays des Bulgares, et réduisit en cendres plusieurs de leurs villes. L'activité des Russo-Slaves rayonnait au loin, et, quoique ces expéditions ne se rattachassent à aucun plan, à aucun système arrêté, elles n'en donnaient pas moins une haute idée de leurs forces, et laissaient partout des traces que retrouvait leur politique, lorsque le lien du despotisme eut réuni sous une même volonté toutes ces tendances hostiles et divergentes. Les empereurs grecs les craignaient et les ménageaient : Manuel, dans la guerre que leur fit Étienne III, roi de Hongrie, fut puissamment secouru par Rostislaf, prince dévot que les papes gouvernaient à leur gré.

Mstislaf occupait le trône de Kief, et André régnait à Vladimir. Le premier rassembla tous les princes alliés pour accabler de concert les Polovtsi qui occupaient les bords du Dniepr et gênaient le commerce des Russes : ils battirent l'ennemi et revinrent chargés de butin. Les chefs se plaignirent de ce que Mstis-

l'af s'était attribué une part trop considérable, et la discorde se mit entre eux. D'autres causes envenimèrent encore la querelle; le prince de Kief, brusquement attaqué et vaincu, vit sa capitale au pillage. Pendant trois jours, les maisons, les monastères, les églises furent dépouillés par la rapacité de ces bandes victorieuses; et depuis ce désastre, la puissance de cette ville, que les Orientaux appelaient la seconde Byzance, ne fit que décroître. André la céda à Gleb, son frère, ce qui assura le premier rang à Vladimir.

La grande principauté comprenait alors (1169) les gouvernements actuels d'Yaroslavl, de Kostroma, de Vladimir et de Moscou, une partie de ceux de Novogorod, de Toula et de Kalouga; elle avait sous sa dépendance les principautés de Kief, de Riazan, de Mourom, de Smolensk et de Polotsk; mais Novogorod, de même que les princes de Galitch et de Tchernigof, avaient conservé leur indépendance. Il n'entre pas dans notre cadre de suivre toutes les révolutions qui continuèrent à se produire en Russie: nous nous bornerons à présenter les phases principales de l'agrandissement de sa puissance, pour expliquer l'influence qu'elle exerce sur les provinces Danubiennes et ses efforts constants pour s'emparer des détroits de la mer Noire, seul débouché de ses provinces méridionales, les plus fertiles de l'empire. Certes, le cabinet de Pé-

tersbourg n'est point étranger à ces efforts. Les Danois fondent Revel et étendent leurs conquêtes en Esthonie; les Lithuaniens font trembler leurs anciens maîtres; les Polonais et les Russes s'épuisent en luttes intestines; partout le vice des institutions arme des prétentions rivales, et rend les victoires stériles. Tandis que les Etats slaves, au milieu de cette confusion, s'ouvraient cependant aux influences civilisatrices, une invasion formidable allait décider du sort de la Russie, passer le niveau du despotisme asiatique sur tous ces trônes chancelants, et isoler la Pologne, en la laissant à la merci de l'Allemagne.

CHAPITRE XXVII.

TARTARES.

« Dans la Tartarie chinoise, et au
 « sud du gouvernement d'Irkoutsk, er-
 « raient des hordes de Mongols, de
 « même origine que les Turcs d'Orient.
 « Vers la moitié du douzième siècle,
 « ce peuple devint puissant par ses con-
 « quêtes. Le khan Bagadour laissa
 « son jeune fils Temoutchin à la tête
 « de quarante mille familles. Après
 « s'être signalé par des victoires et
 « d'atroces cruautés, il se déclare in-
 « dépendant des Tartares; et, de gré
 « ou de force, il soumet les chefs des
 « autres hordes. Il campait à la tête de
 « son armée sur les bords du fleuve
 « Amour, lorsqu'un ermite vint lui
 « promettre l'empire du monde, au nom
 « de Dieu, et lui donna le titre

« les provinces septentrionales de la
 « Chine, et détruit l'empire des Niu-
 « Tché, envoya son neveu Bâti pour
 « soumettre les pays situés au nord de
 « la mer Caspienne. A la nouvelle de
 « cette invasion, les Bulgares s'étaient
 « retirés précipitamment. Trois ans
 « après, le chef tartare parut sur les
 « bords du Volga, et, en 1237, il li-
 « vra aux flammes la *grande ville*, ca-
 « pitale des Bulgares : puis, se frayant
 « un chemin à travers d'épaisses fo-
 « rêts, il pénétra dans la principauté de
 « Riazan, et fait sommer les Russes de
 « lui livrer la dixième partie de leurs
 « biens : Quand nous aurons tous mordu
 « la poussière, répondirent les princes,
 « vous pourrez les prendre en entier.
 « Georges rejeta les mêmes proposi-
 « tions; et, trop confiant dans ses
 « forces, il résolut de punir à lui seul
 « ces audacieux étrangers. Bâti marcha
 « sur Riazan, ruinant sur son passage
 « des villes florissantes dont il exter-
 « mine la population. Après six jours
 « de siège, la ville est emportée, et le
 « prince Georges est massacré avec sa
 « famille et tous les habitants.
 « A Colomna, Bâti rencontre Vsévolod,
 « fils de Georges, qui réuni à Roman,
 « livre et perd une bataille décisive;
 « après ce nouveau succès, il brûle
 « Moscou, et fait prisonnier Vladimir,
 « second fils de Georges. Le grand
 « prince sort enfin de sa capitale qu'il
 « laisse sous la défense de ses deux fils
 « Vsévolod et Mstislaf, et se retire avec
 « sa petite armée pour attendre l'arrivée
 « de ses frères. Le chef tartare ne tarda
 « pas à paraître devant les murs de
 « Vladimir, et envoya un fort détache-
 « ment vers Souzdal qui se rendit
 « sans résistance et dont la population
 « fut massacrée. Les Vladimiriens, en
 « voyant les préparatifs du siège, re-
 « connurent que leur perte était inévi-
 « table. Vsévolod, les princes, les
 « boïards et les principaux citoyens re-
 « çurent solennellement la tonsure mo-
 « nacale pour consacrer à Dieu les der-
 « niers jours de leur vie. Enfin l'assaut
 « commence, et l'ennemi pénètre dans
 « la ville. Vsévolod et Rostislaf tom-
 « bent au milieu des rangs ennemis;
 « tout ce qui résiste périt par le fer;
 « tout ce qui échappe aux flammes de-
 « meura seuls, succom-
 « Bientôt les Mongols pour-
 « les Polovtsi jusqu'à la mer
 « où tout dut plier sous leur
 « et leur valeur. Une grande
 « de Polovtsi se réfugièrent
 « et se réfugièrent la nouvelle de
 « des Mongols. Les princes
 « résolurent de s'opposer à ce
 « Déjà leur armée était à Za-
 « à l'île des Variègues sur le
 « lorsqu'arrivèrent dix ambas-
 « tartares pour annoncer qu'ils
 « laient qu'aux seuls Polovtsi.
 « oyés sont massacrés et les
 « se préparent à la guerre.
 « russe remporta d'abord quel-
 « intages; mais, dans une ac-
 « tuelle, les Polovtsi plièrent et
 « e désordre dans les rangs des
 « alliés. A peine la dixième
 « leurs troupes put-elle échap-
 « désastre. Mstislaf se retira
 « , et Vladimir, prince de
 « k, se réfugia à Kief. Un autre
 « fils de Roman, paya de sa vie
 « longue résistance. Les prin-
 « Russie méridionale avaient
 « du secours au grand prince
 « ; mais son neveu Vassilko
 « onheur d'arriver trop tard.
 « ud de la Russie, dévasté par
 « ares, était dans la conster-
 « lors que les Tartares, las de
 « ne trouvant plus de résis-
 « e détournèrent tout à coup
 « ent. Genghis-Khan vint au-
 « le ses généraux victorieux,
 « a contre le roi de Tangut ».
 « conquérant s'était-il éloigné,
 « nion se mit entre les princes.
 « était déchirée par les factions;
 « passait tour à tour de l'al-
 « Hongrois à celle des Polo-
 « Russes. Les princes allaient
 « avage jusque dans la Carélie
 « inde, et semblaient vouloir
 « force de violences, le système
 « tion des Tartares. La famine
 « r ces malheureuses provinces,
 « gols reparurent.
 « is-Khan était mort en 1227,
 « pour héritier Octaï, son fils
 « prince, après avoir conquis

ire de Russie chopin.)

« vient la proie du vainqueur. Pendant
 « l'espace de trois semaines, les Tarta-
 « res prirent, sans compter les bourgs
 « et les villages, quatorze villes de la
 « grande principauté, égorgeant tous
 « les habitants ou les traînant en escla-
 « vage. Georges, qui campait sur les
 « bords de la Site, marche enfin à la
 « rencontre de l'ennemi, mais il suc-
 « combe à son tour et Vassilko tombe
 « entre les mains du vainqueur, qui,
 « blessé de la fierté de ses réponses,
 « le fait mettre en pièces par ses sol-
 « dats. Les nombreuses hordes des
 « Tartares se portèrent précipitamment
 « sur Novogorod; après avoir pris Tver,
 « elles mirent le siège devant Tarjek.
 « Cette ville ruinée, Bâti rétrograde,
 « arrêté dans sa marche par des maré-
 « cages; il se porte sur Kozelsk dans
 « le gouvernement de Kalouga; cette
 « place, après une résistance d'un mois,
 « eut le sort des autres villes. Rassasié
 « de carnage, Bâti se retira sur le
 « Don. »

Ce qui caractérisait l'invasion des Mongols, c'était l'esprit de suite qui présidait à toutes leurs opérations militaires. L'organisation de leurs armées, la distribution de leurs forces, les alliances qu'ils savaient se ménager ou qu'imposait la terreur de leur nom, tout révèle un système où la guerre n'était que l'instrument d'une politique pleine de prévoyance et d'astuce. Les Slaves ne tardèrent pas à en faire l'expérience. D'abord, ils ne regarderent leurs défaites

viens, et se rend maître de Mou de Gorokhovetz. De là il se dirige vers la Russie méridionale. Périaslav, ville ruinée; Tchernigof, après une courageuse résistance, est livrée aux flammes. L'avidité Mongole convoitait les richesses de Kief. Mangou, petit-fils de Gengis Khan, fut envoyé pour examiner les moyens de défense de cette ville. L'aspect le frappa d'admiration et il proposa aux habitants de se rendre. Mais les Kiéviens massacrèrent les Mongols. Ce trône si menacé, et la fuite de Michel laissait vacant, l'ambition de Rostislav; mais Dmitri le prévint et le fait arrêter. Le prince Galitch, mesurant le danger, le fit exécuter. Dmitri le soigna de défendre Kief. Il ne court demander du secours au Hongrie. Mais les Tartares s'empêchèrent de donner l'assaut. Après deux ans d'une lutte terrible, les Kiéviens vaincus, et la ville n'offrit bientôt qu'un amas de décombres. Temples, palais, tombeaux, tout fut détruit. Les historiens russes rapportent que le grand-prince, appréciateur du courage dont il avait fait preuve, lui laissa la vie. Il accorda sa confiance; ils ajoutent que ce fut grâce à ses conseils que la horde victorieuse, après s'être parée de Vladimir, de Galitch, et d'un grand nombre de villes de la Russie méridionale, prit la résolution de se diriger vers les Karpathes pour attaquer la Hongrie.

peuple; car il amenait avec quarante mille familles auxiliaires journalièrement se joindre bris échappés à la fureur des Ces réfugiés représentèrent Béla qu'il ne fallait rien négliger pour repousser le péril qui les Enlla, le roi, informé de la Béla, visita les frontières du Béla les passages et y plaça des mais les Hongrois regar- pressions comme inutiles, sent que les Cumains exagé- lassaient le danger. L'événement justifia que trop complète- ment mars 1241; Béla n'était plus en marche de Pesth. Deux ans, les Hongrois attaquèrent et essuyèrent une défaite Ces derniers s'étaient fait pré- parer mille ouvriers, em- plir les obstacles naturels et montueux et coupé de lacs, opposait à la marche d'une armée Hongroise aimèrent mieux la trahison qu'à leur propre écueil qui les frappait. In- un prisonnier que plusieurs s'étaient vus forcés de com- mander les rangs des Tartares, ils que Kuthen avait appelé les Hongrie, et le malheureux oré avec ceux qui l'entou- raient injustice irrita leurs com- la Camanie se souleva; et sion vint en aide aux Tartares et cent mille Hongrois sur du Theiss. Pendant trois ans rent la Hongrie, la Transyl- bulgarie, et toute la région du l'occupent aujourd'hui les Va- les Moldaves. Les villes de et de Moramos, situées dans gnes durent à cette circon- stances échapper au joug des oppres- sion tous côtés les vaincus accou- rir y chercher un refuge. Leur ne suffisant point à ce surcroît ition, elle se répandit dans la et ajouta d'autres éléments au mélange des races roma- cause religieuse contribua à cette migration. Ces Valaques nt le rit grec, tandis que les reconnaissaient la suprématie : latine. Déjà, en 1234, le pape

Grégoire IX écrivait au roi Béla, pour l'engager à forcer les Valaques schis- matiques à entrer dans le giron du ca- tholicisme (1). Ce furent tous ces mo-

(1) La correspondance des papes renferme souvent des détails précieux pour l'histoire de ces provinces, où les annalistes de l'époque ont laissé régner tant d'incertitude; nous ci- terons les lettres suivantes :

Innocentii P. IV. ad Regem Russie. (In subclavi Divi Petri et Romani Pontificis inscriptur). Regi Russie B- tistrici Innocentius Episcopus servus servorum Dei.

Cum te ac Regnum tuum, utpote planta- tionem novellam, proponamus prosequi spe- ciali prerogativa gratiæ et favoris, votis tuis libenter annuimus, et petitiones tuas quantum cum Deo possumus favorabiliter exaudimus. Tuis itaque supplicationibus inclinati, perso- nam tuam et Regnum prædictum sub beati Petri et nostra protectione suscipimus, et præsentis scripti patrocinio communimus. Nulli ergo hominum liceat hanc paginam nostre protectionis infringere, vel ei usu temerario contraire. Si quis autem hoc attem- plare præsumpserit, indignationem Dei omni- potentis, beatorum Petri et Pauli Apostolo- rum ejus, et nostram se noverit incursurum. Datum Lugduni, V Nonas Maij anno tertio. (1246).

Innocentii P. IV. ad Regem Russie. (De religiosis apud eum perpetuo mansuris). Regi Russie illustri. Inno- centius Episcopus servus servorum Dei.

Cupientes tuis votis annuere, ac volentes in omnibus quantum cum Deo possumus tue satisfacere voluntati, dilectos filios fratres Alexium et..... socium ejus, qui cum ipso fuit in Bohemia, ordinis Predicatorum, tibi ad morandum tecum duximus concedendos, com- mittentes eis auctoritate præfata eandem au- ctoritatem quam habent ei qui sunt ad Tar- taros destinati. Datum Lugduni, V Nonas Maij. Anno tertio. (1246)..... Ces deux let- tres sont adressées à Daniel prince de Galitch ou de Galicie.

Innocentii P. IV. ad Joannem Regem Rusie. Ad Ecce- lesiam unitatem redire satagenti, ut benigne inscriptur. Le- gatum Apostolicum, eique contra Tartaros consilium et auxilium impetrant. Joanni illustri Regi Russie Innocen- tius Episcopus, servus servorum Dei.

Cum is qui secundum suæ omnipotentiam majestatis nec loco potest nec tempore com- prehendi, utpote incircumscriptibilis, et im- mensus, stabilis manens, dat cuncta moveri, faciat spiritus suos angelos, et ministros, cel- lorumque altitudine inclinata carnem assu- mens humanam, pro eo quod delictis suis sunt esse cum filiis hominum, discipulos quos ele- gerat, in mundum destinaverit universum, ut omni prædicarent Evangelium creature, suo

tifs qui déterminèrent les habitants de Fogaras à s'expatrier : la Valachie, dévastée par les Tartares, était alors presque déserte, à l'exception du banat de

Craïova qui pendant longtemps fut le séjour des Templiers, du passage des expéditions des croisés dans la sainte. Cette migration des Valaques s'accomplit, en 1241, sous la conduite de leur prince Rodolphe le Noir.

CHAPITRE XXX.

LES TARTARES SUR LE DANUBE.

nos instruxit exemplo, ut ejus sequentes vestigia, cum assumpti simus in plenitudinem potestatis, nec per ipsos possimus singulis negotiis imminere, inter eos quos in partem sollicitudinis evocavimus, onera, quasi Jethro usi consilio, dividamus unicuique secum dum virtutem propriamque variis temporibus imminet, committendo. Sane cum in partibus vestris mores et ritus Græcorum, qui superstitiose, ac dampnabiliter ab unitate ecclesiastica recesserunt, fuerunt hactenus non sine animarum periculis observati, et nuper, gratia favente divina, illuminata sint corda vestra, ut recognoscentes Romanam Ecclesiam, matrem aliarum omnium, et magistrum, ac summum Pontificem successorem Petri, cui collatæ sunt claves Regni cœlestis ligandi et solvendi, et Jesu Christi vicarium, esse caput, quia cum unus sit Dominus, una fides, unum baptisma, unum principium, unum corpus ecclesiæ militantis; corpus cum pluribus capitibus monstruosum, et sine capite acephalum conseretur, ad devotionem et obedientiam Apostolicæ Sedis, et nostram redire, sicut accepimus, affectetis, nos et assurgentes in laudem, qui oculos Tobie per collinum ex felle piscis illuminare dignatus est, et aperire oculos cæci nati, ac exultantes cum muliere, quæ juxta veritatem evangelicam, dragmam quæ perierat reinvenit; venerabilem fratrem nostrum.... Archiepiscopum Prussie et Esthonie, Apostolicæ Sedis legatum virum utique secundum cor nostrum, morum

En Moldavie, les tribus de Tartares Nogais qui occupaient la steppe et infestaient les embouchures du Danube, de sorte que les populations cessèrent de leur offrir une cavalerie, n'offraient plus de habitations ni cultures. Cependant une partie de ces provinces était restée aux Cumains, ce qui fit donner à la Moldavie le nom de Cumanie. Nicolae Budjac était peuplé de Tartares et selon Kogalniceanu, cet état dura jusqu'en 1354, époque où le fils de Bogdan, roi de Maramoros, en Moldavie et y fonda la principauté. Quelquefois, surtout à certaines époques, on trouve les Valaques fondus avec les Bulgares par les listes hongroises, bohêmes et polonoises, c'est qu'alors les deux races, distinctes prenaient le nom de Valaques, se trouvait dominante. Ainsi, les Bulgares s'emparèrent de la Moldavie, ils s'unirent aux Valaques, et, avec eux le royaume qui existait jusqu'à la mort de Samuil. Ce

bire sur les Grecs, lorsque son
 ladias le tua et se soumit à
 ser. Mais Basile, le soupçonnant
 ir des intentions perfides, en-
 s troupes qui lui livrèrent près
 achiam un combat où il perdit
 Depuis cette époque, la Bulgarie
 une province de l'Empire, qui
 Basile le surnom de Bulgaro-
 destructeur des Bulgares. Le
 ent des croisades contribua à
 r les Bulgares ou Valaques
 soumission; mais, lorsque le
 it réparé leurs pertes, ils re-
 e sentiment de l'indépendance.
 pereur Isaac l'Ange, à l'é-
 de son mariage avec la fille
 a, roi de Hongrie, exigea des
 butions extraordinaires des pro-
 . Les Bulgares surtout en furent
 tentés. Pierre et Asan, deux
 Valaques du mont Hæmus,
 l'un avait reçu un soufflet de
 ereur, jurèrent de tirer ven-
 e de cet outrage. Ils profitèrent
 fermentation des esprits pour
 r le peuple à la révolte.
 e on hésitait encore, quelques
 es qui se prétendaient inspirés,
 dirent le bruit que Dieu promet-
 succès à la rébellion. Alors les
 es descendirent de leurs mon-
 s, sous le commandement de
 e et d'Asan, et s'étant joints aux
 res, ils dévastèrent le territoire
 Empire. Isaac l'Ange marcha
 eux (1187); mais à son ap-
 e, ils se retirèrent dans leurs
 i. L'Empereur les poursuivait;
 la faveur d'un brouillard, il
 sa les rebelles, qui franchi-
 e Danube, et allèrent demander
 cours aux Romains et aux Cu-
 de la Dacie. Accompagné de
 nouveaux alliés, Asan repassa le
 e et chassa les Grecs de la Moë-
 Jean Cantacuzène, beau-frère
 c, marcha contre les rebelles
 gagnèrent leurs montagnes.
 nt que les ennemis avaient pris
 e, et qu'ils n'oseraient pas venir
 quer, Cantacuzène établit son
 au milieu des plaines, sans
 urer de fossés, et en négligeant
 i les précautions ordinaires. Les
 res et les Valaques y pénétrè-

« rent pendant la nuit, et firent un
 « grand carnage dans l'armée grecque.
 « Cantacuzène, avec un petit nombre
 « d'hommes, s'estima heureux de re-
 « gagner Constantinople.
 « Isaac l'Ange, après cette défaite,
 « rassembla une plus forte armée, et
 « résolut de marcher en personne contre
 « les Bulgares. Arrivé à Taurocome,
 « il apprit que les ennemis pillaient les
 « contrées voisines de Lardée, et qu'a-
 « près avoir fait un butin immense, ils
 « se disposaient à retourner dans leurs
 « montagnes. Il pressa sa marche, et
 « quatre jours après, il rencontra l'en-
 « nemi près de Bérée. Les Valaques mi-
 « rent le butin sous la garde d'un
 « détachement, et se préparèrent au
 « combat.
 « Nicéas qui avait accompagné l'Em-
 « pereur, en qualité d'historiographe,
 « décrit tous les détails de la bataille,
 « et la manière de combattre des Bul-
 « gares et des Romains qu'il appelle
 « Seythes et Valaques. Ils firent d'abord
 « dit-il, plusieurs décharges de flèches,
 « puis ils prirent les lances à la main.
 « Ils feignaient de prendre la fuite pour
 « engager les Grecs à les poursuivre; et
 « ils revenaient à la charge avec la rapi-
 « dité de l'oiseau. Ils répétèrent plu-
 « sieurs fois cette manœuvre, et voyant
 « que la victoire penchait de leur côté,
 « ils cessèrent de fuir, mirent le sa-
 « bre à la main, et, poussant des cris
 « terribles, ils fondirent sur les Grecs
 « avec une impétuosité sans égale,
 « tuant tous ceux qui résistaient et
 « atteignant les autres dans leur fuite.
 « Isaac l'Ange se sauva à peine avec
 « son armée; et le printemps suivant
 « il se remit en campagne contre Asan,
 « qui avait pris le titre de roi. Il per-
 « dit trois mois devant une forteresse,
 « et se retira pour revenir l'année sui-
 « vante. Pour cette fois, il pénétra
 « jusqu'à l'Hæmus, où les Valaques,
 « après l'avoir enfermé dans des défilés,
 « détruisirent son armée, et ils s'eseraient
 « probablement emparés de sa personne,
 « si quelques cavaliers ne se fussent
 « sacrifiés pour lui donner le temps de
 « fuir.

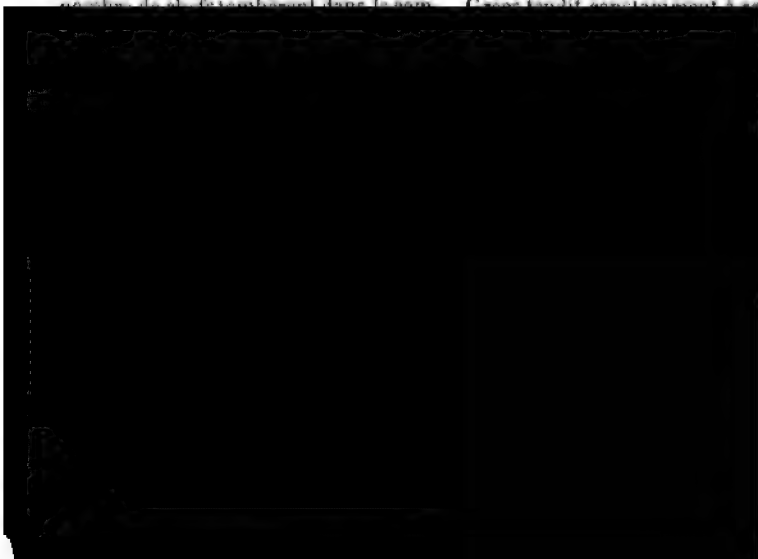
Les Valaques profitèrent de leurs
 avantages; ils s'emparèrent de quelques
 places importantes, parmi lesquelles

étaient Nissus et Varna. Bientôt les troubles de Constantinople leur permirent de saccager Philippopolis et Sardique, et de pénétrer dans Andrinople. De nouveaux succès signalèrent les expéditions des deux frères, contre les armées des Grecs, et ils ne les durent pas moins à leur courage qu'à l'imprudence de leurs ennemis qui s'engageaient, à la suite de quelques avantages, dans un pays montagneux et coupé dont les Valaques connaissaient toutes les issues. Asan et Pierre périrent tous deux assassinés. Jean leur succéda, et s'avança subitement dans la Thrace et la Macédoine. Parmi les chefs Valaques de cette époque, Kogalnitohan, dont nous abrégeons le récit, parle d'un guerrier nommé Chrysus auquel Alexis Comnène se vit réduit à demander la paix. Alors les Cumains, menacés par les Russes, laissèrent les Valaques à leurs propres forces. Jean, que les annalistes appellent souvent roi des Bulgares, parce que le pape Vincent III lui conféra ce titre pour l'attirer à l'Eglise latine, ne resta pas longtemps en bonne intelligence avec l'empereur Baudouin. Celui-ci répondit avec fierté à Jean qui lui faisait des ouvertures pacifiques, qu'il ne devait point lui écrire comme à un égal, mais comme à son suzerain. Blessé de cette prétention, Jean secourut Andrinople, qui venait de se révolter contre l'empereur, et battit complètement les Latins. Le comte de Blois, et un grand nombre de chevaliers, furent tués dans la bataille.

Le doge Dandolo ramenait, mille périls, les restes d'une armée qui venait de soumettre un empire taillé avait été perdu le 24 avril 1204. Dandolo, le promoteur de cette prise, qui semblait se terminer d'une manière si déplorable, succomba deux mois après, et fut enterré dans l'église de Sainte-Sophie.

Jean qui n'avait délivré Andrinople que dans l'espoir de s'en emparer, mit à exercer toutes sortes de cruautés contre les Grecs, et prit la suite de Roméoctone, ou destructeur de main. Il vainquit en plusieurs batailles Henri, frère et successeur de douln, prit parti pour Lascaris, et s'avança jusqu'à Constantinople. C'est dont la cruauté a terni les exploits enlevé par une mort subite, assiégeait Tessalonique. Ses ennemis prenaient le banat en Valachie attribue la fondation de Craïova au roi Jean).

Burala, son neveu, lui succéda au préjudice de son fils, nommé Andronicus qui remonta sur le trône, deux ans après (1217). Il chercha à monter sur le trône par des alliances avec les princes grecs et le roi de Hongrie, mais Lascaris voulut le traiter comme un prisonnier. Après cette victoire prit Andrinople, Serres, s'empara de la Thessalie et porta ses armes victorieuses jusque dans l'Illyrie. La politique de Jean n'avait eu d'autre résultat que de



Il eut pour successeur Michel lequel la Bulgarie jouit d'une dont témoigne le silence de Cependant, après une campagne contre les Grecs, il conclut une paix qui mécontenta les et fut tué par Coloman, fils de Asan qui ravit sa couronne, veuve, et périt également de te. Avec lui s'éteignit la branche Valaques sortis d'Asan, Pierre et de Jean. En suivant chronologique, on trouve ensuite le chassé du trône Töcchas. Il répudia sa femme pour une fille de Théodore Lascares dix-sept ans d'un règne des guerres continuelles, il une bataille par Cordocuba, toriens byzantins nomment c'est vers cette époque que se des Tartares qui ont pris suivre une série de nouvelles des à la Bulgarie, et qui prépara l'asservissement aux Turcs an. Nous nous contentons en passant, Tertires, Cumain Izacas, fils d'un khan des assassiné par Sviétoslaf, qui 1322; Georges, fils de ce chel Straschimir et Alexandre Sisman dont le règne, comme us de le dire, marque l'époque issement de la Bulgarie à touran. Les États slaves sur les Danubiennes se trouvait pour arrêtée par la conquête des des Turcs. La Pologne et la même que la Hongrie et la menacées par les invasions de trouvaient de plus en plus ans le mouvement des intérêts, et quoique les moeurs fussent à une assimilation l'élan religieux suffisait pour provisoirement contre l'entendence générale, résultat sité, n'empêche pas le désastreux jour à travers toutes les in système vicieux, où tout des hasards de la guerre et re des chefs.

CHAPITRE XXXI

POLITIQUE DES PRINCES RUSSÉS SOUS LE JOUG DES MONGOLS.

En Russie, les princes ne se montrèrent, durant la longue période du joug mongol, ni moins turbulents, ni moins ambitieux. La politique des kans consistait à les opposer les uns aux autres, et à tenir toujours en réserve des prétentions rivales qui leur répondaient de la soumission de ceux qui ne régnaient que sous le bon plaisir de la Horde. C'est absolument la même marche que suit la Russie depuis plus d'un siècle dans les provinces qu'elle protège, en attendant qu'elle les trouve mûres pour la conquête définitive. Mais les Russes de nos jours se trouvent arrêtés par des obstacles que la politique la plus déliée ne saurait faire disparaître. En encourageant l'esprit de lutte, ils ont excité l'ambition des chefs, et l'énergie des peuples; et ces deux éléments leur deviendront hostiles, dès que l'omnipotence du pouvoir protecteur sera sérieusement mise en question.

Dans le conflit qui agit actuellement toute l'Europe, il se présente trois solutions dont chacune offre des difficultés que la conquête seule serait impuissante à écarter :

1° Les provinces Danubiennes resteront-elles sous la souveraineté des Turcs; ou en d'autres termes, la Turquie pourrat-elle, sans renier les principes qui la constituent en État, accorder aux populations chrétiennes des droits et des garanties qui, placées sous le patronage de la France et de l'Angleterre, ôteront jusqu'au prétexte d'une intervention moscovite?

2° Balancera-t-on l'influence russe en Orient, en augmentant celle de l'Autriche?

3° Enfin, établira-t-on un nouvel État, la Pologne, par exemple, ou une confédération des États slaves et moldo-valaques?

La première de ces hypothèses est celle qui répond le mieux aux nécessités actuelles parce qu'elle entraîne peu de changements et que tout en garantissant l'existence de la Turquie comme État européen, elle lui montre en même temps au prix de quelles réformes volontaires elle pourra peut-être tirer de ses propres ressources assez de force

pour se faire respecter : mais le succès dépend d'une entente inaltérable entre la France et l'Angleterre, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, et quelle que soit l'attitude de l'Autriche.

La seconde hypothèse, l'augmentation de l'influence autrichienne, en lui laissant la haute main sur la Serbie qu'elle menace déjà par ses possessions Illyriennes, ne donnerait probablement qu'un déplacement d'embarras. Le gouvernement de cet empire n'est pas moins despotique de sa nature que celui de la Russie. Il lui faut constamment opposer l'esprit de l'Allemagne conquérante, à celui que pousse les nationalités annexes à se reconstituer; et l'esprit allemand lui-même, unanime seulement en ce qui touche la prépondérance germanique, s'y manifeste sous deux tendances bien distinctes, qu'on pourrait appeler la tendance autrichienne, ou brutalement militaire, et, la tendance saxonne, plus libérale, et plus soucieuse des anciennes libertés. Dans ce conflit d'aspirations si diverses, le gouvernement suit une marche mixte, qui consiste à affecter des dehors de modération dans les questions secondaires, tandis que tous les moyens lui sont bons s'il s'agit d'intérêts d'une haute portée politique. Pour les Allemands progressistes, l'Orient commence aux frontières de la Bavière. Les provinces Danubiennes ne gagneraient donc rien à un contact plus intime avec l'Autriche, et le slavisme surtout serait loin de lui être

contre la Turquie les Russes, et de contre ses sujets chrétiens si ces derniers cherchaient dans leurs nouveaux régimes les éléments d'une indépendance maturée, qui armerait infailliblement les prétentions des puissances.

Pour mieux nous rendre compte de la situation actuelle, continuons à rapidement le développement d'histoires; ils s'enchaînent d'un siècle : quand l'ordre moral civilisation se trouvent en danger presque toujours à ceux-là mêmes souffrent, qu'on est en droit d'en bue les causes premières.

A la mort d'Yaroslav, son Sviatoslaf monta sur le trône, que les fils du Tsar défunt dur contenter de leur apanage. Cette succession était souvent adoptée la descendance des princes variés. Comme il fallait que les Mongols firmassent ces investitures, Ale et André allèrent faire leur soumission à la Horde; le premier reçut de Tartare le gouvernement de la meridionale; André celui de Volhynie. Sviatoslaf réclama en vain son partage qui donnait la supériorité neveux, et mourut deux ans après.

CHAPITRE XXXII.

ALEXANDRE NEWSKI.

Le caractère d'Alexandre, si de souplesse et de courage, type d'homme et du Grec, mérite d'être

t le surnom de Newski. Il mourut la disgrâce des Mongols, après la tonte monacale. Ce fut règne d'Alexandre Newski que

scam Susdaliensem (de amplectenda catholicæ unitate, ac de indicandis incursionibus. Nobili viro Alenandro) Duci Susdaliensi Innocencopos Servus Servorum Dei.

futuri seculi, princeps pacis, seminæ consilii, Redemptor noster Jesus menti claræ memoriæ Jerolai progeni suæ benedictionis infudit, inestimabilem suæ notitiæ gratiam illi largitate concedens sibi viam præbere, per quam ipse fuit ad ovile dominicum, velut ovis, quæ longo aberraverat per desertum, quia sicut ille fratre de plano Carpino de Ordine Minorum, pronotario nostro ad generis destinatio referente dedimus; et tuus novum hominem affectans inconscientia Jemeris militis consiliiarii entis romanæ Ecclesiæ matris suæ in fratris manibus devotæ, ac humiliter se

quod quidem confestim clavisset us, nisi tam subito tamquam feliciter ventus eua de medio subduxisset. Nam ipse præsentis seculi cursum tam mino consummarit, pie credendum est, ambiguitate semota tenendum quod aggregatus consortio in æterna bea requiescat, ubi lux fulget, quam ille locus, redolet odor quem non spargit, et caritatis viget amplexus quem sano divellit. Cupientes itaque te una cum beatitudinis participem fieri qui in hereditate suæ heres legitimus exististi illius evangelicæ mulieris quæ lucernam, ut dragmam perditam inveniret, vias suas, apponimus studium, et diligenter habemus, ut ad hoc te prudenter producere, quod tui patris vestigia saluiteris cunctis temporibus imitanda, od sicut corde sincero, et mente non ad suscipienda mandata, et documenta Ecclesiæ dedicarat, sic tu, relicto his in via, quod ad æternæ mortis dampna perducit, unitatem ejusdem Ecclesiæ obedientiam amplexeris, quæ per discipulos suos cultores procul dubio salutem. Nec est in hoc nostra certa adianda petitio, quæ nostrum ad emendandum, tuis est commodis profectura; sed a te solummodo postulamus, ut in eas, et ex tota ipsum mente diligenter mandata conserves, profecto sani non videris habere consilii, si tuam

Nogai se déclara indépendant, et fit alliance avec Michel Paléologue. Ce morcellement de la Horde exposa plus directement aux déprédations des Tartares les provinces voisines de leurs nouveaux établissements, mais il contribua par la suite à leur affaiblissement général.

Tandis que le sang coulait en Lithuanie, où le pouvoir était le prix de l'assassinat, et que Novogorod faisait et défaisait ses princes, Berga, khan des Tartares se convertit à l'islamisme, et entraîna par son exemple un grand nombre de Mongols. Léon régnait à Galitch; la Prusse méridionale obéissait à des grands princes qui n'étaient que les lieutenants des successeurs de Genghis; l'empire grec ne subsistait que par la désunion de ses ennemis; les Vénitiens dominaient dans l'Adriatique et dans les mers de la Grèce; et les Génois fondaient Caffa sur l'emplacement de l'ancienne Théodosie.

in hoc nobis, imo Deo cujus vices licet immeriti obtinemus in terris, negare obedientiam impertiri. In hoc autem obedientia nullius quantumque potentis honor minuitur, sed ex hoc omnis potestas, et libertas temporalis augetur, quia illi digni populorum præsumunt regimini qui sicut ipsi alios præcellere cupiunt, sic divinæ student excellentiæ famulari. Hinc est quod Nobilitatem tuam rogamus, monemus, et hortamur attente, quatenus Romanam Ecclesiam matrem recognoscere, et ipsius Pontifici obedire, ac Apostolicæ Sedis obedientiam subditos tuos efficaciter studeas invitare, ita quod ex hoc in æterna beatitudine fructum consequi valeas, qui non perit. Sciturus quod in hoc nostris, imo Dei potius beneplacitis te cooptes, te inter cæteros catholicos principes reputabis specialem, et ad tuum incrementum honoris semper diligenti studio intendemus. Ceterum quia pericula possunt facilius evitari, si contra ipsa per providentiæ clipeum muniamur, pro speciali munere petimus, ut quam cito tibi constiterit, quod Tartarorum exercitus versus Christianos dirigit gressus suos, id quam totius fratribus de domo Theotonica in Livonia commorantibus intimare procures, ut, cum istud per eosdem fratres ad notitiam nostram pervenerit, qualiter ipsis Tartaris viriliter cum Dei adiutorio resistamus, maturius cogitare possimus. Super eo autem quod collum tuum noluit subdere iugo tartaricæ feritatis, prudentiam tuam dignis in Domino laudibus commendamus... Datum Lugduni X. Kal. Febr.; anno V. (1248).

Les règnes qui suivirent présentent la plus déplorable confusion ; tandis que le nord est ravagé par les Danois, les Suédois, les chevaliers Teutoniques, les Lithuaniens, on voit les princes russes quelquefois résister timidement aux Mongols, plus souvent les aider dans leurs guerres, soit entre eux, soit contre les Bulgares : les liens du sang, l'amour de la patrie, ne comptent plus pour rien pour ces chefs à la fois pusillanimes et avides, et l'on dirait que l'excès du mal les entraîne fatalement aux déterminations les plus propres à le faire durer. A peine les dissensions des chefs étaient-elles vidées par le meurtre ou par les armes, que le vainqueur était obligé d'aller se faire confirmer à la Horde ; souvent il mourait avant de s'être prosterné devant le khan ; ou bien, lorsqu'à force d'humiliation, il s'était fait concéder une autorité précaire, il trouvait, à son retour, que de nouveaux troubles remettaient tout en question. Quelquefois deux princes rivaux se rencontraient à la Horde ; c'est ainsi que Dmitri, se trouvant en présence de Georges, assassin de son père, le tua de sa main, sous les yeux du khan Uzbek. Si un sentiment généreux se manifeste au milieu de cette dépravation générale, ce n'est qu'un accident, et bientôt le courage lui-même se renie, ne trouvant rien autour de lui pour se soutenir. Alexandre venait de recevoir l'investiture de la grande principauté ; tout à coup le bruit se répand que Schevkal, cousin d'Uzbek, réunissait une

sera le prix de la victoire. Alexi épouvanté s'enfuit à Novogorod villes sont brûlées ou pillées ; e Russes auxiliaires se rendent lâche complices de toutes ces dévastations. Uzbek, satisfait, conféra la dignité de grand prince à Jean de Moscou, avoir fait périr le prince de Riouzan, le trône encore ensanglanté fut occupé par Jean Koropol, son fils.

CHAPITRE XXXIII.

GÉDIMIN.

« Depuis le milieu du treizième siècle
« l'histoire des provinces méridionales
« de la Russie se sépare de celle du
« Nord ; mais la puissance des Lithuaniens
« grandit rapidement sous le règne
« de Gedimin. Cet homme extraordinaire,
« fils d'un écuyer, se débarrassa
« de son souverain par un crime, et prit
« la principauté de Pinsk à ses provisions
« et s'allia à plusieurs princes russes
« leur donnant ses filles en mariage.
« Il unit ses fils Olgerd et Lusbarski
« premier à la fille du prince de
« Tver, et le second à celle du prince
« de Vladimir : celui-ci hérita de la
« principauté de Volhynie. La chronique
« lithuanienne rapporte qu'après la mort
« de Georges Daniélovitch, ses fils
« Vladimir et Léon, princes de Volhynie
« et de Galicie, attaquèrent la Lithuanie
« au moment où Gedimin était occupé
« d'une guerre contre les Allemands.
« Léon prit Brzest et Drohitchi »

• pour chef son neveu Mindovg, qui
 • professait la religion chrétienne. En-
 • suite Gédimin s'empara de toute la
 • Russie méridionale jusqu'à Poutivle
 • et Briansk. Tout en se rapprochant
 • du siège de la domination des Tartares,
 • le prince lithuanien sut se ménager
 • leur alliance, et échapper à l'humili-
 • ation du tribut : il prit le titre de
 • grand prince de Lithuanie et de
 • Russie, et établit sa résidence à Vilna,
 • dont il fut le fondateur. Il avait té-
 • moigné au pape Jean le désir de se
 • réunir à l'Eglise latine; mais c'était
 • probablement à un moment où il
 • croyait avoir besoin de la Pologne ou
 • de l'Allemagne, contre les Russes et
 • les Mongols. Quoi qu'il en soit, les
 • chevaliers Teutoniques qui interve-
 • naient au nom de Rome dans ces sortes
 • d'affaires, laissèrent voir des préten-
 • tions qui blessèrent le héros lithua-
 • nien, et il congédia assez durement
 • les ambassadeurs du saint Père. Si ce
 • prince ne fut pas exempt de tous les
 • vices de son siècle, du moins il s'éleva
 • au-dessus des souverains de cette épo-
 • que par des vues sages et une admi-
 • nistration éclairée, qu'il savait faire res-
 • pecter par sa bravoure. »

CHAPITRE XXXIV.

JEAN KALITA.

Le règne de Jean Kalita (1328) in-
 augura la puissance future de Moscou,
 qui devint le siège des métropolitains.
 Il se rendit à la Horde avec Constantin,
 frère d'Alexandre de Tver. Uzbek leur
 fit un accueil bienveillant, donna à Con-
 stantin l'investiture de Tver; mais il
 exigea qu'on lui amenât Alexandre.
 Comme les habitants de Pskof, où se
 dernier s'était réfugié, refusaient de le
 laisser partir, Jean les frappa d'interdit;
 et cette mesure, nouvelle en Russie, eut
 un plein succès. Alexandre s'enfuit près
 de Gedimin; puis il revient à Pskof,
 tandis que les Novogorodiens achetaient
 l'alliance de la Lithuanie au prix de
 cessions importantes dans la Carélie,
 pour s'appuyer contre les prétentions
 de Jean Kalita.

Cependant Alexandre ne perdait pas
 l'espoir de recouvrer son apanage de
 Tver.

Tout à coup il quitte Pskof et va lui-
 même se livrer à Uzbek, qui, appré-
 ciant ce qu'il y avait de courageux dans
 cette démarche, le réintégra dans ses
 droits. Jean, plus avide et plus sou-
 ple, allait à son but avec moins de
 résolution et d'éclat; il obéissait servi-
 lement à ses maîtres, mais il faisait tour-
 ner le pouvoir qu'on lui confiait au profit
 de sa politique. Peut-être serait-ce lui
 attribuer des vues trop profondes que
 d'admettre chez ce prince le plan de
 subordonner peu à peu les princes apa-
 nages pour grouper autour de la princi-
 auté de Moscou toutes les ressources
 et les forces de résistance que possédait
 la Russie et qui se neutralisaient, dans
 des luttes d'ambition, sans profit pour
 le peuple.

Il est probable que sa conduite eut
 pour mobile son propre intérêt, mais il
 n'en faut pas moins reconnaître qu'il
 traça le premier la voie qui devait plus
 tard conduire les Russes à l'affranchis-
 sement de l'étranger, pour les courber
 définitivement sous le despotisme de
 leur tsar. Pressé de se défaire d'Alexan-
 dre, dont le caractère résolu gênait ses
 projets, il le calomnia auprès d'Uzbek,
 qui le fit massacrer ainsi que son fils
 Féodor.

SIMÉON ET JEAN IVANOVITCH.

Siméon, fils de Jean, fut le premier qui
 prit le titre de Grand-Prince de toutes
 les Russies. Sous son règne, Olgerd
 succéda à son père Gédimin et suivit ses
 traces. A la mort d'Uzbek, qui eut lieu
 vers la même époque, son fils Tchani-
 bek s'empara du pouvoir en assassinant
 ses deux frères. Le nord était ravagé par
 les Suédois, les chevaliers Teutoniques,
 les Lithuaniens et la turbulente Novogo-
 rod; dans le sud, les Polonais et les
 princes de Galicie se disputaient la
 Volhynie. La peste noire qui avait désolé
 l'Asie vint étendre ses ravages sur
 l'Europe (1349).

Le règne de Jean Ivanovitch, frère de
 Siméon, ne dura que cinq années; il mon-
 tra de la faiblesse, et fut inquiet par An-
 dré, qui avait reçu de Tchani-bek l'investi-
 ture de Nijni, Gorodetz et Souzdal. La ville
 de Briansk se soumit à Olgerd, qui con-
 voita également Smolensk. L'attention
 se fatigua à suivre les trahisons et les

crimes de cette époque. Outre les grandes causes religieuses et politiques qui armaient l'Occident contre les idolâtres du Nord, les Slaves schismatiques et les Tartares mahométans, une foule d'intérêts secondaires entraient en lutte, et augmentaient la confusion générale. A la Horde, Berdibek assassine Tchani-bek son père; les révolutions fréquentes attaquant la source même de l'autorité, les princes se hâtaient de profiter de la faveur, ignorant si, à l'instant où ils prenaient possession de leur apanage, le nouveau khan n'en avait pas disposé en faveur de quelque rival.

Ce fut sous le règne de Jean Ivanovitch que la Valachie se constitua en principauté; et que ses chefs, de même que ceux de la Moldavie, prirent le titre slave de voïvodes.

Au milieu de ce relâchement général de tous les liens politiques, le clergé gardait seul le dépôt de la nationalité, et c'est surtout de cette époque que date l'influence qu'il conserva jusqu'à Pierre le Grand. Le peuple, qui voyait tout changer autour de lui excepté les formes de son culte, s'habitua à confondre ses espérances avec le sentiment religieux; et comme les prêtres avaient son ignorance et ses vices, il mêla à cette tendance de grossières superstitions, tandis que l'oppression des Tartares, représentée par les princes russes eux-mêmes, les façonnait à la résignation par le fatalisme, qui est resté le trait le plus ca-

CHAPITRE XXXV

TROUBLES ET AFFAIBLISSEMENT DE LA HORDE.

Ce Naurouz éleva Dmitri de la dignité de Grand-Prince, périt de la main de Khidyr, tartare, qui lui-même est assassiné par Themis Khoja, dont le règne ne dura que quelques jours. Tandis que les khans se disputaient le trône, les khans n'en étaient que plus inquiets, et s'égorgent, Olgerd et ses conquêtes, les limites de la Horde se réduisaient, et Dmitri Ivanovitch de la Horde déclara compétiteur du Grand-Prince, et le somme de comparaître à la Horde. Le khan Mourouth, qui pressait les armes de Mamai, se décide à se battre avec le prince de Moscou. Dmitri eut peine douze ans lorsqu'il mourut; sa démarche, qui annonçait une résolution au-dessus de cet âge, sans doute été suggérée par les Tartares qui l'entouraient; guidé par les Tartares, il força son rival à se retirer de Souzdal, établit la suprématie de Moscou sur les souverains de la Horde, de Starodoub, de Rostof; jeta les fondements du Kremlin dans la capitale; encouragea la résistance des Russes contre les Tartares, qui plièrent dans les rencontres. Mais un ennemi terrible que les Mongols, le vainqueur de Gengis Khan, le venait de lui menacer; il détruisit le Grand-Prince à la sanglante bataille de Trosten. Des bords de ce lac, le Lithuanien marcha sur Moscou,

même sort; mais bientôt ces désastres furent vengés par une grande victoire. Pour la première fois, les Mongols, sur les bords de la Voja, se virent défaits en bataille rangée. Mamai mit à feu et à sang la province de Riazan, et se retira pour se préparer à une nouvelle lutte.

Sur ces entrefaites, le vieil Olgerd mourut : son fils Jagellon, qui lui succéda, fait périr le vieux Kiestouti, compagnon de gloire de son père, et contraincit Vitovte à se réfugier en Prusse. Dmitri profite de ces dissensions entre les princes lithuaniens, pour reprendre quelques-unes de leurs conquêtes. Mais les Russes n'étaient pas moins divisés que leurs voisins. Oleg, jaloux de Dmitri, avait fait une alliance avec Jagellon et Mamai, qui s'apprétaient à une invasion formidable. Cette coalition enflamme le courage de Dmitri; à sa voix, les provinces se lèvent. Tous ceux qui peuvent porter une arme marchent résolument à l'ennemi. Ses troupes, le dernier espoir de la Russie, reçoivent la bénédiction de Serge, abbé du monastère de la Trinité. « Vous vaincrez, lui dit-il; mais la victoire vous coûtera cher. » Il leur associe deux moines qui jadis avaient porté le casque : « Voilà, s'écrie-t-il, une arme qui ne périt jamais : qu'elle vous tienne lieu de cuirasse ! » Les princes de Bransk et de Polotsk amenèrent des renforts à Dmitri. Ces chefs, fils d'Olgerd, avaient saisi l'occasion de se déclarer contre le parti de Jagellon. Déjà l'armée russe comptait plus de cent cinquante mille combattants. Alors arrivent au camp le Dievitchié les ambassadeurs de Mamai pour exiger l'ancien tribut. Dmitri semble hésiter; il consent, dit-il, à payer un tribut modéré; mais il ne ruinera pas ses peuples pour gorger d'avidés étrangers : une telle réponse valait un défi. Le Grand-Prince voit encore son armée se grossir de quelques troupes auxiliaires : il passe l'Oka; et ce mouvement rapide fait trembler Oleg, prince de Riazan. L'armée russe poursuit sa marche vers le Don, dont le nom doit bientôt s'unir à celui de Dmitri vainqueur. Le fleuve est traversé pour ôter tout espoir de retraite aux lâches, et pour isoler les Mongols des auxiliaires lithuaniens qui s'approchent, et l'armée se déploie dans les champs de Koulikof. Longtemps la

victoire resta indécise; déjà les Tartares s'étaient ouvert un chemin jusqu'aux grands drapeaux, lorsque le prince Vladimir Andréievitch, avec la réserve, sort d'un bois qui le couvrait, et fond à l'improviste sur l'ennemi qu'il met en fuite. Mamai, témoin de la déroute des siens, s'écrie : Le Dieu des chrétiens est puissant ! et il est entraîné au milieu des fuyards. Cent mille morts, un matériel immense et un riche butin furent les trophées de cette journée, qui valut à Vladimir le surnom de brave, et à Dmitri celui de Donskoï.

A cette nouvelle, Jagellon rebrousse chemin en toute hâte, et le Grand-Prince rentre en triomphe dans sa capitale. S'il eut poursuivi les restes de l'armée vaincue, il aurait peut-être frappé la Horde au cœur dans cette même campagne. Toutefois la vengeance n'était pas réservée à Mamai. Le khan, vaincu par Tochtamysch, qui avait su se ménager la faveur de Tamerlan, termina obscurément sa carrière en Crimée. Tochtamysch, que le revers de Mamai avait rendu prudent, consacre une année à ses préparatifs de guerre; puis, appuyé par Oleg, il entre en Russie, où la terreur de son nom l'avait précédé. On eût dit que ce n'étaient plus les mêmes Russes qui avaient triomphé à Koulikof : ils n'osent attendre les Tartares, et s'enferment dans leurs places fortes. Dmitri s'enfuit à Kostroma. On résista trois jours devant Moscou, qui fut prise et pillée; trop tard pour sa gloire, Dmitri reentra dans sa capitale, dont il essaya de réparer les désastres; et, après s'être donné la satisfaction de détruire Riazan pour la punir de sa complicité avec l'ennemi, il envoya son fils Vassili s'humilier en son nom devant Tochtamysch, et se reconcilia avec Oleg par l'entremise de l'abbé Serge.

CHAPITRE XXXVI.

SUITE DES ÉVÉNEMENTS EN POLOGNE.

Tandis que les divisions ruinaient la puissance des Tartares, l'Eglise romaine perdait une grande partie de son influence par la translation du saint-siège à Avignon; la condamnation des Templiers prouvait au monde que la politique, tout en s'appuyant sur l'élément

religieux, se sentait assez de force pour le subordonner à la raison d'État. Cette émancipation des trônes et la conduite peu édifiante de quelques papes conduisirent à une liberté d'examen d'où plus tard sortit la réformation.

La Pologne, séparée des Slaves schismatiques, ne se rattachait à l'Europe occidentale que par une religion commune; dès l'instant où cette religion était ébranlée, il était facile de prévoir qu'à la longue la lutte contre ses voisins lui deviendrait défavorable.

Casimir le Grand, à son avènement au trône, se trouvait menacé par Jean, roi de Bohême, qui prenait le titre de roi de Pologne. Pour désarmer les prétentions de la maison de Luxembourg, il fit cession à ce prince de la Slavie, et abandonna aux chevaliers Teutoniques la Poméranie, en échange de quelques domaines. Son but était de grouper les provinces du royaume de manière à lui donner cette unité administrative qui lui manquait. D'un autre côté, il obtint que la Bohême renoncerait à la Mazovie; il occupa Galitch, et s'efforça d'organiser la Russie-Rouge à l'instar des possessions polonaises.

Il comprit que la guerre n'était qu'un moyen extrême et que le but de tout gouvernement sage doit être le développement de la prospérité intérieure, par de bonnes lois qui favorisent le progrès des lumières, de l'agriculture, du commerce et des arts. Il éleva des forts et

à l'ordre équestre ses droits et privilèges, et à le réintégrer dans ceux qui lui avaient été enlevés. Telle est l'origine des *Pacta conventa*, contrat qui obligeait le souverain et la noblesse, laquelle, à cette époque, représentait à elle seule la nation. Depuis ce moment, le trône de Pologne fut électif; et les empiètements successifs de l'ordre équestre rendirent le monarque tellement dépendant, que, dans les grandes crises de l'État, l'autorité désormais flotta au gré des passions et des partis. Sous le règne de Casimir, les Juifs, persécutés dans le reste de l'Europe, se répandirent en Pologne, où, avec la souplesse et la ruse qui les caractérisent, ils s'emparèrent bientôt de toutes les transactions. Au reste, ces *pacta conventa* ont une origine trop rapprochée de la bulle d'or de Charles IV (1356) pour qu'on n'y voie pas un des nombreux effets de l'influence de l'Allemagne.

L'avènement de Louis de Hongrie interrompit la ligne des Piast; ce règne, stérile pour la Pologne, était comme le présage qu'elle n'aurait rien à gagner en choisissant ses souverains parmi les princes étrangers. Louis combla la noblesse de nouvelles faveurs, et obtint d'elle, à force de concessions, que la couronne de Pologne pourrait passer dans la ligne féminine de sa famille. En effet, à la mort de Louis, sa fille Hedwige l'emporta sur les autres prétendants. Cette jeune princesse, que le feu roi avait fiancée à Guillaume, duc d'Autriche, ne se

inconvenients s'élevaient à côté avantages. Formée de cette zone et sans profondeur, la Pologne avait mêlée à tous les intérêts des scandinaves, comme à ceux gitaient l'Allemagne, la Russie et urque. A la moindre secousse, il y , sur un point et sur l'autre, solu- de continuité, tandis que, en temps ix, l'éloignement du centre du pou- avorisait les influences locales et les ions privées. Si elle eût profité des ions qui lui permettaient de s'arron- rs le Nord, la Pologne eût proba- ment arrêté le développement rapide Russie et de la Prusse, ou bien, en adant vers le sud-est, elle aurait pu rporer ces provinces, slaves d'ori- , que leurs fleuves et leurs monta- protègent d'une manière si admi- , et qui attendent encore aujour- l'arrêt définitif de leur destinée que.

jellon prit le nom de Wladislas evant le baptême, et jura, avant , sacré par l'archevêque, l'ob- tion des *pacta conventa*. Bientôt tit pour Vilna avec la reine Hed- , dont les vertus et la persuasion plus pour la conversion du peu- ue n'avait pu faire en deux siècles aive des chevaliers Teutoniques. doles disparurent; on éteignit le acré; et de nombreuses églises s'é- nt dans ces lieux si souvent ensa- rs par les persécutions de l'Ordre fanatisme païen. Si la Pologne ompté beaucoup de rois comme rige, elle aurait sans doute imposé is au lieu d'en recevoir. En l'ab- de Jagellon, qui guerroyait contre d de Wallenrod, grand maître de re, elle apprend que les Hongrois ent d'envahir les terres russiennes : arme aussitôt; se met à la tête roupes qu'enflamme l'héroïsme de jeune reine, bat l'ennemi près de ayl, poursuit ses avantages, et re- , tant par les négociations que par nes, plusieurs places importantes, tre autres Lemberg et Galitch. avoir doté la Pologne d'un grand re de fondations utiles, elle mou- la fleur de l'âge, mélange extraor- e de vertus, de grâce et de force . Les Polonais contemplent avec

véneration, dans le couvent de Czestokowa, une étoile brodée de ses mains.

L'union de la Pologne et de la Lithuanie avait d'abord été appuyée par l'Église comme un fait religieux, mais l'Allemagne et l'ordre Teutonique ne la voyaient qu'avec une appréhension jalouse. Jagellon, pour rendre moins sensible ce que cette incorporation subite d'une population belliqueuse à un État longtemps rival pouvait avoir de blessant pour les chefs lithuaniens, avait d'abord confié le gouvernement du grand-duché à son frère, qui se fit détester, ce qui suggéra à Witold, leur cousin, le projet de s'emparer de la couronne ducale. De là des tentatives continuelles de la part de ce dernier, qu'excitaient à la révolte les chevaliers Teutoniques. Jagellon voulut désarmer Witold à force de générosité; il lui donna le gouvernement du duché; ce qui irrita son frère et le porta à la rébellion. La bataille de Gründwald brisa la puissance de l'Ordre (1410); le grand maître Ulrich tomba lui-même dans l'action; et, si Jagellon eût profité de la victoire, c'en était fait peut-être de ces ennemis dangereux. Ils eurent recours à l'intrigue, caressèrent l'ambition de Witold, lui promirent la Samogitie, et le déterminèrent à une honteuse défection. Une dernière lutte n'eut pas pour eux une issue plus favorable; elle amena la paix de Thorn, par laquelle il fut stipulé qu'ils payeraient à la Pologne six cent mille florins, qu'ils lui restitueraient plusieurs domaines, et que Witold recouvrerait la Samogitie. L'intervention de l'empereur Sigismond et la turbulence de Witold empêchèrent ce traité de porter ses fruits. La possession du cours du Dniéper, la Moldavie et la Valachie tributaires; l'influence de la Pologne sur les Tartares de Crimée, tout semblait désigner à Jagellon de quel côté la Pologne eût été moins vulnérable; la fatalité le rattacha aux intérêts de l'Occident. Ce fut sans doute pour ne pas porter ombrage à l'empereur qu'il refusa la couronne de Bohême; ce qui eût donné une grande force à l'élément polono-slave. Il aimait mieux caresser la noblesse, comme pour faire oublier son origine lithuanienne. Ce fut sous son règne que se tinrent les premières dié-

tines, où l'on préparait les questions qui devaient être débattues à la diète. Les nobles, qui n'avaient d'abord que voix consultative en matières d'impôt, discutèrent bientôt toutes les questions de prérogative royale, et dépensèrent plus d'énergie et de combinaisons savantes pour le triomphe des partis qu'il n'en eût fallu pour sauver la nationalité polonaise.

En Pologne, sous Wladislas Jagellon, et en Russie sous Dmitri Donskoi, l'usage de la poudre à canon modifia la tactique militaire. Autrefois les places n'étaient entourées que de fossés que dominaient des murailles la plupart du temps en bois ou de terre. Les sièges duraient peu; et, quand les assiégeants étaient nombreux, la défense était regardée comme impossible. Le nouveau système de fortifications rendit plus difficile le rôle de l'attaque. Les peuples nomades, dont les forces principales consistaient en cavalerie, ne purent séjourner autour des villes attaquées qu'autant que les environs leur fournissaient des fourrages. La force corporelle, qui assurait souvent l'avantage aux barbares, fut soumise aux mêmes chances que la faiblesse relative, et les grandes invasions devinrent impossibles. Il fallut un autre genre de courage pour braver la destruction, et la part de l'intelligence fut plus grande dans la victoire.

CHAPITRE XXXVII.

WASSILI.

princes russes commençaient à emprunter aux Mongols leurs formes despotiques et leurs jugements somnairés.

« Cependant un ennemi redoutable, « Tamerlan, poursuivait dans le Nord « le khan Tochtamysch, qu'il avait déjà « vaincu près de l'emplacement actuel « d'Iekaterinoslaf. Il traverse le Volga, « et pénètre dans les provinces du sud-« est de la Russie. A cette nouvelle, les « Russes tremblent comme des victimes « dévouées; mais Vassili se hâte de ras-« sembler une armée, et s'apprête à lut-« ter contre le khan de Samarkande, « dont le pouvoir était reconnu par vingt-« sept nations. L'image miraculeuse « de la Vierge fut envoyée au camp de « Koutchkof, et l'espérance se ranima « dans le cœur des Russes. Tamerlan « remonta le cours du Don, marquant « son passage par des dévastations; il « va prendre la route de Moscou; tout « à coup il s'arrête, reste quinze jours « dans l'inaction; puis il se détourne « vers le sud et disparaît, méprisant « peut-être un ennemi qui ne pouvait « lui apporter que des dépouilles bien « chétives, comparées au butin qu'il « avait trouvé à Smyrne et à Damas. Il « redescend le Don, détruit Azof; et, « maître de la Circassie et de la Géor-« gie, il s'arrête au pied du Caucase « pour y célébrer la fête de la Victoire. « Bientôt il apprend qu'Astrakhan est « en pleine révolte. Il marche contre la « cité rebelle, la ruine, et reprend le

au khan Makmet, qui le pré-
sente, frère de Dmitri Donskoi.
Makmet, exilé par son frère
a, vient de demander un asile à Vas-
le repousse avec ingratitude. Le
qui n'avait avec lui que trois
erriers, refuse de sortir de la
; il résiste à toute une armée, et
e un chemin jusqu'à Kasan, alors
es, la relève et la voit en peu de
peuplée par les Tartares de la
l'Or, par ceux d'Astrakhan, d'A-
e la Tauride, qui le saluent pour
souverain. Telle fut l'origine du
e de Kasan.

gne de Vassili, inauguré par un agratitudo et par une défaite hon-
nête marquée par des troubles et des
maux. Dans une guerre contre Mak-
sime grand prince, couvert de bles-
sures fait prisonnier. Un des en-
fermeurs, Chémyma, persuade
l'empereur de lui accorder l'investiture.
Il occupe alors contre les Bul-
gares d'abord et finit par rendre la
paix à Vassili qui retourne dans ses
états. Chémyma ourdit contre lui
une spiration avec les princes de Tver
et de Riazan; on l'envoie à Ouglieth,
où il a été arraché les yeux. Maître
d'un principauté, Chémyma réta-
blit le système funeste des appanages

grossir le nombre de ses partisans il ne tarda pas à se rendre par sa cruauté et ses injustices. Et les suites de ce mécontentement rendit la liberté à Vassili et lui a ville de Vologda. Alors la fortune, et l'usurpateur est chassé de la principauté; Vassili reprend le trône et désigne le prince Jean, son fils, comme successeur. Après avoir réuni dans son royaume presque tous les apogés, et imbu par lui-même de la noblesse, il consacra les dernières années de son règne à assouvir les résistances des princes apogés à tour ferme, clément, assés et cruel. Ce fut vers cette époque que la Horde de Crimée se constitua sous le règne de ses successeurs firent si trembler Moscou. Singulière fortune des empires! C'est dans cette époque qu'elle conquies par les armes politiques de Catherine, et où les apogés se réfugièrent derrière des fortifications

immenses une flotte qui menace l'Orient, que se trouve aujourd'hui le nœud de cette grande question, où la neutralité est impossible, parce que les intérêts engagés sont ceux de toutes les puissances.

Le quinzième siècle ouvre au monde une nouvelle série de données qui vont changer les conditions de l'ordre politique et moral. La découverte de la poudre à canon, celle de l'imprimerie, la chute de Constantinople, la prise de possession d'un continent dont les richesses vont décupler celles de l'Europe, l'esprit d'examen, d'où sortira celui des oppositions systématiques et des révolutions, les tendances plus savantes de la diplomatie, tout fait présager une époque de lutttes et de concessions, de théories éclectiques où s'effaceront les vertus et les vices du vieux monde, pour faire place aux exigences des intérêts matériels.

CHAPITRE XXXVIII.

Au milieu de ce mouvement universel, les provinces Danubiennes ne jouent qu'un rôle secondaire, mais toutefois d'une telle importance, que, soit que leur indépendance politique se constitue momentanément, soit que leur accession vienne compléter les frontières des États conquérants, elles arrêtent ou assurent la prééminence. C'est ici qu'il convient de nous occuper de la puissance dont le joug a longtemps pesé sur elles, de cette Turquie dont la politique des tsars convoitait les dépouilles, et dont l'existence a été reconnue indispensable au repos du monde, au moment même où elle semblait n'avoir plus qu'à succomber.

SOLIMAN.

Au commencement du troisième siècle, un prince tartare, nommé Soliman, quitta les bords de la Caspienne, et, pénétrant dans l'Asie Mineure, soumit diverses tribus sur son passage, et trouva la mort en voulant traverser l'Euphrate. Les guerriers qui l'avaient suivi étaient des Oguisus ou Turcs. Il laissait quatre fils ; deux d'entre eux retournerent au pays natal ; mais les deux autres, Togrul et Dundar, s'arrêtèrent dans le pays conquis entre Alep et Césarée. Peu de temps après, Dundar mourut, laissant son frère maître du pouvoir. Aladin, sultan d'I-conium, de la famille des Seldjoucides,

et dont le pouvoir s'étendait sur plusieurs provinces de la Syrie et de l'Asie Mineure, s'attacha Togrul et le mit à la tête de ses armées. Le Turc défendit les domaines de son bienfaiteur contre les attaques des Tartares, et conquit sur les Grecs la ville de Kutahi; cette victoire marqua le terme de sa carrière. Othman, un de ses fils, hérita de son courage et de la faveur d'Aladin, auquel il succéda vers l'an 1300. Les commencements de son règne furent difficiles : il avait à se faire pardonner son élévation, et à lutter contre les princes voisins et surtout contre les Grecs, qui se ligèrent pour arrêter le progrès de ses armes. Il les prévint et les réduisit à l'impuissance. En même temps qu'il menaçait la ville de Pruse, il imposait le Koran à tous les princes et gouverneurs de cette partie de l'Asie, et préparait ainsi un système complet de conquêtes, qui devait amener la chute définitive de l'empire grec. Son fils Orkhan venait d'emporter Pruse, lorsqu'il fut appelé pour recueillir les derniers soupirs du vieux sultan.

ORKHAN.

Orkhan établit sa résidence à Pruse; et, après s'être affermi sur le trône, il se prépara à de nouvelles conquêtes. La prise de Nicomédie et de Nicée lui ouvrit toute la Cappadoce; il établit partout des écoles où la jeunesse était instruite dans les préceptes de l'islamisme, car les vaincus étaient considérés comme esclaves. Le désir de faire triompher ses

à former les mameluks. Ces étaient de jeunes chrétiens ac enlevés dans la Circassie, et au avait fait adopter la religion mu

Orkhan portait des regards a sur l'Europe; il brûlait d'att centre de leur puissance les C n'avaient pu lui résister en Asie Turcs n'avaient point de marin quaient des premiers éléments de la navigation. Cependant il maîtres d'une des rives du Bos les palais du rivage opposé se les inviter à franchir ce faible Le hasard, ou plutôt l'incurie d amena bientôt le résultat de jour, Soliman, fils du sultan, sur le détroit, à la tête de hommes déterminés. Ils formi hâte un radeau, sur lequel ils rèrent en gouvernant l'emba l'aide de quelques perches, e vinrent au rivage opposé. I par un paysan dans le château l'ancien Sestos, ils s'en emp persuadent aux habitants, la pilotes ou matelots, d'aller pr la côte d'Asie plusieurs milliers qui les attendaient. L'appât e compense eut bientôt déter Grecs; et le lendemain Soli maître du château Aïosa Kon trouvait dégarni de troupes com mier. La résistance fut plus lor Gallipoli; mais bientôt cette p pourvue de moyens de défense, pouvoir des assaillants. Le sult

AMURAT.

bue à Amurat l'institution des valeries d'élite, dont le cout décida plus tard du succès des batailles. Pour rendre l'armée dévouée et plus dépendante, une partie des terres conquises ou domaines dont les re-attribués, mais à titre d'usufruitement, à des sujets turcs, fut assignée d'entretenir un chevalier le sultan à la guerre. Les princes dont la fortune dépend de la guerre, ont ainsi le plus intérêt à faire preuve de zèle au service militaire, et tiennent d'avoir de bons chevaux et armes. C'est ainsi que la conscription des forces des armées turques, où l'on a compté jusqu'à cent mille cavaliers. Amurat consacra ses soins à l'infanterie. Il réorganisa les janissaires, et le nombre s'accrut en raison des prisonniers, et distribua les soldats en chambrées ou *odas*, qui étaient sous des chefs particuliers sous le commandement supérieur d'un aga. Selon à cette constitution une discipline religieuse, il envoya les soldats enrôlés dans le corps vers les lieux dont la sainteté était en vénération. Le solitaire imposa sa loi de son caftan sur la tête d'un soldat, et s'écria : « Que leur soit soit fière, leurs mains toujours pures, leurs épées toujours prêtes à l'ennemi, et qu'ils doivent à Dieu une constante prospérité. » C'est à ce temps qu'ils ont pris le nom de janissaires, c'est-à-dire nouveaux soldats. Leur bonnet a conservé la forme du derviche, comme pour leur donner la bénédiction du prophète partout.

Comme les empereurs grecs, avant de leur faiblesse, s'efforçaient de détruire leurs ennemis les uns des autres, et se trouvaient forcement de ceux qu'ils craignaient le plus, ce qui arriva à Jean Paléologue était en guerre avec le roi des Bulgares, qui, aidé des Moldaves et des Tran-

sylvains, avait remporté sur lui plus d'un avantage. L'empereur crut pouvoir conjurer ce danger en recourant à l'assistance des Turcs. Andronic et Contuz, le premier fils de Jean Paléologue, et le second fils du sultan Amurat, réunirent leurs forces et défirent l'ennemi à Sirmen. L'union des deux jeunes vainqueurs n'était qu'apparente; Andronic flatta l'ambition de Contuz, l'excita à se révolter contre son père, et lui donna lui-même l'exemple de la rébellion. Amurat soupçonna l'empereur d'être de connivence avec Andronic, et repassa promptement en Europe à la tête d'une armée formidable, après avoir déclaré à Jean que sa sévérité envers le coupable lui donnerait la mesure de sa bonne foi. L'armée des rebelles était campée à quelque distance de Constantinople; les représentations et les promesses du sultan eurent bientôt fait rentrer les Turcs dans le devoir. Les deux jeunes princes se renfermèrent à Dédéagotique, où malgré une vive défense ils furent obligés de se rendre. Le sultan, après avoir fait crever les yeux de son fils, et ordonné qu'on précipitât du haut des tours de la place la garnison vaincue, exigea de Jean Paléologue qu'il traitât de même Andronic. Le faible empereur n'osa résister, mais ce supplice n'eut qu'une partie de son effet. Manuel, associé à l'empire, tenta de reprendre sur les Turcs quelques places dont ces derniers s'étaient emparés, et se retira dans Thessalonique, en priant son père de lui envoyer du secours : Jean Paléologue n'osa s'y résoudre; la ville tomba au pouvoir de Karatin, général des Ottomans, et Manuel dut se rendre à Andrinople pour implorer la clémence d'Amurat. Tandis que le sultan passait des soins de la guerre à ceux de l'administration, qu'il créait un cadilek ou juge suprême de tous les cadis, et qu'il fixait les fonctions du grand vizir, le tsar ou despote de Serbie voyait avec inquiétude les rapides progrès des Turcs. Il demanda des secours à la Bosnie, à la Hongrie et à la Pologne, qui, occupées de leurs propres dissensions ne purent l'aider que faiblement. Il attendit l'ennemi sur la Morava, et obtint d'abord quelques succès; mais bientôt la fortune changea, et Nissa, capitale du pays fut prise d'assaut.

C'est au milieu de ces désastres que le tzar de Bosnie, Twartko, vint lui proposer de céder à la fortune et de l'aider à conquérir la Hongrie. Plusieurs boyards appuyèrent cet avis, et, entre autres, son gendre Wuk Brankowitch. Lazare, se voyant si mal appuyé, se soumit au sultan, qui exigea de lui un tribut et mille soldats pour son armée. Cette humiliation pesait au prince de Serbie; il voulut d'abord tourner ses armes contre les Hongrois; bientôt, comprenant que les Turcs profiteraient seuls de toutes ces discordes, il essaya de se faire un allié de celui qu'il avait eu l'intention de combattre, mais ses instances demeurèrent sans résultat. Ses envoyés réussirent mieux auprès des Albanaï, des Bulgares et des Thessaliens. Cette ligue aurait pu être redoutable aux Ottomans; heureusement pour Amurat, la discorde paralysa les projets de Lazare. Il avait pour gendres deux hommes d'un caractère bien différent: l'un, Wuk Brankowitch, d'une naissance illustre et gouverneur de plusieurs provinces; l'autre Milosch, qui ne devait sa faveur qu'à son courage et à son mérite personnel. Un jour leurs femmes se prirent de querelle, chacune vantant son mari et l'élevant au-dessus de son beau-frère; Wukossawa, épouse de Wuk, s'emporta contre Marie jusqu'à lui donner un soufflet. Les deux chefs convinrent de vider cette querelle en combat singulier. Milosch démonta Wuk, mais sans qu'il y eût de sang répandu. Depuis ce moment,

prouverait bientôt s'il était capable de trahir sa religion et son roi.

Le lendemain matin il avait du camp avec deux jeunes guerriers; déjà cette nouvelle avait répandu dans les rangs des Serbiens. Lazare ranima le courage de ses soldats.

Milosch s'était rendu au camp des Turcs, annonçant qu'il voulait se rendre au sultan, et à peine se fut-il vu, qu'on s'empressa de le conduire dans la tente d'Amurat. Là, s'agenouillant devant lui, selon l'usage, il s'inclina pour lui baiser la main, et le frappa de plusieurs coups de poignard, puis se précipitant hors de la tente, il tomba les coups des gardes après en avoir tué un grand nombre.

BATAILLE DE KOSSOWO

Cependant le sort de la Serbie se décidait à Kossowo (1389). Déjà les Turcs fuyaient en désordre devant l'armée que commandait Lazare. Une personne, lorsque Wuk livra bataille, s'agenouilla devant lui, et dit: c'est ainsi que les Serbiens, au moment de la victoire, se croyaient sûrs de la victoire. Ils furent enveloppés de toutes les forces de l'ennemi, rendu furieux par le succès du sultan. Tant que vécut Lazare, les Serbiens tinrent ferme; mais son fils s'abattit, et on le crut mort. Alors la route devint générale. Entraînés par le tsar tomba dans un fossé, il fut égorgé; selon d'autres, on le conduisit à la tente d'Amurat qui

e d'autant plus de joie que cette évas que j'étais percé par une nemie. Aussitôt un Triballien, au service de Lazare et qui gisait sur les morts, se leva et frappa le sul coup de poignard. On ajoute main droite du meurtrier fut dans le tombeau de sa victime.

CHAPITRE XXXIX.

BAJAZET.

et, qui occupa le trône après t, recula les limites de l'empire parant de la Caramanie. La te de Constantinople souriait à abition et, pour arriver sûre- ce but, il voulait soumettre les es Danubiennes. Ce prince, sur- l'Éclair à cause de la rapidité de quêtes, avait commencé son ré- un fratricide. Ils s'assura d'abord ne, fils de Lazare, en lui rendant rie de la Servie. A cette épo- s Hongrois, et les Polonais au s'unir aux Valaques, aux Ser- t aux Moldaves contre l'ennemi rétenté, s'occupaient de préten- roites et s'efforçaient de s'enlever juement leurs alliés. Mirce de e, et Mussatin, prince de Mol- conclurent un traité défensif avec a. Cette précaution n'empêcha ajazet, déjà maître d'une partie lgarie, de prendre à Mirce Vidin w. En même temps Sigismond : des embarras de ces princes valoir leurs États et se venger e leur alliance avec le roi de . Dans cette extrémité, Mirce se du côté du plus fort et se sou- ajazet qui lui laissa sa province, tenta de lui imposer un tribut cents piastres d'argent (1393). Ce tait pas onéreux, mais il repré- e suzeraineté des sultans, qui plus ugmentèrent selon leur conve- L'expédition de Sigismond contre ques, soutenus par les Turcs, int de résultat important. Au s derniers aimaient mieux voir tiens s'affaiblir entre eux que de une part active dans des démêlés es regardaient qu'indirectement. Bajazet s'empara de la ville de qu'il avait laissée à Mirce; alors

ce dernier se tourna vers Sigismond qui résolut d'attaquer les Ottomans, en réunissant les forces de plusieurs États chrétiens. Cette ligue amena la bataille de Nicopolis, dont le résultat n'est pas douteux, mais dont les détails sont appréciés diversement. Nous rapporterons cette bataille, dont le succès, selon les auteurs moldaves, est dû aux Serviens.

BATAILLE DE NICOPOLIS.

Sigismond avait réuni une armée considérable que les princes chrétiens, à la prière du pape Boniface IX, appuyaient de puissants renforts. Elle se composait, selon Kogalnitchan, de troupes hongroises et transylvaines, de Valaques, sous le commandement de Mirce; de Moldaves que guidait le prince Étienne III, dont les Turcs avaient éprouvé le courage; de chevaliers de l'ordre Teutonique, sous les ordres de leur grand prieur Frédéric de Hohenzollern; d'un grand nombre de chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem avec leur grand maître Philibert de Naillac; de chevaliers bavares, sous le prince électeur palatin, comte de Montbéliard; de troupes styriennes, sous les ordres du comte de Cilly; et enfin de mille chevaliers français, d'autant d'écuyers et de six mille mercenaires. Les Français étaient commandés par le comte d'Eu, prince du sang et connétable; par le maréchal Boucicaut, le sire de Coucy, le prince de Bar, Guy de la Trémoille, etc., etc.

« Le 27 septembre, veille de la bataille, Sigismond avait proposé de placer au front de la bataille les Valaques et les Moldaves, comme plus habitués à soutenir le choc de la cavalerie turque, « et d'opposer les Français aux janissaires, tandis que les Hongrois et les Allemands soutiendraient l'attaque des Français et feraient tête aux spahis. « Mais la jeune noblesse française crut que l'honneur national serait compromis si d'autres commençaient le combat. Coucy et le comte d'Eu appuyèrent en vain l'avis du roi, l'opiniâtreté du connétable entraîna tout. Il paragea l'armée française en avant-garde et en corps de bataille sous les ordres des comtes de Nevers et de Coucy, et prit lui-même le commandement de la colonne d'attaque. A mille pas en arrière des Français se développait l'ar-

« mée hongroise, qui formait aussi l'aile droite; les Valaques composaient l'aile gauche; au centre se trouvaient sous les ordres du palatin Gara, outre ses propres troupes, celles du comte de Cilly et les mercenaires allemands. C'est de cette position que Sigismond, entouré d'une garde d'élite, suivait les mouvements de l'armée entière, forte de soixante mille hommes selon les uns, de cent et même de cent trente mille selon d'autres.

« Quant à l'armée des Turcs, la même incertitude règne sur sa valeur numérique; les écrivains chrétiens la portent à deux cent mille combattants, tandis que les Orientaux ne l'évaluent qu'à soixante mille. Ce fut devant Nicopolis, dans une plaine de quatre lieues de long sur deux de largeur, le 28 septembre 1396, que se livra cette bataille célèbre, dont les suites décidèrent sans doute du sort de Constantinople. Les Français attaquèrent d'abord, et enfoncèrent la cavalerie légère qui formait le front de l'armée turque. Ils rencontrèrent ensuite les janissaires, qui, rompus à leur tour, allèrent se reformer derrière les spahis qui plièrent sous le choc de cette cavalerie pesante, et dont la retraite simulait une fuite. Les chevaliers se précipitèrent, croyant qu'il ne leur restait plus qu'à poursuivre un ennemi vaincu. Tout à coup ils rencontrèrent devant eux une muraille de quarante mille lances; c'était la garde du sultan. A cette

« Il s'embarqua sur le Danube
« vint à rejoindre la flottille des :

CHAPITRE XL.

Manuel Paléologue occupait le trône de Constantinople, plutôt que protégé par Bajazet. Son frère Jéronime mourut, laissant son fils Jéronime de ses prétentions. Le jeune homme qui avait recouvré l'usage de la vue, se voyait à reprendre un sceptre dont il fatiguait son oncle. Il s'adressa au sultan, lui fit part de ses projets, et de lui abandonner Constantinople, plutôt que de lui laisser maître de la Morée. Il obtint du sultan une armée qu'il conduisit à Constantinople, pour inquiéter l'empereur, et exciter un mouvement dans la capitale. L'empereur, se voyant entre deux feux, abandonna à Jean la cour de Constantinople. La crainte des Turcs engageait l'empereur à tenir sa parole; mais les Grecs le pressèrent de résister à la demande du sultan, et promirent de le défendre jusqu'à la dernière extrémité. L'empereur tira de cette perplexité. Il alla à son tour faire trembler le sultan, dont toute la puissance se reflétait à la sanglante journée de Nicopolis, dont toute la gloire se reflétait à la sanglante journée de Nicopolis. Le chagrin abrégé ses jours, mourut témoin de la gloire du héros, qui lui fit de splendides obsèques.

Les règnes de Soliman et de Murad de Bajazet, n'offrent rien de remarquable, ou du moins d'un intérêt général. Le dernier vainquit son frère, que ses crimes avaient rendu odieux, ba

ice des Grecs en rendant à l'em-
 essalonique et quelques places
 r le littoral de la mer Noire.
 ir Mirce, volévo de Valachie,
 ecouru Mussa, il passa le Da-
 mpara de Severin, de Jénikalé,
 iargévo, ce qui le rendait maître
 , et dispersa les troupes qui es-
 de lui résister. Les Moldaves et
 res ne furent pas plus heureux.
 ce côté, il se porta rapidement
 léfit Caraman Oglu, dont le père
 avrés ses Etats par la protection
 rlan, et se contenta de prélever
 t sur les provinces conquises.
 ages fréquents d'Europe en Asie
 : en Europe avaient fait sentir
 es la nécessité d'agrandir leur
 Les établissements nombreux
 sis et des Vénitiens dans le Le-
 r fournirent à cet égard des
 es et des modèles. Vers l'au-
 soudan de Babylone, peu sou-
 traites, après avoir inquiété le
 ne de la république de Venise,
 les riches comptoirs qu'elle
 amas, tandis que les Turcs met-
 feu et à sang tout le pays plat
 de Négrepont, et que Mahomet
 me puissante flotte qui nie-
 Candie. Il serait difficile de
 quel côté vinrent les provoca-
 ur, de son côté, le duc d'Andros,
 e la république, ne cessait de
 courses sur les Ottomans. La
 ie, pour protéger son pavillon,
 sous les ordres de Lorédan, une
 quinze galères dans les mers de
 linople. Toutes ces mesures hos-
 renaient sans que la guerre eût
 rée. La flotte vénitienne por-
 plénipotentiaires chargés de
 es explications et de prévenir une
 Mais, lorsque les Turcs virent
 long de leurs côtes le cortège for-
 qui accompagnait les ambassa-
 s firent feu sur l'escadre qui re-
 r des décharges de son artillerie.
 flotte turque appareilla pour ve-
 uer les Vénitiens; et, le 29 mai
 s deux armées se livrèrent un
 sanglant à la vue de Gallipoli.
 ire des républicains fut com-
 joique leur amiral Lorédan
 plusieurs blessures. Celui des
 perdit la vie. Cinq galères et

plusieurs autres bâtiments restèrent au
 pouvoir du vainqueur, qui fit passer au
 fil de l'épée tous les Génois, Catalans,
 Siciliens et Provençaux qui se trouvaient
 au nombre des prisonniers. Quant aux
 Candiotés qui avaient pris du service
 dans les équipages turcs, ils furent
 écartelés, et l'on suspendit leurs mem-
 bres à la proue des galères. Après de
 longs pourparlers, il fut convenu que
 l'on considérerait comme des malenten-
 dus tous les griefs qu'on avait de part
 et d'autre à se reprocher. Les prison-
 niers furent rendus; il fut stipulé que
 le gouvernement turc ne prendrait plus
 désormais fait et cause pour les corsaires
 de sa nation, et que les Vénitiens se-
 raient en droit de les traiter en ennemis.

Mahomet donna le gouvernement
 d'Amasie à son jeune fils Amurat, et
 les dernières années de sa vie furent
 troublées par les guerres et les préten-
 tions du faux Mustapha, qui voulait se
 faire passer pour le frère du sultan, tué
 à la bataille d'Ancyre. Après avoir re-
 commandé Amurat à ses deux vizirs, il
 mourut à Andrinople.

AMURAT II.

Amurat II monta sur le trône en
 1421. Dès les premiers jours de son
 règne, Manuel lui fit demander ses deux
 jeunes frères, en exécution de la volonté
 de Mahomet, qui effectivement les avait
 confiés aux soins de l'empereur, lorsqu'il
 était en guerre avec le faux Mustapha.
 Amurat était trop prudent pour remplir
 cette clause du testament paternel. Ma-
 nuel saisit ce prétexte de rupture. Il
 fit venir de l'île de Lemnos le prétendant,
 avec Sinéis, son compagnon de fortune,
 et lui promit le trône s'il voulait accepter
 les conditions qu'on mettait à son élé-
 vation. Il devait restituer à l'empire tout
 le pays qui s'étend de la mer Noire aux
 frontières de la Valachie, et les places
 fortes de la Thessalie jusqu'au mont
 Athos. Mustapha permit tout ce qu'on
 voulut, et dix galères le transportèrent
 dans le port de Gallipoli. Sinéis s'empara
 de la citadelle, tandis que le protégé de
 Manuel alla se faire reconnaître dans la
 ville et aux environs. Cette hardiesse eut
 d'abord un plein succès; et l'armée que
 Mahomet envoya contre lui passa pres-
 que entièrement de son côté sans com-

battre. Le vizir qui la commandait vint implorer son pardon ; mais Sinéis lui fit trancher la tête. Andrinople ouvrit ses portes au vainqueur, qui se crut assez solidement établi pour se montrer impunément ingrat et parjure. Le général grec qui l'avait servi, voyant toutes ses réclamations repoussées, se tourna du côté d'Amurat, qui accueillit favorablement ses avances, tout en démêlant le motif d'un si brusque changement de conduite. Il parut d'abord se résigner à cette infortune : « Que peut, disait-il, la créature contre le Créateur ? » Puis il consulta un derviche, à l'effet de savoir si Dieu favoriserait sa cause dans le cas où il entreprendrait la guerre pour rentrer dans ses droits. L'oracle, comme on peut le penser, promit au sultan l'appui du prophète et un succès non moins éclatant qu'infailible. Le bruit de cette prétention se répandit en Europe, où le prestige de l'insolent Mustapha commençait à s'effacer. Sinéis lui fit comprendre l'imminence du danger, leva une puissante armée, et se hâta de franchir le détroit. Amurat, avant de combattre, essaya de désarmer Sinéis par des offres avantageuses ; il lui fit offrir le gouvernement de Smyrne et d'Éphèse, s'il voulait abandonner Mustapha. Sinéis n'estimait pas assez l'usurpateur pour lui sacrifier toute sa fortune : dès la nuit suivante, il partit pour Smyrne, et c'en fut assez pour que toute l'armée se débandât. La fortune n'avait plus que des rigueurs pour celui qu'elle avait porté si rapidement

voir bientôt l'orage fondre sur elle. Cent mille Turcs ravagèrent la Thracie, la Macédoine et la Thrace. Cette extrémité, l'empereur voulut renouveler le subterfuge qui lui avait servi avec Mustapha, mais en faisant à ses projets un prétendant plus puissant. Il persuada à Hélias, gouverneur de Constantinople, de placer sur le trône l'ainé de ces princes, dont la jeunesse lui permettrait de régner sous le nom. Gagné par l'or de Manuel, se prêta à cette intrigue, et devint obligé de rentrer dans ses foyers pour ne pas laisser aux rebelles l'occasion de devenir dangereux. Nicée était le théâtre de cette nouvelle révolte. Amurat, dispersa les partisans de son frère, fit mettre à mort Hélias et ceux qui avaient pris part au complot, et, pour ôter jusqu'à l'espoir à ses ennemis, il fit étrangler en sa présence deux enfants dont le seul crime était de devoir la vie à Mahomet.

Chez tous les peuples et dans tous les temps on rencontre des crimes plus ou moins odieux ; mais du moment qu'ils n'apparaissent dans l'histoire que comme de rares exceptions : en Orient la polygamie entoure souvent le mariage d'une descendance nombreuse. On accepte comme une nécessité que le polygame même autorise l'aveuglement meurtrier des princes qui posent un obstacle à la transmission du pouvoir. Cette rigueur excessive à tout ce qui menace un des

ueur. Enfin, il fallut céder. Amurat fit vendre les hannus esclaves, convertit les nausées, et repeupla la ville de gens de la campagne. Mais, n'ayant pu réussir à imposer des conditions favorables au commerce, recoururent aux menaces, et obtinrent la paix. Contre la Serbie sortit d'une surprise. Amurat avait épousé une femme qui exercerait tour à tour un grand empire. A la fois guerrière et douce, il avait mis son harem sous la surveillance d'eunuques noirs, et de sa confiance, traitaient avec les étrangers, et s'élevaient au-dessus du crédit des favoris. La dernière des épouses du sultan, fille de Lazare, prince de Serbie, princesse de Sinope, était et Marie, sœur de Georges. Cécile de Lazare, était la troisième ; que cette dernière fut en mesure de maintenir la paix entre Georges ; mais Fatmé, dont le mariage avait ramené le sultan, le rompre cet accord, en faisant à son époux que Georges se méfiait des intelligences de Hongrie. Sémendria, capitale de la Serbie, fut attaquée et prise. Georges n'avait plus d'autres ressources que de faire précéder ce succès ; il s'enfuit chez Wladimir à Belgrade sous sa protection, et défendue par lui, repoussa les efforts des Turcs. Scanderberg leur retint ce qu'ils avaient conquis, et bientôt le sultan signa à la paix de dix années. Amurat sur la foi de Georges, et de Dracu, croyait ne rien à redouter du côté du nord. Il envoya à ces princes leurs vœux comme otages. Jean Hunyadi craignait que l'orage ne tombât sur eux. Ses envoyés représentaient au sultan que les Turcs ne réussiraient pas comme obligatoires les prises avec des chrétiens ; qu'il jouait un rôle de dupe, et qu'il n'était plus scrupuleux que lui ; que la paix de Szegedin était l'impossibilité où ils

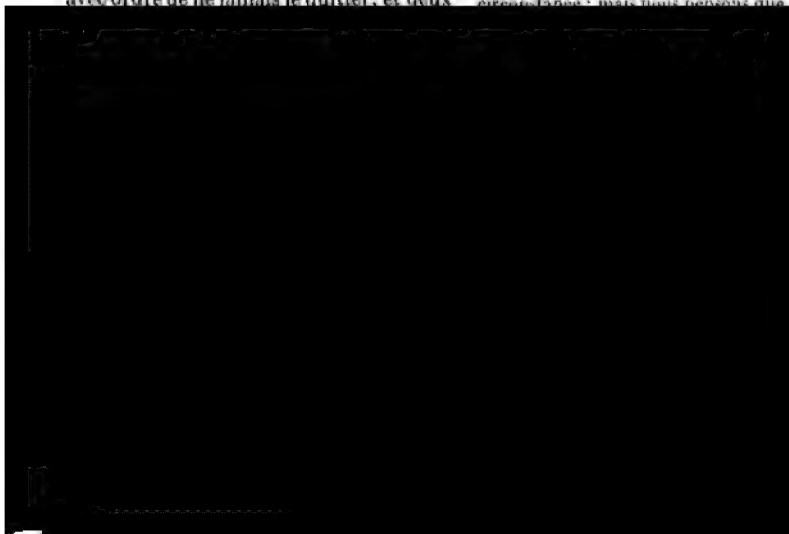
étaient de soutenir une guerre sérieuse, et qu'il fallait profiter de leur faiblesse pour les rejeter en Asie. Ces raisons, appuyées de la promesse peu sincère de ramener l'Eglise grecque à l'unité catholique, enflammèrent le zèle du pape Eugène IV ; et, sur l'autorisation formelle de ce pontife, Wladimir déchira le traité qu'il avait signé six semaines auparavant. Le roi, les prélats et les grands s'engageaient par un serment solennel à se trouver réunis à Orsowa le premier septembre suivant (1444), à entrer avec leur armée dans la Romanie et la Grèce, et, dans le cours de la même année, à chasser les Turcs de l'Europe. Cependant les forces dont ils disposaient étaient loin de répondre à la difficulté d'une telle entreprise ; mais, comme le remarque un historien (von Hammer), si l'armée était peu nombreuse, le bagage était des plus considérables. Les Polonais se faisaient suivre de deux mille chariots. On était arrivé devant Nicopolis, lorsque Dracu, prince de Valachie, se présenta devant le roi. Il amenait dix mille cavaliers, sous les ordres de son fils. En considérant la faiblesse numérique des chrétiens, il se souvint qu'une vieille devineresse bulgare lui avait prédit que Wladimir tomberait dans le combat. Dracu était au-dessus de toute crainte ; il avait lutté lui-même contre Amurat, et, dans cette guerre où les ressources et les forces étaient si inégales, il avait montré autant de constance que d'intrépidité. A cette époque, la Valachie, épuisée d'hommes, avait à peine assez de bras pour cultiver la terre. Redoutant un asservissement honteux, il avait résolu de s'unir au roi de Pologne. Cependant, prévoyant que cette campagne, avec des troupes si faibles, ne pourrait être que désastreuse, il engagea instamment Wladimir à ne point attaquer le sultan. Dans une partie de chasse, lui dit-il, Amurat se fait suivre de plus d'esclaves que vous ne comptez de soldats ; d'ailleurs la saison est avancée, et c'est un obstacle de plus à vaincre. En priant le roi et les magnats de rentrer en Hongrie, de convoquer la noblesse et de demander des secours aux Etats voisins, il ajouta le conseil de ne pas compter sur l'empereur de Constantinople, qui n'avait guère à

donner que des promesses ; que quant aux Génois et aux Vénitiens, dont les flottes se trouvaient dans l'Hellespont, elles resteraient inactives, et ne prendraient parti que pour le vainqueur ; que l'alliance de la Hongrie ne leur promettait que des périls et des sacrifices, tandis que le sultan pouvait assurer à ces négociants de grands avantages de commerce en leur accordant quelques ports et la liberté des détroits. Ses représentations firent une impression profonde sur l'assemblée, plusieurs généraux se rangèrent à son avis ; mais le cardinal Julien et Hunyade qui, allié de la famille de Dan, était opposé à Dracu, lui répondirent que les Hongrois n'avaient pas l'habitude de reculer devant les périls ; ils accusèrent même le prince valaque de félonie, et prétendirent qu'il agissait secrètement en faveur des Turcs. Le roi appuya l'avis d'Hunyade, et résolut de poursuivre la guerre. « Puisque jusqu'ici la fortune ne vous a pas trahis, répondit Dracu à Wladislas, et que l'espoir d'être secouru, ou peut-être la fatalité, vous fait rejeter mes conseils, qu'il en soit ainsi. Pour moi, dans ces mêmes projets que mon expérience a vainement combattus, je veux vous aider de toutes mes forces, et autant que le temps et les circonstances me le permettront. » Il donna alors au roi quatre mille de ses esclaves, dont il confia le commandement à son fils. Avant de quitter Wladislas, il lui laissa deux de ses pages avec ordre de ne jamais le quitter, et deux

Après quelques légers avantages arriva en vue de Varna.

« Amurat avait abdiqué en faveur de son fils Mahomet II : mais le nouveau sultan n'inspirant pas assez de confiance, les Turcs envoyèrent des émissaires à son père pour le prier de reprendre les rênes du gouvernement. Le sultan, après quelque hésitation, remonta sur le trône, acheta la paix des Génois en payant un ducat par tête, se fit construire de nouveaux vaisseaux pour passer le Bosporus et vint camper avec son armée, forte de quarante mille hommes, à environ deux lieues des Hongrois. Le 10 novembre 1444, les deux armées s'engagèrent. Hunyade fortifia ses derrières avec des machines et des chariots. L'armée turque, appuyée à un lac, était sous le commandement de l'évêque de Groswarden, et composée en grande partie de cavaliers polonais. Hunyade avait posté le roi avec l'

armée de secours. La prise de Constantinople, nous avons cru devoir entrer dans quelques détails. L'historien qui les a recueillis, nous a donné des auteurs peu connus en France, que Callimaque, Bonfinius, Turocz, Dlugoss, nous a paru s'égarer, par un patriotisme exagéré, en reprochant (Histoire de Hongrie) d'avoir avancé le conseil de guerre, lorsque Hunyade fut trahi par le prince valaque, celui qui, avec son sabre contre le général hongrois, qu'ayant été désarmé, il fut forcé, à la fin, de donner quatre mille cavaliers à son ennemi. Nous ignorons la source où Engel a trouvé ces détails ; mais nous pensons que



les magnats dans une vallée entre le lac, en le priant de ne se que lorsqu'il serait averti. roite entre le lac et la mer for- principale force des Hongrois. drapeau noir du royaume rté par Étienne Bathory; l'évé- lau et le ban de Thalocz com- at cette division de l'armée. Hu- assigna aucune place aux Va- se réservant de les faire agir points où les secours seraient es. L'aile droite des Turcs était ordres du beglerbeg de Rou- la gauche obéissait au begler- natolie. Amurat, avec ses s, occupait le centre; devant dait un fossé hérissé de pieux : fait attacher au haut d'une raité dont Wladislas avait juré tion sur l'Évangile. Les cha- les bagages couvraient ses der-

ntaille commença par une charge derie d'Asie; Hunyade avec les la culbuta et pénétra jusqu'à la sultan; mais l'imprudence de s vint tout compromettre. Im- de combattre, il s'était élancé emi qui profita de ce faux mou- Il rencontra dans la mêlée Amu- perça son cheval d'un javelot. omba, et un vieux janissaire lui la tête. Attaché à une lance, ce trophée jeta le découragement rangs des chrétiens. Les Vala- ni s'étaient vus sur le point de avaient perdu un temps précieux les bagages et les tentes du sé- apprenant la mort du roi, ils se t précipitamment avec Hunyade tre leur butin en sûreté. Amu- dît jusqu'au lendemain pour la victoire que la nuit avait de rendre décisive. Un grand de Hongrois, les évêques d'Er- Groswarden, Étienne Bathory cardinal Julien furent faits pri- » e de cette bataille prouve que n'avait pas fait des vœux bien pour les chrétiens, ou du moins tait ses ressentiments au-dessus autre considération. En effet, Hunyade prisonnier, et s'en fit le aux yeux du sultan. Le gé-

néral hongrois avait à plusieurs reprises dévasté le territoire de la Valachie; il s'était fait donner par Sigismond, au détriment de Dracu, le bannat d'Amla et de Fogaras, et avait appuyé de toute son influence le parti de Dan, dont les prétentions hostiles avaient plus d'une fois divisé la cour et troublé le pays.

Amurat, qui n'avait repris le sceptre que pour céder au vœu des Turcs, le rendit à Mahomet après cette victoire. Heureux à la guerre, le malheur l'avait cruellement éprouvé dans ses affections; la mort de deux fils, enlevés par une maladie contagieuse, lui parut un avertissement du ciel, et le détermina à descendre du trône, au milieu de la gratitude publique. Il fit proclamer son jeune héritier à Andrinople, et se retira à Magnésie.

L'inexpérience du sultan et son goût immodéré pour les plaisirs encouragèrent bientôt les dilapidations; l'indiscipline des janissaires menaçait l'empire d'une révolution; et les conseillers de Mahomet comprirent qu'Amurat seul avait la main assez ferme pour faire rentrer les factieux dans le devoir. Au retour d'une partie de chasse, Mahomet trouva son père à Andrinople, où il venait de reprendre tous les insignes de la souveraineté. Après avoir reçu une réprimande sévère, il dut se rendre lui-même à Magnésie.

CHAPITRE XLII.

SCANDERBEG.

A cette époque, un ennemi redoutable menaçait les Turcs. Parmi les princes qui s'étaient soumis à Amurat lorsqu'il fit la conquête de la Macédoine et de l'Épire, était un chef albanais nommé Jean Castriot, qui fut forcé, pour conserver ses États, de payer un tribut au vainqueur et de lui donner ses quatre fils en otage. Trois de ses enfants périrent, empoisonnés, dit-on, par ordre du sultan. Le dernier, Georges Castriot, obtint sa faveur, et fut élevé dans la religion musulmane; mais, avec le désir de s'élever, il avait conservé la foi de ses pères. Les Turcs avaient changé son nom de Georges en celui de Skender dont les Européens ont fait Scanderbeg. Il fit ses premières armes

sous son protecteur, qui, à la mort de Jean Castriot, se garda bien de donner à ce prince pour successeur un jeune guerrier entreprenant dont le mérite et l'intrépidité lui étaient connus. Scanderbeg avait fait la campagne de Hongrie qui se termina pour les Turcs par la levée du siège de Belgrade. Là, il étudia la tactique des chrétiens, et les revers des Ottomans lui apprirent comment, pour les vaincre, il suffisait d'opposer à leur fougue une résistance opiniâtre. Un expédient hardi le débarrassa de leur tutelle. L'empereur avait laissé la conduite de cette guerre malheureuse à un pacha que l'ennemi fit prisonnier. Scanderbeg, profitant de la confusion qui s'ensuivit, attira dans sa tente l'officier qui gardait les sceaux de l'empire, et le força de sceller, au nom du sultan, un ordre au pacha d'Épire de remettre entre ses mains la ville de Croïa et tout le district qui en dépendait. Muni de cet ordre, il poignarda le pacha, qu'il enterra sur le lieu même du crime pour en effacer la trace, et se hâta d'aller prendre possession de l'héritage paternel. Un chef de ce caractère pouvait compter sur le dévouement des Albanais, et Scanderbeg disposa tout pour une sérieuse résistance. Il obtint des Vénitiens des secours considérables en argent; il paraît que le roi de Naples, Alphonse I^{er}, lui envoya des ingénieurs et quelque artillerie (1). Amurat résolut de réduire cet ennemi qu'il avait formé lui-

cruautés qu'il y exerça, loin d'inti-
l'ennemi, ne firent que l'exaspér-
vantage. Scanderbeg avait à peu
mille hommes à opposer à soixant
cavaliers et à quarante mille janis-
Croïa, située entre des montagnes
vait soutenir un long siège; la ga-
était d'environ six mille hommes
comte d'Uruena y commandait. Q
Scanderbeg, il aima mieux ter
campagne que de s'enfermer dai
retranchements. Il laissa l'ennem
gager dans les défilés, qu'il oc-
pour lui fermer toute retraite.
tillerie albanaise, qu'on avait
à force de bras sur les hauteurs
droyait tout ce qui paraissait s-
seuls chemins praticables. De nou-
partisans interceptaient les munit-
les convois, et l'artillerie du com-
ruena faisait de grands ravages da-
rangs turcs. Ce fut en vain qu'Amu-
saya de gagner le gouverneur. Tan-
ce dernier faisait des sorties, le princ-
nais tombait sur l'ennemi à l'impr-
et le forçait à se tenir lui-même
défensive. Quelquefois, entouré de
riers d'élite, il pénétrait de nuit
camp des Turcs, portant, ainsi q-
siens, une tunique blanche sur
mes pour qu'ils se reconnussent d-
ténèbres, et ne se retirait que lo-
était las de carnage. Il correspon-
avec les assiégés au moyen de feu-
més sur les hauteurs. L'armée tur-
fondait au milieu de ces luttes par-



tan ; il mourut dans sa cinquantaine, après avoir célébré le mariage de son fils Mahomet avec la fille man-Beg, despote d'Albisten.

CHAPITRE XLIII.

MAHOMET II.

Mahomet inaugura son règne par le mariage d'un enfant que son père avait épousé la princesse de Sinope. Ces exécutions devaient de plus en plus frapper le peuple ; et c'est à peine si le peuple plaignait les victimes : souvent le même arrêt était l'exécuteur de la volonté suragissant dans la plénitude des pouvoirs temporel et spirituel. Tandis que le sultan était proclamé à Andrinople, Caraman Oglu crut pouvoir relever les États que lui avait enlevés le sultan ; mais Mahomet repassa en Asie pour réprimer cette rébellion par sa seule main.

Mahomet méditait de plus vastes projets : le siège de Constantinople, où il se rendit alors Constantin, excitait vivement son ambition. Il résolut de commander la défense du détroit en établissant un fort en face de celui que les Turcs occupaient déjà, pour qu'aucun navire ne pût tenter le passage sans être au feu d'une double batterie. L'argent lui eut des fondeurs et des ingénieurs grecs, et il pressa l'exécution de ces ouvrages, sans s'inquiéter des réclamations de l'empereur. Cependant, dans cette extrémité, s'adressa au pape ; mais les négociations des Turcs qui paraissaient disposés à se séparer de l'Église latine quand quelque chose les menaçait, avaient si souvent la preuve de leur mauvaise foi, que le pape Nicolas V exigea des preuves de promesses.

Mahomet donna donc à Mahomet tout le loisir pour ses préparatifs, et il envoya le cardinal de Constantinople le cardinal de Sinope pour y régler la grande affaire de la fusion. Les plus sages conseillers de Mahomet célébraient les saints mystères ; mais c'était à contre-cœur, car un grand nombre hésitait entre les Turcs et la suprématie de l'Église ; tant il est vrai que les sectes se méprisent souvent plus intolérantes les unes que pour des croyances entiè-

rement opposées. Les moines surtout ne pouvaient se résoudre à déclarer saintes des doctrines contre lesquelles ils s'élevaient constamment élevés, et ils poursuivaient de leurs anathèmes ceux que le cardinal croyait avoir ramenés. Les prêtres fermaient leurs églises aux nouveaux convertis, et le peuple, excité par le zèle de ses pasteurs, oubliait Mahomet pour maudire le pape et son légat. Nicolas, informé de ces dispositions, préféra l'honneur de la tiare au salut de la chrétienté ; il abandonna ces schismatiques endurcis. Les Turcs triomphaient de ces débats intempestifs ; la Morée était ravagée ; Thomas et Démétrius, frères de Constantin, s'étaient réfugiés dans Sparte ; et Constantin, qui s'était adressé aux Génois, recevait d'eux pour tout secours quelques vaisseaux, comme si la faiblesse d'un tel appui eût dû faire ressortir d'une manière encore plus frappante l'extrême abaissement de ce qui restait de l'empire romain.

Mahomet attendit la flotte génoise à l'entrée du port ; mais elle passa à travers les galères des Turcs, dont elle coula quelques-unes. Cet incident n'était pas de nature à décourager le sultan. Il pressa ses préparatifs, et au printemps de l'année 1453 il parut devant Constantinople.

Son armée ne comptait pas moins de trois cent mille hommes. La ville avait un grand nombre d'habitants, mais elle était mal défendue. Quelques troupes soldées, un petit nombre de Vénitiens et de Génois, formant en tout huit à dix mille combattants, parmi lesquels se trouvaient des artisans et des bourgeois, telles étaient les forces dont disposait le dernier des empereurs de Byzance ; après des siècles de désorganisation et de faiblesse, il y avait certes de l'héroïsme à accepter une lutte si inégale. Cependant, le développement de l'enceinte et l'admirable assiette de la ville pouvaient arrêter pendant quelque temps une armée plus propre à triompher en rase campagne qu'à supporter patiemment les travaux d'un siège régulier, et qu'appuyait une flotte composée de mercenaires et de marins sans expérience.

CHAPITRE XLIV.

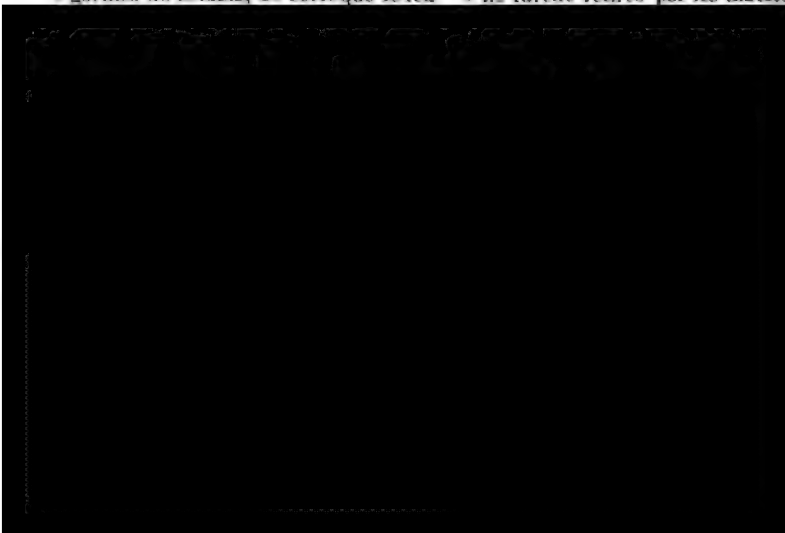
CHUTE DE CONSTANTINOPLE.

Constantinople dessine un vaste triangle dont le sommet regarde le Bosphore, et où se trouve la pointe du sérail; le côté opposé à cet angle borne la ville à l'occident, et s'appuie à la terre ferme; c'était le point le mieux défendu. Le côté sud plonge dans la Propontide, tandis que celui du nord est baigné par un bras de mer qui, en s'enfonçant dans les terres, forme un bassin spacieux entre les remparts de la ville et la lisière où s'élève Galata. L'entrée de ce port, dont la largeur est d'environ un demi-kilomètre, était protégée par des vaisseaux, et fermée par une estacade.

Mahomet, après avoir établi sur le côté occidental des batteries qui faisaient un feu continu, résolut de pénétrer dans le port, pour attaquer ensuite la place par le flanc maritime. Il s'empara d'abord de Galata que les assiégés avaient renoncé à défendre. Une fois maître de cette position, il fit traîner, à force de bras et de machines, soixante navires qui furent mis à flot pendant la nuit dans ce même port que les Grecs regardaient comme imprenable. Le lendemain la consternation fut générale lorsque les assiégés virent tout près de leurs remparts des barques et des galères sur lesquelles on préparait déjà des béliers et des balistes. Ces tours de bois, disposées de distance en distance, étaient garnies de soldats, de sorte que le feu

dans la nuit les brèches que les géants avaient ouvertes durant le La promptitude de ces travaux nait les Turcs qui trouvaient toutes des fortifications nouvelles. So les batteries de la place démon les leurs. Le feu grégeois et la bouillante embrassaient les tours bois que les Turcs devaient sans ou réparer ou remplacer.

La flotte, transportée dans le d'une manière si inattendue, inquiéta surtout les assiégés. Les vaisseaux l'empereur manœuvraient pour brûler; mais les Turcs, plus habiles, core pour la défense que pour laquelle, en avaient coulé plusieurs. Un nitien, nommé Cop, entreprit d'incendier la flotte ennemie à l'aide de feux de ténèbres. Il communiqua son dessein à Constantin, ne lui demandant que trois barques et quelques hommes déterminés. Cette entreprise hardie, qui aurait peut-être échoué à Constantinople, échoua par la trahison d'un Génois. Ennemi de Cop, et par l'espoir d'une récompense, l'homme donna secrètement avis aux Turcs du danger qui les menaçait. Trois fois avertis, ils laissèrent approcher les brûlots, et les attaquèrent à l'avis. On lança sur eux une grande pluie de flèches allumées qui les enflammèrent à l'instant, mais à une distance éloignée pour que la flotte ne s'en reçut aucune atteinte. Cop et ses compagnons se jetèrent à la mer et ils furent retirés par les matelots.



employant tour à tour la prière. Il suppliait ses sujets de ne pas lui être es que ses plus cruels ennemis, qui ne manquait ni de courage, ne put que quelques semaines la prise de la ville, et attacher du désastre le souvenir à la résistance. Il ne négligea pas les moyens familiers aux Grecs : accumulés par ses précédents milieux des misères de la guerre, employés à gagner de Mahomet. Le grand effet des sommes considérables d'entraver les opérations. Il serait difficile d'expliquer la lenteur des opérations turques. Les brèches faites de toutes parts, et les réduits à un petit nombre, ne permirent pas de les réparer. Les ennemis se rapprochaient de la place ; les fossés si comblés, et le peuple, aux vaines disputes qu'il avait en perspective que les horreurs d'une ville.

Il fit un dernier effort ; il envoya l'ambassade à Mahomet, en lui offrant le tribut qu'il lui payait ; il lui représentait que c'était injuste d'envahir un pays qui se soumettait. On voulait effacer jusqu'à la trace de la domination des Grecs ; qu'il regardait déjà la ville comme sa conquête, et qu'il ne voulait pas la céder. Mais, il épargnerait beaucoup d'effusion de sang inutilement versé ; que l'on lui laisserait jusqu'à sa satisfaction de ce qui restait de l'empire grec. Constantin se leva sous les débris de

la ville pour tout disposer pour un jour. Il fut donné le 29 mai. Le sultan avait promis de leur laisser en profitant avec toutes leurs richesses réservant que les maires du territoire. Il plaça devant les nouvelles recrues et

« les troupes d'un courage suspect.
« Derrière elles étaient les janissaires
« qui les poussaient en avant pour placer
« les échelles, essuyer le premier feu de
« l'ennemi, et préparer le chemin aux
« guerriers d'élite. Vers le soir, quand
« les fossés furent pleins de cadavres,
« les janissaires s'élancèrent à leur tour
« sur les brèches, et renversèrent les
« derniers obstacles. L'attaque de cette
« impétueuse milice était protégée par
« une grêle de traits qui, décochés de
« près, étaient d'un effet des plus meur-
« triers. Justiniani reçut une de ces
« flèches qui lui perça la main à travers
« le gantelet ; une autre l'atteignit à l'é-
« paule au défaut de la cuirasse ; et la
« douleur de cette double blessure le
« força d'abandonner le combat. L'em-
« pereur, qui commandait sur un autre
« point, apprit bientôt que la retraite
« de son lieutenant avait jeté le décou-
« ragement parmi les défenseurs du
« rempart, et que l'ennemi, ne trouvant
« plus qu'une faible résistance, occupait
« déjà le couronnement des murs. Cons-
« tantin jugea que tout était perdu : Ne se-
« rait-il pas, s'écria-t-il, quelque
« chrétien qui, par pitié, veuille me dé-
« livrer de la vie ? Pour ne pas tomber
« vivant entre les mains du vainqueur,
« il quitta ses armes et se précipita au
« milieu des janissaires, qui le tuèrent
« sans le connaître.

« Tandis que les chefs et les soldats
« mouraient sur les brèches, le peuple
« attendait dans les églises l'effet d'une
« prédiction que sa faiblesse supersti-
« tieuse avait facilement adoptée. Sur la
« foi de cette ancienne prophétie, on
« répétait que les Turcs entreraient un
« jour dans Constantinople, et s'avance-
« raient jusqu'à la colonne de Cons-
« tantin ; qu'alors un ange descendu du
« ciel remettrait dans la main d'un
« homme du peuple une épée et un
« sceptre, en lui disant : Venge le peuple
« du Seigneur ; qu'aussitôt les Turcs
« prendraient la fuite, et seraient pour-
« suivis par les Grecs, sous la conduite
« de ce roi choisi par Dieu même, jusqu'à
« un endroit nommé Monastère, vers
« les frontières de la Perse. Flattés de
« ce chimérique espoir, les Grecs étaient
« en prières dans leurs temples, lorsque
« les cris des vainqueurs, le bruit des

« haches qui brisaient les portes, leur
« annoncèrent la triste réalité. Les ja-
« nissaires environnaient cette multi-
« tude éperdue : l'avidité les rendit moins
« féroces ; ils les lièrent deux à deux, sup-
« putant le prix de leurs services, ou ce
« qu'ils pourraient en tirer en les ven-
« dant. Cependant on estime que le sac
« de cette ville fameuse coûta la vie à
« quarante mille hommes.

« L'amiral, qu'on reconnut à la ma-
« gnificence de ses armes, fut conduit à
« Mahomet. Ce prince lui ayant de-
« mandé pourquoi les Grecs s'étaient
« obstinés à défendre Constantinople,
« il répondit : Vos premiers officiers
« nous exhortaient à tenir ferme, assu-
« rant que vous ne pourriez jamais nous
« réduire. Le sultan se rappela aussitôt
« quelques conseils que lui avait donnés
« son vizir, et le fit étrangler sur-le-
« champ.

« La ville, prise vers le soir, fut pillée
« au milieu des ténèbres. Quelques his-
« toriens ont prétendu que, lorsque la
« résistance eut cessé, les Turcs s'abs-
« tinrent de toute cruauté, et qu'il n'y
« eut que quelques meurtres, accidents
« inévitables au milieu du pillage et de
« la confusion. Les dévastations s'adres-
« sèrent surtout aux églises. Les Turcs
« y commirent toutes les profanations
« que l'ivresse de la victoire pouvait
« suggérer à des soldats fanatiques, per-
« suadés qu'ils honoraient leur religion
« en insultant à celle des vaincus. Ils
« cherchèrent longtemps le cardinal Isi-

« rieur de l'édifice était revêtu : C
« tez-vous, leur dit-il, du butin
« vous ai abandonné ; la ville et t
« monuments m'appartiennent (1)

La tête du malheureux Com
fut apportée au sultan qui le fit
velir avec honneur. La ville fut l
repeuplée par les Grecs et par di
familles, qui reçurent l'ordre de
s'y établir. Le reste de la Mor
soumis sans résistance ; mais l'A
balança longtemps la fortune du
queur. Scanderbeg, dont le c
avait été si fatal à Amurat, repré
aux princes chrétiens combien i
dangereux de laisser les Turcs p
vre impunément leurs conquêtes
rope. En effet, depuis qu'ils
maîtres de Constantinople, ils
vaient arrêter à leur gré le com
des Génois et des Vénitiens dans
Noire, et leur domination sur le
vinces danubiennes leur permet
menacer la Hongrie et de pénétr
cœur de l'Allemagne.

Il est rare que les questions d'
térêt général déterminent les pri
de grands efforts, tandis que cell
touchent à des motifs particuliers
nent souvent les peuples dans des
longues et ruineuses. Le sort des
inspirait peu de sympathie ; et l
férends qui agitaient alors les
États ne laissaient aux révoluti
l'Orient qu'une importance seco
Fatigué de ces lenteurs, et mû
désir de gloire, le fils de Castrio

us; mais le héros albanais, par des siens que de lui-même, a tel parti de ses ressources, que trois années il défit toutes les que lui opposait son puissant ennemi, le sultan jugea que sa présence était nécessaire. Il s'avança à la tête de cent cinquante mille hommes pour investir la ville de Croia. Tout à coup il changea d'avis et confia la conquête de ce siège à Libanis, auquel il confia ses forces. Après de longs efforts, le général turc se vit contraint de se retirer.

CHAPITRE XLV.

CAMPAGNES DE MAHOMET II.

Il était d'autant plus sensible à la perte de Rhodes, qu'il avait résolu la conquête de cette île, dont les chevaliers tiraient partout où il y avait des combats. Il commença par leur offrir un tribut, sous prétexte que cette île avait toujours reconnu la suzeraineté de Constantinople. Jean Paléologue, alors grand maître, lui répondit que leurs vœux les avaient faits amis des musulmans et non leurs ennemis.

Une ligne venait de se former contre lui; le pape Calixte III y avait appelé le roi de Hongrie, celui d'Aragon, le duc de Bourgogne, les Vénitiens, les Génois, les chevaliers de Saint-Jean et quelques princes d'Italie. Il n'attendit pas qu'on l'attaquât; il alla sur Belgrade avec cent cinquante mille guerriers.

La place, située au confluent du Danube et de la Save, s'élève sur une île que forment les deux fleuves. De la terre, c'est-à-dire au sud, de bonnes fortifications la défendent. Mahomet, pour l'environner entièrement, forma une chaîne de tous ses canons, de manière à intercepter les communications par eau. Hunyade, malgré ces dispositions, descendit le Danube avec une flottille nombreuse, qui des renforts et des munitions. Il fit deux brigantins turcs, les coula, et, par le tué de sa main l'amiral ennemi, une fois la ligne forcée, il pénétra dans la brèche, s'empara d'une vingtaine de canons et dispersa les autres. Ce

succès inspira une grande confiance à la garnison, qui trouva une coopération active dans les bourgeois, les prêtres et même les femmes. Tous les assauts furent repoussés; les généraux de Mahomet périrent sur la brèche. Lui-même, blessé dans une sortie, fut sur le point de tomber entre les mains des Hongrois. Hunyade eut la satisfaction de voir l'ennemi lever le siège; et le même jour il mourut de ses blessures.

Mahomet venait de faire l'expérience que les chrétiens emportaient sur les Turcs en tactique navale et dans l'art d'assiéger et de défendre les places fortes. Une attaque combinée des Génois et des Vénitiens pouvait lui enlever Constantinople. Il résolut de mettre l'ancienne capitale de l'empire grec à l'abri d'un coup de main et d'en faire le siège de ses États. Il s'y construisit une résidence magnifique; et bientôt la beauté de la situation, les avantages que trouve le commerce dans le voisinage de deux mers au point de jonction de l'Europe et de l'Asie, y attirèrent une population considérable. Ce fut vers cette époque que ses généraux lui soumirent Athènes et le reste de la Morée. Ainsi, tout ce qui restait de la Grèce antique tombait avec la ville qui avait hérité de ses splendeurs et de celles de Rome païenne. Pour comble d'humiliation, les chrétiens de la communion grecque, qui déjà étaient rentrés dans la ville vaincue, demandèrent au sultan un patriarche, croyant triompher de l'Église romaine, en conservant ces dogmes qui avaient fait leur isolement et leur faiblesse, et en plaçant la croix du labarum sous la protection du croissant (1).

(1) Les Grecs orthodoxes s'écartent si peu de l'Église catholique, si ce n'est dans quelques formules, qu'on est porté à attribuer à des causes tout autres que des motifs de conscience la séparation des deux cultes. Laissons parler un historien valaque, M. Kogalniceanu. « Les Grecs orthodoxes suivent les dogmes tels qu'ils étaient au temps du concile de Nicée; et c'est cette parfaite conformité avec l'Église primitive qui leur assure la catholicité des temps, tandis que l'Église romaine peut revendiquer la catholicité des lieux, attendu qu'elle est plus répandue sur la surface du globe.

« Les Grecs ont sept sacrements et quatre

La possession de Constantinople entraîna la conquête, non-seulement des provinces qui avaient appartenu à l'em-

pire grec dans l'Europe orientale encore celle des États de l'Asie qui étaient constitués à l'époque de l'é-

grands carêmes, pendant lesquels on doit s'abstenir, non-seulement de viande, mais de beurre, de lait, d'œufs, etc. Leurs jours maigres sont le mercredi et le vendredi. Ils ont dans leurs églises des images; mais ils proscrirent les statues et rejettent le purgatoire. Ils communient d'après les préceptes des pères de l'église saint Basile et saint Jean Chrysostome.

« En général, la religion grecque a eu sur le peuple une influence moins bienfaisante que la religion romaine; la cause en est que la première, opprimée par la domination des Turcs, dans un grand nombre de pays où elle s'étend, ne pouvait pas agir ouvertement, et que, dans d'autres contrées, le gouvernement s'inquiétait peu de l'instruction des ministres de la foi. En effet, que peut-on attendre, au point de vue religieux, d'un peuple qui ne comprenait pas la messe dite en grec ou en slavon, d'un peuple qui avait des prêtres aussi ignorants que lui-même, et qui, n'entendant jamais la parole de Dieu sous une forme claire et éloquente, se contentait d'observer les jours maigres et les carêmes, de faire des génuflexions devant les saintes images, de faire brûler des cierges, et de répéter *Gospodi pomiloui* (Kyrie Eleison)?.....

« Le clergé de l'Eglise orthodoxe se divise en deux classes : les religieux ou kalugheri (καλόγεροι), qui peuvent être revêtus des hautes dignités de l'Eglise, et les prêtres séculiers, qui ne peuvent devenir ni évêques ni archimandrites. Le clergé valaque est pour

tantinople..... Le métropolitain et les évêques portent une mitre ornée de pierres précieuses.

« Les chefs des cloîtres sont ou archimandrites ou *igumeni*; les premiers gouvernent les grands monastères sans siège d'évêque, les autres administrent les biens d'un monastère de seconde classe. Les évêques choisissent ordinairement parmi les archimandrites; mais quelquefois un simple religieux est appelé à cette dignité : toutefois, après sa consécration, il doit être nommé premier jour archiatre et le second archidrite : ce n'est que le troisième jour qu'il est nommé évêque.

« Les religieux consacrés prêtres sont moins nombreux que les simples frères; ils sont divisés en deux classes : les hiéromonastères, qui peuvent célébrer la messe, et les hiéromouches, qui assistent le prêtre dans le service divin, sans pouvoir administrer les sacrements. Les religieux de cet ordre ne sont que des scribes, seuls qui se soient occupés de science théologique; les prêtres mondains ne savent que leur catéchisme, et c'est à peine s'ils savent écrire.

« Les simples frères n'ont aucune fonction dans l'Eglise; ils portent le nom des employés qui leur sont confiés, tels que langiers du saint pain, portiers, etc., et ils sont aussi chargés de labourer les terres de leur monastère.

« Les prêtres mondains sont maigres, les laïques, le mercredi et le vendredi d'être consacrés ils se marient; mais, si ils sont veufs, il leur est interdit de contracter un second mariage.



se croisés. David Comnène ré-
sistait à Trébizonde; le titre d'em-
pereur portait le chef de ce petit

pays offensait l'orgueil de Mahomet;
il attaqua cette ville, s'en empara après
quelques semaines de siège, et conduisit

sur eux sévères respectifs. Les mo-
naux sont gouvernés par des abbés
ignés disent eux-mêmes, et dont
est confirmée par le prince. Tous
lui rendent compte des revenus
qu'ils dirigent, par l'entremise
d'un, des évêques ou du grand
ministre de la justice et des cultes.

Le règne de Rodolphe le Grand, le
et une autorité temporelle absolue;
et, déjà grande, s'en accrut sen-
dans les temps les plus anciens le
in présidait aux assemblées géné-
rales. Sous Rodolphe, les évêques, les
monastères et les abbés eurent aussi voix
dans les assemblées convo-
quées par le prince, soit dans celles où il
présidait le souverain. Une de
ces assemblées les plus considérables était
celle de la justice. Si le prince gouvernait
il abolit quelques privilèges, le
se pouvait lui adresser en parti-
culièrement. Si le prince persis-
tait devant la nation, dans la diète,
semblées publiques, qu'il lui rap-
portait prêt à son avènement au
specter les droits du peuple.

Le nom d'Église ne relevait que de
simple prêtre était jugé par l'ar-
chevêque; les archimandrites par l'évê-
que; les évêques et l'archevêque étaient
tribunal du prince. Les prêtres
étaient tenus de payer à leur évêque
une somme de deux à trois piastres;
ils étaient affranchis de tout impôt
dans les assemblées nationales ils sié-
geaient comme ministres de Dieu et
propriétaires; armés du droit divin,
sujets aux décrets du peuple, et
l'anathème ceux qui osaient atta-
quer leurs privilèges.

Les principautés de Moldavie et de
Valachie le moindre couvent a trois ou
quatre. Primitivement ces dotations
étaient faites dans un but utile; car les
évêques avaient suppléé à toutes les in-
firmes; secours et de charité qui man-
quaient. Dès le seizième siècle,
l'Église, dans les Principautés,
considérables que ceux de tout
le monde; ces dotations étaient
aux princes et, à leur exemple, par

la religion catholique a de tout temps
été aux classes inférieures du peu-

ple, quoique, en général, les princes se
soient montrés tolérants. Le mot papiste,
dans la bouche d'un Valaque, était synonyme
de païen; et, si quelque catholique embras-
sait la religion grecque orthodoxe, on di-
sait: *Il s'est fait chrétien, ou il s'est fait
baptiser*. Cette répulsion peut être attribuée
à plusieurs causes. D'abord toute religion
prescrit, quelles que soient les conditions
qui la constituent, la stricte observation de
ses dogmes, et le zèle est exclusif de sa na-
ture; ensuite il était naturel que le clergé
des Principautés partageât les répugnances des
Grecs de Constantinople qui lui avait en-
voyé ses premiers pasteurs. Enfin, ce senti-
ment ne put que se nourrir et se fortifier
au milieu des guerres que soutinrent si long-
temps les peuples du Danube, d'un côté
contre les Hongrois et les Polonais, et de
l'autre contre les Turcs; et le dissentiment
religieux se confondit avec la haine politi-
que. Nous ajouterons encore que les in-
trigues des jésuites ont contribué à ce résultat.
Ils ont employé toutes sortes de moyens pour
obtenir l'entrée du pays; et ils l'obtinrent
souvent de la Porte, par exemple, en 1587,
sous Mihne II; mais ils ne purent jamais y
faire de prosélytes. Le clergé n'avait aucun
intérêt à reconnaître la suprématie de Rome;
et, quant au peuple, il aurait fallu connaître
ses mœurs et sa langue, et surtout le tirer
de son ignorance, pour l'amener à une con-
version solide et raisonnée. Les premiers
apôtres prêchaient dans des conditions bien
différentes; ils opposaient avec un avantage
incontestable la morale de l'Évangile aux
désordres du monde païen; tandis que les
missionnaires catholiques n'apportaient à l'ap-
pui de leurs prétentions que la convenance
d'un changement dans quelques formules.
Grâce à la langue latine, les jésuites trou-
vèrent des auditeurs dans les communautés
hongroises des Carpathes. Rodolphe le Noir,
à la prière de sa femme, la princesse Mar-
guerite, avait fondé un couvent catholique
à Câmpulungu. Dans le quatorzième siècle,
un évêché catholique fut aussi établi à Ar-
gessu; mais cette fondation dura peu: en
effet, le dernier évêque catholique de ce siège
dont l'histoire fasse mention est Paul de
Vacia, qui vivait en 1480. Malgré cette dé-
faveur, les couvents catholiques jouissaient
de privilèges qui l'emportaient sur ceux de
l'Église grecque orthodoxe.

Sans discuter ici les opinions de l'auteur

à Constantinople le prince vaincu, qui s'était laissé déposséder sous la promesse que sa fille épouserait ce sultan et qu'il recevrait comme dédommagement le gouvernement de quelque province. Au lieu de partager un trône, la jeune princesse entra dans le sérail; et son père, accusé d'entretenir des intelligences avec le roi de Perse, fut indignement exécuté. Le prince de Lesbos eut le même sort; et la réunion de la Caramanie à l'empire, au mépris des droits des enfants de Caramanogli, ajouta une province considérable aux nombreuses conquêtes des Ottomans.

Au milieu de ses succès, le sultan ne pouvait oublier que Scanderbeg l'avait vaincu. Le héros albanais se concertait avec les Vénitiens pour recommencer la guerre contre les Turcs; s'il s'était montré redoutable au milieu d'un pays pauvre, et entouré de ses seuls guerriers, il était probable qu'à la tête d'une ligue puissante, il triompherait plus facilement encore de ceux qu'il avait tant de fois forcés à la retraite. Rarement la politique des sultans a reculé devant un crime; ils sacrifient sans hésiter leurs proches parents à la sécurité de l'État ou à leur ambition ombrageuse; à plus forte raison ne se font-ils aucun scrupule de se débarrasser d'un ennemi chrétien par la ruse et l'assassinat. Mahomet, désespérant de vaincre son rival,

soudoya des misérables qui se poignardèrent. Ce complot fut découvert, mais peu de temps après, l'histoire extraordinaire que la fortune sauva de ce péril succomba à l'adieu aiguë (1467). Peut-être triomphait-il de celui que le féroce assassin n'avait pu atteindre. Il Lisse avec la réputation du plus grand capitaine de son temps; car au cours de plus glorieuses campagnes, ses troupes si peu nombreuses et ses ressources si restreintes.

CHAPITRE XLVI.

Débarrassé de cet ennemi, le sultan déjà maître de l'Attique, résolut de conquérir l'île de Négrepont. Cette île, l'ancienne Chalcis, était fertile. Un pont jeté sur le canal qui sépare les flottes de Xerxès, point stratégique qu'il importait de défendre. Mahomet parut au bord du détroit, à la tête de cinquante mille soldats; il entra avec la moitié de son armée, laissant le reste sur le continent pour garder le pont. Sa flotte entourée et surveillée les vaisseaux des chrétiens, sous la conduite de Calixte, qui, sous la conduite de Calixte, venaient secourir la place. Les chrétiens, quoique moins nombreux que ceux des Turcs, auraient pu défendre le pont avec son artillerie, et résister avec avantage contre des troupes mal commandées et dont la discipline ne supportait pas la comparaison avec celle des Turcs.

cité, au point de vue religieux, nous croyons



idé comme une faveur qu'on sa fille unique; mais on lui elle était destinée au sérail r. Conduite devant le succabla de reproches, et l'ir- at par sa résistance, qu'elle a brutalité cette mort qu'elle Mahomet eut bientôt l'occa- ser sa fureur contre son pro- jeune prince avait remporté es signalés sur les Perses t jetés dans la Caramanie. lui valurent la faveur de l'ar- n père en prit ombrage. Il qu'un prétexte lorsque son plaindre à lui que Mustapha, ultan, lui avait fait l'injure musulmans regardant comme glante, celle de l'outrager me. Mahomet demanda au se trouvait pas honoré que n maître eût arrêté ses re- tte femme qui lui plaisait; avoir humilié le ministre, il vivement Mustapha; et le e ayant répliqué avec peu rent, il le déclara rebelle et jer.

elques années de repos qu'il 'embellissement de Constan- généraux du sultan lui la Crimée, où les Tartares blis. Caffa était alors la ville ortante de cette presqu'île; at l'autorité des Turcs. Ghi- u khan par le sultan, établit e à Bakhchésaraï, et ses y ont conservé la souve- pu'à la conquête des Russes, ine II.

Mahomet porta de nouveau n Albanie. Scutari, qui était lus considérable de toute la a longtemps; dans un assaut it heures, les Turcs perdirent ommes. Antoine Lorédan, it la place au nom des Vé- eurs du fils de Scanderbeg, une garnison de deux mille oldats qui bravèrent soixante nis, au milieu des priva- us cruelles, et les forcèrent iège. Sur ces entrefaites, le rie se détermina à entrer en et le sultan évacua l'Alba- nitiens, voyant que la guerre

traînait en longueur, sollicitaient de tous côtés des secours.

Florence, le duc de Milan, le duc de Modène, fournirent quelque argent pour armer des galères. Ni le roi de Naples, ni le pape Sixte IV qui soutenait les intérêts de ce prince, ne voulurent contribuer à cette campagne. Cette conduite du chef de la chrétienté indigna tellement les Vénitiens, qu'ils rappelèrent leurs ambassadeurs, interrompirent leurs relations avec le saint siège, et menacèrent même de faire convoquer, de concert avec la France et l'Empire, un concile où le pape serait dénoncé. De nouvelles négociations avec le sultan amenèrent une trêve momentanée; mais, de part et d'autre, on se préparait à une guerre devenue inévitable. Antoine Lorédan prit le commandement d'une flotte de cent galères, qui vint mouiller à Napoli de Romanie. Partout où les Turcs se présentèrent sur les côtes de la Grèce, ils rencontrèrent cet adversaire infatigable. Quarante mille Turcs assiégeaient Lépante; Lorédan jeta du secours dans la place, et repoussa toutes les attaques de l'ennemi. Mahomet fit assiéger Croïa, que Lorédan délivra avec le même succès. Alors, au lieu d'attendre l'ennemi, les Turcs résolurent d'attaquer les terres de la république. Le pacha de Bosnie passa le Lisonzo, battit les Vénitiens à Gradisca et s'avança jusqu'au Tagliamento et à la Piave. Du haut des tours de Venise on vit les villages en flammes; toutes les troupes disponibles et jusqu'aux habitants, qu'on enrégimenta à la hâte, marchèrent contre les musulmans, qui se retirèrent en désordre, laissant après eux la peste dont les ravages furent terribles. Tout à coup on apprit que le roi de Hongrie avait fait une paix séparée avec le sultan, et que d'ennemi il était devenu son allié. Cette défection força les Vénitiens à entrer en négociations. Ils renonçaient à Négrepont, cédaient Croïa, quelques places de la Morée, et s'engageaient à payer au Grand Seigneur un tribut de mille ducats. Dans d'autres circonstances, Mahomet aurait pu regarder ces offres comme avantageuses; mais l'alliance récente de la Hongrie et la mort du roi de Perse le laissaient libre de porter

toutes ses forces contre les Vénitiens; il résolut de les expulser entièrement de la Grèce. Il conduisit lui-même une nouvelle armée en Albanie. Malgré les efforts de Lorédan, Croïa succomba après un long siège, et ses habitants, au mépris de la capitulation, furent égorgés. Scutari soutint un grand nombre d'assauts dont un seul se prolongea durant trente-six heures sans que la nuit interrompît le combat. L'armée turque, rebutée par cette défense opiniâtre, se jeta sur Drivasto, Sebenigo, Alessio, et y commit d'atroces cruautés. Enfin, la paix fut signée au mois de janvier 1479; il en coûta aux Vénitiens les villes de Croïa et Scutari dans l'Albanie, Tenaro dans la Morée, l'île de Lemnos, et un tribut de dix mille ducats. Ils se consolèrent de ces pertes par la possession de l'île de Chypre, que leurs intrigues enlevèrent à Catherine Cornaro, héritière légitime des Lusignan.

CHAPITRE XLVII.

EXPÉDITION CONTRE L'ÎLE DE RHODES.

La république de Venise venait à peine de déposer les armes, que le sultan s'occupait d'une expédition qu'il méditait depuis longtemps. L'île de Rhodes était pour les Turcs une menace incessante; dans toutes les guerres contre les chrétiens, les Turcs trouvaient les

flotte formidable parut devant R le 23 mai 1483.

La ville, qui porte le même nom l'île, s'élève, au bord de la mer, sur une pente d'une colline, alors couverte de grenadiers et de vignobles. La place était entourée d'une double muraille, était fendue par de fortes tours : un rempart et un fossé large et profond environnaient l'enceinte. La ville avait deux ports : des galères, que protégeait le fort d'Elme; l'autre, destiné aux gros vaisseaux, communiquait au sud et au nord deux petits golfes : la forteresse de Saint-Nicolas protégeait le premier, et un ouvrage moins considérable couvrait le second. Les vaisseaux abordèrent, malgré les efforts des chevaliers, dans les lieux dont les forts défendaient le port. L'approche, et l'armée ottomane occupèrent le mont Saint-Étienne, à deux milles de la ville.

« Les Turcs commencèrent les opérations du siège par l'attaque de Saint-Nicolas, dans l'espoir que parvenaient à s'en emparer, ils seraient bientôt maîtres du grand port. On y ploya une artillerie formidable pour l'attaque et pour la défense. Les murailles furent bientôt entamées par le grand maître, appréciant toute l'importance de ce point, s'y était placé la tête de quelques volontaires d'une garnison de troupes éprouvées. Les Turcs donnèrent l'assaut avec leur impétuosité ordinaire. Il



able, le grand maître y fit un large fossé derrière lequel à la hâte un mur de briques. Le monde était maçon, manœuvre, pionnier; les femmes, chrétiennes ou juives, épouvantées du sort qui les menaçait, oubliaient leur faiblesse et transportaient des fardeaux qu'elles n'auraient pas même cru pouvoir seulement ébranler. Les Turcs, leurs mortiers énormes, leurs canons, leurs pierres massives qui, perçant les toits des maisons, rompaient les pentes des étages et faisaient tomber tout sous leur poids. D'Aubusson fit construire pour les femmes des enfants des abris en solives et si fortes, qu'ils étaient à l'abri de la bombe et du boulet. Les machines lançaient sur les Turcs des pierres de roche; les chevaliers portaient ces machines *le tribut*, par lequel du tribut annuel que Mahomet avait exigé de l'ordre. Quand la nuit vint, le quartier des juifs fut à l'abri, le pacha apprit qu'un fossé et une muraille protégeaient la ville de ce côté. Désespérant de vaincre d'Aubusson, le pacha turc tenta de le faire empoisonner; mais les deux transfuges qui étaient chargés de ce crime, après avoir été introduits dans la maison du grand maître, furent découverts et pendus par le peuple. Le pacha, honteux d'avoir vu échouer cet infâme dessein, fit une nouvelle tentative sur le fort Saint-Nicolas. Ce fort était séparé du camp des Turcs par un canal assez étroit. D'Aubusson fit construire un pont de bois, qu'il parvint, pendant la nuit, à fixer entre le rivage et le fort. Alors les troupes s'élancèrent sur le fort. D'Aubusson fit pointer ses canons du côté où le tumulte annonçait l'ennemi. On n'était éclairé que par les pots à feu, les grenades et la fusillerie. Le pont et les barques étaient sans cesse des troupes s'aux assaillants; déjà quelques-uns étaient parvenus à escalader les murailles; mais tous y trouvèrent leur mort. On ne se battait pas avec la fureur sur les deux flottes : les galères turques furent in-

« cendiées et augmentèrent la confusion. Lorsque le jour vint éclairer « cette scène de carnage, l'artillerie « des forts dirigea son feu sur le pont « de bateaux et parvint à le rompre; « les troupes qui s'y pressaient furent « submergées : les soldats qui étaient « près du môle, voyant que ce moyen « de retraite leur était enlevé, se jetèrent dans les barques qu'ils purent « rencontrer : quelques-uns se noyèrent; « d'autres furent taillés en pièces dans « une sortie. Le découragement commençait à gagner l'armée du pacha, « qui échoua de nouveau dans deux « attaques contre le quartier des juifs. « Alors il essaya des négociations. Les « chevaliers n'étaient pas éloignés d'accepter une capitulation et ils sollicitèrent d'Aubusson de ne pas négliger « l'occasion de traiter dans des conditions favorables. Indigné de ces obmissions qui prenaient un caractère « d'insubordination, le grand maître leur dit : « Si quelqu'un de vous ne se « croit plus en sûreté dans la place, le fort n'est pas si étroitement bloqué « que je ne puisse l'en faire sortir. » Et, « comme personne n'osait avouer le premier sa faiblesse, il ajouta : « Si « vous voulez demeurer parmi nous, il « faut vous en rapporter à moi. Je déclare que je ferai couper la tête à quiconque parlera de composition. » Ces « paroles dignes et sévères rappelèrent « les plus obstinés au sentiment de leur devoir. Mischa Paléologue, furieux de voir ses offres rejetées, jura « de passer tous les chrétiens de l'île au fil de l'épée; et les assauts recommencèrent avec une ardeur qui tenait du désespoir. Plus d'une fois les fossés furent comblés de cadavres, plus d'une fois les janissaires se crurent assurés de la victoire; mais tout à coup ils rencontraient devant eux de nouveaux obstacles, et se voyaient contraints de reculer. Dans un dernier assaut, d'Aubusson reçut une double blessure. En voyant couler le sang du grand maître, qui continuait à combattre dans la mêlée, les assiégés luttèrent avec un tel acharnement, qu'ils culbutèrent l'ennemi, dont la fuite porta la terreur jusque dans le camp. Enfin, après trois mois

« d'efforts, le pacha, découragé, leva le
« siège de Rhodes, et ramena à Cons-
« tantinople les débris de sa flotte et de
« son armée. »

Le commandement lui fut retiré, et le sultan l'exila à Gallipoli. Mahomet avait trop d'orgueil pour se reposer après un revers. Il fit de nouveaux préparatifs pour une double campagne. Une de ces expéditions était destinée contre l'Europe; l'autre, qu'il voulait diriger lui-même, menaçait le roi de Perse. Déjà il avait passé le Bosphore, lorsque la mort vint mettre un terme à ses espérances ambitieuses.

CHAPITRE XLVIII.

Nous venons de parcourir rapidement les époques principales des États dont l'histoire a exercé une influence directe sur les destinées des peuples du Danube. Les grandes luttes de l'Europe dans le sixième siècle, le mouvement donné aux esprits par la découverte de l'imprimerie et à l'activité commerciale par les richesses d'un nouveau monde, détournèrent l'attention des affaires politiques de l'Orient. Cette période fut fatale aux petits États; et deux empires, la Russie et la Turquie, se développèrent dans des proportions qui plus tard devaient rendre leur puissance alarmante. L'Autriche seule, plus menacée que les autres grands États, semble avoir compris de quelle importance était pour sa sécurité le

gionnaires. Jusqu'à présent il a accepté avec empressement les protégés; mais, s'ils étaient la Turquie leur laissât une sorte de dépendance nationale, en se contentant d'un tribut modéré et en effaçant les distinctions humiliantes qui marquent la différence impolitique entre deux d'un même empire, il est probable que les Serviens, les Valaques et les Roumains n'auraient plus le même désir de la domination de la Russie.

Nous ferons suivre ce coup d'oeil général sur les provinces qui bordent depuis la mer Adriatique jusqu'aux bouches du Danube d'une liste descriptive de chacune d'elles, en indiquant à nos développements plus étendus, selon la richesse de la population, où les écrivains tant anciens que modernes nous ont permis de puiser. Ce travail, comme nous l'avons dit, nous observerait, demanderait des recherches que ne comporte pas un cadre si étroit que le nôtre. Nous pensons donc que, pour aborder franchement le sujet et le traiter *in extenso*, il faut attendre que l'intelligence de nos dialectes vienne éclairer une partie de ces points, et marquer les limites de l'inconnu historique et les événements que l'on néglige, parce qu'on les trouve trop vaguement indiqués dans l'idiome dans lequel ils sont traités. Cela permet qu'à peu d'historiens de recourir.

CHAPITRE I.

Le de l'Illyrie se perd dans les temps mythologiques. On rapporte que Cadmus, fils d'Agénor, vint au lieu appelé *Ragusa Vecchia* (l'actuel moderne de Breno, et y fonda une colonie. On fait venir d'Illyrius, Cadmus, la dénomination du pays. L'étendue, dans ces temps, devait se borner aux conquêtes de Cadmus. Les Illyriens n'apparaissent sur la scène historique que vers les premiers rois de Macédoine. On parle vaguement du pays qu'ils occupaient, et le place près des sources de la rivière. « Cette rivière, dit-il, qui s'appelle l'Illyrie, se joint au Brongos, et s'étend avec lui dans l'Ister. » On ne borne à indiquer les côtes de la péninsule depuis le Ténare jusqu'à l'Adriatique. Plinius n'est guère plus explicite, contente d'énumérer les peuplades, sans en préciser l'importance. Ptolémée trace la topographie de l'Illyrie qu'il divise en l'Istrie et les confins de la Dalmatie, en déterminant la partie incluse jusqu'à la Moésie supérieure et à l'Adriatique. Mais, comme les limites de la province, de la Moésie supérieure et de l'Adriatique à cette époque ne sont aucunes données certaines, la géographie reste dans le domaine des hypothèses. On dit autant de P. Méla, dont l'ouvrage commence à Oricum (aujourd'hui Orco) et finit à Tergeste (1). Priscien est également vague; et l'on peut en dire autant de l'auteur de l'Étymologie Festus Avianus. En ce qui concerne sa topographie de l'Illyrie, incomplète, peut souvent suppléer les omissions de ces auteurs. Ap-

pen ne fut longtemps qu'une rade s'élevait en amphithéâtre au fond de la baie porte son nom, sur la croupe d'une colline dont la mer baigne le pied. Elle a été construite au sommet. On commande toute la ville, qui est haute et en basse. La splendeur date du règne de Marie-Thérèse. La vue générale de cette rivale de Venise du grand canal, et le golfe que les navires de commerce, offrent des vues admirables.

zison. (PROVINCES DANUBIENNES.)

Ap-pien d'Alexandrie étend le territoire illyrien au delà des limites de la Macédoine et de la Thrace, de sorte que toute la rive droite du bas Danube s'y trouve comprise. Il tire une ligne depuis les plaines de la Chaonie jusqu'à ce fleuve. « Les Romains, dit-il, donnent à cette province une longueur de six mille stades sur une largeur de douze cents (environ 220 lieues sur 40). » Les limites de l'Illyrie varièrent encore selon les convenances administratives, lorsque cette province dépendit du Bas-Empire.

Après cet exposé sommaire de la géographie de l'Illyrie, nous nous proposons d'exposer succinctement l'ethnographie héroïque de cette province; son état depuis la conquête par les Romains, puis au temps de l'empire grec; l'étendue de sa juridiction, de ses thèmes et de ses éparchies ecclésiastiques; ses divisions politiques en royaume, bannats ou principautés et zupanies, depuis sa séparation de l'empire d'Orient, jusqu'à son démembrement par les Vénitiens et les Turcs. Enfin, nous terminerons cet aperçu par le tableau de son état actuel.

CHAPITRE II.

ETHNOGRAPHIE (suivant Ap-pien).

Sans faire mention de Cadmus et d'Harmonie, ni d'Illyrius, leur fils, Ap-pien commence sa fable par un autre Illyrius, fils de Polyphème et de Galatée, qui avaient quitté la Sicile pour venir s'établir sur le bord oriental de la mer Supérieure ou golfe Adriatique; l'auteur poursuit ainsi: Polyphème eut pour fils, issus de sa femme Galatée, Celtus, Illyrius et Gallus. Ils donnèrent leurs noms aux Celtes, aux Illyriens et aux Galates, qui reconnurent leur autorité. Cette tradition, entre toutes les autres, est peut-être la plus plausible. Illyrius eut pour fils Encheleas, Autarca, Dardanus, Moedus, Taulanta, Perrhébus; ses filles furent Partho, Daortho, Dassaro et quelques autres. De cette lignée vinrent les noms des Taulantiens, des Perrhébes, des Enchéleens, des Dardaniens, des Parthéniens, des Dassarètes et des Daorsés. D'Autarius naquirent Pannonius ou plutôt Léone et Scordiscus, et Léone eut pour fils Treballus.

le traité qu'il leur imposa, leur territoire eut pour limite le lac Lychnedus; et il leur fallut renoncer à tout le pays compris entre le Drin et l'Acrocéraune, espace qui répond aux sandgiaks actuels d'Ochrida, de Croia, d'Elbassan, en y comprenant le Musaché, contrée qui relève du drapeau de Bérat ou Arnaout-Beligrad.

Démembrement de l'Illyrie. Trois ans après la conclusion de ce traité, les Illyriens, vaincus de nouveau, devinrent tributaires de Philippe, qui reçut la nouvelle de leur soumission le jour de la naissance d'Alexandre.

TRIBALLES. — Les premières campagnes d'Alexandre le Grand nous donnent quelques détails sur les Triballes, mentionnés par Hérodote. Ils occupaient la rive droite du Danube, entre le mont Hérmus et la petite Scythie. L'étendue de leur pays, depuis le Budgiak jusqu'à la Drina, était de quinze journées de marche ou d'environ cent vingt lieues. Alexandre, qui tourna ensuite ses armes contre les Illyriens, démembra leur territoire, et réduisit le domaine de leur roi Clitus au cours du Drin, tandis que, selon Arrien, il donna à un autre prince, nommé Glaucias, la Parthinie et les provinces qui forment de nos jours la moyenne Albanie.

CELTES. Ces peuples, dont les possessions étaient voisines du golfe Adriatique, n'eurent rien à démêler avec Alexandre, qui rechercha même leur alliance avant

nice (Phemiki, canton de Delvino), ville de la Chaonie, lorsqu'ils furent rappelés par Teuta, leur reine, pour étouffer la révolte d'une de ses provinces (probablement la Bosnie) qui avait embrassé le parti des Dardaniens, ennemis constants de la Macédoine. Or, comme ces barbares occupaient la Serbie moderne, il s'ensuivrait qu'à cette époque l'Illyrie s'étendait au delà du confluent de la Save et de la Drina, qui sont l'Angros et le Brongos d'Hérodote.

CHAPITRE VI.

GUERRES DES ILLYRIENS CONTRE ROME.

(228 av. J.-C.) — Ce fut sous le consulat de M. Amilius Barbula et M. Junius Péra, à l'époque où les Gaulois menaçaient de nouveau la République, que les Illyriens fournirent aux Romains l'occasion de porter leurs armes sur les côtes de l'Adriatique. Les pirates qui infestaient ces parages avaient enlevé un grand nombre de négociants italiens à la hauteur du port de Brindes; et même ils en avaient fait périr quelques-uns. D'abord le sénat avait négligé les plaintes portées contre leurs brigandages; mais à ces griefs, qui se renouvelèrent, vint se joindre un motif politique plus déterminant. Les Illyriens furent accusés d'avoir attaqué l'île d'Issa, soumise à Démétrius de Pharos, allié des Romains. On choisit pour ambassadeurs les deux Coruncanus, Caius et Lucius. Pendant

mes de vos rois. » Une réplique si hardie blessa la reine; mais, dissimulant son ressentiment, elle laissa partir les ambassadeurs. Bientôt elle envoya après eux des corsaires qui tuèrent le jeune Cornucanius avec une partie de sa suite, chargèrent l'équipage de chaînes et firent périr dans les flammes les capitaines des vaisseaux romains. Le député des habitants d'Issa, Calpurnius, eut le même traitement. A cette nouvelle, le sénat fit déclarer la guerre à Teuta et aux Illyriens. Après s'être montrée cruelle, la reine montra de la faiblesse et de l'hésitation. Elle promit de renvoyer aux Romains ceux des leurs qui vivaient encore, ajoutant qu'il n'était pas en son pouvoir de leur rendre les autres qui avaient été tués sans son ordre. Le sénat, usant de modération, se contenta d'exiger qu'on lui livrât les meurtriers de ses ambassadeurs. Alors Teuta, attribuant à l'impuissance ou à la crainte la demande d'une réparation si légère, répondit qu'elle ne livrerait personne; et, comme pour braver les Romains, elle envoya sur-le-champ des troupes pour assiéger Issa.

Le sénat, de son côté, ordonna aux consuls L. Postumius Albinus et Cn. Fulvius Centumalus, qui venaient d'entrer en charge, de partir sans retard avec des forces de terre et de mer. Le dernier commandait la flotte de deux cents vaisseaux, et son collègue était à la tête des légions. Teuta, redevenue timide, envoya Démétrius de Phare demander la paix aux consuls. Ces généraux consentirent à lui accorder une trêve, sous la condition que les Illyriens abandonneraient Corcyre dont ils s'étaient emparés récemment. Mais, à peine les Romains s'étaient-ils éloignés pour retirer cette île de leurs mains, que la reine reprit toute son arrogance; et, comme si elle n'eût plus eu rien à craindre, elle fit partir ses lieutenants pour assiéger Dyrrhachium et Apollonie. Quelques personnes prétendent, comme le rapporte Tite-Live, que ce ne fut pas Teuta qui rendit Corcyre, mais Démétrius, qui, de son propre mouvement, livra aux Romains cette île dont il était gouverneur, pour s'assurer leur protection contre le ressentiment de la reine qui suspectait sa fidélité.

Fulvius, après la soumission de Corcyre, conduisit sa flotte à Apollonie et Posthumius vint le rejoindre avec vingt mille fantassins et deux mille chevaux. Les Apolloniates se mirent avec joie sous le protectorat de Rome; les Illyriens furent bientôt chassés; et ils ne tinrent pas plus longtemps devant Dyrrhachium, qui ouvrit sur-le-champ ses portes aux consuls. Les Ardiens et les peuples de l'Illyrie qui habitaient plus avant dans les terres suivirent cet exemple. Au nombre de ces derniers étaient les Parthinien. Démétrius fut d'un grand secours aux consuls dans cette campagne. Il allait partout avant le pouvoir et la bonne foi des Romains, tandis qu'il faisait ressortir tout ce qu'il y avait de blâmable dans la conduite de la reine. De là les vainqueurs s'embarquèrent pour se rendre à Issa; et, pendant la traversée, ils se rendirent maîtres de plusieurs places. Nutria fut la seule que les Illyriens défendirent avec courage et dont la conquête coûta beaucoup de sang aux Romains qui y perdirent plusieurs tribuns et le questeur de l'armée.

A l'arrivée de la flotte, les assiégeants s'enfuirent précipitamment. Les Phariens furent les seuls que les Romains admirent dans leur alliance; ils conservèrent la liberté et leurs biens, en considération de Démétrius, leur compatriote, qui avait gouverné leur île sous le roi Agron. Teuta était incertaine sur le parti qu'elle devait prendre. Dans l'espoir que l'approche de l'hiver et d'autres soins importants rappelleraient les Romains en Italie, elle se retira dans la ville de Rhizon, située sur un fleuve du même nom, pour y attendre les événements.

Cependant les consuls, abandonnant à Démétrius la plus grande partie de leurs conquêtes, avaient ramené l'armée et la flotte à Dyrrhachium; mais, quand Teuta vit que Posthumius restait dans le pays avec quarante vaisseaux, et qu'avec des troupes recrutées dans les villes voisines il se disposait à défendre les Ardiens et les autres Illyriens qui s'étaient déclarés pour Rome, elle songea sérieusement à faire la paix. Dès le commencement du printemps elle envoya des ambassadeurs à Rome.

pour justifier sa conduite devant le sénat et représenter qu'il ne s'était rien fait sous sa régence qui ne fût conforme aux volontés d'Agron, qu'elle avait cru devoir exécuter. Le sénat répondit qu'il accordait la paix, non aux prières d'une femme sans autorité et qui ne méritait aucuns égards, mais à Pinnéus, fils d'Agron ; à condition toutefois qu'il payerait le tribut exigé, qu'il céderait aux Romains toute l'Illyrie, à l'exception d'un petit nombre de places, et qu'il ne pourrait naviguer au delà de Lissus qu'avec deux barques désarmées.

Par cette paix, Coryre, Pharos, Issa, Dyrrhachium et l'Atintanie tombèrent au pouvoir des Romains. On laissa à Pinnéus tout le reste des provinces qu'avait possédées Agron. Teuta, soit par crainte, soit qu'elle eût mieux aimé tout perdre que de conserver une ombre d'autorité, abandonna le gouvernement du royaume, dont Démétrius de Phare fut chargé, sous le titre de tuteur. Ce fut ainsi que se termina la guerre d'Illyrie, et que les Romains étendirent leur domination jusqu'aux frontières de la Grèce. (Tite-Live.)

On peut conclure de ces données que les possessions d'Agron se composaient, outre les provinces situées entre l'Aouss et le Drin, du territoire des gentes Labiates (Prévalitanie) ; de la Dalmatie jusqu'au Titius, et d'une grande partie du pays qui forme aujourd'hui l'Herzégovine. Quant aux îles de l'Adriatique, la plupart étaient occupées à cette époque

dernier traité, il parcourait la mer avec une flotte, et pillait les Cyclades. Déjà même il avait engagé dans ses intérêts les Istriens, et forcé les Atintanes à embrasser son parti. L'alliance de Philippe, roi de Macédoine, qu'il avait aidé contre Cléomène, augmentait sa confiance, et l'encourageait dans ses projets ambitieux. Le sénat chargea les consuls M. Livius Salinator et Lucius Æmilius Paulus d'aller châtier les Illyriens révoltés. Démétrius envoya à Dimale une forte garnison, fit mourir les gouverneurs dont la fidélité lui était suspecte, et leva dans le royaume un corps de six mille hommes d'élite qu'il retint avec lui dans Phare, pour défendre l'île et la ville. Æmilius commença la campagne par le siège de Dimale qu'il emporta de vive force. Cette place passait pour imprenable. A peine ce résultat fut-il connu, que toutes les villes envoyèrent des ambassadeurs pour faire leur soumission. La conquête de Phare offrait de grandes difficultés ; abondamment pourvue de vivres, défendue par une nombreuse garnison et par son assiette naturelle, cette place pouvait supporter un long siège. Le consul, pour s'en emparer, eut recours à un stratagème. Il y fit passer pendant la nuit une partie de ses troupes qui s'embusquèrent dans les bois ; au point du jour, s'avançant lui-même vers le port avec vingt vaisseaux, il attira de ce côté Démétrius. Dès que l'action fut engagée, les Phariens sortirent successivement de la

tions. Pinnés, en voyant les successeurs d'Annibal, montra plus que de la tiédeur aux Romains. Cependant, n'osant aller à une rupture ouverte, il paya tout ce qu'il devait à la république. Perseus, roi des Illyriens, avait été accusé de brigandages maritimes dans la mer Adriatique, et le sénat, avant de se prononcer sur lui, avait ordonné une enquête. Bientôt, à l'époque où la guerre des Illyriens contre la Macédoine était sur le point d'éclater, des députés d'Issa vinrent se plaindre que Gentius avait, une seconde fois, ravagé leur territoire. Ils annonçaient que Persée et le roi d'Illyrie étaient d'intelligence, et que les ambassadeurs de ce dernier qui se trouvaient alors à Rome n'y étaient que pour voir ce qui s'y passait. Le sénat, méfiant de ces députés, dont la justification était suspecte, qu'on leur commanda de se retirer de l'assemblée. Tandis que les Romains cherchaient à connaître quelles étaient les dispositions de leurs alliés, le roi d'Illyrie semblait n'avoir pris aucune décision. Lorsque la guerre fut déclarée, Décimus fut chargé d'aller trouver Gentius pour tâcher de le décider à rendre ses armes à celles des Romains. Les négociations, que les Romains voulaient prolonger pour gagner du temps et compléter leurs préparatifs, furent rompues lorsqu'ils se virent enlever par M. Lucretius, frère du préteur, prendre en passant le contingent des alliés; il trouva dans le port de Corinthe dix brigantins appartenant à la ville, douze à l'île d'Issa, cinquante au roi Gentius; et, feignant de les croire préparés pour le service des Romains, il les emmena avec lui, et alla à Corcyre et à Céphalonie. Plusieurs fois Persée essaya de faire passer Gentius en sa faveur; mais les offres de ce dernier et l'avarice de Persée furent un obstacle à ce résultat. Lorsque Æmilius fut chargé de la conduite de la guerre en Macédoine, voyant les Romains maîtres des côtes, fit offrir au prince d'Illyrie de grands talents; et, lorsqu'on se fut donné des otages de part et d'autre, Perseus, un des confidents intimes de la Macédoine, fut envoyé pour conclure cette alliance au nom de son roi. Cet ambassadeur trouva Gentius

à Médéon sur le territoire des Labéates et reçut sa parole, tandis qu'un député illyrien se rendit à la cour de Persée à l'effet de recevoir son serment, des otages et son argent. Gentius, à la prière de Pantauchus, fit accompagner à Rhodes par des députés l'ambassade macédonienne. Dès que Gentius se fut compromis par des mesures hostiles envers les Romains, Persée retint une partie de l'argent convenu. La même avarice le priva de la coopération d'Eumène et d'un secours important que lui offraient les Gaulois.

Déjà l'on était au commencement du printemps (168 av. J.-C.); Æmilius se trouvait en Macédoine, Octavius à Orée où il avait pris le commandement de la flotte, et Anicius en Illyrie où il devait attaquer Gentius. Ce prince, fils de Pleuratus et d'Eurydice, avait deux frères, Plator, né du même père et de la même mère, et Caravantius, qui n'était que son frère utérin. Il se défit de Plator et de deux guerriers dévoués à ce prince, Etritus et Épicadus. Le bruit courut qu'il s'était déterminé à ce crime parce que Plator avait formé le projet d'épouser Étuta, fille d'Honunus, prince de la nation belliqueuse des Dardaniens. Délivré d'un rival qui l'inquiétait, il épousa lui-même Étuta, et se livra à sa violence naturelle qu'excitait encore l'usage immodéré du vin. Après s'être déclaré contre les Romains, il rassembla près de Lissus toutes ses forces qui se montaient à quinze mille hommes. Il en détacha mille fantassins et cinquante cavaliers sous la conduite de son frère Caravantius pour réduire les Cavicis, et marcha lui-même sur Bassania située à cinq mille de Lissus. Cette ville, alliée des Romains, aima mieux soutenir un siège que de se rendre. Déjà Appius Claudius, réunissant à l'armée qu'il amenait avec lui les corps auxiliaires des Bullaniens, des Apolloniates et des Dyrhachiens, avait quitté ses quartiers d'hiver pour venir camper sur les bords du Génèse. De son côté, le préteur Anicius, apprenant à Apollonie les événements d'Illyrie, manda à Appius de l'attendre dans son camp où il ne tarda pas à le rejoindre. Là, réunissant aux auxiliaires qui faisaient partie de son armée l'élite des Parthiniens, il se dis-

posait à s'avancer en Illyrie pour faire lever le siège de Bassania, lorsqu'il fut retenu par la nouvelle que les brigantins ennemis exerçaient de grands ravages sur la côte. La flotte romaine eut bientôt dispersé ces pirates. Gentius, informé de la marche d'Anicius sur Bassania, leva précipitamment le siège de cette place, laissant derrière lui la moitié des siens qui ne firent aucune résistance. Les villes voisines s'empresèrent de faire leur soumission. Anicius se porta sur Scodra où s'était enfermé Gentius. Cette ville, la plus forte du pays des Labéates, était la clef du royaume. Deux rivières l'entourent : la Clausala, à l'orient, et à l'occident la Barbana qui prend sa source dans le lac Labéatis. Ces deux rivières versent leurs eaux dans l'Orconda qui sort du mont Scordus et va se jeter dans l'Adriatique ; le mont Scordus, le plus élevé du pays, commande à l'orient la Dardanie, au midi la Macédoine, et à l'occident l'Illyrie. Bien que Scodra fût une place de premier ordre, le préteur crut devoir profiter de la terreur de l'ennemi, et s'avança jusqu'au pied des remparts. Au lieu de combattre dans leurs retranchements et du haut des tours, les habitants ouvrent leurs portes, se déploient en rase campagne et commencent résolument le combat ; mais bientôt ils reculent en désordre et rentrent dans la ville, non sans essuyer une perte considérable. Gentius, frappé de crainte, sollicita une trêve ; on lui accorda trois

au camp Etléva, femme de ce prince ses deux fils, Scerdilète et Plautius ainsi que Caraventius. C'est ainsi que la guerre d'Illyrie fut terminée en quelques jours. Rome en apprit l'issue quelques temps que le commencement, et quelques jours après, le roi Gentius, sa femme et les principaux dignitaires de son royaume vinrent confirmer eux-mêmes par leur présence l'abaissement d'un royaume et d'une dynastie. On en tira un parti favorable pour le dénoûment de la guerre de Macédoine.

On peut recueillir dans cette histoire de l'Illyrie ancienne quelques données géographiques sur l'étendue des États de Gentius. Parmi les principales de son royaume, on comptait Uskana, place voisine de la Macédoine, contrée appartenant à la Macédoine, ville située sur la route qui conduisait chez les Labéates, et qui était la capitale de la haute Albanie moderne.

Fidèles à la politique qui leur avait si bien réussi en Grèce, les Romains clarèrent libres les Illyriens, les Taulantins, les Rhizonites, les Alcinates, les Dassarètes et les Salepita. L'Illyrie fut ensuite divisée en trois cantons : le premier renfermait les cantons d'Alessio, les Taulantins (Durazzo) et les cantons de la rive du Drin. Le second comprenait les tribus labéates, sans désigner de noms. Le troisième était for-

Agravanites (Monténégrins), de

voit Salone servir de quartier à Cécilius Métellus, et plus tard Cnécus Cosconius s'en fit la capitale. César, à son retour, intervint dans les disputes entre les Illyriens et les Romains au sujet de Promona. Enfin, Lucius et Flavius nous montrent Pompée et Germanicus réprimer par les armes les Illyriens. Nous nous contenterons d'exposer succinctement les faits.

Imposé aux Dalmates était un tribut; ils osèrent même lever des corps de quinze cohortes et de trois mille cavaliers pour aller au secours de Céron. Les Dalmates furent taillés en pièces et les prisonniers à Salone, moururent de douleur. Après la bataille de Pharsale, les Dalmates se soulevèrent contre le vainqueur des députés et son alliance; César se contenta de leur accorder la paix aux conditions stipulées; et Vatinius se contenta d'armistice avec des forces jointes pour tenir en respect les Illyriens turbulents et belliqueux. Vaincu d'alliés soumis, ne trouva pas les ennemis à combattre, et devint générale lorsque le meurtre du dictateur. Brutus gouverneur de la Dalmatie et la Macédoine, arriva dans la province pour recueillir les débris de Vatinius.

Les années s'écoulèrent avant que les Dalmates, qui eurent le droit de Promona et d'étendre leurs colonies dans le voisinage. Octave de réduire les places maritimes étaient déclarées en faveur de Rome, tourna ensuite ses armes contre l'annonie. Mais, cette campagne terminée, il réduisit les Illyriens, qui se virent forcés à payer un tribut imposé par César. Dans cette guerre, Octave obtint trois fois les Illyriens triomphe, d'abord pour la conquête de la Dalmatie, puis pour la conquête de l'annonie, et enfin pour la conquête de l'Égypte (28 av. J.-C.). La réduction de l'Illyrie en province, Auguste lui donna pour

limites à l'orient l'Arse, à l'occident le Drin, au nord la Save et au midi les îles de l'Adriatique. Ainsi cette province comprenait les sandgiaks modernes d'Albanie, de Bosnie, de Croatie et de Serbie. Les monts Ardiens ou Bébienis séparaient l'Illyrie transalpine ou septentrionale de l'Illyrie maritime, qui embrassait la Lapidie, la Liburnie et la Dalmatie proprement dite. Le Tédanien ou Zermagna séparait la Lapidie de l'Istrie et de la Liburnie; entre la Liburnie et la Dalmatie la limite était le Kerka ou Titius, et le Drin entre la Dalmatie et la Macédoine.

Dans cette distribution, les provinces illyriennes prirent le nom de consulaires et de prétoriennes. Les premières étaient échues en partage au sénat, et les secondes à l'empereur, qui était sûr d'y recruter au besoin des soldats forts et aguerris, qui, pour une haute paye, n'auraient reculé devant aucune expédition.

CHAPITRE VII.

RÉSUMÉ DES ÉPOQUES HISTORIQUES DE L'ILLYRIE.

Depuis l'irruption des Scythes (1280 av. J.-C.) jusqu'à la soumission de la Dalmatie sous Auguste (28 av. J.-C.).

C'est à l'ère de l'expédition des Argonautes (1280 av. J.-C.) qu'on rapporte la première invasion des Scythes à l'occident du Pont-Euxin. N'ayant pu atteindre les Argonautes, ils ne voulurent point retourner dans la Colchide, et s'arrêtèrent dans l'Istrie, où ils fondèrent une république (*respublica Potensis*). Un siècle plus tard, commence pour l'Illyrie la domination des Liburnes, qui dura environ quatre cents ans. Vers l'an 735 ils perdirent l'île de Scheria et une partie de leur établissements sur la rive orientale de l'Adriatique, tandis que la puissance des Adriésiens prenait un accroissement rapide: les Liburnes unirent leurs intérêts à ceux de ces derniers; et cette association dura depuis trois siècles, lorsque les Celtes, 430 ans avant notre ère, ruinèrent la prospérité des Adriésiens et en même temps celle des Liburnes. Ces derniers furent en outre dépouillés d'une partie de leurs possessions par les lapides. Ils demeurèrent exposés aux déprédations de ces barbares et des Illyriens, jusqu'à ce que

Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, étendit sa domination sur le golfe Adriatique.

Pendant une période de cinquante années, les princes de Sicile, unis aux Liburnes, furent alliés du peuple romain. Enfin, les pirateries des Illyriens servirent de cause ou de prétexte aux premières hostilités entre eux et la république, ce qui amena leur chute définitive, et fit rentrer les Liburnes dans la possession des terres qui leur avaient été enlevées.

Pendant les guerres que les Romains firent aux Dalmates, les Liburnes étaient restés neutres, jusqu'à l'occupation de Promona par leurs voisins, ville dont Auguste s'empara, et qu'il rendit aux Liburnes, en déclarant l'Illyrie province romaine.

CHAPITRE VIII.

ÉPOQUE DES EMPEREURS ROMAINS.

Auguste, après avoir parcouru la Grèce, entra dans Rome où l'on éleva des autels à la Fortune *qui préside au retour*. Onze ans avant J.-C., les Romains remportèrent de grands avantages dans la Thrace sur les Besses, commandés par Vologèse, grand pontife de Bacchus. En moins de trois années, Pison, auquel était confié le soin de cette guerre, subjuguait plusieurs nations voisines.

ÈRE CHRÉTIENNE. — Tibère, adopté par Auguste et tribun pour la seconde fois, passa en Illyrie où les Dalmates s'é-

Dalmates restés dans la place n'auraient pas moins aux Romains l'assistance opiniâtre; enfin, un dernier saut livra Andétrium aux vainqueurs qui passèrent au fil de l'épée la grande partie de la garnison. Le désespoir des défenseurs d'Andétrium à quel point les peuples de l'Illyrie avaient en horreur la domination. Deux partis s'étaient formés dans la ville : le premier se composait de Dalmates échappés au fer des légions et qui n'avaient plus qu'un désir de vendre chèrement leur vie. Ils représentaient aux habitants qu'il n'y avait pas plus à compter sur la bonté des Romains que sur leur clémence; ils exhortaient à se défendre jusqu'à la mort. Le parti contraire trouvait de bonnes raisons spécieuses pour justifier la soumission; les timides objectaient que de grands sacrifices cessent d'être nécessaires lorsqu'ils deviennent inutiles; dans une lutte si inégale, il était inutile de se flatter d'un heureux succès; les dissentiments allèrent si loin, qu'ils rendirent le caractère d'une guerre civile. Les femmes se rangèrent du côté le plus modéré. On en vint aux mains; les plus lâches, s'étant trouvés les plus faibles et les plus forts, ouvrirent les portes aux Romains. Alors les Dalmates prirent une résolution extrême; portées de fureur, elles mettent le feu à leurs demeures, et se précipitent avec leurs enfants au milieu des flammes. D'autres trouvent également un

et lui répondit Baton, que vous ne vous troupez pas par des loups les confier à des pasteurs. » L'action des Dalmates avait causé des inquiétudes sérieuses ; même que, bien qu'appesanti il eut un instant l'idée de se retirer de la guerre, et déjà uné jusqu'à Ariminum (Rimini) pour rassurer les populations italiennes et au ministère d'une déesse, cette guerre terminée, il se fit de grands honneurs à Tibère et son.

Ces troubles avaient ramené la Dalmatie, lorsqu'il apprit qu'il était mort à Nola, et que les provinces de la Pannonie et de la Germanie étaient en pleine révolte. Le premier soin de l'empereur fut d'envoyer des troupes pour étouffer cette rébellion. Mais dissimulé et livré aux des plus honteuses, ce génie cruel n'oublia cependant pas les admonitions de Baton. Les gouverneurs des provinces ne se berger tond ses brebis, mais ne décroche pas. Les Daces reussent son règne ; mais, trop ostentatoires et des plaisirs de Cassius les forces de l'empire se les-mêmes. Caius Caligula, qui a, sembla prendre à tâche de corrompre le gouvernement impérial et ses extravagances ; tant les grands de Rome tremblaient, un Gaulois osa lui dire la ne penses-tu de moi ? lui de-
li ; — Que tu es un grand fou, barbare. Un tribun des cohortes, Cassius Chéréas, débarqua de ce monstre. Sous Claude, Caius Caligula, Ménéandre et Rufus furent proconsuls de la Macédoine et l'Achaïe.

CHAPITRE IX.

NATION MILITAIRE EN DALMATIE.

époque où Rome, maîtresse, n'était menacée que par les princes et les vices des cités. La Dalmatie fut le théâtre d'une guerre militaire. Le meurtre de

Silanus, un des personnages les plus considérables de l'empire, avait alarmé les patriciens et en particulier Vinicianus que quelques-uns voulaient porter à l'empire. Ce dernier ne vit de salut pour lui qu'en recourant à Furius Camillus Scribonianus, qui commandait alors une armée considérable en Dalmatie. Tous deux portaient une haine égale à Claude, et Camillus, qui se croyait sûr de l'affection des soldats, se déclara sans balancer contre son maître. Selon Suétone, il se fit proclamer empereur ; Dion prétend qu'il agit au nom du sénat et du peuple romain, dans le but de rétablir la république. S'il eût marché sur Rome, c'en était fait de Claude ; mais il se contenta de le sommer d'abdiquer ; et le faible empereur en délibérait déjà avec son conseil, quand la fortune vint renverser ce hardi projet.

La temporisation, qui est toujours funeste aux conjurés déclarés, refroidit l'ardeur des légions. Au moment de se mettre en route, le vexillaire n'arracha de terre qu'avec effort le drapeau, et l'on en tira l'aigle que les dieux se déclaraient pour Claude. Un changement si brusque et si inattendu dans les dispositions des légionnaires frappa de crainte Camillus qui prit aussitôt la fuite et se réfugia dans l'île d'Issa. Un simple soldat, Volagénus, l'y poursuivit et l'assassina dans les bras de son épouse. L'armée, n'ayant plus de chef, se livre à une licence que rien n'arrête, et la Dalmatie est ravagée par ceux-là mêmes dont le devoir était d'y maintenir l'ordre, ainsi que par les troupes envoyées pour dompter la rébellion.

Vers l'an 70 de J.-C. les Sarmates firent une descente dans la Mœsie, où ils tuèrent Fontinus Agrippa, gouverneur de cette province. Battus par Rubrius Gallus, lieutenant de Vespasien, ils sont rejetés au delà du Danube. A la même époque parurent les Alains, que l'on croit être les mêmes que les Albaniens.

Nous ne reviendrons pas sur les Daces, dont nous avons parlé dans la première partie, en traitant des principales époques des provinces Danubiennes.

CHAPITRE X.

ETHNOGRAPHIE ET TOPOGRAPHIE DE
L'ILLYRIE SUIVANT SCYLAX.

Hérodote range les Hénètes au nombre des nations illyriennes; mais Polybe et Tite-Live les tiennent pour Paphlagoniens d'origine. Scylax, à l'exemple d'Hérodote, passe sous silence certaines localités, ce que, du reste, la différence des temps et les changements survenus expliquent d'une manière naturelle. Scylax nomme le long des côtes de l'Adriatique les Diates, qu'on croit être les habitants du territoire de Jadera ou Zara; puis, en suivant la direction sud-est, il signale Idassa, les Aliénites, Dyeta, les Aloupsi, les Olsi, les Poditæ et les Hémiones.

Parmi les îles de cette plage il range Istris, Kuretta et les Mentorides; il ajoute qu'il y en a plusieurs autres dont on ignore les noms, ce qui est d'autant plus vraisemblable que de nos jours encore les moins considérables manquent de désignations géographiques, bien que les connaissances hydrographiques faites récemment par le capitaine Gauthier aient considérablement augmenté la somme des données relatives à l'archipel Adriatique. Les îles ci-dessus nommées nous semblent correspondre à celles de Veglia, de Cherso et de Lossini.

Katarbatis. Au delà d'Istris et de Litra, toujours dans la direction sud-est, est l'embouchure du fleuve Katarbatis. Farlato, qui l'appelle Kerka, affirme que

considérable, il se précipite de Scardona, d'où il tombe dans le troisième lac, celui de Procli de Sébenico, et se décharge dans le golfe, après avoir reçu pour but les eaux de la Guduchi. La distance de son embouchure à Scardona, comme au temps de Scylax, est de douze mille pas de sûrs en dehors du golfe.

Lorsqu'on examine avec le texte de Scylax, en ce qui concerne les Scythes, on serait porté à croire que reproduire une relation, celle peut-être d'un a qui voyagea par ordre de Darius, où la Macédoine était tributaire de Perse. La fable des Hémionides a trop de ressemblance avec les Amazones pour permettre de poser vers le milieu du siècle de notre ère, temps où virent nous avons le voyage d'une société de femmes, d'écrivain contemporain ne fait pas.

Quoi qu'il en soit, Scylax signale les peuples de ces contrées qui, à partir de la Liburnie, jusque dans la Chaonie en Illyrie, île d'Alcinous; les Hiéropes qui existaient probablement dans le Nymphæum d'Apollon de cette contrée que le comte continue à extraire la poix fossile calfat les vaisseaux. On voit encore de nos jours les phé-

dans le voisinage des Hylles; si Denys Périopète dit seulement balliens étaient limitrophes, et ce témoignage nous paraît si grand poids que les indications sont évidemment altérées.

Quelle de Hylles a donné naissance à des conjectures diverses, sur toutes les fois que les données géographiques sont contradictoires. Dans l'hypothèse presque il se serait étendue tout au rivage de la Dalmatie, et admettre en la supposant au moins grande que le Péloponèse, elle embrasserait les îles situées sur la côte jusqu'à Pomo, ce qui est probable, à moins que quelque chose dont le souvenir aurait pré-mythologique, n'ait fait d'une vaste étendue de pays, dont les éléments formeraient les îles. Ce qu'on peut affirmer, c'est que le sol des plages de l'Illyrie et l'île une grande analogie avec l'Attique.

Il paraît que la pointe de la presqu'île se trouvait à Trau Vecchia, l'ancien de Tragurium. Cette position présente un arrondi.

Le golfe Manios qui commence à l'embouchure, aujourd'hui golfe de Manios, qui est dans le pays des Nestiens, qui est dans le pays, renfermait le territoire de Lissa, de Spalatro, qui forme une île des Slaves. Dans la partie appelée Brazza, on rencontre les Craticas et Olynta, qui correspondent probablement aux îles de Zerna et Brazza. Bua, qu'un pont au-dessus, se rattache pour ainsi dire à la ferme; Pharos, aujourd'hui Pharos ou Lissa, sont situées dans le golfe Manios, dont l'étendue est celle de navigation; l'embouchure du Nestus et celle du Naron mesurent une distance de soixante-quatre milles.

Le fleuve ou Tylurus, fleuve qui est dans le pays des Slaves, descend de la montagne Ardyens qu'on appelle le mont Polog (Nemus Dei). Après avoir reçu les eaux de ses sources primitives un lac, il coule au milieu des abruptes dont il se dégage le Tylurus que l'itinéraire d'An-

tonin place à vingt-deux mille pas de Salone, distance qui correspond à la position de Donara. Au-dessous de ce point, c'est-à-dire au débouché des montagnes de Mossor, le Nestus se détourne à l'occident, pour se jeter dans la mer, après un cours de vingt lieues, à peu de distance d'Alomissa.

Entre cette dernière ville et l'embouchure du Naron, la côte n'offre de remarquable que les îles de Coreyre et de Mélite (Corzola et Meleda), sur lesquelles nous reviendrons plus tard.

Au delà du pays des Nestiens, on rencontre le Naron, qui se prête à la navigation des trirèmes et des barques jusqu'à un comptoir situé à quatre-vingts stades de la mer (1). Au-dessus de ce point s'étend un grand lac; on y remarque une île de cent vingt stades, dont le sol est très-fertile. C'est de ce lac que sort le Naron.

Opus forme une île dont l'étendue varie suivant les inondations périodiques, et que des travaux de dessèchement pourraient faire cesser. Depuis le temps des Romains, le sol d'Opus s'est exhaussé de dix pieds, comme le prouvent des fouilles récentes. C'est à Pocitegl que s'arrêtent les Ciopule ou Zopogli, petites barques du port d'un tonneau, qui ne rencontrent plus assez de fond pour continuer leur navigation. Cependant le Naron, est le plus grand fleuve de la Dalmatie: son cours, en y comprenant ses sinuosités, dépasse

(1) Scylax, ainsi que l'abbé Fortis et Farlati, sont dans l'erreur, et paraissent n'avoir connu de ce fleuve que son embouchure et son cours jusqu'à Pocitegl dans l'Herzégovine moderne. La ville de Narona, que Plinie place avant dans les terres, n'était éloignée de la mer que de quatre-vingts stades en ligne droite. Nous conjecturons que Scylax, ayant pris la plaine de Rostok, qui est le Rastoza de Constantin Porphyrogénète, pour le lac en question, lequel n'est considérable que dans la saison des pluies et à l'époque de la fonte des neiges, aura confondu le Naron avec la Trebiza qui traverse ce grand marais ainsi que celui de la Narenta dans laquelle il se décharge. L'île dont Scylax vante la fertilité est vraisemblablement cette partie de la campagne qui s'étend entre la Narenta et le Notin. C'est à cette accumulation d'eau qu'il faut sans doute attribuer l'idée du lac.

soixante lieues de vingt-cinq au degré.

Du Narou à l'Arion la distance est mesurée par une journée de navigation. L'étendue de la côte entre ces deux fleuves n'a que dix-huit milles de développement : mais comme, dans l'indication de Scylax, il fallait contourner la presqu'île de Sabioncello, on trouve au moins soixante-six milles, ce qui est excessif pour une journée de navigation, et cependant il faudrait encore ajouter dix milles pour la distance entre Stagno et l'embouchure de l'Arion.

Tout ce littoral appartient à l'Enchélie, qui forme aujourd'hui l'État de Raguse. Les Enchéliens étaient de race illyrienne : les habitants d'Epidaure, leur capitale, avaient consacré à Cadmus et à Harmonie les écueils appelés de nos jours Pettini, sur lesquels ils avaient élevé un autel à ciel ouvert. Là s'ouvrait le port de Rhizon, aujourd'hui Cataro, et tout le territoire qui s'étend jusqu'à Buthoé (Budua) en dépendait.

De Buthoé à Epidamne (Durazzo) la navigation est d'un jour et d'une nuit, et le trajet par terre de trois jours. Cette donnée de Scylax est exacte. Epidamne ou Dyrrachium, ville grecque, était située dans le pays des Taulentins.

A deux journées de Dyrrachium on trouvait Apollonie, ville grecque. La distance directe serait de quarante-deux milles; mais l'obligation où l'on se trouve de rétrograder pour aller chercher les ponts, les bacs et les gués des fleuves qui courent entre ces deux ports des

phyrogénète, qui a écrit l'Histoire de Basile le Macédonien, en parle d'une place très-forte. Elle a été d'un évêché, et l'on cite saint Eulalius parmi les Eusébiens parerent du concile de Sardaigne.

Oricum, port de mer, était une ville de l'Oricie, contrée qui se trouvait dans la mer Ionienne et qui correspond à l'étendue de pays que les modernes le Val d'Orco. Elle est signée par le nom Oricie la montagne Cérauniens qui se trouve à l'extrémité du lac de Linguetta, en face de son, aujourd'hui Saseno ou Salsano.

Les Oriciens avaient pour capitale Alintane qui habitait au sud de l'Amantide, les Chaoniens et les Aetoliens. Les ruines d'un temple des peuples avaient élevé à Pluton sur les bords de l'Achéron, subsistent encore.

Quant à l'Erythie, Arrien la place dans l'Épire, non loin d'Ambracie.

CHAPITRE XI.

ILLYRIE SUIVANT STRABON.

Strabon confesse qu'il avait recueilli les données topographiques sur la côte du golfe Adriatique. Suivant Strabon, la distance depuis les Cérauniens jusqu'au pays des Liburniens est de deux mille stades; il donne pour la Liburnie une longueur de côtes de quatre cents stades, au littoral de l'Adriatique, à celui de l'Épire.

avec plus de rapidité qu'elles l'ont mis à s'écouler.

Les indications du même écrivain des Japodes s'étendait jusqu'à l'Ister. M. Gosselin les étendue de côtes, à partir du Quarnero jusqu'à Zara Vecchia, sept stades olympiques, ou trente lieues; en tenant compte sans cesse de la rapidité du rivage. Il est possible que les Japodes aient eu les Panon pour voisins, mais nous présumons que leurs limites au nord ne dépassaient jamais le Colapis ou tout au moins que quelques anciens ont pu quelquefois avec le Danube. Les principales étaient Métu-potum, Monetium et Vendum (1).

La ville, située dans la Lika, région qui rappelle le souvenir de Méridionale, principale ville des Japodes et de laquelle Octave, n'étant encore arrivé, fit preuve d'impéritie. Il fait ce rapprochement; mais déclare ignorer l'emplacement qu'ils occupaient.

Il donne au littoral des Liburnes sept stades de plus qu'à celui des Sclavons. Selon lui, cette longueur de sept stades depuis Jadera jusque vers Naron. Dans cette hypothèse, sept stades cinq cents stades de côtes et mille aux Dalmates fondus avec les premiers. A cette limite, il compte deux stades jusqu'aux monts Cérauniens, réciproquement la distance qui sépare de la Linguetta dans le golfe de la Chimère.

Il se contente de citer quelques noms d'Adriatique, le fleuve Titius, sans donner aucunes notions sur le littoral de l'Illyrie. Il place Salum sur la Dalmatie. Les Saloniens plusieurs centres de population prenaient le nom de cités, ce qui ne répondait pas à la signification. Au nombre de ces cités Salum, Priamum, Ninia, Sinceterium, Delminium, dont Strabon et Appien font mention.

Le mont Ardion ou Sardon partage la côte en deux parties; l'une aboutissant à la mer; l'autre est située au versant

opposé de la montagne connue de nos jours sous les noms de Polog et de Globuk. Le pays des Ardiens paraît correspondre à la primorie des Slaves alors appelés Ouaraliens ou Paraliens à cause de leur voisinage de la mer. Venaient ensuite le Narum et les peuples appelés Daorisiens Plériens, établis en face de Coreyre la Noire. La position de Coreyre la Noire étant donnée par rapport aux Ardiens, on peut en conclure que les Daorisiens durent occuper une partie du Xaxable et de l'Hertzégovine, puisque Strabon leur assigne pour limite le golfe Rhizonique. Nous reviendrons plus tard sur les Dardaniens, les Triballiens, les Galabriens et les Thunates, nations établies au delà du mont Ardien.

CHAPITRE XII.

ILLYRIE SUIVANT PTOLÉMÉE.

L'Illyrie, d'après Ptolémée, confine au septentrion avec les deux Pannonies; au couchant avec l'Istrie, selon une ligne qui de l'origine de la Save aboutirait à la mer; à l'orient elle était bornée par la Mésie, ou par le cours de la Save jusqu'au Danube, et par le mont Scardus; au midi elle avait pour frontière la Macédoine jusqu'à l'embouchure du Drin dans l'Adriatique. Nous ferons observer qu'il ne s'agit dans les délimitations de Ptolémée que de l'Illyrie barbare qui commençait à l'Istrie et finissait à Lissus, parce que l'Illyrie macédonienne s'étendait de ce point extrême jusqu'à l'Acrocéraune.

Ptolémée place sur le littoral de la Liburnie Alvona, Flavona, Tarsatica, l'embouchure du fleuve OEneus, Vescera, Senea, Lopsica, l'embouchure du Tedanum, Ortopla, Vepia, Argyrutum, Enona, Jadera (colonie), l'embouchure du Titius et Scardona.

Dans l'énumération des places maritimes le même géographe nomme Salone, colonie, Epetium, bâtie près de la rivière, qu'aucun écrivain ancien n'a indiquée (1); Reguntium, OEneum, l'embouchure du Naron; Epidaure, Risinum, Acrivium, Rhizonicus Sinus, Bulva, Ulcinium,

(1) *Xarnovritza* ou rivière des moulins. Voyez Fortis, *Voyage en Dalmatie*.

l'embouchure du Drilon et Lissus.

De tous les fleuves de cette contrée le plus connu est le Drius qui se décharge dans l'Adriatique; il prend sa source dans le lac Lychnidus, et reçoit dans son cours le Drin Blanc, qui coule des hauteurs du mont Scardus. Sur le versant opposé de la même montagne, on trouve la source du Drina, qui est le cours d'eau le plus considérable de la Bosnie, qu'elle sépare du sandgiak de Pristina, démembrement de la Servie. La Drina est le Brongos d'Hérodote. Nous aurons occasion de revenir sur ce sujet en parlant des Besses ou Bosniaques.

Les Japodes, poursuit Ptolémée, avoisinent l'Istrie. Au-dessus de la Liburnie, les Mazéens sont les peuples les plus occidentaux.

Il s'agit ici de la première Iapodie, qui se divisait en deux parties. L'une était voisine de la Carniole et du Timave, et s'étendait au delà de l'Istrie jusqu'à l'Arso, où commençait la seconde Iapodie, toujours au-dessus de l'Istrie jusqu'au golfe Flanatique. Les limites de ces divisions ne sont pas connues d'une manière précise.

Il serait difficile de déterminer le territoire qu'habitaient les Mazéens, qui paraissent cependant avoir fait partie de la seconde Pannonie. Les Azales qui étaient plus à l'occident que les Mazéens, les Cythni qui s'étendaient vers l'est, les Labietes voisins du Noricum, les Varciani, les Boei, les Coletiani, les Jasii et les

« dessus habitent les Comeni et
« dæi; plus loin on trouve les
« et les Sardiotes; au delà et en :
« dans les terres sont les Ducl
« Pirussa et les Scirtanes qui a
« la Macédoine. » Nous essayero
terminer l'emplacement de ces
des en rapprochant les données
de celles de Ptolémée, et nous c
rons l'Illyrie de ce dernier géogr
l'énumération des villes mari
des fle.

Ces villes maritimes étaient, Liburnie: Tedrastrum, Aruciatium, Stlupi, Curcum, Ausane: narca, Salvia, Adra, Arauzonsia, Burnum, Sidrona, Blanonporon, Nédinum. Pour la Dalma: detrium, Aleta, Hérona, Delræquum, Colonia Saloniana, : colonia, Enderum, Chiuna, Doczana, Scodra, Thermidana, : tum, Epicaria, Erminiacum.

Les îles adjacentes à la Liburnie: Apsoros, Crespa, une seconde / Curieta, Sulfinium, Curicum, SaArba et Colentum.

Pour les fleuves voisins de la tie, Ptolémée cite : Issa, TraPharia, Coreyra, Nigra et Meli qui donne pour la paralie Illyri quante-sept villes et quatorze fipales, dont quelques-unes coideux cités.

CHAPITRE XII.



des Oibemones. Dans cette délimitation territoriale, les Alates, les Scirtars, qui donnent leur nom au golfe des Scirtars, les Lopsi, les Vavarini et les Scirtars sont régis par le droit italien que les Fortinates et les Scirtars des villes du littoral (*oppida*), les Scirtars, qui forme la limite de la province : Alvona, Flavona, Tarsatica, Ortopula, Vegium, Argynum, Carinatum, Anona, Pasinus. Le Tediarius forme la limite de la province. Les Scirtars sont : Absyrtium, Arba, Gissa, Fortunata. En revenant au littoral on trouve Jadera, colonie de cent soixante mille pas ; à trente mille pas plus loin est Colentum, dont le Titus est de dix-sept mille pas.

Le même fleuve et dans la seconde lieue, Scardona s'élève entre la Liburnie et la Dalmatie, qui sont. On trouve ensuite l'antique des Turiotes et le fort de Taurin. Plus loin est le promontoire de la, ou selon d'autres la presqu'île de la dont la circonférence est de mille pas ; au delà se trouvent Trajan, cité romaine, célèbre par ses murailles ; Secum, où Claude établit une colonie de vétérans ; Salone, colonie à cent mille pas de Jadera et qui est dans sa juridiction une province divisée en trois cent quatre-vingt-décuries.

Le district des Sardiates comprend : Burnum, Andetrium, Tribulium illustrés par les armes ; il a pour ressort les Isséens, les Colentariens Sépariens et les Épétiniens ; ces provinces possèdent les châteaux de Lin et de Raitinium.

La même juridiction. Naronia colonie (*conventus seu judicarii fori*), à cent et douze mille pas de Salone à cent mille de la mer, est située sur un fleuve du même nom. Varron compte vingt-neuf cités dans cette province. De ces cités ou cantons ceux qui sont connus se réduisent aux suivantes : les Cérauniens, qui forment dix provinces ; les Daoriziens, qui en ont dix ; les Diates cent trois ; les Docléates trois ; les Deretiniens quatorze ; les Scirtars trente ; les Dindariens trois ; les Glanditiones quarante-

cinq ; les Malcomani (Comains noirs) vingt-quatre ; les Narésiens cent onze ; les Scirtars soixante et treize ; les Scirtars vingt-quatre. Les Verdéens, qui ravagèrent autrefois l'Italie, sont réduits à vingt centuries.

Indépendamment des peuples qu'on vient de citer, l'Illyrie fut jadis habitée par les Ozméens, les Parthinien, les Hémasiniens, les Arthites et les Armistes.

Villes et cités grecques, romaines et illyriennes. — A cent mille pas du fleuve Naron, on trouve Epidaure, colonie grecque. Plus loin sont les villes romaines ou habitées par des citoyens romains, telles que Rhizinum, Ascrivium, Butua, Olchinium, appelée autrefois Colchinium et dont les fondateurs venaient de la Colchide. On trouve ensuite le Drillo (Barbana ou Boiana), et l'on arrive à Scodra, ville et municipale, à dix-sept mille pas de la mer. Cette province renferme encore un grand nombre de villes grecques et de cités considérables, parmi lesquelles on peut nommer les Labéates, les Endéroduniens, les Sasséens, les Grabéens, les Illyriens proprement dits ou les Taulantiniens et les Pyrènes. Le promontoire Nymphæum conserve son ancien nom. Lissus (*oppidum*) municipale romaine est éloignée de cent mille pas d'Epidaure.

C'est à partir de Lissus que commence l'Illyrie macédonienne. Pline range dans la province de Macédoine les Parthéniens et derrière eux les Dassarètes. Sur le rivage de la mer on trouve Denda, municipale romaine ; Epidamne, dont le nom de sinistre augure fut changé par les Romains en celui de Dyrrhachium. On rencontre ensuite le fleuve Aoûsou *Æos* ; Apollonie, ancienne colonie des Corinthiens, située à quatre mille pas de la mer. Sur le confin de son territoire est le Nymphæum, qu'habitent les Amanites et les Bulliones, peuplades barbares. Sur le rivage s'élève Oricum, ville fondée par les habitants de Colchos. C'est à cette limite que commencent l'Épire et les monts Acrocérauniens.

Selon Pline, les îles disséminées dans le golfe Illyrique dépassent le nombre de mille ; il nomme d'abord Gissa, Pullaria et les Absyrtides dans le voisinage de l'Istrie ; puis vis-à-vis de Ja-

dera (Zara), Issa. Les îles qui appartiennent à la Liburnie sont nombreuses. . . (1). Les Céladusses. . . Les Trucones. Il est sans doute question des îles appelées Κρατισταί par Scylax, qui indique leur emplacement dans le voisinage de Pharos et d'Issa. Pline cite ensuite Bavo et Brattia, célèbre par ses chèvres et renommée aujourd'hui pour ses sardines et ses fromages; Issa, colonie romaine et la ville de Pharia. On rencontre plus loin Corcyre la Noire, où les Gnidieus ont fondé une ville; Melite (Meleda); les Elaphytes (Calamota et Giupana. Enfin, dans la mer Ionienne, ou plutôt à l'entrée de l'Adriatique est l'île de Sazon, à trois mille pas d'Oricum, distance beaucoup trop faible et que les hydrographes modernes, d'accord avec Scylax, évaluent au tiers d'une journée de navigation.

CHAPITRE XIII.

Pline en parlant d'Olchinium et d'Oricum leur donne pour fondateurs des habitants de la Colchide; cette question ethnographique, sur laquelle il ne s'arrête pas, nous a paru mériter quelque attention, ainsi que la qualification de barbares appliquée par cet auteur aux Amantes et aux Bulliones.

Le sens historique du mythe de Celtaus, Illyrius et Gallus, issus de Polyphème et de Galatée, peut se résumer dans l'idée d'une origine commune. Ainsi les Celtes ou Galates se seraient trouvés mêlés avec les Illyriens; et ces derniers,

de la Grèce. Ces contrées, au rapport de Strabon, étaient habitées par une multitude de peuplades d'origine galate donnaient le nom générique de Galates. Parmi eux étaient les Scordisques, Bastarnes, les Boïens, les Tauri, Japodes et quelques autres. Les Celtes de race gallique étaient mêlés à plusieurs points avec les Thraces Illyriens. Les Celtes nommés Celtae avaient leurs établissements non loin de Ségeste, le long du Noarus et de ses affluents. Les Celtes établis en Thrace occupaient le territoire entre la Save et le Danube. Ils étaient pour voisins les Mœsiens, les Triballes, les Dardaniens. Quant aux Japodes, on sait qu'ils étaient établis, à peu de distance de l'Adriatique, entre les Istriens et les Istriens; mais leur territoire tendait assez loin dans l'intérieur des terres.

Olchinium (Dulcigno), ainsi que Oricum, doivent, comme Pline l'indique, leur origine à une colonie de Celtes. Dans son histoire des colonies, M. de Rochette attribue la fondation de ces colonies aux Abantes, qu'il regarde également comme les fondateurs d'Amantia, et Argyrine, dont on retrouve les débris dans l'Acrocéraune; mais il a dû oublier que les établissements grecs (comme le prouvent les médailles publiées par M. Mellinger) ont été envahis par des peuplades de race celtique. C'est cette cause peut-être que Pline lui-même ne mentionne pas, afin de les distinguer des Celtes.

celui de la population des bourgs situés sur le bord de la mer, on en y comprenant les îles, un total de deux cent mille habitants pour toute la Liburnie.

Le territoire de la deuxième région livrée en 382 décuries, qui relevait de Salone. Or, la décurie se compose de mille individus; on aurait 382,000. Si l'on évalue à 12,000 le nombre de habitants de Scardona

Salone, à 3,000 ceux de Burnum, Isum et Tribullium, à 6,000 ceux des Iles Issa, Colentium, Lepari, etc., à 2,000 les forteresses de Lin et de Ratancum, on aura pour la région de Salone 423,000 âmes. Mais, chef-lieu de la troisième région (*tertiis conventus*) étendait sa juridiction sur quatre-vingt-neuf cités ou villages. En admettant en moyenne le chiffre conjectural de 8,000 individus par chaque cité, on aura un total de 792,000 âmes. Plinius, qui compte 540 cités dans la troisième région, est en accord avec le calcul de Varron; ce qui ne parait pas la diminution de population des contrées connues et l'absence de données certaines pour quelques-unes.

La quatrième région comprenait Épirus, Rhizinum, Ascrivium, Butua, etc., et Scodra, place considérable. On peut compter un grand nombre de villes dont les noms, ajoutés à ceux qui étaient pas présents à sa mesure. Ainsi il néglige de faire connaître les peuplades établies sur les rives du lac Labéatis, où s'élèvent en outre deux villes ou bourgades importantes : les Sassoi, qu'on croit

Monténégrins; les Docléates, les Érodoniens; les Grabéens, dont le Grabia rappelle le souvenir; les Scirtones, avec leur capitale Scirtiana, située à douze mille stades de Lychnidus, et qui fournissaient de nombreux soldats. Ces derniers, qui portaient les aigles des rois ou Albanais, occupaient les rives du lac Elbassan, l'Albanopolis de Strabon. Chiuna, que ce géographe appelle Doclea, était encore, au temps de George Acropolite, un canton important entre Croïa et Elbassan. Les rives du lac Sardia, chef-lieu de la nation

des Sardéates, se retrouvent non loin du lac Ricavatz, dont les eaux se joignent à la Zeta pour tomber dans le lac Labéatis. De ce dernier lac sort la Barbana (Boiana), fleuve magnifique, tributaire de l'Adriatique et qui n'est mentionné ni par Plinius ni par Ptolémée, quoiqu'il soit plus navigable que le Drin.

Quant à la population de cette quatrième région, on peut l'évaluer, d'après notre calcul approximatif, à 36,000 âmes pour le rayon d'Épidaure, du golfe Rhizonique et d'Olchinium (vieux Dulcigno), en admettant, ce qui existe encore aujourd'hui, que le rapport de la population des villes à celle de la campagne est comme 1 est à 5.

D'après un mémoire inédit, adressé à la cour de Russie en 1800, le Czernagora (Montenegro); l'Hertzégovine, la Prévalitaine, le Sandgiak de Croïa et une partie de celui d'Ochrida comptaient une population mâle de 80,000 âmes de vingt à quarante ans. Il en résulterait, en admettant un nombre égal de femmes, une population générale d'environ 525,000 âmes; mais, comme il ne s'agit ici que des chrétiens, qui formaient environ la moitié de la population totale, on peut admettre pour les chrétiens et les Turcs un total qui dépasse un million; en y ajoutant l'État de Raguse ou 50,000 âmes, on arrive à un chiffre de près de 1,400,000 individus.

Or, comme le royaume de Gentius, au temps de la conquête romaine, était beaucoup plus florissant que les contrées correspondantes ne le sont de nos jours, ce qu'attestent et le grand nombre des ruines et l'ancienne fertilité du sol, on peut sans exagération admettre que l'Illyrie des anciens renfermait une population de plus de trois millions d'âmes.

CHAPITRE XV.

ÉTAT POLITIQUE.

Avant la conquête de l'Illyrie par les Romains, les nombreuses tribus qui composaient cette contrée obéissaient à des chefs dont l'autorité ressemblait à celle des chefs de clan. Leur gouvernement offrait un mélange du régime

patriarcal et du régime guerrier, résultat des invasions fréquentes et des luttes d'établissement à établissement.

Cependant les Illyriens étaient moins incultes que les barbares proprement dits ; ils avaient eu des rapports fréquents avec les Hellènes avant le siècle de Périclès, et avec les Macédoniens antérieurement au règne de Philippe. Les Sarmates, les Celtes et les Gètes devaient être parvenus à un certain degré de civilisation lorsqu'au quatrième siècle de notre ère Ulphilas composait pour eux un alphabet et traduisait les textes sacrés.

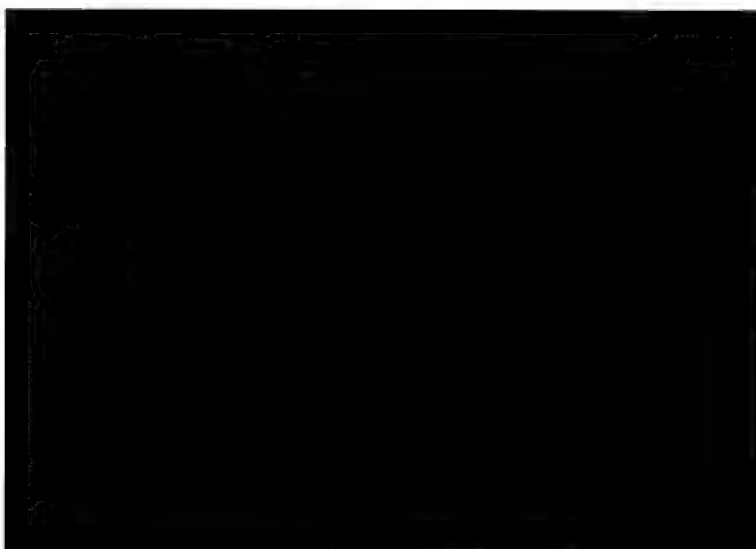
Sous la domination romaine, l'Illyrie eut à supporter tous les maux du système fiscal et oppresseur que les maîtres du monde imposaient aux nations vaincues. Cependant, comme on redoutait l'esprit inquiet et belliqueux de ces peuples, Rome, surtout sous les empereurs, leur accorda quelques prérogatives. Le titre d'*Italiens*, que reçurent diverses provinces de la Dalmatie, comportait l'exemption de l'impôt territorial et personnel et quelques prérogatives pour les ventes et autres contrats.

Le *jus municipii* conférait le droit de bourgeoisie romaine. Les villes honorées de ce privilège conservaient leurs lois et leur administration propres. Celles qui étaient agrégées à la cité romaine jouissaient du droit privé dans

sa plénitude et d'une partie politique. Leurs citoyens pouvaient exercer les magistratures de l'État et servir dans les légions. Ce dernier privilège était largement exploité par les Romains à l'époque où la liberté de l'Italie ne suffisait plus à recruter des armées.

La condition des peuples vaincus réduits en provinces n'en était que moins misérable et précaire. Les habitants perdaient la propriété des biens fonds, qui étaient vendus au domaine de l'État ; et ils payaient un tribut, signe de leur dépendance. De leurs magistrats, ils recevaient à Rome un commandant qui avait le droit de vie et de mort et dont les lois remplaçaient les lois du pays. Les différentes branches de juridiction se réunissaient entre les mains du gouverneur de la province.

Ce système d'absorption était complété par une fiscalité odieuse, différents emplois étaient brigés, autant d'empressement que les plus honorables. Tandis que ces causes exaspéraient les vaincus, portaient à la révolte, Rome souffrait de jour en jour par les exigences de sa corruption, et préparait avec elle l'avènement d'une nouvelle ère et le règne de la paix.



Au milieu des désordres de l'anarchie, l'Eglise ne perdait pas courage, et ses pasteurs désarmèrent plus d'une fois la férocity des barbares. Le pape Damase revêtit du titre de vicaire du saint-siège pour l'Illyrie orientale Asconius, archevêque de Thessalonique, à l'époque où les Goths étaient maîtres de la Macédoine. Il fallut composer avec les vainqueurs : Léon de Thrace céda aux Goths les territoires de Pantalía, Europos, Mediana, Petina, Berrhéa et une contrée désignée sous le nom de Scium. Selon nos conjectures, Pantalía était

— A cette époque l'Illyrie était en dix-sept provinces, savoir : 1^{re} et première et la seconde Norique ; 2^e première et la seconde Pannonie ; 3^e Valérie ; 4^e la Savie ; 5^e la Dalmatie ; 6^e la Moésie ; 7^e 9^e et 10^e les deux Dardanie ; 8^e la Macédoine ; 12^e la province d'Albanie ; 13^e l'Achaïe ; 14^e et 15^e l'autre Epire ; 16^e la Prétorienne ; 17^e la Crète. Dans le siècle de la Thrace fut annexée à cette province, qui s'étendait depuis le Danube jusqu'au Pont-Euxin, la Thracie, divisée en Illyrie orientale et occidentale. La première de ces provinces comprenait la Thrace, les Moesies, l'Hémus et le Rhodope ; la seconde se composait de la Macédoine, de la Thessalie, de la Grèce, de l'Epire, des deux Epires, des pays voisins proprement dits, des deux Dardanie et de la Pannonie.

dans le voisinage de la ville moderne de Priserendi ; Europos dans le diocèse de Grevno ; Mediana se trouvait probablement dans le Sandgiac d'Ochrida. Petini est encore connue sous le nom de Pekini, ou Pesch, érigée en métropole au treizième siècle et siège à cette époque de l'exarque d'Albanie. Berrhéa, appelée depuis Irénopolis, est la Verria des modernes. Scium correspond sans doute à la voïvodie de Soiak.

Vers la fin du cinquième siècle l'Illyrie donna deux maîtres à l'empire : Anastase, né à Dyrrachium, et Justin, originaire de Bederiana, ville située sur les confins de la Thrace. A la même époque, les Bulgares qui s'étaient montrés sur la rive droite du Danube en 486, reparurent de nouveau. Ils vainquirent Aristus, gouverneur de l'Illyrie sur les bords de la Zurta, qui est peut-être la Zibritza, affluent du Danube. C'est vers ce temps que la Pannonie inférieure prit le nom de Savie, parce qu'elle est traversée par la Save.

CHAPITRE III.

VOIES ROMAINES. — Il était de la plus haute importance pour les Romains de communiquer librement avec leurs provinces à l'est de l'Adriatique. Le sol de ces provinces est singulièrement favorable à la guerre défensive, et c'est seulement en échelonnant des forts qui commandent les passages difficiles, qu'on peut tenir en respect les populations belliqueuses, établies jusque dans

num, où il s'unissait à la grande route militaire d'Aquilée.

De Pola, au delà du cours de la voie romaine rencontrait A Tersatica (Tersatz), Segna, Ave Epidatium, Ancus, Ausane Elambetès, etc., villes ou bourgades tuées dans le pays correspondant Lika autrichienne, où l'on voit des colonnes milliaires. Elle se dirige ensuite vers la Narenta, par Billad Novas, ad Fusianas, et Big Biélopolié; de ce point elle se prolonge vers Narona, d'où en suivant l'Adriatique, elle traversait le Mont et l'Épire pour aboutir au Pélage.

Il y avait encore un embranchement qui partait de Trigium, pénétrait l'Hertzegovine, la Bosnie, la Serbie la Macédoine, et conduisait à Constantinople. D'autres routes, qui se rattachaient à la grande voie ouvraient des communications avec l'Esclavonie, la Croatie, le Banat Bulgarie.

On retrouve des vestiges de ce réseau dans les Alpes Bébiennes, le col de Zara, sur la Kerka vis-à-vis de Zadar; sur le mont Kremno, dans le district de Sébénico, dans le canton de Moskov et à Narenta.

Les routes appelées Royales appartiennent à une époque bien plus récente réunissaient la Dalmatie et la Hongrie. La première se dirigeait vers le sud-est, en passant par Murvi, Brissevo, elle longeait Possidarie

de l'Orient chrétien du D. Le qui ne borne à citer les églises de Danie, de la Serbie et de la ; mais on trouve des renseignements étendus sur les divisions religieuses de cette portion de l'Illyrie les recherches de l'abbé de Meville, qui a résumé les diverses sur les évêchés et archevêchés. Il se trouve dans l'exarchat de Macédoine, et d'Épire, l'Illyrie grecque, dont le siège, fondée au cinquième siècle, s'appelait *urbem* (Durazzo), et à laquelle attribue vingt évêchés suffragants. Il place dans l'exarchat de la méditerranée Sardique la métropole, avec deux évêchés. Dans la Thracie, sans désignation de métropole, il cite quatre évêchés. D'après la suite, on ne trouve dans la de Macédoine qu'un seul évêché, *Sigedunum*; dans la Dardanie de Scupi, métropole dont le siège est transporté, dans le quatorzième siècle, à Peshium, exarchat d'Albanie. La Prévalitine, qui relevait originairement de Diocèse, fut réunie à la Dardanie. Quant à la Dalmatie, elle était en quatre éparchies : Jadava avec trois suffragants; Spalatum relevait douze évêchés; qui en comptait sept, et Antium. Ainsi l'Illyrie occidentale avait soixante-trois éparchies ecclésiastiques.

CHAPITRE V.

rien, parvenu à l'empire, démembrant l'ancienne d'Illyrie; pour honorer de sa naissance, il voulut que de Justiniana prit le titre d'arche, et il rangea sous sa juridiction la Dacie méditerranée, la Dacie, la seconde Macédoine, la Prévalitine, la seconde Macédoine et une partie de la seconde Pannonie (1). C'est de ce prélat fut délogé de l'obélisque Thessalonique : « *In Dei om-*

nia, roi des Croates, avait épousé l'une des filles d'un dynaste slave appelé Istok, qui s'était uni à Beglenitz, sœur de son Justin, dont il eut Justinien. Nimanus confirme cette citation que prouvent à Lucari, et il s'appuie sur l'autorité de Théophile.

impotentis gloriam, et nostri nominis sempiternam recordationem. »

La Prévalitine avait Scodra pour métropole, et pour suffragant l'évêque de Diocèse; la Dardanie relevait de la métropole de Scopia (1).

CHAPITRE VI.

CHANGEMENTS POLITIQUES. — La Croatie et la Dalmatie, conquises par les Slaves sous le règne de Justinien, furent érigées en royaumes au commencement du septième siècle; en 872, le royaume des Dalmates devint la conquête des Serviens. Déjà, vers le milieu du sixième siècle, les Slaves avaient donné leur nom à une partie de la Macédoine. En 591, saint Grégoire écrivait à Jovius, préfet de l'empereur Maurice en Illyrie que les naturels s'étaient réfugiés dans les îles de l'Adriatique pour se soustraire à la fureur des Goths commandés par Élauphus. Cet ancien lieutenant de Bélisaire, qu'il avait trahi, s'empara de Mucar (Macarska) et de Laurenta, port de mer. Ce fut un temps de luttes partielles et d'événements négligés par l'histoire, qui passe sous silence jusqu'à l'héroïsme quand il se montre sur un petit théâtre et qu'il n'exerce aucune influence sur la marche des grands intérêts de l'humanité. Un peuple éprouvé par tant de vicissitudes, dans un pays tel que l'Illyrie, devait arriver à une forme de gouvernement en rapport avec ses instincts belliqueux et avec cette indépendance si naturelle à l'habitant des montagnes.

CHAPITRE VII.

RAGUSE.

Raguse républicaine fonda sa domination sur ces rivages tant de fois conquis et jamais soumis au joug.

Les Épidauriens s'étaient placés sous la protection de Rome dès l'an 168 avant notre ère, comme l'attestent des mar-

(1) Le géographe d'Anville est dans l'erreur lorsqu'il prétend que Justiniana prima est la Giustendil moderne. Cette dernière ville correspond à la Justinopolis des Byzantins; Justiniana fut surnommée Achrida par les Bulgares, et qualifiée, de même que Constantinople, du titre de Nouvelle Rome.

bres conservés à Ragusa Vecchia dans le palais du gouvernement. On ignore à quelle époque cessa le patronage du sénat sur l'Enchélie; et quant à la fondation de Raguse, il n'est pas moins difficile d'en déterminer la date précise. Quelques historiographes indigènes ont reculé de plusieurs siècles l'établissement de Raguse, dans l'intention sans doute de lui donner un droit d'aînesse sur Venise. Ce qu'on peut accorder aux chercheurs intéressés d'origines, c'est que deux siècles et demi avant notre ère il existait au même emplacement quelques huttes de pêcheurs. Quand cet établissement valut la peine d'être nommé, on l'appela LAUS (escarpement), comme on nommait LAVASI, LABASI, LABEATÆ (montagnards) les habitants de la partie montueuse de la Prévalis, dont Scodra était la capitale. L'appellation primitive subsista longtemps. En effet, on lit dans les brefs des papes postérieurs à l'an 1,000 de J.-C., les noms de LAVUSA, LABUDA, LABUSÆDUM, et on les trouve confondus avec ceux de Ragusium, Rhagusa dans les archives de la république.

Paulinir, ban de Bosnie, et né à Rome, revenait pour succéder à son père : il aborda au port de Gravosa (Sainte-Croix). Accueilli favorablement par les habitants, il fit, dit-on, bâtir un fort sur le rocher nommé Laus, au lieu où s'élève le monastère de Sainte-Marie; on lui attribue également la fonda-

fut sur le point d'être consumée par incendie et qu'à la prière de saint Paul les flammes s'arrêtèrent avant d'avoir dévoré les quatre cinquièmes des édifices; elle ajoute qu'en mémoire de ce miracle la seigneurie invita deux ragusais, établis dans l'île de Di (Tremiti), à venir fonder un mor dans l'île de Lacroma.

Le onzième siècle est marqué dans les annales de Raguse par les priques Guillaume, roi de Sicile, et Ladislas, roi de Hongrie, accor à la république. A la même époque on bâtit la partie septentrionale de la ville; la bourgeoisie et les artisans furent distingués en confréries de Antoine et de Saint-Lazare. Le e l'État portait le titre de prieur. Il eut un traité de commerce avec le voïvode de Serbie, et fonda à Berat (Nandor Alba) une factorerie qui fut encore florissante au douzième siècle. La république établit des relations commerciales avec Constantinople. Ses principaux comptoirs étaient Séraglio, Bazar, Belgrade, Vidin, Bulgarie, Andrinople : ses spéculateurs y avaient seuls les mines d'or et d'argent de la Bosnie et de l'Albanie.

Comme Venise et comme toutes les autres républiques maritimes, Raguse était essentiellement commerçante; elle se subordonnait à ses spéculations les relations de sa politique; aussi la République fut-elle simultanément alliée aux croisés de la grande croisade d'Occident et aux Sarrasins; entretenant des ra-

l'ambassade à Dragotin, le roi de Serbie vint à Raguse, s'y fit ouvrir au couvent de Debarz, le roi de Serbie à son frère.

7. Raguse venait d'échapper et qu'un de ses patriciens, d'ailleurs, avait tramé contre les li-
zant; elle avait heureusement attaqué des Vénitiens et des

pendant, affaiblie par une et voyant les marchés de
runés à son commerce, elle
pape, qui lui permit de tra-
ces infidèles. La seigneurie

se serait passée de cette au-
voyait des députés au soudan
ni qu'aux émirs de Phénicie
s d'Iconium. Le point impor-

se venait de conquérir l'Asie
sultan, flatté de l'hommage
s, leur accorda un traité de

et un serment qui les recom-
ment lieutenant Evren pour
concernait les factoreries de
établissements dans la Roumélie.

se furent confirmés en 1372
, et l'État de Raguse cessa
té par les Sarrasins.

si de Sicile, conféra aux Ra-
lettres patentes, en date de
ranchises entières dans ses

les ambassadeurs de Char-
France, de Louis, duc d'An-
s de Milan et de Savoie vin-
re le sénat de négocier le
raisonniers faits à la bataille
; afin de reconnaître le désin-
des patriciens qui refusèrent
ceats qu'on leur avait offerts
mnité pour leur interven-
se, le roi de France leur ac-
ondes immunités commer-

Raguse renouvela les capi-
lui assuraient la protection
deux ans après, elle envoyait
Bâle les sénateurs Martolo
aurent Sorgo, qui reconnu-
raient de Rome; mais son
e de fait s'abritait sous cette
lité.

que avait à peine réparé les
la peste qui ravagea l'En-
14 lorsque Amurat II, pour-

suivant son beau-frère George, despote
de Serbie, intima au sénat l'ordre de
lui livrer son ennemi, qui s'était réfugié
à Raguse. L'armée ottomane était sur
la frontière; cependant le sénat répondit
à la sommation du sultan par un refus.
On rapporte qu'avant de se retirer Amu-
rat, parcourant du regard les rochers
du mont Saint-Serge, s'écria : Un État
qui respecte à ce point les lois de l'hos-
pitalité ne saurait périr ! Jacques Sorgo,
assisté d'Etienne Benessa, qui furent
députés vers lui, obtinrent sans peine la
continuation de la paix.

La seigneurie n'avait point encore sti-
pulé avec la Porte ottomane que les ports
et le territoire de l'État seraient consi-
dérés comme neutres, quand elle donna
asile à quelques familles grecques de
Constantinople, après que cette ville eut
été prise par Mahomet II. Elle n'en ac-
corda pas moins une généreuse hospita-
lité aux Lascaris, aux Comnène, aux
Cantacuzène, qui cachaient encore sous
la pourpre les misères de l'exil. Raguse
s'honora également par l'accueil qu'elle
fit à des savants tels que André-Jean Las-
caris, Démétrius Chalcocondylas, Em-
manuel Maraulos, Paul Tarcagnote,
père de l'historien Jean, sans parler
d'une foule d'écrivains distingués, qui
répandirent le goût des lettres dans
l'Occident.

Vers la fin du quinzième siècle, des
marchands ragusais fondèrent plusieurs
monastères en Serbie, à Tricla en Thes-
salie, à Serrès en Macédoine. En 1490,
Pierre de la Bantella, de Florence, éta-
blit à Raguse des fabriques de draps et
autres étoffes de laine. Peut-être le
commerce eût-il fait de Raguse la rivale
de Gènes et de Venise si l'aristocratie
n'avait cru déchoir en s'y livrant.

Vassale de Rome et de Constantino-
ple, Raguse supportait plus impatiem-
ment la suzeraineté des Vénitiens. Tous
les trois ans le capitaine général du
golfe Adriatique abordait au port de
Sainte-Croix, et recevait une coupe d'ar-
gent en mémoire des droits que le pa-
villon ragusais payait autrefois au Doge.

C'était un jour néfaste pour la no-
blesse de Raguse que celui où un des
patriciens, assisté de deux secrétaires,
de quelques estours ou huissiers et
d'une suite de valets, s'embarquait sur

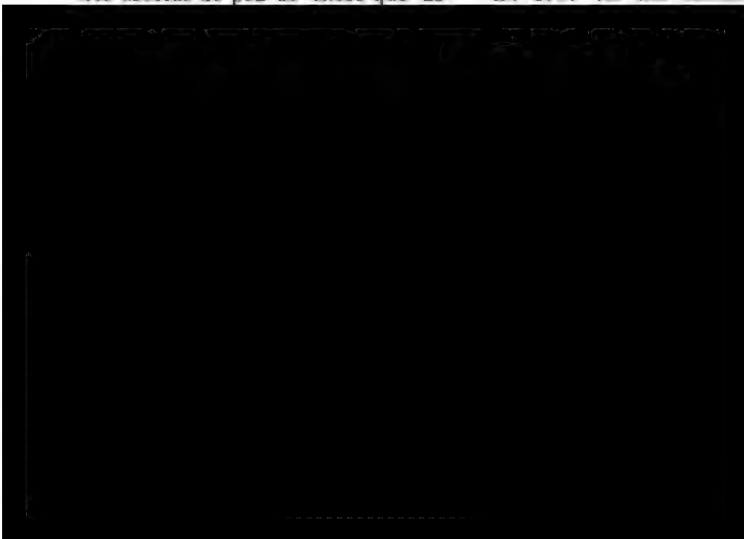
une humble chaloupe pour se rendre à la galère du *Capo di mare*. On l'y attendait, suivant l'étiquette, les rames hautes, les soldats sous les armes, et la tente dressée sur le tillac. Le sénateur de Saint-Blaise, en simarre, et le bonnet carré à la main, après avoir été salué de la voix et au son des instruments, était conduit à l'entrée du château de poupe, où il était reçu par l'amiral vénitien. Après le compliment d'usage, il offrait la coupe et quelques provisions de bouche, et prenait une tasse de chocolat; cette cérémonie finie, il se retirait.

Le consul prévôt qui occupait le poste de Raguse en 1760 donne sur les mœurs de ces républicains les détails suivants : « La république, c'est-à-dire ceux qui la gouvernent ne souffrent pas volontiers les étrangers de quelque distinction, tels que consuls et négociants, parce qu'ils se voient obligés envers eux à des ménagements et à des égards qu'ils n'ont pour aucun de leurs sujets. L'orgueil des nobles, qui fait tout plier sous leur autorité, s'offense d'être tenu à observer certaines convenances à qui n'est pas de leur caste, ce qui pourrait les déconsidérer aux yeux de leurs esclaves. Le commerce fait par les étrangers leur semble un empiétement sur leurs spéculations quand il sort de leur sphère, parce qu'ils craignent toute concurrence, même éventuelle. Dans leur système exclusif ils préférèrent être maîtres absolus de peu de chose que de

« rien de mieux à espérer qu'« inconnus. »

En effet, à l'époque où la France portait es jugement république était en pleine et la guerre qui éclata, en 1791, la Russie et la Turquie ébranlèrent la ténacité de la ténacité politique. Orlof, qui avait vu les mouvements insurrectionnels en Grèce, somma l'État de Raguse à la protection du sultan contre l'impératrice Catherine. Les gros bâtiments dont on disposait pour accepter les conditions d'un armistice de consentir à l'établissement d'une Eglise grecque (1). En cas de refus, le général menaçait de bombarder la ville. Dans cette extrémité, le sénat de Raguse, sous Louis XV, et une ambassade française fut envoyée à Versailles. Mais, en attendant, le cours de la France, on s'occupait de renforcer les moyens de défense. La république disposait de quatre cent cinquante quarante seulement étaient sur affût. Les magasins ne contenaient que seize quintaux de poudre et mille boulets. Elle pouvait armer mille miliciens; mais ces hommes, armés, étrangers à la discipline, n'auraient pu opposer à l'ennemi qu'une faible résistance : la seule ressource était à l'aristocratie, c'était d'armer la république mais cette mesure extrême répugnait à l'orgueil patricien; on avait donc éloigné le général russe en lui offrant cent mille sequins d'or.

En 1797 les îles Ioniennes



réduisant la France à ses limites, rendraient à l'Autriche le d'Illirie. C'est ainsi que la France, en balançant l'une par l'autre des cabinets de Vienne et de Paris, sur les provinces Danubiennes, a mené la Turquie d'une ruine à l'autre.

LE GOUVERNEMENT. — Le gouvernement consistait en un grand conseil composé de nobles âgés de vingt ans, dont les noms étaient inscrits sur un registre appelé *lo speschio*. Ce corps unique, d'où sortaient les autorités, se réunissait une fois au 1^{er} décembre, sous la présidence du recteur ou chef du pouvoir pour procéder à l'élection des membres. Le nombre voulu d'électeurs était par autant de boules de bois noires. Le

recteur tirait une de ces dernières et cette année son droit électoral était déterminé par le sort. Ce n'était pas de blessant, mais elle portait sur les plus capables. Le conseil ainsi constitué, le choix des magistratures avait lieu au scrutin à la majorité absolue des suffrages. La même assemblée sanctionnait les lois, délibérait sur le rapatriement, exerçait le droit de naissant des dettes et créances et décidait les questions de guerre, questions qui ne se posaient que bien rarement, si ce n'est lorsqu'il s'agissait de quelques-unes contre les Monténégrins et les Turcs.

La session du grand conseil, ou assemblée publique passait à la *regatta*, composée du recteur, des membres du petit conseil, des juges de la ville, de douze juges ou criminels, des trois membres du conseil des fabriques de laine et des conseillers. Ce corps réunissait les contributions, jugeait les affaires criminelles en dernier ressort, les ambassadeurs, les officiers, les gardes de l'arsenal, les soldats, les receveurs des deniers. Le conseil s'assemblait pour délibérer sur les différentes branches du service. Le pouvoir exécutif était le conseil, dont le titre avait remplacé

celui de prince et de comte depuis l'année 1828. Ce magistrat avait d'abord été revêtu d'une grande autorité; mais, quelques-uns d'entre eux ayant abusé de leur pouvoir, on jugea prudent d'y mettre des bornes. Au commencement de ce siècle ses attributions se bornaient à juger les causes minimes, à recevoir les ambassadeurs, à présider le sénat, composé du grand et du petit conseil, et ces deux corps séparément; à apposer le sceau de l'État sur les décrets publics. Il gardait en outre les clefs de la ville, des places fortes et châteaux de la république; enfin il convoquait les assemblées, où il avait le simple droit de vote. Ses fonctions expiraient après un mois d'exercice, et durant ce temps il recevait par jour 4 francs 40 centimes et douze langues de bœuf. Il est probable que ce haut fonctionnaire était forcé d'y mettre du sien pour les frais obligés de représentation. En cas d'empêchement motivé, le recteur était remplacé par le doyen du petit conseil. À sa mort, on fermait les portes de la ville, et les grands de l'État portaient son corps sur leurs épaules jusqu'au lieu de la sépulture.

Le bourdon de Raguse sonnait pour convoquer les différents ordres; une cloche de moindre dimension appelait le petit conseil à ses séances; enfin, une troisième avertissait la bourgeoisie de se rassembler lorsque le recteur sortait de ses fonctions; car elle avait le droit de l'accuser et de contrôler ses actes. Les cloches des classes privilégiées ne laissaient rien à désirer; mais depuis un nombre d'années celles du peuple n'avaient plus ni corde ni battant.

Cinq provéditeurs étaient chargés du maintien des lois, des édits, de la conservation des chartes de la république et des testaments. Leurs fonctions étaient annuelles et leur donnaient le droit de prétendre au rectorat, dignité qui offrait douze vacances dans le cours d'une année.

L'oligarchie de Raguse se divisait en deux partis rivaux, l'un appelé la *Sorbonne* et l'autre la *Salamanque*. Les noms de ces doctes corps n'avaient rien de commun avec les prétentions de ces patriciens; mais la dissidence qui régnait entre eux n'en était pas moins réelle.

En 1667, un tremblement de terre fit écrouler la chambre du conseil, et ensevelit sous ses ruines une partie des sénateurs, que l'on remplaça par des citoyens d'une noblesse moins ancienne : de là une démarcation entre les anciens et les nouveaux. Les premiers composaient la Salamanque, et les autres la Sorbonne. Il en résultait des altercations fréquentes, et les mariages entre les deux castes n'auraient pas soulevé des difficultés plus sérieuses au temps des privilèges féodaux. Les clients, les valets et jusqu'aux serfs s'associaient aux prétentions de leurs maîtres, de sorte que toute la ville était Salamanque ou Sorbonne.

CHAPITRE VIII.

USAGES ET COUTUMES.

Les nobles ne portaient aucun signe distinctif, si ce n'est une robe de juge ; à l'église, au spectacle et dans les lieux publics les places d'honneur leur étaient réservées. Leurs femmes, *Gentil-donne Ragusee*, sortaient en chaise à porteur armoriées, et s'asseyaient au premier rang dans les réunions.

Le recteur sortait en cérémonie pour assister aux processions et aux fêtes publiques, que l'almanach signalait scrupuleusement ; ainsi on y lisait : *Oggi sua Serenità si porta al Duomo* (Sa sérénité se rend aujourd'hui à l'église). Le recteur, vêtu d'une robe rouge, doublée de peau de lièvre, et précédé d'un

et lorsque ces dernières étaient che. Alors on daignait leur accorder les honneurs du tabouret.

Après la citadinanza de premier qui était la seconde de l'État les armateurs, les marins et le Ces derniers étaient chargés de défendre ses capitulations villon à l'étranger. Cette bour composait la partie la plus plus probe de la population pendant la moins privilégiée. Les femmes n'avaient place terre, et le tabouret chez les nes ne leur était point accordé

PAYSANS.—Quant aux paysa condition était celle des serfs et de Russie, on les considérait bétail dont la valeur moyen quatre cents francs par tête. heureux n'étaient plus, il est duits au marché ; mais on le nait dans la vente des terres. les Vénitiens ont longtemps cet infâme trafic.

CIVILISATION. — La civil Raguse était tout ce qu'elle po dans un pays où les hommes mieux que les institutions. I la presse y était presque nul ; e des esprits, circonstrite par intrigues de l'aristocratie, ne mandait pas davantage. Cepe remarquait parmi les nobles hommes d'un vrai mérite : les ligieux, qui ont donné aux siet lettres les Banduri, les Bosco

les moralistes se rencontrent dans les pays à esclaves : rage même, qui s'est prouvée multitude de rencontres, est devant les rigueurs du mal-Ragusaïs fait trembler d'un mot le paysan albanais qui sur vingt têtes, et que des remuements avec les Monténégrins et familiarisé avec les périls. Ce dernier n'ignore son droit arbitraire : cependant se brave et fort s'incline sous son, et met son héroïsme à singulier effet de l'habitude, comme une vertu de l'abjection-réflexions rappellent un trait de l'histoire ancienne, celui de se qui, ayant vaincu leurs malices à la main, rentrèrent dans l'aspect du fouet, instrument même servitude (1).

— La police municipale de occupait plutôt de réprimer les de les prévenir. Les églises : au culte étaient des lieux de pour toutes les classes, au ger de la santé publique. La

patronage était le grand moyen le peuple, et son principe était ité des usages. Les artisans choisissaient pour apprentis de jeunes qu'ils traitaient comme leurs pro- Cette conduite faisait bientôt ains- gens leur famille d'adoption, sent sans peine les mœurs grossières natale. Ils s'établissaient presque le pays, remplissaient les vides session périlleuse de la marine le l'Etat, et l'éducation qu'ils se les transmettait à la vie civile ts à l'obéissance.

al, les domestiques étaient égale- utés parmi les tribus dalmates. es maisons on célébrait par une mille l'époque où une servante mpli la dixième année de son conviés lui faisaient alors quelque quel sa maîtresse ajoutait un Ainsi dotée la jeune fille avait le tablir ou de rester avec ses maîtres. raier cas, elle recevait au bout de mées des gratifications plus consi- eux qui se plaignent de ne pou- r de domestiques fidèles et dé- sient essayer de ce moyen.

ville n'avait ni fours ni boucheries : on apportait de la campagne la viande et le pain; et quand le mauvais temps empêchait les paysans de se rendre au marché, on vivait de biscuit et de salaisons, comme à bord d'un vaisseau. Les caves y sont peu favorables à la conservation des vins; le seul qui ne perde point est le malvoisie; les fontaines n'offraient pas toujours une eau saine et limpide. L'approvisionnement n'avait rien de régulier; tantôt la place était couverte de gibier et de plantes potagères, parmi lesquelles se distinguait une espèce de choux dont les habitants sont très-friands, et qu'on devrait essayer d'acclimater en France; tantôt le marché était entièrement désert.

La république en se mettant sous la protection de la Porte-Ottomane avait eu surtout en vue de se faire un appui contre les Vénitiens. Aussi elle avait cédé au Grand-Seigneur les positions de Klék, au nord-ouest de son territoire, et celle de la pointe d'Ostro à quelque distance de Cattaro. Ce territoire ainsi réduit avait une étendue d'environ trente-cinq lieues de littoral du N. O. au S. E., sur une profondeur qui variait d'une lieue et demie à une lieue jusqu'à la frontière ottomane.

CHAPITRE IX.

DIVISION EN PROVINCES.

Cette lisière était partagée en huit provinces : Raguse avec ses faubourgs, ses jardins et quelques plantations d'oliviers formait la première. La capitale n'avait pour défense qu'une garnison de cent mercenaires mal vêtus et plus mal armés, dont le chef portait le titre de *général de terre*. Il était nommé par le roi de Naples, et touchait par jour une solde 1 franc 50 centimes. Sa propre demeure eût été difficile à défendre; c'était uneasure tombant de vétusté. Il ne paraissait guère en public avec les enseignes de son grade que le jour de S. Blaise, dont on solennisait la fête par le simulacre d'une petite guerre. Les Ragusais, jaloux de leur liberté, ne permettaient à la force armée que d'avoir des hallebardes et des mousquets sans batterie et sans balonnette.

La population de cette ville était d'environ quinze mille âmes.

Canali tenait le second rang parmi les provinces. C'était la plus étendue, la mieux cultivée et la plus riche après Raguse. Elle se prolongeait depuis Cattaro jusqu'à Ragusa Vecchia. Deux princes de Servie, Hranich et Radoslas Pavlovitch, avaient vendu, en 1427, à la république ce territoire, qui comptait dix mille habitants.

Après Canali venait en troisième rang Ragusa-Vecchia (Ragusella Vieille), dont le chef lieu était bâti sur les ruines d'Epidaure, et pouvait avoir deux mille habitants.

Breno, quatrième province, serait remarquable par sa situation pittoresque si quelque végétation égayait sa vallée pierreuse. Cependant une rivière l'arrose, et l'œil s'y repose sur quelques maisons de campagne assez riantes, surtout dans la partie appelée Sabreno. Des villages suspendus au flanc des montagnes qui avoisinent le Czernagora, le mont Saint-Serge, le village de Bel-Langue et partout des rochers, tel est le paysage qu'offre cette partie de l'Enchélie. Mais une vallée dont les voyageurs viennent admirer les sites sévères et pittoresques, c'est celle que parcourt l'Arion, fleuve souterrain, qui sort du mont Bergat, dont ses flots ont miné la base. Les sondes de ce canal profond permettent aux plus gros vaisseaux de ligne d'y pénétrer. A certaines époques de l'année, on entend un

Slano, qui est la cinquième province, renferme six mille ha. Stagno, la sixième, en compte Janina, placée plus avant dans qu'île, cinq mille, et Tarstenitza la dernière, environ trois mille.

ILES. — Les îles de la république maient quatre comtés, savoir Méléda, l'ancienne Mélite, chefbino Poille, où aborda S. Paul, fut appelé à Rome pour comparer César. Les érudits du pays trent les ruines d'un palais ci par Agéailas, que Sévère avait dans cette île. Nous laissons à le soin de vérifier ce point hist L'air de Méléda est doux et sal séjour en est agréable; et, mal ces avantages, la population ne d pas onze cents habitants.

Agosta, hérissée de montagnes vertes d'arbrisseaux, d'oliviers et gnes, a une population de deux âmes. La navigation et la pêche sardines sont les ressources principales des Agostains. Giupana l'ancien ris de Plinie, célèbre par la victoire que Vatinius, lieutenant de remporta sur la flotte de Pompée, compte que huit cents paysans, occupent de la culture des oliviers. Elaphytes (*Isole di mezzo*) ne dépasse pas le même chiffre. Ainsi, en 1811, la population totale de la république de Raguse se montait à environ dix quatre mille âmes pour les huit provinces et les quatre comtés. C

LIVRE TROISIÈME.

ILLYRIE MACÉDONIENNE.

CHAPITRE I^{er}.

ALBANAIS.

macédonienne, au moyen âge, et des deux Épires; au milieu des révolutions qui ont bouleversé le littoral adriatique, sa population a conservé son type national, ses traits physiologiques primitifs.

L'énigme des origines s'est présentée à l'historien, c'est lorsqu'il a voulu remonter à la source pour mettre sur les traces de ces premiers temps ouvrent une vaste aux conjectures. Les

Slaves ont exercé sur les Albanais une action continue; plus tard ils ont à moitié soumis; mais, à toutes ces vicissitudes, c'est resté lui-même. On dirait qu'il n'a pas les rangs de l'étranger que ses instincts guerriers, et lui-même il se défendrait lui-même. L'irrégularité des traits des Albanais, la beauté de leurs proportions, l'élément d'une race caucasienne, le mélange.

rudits, renonçant à déterminer l'origine, ont supposé qu'ils étaient d'origine ioniennes. Quelques auteurs ont descendus des Colches. Dans l'antiquité, vers le temps de l'exil de Jason dans la Colchide, une partie de ce pays aurait fondé (Dulcigno) sur les côtes de l'Épire, et se serait confondue tard avec les habitants du pays qui les accueillirent ou se virent obligés de laisser fonder l'un éta-

blir une longue suite de siècles, jusqu'à ce qu'il soit devenu la scène de l'histoire, et que leur nom se trouve à propos de quelque événement étranger. Thucydide,

en parlant de l'expédition de Sitalces contre Perdices, rappelle leur existence. Il indique Doberus (Dibra) comme le lieu où se rassemblaient ces peuplades barbares, pour se jeter de là sur la Macédoine-Transaxienne. Ptolémée nous montre les Albanais établis au nord du fleuve Scombi (Tobi), habitant la ville d'Albanopolis (Elbassan), où leur postérité s'est maintenue jusqu'à nos jours. Il place les tribus des Skertones (Schypétars) vers la frontière de la Macédoine, près du lac Labéatis, aujourd'hui Balta. Pline donne à ce même peuple, qu'il divise en douze tribus, le nom de Scyrtari, qui lui est resté et qui désigne la race albanaise. Cet auteur place dans leur territoire Colchidium. Parmi les tribus, il cite les Colentini, les Separi, les Epetini et les Grabæi (Grabia, dans la haute Albanie).

Ils paraissent avoir été quelquefois confondus dans la désignation générale de Scythes. Anne Comnène s'exprime ainsi : « Ce fut par un Scythe aussi léger que Mercure qu'Alexis, duc de Dyrrachium, fit part à l'empereur du débarquement de Boémond en Illyrie.... les Scythes, commandés par Cantacuzène, qui étaient campés sur le fleuve Charzane (Apsus), commencèrent l'attaque contre les Français (Normands). Ce n'étaient point des nomades vivant sur des chariots... » Magius Patavinus, en déclarant leur origine asiatique, les nomme *enfants du Caucase*. Depuis longtemps déjà Aeneas Sylvius avait émis la même opinion. Nous ajouterons qu'il existe des homonymies assez nombreuses dans les appellations des peuplades albanaises de l'Illyrie macédonienne et de l'Épire, et dans celles qui appartenaient aux tribus établies jadis entre le Palus-Méotide, la mer Caspienne et les contrées qui s'étendent depuis le Pont-Euxin jusqu'à l'Ar-

ménie. Le peuple que les Européens nomment Albanais, et que les Turcs et les Arabes des régences barbaresques désignent sous le nom d'Arnautes, se donne la dénomination nationale de Schypétars. Il forme quatre grandes familles, qui ont toutes la même origine, ce sont : les Guègues et les Mirdites, les Toxides, les Japis et les Chamides. Sans trop forcer les analogies, on peut reconnaître dans les Guègues les Gosks ou Gogs des géographes arméniens. Les Mirdites rappellent les Mardaïtes, expression qui, dans la langue schype, comme dans le persan moderne, signifie les *Braves*. Les Toxides ou archers seraient les Lezgisdans ou Sagittaires de la mer Hyrcanienne; les Chamis de la Thesprotie une colonie de Schumiks asiati-ques, et les Japis de l'Acrocéraune une tribu dont on retrouve l'homonyme sur la côte voisine de l'Italie. Chacune de ces quatre divisions formait d'autres ramifications, dont nous parlerons plus tard.

CHAPITRE II.

LANGUES.

De même que les dialectes établissaient une distinction ethnographique chez les anciens Grecs, ainsi l'on divise les Albanais par langues.

La première ou guegaria s'étend depuis Budua, frontière de Cataro jusqu'aux limites de l'Hertzégovine, en contournant le Monténégro; et de l'orient au

phages); les Dardes (nomades lascéniens ou Colentini, et les I qui sont une horde de brigaciens.

A l'orient et au nord du Zabitent les Poulati, les Chôti, les les Castrati, les Bogous, les S Soanes; les Pascoli ou Koll Scodrans, les Panani. Enfin de séparation entre les rivières lent dans le lac Zenta et les du Drin est peuplée par les mission catholique dont l'évêque par le saint-siège a sa résidence.

Telles sont les principales la guegaria, dont les noms s vent dans quelques parties du

CHAPITRE III.

MIRDITES.

Les Mirdites ou *braves* for deuxième division de la langue et font la majeure partie de la p du Sandgiac ou drapeau de Cr peuplade, fidèle aux usages de et soumise à l'Eglise romaine, ainsi dire inconnue à l'Europe toriens de Scanderbeg n'ont nommé ces guerriers tant de queurs d'Amurat. On les trouve indiqués sur quelques cartes. cins de Loretto, qui sont les spirituels, continuaient de l sans s'occuper de leur origine histoire. Cependant les recherches scientifiques et profondes d'un

au nord desquels sont établies les schythes des Spanai (peut-être asiatiques) et celles des ne ou Tavasbars. Ainsi, au sud des Mirdites se trouvent de nombreuses peuplades de Schypétars, nonymes qui rattachent aux des nations Mardaïtes, d'origine.

La complète de monuments et la ne permet point de déduire de l'arrivée des hordes en l'Illyrie. Aux septième et dixième siècles de notre ère, Anquetil est les retrouver dans le Libard Justinien Rhénocète le mille de ces guerriers qui, se transportèrent à l'extrémité de son empire, dans de l'Illyrie qu'ils habitent.

Les Mirdites, dont Oross ou la capitale et la résidence de comprend les affluents de du Mathis ou Madia. Dans les savages habitent les Latzi ou mingrélienne, les Sumarekhi dont le nom rappelle le couplade de la vallée du Tanout les derniers rameaux de l'époque, en allant vers le lac

derbeg et par quelques chroniqueurs des derniers temps de l'époque byzantine. En suivant toujours la trace des analogies appellatives, nous signalerons dans le Musaché les Moskhes et une ville appelée Moskhopolis par les Albanais, et Voskhopolis par les Valaques du Pinde. Nous ajouterons qu'au sud de cette région on rencontre le canton de Gheortcha, nom qui rappelle les Géorgiens de l'Ibérie.

CHAPITRE V.

La Iapouria forme le pays de la troisième langue. Les Albanais lapides descendraient-ils des lazyges, dont les traces se perdent, après leur marche vers le Pruth, où ils paraissent s'être mêlés avec les Daces et les colonies romaines qui, sous Trajan, fondèrent la ville d'Iassi? Cette conjecture est combattue par l'autorité de Magius Patavinus. En face de la Iapygie d'Épire, et en vue de l'Acrocéraune, on trouvait sur le continent de l'Italie une appellation toute semblable, et, selon l'écrivain que nous venons de citer, les Italiotes de cette contrée auraient été les ancêtres des Épirotes surnommés Albanais, les uns et les autres tirant leur origine des anciens Albans, sortis de la Colchide.

CHAPITRE IV.

La toxaria, ou toxaria, forme la langue de l'Albanie. Les historiens de l'Empire rapportent que Bant la résistance des Scythes vari, fit massacrer leurs porta une partie de leur territoire (Thessalonique) dans la, et sur les bords de l'Axius. Amurat en forma des colonies dans le voyage en Perse n'étant arrivé dans la Minerva une peuplade nommée qui établit une conformité de dénomination avec celle du moyen Albanie, et qui une tribu de porteurs d'arc et de l'Étil.

La capitale ou plutôt le chef-lieu de la contrée, qui forme le Mucica regio). Ce mot se trouve par les historiens de Scan-

Il ne sera pas hors de propos de rapporter ici l'opinion de Duplessis, historien de Scanderbeg : « On dit que les « Épirotes qui sont aussi parlés Albanois, « descendent jadis de ces nobles et anciens peuples d'Italie, qui pareillement « tindrent certaine partie de la Colchide : « de laquelle quelqu'un disoit que le langage albanais, ou épirotien fust dérivé ; « peut-être selon mon jugement, ne seroit-ce à lui mal opiné : attendu que « Strabon a écrit qu'il y a là seize langues « en usage : joint aussi que le pape Pie II, « homme très-docte en droits divin et humain, et aucuns modernes qui ont « suivi Troge Pompée, sont presque de « cette opinion. Et de fait dit Troge « Pompée que la source des Albanois « est d'origine italienne, assurant que « les Albanois suivirent Hercule au partir d'Italie, après avoir tenu pendant « un espace de temps les troupeaux de « Gélyon par lui amenés en cette province, alléchés de la fertilité des her-

PROVINGES DANUBIENNES.)

« bages. De ceux-ci sont issus les Albanais, desquels parti fait sa demeure
 « au Péloponèse, parti en Macédoine,
 « Albanie ou Épire. »

L'assertion de Trogue Pompée, vague comme toutes celles qui se rattachent à l'époque héroïque, prouve du moins qu'une tradition ancienne faisait remonter à plus de douze siècles avant notre ère l'établissement des lapides dans l'Épire.

Comme la plupart des peuples qui ont fondé des colonies, les Albanais paraissent avoir donné à leurs nouveaux établissements des noms qui leur rappelaient la patrie; selon quelques étymologistes, dont au reste les rapprochements sont loin d'être incontestables, le val d'*Orco* aurait emprunté son appellation aux Aorsés. C'est sur cette plage que fleurirent *Oricum*, restaurée par *Hérode Atticus*, et *Palerte*, lieu consacré aux *Furies*. Les *Arberi* ou *Abari*, qui habitent près des sources du *Faux Simois*, seraient les descendants des *Avars*, tribu des *Gérides*, et les *Skruei* (ou *Têtes-nues*) auraient pour ancêtres les *Seythes*, qui, au rapport de *Quinte-Curce*, n'avaient pour coiffure que leur fronde de combat. A l'orient des *Abari*, dans la vallée que baigne le *Célydnus*, étaient les *Argyrines*, aujourd'hui les *Argyrocastrites*; on peut reconnaître les *Kardouchi* dans les *Kardikiotes*; et *Ducatès*, qui doit son nom récent à *Michel Ducas*, de la famille des *Paléologues*, serait la ville fondée par les *Myrmidons*.

cruauté une vengeance éclatante après la mort de ce grand capitaine. Les Albanais durent se soumettre à des infidèles. L'ordre que leur prescrivait *Bajazet* d'embrasser l'islam fut renouvelé; les habitants de la contrée obéirent moins par crainte que par conviction; leur conversion leur donnait le droit de porter des armes; quant aux autres, ils firent tête à l'orage, et restèrent fidèles à la religion de leurs pères.

CHAPITRE VII.

CARACTÈRE PHYSIQUE ET MORAL DES GUÈGUES.

Les *Guègues* sont regardés comme les habitants les plus sauvages de la contrée. Leur taille athlétique, leurs traits, leurs dents fortes et leur barbe épaisse et leur vigueur extraordinaire annoncent leur origine casienne: on les classe parmi les races primitives dont l'Asie fut le berceau. Endurcis par leurs habitudes guerrières, ils ont le teint bruni des Grecs; leur taille ordinaire mesure de cinq pieds et demi; le riche développement de leur charpente osseuse les rapproche du type des *melouks circassiens*. Les vêtements dans lesquels ils se drapent, l'empreinte dans leurs regards et tous leurs gestes donnent l'aspect le plus martial à leurs masses de cavalerie et à leurs *tarafs* (bandes); et

opérations fréquentes du climat une le feutre. Une espèce de cothurne ; grossière et des socques enlacés des chevilles complètent ce costume et sévère.

ect des Toxides a quelque chose s négligé. Plus soumis et moins dants que les Guègues, parce que ; dont ils jouissent a modifié ; le caractère originel, ils se trouvent un état de transition entre la native des Albanais et la civilisation de l'Occident. Ils sont grands et leur taille est svelte et dégagée ; rd fin et pénétrant anime leurs ui ne manquent ni d'agréments ularité. Des yeux bleus, un front nez romain dont la courbure asible, un cou délié, un teint colice d'un tempérament sanguin, t les caractères physiques qui ent généralement les Toxides. ur habillement on retrouve l'antume héroïque, le cothurne, la le, la ceinture, la tunique des- jusqu'aux genoux ; il ne leur

pour ressembler aux soldats chus que le casque et des pansalés à leur longue chevelure. De les races albanaises, celle des est incontestablement la plus rebelle par son élégance et sa beauté. apys forment une race à part : tent dans les montagnes de l'A- me, et semblent le rebut des a- anais. Maigres, haves, malpro- ur taille ordinaire ne dépasse pas ds. Leurs mouvements sont sa- eur regard sinistre, leur voix grêle ssante. Jadis pirates cruels, ils ncore de rapines ; et leurs yeux ent leur proie au milieu des té- ce qui, plus que leur bravoure, rechercher dans les guerres de is. Leur costume est semblable les Toxides, avec cette différence ortent de préférence des couleurs ;, quoique la saleté dont ils se méritent ne permette guère de er la couleur primitive de leurs ts. La vermine les ronge, et, ne nacun usage des bains de vapeur, pas, comme les paysans russes. ge d'être propres un jour par se- ls portent pour coiffure une ca- ge, à laquelle pendent quelques

tresses de soie qui leur tombent sur la nuque.

Les Chimariotes et les Argyrocastrites sont moins barbares. Ces derniers se distinguent de loin par leurs habits d'une blancheur de neige.

A mesure que l'on s'éloigne des rochers, on retrouve sous l'influence d'une nature plus riante la race albanaise avec les avantages physiques du type national. Aux bords de la mer Ionienne, au milieu des vallons boisés de la Thesprotie habite la tribu des Chamides. On les reconnaît à leurs cheveux d'un blond châtain, à leurs traits expressifs, à leur teint uni et à leur regard plein de douceur et de bienveillance. Adonnés au commerce et aux soins des troupeaux, ils étaient loin de se montrer indifférents à leur état politique, troublé souvent par l'ambition de leurs seigneurs, dont au reste la domination était légère. Chrétien ou musulman, chacun ne relevait que de sa conscience, et l'abondance des richesses naturelles leur laissait le loisir d'entrevoir les bienfaits de la civilisation. Leurs habitations propres et élégantes, leurs villages disséminés sur des plateaux pittoresques offraient au milieu d'un peuple armé l'image de la vie patriarcale. Cette vie, à la fois facile et agitée, fut cruellement troublée par le pacha de Janina, et les ravages de la peste vinrent se joindre à ceux de la guerre pour ruiner cette belle contrée. Longtemps après cette époque de calamité, le voyageur qui visitait la Thesprotie cherchait en vain du regard ces Chamides aux vêtements diaprés de broderies et fiers de leurs armes précieuses.

CHAPITRE VIII.

FEMMES ALBANAISES.

Les femmes albanaises diffèrent entre elles selon qu'elles appartiennent aux races que nous venons de signaler. Chez les Guègues, leur regard fier, leur démarche imposante annoncent dignement les épouses ou les mères de ces intrepides guerriers. Des pistolets arment leur ceinture, des dogues terribles les escortent ; elles n'attendraient pas pour se venger d'une insulte le secours de leur famille offensée. On conçoit que la crainte doit être étrangère à des enfants nourris et élevés par de telles femmes. Quand

le foyer est menacé, elles prennent les armes, et vont se placer dans les rangs des guerriers, dont elles excitent le courage. Chrétiennes ou mahométanes, on ne les voit jamais porter le voile que la défiance a rendu obligatoire dans les mœurs des Orientaux. La pudeur et la chasteté semblent se fortifier chez elles du sentiment de leur courage; et c'est en donnant une nombreuse famille à leurs époux qu'elles s'assurent de leur affection.

Les femmes des Toxides font l'ornement des harems. A la beauté du visage elles joignent la grâce et la délicatesse des formes; quelques-unes auraient pu servir de modèles à ces statues grecques représentant des nymphes et des divinités.

Dans l'Acrocéraunie le type féminin est pauvre et porte le cachet de la souffrance et de la dégradation; c'est pire encore chez les Arberi ou Avars, qui avoisinent le golfe d'Avlona. Leur délabrement favori est la natation; elles y excellent et peuvent défier les plus intrépides plongeurs.

Les femmes chamides ont l'angle facial grec; leurs yeux sont grands et noirs, et leur longue chevelure est d'un brun châtain; leur teint, quoique peu clair, a de la délicatesse.

Chez elles l'attache du cou est irréprochable; leur port a de l'élégance, et la finesse des extrémités les fait aisément reconnaître pour Albanaises.

Cependant ces femmes si belles se font prématurément. Nubiles à douze

temps toutes ses forces morales. C'est surtout pour conserver son empire qu'elle souhaite d'être féconde, et lorsque la nature lui a refusé les douceurs de la maternité, elle recourt à des philtres dont l'effet détruit sa santé et abrège ses jours.

Les femmes guègues et les paysannes chrétiennes ont une destinée plus heureuse; les jouissances de la famille leur suffisent, et la religion chrétienne leur donne la résignation pour supporter les maux qu'il n'est pas donné même à la vertu de détourner.

CHAPITRE IX.

INTRODUCTION ET PROGRÈS DU CHRISTIANISME DANS L'ALBANIE.

La tradition rapporte au temps de Néron la fondation de l'Eglise albanaise. Les progrès de la foi nouvelle furent lents dans l'illyrie macédonienne: ce ne fut que sous le règne de Constantin qu'on y remarqua les bienfaits de l'influence religieuse. Depuis cette époque les Mirdites ne varièrent plus dans leurs croyances. Soumis aux empereurs aussi longtemps que ceux-ci n'essayèrent point de violenter leurs consciences, ils restèrent fidèles à l'unité romaine lorsque le schisme de Photius vint séparer l'Eglise d'Orient de celle d'Occident. C'est à cause de leur attachement inébranlable au rite latin qu'on trouve leur pays désigné par le nom de *Latinia* (1). En vain l'on mit en œuvre pour les détacher de la com-

le pontife de Rome nommer aux évêchés de l'Illyrie méridionale une seule province, le Monté- était soumise à l'Eglise d'Orient. Au quatorzième siècle, l'influence de l'Empire, qui marchait rapidement à sa décadence, était contre-balancée par son action religieuse sur l'Illyrie ligée par les rapports de Venise, de Hongrie et de la Hongrie; depuis la prise d'Andrinople par les Turcs et surtout après la bataille de Kosovo, la persécution changea de caractère; aux sentiments nés du schisme se joignit la haine d'une secte, ennemie de la chrétienté. C'était dans ces provinces Danubiennes que l'Empire eût pu opposer une résistance efficace; mais, au lieu de réunir ces peuples par le lien d'une union qui en aurait fait des alliés et intéressés à sa conservation, on appliqua à les opposer les uns aux autres, pour les opprimer séparément.

On peut juger par les efforts poignés de braves de ce qu'aurait été une résistance générale et efficace. Déjà maîtres de la Thrace, les Turcs avaient à peine passé le Varne l'incendie des villages illyriens à leur arrivée. Les Mirdites coururent aux armes, et arrêterent les Turcs au pied de leurs montagnes. Au commencement de la guerre de Scanderbeg, les La- s'élancèrent sur les rochers de la province et le Sultan recula devant le héros et le dévouement héroïque de quelques guerriers.

Après la mort de ce grand capitaine, les Mirdites virent la fortune changer rapidement; harcelés par les Guègues, ils se convertirent à l'islamisme, ils se firent à passer en grand nombre en Abruzzi, où Ferdinand avait cédé la principauté à Castriot la terre de Saint- in *Galatina*. Plus tard ils offrirent la couronne de Macédoine à Emmanuel 1^{er}, duc de Savoie; mais cette offre ne fut pas agréée.

Après la nouvelle des malheurs qui accablèrent les fidèles Mirdites, le pape Pie IV s'empressa d'envoyer des légats apostoliques dans l'Illyrie latine. Les légats, en arrivant sur cette terre ensanglantée du sang des martyrs, trouvèrent un peuple exaspéré par la persécution,

retiré au milieu des montagnes et des forêts, où ils n'avaient pour demeures que de misérables huttes ou des cavernes.

SOUSSION CONDITIONNELLE A LA PORTE.

Il était difficile de persuader aux Mirdites qu'ils devaient respect et obéissance à leur souverain temporel; cependant ils se résignèrent à ce sacrifice. Quant à leurs armes, ils ne purent se résoudre à les quitter; et ils durèrent à cette fermeté de conserver le droit de propriété que les lois turques contestent aux chrétiens soumis. Naturellement fiers et vindicatifs, religieux jusqu'à l'austérité, acceptant le martyre sans le chercher, ils restèrent sur la défensive, et sauvèrent du moins leur dignité personnelle du naufrage des libertés publiques. Leurs capitulations portent qu'ils posséderaient le sol paternel, qu'ils seraient affranchis de toute capitation, qu'on respecterait leur culte et leurs églises et qu'il leur serait permis de recevoir des missionnaires romains.

A ces conditions, les Illyriens catholiques se déclarèrent les sujets du sultan, et s'engagèrent à le servir de leurs bras et à leurs frais dans les guerres contre l'étranger. Il fut stipulé seulement que, lorsqu'ils passeraient la frontière de la province, le pain leur serait fourni.

CHAPITRE X.

ORGANISATION PROVINCIALE.

L'organisation provinciale des Mirdites était simple comme leurs besoins et leurs mœurs. Vers le quinzième siècle, pour imprimer une direction unique à l'administration, ils résolurent de se donner des chefs, qu'ils nommèrent *Prinks* ou princes; *Imocins* (anciens); *Ipatt* (Primats). Le premier qu'ils élurent était un descendant de la famille des Lechs (Alexandre), nommé Zacharie, dont parlent les historiens de Scanderbeg. Ils déclarèrent que sa lignée, par ordre de primogéniture et à l'exclusion des femmes, continuerait à gouverner dans le pays et les commanderait en temps de guerre. Plus tard ils associèrent à ce chef un collègue. Cette dignité fut conférée aux abbés mitrés d'Orocher, qu'on déclara les seconds

magistrats de la nation, et qui, en cette qualité, furent depuis soumis à l'élection. Les Albanais catholiques, qui servent dans les armées du Grand-Seigneur et des pachas ne contractent jamais que des engagements volontaires, et ils restent sous le commandement de leur prince ou de quelque guerrier de sa famille. Le terme et les conditions de leur engagement sont toujours stipulés d'avance; et ils emmènent avec eux leur aumônier, qui exerce en toute liberté les fonctions de son ministère suivant le rituel romain. Si la durée de la capitulation militaire est de plusieurs années, les zotes ou seigneurs d'Orocher expédient, après douze mois révolus, d'autres soldats pour relever ceux qui, passé ce temps, ont accompli leur engagement. Il résulte de cette rotation de service que les Mirdites ne sont pas exposés à perdre les habitudes et les mœurs natales à la suite d'une trop longue absence. Aussi, les trouve-t-on toujours unis entre eux, simples et prêts à payer de leur personne, au premier ordre de leur chef.

CHAPITRE XI.

MISSIONS CATHOLIQUES.

Les missions catholiques de la Haute-Albanie ont résisté à tous les orages, et se sont maintenues même à l'époque de la captivité des pontifes. A cette époque de deuil pour l'Église, les séminaires albanais, établis à Fermo et à Lorette, furent remplacés par quelques maisons

avons déjà indiqué plus haut quels étaient les archevêchés et évêchés de cette partie de l'Illyrie.

CHAPITRE XII.

MŒURS DES ALBANAIS.

Ce que nous avons dit des Albanais indique suffisamment qu'ils ont les qualités et les vices des peuples sauvages; et il faut reconnaître que les nations avec lesquelles ils se sont trouvés en rapports ne leur ont guère donné l'exemple d'une conduite propre à les améliorer, quelle que fût d'ailleurs la religion qu'elles professaient. Les Grecs du Bas-Empire leur ont appris que la civilisation n'exclut pas la fourbe et l'avidité; les Vénitiens, que le catholicisme n'empêche pas une république marchande de tout sacrifier à l'amour du gain; les croisés, que les passions violentes ne sont pas étrangères à ceux-là même qui prennent les armes pour un motif religieux; quant aux musulmans, leur fanatisme guerrier ne pouvait étonner des hommes habitués à mépriser la faiblesse et à se faire une gloire de résister à l'oppression. Forcés de lutter dans des conditions d'infériorité numérique, les Albanais ne rougissent pas d'employer la ruse, non par crainte, mais parce qu'elle est un moyen de triomphe, et qu'elle seule peut établir la parité des forces. Comme la plupart des races guerrières, l'Albanais a cette générosité native, attribut de la puissance individuelle; il est hospitalier, et

pour ne les avoir connus que
sous des pirateries et de brigandages
les écrivains étrangers ont
donné aux Albanais un jugement dé-
favorable. Le seigneur de Denys Pé-
pallide les Mirdites de voleurs
et cruels. Il les assimile aux
fin Corses, et signale ceux qui
sont sur les bords du golfe de
vivants de rapines, cachant
leurs dans les bois au retour
expéditions, et enlevant dans
leurs nocturnes des captifs pour
de leur rançon.

condyles avait en vue les Cau-
casiens Zonare surnomme Messa-
geur, qu'il cite les Albanais sortis
de la, et qu'il les montre s'en-
fermant les régions maritimes de la Ma-
cedoine (d'Argyro-Polychné
Castrum) et de Castoria, par-
tissant dévastant la Thessalie sans
pouvoir aller plus loin. Le même auteur
parle d'incursions dans l'Acarnanie,
conduite de Spataphoros; c'est
allant chercher d'abondants
pour leurs troupeaux: il nous
re raconte le prince Isaac,
représentant dans une partie de
pays mettant à la chaîne et venant
des Grecs, Triballes, Napo-
Catalans, Français, pour se re-
tourner de butin dans les monta-
gnes Candavie (Dévol). En 1463,
troupe dévastant le Péloponèse,
causant la ruine, en y appelant
le Mahomet, auquel ils refu-
rent.

itch, qui probablement les avait
vus, fait des Albanais le portrait
suivant: Ils sont voleurs et lous ra-
cés, endurcis à la peine et aux mé-
commodités, prompts à toutes
sortes, tellement agiles et dispos
à courir par les montagnes comme
chamois, presque tous pieds

nus, dans ses Alaniques, rapporte
des peuplades, répandues jusqu'au
Nord, excellaient dans l'art de fabri-
quer des cuirasses, professaient la reli-
gion de Jésus-Christ, et parlaient une
langue particulière.

leurs primitifs de ce peuple
ont subi d'altérations sensibles;
transporté dans leurs villes les

instincts et les habitudes de la vie rude
et indépendante des clans montagnards:
conduits par un homme d'une supé-
riorité incontestable, ils seront capables
des plus grandes choses; mais en gé-
néral ils se montrent intéressés par amour-
propre, l'avantage dans une transaction
quelconque étant à leurs yeux le par-
tage ordinaire du plus habile ou du plus
fort. Aussi ne trouve-t-on pas chez les
Albanais cette vertu que nous appelons
esprit public, parce que l'État n'a pas
assez de force pour protéger l'individu,
ce qui l'habitué à ne compter que sur lui-
même.

BOURGADES ET PHARA. — Chaque
canton se compose de bourgades indé-
pendantes, divisées en phara ou bandes.
Une phara représente le développement
d'une famille autour de laquelle sont
venues se grouper les branches colla-
térales. Cette organisation par tribus
rappelle assez fidèlement celle des clans
de l'Écosse.

Les villages et bourgades des Alba-
nais sont construits en prévision de la
guerre. Chaque habitation est crénelée
et munie de meurtrières et à une dis-
tance des maisons voisines qui les met
hors de la portée du mousquet. Les fa-
milles d'une souche commune sont dis-
tribuées selon les degrés d'affinité autour
d'un mamelon ou sur un plateau es-
carpé, de manière à ce qu'on puisse se
porter secours mutuellement, tout en se
tenant en garde contre l'agression d'un
voisin. Une ville est, comme Sparte,
une suite de villages composés eux-mêmes
de maisons isolées et retranchées,
où les habitants se barricadent la nuit,
de peur de quelque attaque imprévue.
Des chiens de l'ancienne race molosse,
et qui n'appartiennent en propre à per-
sonne, rôdent dans la ville, qui semble
confiée à leur garde.

Chaque phara a ses puits, ses fours
et son marché public. Les femmes ont
un lavoir commun, où elles se rendent
sans distinction; et cette simplicité de
mœurs rappelle les temps bibliques et
les peintures naïves d'Homère. Quant
aux hommes, toujours prêts à la lutte,
ils ne vont qu'en armes à l'église ou à la
mosquée. Cependant la belle saison
amène une espèce de trêve; et au retour
des hirondelles chacun sort traquill-

lement pour vaquer aux occupations de la campagne.

La guerre peut éclater entre deux phara ou deux quartiers sans que les autres y prennent part; un démêlé de cette nature, ne touchant que des intérêts particuliers, a pour l'Albanais le caractère d'un simple duel : mais, si l'offense est commune, la réparation concerne alors toute une bourgade ou même une ville entière, et les hostilités deviennent sérieuses. Ces contestations ont quelquefois lieu pour des limites de pâturages, pour un vol de chèvres ou quelque insulte à une fille du pays.

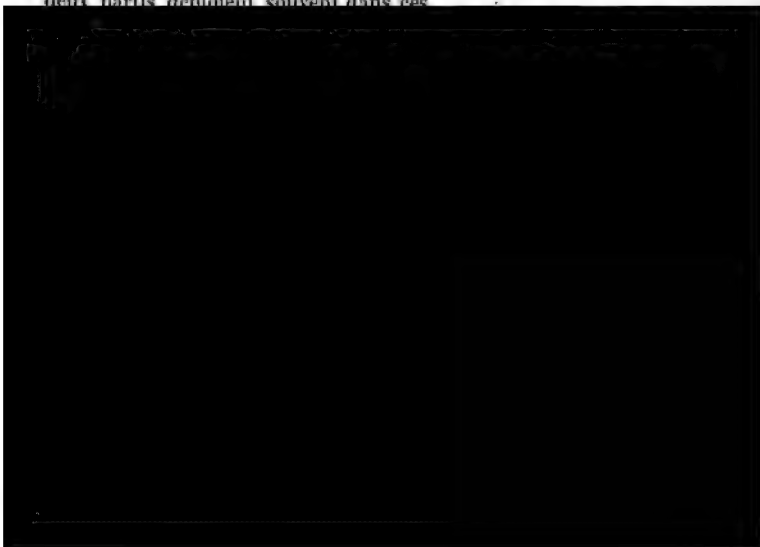
MESSAGES DE GUERRE. — Après délibération des chefs de famille, lorsque la guerre contre une bourgade est résolue, on lui envoie ordinairement une missive menaçante dont les quatre coins sont brûlés, ce qui indique qu'on mettra le feu aux propriétés. Quelquefois on coupe les cheveux à quelque passant appartenant à la tribu ennemie, et on le lui renvoie dans cet état pour annoncer qu'on traitera les hommes d'une manière semblable.

Les hostilités commencent d'ordinaire par des détournements de bestiaux; puis, lorsqu'on est arrivé sur le territoire de l'ennemi, quelque guerrier lui adresse des injures à la manière des héros d'Homère, et en donnant aux paroles l'expression d'un chant provocateur. Là, comme ailleurs, quand les raisons sont épuisées, on en vient aux actes; et les deux partis déploient souvent dans ces

CIATIONS. — Les négociations ordinairement par le ministère mes. Des Albanaises appartenant milles les plus considérées s'a sans courir le moindre danger, partis ennemis, et il n'y a pas d que ces matrones respectables exposées à une insulte. Elles ne sent pas directement aux chefs; communications sont prosrites mœurs; c'est dans les harems et des femmes, dont l'influence p occulte n'en est souvent pa puissante, qu'elles viennent tr la paix; et il n'est pas rare de v négociations réussir.

Cependant, surtout chez les musulmans, la femme est moi dérée pour elle-même que parce jure qui lui serait faite retombe sa famille et sur son époux. Co Orient, elle semble nées pour et son dévouement ne doit pa reculer devant le crime. Quelqu l'instant où une alliance vient procher deux familles ennen nouvelle épouse, pour obéir à s empoisonne le mari qu'il lui a Ces actes atroces entraînent de sailles qui n'ont de terme que tion des familles. Le musulma à se défaire d'un ennemi ne se plus un scrupule d'en charger sa que son esclave.

CHAPITRE XIII.



En voyage l'Albanais se contente d'un pain de maïs qu'il achète à la porte des

caravansérails, et pour boisson de l'eau des sources ou des ruisseaux qui se rencontrent fréquemment dans ces régions de montagnes. Ordinairement un seul repas lui suffit, et sans le tabac, qui lui procure une sorte d'ivresse, on aurait de la peine à concevoir comment, avec un régime si peu substantiel, il peut résister à des marches longues et pénibles. Sa constitution robuste et sa patience à toute épreuve lui permettent d'endurer les plus cruelles privations. Quand la faim le presse, il serre fortement la ceinture où pendent ses pistolets massifs et son kandgiar, et cet expédient, qu'ils appellent *le repas des forts*, les soutient pendant plusieurs heures.

VIE PRIVÉE. — Dans sa bourgade, l'Albanais se lève avec l'aurore, et son premier soin est de charger sa pipe. Le pasteur, qui bivouaque sur les montagnes, devance le jour pour conduire ses troupeaux dans les pâturages. Comme dans les siècles primitifs, la famille du propriétaire se compose d'une cabane, d'une femme et d'un bœuf de labour : οἶκον μὲν πρῶτιστα, γυναῖκα δὲ βούντ' ἀποτήρα. C'est le berger qui traite les brebis et qui prépare le beurre et les fromages qui se conservent dans des outres.

VÊTEMENTS. — Les grandes époques de l'année sont marquées par des fêtes : la tonte des troupeaux est une des plus solennelles. On tond les chèvres, comme, suivant Aristote, on le pratiquait en Cilicie ; et de leur dépouille on fabrique des

MALADIES ; CADUCITÉ PRÉCOCÉ. Si la plupart des maladies de l'intempérance et de l'énervement des nations civilisées leur sont inconnues, d'autres infirmités les atteignent d'une vie active et frugale. Ils sont sujets à l'aliénation mentale ; ce peut-être un effet de l'usage qu'ils font d'une sorte de miel ; à la cécité causée par le rayonnement du soleil sur des roches nues et le sable fin qui se détache ; les ophthalmies, les fièvres pilepsie sont fréquentes dans ces localités.

Comme dans tous les pays où il y a une lutte pénible, la jeunesse est trit vite en Albanie ; le développement est précoce et la vieillesse prématurée, mais, si l'on mesure la durée de l'existence par l'activité que l'homme y emploie, l'Albanais n'a pas moins que l'habitant de l'Europe occidentale qui a atteint la moyenne de la vie humaine. Ce qui prouve, au reste, que la vie est dure et les privations sont la cause de la caducité, c'est qu'on cesse de le retrouver dans les classes aisées de la société.

Le tableau suivant que nous donnons du paysan dalmate confirme ce que nous venons de dire des Albanais.

« Les mœurs de l'habitant de la campagne sont tout à fait sauvages ;
« rappellent absolument l'état de la nature.
« Son habitation n'est le plus souvent qu'une hutte couverte en chaume ;
« la distribution se réduit à un

la maison du maître est l'écurie, avec des chevaux, des chèvres, des moutons, des bœufs, mais pas de quelques bêtes à cornes des châtards. Ces animaux, avec sa compagne et ses enfants, traités à peu près de la même société.

La maison des femmes, comme celle des hommes, est aussi grande qu'en Dalmatie. Une malheureuse Dalmate, comme une bête de somme, fait tous les travaux les plus pénibles au point d'altérer en elle les formes de son sexe. On la charge sous une charge qui l'enlève à la hauteur de la tête et qu'elle porte seule quelquefois à une distance de plusieurs milles, ou bien et dans la culture les fonctions des hommes se sont généralement réservées partout ailleurs. L'œuvre d'une longue souquenille à la hauteur des épaules se sertir les bras, et garnie d'une dentelle en laine de Serbie son sein est appliquée à la ceinture de maille en coton. Ses cheveux sont tressés; et encore fille, une petite ceinture, qu'elle quittera le jour de son mariage, apprend qu'elle cherche un

qui l'enlève ordinairement de force; et alors ses parents ont le droit de la réclamer. Le premier cas, elle dépose sur le seuil de la maison, le témoignage de sa virginité, à dire sa coiffure de fille, et la fortune de celui qui a donné sa main.

Le Dalmate porte un pantalon hongrois et d'une étoffe tissée avec la laine de ses chèvres, une chemise de toile et sur laquelle est roulée une ceinture posant deux pistolets dans sa poche. Ses cheveux sont rasés, une longue tresse qui descend sur ses reins; sa tête est garnie d'un bonnet par une ceinture, et son fusil, passé en bandoulière, lui sert de défense, ou le couteau. En hiver, il ajoute une blouse et une blouse de gros

drap, toujours sortie de ses fabriques, ou quelquefois une peau de mouton dont la fourrure est en dedans. Sa chaussure se compose de sandales tissées avec des courroies qui assurent des demi-bas de laine. Moyennant ce simple préservatif, il brave toutes les aspérités d'un sol rocailleux; et marche des jours entiers, sans en prenant qu'à peine quelques instants de repos. Son régime domestique consiste à faire rôtir, le dimanche, un agneau qu'il traverse à cet effet d'un pal, à apporter sur sa table tout le vin de sa cave, et à ne quitter la place que lorsqu'il ne reste plus rien à boire ni à manger, sauf à se nourrir le reste de la semaine d'herbes bouillies et arrosées d'un peu d'huile; par caractère il est très-vindicatif, et transmet à ses arrière-petits-fils ses ressentiments, leur laissant à titre d'héritage ses inimitiés à venger. Il en résulte que le meurtre est fréquent entre Dalmates, et que le sang ne se lave chez eux que par le sang.

L'usage des chants funèbres s'est conservé parmi cette nation : la veuve se prosterne à genoux près du corps de son époux, cherche à le rappeler à la vie par ses plaintes modulées sur un ton lugubre et soumises à un certain rythme. Les prêtres, quoique très-ignorants et ne connaissant que la liturgie illyrique, ont un grand crédit sur l'esprit de ces gens simples et crédules. La confraternité y est très-répandue, surtout parmi les femmes; elles se reconnaissent pour sœurs au pied des autels, quoique de familles diverses; ce qui donne lieu à une cérémonie touchante, où elles se mettent sous la sanction religieuse de liens volontaires, plus forts quelquefois que ceux du sang.

CHAPITRE XIV.

Nous allons compléter ces données sur les mœurs des Albanais par quelques détails que nous traduisons, en les abrégant, de l'ouvrage savant et consciencieux de M. George de Hahn, consul d'Autriche à Syra.

CÉRÉMONIES DES FIANÇAILLES ET DU MARIAGE. — Le père marie son fils

en vertu de sa seule volonté, et sans les consulter sur le choix qu'il a fait ; et cette coutume rappelle les mariages primitifs. Rarement un garçon atteint sa onzième année sans qu'il ait été fiancé ; en général à quatorze ans il est époux. Les filles sont presque toujours mariées dans leur douzième année. Dans certains cantons, la race n'en est pas moins vigoureuse, et offre même des proportions athlétiques.

Les fiançailles se font pour ainsi dire dès le berceau ; un fils unique atteint rarement l'âge de trois ans sans avoir été fiancé ; car l'on croit que le ciel est favorable à ceux qui ont contracté cet engagement, et que leur existence est moins exposée. La demande se fait toujours par les père et mère, ou, s'ils étaient morts par le plus proche parent du garçon. Lorsque la demande est agréée par la famille de la fille, on échange un objet, comme garantie du contrat : c'est ordinairement une ancienne pièce de monnaie d'or ou d'argent qui n'a plus cours, soit grecque, soit romaine, soit byzantine, et dont il se trouve un grand nombre dans le pays. On en trouve également d'italiennes et du moyen âge : toutes sont percées, parce que les femmes les portent enfilées dans leurs cheveux, et les enfants à leurs bonnets. Les monnaies échangées à cet effet ne doivent pas être frappées à la même empreinte. Cet acte représente la consommation de l'engagement ; et l'on ne pourrait en contracter un nou-

sur un monceau de grains d'or, ce qui présage au jeune couple une vie heureuse, et aux deux familles un accord durable. La formule du fiançonnement en arrangeant les grains signifie : *pain savoureux et commun* ; ensuite les envoyés font un repas, et à leur retour dans le son du futur on les reçoit avec chants. La fille n'apporte point de dot et ne conserve pas même les bijoux qui lui servaient dans sa famille, est achetée par l'époux, qui lui apporte un trousseau et la robe de noces, un fez brodé d'or et une soie rouge, qui ne dépasse pas cent piastres. C'est le prix du marché, et l'on explique dans les mœurs la négalité entre les deux sexes, le pouvoir tyrannique de l'homme, la soumission aveugle de la femme.

Le lundi qui précède la cérémonie est gardé comme ouvrant cette semaine. On l'appelle le *lundi de mariage*. On l'appelle le *lundi de mariage* lundi qu'on porte au moulin la farine nécessaire, cérémonie qui est accompagnée de chants et de coups de mousqueterie. Quand une fille a été portée au moulin, la mort ou quelque grand malheur peut lui arriver la cérémonie. Le jeudi *du bois*, ainsi appelé parce qu'on donne à toutes les familles la commission d'en apporter. Les femmes se rendent en char dans la forêt, tenant à la main un bâton à laquelle est attachée un mou-

le monnaie dans cette assemblée elle est arrivée au marié, le barbouiller avec la pâte, perplexité le plus d'argent. Celui-ci se défend d'abord, se prêter un peu à ce que de lui. Quant à l'argent, il pousse. Ces préparatifs se font une danse. Le vendredi le repos. Le samedi, les parents se mettent en quête, et porter chacun un agneau, les mangent toute la nuit. Ces préparatifs bruyants logés du futur, tout est réglé dans la maison de la

tandis que le prêtre prononce une prière, l'un des amis boit quelques gouttes du sang de l'autre. Cette cérémonie se termine par un repas. Ce lien, du moins autrefois, était considéré comme sacré. Souvent le vlam n'est choisi que pour la noce, avant laquelle a lieu la cérémonie que nous venons de décrire. Dans celle du mariage, il est chargé de faire les honneurs à la place du futur, et de remercier lorsqu'on boit à la santé de ce dernier; car, dans les coutumes albanaises, il est obligatoire que non-seulement la mariée, mais encore le promis, se montrent des modèles de retenue et de tempérance.

manche des noces, toutes sont invitées; chacune est ar deux ou trois membres; dans un fort village, le conviés n'est guère inférieur n contribue à ces frais selon parenté et en raison de sa ais dix paras jusqu'à dix portes en outre quelque pâs gourde de vin. Ceux des n'auraient pas donné un lle sont tenus de payer de nêtres.

ixée, le cortège sort de la tur pour se rendre chez la être en tête, le marié enmmes de la famille de la oujours à cheval, n'eût-il pas à faire. Les femmes, ivent être jeunes, ferment les conduisent par la bride chement harnaché ou un xé à la mariée.

se met en marche au bruit ni s'adressent à la fiancée s on l'exhorte à ne pas se belle-mère reçoit le futur : celui-ci lui baise la main. vase d'eau pure, y plonge lout elle asperge le jeune elle lui remet ensuite. Le l'argent dans le vase, et tache un mouchoir de pour l'épaule droite.

ecoit aussi un mouchoir : vlam est un ami du futur, est uni par le lien de la (en grec moderne δέσφω) lien est formé à l'église;

Les hommes se rendent dans une pièce où un repas leur est servi. Dans toute la longueur de la salle on étale sur le plancher une nappe d'environ un pied et demi de large, sur laquelle on sert les mets. Les convives s'établissent des deux côtés les jambes croisées. Pendant le repas on porte souvent des toasts à la mariée; les parents répondent à ces vœux pour le bonheur présent et futur de la jeune fille par la formule : *Un pain savoureux, et non séparé.*

Les femmes se rendent dans la chambre où se trouve la fiancée, qui doit baiser la main de chaque personne à l'instant où elle entre. Derrière elle se tient la dame d'atours, chargée de sa toilette. Une heure après le vlam se présente chez elle pour lui mettre la ceinture et la chausser; il lui donne un baiser sur la bouche, et celle-ci lui baise la main; alors il lui attache la ceinture, et lui met des souliers dans lesquels il a glissé du riz et de l'argent; puis il retourne vers les hommes, et leur vante la beauté de la fiancée.

Quand tout est prêt pour le dénouement, le vlam dérobe deux cuillers destinées à ce larcin convenu. Les hommes de la société de l'époux doivent aussi voler quelque objet, comme une tasse, un verre, qu'ils restituent plus tard.

Lorsque la jeune fille a baisé la main à son père, à sa mère et à ses autres parents, on la fait monter à cheval, non sans quelque résistance de sa part. Une fois en selle et entourée de ses parents, elle s'incline par trois fois à droite et à gauche devant la maison paternelle, pour témoigner que cette séparation ne

l'empêchera pas de continuer à les aimer et à vénérer sa famille.

Alors elle suit le cortège du futur, couverte d'un voile rouge et saluant tout le monde sur le chemin. Ses parents ne l'accompagnent que pendant la moitié de la route; là ils la remettent à l'escorte de l'époux, et reviennent sur leurs pas. Toutes les auberges devant lesquelles passe le cortège offrent du vin et font des vœux pour le bonheur des époux; ceux qui s'abstiendraient de donner des preuves d'intérêt témoigneraient par là qu'ils sont ennemis du futur.

Quand le cortège est arrivé devant la maison de l'époux, la mère de celui-ci jette d'abord sur le couple, puis sur toutes les personnes dont se compose la suite, des poignées de riz, ce qui pronostique l'abondance et la richesse. Le fiancé descend de cheval; le père ou quelque parent aide la mariée à en faire autant. Alors on fait passer sous le ventre du cheval, comme pour le sangler, un enfant dont le père et la mère vivent encore.

Les fiancés doivent faire attention de ne point heurter du pied le seuil de l'appartement et surtout celui de la chambre où sont déposées les couronnes de mariage, et d'y entrer du pied droit.

Près de l'entrée, on tient un cerceau par lequel ils doivent passer en rampant et en se tenant par la main; et qui

revient le soin de payer l'hôte. On bénit le mariage, et on lui place d'honneur.

Après la bénédiction, on dîne. Pendant le repas, la mariée debout dans un coin de la salle, les bras croisés sur sa poitrine, et dans une attitude de recueillement. Le marié, assis à la table, ne répond même pas aux toasts qu'on lui porte, le marié est chargé de le faire à sa place. Le reste de la journée, on mange et l'on danse.

C'est le marié qui ouvre la danse, les hommes le suivent et forment une chaîne en se donnant la main; tout le monde se précipite du côté de la mariée, qui danse au milieu des femmes, et se tient par la main et danse avec elle. On répète ce chant : *a enlevé une colombe, que fait-elle de cette colombe? s'élève-t-elle avec elle tout le reste de sa vie.*

Vers le soir, les conviés se retirent. Après avoir fait un présent à la mariée, qui leur baise la main, ils passent la nuit avec les fiancés. Le fiancé va dormir au milieu des pagnons.

Le dimanche matin le vicaire vient dire les mariés et leur faire un sermon. On distribue nativement par trois fois du pain de miel où l'on a coulé du miel; la jeune femme ne peut le prendre qu'à peine, mais le futur y manœuvre avec adresse. Toutes ces cérémonies

la mère de l'époux entre dans une trinité, et si l'inspection de elle se livre n'a pas un réticent, la jeune femme est à sa famille.

Un jour, la mariée se lève de l'âtre, pour laver le linge; c'est sa occupation de ménage dans la de ses nouveaux parents. Ce la première année de son mariage épargne les ouvrages pénibles porte un fez, où pendent des fils en or, qui proviennent des qu'elle a reçus et de sa parure son front est ceint d'un mouchoir échange, lorsqu'elle est entre une coiffure plus simple. Elle place à intérêts la somme d'or de son fez, car cette appartient en propre. Elle doit à son époux comme son maître et en effet il peut, pour la ne faute, la répudier, sans avoir compte de cette détermination ne. Elle doit aussi témoigner à son père une déférence et un respect; car tant que son mari le pouvoir paternel s'étend si son beau-père est en droit de sa bru, malgré l'époux, ou, même d'elle, de forcer son fils. Cette dépendance lui fait d'attention dans tout ce qui est agréable à son beau-père et à sa mère; elle assiste à leur cuisine se retire que lorsqu'elle en a la permission formelle. Durant la première année de son mariage et que'elle soit mère, elle n'ose se tenir familièrement avec son père d'étrangers, et même les chefs de sa nouvelle famille: ne permettrait pas d'appeler par son nom ni de le prêter la question d'une autre puis s'appellerait comme lui. La première période, il est d'elle se montre empressée non avec ceux qui l'entourent, et tout le monde; et lorsqu'elle quelqu'un, fût-ce un inconnu, que soient son âge et sa condition est tenue de le saluer en lui à main.

Le droit au respect des siens a dernières limites de la vieillesse, et il conserve toujours les prérogatives du chef de famille. Cette déférence contraste avec les mœurs des Grecs modernes et des tribus guerrières de l'Albanie, où le grand âge est un objet de mépris et d'insultes. Cette extension du pouvoir paternel exerce une grande influence sur tous les liens de la parenté en général. Le bien du père et des fils est en commun, tous travaillent pour la maison, en quelque lieu qu'ils se trouvent et quelle que soit la profession qu'ils exercent. La disproportion des gains, le bonheur ou la non-réussite n'altèrent en rien la communauté. Après la mort du père, les frères continuent de vivre ensemble, et le bien ne se partage que lorsque la sœur a des enfants. Ce qui donne lieu à cette coutume c'est sans doute que les fils sont presque toujours en pays étrangers, de sorte qu'ils ne reviennent dans la maison paternelle que pour y faire une courte apparition et s'y remplacer alternativement.

Les femmes ont le soin du ménage, celui des champs et des vignes, ou du moins l'inspection de ces travaux. Les liens entre beaux-frères et belles-sœurs ont une grande force. Le frère, à son retour dans ses foyers, témoigne plus d'égards à la femme de son frère aîné qu'à la sienne, et il est rare qu'il apporte à celle-ci un présent de quelque valeur. Dans les maisons bien tenues, il est d'usage que l'homme qui revient de l'étranger fasse un cadeau à peu près semblable à toutes les parentes qu'il retrouve à la maison.

Il y a une chanson albanaise qui a pour sujet le désespoir d'une femme dont le beau-frère, chef de la famille, vient de mourir. Ne pouvant lui survivre, elle se précipite du haut d'un rocher. Le fait est véritable; il est arrivé au commencement de ce siècle.

Il est contraire aux bienséances qu'un mari ait des attentions pour sa femme en présence de témoins, et qu'il se permette quelques libertés avec elle. Loin de là, il affecte un ton plus dur et plus impérieux avec sa compagne qu'avec la dernière de ses domestiques; et la plupart des épouses attribueraient à un manque d'égards un traitement qui indiquerait l'attachement ou la tendresse.

Une femme grosse s'abstient de manger des grenades et des limaçons ; elle ne doit pas se teindre les cheveux, à moins qu'elle ne le fasse par trois fois. Immédiatement après l'accouchement, on envoie au prêtre un vase d'eau pure pour qu'il la bénisse. Les personnes qui font l'office de sage-femme se lavent avec cette eau, de même que toutes celles qui étaient présentes lorsque l'enfant est venu au monde. Le reste de l'eau bénite est placé près de l'accouchée, et chaque visiteur, durant les premiers jours, y plonge les doigts, et en asperge l'accouchée et l'enfant, en souhaitant à la mère un lait abondant et riche.

Avant d'emmailloter l'enfant, on lui applique sur le corps une faucille avec laquelle on vient de couper de la paille, ce qui est regardé comme un préservatif contre les tranchées. C'est la mère de l'accouchée qui emmaillote l'enfant. On fait part aussitôt de l'accouchement aux parents, qui s'empressent de visiter la mère et lui apportent les aliments qui conviennent le mieux à son état. Les femmes croient que le troisième jour après la délivrance trois femmes invisibles tiennent conseil au chevet de l'enfant et décident de ses destinées. Les Albanais appellent ces fées *Fatites* (φατω, *fatum*) ; de là vient l'expression : *les Fatites l'ont ainsi écrit*.

Le troisième soir qui suit la naissance s'appelle le *poganik*. M. de Hahn, dont nous suivons dans ce chapi-

l'indication des mœurs voyager hommes et celle du rôle de des femmes. Avant de se retirer, l'un prend un morceau de pain, l'on vient de préparer et qui est placé au-dessus du berceau du son. Les assistants ont l'habitude de jeter dans la pâte quelques piécettes.

L'enfant est baptisé au bout de trois semaines. Le premier à pour parrain celui qui a béni le mariage ; quant aux autres, on en conserve ce privilège ; mais il ne cède à une tierce personne. On ment il donne à l'enfant le nom de son aïeul s'il est décédé, ou celui de sa grand-mère si c'est une fille. Dans ces cas où ces vieillards vivraient, est à son choix. Il tient ce nom jusqu'à l'instant où il le dit au père. Alors les enfants s'empressent de porter cette nouvelle à l'accouchée. C'est le *noun* ou parrain qui fait le baptême, et il fait à l'enfant quelques présents. Après la cérémonie, les convives donnent un repas où l'on présente un verre plein de vin, et quel les convives jettent des pièces de monnaie. Ces offrandes destinées à l'enfant sont cousues à son vêtement.

Dans les quarante premiers jours, l'accouchée et son nourrisson ne peuvent pas quitter la maison, dans la crainte des maléfices. On y entretient un feu dont on ne doit pas à un voisin la moindre étincelle.

mais, comme en Orient, la mort est regardée comme un malheur et on des reproches les plus amers à une femme. Il n'y a que des filles ne passent pas pour être heureusement parvenues si elles n'ont pas, comme en Occident, le mariage et le dot. Les plus enviées sont celles où il y a le plus de garçons.

Très-tôt on sévère les enfants de leur deuxième année. On ne leur donne rien, même pendant l'alimentation, pour les fortifier. Cette coutume est celle des anciens Grecs, qui ne prenaient que des nourritures sèches substantielles. Les enfants élevés durement; ils vont à la tête découverte jusqu'à cinq ans, et ce n'est que plus tard qu'ils se couvrent de pantalons. Entre huit et dix ans qu'on l'a fiancé, pour ne pas se marier dans l'étranger, on quitte la maison avec son père et reste absent trois ou quatre ans. Il est fréquent de voir les pères entre eux leurs fils pendant un temps plus sévère.

Le respect pour les parents est porté si haut que le fils ne s'assied point du père en présence d'un étranger; il ne prend la parole que lorsqu'il est interrogé. Le père a le droit de châtier le fils dont il se plaint.

Le séjour à l'étranger est le plus vif pour l'Albanais son pays natal. Dans beaucoup de districts, et même dans des districts il est sans exemple qu'un homme se soit marié dans son pays étranger, ou qu'il y ait une famille. Celui qui le fait est regardé comme un banni, et la haine générale. Ordinairement les fils prennent le métier du père, les exceptions deviennent rares.

CHAPITRE XV.

FEMMES. — Dans des familles la mort est un profond sujet de tristesse, surtout lorsqu'elle frappe un commencement de sa carrière.

A peine le patient a-t-il expiré que les femmes poussent des cris terribles qu'on pourrait comparer au hurlement des loups, s'ils n'étaient mêlés de notes hautes et perçantes. Les femmes amies de la famille du défunt se précipitent alors vers la maison mortuaire avec des lamentations bruyantes, et toutes ces voix forment un chœur lugubre.

Les sœurs, les belles-sœurs, les filles déjà grandes et la femme du mort, si celle-ci est encore jeune, s'arrachent les cheveux, se déchirent le visage, se roulent à terre, et s'épuisent tellement à crier qu'elles perdent la voix et le sentiment, et qu'elles ont des accès d'aliénation mentale. Les nièces et les cousines du défunt laissent tomber leur chevelure, en coupant quelques boucles, et se ceignent la tête d'un mouchoir noir qu'elles portent plusieurs mois. Quant à la veuve, elle ne quitte plus cette coiffure de deuil. Cependant, si elle est encore dans la première jeunesse, et qu'elle veuille retourner dans la famille de son père, elle s'abstient de ces démonstrations de désespoir. Toutefois, lorsqu'elle se remarie, elle porte le mouchoir de deuil avec sa parure de noce.

Les hommes ont une douleur plus calme; et s'ils ne peuvent retenir leurs larmes, ils s'abstiennent du moins de sangloter. Ils reçoivent les visites de condoléance devant la porte de la maison mortuaire et debout dans la cour. En général, on s'aborde en se souhaitant une bonne santé et en se mettant l'un à l'autre la main sur l'épaule droite. Alors les visiteurs entrent dans la maison, et font le même compliment de condoléance aux femmes.

Le mort est déshabillé, et enveloppé dans une pièce d'étoffe; on place ses habits sur lui; mais on les reprend avant de l'ensevelir. Les Turcs lavent seuls le cadavre. Les femmes l'entourent, et alors commence la véritable lamentation, à laquelle prennent part non-seulement les parentes, mais les voisins du défunt, et qui a un caractère entièrement distinct de la scène bruyante que nous venons de décrire. Cette lamentation est une sorte de récitatif, composé d'un distique, chanté par une seule voix, et répété en chœur par toutes

raison. (PROVINCES DANUBIENNES.)

les femmes. Ces plaintes lugubres sont réglées par l'usage, et se rapportent à la vie du défunt; cependant il arrive que la personne qui les prononce cède à l'inspiration de sa propre douleur et improvise un chant nouveau.

La sépulture a lieu ordinairement le jour du décès; mais celui qui meurt dans l'après-midi n'est enterré que le lendemain. Quand tout est prêt pour la cérémonie, le cortège se met en marche au son des cloches du village. Le prêtre marche en tête; puis les hommes, qui précèdent le cercueil avec quatre porteurs, ensuite les femmes, et enfin celles qui chantent les lamentations, escortées par d'autres qui veillent à ce qu'elles ne se laissent pas entraîner à un excès de douleur et de zèle. Les hommes accompagnent le corps dans l'église, devant laquelle les femmes s'arrêtent en continuant leurs lamentations. C'est dans l'église que les hommes donnent au mort le baiser d'adieu, ce que les femmes ne font qu'à la sortie du corps, qui est déposé dans la terre et recouvert d'une dalle. Enfin on jette sur lui les dernières pelletées de sable. Ce moment est réellement déchirant. Les femmes ne veulent point se séparer du cadavre; il faut lutter contre leur désespoir pour les empêcher de se précipiter dans la fosse. A peine la tombe est-elle couverte qu'il se fait tout à coup un grand silence. On distribue du

deuil est même nul si le défunt passé les limites ordinaires de Dans ce cas, on se contente quelques moutons, pour obtenir le pardon de ses péchés; et on le après les funérailles, en buvant de l'âme du mort, et en accom ces vœux de chants funèbres honneur.

Comme il arrive presque toujours les hommes meurent à l'étranger; cède aux funérailles comme si l'avait fini ses jours dans ses funérailles est la même, avec cette différence que le cercueil est à que le corps est représenté par un tableau emblématique qui est remis trois jours après le service. Les femmes tent alors les lamentations sur du plus jeune parent du défunt les renouvellent le troisième jour.

Selon le rite de l'Eglise grecque le corps ne reste que trois jours sur terre. On l'enlève au bout de ce temps les os sont soigneusement nettoyés avec du vin; après qu'ils sont réunis dans un sac; et, lorsque les a benêts, on les dépose dans un lieu destiné à cet usage ou dans un cimetière.

CHAPITRE XVI.

LIENS DU SANG. — Les Albanais sont plus intimes et plus attachés à leur race que dans l'Occident transmettent de mâle en mâle, et qui s'introduisent par les femmes.

le George, fils de Panagiotti. L'appellation est tout enracinée et locale; ainsi les bouliates descendent d'un près du village de Tschouli. Il rouverait surtout la force des ng, c'est l'interdiction, en délements de l'Eglise, de toute tre les membres d'une même as la descendance agnatique; ace, plus puissante que la ondamine, et le mépris at- inque transgresse cet usage. ariages seraient considérés e tache pour toute la parenté. mbre est obligé de tirer ven- d'exiger satisfaction d'une ite à quelqu'un des siens. ment la famille entière est e des actes d'un de ses et paye à frais communs le ng. De là la loi qui menace nent la vie du meurtrier, de ses agnats. C'est pour i que les parents contribuent i composition quand la fa- sée s'en contente. Il n'est e toute une famille s'exile oustraire aux suites de ces ie trop souvent les mœurs nplacables.

que les réformes récentes plus de force au gouverne- ne dans l'Albanie meridio- eance du sang tombe de us en désuétude. Ali-Pacha occupé d'en restreindre la es fonctionnaires tures, pour la Porte la soumission du gi dans le même sens.

HAPITRE XVII.

SUR QUELQUES TRIBUS
MONTAGNE DANS L'ÉVÊCHÉ
DRA.

LEMENTI. — Il y a déjà bien i qu'un riche père vivait trée de Triepschi. Un jeune omme Clément, dont la fa- inconnue, vint le trouver, e lui confia la garde et le i troupeaux. Cette occupa- procha de la fille du ber- le nom était Bubéï et qui it de mari, parce qu'elle était

paralytique. Au milieu de ces rapports journaliers, les deux jeunes gens s'ai- mèrent, et Bubéï devint grosse. Lors- que la mère en fut instruite, elle s'ef- força par tous les moyens possibles de fléchir son mari, qui était d'un naturel sévère et rude, et de l'amener à ne point sévir contre les coupables. Elle y réussit, et on les maria. Ils eurent pour dot vingt têtes de bétail; mais ils durent aller s'établir dans une autre partie des montagnes, car le vieillard ne pouvait leur pardonner ce qu'il re- gardait comme une tache que la mort seule pouvait effacer.

Le pays que choisit le nouveau cou- ple s'appelle Bestana. On y voit encore aujourd'hui les ruines d'une petite église et de quelques maisons, ainsi que des vignes devenues sauvages; et l'on raconte qu'il a fallu abandonner ce lieu à cause des vipères qui l'infes- taient et qu'on y retrouve jusqu'à ce jour. Bestana est à quatre lieues envi- ron des villages de Selze et de Wukli. Les terres qui en dépendent, comme siège du chef de la famille, n'ont jamais été partagées, et sont depuis ce temps la propriété commune des Clémenti.

Clément eut de Bubéï sept fils. Ceux- ci devinrent la tige de sept grandes familles, auxquelles on doit la fonda- tion des bourgs de Selze, Wukli, Niksch, Unthai et Nartinovitch. C'est d'eux que sont sortis les Clémenti de Bukova dans le Dukadschin, et ceux de Lapo dans les montagnes de Kos- sowo.

L'aîné des fils s'appelait Kola; c'est de lui que descendent les habitants du village de Selze. Il eut trois fils, Wui Kola, Mai Kola, Rala et Rabien Kola. Ces trois branches ont donné naissance à la population de l'endroit, qui compte trois cents cinquante feux et seize cents âmes.

Wuco était le second. Celui-ci n'eut qu'un fils nommé Déda (Dominique), lequel en eut trois : Uhsai Déda, Giz Déda et Zek (Joseph), dont les familles ont formé le village de Wukli, et qui, réunies avec les anciens habitants, représentent cent soixante et dix maisons et treize cents âmes. Ces derniers sont le reste de la popu-

lation primitive du pays, qui, selon la tradition, fut chassée par les Clémenti, du moins en grande partie. Ils forment les familles des Ghimaï, des Pépussaï, des Dschiréaï; les Albanais les désignent par l'expression Anès, qui signifie qu'ils sont en dehors de la race dominante.

Nika était le troisième fils. Il eut plusieurs descendants mâles, parmi lesquels on compte Del Nika, Bal Nika et Unth Nika. Le premier et sa postérité fondèrent le village de Nirkaschi, où l'on compte aujourd'hui soixante-quinze maisons et cinq cents âmes. Les deux autres frères se séparèrent de leur aîné; ils fondèrent le village de Unthai dans les gorges de Blawa, à une demi-lieue au sud de la ville de Gutzinié et à six au nord de Selze. Unthai a soixante et dix maisons et cinq cents âmes.

Les autres fils de Clément eurent également une postérité nombreuse, de sorte que cette famille parvint à un haut degré de prospérité, et donna naissance à des guerriers célèbres. Conformément au penchant naturel qui porte les Albanais à la guerre, les Clémenti ne se bornèrent jamais aux soins paisibles de la vie pastorale; mais ils se livrèrent au brigandage dès que l'occasion s'en présentait. A mesure que leurs forces croissaient, ils étendaient leurs excursions sur les terres voisines, et cette audace

défendre. Une source d'eau vive au milieu; le côté du sud offre grande excavation, où se loge femmes, et où le bétail trouve ment un abri. C'est là que l'elles a souvent bloqués, et qu'ils s'vus réduits à se nourrir d'é d'arbres. Mais, quand ils réussis à tourner l'ennemi ou à rompre lignes, ils exerçaient de terribles geances dans le voisinage, et r naient à leur repaire chargé butin.

La guerre qu'ils soutinrent à Podgoritza ne fut pas moins r elle se prolongea durant sept an les Clémenti se virent réduits à l nière détresse; tant qu'elle du n'y eut dans le village de Selitz trois naissances mâles, et ces e restèrent valétudinaires.

Dans la guerre des Clémenti le pacha de Pekia, ils furent d' si heureux qu'ils parvinrent à quer les Turcs dans la forteresse Gutzinié. En cette occasion, ils usage de gabions mobiles et b de laine, et à l'abri desquels ils ti sur l'ennemi. Déjà ils se cro certains de la victoire, et les discutaient sur le partage du terri conquis, lorsqu'une querelle s'é ce sujet; et un certain Tchiobola rieux devoir ses prétentions repou résolut de se venger en trahiss tribu. Pendant la nuit, il nou

et montagneux qu'elle habitait. Cette époque qu'on rapporte aux migrations des Clémenti à dans les montagnes de Laparès de Kosowo, à Selze, sur l'oriental du lac de Scodra, frontières du Monténégro, et sur la Sirmie, où ils occupent les nos jours, en conservant le Clémenti, les deux villages de et de Horkowitz, et à ceux qui restèrent dans les colonies; l'une alla s'établir dans la vallée des Clémenti, chaîne de Proklét et la montagne Biskatchi, où elle bâtit le village Boga, qui compte quarante et quatre cents âmes; l'autre émigra vers le nord, et fonda des Nartinovitch, sur la rive du Lim, à une demi-lieue de l'embouchure de cette rivière, dans le lac de Sirmie. Les habitants de ce village, qui sont les familles qui leur sont venues de la tribu d'Unthai, embrassé l'islamisme.

CHAPITRE XVIII.

HOTTI ET TRIEPSCHI.

Le chef de la tribu des Hotti et qui s'appelle Ketschi. On ignore son origine; cependant tout fait croire qu'il était Albanais, comme les Clémenti; car sa postérité parle la langue et professe le catholicisme. On rapporte que, poursuivi par les Turcs, il s'était réfugié dans une caverne, qui porte aujourd'hui le nom de la tribu et qui dépend du Bergas dans le Monténégro. Ce Ketschi eut six fils; Ban, Mertrot, Kaster, Was et Lora. Lorsqu'ils furent grands, ils furent habitants du pays, et toute la tribu dut s'exiler. Cependant le Ketschi qu'il était trop vieux, et son fils Piperi trop jeune et trop pauvre (il boitait d'un pied) pour aller à cette émigration. Il demanda donc pour lui et pour son enfant la permission de la famille du mort, la permission de ne pas s'éloigner, et il obtint la permission, en cas semblable, est refusée. C'est de cette famille sont les Piperi, dont la tribu s'é-

lève à quinze cents habitants, tous parlant le slave et professant la religion grecque. Ils sont presque toujours en contestation avec ceux des villes turques du voisinage, Spunscha et Podgoritza.

Les autres frères s'établirent à Triepschi, qui est situé sur le bord septentrional du Zem, un des affluents de la Moratza, à une lieue à l'est de Gruda et de Fontena. Cependant Merkota Ketschi trouva bientôt si misérable l'existence qu'il menait dans ces rochers qu'il préféra une vie active dans un pays fertile à l'indépendance des montagnes; il alla donc se fixer dans la plaine de Podgoritza, à deux lieues à l'ouest de cette ville, et ses descendants ont donné le nom de Merkotaï au village qui s'y éleva peu à peu et qui consiste aujourd'hui en soixante et dix maisons et cinq cents âmes. Les habitants sont de la religion grecque et parlent le slave.

Les autres fils de Ketschi restèrent pendant quelque temps à Triepschi; mais il survint une grande disette; et l'on ne pouvait se procurer du grain qu'à un prix très-élevé, dans la vallée fertile du Drin-Blanc. Les deux plus jeunes partirent donc pour ce pays pour acheter du blé et le rapporter à leur famille.

En se rendant à Pékia, ils rencontrèrent deux belles filles qui se rendaient à la ville dans le même dessein. Celles-ci trouvèrent les deux garçons à leur gré, et leur demandèrent où ils venaient et qui ils étaient. Ceux-ci leur racontèrent les malheurs de leur famille, et leur confièrent qu'ils étaient de pauvres bergers auxquels le sort ne permettait de se fixer nulle part. Alors les voyageuses leur apprirent qu'elles étaient filles uniques de parents riches, et que s'ils voulaient les épouser ils hériteraient de biens considérables. Elles ajoutèrent qu'il y avait dans leur pays assez de bonnes terres pour nourrir les familles de leurs frères. Ils objectèrent que ceux-ci consentiraient difficilement à les suivre, et que pour eux il leur serait pénible d'abandonner leur vieux père; que, bien qu'ils en fussent séparés, ils avaient du moins la consolation de le visiter de temps en temps. Enfin, après quelques débats, il fut convenu que les quatre frères se rendraient au même endroit pour donner et recevoir une réponse définitive. Là-

dessus, on se sépara. De retour chez eux, les jeunes gens racontèrent ce qui leur était arrivé, et demandèrent conseil à leurs frères, qui essayèrent de les détourner de ce projet, en leur représentant qu'ils s'affaibliraient en se séparant; qu'ils seraient exposés aux insultes de chacun, et qu'à une si grande distance il était à craindre qu'ils ne se reverraient jamais. Ces raisons ébranlèrent d'abord les jeunes gens; mais enfin l'amour l'emporta, et leur départ fut résolu. En conséquence le vieux Ketschi, Merkot, qui s'était fixé à Podgoritza, et Piperi se disposèrent à partir pour Triepachi; on donna un grand repas d'adieu, et les deux jeunes gens reprirent le chemin de Pékia. Ils retrouvèrent au jour convenu les deux filles, et les accompagnèrent chez elles.

L'une d'elles était de Redschtza; celle-ci épousa Was-Ketschi, et c'est d'eux qu'est issue la nombreuse famille des Wassevitch, qui compte trois mille âmes; elle parle le slave et suit le culte grec. Les habitants passent pour de dangereux voleurs. Ils manquent rarement l'occasion de piller leurs voisins et surprennent les caravanes turques qui se rendent à Gutzinié, Biélopolié et Rosai. Ils se distinguent suivant la contrée qu'ils habitent en Wassévitchs du haut ou du bas pays. Les premiers habitent la vallée de la Redschtza; les autres, les montagnes qui s'étendent entre la Moratza, le ruisseau de Malo-Rèka, et le Lièwo-Rèka, d'où ils prennent quel-

fréquentes. Ces derniers se sont installés sur la crête des montagnes; pour établir ensuite à Lièwo-Rèka, et c'est cette raison qu'on trouve sur les pentes de la chaîne les anciens habités mêlés avec les nouveaux colons. C'est d'après les uns et les autres ont obtenu le nom de Wassévitchs.

L'autorité du gouvernement turc restée précaire dans la vallée de la chitza. Dans les temps de trouble même dès que l'occasion se présentait les habitants refusaient de payer les impôts. A peine la fortune s'est-elle éclaircie pour les Turcs que les rebelles de nouveau leur soumission, qui est cueillie ordinairement sans que les vainqueurs reviennent sur le passé. Quoique les Lièwo-Rèkaniens du district montagneux de Berda, ils n'ont jamais reconnu la souveraineté des Turcs. En 1818 ils avaient pour chef l'archimandrite M. homme de mérite et d'expérience résidait dans le couvent de Saint-Géorgie dans la vallée de la Redschtza, à 12 lieues de Biélopolié.

L'autre fille était du district de la katschin, qui s'étend entre le Ili et le Walbona, dans le voisinage de Jakowo. Elle épousa Kaster Katschi et de cette union est sortie la famille des Kastrawitch, dont le langage est albanais et dont presque tous les membres sont mahométans.

Revenons maintenant aux deux filles qui étaient restées avec le vieux Ketschi. L'un s'appelait Lazare et l'autre

sur la colline, il lui cria qu'il lui en compensation la portion de son sud du versant, qui par suite des conventions devait lui appartenir pour cette raison que la Triepachi est en possession de son sud de toute la vallée du Zem. Avant les Hottis leur en disputées; et tout récemment les Hottis ont amené des luttes. Plus d'une fois les Lazaré ont offert à leurs voisins un lit pour terminer ce différend; mais leur offre a été constamment repoussée.

Les Ketschi sortent les quatre familles catholiques de Triepachi, réunies aux anciens habitants comptent pas moins de sept mille. Triepachi s'élève sur un site naturellement fortifié; ses habitants sont belliqueux, et guerroyent non seulement avec leurs voisins mais avec les villes turques de Zina et de Gutzinié; ils dévastent, pillent les caravanes et ont point les Turcs dans leurs rencontres.

Le Ketschi, lorsqu'il alla s'établir au-delà du Zem, commença par se fermer les terres d'un riche. Sa famille s'accrut rapidement et fut en état de lutter avec et contre les anciens habitants, loignèrent peu à peu et qui ne resta à peine quelques misérables dans leur ancienne patrie.

Le fils de Lazare Ketschi, est la tête de la nombreuse tribu des Guétiens. Il eut quatre fils : Piotr, Gion, Ghéga, Lai Ghéga et Jun

remier a formé le village de Zina (cent quatre-vingts maisons et âmes). La postérité des trois frères a peuplé le village d'Alai (cent quatre-vingt-dix maisons et cent cinquante âmes). Les Hottis, à l'exception de quatre qui ont embrassé l'islamisme, sont catholiques et parlent l'ancien slave. Chacun de leurs deux villages a une église propre, et leurs guerriers sont pour les plus braves entre tous les montagnards. Le porte-drapeau de la tribu porte le nom de guide général

des montagnards de Skodra; et sa bannière dans l'ordre de bataille des Turcs ne cède le pas qu'à celle des Mirdites, qui est à la place d'honneur, c'est à dire à l'aile gauche. En campagne, cet enseigne reçoit triple ration; c'est un privilège qui s'est transmis à cause d'une action d'éclat.

Lorsque les Vénitiens attaquèrent Dulcigno, les Turcs vinrent au secours de la ville, et le pacha de Skodra établit son camp en face de l'ennemi. Un jour que le pacha faisait reposer ses troupes, le porte-enseigne de Traboina se prit de querelle avec un autre montagnard; chacun d'eux prétendait être le plus brave. Échauffé par la dispute, le Hottien saisit son drapeau, et, s'élançant vers une batterie des Vénitiens, il le planta au milieu des canons. Les Hottiens se précipitèrent pour reprendre leur drapeau; le reste de l'armée suivit, et la batterie fut enlevée.

La tradition n'a guère conservé de la tribu des Castrati que le nom du fondateur. Il s'appelait Détali Bratosi. On ignore s'il était Slave ou Albanais d'origine; on rapporte seulement qu'il venait d'une contrée slave (Kutschi) lorsqu'il vint s'établir dans le lieu qu'occupent aujourd'hui ses descendants. Le motif pour lequel il dut émigrer avec ses sept fils est également inconnu. Ces derniers s'appelaient Ivan Détali, Pal Détali, Nar Détali, Gor Détali, Jer Détali, Gion Détali et Ali Détali. Ils s'établirent d'abord dans une caverne de la montagne de Véletschiko, qui de nos jours porte encore le nom de caverne au bétail, et qui se trouve à une lieue du village de Pétrowitch, demeure des aborigènes. Les Détali vécurent sept ans dans cette retraite. Cependant leurs familles et leurs troupeaux multiplièrent singulièrement; ce que leurs voisins voyaient avec inquiétude. Un jour ils s'assemblèrent tous, c'est-à-dire les trois familles des Pétrowitch, des Tutowitch et des Sélai, pour se consulter sur le parti qu'ils devaient prendre avec les pasteurs de la caverne. Les uns furent d'avis de fraterniser avec eux et de les associer à leur fortune, les autres voulaient qu'on les attaquât et qu'on les exterminât.

Tandis que l'on discutait sans s'arrêter à aucun parti, un vieillard centenaire s'avança au milieu de l'assemblée et parla ainsi : Mes amis, mon âge me donne le droit de vous parler de mon expérience ; écoutez mes paroles, et prenez garde de prendre une résolution dont vous auriez à vous repentir ; car, si c'est la main de Dieu qui a conduit ici ces étrangers, vous ne sauriez vous y opposer, et vous travaillerez à votre perte ; mais, si Dieu leur est contraire, ils fuiront devant vous comme les nuages devant le souffle du vent. Pour vous en assurer, faites ce que je vais vous dire. Préparez un festin, et invitez ces étrangers. Quand vous serez assis autour de la table, faites en sorte qu'aucun d'eux ne puisse atteindre de la main les mets qu'on aura servis, et alors observez bien ce qu'ils feront. S'ils se lèvent pour s'approcher de la table, tenez pour certain qu'ils sont vos esclaves ; mais si, après s'être levés, ils tirent la table du côté de leurs sièges, de sorte que vous en restiez éloignés, alors réunissez tout ce que vous possédez, et partez pendant la nuit ; autrement ils seront maîtres de vous et de vos biens. On suivit le conseil du vieillard. Détali se rendit à l'invitation avec ses sept jeunes fils, dont l'extérieur annonçait la force et la résolution. Selon la coutume du pays, on servit un veau rôti, et les hôtes étaient placés de manière à ce qu'aucun d'eux ne pouvait atteindre le plat. Lors-

gence de ces peuplades. La fréquence d'émigrations, occasionnées soit meurtre, soit parce que les tribus ne suffisaient plus à leurs besoins, ont sans doute mêlé et confondu les traditions de l'origine des tribus. Ainsi les récits varient quelquefois selon les localités ; mais ces récits ont un caractère historique par ce qu'ils représentent fidèlement les premiers essais de civilisation d'un peuple qui a conservé l'empreinte primitive ; et qu'ils peuvent nous indiquer les temps obscurs dont le développement nous cache le berceau d'autres nations. Rien, selon nous, ne peut surtout donner une idée fidèle du passage de la famille à la tribu. Nous donnerons donc la fin de la légende de Détali, telle qu'elle a été recueillie par M. de Hahn.

Lorsque Détali se vit maître de son territoire, il choisit une résidence d'où il pouvait vaquer plus commodément à la culture des champs. C'est un lieu naturellement fortifié, où l'on voit encore les ruines de la maison qu'il avait construite. Une source coulait à ses pieds, et ses fils prirent pour eux les meilleures terres, et laissèrent les hautes terres à ceux qui n'avaient pas émigré s'arrêter. C'est ainsi que, de fugitifs, ils devinrent la population la plus considérable de la tribu. Détali mourut dans un âge avancé, entouré de ses neveux et arrière-neveux, riches en meubles et immeubles.

se jusqu'à celles des Hottiens et Schkrieli et Budischia. Mais leur nombre s'accrut; et il leur imposa de rester ensemble. détruisaient de nouvelles demeures, semblaient les unes des autres. Ils ont d'abord les terres en trois, qu'ils tirèrent au sort; la région fut à Ali Gori et à Jéro, celle à Sali et Ndoka, le centre à Istochia et Leka; quant à l'est, aux autres indigènes. Étroitement fermement jusqu'à présent une tribu croissante n'a jamais amené la paix. Seulement Ali, qui était berger pendant l'hiver faisait des troupeaux dans la plaine, la fertile et d'une température y établit avec quelques-uns des autres les autres sur la montagne colonie des Castrati est composée de musulmans.

Ceux à vignobles dont nous avons parlé appartenaient depuis longtemps aux Benkaï de Triepschi. Ils forment des tribus dont se compose Ali; mais ils sont originaires du pays, où ils habitaient un endroit Beka-Ivan-Beka. Leurs ancêtres quittèrent ce pays à cause d'un meurtre depuis leur émigration leur s'était accru rapidement. C'étaient des hommes braves, que distinguaient la raison les beys de Scodra. Leurs chefs de famille s'étaient distingués de manière à mériter la faveur du bey, qui lui accorda pour lui et sa famille les vignobles restés en jachère sur les coteaux de Budischia, s'étendant sur un espace d'environ quatre quarts de lieue au pied du mont Ka. D'abord les Benkaï venaient à Triepschi pour cultiver ces vignes les vendanges; mais lorsque les vignes furent devenues nombreux, elles furent données à ferme, à charge pour eux de livrer aux propriétaires des choses, selon d'autres, la dixième des produits. Ces conditions furent observées pendant très-longtemps; mais les choses changèrent à la suite d'un événement. Voici comment les choses furent rompues :

Sur Kati et Deta se rendirent à Triepschi pour y prendre les Benkaï et les vendre avec eux. Comme ils

étaient dans la maison du chef, ils entendirent que l'on appelait deux chiens Kat et Ded. Irrités qu'on donnât leurs noms à ces animaux, ils tirèrent leurs couteaux et les tuèrent. De retour chez eux, ils racontèrent à leurs frères l'affront qu'ils avaient reçu. Comme réparation, il fut convenu que désormais ils ne payeraient plus aux Benkaï le fermage de leurs vignes. Ils se mirent donc à vendanger sans s'inquiéter des propriétaires. A cette nouvelle, les Benkaï rassemblèrent des hommes de Triepschi et de Ketschi, et tombèrent pendant la nuit sur le bétail des Detaï, que ceux-ci faisaient paître sur la montagne. Les quatre bergers qui étaient de garde se défendirent longtemps; trois d'entre eux restèrent sur la place, mais le quatrième s'échappa, et courut répandre l'alarme. Cependant les assaillants s'emparèrent des troupeaux, et les emmenèrent.

Ull Wicka, lorsque le matin il entendit le cri d'alarme, était en train de lacer ses sandales; il ne se donna pas le temps d'achever, et partit n'ayant qu'un pied chaussé. D'autres se joignirent à lui, et ils pressèrent tellement leur marche qu'ils rencontrèrent l'expédition au passage du Zem.

Ceux de Triepschi furent mis en déroute et perdirent quatre des leurs. Les Detaï leur coupèrent la tête, attachèrent ces trophées à des piques, et revinrent en triomphe avec les troupeaux qu'ils avaient repris. Depuis cette victoire ils ne payèrent plus de fermage, et se partagèrent la vallée : une moitié échut aux Ivani, et l'autre aux Gotaï, qui portent encore le nom de Budischai. Dans la suite ils devinrent redoutables à leurs voisins, ce qui les engagea dans des guerres continuelles avec les Schkrieli, les Hotti, les Kopliki et autres tribus; ils s'attaquèrent même aux pachas de Scutari, et conservèrent une telle supériorité sur les troupes qu'on leur opposait que les Turcs prirent le parti de les mettre dans leurs intérêts par des présents et de bons procédés. Ce moyen leur réussit, et pendant longtemps les Castrati se tinrent tranquilles; ils se soumirent même à un tribut de quelques paras par maison.

Il arriva cependant à un certain Tahir-Bey de les mettre sur le même

piéd que les autres chrétiens, c'est-à-dire qu'ils devaient payer le baratsch, et être justiciables du cadi. Cette décision déplut aux habitants de Véletchik; ils se souvinrent de leur ancienne indépendance, et reprirent leur vie de luttes et de brigandage. Le pacha réunit une nombreuse armée, qu'il conduisit jusque dans leurs retraites. Les Détali, voyant qu'ils n'étaient pas en mesure de résister, conduisirent dans les montagnes leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux avec ce qu'ils avaient de plus précieux, ne laissant dans le village que quelques vieillards que leur faiblesse protégeait contre l'ennemi.

Au nombre de ces vieillards se trouvait Ull Wicka, petit-fils de Détali, qui pendant longtemps avait été le chef des montagnards. Quand le pacha vit que le village était évacué et que les habitants s'étaient réfugiés sur les hauteurs, il donna l'ordre de les poursuivre; car lui-même ignorait les chemins. Pour lui, il s'arrêta dans la maison d'Ull Wicka. Les assaillants éprouvèrent bientôt une vive résistance; ils étaient exposés non-seulement aux balles des hommes, mais aux pierres et aux troncs d'arbres que faisaient rouler sur eux les femmes et les enfants. Pendant le combat, Ull Wicka sortait souvent de sa maison, pour voir où en étaient les choses et en informer le pacha. Le vieillard, dans sa perplexité, fit vœu à saint Marc de lui élever une église et de célébrer solennellement sa fête s'il procurait la victoire aux siens.

naître nominativement la suzeraineté ottomane, tandis qu'au delà ils se soumettaient aux charges ordinaires et à la jurisdiction du cadi.

Ull Wicka construisit l'église; il avait fait vœu de dédier à saint Marc la fête y est célébrée encore aujourd'hui.

Les hostilités avec les Turcs durèrent jusqu'à ce qu'un pacha plus sage jugea convenable de rendre aux trahis leurs anciens privilèges; de ce moment la paix est rétablie entre le district et la ville. Avec le temps, il ne put suffire aux besoins des habitants dont le nombre s'était de beaucoup accru; alors ils suivirent l'exemple et s'étendirent dans la plaine et la vallée Sèche et le bord du lac ces terres appartenaient aux beylik agas de Scodra; ils les prirent à ferme et se contentèrent d'abord d'y cultiver quelques huttes, pour y passer l'été, ils retournaient dans les montagnes, où l'air est plus sain; peu à peu ils vendirent ce qu'ils possédaient dans le haut pays, ce qui leur permit d'acquiescer les biens dont ils n'avaient pas besoin; et c'est pourquoi Détali se trouvent à présent plus nombreux dans la plaine que sur les montagnes. Cependant ils ne se mêlent pas les uns avec les autres, et restent séparés par races et par familles, de sorte que les habitants d'un bourg sont tous parents. Les fils et les petits-fils fondent, après leur séparation, plu-

TABLEAU EXPLICATIF DE LA TRIBU KASTRATI.

<i>Familles. Villages dans la montagne.</i>		<i>Villages dans la plaine.</i>	
100	Martinal, Ghiokai, Theresi.	Puti, Copani.	
103	Bradosi, Budischia	Hikuzzai, Piëtroschinai, Skandschi, Moxetti, Dobroveda.	
72	Kurtai	Aliaï.	
9	—	—	
27	—	—	
25	Gorai	—	
11	—	—	
4	—	—	
37	Petrovitch.	—	

408 familles avec une population de 3,157 âmes. Tous ces habitants sont catholiques, à l'exception des 72 familles des Aliaï.

Les habitants n'ont point de rement dits, mais des ghiobar, vent les amendes et en rendent ex assemblées générales ; ces aborigènes ont comme tous le droit et l'obligation de sié- assemblées du peuple

CHAPITRE XVIII.

IARDS DANS L'ÉVÊCHÉ DE SCODRA.

tie orientale du pachalik de t formée de montagnes inhos- qui se prolongent depuis le lac plaine fertile du Drin-Blanc. gment au nord la chaîne qui sé- eux tributaires du Danube de la Méditerranée, et qui est en nps la limite entre les langues benaïse. Au sud, le Drin les ; Mirdites.

bitants de ces montagnes ap- t à des races guerrières d'ori- aise, et sont généralement ca- ; car c'est seulement dans le de Scodra qu'on trouve des ms. Suivant la nature des loca- 'adonnent plus parti culière- griculture ou à la vie pastorale ; t tous l'instinct guerrier. Cha- agnard ne sort qu'armé, soit ire, soit qu'il fasse paître ses ; avant même de s'endormir us son chevet ses pistolets et an. Malgré cet esprit aventu-

reux, ils paraissent moins disposés à aller chercher fortune à l'étranger que les habitants de l'Albanie centrale et méridionale. Les montagnards et sur- tout ceux de l'est sont en général si pau- vres que leur existence est une lutte conti- nue contre le besoin ; mais ils tiennent ellement à leur patrie que l'exemple de leurs voisins, qui s'engagent au loin comme ouvriers ou comme soldats, les porte rarement à les imiter.

— Ceux du haut pays ne payent aucun tribut à la Porte, et ne sont tenus qu'au service militaire. Les districts de Kas- trati et de Schkrieli font seuls exception. Dans les premiers temps des réformes adoptées par le gouvernement turc, Hafis Pacha essaya tous les moyens pour rendre ces montagnards tributai- res, et il négocia longtemps à cet effet avec leurs chefs de famille. Les Cle- menti et les Hotli refusèrent formelle- ment ; mais les Kastrati et les Schkrieli se laissèrent gagner, et consentirent à payer cinq piastres par maison. A présent cette taxe est portée à dix-sept bourses ; elle est proportionnelle ; les plus pauvres sont imposés à dix piastres et les riches jusqu'à deux cents.

Ces montagnards ne reconnaissent d'autorité turque que celle du pacha de Scodra, qui, dans ses rapports avec eux, s'écarte de la règle ordinaire, et se con- forme à leurs usages et à leurs traditions particulières. pour intermédiaire de ces relations, chaque district a un buluk paschi, qui représente ses intérêts et qui réside à Scodra. Cet officier doit être

mahométan. En général, cette charge est héréditaire; et il est rare qu'on demande au pacha la destitution du buluk paschi.

Il ne faut pas confondre ce fonctionnaire avec les commissaires qu'entretiennent à Constantinople les gouverneurs de provinces; en effet, il n'a point de pleins pouvoirs, mais il est comme la caution de son district.

Son premier soin est de soutenir les intérêts de ses commettants auprès du pacha. Il introduit chez ce dignitaire le simple montagnard aussi bien que le chef; il appuie leurs requêtes comme interprète et comme avocat. C'est encore lui qui est chargé de transmettre les ordres du pacha au district, qui perçoit les amendes pour meurtre et celles qu'on inflige pour de moindres délits. Le tiers de ces amendes lui revient. Dans les lieux où le tribut est exigible, c'est encore lui qui le perçoit, et le verse au trésor.

En temps de guerre il reçoit les rations et en fait la distribution, et transmet aux chefs les ordres des commandants supérieurs.

Chaque buluk paschi dispose, selon l'importance de son district, d'un certain nombre de serviteurs armés (tschausch), qu'il charge de ses commissions dans le district, où il ne se montre lui-même que rarement; et il ne le fait jamais sans en avoir obtenu l'autorisation des chefs de famille.

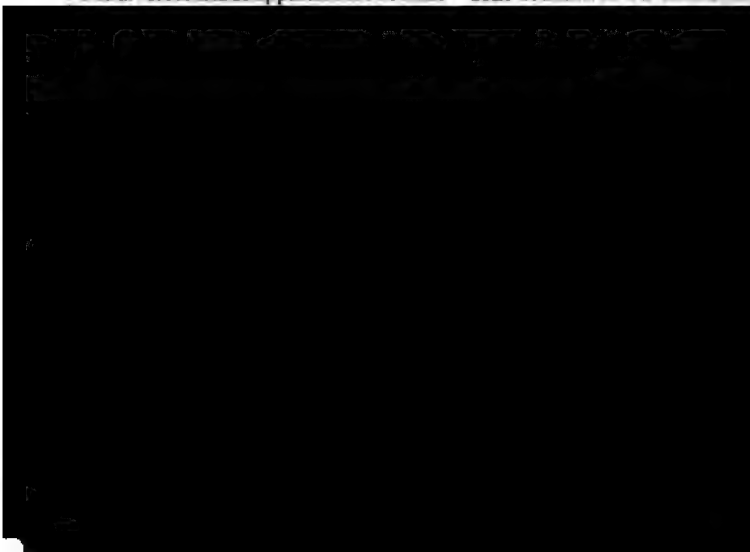
Les diverses tribus apparaissent comme

dans le pays. L'influence du v la conduite des affaires dans dépend de son mérite pers reste, il est d'usage de donner titre de voïvode aux autres m conseil. Les dignités de voïv sénateurs ou conseillers s'obte de telle sorte cependant que, est appelé à les exercer est m plus proche agnat le remplace qu'il ait atteint la majorité. Ces res reçoivent du pacha un dé tallation, qu'on appelle dan *schkop* (le bâton).

L'organisation militaires ac l'organisation civile; car il y a drapeaux que de conseils d'anc les Kastrati et les habitants d n'ont qu'un conseil et un d pendant les premiers ont six v les derniers cinq. Le chef mil le titre turc de bairakdar, port Ce grade est aussi héréditaire. ment le voïvode est en m bairakdar.

Après le conseil des anci dans chaque district un autre se compose des chefs des fam térales; ses membres se nomr bars, parce qu'ils sont chargés lir les amendes. Ils doivent prêter assistance aux buluk p les exécutions qu'ils ont à f

Cependant le souverain p partient au peuple, qui l'exer assemblées générales. Ces sont ordinaires ou extraord



par un homme. Les absences ne d'une amende de deux à quinze. On y délibère et l'on les intérêts de la communauté. s'est rendu au lieu convenu, les du district s'asseyent en face du peuple, assis ou debout alentour. Chacun garde. Le voïvode ou un autre chef donne par un discours où il expose le motif de la réunion, et ordonne au d'en délibérer. Alors ceux-ci, et discutent à peu près le fait dans nos commissions. sont de retour, tout le peuple l'exception des dignitaires. Le demande alors ce qu'ils ont dit et les ghiobars répond aux qui ont été posées par chacun. Les propositions importantes faites par le peuple, auquel le dit jurer sur des fusils placés n'ils ne changeront rien à leur loi, ou qu'on soumettra à la loi du pacha les propositions.

C'est ce qui arriva lorsque, il y a quelques années, les habitants de Scodra se révoltèrent que la peine du sang à atteindre que les personnes tuées soit ou le même troupeau meurtrier, et ne s'étendrait pas sur le vivant pas avec lui, fusil, père ou son frère. Les condamnés à cette loi, outre l'amende due devaient payer à celui-ci et au même somme d'environ mille

les questions touchent aux intérêts, et que la montagne se d'arrive souvent qu'il est impossible les mettre d'accord ; alors le pacha envoie les ghiobars de faire le sort, et l'on se sépare en deux sans avoir pris de résolution. Les deux partis sont si violentes que les années les assemblées n'ont que de rares séances.

Le pacha ordinaire le conseil des anciens entendu, préalablement du conseil avec les ghiobars les plus influents les mesures à prendre, et le sort se réduit à une simple for-

malgré la législation ne conteste au supérieur de l'assemblée du pacha. Celle-ci se borne en général à

fixer et à faire rentrer les amendes encourues pendant une période de temps déterminée. Mais, comme la manière de procéder n'a rien de régulier, l'exécution entraîne parfois des longueurs si le coupable est puissant ou d'un caractère opiniâtre. Néanmoins, attendu que l'on ne s'occupe que de délits de notoriété publique, les formes de la procédure sont sommaires.

La plupart du temps les amendes sont infligées pour des contraventions aux lois sur les pâturages ou à certains usages locaux. Le condamné livre un certain nombre de moutons, et rarement il s'acquitte en argent. C'est pendant la session de l'assemblée que ces amendes sont recueillies par les ghiobars, qui se les partagent entre eux.

Le *ban du sang* n'appartient pas au district, mais au pacha. Le meurtrier et ses intimes doivent immédiatement s'exiler pour se soustraire à la vengeance des parents de la victime. L'usage est également que le meurtrier d'un homme sans parents quitte aussitôt le pays.

Dans plusieurs contrées, et notamment à Scodra, la maison de l'assassin est livrée aux flammes par le buluk paschi, et l'on exige de ses parents une amende proportionnée à la fortune du coupable. Cet usage a souvent réduit à la mendicité des familles par cela seul qu'elles avaient pour parent un homme qui, n'osant tuer un des siens, assassinait un étranger.

L'amende qui est prélevée juridiquement pour un meurtre n'a rien de déterminé. Dans les districts où la domination turque est établie, tous les biens meubles du meurtrier passent au buluk paschi et aux ghiobars. Les parents du coupable payent de trois cents à huit cents piastres, et s'ils sont pauvres, ils peuvent s'acquitter moyennant un sacrifice moindre.

Indépendamment de l'action publique, le meurtrier est exposé à la vengeance autorisée et sanctionnée par les mœurs ; des représailles sanglantes menacent sans cesse les plus proches parents du coupable ; et, si quelqu'un d'eux se distingue, c'est celui qui deviendra plus particulièrement l'objet du ressentiment de la famille offensée quand le meurtrier lui-même s'est mis hors de la portée de

leurs atteintes. Souvent on ne se contente pas, pour venger la mort d'un homme, de tuer un des parents du meurtrier. L'Albanais vous dira qu'un homme de sa famille en vaut six. Or, comme chaque vengeance en amène une nouvelle et que la dette du sang passe du père au fils, il arrive nécessairement que les familles les plus nombreuses s'éteignent en peu d'années.

La vengeance du sang ne s'exerce jamais sur les familles étrangères qui habitent le même lieu que le meurtrier, mais seulement sur quelqu'un de ses parents.

Si le meurtre a été involontaire, celui qui l'a commis doit commencer par s'éloigner; mais la peine civile ne l'atteint pas; et il obtient ordinairement de la famille du mort l'amnistie et la faculté de revenir dans le pays. L'adultère donne à l'époux outragé le droit et lui impose le devoir de se venger du séducteur. En Albanie cette injure ne se pardonne jamais. Dans le flagrant délit, le meurtre des deux coupables n'entraîne aucune peine afflictive.

La séduction d'une fille ou d'une sœur se venge aussi par le sang; cependant l'offensé peut pardonner. Pour les simples blessures, le droit de vengeance ne s'exerce ordinairement que sur l'offenseur et l'offensé. En cas semblable, on se contente souvent d'une réparation pécuniaire ou de faire payer à l'offenseur les frais de la cure. Si l'affaire va jusqu'au racha, le délinquant paye à

le pardon, et qui se compose du meurtrier, auxquels vient joindre les parents les plus éloignés, s'avance vers la maison proche parent de la victime. Il marche en avant, tenant le crucifix; ensuite viennent quatre berceaux, où sont étendus des enfants; puis la mamelle; puis le suppliant, les yeux bandés, les mains liées au dos et une corde au cou; au bout de cette corde pend un yatagan. Il est entouré, prêts à le défendre contre toute violence. Quand on arrive à la maison, les hommes ôtent les berceaux et les placent sur les berceaux; le suppliant est alors conduit dans la cour d'où sortent tous ceux qui y habitent; on l'installe près du foyer. Son reste à la porte et dispose les berceaux de manière à ce que les enfants aient les pieds tournés vers l'orient. Le proche parent du mort demande aux personnes du cortège le nom du meurtrier et les amène. Le prêtre ou quelque autre chargé de la réponse; il expose son discours touchant combien est grande la faute du suppliant; il ajoute qu'il est pable le reconnaît lui-même, et qu'il est venu se mettre à la discrétion de Dieu. Enfin l'orateur représente que le meurtrier est plus digne d'un chrétien et d'un saint que la vengeance, et qu'il vient demander au nom de la sainte Église l'évangile et de l'innocence au meurtrier. L'offensé résiste longtemps, et les deux parties redoublent, jusqu'au moment

simple s'explique d'elle-même : le pardon, les enfants n'avaient repos assuré; aussi n'étaient-ils dans la posture ordinaire du lit; mais une fois le droit de ven-
d'abandonné, on leur rend l'atti-
n convient le mieux à leur sécu-
celle de leurs familles.

commence la scène de résis-
comme pour exprimer le dernier
de l'honneur contre la compas-
sin, au bout de quelques heures,
il déclare qu'il est prêt à pardon-
il rentre avec les siens dans la
où est le meurtrier, qui est déli-
les liens et que tout le monde
se en lui disant : Qu'il te soit
né! L'offensé lui adresse ces
l'abandonne le glaive (la ven-
); mais je veux la chose (la com-
pse), qui, dans ce district, s'élève
illier de piastres. Ensuite les pa-
celui qui est sous le poids de
la remettent à l'offensé des armes
représentent trois ou quatre fois
ar, et ils continuent jusqu'à ce
si-ci déclare que le gage est suf-
puis l'on transporte le tout dans sa
La cérémonie se termine par un
et, où, après avoir largement bu
gé, on fait appel à la générosité
l'ensé, qui est prié de diminuer
e chose de l'amende; alors il per-
le reprendre quelques-uns des
ceux du moins qui dépassent la
de la somme garantie, et finit
euler le terme après lequel les
doivent être retirés. Ordinaire-
il fait remise de la moitié de la
osition ou même de la somme en-
et il rend en outre tous les gages.
ce dernier cas il est d'usage que
distié lui fasse présent de quelque
de prix. Le plus grand reproche
puisse faire à un Albanais, c'est
ir reçu de l'argent en réparation
eurtre ou du déshonneur d'un des
; ce reproche se formule ainsi : Tu
le sang de ton frère.

quelquefois, au lieu des moyens indi-
plus haut, on cherche à arracher
don de l'offensé par surprise; mais
expose alors au danger de voir la
se abandonnée par l'offensé ou de
over impitoyable lorsqu'il doit en-
le berceau.

Pour resserrer encore davantage les
liens de la réconciliation, l'offensé et
l'amnistié se rapprochent soit par la
cérémonie d'un baptême, soit par la
confraternité, que les Slaves nomment
pobratnia, ou lorsqu'ils coupent pour
la première fois les cheveux à un de
leurs enfants.

La cérémonie de la fraternisation,
dont nous avons déjà dit quelques mots,
varie suivant les lieux; dans certains
cantons, le parrain, après avoir lié le
petit doigt de la main droite à l'un des
postulants, et y avoir fait une inci-
sion, mêle quelques gouttes du sang
qui en coule dans un verre d'eau-de-vie,
qu'il donne à boire à l'autre postulant;
alors tous deux s'embrassent, et la solen-
nité finit par un festin. Dans d'autres dis-
tricts, le sang de l'un et de l'autre est
mêlé dans la coupe d'eau-de-vie, et tous
deux la vident ensemble.

CHAPITRE XIX.

VOL ET DÉTOURNEMENT DE BÉTAIL.

Le vol et surtout le détournement
du bétail, lorsque le délit n'intéresse
que des étrangers, ne sont punis d'au-
cune peine, à moins que deux districts
n'aient pris à cet égard des dispositions
particulières : mais si le larcin a été
commis au préjudice d'un homme du
pays, il y a dans tous les districts une
loi qui condamne le délinquant à une
amende quatre fois, huit fois ou même
douze fois plus considérable que la va-
leur de l'objet volé; quelquefois le con-
damné donne en outre de cette amende
quatre moutons aux ghibars.

Les débats sur ces matières sont sou-
mis au pacha ou plaidés contradictoire-
ment devant l'assemblée du peuple, et
l'offensé poursuit civilement.

Dans les causes civiles, la procédure
n'a rien de précisément formulé; le *res
judicata* n'existe pas plus en Albanie
que les différents degrés des instances;
il en résulte que les procès qui touchent
à des intérêts importants, ou entre
personnages puissants, sont intermi-
nables, ou que, de guerre lasse, les
parties se résignent à un accommodement.

Les parties en viennent à un accord
sur le prononcé d'arbitres choisis à l'a-

miable; ou bien, en cas de difficultés, le plaignant requiert le conseil des chefs de famille de désigner ces arbitres; enfin, si l'accusé est trop puissant, on s'adresse au buluk paschi, qui demande au pacha de les nommer. Il arrive cependant que, sur la demande des parties, le conseil procède lui-même au jugement; mais, pour ne point s'exposer à des inimitiés, les chefs n'assument guère cette tâche délicate que dans les cas où l'issue du procès n'est pas douteuse, ou que les parties appartiennent à la classe inférieure.

Dans les causes civiles, la preuve par témoins présente de notables singularités. A cause du danger auquel s'expose le témoin de la part de l'accusé et de sa famille, personne ne consent à l'être sans s'assurer d'abord une indemnité considérable, tout en prenant toutes les précautions possibles pour ne pas être découvert. Le témoin non déclaré, appelé kaputzar, se rend de nuit chez ceux des membres du conseil constitué qu'il a désignés lui-même, et fait devant eux ses dépositions. S'il parvient à les convaincre, ceux-ci en informent le conseil assemblé, qui prononce le jugement.

Si la déposition du kaputzar n'est pas concluante, l'accusé doit jurer qu'il n'est pas coupable, et il faut que quatre, six, ou même douze autres personnes fassent le même serment. Les conjurateurs sont choisis par le conseil parmi les membres les plus honorables de la famille du prévenu, et, s'il est d'un autre

habitants de Hoti et de Schkriéli, ils sissent des femmes hors du pays, rient leurs filles dans l'étranger. en dépit de la tradition qui donne même origine aux Hoti et aux schi, leurs habitants se marient eux; ce qui a lieu également entre des districts de Seltscha, W. Niktschi, bien qu'ils soient tous race des Clémenti.

La femme est considérée en Albanie comme la fin de la famille en ce postérité n'appartient pas à la dont elle sort, mais à celle de son mais elle n'est pas comme dans le mariage strict des Romains l'agnats de son conjoint; tant que le mariage, elle reste membre de mille consanguine. Ainsi, lorsqu'elle est tuée ou offensée, la vengeance ne regarde pas son époux, mais ses parents à elle; et celui-ci doit se hâter de la frapper de manière à lui faire des blessures ou même de l'injurier d'une manière trop grave, s'il ne veut pas se compromettre à la vengeance des parents. Cette considération qui d'habitude arrête rarement les maris albanais dans la position de la femme explique pourquoi indépendamment de la honte qu'il aurait à attaquer une créature faiblement désarmée, les femmes albanaises vont toujours à la guerre avec leurs maris, sont autant que possible épouses dans le combat; c'est parce qu'elles n'appartiennent pas à la race pour laquelle s'exerce la vengeance par la

mt la bénédiction aux autels, qui se diffère jusqu'à la naissance muer enfant.

puédiation pour cause de stérilité pas rare ; mais le concubinage l'excommunication.

émonie de la première coupe aux des enfants, dans le reste de le, et surtout dans les villes, pare conservées seulement parmi les turques. Les riches la célèbrent mpe et à grands frais. Des chrémis de la famille, sont souvent tre parrains. Dans le haut pays ra, cette cérémonie a lieu un ou s après la naissance de l'enfant, égard aux différentes phases de selon que c'est un garçon ou une rès un festin et quelques présents t reçus, le parrain coupe les che-l'enfant et on les brûle aussitôt. gations du parrain envers l'en-it tenues pour aussi saintes que l'impose le baptême.

les familles peu nombreuses, la auté des biens est de règle, et le des frères, même après la mort , est moins fréquent que la con-n de la communauté. Il arrive qu'un des frères quitte la mai-riant de son père ; dans ce cas, du père compte pour deux.

moigne peu de respect aux pa-rsqu'ils vieillissent ; mais on a égards pour la mère que pour . Quand des enfants mal-leurs père et mère, ce qui n'est e, ils encourent l'excommuni-Les testaments sont inconnus nie ; cependant il arrive que le l'heure de sa mort, fait quelque 'église, si toutefois ses enfants y ent.

d il y a des fils, leurs sœurs n'ont roit à l'héritage des biens meu-immeubles. S'il n'y a que des illes héritent du mobilier ; mais is fonds passent aux agnats les ches du père, fussent-ils ses pa-un degré éloigné ; les filles sont nues de s'établir ailleurs par un . Cette exclusion des femmes de ge des immeubles est une consé-rigoureuse de l'idée que les Al-attachent à la race et des restric-ils mettent au mariage.

CHAPITRE XXI.

DROIT ET FORMALITÉS DE GUERRE.

Ce que nous avons dit dans les chapitres précédents sur l'origine et le développement de la tribu montre que les Albanais reconnaissent un droit de la guerre ; et il serait d'un haut intérêt d'en étudier les dispositions. Les Clémenti et les Schkriéli sont continuellement en guerre avec leurs voisins turcs de Podgotitza et de Gutsinié ; et leur animosité n'admet presque jamais de trêve. Les Clémenti en viennent souvent à des hostilités avec le district slave de Kutschi, tandis que les montagnards de race albanaise ne s'attaquent que dans des cas exceptionnels. Les luttes entre ces derniers se prolongent rarement, parce qu'à la première escarmouche on déclare une bersa (trêve) qui permet toutefois de recommencer le combat aussi longtemps que le différend n'est par vidé.

Un ancien usage prescrit de déclarer toute guerre. On charge ordinairement de ce soin quelques guerriers, qui accompagnent cette déclaration d'une décharge de mousqueterie. Quelquefois les hostilités sont signifiées par des femmes, parce qu'on les épargne toujours dans le combat.

Quand les pâtres de ces différentes tribus conduisent au printemps leurs troupeaux dans les montagnes, ils s'informent entre eux s'il y aura trêve pour l'été ; si quelqu'un a à se plaindre au sujet de choses qui se seraient passées pendant l'hiver, on se réunit à un endroit convenu pour aplanir le différend, et, selon l'issue des négociations, on reste en paix ou l'on se déclare la guerre.

Tant que durent les hostilités, le meurtre, le vol et les violences de toute sorte ne donnent lieu à aucune poursuite en dédommagement, et la vengeance du sang ne s'exerce point à la suite des morts et des blessures reçues dans le combat.

Dans les contestations sur les limites, il arrive que l'un des partis plante un yatagan dans la terre, et défie le parti adverse de le chasser du terrain en litige. Si le parti provoqué a l'avantage et s'empare du yatagan, il devient propriétaire de la pièce de terre.

Quand on ouvre des négociations de paix, les femmes sont ordinairement

chargées du message, qui offre ainsi toutes les garanties désirables.

Les troupes se placent hors de la portée des balles, et choisissent un certain nombre de plénipotentiaires qui s'avancent au milieu des deux armées pour délibérer. Leurs décisions sont soumises aux troupes. Le rôle subordonné des femmes albanaises leur impose dans le combat, où elles accompagnent toujours leurs maris, des devoirs moins pacifiques; ce sont elles qui enlèvent les morts et les blessés, qui dépouillent les ennemis tombés et leur coupent la tête; quelquefois elles leur lancent des pierres du haut des montagnes. Les Monténégrins mettent des femmes au premier rang, et tirent derrière ce rempart, ce qui les expose aux railleries des Albanais, bien que ces derniers ne négligent pas le même moyen pour sortir d'une position critique. Les femmes slaves ont la croyance superstitieuse qu'en jetant des pierres contre l'ennemi elles assurent la victoire aux leurs. Les Albanaises des districts voisins leur ont emprunté ce préjugé; mais, lorsqu'elles assument ce rôle actif, elles peuvent s'attendre à ne pas être épargnées.

CHAPITRE XXII.

DUELS.

Le duel n'était pas inconnu dans ces montagnes; mais il n'avait ni le caractère d'une expiation ni celui d'un expédient judiciaire: deux chefs se voyant

Le dernier duel a eu lieu il y a vingt ans. C'était entre deux Slaves de Liperi et l'autre de Kutsch. Les champions se présentèrent bien s'accompagnés sur les deux rives de la Morava. Comme on ne put arriver à aucun accommodement, il fut décidé que deux adversaires se battraient au-dessus du fleuve; mais, avant qu'ils en vinssent aux mains, les deux escortes firent l'une sur l'autre, ce qui décida les deux champions à se séparer. Le combat se termina par cette escarmouche avec quelques morts et blessés de chaque côté.

Le contingent de guerre presque tout entier du pacha, lorsqu'on l'exige au combat, est d'un homme ou tout au plus de deux par maison; dans les autres cas on compte le nombre des soldats dont on a besoin, et qui partent sous le commandement d'un bairakar ou de leurs chefs.

Le peuple garde encore le souvenir de ses anciennes armes, l'arc, la flèche, le bouclier. Il se servait aussi d'une espèce de fléau, formé d'une boule de bois ou de fer attachée à une chaîne et se mouvant autour d'un manche. On trouve encore dans le pays de longues dagues droites, avec une garde en fer en forme de gantelet qui remontait jusqu'au poignet et qui était fortement fixée à la poignée de la lame.

CHAPITRE XXIII.

ALPHABET.





ettes. Parmi les sons et articulations, on distingue huit voyelles et-neuf consonnes. Cette origine tienne, que M. de Hahn a démontré autant d'érudition que de savoir, reçoit un caractère encore plus ant du mythe historique de Cad-le premier fondateur connu d'une illyrienne.

deux dialectes principaux de l'Albanie sont le guègue, qu'on parle dans le sud-est et la moyenne Albanie, et le toskien, qui est plus en usage dans le sud-ouest. Les Toskes, voisins des Grecs, écrivent en langue avec les caractères de ces derniers, dont presque tous comprennent l'usage; les Albanais d'Elbassan se servent de l'alphabet national. La traduction de l'Ancien et du Nouveau Testament, faite par un albanais par un professeur grec, Théodore, et des études intéressantes sur les dialectes du pays ont été heureusement brûlées par les pasteurs de ce savant, qui était en même temps prédicateur. Il paraît qu'à la fin d'une peste on a détruit tous ses livres dans la crainte qu'ils ne fussent le siège de la contagion.

Les Grecs affectent de ne point parler l'albanais, qu'ils regardent comme une langue barbare. Quant aux Slaves, ils ont leurs idiomes partout où ils existent. Les Toskes et les Chamides comprennent difficilement les Mir-et les Malsores; mais ces derniers comprennent généralement le dialecte des Toskes. Ce sont les Chamides qui ont le plus grand nombre de mots communs, tandis que les Toskes forment le plus grand nombre de mots propres à cette province. Les Mir-et les Chamides prétendent les autres que leur dialecte est le plus pur; mais il est probable que les premiers, à cause de l'isolement où ils sont maintenus, ont conservé moins d'altérations la langue primitive.

On admet que le skype a pour base le dialecte illyrien, il sera aisé de comparer comment les rapports fréquents

des provinces dont se composait l'Illyrie avec les Grecs, les Romains, les Gaulois, les Goths, les Francs, les Hongrois, les Slaves et les Turcs ont introduit des mots étrangers que depuis a consacrés l'usage (1). Une raison non moins puissante et qui a dû contribuer à modifier le langage, ce sont les migrations fréquentes non-seulement de fugitifs isolés, mais de familles et même de tribus entières qui sont venues successivement chercher un refuge dans ces montagnes inaccessibles. Quant aux dictions et aux sentences proverbiales dont l'usage est fréquent dans la conversation des Albanais, quelques-uns leur sont communs avec tous les peuples; ce sont ceux qui ressortent si naturellement de la condition sociale qu'on les a regardés comme l'héritage de la sagesse des nations. Parmi ces derniers un grand nombre ont sans doute été transportés de l'étranger par les Albanais voyageurs; et leurs compatriotes les ont recueillis avec le même soin que leurs femmes mettent à orner leurs ajustements de médailles et de monnaies empruntées aux sociétés et aux époques diverses. Il est d'autres proverbes qui s'annoncent comme indigènes, parce qu'ils expriment plus particulièrement les mœurs du pays. Nous choisirons dans la traduction allemande de M. de Hahn quelques-uns de ceux dont la signification nous a paru la plus frappante.

1. *La chair ne peut se séparer de l'ongle,*
c'est-à-dire que les liens du sang sont inaltérables.
2. *Celui qui cherche trouvera partout.*
3. *Les biens d'un avaré tombent en partage à un prodigue.*
4. *Garde la pièce blanche pour le jour noir,*
c'est-à-dire épargne, tandis que tu le peux, pour les temps difficiles.
5. *Se peigner quand le village brûle.*
6. *Le harnais ne fait pas le cheval.*
7. *La parole peut ébranler les montagnes.*
8. *Tel a la richesse, tel autre l'éloquence.*
9. *Le fort vinaigre endommage le vase.*
10. *Celui qui mange le premier regarde en suite les autres.*

(1) Les tableaux suivants que l'on pourra comparer avec le lexique et la grammaire de M. Xylander (*Die Sprache der Albanesen*), donneront une idée des emprunts qu'a faits l'idiome skype aux langues étrangères.

11. *Un beau jour s'annonce par une belle matinée.*
12. *L'avarice coûte souvent cher.*
13. *Heureux celui qui persévère.*
14. *Aux grands les grands chagrins.*
15. *Quand la rose parait, on ne voit plus la violette.*
16. *Qui fait le bien doit s'attendre à mal.*
17. *Beaucoup de boutons fleurissent, peu fructifient.*
18. *Tel lieu, tel langage.*
19. *Autant d'hommes, autant de soucis.*
20. *Ce qu'on dit à quelqu'un s'adresse souvent à un autre.*
21. *Dans toute querelle il y a une femme.*
22. *Les doigts de la main sont tous inégaux.*
23. *Les fils font des fautes, et les pères en portent la peine. (Ce proverbe fait allusion à la vengeance du sang.)*
24. *Celui qui l'irrite contre quelqu'un te tue.*
25. *Celui qui creuse la fosse d'un autre y tombe souvent lui-même.*
26. *Qui se presse trop reste en chemin.*
27. *La bouche sourit comme le printemps, et le ventre est vide.*
28. *L'enfant n'est pas né que déjà le bonnet est prêt.*
29. *Tel porte le vin qui boit de l'eau.*
30. *Les belles nuits sont comme la parure des vieilles femmes.*
31. *Ventre vide saute mal, ventre plein ne saute pas du tout.*
32. *A côté de la hauteur est l'abîme.*
33. *Ne t'abandonne ni à la joie ni à la tristesse.*
34. *Évite le sentier et le pont où le bon et le méchant passent ensemble.*
35. *Tel veille au rôti qui n'en goûte pas.*
36. *Ils sont entre eux comme l'amadou et le feu.*
37. *Mieux vaut un œuf aujourd'hui que poulet dans un an.*
38. *Le noyé ne craint pas de se mouvoir.*
39. *A membres oisifs ventre chôme.*
40. *Travaille en valet, tu mangeras en maître.*
41. *Le méchant cherche des compagne.*
42. *Celui qui n'a pas de poutres n'a rien à dire du renard.*
43. *A celui qui a semé les embarras moissonne.*
44. *Quand on a des pincettes, on ne se sert pas la main, c'est-à-dire quand des gens pour se servir, on s'en sert à cette peine.*
45. *Il briderait une puce, c'est-à-dire grande dextérité, une grande habileté.*
46. *Les cris de l'âne ne montent jamais qu'au ciel.*
47. *Je ne m'intéresse au champ qu'au bétail et la semence m'appartient.*
48. *La Fortune est comme le mendiant d'erre de porte en porte.*
49. *Celui qui est bien repu ne croit, ne sent rien.*
50. *Qui se montre avare quand les autres le regardent pas ?*
51. *Voir le loup et chercher sa trace.*
52. *Deux chats triomphent d'un our.*
53. *Le verre tire les secrets du vent.*
54. *Savoir veut avoir.*
55. *Mange peu, et achète un cou poche.*
56. *Plus l'homme vit, plus il apprend.*
57. *Si l'enfant pleure, la mère lui cède le sein.*
58. *Il cherche des épis dans la neige.*
59. *Où est le glaive, là est la croyance.*
60. *Si tu n'as pas d'ami, prends conseil du bâton.*

<i>ais.</i>	<i>Latine.</i>	<i>Français.</i>	<i>Albanais.</i>	<i>Latine.</i>	<i>Français.</i>
..	Scala.	Échelle.	Gint.	Gens.	Nation.
hi.	Stomachus. . .	Estomac.	Schoke.	Socius.	Compagnon.
..	Charta.	Carte.	Prink.	Princeps.	Prince.
..	Porta.	Porte.	Prophet.	Propheta.	Prophète.
..	Fatum.	Destin.	Poeti.	Poeta.	Poète.
ris.	Gubernum. . .	Gouvernement.	Litoura.	Litteratus.	Littérateur.
..	Rota.	Roue.	Counati.	Cognati.	Parents.
..	Calvus.	Rosau.	Maskoul.	Masculus.	Enfant mâle.
ni.	Maledictio. . .	Malédiction.	Pirrë.	Puer.	Enfant.
l.	Adamas.	Diamant.	Pape.	Pater.	Papa.
tar.	Margarita. . .	Perle.	Memë.	Mater.	Maman.
..	Piper.	Poivre.	Mik.	Amicus.	Ami.
..	Jugum.	Joug.	Armë.	Arma.	Armes.
a.	Femineus. . .	Féminin.	Nahe.	Altus.	Haut.
..	Dens.	Dent.	Plout.	Plenus.	Plein.
..	Sapo.	Savon.	Pakë.	Parum, paucò.	Peu.
..	Scopulus. . . .	Rocher.	Kerton.	Certo.	Certainement.
l.	Corona.	Couronne.	Per.	Per.	Par.
..	Colum.	Ciel.	Per.	Pro.	Pour.
..	Ficus.	Figue.	Kontra.	Contra.	Contre.
..	Pax.	Paix.	Di.	Duo.	Deux.
..	Cithara.	Guitare.	Tri.	Triestria.	Trois.
..	Mors.	Mort.	Kater.	Quatuor.	Quatre.
..	Barca.	Barque.	Mige.	Mille.	Mille.
..	Lagena.	Routeille.	Eshte.	Est.	Il est.
..	Spiritus	Esprit.	Koigtoig.	Cogitare.	Penser, compter.

EXEMPLES DE RAPPORTS ENTRE L'ALBANAIS ET LE FRANÇAIS.

<i>Idemais.</i>	<i>Français.</i>	<i>Albanais.</i>	<i>Français.</i>
..	Que.	Maigazë.	Magasin.
..	Donc.	Moustakë.	Moustache.
..	Ancre.	Maggi.	Magie.
..	Four.	Mouli.	Moulin.
..	Risque.	Oukhi.	Oncle.
..	Traverse.	Kempë.	Jambe.
..	Charretier.	Paschka.	Pâques.
..	Guerre.	Porphouri.	Pourpre.
..	Chapon.	Kale.	Cavale.
..	Forêt.	Kalëri.	Cavalier.
..	Poulet.	Shale.	Sel.
..	Or.	Sa.	Sable.
ulitza.	Fourchette.	Schiare.	Scie.
..	Eau.	Piesche.	Pêche.
..	Mois.	Nip.	Neveu.
a.	Sourd.	Rous.	Roux.
..	Bal.	Vape.	Chaud. (Vapeur.)
..	Timon.	Thoua.	Doigt.
..	Feuille.	Tenta.	Tente.
..	Serpette.	Schent.	Saint.
..	Lampe.	Ourder.	Ordre.
..	Stature.	Ourderoig.	Ordonner.
..	Léger.	Tomlia.	Lait.
..	Air.	D'après M. Roué, le mot <i>tom</i> signifie, dans le Jura, fromage de chèvre.	
..	Mouche.		

ENTRE L'ALBANAIS ET LE SANSKRIT.

<i>Albanais.</i>	<i>Sanskrit.</i>	<i>Français.</i>	<i>Albanais.</i>	<i>Sanskrit.</i>	<i>Français.</i>
Niëri. . . .	Nri.	Homme.	Stéré. . . .	Stria.	Pays.
Mad.	Mahat. . . .	Grand.	Derr. . . .	Dvar.	Porte.
Kaou. . . .	Gau.	Bœuf.	Pi.	Pa.	Boire.
Krimp. . . .	Krimi. . . .	Vers.	Kreg. . . .	Grah.	Recevoir.
Eschte. . . .	Asthi. . . .	Os.	Giasche. . .	Schaschta. . .	Six.
Drou. . . .	Drach. . . .	Bois.	Nente. . . .	Neun.	Neuf.
Malli. . . .	Mala.	Monts avec forêts.			

ENTRE L'ALBANAIS ET LE SLAVE.

<i>Albanais.</i>	<i>Slave.</i>	<i>Français.</i>	<i>Albanais.</i>	<i>Slave.</i>	<i>Français.</i>
Drou. . . .	Drvo.	Arbre.	Tédélia. . .	Nedélia. . . .	Dimanche.
Laph. . . .	Laph.	Cerf.	Torbé. . . .	Torba.	Corbeille.
Matz. . . .	Matschka. . .	Chat.	Kourba. . .	Kourva. . . .	Fille publique.
Mou. . . .	Mysch. . . .	Souris.	Kolioubé. .	Koliba. . . .	Maisonnelle.
Kalochier. .	Kaloudjer. . .	Moine.	Mengou. . .	Ménié.	Moins.
Koukoud. .	Kouga. . . .	Peste.	Taté. . . .	Otatz, Otetz. .	Père.
Tim. . . .	Dim.	Fumée.	Pi.	Piti.	Boire.
Sisé. . . .	Sissi.	Seins.	Ghostis. . .	Gastovati. . .	Traiter.

ENTRE L'ALBANAIS ET LE GREC.

<i>Albanais.</i>	<i>Grec.</i>	<i>Français.</i>	<i>Albanais.</i>	<i>Grec.</i>	<i>Français.</i>
Gramma. . .	Gramma. . .	Lettre.	Piskop. . .	Episkopos. . .	Evêque.
Grammatiko	Grammatikos.	Écrivain.	Eleumési. .	Eleemosynè. .	Aumône.
Ellade. . .	Hellas. . . .	Grèce.	Pyrgo. . .	Pyrgos. . . .	Tour.
Pedagoga. .	Pedagogos. .	Maître.	Phenar. . .	Phanari. . . .	Lanterne.
Kiparis. . .	Kyparissos. .	Cypres.	Didachi. . .	Didaskalia. . .	Leçon.

RAPPORTS ENTRE L'ALBANAIS ET LE VALAQUE.

Albanais.	Valaque.	Français.	Albanais.	Valaque.	Français.
1. . . .	Satou. . . .	Village.	Dit. . . .	Di. . . .	Jour.
. . . .	Tata. . . .	Père.	Ghrope. . .	Gropa. . . .	Fossé.
. . . .	Mama. . . .	Mère.	Termpim. . .	Tourbare. . .	Fureur.
phieun.	Genouche. . .	Genou.	Phrike. . . .	Inphricoschare	Frayeur.
c. . . .	Phlacaracé. . .	Flamme.	Bgiétere. . .	Betraen . . .	Vieux.
. . . .	Radicina. . . .	Racine.			

EXEMPLES DE RAPPORTS ENTRE L'ALBANAIS ET L'ITALIEN.

Albanais.	Italien.	Français.	Albanais.	Italien.	Français.
. . . .	Pesce. . . .	Poisson.	Kapari. . . .	Caparra. . . .	Arrhes.
. . . .	Camisa. . . .	Chemise.	Phemigé. . .	Famiglia. . .	Famille.
se. . . .	Campana. . . .	Cloche.	Lioumé. . . .	Fiume. . . .	Fleuve.
sa. . . .	Carrozza. . . .	Carrosse.	Paghiouaig. .	Pagare. . . .	Payer.

ENTRE L'ALBANAIS ET L'ALLEMAND.

Albanais.	Allemand.	Français.	Albanais.	Allemand.	Français.
. . . .	Getreide. . . .	Blé.	Mourr. . . .	Mauer. . . .	Mur.
. . . .	Acker. . . .	Champs.	Palat. . . .	Palast. . . .	Palais.
. . . .	Bock. (Ziege.)	Bouc (chèvre.)	Par. . . .	Paar. . . .	Paire.
. . . .	Kelch. . . .	Calice.	Kiouki. . . .	Kuckuk. . . .	Coucou.
. . . .	Jagd. . . .	Chasse.	Moust. . . .	Most. . . .	Modt.
. . . .	Kaese. . . .	Fromage.	Palzam. . . .	Balzam. . . .	Baume.
. . . .	Keller. . . .	Cellier.	Pripht. . . .	Priester. . . .	Prêtre.
. . . .	Knje. . . .	Genou.	Dre. . . .	Reh. . . .	Daim.
. . . .	Knopf. . . .	Bouton.	Théké. . . .	Degen. . . .	Épee.
. . . .	Pouisl (Autric.)	Baiser.	Posé. . . .	Base. . . .	Tante.
patois de Montauhan			Paré. . . .	Warnen. . . .	Observer.
. . . .		Poutets.)	Koké. . . .	Kopf. . . .	Tête.
. . . .	Mass. . . .	Mesure.	Tzépé. . . .	Zopf. . . .	Queue, tresse.
. . . .	Stadt. . . .	Ville.	Beschtard. .	Battart. . . .	Bâtard.
. . . .	Karr. . . .	Charrette.	Eggel. . . .	Engel. . . .	Ange.
. . . .	Narr. . . .	Fou.	Oulk. . . .	Wolf. . . .	Loup.
Chal. Plage. . . .		Tourment.	Ka-Kaou. . .	Kuh. . . .	Vache.
. . . .	Schere. . . .	Ciseaux.	Ketz. . . .	Kitzi (Autric.)	Jeune chèvre.
. . . .	Schaum. . . .	Écume.	Phischia. . .	Fichte. . . .	Pin.
. . . .	Schatten. . . .	Ombre.	Skourtzim. .	Kurtz. . . .	Court.
. . . .	Stab. . . .	Bâton.	Phake. . . .	Backen. . . .	Cuire.
. . . .	Mahl. . . .	Farine.	Drod. . . .	Dreben. . . .	Tourner.
. . . .	Grube. . . .	Fosse.	Miel. . . .	Malken. . . .	Traire.

ENTRE L'ALBANAIS ET LE SUÉDOIS ET LE GOTH.

Albanais.	Suédois.	Français.	Albanais.	Suédois.	Français.
. . . .	Hyra. . . .	Louage.	Lound. . . .	Iund. . . .	Bois, boxage.
. . . .	Mjoele. . . .	Farine.	Pliouar. . . .	Plog-Pflug. . .	Charrue.
. . . .	Mudder. . . .	Saleté, vase.	Pigé. . . .	Piga. . . .	Jeune fille.

ENTRE L'ALBANAIS ET LE BASQUE.

<i>Albanais.</i>	<i>Basque.</i>	<i>Français.</i>	<i>Albanais.</i>	<i>Basque.</i>	<i>Français.</i>
Emma. . . .	Ama. . . .	Mère.	Pospoloschka	Pospolina. . .	Caille.
Era.	Verria. . . .	Nouveau.	Lioulé. . . .	Lilia.	Fleur.

ENTRE L'ALBANAIS ET LE CELTE.

<i>Albanais.</i>	<i>Celte.</i>	<i>Français.</i>	<i>Albanais.</i>	<i>Celte.</i>	<i>Français.</i>
Bé.	Bean.	Femme.	Mpret (roi). Bret. . . .	Juge.	
Groua. . . .	Grouages. . .	Vieille femme.	Bourré. . . .	Baro.	Homme
Brigh. . . .	Briga.	Mont.			

CHAPITRE XIV.

Pour qu'un peuple ait une littérature d'une certaine richesse, il ne suffit pas que son organisation physique soit puissante, et que les scènes naturelles au milieu desquelles il vit offrent des sites variés et des contrastes frappants. Les passions de l'Albanais sont vives ; ses haines sont implacables, sa bravoure incontestable ; son caractère le porte aux expéditions aventureuses, et lorsque l'amour du sol natal le ramène dans ses montagnes, ce qu'il a observé dans l'étranger a dû compléter pour lui l'expérience et les traditions de la famille et de la tribu.

Cependant les chants de l'Albanais sont bien loin d'avoir cette force et cette variété qui distinguent la poésie des Slaves. Nous ne parlons ici ni de la littérature des Russes ni de celle des Polonais, qui ont pu emprunter aux litté-

bat ? (Le père est le feu, et le fil mée.) Le palais du roi est ver même est vêtu de pourpre, et s est notre ? (Le roi est la pulpe du d'eau, son palais c'est l'écorce, et l indique les pepins.) Le fils frappe l et le père met le monde en émoi cloche et le battant.) Qui est-ce tout le jour comme un maître, e la nuit comme un serviteur ? (Le las.) Deux flèches aux ailes not atteignent toujours le but ? (Les

Les contes populaires ont une orientale, et nous les comparerio fictions des Finnois si les ima étaient plus hardies et plus Nous en traduirons quelques l'intéressant ouvrage de M. de qui nous sert de guide. Le sen qui domine dans ces récits, d'un plicité extrême, a fait sans doute conteur n'a pas même songé à l tinger par des titres.

Le chemin est long, et je n'ai pour m'y conduire. — C'est accompagnerai, mon enfant; tant des affaires de ce côté. — Parer; j'attendrai ici que tu

La femme se rendit chez elle, s'habiller et retourna vers la source. Elle était restée près de la source. Lelié Kourvé arriva ensemble pendant deux heures en un lieu écarté, et demeura de la fée aux yeux. Elle, était assise dans la maison; alors que la jeune femme la vieille; mais il était trop lui échapper.

La fée fut-elle entrée qu'elle Maro de chauffer le four; puis pour aller chercher du bois. Une femme demanda à Maro : chaufferes-tu le four? — C'est ce que je fais et te manger. — Rien de plus, reprit la jeune femme; mais bien ton feu si tu veux que chauffe également. — Je vais le faire, poursuivit Maro, de manière que la chaleur ne se perde pas entra dans le four. Aussitôt comme la poussa de ses deux mains la porte du four sur elle. Retour de la fée aux yeux, la femme courut en toute hâte à la source et raconta ce qui lui était

II.

Une fois une mère qui avait l'étranger et une petite fille à la maison avec elle. Lorsque elle fut devenue grande, on lui dit bien heureuse d'avoir sept

elle vint près de sa mère, et lui dit : Ma mère, est-ce que j'ai ? — Sans doute, tu en as tant qu'ils sont absents, et tu ne les vois pas... ils sont bien loin d'ici. Il est vrai que j'ai des frères, mais ta servante Lelié Kourvé conduit près d'eux. — Soit, dit-elle, puisque tu as un tel désir de les voir, elles se mirent toutes deux à monter sur une colline. Lelié Kourvé à pied. Elles revinrent à la montée du chemin, et trouvèrent une source; et

comme la chaleur était grande, elles eurent envie de boire. La jeune fille descendit de sa monture, et donna le cheval à tenir à Lelié Kourvé. Tandis que sa maîtresse se désaltérait, la servante s'élança en selle et s'éloigna; et sa jeune maîtresse fut obligée de suivre à pied. Lorsqu'elles arrivèrent à l'endroit où demeuraient les frères, ils prirent Lelié Kourvé pour leur sœur, et laissèrent à celle-ci le soin de la basse-cour. Et Lelié Kourvé s'assit sur un siège doré, et on lui présenta des pommes d'or.

Et la jeune maîtresse pleurait en gardant ses oies et ses poules, et le matin elle envoyait des baisers à sa mère avec les premiers rayons du soleil. Cependant, quelques jours après, les frères découvrirent la supercherie; et ils donnèrent le siège doré à leur sœur, tandis que Lelié Kourvé reprit sa place dans la basse-cour.

III.

Il était une fois trois frères qui partaient pour l'étranger. Chemin faisant ils rencontrèrent un grand trou qui conduisait dans un autre monde. Les deux aînés dirent au plus jeune : Si nous t'attachions avec une corde, afin que tu descendes dans cette caverne pour voir ce qu'il y a au fond? Après bien des représentations, le jeune frère se laissa persuader. Ils le lièrent avec leurs ceintures, le firent descendre et le laissèrent aller. Celui-ci arriva à la maison d'une vieille magicienne. Que viens-tu chercher ici? lui demanda-t-elle. — Le roi du monde supérieur, répondit le jeune homme, m'envoie pour chercher un cheveu de la beauté qui habite les profondeurs de la terre. — Mais, mon fils, comment cela te serait-il possible? Elle est gardée par un chien à trois têtes qui ne dort ni jour ni nuit. — Hé bien, ma bonne mère, dites-moi comment je puis réussir? — Prends de cette eau; et lorsque tu seras arrivé devant le gardien tu t'en frotteras le visage, ce qui l'empêchera de t'apercevoir. Avance ensuite, et si la belle de la terre dort, mets-lui dans l'oreille un peu de cette terre des morts sans qu'elle s'aperçoive de ta présence; coupe un de ses cheveux d'or, et reviens vite auprès de moi.

Le jeune homme fit ce que lui avait

prescrit la vieille; il s'avança sans que le chien le vît, trouva la belle endormie, lui jeta un peu de terre dans l'oreille, et lui ravit un de ses cheveux d'or; puis il retourna vers la magicienne. Que veux-tu de moi maintenant? lui dit la vieille. — Je voudrais que tu me fisses remonter dans le monde supérieur. Alors la vieille réunit par ses enchantements toutes les corneilles et les corbeaux du voisinage, attacha à la ceinture du jeune homme un morceau de viande, et les oiseaux, pour emporter cette proie, enlevèrent le tout au haut des airs. Quand ses frères le virent reparaitre, ils s'étonnèrent; mais il leur dit : Pourquoi, insensés que vous êtes, m'avez-vous fait descendre dans ce trou? — C'est par mégarde, leur répondirent-ils, que nous t'avons laissé échapper.

Alors le jeune frère alla vers le roi, et lui remit le cheveu d'or qui avait la propriété de faire resplendir comme le soleil celui qui le tenait. Le roi prit le cheveu et le donna à la reine; il éleva le jeune homme aux honneurs, le combla de richesses; et ses frères devinrent ses serviteurs.

IV.

Il y avait une fois un roi qui régnait sur un vaste pays. On lui prédit qu'un de ses petits-fils lui donnerait la mort, et l'on ajouta que ce meurtrier futur n'était pas encore né. Pour détourner ce danger, il fit jeter dans la mer tous les enfants mâles de ses deux filles. Cepen-

passait justement de ce côté; et la fille du roi, il lui demanda : *faisait là et ce qu'elle avait à* Alors elle lui raconta ce qui s'était passé. N'ait aucune crainte, lui dit-elle, sur tes gardes, et appelle-moi, tu verras paraître la Lioubia. Alors il alla se cacher derrière un rocher et mit sur sa tête un bonnet qui avait la propriété de le rendre invisible. Quelques temps après la Lioubia parut, et elle appela le jeune garçon, qui se présenta. Dès que le roi fut proche, il lui asséna trois coups de massue sur la tête, et elle tomba évanouie. A peine eut-elle rendu son premier soupir que les sources se desséchèrent et cessèrent de couler.

Il coupa la tête de la Lioubia, et la fille du roi s'éloigna sans plus se soucier de ses inquiétudes.

Cependant la princesse retourna chez son père et lui apprit comment elle avait été délivrée. Aussitôt le prince épousa la Lioubia. Il épousa celle qu'il avait tuée, et le mariage fut célébré avec une grande magnificence.

Tandis que tout le monde se livrait aux jeux et aux divertissements, le roi, en lançant sa massue, le voulait son beau-père; et au-

étriqués, nous nous sommes
de les reproduire. Ces mor-
tels dans les littératures
si, sans que d'ailleurs l'origi-
nisme le déceuse des idées
stabilité de l'expression, que nous
un devoir nous dispenser d'en
une traduction que le génie
allemand peut seul pen-
sable supportable. Nous nous bor-
ons aux deux morceaux suivants,
uniquement ni de sensibilité ni
s, et où l'on retrouve les deux
plus caractéristiques de la phy-
sionomie de ce peuple : l'amour
re natale, et l'instinct des luttes
n.

SONNETS DE LA PATRIE.

à Bender, tantôt à Buda, nous
nos jours s'écouler sur la terre
a. Silence, ô mon âme ! plus de
ar l'avenir. N'avions-nous pas
mes décidé ce qui cause nos
'Hélas ! je reste plongé dans la

tristesse, et l'absence de la patrie est un
sacrifice au-dessus de mes forces. N'est-ce
donc rien que d'être exilé comme celui
qui s'est enfui pour échapper à la peine
d'un meurtre ? Qui pourrait exprimer
ce que je souffre ? Qui jamais a enduré
des tourments comparables aux miens ?
Pour la couleuvre elle-même le sang de
l'exilé serait un poison.

PLAINTES D'UN GUERRIER MOURANT.

Au delà du pont de Kiabéré, je suis
tombé victime de la ruse d'un ennemi.
O mes compagnons ! dites à ma mère de
vendre les deux bœufs de labour pour
en donner le prix à celle qui était ma
joie et ma vie. Si ma mère vous ques-
tionne avec inquiétude, dites-lui que je
me suis marié ; si elle vous demande
avec qui je me suis uni, répondez : Avec
trois balles dans ma poitrine, et six qui
ont brisé mes membres. Si elle veut sa-
voir quels sont les parents qui ont assisté
au repas des noces, dites-lui que les
corbeaux et les oiseaux de proie ont seuls
pris place au banquet et ont tout dévoré.

LIVRE QUATRIÈME.

MONTÉNÉGRO.

CHAPITRE I^{er}.

S ANCIENS. — Le fractionne-
l'illyrie à la suite de révolutions
elles a introduit dans les divisions
reine des changements qui se
adus jusque sur les dénominations
s provinces qui le composaient.
septième et huitième siècles,
l'illyrie disparaît lui-même au
le la confusion des invasions
des peuplades slaves, et nom-
des Croates, des Bulgares et des

matie-Prévalitaine ou Decatera
ndait à l'espace qui forme au-
à le Monténégro. Ce pays mon-

tagneux qui faisait partie de l'illyrie ma-
cédonienne, ne passa sous la domina-
tion des Romains que cent soixante-huit
ans avant l'ère chrétienne. Les voies an-
tiques dont on retrouve encore les traces
dans cette contrée indiquent qu'on y
pénétrait, à partir d'Épidaure et de
l'Hertzégovine, pour descendre à Sko-
dra, qui dépendait de l'empire d'Orient.

Le Monténégro, d'abord ravagé par
les Goths, fut envahi par les Slaves, qui
avaient fait de Dioclès leur capitale. Le
royaume qu'ils avaient fondé se compo-
sait de la Bosnie, des deux Mésies,
d'une partie de la Dalmatie ancienne,
de la Dacie Supérieure, de la Dacie In-
férieure et de la partie montagneuse de la

Dalmatie méridionale. Le Monténégro devint une province turque après la bataille de Kossovo, qui mit fin à l'indépendance des Serbes.

ASPECT DU PAYS. — Une particularité qui frappe d'abord le voyageur, s'il vient de Raguse ou de Cataro, c'est que le pays des noires montagnes ne justifie par son aspect que la moitié de son nom. On s'attendait à trouver des hauteurs couronnées de bois sombres, et partout où le regard peut s'étendre on ne découvre que des rocs nus et arides, qui abritent à peine dans leurs anfractuosités quelques ronces d'une végétation chétive.

Le nom slave Czrnagora, dont les Européens ont fait, par euphémisme, Tchernogora, a la même signification que la dénomination italienne; ainsi il est évident que l'un de ces mots est la traduction de l'autre.

En supposant que les Vénitiens aient imposé les premiers le nom de Monténégro à la contrée, il faut admettre que l'aspect du pays a changé depuis et que les forêts alpestres qui le couvraient auront disparu par des causes naturelles ou à la suite des guerres dont il n'a cessé d'être le théâtre. Ce qui pourrait venir à l'appui de cette hypothèse, c'est qu'en pénétrant dans le pays par l'est on rencontre des vallons boisés et des sites riants et fertiles.

Cette dernière circonstance porterait à faire supposer que le mot est originellement slave. Les annales de Ve-

supériorité des lumières, c'est s'adressaient les réfugiés pour mis dans une commune ou la permission de s'établir sur non occupées : et ces montagnes ont peut-être signifié ment les montagnes des religieux moines.

Quoi qu'il en soit, le Monténégro moins par sa position géographique que par les mœurs à la fois pacifiques et guerrières de ses habitants plus que jamais l'attention de l'État et la curiosité de l'Europe de l'Occident, chez lequel la civilisation presque entièrement effacé le type des races primitives.

En général les voyageurs ont transmis quelques renseignements sur les Monténégrins ont outré ou l'éloge. Le pillage, l'astuce, le besoin d'une vengeance sanglante ont été représentés comme des conséquences si naturelles de leurs idées et institutions que ces crimes presque le complément nécessaires de leurs vertus. D'autres écrivains ont blâmé, sans songer que si les principes de la morale chrétienne sont immuables, les principes qui en découlent ne peuvent pas partout la même interprétation et que la force du préjugé du temps a nobilié le duel en Europe à plus forte raison prescrire la vengeance du sang chez un peuple où le courage est le premier des mérites. Qu'il est pour ainsi dire la

siousses viennent à éclater, ce en se retirant dans ses défilés renant sa supériorité, il force à la retraite, et se retrouve réel-souverain et libre. Il y a plus ; accidents de terrain si favo-la guerre de partisans, où les servent à la fois d'abri et de es ; sans ces gorges sans issues montagnard s'échappe avec la du chevreuil, en s'élançant sur tes où l'ennemi ne pourrait tenir immobile ; sans ce coup ar qui s'acquiert surtout dansagnes, où tout ce qui ne sert obstacle ou danger, et qui rend reague infaillible, il y a long-e l'indépendance des Monténé-ait succombé. Qu'ils deviennent ats, et leurs qualités les plus e comme guerriers se modifie-cessairement. Leurs admira-pris de leur courage antique ochant leur origine de celle de qui commença aussi par être de malfaiteurs, ont rêvé pour peuple un avenir de puissance ématie parmi les races slaves ; yons qu'ils garderont longtemps rôle qui a fait leur renommée, gardiens de l'indépendance e, et que leur importance ces-ur où le sort des provinces da-es sera définitivement fixé.

lonel Vialla de Sommière, qui rverneur de la province de Ca-1807 à 1813, place les limites du gre entre les 36 et 37 degrés de le et les 42 et 43 de latitude ; uit est d'environ 100 milles de : au degré, et sa surface de les. Il comprend ce massif de montagnes qui s'étendent depuis de Garba, en longeant l'Ilerizé-jusqu'aux confins de Castel-dans la direction du nord au sur toute la province de Cataro t en Occident.

remier aspect, la contrée ne pré-e des rochers dont les groupes : reposent sur une base inégale . L'absence de toute végétation ord supposer que ce premier ri-montagnes cache et protège les s des habitants, et l'on s'attend es contrastes. Cependant aucun

chemin tracé ne guide dans l'intérieur du pays, et l'on s'égarerait infaillible-ment dans ce dédale si la mer, qu'on aperçoit à l'horizon du haut des points culminants, n'indiquait la direction à suivre. En avançant, on rencontre toujours la même scène, et la variété elle-même devient uniformité. C'est partout un entassement capricieux de rochers, les uns suspendus, les autres roulés pêle-mêle par une force qu'inter-robe en vain la science et qui confond l'imagination. Qu'on se figure un amphithéâtre à trois vastes gradins composés chacun de montagnes qui semblent s'é-lever à pic du sein de la mer, portant dans les nues leurs sommets couverts de neige et dont les flancs nus et déchirés sont noircis çà et là par quel-ques sapins. Ce massif de montagnes se nomme le Vermerz, qu'on ne peut gravir qu'en rampant de cavité en cavité, tantôt en s'attachant au roc qui fait obstacle, tantôt en saisissant quelque racine en saillie ou les rameaux d'un arbuste qui a trouvé un peu d'humus dans les gerçures de la montagne. Au delà, et avant d'arriver au premier pla-teau, on traverse un espace parsemé de fragments mobiles qui se dérobent sou-vent sous les pieds, et roulent avec bruit le long des escarpements.

Lorsque après une lieue de chemin et deux heures de lutte, on est arrivé sur le plan du premier gradin, on découvre l'Adriatique, tantôt unie comme une glace, quelquefois tourmentée par les vents de sud-ouest, et continuant, pour ainsi dire dans le désordre de ses vagues celui des rochers qui la dominent.

Dans le vaste rempart qui barre la route, où l'on n'apercevait d'abord au-cune issue, on pénètre sur les traces des guides à travers les flancs de la mon-tagne, par les déchirements qui se sont peut-être formés à l'époque de cet ex-haussement volcanique, quand la cha-leur du cratère aura fait éclater les couches supérieures déjà refroidies.

Après une heure de chemin dans ces crevasses, on fait encore environ deux lieues au delà avant d'arriver au second plateau. Ici les sites prennent un caractère plus désolé et plus sauvage ; les rocs, complètement dénudés, projettent sur les flancs des précipices leurs ombres

bizarres et gigantesques : c'est la nature replongée dans le chaos après la lutte des éléments.

En approchant de ce dernier diaphragme de roches, on distingue des embrasures qui percent ces masses énormes; et après s'y être engagé, on monte par des degrés raboteux jusqu'à la base du Monte-Celo. A cette hauteur, le froid se fait sentir pendant toute l'année, et la rigueur de la température semble ajouter encore à la tristesse de cette nature sévère et muette.

Tout à coup la scène change, et l'on aperçoit vers le nord le Monte-Celo couronné de neiges dont la limite est marquée par des forêts de sapins. A travers ces arbres serpentent des ruisseaux sans nombre qui se précipitent en cascades; quelques-uns tombent dans des gouffres si profonds que l'on n'entend pas le bruit de leur chute. Sur la pente de la montagne, des troupeaux paissent parmi les bruyères. Cette zone élevée est constamment balayée par les vents, et les tourmentes y sont fréquentes, surtout en automne. Quelquefois un glaçon se détache de la cime et forme en roulant une avalanche qui va s'engouffrer dans l'abîme. Le point culminant de ce massif de montagnes s'élève à environ quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

CHAPITRE II.

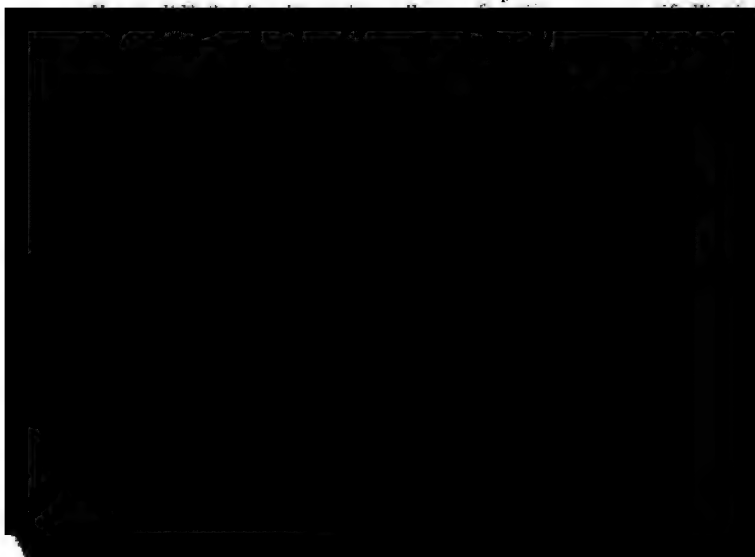
POPULATION DU MONTÉNÉGRÖ.

de Cétinié, élevait ce nom mille habitants.

D'après les données du *o racsay*, à qui l'on doit une carte du Monténégro, les huit *d nahia* renfermaient : celui *tunska* 28,000 habitants; la *Czernitska* avec Cétinié, la 13,000; la *Rietschka* 12,000; *sanska* 6,000; *Biéloparlicko* 1 péri, 9,000, *Novatska-Morat* et *Kutchi* 12,000; en tout 107,000 habitants, répartis familles. Les sept *Brda* ou confédérées avec le Monténégro, blent à peu près cette population armer vingt mille combattants.

La carte que nous venons marque fidèlement les limites de l'Autriche; mais elle n'est pas exacte, quant au tracé des frontières depuis les dernières guerres armées, qui a perdu d'une part ce qu'il a gagné de l'autre. Ainsi le cercle *hovo* a été récemment enlevé à la *govine*, à l'époque de la révolte des habitants contre le pacha de *M Vladika* a construit un fort au sud de *Humatz*. Mais, en même temps, les Monténégrins ont perdu au district de la *Czernitza* après qu'ils se fut emparé de l'île de *Les tuée* sur le lac de *Scutari*.

Dans le district oriental du Monténégro où la population est un mélange de Serbiens, de Croates, de Grecs, de Turcs, et où par conséquent il y a moins de contestation.



lisation qu'au joug de la con-

ne reviendrons pas sur ce qui sur les époques qui ont précédé même siècle et où cette partie ie, après avoir appartenu aux d'Occident et d'Orient, n'é- u joug des barbares que pour imputée par les Vénitiens. les et les Turcs. C'est surtout depuis de Kossovo (1389) que le pays refuge aux vaincus et aux exilés sa résistance l'a rendu célèbre les expéditions d'Amurat, c'est-à-dire le bord occidental Scutari, et les rives de la Mo- aient soumis au prince Georges avait épousé une fille du krale Lazare, le même qui tomba à de Kossovo. Balsa n'assista défaite parce que Milosch Obi- oignardant le sultan, avança combat, lequel se livra avant e ce prince, qui s'avancait au : son beau-père.

ait pour fils Strascimir, sur- ernoï ou le Noir, dont le règne n de remarquable. Son fils Czernoïévitch, contemporain beg, envoya au héros albanais le troupes auxiliaires, sous le ment de son frère Bojidar; éritable guerre de l'indépen- late que du règne suivant.

avait laissé trois fils, Ivan, André, surnommé le Brave. était l'aîné, succéda à son défendit courageusement le ro lorsque les Turcs, qui plus devant eux Scanderbeg, quibus la Bosnie et l'Hertzégo- ndant, trop faible pour sou- seul une lutte si inégale, il du secours aux Vénitiens, occupés des intérêts de leur que d'arrêter les progrès des

Dans cette extrémité, Ivan ra ni de son peuple ni de lui- détruisit le château de Ja- lence de ses ancêtres, et que i sur une île, dans le lac de endait d'une défense diffi- il se retira au milieu de ses . Au bord du torrent, alors d, et depuis Czernoïévitch- est-à-dire rivière du fils de

Czernoï), il bâtit un fort, et plus loin, à l'ouest, il éleva une église et un cou- vent sur la plaine de Cétinié. Ainsi l'histoire de la résistance des Monténé- grins commence par un généreux sa- crifice et par la manifestation de leur persévérance religieuse.

Au milieu de ces soins, Ivan ne né- gligea point d'encourager les monta- gnards, de fortifier les passages et de suppléer au nombre par l'avantage des positions. La honte de céder aux infi- dèles et l'exemple du chef excitèrent au plus haut degré le courage du peup- le. On publia que celui qui aban- donnerait son poste serait revêtu d'ha- bits de femme, et qu'armé d'un rouet et d'une quenouille il serait exclu de la société des hommes. Soit que ces déterminations eussent intimidé les Turcs, soit que d'autres soins les appe- lassent ailleurs, ils n'inquiétèrent point pour cette fois les Monténégrins. Les limites de ces derniers, au temps d'I- van Czernoïévitch, s'étendaient depuis le rivage de l'Adriatique jusqu'au Lim Vert, et comprenaient probablement Plava et Bèlopolié, occupés aujour- d'hui par des Albanais. Quelques com- munes de la république de Cataro, qui s'était réunie à celle de Venise, telles que Braichi, Mainé et Pobori, met- taient les Monténégrins en communi- cation avec la mer; et il paraît même que les fertiles vallées de Joupà et de Canale (Gerdali et Konavli) reconnais- saient l'autorité d'Ivan.

Le pouvoir de ce prince s'appuyait sur des alliances considérables : Marie, fille d'André, son frère, épousa Ra- doul ou Rodolphe, qui régna en Vala- chie de 1462 à 1476; et Angélique, sœur de Marie, donna sa main au prince serbe Stephan Brankovitch, fils du despote Georges I^{er}. Cette dernière est honorée comme une sainte en Servie et en Hongrie. Elle fut la mère du despote Jean et de l'archevêque Maxime. Le souvenir du règne d'Ivan est resté cher aux Monténégrins, et les chants populaires le célèbrent. On montre sur la montagne de Lovschen une source où il a abreuvé son cheval, et que les habitants appellent Ivanbegova Korita (Auge du bey Ivan), et un peu plus loin on visite avec un respect religieux

les ruines d'une de ses résidences. La dotation qu'il fit au couvent de Cétinié porte encore son nom.

Les chants serbes ne lui donnent qu'un fils Maxim : nous traduisons du slave ce récit qui retrace naïvement les mœurs serviennes :

*Mariage de Maxim Czernoévitch.
(Jénitba Maxima Czernoévitcha.)*

Ivan Czernoévitch a quitté sa demeure, et il vogue la sur mer bleuâtre, chargé de trésors ; car il va demander au doge de Venise la main de sa fille pour Maxim, son fils. Le doge reçoit ses avances avec orgueil ; mais Ivan, ferme dans sa résolution, reste à la cour du prince latin durant trois longues années. Lorsque le roi a épuisé tous ses trésors, le doge lui accorde la jeune vierge, et reçoit de lui l'anneau des fiançailles.

Ils réglèrent la cérémonie des noces ; il fut convenu que le héros servien retournerait dans sa terre natale, et que l'année suivante, après avoir recueilli les fruits de ses vignobles et de ses champs, il reviendrait chercher la fiancée, accompagné d'un nombreux cortège. Alors Ivan quitte Venise : cent Latins, le doge et ses deux fils à leur tête, reconduisent le héros. Tout lui avait réussi à souhait ; mais une idée funeste lui vint à l'esprit, et, quoique sage, une parole insensée lui échappa. « Ami, dit-il au doge, tu me reverras avec mille guerriers ; car les convives qui me suivront atteindront, s'ils ne dépassent, ce nombre. Quand je descen-

L'escorte accompagne Ivan ju mer ; là il s'embarque et abort reusement sur le rivage oriental qu'il fut sur le territoire de Jab aperçut de loin sa blanche deme tour s'élève sur une hauteur e de sveltes balcons, et ses vitrag plendissent. Alors le cœur d'Iv d'impatience ; il presse les fia jdral, son coursier rapide, et il violemment le mors d'acier q nimal s'emporte, et s'élance à désordonnés dans l'espace. Pe d'abord dans sa demeure ne sou le retour du héros ; enfin, debc fenêtre de la tour, sa fidèle épo perçoit, et bientôt elle a reconu seigneur et sa monture, le jdr descend en hâte, et sa voix re les serviteurs et les femmes ac à sa voix. « Vite ! dit-elle aux uns pour aller recevoir votre maï vous, poursuit-elle en s'adressa femmes, que la propreté et l'or gnet partout ! Maxim, mon fili de la forteresse, cours au-dev ton père, mon seigneur ; ses annoncent la satisfaction et l sans doute il a obtenu pour toi du doge.

Mais déjà Ivan est sur le pré serviteurs l'entourent ; son épou vre de baisers ses mains et les de son manteau ; elle détach même ses armes brillantes, les contre son sein, et les transport le haut vestiaire, tandis que le

teste morne et pensif : il se ce qu'il a dit au doge de la : son fils. Ses sombres sour-approchent, ses moustaches ndent en désordre jusque sur es; assis et immobile, il att- regards à la terre. Inquiète, du héros relève ses longues et les bords flottants de sa baise les mains et les genoux ureux père. « O mon seigneur époux ! lui dit-elle, pourquoi rds si sombres ? T'aurait-on fiancée, ou peut-être ne te con- pas, et tu regrettes l'or que t'a voyage ? » — « Éloigne-toi ! re- in, et puisse le ciel te confon- es, ma demande a été agréée, ge latine est selon mes vœux. urrait toutes les régions de la : l'on ne trouverait pas une parfaite ni pour le port et la pour l'éclat des yeux et la es traits; elle ne le cède pas la Vila de la forêt. Quant à rs, pourquoi les regretterais- tour en renferme tant qu'à perçoit-on qu'une faible por- été distraite. Mon chagrin a e cause : j'ai promis au doge e de lui amener mille guer- r célébrer les noces, et j'ai ue mon fils Maxim les sur- en beauté; certes si quel- le distingue entre tous, c'est . Que diront les Latins lorsque nènerai un tel fiancé ? » se reprit d'un ton grave : ir, c'est Dieu qui t'a châtié; t'a poussé à entreprendre au mers un voyage de quarante qui t'a retenu trois années a demeure. Ce n'est pas sans ie tu devais obtenir la fian- dant tu pouvais trouver dans à Antivari ou Dulcigno, à Bié- , dans le Monténégro, dans la nontagneuse de Kutsch ou de tz, dans Podgoritz aux de- égantes, ou enfin dans ta pro- nce, dans Jabliak ou son ter- ne épouse convenable pour ton assurer ainsi une alliance ho- C'est l'orgueil qui t'a poussé au mers.

reproches, Ivan s'emporte, PROVINCES DANUBIENNES.)

semblable à une flamme dévorante : « Si- lence sur ce départ ! sur la fiancée ! pas une félicitation ! Si quelqu'un ose m'en parler, je lui arrache les yeux de la tête ! » La menace du héros vole de bou- che en bouche ; depuis les plus humbles jusqu'au boyards serviens, nul ne se ha- sarda à aborder ce sujet ; nul ne vient complimenter Ivan sur son retour. Une année s'écoule ; une seconde lui suc- cède, jusqu'à ce que le cercle des sai- sons se soit renouvelé neuf fois. La dixième année s'ouvrait lorsqu'un na- vire aborde à la côte ; il apportait un message du doge, de cette famille dont les liens ont vieilli avant de se former ! La missive tombe sur les genoux d'I- van ; elle était ainsi conçue : « Ami Ivan Czernoïévitch ! quand tu clos de haies une prairie, c'est pour la faucher toi- même ou la céder à un autre, afin que les frimas n'en flétrissent point les fleurs : quand tu fais la demande d'une belle fille, tu viens chercher la fiancée, ou tu renonces à l'union pro- jetée. Ivan, tu m'as demandé ma fille, et tu l'as obtenue de ma confiance ; nous avons réglé les conditions et les apprêts des noces ; tu avais promis que l'année suivante, après la récolte de tes champs et de tes vignobles, tu reviendrais la prendre avec mille guer- riers ; mais neuf années se sont écou- lées, et il n'est question ni de toi ni de tes convives : hâte-toi d'écrire à ma fille bien-aimée, à celle que tu as nom- mée ta bru, pour qu'elle puisse déga- ger sa foi et choisir un noble époux parmi ses égaux ; c'est le conseil que je te donne à toi-même. »

Après la lecture de ce message, Ivan resta quelque temps en proie à une incertitude douloureuse ; personne n'était près de lui, pas un ami sage auquel il pût se confier dans sa per- plexité. Il jette un regard plein de trou- ble sur sa compagne et lui dit : « Chère épouse ! J'ai besoin de tes conseils ; dois-je écrire à la jeune fille pour dégager ma parole ? Penses-tu qu'il soit convenable de le faire ? » Et sa compa- gne lui répondit : « Depuis quand le mari consulte-t-il l'épouse ? Pourquoi précisément aujourd'hui serais-je ca- pable de donner un avis sage ? Les femmes, dit-on, ont la chevelure lon-

gue et le jugement court : cependant, Ivan Czernoïévitch, je te dirai ce que j'en pense : certes ce serait pécher devant Dieu, et encourir le blâme des hommes que de flétrir l'existence de cette jeune fille et de la tenir à jamais confinée dans la demeure paternelle : écoute-moi donc, et ne te laisse pas maltriser par l'inquiétude; ceux que la maladie a défigurés en sont-ils moins nobles et moins braves? Sois sûr que les Latins ne feront pas un sujet de querelle d'un accident involontaire. Qui donc se crée à plaisir des périls et des soucis? Seigneur! tu crains Venise, et tes tours sont pleines de richesses; un vin généreux remplit tes caves; tes greniers regorgent de grains; voilà de quoi traiter bien des convives. Tu n'as parlé que de mille guerriers; double ce nombre, choisis les hommes et les coursiers. Quand ils te verront entouré d'une telle escorte, crois-moi, les Latins rejeteront toute idée de lutte; assemble donc ces troupes brillantes et pars sans crainte pour aller chercher la fiancée. »

Une joyeuse et bruyante exclamation fut la réponse d'Ivan. Il se hâta de tracer ce message qu'un Tartare va porter au doge de Venise : « Mon cher doge, sois attentif jour et nuit; car mon départ est prochain : trente pièces d'artillerie tonneront pour te l'annoncer, et parmi ces pièces Kernia et Zelenka se feront entendre, et leur voix fera retentir la voûte du ciel.

destiné au neveu d'Ivan, le lovan; la lettre portait : Fils sœur, capitaine lovan! je t'inv solennité des noces; tu cond belle Vénitienne en qualité de ne perds pas un instant; assen suite de cinq cents guerriers, rochers de Czernogora et dans pavlitz; que ce nombre soit dépassé s'il est possible pour fa neur à tous deux, et rends-toi av escorte près de Jabliak, dans l spacieuse.

La troisième lettre s'achem les régions montueuses de Ku de Bratonojitz pour être re voïvode Ilia Likovitsch, qui lu suit : « Ilia! noble chef de la Brdo! Je t'ai nommé comme aux noces de Maxim; emmène tes braves montagnards, et r dans la plaine de Jabliak.

A Militz Scheremétovitch adressa la lettre suivante : « réunis tes guerriers; appelle Drekolovitz, tous les Vassoi que toute la jeunesse, jusqu'à Lim, se joigne à ton cortège. »

Le cinquième message, Ivan vers Podgoritzza, où dominèrent cêtres; il l'adressa à George K chitch, guerrier de sa famille : « noble faucon! lui écrivait-il, l t'attendent; Podgoritzzains, me mes frères! armez diligemme mes et coursiers. Que sur les c brillent des selles turques et

effacent Latins et Serbiens. Les ont sans doute leurs avantages : rent clieler l'argent ; ils donnent et à l'or des formes merveilleuses, et ils sont sans rivaux dans le tisser la soie et l'écarlate ; mais peuvent, comme nos Podgorits se vanter d'avoir parmi leurs guerriers de jeunes gens au regard fier et démarche noble et imposante. »

« de Jabliak et des environs furent sans missive. »
« pourrait, sans en avoir été témoin voir avec quel empressement, des de la mer aux rivages de la Lim, les héros s'arment pour répondre dignement à l'appel d'Ivan. Vieillards, les laboureurs délient leurs bœufs du joug, et viennent au cortège dans les plaines de la ; les pâtres oublient leurs troupeaux, tous veulent assister à la célébration des noces. La foule couvre l'espace qui s'étend de Jabliak aux eaux de la Cétinis. Les courtes tentes touchent, le guerrier s'avance au guerrier ; les lances, semblables à une forêt, agitent dans les airs leurs dardes qui se balancent sur une mer de nuages ; partout des tentes où viennent se reposer les guerriers.

Pour se passer ; la nuit le remplace ; peine l'aube a-t-elle annoncé l'arrivée d'un des chefs serbiens se lève ; Ivan le capitaine ; sa naissance est connue, et nul dans son district ne l'égale en sagesse. Dans cette solennité des noces Ivan lui a confié les fonctions de hôte. Il quitte la plaine où sommeille la foule pressée, et s'avance vers les tentes et les remparts. Il est seul, ses serviteurs le suivent de loin. Il ne leur adresse pas une parole. Il se sillonne de rides soucieuses ; ses vêtements descendent négligemment sur ses épaules. Il examine tour à tour les canons et les batteries, puis il cherche à l'air ses domaines et tourne les regards vers les terres du sultan, pour les comparer avec inquiétude sur le vaste espace est dressé le camp. C'est qu'en fait il avait fait naître des idées sérieuses, et de ces tentes, de ces coursiers, de ces héros, de cette forêt de lances, de ces dardes qui flottaient comme des nuages

depuis Jabliak jusqu'aux eaux de la Cétinis.

Tandis qu'à cette heure matinale il parcourt ainsi les remparts, Ivan l'aperçoit, et s'inquiète de sa présence ; il s'avance à sa rencontre et le salue : « Bonjour, capitaine Ivan, et quel motif te tient éveillé à cette heure ? Pourquoi quitter si tôt la tente et la compagnie de tes nobles convives ? Et d'abord d'où te vient cet air soucieux ? car ton visage est sombre et triste... Parle, c'est ton oncle qui t'en prie. » Ivan le capitaine répondit : « Oncle Ivan, pourquoi m'interroger ? C'est en vain que je te donnerais un conseil ; cependant écoute : ouvre tes celliers, et prodigue tes vins généreux à ces convives qui couvrent la plaine ; fais ensuite proclamer par un héraut que le mariage est rompu, et que chacun aie à retourner dans ses foyers. Quoi qu'il t'en coûte, oncle Ivan, renonce à cette alliance. Vois, notre terre est dépeuplée ; tous les nôtres ont voulu grossir le cortège ; et nos frontières sont sans défense contre le Turc, dont nous ne sommes séparés que par le lac bleuâtre ! Est-ce donc la première fois que des filles ont été demandées en mariage, qu'on a fiancé de nobles jeunes hommes, et qu'on a célébré des noces splendides ? Était-il indispensable, pour former un cortège, d'appeler ici tout ce peuple ? Faudra-t-il que nos frères entreprennent un voyage de quarante journées, au delà des mers, et qu'ils laissent leurs os chez l'étranger, dans un pays où personne ne professe notre foi, où nul de nous ne peut compter sur un ami, chez ces Latins avides peut-être de notre sang ? Et quand cette jeunesse t'aura suivi au delà des mers, qui peut répondre que parmi tant de héros prompts à frapper il ne s'élèvera pas de querelle ? J'appréhende que ces noces ne nous soient funestes. Oncle Ivan, écoute ce qui me préoccupe : hier au soir je m'étais étendu sous ma tente pour dormir ; mes serviteurs déployèrent sous moi ma pelisse, m'enveloppèrent d'un ample manteau, et garantirent soigneusement ma tête contre l'humidité de la nuit. Mais à peine avais-je fermé les yeux que je fus agité par un songe pénible. Je voyais le ciel se couvrir de noires nuées dont le vol rapide venait s'ar-

rêter sur Jabliak ; oui, oncle Ivan, sur ta haute demeure ; le tonnerre roule et frappe Jabliak, ta noble résidence, oncle Ivan Czernoïévitch ! et elle brûle jusque dans ses fondements. De ce côté, où s'élèvent les murailles blanches de ta maison de plaisance, la foudre tombe sur ton fils Maxim : le coup ne lui fit aucune blessure ; mais ceux qui l'entouraient furent atteints mortellement. Je n'ose te donner ce songe comme un présage, quoique l'on prétende qu'il ne faut pas négliger leurs avertissements. Quant à moi, oncle Ivan, ou je périrai, ou je recevrai de graves blessures. S'il m'arrive malheur, que Dieu te le pardonne ! Tu le sais, les fils du Monténégro sont d'une race sauvage, et ils n'abandonnent jamais leur chef. Cinq cents de ces braves suivent ma bannière : où je crierai *Péril !* ils crieront *Péril !* où je succomberai ils succomberont ! Oncle Ivan, laisse-toi fléchir ! je baise ta main vénérable. Congédie tous ces guerriers ; renonce à cette alliance, à la fiancée latine, que puisse confondre la colère de Dieu !

Quand ces dernières paroles eurent frappé son oreille, Ivan s'emporta comme une flamme impétueuse : « Tu as fait là un mauvais rêve, dit-il au fils de sa sœur : c'est à Dieu de décider, entre toi et moi, celui qu'il concerne. Mais si tu as eu ce songe, pourquoi m'en parler à cette heure et quand tous s'apprentent au départ ? Capitain Iovan ! les songes trompent, Dieu seul est vérité. Tu auras mal

des couleuvrines Zelenka et sans égales dans le pays ni dans les royaumes des chrétiens, et qu'il même le sultan des Grecs. I vieillard de ne pas ménager l de ces armes puissantes, dût cas ébranler les voûtes du c aussi publier dans le camp que res ne doivent pas tenir leurs trop près de la mer ni des ca froide Cétinia ; le bruit pourra frayer ; et, s'ils se jetaient dans l nos frères non préparés seraient être saisis de la fièvre. Fais-le aussi qu'on va tirer les deux coul Hâte-toi, ô mon digne neveu ! d ordres aux hérauts, et qu'ils les à haute voix : il est temps que s'arment pour le départ.

Il dit, et le capitain Iovan ex ordres. Il appelle le vieux Nédi lui-ci charge les trente canons ; la charge de Kernia et de Zeli les pointe vers les nuages. Un rible jaillit de leurs flancs.

A ce bruit comparable à celui tonnerres les monts et les plaines saillirent ; les flots de la Cétinia blèrent, les genoux des coursiers rent et plus d'un guerrier alla le sol.

A la voix des hérauts, au son des instruments de guerre, les coursiers mettent en marche, et pressent leurs coursiers. Les succèdent, et rien ne vient l'harmonie qui règne entre eux

menant son puissant courrier ;
 d'une haute et noble stature,
 membres annonçant la vigueur ;
 beau à voir s'il n'était cruelle-
 liguré ! A la gauche d'Ivan s'a-
 blasch Obrenbegovitch , monté
 agnifique alezan. Ivan considère
 les deux jeunes gens , et s'a-
 à ceux qui l'entourent : « Écou-
 nez chefs , ce que j'ai à vous
 quer : Nous allons traverser la
 l nous portera loin de nos de-

Nous menons à sa fiancée
 mon fils chéri , qui certes nous
 aime et la maladie n'edt dé-
 sousté. Le chagrin l'a tellement
 que sa laideur s'en est même
 Quand je l'ai fiancé , j'ai an-
 me parmi tous les convives ,
 et même , il ne se trouverait
 seul guerrier dont la beauté ne
 de par la sienne : jugez de
 j'ai souffert en le retrouvant
 meux à l'humiliation qui nous
 evant le doge et à toutes les
 ma affront. Or , écoutez ce que je
 pose : Milosch Obrenbegovitch
 si vous ; qui ne connaît le
 losch , qui l'emporte en beauté
 nos héros ? Hé bien , frères ,
 ns Maxim de la tchélenka et
 che flottant , et ormons-en le
 osch , qui passera ainsi pour le
 qu'à l'arrivée de la Vénitienne
 demeures.

proposition , tous hésitèrent.
 craignait d'offenser Maxim ,
 un sang prompt à la vengeance.
 quelques moments de silence ,
 prit la parole . « Pourquoi , chefs
 ns , noble Ivan , as-tu assemblé
 res pour me donner les droits
 s ? Avant tout , jure qu'en en-
 Maxim les honneurs du cortège
 rches point à l'offenser. Dans
 sur la foi de nos pères , je te
 l'amener dans tes domaines la
 e Venise , et cela sans donner
 une querelle , à aucun repro-
 cette complaisance mérite un
 quel que soient les présents
 fiancé , ils me seront légitime-
 is. » Ivan Czernoïévitch accueil-
 roles avec un rire bruyant :
 Milosch , lui dit-il , si tu n'y
 cette seule condition , écoute

mon serment ; il est inébranlable comme
 le roc : Je jure que nul ne partagera
 avec toi les présents de nocces ; mais
 c'est peu. Dès que tu auras conduit la
 fiancée au delà des mers vers la blanche
 Jabliak , ma noble demeure , tu recevras
 de moi deux sacs d'or et une coupe d'or
 large et haute ; elle contient neuf mesu-
 res de vin ; j'ajouterai à ces dons une
 cavale grise de sang arabe dont les pou-
 lains ont la vitesse et l'ardeur du jérai ;
 enfin j'attacherai à ta ceinture un ma-
 gnifique sabre dont le prix est de trente
 bourses d'or.

Après cet accord , les héros détachè-
 rent du front de Maxim la tchélenka
 étincelante , et revêtirent Milosch de la
 parure nuptiale ; Maxim resta silen-
 cieux ; mais il jetait autour de lui des
 regards sombres.

Enfin les vaisseaux de Venise les re-
 çurent , et Dieu leur accorda une tra-
 versée favorable. Ils abordent sur le
 rivage , et s'avancent , en essais
 bruyants , vers l'orgueilleuse Venise. Les
 portes de la forteresse s'ouvrent ; le
 peuple sort en foule pour contempler le
 cortège du fiancé , qu'on reconnaît faci-
 lement à la tchélenka qui se balance
 sur sa toque et mieux encore à la no-
 blesse de son port et à la beauté de son
 visage. On veut s'assurer si , comme l'a
 affirmé Ivan , il efface en beauté tous
 les guerriers.

A la nouvelle de l'arrivée des Ser-
 viens , les fils du doge accourent à la
 rencontre de leur beau-frère , et , après
 l'avoir baisé au front et sur les joues ,
 ils le conduisent sous le portique du pa-
 lais : les autres demeures accueillent les
 étrangers , qui , libres dans leur choix , s'y
 établissent par groupes de trois ou de
 quatre.

A Venise , c'est chez les parents de la
 fiancée qu'on célèbre la cérémonie des
 nocces , tandis que les guerriers et les
 coursiers se reposent. Déjà trois jours
 s'étaient écoulés depuis l'arrivée des
 Serviens ; le quatrième commençait à
 peine lorsque les canons de la forteresse
 retentirent ; à leur voix tonnante se
 mêlent les proclamations des hérauts
 et le son des instruments.

Les Serviens s'arment en hâte ; car
 il est temps d'abandonner la terre
 étrangère. Cependant les chefs se

rassemblent dans une vaste cour dont ils foulent les marbres colorés. Mais pourquoi les portes en sont-elles gardées par quatre bourreaux, deux Maures et deux Latins, le sabre nu et les bras retroussés jusqu'à l'épaule? A cette vue les Serviens s'alarment; ils cherchent en vain les deux mariés; il n'est point là le beau fiancé, le noble Milosch; la vierge vénitienne, celle qu'ils sont venus chercher de si loin, est également absente. Déjà des murmures s'élèvent; cependant ils se résignent à attendre encore.

Tout à coup le pavé de la rue résonne; un bruit confus d'armes et de voix a retenti, et sur son coursier de bataille on voit s'avancer le voïvode Milosch. Sous lui le destrier bondit avec grâce; car il sent l'atteinte du mors d'acier et celle de l'éperon qui effleure ses flancs. Joyeux et le front haut, Milosch s'approche des Serviens, qui répondent à son salut par d'unanimes acclamations. Les deux fils du doge accompagnent le voïvode; ils portent de splendides présents qu'ils veulent lui remettre en présence de son escorte. L'un offre un cheval noir sans tache; ce bel animal porte la Vénitienne; il plie sous le poids de l'or et de l'argent; ses fers sont d'or, des franges d'or et de soie se jouent sur ses flancs et une agrafe de pierres précieuses étincelle sur son poitrail.

Un faucon de chasse est sur le poing de la vierge latine. Le fils aîné du doge adresse à Milosch ces paroles : « Reçois,

dont la tête s'avance en relief; l'édification est si parfaite qu'on le croirait mé et prêt à faire une blessure telle. Sur le front du reptile rayonne une pierre précieuse d'un éclat si vif qu'il paraît à éclairer le jeune couple des ténèbres. Les Serviens, muets d'admiration, contemplaient cette magnifi-

Le frère du doge, le vieux Jezou vient à son tour : sa barbe blanche descend jusqu'à la ceinture; un bâton soutient sa marche, ses larmes coulent car une grande affliction le presse. Jamais il n'a donné de postérité; sa nièce lui tenait lieu de fils et de famille; voilà que son enfant d'adoption le va traverser les vagues bleuâtres du port; il porte sous son bras un rouleau soûlement enveloppé. Tout à coup il appelle Milosch, et jette sur les épaules du jeune homme un manteau im-
mense qui couvre et l'homme et le cheval. Tous admirent ce présent magnifique; la doublure seule vaut trente mille d'or, et l'étoffe est d'un prix inestimable. « Ce tissu, dit le vieillard, n'a pas pareil dans le monde; les rois n'en ont pas; c'est point de comparable, e même le sultan des Turcs te l'envoie. Beau gendre, puisse-t-il te faire heureux! »

Maxim jetait sur ces riches présents un regard oblique et menaçant; son cœur se remplissait d'envie en voyant ce qui lui appartenait devenir le bien d'un autre.



philique courser; dix de ses
l'entouraient. Il se rendait
bête vers sa mère, pour rece-
le le don du message. Milosch
légèret; il éperonne son cheval,
épée autour du capitain Iovan,
l'air de la mariée; dans ce
l'air, il toucha légèrement la
le. L'infortunée! le voile qui
les yeux n'était pas impénétra-
ble; à la vue du héros, trou-
vée; elle rejeta en arrière le
et, se laissant voir à celui
est son époux, elle tend vers

qui furent témoins de ce geste
de n'avoir rien vu; mais il
échappé à Ivan, qui, n'étant
de son colère, s'écrie: « Prends
le de Venise, que tes mains in-
dites levées ne tombent sous
vo! Tes yeux sous le voile! ou
sache de ta tête! Pourquoi re-
un étranger, le beau Milosch?
lui, en avant de la foule et
r'un coursier noir ce héros qui
s'lançait de combat, et dont le
Minicelle d'or: son visage noirci
traces profondes du fléau qui
né. C'est Maxim, c'est mon fils,
able époux! Sache, ma fille, que
ton père l'accorda à mes de-
je lui avais dit, et je le croyais
e Maxim était le plus beau des
, et qu'il éclipsait tous les
des noces. A mon retour ma
fut grande de le trouver si
l'hésitai longtemps; enfin, pour
avoir promis en vain, nous
senté Milosch comme le fiancé,
avons promis de lui laisser les
de noces pour qu'il l'amène
ment en Servie.

paroles, la Vénitienne arrêta
rier, et refusa d'avancer plus
l'in elle lui dit: « Ainsi,
e Ivan Czernoïévitch, tu as
le bonheur de Maxim dans
d'un étranger. Pourquoi
ste, que Dieu ne laissera pas
? Si ton fils est défiguré, ne
as que cet accident peut arriver
à l'autre? Sans doute son vi-
sétré; mais ses yeux ont gardé
t, et la maladie n'a pu changer
ir. Pourquoi as-tu appréhendé

de repartir à Venise? N'avais-je pas
consacré à attendre ton fils neuf années
de ma jeunesse? Pendant tout ce temps,
je l'ai attendu, à la cour de mon père,
avec la décence qui convient à une fian-
cée; pendant neuf années encore, j'au-
rais pu l'attendre, dans votre forteresse
de Jabliak, et nul de votre race ni de la
mienne n'aurait eu à rougir de moi!
Maintenant, beau-père, je t'en conjure
au nom de ce Dieu qui nous écoute!
retire à cet étranger, au voïvode Mi-
losch, les présents de ma famille, pour
les rendre à Maxim, ton fils, ou je n'a-
vancerai plus d'un pas, dût-il m'en cœ-
ter les deux yeux!

Ivan, en proie à une anxiété dou-
loureuse; appelle quelques voïvodes:
« Si vous craignez Dieu, frères, leur dit-il,
écoutez-moi: un litige s'élève au sujet des
présents de nocces; doivent-ils rester à
Milosch?

Et parmi les guerriers nul n'osa
décider cette question. Les conditions
avaient été solennellement jurées;
elles portaient que Milosch ne parta-
gerait avec personne les dons que ferait
la famille du doge, et Ivan avait prom-
mis d'y joindre encore les siens. Com-
ment prononcer sur une chose déjà ré-
glée et consentie?

Milosch s'informe du sujet de la
contestation; il presse les flancs de
son cheval arabe, et, s'arrêtant près d'I-
van: « Chef des Serviens, s'écrie-t-il,
qu'est devenue ta promesse? Puisses-tu
quelque jour être victime d'une per-
fidie semblable? Et vous hésitez, voi-
vodes, vous réfléchissez! Cependant
écoute, Ivan; puisqu'il t'en coûte tant
de tenir ta parole, en considération de
ces nobles amis je renonce à quelques-
uns de ces présents: et d'abord je te
cède la Vénitienne et son coursier;
car, à la rigueur, cette vierge m'appar-
tient; elle m'a été donnée par son
père et sa mère; par ses deux frères;
mais laissons ce point. Je consens à
te donner, ô Ivan! la fiancée latine
avec sa monture, le faucon et même
le sabre que je porte; mais je ne re-
noncerai point au manteau ni à la
tchélenka ni à la merveilleuse turli-
que. Je veux me parer de ces dons dans
ma noble résidence au milieu des
miens. Sur ma foi et mon Dieu! je

garderai la tchélenka, le manteau et la tunique! »

Il dit, et les guerriers applaudissent : « Il est beau à toi, voïvode Milosch, s'écrient-ils, de prendre, noble et vaillant comme tu l'es, le parti de la paix ! » Une seule voix, celle de la Vénitienne, ne s'unit point à cette éclatante approbation. Elle avait regret, la fière jeune fille, de voir ces riches présents et surtout la tunique d'or entre les mains d'un étranger. Elle appelle à haute voix Maxim. Czernoévitch, qui lui entend prononcer le nom de son fils, s'alarme et lui dit : « Que fais-tu? garde-toi d'appeler Maxim ! Le jeune faucon est prompt à s'élancer sur sa proie. Maintenant que Maxim est blessé, nul ne peut dire s'il épargnera son propre cortège. Pèse donc tes paroles, ô vierge latine? si tu ne veux attirer sur nous quelque malheur. Cesse de regretter ces présents, tout splendides qu'ils puissent être; écoute, ma tour de Jabliak regorge de trésors : tous ces trésors seront à toi.

Mais l'infortunée reste sourde aux prières du chef servien; une seconde fois elle appelle Maxim; à la troisième Maxim détourne son puissant coursier; déjà le guerrier est près d'elle et recueille ces funestes paroles : « Maxim, unique fruit de ta mère, elle ne te reverra plus ! Elle ne t'embrasera plus vivant ! Tu auras pour cer-

Dieu de ne plus avancer d'un ! Je tournerai mon coursier vers là, déchirant mes joues avec un d'aloès, j'écirai de mon sang frères une lettre que leur port faucon. Mon père assemblera tins, qui viendront ruiner la bli bliak, et la vengeance sera s comme l'injure !

Maxim n'est plus maître de reur; de son fouet à triples lai frappe son étalon fougueux; jaillit des flancs du coursier, q bre, bondit à trois hauteurs d fait un écart si violent qu'aucu humaine, ne pourrait le contes fait un chemin à travers la fe s'étonne, on se demande; Maxim excite ainsi le noir cour losch, qui l'aperçoit, vient en r rencontre : « Par le vrai Dieu t-il, où donc Maxim court-il si v

Il dit, et ne prévoit point le l'attend. Comme il s'appre Maxim, celui-ci, furieux, lui javeline de bataille. Le trait vient frapper le héros au-desso tchélenka, à l'endroit où le fro mence, juste entre ses yeux n héros, tué sur le coup, tombe val; il tombe et Maxim se j sur lui; altéré de son sang, il son sabre sur le cadavre, lui la tête, et la jette dans le sac à l'avoine de son cheval. Il ex suite vers la Vénitienne, l'arri djéver Iovan, et fuit avec elle



se au moins connaître
« qui survivent encore ! »
r envoya son souffle et
peurs qui enveloppaient
Ivan commence alors ses
recherches. Partout le
horrible, partout on a
le même acharnement.
ars et des chevaux pour-
héros atteints mortelle-
uné interroge tous ces
il retourne les cadavres,
tes pour voir s'il ne re-
s son fils ; mais il ne
r Maxim. Tout à coup
neveu le capitain Iovan,
de la mariée et dont le
ait pronostiqué ces mal-
que lui servira-t-il de le
horribles blessures cou-
qui ne ressemble plus à
n s'éloignait en silence
sa sœur l'aperçoit ; il se
fort et parle ainsi : « On-
noïévitch ! qui te rend si
a belle Vénitienne ? ou
présents de noces et le
des convives ? pourquoi
demander au fils de ta
essures lui sont doulou-

Ivan fond en larmes ; il
récaution le blessé, qui
sang : Neveu Iovan ! lui
sures sont-elles sans re-
édécin d'outre-mer ne
guérir ? Permits que je te
er à Jabliak. — Ne prends
inutile, oncle Ivan ! mes
ont pas de celles qui se
i trois ou quatre frac-
gauche, mon bras droit
naissance de l'épaule,
es ouvertes, et le fer a
isité mon cœur. — Cher
an, tandis que tes forces
encore de me répondre,
étais près de la Vénit-
nt mon fils a-t-il suc-
son corps ? et qu'est de-
?

isses-tu expirer en paix,
on fils Maxim est vi-
plein de fureur, il eut
arraché la vierge à ma
à fuir sur son coursier

vers sa mère infortunée. » Il dit, et son
âme s'échappa de ses lèvres. Ivan posa
doucement sur le côté le corps du
héros, et se rendit en toute hâte vers
la blanche Jabliak. Près des portes
une lance était plantée dans le sol, et
autour de la hampe s'enlaçait la bride
qui retenait un coursier noir. Assis
près de là, Maxim écrivait sur ses ge-
noux : abattue et silencieuse la fiancée
se tenait devant lui attendant l'acte de
divorce. Voici ce que Maxim mandait au
doge. « Doge de Venise ! en recevant
« cette lettre de ton fils Maxim, rassem-
« ble tes guerriers latins, et passe les
« mers pour détruire notre blanche Ja-
« bliak. Reprends ta noble fille : elle
« revient vers toi pure ; mais ses griefs
« sont légitimes. Pour moi, je renonce à
« mon héritage, j'abandonne royaume
« et principautés. Je parcourrai les
« terres verdoyantes ; j'irai jusqu'à
« Stamboul, et, abjurant ma foi, je ser-
« virai le sultan des Turcs. »

Cette nouvelle passa de bouche en bou-
che ; elle parvint jusqu'aux Obrenbegovitch. Le frère chéri de Milosch, Ivan
Obrenbegovitch, après de mûres ré-
flexions, sella son coursier, le sangla, et,
s'élançant sur son dos rapide, il se signa
et parla ainsi à ses frères et aux chefs de
sa race : Frères ! Je veux aussi me ren-
dre à Stamboul ; car vous avez besoin
d'un appui, vous et ceux qui naîtront
de votre sang. Vous le savez, il est
vindicatif et sanguinaire celui qui vient
de s'éloigner pour aller mendier les fa-
veurs du sultan, et il réparaitra peut-être
avec une armée d'infidèles pour as-
souvir son ressentiment. Frères, et
vous chefs de famille ! je vous l'affirme,
tant que vivra Ivan Obrenbegovitch,
vous n'aurez rien à craindre. Moi pré-
sent, Maxim n'osera lever une armée.
Ce qu'il sera pour vous, je le serai pour
lui !

Il dit et se dirige vers Stamboul.
Arrivés aux portes de la ville, les deux
ennemis se rencontrèrent, et tous
deux parurent ensemble devant le sul-
tan. Mais le Turc n'ignorait rien de ce
qui était arrivé ; il accueillit favora-
blement les deux héros, qui prirent l'un
et l'autre le turban. Ivan reçut le nom
de Mahomed-beg, et Maxim celui de
Scanderbeg.

Pendant neuf années, ils servirent le sultan, et neuf domaines furent leur récompense. Enfin, ils échangèrent ces possessions, et chacun d'eux obtint un pachalik. L'un et l'autre furent honorés de la queue de cheval; l'un et l'autre furent élevés à la dignité de vizir. Mahomed-beg eut en partage les vastes plaines de Doukachin (Ipek), terres bénies du ciel, et couvertes de riches vignobles, où le maïs se plant, où le froment dore les campagnes! Quand au fils d'Ivan Czernoïévitch, il dut se contenter de la contrée de Skodra (Scutari) et des bords stériles de la Boïana, sol avare, qui se refuse à la culture, où dans de noirs marécages rampe le reptile, où mugit le buffle aux cornes menaçantes et dont le sel marin est la seule richesse.

Et le meurtre de Milosch n'est pas encore expié; l'inimitié n'a cessé de régner entre les descendants des deux nobles familles; de leur rivalité naissent des guerres fréquentes, et sans jamais s'apaiser le sang servien coule sur leurs armes.

CHAPITRE IV.

SUITE DES ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES.

Tous les chants serviens ne racontent pas de la même manière les événements qui portèrent quelques Monténégrins à embrasser l'islamisme. Une

excursion des Turcs, pour aller le reste de leurs jours à Vremić, donc le gouvernement a politain de Cétinié; car il n'avait d'enfants. Le peuple le vit avec regret, et une foule nombre compagna jusqu'à la mer. C'est cette époque que le gouverneur Monténégrins est théocratique circonstance eut probablement grande influence sur l'avenir peuplades belliqueuses, et parfois leurs croyances et leur nature.

Le nouveau régent leur recommanda la vigilance et l'union; il n'eut peine à leur démontrer qu'en chrétiens ils conserveraient leur indépendance, tandis que les privilégiés tiendraient des Turcs les mains toujours à la merci de leur despotisme. Il leur conseilla de ne point fournir prétextes d'invasion aux musulmans par des attaques imprudentes. Côté la Porte, persuadée que l'islamisme était en progrès parmi les monténégrins, fit cesser les hostilités, garda la soumission entière comme un résultat que le temps allait infailliblement amener. Mais on se bornait donc à des incursions religieuses.

Les métropolitains de l'Éparchie étaient consacrés par les patriarches serviens d'Ipek, qui venaient que de sept ans en sept ans pour la visite canonique dans le Monténégro. Le successeur d'Hermann n'avait



ces restèrent dans cet état d'isolement, septième métropole sur le conseil des Vénitiens, naïve et fit plusieurs expéditions dans le territoire turc, entre les années 1628.

À l'époque, Soliman, pacha de Serbie, avec des forces considérables, vainquit les montagnards, et après une victoire sanglante pénétra jusqu'à Cetinje. L'église, le couvent et un grand nombre de demeures furent en cendres : mais son ardeur avant que peu de ressources dans le pays stérile, il retourna à Scutari. Les chrétiens vaincus se soumettent à la capitation, et, une longue suite de cette campagne, qui semblait décisive.

À la fin du dix-septième siècle, les montagnards choisirent pour métropole l'abbaye de Niégosch, de la tribu de l'Albanie. Il fut consacré non à Ipek, mais à ses prédécesseurs, mais en Hongrie, le patriarche s'était vu forcé d'évacuer la suite d'une guerre entre la Serbie et l'Autriche. Appelé par les habitants de Zeta pour y fonder une nouvelle église, il s'y rendit, se flant à la protection du pacha de Scutari ; mais à la fin, il fut saisi, et n'échappa de la prison que du pal qu'en payant une rançon de trois mille ducats, somme que les montagnards avaient rassemblée en sacrifiant les ornements du culte. À ce danger, le métropolitain jugea qu'il n'y avait plus de salut à garder. Il engagea les montagnards à chasser du pays tous les Monténégrins qui ne voulaient point se convertir à la communion chrétienne. À la nuit de Noël, on massacra ceux qui ne voulurent point accepter ces conditions ; quelques-uns furent tués en recevant le bap-

tême, tandis que les montagnards échappèrent à la domination oppressive qui les y avait poussés. L'émancipation ne fut pas complète pour tout le pays de l'ancien Monténégro ; mais la Nahia de Katounska recouvra son indépendance entière, tandis que d'autres districts, plus voisins des possessions turques, continuèrent de payer une faible capitation sans cesser d'ailleurs d'être unis de sympathies et d'intérêts avec leurs frères chrétiens.

Depuis ces événements, qui arrivèrent au commencement du dix-huitième siècle, les Turcs ne cessèrent de harceler les Monténégrins, et ceux-ci ne négligèrent aucune occasion de leur rendre des hostilités pour des hostilités. Les intervalles de repos qu'on retrouve dans cette dernière période de luttes héréditaires ne peuvent être considérés que comme des trêves dont le but est moins d'arriver à la conclusion d'une paix solide que de reprendre haleine pour recommencer avec de nouvelles ressources une guerre qui a tous les caractères d'une haine de famille.

Les premières attaques des Turcs, depuis les limites de l'Herzégovine, furent vigoureusement repoussées par les Monténégrins. C'est vers cette époque, quelque temps avant la bataille de Poltava, que les montagnards cherchèrent une alliance parmi les peuples naturellement ennemis des Turcs. Des rapports de langage et de religion leur firent espérer de trouver un appui dans la politique russe : le parti qu'on pouvait tirer de cette peuplade belliqueuse n'échappa point à Pierre le Grand. Malgré leur faiblesse numérique, ils firent une diversion utile sur le flanc droit de Méhémet, qui parvint à couper l'armée des Russes et à les bloquer sur les bords du Pruth. La poix de Falksen, due à la présence d'esprit de Catherine, laissa les Monténégrins exposés au ressentiment du vainqueur. Souvent ils prenaient l'offensive ; quand leurs excursions réussissaient, ils massacraient les musulmans, baptisaient leurs femmes et leurs enfants, opposant la propagande à la propagande et la cruauté à la cruauté.

Sans inquiétude du côté de la Russie, les Turcs envoyèrent contre le Monté-

Depuis cette époque que les montagnards ont dans leurs appellations anonymes des noms radicaux, comme Alitich (fils d'Ali) ou Vitch (fils de Hussein), quel même le nom de la dignité se voit appelé, comme Obren (fils du beg Obren). Pour ce crime religieux et poli-

négro une armée de soixante mille hommes, sous le commandement du séraskier Achmed-Pacha. L'impossibilité de faire manœuvrer la cavalerie et la difficulté de trouver des subsistances pour tant de monde dans un pays pauvre et dont les habitants enlevaient ou détruisaient toutes les ressources obligèrent enfin l'ennemi à se retirer, non sans avoir éprouvé de grandes pertes. Deux ans après, en 1714, une seconde expédition, sous les ordres de Douman-Pacha-Koupreli et composée de cent vingt mille hommes, vint menacer les montagnards. Fiers de leurs premiers succès, les Monténégrins s'apprétaient à une résistance désespérée. Cependant, comme les munitions commençaient à s'épuiser, ils accueillirent des propositions de paix; et sur la parole du général turc, ils envoyèrent dix-sept de leurs chefs pour traiter des conditions offertes. Mais à peine furent-ils arrivés au camp des Turcs que Douman-Pacha les fit arrêter et donna l'ordre d'attaquer. Cette perfidie eut un plein succès: privés de leurs meilleurs guerriers, et obligés de se défendre lorsqu'ils croyaient ne plus avoir qu'à négocier, les Monténégrins se retirèrent en désordre. S'ils eussent pris à l'avance la résolution de résister, ils se seraient défendus jusqu'à la dernière extrémité; mais ayant mis leur espérance dans une transaction traîtreusement violée, ils désespérèrent d'eux-mêmes. Ce découragement, à la suite d'une attente

hostilités entre eux et les Turcs eut pour effet, la même année qui avait vu le Monténégro s'avancer au sud jusqu'à la Morée pour attaquer la république de Venise.

Après cette expédition les Turcs se retirèrent, et les Monténégrins rentrèrent dans leurs foyers. Réduits à un petit nombre, n'en furent ni plus soumis ni plus entreprenants; l'état de guerre que réduisit à de moindres proportions subsista comme par le passé.

CHAPITRE V.

LE FAUX PIERRE III.

Depuis que les Monténégrins avaient en relation avec les Russes, ils étaient informés des principaux événements qui pouvaient avoir une influence sur la politique du czar à Saint-Petersbourg. La mort de l'empereur Pierre III, qui assura le trône à Catherine II, causa une impression assez vive parmi ces montagnards. Quelques années après, en 1762, un aventurier résolut de se faire passer pour le prince infortuné; et c'est ainsi que les Monténégrins qu'il espérait gagner par quelque crédit à cette fable. L'aventurier se nommait Stephan Mali (Étienne I) mais on n'est pas d'accord sur son lieu de naissance; quelques-uns disent qu'il était Croate, d'autres qu'il était Serbe.



on maître témoignait ce rest si mal équipé; mais bien-uit se répandit sur toute la l'empereur Pierre III s'était ins le pays; cette nouvelle a facilement chez des gens ont l'imagination est naturel-rtée à admettre les récits mer-

se Stéphan se vit l'objet de ité des uns et de la considé-s autres, il se rendit dans le ro. Le métropolitain Savagours le pays, et il avait désigné, age, son neveu Vassili pour son r. Deux circonstances favori-mbition de Stéphan; le vla- vieux, s'était retiré au cou-taniévitch, et Vassili était aba n'avait pas hésité à déclarer ban était un imposteur; mais insinua que le vladika était : se conformer aux instruc-la cour de la Russie, qui avait : le discréditer aux yeux de ; il intrigua avec tant d'a- 'il vit promptement s'accroître e de ses partisans, et qu'il : reconnu pour chef. Le pa-d'Ipeck lui envoya le présent ion; et comme les Turcs en formés, l'imposteur fut obligé ber dans les montagnes. Cette duisit tant de sensation dans maritime que les Vénitiens qu'il était temps d'intervenir.) il y eut une rixe sanglante. rincipaux habitants de cette t écrit à Stéphan en lui en-es armes. L'homme qui té-ces égards à Stéphan s'appe-e Dsacha; il avait voyagé en : t'en était assez pour qu'on à sa conduite un motif poli-

apitaines, Chélovitch et Korda compromis comme intermé-es autorités vénitiennes firent rimande sévère à Dsacha et x capitaines, qui témoignè-r mécontentement. On vou-voyer à Cataro pour y don-xplications sur leur conduite, ar refus, on envoya à Rizano r et quarante soldats avec ordre parer des récalcitrants.

Ce chef dissimula d'abord l'objet de sa mission, et à l'instant où les deux capitaines s'y attendaient le moins il les fit saisir et jeter dans son embarcation. Ceux-ci appelèrent au secours les Rizannotes, qui marchent toujours armés; ils accoururent et engagèrent avec les Vénitiens une vive fusillade. Le major parvint à s'échapper, et les Vénitiens, pour ne point laisser passer cette révolte sans répression, envoyèrent devant Rizano une force navale de quelques vaisseaux avec des troupes de débarquement. Mais la défense fut si vigoureuse que les assaillants furent obligés de se retirer avec des pertes assez considérables. Korda, qui était le capitaine de la commune, fut mandé à Cataro. Là il protesta qu'il n'y avait pas eu révolte, mais défense légitime contre une attaque à laquelle personne ne s'attendait, et que la population de Rizano, loin d'être hostile au doge, était prête à combattre pour lui avec le même courage dont elle venait de faire preuve. On se contenta de ces explications, pour ne point donner à un fait sans portée politique une importance qui aurait pu exciter une véritable insurrection.

Cependant les menées de Stéphan prenaient un caractère alarmant pour les États intéressés à ce qu'aucune cause d'excitation ne vint troubler leurs rapports déjà si difficiles et si compliqués avec les provinces slaves. Venise craignait un soulèvement sur la côte orientale de l'Adriatique; les Turcs appréhendaient dans l'Albanie et la Serbie des troubles qui pouvaient trouver des échos dans l'Épire, la Macédoine et la Thrace; la Russie, qui entretenait des intelligences avec les populations ottomanes soumises à l'Église grecque, ne voulait point précipiter un mouvement dont le faux Pierre III eût été le drapeau; de sorte que, par une coïncidence singulière, la rivalité de ces trois puissances ne les empêchait point de poursuivre un but commun.

Le prince Dolgorouki fut envoyé par sa cour dans le Monténégro pour prendre connaissance de l'état des choses, et pour s'assurer par lui-même jusqu'à quel point Stéphan était un homme à craindre. L'agent russe eut

bientôt appris de Sava tous les détails de cette intrigue.

Les chefs du Monténégro furent convoqués à Cétinié; ils s'empressèrent de s'y rendre à l'exception de ceux qui appartenaient au district de Zernnitz, où se trouvait un couvent qui servait de résidence à l'imposteur.

Dolgorouki affirma devant les chefs que Pierre III était mort, et qu'en Russie personne n'en doutait; de son côté, Sava exposa tous les indices qui prouvaient l'identité de Stéphan Mali; et les derniers doutes semblaient céder à l'évidence, lorsque le lendemain des décharges de mousqueterie annoncèrent l'arrivée de celui qu'on croyait démasqué. A ce bruit, les Monténégrins s'écrièrent! S'il mentait, il n'oserait paraître devant l'envoyé russe, et ils coururent à sa rencontre en le saluant du nom de seigneur. A peine arrivé à Cétinié, Stéphan fut emprisonné; mais comme Dolgorouki, pour mieux le surveiller, l'avait fait enfermer dans un appartement au-dessus du sien, le prisonnier dit à ses adhérents: Si Dolgorouki ne savait pas que je suis Pierre III, il ne m'aurait pas logé au-dessus de lui. Cette raison parut péremptoire aux Monténégrins; mais un autre motif, plus puissant peut-être sur ces montagnards, c'est qu'après avoir pris l'engagement de le soutenir il leur répugnait de l'abandonner. Dolgorouki, voyant que rien ne pouvait les désabuser, prit le parti

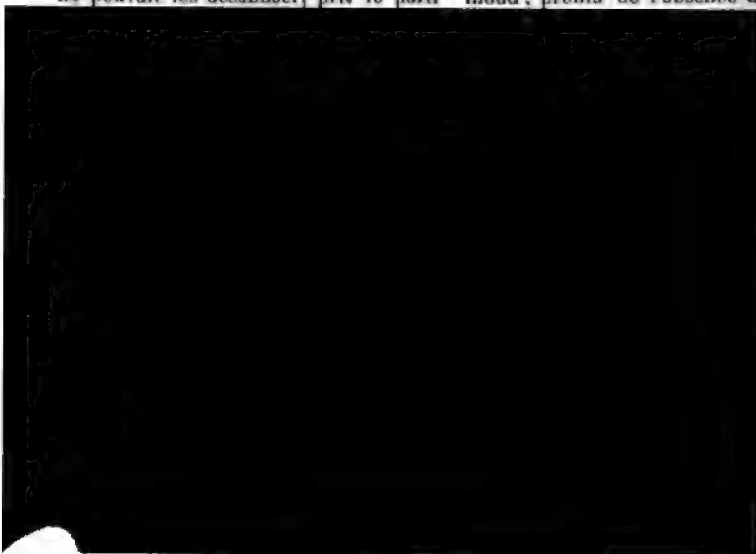
contenta d'élever quelques redoutes du côté de l'Hertzégovine; ces redoutes portent encore son nom. L'imposteur ou plutôt la générosité des Monténégrins ne se démentit pas dans ces circonstances difficiles. Sommés par les Turcs de livrer Stéphan, ils se refusèrent de leur envoyer son cadavre en bataille, prétendant que le cadavre avait été tué, et ils le cachèrent par un autre moyen.

L'autorité de cet homme ne fut pas moins de quatre années: il conta même de lui plusieurs anecdotes qui prouveraient une certaine expérience au commandement. Il fit fusiller plusieurs hommes convaincus de vol; mais il eut l'idée qu'on se faisait de sa cruauté que personne n'osa toucher son pistolet garni d'argent ainsi que de plusieurs pièces d'or qu'il avait laissées sur le chemin de Cataro à Cétinié. Il se défendit avec beaucoup de bravoure pour Stéphan, se défendit avec les militaires n'étaient pas à la hauteur de son ambition; en mettant droitement le feu à une mine sous le fort, dit la vue; peu de temps après, le domestique grec qui le soignait mourut par le pacha de Scutar, et Stéphan devint son maître.

CHAPITRE VI.

DERNIÈRES GUERRES DES MONTÉNÉGRINS.

En 1785, le pacha de Scutar, voyant que rien ne pouvait les désabuser, prit le parti



; il fit massacrer plusieurs Autrichiens qui s'étaient rendus à lui attirés par des avances adressées à la cour de Vienne but d'ambition personnelle. La paix fut conclue avec l'Autrichien, pacha de Scutari, le nouveau les Monténégrins, et que qu'ils ne payaient pas le

l'expédition eut un tout autre que celle de 1785. Le mé- Pierre Petrovitch Niégosch ses montagnards au com- it d'une main la croix et le autre. Mahmoud s'était flatté née de dix mille hommes lui ur amener l'ennemi à com- l s'engagea dans les monta- assailli de tous côtés, car la était partout, il se vit bien- e reculer; blessé lui-même, il salut qu'à une prompte fuite. sa était cruellement atteint orgueil; vainqueur des trou- sultan avait envoyées con- l se flattait que rien ne si résister. Empressé de ven- front, il lève une nouvelle eux fois plus nombreuse et ent pourvue pour une lon- gue; puis, confiant dans le ue tout entière, et le pacha e pénétre de nouveau dans es Noires. Pour cette fois, e des Turcs fut complet; tous les points, leur armée ue tout entière, et le pacha is la mêlée. Sa tête, à côté e sont exposées ses armes, ecore à Cetinié, et devant i, dont la vue rappelle aux ds le courage et la gloire es, les habitants ne passent e se découvrir. On peut dire te victoire les Monténégrins int soumis; mais de la défaite ud date leur indépendance e yeux des Serbiens et des nusulmans, ils forment un ré, ayant sa marche politi- transactions isolées de tout nger. Cependant cette indé- a'est que tacitement reconnue e, qui attend toujours une avorable pour faire revivre es prétentions.

CHAPITRE VII.

PIERRE PÉTROVITCH NIÉGOSCH.

Le wladika Pierre Petrovitch Niégosch est un des hommes les plus remarquables qu'ait produits le Monténégro. Il s'est distingué par son courage dans un pays où la bravoure est pour ainsi dire une obligation. Sa famille était pauvre, mais ses avantages naturels et la protection du wladika, son oncle, qui l'avait désigné pour son successeur, l'appelaient à jouer un rôle auquel il n'a manqué, pour devenir historique, qu'un plus grand théâtre.

Sa taille était imposante; sa longue barbe ajoutait à la majesté de ses traits. Charitable et hospitalier, il se plaisait à recevoir les étrangers que la curiosité attirait le Monténégro. Son instruction lui permettait d'entrevoir et quelquefois d'introduire quelques améliorations dans l'administration de ses petits États. Il parlait avec la même facilité l'italien, l'allemand et le russe, et il avait quelques notions sur la langue française. Après avoir passé par tous les degrés de la hiérarchie de l'Eglise il avait été sacré à Carlowitz avec la permission de l'empereur Joseph II; de sorte qu'à l'âge de trente ans il était déjà métropolitain. Nommé coadjuteur de son oncle, il parcourut les principales villes de l'Europe. L'empereur le reçut à Vienne avec la plus grande distinction, et le combla de présents. A Petersbourg il se lia avec l'abbé François Dubrostévitch, savant ragusais, connu dans les lettres sous le nom de Dolci, et il se l'attacha comme secrétaire. Il y a lieu de supposer que ses rapports avec l'Autriche l'avaient rendu suspect à la police de Catherine II; car il reçut l'ordre de quitter Pétersbourg, ainsi que Dolci et le comte Ivanovitch de Budua. Il retourna à Pétersbourg en 1779, et réussit tellement à se justifier des préventions fâcheuses qui avaient motivé son expulsion que l'impératrice le fit nommer membre du grand synode de Russie et le décora des ordres de Sainte-Anne et de Saint-Alexandre Newski.

Il commença à gouverner sans contes-

tation lorsque le faux Pierre III fut frappé de cécité : mais ce furent surtout ses victoires sur les Turcs qui lui inspirèrent le désir d'établir dans le Monténégro une administration moins imparfaite, tout en respectant les usages et ce sentiment de liberté sans lequel ce petit pays ne serait sans doute pas plus célèbre qu'une principauté d'Allemagne.

Il forma dans chaque nahie une garde, espèce de gendarmerie, sous le nom turc de koulouk, et constitua un tribunal supérieur, composé des habitants les plus considérés dans leurs tribus. Il était occupé à donner plus d'extension à ces réformes lorsque la mort le surprit en 1830, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il termina cette longue carrière avec la sérénité d'un sage et la confiance d'une âme chrétienne. Se sentant tout à coup très-faible, il convoqua les chefs à Cétinié, pour leur recommander l'union et leur concours sincère pour l'adoption des mesures tendant à l'établissement de l'ordre et d'une bonne administration. Il leur proposa ensuite de déférer le pouvoir suprême à un de ses neveux, alors âgé de dix-huit ans seulement, parce qu'un autre neveu qui devait lui succéder venait de renoncer à l'état ecclésiastique. Il conjura tous les Monténégrins de s'engager par serment à observer pendant six mois une trêve entre les nahies, les tribus, les villages et les individus isolés, pour consacrer

signer dans son testament, fur rées solennellement sur son tombeau. Le corps, qui avait été placé dans l'église de Cétinié, fut exhumé et transporté dans un autre endroit ; comme on le dans un état parfait de conservation, le peuple le regarda comme un saint et dans cette persuasion nomment les Monténégrins, mais les grecs de la côte maritime et des sessions turques viennent encore des pèlerinages sur le lieu de sépulture.

Radoï, le nouveau vladika, fut sacré d'abord comme diacre et ensuite comme archimandrite par l'évêque Prisren, avec la permission du pacha de Scodra, dernier pacha héréditaire ; ce ne fut qu'en 1833 qu'il fut consacré évêque de Saint-bourg.

CHAPITRE VIII.

GUERRE DES MONTÉNÉGRINS CONTRE LES FRANÇAIS.

Les principes de liberté proclamés par la république française excitèrent les sympathies des peuples slaves, qui ne supportaient qu'avec patience le joug de Venise, de la Turquie et de la Russie. La campagne d'Égypte avait rendu populaire le nom français dans le Monténégro. L'enthousiasme dû au courage, l'intérêt



Russie, et l'on accusait le duc de jacobinisme. Le baron gouverneur de Cataro, et le comte de Russie Fonton, émigré venant à Raguse, recurent à combiner leurs efforts pour les mesures civilisatrices.

Le résultat de ces intrigues fut que, si les deux cours autrichienne et russe, leur politique pas moins rivale. L'agent bien ses mesures que l'Autriche sur le point de perdre les vénitiennes qui lui avaient été par le traité de Campo-Formido donné, le pavillon autrichien (1804) sur plusieurs les autorités autrichiennes et les spectatrices de la défection de Grébia, qui se réunirent les montagnes Noires, où furent accueillis comme des frères. Les Russes vinrent augmenter le nombre de l'Autriche. Un prince, archidiacre du chagrabia en Hongrie, avait une révélation faite au triomphe, que les moines ne pouvaient pas de chrétiens auxiliaires à prêter serment d'obéissance à l'empereur de Russie.

En même temps qu'il y avait des dépôts considérables d'armes dans plusieurs monastères et à

celle de S. M. apostolique inopine en informa le duc, et il fut constaté que le républicain avait fait décapiter

l'Herzégovine et vingt-cinq du monastère de Pliéva. Les Français s'emparèrent de la ville, le dévouement des Russes à la cause des Français fut d'une manière encore attestée. Les Français n'avaient atteint les bords du golfe qu'on vit paraître douze escadrons commandés par Pierre Pétrovitch, agissant son seigneur suzerain l'empereur. Ces troupes, auxquelles se joindrent un corps russe, se réunirent à l'armée française, et, après les avoir battus, brûlèrent l'ancienne Épi-

daure, s'emparèrent de Gravosa, et après avoir incendié les faubourgs de Raguse, forcèrent le général Lauriston à se renfermer dans cette place. Mais ce succès, dû à une surprise, fut bientôt suivi de revers; les Monténégrins et les Russes, battus et dispersés deux jours après leur victoire, furent contraints de se rembarquer. Cette guerre dura longtemps, quoique les Monténégrins fussent presque toujours défaits, ils ne se retiraient jamais sans avoir vaillamment combattu. Ils ont reproduit dans leurs chants nationaux quelques épisodes de cette grande lutte. La pièce suivante, que nous avons cherchée vainement dans le recueil slave de M. Vuk, et que nous empruntons à l'ouvrage anglais de M. Kerr, d'après les données de M. Cyprien Robert, célèbre ainsi la chute de Venise.

« Deux chefs puissants se disputent
« la couronne du doge de Venise; l'un
« est le César de Vienne, l'autre est
« le krale (roi) Bonaparte. Le jeune
« krale envoie ce message au César :
« Si tu ne veux pas me céder Venise,
« j'irai avec mes Français brûler tes
« villages, enlever tes châteaux forts,
« et prendre ta blanche capitale. J'en
« trerai à cheval dans ta salle de conseil,
« et je ferai un hôpital de ton
« palais. Je te chasserai du sol de la
« Germanie; Prague, la ville dorée,
« et Milan deviendront ma proie. Je
« t'arracherai l'Istrie, la Dalmatie
« et Cataro, et à mon retour j'irai
« me reposer royalement dans Venise.

« Le César rassemble les seigneurs
« et leur expose le contenu du message :
« sage : tous sont frappés de consternation,
« tous sont d'avis de se soumettre : seuls, les archiducs protestent,
« et la résistance est résolue.
« A cette nouvelle le krale Bonaparte
« s'écrie : Pauvre César de Vienne ! tu
« oses entrer en lutte avec la France !
« Hé bien, soit ! Et il part avec ses
« Français, incendiant sur sa route les
« villes et les villages; il traverse les
« provinces malgré le vaillant Koutousof,
« qui est accouru de Moscou au secours
« du César germain. Mais ni le César ni
« Koutousof ne purent arrêter la marche de Bonaparte, qui

« entra sans coup férir dans Vienne
 « et humilia de ses railleries le pauvre
 « César. De là il marcha sur Milan,
 « qui, défendue par un Slave, Philippe
 « Vukassovitch, ne se rendit qu'après
 « trois jours. Maître de Milan, il porta
 « ses armes dans toute l'Italie, et,
 « comme il l'avait annoncé, il vint
 « se reposer royalement dans Ve-
 « nise. »

Lorsque la province de Cataro fut ren-
 due à l'Autriche, à la suite du traité
 de Campo-Formio, les habitants se
 trouvèrent blessés de voir qu'on dé-
 cidât ainsi de leur sort sans leur par-
 ticipation; il y avait quatre siècles
 qu'ils s'étaient mis sous la suzeraineté
 de Venise, mais avec la condition ex-
 presse qu'ils recouvreraient leur indé-
 pendance lorsque cette république ne
 serait plus en état de les protéger.
 Après s'être révoltés huit fois contre
 les Vénitiens, il n'était guère probable
 qu'ils se résigneraient sans résistance à
 la domination d'un prince qui venait lui-
 même de reconnaître la loi du vain-
 queur. Trop faibles pour entrer seuls en
 lutte avec leur nouveau souverain, ils
 s'adressèrent à l'évêque du Monténégro
 pour lui demander des conseils et, au
 besoin, des secours.

Les Slaves de la côte étaient divisés
 en trois factions; la moins nombreuse
 et la moins énergique était gagnée
 par les agents de l'Autriche; la se-
 conde, séduite par les idées de liberté
 qu'avait proclamées la république fran-

neuf années; et voilà qu'à
 les jacobins veulent nous ver-
 ami Bonaparte. Viens à nou-
 Siniavin; protège-nous et se-
 de nos fils. »

C'est vers ce temps que l'
 niavin aida les Monténégrins
 ser les Français jusque dan-
 Ils mirent également le si-
 Cataro, dont ils réclamaient
 sion, comme ayant fait autre-
 du royaume de Serbie. Quant
 ils prétendaient s'en empar-
 de conquête. Tandis que la f-
 bombardait la place, Siniavin
 débarquer trois mille hom-
 dix mille Monténégrins, pre-
 vement la place du côté d-
 Déjà les assaillants se croy-
 de vaincre, lorsque le géné-
 accourut de Zara avec toutes
 qu'il put réunir et qui se-
 à environ seize cents hom-
 poignée de braves eut bient-
 les montagnards, qu'éton-
 charges à la baïonnette. L-
 mirent le désordre dans les
 Russes, qui n'eurent que le
 se réfugier sur leurs vaisse-
 ce moment les Français firent
 des bouches du Cataro. L-
 essayèrent de venger cet éch-
 excursions continuelles. Da-
 ces escarmouches, ils coupè-
 au général Delgorgues, qui
 vivant entre leurs mains. U-
 de Marmont eut le même s-

gneur Vuk! exécute bien cet
! assemble tes Niégouschi, et
eux les Tséklitch, et marche
r tête sur Cataro, pour y as-
: les braves Français; barre
hemins et les rampes qui mè-
à la citadelle, pour fermer tout
ge à l'ennemi. Pendant ce temps
e porterai de Cétinié à Maina,
m'emparerai de Budua avec mes
nes.

rès la lecture de cette lettre sa-
ient tracée, il bondit de joie et
ble un corps nombreux de guer-
s'élance sur son cheval et prend
min de Cataro. Arrivé au torrent
oradja, il plante sa tente sur le
, fait occuper les hauteurs et
ainsi les communications entre
o et Troïtza. De son côté le vla-
descend avec sa troupe près du
1, où tous les Serbes de la Pri-
se portent en foule à sa ren-
e et proclament la réunion de
province au Monténégro.

À l'aube du jour suivant, le
ka se lève, il convoque les siens
s Primortzi, désormais leurs
s, et leur demande si quelqu'un
peut indiquer un moyen de dé-
r Budua, ce qui épargnerait le
des Serbes et des braves Fran-

Alors Pierre Djuraschkovitch
ve, et après avoir baisé la main
ladika, il lui dit d'un ton res-
seux : Hospodar, voilà le moyen
peut nous conduire à Budua
le moins de perte possible. Il
dans cette ville autant de Ser-
pandours que de soldats fran-
écrivons au chef de ces pan-
s, Vuko Kerstitchévitch, pour
suscite quelque querelle entre
iens et la garnison française;
ndis qu'ils seront aux prises,
nous approcherons des rem-
dégarnis de défenseurs. Le vla-
adopte cet avis, et écrit au
des pandours, auquel il promet
grande récompense de la part de
ussie.

uko Kerstitchévitch assemble ses
s, et leur fait part de ce message.
pandours répondent : Il serait
à nous de livrer un poste qui
s a été confié; et ils refusent de

« prendre part à ce que propose leur
« chef. Mais celui-ci reste inébranla-
« ble : Nous sommes tous Serbes, leur
« dit-il; notre devoir est de ne pas nous
« séparer de notre saint vladika. Enfin
« il parvient à persuader un certain
« nombre de ces soldats. Ils commen-
« cent par se débarrasser de leurs com-
« patriotes attachés à la France; puis,
« tombant sur les soldats français, ils
« massacrent tous ceux qui refusent de
« se rendre, enchaînent les autres deux
« à deux, et au point du jour ils ou-
« vrent les portes de la blanche Budua.
« Monté sur son haut coursier de ba-
« taille et semblable à un noble fau-
« con, le vladika entra dans la place,
« et rendit grâce à Dieu.

« Le gouverneur Vuk, qui campait
« sur la Goradja, en apprenant la prise
« de Budua, dit à ses hommes : Il se-
« rait honteux à nous de rester inactifs;
« allons donner l'assaut au fort de
« Troïtza. Cependant du haut des rem-
« parts de Cataro, le puissant général
« français aperçoit les mouvements
« des Serbes, et s'écrie : Gloire à l'É-
« ternel qui nous fait voir comment
« ces chèvres des montagnes escaladent
« les forteresses impériales! puis se
« tournant vers son état-major : Qui
« de vous, dit-il, veut aller au secours
« de Troïtza? Le capitaine Campanole
« lui répond : Général, donnez-moi
« trois cents soldats, et je me charge
« de mettre le feu à la queue de tous
« ces rats de montagne, dont je conser-
« verai une vingtaine pour vous les
« présenter vivants.

« Campanole s'avance avec ces braves;
« mais tandis que l'aigle monte vers
« Troïtza, les Monténégrins l'envelop-
« pent pour lui couper la retraite, et
« prennent position dans les rochers.
« Pris au piège, le héros lutte comme
« un lion. Il forme un bataillon carré
« et redescend la montagne. Déjà il
« avait atteint Vermetz, lorsqu'une
« balle le jette sur le gazon; un second
« coup frappe le prince Schaliar qui
« suivait le chef français; un troisième
« atteint le porte-étendard, qui expire
« avant de mesurer le sol. Cent gréna-
« diers tombèrent en braves, tous cou-
« verts de blessures, et poursuivis par
« ces rats de montagnes jusqu'au pied

« des remparts. A cette vue, les cinquante Français qui défendaient Troïtza se rendirent, et les vainqueurs détruisirent le fort, après s'être emparés des quatre canons verts, ces beaux canons français qui servirent à tirer de joyeuses salves en l'honneur du vladika, lorsque accompagné de son armée il vint rejoindre le gouverneur Vuko. »

Le bulletin officiel de la Grilitza ajoute quelques détails sur la prise de Budua et de Troïtza. Selon cette dernière relation, Budua fut prise le 11 septembre; cinquante-six Français y furent faits prisonniers, et le lendemain 12 du même mois Troïtza tomba entre les mains des montagnards à la suite d'une sortie malheureuse de la garnison de Cataro, qui fut rejetée dans la ville après avoir perdu trente-six prisonniers, sans compter les morts. La même relation ajoute que le fort de Troïtza sauta en l'air une heure après l'assaut des Monténégrins. La résistance de Cataro fut plus longue; le général Gautier y soutint un siège pendant plusieurs mois, et ne se rendit qu'en décembre aux Anglais, qui remirent la ville aux Monténégrins, comme ils en étaient convenus avec le vladika.

Au printemps de l'année suivante, 1814, les Autrichiens furent remis en possession de Cataro, par la volonté expresse de l'empereur Alexandre; sur un ordre de Vienne, le général

CHAPITRE IX.

LE VLADIKA PIERRE

Pierre II, neveu et successeur du vladika Pierre Pétrovitch, né à Saint-Pétersbourg qu'il avait un grand exemple à penser que sa jeunesse pouvait inspirer peu de confiance à ses compatriotes, il voulut rester dans son pays pour s'assurer de l'esprit du peuple et se rendre un compte exact des résultats des réformes introduites par son prédécesseur.

La situation à l'intérieur était inquiétante; les Turcs, que le monténégro rendait plus entreprenant, espéraient forcer les Monténégrins à reconnaître leur suzeraineté, et ces en Albanie augmentaient en confiance; le grand vizir Reschid qui avait forcé Mustapha, le pacha héréditaire de Scutari, à une capitulation humiliante, entre autres ferments de discorde parmi les monténégards, pensant qu'il les réduirait facilement en les opposant les uns aux autres. Mais c'est en vain qu'il offrit l'or et qu'il offrit au jeune vladika le titre héréditaire d'investiture en avait reçu le prince de Serbie. Pierre II, qui se croyait plus digne de droit et de fait que les autres tributaires du Danube, ne pouvait pas avoir besoin d'un long temps que ses compatriotes

l'il s'empara des défilés de Mar-
avant que les Monténégrins
massent son arrivée. Un chant
raconte ainsi la bataille qui fut
au mois d'avril 1832 :

ar la frontière, la jeune Popadia
au village de Martinitch, l'aiglon
pe Radovitch, eut un rêve. Elle vit
age épais s'avancer du côté de
r (Scutari), passer au-dessus de
ritze et de Spoujé et fondre sur le
de Martinitch avec un bruit ter-
le tonnerres; les éclairs étaient si
r'elle et ses huit belles-sœurs en
t les yeux éblouls. Mais un vent
nt souffla de l'église de la monta-
n autre vent s'éleva de la Jupina,
troisième de Slatina, et tous les
efoulèrent le nuage vers les plai-
: Spoujé. Elle raconta sa vision à
iri, qui, prévoyant une attaque de
des Turcs, se leva et mit en état
ne carabine. »

ait encore nuit lorsque, la torche
in, les musulmans se précipitè-
re le malheureux village. Le pope
itch combattit à la tête de ses
siens, pour couvrir la retraite des
s, lorsqu'il fut atteint et renversé
e balle. — « Holà! neveux Stepho
riel, s'écria l'époux de la jeune
au rêve; où êtes-vous? Je suis
mortellement blessé, en défen-
os demeurez contre des incen-
; mais je meurs content, car j'ai
chèrement ma vie. Cependant
mon corps, chers neveux, pour
Turc ne profane point ma tête en
pant. Appelez aux armes tous nos
; qu'ils ne tombent pas victimes
surprise! Stépho et Gabriel accou-
suivis de trente pères, tombèrent
Turcs dispersés, coupèrent trente
le chassèrent du village et les
ignirent à se réfugier auprès de
Halil.

endant Namik Halil range en
de bataille trois mille de ses ré-
, et déjà son artillerie bat les
es de Martinitch. Mais l'alarme
lonnée, et des renforts arrivent.
an Pouliet, le capitaine de Brnitza,
t avec ses hommes; les Berdjani de
et de Biélopavitch les suivent,
mbre de huit cents, et attaquent
at les trois mille Turcs et le reste

de leur armée. Namik Halil eut la for-
tune contraire : foulé aux pieds des che-
vaux, il fut poursuivi jusqu'aux portes
de Spoujé, et là seulement il échappa
au danger. Cent soixante et quatre Turcs
furent tués, et trois cents reçurent des
blessures. « Il peut aller maintenant,
Namik Halil, il peut aller faire sa cour au
tsar de Stamboul, et lui apprendre com-
ment il a changé des hommes inoffen-
sifs en lions. Faucons de la Serbie! qu'il
est beau de vous voir montrer avec vos
carabines le droit chemin à ces pachas
du sublime empereur! car ils pourraient
s'égarer avec leurs soldats dans la pro-
fondeur de vos forêts. Ils apprendront
de vous à percevoir complètement le
karatsch, à moins que, lassés de leurs
fréquentes visites, vous ne préférerez
trancher leurs têtes! et c'est ce qui arri-
vera toujours, s'il plaît à Dieu, tant qu'il
y aura dans le pays libre des noires
montagnes, des carabines et des cœurs
de héros! »

Le grand vizir ne voulut pas se rési-
gner à rester sous le coup d'une défaite;
il s'appretait à marcher en personne
contre les Monténégrins lorsqu'il reçut
l'ordre de se rendre en Syrie pour arrê-
ter les progrès des Egyptiens.

Quand la paix fut rétablie, Pierre II
se crut assez fort pour prendre quel-
ques mesures de vigueur qui devaient
affermer son pouvoir et faire disparaître
les tiraillements et les conflits qui s'é-
levaient fréquemment sur des ques-
tions d'ordre et d'administration entre
le vladika et le gouverneur civil. Il
n'hésita pas à intenter un procès à Ra-
dovitch Niégosch, qui occupait ce poste
important, et qui, soutenu par l'Au-
trichie, aspirait à l'autorité suprême.
Le vieillard, convaincu de trahison,
fut exilé avec toute sa famille; on con-
fisqua tous ses biens, et la demeure
de ses ancêtres fut livrée aux flammes.
Il se retira avec les siens à Cataro, où
depuis sa mort, les Radovitch subsis-
tent des libéralités de l'Autriche, cause
de leur ruine. Cette question n'était pas
seulement d'un intérêt local; l'antago-
nisme entre le vladika et le gouverneur
représentait la lutte de l'influence russe
contre celle du cabinet de Vienne, et
l'issue de ce conflit fut la manifestation
évidente de la prépondérance moscovite.

Depuis le bannissement de Radovitch, le poste de gouverneur civil resta inoccupé. Cette mesure, empreinte d'un caractère passionné, comme toutes les grandes déterminations des races slaves restées libres, aurait peut-être excité des troubles sérieux et même une guerre civile si un assassinat n'eût point débarrassé le parti de Pierre II d'un jeune guerrier du sang des Radovitch et que son mérite et son courage avaient rendu populaire. Après ce coup d'état le vladika se rendit à Vienne, où il devait s'attendre à ne pas être accueilli avec faveur. De là il partit pour Pétersbourg pour y recevoir la consécration épiscopale.

Pendant l'absence de Pierre II, le parti des Radovitch commença à renouer, soutenu par les chefs de la famille des Vukotitch. L'office de gouverneur, civil possédé autrefois par ces derniers, avait été cédé par eux aux Radovitch; ils se croyaient donc en droit ou de le revendiquer pour eux-mêmes, ou de faire réintégrer les derniers acquereurs.

Le dernier représentant de la famille des Vukotitch avait été envoyé en Russie par le vladika pour y recueillir l'héritage du général Ivo Podgoritzanin, dont les chants serviens célèbrent la valeur. Maître d'une fortune considérable, Vukotitch retourna dans le Monténégro, où il donna à entendre qu'il avait mission de la Russie de réformer la constitution. Le sénat le crut, et le nomma son président; la vice-présidence fut

réformée sous le nom vénéré de Pétrovitch, dont les dernières nominations avaient été si religieusement observées. Employant tour à tour le mépris et l'adresse, il obtint bientôt une autorité sans contrôle et telle que ses prédécesseurs n'auraient pu l'obtenir.

Il avait compris que ce qui eût surtout les Monténégrins d'exciter dans la voie des réformes c'étaient ces violences et ces individus qui, en excitant la haine de quelques familles puissantes, avaient souvent le reste de la nation et substituaient à l'action du gouvernement l'influence tyrannique des partis. Il n'ignorait pas que l'orgueil et l'esprit belliqueux des Monténégrins naissent en quelque sorte à ces excès; mais il entreprit de leur donner une portée politique en les isolant d'un véritable caractère. Ainsi, en leur volonté fut assez puissante pour provoquer une nouvelle guerre avec la Serbie. Voici comment la querelle s'engagea : une troupe de jeunes guerriers de la Nahia de Czernitza avait sur la nuit la forteresse de Koutchi massacré la garnison turque et tiré un canon. Quelques mois plus tard, sous prétexte de se venger de la Serbie de leur récolte de maïs, quelques soldats de Koutchi tombèrent à la vue sur la place de Jabliak, et firent leur drapeau au nom de



menaçait d'excommunication résisteraient à ce décret. Les Turcs durent évacuer leur camp après cet acte de justice sévère. Le vladika conclut une paix éternelle avec le pacha de Podgoritz; mais ce traité n'était pas écoulé depuis quelques jours que les Turcs firent une sortie à l'ouest de la Brda, d'où ils enlevèrent quelques milliers de moutons, tuèrent une quinzaine de pâtres, et pillèrent les villages de la Brda, comme nous l'avons vu, se sont volontairement réunis au Monténégro; ainsi, dans les pays, l'injure devait être consommée commune. Ceux qui étaient dépouillés, s'apprêtèrent à combattre les ravisseurs le droit de représailles que des querelles entre deux gouvernements de la région de Cétinie n'avaient point empêché. C'est par une conduite si sage et si habile qu'il parvint à se faire admettre comme le chef d'un État librement constitué et dont l'autorité devait être de quelque poids dans les négociations si compliquées de la question.

Malgré le respect des Monténégrins pour les ordres de leur vladika, l'indépendance ne pouvait s'imprimer tout à coup, et par ce peuple habitué aux raptus, il avait tant de représailles à attendre de ses voisins. L'Autriche tira l'expérience. Peut-être les troubles qui éclatèrent en 1838 entre les montagnards n'eurent-ils lieu sans la secrète approbation du vladika et l'assentiment tacite de la Turquie, la péninsule dalmate est un objet de convoitise pour les Vénitiens, qui veulent s'assurer la maîtrise du Danube, et pour les Russes, qui veulent compléter leur système des provinces continentales par un grand empire de côtes, et qui, dans ce but, ont fait de si énormes sacrifices pour une marine militaire. Aussi est-ce que la France a menacé les intérêts de l'Europe, les tendances résultant de la configuration géographique des États naturellement ennemis, ont été qu'accidentellement

abandonnées : elles devaient se reproduire à la première occasion. La Russie voit donc avec faveur tout ce qui peut alimenter la haine que les populations slaves ont pour les Allemands. A l'instant même où ces cabinets paraissent être en bonne intelligence sur les questions de politique générale, ils n'en poursuivent pas moins une guerre sourde, et préparent de longue main tout ce qui peut faciliter leur triomphe dans les luttes à venir.

CHAPITRE X.

GUERRE CONTRE LES AUTRICHIENS.

Dans la guerre de 1838 les Monténégrins n'avaient pas besoin d'être excités. La tranquillité qu'ils devaient aux nouvelles réformes avait nécessairement tourné leur activité vers l'agriculture et les relations qui fécondent le commerce et l'industrie. Ce qu'autrefois ils se procuraient à main armée ne pouvait plus être obtenu que par des transactions pacifiques et régulières. Aussi sentaient-ils plus vivement que jamais le besoin de communiquer immédiatement avec la mer. Dans toutes les occasions, ils avaient réclamé comme une restitution légitime quelques lambeaux des provinces littorales qui leur avaient appartenu jadis. Malgré les services qu'ils avaient rendus à la coalition contre la France, leurs demandes furent repoussées au congrès de Vienne. Parmi les districts qui étaient le plus à leur convenance se trouvaient ceux qui composent l'Albanie autrichienne, c'est-à-dire Malni, Paschtrovitch et la presqu'île de Loustitza.

Au milieu du dix-septième siècle, les Vénitiens avaient détruit les salines qui faisaient la principale richesse de ces provinces, et depuis c'est de Rizano, c'est-à-dire d'une dépendance autrichienne, qu'ils ont tiré jusqu'à ce jour le sel. C'était déjà pour les montagnards, dont chaque guerrier connaît l'histoire de son pays non par des ouvrages tracés froidement, mais par des chants nationaux où les faits revivent avec les passions naïves des peuples primitifs, un sujet de mécontentement et qui devait tôt ou tard faire

éclater des hostilités. Un autre incident vint précipiter ce résultat.

Le canton de Paschtrovitch, où s'élève le couvent de Lastva, est un des plus rians et des plus fertiles de la côte; il s'étend d'Antivari à Budua. Ses habitants, habiles marins, étaient les alliés de Venise; le château de Saint-Étienne, situé dans une petite île, était le siège de leur gouvernement qui se composait de douze vlastels ou boïards et de six anciens (starschin). Les Vénitiens, auprès desquels ils étaient en grande estime, leur avaient accordé, entre autres privilèges, celui de former des alliances avec les familles les plus considérables de la république. Dans le remaniement que dut subir l'Europe, cette tribu échut à l'Autriche; et, bien que considérablement réduite, elle occupe encore une trentaine de villages qui sont partagés entre douze familles. Ainsi déchus de leur ancienne prospérité, les Pastrovitchi se sont vus réduits à vendre de temps à autre quelques pièces de terre à des Monténégrins qui, les trouvant plus propres à la culture qu'au pâturage, y établirent leurs demeures. Leur voisinage entraîna bientôt des actes de violence, et même des meurtres que la police autrichienne était impuissante à prévenir. Le gouvernement jugea à propos d'éloigner ces hôtes turbulents en offrant de les indemniser. On entama des négociations à ce sujet, et le vladika confirma cet arrangement. Mais lorsque les ingé-

leur colonne d'assaut, à motif de superstition, soient persuadés que des É tireraient point sur une femme fut tuée, et les assai rent dans une telle fureur c vingt-huit heures, ils firent désespérés pour s'emparer chements; un renfort au essayait de pénétrer dans repoussé avec perte; cepen nison, composée seulement hommes, tint ferme jusq d'un nouveau secours de ches, qui prirent en queue les montagnards épuisés p gue lutte, et les obligèrent ner les remparts pour faire brusque attaque. Le succ temps douteux; les enfant mes détachaient des éclats montagne, et les lançaient. La nuit sépara les comb Autrichiens montrèrent la valeur; le lieutenant Rosha perdu un oeil à la bataill se distingua par ses charg à la baïonnette.

Les montagnards se préparèrent à un engagement général, qui eut lieu quelques jours après l'affaire de Gorz 1838. Les Autrichiens s'adjoint un millier de Dalmates pour la guerre des montagnes. Ce furent dans les gorges de P où les Monténégrins s'étaient réfugiés, espérant attirer les enne-



monténégrins. Quant à ces derniers, il serait difficile d'évaluer leurs pertes, mais ils regardent comme un honneur de ne point laisser leurs armes au pouvoir de l'ennemi.

Le vladika voyait avec inquiétude une guerre qui s'ouvrait sous de mauvais auspices ; il prononça une proclamation contre ceux qui commençaient les hostilités ; il menaça, chacun s'empressa de rentrer dans ses foyers. On voit

Cétnié suspendues en trophées des grenadiers autrichiens succombèrent dans cette ba-

ttes nationaux rendirent justice à l'ennemi et surtout au lieutenant Roßbach, qu'ils le grand volévođe borgne, les loups indomptables, dignes courage de combattre contre les monténégrins. Mais après avoir gémissant reconnu le mérite militaire ne ménagent pas les imprécations au gouvernement « qui, au lieu des droits les plus saints, dépoliation, chasse la propriété qui demeure héréditaire, de nous où sont nés ses enfants, Dieu lui a ordonné de détruire in que ces derniers y abritent sur le berceau de leurs fils. » Ils ajoutent-ils, que nos guerriers, semblables à des étoiles foudroyant de la montagne, et les pointes de nos épées ont chassé de femmes, ces usurpateurs de la côte verdoyante, au service de Czernoïé vitch Ivo ! » Il n'est pas sans regret que les Juves guerriers), de concert avec les autres, leurs voisins, renonçant à une guerre de partisans dalmates. Ils pensaient que finirait par se lasser, et qu'ils ont enfin ces quelques lieues à l'est de Budua, qui sans lui un avantage, permettraient au régime de communiquer avec les européens.

Les concessions n'entraient pas dans le cabinet de Vienne ; mettant les dispositions pacifiques du traité il lui acheta les couvents de la et de Podmaïni, qui étaient

sa propriété particulière et qu'il aliéna avec leurs dépendances sans consulter le peuple. Staniévitch est à deux lieues de Budua ; c'est là que, pendant deux années, les vladika firent leur résidence ; mais Pierre I^{er} l'abandonna dans le temps de la guerre qu'il fit aux Français, à cause de sa trop grande proximité de la garnison de Budua.

En 1840, l'Autriche a demandé une délimitation plus précise des frontières, et la Russie fut choisie pour arbitre par les deux parties. Le traité de paix signé à cette occasion couronna les vœux et la patience du vladika, qui vit ainsi ses États admis dans le droit public de l'Europe. Il était convaincu de la nécessité d'une réconciliation, du moins apparente, avec les Allemands ; et les Monténégrins, confiants dans sa sagesse, lui laissèrent élever une potence en face de Budua, avec menace d'y faire pendre quiconque oserait dorénavant faire quelque excursion sur le territoire de l'Autriche.

Mais à peine Pierre se vit-il sans inquiétude du côté de l'occident qu'il dirigea toute l'énergie de ses montagnards contre les Turcs de l'Hertégovine et de l'Albanie : cependant, quoiqu'ils eussent souvent l'avantage, le résultat, comme accroissement de territoire, fut insignifiant. La conquête de l'île de Vranina, dont ils s'emparèrent, en 1838, semblait leur présager la possession de tout le district de la côte du lac de Scutari, mais ils la perdirent en 1846. Les Albanais s'en emparèrent pendant que le vladika guerroyait contre l'Hertégovine, et en rompant une trêve formellement conclue. Ces infractions aux traités ne sont que trop communes entre ces peuplades, pour lesquelles la guerre n'est que le brigandage sur une plus grande échelle. C'est ce qui rendra longtemps illusoire les réformes entreprises par des chefs qui prennent nécessairement leur point d'appui dans le droit européen. Ils se trouvent ainsi dans l'alternative d'être lésés s'ils restent fidèles à leurs engagements, ou de violer eux-mêmes les principes qu'ils ont essayé d'établir.

CHAPITRE XI.

ÉTAT PRÉSENT DU MONTÉNÉGRÉ D'APRÈS LES DONNÉES DE CYPRIEN ROBERT, WILKINSON, KRASINSKY, NEUGEBAUR, ETC.

Le prince Daniel, neveu et successeur de Pierre II, a été, comme lui, élevé à Saint Pétersbourg, où il a pu étudier les tendances de la politique russe. Sa tâche dans l'état présent de l'Europe est d'une difficulté extrême; pour le faire mieux comprendre nous allons, d'après les sources les plus récentes, indiquer sommairement la situation actuelle du petit pays qu'il gouverne. Depuis deux règnes, ceux des vladika Pierre I^{er} et Pierre II, la marche semble désormais tracée, et l'on peut dire que la politique de ce dernier n'a été que le complément intelligent et nécessaire des volontés de son vénérable oncle. En effet, le prédécesseur du prince Daniel était un homme que ses hautes qualités et ses talents auraient fait regarder partout comme éminemment propre à gouverner. Il aimait la lecture, parlait plusieurs langues avec cette facilité que donne aux Slaves la pratique de divers idiomes dans leur première jeunesse; il s'était même distingué comme poète dans le dialecte riche et énergique des Serviens. Il joignait à ces avantages ce coup d'œil sûr et ce tact délié qui font une science à part de la diplomatie.

le droit de Krvina, ou de verser du sang par le sang; il soumit à des peines, et écarta des usages qui étaient un reste du paganisme.

Il aurait bien voulu persuader les montagnards qu'il était temps de renoncer à la coutume barbare de percer la tête aux ennemis tombés sur le champ de bataille ou à des prisonniers massacrés de sang-froid, pour les servir sur des pieux comme des trophées de victoire. « Mais, dit M. Wilkinson, vous qui connaissez les Turcs depuis longtemps, vous ne pouvez pas comprendre mieux que personne qu'il est impossible que nous renoncions si facilement à cette coutume, et même qu'il conviendrait peu de le faire. Les Turcs ne manqueraient pas de contribuer ce changement à la fin de leurs vexations n'en deviendraient plus fréquentes et plus insupportables. Si je faisais un essai de cette réforme, ce serait les inviter à envahir mon territoire. Je suis donc forcé de continuer un usage que je regrette vivement de ne pouvoir abolir. »

Cependant quel sera le résultat de ces réformes? Au point de vue de la morale et de l'humanité, la réformation n'est pas douteuse; mais il n'est pas de même à considérer l'avancement politique du Monténégro. M. Cyprien Robert, dont l'avis est d'un grand poids pour tout ce qui a rapport au pays, pense que les réformes récentes introduites

de telle importance stratégique rainerait probablement la contenance la presque ille. Un accord des mois entre la Russie, l'Autriche et la Turquie suffirait pour mettre en évidence dans l'impossibilité même de continuer la guerre, inter.

qui se trouve, vis-a-vis de dans une situation analogue ; elle s'est soutenue par le religieux ; aujourd'hui elle compte sur les secours et les subsides de l'Occident qu'à confondre ses institutions et modifier dans le sens et l'esprit l'association moderne : dans cette situation, ce qu'elle perdra en tout être largement compensé par les ressources qui naîtront de ses alliances et par le concours des populations chrétiennes. Si ces tentatives s'opéraient brusquement sans transition, en cessant d'être ce qu'elles étaient, elle n'aurait pas eu le temps de devenir autre, et la guerre, aujourd'hui pour la faire l'œuvre du passé continuerait à se poursuivre pour le partage de quelques possessions.

du Monténégro nous paraît lié à celui de la Turquie. La régence s'opérant dans des conditions défavorables, les montagnards n'ont pas prétexte pour continuer des révoltes excusables uniquement à l'absence de subsides ; si le cimetière ottoman au lieu de plier, toutes les tentatives de la presque ille illyrienne échouent, dans un temps plus ou moins rapproché, la fortune des vaincus, si l'on tolère l'indépendance de quelques-unes, ce sera pour ceux qui la subordonneront à des formes d'un ordre général.

Les formes de Pierre II ont déjà modifié les mœurs des montagnards et leur attitude.

En 1831 il établit un sénat pour le pouvoir législatif et judiciaire composé de soixante membres choisis parmi les chefs les plus considérables de la province. Un tribunal inférieur, formé de trente-cinq personnes appelées *metaks*, fut institué en même temps pour les affaires d'une impor-

tance secondaire. Un corps régulier de gardes publics, auxquels on donna le nom de *périanitchi* (du mot slave *péro*, à cause des plumes qui garnissaient leur bonnet), forma une espèce de gendarmerie. Les militaires qui composaient ce corps d'élite touchèrent une solde annuelle de dix dollars pour l'entretien d'un cheval et pour que leur tenue ne laissât rien à désirer ; ce qu'on obtint facilement des montagnards, qui aiment par-dessus tout les belles armes et les ornements militaires. Le traitement des sénateurs est fixé à deux cents francs ; on leur alloue en outre une certaine quantité de farine. La paye des gardiens ne dépasse pas cent cinquante francs sans aucune autre allocation.

Les autres dignitaires sont l'archimandrite, le secrétaire d'État, le capitaine des *Périanitchi* et quarante capitaines ou préteurs, qui remplissent les fonctions de juges provinciaux.

Le sénat ou conseil (Soviet) est un bâtiment oblong, construit en pierre et couvert de chaume. Il n'est élevé que d'un étage. De ses deux portes l'une conduit à des salles qui servent d'étable pour les bœufs et les mulets, l'autre mène à deux appartements séparés ; le premier est garni de bois de lit sur lesquels on a étendu de la paille et destinés aux sénateurs, dont les carabines pendent à la muraille ; le second est la salle du conseil.

D'un côté et le long de la muraille règne un banc de pierre ; au milieu est un foyer autour duquel les sénateurs se rangent ordinairement pour délibérer, et où l'on prépare leur dîner.

Quand le *vladika* est présent, il siège sur le banc où sa place est marquée par un tapis de laine. Tous ceux qui ne peuvent trouver à s'asseoir ainsi que les parties qui ont à comparaître occupent des sièges bas en bois autour du foyer central, et attendent en fumant leurs pipes. Toutes les fois qu'il faut prendre note de quelque chose, on appelle le secrétaire du *vladika*, qui va rédiger le document nécessaire dans le couvent, ou qui l'écrit séance tenante, sur ses genoux à la manière des Turcs.

Huit cents gardes nationaux sont répartis dans les différents districts, où

ils sont chargés des mesures de police, parmi lesquelles la plus périlleuse est l'arrestation des meurtriers. Si l'individu qu'ils sont chargés d'arrêter s'enferme dans sa maison, ils n'ont pas le droit de violer son domicile, ce qui serait regardé comme un attentat odieux parmi les Orientaux.

Cependant Pierre II a trouvé moyen d'éluder la difficulté. Il décréta que la demeure du criminel serait incendiée sur sa tête, en le laissant libre de périr dans les flammes, ou de s'exiler sans conserver autre chose en propre que ce qu'il peut emporter avec lui. Mort civilement, et dépouillé de ses terres et de son bétail, il n'a plus d'autres ressources que celle de se réfugier chez les Turcs, à moins qu'il ne soit accueilli par quelque bande d'Uscoques.

Cette manière sommaire de procéder rappelle certaines dispositions des codes barbares; les enfants du coupable se trouvent ainsi réduits à la mendicité; mais heureusement ces jugements ne s'appliquent que dans des cas extraordinaires et lorsqu'il est question d'atteindre quelque grand criminel, qui avec l'appui de ses amis et de ses clients trouve souvent le moyen de repousser la force armée. La propriété de ceux qui, après avoir commis quelque grave attentat, se réfugient dans les forêts n'est point confisquée.

Lorsqu'un individu est condamné à mort par le sénat, la sentence est exé-

cutée au vladika, le reste est entre les sénateurs et les officiers du gouvernement. Le vladika tient à ce que les lois répressives soient exécutées; il y a un à Cétinié, où l'on renferme les criminels : le gouvernement ne fait rien de frais pour leur entretien; le paiement se compose de leur nourriture payée par leurs parents ou le

Il était plus facile de faire aux Monténégrins une police que les impôts qui en sont le plus indispensable. Leur répugnance à être taxés a été longue et opiniâtre; on a dû leur faire comprendre que la considération de leur honneur comme le résultat d'une dette qu'ils avaient de la peine à comprendre, était le pouvoir tutélaire et de leur chef. Ils leur demandent ce qu'ils n'ont pas eux-mêmes que de leurs ennemis. Trois fois ils ne donnaient aucun impôt à leurs chefs, qui se payaient de leur propre main, de sorte que le budget était non-seulement perimé, mais nécessaire. Ils disaient; nous ne sommes pas contre les Turcs, parce qu'ils ne nous point payer le karatach nous taxe, autant vaut-il accepter la condition de rayas. Cependant le vladika persista dans sa résolution; la famille ou maison fut taxée à cinq francs par an; et le peuple, voyant qu'il laissait le droit de contrôler ses finances, finit par payer. Les princes furent fusillés pour avoir refusé de se sou-

était de manifestations extérieures prouvent tout au plus l'attachement de l'État et la confiance que le peuple a en son chef. Pour qu'une nation porte ses fruits il faut qu'elle en saisisse l'esprit et la loi. Il faut qu'elle vienne en son temps, qu'on la veuille. Par une loi fondamentale et qui se rattache à la loi de conservation, les Monténégrins s'appuient instinctivement sur elle, même lorsqu'ils consentent à laisser conduire dans une autre voie. C'est donc surtout à l'encontre de la jeunesse qu'il convient de travailler pour le triomphe futur d'une loi saine et renferme en lui des éléments de progrès. Pierre II, voyant que les Montagnards se montraient plutôt par déférence que persuadés, n'il fallait prendre la réforme par le commencement; il établit des écoles primaires dans les villages. Les enfants qui montraient le plus d'intelligence apprirent à lire et à écrire. Les popes dirigent toutes ces écoles et se chargent ordinairement de deux élèves, qui les servent comme domestiques et auxquels ils enseignent à déchiffrer le missel de l'église. L'institution donnée sur une plus large échelle serait sans doute plus efficace que les moyens de l'école pour faire disparaître les préjugés. Elle devrait s'écarter de ce qui convient aux peuples avancés et être dégagée de toute influence étrangère. En un mot, il faudrait qu'elle fût greffée sur les usages et le caractère national. Envoyer des capitales de jeunes Monténégrins à l'étranger, s'exposer à les voir rapporter leur patrie les idées et les mœurs de l'Europe avec des goûts et des vices qui leur rendraient inutile la vie pauvre et guerrière de leur pays. L'espérance a trop souvent été déçue que ces essais ne réussissent. Transformés par un long séjour à l'étranger, des jeunes gens ont pu se faire commis de magasin ou de commerce de reprendre la vie nationale.

CHAPITRE XII.

INFLUENCE DE LA RUSSIE SUR LE MONTÉNÉGRO.

C'est un fait incontesté que la Russie, depuis Pierre le Grand, n'a point cessé d'exercer une grande influence politique sur le Monténégro; et l'on en conclut généralement que cette petite province n'est qu'une annexe de l'empire moscovite. L'or russe, payé exactement au vladika et qui forme plus de la moitié de ses modestes ressources, les rapports constants de deux gouvernements dont l'un est trop puissant pour être autre chose que le protecteur de l'autre, le rôle d'auxiliaires que les montagnards ont toujours accepté dans les conflits où se trouvaient engagés les intérêts russes en Orient, tout semble, en effet, indiquer que cette petite province est une dépendance non reconnue des vastes États du tsar.

Cette vassalité est cependant plus apparente que réelle. Les Monténégrins ont constamment trouvé dans les Russes des protecteurs; la conformité des croyances, celle du langage, qui atteste une origine commune, tout les rapprochait d'un peuple qui masquait habilement ses vues, et conservait tous les dehors d'une généreuse sympathie. Mais il y a loin de la gratitude à l'asservissement. Si les rapports entre les deux races sont de nature à les rendre en quelque sorte solidaires dans les grands conflits européens, les différences qui les séparent sont encore plus frappantes. Il y a plus de liberté dans le plus pauvre des bourgs du Monténégro qu'il n'en existe dans tout l'empire de Russie. Le despotisme moscovite sait prendre toutes les formes; il a plus d'intérêt à conserver la république telle qu'elle est qu'à ajouter à ses possessions quelques lieues de territoire; il veut affaiblir l'Autriche et la Turquie, et il entretient habilement la haine des montagnards contre les Allemands et les Turcs, qui, il faut en convenir, ont tout fait pour la mériter. Quant au subsidie que le consul russe à Raguse paye régulièrement au vladika, son origine remonte à la guerre que les montagnards soutinrent contre les Français, quand ces derniers étaient

maîtres de la Dalmatie; il représente une indemnité des pertes qu'essuyèrent les Monténégrins dans cette lutte, et en particulier des dommages de l'évêché, qui, à cette époque, fut privé de ses suffragants dans la circonscription dalmatique. Ce subside a donc le caractère d'un engagement obligatoire; c'est une dette qui ne peut s'éteindre qu'en vertu de conventions réciproques ultérieurement consenties.

La recommandation faite par Pierre I^{er} à ses sujets de ne jamais se montrer ingrats envers la Russie; le séjour qu'y firent ses deux neveux en 1840, les envois de grain à la république par les transports d'Odessa, les images saintes distribuées aux popes par le gouvernement moscovite prouvent seulement des rapports de bonne intelligence, et de la part des montagnards la volonté de s'associer à une politique dont jusqu'ici ils n'ont tiré que des avantages. Nous le répétons, la soumission entière des Monténégrins, c'est-à-dire un acte qui les assimilerait aux autres conquêtes des tsars et leur enlèverait leur nationalité, ne pourra être consommée qu'à une époque où le caractère indépendant et belliqueux de ce peuple se sera éterné au contact de la civilisation, c'est-à-dire quand ils n'auront plus dans le monde politique d'autre importance que celle de leur assiette géographique.

Les objections tirées de la conformité de religion ne s'appuient point

tème plus généreux et plus fondé sur la réciprocité des inté

CHAPITRE XIII.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR MONTÉNÉGRIO.

Extrait de Neugebauer (1)

Le vladika a créé un pouvoir il n'est point gêné par le sénat il nomme les membres et qu'il que quand il le juge nécessaire prévoit quelque opposition, il de lui, et dans le cas même où soumis aux délibérations ne s'accepté par la majorité, ce ment n'a point de portée, parce occupations rurales des sénat leur permettent guère de s'longtemps à Cetinje.

Le sceau du vladika est une deux têtes, au milieu desquel une couronne, avec le sceptre globe; plus bas est un lion. qu'on donne à l'évêque est l'ence.

Les capitaines de district, quels roulent toutes les affaires ministration, sont également par le vladika, de même que l'nutzi. Le serdar ou chef mil chaque nahie a le rang de colonel est suppléé par le voivode, qui est fils aîné de la famille où cette est héréditaire. Il y a en ou chaque cercle une famille où le kniaz ou prince est transmissible

ivodes et les kniez ne transpas, comme en Russie, le pas leurs enfants. La fille d'un elle rencontre un paysan, lui la main avec une déférence hiale, selon l'usage du pays; lle est jeune le paysan daigne y faire attention; si elle est a certain âge, il la baise sur le l'est la fille d'un capitaine de quel hiérarchiquement est au u voivode, qui tient l'auberge eontre la première en entrant rritoire du Monténégro.

géral, les distinctions sont pers et indépendantes du titre, à la simplicité des mœurs, de l'é à maintient la fierté du carac onal et de l'obligation pour 'économie et du travail.

nce Daniel est représenté par geurs que la curiosité attire Monténégro comme ayant une on solide et variée; il parle fa l'italien et l'allemand; il a des ances étendues en géographie toire; cependant, au commen le son regne, on craignait qu'il la main assez ferme pour pour xuvre de son prédécesseur. Sa t peu élevée, et son physique e point la résolution ni la ans l'appui de la Russie ; lui serait-il difficile de tenir et le parti opposé aux réformes osch, et qui trouve qu'il y lus de liberté si le pays restait anciens rapports avec les Turcs. guerre actuelle, la politique ex de l'Autriche empêche le vla prendre une attitude décidément ontre la Porte; et le même mo en suspens les Serviens. Il faut ler que l'ordre introduit depuis s années dans le Monténégro a ré une opposition sérieuse, et ieurs chefs ont payé leur résis e leur tête : ces exécutions ont les ennemis au pouvoir; et, qu'o tenu par la majorité, le vladika osé à voir éclater des troubles rs s'il voulait assumer un rôle ns la grande lutte où sont enga voisins.

CHAPITRE XIV.

CLERGÉ. COSTUME. IMPRIMERIE.

Le clergé est relativement très-nom breux chez les Monténégrins : on ne compte pas moins de deux mille prêtres sur une population d'environ deux cent mille âmes qui peut fournir au be soin vingt mille hommes en état de porter les armes. Ces prêtres n'ont point d'établissement spécial pour for mer des élèves. Ils prennent chez eux les enfants qu'ils sont chargés d'ins truire; et ils leur apprennent ce qu'ils savent eux-mêmes, c'est-à-dire à lire les prières de l'Eglise, telles qu'elles sont imprimées à Kief, aux frais du gouver nement russe. En général, les fils de pré tres embrassent la carrière ecclésiasti que. Peu d'entre eux se destinent au clo tre; aussi la plupart des couvents ne comptent-ils que deux ou trois caloyers. Celui de Cétinié est le plus considérable. C'est là que reposent les restes du vla dika Pierre, que le peuple vénère comme un saint. La plus ancienne église après celle de Cétinié est celle de la Moratscha, située dans le district du même nom et près de la source du fleuve auquel il doit cette appellation. On attribue l'é rection du cloître de Moratscha au prince Duschan de Servie; on y montre encore une corne de buffle qui servait à la sainte communion. Un grand nombre de tombes portent des inscriptions en langue servienne, ce qui annonce que ce monument a échappé aux dévastations des Turcs. Le monastère est desservi par trois moines.

Le monastère d'Ostrog, dans le cercle de Biéloparliki, mérite d'être visité. Adossé à une paroi de rocher, il a une chapelle qui a été creusée dans le roc vif. On y montre une cuve qui commu nique sans doute avec quelque source et dont l'eau se renouvelle d'elle-même. On cite encore pour son ancienneté l'église de Korn, dont le vladika Pierre II était l'archimandrite; elle s'élève dans une presqu'île qui s'avance dans le lac de Scutari et qui appartient au cercle de Rietchka.

Tous les prêtres sont examinés et consacrés par le vladika. Aussi braves que les autres Monténégrins, ils ne se distin-

guent ni par leurs armes ni par un costume particulier. Dans une expédition ils marchent comme tous les autres; et en temps de paix ils cultivent leurs terres avec leurs familles. Le vladika lui-même porte le costume national, et c'est seulement lorsqu'il exerce ses fonctions spirituelles qu'il revêt les ornements épiscopaux. Ce costume est d'un grand effet : il consiste en une robe blanche, garnie de franges d'or, jetée sur une veste d'écarlate richement brodée du même métal. Sur le pantalon, qui est ample et court, est roulée en ceinture une écharpe en soie de diverses couleurs qui retient les pistolets et le iatagan. Tous les Monténégrins portent le même habillement; la richesse en fait la seule différence. Les riches ont des armes plus belles, et leur chaussure rappelle le cothurne antique. En général, les Monténégrins se coiffent d'un fez rouge ou d'un bonnet noir. En hiver, ils portent une pelisse courte, couverte d'une étoffe ordinairement rouge, et à manches fendues; quelquefois même ils ne quittent point ce vêtement dans la belle saison; la température des vallées, qui se trouvent dans plusieurs localités à mille mètres au-dessus du niveau de la mer, rend souvent cette précaution nécessaire.

Les Monténégrins avaient une imprimerie avant d'avoir adopté leur constitution actuelle. Ces premiers essais de civilisation datent sans doute de la chute du royaume de Serbie, à l'époque où la

du Monténégro qui se jette de Scutari. Alors on fonda une imprimerie pour le séminaire de l'église; et ce fut la première des Monténégrins. C'est là qu'a été imprimé le bréviaire appelé l'*Evangelium* vladika n'en possède point; mais, d'après des indications qui paraissent certaines, ce bréviaire a été édité vers la fin du quinzième siècle. Le révérend Vuk de Catarina, de l'église orientale, a dans sa bibliothèque un livre intitulé *Pentateuque* renferme les litanies depuis les Rameaux jusqu'à la Pentecôte, dont la pagination est point indiquée, a été publiée par les cyrilliens, par le seigneur phan de Cendéri (Scutari), imprimé par Camello Zanetti, l'évêque ecclésiastique possède un manuscrit ancien dont le millésime remonte à l'année 1519.

Ce qui explique pourquoi le Monténégro a établi des imprimeries dans les pays du littoral de l'Adriatique, quoique ces derniers eussent des ports plus fréquents et plus commodes que les nations de l'Occident, c'est que le patriarche des Serviens avait son siège à Ipek, et que la Prévalitaie, par le voisinage qu'à cause de sa situation mité du langage, communiquait avec la Serbie. La Prévalitaie comprend le cercle actuel de Monténégro proprement dit, l'Albanie qui s'étend jusqu'à



font la juridiction ecclésiastique ait aussi sur le Monténégro, le patriarche d'Ipek. Depuis, on l'a vu précédemment, l'évêque du Monténégro devint entièrement indépendant, parce qu'à la même époque fut reconnu comme souverain de la Monténégro. Les rapports des vladika avec le pape ne donnèrent plus tard à cette alliance de nom un caractère politique, qui révèle l'idée d'un vassal féodal.

La soumission du vladika au synode de Saint-Petersbourg prenait le titre d'exarque et sur son bonnet d'évêque le voile des archimandrites, tandis que les évêques de la Valachie et de la Serbie portent le voile noir.

CHAPITRE XV.

Empruntons les détails suivants des inédites de M. de Pouqueville à Raguse en 1813. *Costume monténégrin*. — Dans les solennités le vladika portait un justaucorps de satin bleu, parsemé sur le devant de boutons d'or, sur lequel était jeté un manteau court d'une étoffe de soie grise foncée, dont la coupe rappelait le costume espagnol et qui s'attachait aux épaules d'or en forme de palmiers. Son chapeau était garni de plumes blanches ou noires; sa ceinture de cramoisi était enrichie de boutons d'or représentant des feuilles de laurier et d'olivier entrelacées. Son pantalon, ample vers les hanches et rétréci à la naissance du genou, laissait voir le bas de soie ou de coton. Selon l'âge ou le temps, il portait tantôt des bottes, tantôt des souliers à boucles, *panka*, chaussure ordinaire des monténégrins.

Les autres Monténégrins, il n'y avait jamais sans ses armes; c'était une carabine chargée à balle, un sabre et une paire de pistolets.

Le costume, dont la rigueur offre un singulier contraste avec la simplicité des Monténégrins, dont le luxe consiste à se parer d'armes, remonte, dit-on, à l'époque de Charles-Quint. Un des chefs monténégrins avait armé un vaisseau à Cataro

pour aller complimenter l'empereur, qui entre autres présents lui donna un costume espagnol. Ce chef de la famille des Bogdanovitch rapporta le costume dans son pays, et depuis les gouverneurs l'adoptèrent.

Les cérémonies qui précèdent la réconciliation entre les familles que divise la vengeance du sang ressemblent à celles que nous avons décrites en traitant des mœurs des Albanais; cependant quelques différences nous ont paru devoir être signalées.

Quand un chef de famille a remarqué, à certains indices, que les parents du meurtrier et ceux de la victime ne seraient pas éloignés d'un accommodement, on constitue un tribunal de réconciliation. Il est composé de vingt-quatre membres choisis parmi les notables de l'endroit. Douze sont nommés par la famille de l'offensé, c'est-à-dire du plus proche parent de la victime, fût-ce par droit héréditaire; les douze autres sont désignés par la famille du meurtrier. Toutes les vengeances qui ont été la conséquence du premier meurtre ne changent point le caractère du procès; mais elles entrent en ligne de compte lorsqu'on en vient à débattre la compensation. Le curé du village où demeure la victime, ou même, en son absence, toute autre personne agréée par les deux parties, remplit les fonctions de président, et son vote est déterminant en cas de partage des voix.

Quand ce tribunal, que l'on appelle *kméti* dans la langue du pays, se rassemble, on accourt des points les plus éloignés pour assister au prononcé de la sentence, qui n'a qu'une forme morale puisque l'offensé a toujours le droit de refuser la compensation.

La curiosité n'est pas le seul motif de cet empressement général. Les Monténégrins, qui paraissent si étroitement unis lorsqu'il s'agit de combattre l'étranger, sont divisés entre eux par des haines héréditaires qui tiennent à des rivalités anciennes ou récentes et à une foule de causes difficiles à apprécier en dehors de leurs mœurs. Les alliances, les contrats de vente ou de cession, les liens qui se forment ou se rompent dans les crises politiques sont autant d'obligations pour ces montagnards, dont chacun

connaît les traditions du pays et l'histoire des principales familles. La réconciliation entre deux chefs importe donc à la population en général, puisqu'elle rétablit des rapports que l'état d'hostilité avait nécessairement suspendus.

Le conseil s'occupe d'abord à établir le calcul des *sangs répandus*.

Un sang, c'est-à-dire une blessure, est évalué à dix sequins ou cent vingt francs; la mort d'un homme, ou une tête, équivaut à dix blessures et se rachète en conséquence au prix de douze cents francs. La tête d'un prêtre comme celle d'un chef de commune est taxée à sept fois cette somme, à moins qu'on ne traite de gré à gré par un intermédiaire. La cérémonie s'ouvre par les préparatifs d'une messe solennelle; et l'on voit les drapeaux de toutes les paroisses flotter autour de l'église. Les cloches sonnent; mais l'on s'abstient de tirer des coups de fusil: cette démonstration favorite des Monténégrins n'a lieu qu'au moment de la séparation. Tous les membres du kméti sont à jeun, et les assistants ont revêtu leurs habits de fête.

Le cérémonial est réglé par le vladika et le gouverneur, qui ont soin de se conformer aux anciens usages.

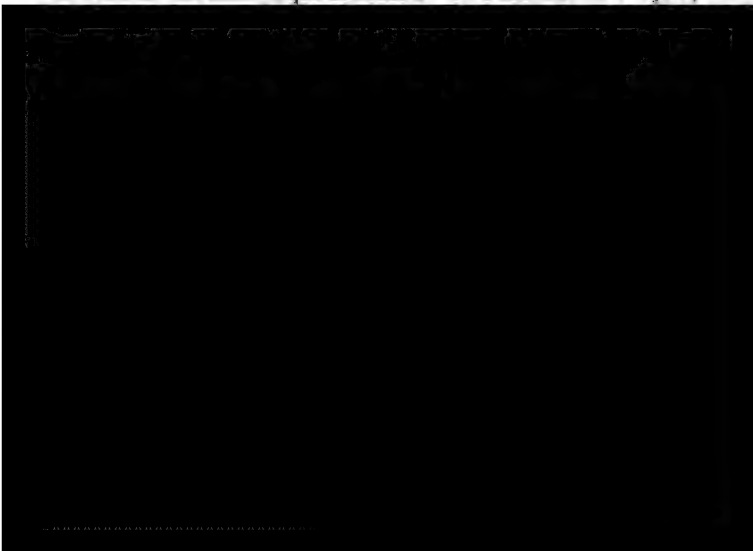
Quand on est d'accord sur la somme à payer et dont le quarantième revient aux juges, qui en font remise au condamné, le greffier fait porter au domicile de l'offensé douze enfants portés par leurs mères. Ces enfants, qui tiennent à

arme et la jette au loin; aussitôt les assistants s'en saisissent et la mènent en pièces. Le coupable, après avoir accepté la décision de sa demande à l'offensé s'il renonce à la vengeance.

Le dernier donne tous les signes d'un violent combat intérieur; il s'agit de lever les yeux vers le ciel comme pour demander à la miséricorde la force de pardonner. Enfin, les instances des parents et amis redoublent. Cœur de glace, ne te laisseras-tu pas fléchir, tendez, répond-il, mon âme n'est encore prête. On s'éloigne, comme si l'on laissait le mérite d'une résolution à venir de lui seul, et durant tout le temps le suppliant reste immobile sur ses pieds.

Cette scène se passe dans le plus profond silence. Enfin, le prêtre s'approche et dit quelques paroles à l'oreille de l'offensé et lui montre le ciel de la main; c'est le terme de la lutte entre le devoir du chrétien et les obligations de la famille, qui venge le sang par la réconciliation. L'offensé relève le suppliant, et les deux s'embrassent au milieu des applaudissements de l'assemblée.

Précédés du prêtre et des arbitres, se rendent ensuite au domicile du vaincu, qui fait préparer un banquet comme en Albanie, la partie lésée est souvent remise de la somme qui a été fixée comme réparation par le vainqueur; on s'abandonne à la joie; on se



cul étage. Elles sont construites en grossièrement écarries, et coule dalle en schiste, placées, l'une de l'autre sans régularité ni sy-

Chacun est l'architecte de sa ; lorsqu'il s'agit de quelque mo- comme d'un monastère ou d'un our le vladika ou le gouverneur, loie un architecte et des ouvriers rs Quant à l'intérieur des habi- il suffira d'en décrire une pour une idée de toutes les autres.

Monténégrins couchent sur des tendues sur la terre. Le feu s'al- milieu d'une pièce spacieuse ltre en terre, autour duquel sont des escabelles en bois où l'on en cercle. C'est sur ce foyer préparent les aliments qui cuis une marmite en cuivre sup- par un trépied de fer, nommé z, ustensile qui fait partie du mo- toute la Grèce, ainsi que le st, espèce d'auge, dans lequel on : pain et qui sert de berceau aux . Quelques planches fixées aux se servent à placer le laitage et des destinées à la nourriture de le. Les vêtements d'un usage er sont accrochés à des chevilles : angle de la chambre. Quelques pu'on peut facilement enlever, en erte, renferment les habits de rgent et ce que la famille a de bcieux. Mais le plus bel orne- : l'appartement d'un Monténé- et le faisceau d'armes qui com- arsenal et celui de ses enfants.

CHAPITRE XVI.

CTÈRE PHYSIQUE, COSTUME NATIONAL.

général les Monténégrins sont tature élevée; leur attitude est is arrogance, et tous leurs mou- : annoncent la souplesse et la s portent la tête haute, et je ne si de noble et de négligé dans la re suffirait à les faire recon- Comme la plupart des Orientaux, ervent leur barbe comme l'attri- a virilité. Leurs cheveux sont ra- le devant de la tête. Un homme, la, doit montrer son front à dé- . Ils ont la jambe remarquable-

ment belle, mais ils soignent peu leurs mains et ne se font jamais les ongles. Ils saluent avec grâce de la main. Respectueux sans rien perdre de leur dignité, ils abordent leurs chefs avec déférence, et ceux-ci les accueillent avec une bienveillance toute paternelle.

Leurs vêtements sont un tissu de laine de couleur bleue ou d'un gris clair. Ils consistent en une casaque à larges manches et agrafée sur la poitrine; l'un des deux pans est retourné triangulairement sur le côté gauche, pour que la main se porte plus facilement sur les armes que retient la ceinture. Les jeunes garçons ont pour habillement une veste de dessous que recouvre une chemise sans collet, qui descend jusqu'aux genoux, et flotte librement par-dessus le pantalon. Au lieu de bas, ils portent des chaussettes de laine, bariolées de diverses couleurs; leur chaussure est la spadrilfe ou l'opanka, ordinairement en peau de chèvre. Leur coiffure, quelle que soit la saison, est un bonnet rouge ou violet, fixé sur la tête par un foulard roulé qui lui donne l'apparence d'un turban.

Un havresac, un bidon contenant deux litres de liquide et la struka composent, avec la giberne et les armes dont nous avons déjà parlé, tout le harnachement d'un Monténégrin.

Ce costume est de rigueur, et la raison en est simple : si les étrangers qui viennent se réfugier dans ces montagnes conservaient l'habillement de leur pays, il en résulterait une grande confusion, et dans le combat des méprises funestes pourraient avoir lieu. Dans une société où tout le monde est soldat, l'uniforme n'est pas moins nécessaire que dans une armée en campagne. C'est sans doute pour ce motif que les Monténégrins qui ont exercé leur industrie hors des frontières doivent reprendre le costume national dès qu'ils rentrent dans leurs foyers.

Les femmes sont d'une taille moins élevée que les hommes; cependant leurs formes ont de l'élégance et de la noblesse; leurs yeux sont grands et expressifs; leurs dents belles, mais leur teint basané témoigne de la rudesse de leurs occupations; le développement du thorax et de la gorge annonce la santé et la vigueur; enfin par leur présence d'es-

prit et leur courage elles se montrent les dignes compagnes de ces belliqueux montagnards.

Leur habillement consiste en une tunique sans manches, jetée sur une chemise longue à manches larges. La partie inférieure, qui forme jupe, est brodée en laine de diverses couleurs. Toutes portent le poignard au côté; leurs doigts sont chargés de bagues massives d'or et d'argent; des pendants d'oreilles, fabriqués à Venise, sont un de leurs ornements favoris. Les filles portent des nattes tressées qui descendent des deux côtés de la tête.

CHAPITRE XVII.

MARIAGES, ADOPTIONS, FRATERNITÉ D'ARMES.

Les mariages dans le Monténégro rappellent ceux des Grecs et des Albanais. Les parents ne consultent point l'inclination des futurs époux, auxquels cependant il est permis de se voir quand les accords sont définitivement conclus: comme la dot n'est qu'un simple trousseau, il n'est point nécessaire de s'occuper des causes éventuelles par un contrat.

Le consentement une fois donné, le prêtre célèbre les fiançailles et s'enferme avec la jeune fille dans l'endroit le plus retiré de la maison; là, après avoir reçu sa confession, il lui donne l'absolution, et les parents lui remettent dix paras ou cequins à l'instant où il sort de la

Après avoir reçu la bénédiction nuptiale, la fiancée se place entre son père et le plus proche parent de son côté, et les parrains (avati) du mari. Alors le cortège se met en marche pour se rendre à l'église au bruit de la mousqueterie. Le prêtre accompagne le couple à la porte de l'église; et, après avoir adressé quelques questions, donne la bénédiction nuptiale, qui est une longue cérémonie, dont chaque couple est accompagné d'un grand nombre de signes de croix.

Les parrains et le prêtre accompagnent ensuite la mariée à la demeure de l'époux, au milieu des détonations d'armes à feu et des acclamations de ceux qui se trouvent sur leur passage. Les convives prennent place à un banquet; mais la mariée mange séparément sous la surveillance des parrains. Le prêtre qui porte les santés et qui provise l'épithalame, et il est rare que la gaieté des convives dégénère en licence. Les fêtes durent plusieurs jours; les invités se promènent dans les rues sur les chemins comme pour donner au mariage toute l'authenticité possible. Pendant tout ce temps l'époux ne peut approcher de sa femme qu'à la demande; elle est gardée à vue dans un appartement où elle doit passer seule plusieurs jours.

Comme en Albanie, une femme ne permettrait pas d'appeler en public son mari par son nom de baptême; elle même de le faire dans le tête à tête; le mari ne parle de sa femme qu'au

assistants et les approche en-
vères du nouveau-né. Des deux
merceau il place la carabine, le
pistolets : ainsi, même avant
conscience qu'il existe, l'an-
cien à faire un jour le sacri-
vie. Si c'est une fille, les fu-
a quenouille placés à côté de
au indiquent qu'elle a pour
vaquer aux soins du ménage,
r par le travail le bien-être de

ux qu'on adresse au ciel pour
de l'enfant ont quelque chose
et de poétique : *Que la sa-
son héritage ! Qu'il brille
étoile du soir ! Que son âme
finît d'une belle nuit, et son
orce du chêne ! Puisse-t-il se
me moi ! Qu'il soit l'ennemi
des Turcs ! Que la liberté lui
urs chère ! Puisse-t-il ne pas
ins son lit !* La grossesse, la
itique qui suit l'enfantement,
nt et les soins nombreux de la
modifient à peine l'existence
d'une Monténégrine. Dans
ui exige tant de ménagements,
ue de se livrer aux travaux les
de la vie rurale et domestique.
couchée, elle lave son enfant
r ruisseau qui se rencontre, le
la maison dans son tablier,
tte dans les premiers mois, et
vaquant à ses occupations
qu'elle soit grosse de nou-
it à ce défaut de précautions
attribuer le relâchement pré-
urs formes.

Le peuple exposé à tant de pé-
les cherche par instinct, le
orphelins est nécessairement
ble. Par la même raison que
désert est hospitalier, le Mon-
se montre compatissant pour
restés sans famille ou dont
sont trop indigents pour les
suffit, dans ces cas, de préve-
z ou le curé de la paroisse, et
abandonné trouve bientôt un
pion. La cérémonie qui donne
une nouvelle famille est aussi
e touchante : le père adoptif,
né de plusieurs personnes du
se présente sur le seuil de la
ec l'enfant, lui impose la main

sur la tête en signe de protection, et lui
dit : Je t'adopte, car mon cœur t'a nommé
mon fils : cette maison est ta maison ;
tout ce qui m'appartient est à toi, et ce
lien, la mort seul le brisera ; puis, comme
premier gage de la tendresse paternelle,
il lui donne un baiser sur le front.

La fraternité d'armes, usage qui re-
monte à une haute antiquité dans la
Grèce, se contracte chez les Monténé-
grins avec les cérémonies suivantes.
Les deux amis se présentent à l'église
avec quelques intimes, qui leur servent
de témoins. Ils déposent à terre leurs
fusils placés en croix, et après avoir juré
à la face du ciel de vivre et de mourir
l'un pour l'autre, ils relèvent leurs fusils,
les échantent, et en cas de mort de l'un
d'eux les armes fraternelles appartiennent
au survivant. Il est presque superflu
d'ajouter qu'un festin couronne la céré-
monie.

CHAPITRE XVIII.

DIVORCE. SUPERSTITIONS POPULAIRES.

Les séparations entre époux ont plus
souvent pour causes déterminantes des
haines ou des rivalités de famille que
des incompatibilités d'humeur ou des
infractions à la sainteté du nœud conju-
gal. La dépendance entière de la femme
et la sévérité des mœurs rendraient le
divorce presque impossible si d'autres
influences ne venaient le rendre indis-
pensable. La femme n'a, dans aucun cas,
le droit de demander le divorce. L'époux
peut acheter celui de faire prononcer la
séparation par le curé. Celui-ci, quand
ses exhortations ont été sans effet, réu-
nit les parents de l'épouse, et, après
quelques débats contradictoires, il pro-
nonce sans autre guide que ses propres
lumières et presque toujours dans le
sens du demandeur. Ordinairement le
prêtre fait apporter un bocal de vin qu'il
présente aux parents des deux parties ;
chacun d'eux boit à son tour ; si l'é-
poux refuse de le faire, c'est un signe
qu'il persiste dans la résolution de rom-
pre avec sa femme.

Alors le prêtre boit le reste du vin ;
puis il prend le tablier de la femme, en
donne un bord à tenir au père ou au
plus proche parent de celle-ci, tandis

que le père du mari tient l'autre bord ; puis au moyen d'une serpe uniquement destinée à cet usage, il divise l'étoffe en prononçant la formule suivante du divorce : *Le ciel vous a désunis.*

Superstitions populaires. — La race slave est naturellement superstitieuse, quel que soit le gouvernement qui la régit. Le peuple russe, soumis au despotisme le plus illimité, croit aux esprits, aux revenants et a conservé après sa conversion au christianisme quelques-unes de ses anciennes superstitions païennes. Il croit au *Domocot*, démon familier, auquel il attribue les bruits subits et sans cause apparente, les dérangements dans les meubles, etc., etc. Les Polonais ont encore, du moins dans la classe des serfs, des idées qui se rattachent aux anciennes traditions mythologiques des Scandinaves, des Prussiens et des Lithuaniens ; une de leurs personnifications les plus poétiques est celle de la peste. Les Monténégrins, si courageux en présence de l'ennemi et devant tous les dangers réels, croient aux esprits, aux sortilèges, et tremblent à l'idée seule d'une apparition. Doués d'une imagination vive, le merveilleux agit puissamment sur leur nature ardente, et l'ignorance ne leur permet point de combattre par le raisonnement des terreurs chimériques. Ils ont une foi aveugle aux présages, aux sorts ; leurs prêtres, loin de les désabuser, partagent leurs faiblesses. Quand, la nuit, le Monténégrin est obligé de surmonter ses mon-

CHAPITRE XIX.

REMARQUES SUR LA RELIGION DES MONTÉNÉGRINS. EGLISES.

Les Monténégrins suivent le rit serbien. Le clergé est donatiste, et nie l'efficacité du baptême tel qu'on l'administre dans l'Eglise latine. Ceux qui veulent entrer dans leur religion sont soumis à un nouveau baptême : On adresse au néophyte les questions suivantes : « Renonces-tu au pape ? renonces-tu à la croix romaine ? renonces-tu au jeûne du samedi ? »

On baptise les enfants le second ou le troisième jour après leur naissance. Les images (*obrazy*) qui ornent les églises ne sont jamais sculptées, mais peintes sur bois ou sur les murailles, selon la prescription du Deutéronome : *non facies sculptile.*

Les Monténégrins rejettent la doctrine du purgatoire ; mais ils croient pouvoir délivrer les âmes de ceux qui sont morts en état de péché mortel à force d'aumônes et de prières : ce point de doctrine a sans doute été introduit par un intérêt tout mondain. L'enlèvement d'une fille est un péché pardonnable ; enfin leurs idées sur la divinité annoncent moins encore une morale relâchée qu'un desir de que l'asservissement complet de la femme explique, s'il ne l'excuse.

On comprend aussi pourquoi le prêtre abuse le vol dans une société où les convoitises sur le territoire étendent

égre; à cette époque, Étienne, serbie, ayant succédé à son père eute la Dalmatie orientale, se fit er empereur des Romains et des s. Il essaya de régler le cérémona cour à l'instar de celle de tinople, et accorda plusieurs s au clergé. Pour ôter toute in- aux Grecs, il changea le titre opolitain de Serbie en celui de e, et le déclara indépendant autre siège et chef des Églises s à son autorité.

l'architecture des églises est d'une simplicité. Le fronton, surmonté roix, est muni de trois cloches; s. soigneusement blanchis, sont n'y a de bancs et de sièges que curé et ses assistants.

el n'est autre chose qu'une pierre et cubique placée dans le sancue forme une boiserie où sont ement peintes des figures de t qui s'élève jusqu'aux arceaux oûte. Ordinairement cette cloi-percée de trois portes; celle du à double battant, est cintrée coup plus grande que les deux res latérales, qui sont simple- rniées de deux rideaux.

irémonial est presque entière- mblable à celui de l'Église grec- peuple reste debout pendant les quelle qu'en soit la durée. Ce ne profanation que de cracher à es chiens, considérés comme les, ne sont point soufferts dans te.

incipal luxe des églises consiste s lumineuse. L'offrande d'un ombre de cierges est regardée agréable à la divinité. Les qu- t fréquentes; elles se font dans èce de bassin qui circule cons- it dans les rangs des fidèles et pporte même dans les quêtes à e.

opes ou curés sont mariés avant ition; leurs femmes jouissent grande considération parmi le

On assigne à chaque pope une de terre qu'il doit cultiver en ie avec l'assistance de sa famille. éral les incurs du clergé sont en dehors des jeûnes fréquents glise grecque, les prêtres peu-

vent manger toutes sortes de viandes.

Les caloyers ou moines suivent la règle de saint Basile; ils observent le célibat et se soumettent à des macérations rigoureuses. Il est interdit, sous peine d'excommunication de manger des grenouilles et des tortues de terre.

Quant au costume des ecclésiastiques, il est absolument celui de tous les autres Monténégrins; ils sortent armés, et ne reprennent les insignes du prêtre que lorsqu'ils en exercent les fonctions.

CHAPITRE XX.

FÊTE DE LA PÊCHE.

Lorsqu'on est parvenu au centre du Monténégro, les montagnes semblent s'abaisser, et l'on se croirait peu au-dessus du niveau de l'Adriatique en voyant les pics culminants percer les nuages de leur cime. C'est de ces escarpements que coulent les eaux dans la direction d'occident en orient pour aller se déverser vers le lac de Scodra et vers la Moraka de l'ancienne Prévalitaine. La première de ces rivières est la Rêkova-Czernovitch, qui prend sa source au versant du mont Goloxum, et forme non loin de Cétinié un lac du même nom, d'où elle sort pour se jeter dans le lac Labéotis. Cette rivière est extrêmement poissonneuse.

Des myriades d'oiseaux annoncent l'approche du poisson que les indigènes appellent skuranza et dont la grosseur dépasse un peu celle de la sardine. C'est un tribut que le lac envoie, deux fois par an, aux habitants de la montagne, et qui forme un des principaux revenus du vladika.

Dès que l'ouverture de la pêche est annoncée, on se rend au lac, et l'on adresse des prières à Dieu pour que les produits soient abondants. Les prêtres, comme les anciens aruspices, tirent des présages de la sérénité du ciel, de la forme des nuages et de la direction du vent, qui pronostique une pêche heureuse quand il souffle de l'est. On béuit les rives du lac et les filets. Les pêcheurs disposent à travers les joncs de grandes nasses coniques, des paniers et différentes sortes de rets.

Quand tous les préparatifs sont achetés, on fait de nouvelles prières, et

re aussi de six à sept mille de fromages. Dégagés de la creuse, ils se conservent parfaitement, ils sont moins agréables, cassants et trop secs. Les considérables de laine, de et de suif qui s'expédient de de Cataro passent à l'épave de la sardine, dont il est parlé dans le chapitre précédent un des articles les plus du commerce d'exportation : on ne trouve dans les pays voisins de jusqu'en Apulie. Quant aux mulets, dont l'espèce est en déclin et d'une apparence chétive qu'en fait le Monténégro considérable.

Le commerce de détail consiste en bois, charbons, fruits, miel, beurre, fromages frais, de toutes espèces et légumes. Les plus fréquentés par les voyageurs sont Cataro, Rizano, Scutari, Budua, Pastrowitch, Raguse, Nixid dans le golfe et Chabiak dans l'Albanie.

Les sports pour Cémaik, bazar de la porte de Cataro, se font sur le mulet, mais à dos de femme. *Nonne sono le nostre mule*, les Monténégrins aux étrangers en étonnent. Après avoir descendus, le montagnard rapasse les foyers des étoffes, de la mercerie, quelques articles de mercerie.

On rend que les arts soient nuls dans les pays où toutes les industries sont au strict nécessaire. Le calendrier y tiennent lieu : quand le temps est serein, on se perd avec précision du jour en observant les rochers. Les instruments de métiers ont toute la rudesse des étoffes fabriquées dans le poil de chèvre brut, et à leur poids et à leur Les femmes, condamnées à trop rudesse, s'acquittent imitant de ceux qui conviendraient un sexe. Ainsi le premier elles auront ramassé leur de quenouille.

On chercherait en vain dans le Monténégro des boulangers, des bouchers, des menuisiers et des serruriers; chacun taille ses habits comme il l'entend, fait ses chaussures avec des peaux de chèvre, sans donner au cuir d'autre préparation que celle de le fouler et de le battre dans une dissolution de sel marin.

CHAPITRE XXIII.

PROVINCE DE CATARO.

Nous avons vu que le Czernagora, considéré dans son ensemble, est un amas de montagnes dont l'accès naturel est du côté de l'Albanie. Des bateaux à vapeur d'un fort tonnage pourraient, en remontant la Boïana, traverser le lac de Scutari et remonter jusqu'à Cétinië; mais, au nord et à l'occident, les eaux du Monte Célo se perdent dans des abîmes incommensurables, qui ont leur issue dans le golfe Rhizonique, où elles surgissent, chargées de débris et de feuilles encore fraîches, dépouilles du Monténégro.

Dans aucune autre contrée les orages ne retentissent avec un bruit aussi terrible que dans les échos de ces montagnes. Le fluide électrique fait trembler ces masses énormes jusque dans leurs fondements, et un roulement sourd sort des entrailles de la terre; dans cette grande crise de la nature il serait difficile de reconnaître quel point du ciel est le foyer de la tempête. Quand elle a duré cinq ou six heures, les torrents de pluie font monter les eaux dans le canal de Cataro; et telle est leur impétuosité qu'elles semblent jaillir du sein de la mer. Alors le bassin de la porte Gordizzio bouillonne comme la chaudière d'une machine à vapeur; la Fiumara se gonfle; les flots de l'Oroçavatz, ceux de la Glinta se pressent avec tant de violence que la montagne semble se mouvoir. Si, pendant que la Glinta est ainsi agitée, on se couche sur le sol à quelque distance du bord, on sent un frémissement qui annonce le voisinage et le désordre de son cours souterrain.

Le puits connu sous le nom de *trou du diable* rejette les pierres que les enfants s'amuse à y lancer. Les ha-

bitants, témoins de ce phénomène, craignent qu'un jour Cataro ne soit détruite par quelque tremblement de terre, comme le fut jadis Rizano ou Rhizonicum.

Après la catastrophe où périt cette dernière ville, ceux qui furent assez heureux pour échapper à la mort se retirèrent au Théodo, où ils bâtirent une ville qui fut longtemps florissante. Sur l'emplacement de l'ancienne, que l'on croit avoir été la résidence de la reine Teuta, on voit les restes d'un beau pavé en mosaïque. La partie appréciable de ces débris antiques a dix mètres de long sur trois de large; la terre se dérobe sous des atterrissements difficiles à déblayer. On aperçoit sous l'eau un édifice monumental, et dans les environs, on peut reconnaître les traces d'une voie romaine.

Castel-Nuovo. Cette place, que don Juan d'Autriche enleva aux Vénitiens et qu'il leur rendit après la mémorable bataille navale de Lépante, est entourée de haies et de vignobles. L'air est insalubre sur cette plage. A tout prendre, la situation du golfe est magnifique. La carte du capitaine Gauthier, qui en indique les mouillages et les sondes, ne laisse aucun doute sur l'importance du golfe de Cataro, qui, au besoin, pourrait abriter toute la marine de l'Adriatique.

CHAPITRE XXIV.

ZUPANIES DALMATIENNES.

du globe qu'il habite. C nstant phyrogénète connaissait sans do imparfaitement cette côte de matie; car il se contente de « C'est à Décatère (Cataro) qu mence la principauté de Terbu s'étend vers Raguse et vers l tagnes de la Serblie. »

Il est probable que sous cett indication il comprenait la Mor perieure, qui fit ensuite parti Zenta jusqu'au mont Scordua tière de la Bosnie, de la Rasc la Servie actuelle.

Zachlumie. Cette province s' depuis Raguse jusqu'au fleuve tium (Narenta). « Le littoral bité par des paiens , et la régio tueuse par des Serviens baptis

Cette contrée correspond a vergik de Chalcocondylas: elle clavée dans l'Hertzégowine : démembré la zupanie de Rasto jourd'hui Rat, qui dépend du c de Raguse.

Paganie. « A partir de l'O commence la Paganie, qui s'ètu qu'au fleuve Zentina (Cétinia est divisée en trois zupanies : R Mokri, Dalem. » Elles sont co dans la Primorie des Slaves. deux premières zupanies sont dans le voisinage de la mer; l bitants vivent des produits de l' ture; les îles de Meleta, Curcura, et Pharos se trouvent à peu de t et en face du littoral qu'ils occ

, détruits par les pirates de vers le dixième siècle.

rouve dans le château de Rat, ceari, le Ratanum de Pline, dé-Dion sous le nom de Retinum. ar cette même plage que l'on ort de Laureata, dont s'em-phas, lieutenant de Bélisaire. s'appelle aujourd'hui Lavrak des lauriers.

peut rien dire de précis ni même ablement conjectural de Da-oins que ce ne soit Dalminium, été comprise dans la troisième les Slaves indépendants.

. Nous ajouterons quelques r les concordances géogra-e la Croatie. Constantin Por-te convient lui-même qu'il e grande confusion dans les géographiques de l'Illyrie de-vasions des barbares. « A la lit cet auteur, commence la qui comprend tout le rivage jusqu'aux frontières de l'Is-l'Albunium. Elle se prolonge thème d'Istrie vers les monta-aine à la Serbie du côté de la de Chlebena : au reste, on ne r une délimitation précise du des Croates baptisés ; il règne d une obscurité complète. » die comprenait la Zachlumie, ie, le canton de Canali, con-venues presque désertes à la dévastations des Avars, qui truit les colonies romaines, celles d'une partie de la Dal-lu theme de Dyrrachium.

es qui se trouvaient habitées e siècle étaient Destinicium, en, Megyretos, Dresnès, Salemes, Catera et Disnec. chant ces noms barbares de lature ancienne, les Dalmates font de Destinicium la ca-

Desitiatae. Selon les mêmes s, Tzernabucum ne serait pas it Ortelius fait mention dans , mais Zernis de l'itinéraire schium a Constantinople, de Byzance appelle Therna, us, Tzerna ; Megyretos était entre de la Zachlumie ; Dres-c, Catera et Desnec étaient des du golfe Rhizomique, que

Stritter range dans le banat de Bosnie

Les Narentani, restés païens, possédaient vers le commencement du dixième siècle les villes de Mocron, Beroulia, Osrok et Labinitza. Leur autorité s'étendait en outre sur les îles de Curcra, Cicer que les Slaves nomment Karkar, et Huar, qui est l'antique Pharos ; Bratz, surnommée Britannia, qui a donné naissance à la mère de Constantin, ce qui a fait croire à quelques géographes que cette princesse était d'origine anglaise. Enfin les Narentani possédaient la ville de Lagosta. Elle est rangée parmi les Celadussæ, et inscrite dans le *statuto* (cadastre) de Raguse sous le nom de Lastre. Les indigènes l'appellent Lastovo.

CHAPITRE XXV.

ROYAUMES DE CROATIE ET DE DALMATIE AU DIXIÈME SIÈCLE.

Vers l'an 900 de notre ère, la Croatie et la Dalmatie recurent une nouvelle division géographique. Budinus, qui avait pris en se faisant baptiser le nom de Sviatopolk ou de Svétomir, régla les démarcations de son royaume. Le pape Étienne et l'empereur Léon l'Arménien lui envoyèrent des ambassadeurs. Honorius, légat du saint-siège, assisté de deux cardinaux, Jean et Léon, plénipotentiaires de l'empereur, étant arrivé en Illyrie, trouva le roi campé dans la plaine de Dalm, ou Hilvno. On tint alors un synode où l'on régla ce qui était relatif à l'Eglise et à l'État ; puis le prince fut couronné suivant la forme du rituel romain.

Sviatopolk fixa d'abord les limites des provinces de sa juridiction. Tout le pays arrosé par des fleuves qui se jettent dans l'Adriatique reçut le nom de région maritime, et le territoire traversé par les eaux et les affluents de la Save fut appelé Serbie ou Servie.

La première région, à partir de Dalma jusqu'au val de Vino, qu'on nommait auparavant Dalmatie Inférieure, s'appela Croatie Blanche.

Il arrêta ensuite, avec le consentement des légats du pape, que l'église de Salone serait érigée en métropole et qu'elle aurait pour suffragants les évêchés de Spalato, de Trau, de Scar-

dona, d'Aronsio, de Nona, d'Arbe, d'Absyrtium, de Veglio et d'Épidaure. L'un des légats, Jean, fut le premier évêque de Spalato, et ses successeurs sont encore qualifiés de primats de Dalmatie et de Croatie.

Sviatopolk nomma Croatie Rouge la contrée appelée précédemment Dalmatie Supérieure et qui s'étendait depuis son camp de Hlivno jusqu'à Babalona. Il lui assigna pour métropole Dioclée, qui eut pour suffragants les évêchés d'Antivari, Budua, Sorbium (Sardania), place située au nord du lac Labéatis (Balta), Bosonium, Calarum, Olchinium, Suacium (Sphacia), Scodra, Drivastum (pays des Pulati), Terbunium et Zachlumium.

La Serbie fut partagée en deux provinces : la première, qui s'étendait depuis la Drina jusqu'au mont Pinus, reçut le nom de Bosnie, et il donna celui de Rascie au pays compris entre le même fleuve et la ville de Luscia ou Lissus, située à l'embouchure du Drin. Le roi établit dans ces deux provinces des bans ou ducs, des zupans (iupans) ou comtes et des sotniki (centurions).

Lorsque les Madgyars s'emparèrent de la Hongrie, les Croates, inquiétés par ce voisinage, abandonnèrent les monts Carpathes, où ils s'étaient établis depuis le troisième siècle de notre ère. Arrivés sur les bords de l'Adriatique, ils se soumirent aux empereurs d'Orient. Constantin Pogonat eut à leur

cependant on en retrouve dans les annales de Charlemagne. Éginhard, de la Croatie, rapporte qu'il y eut de nombreux combats, Tersatica (Tersatz), ville des possessions de ce prince n'ayant pas au delà du riasatica, et il ne recevait qu'un hommage de Paul, seigneur (Zara) et de Donati, évêque. Vers le même temps Nicéphore envoyait une flotte sur l'Adriatique pour maintenir le rite sur le rivage oriental qu'il le : or, comme il était en guerre avec Charlemagne, il parut que cette expédition avait été entre les deux souverains d'Éginhard semble confirmer cette hypothèse. La Dacie, suivant la liste, ainsi que l'Istrie, la Dalmatie appartenaient à Charlemagne, à l'exception des parties qu'il permit à l'empereur de reconquérir.

Une partie de la Dacie, le lieu était Francheville, pendant le douzième siècle le nom de chorion. A cette époque la Slavonie s'était soumise à la domination impériale ; num, ville située au confluent du Danube, relevait de l'empereur et c'est pour cette raison qu'elle fut prise dans la Serbie qui av

raient un pouvoir indépendant rilles maritimes, émancipées de l'ation des Grecs, à charge par payer à la chambre impériale trois ante-quatre marcs d'argent. La et la Croatie se trouvaient position à peu près semblable de Charlemagne; c'était moins tion pure qu'une vassalité.

tant Venise grandissait sous la n de l'empire; son territoire se lors au Dogado, qui compre- to, Chiozza, Malamocco, Héra- Equilio, lorsque Nicéphore es- s'emparer de Comacchio, dont it la souveraineté. Paul échoua e entreprise; alors le doge, qui nu Charles, auprès duquel il du à Thionville, et qui, assisté ue de Zara, avait négocié avec : un accommodement entre les t les Grecs, intercédâ de nou- obtint la paix pour Venise et :phore.

ironiques signalent plusieurs nes célestes qui eurent lieu vers que (807) : on observa trois lieux de lune et la troisième de dernier jour de janvier la pla- Jupiter parut passer dans la i était dans son dix-septième le quatorze de mars celle de fut visible sur le disque du so- eu au-dessus du centre de cet formant une tache nébuleuse. mène dura huit jours.

18.) L'empire grec, entouré par mis belliqueux et avides, ne plus défendre ses possessions driatique; les Vénitiens et les se virent donc forcés à proté- nêmes leur commerce contre s sarrasins et contre les Na- qui n'avaient pas encore em- christianisme.

temps auparavant, Haroun-al- était mort, et l'empereur, à barrassé de ce rival redoutable, ler contre les Bulgares. Il crut le danger en établissant, à les colonies militaires des Ro- un corps d'observation sur la : illyrique. Cette garde devait tuer et se recruter dans les rovinces qu'elle avait mission dre.

Les nouvelles charges pesèrent cruel- lement sur le peuple, et les exacteurs causèrent autant de mal qu'en auraient pu faire des ennemis déclarés. On enrô- lait dans la milice tous les indigents valides, et l'on força les autres habi- tants à payer l'impôt pour tous, et à donner pour l'équipement de chaque sol- dat dix-huit pièces d'or; ce qui équiva- lait à deux cent cinquante francs de no- tre monnaie. Toutes les autres taxes fu- rent augmentées, et par une mesure rétroactive on en fit remonter le paye- ment à la première année du règne de l'empereur. La capitale regorgea d'es- pions, qui tenaient note des dépenses de chaque famille. Le tyran eut le pres- sentiment de sa fin prochaine : « Je ne sais, disait-il, si c'est Dieu ou le diable qui me pousse; mais je me sens entraîné par une force irrésistible. » Il mourut à Andrinople après avoir vu son armée presque anéantie par les Bulgares.

CHAPITRE XXVI.

ÉTAT DE LA DALMATIE (838-1340).

Vers l'année 838 les Francs étaient encore maîtres de plusieurs points de la Croatie, de la Parathalassie ou Primo- rie et du territoire qui s'étend jusqu'à la Save. Zonaras rapporte qu'à cette épo- que ils s'associèrent à une expédition dirigée contre Bari, ville occupée par les Sarrasins. Pendant cette guerre, les Na- rentains, alliés des mahométans, ravagè- rent toute la Croatie, qui ne put jamais se relever de ce désastre.

Sous le règne de Mucimir, vers la fin du neuvième siècle, l'évêque de Nona était le seul métropolitain de la Dalmatie qui reconnût l'autorité de Rome; plusieurs autres prélats étaient soumis au patriarche de Constantinople. Il y avait deux églises en Illyrie; on tou- chait au schisme de Photius. Dès le commencement du même siècle, 809, la question de la procession du Saint-Es- prit avait été agitée dans le concile d'Aix- la-Chapelle. L'année 859 fut mémorable dans l'orient de l'Europe; l'hiver fut si rigoureux que la mer Adriatique gela entièrement, et presque à la même époque les Slaves apprirent que Rurik, aventurier scandinave, avait été nommé prince de Russie.

Il est question en 884 d'un royaume situé entre la Drave et la Save; mais ce n'était qu'un démembrement de la Croatie, qui passa successivement sous la suzeraineté de Charles le Gros, empereur d'Occident, et d'Arnulphe, roi de Germanie. La Croatie maritime appartenait en toute souveraineté à Mucimir, comme le prouve un cartulaire de 892 souscrit par dix-huit de ses zupans. Paulémir fut couronné à Terbunium; ce prince guerrier passa la Lim, battit Glintomir, zupan de Rascie, sur les bords de l'Ibar, où il fit construire Béla, depuis siège d'un évêché qui existait encore au seizième siècle. Il poussa ses conquêtes jusqu'à Syrmium; là il convint avec les Hongrois que la Save serait la limite entre les deux royaumes.

Sa couronne échut à Riescimir, son fils posthume. Parmi les autres rois qui appartiennent à cette époque obscure, on cite encore Rodoslas et Prélimir. Ce dernier est compté comme le dixième prince de la Dalmatie.

Dans le partage qu'il fit de ses Etats entre ses quatre fils, ce Prélimir les divisa en autant de tetrarchies. La première, qui échut à Havlimir, comprenait la Zenta et la vallée du Drin; il y joignit les zupanies de Lusca, de Podlugia, de Gorsk, de Cepelnia, de Dulcigno, de Prapalnu, de Camerntza, de Budua, de Koutchievo et de Gripuli.

La seconde, qu'il donna à Boleslas, se composait de Terbunium avec la zupanie de Glintomir, de Yetnitza, de Ru-

cinus (Vodin), qui établit son siège de son royaume à Scodra, querant s'empara de la Rascie Bosnie, dont il forma un ban après la mort de Robert Guiscard, qui le rendit maître de Durazzo et de tout ce qui en dépendait.

CHAPITRE XXVII

INVASION DES NORMANDS (1080 - 1085.)

Jamais l'empire d'Orient n'avait été plus sérieusement menacé que sous le règne d'Alexis Comnène. Les Normands, partis des bords du laxarte, campés à Nicée, d'où ils menaçaient Constantinople; Robert Guiscard, chef des Normands occupait Dyrrachium, tandis que les croisés épuisaient les forces de l'empire par leurs victoires effrayées de leur nombre.

Robert ne pouvait oublier la mort de sa fille Hélène. Cette princesse avait été conduite à la cour de l'empereur pour épouser son fils, mais tantôt lorsque sa trop grande jeunesse ne serait plus un obstacle à ce mariage. Mais, avant ce temps, Botoni, qui avait détrôné Michel, avait fui et s'était réfugié dans un couvent la même année avec Sybille, qui fut depuis comtesse de Roure et de Champagne. Alexis avait rappelé Hélène et l'alliance de Guiscard avec l'empire était devenue impossible. Le duc, chez qui la brave



d'Alberade, sa première femme. Le guerrier traversa le golfe avec des vaisseaux pour porter sur quelcôté de la côte les troupes qu'il avait ordonnées ; il se détermina pour Dyrachium, parce que le trajet était court, et qu'il n'y avait d'abord de Corfou, dont il avait fait la base de ses opérations. Si la mission avait été purement diplomatique, entre la ruse normande et l'astuce de Byzance aurait pu se faire des chances égales ; mais d'un côté l'empereur était en pleine décadence, et de l'autre une race forte et vaillante, d'origine chevaleresque marchait droit comme à une fête. Le duc, chef de l'élite de ses guerriers, était accompagné de Sigelgaite, sa femme, qui avait donné Roger. Cette princesse avait endossé l'armure ; elle marchait à cheval et un glaive avec autant de force et d'adresse qu'aucun des chevaliers de cette époque. Robert Guiscard n'attendait plus que le retour de Raoul Peauqu' il avait envoyé à Constantinople pour y porter son ultimatum. Cet ultimatum vint sans avoir même obtenu réponse ; mais il osa dire au duc que quand l'empereur qu'il comblait de faveurs à sa cour n'était autre qu'un Hektor, prêtre truand et défrôlé, il avait vu lui-même à Constantinople un véritable Michel vêtu de l'hastive, vivant et renfermé dans une cage. Il ajouta que, depuis son départ de Constantinople, Botoniote avait régné, qu'Alexis l'avait remis sur le trône, et qu'en même temps il avait établi le jeune Constantin dans les honneurs auxquels sa naissance lui donnait droit de prétendre. Raoul fut de cette conduite, qu'il était le regarder comme un commandement de réparation, que le mariage se accomplirait ultérieurement ; que la guerre, désormais sans fin, finirait sur les armes du duc et de la divinité.

Robert, dont le caractère impétueux se traduisait difficilement une contradiction, mais contre Raoul ; et sans doute ce sentiment aurait eu des suites, si on ne l'eût informé au même moment que la flotte de Boëmond était arrivée.

Le prince avait poussé une reconnaissance jusqu'aux atterrages de Corfou, et reconnu la côte d'Illyrie. Sur les indications qu'il donna à Robert, l'expédition fut immédiatement résolue. Une flotte de cent cinquante voiles appareilla de Brindes, où se trouvait le duc ; elle portait environ trente mille hommes de débarquement. Cassiopée et Corfou, n'espérant pas résister à un armement si considérable, se soumirent à Robert, et d'autres cités suivirent cet exemple. L'île rapportait annuellement à l'empire quinze cents livres pesant d'or.

Tandis que le duc triomphait par la seule terreur de son nom, Boëmond s'emparait de Buthrotum, d'Avlona et de Canina, villes situées sur le continent.

La position de Dyrrachium en faisait un point d'une grande importance pour les Normands ; Boëmond reçut l'ordre de s'y rendre par terre à la tête d'un corps d'armée, tandis que le duc attaquerait la place du côté de la mer. Sa flotte était poussée par un vent propice ; déjà les soldats demandaient où était la ville, que leur dérobaient un promontoire, lorsqu'une tempête furieuse dispersa la flotte. Robert, échappé à ce désastre, aborda sur une plage couverte de corps et de débris. La famine menaçait de faire périr les soldats que la mer avait épargnés ; les naufragés n'eurent d'autres ressources que le blé et les fruits qu'ils trouvèrent dans les champs. Le duc ne se laissa pas abattre par ce revers ; il réorganisa ce qui lui restait de troupes, et, après avoir fait sa jonction avec le corps d'armée de Boëmond, il vint camper le 14 juillet devant l'antique Épidaure.

Alexis, à peine informé de l'occupation de Corfou par les Normands, avait nommé Georges Paléologue gouverneur de Dyrrachium. Ce dernier prit de nouvelles dispositions défensives ; Robert ne disposait plus que de quinze mille hommes, sans compter les matelots. Le général grec était digne de se mesurer avec le chef normand, et l'issue de ce conflit était douteuse. C'était jadis sur le même théâtre que César et Pompée étaient venus pour décider des destinées de Rome et du monde.

Avant l'ouverture des hostilités, Pa-

léologue fit demander à Robert pour quel motif il faisait la guerre à l'empereur. C'est, répondit le duc, pour replacer Michel sur le trône de ses ancêtres. Les envoyés du gouverneur déclarèrent que les Grecs y consentaient, et que dès qu'il paraîtrait on s'empres- serait de déposer à ses pieds les clefs de la ville. Robert, qui ne s'attendait pas à tant de condescendance, se décida à leur envoyer le prétendu Michel revêtu des ornements impériaux. A l'heure fixée pour son arrivée, les habitants de Dyrrachium accoururent en foule pour voir le protégé des Normands. Mais à peine eut-il paru qu'on entendit partout, au milieu des rires et des huées : C'est Hector ! le caloyer de la Mandra ! En même temps la garnison fit une sortie, et après avoir tué quelques Normands elle rentra triomphante dans les retranchements.

Un combat naval fut livré à la flotte normande par le doge Dominique Silvio (1), et Boëmond y faillit périr ; une sortie des assiégés qui occasionna des pertes considérables aux Normands ; l'arrivée de Maurice, amiral de l'empereur Alexis, et le manque de subsistances dont la flotte et le camp de Robert commençaient à souffrir auraient découragé tout autre que le duc ; déjà la défection des villes alliées et des troupes auxiliaires semblait ne lui laisser d'autre moyen de salut qu'une promptre retraite ; mais, loin de renoncer à son entreprise, il dédaigna même

branlèrent la résolution opiniâtre du guerrier.

L'empereur avait mandé à son lieutenant, de réunir un armée, de lever autant de soldats qu'il serait possible et de venir le jour du passage de l'Hèbre. Alexis Constantinople à la fin du mois, arrivé au lieu qu'il avait indiqué, y passa la revue de ses troupes ; il était sous le commandement de Constantin Opus, les Macédoines, celui d'Andronic et d'Alexis basilès ; les Bardariotes, qui occupaient la partie de la Macédoine voisine de l'Axius, avaient pour général Sarrazin d'origine, dont le corps était d'une bande de brigands, et aux galères. Un corps de Var Scandinaves attachés au service de l'empereur avait pour chefs Paul et Constantin Humberto-Poulos. Une singulière coïncidence, les chevaliers du Nord allaient d'autres aventuriers leurs compagnons. Enfin parmi les troupes de l'empereur se trouvaient environ trois mille hommes établis à Philippopolis dans le rayon de cette ville. Ces troupes étaient sous les ordres de deux généraux, Xantas et Culéon.

Après avoir passé un mois à se préparer, Alexis arriva le 15 octobre aux bords du Chazane (Ergent). Il surprit Robert, et il avait marché à travers les forêts et du mont Bagora ou Bagulat.



sortir l'inégalité de la lutte. Si à la moitié, c'est-à-dire à et quinze mille le nombre des nts de l'armée impériale, on se les Normands étaient à peine e cinq.

se laisser aux siens d'autre res- se la victoire, Robert grossit s de tous les matelots et fit feu à sa flotte. « Demain, dit-ldats, nous n'existerons plus, serons les maîtres de tout ce dent les Grecs.

ague avait reçu l'ordre d'atta- ienmi en queue dès que le com- : engagé, tandis qu'un corps res masqués par des collines urnerait le camp de Robert.

octobre, longtemps avant le duc, suivi de son état-major, à l'église du martyr saint , située au bord de la mer. e messe solennelle, tous les eurent la sainte communion. eurent pris quelque nour- : duc les rangea en bataille, ommandement de l'aile droite, ryait à la mer, au comte Amice, aile gauche à Boëmond, et se même au centre.

e impériale se développait le coteau voisin du rivage, sur à elle avait établi son camp. ommandé aux Variègues de se nbuscade; mais ils réclamèrent de porter les premiers coups. pied à terre pour se placer en ligne. L'empereur, au centre née, se trouvait ainsi opposé ; il avait confié le commande- aile gauche à Nicéphore Mé- celui de la droite à Pacurien. détacha quelques aventuriers rer les Grecs dans la plaine, ne s'avança en colonnes serrées uts; en ce moment il voit son : aux prises avec les Variègues, és de haches à deux tran- nversaient tout devant eux. r cette vigoureuse attaque, nds se débloquent et se pré- ans la mer pour gagner, à la te grecque et vénitienne où ils nt d'être accueillis, au moins prisonniers.

: vue Sigelgaite, qui avait
PROVINCES DANUBIENNES.)

voulu partager avec le duc son époux la gloire et les périls de cette campagne, s'élance à cheval vers les fuyards; elle leur reproche avec indignation leur lâcheté, frappe les plus indociles, et, poursuivant les autres jusque dans la mer, elle parvient enfin à les ramener au combat. Revenus de cette panique, les Normands reforment leurs rangs et suivent l'héroïne. Déjà les Variègues étaient aux prises avec le centre de l'armée; Robert luttait avec le courage du désespoir; tout à coup il voit arriver à son secours son intrépide compagne; alors la fortune change; les aventuriers, pressés à leur tour et déjà épuisés, faiblissent et se replient dans une église voisine. Comme cet espace était trop étroit pour les contenir, les derniers accourus montent sur la toiture, qui se brise sous leur poids et écrase ceux qui avaient pu pénétrer dans l'enceinte.

Les Grecs étaient si supérieurs en nombre, que malgré la défaite des Variègues, ils se croyaient sûrs de la victoire. En effet, l'armée normande, affaiblie par ses pertes récentes, se trouvait resserrée dans un étroit espace entre la mer et une rivière; dans cette position, elle était exposée sans abri aux traits et aux projectiles de l'ennemi. Déjà les troupes de débarquement, que portaient les flottes grecque et vénitienne, descendaient sur le rivage pour se joindre aux corps auxiliaires; mais ces derniers, au lieu d'attaquer les Normands, s'étaient jetés sur leur camp, et ne songeaient qu'au pillage. En ce moment, Robert fait élever l'étendard de Saint-Pierre, et s'écrit : « Soldats ! voilà votre guide ! marchez à l'ennemi ! craindriez-vous de misérables hérétiques quand Dieu lui-même vous conduit ? En même temps il s'élance au milieu des Grecs. Le choc fut irrésistible : six mille Grecs tombèrent sur le champ de bataille; parmi leurs cadavres on reconnut des Turcs auxiliaires. Au nombre des morts étaient Constantin Ducas, frère de Parapinace, Nicéphore Synadène et une foule de capitaines d'un nom moins illustre. Le roi de Servie, Bodin, prit la fuite sans avoir tiré l'épée; quant à l'empereur, qui attendait dans un village l'issue de la bataille, il se retira en toute hâte

à l'instant où ses forces ralliées étaient encore triples de celles des Normands.

Les vainqueurs pillèrent le camp d'Alexis, qui, après avoir échappé à grand-peine aux cavaliers chargés de le poursuivre, s'était réfugié à Achrida. Ce fut, dit-on, dans cette déroute que les Grecs perdirent la croix d'airain faite d'après l'ordre de Constantin pour rappeler l'apparition miraculeuse qui lui annonçait la victoire. Alexis trouva le moyen de faire parvenir à Georges Paléologue, gouverneur de Dyrrachium, l'ordre de remettre aux Vénitiens le commandement de la citadelle et le gouvernement général du thème à un Albanais nommé Camiscarte. Comme l'hiver approchait, Robert, craignant que ses soldats ne pussent résister au froid qui est si souvent rigoureux sur les côtes de la moyenne Albanie, convertit le siège de la place en blocus. En conséquence il répartit son armée dans les places de Glabinitzza, où il prit ses quartiers, à Belgrade, aujourd'hui Bérat et à Joanina. Pendant l'hiver, il fit bâtir sur une éminence un château d'où il faisait chaque jour des excursions jusqu'à Dyrrachium.

Prise de Dyrrachium (1082). Quoique doué d'un courage chevaleresque, Robert ne négligeait pas les avantages faciles que donne la ruse, et il jugeait sans doute que ce moyen lui était d'autant plus permis qu'il avait pour adversaires des Vénitiens et des Grecs.

Pendant la nuit du 18 février un noble

le vainqueur se vit obligé de se retirer en Italie, et chargea Boëmond de continuer la guerre.

L'année suivante, le général grec contre Alexis les batailles de Dyrrachium et d'Arta; mais il fut moins heureux devant Achrida et à Edessa; ce double échec par la prise de la place frontière de la Bulgarie le força de venir camper à Castoria.

En 1084, la Thessalie devint le théâtre de la lutte des Normands contre l'empire grec. Plusieurs chevaliers français s'y distinguèrent, Boëmond, et entre tous Brienno, notable de la Pouille et de la famille d'Eudes, comte de Pentecôte, qui avait servi avec distinction sous les bannières de Guillaume le Conquérant et c'est de sa lignée que les Normands bretons font descendre les seigneurs de Chateaubriand.

Il se livra près de Larisse une bataille où les Normands vainquirent après une résistance opiniâtre, mais comme ils ne purent s'emparer de la ville, ils se retirèrent sur une place située à l'issue du grand chemin du Pinde.

Il était moins difficile pour les Normands de vaincre les troupes grecques que leur opposait l'empereur qui ne pouvait subsister une armée dans une contrée montagneuse et dont les ressources se trouvaient bientôt épuisées, non seulement par les troupes ennemies, mais encore par celles qui

aux de l'armée. Boëmond, autorité méconnue, n'était furieux qu'en leur promettant de chercher lui-même en Italie réclamées. Il part en toute embarque à Avlona, laissant le commandement de Cas-

emprit que sa présence était en Épire; l'année suivante, parut avec le prestige de ses navales remportées sur Venise. Mais ces avantages et les derniers de sa carrière. Il tomba malade à Céphalonie, Sigelgaite s'embarqua avec son fils Roger; arriva que pour recueillir le corps de Robert, qui expira. L'armée reprit aussitôt et se rendit à Otrante, où un long temps attendait le corps du prince. Une tempête furieuse avait englouti pendant la traversée.

CHAPITRE XXVIII.

DES ROIS DE RASCIE.

Le royaume, formé aux dépens de la Thracie, ne devint autonome qu'à la fin du dixième siècle; vers l'année 1018, l'empereur Frédéric, qui traversait le pays pour se rendre à la croisade, accorda à Néman l'indépendance du royaume de Rascie, en le reconnaissant la suzeraineté d'Isaac II, empereur de Constantinople. Les rois de Néman furent Tihomir,

mil, dont le règne ne dura qu'une année, et Simon, père de saint Sabas, patron des Serviens, dont un pacha fit brûler publiquement les reliques en 1555.

Néman II ou Krapalus fut proclamé roi de Rascie et de Serbie à Pristina. Il avait épousé Hélène, Française d'origine, et qui releva Antivari. On attribue à Néman II la découverte des mines de Trépecia et de Prisrend, qu'on exploitait encore en 1455 et dont le produit fut consacré à l'érection de quarante monastères : le règne de ce prince dura vingt-deux ans.

Le prince le plus célèbre de cette maison fut Étienne Duscian, qui monta sur le trône vers 1340 et dont le règne dura environ vingt-cinq ans. Après avoir conquis la Macédoine jusqu'à Thessalonique, et subjugué l'Épire et la Béotie, il se fit couronner empereur de Romanie, d'Esclavonie et d'Albanie. Il avait partagé son empire en gouvernements : c'étaient l'Étolie, le duché de Janina, la portion de la Macédoine qui confine à l'Axius, Tricca ou la haute Thessalie, Castoria. Phères ou Serres, et le pays qui s'étend jusqu'au Danube, Ochrida et le territoire de Prélépée (Preslaba). A la nouvelle de la mort de Duscian ou Duschian, ses lieutenants, auxquels il avait confié le gouvernement de ces provinces, se firent la guerre; et c'est à cette époque qu'on voit figurer la Bosnie comme État parmi les dépendances de l'ancienne Illyrie.

LIVRE SECOND.

BOSNIE.

CHAPITRE I^{er}.

La Bosnie, période grecque et romaine, Triballie ou Bosnie des Slaves, s'étendait sur un espace d'en-

viron quatre-vingts lieues du nord au sud-est et de soixante-dix de l'occident à l'orient. Cette partie de l'Illyrie septentrionale était enclavée entre le Verbaz, la Save et la Drina, et avait pour

frontières la Syrmie et les montagnes de la Zachlumie (Hertzegowine), qui furent longtemps occupées par les Celtes. Traversée par les armées romaines en 682, lorsque Curion, vainqueur des Dardaniens, conduisit ses légions jusqu'aux bords du Danube, elle fut déclarée province romaine au temps du triumvirat. Cette province fut soumise plutôt de nom que de fait aux empereurs d'Orient, qui comptèrent souvent des Triballes parmi les barbares dont les hordes menaçaient continuellement Byzance.

Période slave. — Lors de l'invasion des Slaves dans la Serbie et peu de temps après qu'ils eurent fondé un royaume, un de leurs chefs, ou jupan, vint s'établir sur les bords de la Bosna, rivière qui a donné son nom au pays. Cependant vers le commencement du dixième siècle, les rois de la Serbie méridionale, Prelimir et Crescimir, forcèrent les Bosniaques de se retirer vers la Hongrie, et incorporèrent à la Serbie le territoire que les Bulgares avaient déjà dévasté en 925. Le pays avait néanmoins ses chefs particuliers vers l'an 1,000; mais il reconnaissait la suzeraineté des rois serbiens. Vaincus par les Hongrois, les Bosniaques changèrent de maîtres; Béla II laissa ce pays à son fils Ladislas (1141); en 1153, Boris, duc de Bosnie, relevait de la couronne de Hongrie.

Le nom de la Bosnie était connu des Byzantins depuis le neuvième siècle; mais durant la longue période de

mirent point aux Bosniaques d'politiquement leur nationalité. I commencement du quinzième siècle les trouve tributaires des Turcs; en malgré les efforts des Hongrois la Bosnie devient une province ottomane. Dans cette époque de confusion que les noms surgissent, et disparaissent avec la résistance; les peuplades savent de se grouper en États indépendants; une bataille gagnée naît à un royaume qui tombe au premier échec : à chaque inst fortune des armes déplace les frontières mais l'influence du croissant est prédominante; les infidèles pénètrent en moyenne Albanie, et les Vénitiens hâtent d'occuper la Prévalitaine, que les Monténégrins, quelquefois vaincus, mais jamais soumis, construisent dans leurs montagnes le défilé des monts slaves.

CHAPITRE II.

ÉTABLISSEMENT DES FRÈRES MINOITTES CONVENTUELS OU CORDELIERS.

Les mahométans, autant que les chrétiens, ne traitaient en ennemis que les infidèles de versaires religieux. Quand un pays était conquis, ils concédaient à tous ceux qui se convertissaient à l'islamisme les biens des musulmans, c'est-à-dire les terres; les vaincus pouvaient posséder des terres, porter des armes, et par conséquent tous les grades militaires et civils.



ait en Bosnie un grand nombre d'élites depuis que Paterne, leur chef de Rome et banni de l'Italie, cherché un refuge dans cette contrée l'Illyrie.

En recensement des frères mineurs à Assise treize ans après leur institution, il se trouva que l'ordre des cordeliers en renfermait cinq cents. Saint François distribua dans toutes les parties du monde connu cette œuvre au soulagement des misérables (*diviso inter sodales*) la première cénobie qu'ils établirent fut fondée à Sée en Normandie. Cultes que leur opposait l'ignorance des slaves méridionaux n'arrivèrent point leur zèle. Des lettres de Grégoire IX, datées du 7 juin 1230, témoignent qu'il existait à Bosnie un évêque de l'ordre des frères mineurs et des préfets des cordeliers à Zania et à Gran. La Dalmatie avait quatre custodies, et le vicariat de Split.

Le pape Grégoire IX avait désigné à Benoît d'Arétium, qui fut le propagateur de son ordre dans la Bosnie. Il parcourut ces provinces avec ses armes qu'une croix de bois ornait de pèlerin. En 1274 l'Illyrie ne comptait pas moins de cent custodies.

Le pape Grégoire IX essaya de s'établir dans la Bosnie. On trouve, sous la rubrique 1298 dans les annales de Wades, que les frères mineurs inquisiteurs furent envoyés en Rascie, en Serbie et dans l'Illyrie occidentale. Ils marchaient avec des exécuteurs, et ne résidaient qu'à poste fixe.

En 1324, le P. Fabien, assisté de ses confrères de l'ordre des frères mineurs, établit le siège principal de l'ordre dans la Bosnie, et bientôt l'Illyrie occidentale se couvrit de custodies, d'associations secrètes, de prières, d'échafauds. Sous le voile des religieux, les chevaliers et les hérétiques se permirent les exactions les plus odieuses. Ces persécutions eurent des guerres funestes, qui durèrent de 1366 à 1460. Les pauliciens dans leurs retraites comme les fauves, se virent réduits à attendre le secours des Turcs, et con-

sentirent à devenir leurs tributaires; la guerre se poursuivait avec plus d'acharnement que jamais. En 1461, le légat apostolique ayant conseillé aux Bosniaques de rompre avec les Turcs, Mahomet II fit une invasion subite dans le pays, et devant ses hordes les inquisiteurs disparurent; quelques cordeliers, suivis d'un petit nombre de chrétiens, se réfugièrent dans les forêts, où plusieurs chapelles en ruines attestent leur présence et leur zèle dans ces solitudes.

Les paterniens et les Grecs qui avaient favorisé l'armée ottomane ne furent pas plus épargnés que les catholiques, et les vainqueurs étendirent le carnage et la dévastation sur cette malheureuse contrée. Thomas II, qui régnait alors, fut contraint de se retirer dans la palanka de Klioutch, où il dut accepter les conditions de vasselage qu'il plut à Mahomet de lui imposer. Muni du traité qui lui garantissait le trône, il se rendit à la tente du sultan. Mais au lieu de recevoir son serment, on lui signifia, ainsi qu'à ses ministres, l'ordre d'embrasser l'islamisme: Thomas préféra la mort à l'apostasie; saisi par les bourreaux, il fut écorché vif, et le corps du martyr servit de but aux flèches des mahométans.

Quand cet orage fut passé, les catholiques sortirent de leurs retraites et se soumirent à toutes les conséquences de la servitude; à ce prix il leur fut permis de conserver la foi de leurs pères, et depuis ce temps Rome n'a point cessé de nommer des évêques de Bosnie. Le premier est celui de Trebigne, qui est ordinairement choisi parmi les religieux de l'ordre des jacobites de Raguse; le second réside à Phoinitza, dans le couvent du Saint-Esprit. Il comprend dans sa juridiction la Srebrnitza et le sandjac de Seraglio. Ce prélat est élu par les cordeliers, qui choisissent toujours un Bosniaque; la cour de Rome lui alloue un traitement de six à sept cents francs.

CHAPITRE III

BOSNIE DANS LES TEMPS MODERNES.

Depuis la conquête des Turcs, la Bosnie n'a point d'histoire particulière; les anciens chefs se sont faits musul-

mans, tandis que le peuple est resté chrétien. Cependant il est aisé de voir que la conversion des premières familles n'a point entièrement effacé parmi elles les souvenirs de religion et d'origine, et que leur abjuration n'a été qu'un marché et un sacrifice imposé à leur conscience en vue des privilèges de la race conquérante.

Cette sorte de demi-naturalisation des éléments de l'islamisme a porté ses fruits. Cette contrée, si heureusement partagée par la nature, où l'on trouve la plus riche végétation, des coteaux et des vallées favorablement exposés pour toutes les variétés de cultures, est pour ainsi dire abandonnée à la spontanéité de sa puissance productive; et la plupart de ses richesses meurent inexploitées sur le sol qui les a vues naître et se développer. L'industrie y est nulle, et la seule exception tient à l'esprit guerrier qui caractérise les Slaves méridionaux; on y fabrique des lances d'une trempe supérieure, et que les habitants achètent à des prix élevés. Les incrustations de leurs armes à feu et les ornements dont ils couvrent les harnais, les housses et les selles sont souvent d'une grande richesse, et témoignent du prix qu'ils attachent à la tenue militaire.

L'Autriche confine à la Bosnie par la Dalmatie, et quoique les Dalmates et les Bosniaques aient une origine commune, qu'attestent la même langue et les analogies du type physique, il est

institutions le rend impossible. L'he peut se résigner à un danger inévitable mais il y aurait de la stupidité à le voir sans s'en préoccuper et sans faire pour s'y soustraire. Dans les provinces de la domination turque les puissants sont exposés à la destitution aux amendes, et leur vie dépend soupçon ou d'un caprice; il n'y a tre alternative pour un pacha dis que la révolte ouverte; et c'est cela que les exécutions sont sombres et secrètes; quant aux faibles, il pour ennemis ceux mêmes qui devaient les protéger et dont la première vue est de les laisser exister.

Telle est la force du Coran, qui, à dire, est à la fois la règle du gouvernement et le code universel des Ottomans qu'il a dompté l'esprit indépendant Slave et transporté les usages de la barbarie sous un ciel où erraient jadis les Sarmates et les Scythes. Les chrétiens soumis au joug turc ne sont pas exempts de cette influence. Ils tiennent à honneur de faire des pèlerinages à Jérusalem, comme les Turcs en font à la Mecque, et l'on donne aux uns comme aux autres le titre de *hadji* lorsqu'ils viennent des lieux saints; les chrétiens désignent même le sépulcre du Sauveur par le nom de Kaba, avec la seule différence qu'ils le prononcent *Tiaba*.

Si le niveau du despotisme a fait paraître quelques-uns des traits caractéristiques qui distinguent le Turc du Slave, il est resté impuissant à

Monténégrins les éléments de
ment qui font les constitutions

ndant dans leurs luttes inégales
ogées les plus courageux eurent
oments de lassitude; tous n'eus
un zèle religieux assez pur et
servent pour toujours combattre
pérer les avantages de la victoire.

révoltait surtout les slaves,
la privation de leurs armes, signe
de la servitude. Or, comme
ervaient leur indépendance per-
en acceptant l'islamisme, ils
t Turcs par amour pour la li-
t une fois engagés dans cette
se conduiraient à l'égard des
entés chrétiens avec autant d'in-
se que leurs nouveaux coreligion-

Depuis les dernières réformes,
sont moins criants; mais telle
condition fatale de la Turquie et
est dire l'expiation d'une politi-
temps odieusement cruelle que
les vrais croyants se déclarent
la population chrétienne est
le, et que dès que les rayahs
ités avec plus de ménagement
i contraire à toute réforme,
dire les Turcs qui observent fi-
t les prescriptions du Coran,
que l'empire touche à sa ruine.
auses que nous avons indiquées
uit considérablement le nombre
étiens dans la Bosnie. Sur une
ion qui ne dépasse pas un million
pte trois cent cinquante mille ma-
ns, quatre cent cinquante mille
s de la communion grecque et
le catholiques. Les réformes deve-
cessaires et qui sont pour ainsi
conséquence de l'intervention
des puissances occidentales dans
rêts de la Turquie ralentiront
te cette progression et lui don-
peut-être une impulsion con-
tr, comme les chrétiens sont en
majorité dans les provinces de
l'Europe, la protection de
s doit amener tôt ou tard sa
nitive. Ce résultat final prouve
l'impuissance de la politique que
sibilité de ramener à un état nor-
e société fondée sur le droit du
t sur tous les abus du fanatisme
x.

CHAPITRE IV.

ÉTENDUE; VILLES PRINCIPALES; MINÉRAUX.

Depuis que les Turcs ont réuni à la Bosnie une partie du territoire croate enlevée aux Hongrois de même que quelques districts de la Dalmatie et l'Herzégowine, cette province représente une superficie de huit cent quarante milles de quinze au degré, ou de deux mille trois cent trente-trois lieues de France. D'après les données de Frantz Jukitch, qui a publié à Zara (1841) une géographie de la Bosnie, on trouve des mines d'or à Svornik, à Srebrnik et à Pharès; plusieurs fleuves roulent des parcelles de ce métal, et notamment le Verbas, qui se jette dans la Save au-dessous du vieux Gradiska. L'argent se rencontre aussi aux environs de ces mêmes villes et dans les montagnes qui avoisinent Slatina et Banialuka. Diverses localités fournissent du vif-argent, du plomb, du cuivre et du fer. Le pays renferme aussi du sel fossile et quelques sources d'eaux minérales.

On compte dans ce pays si favorisé par la nature des villes populeuses et qui dans d'autres conditions politiques seraient appelées à un développement considérable : Séraïévo ou Bosna-Séraï, la plus importante de toutes, n'a pas moins de soixante-dix mille habitants; Novi-Bazar, située au sud sur la frontière de Servie, en compte seize mille; Svornik, place forte sur la Drina, vingt mille; elle fut prise en 1668 par Louis de Baden, mais rendue aux Turcs peu de temps après. Srebrnik compte environ trois mille âmes; Tesari six mille; Travnik, résidence du vizir, vingt-cinq mille; cette ville a quatre paroisses desservies par les franciscains. Phaitza (Baldasus) sur le Verbas, où résidaient jadis les rois de Bosnie, dix mille; Der-vanta, dix mille, Tapla, douze mille; Phoinitza, avec ses franciscains cloîtrés, deux mille; Livno, anciennement Helienum, quinze mille. Babovatz, où résidèrent aussi les rois de Bosnie, n'a plus que des ruines, qu'on peut visiter près du village de Sadiska.

La Kraïna ou Croatic turque, qui fait partie de la Bosnie, en forme l'extrême frontière au nord-ouest; cette province

a pour ville principale Banialuka, place forte dont la population est de trente mille âmes; elle fait un commerce assez considérable. Nous citerons encore Gradiska, en face du Vieux Gradiska, qui s'élève sur la rive gauche de la Save et dont le général Laudon s'empara en 1788; Bihatsch, ville forte sur la frontière de Croatie, et Novi sur l'Inna.

Il existe en outre un assez grand nombre de places fortifiées dans la Kraina, qui est, de toute la frontière turque, la province la plus exposée aux dévastations et aux troubles. Les régiments de la Croatie autrichienne ont sans cesse à guerroyer avec les Croates de la Bosnie; quand ces derniers font des excursions sur le territoire autrichien, les troupes de la frontière ont le droit de les repousser jusque sur les limites turques; mais elles sont tenues de rentrer dans leurs cantonnements au bout de vingt-quatre heures.

CHAPITRE V.

RÉSULTATS DE L'APOSTASIE DES CHEFS BOSNIAQUES.

M. Ranke, dont les jugements sur les provinces turco-slaves font autorité, a expliqué de la manière suivante les rapports des Bosniaques entre eux, et ceux de la race conquise avec les vainqueurs: La distinction entre les Turcs et les rayahs existe en Bosnie comme dans les autres provinces. Les rayahs appar-

Vaidatch, des Philippovitch, e prendre, ce sont de zélés m ils tiennent à honneur de strictement le dogme de l'unit suivant les interprétations du cependant ils conservent dans moire le nom du saint qui était de leurs ancêtres; on dirait qu de la race ne leur permet pa pre entièrement avec les religieux intimement liés au guerriers de leurs familles. Il rare de voir en Bosnie un bey secrètement quelque prête au de ses pères, pour qu'il donr âmes ses prières et ses bénédi

La cause d'un état de cho traductoire, c'est que la conv chef slave n'a été rien moins (tanée: il fallait qu'il se fit s'il ne voulait être exterminé, furent les grands dans les a vines conquises. Par son ap devenait un membre du gouv turc; il obtenait bientôt des ti ritables fiefs de l'Orient; et q vassaux restaient chrétiens, les entre eux et lui prenaient n ment le même caractère que existe entre le Turc et le royal reste de l'empire.

C'est ainsi que la nation fractionnée en deux camps, et hostilité s'est perpétuée jus jours. Le guerrier slave voul ner; il a passé du côté de quissaient exclusivement de ce

étendues par de vieux canons; l'illerté des assaillants n'est pas; et comme les assiégés commencent à la mort, le succès d'un assaut de telles conditions est souvent douteux. D'un autre côté, les canons ont assuré leur prépondérance au pays par tant de moyens qu'ils ne suffiraient pas pour les rayahs; les capétans sont les propriétaires, presque tout le pays appartient, et souvent même ils ont des domaines au delà des frontières : les rayahs qu'ils chargent de les cultiver, et ils ne s'en occupent que quand il est question de toucher leurs revenus; leur unique soin est de se procurer des armes de prix et d'étaler le luxe dans tout ce qui tient au militaire.

Le vizir s'est réservé le droit de nommer le vizir non bosniaque d'origine; on comprend qu'il a les moyens de le faire libre au milieu d'une aristocratie et turbulente. Ce haut dignitaire voyage rarement dans le pays; les capétans se dispensent de lui rendre hommage, et souvent ils se font sans s'inquiéter de son au-

lterne que les beys des districts, et les timariotes s'attachent aux capétans, dont le pouvoir est limité. Le vizir, dont l'autorité est transitoire. Tous participent à la défense nationale, aussi bien que les musulmans, qui sont propriétaires du sol qu'ils cultivent. Comme il n'y a pas de mosquées dans les villages, ils se rendent le vendredi au plus voisin pour y faire leurs prières.

Séraiévo, ancienne résidence du sultan, n'a qu'une influence limitée. Le château fort qu'il habite encore; mais c'est à peine qu'il y entre. Lorsqu'il arrive à la ville, il a la faculté d'y passer et le privilège d'y être défrayé; mais le lendemain il se rend à Travnik, lieu de son séjour officiel.

Le pays a été régi par une sorte de gouvernement patriarcal transmissible héréditairement. Ce gouvernement avait rapport avec celui de l'Occident

au moyen âge; il avait également pour base la propriété foncière et la richesse; mais il en différait en ce qu'il était moins exclusif. Quiconque s'était acquis de la considération soit par son mérite, soit parce que le hasard l'avait favorisé, ou même qu'il se fût enrichi par quelque profession manuelle, était par cela seul éligible.

La ville, qui forme comme un point de jonction avec la Roumélie, la Croatie et la Dalmatie, a accru ses ressources par le commerce. Sans doute les transactions commerciales de la Bosnie n'ont ni l'étendue ni l'importance de celles de l'Occident; mais en raison même de cette différence elles sont relativement plus lucratives. Environnée de collines agréables, et traversée par la rivière de Migliaska, Séraiévo, avec ses constructions dont la propreté repose le regard, ses ponts de pierre et ses nombreux minarets, qui s'élancent du milieu des arbres, présente un aspect non moins imposant que varié, qui éveille dans l'étranger des idées d'ordre et de bien-être.

Cette ville a la réputation d'être le foyer du fanatisme, comme elle est le centre de l'aristocratie bosniaque. On sait que tous les vieux privilèges de l'empire turc étaient liés à l'institution des janissaires; un sixième des habitants de Séraiévo participaient à ces privilèges. C'est pour cette raison qu'ils s'étaient arrogés des droits extraordinaires.

La Porte jusqu'à ces derniers temps leur envoyait un mollah pour juger les différends entre musulmans et rayahs; mais ces fonctionnaires et leurs délégués avaient à ménager les citoyens, qui gardaient le droit de les renvoyer. Le contrôle des citoyens s'étendait jusqu'aux actes du vizir, quoiqu'il eût le gouvernement de toute la Bosnie. Si l'on avait à se plaindre de lui, on envoyait une requête à l'odjak des janissaires de Constantinople pour demander son rappel. Ainsi la position d'un vizir était des plus difficiles. Pressé d'un côté par la Porte, par les banquiers qui lui avaient avancé l'argent exigé pour sa charge et par le sérail; gêné de l'autre par les privilèges de l'aristocratie et de la ville, il était loin d'exercer cette plénitude de pouvoir que les Européens attribuent généralement à un pacha.

La Porte, n'ayant d'autres organes dans le pays que le vizir et un petit nombre de fonctionnaires, n'exerçait en réalité qu'une influence bien précaire. Aussi se contentait-elle de tirer de cette province les ressources ordinaires, et elle s'estimait heureuse de n'y point rencontrer une opposition formelle.

CHAPITRE VI.

ESSAIS DE RÉFORMES.

On a judicieusement remarqué que depuis un demi-siècle la vitalité de la Turquie s'est presque exclusivement manifestée dans les mouvements qui l'ont agitée à l'intérieur. Le principe qui avait fait la force de l'islamisme, la conversion forcée ou achetée des vaincus, cessait de donner des soldats aux vainqueurs. C'est surtout avec ce surcroît de puissance militaire que les Turcs, après la chute de Constantinople, ont pu lutter contre la Hongrie, la Pologne, l'Autriche et la Russie. Lorsque le prestige qui environnait le croissant eut disparu, la Turquie interrogea ses ressources et ses institutions, et attribua ses revers récents à la supériorité de tactique des Européens. Il s'agissait donc d'introduire non-seulement dans l'armée, mais dans toutes les branches de l'administration les changements reconnus nécessaires. Cette réforme, qui promettait des avantages incontestables, était à la fois difficile et périlleuse. Il

de Vienne et de Londres avaient nouvelle direction dans l'alliance contre la France. La Turquie a crié, et la Russie a mis à profit les efforts dirigés contre la France de Napoléon. Comme les politiques s'engendrent et s'entrelacent, la France, le plus constant allié de la Turquie, a contribué à l'affaiblissement de l'établissement d'un royaume de Grèce, tandis que les provinces austro-slaves et slaves se trouvaient attirées vers la Russie, qui déguisait son ambition sous l'apparence d'un protectorat. Ce qui a précipité la crise actuelle, c'est que le sultan Abdul-Medjid a résolu dans les plans réformateurs de Sélim et de Mahmoud. Nous empruntons de l'historien Ranke quelques observations sur les tentatives faites par la Turquie :

« Malgré la barbarie de ses institutions, l'empire turc offre un aspect digne d'attention. On voit des nations qui la composent reprendre un caractère propre, qui se manifeste par des démonstrations énergiques qu'elles accueillent ou rejettent avec les influences de la civilisation, et appuient ou combattent les espérances du pouvoir souverain ; il est d'un intérêt de les suivre, cédant à des impressions spontanées qui s'effacent rapidement qu'elles se produisent dans un État qui semble récemment formé, bien que les éléments qui

les villes saintes et révolutionnaires; on retrouvait partout des révolutions locales, qui avaient plus de ressemblance avec celle de 1848 qu'avec celle de 1830, en Égypte les beys réparèrent immédiatement par des Français; des moulogues se déclarèrent dans l'Asie Mineure, dans les Balkans, dans les îles, dans les montagnes, et toutes ces révoltes avaient leur point d'apogée dans les janissaires. Un jour le Grand-Seigneur se mit à guerroyer contre ces turcs, et il dut maintenir des troupes qui portaient atteinte à son pouvoir même les janissaires initiés de l'attaque; c'est ce qui se passa en Serbie, où ils visaient à un dénouement de toute sanction. Il était temps d'arrêter leurs progrès.

Le malheureux Sélim eut couramment commencé la lutte où il se précipita (1807), ce fut par une réaction des janissaires et à la suite de laquelle Mahmoud II parut. L'esprit de réforme le fit voir que ses plans n'eurent pas de succès. Bairaktar tomba, mais plus glorieusement. Sultan n'en fut que plus déterminé à une réforme qu'environnée de difficultés et de périls : il eut avec une dissimulation profonde et son penchant naturel à

sa vie ne fut qu'un combat contre les rebelles; il avait fait vœu de toute espèce d'indépendance à l'empire. Peu lui importait que la mesure fût juste ou injuste, que la mesure fût applicable; il n'hésita sur les moyens : il se précipita indifféremment à la ruse, et à la force ouverte.

S'il aurait nié que les mouvements de la Bosnie ne fussent son œuvre, la marche qu'il suivit : il se précipita dans cette province un vizir avec une commission formelle de châtier rigoureusement la plus légère résistance. Ce fut l'émir-ludin-Pacha. Il appartenait à la secte des Bektaschi, moins nombreux qui seuls ont le privilège de la révolte, mais qui en général

préférent vivre du travail de leurs mains. Ce l'émir-ludin ne se conduisait pas comme les autres vizirs; il n'avait point de harem, ne s'entourait point de courtisans, et s'appliquait uniquement à bien remplir les devoirs de sa charge. Souvent il sortait sous un déguisement pour s'assurer par lui-même si ses ordres étaient ponctuellement exécutés. Il visitait même les maisons où les chrétiens se réunissaient pour prier.

« Comme sa justice, quoique inexorable, n'avait rien d'arbitraire, il était respecté des rayahs, qui ne désiraient rien autant que d'être régis par des lois protectrices; mais par la même raison les nobles bosniaques le détestaient. L'émir-ludin regardait comme un devoir et ses ordres lui prescrivaient de les contenir par des mesures sévères. Comme cette aristocratie s'était fractionnée en une multitude de partis, il eut l'adresse d'attirer à lui quelques chefs et même les agas de Séraïévo. Cet appui lui permit de punir exemplairement ceux qui refusaient d'obéir à la Porte. Il fit massacrer un grand nombre de capétans, et entre autres un à Derventa, un à Banialuka; un Photschitch, et Akhmet-Bairaktar à Séraïévo. Les nobles, qui avaient vieilli dans l'habitude de l'indépendance, étaient surtout en butte à ses persécutions. Il les attaqua jusqu'à leurs forteresses; c'est ainsi qu'il prit d'assaut Mostar et Srebrenitz. C'est seulement en Orient qu'on peut appeler justice un système d'oppression impitoyable dans un but légitimé par le despotisme, qu'on accepte comme l'instrument irresponsable de la fatalité.

« Devant une volonté si ferme les rebelles furent réduits à l'obéissance; mais les citoyens envoyèrent leurs plaintes à l'odjak de Constantinople. On reprochait au vizir non-seulement ses actes arbitraires, mais on l'accusait d'être chrétien. L'odjak, selon la coutume, porta ses plaintes devant le sultan. Ce prince n'aurait pu les rejeter sans péril; les janissaires de la capitale étaient encore puissants; on dit même qu'il rendit un firman pour le rappel de l'émir-ludin; mais, les apparences une fois sauvées, il laissa le vizir de Bosnie continuer son œuvre, et l'on attendit en vain son successeur. Selon toutes les

apparences, la conduite de Iélaludin se rattachait à un plan général et mûrement arrêté.

« Ce fut à cette époque (1820) que Mahmoud résolut d'en finir avec le pacha de l'Épire, l'ambitieux et cruel Ali, un des ennemis les plus constants de la réforme (1). Les mouvements de

la flotte impériale furent si ment combinés avec ceux de terre que la position du reb

peu nombreux. Ce corps ne e cinq à six cents hommes lorsq éclata entre la France et la Turq

« Ces soldats, payés par les soi pacha, appartenaient au dépar marine. Ils furent embarqués : seaux que la Porte envoya à dans les mers de l'Asie Mineu gypse, pour croiser dans ces parag part aux opérations de l'esca commandée par le commodori Smith.

« D'après les conseils de cet soldats furent débarqués pour garnison de Saint-Jean d'Acre, naparte entreprit l'expédition défense de cette ville est due en aux soldats disciplinés de Ht Lorsqu'ils revinrent à Constanti l'abandon de la Syrie par l'arm ils furent reçus avec enthousiasu parait leur conduite avec cell troupes, qui s'étaient déshonori fuite honteuse aux batailles d' Mont-Thabor et de Nazareth.

Le sultan Sélim qui ne cachai dilection pour les défenseurs d d'Acre et qui voulait en faire le milice pour avoir un corps solid aux janissaires, résolut de profit sitions favorables du peuple et ces nouvelles troupes.

« Ce projet, qui devait être combattu par les ulémas et les ja frans d'abord les ministres à l'

(1) Les commencements de la réforme militaire en Turquie offrent un intérêt rendu plus vif par les circonstances; nous empruntons des détails curieux sur l'origine et l'organisation des *Nizam-Gédites* à M. Jugerau de Saint-Denis (Révolution de Constantinople).

« Le général Aubert-Dubayet, ambassadeur de la république française près la Sublime Porte, avait amené avec lui à Constantinople, en 1796, comme un nouveau genre de présent à sa Hauteur, des pièces de canon de campagne, montées sur leurs affûts et attelées pour servir de modèles, ainsi que des officiers, des soldats et des ouvriers d'artillerie pour instruire les topgis et diriger les fonderies et les arsenaux. Des instructeurs de toute arme, destinés à donner des leçons sur la tactique et les manœuvres aux janissaires et aux spahis, accompagnaient également cet ambassadeur.

« Les leçons des artilleurs et des ouvriers français ne furent pas perdues pour les topgis, et servirent à perfectionner le matériel et le personnel de l'artillerie ottomane. Un escadron de cavalerie fut organisé, armé, exercé à l'europpéenne. Mais les janissaires ayant refusé d'apprendre les manœuvres de l'infanterie française, les officiers instruc-



espérée, et le sultan pouvait se de rentrer bientôt en possession es les provinces dont les pachas

avaient voulu établir l'indépendance. La liberté dont jouissaient les Monténégins lui faisait ombrage; nous avons vu

assisté de Hussein-Pacha, n'eut pas p de peine à séduire par des pré-seymen Raschi et le Stamboul et à contenir par ses setvaks le reste maires et la populace de Constantin. Cependant il représenta au sultan que les circonstances fussent favo-l devait éviter autant que possible ser trop ouvertement les préjugés s; que le parti le plus sage était mer et de ne conserver dans la ca-e deux régiments de la nouvelle et d'organiser les autres dans l'in-l'Asie Mineure, dont les habitants, rhulents et plus laborieux, oppo-peu de résistance aux ordres du . Les ministres de la Porte furent sent de l'avis du muphty.

an pour l'organisation du nouveau i prit définitivement le nom de itte (nouvelle ordonnance), fut après ces considérations dans un un. Il y fut stipulé que le corps , séparé de celui des janissaires, se tenait plus que par le souvenir pine commune et par les mêmes lions des emplois d'officiers et sous-ndas, recevrait dans son organisa-service, sa discipline, sa solde et itériel de cette arme des modifica-rtantes et propres à les assimiler d'artillerie qui font partie des ropéennes. La marine et les hom-urent aussi assujettis à de nou-ements.

alerie nisam-géditte, armée et équi-ropéenne, ne dut être composée, uvel ordre, que de deux esca-lingués l'un par la cornette rouge, par la cornette jaune. Les régi-infanterie furent divisés en dix s de quatre-vingts à cent hommes eurent des colonels, des lieutenels et des chefs de bataillon. Les s eurent des capitaines, des lieudes sous-lieutenants et le même e sous-officiers que dans les régi-çais.

cida que les fusils des fantassins se-formes en tout aux modèles en-le gouvernement français et que ldat serait armé d'un sabre courbé auronnette.

illement des fantassins fut composé le de couleur rouge serrée au corps,

de pantalons bleus ou gris prenant la jambe, mais larges, autour des cuisses, et d'un manteau bleu. Leur coiffure, au lieu du turban, fut semblable aux bonnets allongés des hostangis du sérail, parmi lesquels on choisit quelques sous-officiers. Quant à l'équipement et à la chaussure, il n'y eut rien de changé. A chaque régiment on attacha une compagnie d'artillerie, un iman et une musique militaire.

« Pour subvenir aux dépenses pour l'entretien de ce corps et pour les changements qui devaient être opérés dans le génie militaire, l'artillerie et la marine, on décida que tous les impôts affermés du produit de 15,000 à 150,000 piastres seraient affectés à cet usage et mis en régie sous la direction de l'intendant général des nisam-gédittes, qui prit le titre de nisam-géditte defterdar. On ôta tous les fiefs militaires à ceux qui n'avaient pas fait leur devoir dans la dernière guerre, et l'on décréta que tous les grands fiefs appartiendraient de nouveau à la couronne et seraient administrés pour le compte des nisam-gédittes au fur et à mesure des extinctions des titulaires survivants. Les revenus des douanes et des droits sur le tabac furent versés dans la nouvelle caisse, qui reçut aussi le produit de quelques nouvelles taxes que l'on établit sur le vin, la soie, les cotons et la laine. Ces ressources s'élevaient déjà à près de cinquante millions de piastres en 1800, et six ans plus tard elles s'étaient accrues de vingt-cinq millions.

« Les nouveaux corps furent casernés hors de la ville, l'un en Asie près de Scutari et l'autre en Europe, à Leventdchifflik, sur la route de Péra à Bujukdéré. Le sultan fit bâtir pour les loger des casernes magnifiques.

« Le beglierbey de Kutuyar et le pacha de Caramanie reçurent l'ordre de lever et d'organiser dans leurs provinces des régiments de nisam-gédittes. Le premier mit peu de zèle à remplir les intentions du sultan, et ne put ou ne voulut former que deux régiments; mais Abdurrahman, pacha plus connu sous le nom de cadî pacha, parce qu'il avait été cadî avant d'embrasser la carrière des armes, fit si bien qu'en trois années il mit sur pied huit régiments nisam-gédittes.

« Deux renégats, l'un Grec, nommé Aga; et l'autre Prussien, qui, après son abjuration, avait pris le nom de Soliman Aga, furent choisis pour chefs du nouveau corps. Tous les Européens qui consentirent à embrasser

dans le livre où nous traitons du Monténégro quelle fut l'issue de l'expédition du pacha de Bosnie. Le vieux Ali ne fut

l'islamisme furent admis dans ce service de faveur, et ils étaient sûrs, s'ils se conduisaient bien, d'obtenir un avancement rapide.

« Le nouveau corps ne tarda pas à prouver qu'il était supérieur, à nombre égal, aux janissaires. Durant les années 1803 et 1804, des bandes sorties de l'Albanie et de la Bosnie portèrent la dévastation et le pillage dans la Roumélie et la Bulgarie. La Porte ordonna aux pachas, aux sandjaks et aux ayans de ces provinces de réunir leurs troupes particulières aux janissaires du pays et de chasser les brigands; mais ceux-ci, attaqués par des chefs sans expérience et des troupes mal disciplinées, conservèrent l'avantage dans toutes les rencontres, et ils poussèrent l'audace jusqu'à s'approcher de Constantinople et d'Andrinople.

« Le sultan Sélim résolut de mettre à l'épreuve ses usam-gédittes.

« Un des deux régiments de Constantinople, une compagnie d'artillerie légère, un escadron de cavalerie et trois régiments de la Caramanie marchèrent contre les bandits, et malgré le mépris que témoignaient les montagnards pour les troupes régulières, ils furent battus, poursuivis sans relâche, et forcés de se réfugier dans leurs défilés.

« Ces succès firent sentir les avantages de la discipline et de la tactique européennes; mais les préjugés populaires et la jalousie des janissaires étaient loin de se rendre à l'évidence. Les habitants des provinces que les

pas réduit aussi promptement l'avait espéré. En voyant de ruine, il retrouva toutes les ressources de son génie, toute l'énergie de son caractère. Ses alliances, ses richesses, ses efforts qu'on faisait résister excitèrent contre lui une insurrection sérieuse; au commencement de l'année 1821, les Souliotes d'Ali se répandirent dans tout le pays tandis que Ulysse sortait de son exil et soulevait la Livadie. On sait l'influence que produisit sur l'hétairie et sur la nation grecque la révélation que le pacha d'un plan arrêté par lui-même et qui consistait à exterminer les Grecs: Yassi et Bucharest tombèrent au même temps au pouvoir des héros. Mavromichalis descendit de la Morée et s'empara de la Morée. On sait que la race grecque tout entière avait retrouvé le sentiment de sa nationalité et qu'elle était résolue à jouer le rôle qu'elle portait depuis longtemps. Ali succomba, mais il laissa à son fils pour se venger l'insurrection de Grèce, à laquelle il avait pu contribuer.

« Les événements ne pouvaient manquer d'avoir leur contre-coup sur le Monténégro. Battu par les Monténégrins, ayant perdu le prestige d'une victoire militaire jusque-là intacte, n'inspirant plus la même terreur, ses services étaient en conséquence d'un prix inestimable pour le sultan, mieux que lui ne pouvait fai-

t l'isolement de leurs fiefs ont comme inhérentes à leur nature. n'était trop occupé ailleurs pour r à l'émancipation de l'aristocratie.

mond parvint cependant à combattre ces rébellions l'une après l'autre sur le Danube comme en Epire, l'autorité rétablie. La Morée se courba sous le joug. Ibrahim y débarqua avec une armée, et anéantit plutôt qu'il ne la population. Il se vantait d'avoir changé le pays en un moyen était odieux; mais il son but pas à pas, et partout l'étendard du sultan.

Conséquence de ces succès, Mahmoud n plan plus vaste. D'abord il marche sur celle qui avait servi à Méhémed Ali. Ce dernier ne parvint pas à agir en Egypte, et ce ne fut qu'il y eut détruit les vieux que le sultan marcha au même avec les mêmes moyens. On eut dit qu'il était entre les deux réformateurs l'abolition de despotisme et de Mais le vassal n'en était pas à l'essai; malgré l'opposition des janissaires, il était parvenu à se faire une armée disciplinée et habillée à l'européenne. L'idée que c'étaient ces qui avaient fini par subjuguier l'empire avait fait sur Mahmoud une impression profonde. Il reprit les projets de Bairahtar, et il reconnut l'unique moyen de sauver l'empire l'organisation d'une armée

Conséquence de cette détermination, le 6 mai 1826, dans son conseil de guerre, il assistait un commissaire ottoman récemment du camp égyptien, un *fetvah* portant en son nom, pour défendre la parole et contrebalancer la supériorité des janissaires, les musulmans au sein de soumettre à la subordination formeraient aux manœuvres

La mesure n'était pas seulement contre les ennemis extérieurs, mais contre des adversaires obstinés de l'intérieur. Les janissaires ne s'y opposèrent pas; ils se révoltèrent selon l'habitude; mais pour cette fois les

mesures avaient été si bien prises que le succès donna doublement raison à Mahmoud. Cette milice factieuse, qui avait si souvent renversé les souverains, fut à son tour vaincue et détruite, et l'Aga fut le premier à l'abandonner. Le sultan put enfin assouvir la vengeance qui couvait dans son cœur depuis tant d'années. Les exécutions et les supplices ne lui suffirent pas; il put dire: J'ai changé jusqu'à leur nom, et donné une autre forme à leurs statuts. »

L'institution de ce corps était le centre et le point d'appui de tous les privilèges comme de toutes les résistances aristocratiques: en lisant l'histoire de Turquie, on ne peut méconnaître qu'ils ont rendu d'éclatants services, ainsi que les spahis ou timariotes; mais leur turbulence et leur fanatisme ont mis si souvent l'empire en danger qu'il serait difficile de dire si le mal qu'ils ont fait ne l'emporte pas sur les avantages dus à leur bravoure et à leur zèle religieux. Si la Turquie ne peut conserver son rang et son territoire en Europe qu'en s'élevant au niveau des nations civilisées, on ne saurait nier que la destruction des janissaires était d'une nécessité encore plus impérieuse que celle des Strélitz sous Pierre le Grand. Dans l'un et l'autre empire, ces milices étaient l'instrument des ambitieux et des intrigues d'un clergé ignorant. Dans les états despotiques, quand le maître entre en lutte, il faut qu'il triomphe ou qu'il périsse. Mahmoud a fait comme le tsar, il a écrasé la résistance; l'avenir montrera si ses peuples tireront d'une réforme prudemment graduée les avantages qui, dans l'espace d'un siècle, ont mis la Russie en état de résister à toute l'Europe.

C'était beaucoup d'avoir anéanti les janissaires à Constantinople; mais la tâche n'était pas finie; il restait à dompter leurs partisans dans les provinces. Dans quelques-unes la résistance fut molle ou nulle. Les mahométans de la Bulgarie, qui n'avaient qu'une faible part dans les privilèges aristocratiques, se montrèrent favorables au nouveau système; mais il n'en fut pas de même en Bosnie, où la noblesse avait un grand intérêt à maintenir l'ancien ordre de choses; d'ailleurs Séraïévo fourmillait de

janissaires. L'opposition prit donc dès le principe un caractère menaçant. Leur hostilité se manifesta d'abord par des remarques sur le nouvel uniforme : les nizam-gédittes portaient leur buffleteries croisées sur la poitrine ; or dans la langue du pays on se sert du même mot pour exprimer *croiser* et *baptiser*. Si nous avons envie d'être baptisés, disaient les Bosniaques, nous pouvons tout aussi bien avoir recours aux Autrichiens ou aux Russes.

Le mécontentement était général dans la province. Ils forcèrent le nouveau vizir, Hadji Moustapha, et les six commissaires envoyés par le sultan, de sortir du pays. Ces officiers arrivèrent en Servie dans le courant de janvier 1827 ; et comme la saison rendait les chemins impraticables, ce ne fut enfin qu'après toutes sortes de mécomptes et avec les plus grandes difficultés qu'ils purent revenir à Constantinople. Le sultan vit bien qu'avant tout il devait s'occuper de rétablir son autorité dans les provinces où l'on faisait un pareil accueil à ses agents. Comme la résistance des Bosniaques s'appuyait sur un prétexte religieux, Mahmoud contint sa colère, et ne jugea pas convenable de recourir d'abord à des moyens coercitifs. Il donna la Bosnie au pacha de Belgrade, Abdurahim, homme qui, dans un corps faible et valetudinaire, joignait à une grande fermeté un dévouement à toute épreuve pour la personne du sultan. Il déploya dans une conjonc-

son arrivée ; il était conçu en ce « Mahométans de Bosnie, je vous le salut de la foi et de l'union. Je ne veux pas vous votre folie, je viens pour ouvrir à la lumière. Je vous rapporte des sacrés de notre puissant j'attends de vous l'obéissance. cas, je suis autorisé à vous p toutes vos erreurs. Choisissez : de vous perdre ou de sauver ! Réfléchissez avec maturité, point vous exposer à un tardif re

Même dans ces provinces, légitime exerce une influence tible quand elle a la conscience force et qu'elle agit avec vigueur songea à son propre salut ; et des proclamations d'Abdurahim impression profonde sur les e avait pour lui les anciens pacha, avaient été forcés de q pays. Parmi ces derniers étaient frères Djunschafitch, Ayul-Ag, plusieurs autres personnages. Ils n à rentrer dans Séraïévo par la tion du vizir. Ils avaient dans le grand nombre d'adhérents, de s les habitants formaient comme camps hostiles. Ceux qui repou les réformes du sultan essaya tenir dans la forteresse, mais ils furent forcés de se rendre.

Il est probable qu'un certain en minorité toutefois, était favorable à l'arrivée d'Abdurahim, et que

d'autres subirent le même sort. Souvent même il ne suffit pas de la soumission en personne du vizir ou de l'envoyer présenter ses vœux; quand il avait jugé quel- que chose, c'était un arrêt de

ces pays despotiques et sur- tout, le fatalisme religieux est exploité par le maître qui comme l'instrument de la di-

Abdurahim crut son pou- voir suffisamment affermi; il fit son grand d'opéra dans Séraïévo. Mais, qu'il fût disposé à se con- former aux obligations imposées dans ces temps aux vizirs; mais il était nécessaire d'établir le siège de l'administration dans la ville la plus importante. Il pouvait en outre surveil- ler facilement les démarches des chefs, et il continua à sévir avec fermeté, décourageant les cons- pires par sa vigilance et la haine qu'il avait pour l'impitoyable. Il punit une centaine de citoyens; une que dans une seule nuit il en avait fait trente. Son gouverne- ment était également sur les rayahs, l'un n'épargna pas les extorsions. La guerre contre la Russie le sultan put compter sur le con- cours de la Bosnie; et, en effet, on comptait à Biélina une armée de dix mille hommes. On était curieux de voir comment ces forces, organisées d'après le nouveau système, soutien- draient leur ancienne réputation de vaillance. Le pacha obtint du prince que ses troupes traverseraient la Serbie sans commettre qu'elles n'y commet- tent aucun dégât, et que, si un œuf tombait par terre, les Serviens pouvaient en faire un prix double. (Ranke.)

CHAPITRE VII.

ACTION DANS LA BOSNIE.

En raison des difficultés et des résis- tances soulevées par ses réformes, le sultan avait déclaré par un hatt- i-houmâd que la Russie comme l'ennemi naturel, et que, s'il avait fait la paix avec cet empire, c'était pour se préparer à une

guerre plus efficace. Cette déclaration était en quelque sorte un appel à l'Eu- rope sur la situation de l'Orient, et comme un engagement pris de mettre la Turquie en mesure d'offrir un point d'appui à la politique de l'Occident contre les empiétements du cabinet de Saint-Petersbourg; mais le sens de ce hatt- i-houmâd ne fut pas compris; et le sultan se trouva dans un grand embarras lors- que la guerre éclata sous prétexte de la question religieuse.

A considérer les choses sans partialité, on ne saurait douter que les intrigues russes trouvaient dans le désordre admi- nistratif des provinces danubiennes et dans les abus nombreux du fanatisme ot- toman une ample matière à de justes ré- criminations: ce qui fait l'habileté de la diplomatie moscovite, c'est d'envelopper ses projets d'oppression et d'agrandis- sement de motifs tellement spécieux que, dans la première phase de leurs rapports, on serait tenté de les croire désintéressés, et que leur protectorat débute ordinairement non-seulement par des promesses séduisantes, mais par des sacrifices réels. Il était donc naturel que les rayahs se tournassent du côté de leurs coreligionnaires: ceux qui n'os- aient le faire ouvertement paralysaient du moins par leur attitude hostile les efforts de Mahmoud, dont le danger grandissait en raison même de son zèle.

C'était avec les forces tirées de la Bos- nie, qu'il avait donné ordre de rassembler à Biélina, qu'il comptait tenir en respect les Serviens, dont les dispositions en faveur de la Russie n'étaient pas dou- teuses. Les Serviens ne pouvaient s'y méprendre. Le prince Milosch refusa le passage aux Bosniaques, alléguant que, si le territoire de la Serbie avait souffert en maintes circonstances de l'indiscipline de corps isolés, il devait craindre à plus forte raison que toute une armée ne commît des dévastations considérables; pour appuyer cette dé- claration, il fit marcher des troupes sur la Drina.

Cependant il n'entraînait pas alors dans les plans de la Russie que les Ser- viens se soulevassent; le prince Mi- losch, livré à ses seules ressources, devait donc se borner à rester sur la défensive. D'un autre côté, les motifs de

raison. (PROVINCES DANUBIENNES.)

religion que Mahmoud mettait en avant pour exciter les musulmans contre les Russes ne pouvaient avoir un effet immédiat à l'instant où il déployait lui-même la plus grande sévérité pour forcer ses sujets à adopter la tactique européenne. Les Bosniaques, qui regrettaient leurs anciens privilèges, prévoyaient que le joug serait encore plus pesant si la victoire donnait raison à Mahmoud ; et, comme l'intérêt avait jadis déterminé leurs chefs slaves à embrasser l'islamisme, le même intérêt les portait à ne point se sacrifier pour le triomphe de leurs nouvelles croyances.

Dans ces dispositions, ils résolurent d'opposer la ruse à la ruse, et de n'en venir aux mesures extrêmes que lorsque les circonstances l'exigeraient impérieusement.

Les contingents des villes et des châteaux s'acheminèrent donc vers Orlovopolié, point qui leur avait été assigné par le sultan et qui se trouvait en face de Biélina, où l'armée serbienne s'était rassemblée. Le vizir attendait un renfort de Séraïévo. Le hasard voulut que le contingent de la petite ville de Vy-soko se portât sur la capitale, au lieu de se rendre directement à Orlovopolié. Le vizir envoya au commandant de ces troupes son kiaïa pour avoir des explications. Cet officier était accompagné d'un kapedjibaschi récemment arrivé de Constantinople, ce qui donnait à cette mission une certaine importance. Il n'est guère douteux que cette pré-

que de telles excuses n'éussent été acceptables ; en conséquence, ils firent à leurs gardes de salutants et de leur tranchée, et de leur peine cet ordre avait-il été entendu retentir ces cris : « O prophète ! ne nous massacrer ! Aussitôt les prisonniers prirent leurs armes, et les habitants de Séraïévo qui étaient en complot en firent autant, et en entraîna beaucoup d'armes. Les officiers du vizir n'eurent pas le temps de monter à cheval, et s'enfuyèrent de la ville, non sans entendre siffler à leurs oreilles. La ruse les poursuivait bien, mais elle qui disposait d'une force armée de deux mille hommes, essaya de résister ; il les distribua dans la mosquée, les autres sur des toits, et que le hasard et l'imprévu leur permettaient de prendre une telle position ; mais ils du nombre ; quelques-uns se réfugièrent à se réfugier dans les caves d'où ils pointèrent quelques-uns la partie basse de la ville. Les Bosniaques attaquant isolément le vizir conservèrent la ville. Après avoir résisté trois jours, le vizir dut penser à la retraite. Les jeunes ne voulaient point se laisser échapper ; mais ceux qui avaient de l'expérience parvinrent à changer de résolution. Au lieu de la permission de sortir de

es et les Albanais appellent Scobas, vint mettre dans la balance de son ambition et de ses ressentiments. C'était, dit Ranke, un homme dans toute la vigueur de la jeunesse, et il ne manquait pas d'une culture. Il s'occupait de géographie, ce qui se rencontre rarement chez les Turcs. Son père, Kara-Mahmud, s'était illustré par sa défense des troupes du sultan, qui, malgré sa supériorité numérique, avaient reculé devant l'intrepidité du rebelle. L'âge de Moustapha ne le cédait à celui de ses ancêtres, parmi lesquels les chants populaires citent chernoïévitch, et les privilèges aristocratiques, menacés par les nouvelles formes, n'avaient pas de plus tisan.

En 1828, il avait consenti à faire une campagne contre la Grèce, mais plutôt pour montrer quelle était son influence et servir utilement son maître. Cette campagne lui fut favorable, et le brave sultan tomba dans la lutte. Dans la nuit du 12 de 1829, il tint une conduite digne, et marcha contre les Russes, désirant que le sultan ne trouvât dans des succès marqués les moyens d'écraser le parti qui conservait des janissaires. En prenant les armes, il masquait habilement ses projets ; mais il n'entra en campagne qu'avec une circonspection qui lui valut plus de la neutralité que du succès. Il laissa dans Scutari l'élite des troupes, et fit étrangler dans sa prison un de ses parents qui devait lui servir dans son pachalik. Les exécutions sommaires ne sont que trop fréquentes en Turquie ; et, comme le gouvernement ne se fait aucun scrupule de donner lui-même l'exemple, il n'y a rien d'extraordinaire à ce que ses délégués recourent, dans leur propre intérêt, aux mêmes expédients.

Après la mesure prise, il se mit en marche. Son premier soin fut d'établir dans son armée une discipline sévère. Les députés de la Serbie vinrent le complimenter à Nissa, ils le félicitèrent autour des corps de maraudeurs qui avaient payé de leur vie quelques villages dérobés. Il se porta ensuite à Iddin, ayant sous son commande-

ment une quarantaine de mille hommes qu'il se promettait bien de n'employer que pour lui-même. En effet, Diebitch passa le Balkan sans être inquiété ; les amis de Moustapha répétaient tout haut qu'ils se trouvaient placés entre deux ennemis, les Russes et la Porte, et qu'il était difficile de dire lequel de ces deux ennemis désirait le plus leur perte. Le généralissime russe obtint donc à peu de frais le surnom de Zabalkanski, et la prise d'Andrinople décida la question entre les deux empires. Le but que le vieux parti turc se proposait était atteint. On attribua la défaite des Ottomans à la réforme. Dans beaucoup d'endroits les Russes furent regardés comme des libérateurs. Dans tous les quartiers de Constantinople, on tint des assemblées tumultueuses, et ça et là on vit reparaitre le costume des janissaires.

Un exposé succinct de la campagne des Russes prouvera combien il est injuste d'attribuer les revers de leurs ennemis aux réformes de Mahmoud.

Le sultan n'avait rien négligé pour opposer à l'armée d'invasion une résistance vigoureuse. Méhémed-Yezid, qui avait succédé à Hussein-Pacha, avait été remplacé lui-même par Reschid-Pacha. Ce dernier arriva au camp de Schoumla le 8 mars. L'armée des Turcs comptait environ cent mille hommes, dont un tiers de troupes régulières. Diebitch se trouvait déjà depuis un mois à son quartier général d'Yassi. Vers le milieu d'avril, les Russes se formèrent en deux colonnes et passèrent le Danube à Hersova et à Kalarasch. Le 5 mai un corps d'armée cerna Silistrie, et força quelques troupes turques à se renfermer dans la place. Le même jour le général Roth attaqua le grand vizir, qui commandait des forces quadruples, et le mit dans une déroute complète. Parmi les blessés se trouvait Ali-Pacha. Par cette victoire, les Russes étaient maîtres de la position de Devno.

Le 17 juin, Silistrie, après une défense de six semaines et vingt-sept jours de tranchée ouverte, se rendit au général Krassovski. Tandis que le grand vizir essayait de reprendre Provadi, Diebitch se porta rapidement sur Yéni-Bazar, où le général Roth l'appuyait tout en observant l'ennemi. Le combat

de Yéni-Bazar fut tout à l'avantage des Russes, celui de Kouleftcha coûta plus cher aux vainqueurs; mais il décida du sort de la campagne (29 mai). Il paraît que l'action avait été longtemps douteuse, et que, sans un corps de réserve qui fit pencher l'avantage en faveur des Russes, la victoire eût été au moins incertaine. Le passage des Balkans pouvait s'effectuer sans danger depuis que les Russes étaient maîtres de Silistrie. Pendant que l'attention du vizir se portait sur Schoumla, des corps russes quittaient l'armée d'observation à la faveur de la nuit, et s'écoulaient silencieusement sur la route de Kamtchik. Le passage du fleuve de ce nom s'effectua malgré la résistance des Turcs : Rudiger pénétra dans Aïdos, et poursuivit l'ennemi dans la direction de Karnabat. Dans le même temps Roth s'emparait de Bourgas; et bientôt les passages du Balkan furent successivement occupés. Il y eut encore une affaire assez chaude près de Slivno, qui fut emportée d'assaut, et Diebitch fit son entrée à Andrinople dans les derniers jours d'août. L'armée turque n'avait pas été plus heureuse en Asie, où Paskévitch s'était emparé d'Erzroum. Ces avantages des Russes compensèrent leurs sacrifices, qui furent considérables. Selon le rapport du lieutenant-colonel Cherney, dans la première campagne qui eut pour résultat la prise de Varna et la levée du siège de Silistrie, des milliers de Russes périrent de la peste, et ils perdirent trente mille

habilement à cause des ablutions prescrites que leur religion leur faisait faire. Les Russes souffraient aussi beaucoup du manque de vivres, ou plutôt des privations habituelles de leur existence.

A Bucharest, en décembre, le médecin en chef avouait la perte de douze mille Russes morts de la peste. A Varna les officiers russes calculaient leurs pertes à dix mille hommes. En Silistrie la mortalité était effrayante. A Andrinople six mille malades moururent dans l'espace de trois jours. La perte totale des Russes dans ces campagnes fut de cent quarante mille hommes et de cinquante mille chevaux.

Le traité d'Andrinople était le dernier mot de la politique russe vis-à-vis de la Turquie; les circonstances actuelles permettent d'en apprécier la portée. En suivant attentivement la chaîne des articles, on peut se convaincre que la guerre contre la Russie révélait un système arrêté dont le résultat définitif était la ruine de l'empire ottoman, et que la modération des propositions ultérieures n'était que l'apparence de l'équité.

Article II. « Sa Majesté l'empereur des Russes, le grand padischah de toutes les Russies, la Sublime Porte la principauté de Valachie avec toutes les frontières, avait au commencement de la guerre laquelle le présent traité a mis fin. Sa Majesté impériale rend aussi le



rière suivra le cours du Dan à l'embouchure de Saint-Georges de telle sorte que, laissant les îles formées par les divers fleuves en possession de la rive droite restera, comme en possession de la Porte. Cependant il est convenu que la rive droite restera inhabitée depuis le bras de Saint-Georges jusqu'à celui de Soulina, à une distance de dix heures du fleuve, et qu'au-delà n'y sera formé, non sur les îles qui resteront au nord de la Russie; et à l'exception des îles qui pourront y être établies, ne sera permis d'y faire aucun établissement. Les bâtiments des deux puissances auront le droit de parcourir le Danube dans les deux sens; et ceux qui porteront le pavillon ottoman auront libre entrée aux embouchures de Kili et de Kouban de Saint-Georges restant aux navires de guerre et bâtiments marchands des deux puissances. Mais les navires de guerre ne pourront remonter le Danube au-delà du point où il se jette dans le Pruth. »

Les dispositions mettaient à la disposition des Russes le cours du Danube, en échec les intérêts commerciaux de l'Autriche, et en assurant par là le ravitaillement des armées maritimes.

V. « La Géorgie, l'Imérétie, la Gourie et plusieurs autres provinces du Caucase ayant été depuis plusieurs années réunies à perpétuité à la Russie, et cet empire ayant acquis le droit de Tourkmantchaï les khans du Kharan et de Nakhitchévan, les parties contractantes ont reconnu la nécessité d'établir entre leurs territoires, le long de cette ligne, une barrière tracée pour prévenir toute invasion ultérieure. Elles ont pris en considération les inconvénients de s'opposer aux communications que les tribus voisines ont eu jusqu'à ce jour et qui ont si souvent compromis les relations d'amitié et d'intelligence entre les deux empires; en conséquence, il a été convenu de désigner désormais comme formant

la frontière entre les territoires de la cour impériale de Russie et ceux de la Sublime Porte en Asie la ligne qui, suivant la limite actuelle de la Gourie, depuis la mer Noire, remonte jusqu'au bord de l'Imérétie; et de là en ligne droite jusqu'au point où les frontières des pachaliks d'Akhaltzikh et de Kars rencontrent celle de la Géorgie, laissant de cette manière au nord et en dedans de cette ligne la ville d'Akhaltzikh et le fort de Khalinanik à une distance moindre que de deux heures. Tous les pays situés au nord et à l'ouest de cette ligne de démarcation, sur les pachaliks de Kars et de Trébisonde, ainsi que la majeure partie du pachalik d'Akhaltzikh, resteront à perpétuité sous la domination de la Sublime Porte, tandis que ceux qui sont situés au nord et à l'est de la ligne mentionnée ci-dessus, vers la Géorgie, l'Imérétie et la Gourie, ainsi que le littoral de la mer Noire, depuis l'embouchure du Kouban jusqu'au port Saint-Nicolas inclusivement, seront sous la domination de l'empire de Russie. En conséquence, la cour impériale de Russie abandonne et rend à la Sublime Porte le reste du pachalik d'Akhaltzikh, la ville et le pachalik de Kars, la ville et le pachalik de Bajazet, la ville et le pachalik d'Erzeroum, ainsi que les places occupées par les troupes russes qui peuvent être en dehors de la ligne indiquée. »

Les stipulations contenues dans cet article tendent non-seulement à faciliter la soumission des peuplades du Caucase en les isolant de tous côtés, mais encore à empêcher la Turquie d'Asie de secourir une armée turque destinée à couvrir Constantinople.

Article V. « Les principautés de Moldavie et de Valachie s'étant placées, par une capitulation, sous la suzeraineté de la Sublime Porte, elles conserveront tous les privilèges et immunités qui leur auront été accordés, soit par les traités conclus entre les deux cours impériales, soit par les hatti-chérifs promulgués à diverses époques. Elles jouiront du libre exercice de leur religion, d'une parfaite sécurité, d'une administration nationale et indépendante et d'une entière liberté de commerce. »

L'article VI est relatif aux clauses

stipulées dans la convention séparée qui regarde spécialement la Serbie.

Dans l'article VII, qui concerne les droits et privilèges commerciaux, on remarque les paragraphes suivants : « les sujets, bâtiments et marchandises russes seront garantis contre toute violence et vexation. Les sujets russes seront sous la juridiction exclusive des ministres et consuls de la Russie. Les bâtiments russes ne seront assujettis à aucune visite de la part des autorités ottomanes, ni en mer ni dans aucun des ports ou rades des possessions de la Sublime Porte. Toutes les marchandises ou denrées appartenant à un sujet russe, après avoir payé les droits de douane fixés par les tarifs, seront librement transportées, déposées à terre dans les magasins du propriétaire ou de son consignataire, ou transportées à bord de bâtiments de toute autre nation quelconque, sans que les sujets russes soient tenus d'en donner avis aux autorités locales et encore moins de demander leur autorisation. Les grains de provenance russe jouiront des mêmes privilèges; la Sublime Porte s'engage, en outre, à veiller soigneusement à ce que le commerce et la navigation de la mer Noire soient dégagés de toute entrave. Elle reconnaît et déclare le canal de Constantinople et le détroit des Dardanelles librement ouverts aux bâtiments russes sous pavillon marchand, pour la sortie comme pour le retour. Le passage du détroit des Dardanelles et du canal de Constanti-

un million et demi de ducats (en dix-sept millions six cent mille fr

L'article IX est relatif à l'indemnité pour les frais de la guerre; elle est fixée dans l'acte additionnel à dix millions de ducats de Hollande, indépendamment du territoire asiatique dont la cession est stipulée dans l'article IV.

Article X. « La Sublime Porte, confirmant son adhésion entière aux dispositions du traité (sur les affaires de Grèce) conclu à Londres le 24 juillet 1827) entre la Russie, la Grande-Bretagne et la France, adhère également à l'acte du 10 (24) mars 1829, d'un consentement mutuel en vertu des mêmes puissances sur les bases du traité, et contenant les mesures définitives relatives à son exécution définitive.

Article XIII. « Les hautes puissances contractantes accordent un pardon général et une amnistie pleine et entière à ceux de leurs sujets qui, pendant la guerre, auront pris part aux opérations militaires, ou manifesté, soit par leur conduite, soit par leurs opinions, un attachement à l'une ou à l'autre des parties. En conséquence, aucun individu ne sera inquiété ni persécuté, soit dans sa personne, soit dans sa propriété, pour sa conduite passée ou future; chacun d'eux, recouvrant les propriétés qu'il possédait antérieurement, jouira paisiblement sous la protection des lois, et sera libre d'en disposer dans l'espace de dix-huit mois, de se transporter avec sa famille

iraient qui seront consentis de d'autre.

À la stipulation contenue dans le traité concernant les principautés de Valachie et de Bulgarie et en vertu duquel les villes turques situées sur la rive gauche du Danube, Tournovo, Vratsa, Braillof, etc., devaient être restituées à la Valachie, et les fortifications qui ont ci-devant existé sur cette rive n'ont jamais été rétablies, il a été décidé que le Giourgévo serait remis aux Russes et que les fortifications en seraient rasées.

Il convint également que l'évacuation des provinces d'Asie qui devaient être restituées à la Porte, aurait lieu conformément à une convention particulière que le général comte Paskévitch avait conclue pour conclure avec les représentants de la Porte dans ces provinces.

On trouve dans les négociations de la Porte avec l'Orient une tendance très-sensible à isoler par des conventions particulières certains points d'une importance politique, afin d'exercer ces matières l'influence des puissances étrangères et de l'annuler à la discrétion de la Porte pour s'arroger une prépondérance, dans un temps donné, de dévotion et d'oppression. La Porte ne peut ainsi dire à la discrétion de la Russie, dont les représentations s'arrogent le besoin de griefs malheureux et fréquents. Si la Turquie rétrograde vers le passé, elle se ruine elle-même ; et la haine des Ottomans pour le nom chrétien jette de nouvelles complications dans les rapports entre le Empire et les populations du Danube. Elle travaille résolument à une réforme radicale, la Russie et l'Autriche s'y opposent, et les provinces où vit l'esprit des janissaires la laissent ouverte à une invasion qu'elles empêchent comme une diversion favorable à leurs intérêts. L'état de ses finances ne permet pas à la Turquie de renouer les engagements des traités ; elle se voit en outre obligée de faire une concession qui enhardissent les Russes à exiger davantage. L'empereur Nicolas pouvait donc dire que son Empire ottoman touchait à une période

d'agonie et qu'il était temps de s'occuper sérieusement de son héritage. Comme les intérêts de la civilisation européenne étaient vitalement menacés, bien moins parce que la Turquie eût été reléguée dans le fond de l'Asie que par l'immense accroissement de la puissance russe, la France et l'Angleterre ont eu recours à la guerre, seul remède que comportât la gravité de la situation.

Au milieu de ses revers, Mahmoud n'abandonnait pas ses projets de réforme ; quoique forcé à une paix désavantageuse, il couvrit Constantinople de supplices, et il mettait même le vieux parti turc dans la nécessité de faire au moins quelques démonstrations nationales. C'est ainsi que Moustapha lui-même, après avoir déclaré qu'il ne servirait le sultan qu'avec les armes et le de costume ses ancêtres, s'avance jusqu'à Philippopolis, où il fut attaqué et battu par le général Geismar. On croit que le pacha en fit trop peu pour vaincre, mais assez pour échapper au reproche d'une trahison formelle.

Moustapha ne quitta Philippopolis qu'après avoir épuisé les ressources de la province ; le sultan dut acheter son départ ; et il s'éloigna avec l'espoir que l'appui des Bosniaques lui permettrait bientôt de ruiner d'un même coup et Mahmoud et la réforme.

CHAPITRE VIII.

ANARCHIE DANS LA BOSNIE.

Plus les chefs s'applaudissaient de voir l'autorité de la Porte impuissante à les contenir, plus le désordre faisait des progrès. Toutes les haines privées, toutes les ambitions se donnaient libre carrière. Le fait suivant pourra donner une idée de l'anarchie qui régnait alors dans les provinces, où se trouvait le foyer de la résistance. Nous suivrons le récit de Ranke.

Ali pacha, vidaïtch de Svornik, fut nommé en 1829 pacha de Srebrnitsa ; il se disposait à rentrer dans la forteresse, lorsqu'il la trouva occupée par un certain Mémisch, aga du voisinage, qui avait jugé convenable d'en prendre possession. Ce chef s'était ménagé un parti parmi les musulmans et avait également armé les chrétiens. Tous les efforts de

Vidaïtch pour le chasser furent inutiles; il fut obligé de retourner à Svornik. En approchant de cette dernière ville, il fut tout étonné d'en trouver les grilles fermées. Durant son absence, un de ses parents, Mahmoud pacha, qui était l'ami de Mémisch, s'était installé dans le pachalik. Ali eut recours à la force : heureusement pour lui, il avait de nombreux partisans; mais il lui fallut reconquérir ses fonctions; et l'on se battit longtemps dans les places de la ville et dans les rues voisines de la forteresse. Peut-être la victoire lui serait-elle restée si son rival n'eût eu un allié puissant dans la personne de Hussein, capitaine de Gradatchatz. Ali était trop faible contre Mahmoud et Hussein; après avoir lutté quelque temps, il se vit assiégé dans une maison, où il essaya de résister. Il avait avec lui ce qu'il aimait le plus au monde, son fils, âgé d'environ trois ans et son cheval arabe. L'étage supérieur de la maison où il tenait encore s'écroula sous le feu des assiégeants. Sa grandeur d'âme ne l'abandonna pas dans cette situation critique; il mit son jeune enfant entre les mains d'un soldat, auquel il recommanda d'aller le porter à Mahmoud, son mortel ennemi, pour qu'il prit à son égard telle décision qu'il jugerait convenable, et il se rendit lui-même à Hussein.

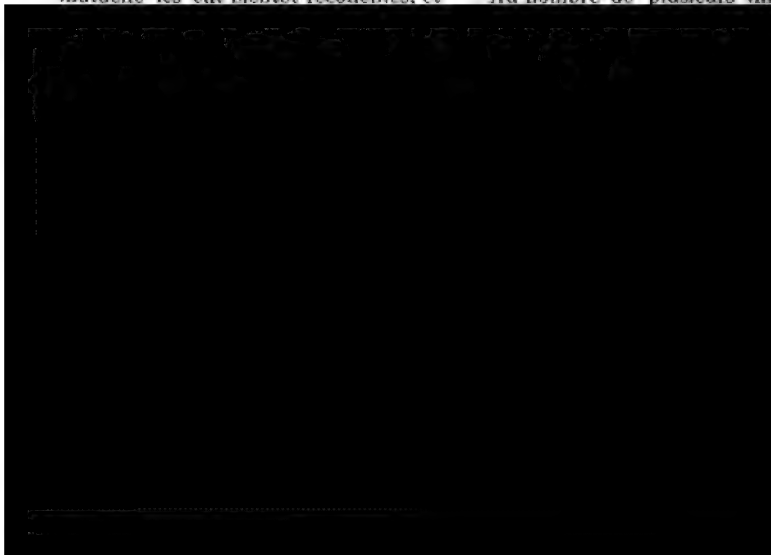
Mahmoud éleva le fils d'Ali comme s'il eût été le sien; quant à Hussein, il emmena Ali à Gradatchatz. Une estime mutuelle les eut bientôt réconciliés, et

sans avoir regagné au rang ni aux grades. Son fils l'égalait en désintéressement, le surpassa en courage et en bravoure. On l'appelait le dragon de Bosnie (ou Bosna), et il signait lui-même ses lettres de ce surnom populaire. Les Bosniaques tenaient leurs regards sur Hussein; on espérait que, chef si vaillant, les droits et privilèges de la province recevraient nouvelle consécration.

Le sultan n'avait pas renoncé à ses projets. A peine les Russes eurent-ils quitté le territoire turc qu'il adopta des mesures les plus sévères contre les partisans du vieux système. Quoiqu'il n'eût pas été porté à l'indulgence par conviction et par caractère, la haine de ses ennemis aurait fait une nécessité. Depuis la défaite, on affectait de le mépriser; on attribuait les revers de l'empire à son indolence; on se donnait pour son don de ce qui avait fait jadis sa gloire et sa force; on allait même jusqu'à dire que tant qu'il serait sur le trône, l'empire ne pouvait avoir de tout bon musulman et ne pouvait résister et de le combattre.

Dans l'été de 1830, Mahmoud se proposait de prévenir ses ennemis. Il réussit à défaire de quelques meneurs et ordonna au vizir de Travnik d'aller avec vigueur dans la Bosnie. Ce fut lui-même, conformément à ses instructions, qui revêtit l'uniforme qu'on lui avait donné à Constantinople; ce fut le signal de la rébellion.

Au nombre de plusieurs mil-



izir sanctionnerait en quelque ur rébellion. Mais le vizir trouva en de leur échapper pendant la ion du ramadan, et retourna à tinople par le territoire autri-
 Quoi qu'il en soit, lorsque la so- religieuse fut passée, les chefs blèrent à Séraïévo. Précisément époque Moustapha-Pacha parut e de quarante mille hommes; monde s'attendait à le voir en- vainqueur à Constantinople. Les ues résolurent de s'associer à la de Moustapha, et se mirent en ne au nombre de vingt-cinq mbattants. Le vieux parti turc ut sûr du triomphe; à Belgrade onstrations allèrent jusqu'à l'en- me. A Nissa on proclama de i les droits des janissaires; tout de s'attendait à une révolution e; mais, comme si en Orient tout x révoltes devait différer de la ordinaire des choses en Europe, ivements, au lieu de tendre au , n'avaient pour but que le ré- ment d'un passé dont tous les de l'empire étaient fatalement le sorte que le peuple allait volon- nt au-devant du joug de l'aristo- ur échapper à une autorité uni- du moins aurait mis l'égalité à l'obéissance. Au printemps de 1831, les troupes de Moustapha-ncèrent jusque vers Kara Teisia, s avoir commis mille actes de , elles s'emparèrent de Sophie.

CHAPITRE IX.

LE HABILE DU GRAND VIZIR.

uart, qui a eu quelques conver- avec le grand vizir, rapporte que nouvelle réforme le sultan se it de détruire une fois pour es partisans du vieux système, uiller de leur autorité tous ceux is les noms de pachas, beys et ims, gouvernaient réellement , et de mettre à leur place des soldés et par conséquent dans adance; il voulait aussi que les fussent perçus par des trésoriers r qui les verseraient sans inter- es entre les mains des autorités Ce plan, fort sage au point de

vue de l'ordre administratif, devait faire bien des mécontents et rencontrer de fortes résistances.

Les Bosniaques ne tardèrent pas à s'apercevoir que, si le sultan tenait à in- troduire des nouveautés, il ne renon- çait pas à la ruse, moyen que ses pré- décesseurs avaient rarement négligé. Le grand vizir parvint à gagner quelques- uns des chefs qui servaient dans l'armée de Moustapha; il savait que les Alba- nais ne se piquent pas de fidélité, et que leur orgueil s'irrite facilement contre quiconque les commande; ses promesses eurent le même effet sur ceux que leur intérêt seul avait entraînés à la révolte; de sorte que, lorsque l'action s'engagea sur les hauteurs de Prilip, la plus grande partie de l'armée du pacha passa du côté du grand vizir. Moustapha es- saya de résister; mais, surpris dans une position désavantageuse, il fut obligé de se retirer sur Scutari. Couvert par sa forteresse et au centre de ses ressources, il pouvait encore être formidable, tandis que les Bosniaques faisaient une puis- sante diversion. Le prince de Serbie essaya de détourner ces derniers de leur entreprise; il leur promettait de les faire rentrer en grâce auprès du sultan, et joignait à ses conseils quelques menaces. Hussein fit au manifeste de Milosch la réponse suivante : « Occupe-toi de ce qui te regarde; la pitance que tu as de- vant toi est déjà réduite : quant à moi, j'ai retourné mon assiette. Je n'ai rien à démêler avec un sultan dont la faveur dépend de ton intercession. Je suis tout prêt à me rencontrer avec toi, quels que soient le temps et le lieu. La lame de mon épée était tranchante que la tienne n'était pas encore forgée. » L'armée de Bosnie s'avança vers les montagnes, et Milosch lui laissa le passage libre.

Avant même de quitter leurs provinces, les Bosniaques avaient appris l'échec de Moustapha; et ils l'attribuèrent à la perfidie des Albanais; mais comme ils étaient sûrs d'eux-mêmes, ils marchè- rent en avant avec résolution. Cepen- dant ils n'ignoraient pas que leur en- treprise était difficile; et cette fermeté de volonté, indépendante de toute illu- sion, honore plus leur caractère que ne l'eût fait une présomption aveugle qu'on trouve presque toujours chez les peupla-

des barbares. Pendant leur marche les guerriers chantaient : « Nous marchons, frères, vers les plaines de Kossovo, où nos ancêtres ont perdu leur renom et leur foi ; peut-être, nous aussi, perdrons-nous notre renom et notre foi ; mais il se peut que nous conservions intacts l'un et l'autre, et que nous retournions vainqueurs en Bosnie. »

Ils s'emparèrent sans difficulté de Kossovo, et partout on les reçut comme des libérateurs ; ce fut seulement à Ipek que les Albanais et les troupes du grand vizir essayèrent de les arrêter. Ali-Pacha-Vidaitch, qui était devenu le fidèle frère d'armes de Hussein, s'empara d'Ipek ; le grand vizir envoya contre lui un corps qui fut complètement battu. Les Albanais désertèrent, et passèrent à l'ennemi. Si l'armée victorieuse avait marché sur Scutari, elle aurait probablement forcé le grand vizir à lever le siège de cette place, et la fortune du sultan pouvait être sérieusement compromise. C'était ce qu'appréhendait surtout le grand vizir, qui mit en œuvre toute son habileté pour engager les Bosniaques à rétrograder. Dans ce but, il leur fit demander par un ambassadeur quels étaient leurs griefs.

Les Bosniaques exigeaient trois concessions : la première, c'était le maintien de l'ancien état de choses dans leur province, sans qu'il pût y être introduit aucune espèce de réformes ; la seconde, que le vizir serait dorénavant choisi parmi les chefs du pays, afin que leur

fiancé à la parole du négociateur, tèrent de retourner sur leurs pas ; le sultan fut en grande partie l'œuvre du grand vizir ; non-seulement les Bosniaques venaient apporter aux chefs les fruits de la négociation, mais ils étaient d'une correspondance particulière avec ceux d'entre eux qui jouissaient d'une influence et dont l'orgueil avait été flatté qu'on les consultât. Les factions rivales eurent bientôt sen- timent de la corde parmi des gens qui s'étaient si unis dans le péril. En s'adressant au capétan Tusla, le vizir avait ment insinué qu'après tout il n'était qu'un raissai ; juste que les Bosniaques un commandant choisi par eux les hommes remarquables de la Bosnie, mais qu'une si haute dignité ne convenait ni à l'âge ni à l'importance de Hussein, et que dans son orgueil mérité d'un guerrier consommé Tusla, l'en rendait plus digne que tout autre. Le vieux chef donna dans le piège ; il quitta immédiatement le camp et se rendit à Scutari. Vidaitch vit bien que la désunion était tout compromise ; il voulait à la poursuite de Tusla pour le réintégrer dans son poste ; mais Hussein l'en empêcha. Emporté par son orgueil, il se contenta de vouloir bien lui accorder.

Cet orage passé, le grand vizir tourna contre Moustapha ; il se livra dans cette lutte, devenu plus agile, ses moyens ordinaires, la ruse ; enfin il parvint à le réintégrer dans son poste. Le pacha de Scutari fit sa soumission.

int camper à Vutchitern, d'où il surveillait l'Albanie, la Serbie, le Monténégro et tous les mouvements turcs. Cependant Hussein, nommé vizir, avait établi sa résidence à Travnik. Comme les vizirs de l'empire avaient nommé son Kiaïa, son lieutenant et les autres fonctionnaires de la cour de ces ministres. Cette nomination était satisfaisante; avec les guerriers des temps primitifs, nommait lui-même l'élite des héros de Bosnie. Cette élévation devait à une insurrection d'un républicain, excita la jalousie des chefs, et la discorde se mit entre eux. Ali-Aga de Stolatz, qui jouissait d'un grand crédit, avait toujours été le parti du sultan. C'étaient les ennemis de l'insurrection. Ils avaient délivré des ennemis de la connaissance il leur avait prêté les armes dont ils s'étaient servis. Le vizir qui avait été fait prisonnier par les Bosniaques en 1831 s'était réfugié chez Ali-Aga avant de passer en exil. Plus d'une fois les autres avaient attaqué, mais dans son fort de Stolatz, un des plus forts de Bosnie, et, défendu en outre par des troupes, qui étaient d'une bravoure et d'une fidélité à toute épreuve, il avait repoussé tous les efforts de ses ennemis. L'insurrection des Bosniaques fut donc repoussée prudemment à l'écart.

On rapporte plus haut commandant Vidaitch s'était maintenu à Travnik, grâce à l'assistance de Hussein. Quoique reconnaissant de ce service, il voyait avec inquiétude Ali-Aga, rival, lié d'intérêts avec Hussein, qui avait promis de se rendre à Kossovo; mais on l'avait empêché.

Ali-Aga, de Petch, était en réserve contre le sultan; il se tenait à l'écart.

Hussein et ne voulait rien avoir à voir avec lui. Quant à Tusla, il aspirait à la dignité de vizir. Les chefs, sans être unis positivement, l'ambition ou par des répugnances personnelles, cédaient à des passions qui prenaient leur source dans des croyances religieuses; or, ces passions sont, dans une certaine mesure, favorables à la transmission légitime du pouvoir. Et en effet il

est rare de voir éclater en Orient une révolte dont le code du prophète n'ait fourni le motif ou le prétexte. Les agas de Séraïévo ne doutaient point que les concessions obtenues à Kossovo ne fussent prochainement ratifiées; mais comme le temps n'amenait aucune solution à cet égard et que le firman attendu n'arrivait point, ils commencèrent à concevoir des inquiétudes. Quoique fermement décidés à ne point se dessaisir de leurs anciens privilèges, ils commencèrent à envisager avec crainte les suites d'une insurrection si longtemps prolongée contre le souverain légitime et l'exercice d'un pouvoir qui n'émanait pas du chef de l'empire.

Le grand vizir suivait avec une satisfaction secrète les progrès de ces scrupules, et fomentait sourdement les dissentiments qui en naissaient. Il ne se considérait aucunement comme lié par ses engagements, et en voyant le désaccord qui régnait entre les capétiens, les beys et les agas, dont l'union aurait offert une force invincible s'ils eussent maintenu au pouvoir celui qu'eux-mêmes y avaient porté, il n'hésita pas à frapper un grand coup, et nomma un autre vizir, Kara Mahmoud, qui vint prendre possession de sa charge à la tête de trente mille hommes, dont dix-huit mille Albanais et douze mille soldats réguliers.

La position de Hussein n'était plus la même; quoiqu'il eût encore de nombreux partisans, il manquait désormais de ce qui avait fait sa force dans le commencement de l'insurrection, de cette confiance générale qui mettait à sa disposition toutes les ressources et tous les dévouements des rebelles. Il n'était plus sur son territoire; là, dans une guerre de surprises et de détails, il aurait pu tenir en respect une armée nombreuse, la forcer à rétrograder ou à n'accepter le combat que dans une position désavantageuse. Il avait tout lieu de craindre que, s'il s'éloignait, il serait attaqué sur ses derrières. Quoique naturellement généreux, il s'était vu dans la nécessité de faire exécuter quelques agas à Séraïévo. Il put comprendre alors par sa propre expérience que les moyens qui font conquérir le pouvoir suffisent rarement pour le conserver. Cependant il

ne montra ni faiblesse ni hésitation ; il fit marcher à l'ennemi l'élite de ses troupes, ne conservant autour de sa personne que les chefs dont la fidélité était douteuse.

La petite armée sur laquelle comptait Hussein n'était que de huit cents hommes ; elle marcha sur Kossovo sous le commandement d'Alaibey Todrovitch, et mit le siège devant la ville de Baniska. Là, attaquée par quinze mille hommes, elle fut presque entièrement détruite après une courageuse résistance ; ceux qui survécurent à cette défaite furent envoyés à Constantinople.

Le musselim de Pryépolié, Hadji-Mui-Aga, qui avait anciennement exercé le commerce et qui était devenu un des chefs les plus braves et les plus dévoués à Hussein, occupait un pont sur la Lim avec un corps assez considérable et quelques pièces de canon : de même qu'Alaibey, il dut céder à des forces bien supérieures. Les Turcs, après s'être emparés de sa personne, le firent monter sur un âne, la face tournée du côté de la queue, et le forcèrent à traverser ainsi la ville dont il avait été gouverneur. Indigné de cette humiliation, il s'écriait : « Il n'y a donc pas ici un Turc dont la balle me délivrera de tant d'ignominie ! »

Kara Mahmoud s'avança à travers les montagnes et dans la direction de Séraïévo sans rencontrer d'opposition. Hussein ne resta pas inactif ; craignant de s'éloigner de la ville de plus de cinq

Mahmoud entra vainqueur place.

Hussein l'attaqua une fois sous les murs mêmes de Séraïévo ; il déploya une valeur extraordinaire. Pacha-Vidaïtch, toujours fidèle à son ami, eut huit blessures sous lui dans l'action ; mais sa rage ne fut point secondée, le nombre ne voulut prendre part à la lutte et se contenta de l'issue. Cependant Kara-Mahmoud triompha ; il y eut un moment où il paraissait en retraite, lorsque Ali-Aga de la tête de ses raïahs d'Herzégovine prit les Bosniaques en flanc et les en pleine déroute.

Toute résistance était impossible. Les capétans et les serbes ne firent rien de plus pressé que de se retirer chez eux, espérant que, dans leurs châteaux, ils pourraient tenir du vizir des conditions désavantageuses ; quant au Séraïévo, leur salut dépendait de la soumission immédiate. Hussein n'eut pas le choix des moyens ; à la frontière autrichienne, accourut Pacha-Vidaïtch, du mollah de Krupa, capétan, et d'un viron deux cents fidèles.

Maître de Séraïévo, Kara Mahmoud fit observer par ses troupes une discipline sévère ; les atrocités qui s'étaient passées auparavant ne se répagnent que trop souvent de nouvelles exactions furent prévenues par

puis longtemps héréditaires, les à des musselims, créa-veau pouvoir. Il n'y eut pu'en faveur d'Ali-Aga, de ut nommé pacha d'Hertzé-

et la Bosnie étaient sou- le Monténégro protestait les exigences du nouveau us avons vu avec quelle montagnards luttèrent con- as de Scutari; Reschid ne eureux dans les expéditions s lieutenants pour les ré- urcs s'apprêtaient à péné- grandes forces sur leur ter- que le grand vizir reçut archer contre Ibrahim-Pa-

asser en Asie, Reschid vou- la Bosnie des dangers çaient les réfugiés qui s'é- sur le territoire autrichien. ation, les habitants de Sé- ont révoltés de nouveau et jué Kara-Mahmoud à Go- entative n'ayant pas eu de izir avait redoublé de ri- tait à craindre qu'en l'ab- chid les exilés eussent plus e réussite.

urner ce danger, il invita épart pour l'Asie tous les ntrer en Bosnie; le prince servit d'intermédiaire. On ait sécurité pour leur per- s propriétés, en tant qu'il ce qu'ils possédaient alors autres valeurs; toutes les npire leur étaient ouvertes, de la Bosnie. Malgré l'a- usulmans pour leur terre grand nombre accepta ces quelques-uns même des plus passèrent la frontière. ptés de l'amnistie Hussein, les hommes attachés à sa ce qu'on attendait le firman dait spécialement. Enfin ce a à Semlin. Hussein, qui Essek avec le rang de vizir, fût sous une surveillance me, fut envoyé par le gou- utrichien à Semlin pour y naissance des volontés du

Entouré d'une centaine de cavaliers et de ses fidèles, il entra dans cette ville avec une pompe orientale (1832). Il montait un magnifique cheval arabe couvert d'une housse richement brodée d'or et d'argent, et tenant en main une ombrelle. Lorsqu'il descendit de cheval, Ali-Vidaïtch et Krupa, capétan, qui l'avaient toujours traité en vizir, marchaient l'un à sa droite, l'autre à sa gauche pour le soutenir; ce fut dans cet appareil qu'il comparut devant le commandant autrichien pour entendre la lecture du firman. On leur promettait la vie sauve; mais il leur était enjoint de partir immédiatement pour Constantinople, où ils apprendraient leur destination ultérieure. Les compagnons de Hussein furent moins découragés que lui-même.

Ali, qui autrefois avait servi avec distinction le sultan, ne désespéra point de mériter de nouveau sa faveur. Hussein était dans une situation bien différente. Le gouvernement autrichien lui interdisait de séjourner sur la frontière; il lui laissait le choix de Comorn, dans l'île de Schütt, ou de retourner en Turquie; et il lui donnait vingt-quatre heures pour se décider. Hussein regrettait vivement d'avoir abandonné la Bosnie, où du moins il aurait pu tomber glorieusement sur un champ de bataille. Enfin il prit sa résolution et se rendit à Belgrade.

Depuis ce moment la Bosnie, sévèrement tenue, n'a point remué. L'administration a traité les chrétiens avec moins d'injustice; mais si les mesures arbitraires sont devenues plus rares, d'un autre côté les impôts ont augmenté dans une forte proportion, et ils pèsent lourdement sur les classes commerçantes.

Le gouvernement laisse dans le pays environ dix mille hommes de troupes régulières qui font l'exercice à l'euro-péenne en face des mosquées, au grand regret des partisans de l'ancien ordre de choses, qui s'obstinent à attribuer aux réformes tous les revers de l'empire, sans en excepter les épidémies, les disettes et les tremblements de terre.

Quant aux capétans réfugiés, un grand nombre est rentré dans le pays; l'élément aristocratique avait jeté des racines tellement profondes que souvent

ils ont été nommés musselims dans leurs anciens districts. Ali-Pacha-Vidaïtch a obtenu le pardon qu'il espérait, et il est retourné en Bosnie. Quant à Hussein, à l'époque où les renseignements que nous abrégeons en les traduisant ont été écrits, on ignorait ce qu'il était devenu.

CHAPITRE X.

ÉTAT DE LA BOSNIE DEPUIS LA RÉFORME (D'APRÈS NEUGEBAUR (1).

En Bosnie, les mahométans de cette province parlent tous le slave, et peu d'entre eux comprennent le turc. On ne fait guère usage de cette dernière langue qu'à Travnick, où résident le mouschir et ses employés, et parce que la garnison est généralement composée de soldats tirés de l'Asie Mineure. Ces Turcs sont bien vus de la population chrétienne; comme le sultan, ils veulent le bien, et ils savent que l'on peut compter sur la docilité des raïahs quand on n'exige pas d'eux des choses injustes. Cependant les intentions bienveillantes de Hadgi-Pacha ont échoué devant les intrigues de l'aristocratie slave, qui avait acheté son rappel. C'est la marche qu'elle suit toutes les fois qu'un pacha ami de l'ordre lui porte ombrage et menace ses privilèges.

Quand la religion des sujets turcs n'est ni le sujet ni le prétexte d'une résistance politique, le gouvernement se montre d'une grande tolérance : nous

pied d'un arbre. Là les prêtres ont les vases sacrés, et les fidèles se prosternent à la turque autour de l'autel. Les moines franciscains ont trois monastères à Soudenska, à Phoinitza et à Kicevo. Ce sont eux qui desservent les paroisses de la province; et ils jouissent d'une indépendance qui s'est toujours maintenue. Ce qui avait motivé la sévérité de leur habillement ordinaire n'est plus aujourd'hui aucunement leur profession; ils portent les vêtements du pays, et ne portent point la barbe; mais pendant les fêtes ils ont le froc. Depuis une trentaine d'années, on leur a permis de construire des chapelles dans le logement des paroisses. La population chrétienne elle-même leur témoigne une grande considération. Souvent, vers la fin de l'été, on leur offre les produits de la récolte, et on les paye pour dire des messes pour obtenir la guérison des malades, soit pour chasser le démon du mal, soit pour soulager un malade turc, qu'un malin esprit chrétien posséderait. Lorsque l'iman ne peut pas pour soulager un malade turc, qu'un malin esprit chrétien posséderait, cause; et que, dans un tel cas, les moines franciscains ont seuls le pouvoir de guérir. Un certain L. Anton, un moine franciscain, a acquis une grande célébrité par son genre d'exorcisme. Il demeure à Oraschi, près de Travnik, et l'on va de très-loin pour le consulter. L'intercession de ses prières est si efficace, même on le fit venir à Séraïé, où le gouvernement avait besoin de ses services. Le moine entonna les litanies.



religieux leurs souvenirs n'ont beaucoup mieux que les peuplades occidentales, qui apprennent trop pour bien savoir celles qui les

des trois cloîtres que nous nommés plus haut compte entre moines; de chaque église au moins cent paroisses, de plus de quatre cents franciscains leur saint ministère sans être nullement inquié-

re de Sudiska était autrefois des rois de Bosnie; son nom est *soud*, qui en slave signifie Ce sont les franciscains qui sont subordonnés en religion; ils remplissent plutôt l'office de paix, et ils s'efforcent de se parties, pour échapper à la officielle des cadis. L'endroit holiques se trouvent en plus nombre est Dolatz, village qui l'aravnik; on y compte trois ons.

ie est de toutes les provinces lle où la civilisation a fait le progrès. La nouvelle organisation, a beaucoup de peine à suivre. En vertu de cette organisation chaque province a son gouverneur, des appointements d'environ mille florins; tous les autres sont également nommés et l'État. Le muschir ou gouverneur est jusqu'à présent fermier des finances; il payait au trésor une somme pour les impôts, et lui appartenait. Si quelqu'un s'opposait que lui, il prenait la place de. Ces fonctionnaires n'exercent ainsi dire qu'en passant; ils emmènent avec eux leurs ou les employés subalternes serviteurs du muschir, et ne que de lui seul. Un des derriers de Bosnie payait tant pour les impôts directs dix ses ou quatre cent mille florins. Les douanes rapportaient mille bourses au gouverneur; il payait sur ces fonds les dépenses entretenues dans la province; était envoyé à Constanti-

Jusqu'ici les impôts des Bosniaques étaient : 1° La taxe sur les fortunes, les professions et le bétail. Elle porte sur les Turcs et sur les chrétiens, et elle est prélevée par le muschir. 2° La capitation ou *haradsch*; cet impôt, qui est de quinze piastres, par tête n'atteint que les chrétiens : il est également prélevé par le muschir. 3° L'impôt sur le vin et l'eau-de-vie. Il est affermé et constitue un monopole pour le fermier. 4° Les paysans sont tenus de livrer au muschir des fourrages et autres produits de leur culture. 5° Les propriétaires fonciers ou spahis prélèvent la dîme sur tous les produits de leurs terres.

Le muschir, a un substitut ou *kiaïa* qui fait l'office de secrétaire et veille à l'expédition des affaires en général. Les musselims ou gouverneurs de district sont les organes du muschir dans les cercles qui ont depuis dix mille jusqu'à trente mille habitants; *Seraiëvo* fait seule exception. Le musselim exerce son pouvoir par l'intermédiaire des *kavasses* ou *pandours* qui sont aux ordres des magistrats et des chefs de la police, ainsi que par des huissiers et gendarmes. Les citations particulières sont aussi du ressort du musselim, et ce n'est que sur la demande de la partie adverse que l'affaire est portée devant le cadi, juge du district.

La Bosnie, qui forme un pachalik ou *eyalet*, est divisée en trois *sandgiaks*: *Svornik*, *Bosna*, *Kliss*, lesquels renferment quarante et un districts ou cercles ou *kadiluks*. Les musselims sont nommés et destitués par le muschir ou gouverneur. A *Svornik* et dans quelques autres lieux, on a établi des *mirimurans*, qui sont choisis par la Porte et qui, ayant plusieurs musselims au-dessous d'eux, forment une espèce d'instance intermédiaire. Ils représentent comme le lien entre la justice locale, trop souvent arbitraire, et la haute direction du gouvernement.

L'administration militaire est entièrement séparée de celle de l'intérieur, même lorsque le gouverneur a le titre de muschir. D'après les renseignements recueillis par Neugebauer, l'armée turque est composée, 1° du corps placé sous les ordres du muschir de l'Arabistan; 2° du corps de l'Anatolie; 3° de celui de

Constantinople; 4° de celui de Roumélie; 5° de la garde; 6° de l'artillerie; 7° de la marine ou arsenal. Ces corps, qui portent le nom de *orda* ou camps, sont sous le commandement suprême du séraskier. Chacun des cinq premiers se compose de trente-cinq mille hommes de troupes régulières, savoir; quatre régiments d'infanterie, comptant quatre mille hommes; quatre régiments d'artillerie de deux mille hommes, chaque; deux régiments d'artillerie à cheval et deux de cavalerie, chacun de deux mille hommes. Chaque corps d'armée a mille musiciens. Le total de l'armée est de cent quatre vingt mille hommes. A chaque ordre est attaché un corps de bas chibouzouks, milice irrégulière où le soldat a une solde de soixante piastres par mois pendant tout le temps qu'il reste au service. Ils forment douze bataillons sous les ordres d'autant de *bimbaschi* ou chefs de mille hommes. On les emploie pour les avant-postes, pour surveiller les abords du camp, etc. Chaque muschir ou général de corps a sous ses ordres deux généraux de division, lesquels ont sous leur commandement deux *miri-liva* ou généraux de brigade; la brigade se compose de deux régiments. Chaque régiment est commandé par un *niri-alai* ou colonel, qui est assisté d'un *kaankan* ou lieutenant-colonel. Chacun des quatre bataillons est sous les ordres d'un *bimbaschi* ou major. Chacune des cinq compagnies obéit à un *kologast* ou capitaine, qui a sous ses ordres un lieu-

pitaine de huit cents piastre ou *bimbaschi* de huit cents quartier-maître (*ale-émet*) cents piastres; le lieutenant (*kaakan*) de deux mille piastres; le général de brigade (*miri-liva*) de douze mille piastres de division (*férlik*) de vingt piastres; le muschir de soixante mille piastres, et le séraski mille piastres.

On voit que les grades sont largement rétribués, d sans doute d'attirer au service officiers étrangers.

Outre sa paye, le soldat reçoit des rations de pain, de viande, de beurre, et cela en telle abondance qu'il peut économiser sa solde. Il touche la valeur de leurs armes en argent. Les marques de distinction portent sur la poitrine. Le capitaine a une étoile d'argent, le sergent d'argent et une demi-lune, le lieutenant une étoile d'or, le chef de bataillon une étoile d'or et une demi-lune; un demi-lune en or et une étoile de diamant au milieu; le colonel une étoile de diamant; le lieutenant-colonel une étoile de diamant; le capitaine une étoile de diamant; le sergent une étoile de diamant; le lieutenant une étoile de diamant; le chef de bataillon une étoile de diamant; le colonel une étoile de diamant. Le temps de service d'un soldat est de cinq années, après lesquelles il passe encore sept ans dans le



es manœuvres et les exercices ; portent alors l'uniforme des hus- le fez. Chaque régiment compte hommes, et une division quatre l n'y avait à l'époque où Neuge- cueillait ces notes qu'un seul co- i reçût une solde.

anisation des spahis est en elle que les conquérants ont in- partout. Le pays conquis était é entre les vainqueurs, en omme récompense, en partie ir les vaincus dans la soumis- étaient seulement tenus de er suivant leur puissance et l'é- e leurs fiefs à la défense com- es propriétaires bosniaques vin- levant d'eux ; ils embrassèrent nétisme, ce qui les assimila aux nts, et ils conservèrent leurs s sous les mêmes conditions. si que la noblesse de Bosnie, re les anciens chefs slaves mahométans, jouirent eux et scendants des mêmes droits iges que les Turcs ; et bientôt icile de distinguer les uns des uant aux paysans et aux vil- leur-sort n'a point changé, et oi pesait sur eux comme serfs ours chrétiens était peut-être supportable que celui que leur eur condition de raïahs. C'est stocratie, si redoutée sous le ahis, qui absorbe toutes les res- lu pays, tandis que le gouver- le la Porte montre plus de jus- humanité.

ien étudier la Bosnie il faut : quelque temps à Séraïevo n Seraglio, et en turc Bosna- n venant de Spalato ou Salona, ntre cette capitale au delà de a ville est située sur le versant ne Dinarique, près des sources sna, qui se jette dans la Save is de Brod, dans l'Esclavonie, e distance des sources de la ontière de la Servie. C'est vers point que commence la Na- e reçoit l'Adriatique non loin de s. L'aspect que présente Sé- quelquel distance est des plus . Des minarets d'une construc- nte s'élèvent comme des flê- lessus de magnifiques jardins ;

mais l'intérieur de cette ville, ouverte et dominée par un fort, est mesquin et irrégulier ; les rues sont étroites et les fenêtres ne sont, en général, percées que sur les cours. Les chrétiens de l'Eglise orientale y ont une église. Le commerce principal consiste en armes parfaitement fabriquées et en pelle- ries. Les denrées coloniales et les objets manufacturés y sont expédiés de Trieste par Spalato, ou de Vienne par Kos- taniza ; car Séraïevo est le point cen- tral du commerce entre Janina et Salo- nique.

La police veille avec une grande sol- licitude à ce que le peuple ne paye pas trop cher les objets de première néces- sité. Quand les bouchers sont surpris en fraude, on les cloue à leur étal par les oreilles ; s'ils veulent payer une amende de mille piastres, on les délivre au bout d'une heure ; pour un sacrifice de cinq cents piastres, ils n'en ont que jusqu'au soir ; s'ils n'en donnent que deux cents, leur supplice se prolonge pendant deux jours, et trois jours quand l'amende est de moitié. Ils sont libres de ne rien payer ; mais alors ils s'expo- sent à une prolongation de supplice. Les boulangers qui trompent le public reçoivent la bastonnade sur la plante des pieds.

C'est à Séraïevo qu'il faut aller pour apprendre à connaître les vrais Turcs et l'aristocratie dégénérée des Slaves renégats. Ce pays offre des sites qui ne le cèdent en beautés pittoresques à aucune autre région. Le chevalier Erco a peut-être déjà publié les vues qu'il en a dessinées. Il est vrai qu'il faut acheter ces jouissances contem- platives au prix de beaucoup de fati- gues et d'ennuis. En effet, on ne peut voyager dans le pays qu'à cheval, et l'on rencontre souvent des passages si dangereux qu'il faut des cendres de sa monture. En général les chemins sont détestables, parce qu'on les a pavés en quelques endroits sans se donner la peine de les entretenir.

Tous les efforts qu'on a tentés jus- qu'ici pour améliorer l'état de la Bosnie ont échoué contre le mauvais vouloir des nobles, qui repoussent avec opiniâ- treté ce qui pourrait amener la ruine de leurs privilèges. Séraïevo, comme

nous l'avons dit, a toujours été le foyer de la résistance et le point central du vieux parti turc.

CHAPITRE XI.

SUITE DES TROUBLES DE BOSNIE DEPUIS 1834.

Le nouveau vizir de Bosnie, Daud, avait traité avec de grands ménagements la noblesse de Bosnie, toujours prête à se révolter, et elle en avait profité pour opprimer plus que jamais la population chrétienne. Ce fut en vain que les paysans firent parvenir leurs doléances au sultan et qu'ils s'adressèrent aux Serviens : réduits au désespoir, ils se soulevèrent vers la fin de 1834 ; mais ils furent bientôt réduits à rentrer dans l'obéissance.

Au printemps de l'année suivante, ils tentèrent de nouveau de se révolter ; c'était la première fois que les raïahs catholiques se joignaient à ceux du rit grec pour obtenir une réparation commune. Jusque-là, ces derniers, encouragés par les Russes, avaient seuls osé réclamer leurs droits les armes à la main. Jovitza, un des chefs des rebelles, fut mis en liberté sur l'ordre formel de Mahmoud, qui savait bien que ce n'était pas en opprimant une classe en majorité dans le pays qu'on pouvait établir les réformes sur une base solide. Pour faire renaître la tranquillité en Bosnie, il y envoya Vedji, pacha de Belgrade, à la place de Daud.

son prédécesseur avait été le. Il eut assez de générosité pour l'œuvre de la régénération de l' assez de bon sens pour comprendre la véritable force de l'en promulgua le hattî-schérif de C

L'aristocratie bosnienne vit d'ignation cette proclamation et d'une saine modération. A d'août 1840, les nobles et leurs marchèrent au nombre de mille sur Travnik, et forcèrent à se réfugier dans les montagnes pendant il avait été surpris vaincu : il parvint à réunir neuf mille soldats réguliers, qu'il forma lui-même, et battit les qui, à leur tour, se replièrent raïévo. Mais la vengeance les dans leur retraite. Vedji trancha de sa propre main la tête du chef des et fit exécuter une dizaine de et envoya dans la Croatie turque le reste de son armée pour tirer les restes de cette noblesse lente. Le plus grand nombre s'enfuit en Autriche et à Raguse. De là, n'eurent plus rien de la force des armes et se contentèrent de recourir à la corruption pour ruiner dit de leur ennemi mortel. Ils firent le bruit que Vedji aspirait qu'avait joué Méhémed-Ali, et s'appuyant sur les raïahs il espérait lever au rang de prince indépendant. Peut-être fit-on coïncider avec ce projet la double révolte

ns les faveurs de la cour; et leurs emplois eussent cessé héréditaires, ils les recouvrèrent agas. Sous le voile du zèle ré-ils exercèrent une vengeance ble contre les paysans chrétiens nient de les vaincre; ils entre- nne officiers dans les corps ré- objets naguère de leurs sar- et ne prirent ce parti que pour au désespoir la population chré- le plan leur réussit; les malheu- reux se révoltèrent encore en but ce qu'ils avaient fait en fa- le gouvernement tourna contre l'oppression de l'aristocratie fut supportable que jamais. Les n étaient pas devenus pour cela ostiles au nouveau système, et éparaient à une protestation à née.

Kiamil, pacha qui avait gou- ndant quatre années l'étaide t qui est mort en 1850, était me d'une instruction solide; un jugement trop droit pour ne de quel côté étaient les plus x ennemis de la Porte. Il s'ap- avec tout le zèle dont il était à contenir les mauvaises pas- l'aristocratie, et devint le point de sa haine. Il vit l'orage r, et on lui rendit l'existence si ue, sentant venir sa fin, il ne as que ses restes reposassent en mais il recommanda de les ter à Constantinople. Dès cette l était déjà facile de prévoir un ent dans le sens rétrograde, stant des chefs de la noblesse el tous les musulmans slaves ent ou croyaient obtenir quel- ence prenaient un intérêt pas- L'aristocratie de l'Hertzégovine

les mains aux meneurs de bien que Ali-Pacha, le vieux vi- fostar se persuadât alors qu'il fidèle à ses devoirs envers la le pacha était le fléau des chré- n remarquait encore parmi les la réaction Méhémed, pacha de .Hikerditch, le cadi Kapitch de ndach et Hersono de Svornik. étiens n'avaient d'espoir que or, pacha d'Ogulien, le général és turques, dont la position

comme Slave et converti leur inspirait quelque confiance; on se rappelait sa con- duite aussi ferme que modérée en Va- lachie, où l'on préférerait les Turcs aux chrétiens du rit gréco-russe.

Mais tous ces mouvements partiels, toutes ces luttes où le courage, la ruse et l'égoïsme ont fait couler tant de sang n'étaient que le prélude de la grande crise actuelle, qui doit décider la ques- tion non plus dans les limites étroites d'un intérêt de fanatisme ou de parti, mais pour établir définitivement en Eu- rope avec le règne du droit public le triomphe de la civilisation, qui a grandi au milieu de tant de secousses et de dés- astres.

Ses progrès rapides, la décadence et le renouvellement de sève de la race ottomane offrent un des phénomènes historiques les plus curieux à observer. Il semblait que l'esprit du Coran eût condamné l'islamisme à périr violen- lement s'il n'imposait pas ses doctrines au monde. Ce code était admirablement conçu pour agir sur les imaginations des Arabes, par un mélange de spiri- tualisme qui tendait à épurer ce que ses promesses renfermaient de sensuel et de grossier. Le ciel était proposé aux croyants comme une conquête où ils devaient retrouver après leur mort les jouissances éternisées de la vie terrestre. Dieu serait ainsi le complice de l'am- bition et de toutes les passions hu- maines. Aussi l'élan religieux fut-il comme l'âme de leurs conquêtes, et tout ce qu'ils attaquèrent dut plier ou se briser devant eux. A mesure que leur domination s'étendait, de nouvelles races venaient augmenter le faisceau de leur puissance non-seulement par le nombre, mais en greffant pour ainsi dire sur la forte souche mahométane d'autres aptitudes que modifiaient et complétaient la vitalité et la force d'ex- pansion de ce vaste système. Les Arabes conquièrent presque tout le monde connu, et les défaites les trouvèrent ré- signés, mais non découragés, parce que la défaite et la victoire sont dans la main du dieu de Mahomet, et que ce dieu les relèvera après les avoir humiliés. Mais lorsque la chute de l'empire grec eut placé les Turcs, héritiers de la fortune des Ara- bes, au plus haut degré de splendeur, les

avec avantage contre des forces
juement supérieures.
ndue du territoire servien a varié
s époques. Ainsi, après les con-
l'Étienne Duschan, vers le mi-
quatorzième siècle, ce prince
uni sous sa domination : 1° la
proprement dite ; 2° la Rascie ;
imordia, c'est-à-dire une partie
rtzégovine avec le cours de la
jusqu'à l'Adriatique ; 4° la Sla-
5° la Bosnie ; 6° la Bulgarie ;
acédoine ; 8° la Dalmatie ; 9° la

UR. — Quoique ces provinces
pour la plupart, conquises par
tiens, les Hongrois, les Autri-
et les Turcs, elles continuent de
la patrie des Slaves, unies en dépit
anements politiques par la lan-
lien non moins puissant des
souvenirs nationaux. Le Danube,
la Drina, la Morava, le Vardar
es fleuves moins considérables
vent cités dans les chants de
es peuplades ; et la poésie les
encore de nos jours à des idées
e et d'indépendance. Des mon-
des monastères ont gardé le
nciens guerriers ; des villes de
emps conquises par l'étranger,
Raguse, Mostar, Séraïévo, Dul-
urazzo, Scutari, Prisen, Trav-
ourd'hui déchuës, revivent dans
servienne avec leur ancienne
nce historique ; de sorte que, si
me d'Ivan Tzernoïévitch ou d'E-
buschan se reconstituait soudai-
par le courage d'un Hunyade ou
anderbeg, on pourrait croire
conquête aurait à peine altéré
urs et le génie guerrier de ses
s.

que les Slaves s'établissent
s riches contrées, elles furent
s tour à tour par les Triballiens,
daniens, les Scordisques, les
qui furent subjugués par les Ro-
Nous avons vu que sous ces
elles firent partie de la Pan-
de la Moésie, dont elles parta-
s vicissitudes. Ravagées par les
lles ne furent qu'à demi sou-
ix empereurs de Byzance.

NE. — Nous ne nous arrêterons
cutter si les Serviens tirent leur

nom des Sorabes de la Lusace : peut-
être sont-ils de la même famille que les
Thraces et les Sarmates ; ce qui est hors
de doute, c'est qu'ils appartiennent à
la race slave, et qu'après s'être établis
sur le Danube ils occupèrent la Servie
actuelle, la Bosnie, la Trébonie, la Pri-
morie et quelques côtes de l'Adria-
tique entre Cataro et Durazzo. Quelque
temps auparavant, les Croates, peuplade
de la même origine que les Serviens,
s'étaient emparés d'une partie de la
Dalmatie, soumise dès cette époque à
un joupan, sous la protection de l'em-
pereur grec. Les Croates et les Serviens
se réunirent plus tard sous l'autorité
d'un grand joupan (véliki joupan).

Une circonstance qui a eu sur les
mœurs et l'avenir des Slaves du Danube
une influence bien remarquable, c'est
qu'ils reçurent les premières notions du
christianisme dans leur propre langue ;
et que dès lors la liturgie et les saintes
Écritures furent traduites en slavons.
Comme leur conversion eut lieu à la
même époque où ils reconnurent la su-
prémarie des empereurs grecs, ces der-
niers purent espérer que la soumission
des Serviens serait complète. Cependant
ils n'acceptèrent qu'avec des restrictions
la suzeraineté politique et l'exercice
de la domination religieuse. D'abord
toute espèce de joug paraissait insup-
portable à leur caractère remuant et à
leurs instincts belliqueux ; et en outre
ils trouvaient dans la protection de l'E-
glise latine un point d'appui et une pro-
tection dont ils ne se firent point scru-
pule d'abuser en mainte circonstance.

La première condition qu'ils mirent
à leur dépendance, c'est qu'ils ne se-
raient pas gouvernés par des officiers
grecs et qu'ils choisiraient eux-mêmes
leurs chefs parmi leurs compatriotes ;
grâce à ce droit, ils conservèrent le
principe électif, base de tout gouverne-
ment libre.

Tandis que les Slaves orientaux s'u-
nissaient à l'empire grec sans se con-
fondre avec lui et qu'ils recevaient, à
leur insu, dans leurs rapports avec Con-
stantinople, l'influence d'une politique
déliée et astucieuse, les Slaves de l'occi-
dent, les Moraves, les Bohèmes et même
les Polonais se rapprochaient du nouvel
empire élevé par Charlemagne et ten-

daient à entrer dans le giron de l'Eglise romaine ; ce qui modifiait profondément leurs mœurs et leurs institutions.

La Russie était trop vaste et trop puissante pour que les empereurs d'Orient pussent faire de la suprématie religieuse un argument pour arriver à la souveraineté politique ; ils se souvenaient des Variègues, et savaient comment Vladimir avait conquis le christianisme. Quant aux Serviens, leur position était toute différente. Ils occupaient un territoire qui dépendait depuis des siècles de l'empire d'Orient ; il fallut donc toute leur énergie pour repousser une domination formelle que les Grecs essayèrent plus d'une fois de leur imposer. Dans le dixième siècle, une tentative fut faite pour introduire en Serbie le système financier qui régissait les autres dépendances de l'empire ; mais à l'arrivée du gouverneur chargé de la nouvelle répartition des impôts il y eut un soulèvement général ; un chef servien nommé Boïslaf, échappé des prisons de Constantinople, se mit à la tête de la révolte. Il s'empara de quelques vaisseaux byzantins richement chargés, et fit alliance avec les mécontents de l'Italie, dont une partie appartenait alors à l'empire grec. Constantin Monomaque se hâta d'envoyer une puissante armée qui débarqua sur la côte pour pénétrer de là dans l'intérieur de la Serbie. Les Serviens attendirent l'ennemi dans leurs montagnes, lui fermèrent toute retraite : et bientôt d'un armement si

veraines de l'Occident étaient un ; qu'ils négligèrent rarement pour quer d'une manière plus profonde rupture avec l'empire grec ; et leur politique consista toujours à balancer par l'autre la puissance des deux pires rivaux, la prépondérance de l'un ou de l'autre devant nécessairement entraîner leur ruine. Lorsque Frédéric Barberousse, à l'époque de la croisade de 1189, passa près du territoire des Serviens, ils le reçurent avec de nombreuses démonstrations de respect et de dévouement ; ils lui proposèrent même de lui donner la ville de Nissa à titre de fief, mais il ne voulut pas de lui les admettre comme vassaux de l'empire germanique. Frédéric, craignant de méconter les Grecs, déclina l'offre ; mais, par la suite, les joupanes coururent, dans les circonstances difficiles, non-seulement aux Allemands mais à la cour pontificale, qui avait intérêt à ménager les Slaves à cause des diocèses de l'Illyrie. C'est dans ce temps que le pape Grégoire VII conféra au grand joupan le titre de roi. Le joupan, non content de l'élever à la cour royale, l'appelle son fils ; ce qui fait poser que le prince servien avait contracté quelque engagement au sujet de sa conversion.

Quoique les premières semences du christianisme eussent été répandues depuis longtemps parmi les Slaves du Danube, les invasions successives de peuplades païennes avaient continué à dénaturer les croyances

es au culte d'Orient. Il fonda le monastère de Khilendar, sur le mont Athos, où la vénération parmi les tribus du Sud. Il y prit le froc de caillet et y mourut en grande vénéra-

tion de Dioclée, tenu en 1199, qui claré en principe la séparation des pouvoirs spirituel et temporel. Cette action contrariait les idées d'innocence qui caractérisaient le génie slave et ramena les Slaves vers la civilisation grecque. Saint Sava, fils de Rastko, poursuivit l'œuvre de son père, et l'ordre religieux sur une base nationale. Le patriarche de Constantinople accorda aux Serviens le privilège de leur archevêque dans le sein de leur propre clergé ; et saint Sava fut élu archevêque. Il établit sa résidence à Uschitz, et le caractère sacré de son trône revêtu ajouta à la considération qu'il méritait comme prince temporel. Il fit monter son frère sur le trône, couronnant lui-même, avec les rites du rit grec, au milieu d'un grand nombre de prêtres et de laïques. Ils répétèrent après lui le *Credo* sous la formule orientale.

Nous nous abstenons de donner les noms des princes serviens ; l'histoire de cette époque est trop confuse pour qu'il soit possible de présenter cette période avec ordre et sur des documents certains. Il est à espérer que quelques-uns, jaloux de donner au monde des renseignements plus complets et plus exacts que ceux qu'il est permis de consulter, trouveront dans les archives des cloîtres et surtout dans celles du mont Athos des documents qui combleront les lacunes et rectifieront bien des erreurs. Mais ce que nous avons dit suffit pour donner une idée de ce qu'était le pays dans le treizième siècle. Cette opinion est celle de M. Ranko, dont nous suivrons sous réserve les appréciations et le plan pour la rédaction de l'histoire de la Serbie.

Plusieurs circonstances ont concouru à l'élévation des Slaves dans leurs institutions. Nous avons indiqué les principales grâce à ces conditions favorables qu'ils n'ont point été absorbés par les Grecs, les Allemands ou les Turcs. Au premier abord, il pa-

rait singulier qu'ils ne se soient pas réunis à la grande famille slavo-russe, dont les rapprochaient le langage et les croyances religieuses. Un coup d'œil rapide sur l'histoire de Russie suffira pour expliquer comment la Serbie a échappé au sort de tant de peuplades qui ont payé de leur liberté l'avantage d'appartenir à un gouvernement fort. Parmi les causes qui n'ont pas permis aux Russes de s'agrandir du côté du sud, il faut compter en première ligne les querelles des princes apanagés, qui les portaient plutôt à se disputer leur héritage qu'à faire de nouvelles conquêtes, de sorte que la tendance des premiers descendants de Rurik à s'étendre vers le Danube, pour inquiéter de là Constantinople, fut abandonnée par les grands princes. Un motif plus impérieux encore fut l'invasion des Mongols, qui pesèrent sur ce vaste pays depuis le treizième siècle et qui inquiétèrent la Russie jusqu'à la destruction de la horde de Casan et l'époque l'abaissement définitif des Tartares de la Crimée. Quant à la Pologne et à la Bohême, elles n'ont point cessé d'entretenir avec l'Occident des rapports religieux et politiques.

Les Mongols, affaiblis par leurs conquêtes et trop éloignés de leur patrie pour réparer leurs pertes, furent repoussés par les tribus slavo-germaniques de la Silésie et sur les frontières de l'Autriche. Leurs armées, qui consistaient surtout en cavalerie, ne pouvaient ni se déployer ni subsister longtemps dans des contrées montagneuses. Aussi, échouèrent-ils en Serbie, où l'archevêque, après avoir invoqué la protection de saint Sava et d'Arsenius, conduisit les Slaves au combat, et repoussa les infidèles.

L'empire latin, sorti des querelles qui s'étaient élevées entre les empereurs grecs et les princes croisés, manifesta des prétentions au royaume de Serbie ; mais il était trop faible pour les appuyer efficacement. Baudouin II transmit ses droits sur la Serbie et l'Albanie ; mais ces provinces, soutenues par les Vénitiens, s'inquiétèrent peu de ces prétentions.

Le rétablissement de l'empire grec fut le signal de nouveaux troubles. Les empereurs, dans la crainte des Latins, se virent obligés de faire quelques con-

cessions aux exigences de Rome, ce qui exaspéra le bigotisme de la populace ; ces dissentiments achevèrent d'énervier le gouvernement ; et les Serviens profitèrent de la circonstance pour prendre l'offensive : ils s'emparèrent du pays que baigne le Vardar supérieur et qui avait appartenu à leurs ancêtres ; l'impuissance de Constantinople les encouragea à faire de nouveaux empiétements, et vers le milieu du quatorzième siècle ils dominèrent sur la partie la plus considérable de l'Illyrie.

La politique de leurs princes s'attachait à favoriser dans l'empire grec le parti opposé à la cour. C'est ainsi qu'ils appuyèrent Andronic contre son frère aîné et qu'on les vit offrir un refuge à des gouverneurs tombés en disgrâce et dont le pouvoir se releva plus fort par leur appui.

Lorsque Cantacuzène revêtit la pourpre, les Serviens formaient un peuple nombreux et puissant ; les avances que leur fit le prétendant à l'empire semblaient leur présager un accroissement rapide de grandeur et de prospérité. Le nouvel empereur, voyant son autorité chancelante et ne rencontrant autour de son trône que discorde et impuissance, tandis que la capitale était livrée à des disputes puériles et à l'esprit de rébellion, devait chercher ailleurs un appui sérieux. Il s'adressa au puissant roi de Serbie, Étienne Duschan, qu'il alla trouver dans sa résidence de Pristina pour l'engager à embrasser son parti.

la guerre étaient pour la plaigne slave, de sorte que de portantes telles qu'Édesse autres se soumirent à Dus qu'elles eussent cédé aux Cantacuzène. Ce dernier, mineur des conventions, en te la jalousie, et pour montrer qu'il pourrait désormais se p il appela à son secours les manlis, qui venaient d'envahineure. Cette déloyauté n'eut cès qu'en attendait l'empere chan combattit avec gloire le et, par un sentiment de magn s'abstint de toute hostilité frère d'armes. Toutefois, Cantacuzène portait ses armées dans la Thrace, le s'empara de la Macédoine ; Phéræ et quelques autres en son pouvoir. La ren ses exploits lui facilita de conquêtes, et le courage, j grande habileté, le fit triomph luttes douteuses. Ses États : bien au delà des frontières pan Némânia ; ils comprenaient supérieur de la Raschka, ri donné son nom à la Rascie, Save. Menacé par Louis de marcha contre ce prince après la bénédiction du clergé, et neur de forcer son ennemi selon l'historien Engel, il s' Belgrade, déposséda le ban et donna à cette province un

la suprématie du patriarche de Constantinople devenait un contre-obstacle ; dans une assemblée, on élut un patriarche, l'église de l'empire de Roumélie atteignait un but à la fois religieux en annulant l'influence qu'auraient conservée les Grecs l'archie ecclésiastique et en eut accès aux prétentions de pontificale. Les idées de Duschan furent tellement arrêtées sur ce point qu'il promulgua une loi par laquelle quiconque essayait d'ouvrir un Servien à l'hérésie fut condamné aux travaux des

cel empire, résultat de la manquait d'un point central ne pouvaient se rattacher tant d'instantanément réunis ; ce dédoublement et d'unité ne pouvait Duschan : on rapporte qu'un jour, lorsqu'il célébraient la fête de saint Michel, le tsar leur dit : « Maintenant où voulez-vous aller, en Grèce ou en Allemagne ? » « Partout où tu nous conduirais, nous sommes prêts. »

« L'œuvre de la consolidation n'est pas facile que celle de la vicissitude, Venise, la Hongrie avec inquiétude les forces grouper, en se disciplinant, l'œuvre d'un homme de génie ; ne donnait des signes non d'une prochaine décadence, plus en état de lutter contre ne énergique des Turcs. Il est que Duschan, se sentant pour refouler en Asie les invasions, porta plus d'une fois des retours sur Byzance, mais qu'il par la crainte de se voir attaqué et par les Grecs et par

sa prévision, il entretenait des relations suivies avec l'Occident ; les mines du pays attiraient et de Raguse des marchands et les établissements étaient formés à Novobrd, à Zadar et à Smédérévo répandaient les quelques semences de la civilisation européenne.

Pendant longtemps les Slaves avaient fourni des troupes auxiliaires aux peuples voisins ; les rôles furent intervertis. Duschan se trouva assez riche pour prendre à sa solde tantôt des Italiens, tantôt des Français, que les Grecs appelaient Celtes, tantôt des Allemands. En 1355, c'est un Allemand qui commandait l'armée sous les ordres de Duschan.

Partout s'élevèrent des châteaux et des forteresses pour mettre le pays à l'abri d'une invasion ; à cet effet on mit à profit les positions les plus favorables, telles qu'elles se rencontrent dans ces régions montagneuses, coupées de torrents, de rivières et de lacs.

Après les forteresses, les monuments les plus remarquables de cette époque sont les églises et les couvents (1). Ces

(1). Une belle église bien conservée est celle du couvent de l'Ascension ou de *Detschiani*, près d'Ipek. Elle est bâtie tout en marbre rouge. Elle a la forme d'une croix à extrémités courtes ; a des contours arrondis, et est surmontée d'un très-bas dôme carré dont le toit est voûté. Le derrière de l'église présente une saillie bombée et supérieurement voûtée, avec une arche qui renferme trois fenêtres ; sur les côtés, les fenêtres sont placées de même dans des parties saillantes bombées. Sur le devant il y a, outre la grande porte, deux voûtes, chacune avec deux fenêtres, et sur la porte une autre partie voûtée, surmontée d'une partie ronde. Une petite porte se trouve sur un des côtés ; le pourtour des fenêtres, du portail et de la porte est orné de petites colonnes et de bas-reliefs en partie dentelés. Au-dessus du portail est représenté le baptême de Jésus-Christ par saint Jean, et sur la porte de côté se voient un dragon et un aigle.

L'intérieur est divisé comme dans toutes les églises grecques : le narthex, l'église et le lieu saint. Dans ce dernier on conserve, sous verre dans une caisse, les restes du roi Étienne, Ouroschi III, surnommé *Detschani-Kral*. Cette église fut bâtie d'après ses ordres de 1327 à 1335 par l'architecte Phrat Vita de Cataro, et son achèvement fut accéléré par les conquêtes que le roi serbe fit en 1331 sur l'empereur byzantin. Elle fut consacrée à l'archange Michel en l'honneur de la cure du roi, qui, par ordre de son père Miloutin, avait été aveuglé au moyen d'un plateau de fer chauffé. Il vécut plusieurs années dans le couvent de l'archange Michel à Constanti-

derniers, presque tous élevés sur les plans d'architectes du pays, sont en grand nombre.

nople, et y recouvra presque complètement la vue.

Les Serbes ont cette église en grande vénération, et les Turcs ont profité de cette pieuse dévotion pour imposer souvent ce couvent, de manière qu'il a été obligé de recourir plusieurs fois au gouvernement serbe. D'après Vassoiévitch, le couvent patriarcal près d'Ipek est très-vaste; mais l'église de l'Ascension de Jésus-Christ est loin d'être aussi belle que celle de Detschani. Saint Sava, oncle des kralcs Dragoutin et Miloutin, y fut d'abord enterré; plus tard on transporta ses restes à Mileschevedo.

Le couvent de Stoudénitza, *Lavra Stoudénitchka*, ou le couvent du saint roi (*sveti kralj*) est une fondation du roi Étienne Némánia I^{er}, qui mourut en 1199 moine dans le couvent de Khéendar au mont Athos. Son fils Ratska, moine dans le même lieu sous le nom de Sava, apporta les restes de son père à Stoudénitza en 1203, et les y enterra. Il fut amené à cette cérémonie pour réconcilier son frère Étienne avec Volkan, son autre frère, qui l'avait détrôné. De ce moment le couvent de Stoudénitza prit le nom de *Lavra de Saint-Siméon*, nom du roi Étienne Némánia comme moine, ou celui de *Serbskaia-Lavra*. En 1227, ces ossements, réputés saints furent transportés à Jitcha par Radoslaf, fils d'Étienne Némánovitch.

Ce couvent contient deux églises; la plus petite, qui est la plus ancienne, n'est qu'une chapelle. On y descend par quelques marches; et elle avait la forme d'un couvent moderne.

Aux qualités du guerrier, l'homme d'État ajoutait la sagesse du législateur; un digeste de lois qui, s'il connu, pourrait donner des éléments précieux sur l'état civil des Serviens à l'époque de son règne. Toutefois ce que l'on en sait montre qu'il y avait une composition de clercs et de guerriers exerçant le pouvoir législatif sous la présidence du tsar et de l'assemblée était la tutrice des terres foncières, quels que fussent les domaines, et les défendait contre les empiétements du pouvoir; elle protégeait également le peuple contre les vexations et l'arbitraire du prince. Ce luxe de répression indicible d'une société fondée sur la rapine, conséquence presque nécessaire d'une guerre ouverte, dont les révélaient avec la même ténacité les relations de l'intérieur du sein du foyer domestique. Un coup que de reconnaître le mal et de lui opposer des pénalités.

double fenêtrée. Les autres se trouvent aux extrémités de la croix et dans un encadrement de bas-reliefs. Un petit palier mène aux portes; enfin, une quatrième porte sur le côté droit du chœur. Des étroites et cintrées sont percées dans la muraille inférieure de



agement dans les mœurs fut ce
ait être, lent et progressif; car
ait bien moins d'adopter les
ns des autres pays dans ce
avaient d'utile au point de vue
pe de les appliquer avec une
onvenable : en effet, un peuple
servé son caractère national au
e tant de vicissitudes peut et
odifier par cela même qu'il est
x; mais il a le droit d'être fier
ssé et de regarder comme une
orale la brusque introduction
es étrangères. D'ailleurs l'au-
Duschan était essentiellement
; les voïvodes qui n'hésitaient
nivre dans ses expéditions re-
leur indépendance native dans
vernements respectifs, où les
nt les luttes d'une oligarchie
rbulente, habituée à vider les
s politiques aussi bien que les
ue soulevait le droit de ven-
ir la force et le sort des armes.
de Duschan furent donc un
sur la Serbie précisément parce
l'accommodaient au caractère

le code de Duschan, les
issaient des droits féodaux dans
conditions que les seigneurs
pe occidentale; les enfants
ent favorisés au détriment des
le service militaire les attei-
la proportion de neuf sur dix.
s appartenaient en toute pro-
seigneurs; mais ils ne de-
urs maîtres que deux jours de
semaine; toute violence à
était légalement interdite. Le
avait pas le droit de se faire
même; et les magistrats qui
ent des délits étaient tenus de
ir jugement avec promptitude
ilité. L'État assurait l'immu-
onastères. Les esclaves et les
s devenaient libres lorsqu'ils
it à se réfugier dans une
à la cour du roi, ou même
in simple gentilhomme. Ce
eut être considéré comme une
de l'hospitalité, vertu carac-
des Slaves et des Orientaux.
tres, les violences contre les
et les atteintes à la pro-
ant l'objet de répressions sé-

vères : mais il est probable qu'elles res-
tèrent inefficaces, l'activité de Duschan
ayant dû s'exercer presque constamment
à l'extérieur.

On a reproché à ce prince une am-
bition excessive et d'avoir sacrifié à
ses intérêts la fidélité de ses engage-
ments. On le blâme d'avoir donné à ses
conquêtes une forme politique qui fai-
sait des annexes de l'empire de Rou-
mélie autant d'États indépendants dont
la séparation devait être amenée par un
changement de règne. Ces accusations,
appuyées sur des faits indépendants de
son génie, puisqu'ils sont postérieurs à
son règne, nous paraissent peu fondées.
S'il n'eût pas fait une large part de
pouvoir à ses voïvodes, dont quelques-
uns comptaient des krales parmi leurs
ancêtres, il n'aurait pu avoir la même
confiance dans leur dévouement. Quant
à sa conduite avec Cantacuzène, il est
au moins douteux que le prince servien
n'ait pas eu des raisons solides pour so
méfier de son frère d'adoption : ce qui
a surtout formé les Slaves à la dissimu-
lation et à l'astuce, ce furent les Grecs
d'abord et plus tard les Turcs.

D'ailleurs, ce système de morcelle-
ment d'où est sortie la féodalité a été
généralement une conséquence néces-
saire de la conquête, et nous le retrou-
vons avec ses avantages et ses inconvé-
nients chez les Francs, les Germains,
les Scandinaves et les Russes.

Dans les expéditions qui remplirent
son règne, il eut tellement besoin d'être
secondé qu'il lui fallut donner à ses
lieutenants un pouvoir qui remplaçât au
besoin le sien : aussi imposa-t-il aux
provinces conquises non-seulement des
chefs choisis parmi les guerriers les plus
méritants, mais même des membres de
sa famille, quelquefois sans avoir égard
au sexe : c'est ainsi qu'Hélène, son
épouse, princesse bulgare et que les
chants nationaux désignent sous le nom
de Roxanda, eut en partage la princi-
pauté de Pheræ (Sérès) en Macédoine.
Elle y exerça l'autorité suprême, et elle
se montra à la hauteur de cette mission
par la supériorité de son esprit et la
mâle vigueur de son caractère. Plus
d'une fois elle convoqua les grands du
royaume et donna à Duschan lui-même
de sages conseils. Dans l'exercice de ces

hautes attributions, partage ordinaire d'un autre sexe, elle s'habitua à sacrifier les sentiments naturels, comme le prouva plus tard sa conduite envers son fils.

Il est si rare dans l'histoire obscure que nous esquissons de rencontrer quelque phase nettement définie que nous croyons devoir revenir avec quelques détails sur la carrière de Duschan, parce que cette époque est l'apogée de la puissance servienne et l'expression la plus complète de l'ancienne civilisation des Slaves méridionaux.

La carrière d'Étienne Duschan s'ouvrit par une campagne heureuse contre les Grecs. Avant même qu'Andronic eût le temps de se préparer à la défense, l'armée servienne était maîtresse de la Macédoine et de Négrepont. De là elle s'avança victorieuse jusque sous les murs de Byzance; et le vieil empereur se vit réduit à implorer la paix. Le vainqueur, prévoyant qu'on pourrait l'attaquer par le littoral de l'Adriatique, se contenta de se faire céder plusieurs places de l'Albanie; mais il suivait d'un œil attentif les révolutions qui épuisaient l'empire d'Orient. Deux partis s'étaient formés à Byzance : l'un reconnaissait Jean et sa tutrice l'impératrice Anne, tandis que l'autre s'était déclaré pour Cantacuzène. L'alliance de Duschan que sollicitaient les princes rivaux pouvait faire pencher la balance en faveur de celui qui obtiendrait l'appui des Serbiens. Duschan hésitait encore à se dé-

avantages considérables. excita une telle indignation que les voïvodes serbiens que les furent sur le point d'être. Nous avons vu plus haut l'insintelligence se mit à quoique les historiens gr à Duschan tous les torts ture, nous regardons comme probable que ce dernier ne c néreux que lorsqu'il à Cantacuzène le regarda instrument. Quant à l'opinion plusieurs historiens que Duschan, en forçant à appeler les Turcs à son cipita la chute du Bas-Empire pensons pas qu'elle méritait sérieuse. Entre la conservation de Constantinisme guerrier des Mahométans ne pouvait être longtemps. L'ambition de Cantacuzène moins excusable que celle du Grec voulait réussir à quand l'appui des Serbiens il n'hésita pas à se jeter dans des infidèles.

Quoi qu'il en soit, D' grands avantages de cette maître de l'Albanie, il cédoine en province se avoir repoussé les Hongrois la Bosnie, qui s'était révoltée para de la Dalmatie. Ses succès révélaient un plan voyant les Slaves du sud



usieurs millions de ses sujets, au rit grec, se seraient immédiatement révoltés contre lui. Lorsque Pierre, de Pacra, se rendit en l défendit à ses sujets, sous les plus sévères, d'assister au serin que célébra ce prélat selon tin. Cependant les trois cents ls qu'il avait autour de sa perme garde du corps et dont étaient gentils hommes se renla sainte messe malgré ses infornelles, et ils osèrent lui l valait mieux obéir à Dieu mmes. Duschan, frappé de la de cette réplique, ne sévit point x, et il traita l'évêque avec éfrence.

que les Grecs avaient appelé à leur secours, les Slaves du gardaient plus Constantinople siège de l'Eglise d'Orient, et, ques dissidences, ils considé-patriarche élu par le clergé de mme le chef suprême de leur on. Le plan de Duschan était prince s'apprêtait à frapper le isif et à marcher sur Byzance faire couronner empereur, i fièvre la saisit au milieu de projets et l'enleva dans la force n 1358.

tous les conquérants qui avant d'avoir accompli leur l prévit les malheurs dont la ait menacée. Il rassembla ses et reçut leur serment de rester Urosh, son jeune fils.

CHAPITRE II.

ITION DU TSAR UROSCH.

ple a conservé le souvenir des ui suivirent la mort de Dus-des chants qui s'éloignent sin-nt des données historiques: is rapporter en l'abrégeant celui nte Marko, fils de Voukaschin, rbitre entre les quatre préten-trône de Servie.

la plaine riante d'Amsel, où blanche église de Samodresha, nt quatre camps : le premier i du roi Voukaschin, le despote ha a dressé le second ; le troi-ppartient à Goïko le Voïwode

« et le quatrième à Urosch, fils de Duschan.

« Prêts à s'égorger, ces chefs se disputent l'héritage du tsar : tandis qu'ils le revendiquent comme un droit, et qu'ils se menacent du glaive, seul le jeune Urosch reste silencieux ; il n'ose faire entendre une parole, le rejeton du tsar, en présence des trois frères rivaux.

« Cependant Voukaschin écrit une missive qu'il envoie vers Prisren, la blanche forteresse, par un héraut chargé de la remettre au patriarche Nédietko, avec ordre de se rendre à la plaine d'Amsel pour décider à qui le trône appartiendrait. C'est ce père vénérable qui a donné au tsar défunt les derniers sacrements et qui a reçu la confession du mourant. Nul mieux que lui d'ailleurs ne possède la science des anciennes traditions.

« Le despote Uglieschalui adresse également un message ; et cet exemple est suivi par le Voïwode et par Urosch, le prince orphelin. Les hérauts emportent aussitôt les quatre messages, qui restent un secret pour tous. Ils arrivent à la fois devant la demeure du prêtre ; mais il est absent ; c'est à l'église qu'il se trouve en ce moment : appelé par son saint ministère, il y célèbre la messe du matin.

« Dans leur impatience, les orgueilleux messagers s'irritent ; et, sans descendre de cheval, ils dirigent leur course vers l'église. Là, levant leurs fouets retentissants sur le saint homme : « Patriarche Nédietko, s'écrient-ils, hâte-toi de te rendre sur la plaine d'Amsel. C'est à toi de déclarer à qui appartient le trône, à toi qui as donné la communion au tsar Duschan et reçu sa confession et qui es versé dans les vieilles chroniques. Suis-nous si la vie t'est précieuse. »

« A cet outrage des larmes roulèrent dans les yeux du prêtre. « Hommes dont l'impiété égale l'audace, leur dit-il enfin, quand le service sera fini, vous recevrez ma réponse. » Les messagers se retirent alors pleins de confusion. Mais à peine la messe est-elle terminée qu'ils s'assemblent devant la blanche église, et le patriarche leur parle ainsi : « Messagers dont l'impatience

« dépasse le zèle, écoutez ce que j'ai
 « à vous dire. Il est vrai que j'ai donné
 « la communion au tsar Duschan, de glo-
 « rieuse mémoire, et que j'ai reçu sa cons-
 « fession ; mais je ne lui ai parlé que de
 « ses péchés, et à ce moment suprême il
 « n'a point été question de son trône.
 « Allez vers Prilip, la haute forteresse,
 « résidence de Marko Kraliévitich, dont
 « j'ai guidé la jeunesse. C'est lui qui
 « écrivait les secrets du tsar ; et comme
 « moi il connaît les anciennes chroni-
 « ques : il doit savoir à qui Duschan
 « avait l'intention de laisser le trône.
 « Qu'il se rende sur la plaine d'Amsel ;
 « il s'expliquera selon la vérité ; car ce
 « héros ne tremble devant personne et
 « ne redoute que Dieu. »

« Aussitôt les messagers tournèrent
 « vers Prilip la tête de leurs coursiers ;
 « arrivés devant sa demeure, ils agitent
 « l'anneau de la porte pour annoncer
 « leur présence ; et la mère vénérable
 « de Marko, Euphrosine, dit à son fils :
 « Qui peut frapper ainsi à la porte,
 « cher Marko ? ne seraient-ce point des
 « messagers de ton père. »

« Le héros se leva et alla ouvrir aux
 « étrangers, qui s'inclinèrent avec res-
 « pect devant lui. Lorsqu'ils eurent
 « échangé quelques paroles courtoises,
 « et que Marko eut appris qu'ils ve-
 « naient comme messagers des princes
 « serviens, ils lui dirent : « Noble Marko !
 « la discorde s'est mise entre nos chefs ;
 « sur la plaine d'Amsel, près de l'église
 « de Samodresha, ils se disputent l'héri-

« ton enfance, ne va pas rendre
 « témoignage ni en faveur de
 « ni pour complaire à l'un de
 « cles ; prononce, comme Dieu
 « selon la vérité : songe au salut
 « âme ; mieux vaut faire le sacri-
 « vie que de souiller ta conscience
 « tel péché. »

« Marko, sans répondre, pri-
 « ciennes chroniques, sella son
 « l'ardent Scharatz ; et, s'élan-
 « son dos rapide, il dirigea sa
 « vers la plaine d'Amsel.

« En le voyant s'approcher
 « tente le roi Voukaschin s'écria
 « le Seigneur soit glorifié ! Vo-
 « fils qui accompagne les me-
 « c'est à moi qu'il adjugera l
 « dont un jour il héritera lui-
 « Marko entend ces paroles ;
 « passe silencieux près de la
 « Voukaschin. A cette vue, Ugl
 « Despoteres sentit une joie ac-
 « l'augure m'est favorable, dit
 « neveu Marko se prononcera sa
 « en ma faveur : déclare que
 « m'appartient, ô Marko ! et
 « guerons ensemble dans une
 « fraternelle. »

« Marko, sans répondre, sans
 « jeter un regard sur la tente
 « pote, pressa les flancs de sa
 « s'écarter.

« Quand Goïko, le second
 « oncles, l'aperçut, il se réjouit
 « tour : « Gloire à Dieu ! s'écria
 « wode, qu'il soit le bien ver-



ça de ses carreaux de soie ; et vers l'entrée de la tente : « Dieu é! s'écria-t-il, voici mon parurko Kraliévitich ; nous allons qui le royaume de mon père ont. Et les deux jeunes princes, voir échangé de tendres cassèrent sur les carreaux

les rayons du jour s'éteignaient crépuscule, et bientôt la nuit pa la terre de son ombre. Mais l'aube matinale parut et que des appelèrent les fidèles à les chefs s'y rendirent pour la sainte messe. Le service ils s'assirent sur les bancs du portique de l'église, et prièrent : légère collation.

Marko ouvrit le livre des chroniques et d'une voix il prononça ces mots : « Roi hin, mon père vénéré ! n'est-ce pas pour toi de ton royaume, l'un qu'il reste sans maître, tantu brigues un royaume étranger toi, oncle Ugliéscha, est-ce u pour ta gloire de ton riche ? Oncle Goïko, ajouta-t-il essant au Voïwode, ne saurais-je tenter de ta voïwodie ? Ignore ; (Dieu frappera sur vous ça) que l'héritage appartient à ? Ce livre établit ses droits : ce du père se transmet au fils de sa race ; le tsar l'a laissé fils lorsqu'il a échangé les du trône contre le repos éternel

et le roi Voukaschin, donnant des signes d'une violente colère, glaive à la poignée d'or et il alla à frapper son fils. Marko vit le prince irrité ; car il sied au fils de braver le courroux ; et devant Dieu une telle trahison était impie. Il fuit donc, le larko, et tourne rapidement de l'église, toujours poursuivi par Voukaschin. Déjà le roi allait l'attrapper lorsqu'une voix qui venait de lui cria : « Réfugie-toi dans le désert, ou tu périras victime de la vérité. » Les portes se refermèrent et se refermèrent sur lui. Voukaschin, en

« ce moment, levait le bras pour frapper ; mais le fer n'atteignit que la porte, et des gouttes de sang en dévalèrent. A cette vue le roi sentit un vif repentir : « Malheur à moi ! ô Dieu vivant ! s'écria-t-il ; malheur à moi ! j'ai immolé de ma main mon propre enfant ! Roi Voukaschin, reprit la voix qui sortait de l'église, ce n'est point ton fils que tu as blessé, mais un ange de Dieu. »

« Alors, dans sa colère le prince maudit Marko : Puisses-tu, fils ingrat, être anéanti par le courroux céleste ! puisses-tu n'avoir ni postérité ni tombeau, et n'exhaler ton âme qu'après avoir servi l'ennemi de notre foi, le sultan des Turcs ! »

« Mais Urosch, le jeune tsar, bénit celui que son père venait de maudire : « Que Dieu te protège, ô Marko ! Puisses-tu briller par ta sagesse dans les conseils des chefs ! Que ton glaive sème la mort dans la mêlée et que le renom de ta gloire dure aussi longtemps que le soleil et la lune resplendiront sur la voûte du ciel ! » Il dit, et les vœux du jeune tsar eurent leur accomplissement dans l'avenir. »

CHAPITRE III.

S'il était possible de ranger dans un ordre chronologique les chants serviens, leurs données dégagées des fictions pourraient être d'un grand secours pour l'historien. Malheureusement la poésie des Slaves méridionaux est un sentiment plutôt qu'un art ; le chant qu'improvise le pâtre ou le guerrier appartient à tous, et à peine s'inquiète-t-on du nom de l'auteur. Il est donc de la plus grande difficulté de rapporter les faits à des époques précises. A la confusion des dates vient se joindre celle de la variété des sources, qui présentent des différences considérables, selon le milieu national où était placé le poète ; de sorte que le même fait n'est plus le même dans le récit composé dans la Primorie ou le Monténégro que dans celui qu'ont inspiré les traditions serbes ou celles de la Bosnie et de l'Herzégovine. Si l'on ajoute à toutes ces causes d'incertitude les changements de noms si fréquents à cette époque parmi les

Slaves, on comprendra pourquoi les documents puisés dans les sources allemandes, vénitiennes et hongroises sont si rarement d'accord entre eux. Quant aux annales turques, la négligence ou l'exagération dont elles portent le caractère, même en ce qui touche à des événements constatés, ne permet de les consulter qu'avec la plus grande circonspection.

Essayons de continuer notre récit au milieu de toutes ces incertitudes, en négligeant les détails qui ne sauraient entrer dans notre plan et, en empruntant à nos devanciers ceux qui nous paraissent offrir quelque intérêt.

Les chants serviens ne donnent que huit ans à Urosch lorsque mourut son père ; et ils le placent sous la tutelle de Voukaschin : mais l'histoire nous apprend qu'à cette époque il avait atteint l'âge de dix-neuf ans et qu'il avait épousé Hélène, princesse valaque. C'était probablement une fille du voïvode Nicolas I^{er}, mort en 1366.

Quoique sorti de l'enfance, Urosch était trop jeune pour que les chefs de sa famille consentissent à le reconnaître pour tsar. Le premier qui se déclara ouvertement contre son autorité fut le voïvode d'Acarmanie et de Macédoine, que les écrivains byzantins nomment Siméon, les annales russes Viatka et les serviens Bogdan. Quelques auteurs prétendent qu'il était frère utérin de Duschan ; c'est peut-être le même que le chant que nous avons rapporté plus

de l'empereur grec, soutenu par les Turcs auxiliaires. La résistance rencontra le déterminé bientôt traité. Mécontent des Grecs, il s'empara traîtreusement d'Urosch et le livra à Jean Paléologue. Sa conduite avec Urosch dénotait un caractère également cruel et perfide, puis que les princes s'étaient rendus indépendants, le jeune tsar, de toute autorité, menait une vie précaire, tantôt à la cour de Constantinople, tantôt à celle de Voukaschin. Fils d'un empereur, il se croyait plus en sûreté au milieu de sa famille, il alla chercher un refuge à Raguse : mais Voukaschin, par toutes ses démarches, le surprena et le tua d'un coup de poignard en 1368.

L'empire fondé par Duschan était entièrement démembre. Le barbanque s'était approprié les provinces qui forment aujourd'hui l'Hertzegovine, les Turcs, maîtres de la Chersonnèse, pressaient au sud et les provinces un instant réunies sous le même sceptre. Amurat surprit les Serviens sur le Ténare et les tua. Dans cette bataille Voïvode et ses deux frères, Ugliescha et Uroslava, perdirent la vie. Cependant les populations le font mourir beaucoup tard, à la bataille d'Amselfel. Nous donnerons ici un des chants populaires qui ont pour sujet cette bataille des Slaves. Il se compose de



yaume de la terre te semble prés-
 angler ton coursier de bataille,
 boucle de ton ceinturon, fais
 le glaive à tes braves et mar-
 tre l'armée des Turcs dans
 d'un triomphe certain. Mais
 noisis le royaume céleste, élève
 lise sur la plaine d'Amsel, non
 fondements de marbre, mais
 le à une tente soyeuse où l'ar-
 Serviens, après s'être purifiée de
 échés, reçoive la sainte commu-
 se prépare ainsi à une pieuse
 ar tous tes guerriers succombe-
 toi-même tu tomberas avec eux. »
 mar se recueillit, et, d'abord in-
 il s'écria : « O mon Dieu ! éclai-
 de votre sagesse ! Les avan-
 terrestres peuvent séduire, mais
 : éphémères et inconstants ; le
 e céleste est acquis pour l'éternité.
 Et Lazare choisit le royaume du
 il dressa une grande tente sem-
 une église sur la plaine d'Amsel,
 anda le patriarche et les douze
 pour donner la sainte commu-
 ses guerriers et les préparer à
 rt chrétienne. »
 ntôt l'armée des Turcs se préci-
 la plaine d'Amsel. A la tête d'une
 vaillante de Serviens s'avance
 eux Bogdan, suivi de ses fils les
 igovitchs : chacun d'eux con-
 uf mille guerriers ; mais vingt
 archent sous les ordres du père.
 pt pachas sont vaincus, lorsque
 le huitième tombe le vieux
 ; ses fils succombent avec lui
 braves ne survivent point à leur
 Alors s'avancent les trois Mer-
 s, le ban Uglièscha, le voïvode
 t avec eux le roi Vukaschin ; cha-
 eux commande à trente mille
 rs. Le combat recommence non
 terrible. Déjà huit pachas ont
 e sable ; mais quand le neuvième
 nte, Uglièscha et Goïko tou-
 eur tour, et Vukaschin s'affaisse
 nombreuses blessures. Son corps
 it foulé aux pieds des chevaux ;
 onde armée est anéantie. Après
 ance le duc Stéphan. Son armée
 pte pas moins de soixante mille
 Il triomphe de neuf pachas ; mais
 incu par le dixième et avec lui
 t tous ses guerriers. »

« Enfin, Lazare, le prince souverain
 de la Servie, fait marcher ses bataillons
 redoutables ; les Turcs fuient devant le
 héros et n'osent le regarder en face. La
 victoire allait se déclarer pour lui, lors-
 qu'un traître, Vuk, trahit le noble chef...
 et l'infâme était son beau-fils ! »

« Telle fut la fin de Lazare. Soixante
 dix-sept mille guerriers, l'élite de la
 Servie, succombèrent ainsi que leur
 prince dans les plaines d'Amsel ; mais
 ils siègent près du trône de Dieu avec
 une couronne glorieuse. »

SECOND RÉCIT.

« Le soir avait amené l'heure du repos ;
 Lazare était assis près de son épouse,
 Militza, qui lui parla ainsi : « Couronne
 de la Servie, tsar Lazare ! C'est demain
 que tu pars pour la plaine d'Amsel, où
 t'accompagneront tes fidèles et tes voi-
 vodes ; ne laisseras-tu pas près de moi
 quelque serviteur qui puisse te porter
 mes missives, et attendrai-je seule ton
 retour ? Si les neuf Iugovitchs, mes frères
 bien-aimés, te suivent sur le champ de
 bataille, quel nom pourrai-je invoquer
 comme garantie de ma parole royale ? »
 — « Noble épouse, lui répondit le prince
 des Serviens, nomme celui que ton choix
 désigne pour rester avec toi dans la blan-
 che tour. — C'est Boïschko, reprit la
 reine. — Noble Militza, poursuivait
 Lazare, demain, dès que naîtra le jour,
 quand s'ouvriront les portes de la for-
 teresse, sors par celle qui donne sur les
 remparts ; c'est par là que défilent en
 ordre les guerriers serviens, à cheval
 et armés de leurs lances de bataille.
 Boïschko Iugovitch s'avancera à leur
 tête portant l'étendard de la croix. Après
 l'avoir saluée et bénie en mon nom,
 dis-lui de confier à quelque autre la ba-
 nière et qu'il retourne à la cour pour y
 demeurer près de toi. »

« Aux premières heures du matin, dès
 que s'ouvrirent les portes de la forteresse,
 la tsarine sortit en hâte, et s'arrêta près
 de la porte du rempart. L'armée s'ébranle
 et commence à défilé : Boïschko s'a-
 vance le premier ; sur les harnais de son
 coursier un or pur resplendit, l'étendard
 sacré descend sur les flancs du noble
 animal ; la hampe du drapeau est sur-
 montée d'une boule dorée que domine
 le signe vénéré de la croix, d'où pen-

dent en flottant des houpes de soie qui se jouent sur les épaules du guerrier.

« Alors s'approche de lui la tsarine; elle saisit la bride de l'alezan, et, enlaçant son frère de ses bras, elle l'attire à elle et lui dit à voix basse : « Frère chéri, Boïschko Iugovitch! tu resteras avec moi à Kruschovatz; le tsar a permis qu'un frère restât du moins près de sa sœur. »

« Mais le Iugovitch lui répondit : « Retourne, ô ma sœur! vers la blanche tourelle; il n'est pas aujourd'hui de guerrier qui consente à ceder sa place à un autre, dût la mort l'attendre devant l'ennemi. J'irai dans la plaine d'Amsel, et je scellerai de mon sang nos saintes croyances! » Il dit, stimule son coursier et s'élance pour se remettre à la tête des siens. »

« A cette vue, Militza tombe inanimée sur la pierre. Lazare l'aperçoit, et des larmes roulent sur ses joues. Il regarde autour de lui, et, s'adressant à Goluban, son fidèle serviteur : « Prends, lui dit-il, la tsarine entre tes bras et reporte-la dans sa demeure royale, où tu resteras près d'elle pendant notre absence. »

« Une vive émotion se peignit sur les traits de Goluban; il descendit de son coursier, enleva la tsarine dans ses bras et la porta dans la haute tourelle. Mais à peine eut-il rempli ce devoir qu'impatient d'aller combattre il remonta à cheval et reprit le chemin de la plaine d'Amsel. »

« Le lendemain, l'aube blanchissait à

s'est livrée hier une grande bataille; deux côtés les chefs ont succombé; de Turcs ont survécu; mais tous viens qui respirent encore sont et couverts de mortelles blessures.

« La tsarine écoutait encore, le voit s'approcher Milutine, un d'viteurs; il surportait de sa main sa droite brisée. Dix-sept blessures naient le corps du guerrier, et sa sœur était couvert de sang. « Par la tsarine en courant vers lui : mon époux est-il tombé victime de son ? »

— « Aide-moi d'abord à descendre cheval, répondit le fidèle serviteur une eau fraîche sur mon front, vin généreux répare mes forces lantes. » Et quand les soins d'eurent ranimé le guerrier : « Patenaut, lui-dit elle. Comment le il tombé? Comment sont tombés le père Iug, mon père, et les neveux? Et le fils du ban de et Milosch, et Vuk mon autre comment ont-ils succombé? » - rine, répondit Milutine, ils gisent noblement sur le champ de bataille. A l'endroit où Lazare a été momentanément frappé s'élève un amas de cadavres brisés; mais les lances servient en plus grand nombre que les Turcs. Le vieux Iug, qui con l'avant-garde, a péri au commencement de la bataille; les corps des neveux Iugovitch lui forment comme un d'honneur. Unis dans les con

déserté le champ de bataille avec douze mille cavaliers, douze mille lâches comme lui ! »

Nous avons donné dans la première partie de cet ouvrage le récit de la bataille d'Amstel ou de Kossovo ; et l'on peut voir en comparant les chants nationaux à l'histoire que les poètes serviens ont plutôt suivi les traditions orales, qui diffèrent d'ailleurs de province à province, que les écrivains dont la tâche s'est bornée à retracer naïvement les faits. La plaine de Kossovo a été le tombeau de la grandeur et de la liberté des Serviens, et le sentiment national a enveloppé dans le même désastre tous les guerriers illustres de cette époque ; comme si toutes les gloires de la Slaméridionale avaient dû périr en même temps.

CHAPITRE IV

Vukaschin laissa plusieurs fils ; mais le plus célèbre de tous est Marko, véritable personnification du guerrier servien. Dans le chant que nous avons rapporté plus haut, il est représenté comme arbitre entre les prétendants au trône de Duschan ; mais ce caractère de modération et de justice n'est pas celui qu'on lui prête dans les récits nombreux dont il est le héros. On dirait que les Serviens ont composé cette figure moitié historique, moitié fantastique sur le modèle des héros de chevalerie : seulement la féerie est remplacée dans les chants serviens par la mythologie locale dont les créations ne sont dépourvues ni d'un certain sens allégorique ni de naïveté et de fraîcheur. En général, ces images païennes forment un contraste singulier avec la gravité des enseignements du christianisme que le peuple a adoptés sans renoncer entièrement à ses poétiques superstitions. Nous donnerons encore deux de ces chants, pour mieux faire connaître l'Amadis ou plutôt le Roland de la Servie.

ROSANDA.

« Jamais, depuis que le monde sortit
de la main de Dieu, on n'avait vu de
beauté plus merveilleuse que celle de
Rosanda, la sœur du voïvode Léka,
de Prisren ; puisse sa beauté ne pas lui
être fatale ! Ni les Turcs ni les chré-
tiens n'avaient encore rien contemplé

« de si parfait. La musulmane au teint
« éblouissant, les gracieuses Valaques.
« les femmes latines à la taille svelte.
« ne pouvaient être comparées à Ro-
« sanda. Jusqu'à l'âge de quinze ans la
« vierge avait été élevée dans une re-
« traite profonde ; une tour était sa de-
« meure, et elle n'en sortait ni le jour
« ni la nuit.

« Cependant le bruit de sa beauté se
« répandit jusque dans Prilip, la blanche
« forteresse, résidence de Marko Kralié-
« vitch. Le jeune prince s'applaudit en
« entendant les louanges données à la
« vierge ; il pense qu'elle sera une com-
« pagne digne de lui. Léka doit être un
« beau-frère convenable ; ils boiront en-
« semble un vin généreux et échange-
« ront de loyales paroles.

« Marko appelle sa sœur : « Monte,
« lui dit-il, à l'appartement supérieur.
« et tire du coffre antique mon plus beau
« vêtement. Aujourd'hui même je me
« rends à Prisren pour demander en ma-
« riage la sœur de Léka. Si je suis agréé
« par le voïvode j'amènerai ici la belle
« Rosanda, et je m'occuperai de ton
« établissement. »

« La sœur de Marko monta en toute
« hâte vers l'étage supérieur et présenta
« à son frère le somptueux costume. Le
« héros revêt le drap précieux et le riche
« velours ; la toque où flotte la tchélenka
« orne son front ; il agrafe ses chaussures
« élégantes ; ceint à son côté un sabre
« syrien damasquiné d'or et dont la lame
« est d'un prix inestimable.

« Alors les écuyers amènent son cour-
« sier richement sellé et couvert d'une
« longue housse flottante, garnie de la
« fourrure d'un lynx. Le bel animal rouge
« avec impatience un mors d'acier. »

« Au moment de partir, Marko ap-
« pelle ses serviteurs ; les échantons ap-
« portent deux mesures d'un vin capi-
« teux, l'une pour leur jeune maître,
« l'autre pour le Scharatz, afin qu'il
« chauffé par la liqueur, le noble animal
« puisse se tenir ferme sous le guerrier
« dont le regard lance des flammes.

« Ainsi préparé, Marko traverse les
« campagnes de Prilip : dans sa course
« rapide il voit fuir derrière lui les vallées
« et les montagnes, et bientôt il foule la
« plaine d'Amstel. Mais, quittant le che-
« min de Mitrovitz, il se détourne, et

« prend celui qui conduit à la demeure
 « de Milosch, son frère d'adoption. Le
 « voïvode l'aperçoit de loin, du haut de
 « ses tours éclatantes, et aussitôt il ap-
 « pelle ses serviteurs. « Hâtez-vous d'ou-
 « vrir les portes, leur dit-il, et de sortir
 « pour recevoir Marko Kraliévitich avec
 « le respect qui lui est dû; que nul de
 « vous ne touche à son manteau et encore
 « moins à son sabre; car cette hardiesse
 « ne resterait pas impunie. Peut-être est-
 « il irrité ou échauffé par le vin; son
 « cheval pourrait vous fouler aux pieds.
 « Quand il aura dépassé les portès, et
 « qu'il m'aura salué d'un baiser, vous con-
 « duirez le coursier, et je mènerai dans
 « ma demeure mon frère d'adoption. »

« Il dit, et les serviteurs obéirent;
 « mais Marko sans s'inquiéter d'eux
 « galopa droit devant lui; et, après avoir
 « franchi la porte, il s'arrêta et s'élança
 « de son coursier. »

« Le voïvode Milosch s'avance au-de-
 « vant de son noble ami, et après l'avoir
 « tendrement embrassé il s'apprête à
 « le conduire dans la haute salle du
 « château. Mais Marko refuse de le
 « suivre; aujourd'hui, lui dit-il, je n'ai
 « pas le loisir d'être ton hôte. Tu con-
 « nais sans doute Léka de Prisren; sa
 « sœur est, dit-on, merveilleusement
 « belle; nulle femme, pas même la Vila
 « de la forêt, ne peut se flatter de l'é-
 « galer. On nous cite l'un et l'autre
 « comme célèbres parmi les jeunes
 « guerriers, cependant nous n'avons
 « pas encore fait choix d'une épouse :

« un magnifique costume. La
 « se balançait sur son bu-
 « martre; un triple rang d
 « brillait sur son justaucorps,
 « sur ses épaules un mantea
 « dessous valait seul trente
 « d'or. Lorsque le héros fut
 « lui amena le Kranich, s
 « monture.

« Cependant Marko se fit se
 « mesures de vin; il en vid
 « donna l'autre à son cheval.

« La parure avait réhaussé
 « de Milosch; ses épaules sor
 « ses traits pleins de noblesse
 « est élevée et ses noires moust
 « cendent jusque sur ses épa
 « Dieu te soit en aide, Marko!
 « la jeune fille dont ton frère
 « tion sera l'époux!

« Déjà les deux guerriers che
 « à travers les plaines de Mi
 « ils se dirigent vers Novi-I
 « saluent la demeure de Rélia
 « lève près du torrent de Rasc
 « Rélia qui les a aperçus co
 « rencontre et veut les faire ex
 « sa demeure. Marko s'y refu
 « truit du motif de leur voyag
 « vite à se parer pour les suiv
 « les rejoint bientôt, magnif
 « habillé; jamais fiancé ne p
 « digne d'attirer les regar
 « vierge... Que Dieu vous soie
 « Marko et Milosch! qui
 « éclipsé par le beau Rélia?

« Les trois cavaliers suivent

se défendre d'un mouvement de prise et d'admiration à l'aspect et de magnificence. Les tapis d'un drap précieux, les diétoient couverts de velours; et brillaient la soie et l'or : des d'un argent étincelant porsuspendues des armes du plus ravail. Les sièges étaient d'arsiselé, et l'or éclatait dans leurs ents.

coupes pleines de vin et es sur une longue table toute e semblaient inviter les convia coupe d'or placée au bout de e marquait le siège d'honneur, la coupe de Léka; elle conteueuf mesures de vin. Marko t jamais rien vu de semblable. a invite les guerriers à prendre les serviteurs leur présentent upes pleines; mais ils servent d leur seigneur. Le vin pourule en abondance, le service se vec ordre et par des mains nom-

semaine entière s'écoule dans tins. Souvent Marko interroge pard ses frères d'adoption; il uit que l'un d'eux s'expliquât nier, et, dans leurs discours, il e à reconnaître s'ils ne font uelque allusion à la sœur de ôte; mais à peine leur adressequelque signe d'intelligence qu'ils nt les yeux vers la terre. Voyant ersonne n'osait aborder cette on délicate, Marko prit le parti ier lui-même.

à déjà longtemps, gouverneur que tu exerces envers nous une hospitalité; ta demeure est et tes vins sont exquis; mais les entretiens que nous avons jamais l'idée ne t'est venue de lemander le motif de notre vi-ai attendu en vain qu'une ques-e ta part nous mît sur la voie is permît de nous expliquer. » itué aux formes d'une prudente e, Léka fit cette réponse : riko Kraltch, et vous, nobles les! me conviendrait-il de vous ine semblable question, à moi isirais depuis longtemps votre ce? Nest-ce rien pour moi que de

« converser amicalement avec de tels
« hôtes, de parler de l'état du pays, et
« de m'assurer que la paix règne autour
« de vos demeures? Sous peu j'espère
« vous rendre cette visite, et la cor-
« dialité de mon accueil vous prouve
« le prix que j'y mets. »

« Pendant quelques instants Marko
« garda le silence; enfin il parla ainsi : »

« Les affaires n'ont rien d'inquiétant,
« ô Léka! mais nous avons à te parler
« d'autre chose, et j'aborderai sans détour
« la question. Mille bruits sont venus jus-
« qu'à nous de la beauté merveilleuse de
« ta sœur, la vierge Rosanda. Ni la Tur-
« quie ni les sept royaumes chrétiens
« n'offrent rien de comparable; elle ef-
« face tout ce que la Bosnie, la Roumé-
« lie, l'Anatolie et l'Égypte ont produit
« de plus parfait. Nous ne sommes pas
« non plus des fiancés ordinaires; et
« nous venons, ô Léka! pour te de-
« mander ta sœur. Tous trois frères
« d'adoption, libres tous trois, qu'un
« de nous devienne son époux; les deux
« autres seront le parrain et le conduc-
« teur de la mariée, et désormais nous
« te resterons attachés par des liens in-
« dissolubles. »

« A ces mots les sourcils de Léka se
« joignirent : « Laissons ce sujet, voi-
« vide Marko, lui dit-il; ne te hâte
« point de préparer l'anneau des fian-
« çailles, ni de me présenter la coupe
« de l'alliance. Une parenté telle que la
« vôtre m'eût été précieuse, et je ne
« pouvais attendre de Dieu une plus in-
« signe faveur; mais une explication est
« nécessaire. Sans doute la beauté de
« ma sœur est merveilleuse, et sur ce
« point les louanges ne peuvent rien
« avoir d'exagéré; mais l'humeur de la
« jeune vierge est ombrageuse et opi-
« niâtre : sans déférence pour son frère,
« elle ne connaît d'autre frein que la
« crainte de Dieu. Déjà des prétendants
« nombreux se sont présentés pour ob-
« tenir sa main, et chacun d'eux a rem-
« porté un refus blessant, à la grande
« confusion de son frère. Voilà pour-
« quoi j'hésite à toucher l'anneau nup-
« tial et à vider avec mes nobles hôtes
« la coupe des fiançailles. Si Rosanda
« rejette votre demande, comment la
« paix restera-t-elle entre nous? »

« A ces paroles, Marko fit retentir la

« salled'un rire bruyant : « Que béniesoit
 « ta mère. Léka ! s'écria-t-il ; quoi ! tu
 « commandes dans une vaste contrée,
 « et tu n'as pas même d'autorité sur ta
 « sœur ! Sur Dieu et ma foi ! si j'étais
 « son frère, et que dans la blanche Pri-
 « lip elle s'aventurât à me désobéir, de
 « ce glaive je lui abattrais les deux
 « mains et je n'épargnerais pas les yeux
 « de sa tête ! Écoute, gouverneur Léka,
 « si tu n'oses t'engager sans consulter
 « la belle vierge, va la trouver dans la
 « tour qu'elle habite ; qu'elle vienne elle-
 « même ; peut-être n'a-t-elle jamais vu
 « de nobles voïvodes ; libre dans son
 « choix, qu'elle désigne celui de nous
 « qu'elle aura préféré ; les deux autres
 « accepteront sans murmurer la déci-
 « sion de Rosanda : conducteur et par-
 « rain, ils ne t'en seront pas moins fidè-
 « lement dévoués. »

« Léka se lève sans répondre ; monte à
 « la blanche tour et parle ainsi à la jeune
 « fille : « O ma sœur, beauté orgueilleuse !
 « descends avec ton frère, et choisis toi-
 « même parmi de nobles hôtes le com-
 « pagnon de tes jours. Trois voïvodes
 « serviens t'attendent, distingués et il-
 « lustres entre tous : nul parti ne sau-
 « rait être plus digne de toi, nulle ami-
 « tié plus honorable pour ton frère. »

« Rosanda répondit : « Retourne près
 « des voïvodes, présente-leur les cou-
 « pes, et annonce-leur que je te suis. »

« Léka reporte à ses hôtes la réponse
 « de la jeune vierge. Ils attendaient,
 « assis sur les divans somptueux, l'ar-

« Milosch et Rélia attendent les
 « baissés. Voyant que nul d'enti-
 « hôtes n'ose s'adresser ni à lui-
 « ni à sa sœur, Léka prend en
 « parole : « Sœur bien aimée, lui
 « choisis entre ces trois voïvodes
 « nomme celui que tu préfères.
 « courage l'emporte à tes yeux sur
 « autre mérite, si tu fais cas d'
 « ros dont la gloire est attestée par
 « combats, choisis Marko et suis-le
 « Prilip, sa blanche demeure ; to
 « gueil peut s'applaudir d'une tel
 « liance ; si la beauté dans un gu
 « te séduit davantage, Milosch n'a
 « son égal pour la vigueur et la
 « expression de ses traits ; prends
 « ce chef la route d'Amsel, et les
 « ges envieront ton sort. Enfin,
 « grâce et l'élégance ont plus de cli
 « pour toi, accompagne Rélia
 « Novi-Basar, sa patrie : un tel part
 « satisfaire ton orgueil. »

« Lorsque Léka eut fini de parl
 « vierge frappa violemment ses bla
 « mains l'une contre l'autre : « Gi
 « Dieu, s'écrie-t-elle, s'il est des c
 « qui échappent à mon intelligence
 « est un grand nombre que je ne sa
 « confondre. Je cherche en vain à
 « pliquer comment mon frère dont
 « ren reconnaît le pouvoir, comme
 « gouverneur Léka..., à moins
 « n'ait perdu le sens ou qu'un
 « lége n'ait ébloui sa raison, pe
 « faire une proposition semblable,
 « merais mieux attendre dans Pri



t également la mère de Kranich nure de ce héros? On raconte l'a trouvé, enfant encore, couché litière et suçant les mamelles cavale; c'est à cette nourriture loit sa force. Quant à Rélia dont uement t'a séduit, me le propose le comble de la démence; Dieu que ta langue fût devenue e en me faisant une telle injure! as-tu demandé à ce Rélia quelle famille, quels ancêtres lui ont nis leur nom? Pour moi j'ai re qu'il n'est qu'un bâtard é la nuit dans les rues de Novi. Une Bohémienne l'enfanta et irrit : ses qualités sont celles de e. Voilà, frère, pourquoi je res trois fiancés. »

dit et sort de la salle, laissant erriers couverts de confusion yeux ardents de colère. Tout p Marko, pareil à une flamme l, s'élance, arrache du trophée es une épée étincelante, et s'ap- à trancher la tête de Léka. Mi- se précipite sur le héros, et lui ie le fer menaçant.

ête, Marko Kraliévitich! s'écrie-isse ce fer que Dieu puisse dé-! Léka, qui nous a si noblement ilis, ne doit pas être responsable olle perversité de sa sœur, et il as juste de punir une province l'insolence d'une jeune fille. »

ko, voyant que Milosch protège verneur, n'essie plus de saisir e : mais il a son poignard à sa re... il sort rapidement de la ll foulait déjà le pavé de la cour, l'il aperçoit Rosanda entourée femmes et prête à remonter les ide sa haute tour. Le héros l'ap- : « Vierge, lui dit-il, je t'en con-ir cette beauté dont tu es si fière! : toutes ces femmes qui t'entou- t laisse-moi contempler ton vi- en présence de ton frère et e premier trouble mes regards s n'ont pu te voir qu'impar-ent. Je retourne à Prilip où ma va me faire mille questions sur uté; que je sois du moins en e lui répondre. »

a geste, la jeune vierge écarta ombreux cortège, et levant son

« voile : « Marko, tu peux regarder Ro-
« sanda ! »

« La colère bouillonnait dans le sang
« du guerrier ; il s'élance d'un bond vers
« l'altière jeune fille, et lui tranche le
« bras droit à la naissance de l'épaule ;
« puis fouillant de son poignard la ca-
« vité des yeux, il les arrache de leur or-
« bite, les enveloppe dans un tissu de
« soie, et jette le tout dans le sein de la
« vierge. « Maintenant, s'écrie-t-il, al-
« tière Rosanda ! choisis entre nous trois
« l'heureux fiancé ! Est-ce le valet des
« Turcs que tu préfères, ou Milosch, le
« fruit d'une cavale, ou le bâtard Rélia ? »

« C'est en vain que Rosanda appelle
« son frère à son secours ; Léka entend
« ses gémissements, mais la crainte le
« rend immobile. Les deux amis rejo-
« gnent Marko, ils attachent à ses flancs
« son sabre de Damas, et tous trois
« s'élancent sur leurs coursiers frau-
« chissent les vallées et les plaines ver-
« doyantes. »

Cette cruauté envers une fille libre de son choix n'a rien de déshonorant pour un héros outragé, dans les idées des Serviens. Le rôle subordonné de la femme, parmi les Slaves méridionaux, sera longtemps encore un obstacle aux progrès de la civilisation dans ces contrées.

Dans le morceau suivant, Marko triomphe d'un adversaire plus digne de son courage.

MARKO ET MOUSSA.

« Moussa l'Albanais s'était arrêté
« dans une hôtellerie de Stamboul.
« Échauffé par les vapeurs du vin, il se
« parlait ainsi à lui-même : « Depuis neuf
« années que je sers le Sultan, on ne
« m'a encore donné ni armes ni cour-
« sier, ni même une chétive tunique.
« Aujourd'hui j'en fais le serment ! je
« retourne sur les côtes de la mer ; je
« fermerai les ports et les routes, et j'é-
« leverai une tour armée de crampons
« de fer où je prendrai les prêtres et les
« pèlerins du sultan. »

« Lorsque l'ivresse de Moussa se fut
« dissipée, il n'en persista pas moins
« dans sa résolution. Il partit donc pour
« la côte, pillà les navires qui entraient
« dans les ports et les convois épars sur
« les routes ; l'arnaute fit un butin de

« trois cents charges d'or; et sur la
 « tour qu'il avait construite, il suspendit
 « chaque jour des corps de prêtres et de
 « pèlerins.

« Quand le bruit de ces brigandages
 « parvint au sultan, il envoya vers l'Al-
 « banais le visir Kouprélitch avec trois
 « mille guerriers. Moussa défit cette ar-
 « mée, prit le visir, et après lui avoir
 « lié les mains sur le dos il le fit ainsi
 « conduire à Stamboul.

« Le sultan promit des trésors à ce-
 « lui qui le délivrerait du brigand; mais
 « de tous les chefs qui acceptèrent cette
 « mission périlleuse, nul ne reparut
 « dans la ville impériale. Voyant le tsar
 « de Stamboul inquiet et courroucé, le
 « khotscha Kouprélith lui dit: Seigneur,
 « que n'avons-nous Marko Kraliévitche?
 « Ce héros pourrait seul triompher de
 « Moussa. » Le sultan jeta sur le khod-
 « scha un regard oblique, et quelques
 « larmes s'échappèrent de ses yeux.
 « Pourquoi, lui répondit-il, me parler
 « de Marko? Les os du guerrier sont
 « en poussière. Trois années se sont
 « complétées depuis que le cachot où
 « je l'ai fait jeter ne s'est pas ouvert sur
 « lui! » — « Gracieux Seigneur, reprit le
 « khodscha, si quelqu'un t'annonçait
 « que Marko est vivant, quelle serait sa
 « récompense? » — Je le ferais pacha
 « de Bosnie, et j'étendrais son pouvoir
 « à neuf années, sans exiger de lui un
 « para. »

« Et les portes du cachot s'ouvrirent,

« Marko, la captivité m'a cr
 « défiguré; ma vue est telle
 « blie que je ne distingue les
 « peine. Dans l'état où je s
 « saurais combattre et enco
 « vaincre. Mais ordonne qu'o
 « duise dans quelque bonne
 « où je puisse réparer mes f
 « une nourriture substantiell
 « dante. Qu'on m'y serve la
 « culente du mouton, du pai
 « froment, un vin généreux
 « queurs spiritueuses. Quan
 « gueur sera revenue, je te l'a
 « et j'irai combattre l'arnaute

« Le sultan fait venir trois
 « le premier lave dans un ba
 « les souillures du guerrier;
 « fait tomber sa barbe sous
 « tranchant; le troisième lu
 « ongles. Après ces premier
 « le conduit dans une hôtelle
 « sont prodiguées les viandes
 « tes, le pain du froment le
 « et les vins réparateurs.

« Les phases d'une lune en
 « taient renouvelées, lorsqu
 « sentit les forces lui revenir:
 « lui dit alors le sultan, le
 « furieux; ses plaintes redoubl
 « prêt pour la grande lutte? »
 « pondit: « Ordonne, ô Sult
 « m'apporte un bâton de coi
 « que ce rameau parfaitement
 « été détaché du tronc depuis
 « je veux voir si j'ai recouv

« bout de trois jours qu'il passa
re dans l'hôtellerie il revint chez
urier qui lui présenta l'arme mer-
use. « Cette lame est-elle bonne ? »
nda Marko. « Vois toi-même, ré-
Novak, essaye-là sur l'enclume. »
tros prit le glaive, le brandit sur
te et en frappa l'enclume qu'un
coup sépara en deux. « T'est-il ja-
arrivé de forger une arme meil-
? » reprit le héros, et plein d'or-
Novak répondit : « Oui, Marko
évitch, et c'était pour un guer-
rui l'emportait sur toi. Lorsque
sa partit pour la côte, je lui for-
un glaive; il l'essaya sur l'en-
e, et il la fendit d'un seul coup
le bloc qui la soutenait. »

« Cette réponse irrita le héros qui dit
Novak : « Il est juste que j'augmente
alaire » ; et comme l'imprudent
it la main, Marko lui abattit le
droit à la naissance de l'épaule.
rier Novak, s'écria-t-il, te voilà
Désormais tu n'en forgeras plus
meilleurs ni de pires. Cependant,
pour t'aider à vivre... » et il lui
ent pièces d'or.

Marko s'élança d'un bond sur son
il de bataille, et prenant le che-
le la côte, il parcourut rapide-
le pays, cherchant et demandant
ut Moussa.

« Le matin qu'il chevauchait aux
ières lueurs de l'aurore dans les
s étroites de Katschanik, il aper-
'Albanais. Les jambes croisées
on coursier noir, Moussa s'amu-
lancer sa massue dans les airs
recevoir avant qu'elle ne tou-
e sol. Lorsqu'il fut près du bri-
il lui parla ainsi : « Cède-moi le
ge, Moussa, où force-moi à te le
! » — « Passe ton chemin, Marko !
dit l'arnaute et garde-toi de me
quer ! Tu ferais mieux de mettre
terre et de venir vider avec moi
soupe où pétile une liqueur ver-
: mais Moussa ne se dérangera
e son chemin pour Marko. Si
sine t'a enfanté dans un palais
s coussins moelleux, poursuivait
ute, si tu as été reçu dans des
s de soie et nourri de lait et
iel, une forte Albanaise m'a
u monde sur une pierre nue au

« milieu de ses brebis ; elle a lié mes
« langes grossiers avec les ronces de la
« forêt ; et la farine de l'avoine a été
« ma première nourriture. Mais ma
« mère m'a fait jurer de ne céder le pas
« à personne. » A peine le héros de Pri-
« lip eut-il entendu ces paroles, qu'il
« fit voler vers l'Arnaute sa lance de
« bataille. Moussa reçut le coup sur sa
« massue, et le trait repoussé alla
« tomber loin du but. A son tour il
« brandit sa lance pour en frapper son
« adversaire ; mais l'arme rencontra la
« massue du Servien et vola en trois
« morceaux. Tous deux alors tirèrent
« leur sabre et s'attaquèrent avec fu-
« reur.

« Déjà le fer de Marko s'est brisé, déjà
« la lame de Moussa s'est détachée de la
« poignée ; c'est avec la massue qu'ils
« combattent ; dans leurs mains les ar-
« mes solides semblent avoir des ailes
« dont les plumes se touchent, et dont
« les débris jonchent la plaine ver-
« doyante. Enfin, s'élançant de leurs
« coursiers et se saisissent corps à
« corps. La victoire est douteuse et leurs
« forces semblent égales. La lutte avait
« commencé avec l'aurore, et le soleil
« atteignait la moitié de sa course ; une
« blanche écume baigne les membres
« de l'Albanais ; une écume blanche et
« sanglante couvre le corps de Marko.
« Le Servien voit que son adversaire
« semble fléchir ; il le presse, mais il ne
« peut parvenir à l'ébranler. Épuisé par
« cet effort, il plie à son tour. Moussa
« réunit toutes ses forces, l'entraîne et
« tombe lui-même sur le héros terrassé.

« Le Servien pousse un douloureux
« gémissement : « O ma sœur d'adoption,
« Vila de la verte forêt ! s'écria-t-il, où
« es-tu ? as-tu oublié tes promesses ? Ne
« m'as-tu pas solennellement juré de
« me secourir au moment du péril ? »

« Une voix qui descendait des nues,
« celle de la Vila répondit : « Insensé ! ne
« t'avais-je pas prévenu ? Pourquoi livrer
« un combat le saint jour du Dimanche ?
« Certes il serait déloyal de nous mettre
« deux contre un ; mais qu'as-tu fait de
« la gâche de ton poignard ? » Dans ce
« moment, Moussa regarda vers le ciel
« pour voir d'où venait la voix. Marko tira
« doucement le fer de son fourreau et le
« plongea si profondément dans le flanc

« de l'Albanais que la pointe en sortit
 « par la gorge. Frappé à mort, le corps
 « du brigand écrasait Marko, qui ne
 « s'en débarrassa qu'avec peine. Lors-
 « qu'il fut debout il contempla ce ca-
 « davre gigantesque, et vit avec surprise
 « que le sein de l'Albanais renfermait
 « trois cœurs de héros que protégeait
 « un triple rang de côtes. De ces trois
 « cœurs l'un palpitait encore faible-
 « ment, le second conservait un mou-
 « vement rapide, dans le troisième dor-
 « mait un reptile venimeux. Le serpent
 « s'éveilla et le corps du brigand tres-
 « saillit. « Rends grâce à Dieu, dit le
 « monstre irrité, que Moussa ait suc-
 « combé avant mon réveil ; ta perte eût
 « été certaine ! »

« Quelques larmes brillèrent dans les
 « yeux de Marko : « Que Dieu me le
 « pardonne ! s'écria-il ; le vaincu l'em-
 « portait sur le vainqueur ! »

« Il trancha la tête de l'arnaute, et
 « la jeta dans le sac qui contenait l'a-
 « voine de son coursier ; puis emportant
 « cette dépouille vers la blanche Stam-
 « boul il la déposa toute sanglante aux
 « pieds du sultan. Et comme le tsar fris-
 « sonnait d'épouvante : « Rassure-toi, lui
 « dit Marko ; mais si cette tête inani-
 « mée te cause une telle frayeur, que se-
 « rait-ce si Moussa paraissait vivant
 « devant toi ? » Sans rien répondre le sul-
 « tan lui fit donner trois charges d'or.
 « Marko retourna vers la blanche Prilip,
 « et le mont Kotchanik garda les restes
 « du héros Moussa. »

truction des mahométans. Les éca-
 qui ont accusé de trahison le fils
 zare, auraient pu trouver dans les
 du temps une explication natu-
 cette conduite. Il tenait du sult-
 titre de despote de la Serbie, et le
 queur l'opposait habilement à Vuk
 partager entre deux influences et
 les forces des Serviens ; il avait deu-
 en mariage Miléva, sœur d'Étienne
 sorte que ce dernier était attache
 vainqueur par les doubles liens de
 litique et de la famille. Quoiqu'il
 prévoir que l'asservissement de la S-
 serait la conséquence fatale de ses
 vœux rapports, il lui fallut accepter
 résignation une dépendance qu'
 était impossible d'éviter. Il ne dor-
 donc une ombre de pouvoir que
 condition de combattre comme
 des Turcs toutes les fois qu'il en
 requis.

Les provinces serviennes se trou-
 ainsi gouvernées par deux princes d-
 rivalité servait les intérêts du su-
 l'autorité d'Étienne n'était que toi-
 celle de Vuk, appuyée sur des se-
 plus réels, portait ombrage à B-
 qui profita de la première occasion
 s'en débarrasser.

Vuk avait reçu pour prix de sa
 hison quelques districts de la S-
 méridionale et de la Macédoine,
 il ne cessait de convoiter la porti-
 territoire laissée à Étienne ; et co-
 il s'appêtait à l'attaquer, le sultan
 tira sous un prétexte, et le fit ie-

le trône à George Brankovitch et réconcilié avec lui. Ce prince eut, et, quoiqu'il eût atteint sa cinquante-neuvième année, son corps n'avait rien de la vigueur de l'âge mûr; sa constitution naturelle au milieu des combats du temps devenait souvent le résultat de la perfidie : ses rapports avec les Turcs l'avaient habitué à ne considérer comme obligatoire la tenue de ses engagements.

Les intentions d'Amurat sur la Servie étaient sur l'alliance précédemment conclue entre les familles du sultan et du roi Lazare, alliance qui avait été scellée par un mariage. La religion était un autre motif plus puissant que les yeux des musulmans; ils jugeaient qu'il était imprudent de laisser les mains des princes chrétiens libres et riches et des forteresses intactes. Cependant les guerres qui éclatèrent entre Amurat en Asie suspendirent ses projets; mais lorsqu'il revint en Hongrie, il déclara la Servie comme une province à sa couronne, et nia les droits de son prince. Ce dernier essaya de détourner la force de sa soumission; il offrit de reconnaître tributaire du sultan, et mit la main de sa fille Marie. Voyant que ses concessions n'avaient obtenu autre résultat que de retarder le jour, il songea à s'assurer un retour à ses yeux vers la Hongrie.

À la même époque la Bosnie était soumise aux conquêtes des Turcs, qui y établirent de fortes garnisons sur le Danube et occupèrent Smederevo et ainsi que Novobrodo, ville importante dans le voisinage des mines. Les Turcs, sans s'inquiéter du mécontentement des Serviens, échangeaient contre les forteresses et des châteaux situés en Hongrie une forteresse de Belgrade. Amurat donna un vif mécontentement, quelques mesures hostiles qui révoltèrent George à s'humilier de nouveau et envoya sa fille au sultan pour le mariage projeté; les frères de George l'accompagnèrent et restèrent d'elle comme otages.

George suivait avec inquiétude les progrès des musulmans; la Pologne et Hongrie, plus immédiatement

menacées, étaient disposées à refouler les infidèles vers l'Orient : la supériorité incontestable de leur marine donnait aux occidentaux un grand avantage : on résolut d'attaquer vivement les infidèles. Cependant les Turcs murmuraient contre Amurat, et lui reprochaient de ne pas mettre fin par un coup de vigueur aux hésitations de George. Le sultan se décida à envoyer en Servie une armée considérable; d'abord battu par les Hongrois, il fut plus heureux l'année suivante; George, se voyant hors d'état de résister, s'enfuit en Hongrie avec son fils Lazare et quelques seigneurs de sa cour (1439.)

CHAPITRE VI.

TENTATIVES POUR LA RÉUNION DES ÉGLISES LATINE ET GRECQUE.

Les troubles qui avaient éclaté en Bohême et en Hongrie prouvaient l'attachement des Slaves à leurs croyances et aux formes extérieures du culte; au reste, cette constance est moins le résultat d'une conviction raisonnée qu'un dévouement sans bornes pour quiconque a su s'emparer de leur confiance par des moyens même tyranniques. On dirait qu'il faut à ces peuples une personnification de leur système, soit politique, soit religieux : ce guide une fois trouvé, ils le suivront au prix de tous les sacrifices, aussi bien pour maintenir le passé que pour conquérir les avantages d'une réforme.

Si les Slaves se sont montrés hostiles au catholicisme, c'est surtout parce que leurs princes et leurs voïvodes se trouvaient plus indépendants, en restant fidèles à la communion de l'Église orientale. Si Pierre le Grand eût voulu que ses Russes devinssent catholiques, il est probable qu'il eût été obéi. Les négociations de la cour de Rome n'ont donc échoué devant l'obstination servienne que parce que les légats du pontife s'appliquaient surtout à démontrer la supériorité de leur dogme, au lieu de montrer par des secours efficaces que l'alliance des puissances occidentales, cimentée par une religion commune, était la meilleure garantie contre les envahissements des Turcs.

D'un autre côté, les dissensions du

clergé latin ne laissaient pas aux pontifes une grande liberté d'action. Le concile de Bâle était en guerre avec le pape Eugène IV. Il fallut que le roi de Hongrie, Albert, élu empereur d'Allemagne en 1438, intervint pour rétablir l'harmonie entre les prélats et leur chef spirituel.

Au milieu de tous ses embarras le pape Eugène essayait d'établir des missions parmi les Slaves par l'intermédiaire des métropolitains de la Pologne et de la Russie (1).

(1) *Eugenius Episcopus, servus servorum Dei, venerabili fratri Isidoro Kyenu, ac totius Russiæ Metropolitæ in Lithuanîæ, Lyvonîæ et Russiæ provinciis, ac in civitatibus, diocesis, terris et locis Lechiæ, quæ tibi jure metropolitico subesse noscuntur, apostolicæ sedis Legato, salutem.*

Salvator noster Jesus Christus, filius Dei vivi, ex alto cœlorum throno descendens, exemplum nobis reliquit ut quemadmodum discipulos quos elegerat in universas mundi partes destinavit, ut omnibus creaturis Evangelium prædicarent, et sacræ christianæ fidei institutis humanum genus edocerent, ita nos, qui licet immeriti, ejus vices in terris gerentes, christiano generi præsidemus, quantum ab ipso nobis conceditur per suas semitas incedentes, ad absentes fideles nostræ considerationis intuitum dirigimus, mittendo ad ipsos personas idoneas quæ executionem voluntatis et sollicitudinis nostræ per suas bonas operationes, Deo propitio, exequi valeant et etiam adimplere. Cum itaque juxta desiderium cordis nostri, et diutnam operam

L'intolérance des Turcs ne si cruelle qu'autant que les nakis quises voulaient conserver les privilèges politiques. On trouvant servien que George Brankovitch demanda à Hunyade ce qu'il fallait faire relativement au culte de dans le cas où il serait vainqueur le héros hongrois lui répondit : « Je convertirais la religion catholique. » George même question au sultan : « J'ai répondu que le turc, une mosquée chaque église, et mes sujets libres ou de se prosterner devant la croix ou de se signer dans votre nom. » L'opinion des voïvodes était mieux obéir aux Ottomans que les ennemis de ceux-ci en sa foi latine : quand au peuple également opprimé sous l'un ou l'autre gouvernement, il aimait mieux le culte de ses pères.

Cependant la Serbie ne

niæ, Livoniæ ac totius Russiæ prædicantur non in civitatibus, diocesis, et locis Lechiæ quæ tibi jure metropolitico subesse noscuntur, de venerabilium fratrum sanctæ Ecclesiæ cardinalium pro statu universalis Ecclesiæ auctoritate nostrum, et apostolicæ sedis Legatum, cum plena potestate auctoritatis facimus, constituimus, et etiam Tibi nihilominus in eisdem locis edificandis, plantandis, corrigendi et statuendi omnia et singula

sans lutte. George voyait places emportées à l'exception de qu'il avait cédées aux Hongrois de ces épidémies meurtrières, les sur les bords du Danube, à l'armée chrétienne; Albert succomba dans l'île de Schut, les troupes se débandèrent. George n'eut pas courage; il reçut un acatholique des Ragusains qui refusa de le livrer au sultan. Bientôt de Hunyade et de Scanderbeg, la fortune : les Turcs se ligés de lever le siège de Belgrade. George recouvra toute la paix de Szégedin.

Il s'éleva contre les conditions de la paix, les déclara nulles et poussa les Hongrois à recommencer la guerre. George Brankovitch, en alliance avec les princes serbes, soit qu'il se fit scrupule de la même sultan qui venait de lui offrir ses États, refusa de prendre part à cette campagne que termina la bataille de Warna, en 1444. Les continuels fluctuations de la fortune leur explication, sinon la paix, dans l'incertitude de ses voisins de l'Occident et de l'autre avec les Turcs. Il échoua en vain de mettre de fin à la suite dans les attaques des Hongrois contre Amurath, qui pouvait facilement écraser la Serbie s'ils étaient occupés ailleurs. Il prétendait en outre, et non sans raison, que la conversion au catholicisme de ses alliés exigeaient de lui l'arrêt à des guerres sans fin, et l'arrêt entre les forces belligérantes, subir ultérieurement la loi du plus fort. Lorsqu'il était trop vivement pressé par les Turcs, il promettait d'union des deux Églises; mais, le danger était éloigné, il revenait à l'union dont l'abandon, qui lui avait coûté beaucoup à sa conclusion, aurait suscité de graves embarras à l'intérieur. Quoiqu'il ne fut ni à la générosité ni à la bravoure, il crut pouvoir corriger la fortune adverse; quelquefois il alla si loin, que les Turcs non moins que les chrétiens eurent le droit de l'accuser de perfidie, lorsqu'à la seconde bataille

de Kossovo Hunyade, séparé des siens, traversait la Serbie en fugitif, George n'eut pas honte d'arrêter le général hongrois pour s'en faire un mérite auprès d'Amurath, et de marchander les avantages de cette prise avec les Hongrois qui, l'année suivante, tirèrent de sa déloyauté une vengeance éclatante.

La mort d'Amurath ne changea rien au sort de la Serbie. Mahomet II voulut frapper l'empire grec au cœur en s'emparant de Constantinople. La conquête de cette ville permit aux Turcs de porter sur l'Europe les forces de leurs populations asiatiques, et de maintenir l'Asie par l'Europe. La Serbie, boulevard de la Hongrie, fut vivement attaquée; la discorde était parmi les voïvodes; toutes les places de quelque importance tombèrent successivement au pouvoir de l'ennemi, à l'exception de Sémendria et de Belgrade. La diète de Hongrie rassemblée à Raab rejeta toutes les instances de George. Cependant le pape crut l'instant favorable pour négocier la réunion des deux Églises; mais George, qui entra dans sa quatre-vingt-dixième année, représenta qu'une religion nouvellement adoptée en vertu d'un contrat politique ne peut que paralyser la défense d'une nation menacée; le légat du pontife, Jean Capistrano, fit de la conversion des Serbiens une condition *sine qua non*; et le vieux despote, inébranlable dans son refus, reprit le chemin de Sémendria.

Dans cette perplexité, George prit parti pour les Turcs, qui furent défaits à Belgrade et poursuivis par les Hongrois jusqu'à Sophie. Il mourut peu de temps après Hunyade, des suites des blessures qu'il avait reçues dans un engagement avec quelques chefs hongrois, parents de ce dernier.

Avant d'expirer, il laissa l'autorité souveraine à sa femme Hélène Paléologue comme tutrice et conseil de ses trois fils. Cette princesse offrit ses États à titre de fief au saint-siège; et cette détermination excita une révolte. Le roi de Bosnie, qui devait épouser vers la même époque une princesse serbienne et réunir les deux pays sous le protectorat du pape, se déclara également vassal de Rome, et la Bosnie se souleva comme la Serbie. Les Paterniens,

si mal vus du saint-siège et contre lesquels il avait été question plus d'une fois de faire une croisade, préféraient la domination ottomane : aussi le pays se soumit presque sans résistance. Dans l'espace de huit jours soixante-et-dix forteresses ouvrirent leurs portes aux vainqueurs, et le roi lui-même tomba en leur pouvoir.

Ni les Bosniaques ni les Serbiens ne prévoyaient combien le joug qu'ils acceptaient devait être pesant. Le roi de Bosnie fut massacré sous le prétexte que les promesses faites à des chrétiens n'étaient point obligatoires ; les hommes et les femmes furent traînés en esclavage, au nombre de plus de deux cent mille ; on saccagea les fermes et les bourgs, et l'incendie détruisit les monastères. La religion était donnée comme le motif de toutes ces horreurs ; de sorte que les chefs comprirent qu'il n'y avait de salut pour eux que dans leur conversion à l'islamisme.

Cependant les princesses s'étaient réfugiées à Rome pour faire hommage de leur couronne au saint-père, qui agréa cette réversion sur le motif que les enfants d'Hélène, ayant embrassé le mahométisme, étaient inhabiles à lui succéder. Cette transaction conclue en pays étranger, sans la participation des grands ni du peuple, n'était rien moins que défavorable à la politique des Turcs ; elle mettait les chefs dans l'obligation de se déclarer sujets du pape, sans aucuns moyens de soutenir cette prétention.

des, se voyant menacés par les ciers du sultan, se mirent à la population pour leur résistances de ces hardis résistants obtinrent même de la Porte que les visirs étaient contracter.

« Mais dans la Serbie
« dite, sur les bords de la M
« Kolubara et du Danube.
« ture fut observé dans toute
« Chaque année l'armée ott
« versait ces provinces pour
« royer en Hongrie, ce qui
« possible toute résistance p
« population agricole du t
« Belgrade était tenue de
« Constantinople pour y fai
« dans les prairies du sult
« qui avait tout le caractère
« féodale. Les terres étaient
« entre les spahis, qui avaient
« le travail des habitants et
« leurs personnes et leurs
« Il était défendu aux Serbiens
« des armes ; aussi dans les
« les volt-on réduits à se
« bâtons. Ceux qui avaient
« s'exposaient à se les voir en
« Turcs. Un voyageur qui
« au seizième siècle parle d
« comme de pauvres esclaves
« à peine lever la tête. To
« ans on prélevait chez eux
« jeunes garçons, mesure
« atteignait la fleur de la
« et qui, en forçant cette

s de l'ordre le plus élevé passa politique. Les rapports fréquents avec les Hongrois contrainquirent à entretenir chez les premiers le recouvrement un jour une sorte d'adance entre deux voisins également ambitieux, tandis que la puissance russe, non moins dangereuse, se disposait à s'intéresser aux Slaves du Danube son intérêt.

CHAPITRE VII.

LA SERBIE JUSQU'À LA PAIX PASSAROVITZ (1718).

Comme les Turcs fussent définitivement maîtres de la Serbie, le titre de prince fut encore porté par plusieurs de l'ancienne famille régnante. Le second fils de George, avait dû se réfugier en Hongrie; sans que lui restaient le salut de la Serbie; mais il dut se donner cette appellation honorifique, mais pu, malgré tous ses efforts, exercer une autorité réelle. Après avoir essayé d'intéresser à la cour de Rome, les rois de France et de Hongrie et la république de Venise, il termina ses jours

Le fils de Grégoire et petit-fils de fut plus heureux : Mathias avait accordé sa protection à des émigrés serbiens qui, au nombre de plusieurs milliers, étaient établis dans la Syrmie. Ce Vuk, surnommé Zmaj ou le Dragon, à cause de son courage, fut choisi pour leur chef; mais il porta aussi le titre de despote; ses actions inquiétèrent souvent les

Le fils aîné des fils d'Étienne, s'éleva; on le trouvait partout où il pouvait être utile à ses compatriotes. Il est connu dans les annales du temps sous le nom de l'évêque, et il a laissé une grande réputation de sainteté.

Le fils Jean, qui était le plus jeune fut le dernier des despotes serbes; à peu près tout ce qu'on sait de lui, c'est que la femme Hélène survécut dix-huit ans conserva le titre de despotissa. Cette dignité,

qu'on retrouve encore dans le siècle suivant annexée au nom de quelques seigneurs serbiens, ne doit plus être considérée que comme une prétention de famille à des droits éventuels.

Depuis la seconde moitié du quinzième siècle, c'est-à-dire quelques années après la chute de Constantinople, la Serbie et la Bosnie, quoique toujours agitées et quelquefois en révolte ouverte, ne sont plus que des provinces turques. La paix de Passarovitz, en 1718, a donné la Serbie à l'Autriche qui l'a restituée, en 1739, en vertu du traité de Belgrade.

Les empires qui doivent leur agrandissement à la conquête n'ont pas seulement occupé leur activité par des guerres étrangères; les provinces soumises, quand la communauté de dangers et de services ne les avait pas encore assimilées à la race des vainqueurs, étaient exclues des droits et des privilèges de ces derniers; elles n'ont participé à ces avantages qu'après des luttes où l'État était comme partagé en deux camps. L'ambition des classes placées en dehors des droits politiques n'était pas de renverser l'ordre établi, mais d'assumer dans l'État un rôle actif. La religion n'entraînait pour rien dans ces exclusions purement politiques, et les exceptions qui se produisaient de temps à autres donnaient à tous les vaincus l'espoir d'être émancipés à leur tour. Dans le système turc, au contraire, la conquête n'est qu'une conséquence de l'obligation religieuse : le vaincu qui se convertit à l'islamisme a droit par cela seul à tous les privilèges auxquels il pourrait prétendre s'il était né croyant. Mais entre le raïah et le musulman il y a une barrière infranchissable. L'antagonisme est donc un élément nécessaire du gouvernement turc; et comme les Grecs, les Slaves et les Moldo-Valaques forment les trois quarts de la Turquie d'Europe, il s'ensuit que les vainqueurs seraient bientôt dépossédés s'ils accordaient aux raïahs d'autres droits que celui d'opprimer leurs coreligionnaires dans l'intérêt du sultan. Tant que la Turquie gardera ses institutions fondamentales, elle persistera dans le système qui a fait son péril et sa grandeur; quand elle aura cessé d'être elle-même, il lui restera, en tombant, la satisfaction de voir toutes

les nations chrétiennes se déchirer pour le partage de ses dépouilles.

« Ce qui dans l'empire romain n'était qu'une hypothèse de droit judiciaire, à savoir que la terre appartenait à l'empire ou à l'empereur, et que l'occupation par le propriétaire ne représentait que l'usage du domaine, est chez les Turcs une réalité. Cet axiome est fondé sur ce passage du Coran : *Toute terre appartient au calife qui est l'ombre et le vicaire de Dieu sur la terre*. Lorsqu'il a rempli la volonté de Dieu et du prophète en répandant la vraie foi, il distribue le territoire conquis parmi les guerriers fidèles qui l'ont aidé à vaincre ; quelques-uns les reçoivent à titre héréditaire, mais le plus grand nombre comme leur solde et en forme de fief. » (Ranke.)

Dans le dix-huitième siècle, comme dans le sixième, ce principe resta en vigueur : la totalité des dépendances de l'empire était fractionnée entre les timariotes et les spahis dont le nombre dépassait cent mille. Le corps des janissaires dont on comptait jusqu'à cent cinquante mille, qui alternaient pour le service effectif, composait une communauté puissante, véritable lien entre toutes les parties de l'empire. Les *ortas* ou chambrées de la division Dschemaat avaient le privilège d'accompagner les pachas dans les forteresses et d'en garder les clefs. En Serbie comme dans les autres provinces de la Turquie les raïahs

torités, et lui servent en même temps de passe-port.

L'omnipotence des sultans, loi suprême, soit générosité soit exception, établit quelquefois des exceptions ainsi que la Kraina était souverainement héréditaire des Kitchik. Ces princes ne jouissaient des privilèges des Turcs dans une certaine mesure : par exemple, ils n'avaient pas le droit d'empêcher tout cheval étranger d'entrer dans leurs domaines ; mais ils avaient le droit de s'opposer à ce qu'un musulman de race formée ne fût admis à la possession des terres de souveraineté. Ils payaient le tribut à un bey qui résidait à Les Raschkovitch eurent pendant longtemps un pouvoir semblable à celui des Kitchik, et Klioutsch exerça le même pouvoir sur les knièzes. A Belgrade, cette situation rendait importante, les pachas étaient regardés comme les seigneurs des villages.

Au reste, rien n'est plus difficile à préciser que les formes gouvernementales dans les États ottomans fondés sur la conquête. À l'égard de la différence de race et de religion parmi les nations vaincues et de leur point de leur appliquer un système uniforme d'administration ; les révoltes si fréquentes partout, quelquefois moins dangereuses que de se soumettre, introduisaient quelquefois des altérations dans le système précédent ; enfin l'exéc



va, tête) de deux piastres; et on augmentait ce chiffre pour leur cupidité. Dans plusieurs il fut convenu qu'on leur donnait dix piastres pour chaque feu; représentait la totalité des dimmes de l'impôt.

Dans les spahis formaient une fierté de la noblesse. Ils ne sont dans les villages ni habitants; ils n'exerçaient point la juridiction ni celui de réclamer des paysans à titre de service. Ils ne pouvaient ni chasser les de leurs fermes ni les empêcher d'établir ailleurs. L'impôt qu'ils ont représentait pour les spahis ion du service militaire.

Il était réservé le revenu de villages; d'autres devaient le pacha et subvenir aux dépenses d'administration.

Les premiers temps de la conquête les paysans devaient au pacha de travail, dans l'année; mais fin du dix-huitième siècle les qui avaient pesé sur la Servie ont presque entièrement : un ir les grains que le pacha perla Noël tomba même en désuétude; il se contentait d'une redevance dont l'usage déterminait la quotité et qu'on augmentait en certaines circonstances le rendaient. Cette taxe, dont on délivrait les knièzes, était imposée annuellement sur les districts et les villages et des fermes. Elle était *porieza* du verbe slave *poriti*, qui signifie couper, tailler sur les propriétés n'était point porté sur les registres : la notoriété publique indiquait la fortune des occupants. Le revenu une partie était envoyée à Constantinople; mais en général il était destiné à couvrir les dépenses de la province, telles que la paye des janissaires, les frais d'administration et les dépenses militaires.

Les janissaires prélevaient sur les importations, ils se livraient au commerce, et les bénéfices tiraient rendaient leur influence croissante.

Le Grand Seigneur était non-seulement le chef des forces militaires de

l'empire, mais le calife du prophète et l'exécuteur du Koran, source unique de la religion et de la loi. Lorsque, en 1784, il dut céder la Crimée à Catherine II, il fit une réserve pour son autorité spirituelle; et il continua d'y envoyer des mollahs et des kadis.

Un molla de second rang résidait à Belgrade, et toutes les affaires spirituelles de la Servie relevaient de son autorité. Dans les villes d'une moindre importance, les kadis rendaient la justice aux musulmans comme aux chrétiens. Ils avaient la surveillance de ces derniers pour la rentrée de ce qui leur revenait dans les affaires portées devant eux et pour quelques autres droits sur les héritages, les transactions commerciales et les débats qui en résultaient. Le kadi était assisté d'un officier chargé de faire exécuter ses sentences. On voit qu'il était de l'intérêt des juges de faire naître des contestations et des procès.

L'évêque était chargé des affaires religieuses des raïahs; mais, depuis que ces prélats se choisissaient parmi les Grecs, ils étaient presque toujours de connivence avec les autorités de la province, et s'inquiétaient plus de leurs intérêts que de ceux de leurs administrés. Ils affectaient même de se montrer en public avec les insignes que le bérat leur donnait le droit de porter. Ainsi, déjà dépouillés de toute action politique, les chrétiens se trouvaient encore sous la dépendance du pouvoir par l'avarice ou la faiblesse de leurs protecteurs spirituels.

Selon Ranke, qui s'appuie de l'autorité de Zalloni (*Essai sur les Fanariotes*), « le patriarcat de Constantinople forme une constitution de banque que soutient la confiance des capitalistes : les fonds dont elle dispose servent à garantir à la Porte la rentrée des tributs divers et les présents que sont tenus de faire les hauts fonctionnaires en entrant en charge. L'intérêt de ces capitaux est alimenté par quelques sources du revenu public et notamment par les contributions que recueillent les évêques. L'évêque lui-même, dès qu'il est investi de ses fonctions, se reconnaît débiteur d'une somme convenue et qui se détermine d'après les revenus de son diocèse, et il s'engage à en servir exactement.

ment les intérêts. Son billet se négocie comme une valeur publique et jouit d'une grande faveur. On n'exige point le remboursement de ces billets dans la crainte de gêner l'administration de la sainte Église; mais à la mort de l'évêque signataire elle est responsable de ces valeurs. Les évêques, que l'obligation de tenir leur rang force à de grandes dépenses, n'épargnaient pas leurs administrés grecs de nation ni à plus forte raison les Serviens, qui les regardaient comme des étrangers.

Non-seulement ils exigeaient de l'argent des prêtres qu'ils ordonnaient; mais en Servie, ils prélevaient encore sur chaque habitation un impôt appelé *dymnitza* (*cheminée*, de *dym*, fumée). Cette taxe leur était due en vertu d'un firman, et recouvrable par la force armée avant ou malgré toute autre réclamation des propriétaires. *

Ce système de fiscalité, d'où naissaient une foule d'abus, offrait cependant de grands avantages aux Turcs, qui contrôlaient la fortune et la conduite des raïahs par leurs coréligionnaires en ouvrant en même temps la carrière des honneurs à ceux qui auraient pu soulever les mécontents. On sait que pendant longtemps les pachalics vacants étaient accordés au dernier enchérisseur; de sorte que les Fanariotes ou les banquiers arméniens avaient en quelque sorte le monopole de ces investitures; il était même passé en usage qu'ils assignaient aux pachas des secrétaires qui

pas été divisés et souvent opposés.

Les spahis établis dans voyaient de mauvais œil les ex des pachas dont l'autorité n'est transitoire, tandis que les jan corps solidaire et compact, étaient aux pachas et au spahis; et ple respirait à la faveur de ces

Par une loi providentielle, les poussés à l'extrême portent à leur correctif. Le Servien meurt ou violemment outragé personne ou dans sa famille, et plus aucun ménagement à garder avec la société et se faisait c'est-à-dire brigand.

CHAPITRE VIII.

HEÏDUKS.

La dénomination d'heiduk veille parmi les Serviens que l'homme qui s'est déclaré en guerre contre les autorités et commet les dangers d'une lutte inévitables conséquences de sa soumission lois souvent injustes. On trouve vrai, parmi les heiduks des hommes qui seraient poursuivis par toutes les législations; mais le caractère est allé aux Turcs qu'ils prennent tant cette vie de périls couvrent ainsi dire le délit individuel de laisser voir aux raïahs que les de leurs oppresseurs.

Cette réputation parmi leurs

les janissaires s'abstinrent de trop rigoureux envers les dans la crainte de faire d'un un heiduk. Cependant, s'il se ms le nombre de ces pros crits : des exceptions honorables, ation était en général mau- ent ils ne traitaient pas mieux s que les infidèles ; et comme ges qu'ils causaient devaient s aux frais des raïahs, on eux encore moins d'admira- e peur.

les abus et les désordres, le ndamental se maintenait par i des chrétiens aux musul- s cette distribution des rôles, ait aucune distinction entre le race pure et les renégats de me ou récente ; ainsi les spahis eaque tous d'extraction ser- arlaient le slave comme leurs

, il paraissait naturel à tout ue les chrétiens fussent ex- actions administratives, des ments militaires et des pri- chés à la qualité de musul- chrétiens se résignaient par cet état de choses ; leurs ré- et leur résistance étaient voquées par l'extension ar- onnée trop souvent à ce qui té en principe.

le livre des commandements (Maverde, cité par Hammer), i des giaours sont spécifiés uit : « *Ils doivent porter un t qui les fasse reconnaître ; meures ne doivent pas être ptueuses que celles des mu- ; il faut qu'ils s'abstiennent entendre le son des cloches ; ure du cheval et du droma- ir est interdite.* »

criptions remontent au cin- cle de l'hégire ; dans le dix- e notre ère, Omar s'est ex- i à l'égard des chrétiens : *Il s aux infidèles d'étudier l'a- ettrés et d'enseigner le Ko- s enfants ; surtout le port r est expressément inter- at de choses était tellement par l'usage qu'on trouve es mêmes défenses mention-*

nées plus tard. La Servie resta dans cet état d'abaissement jusqu'à la seconde moitié du dix-huitième siècle. La période de quelques années pendant laquelle elle fit partie de l'Autriche, entre la paix de Passarowitz et celle de Belgrade, n'avait rien changé à sa dépendance, si ce n'est le nom de ses maîtres.

Non-seulement les Turcs ne permet- taient pas aux Serviens de porter d'au- tres armes que des bâtons ; mais ils leur interdisaient l'exercice des profes- sions qui se rattachent à l'art mili- taire ; plus d'une fois on a vu un digni- taire musulman retrousser sa manche de soie pour ferrer un cheval, sans croire aucunement déroger : ils aban- donnaient comme viles aux chrétiens les autres industries mécaniques ; mais pour ce qu'ils ont toujours estimé par- dessus tout, c'est-à-dire les armes de prix, les vêtements somptueux et les chevaux de race, ils tenaient à ne re- courir qu'à eux-mêmes.

« Un Servien n'osait paraître dans une ville autrement qu'à pied ; si quelque Turc réclamait de lui un service quel- conque, il était tenu d'obéir. S'il rencon- trait un musulman sur la route, il de- vait s'arrêter et lui céder le passage. Si par hasard il avait une arme pour lui servir de défense contre les malfaiteurs, il fallait qu'il évitât de la laisser voir. Son devoir était de supporter les inju- res ; on lui aurait fait un crime de pa- raître les ressentir. » (Ranke.)

Heureusement que la constitution physique du pays avait comme séparé les Serviens en deux peuples ; celui des villes, où résidaient les Turcs, et celui de la campagne, où le Slave avait con- servé, avec le souvenir de la bravoure de ses pères, la haine de l'oppression et l'énergie d'une race remuante et gros- sière.

CHAPITRE IX.

HABITATIONS, VILLAGES.

Nous allons jeter encore un coup d'œil rapide sur les mœurs des Serviens en joignant à nos propres observations celles des historiens et des voyageurs qui ont étudié leurs coutumes et leurs usages non-seulement dans les villes,

où l'influence turque les a profondément altérées, mais dans les villages, dernier refuge de la nationalité dans les plus mauvais jours de la conquête.

Les maisons des paysans serbes se composent d'un rez-de-chaussée de deux pièces et quelquefois d'une seule. Un treillis de branchages, couvert d'argile, forme les murailles, et le sol nu tient lieu de plancher. Les solives du toit sont jointes par des chevilles en bois nommées *klin*; de sorte que le propriétaire est à la fois l'architecte, le maçon et le charpentier de sa demeure. Il n'y a guère que les riches qui emploient le fer. La hache façonne les matériaux qu'offre la forêt, et la paille ou le chaume fait tous les frais de la toiture. Les tuiles sont un objet de luxe réservé pour les maisons des spahis et des capitaines : celles qu'on emploie sont massives et concaves, comme on en voit dans nos départements méridionaux.

« Ordinairement la maison n'a qu'une
« entrée avec une ou deux fenêtres;
« mais on n'y trouve ni grenier ni che-
« minée. Dans les habitations de paysans
« un peu aisés où existent plusieurs
« chambres, outre la porte de devant,
« il y en a une sur le derrière. Les
« portes se ferment la nuit avec des
« barres en bois mises en travers, le
« *Binia* des Slaves... Les portes des
« chaumières sont ordinairement si
« basses qu'il faut se baisser pour y

« de paille. Quelquefois on y j
« *tschardak* ou grange en os
« suspendre le maïs. Elle porte
« soutiens de pierre, ce qui l'e
« assez pour que les animaux n
« sent y pénétrer. Le métier
« est placé ou dans un angle du
« dak ou dans une maisonn
« osier devant la maison. Une t
« bitation ne contient pas sei
« un couple, mais tous les chef
« même famille avec leurs enfai
« riés ou non. Le plus âgé ou c
« est reconnu pour avoir le plu
« pacité conduit particulièren
« ménage commun.

« On voit rarement dans le v
« des maisons des amas de l
« chauffage; les forêts en four
« amplement pour tous les bes
« En Serbie une habitation coi
« de paysan coûte à ce dernie
« compris le bois et la main-d'
« de douze à treize francs; on
« prend d'après cette évaluation
« que les grandes forêts dont l
« est couvert rendent facile de
« porter un village d'un lieu à
« tre. Le gouvernement assig
« paysan le bois nécessaire; celi
« le couper; taille lui-même les p
« les planches et les chevilles,
« chant d'employer dans sa co
« tion le moins de clous et de f
« lui est possible. La modic
« frais permet de déplacer noi



tr origine, elle indique presque que les premiers ont pris dans des temps de paix ou d'une tranquillité relative, tandis que les autres ont primitivement servi aux fugitifs à l'époque de calamité publique ou d'une invasion.

Les habitations sont assez rapprochées des autres pour que les habitants puissent se réunir à un signal contre l'ennemi commun, assez cependant pour que le chef de famille ait le temps de se mettre en garde contre une attaque particulière; que chaque maison soit comme un fort avancé d'où le Servien peut tout ce qui se passe autour de lui. Dans ces conditions un village quant à la population de feux occupe un espace aussi considérable qu'une ville dans les capitales de l'Europe. Les habitations que nous venons de décrire est ordinairement placé

autour de la mère de famille sont les piliers de l'habitation, où une habitation particulière leur est quelquefois; les autres pièces sont des chambres pour les jeunes couples.

Les repas se prennent en commun, et les soirées d'hiver chacun vient se placer autour du foyer. A la mort d'un des fils prend la direction de la famille, et l'on ne se sépare que quand on se trouve trop à l'étroit. C'est ainsi que le fils aîné, *starschina*, a le droit de vie et de mort sur les autres. En général les familles forcées par l'insuffisance de l'habitation de se séparer de l'habitation principale construisent leurs habitations dans le voisinage, de sorte qu'il n'est pas rare de trouver une rue bordée par des villageois d'une même famille.

Les besoins journaliers, un ménage a rarement besoin de recevoir une assistance étrangère. Le père a bâti à lui seul sa maison; il fabrique les jougs de ses chevaux, trait, encercle ses tonneaux des chaussures grossières en cuir; les femmes se chargent du reste de la maison. Ce sont elles qui filent le chanvre et le lin et qui en

tissent des étoffes, qu'elles savent même teindre avec la garance. Les aliments sont fournis par le pays, à l'exception du sel, qu'on achète au dehors. Ce qui leur fait quelquefois défaut dans les villages, ce sont les forgerons et les serruriers, quand les outils ont besoin d'être réparés ou renouvelés. Le même moulin appartient à plusieurs maisons, qui s'en servent alternativement.

On voit que ce genre de vie a conservé chez les Serviens l'élément de la nationalité dans celui de la commune, et qu'il a dû résister au système tyrannique des Turcs, qui ont été obligés de répartir l'impôt non sur les individus, mais sur les familles.

L'individu s'effaçait tellement dans l'ensemble de la communauté que le Servien ne célébrait ni son jour de naissance ni la fête de son patron. Chaque famille avait son saint tutélaire, dont on fêtait le jour avec toute la solennité possible.

On doit respect et obéissance au chef de la famille; mais chez les Serviens l'affection la plus vive est celle qui règne entre frères et sœurs: le frère est le protecteur né de sa sœur, dont il fait la joie et l'orgueil. Quand un homme marié vient à mourir, sa femme s'abstient de toute lamentation en public; sa mère et sa sœur lui rendent les derniers devoirs.

Ranke, auquel nous empruntons quelques-uns de ces détails, rapporte que dans quelques provinces de la Serbie les habitants ont adopté un usage assez extraordinaire: lorsque de deux frères nés dans le même mois l'un est enlevé par une mort prématurée, on attache le survivant au corps du défunt, et il reste dans cette posture jusqu'à ce qu'il ait adopté parmi les jeunes gens quelqu'un qui remplace son frère, et alors c'est ce dernier qui le délie.

CHAPITRE X.

FRATERNITÉ D'ADOPTION.

La fraternité d'adoption, dont nous avons déjà parlé en traitant des mœurs des Albanais et des Monténégrins, est d'un usage très-fréquent dans la Serbie. Les deux jeunes gens qui s'engagent par ce contrat s'adoptent mu-

tuellement pour frère au nom de Dieu et de saint Jean; dès lors ils se doivent fidélité, aide et protection jusqu'à la fin de leur vie. Quelquefois la sympathie n'est pas seule déterminante: ainsi un Servien choisira pour *pobratim* celui dont il aura rêvé qu'il invoquait le secours dans un moment de danger. Ce couple s'appelle frères en Dieu, frères par choix. Dans la Servie proprement dite la bénédiction de l'Eglise n'est pas nécessaire pour sanctionner cette alliance.

Les femmes ont aussi leurs sœurs adoptives (*posestrima*, de *sestra*, sœur), et ce lien, qui constitue une alliance entre deux familles, produit des degrés analogues de parenté comme celui de père adoptif (*pootschim*, de *otetz*, père) et de *Pomaïka* ou mère d'adoption.

Ces alliances sont regardées comme si saintes qu'elles font quelquefois obstacle aux mariages. et que les enfants de ceux qui les ont formées se distinguent par des noms particuliers, *prcibratu deti*, premiers enfants de frères, et *drougobrata deti*, seconds enfants de frères, c'est-à-dire petits-fils de frères.

Un lien moins solennel, puisqu'il fait deux amis au lieu de deux frères, est celui des *droujines*: quelquefois il n'est que conditionnel et formé pour atteindre quelque but spécifié; quelquefois il semble n'être que la conséquence du droit d'hospitalité. Ainsi cette sorte

« ma foi d'ami et de guerrier, et je t'y
« ramène comme il convenait de le
« faire; mais désormais ne te fie à
« personne, pas même à moi: nous
« avons été amis, maintenant nous
« sommes séparés pour toujours. »

Comme conséquences de ces amitiés formellement conclues, un étranger accompagné d'un homme du pays est parfaitement en sûreté, parce qu'il est regardé partout comme l'ami d'un frère, et dût-il même se hasarder dans une tribu ennemie de celle de son guide, il n'aura personnellement aucun danger à redouter. On raconte que, dans le Monténégro, un homme, ayant assassiné un étranger auquel il servait de guide, fut tué par son propre frère pour qu'il ne déshonorât pas sa famille et son pays par une lâcheté si odieuse.

Chez un peuple naturellement généreux et fier, ces institutions se sont conservées avec un soin jaloux, ainsi que la vengeance du sang, dont nous avons suffisamment parlé, et qui en est, pour ainsi dire, le corollaire.

CHAPITRE XI.

FRATERNITÉS D'ADOPTION PROVISOIRES, MARIAGES, VENGEANCE DU SANG, COMMUNAUTÉS, CLERGÉ.

Dans quelques parties de la Servie, lorsqu'il s'agit d'une détermination importante, on dit ordinairement: *Ne*

les frères et les sœurs d'enfants leur choix, ou en nouveau.

ndance complète de la femme Slaves méridionaux ne donne l'ortance secondaire au lien qui le à sa sœur d'adoption, tandis que forment deux jeunes Ser-
garanti par l'honneur, et sur-
à leur affection mutuelle.
de force lorsqu'il est formel-
définitivement reconnu que
amilles le regardent comme
; selon les egrés de pa-

s. — Il semble que l'institu-
ariage paraisse surtout res-
ux yeux des Serviens parce
là femme jusqu'à l'homme,
ifance d'un guerrier ne peut
les soins d'une mère.

les premières ouvertures,
chefs des deux familles sont
l'accord, ils échangent les
es fiançailles, dont la valeur
ant les fortunes. Comme en
dans le Monténégro, la jeune
bjet d'un marché qui fait d'elle
le sorte la propriété de l'é-
est remise par son frère au
r du cortège qui l'accompagne
nouvelle demeure, où elle
par la sœur ou la belle-sœur

Là, comme pour préluder
rs qu'elle aura à remplir, elle
enfant, et touche de sa que-
s murailles, désormais té-
sa vie laborieuse; puis elle
r la table le pain, le vin et
st par ces préliminaires sym-
qu'elle prend possession du
ugal.

Le est fermée par un morceau
ce qui indique qu'elle doit
u et ne prononcer que des
enveillantes. Elle est d'abord
comme une étrangère, et
première année on ne l'ap-
utrement que la fiancée. Par
ve dont l'usage lui fait une
vite en public tout rapport
époux; il est rare qu'elle lui
parole en présence de per-
angères, et jamais elle ne se
t la plus innocente plaisan-
l'est qu'au bout de quelques

années et lorsqu'elle a élevé plusieurs
enfants qu'elle prend son rang parmi
les membres de la famille.

La vengeance du sang par le sang
est une coutume qui remonte à une
haute antiquité; elle a dû naître des
premières notions sur le droit privé,
à une époque où l'action de la justice,
avant d'être un des attributs de l'État,
était exercée par l'offensé. Elle a pré-
cédé la compensation, qui dénote déjà
une civilisation plus avancée, et elle
occupe une place importante dans les
codes barbares. On la retrouve encore
avec toutes ses rigueurs naïves parmi
les peuplades du Caucase, d'où peut-
être elle a passé en Albanie avec les
Colches, et de là chez les Monténé-
grins.

Malgré les analogies nombreuses qui
rattachent la race servienne à celle de
ces montagnards, la vengeance du
sang est inconnue en Servie. Peut-être
est-ce parce que les familles les plus
considérables se sont éteintes dans les
luttres contre la Turquie, et que la
haine politique a fini par absorber tous
les ressentiments privés; peut-être, selon
la conjecture de Ranke, le système
d'oppression qu'a si longtemps pesé
sur le pays a-t-il brisé le lien des fa-
milles et détruit l'obligation des ven-
geances solidaires par l'impossibilité de
les exercer.

La réunion de plusieurs familles en
communauté n'est sans doute que le
développement naturel d'une première
agglomération; mais, depuis la con-
quête, elle paraît fondée sur des motifs
politiques plus encore que sur des liens
de parenté.

Le meurtre d'un raïah était considéré
par les Turcs moins comme un crime
que comme un dommage: en partant
de ce principe, ils condamnaient le
village où l'attentat avait été commis
à payer le prix du sang (krvina).

Cette amende était de mille piastres.
L'argent une fois payé, le coupable
rentrait dans ses foyers sans être in-
quiété. Tout se bornait à une réconci-
liation entre lui et la famille du mort,
ce qui s'obtenait sans grande diffi-
culté, attendu qu'un nouveau meurtre
aurait entraîné une nouvelle amende.

La communauté formée par un

village avait le droit d'élire ses anciens et son président. L'impôt appelé *porieza* et dont nous avons parlé en traitant de la Bosnie était équitablement réparti par les villages eux-mêmes.

La fête du patron de chaque famille et celle du village qui avait le sien étaient célébrées avec une certaine solennité. Le peuple s'assemblait dans quelque plaine ou sur une hauteur voisine du village; les prêtres consacraient le vin et l'huile; puis la foule, le clergé en tête, s'avancait processionnellement dans la campagne, portant des croix et des images saintes et faisant quelquefois des stations de maison en maison. C'est ainsi que le zèle des prêtres suppléait autant que possible à l'absence des églises dans les lieux où le gouvernement ne permettait point d'en élever. Peut-être est-ce par suite de cette intolérance ombrageuse que le clergé de Serbie ne jouit point de la même considération que celui de l'Albanie catholique et du Monténégro. Son rôle se bornait à célébrer les baptêmes, les mariages, les funérailles et à annoncer aux fidèles les fêtes du calendrier.

Les bénéfices que tiraient les prêtres de leur ministère étaient insuffisants pour faire vivre ceux qui n'avaient pas un petit patrimoine à cultiver; les autres faisaient valoir eux-mêmes leurs terres comme les plus pauvres paysans.

Un jour un enfant demandait à un prêtre serbien : Mon père, est-ce que

fesseur. Ces visites étaient r comme des jours de fête; des entières arrivaient dès la veille saient la nuit autour du foyer tinée suivante était consacrée à sion, à la communion; le soir foire et marché, et la jeunesse aux divertissements et à la dans dit que toute la population di qui dépendait d'un couven mettre sous la protection du l avec ses plus secrètes pensées téréts, ses transactions et : éphémères. C'était souvent r réunions, où les familles et les parés se rencontraient, que se co les mariages.

Les moines, par cela mên exerçaient une grande influe le district de leur circonscrip jouissaient d'aucun crédit auj autorités turques, et l'isoleme étaient tenus témoinne qu'on le trop attachés à leurs devoirs | sayer de les corrompre. Quoiqu ignorants que les popes, leur tion était loin d'être profou manquaient d'une direction sup qui, dans l'état de dépendanc vivaient, eût probablement m zèle en péril. En général, ils naient aux pratiques tolérées : mahométans, et n'avaient d'au source que les aumônes de les (1).

(1) En Serbie, le prince Milosch :



knèzes étaient obligés d'en-à leurs frais les églises; en la avaient le droit de choisir s moines le supérieur du cou-

vent, soit qu'il portât le titre d'igoumène (abbé) ou celui d'archimandrite.

Les couvents sont en plus grand nombre dans la Serbie que dans les autres

iege, 3 piastres; pour un second, 6; troisième, 8. Enfin dans les villages chef de famille donnait au curé 12 e blé ou la valeur équivalente en t dans les villes 1 piastre 20 paras. nvrier 1823, le prince Milosch réte fiscalité excessive, et adressa aux e règlement suivant: Très-vénérables, le peuple serbe ayant manifesté son désir de voir réunis en une t livrés dans les caisses publiques t seule rubrique les impôts levés sous divers noms et à différentes nous avons cru devoir en conférer knèzes, les anciens des districts et es, la régularisation de cette af-t d'autant plus urgente que des abus glissés avec le temps dans la percep-s taxes de la part des évêques, et roduit des plaintes fondées dont les e trouvent dans notre chancellerie. e assemblée, tenue les 13 et 14 dé-822, nous avons résolu de substi-mpôt des cheminées et aux autres ecclésiastiques ce qui suit: 1° Chaque ecevrera annuellement 18,000 piastres piastres par mois; pour l'ordination re, 50 piastres; en lui donnant 1 le même somme; pour l'antimessie, s; pour la consécration d'une église, res; 2° pour la visite du tombeau re ou d'un laïque, il doit s'entendre arents du défunt; 3° le gouverne-s charge de l'impôt des cheminées t taxes, et défend l'affermage des 4° les dettes des évêques serbes à Église de Constantinople restent à la t gouvernement, et seront payées sur us après un accord entre lui et cette e les revenus des sceaux délivrés par es aux protopresbytériens et par ux personnes qui se marient sont s; 6° MM. les évêques entretienn- leur paye convenablement leurs celles, les archidiacres et leurs secré-° M. l'archevêque de Belgrade, se près de nous et du vizir et ayant dépenses, recevra 20,000 piastres t de nos descendants. Eu ordonnant s ne prétendons nullement com-ô défendre aux évêques de recevoir r'un les dons librement offerts en t autres, pour des prières auprès des, pour la consécration de l'eau

bénite, etc. De même nous ne défendons pas, mais nous recommandons au contraire à MM. les évêques de visiter souvent leurs paroissiens pour instruire le peuple et les prêtres. Nous espérons que MM. les évêques accèderont volontiers à ces désirs, qui sont les miens et ceux manifestés par le peuple serbe dans l'assemblée, d'autant plus qu'ils s'épargneront ainsi beaucoup de peines et éviteront toute oppression vis-à-vis du peuple. Nous prions MM. les archevêques de déclarer par écrit s'ils accèdent à ces propositions; dans le cas contraire, nous nous efforcerons de terminer cette affaire par les voies ordinaires. En me recommandant à vos saintes prières, je suis, etc.

Les évêques furent médiocrement satisfaits de cette ordonnance; d'après l'ancien tarif le droit de cheminée rapportait à chacun d'eux 30,000 piastres. L'Église de Constantinople accueillit d'abord le nouveau décret avec faveur, et accepta quelques sommes; mais bientôt elle éleva des réclamations, et en 1825 l'ordonnance fut abandonnée. Après de longs débats, on détermina conjointement pour le clergé des deux éparchies de Belgrade et d'Oujtze les redevances aux prêtres sous le taux suivant: Pour de l'eau bénite à une femme en couche, 10 paras; pour l'enterrement d'une personne aisée, 10 piastres; pour celui d'une personne non indigente, 5; pour un pauvre, assistance gratuite; pour un enfant, 2 piastres; pour un baptême, une paire de bas ou 1 piastre et du parrain 20 paras; pour l'extrême-onction à un knèze, ou marchand de quelque considération, 6 piastres; pour tout autre, 3; pour une grande prière, 2 piastres; pour une petite, 20 paras; pour de l'eau bénite pendant un mois, 12 paras; pour de l'encens, 12 paras, et dans les villes 20; pour les prières des morts pendant quarante jours, 20 paras; pour celles du bout de l'an, 1 piastre; pour les prières de toute une année, 1 piastre et 20 paras. Pour les redevances en denrées on suivait l'ancien usage.

D'après des règlements ultérieurs et après la réunion des six districts retenus par les Turcs jusqu'en 1835, on a augmenté le nombre des prélats serbes. Le haut clergé est composé d'un archevêque métropolitain résidant à Belgrade, et de trois évêques: celui de Tschatschak, qui a remplacé l'évêque d'Oujtze, et celui de Timok, dont la résidence est Zaitschar. Un évêque titulaire est consacré,

provinces slaves qui dépendent de la Turquie d'Europe. Nous avons vu que les princes serviens tenaient à honneur d'augmenter le nombre de ces fonda-

tions pieuses, et quoique la p n'offrent plus aujourd'hui qu ruines, on peut dire que ceux avaient érigées ont bien mér

et reste attaché au métropolitain avec quelques archiprêtres et prêtres.

Le métropolitain reçoit à présent, d'après le règlement de 1839, 6,000 florins ou 15,000 francs de traitement annuel, au lieu de 3,000 florins. Il y a, de plus, certains domaines affectés à l'évêché de Belgrade, et consistant surtout en vignobles, près de Semendria. Les évêques reçoivent 4,000 florins au lieu de 3,000.

On compte en Serbie environ 900 ecclésiastiques : ceux de quelques villes ont seuls un salaire fixe; les autres vivent du casuel, comme en Turquie. Il y a en outre une centaine de moines. Le prince Milosch a ordonné de se borner au nombre de prêtres nécessaire pour le service de toutes les paroisses; depuis quelques années, on s'occupe à bâtir des églises, de manière à ce que leur nombre soit en rapport avec celui des communes.

Les Slaves de Turquie ont eu pendant longtemps un patriarche particulier, indépendant de celui de Constantinople. Le moine Sava, qui se donna tant de peine pour extirper tout catholicisme dans les États de son frère le kralé Étienne Némanovitch, obtint en 1221, à un synode tenu à Nicée, que les prélats serbes pourraient choisir eux-mêmes leur archevêque. Sava fut le premier Serbe revêtu de cette dignité. La confirmation seule était réservée au patriarche de Byzance; mais, en 1351, l'empereur Étienne Douchan fit tenir un synode serbe et bulgare

suivit cet exemple en 1337, à l'ins de l'empereur Charles IV.

En 1765, le patriarche Samuel de tantinople put donc se faire un motif des Turcs de ces trahisons répétées po supprimer cette dignité, et ramener le dans son giron. Il l'acheta en conséqu dès lors cette place fut à l'enchère. Les ne reçurent plus que des métropolitains dont le premier fut un certain Jean X de Constantinople.

Tant que le patriarche, les métrop et les évêques furent slaves, ils pure la main à ce que les prêtres et les mo sent quelque chose, comme le prouv manuscrits qui datent de la dominati que. Ces dignitaires étaient de la nati parlaient la langue, et savaient qu'il raient dans le pays. Au contraire, lors Grecs eurent pris la place des Slaves trouva bientôt plus de prêtres sach convenablement. On les admettait sa men, et l'on préférerait à tout autre ex payait le plus. On ne pouvait naturel rien attendre de gens ne sachant pas la et appartenant à une nation hostile a ves en général et surtout aux Serbes leurs ils n'affirmaient leurs diocèses q un an; ils étaient donc obligés de blier de l'argent pour rembourser le avec les intérêts et pouvoir conserv place, ou pour ne pas se trouver r d'autres concurrents offraient davan

Enfin ces prélats grecs n'étaient a



l'aspect des monastères a sans doute à conserver parmi les chrétiens, en confondant avens religieux et politiques, et de nationalité qui a même les vainqueurs. Peut-être en Bosniaques ne se sont-ils plus facilement aux exigences mêmes que parce qu'ils rent plus rarement chez eux des des monastères.

la dissolution du patriarcat les cloîtres fondés par les ans et surtout celui de Detschian, loin de l'église de marbre où l'église du père d'Étienne Dussapiraient à toutes les tribus de la servienne un mélange de vété et de regret d'un passé meilleur ravivait le sentiment de leur lité. En général, l'oppression du sultan turc ayant un caractère religieux et politique, les uns vaincus, au bout d'un temps, étaient complètement s des qu'elles abandonnaient l'hyances, tandis que celles qui

leur restaient fidèles conservaient sous le joug un esprit d'hostilité et de révolte. La politique du gouvernement a toujours tendu à désorganiser la résistance en fomentant les jalousies et les haines si fréquentes parmi les chefs slaves, et c'est dans leur division qu'il a mis sa force. Ne pouvant rompre chez les Serviens le lien religieux, il a cherché du moins à rançonner chèrement les consciences; souvent il a frappé de lourds impôts sur les églises et les monastères, tirant ainsi avantage du zèle même des raïahs, qui ne reculait devant aucun sacrifice.

On a remarqué comme un fait caractéristique de la nationalité servienne que les noms de saints, qui ont subi de fréquentes altérations chez les autres peuplades de la Slavie méridionale, se sont conservés tels qu'on les prononçait avant la conquête : la même observation peut s'appliquer aux appellations locales. En Bosnie non-seulement quelques noms sont changés, mais les noms des fêtes patronales ne répondent plus aux dates de l'ancien calendrier.

CHAPITRE XII.

COUTUMES SYMBOLIQUES ET RELIGIEUSES.

chop l'envoya à Sophie en le recommandant pour cette charge; mais heureusement vizir Kourschid-Pacha en avait besoin pour un prêtre de Nisch, son et son interprète pendant la guerre Serbes. Celui-ci imposa ses curés mille plus fortement que ne l'eût ire, et lorsque la guerre éclata de (1815) entre la Serbie et les Ottomans, s'enfuit en Bosnie, et passa de là agrie à Constantinople, en portant ce croix précieuse avec un ruban

ni qu'un Serbe pouvait aussi aspirer évêque s'il savait le grec; mais on avait toujours plus d'argent qu'à un

l'ancien royaume serbe il y avait évêques qui prenaient le titre de métropolitains, savoir : ceux de Belgrade, de Oujitze, de Novibazar et Prisren. Ils étaient tous dans les villes et vivaient seigneurs. Lorsqu'ils se rendaient en art, ils étaient à cheval, et ils avaient l'air ou sur un cheval de parade et une massue comme signes de puissance, et pour tenir leur rang parmi les autres ils étaient accompagnés d'un trait de M. Vouk dans la *Turquie* par Ami Boué.)

Avant qu'une peuplade adopte un culte défini qui réponde aux aspirations de l'élément moral, l'homme, dans la conscience intime que son être dépend de tout ce qui l'entoure, adresse son premier culte aux manifestations de la nature. Il prend le mouvement pour la vie et des effets purement matériels pour une cause intelligente. Le retour périodique des mêmes phénomènes lui apparaît comme une puissance inhérente à la matière elle-même; et, trop ignorant pour remonter à la cause universelle, il en adore les effets. Dans le besoin de communiquer avec des êtres supérieurs, il leur prête ses craintes et ses instincts; en un mot, il les personnifie, etc. Cette phase du paganisme le rapproche de l'idée divine, dernier terme de l'aspiration religieuse. Cependant, lors même qu'il s'est élevé à cette conception abstraite, il reste plus ou moins accessible à la poésie des objets

extérieurs; même dans ses superstitions il semble demander aux merveilles de la création de servir d'intermédiaires entre sa faiblesse et le pouvoir infini du Créateur. Le christianisme épure cette sorte de culte des objets naturels en le ramenant à sa source; par tout où il a porté ses enseignements il a commencé par faire triompher ses principes avant de détruire les formes diverses de l'erreur.

Chez les Serviens, le cercle entier de l'année est marqué par des rites qui expriment naïvement les rapports mystérieux de l'homme avec la nature.

Vers la fin de l'hiver et aux approches du carême, les Serviens célèbrent la fête des morts, qui coïncide ainsi avec la dernière période du deuil de la nature; au dimanche des Rameaux, quand tout ce qui a vie se renouvelle, ils se réunissent de nouveau pour solenniser cette époque de promesse et de rajeunissement universel. La veille de cette fête, les jeunes filles s'assemblent sur une colline, et chantent quelque ballade sur la résurrection de Lazare. Le lendemain, avant le lever du soleil, elles se rendent à l'endroit où elles ont coutume de puiser de l'eau; là elles dansent des rondes et repètent en chœur des chants où le poète raconte comment le bois du cerf trouble les ondes, tandis que son œil les rend limpides.

A peine la glace et les dernières neiges ont-elles disparu que le peuple cé-

lèbre divers rites symboliques. La veille habitation du village. Le chants est ordinairement le choix d'un époux, le bon vie conjugal et les soins d'unité. A chaque stance ou refrain *Lélio*, divinité qui l'amour chez les anciens ridionaux, et qui parait être que le *Lado* des Russes et Polonais.

On répète encore prochainement d'autres chants sym célèbrent les *vila* (nymphe dansant sous les arbres do mdrissent, ou Radischa, q secouer la rosée des fleurs e et qui, poursuivant quelque de l'attirer sous l'ombrage mettant qu'elle y filera prè une soie précieuse sur un d'or. Toutes ces coutumes pient je ne sais quelle joi née des premières émanati temps.

Comme dans tout le re rope, la puissance du soleil en Servie à l'époque où parvenu au plus haut degré Le peuple associe poétique du solstice avec la fête de il croit que, par respect curseur, le soleil s'arrête ti le ciel. Les pâtres, à cette l'année, font le tour de leu de leurs étables, portant formées de l'écorce résine leau; puis ils montent sur l



sages devançant la procession
issent les vignes et les grains
qu'elle s'avance.

L'orage et à la foudre, les
les mettent sous l'influence
Élie en mémoire sans doute
sion du prophète; c'est la
rge qui, dans son courroux,
s éclaire, tandis que saint
a le gouvernement des tem-

commencement d'août, les
les jardins réclament les soins
as, qui rentrent les produits
1. L'hiver amène de nouvelles
1. La veille de la fête de Sainte
fait bouillir toutes sortes de
a un vase que l'on laisse près
adent la nuit; le lendemain
observe de quel côté la cuis-
miné un renflement plus con-
et l'on ensemence sur cette
les champs en friche qui s'é-
uns cette direction.

ces pratiques témoignent que
sanne s'est conservée en se
int sous l'influence des ensei-
du christianisme. Jusqu'à ce
le jure par le soleil et la terre.
mitza! Tako mi Zemlia! (que
u que la terre me préserve!)
irmations les plus ordinaires
12. L'idée de Dieu ne leur
moins présente dans toutes
actions. Jamais ils n'entre-
quelque chose sans dire préa-
: S'il plaît à Dieu; dans cer-
onstances, ils regardent même
le comme tellement indis-
u'ils omettent le sens princi-
pale : ainsi, ils demanderont
geur : *s'il platt à Dieu?* ce
e : Où comptez-vous aller
: Dieu le permette?

leurs prières trois fois par
atin de bonne heure, avant
et le soir à l'instant où le
ouronner les travaux de la
table, ils n'ont pas de for-
le pour le *Benedicite*, chacun
s sa gratitude des expressions
ler les bienfaits du Créateur;
l'oserait accepter la place
dans un banquet s'il se sen-
de l'improviser convenable-
rière d'actions de grâces. Les

Serviens se regardent comme étant sous
la protection de leur patron. L'invitation
à la fête du saint que révere particu-
lièrement une famille se fait ordinaire-
ment en ces termes : « Notre maison
est aussi celle du Seigneur. Nous vous
invitons à venir ce soir. Nous ne serons
pas avares de ce que nous devons à
notre saint tuteur. »

« Plus l'existence est simple et labo-
rieuse, et plus l'homme, qui reconnaît à
chaque instant sa dépendance, sent le
besoin de s'appuyer à un pouvoir supé-
rieur et de croire à une protection active
et toujours présente.

La piété qui porte l'âme vers le prin-
cipe de l'infini et de l'inconnu admet
souvent la superstition, qui attribue des
effets déterminants à des causes secon-
daires ou purement passives. La veille
de Noël, vers le soir, le père de famille
va couper dans le bois un jeune chêne
dont la tige soit saine et bien droite. Il
l'apporte à la maison en disant : Bonsoir
et heureux Noël! On lui répond : Que
Dieu accorde l'un et l'autre à toi qui
as la richesse et l'honneur! puis on ré-
pand sur lui les grains de blé. On place
ensuite l'arbuste sur des charbons, et le
lendemain matin, qui est salué par des
coups de pistolet, un visiteur paraît de-
vant la maison, et, lançant des grains à
travers la porte, il crie : Le Christ est né.
Alors ceux que le grain a touchés répon-
dent : En vérité, il est né. Le visiteur
entre alors, et en frappant le chêne em-
brasé avec une pièce de fer il ajoute :
Autant d'étincelles, autant de bœufs, de
chevaux, de chèvres, de brebis, de porcs,
de ruches! Enfin, la maîtresse du logis
jette un voile sur l'hôte, et l'on porte
dans le verger le reste du tronc, aux
cendres duquel on attribue une vertu
fécondante. On ne se rend pas à l'église;
mais au repas qui suit la cérémonie
chacun se présente un cierge allumé à
la main. Il est d'usage de s'embras-
ser en s'annonçant la naissance du Sau-
veur, et pour figurer l'union de tous
les membres de la famille le père réu-
nit en un faisceau tous les cierges et
les place dans un plat où l'on a servi
des grains de toute espèce et un gâ-
teau azyme appelé *tchisnitza*. On rompt
ensuite le gâteau, où l'on a mis une pièce
d'argent, et celui à qui elle tombe en

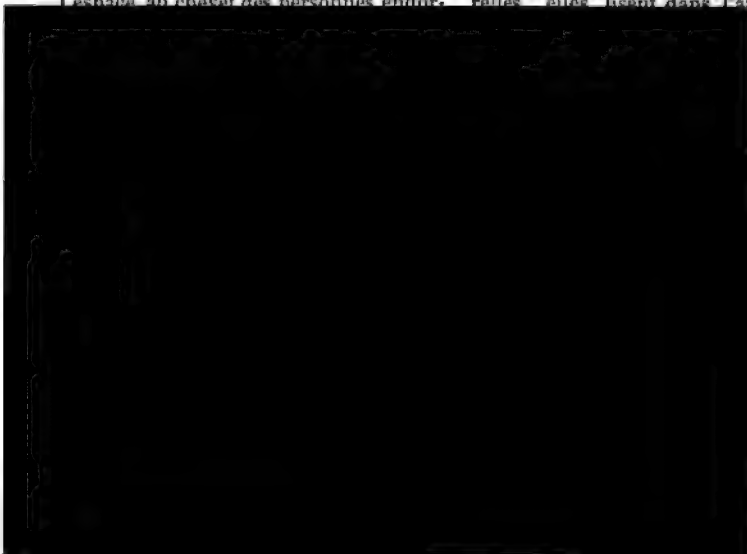
partage est réputé le plus heureux de la société. On voit que cette dernière phase de la cérémonie rappelle notre fête des rois. La table reste servie pendant trois jours, et l'hospitalité slave n'en exclut personne.

Avec une imagination si facilement impressionnable, il n'est pas extraordinaire que les Serviens admettent l'existence d'êtres malfaisants et de génies qui neutralisent dans certaines circonstances le pouvoir des influences favorables. Le mal, que la religion chrétienne représente comme une expiation et une épreuve nécessaire à la réhabilitation de l'homme, est répandu sous trop de formes diverses dans le monde visible pour qu'il ne soit pas naturel à notre faiblesse de le personnifier symboliquement. Le christianisme lui-même repose sur l'idée du démon, cause première du péché originel, et les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres, tels que les rapportent les saintes Écritures, font souvent mention d'exorcismes. De toutes les superstitions, celles qui ont trait à l'influence des esprits sont donc celles qui s'éloignent le moins, par le fond, des données de l'Église. En admettant le principe, l'ignorance a seulement varié et multiplié les types.

Les Serviens croient aux vampires, aux apparitions et aux sorcières. Ces dernières ont la faculté de dépouiller leur corps comme un vêtement; leurs ailes de feu les transportent à travers l'espace au chevet des personnes endor-

Comme chez les Lithuaniens Grecs modernes, l'imagination viens représente la peste sous d'une femme voilée qui va côté et d'autre le principe; n'est pas rare d'entendre af des personnes atteintes du fléau ont conversé avec le fantôme fois, comme si l'on craignait en l'accusant cette personnification peste, on n'attribue point à les désastres qui la suivent; dit que Dieu, irrité de la mort des hommes, l'envoie de temps pour les châtier.

Une des créations les plus du génie servien est la vila ou de la forêt. Il est souvent que vila dans les chants populaires on veut donner une haute beauté d'une jeune fille, c'est qu'on la compare. Ces récits, vien entend depuis son enfance pent son imagination; à force à la vila, il croit la voir, et l de très-bonne foi dans le pays donné à certaines personnes ser avec ces êtres mystérieux se plaisent surtout dans les profondeurs des forêts ou sur les bords d et des lacs; en général, elles regards de l'homme; mais se voix domine le murmure de et l'on entend le bruissement danse ou de leur vol rapide i feuillage. Douées de faculté telles, elles lisent dans l'air



les traits caractéristiques
nt le souvenir vit encore
moire du peuple; nous
le lecteur ne lira pas sans
ées suivantes, dont quel-
t déjà été traduites en fran-
des versions allemandes.
que le cadre historique doit
nt restreindre, complète-
ous avons recueilli sur le
aves méridionaux.

I.

UNE FILLE INDÉCISE.

des torrents de pluie tom-
nées; le souffle de la nuit
re de givre. Je sortis pour
celui que j'aime; mais sur
ilitaire je ne vis que son
i écharpe, et près de sa
at une pomme verte. Alors
t : Si j'emportais son dol-
peut-être aura-t-il froid ;
est moi-même qui la lui
la harpe est un présent de
. j'imprimerai mes dents
omme verte; il apprendra
suisvenue. »

II.

MORT D'UN FRÈRE.

se cachait derrière les
et les guerriers, de retour
; expédition, abordèrent au
mer. Palpitante d'espoir,
ousse de George accourt;
les guerriers elle chercha
x qui font sa joie, le noble
djéver, et son frère chéri.
de George, elle coupe sa
elure, pour honorer le djé-
surtrit son visage; mais à
urer son frère, elle perd
es yeux. Et avant le temps
recommencèrent à croître,
de son visage s'effacèrent;
ils ne guériront pas!

III.

SECRÈTE DIVULGUÉ.

ants se prodiguaient des
e tendresse; car ils se

croyaient seuls; mais la prairie les
voyait; elle raconta leurs amours au
troupeau, qui les redit à un pâtre.
Celui-ci en causa avec un voyageur, qui
les confia au batelier; le batelier les
révéla aux ondes indiscretes, et celles-
ci à la mère de la jeune fille.

IV.

LE VŒU IMPRUDENT.

Neuf fois la couche d'une mère avait
été féconde, neuf fois elle avait enfanté
une fille. Se voyant grosse de nouveau,
elle priait Dieu de lui accorder un fils;
mais ses prières furent repoussées, et
ses neuf filles eurent encore une sœur.
Lorsque tout fut prêt pour le bap-
tême, le parrain demanda à la mère quel
nom on donnait à l'enfant. Qu'on l'ap-
pelle Jeanne, répondit-elle, et puisse le
démon l'emporter! Cependant la jeune
fille grandissait; sa taille était svelte
et gracieuse; l'éclat de son teint ef-
façait la rose et l'aubépine en fleur. Un
jour qu'elle allait puiser de l'eau à la
source de la forêt, elle entendit une
voix qui lui disait : Jette ta cruche sur
l'herbe verdoyante, merveilleuse Jeanne!
ma retraite est pleine d'ombre et de
fraîcheur; toute petite encore et vagis-
sante sur les bras de ton parrain, tu
nous fus promise par ta mère; et la
jeune fille jette sa cruche sur le gazon
touffu, et s'éloigne du côté où l'appelait
la vila. Inquiète, sa vieille mère vint
la chercher. Jeanne! s'écria-t-elle, ô
mon dernier fruit, laisseras-tu mon
foyer désert! Mais la jeune fille lui ré-
pondit : Femme que Dieu reprouve,
retourne seule à ta demeure! n'as-tu
pas toi-même décidé de mon sort lors
que toute petite j'étais vagissante sur les
bras de mon parrain?

LE CHARME.

Il est nuit; les guerriers se reposent;
un vin doré pétille dans les coupes;
mais le jeune Stoïan s'abstient de la li-
queur enivrante, le café odorant fume
dans sa tasse d'or. Cependant les filles
revenaient de la fontaine, portant sur
leurs épaules leurs cruches remplies.
Au milieu d'elles s'avance la sœur d'I-

V.

van. En la voyant, Stoïan sent son cœur brûler d'amour : il jette sur le passage de la vierge un coing parfumé et une pomme vermeille ; mais d'un pied courroucé la sœur d'Ivan repousse la pomme, et le coing roule en vain sur le sable. A cette vue, Stoïan s'abandonne au désespoir ; tout à coup il se lève et se rend en hâte vers sa demeure : c'est par des sortilèges qu'il espère triompher de la sœur d'Ivan.

Il prend quatre feuillets qu'une magicienne a charmés. Sur le premier, il trace des lignes symboliques, et le jette dans les flammes en prononçant ces paroles : Ne te consume point, ô charme ! ni toi, feuille légère ! que la raison de la sœur d'Ivan s'enflamme seule ! Il jette dans l'eau le second feuillet : Puisse le courant de ces ondes n'entraîner que la raison de la sœur d'Ivan ! En abandonnant au souffle des vents le troisième, il prononce cette imprécation : Que les vents, respectant ce charme, enlèvent avec eux la raison de la sœur d'Ivan ! Quant au quatrième feuillet, il le place sous son chevet en disant : Puisse-tu ne pas rester sur ma couche, ô charme ! mais puisse, cette nuit, t'y remplacer la sœur d'Ivan !

Déjà quelques heures s'étaient écoulées, lorsqu'un léger bruit se fait entendre à la porte... on frappe... le charme a opéré ; c'est la sœur d'Ivan. — Ouvrez, dit-elle, si ta sœur Dieu ! car les flam-

phan mourut, ne laissant à son enclos au pied de la montagne sainte bénédiction. L'humeur pâtre devint si sombre que les croyaient en démence, et qu'une vila l'avait pris pour doption. Cependant, si Stéphane sait point les choses de la vie comme tout le monde, c'était venait consulter dans les occasions les plus sages ; et quand on venait le prêtre pour concilier quelque rend, il répondait ordinairement : sez-vous à Stéphane. Un jour versait tout rêveur la verte feuille à lui une jeune fille. De se détourna pour l'éviter ; de se retrouva en face de cette apparition. Stéphane, lui dit : barrant le passage, j'ai besoin fixes mon irrésolution. Deux prêtres demandent ma main ; à que puisse reconnaître celui que je férer ? Stéphane fit asseoir la jeune près de lui, et parla de l'amour et des jouissances de la vie conjugales si attrayants qu'on eût toute son âme était sur ses lèvres. La jeune fille l'écoutait avec trouble regardant Stéphane, elle se disait à Dieu que l'un de mes fiancés semblât ! Seule la vila a recueilli se dirent ; mais la lune suivante mière de Stéphane, parée de guirlandes retentissait du chant des fiancés.

les coucous firent retentir l'air plaintes; les deux premiers gémissaient le jour et la nuit, tandis qu'un troisième se lamentait que par intervalles. Les deux premiers pleuraient pour leur mère et la sœur d'Ivan, le troisième pour la jeune épouse.

VIII.

KONDA.

Il venait d'expirer... Konda, le fils de sa mère! Dans son désespoir, il ne veut point que ces restes reposent loin de sa demeure; on creuse une fosse dans le jardin vers les sous des orangers aux fruits mûrs, et là que chaque matin la mère vient s'entretenir avec celui qui est mort. — O mon fils! la terre te cache-t-elle? N'es-tu pas à l'étroit dans ton cercueil d'étable? et une voix faible et plaintive répondit : Ce n'est pas là que je me pèse, ce n'est point mon cercueil d'étable; le poids qui m'opprime, c'est la douleur de ma bien-aimée quand elle soupire, mon âme est dans le ciel... Juge du mal que me fait son parjure!

IX.

FONDATION DE SKADAR (ZIDANIE SKADRA).

Les frères, le roi Vukaschin, Ugleskoïvode et Goïko, le plus jeune, ont fondé les fondements d'une forteresse sur le rivage de la Boïana, où se trouve aujourd'hui Skadar. Depuis trois cents ans, des ouvriers habiles travaillent sans relâche; et, loin de la ville, n'avait pas encore ses fondements. Ce qu'on élevait le jour, se renversait pendant la nuit. L'année commençait, lorsque on entendit ces mots : « Pour ces peines, roi Vukaschin? je te prodiguerai en vain tes trésors? tu bâtiras une ville quand tu ne me en asseoiras les fondements? je te n'y parviendras qu'après avoir posé dans les premières pierres des enfants de la même mère, des stoïana.

Quand le roi eut entendu cette prédiction, il appela Décimir, son fidèle serviteur : Mon fils, lui dit-il, si jusqu'à ce jour tu m'as témoigné ton zèle, attelle les coursiers au char, prends avec toi six charges d'or, et parcours le monde pour découvrir deux frères portant le même nom, Stoï et Stoïana. Amène-les, coûte que coûte, afin que nous les murions dans les fondements; car seulement alors nous pourrions élever la forteresse.

A peine Décimir a-t-il reçu cet ordre qu'il s'empresse d'atteler au char les coursiers rapides; il prit six charges d'or, et parcourut le vaste monde, cherchant partout Stoï et Stoïana (1). Son voyage dura trois années, mais il ne put découvrir les deux frères; alors il revint auprès de Vukaschin, ramenant les coursiers, le char et les six charges d'or.

Quand le roi eut appris de Décimir que toutes les recherches avaient été infructueuses, il appela Rad, le maître constructeur, et lui ordonna de reprendre les travaux interrompus. Les trois cents maçons se remirent à l'œuvre; mais la vila défaisait la nuit ce qu'ils avaient construit pendant le jour. Enfin, elle donna à Vukaschin ce dernier avertissement : Chacun de vous a dans sa demeure une épouse dévouée; que celle qui la première viendra apporter aux travailleurs le repas du matin, soit murée dans les fondations, et tu seras libre d'achever la forteresse. Le roi appela ses deux frères et leur fit part des conditions de la vila. Jurons, leur dit-il, par le Dieu vivant qu'aucun de nous ne révélera ce secret à sa compagne, et que le sort décidera seul laquelle sera la victime. Et les trois frères prêtèrent ce serment.

La nuit venue, ils rentrèrent dans leurs blanches demeures, où les attendait le repas du soir; puis chacun d'eux se rendit près de son épouse.

(1) Ces deux mots viennent du verbe slave *stoiti*, qui signifie se tenir debout, et au figuré s'élever solidement sur sa base. Le peuple aura sans doute imaginé cette légende pour assigner à une cause surnaturelle la solidité de la forteresse de Skadar ou Skadra (Scutari).

Cependant, oublieux de son serment, Vukaschin dit à sa compagne : Chère amie ! garde-toi sur toutes choses de descendre demain vers la Boïana pour porter aux maîtres le repas du matin ! Il t'en coûterait la vie, et tu serais murée au pied des fondements ! Uglierscha ne fut pas plus discret, et il fit dans les mêmes termes la même recommandation à son épouse. Le seul Goïko resta fidèle à sa promesse.

L'aube blanchissait à peine les collines que les trois frères vinrent surveiller les travaux sur la Boïana.

Cependant deux jeunes femmes sortent de la demeure des chefs ; ce sont les épouses du roi et du voïvode ; l'une vient étendre sur le pré une toile nouvellement blanchie ; puis elle la porte à la lingerie ; mais elle n'avance pas plus loin : la seconde porte une cruche d'une terre vermeille, et va puiser de l'eau à la fontaine ; puis elle échange quelques paroles avec d'autres femmes ; mais là se borne sa course.

La troisième belle-sœur, la jeune épouse de Goïko, est restée au logis ; un nourrisson au berceau réclamait ses soins. Sur ces entrefaites l'heure du repas du matin arrive ; la mère de Goïko veut appeler les servantes et porter avec elles le déjeuner sur la Boïana. Ne prends pas cette peine, ma bonne mère, lui dit la jeune femme ; berce l'enfant, j'irai moi-même ; sois sans inquiétude, je me charge de tout. Ce serait pécher devant Dieu et nous exposer aux reproches

maître constructeur qui appelle des ouvriers. La jeune femme gardait en souriant, car elle toutes ces menaces pour un rien. Cependant on élève autour de pierres et des pièces de bois matériaux atteignaient jusqu'aux nœuds ; mais, dans son innocence, elle soupçonnait toujours, tant elle était simple, la réalité. Quand elle eut jusqu'à la ceinture, elle ne savait quel était le sort qu'on lui réservait ; alors sa douleur se changea en espoir ; et s'adressant à ses beaux-parents : Vous ne souffrirez pas, s'écria-t-elle, si je me mets à tout faire ; si jeune on m'ensevelisse à toute vivante, ou il faut que je sois perdue toute crainte de Dieu ; voyant que ses prières n'avaient aucun effet, surmontant toute honte, elle implora ainsi son seigneur : O mon Dieu, mets pas, maître et cher époux, m'ensevelissent toute vivante au fond de l'or ; elle achètera une captive ; et, s'il faut une femme du moins ce ne sera pas ta fille. Enchaîné par sa parole, Goïko ne pouvait rien. Alors l'infortuné se rendit au maître constructeur : Rassure-toi, ô mon frère en Jésus-Christ, je t'en supplie, une petite ouvrière de hauteur de mon sein ; qu'elle allaitement assez grande pour qu'elle allaiter mon lohan, si toutefois bien l'apporter à sa mère ! (C'est le nom du Sauveur, Rad se sentait pitié : il ménagea une petite fi-



LAPITRE XIV.

E EN TURQUIE ET LES SERVIENS.

urlier des derniers troubles
l'état actuel de la Serbie,
ip d'œil sur les phases poli-
t forcée l'empire turc à em-
: nations chrétiennes un
taire qui, tôt ou tard, mo-
ndément le principe fou-
l'islamisme.

ut l'unité du gouvernement
péril par des révoltes assez
r faire croire à un démem-
chain et à l'indépendance
pachalics importants. L'É-
snie elle-même ont eu leurs
résistance et d'isolement.
gouvernement turc a ré-
ces secousses; et il ne s'est
ient menacé que par la po-
rands États européens. Le
nt rapide de la puissance
ur Constantinople un dan-
dissait chaque jour. Il se
la première fois avec des
sérieux lorsqu'une flotte,
atherine, promena dans la
pavillon russe : toute la
; et, bien que les temps
as mûrs, il était aisé de
désormais les raïahs trou-
s leurs coreligionnaires du
és naturels et un appui.

ait plus aisé de préparer
ent de la Turquie que de
our le partage de ses dé-
utriche, qui a un si grand
libre le cours du Danube,
été de manière à flatter les
s Slaves chrétiens. Dans
1788, l'empereur Joseph
tre la Porte avec le cabi-
rsbourg; il s'agissait non
mpagne pour le redresse-
ief particulier, mais de la
el'empire turc; pour ven-
nme ce prince le disait lui-
anité de ces barbares.

mirent une flotte au ser-
: croisade philosophique;
riens surtout prirent une
ux opérations militaires.
eu l'heureuse idée de for-

mer un corps de volontaires slaves;
cette proposition fut acceptée avec em-
pressement par les Serviens, parmi les-
quels on recruta des troupes nombreu-
ses connaissant les localités et habituées
à la guerre des montagnes. Ces auxi-
liaires furent d'un grand secours au
siège de Belgrade en 1789; et, après la
prise de cette ville, le colonel Mikha-
lévitch, qui commandait ces volontai-
res, prit position entre Iagodina et
Kioupri. Il s'ouvrit un passage jusqu'à
la ville de Karanovitz par des che-
mins où jamais armée n'avait pénétré,
et enleva cette place aux Turcs. Au
commencement de l'année suivante, il
parut devant Krouschévatz, ancienne
résidence du roi Lazare. Les églises
dont les Turcs avaient fait des écuries
furent purifiées, et retentirent d'actions
de grâces.

Les Serviens se crurent délivrés de
leurs oppresseurs : ils se considéraient
déjà comme sujets de l'empereur d'Au-
triche; et dans maintes circonstances
ils se joignirent aux Allemands pour
combattre l'ennemi commun.

Leurs espérances ne tardèrent pas à
être déçues. Les cabinets rivaux s'alar-
mèrent des conquêtes de l'Autriche, qui
détruisaient l'équilibre européen, et il
fut question de rendre à la Turquie ses
anciennes frontières. La France jugeait
avec raison que l'affaiblissement de
l'empire ottoman du côté de la Hon-
grie et sur les bords du Danube, le
laisserait sans défense devant la Russie.
La Prusse était indécise; elle n'avait pas
encore renoncé aux plans du grand
Frédéric, qui consentait à laisser l'Au-
triche s'étendre à l'est moyennant quel-
ques concessions de territoire sur la
frontière polonaise : il avait prévu que
l'influence de la Prusse sur l'Allemagne
se fortifierait de toute celle que pren-
drait l'Autriche sur les provinces slaves,
et que la question d'Orient ne pourrait
manquer d'introduire de graves élé-
ments de discorde entre les cours de
Vienne et de Pétersbourg. Le ministre
Herzberg aurait donc vu sans répu-
gnance l'Autriche s'étendre en Vala-
chie et en Moldavie, ou du moins ren-
trer en possession des dépendances ser-
viennes qui lui avaient été concédées à
la paix de Passarovitz.

Mais les alliés de la Prusse, les Anglais et la Hollande, étaient peu disposés à donner les mains à ces concessions. En général, on aimait mieux conserver en Europe un état de choses dont les inconvénients et les dangers étaient connus que de voir surgir des difficultés de nouvelles combinaisons.

D'ailleurs la révolution française, dont il était encore impossible de calculer toute la portée, menaçait l'existence des monarchies, et dans la prévision d'un danger commun les souverains accueillaient instinctivement toutes les mesures conservatrices, à quelque ordre d'intérêt qu'elles se rattachassent, et renvoyaient à d'autres temps plus opportuns tout plan de remaniement politique.

Ces considérations prévalurent, et la Servie fut rendue aux Turcs. On se contenta de stipuler qu'il y aurait une amnistie pour les raïahs qui auraient servi contre les Turcs ou passé du côté de l'empereur.

Jamais les Serviens n'avaient senti plus vivement que, si leurs puissants voisins utilisaient dans l'occasion leurs ressources et leur courage, ils faisaient bon marché d'intérêts secondaires dans les traités qui les rapprochaient.

Cependant il n'est pas donné à la diplomatie de changer au gré de ses allures l'esprit d'un peuple brave et fier. Le contact de l'armée impériale avait profité aux Serviens; leurs aptitudes militaires s'étaient complétées au

et indirectement par les concessions qu'elle arrachait à la Porte par les traités. Les concessions religieuses accordées aux Moldo-Valaques et aux Grecs, ne pouvaient rester étrangères aux Bosniaques, aux Monténégrins et aux Serbes.

Cependant le salut de la Turquie, de moins comme puissance politique, semble être sorti du danger même qui la menaçait. La supériorité militaire des Russes et des Autrichiens paraissait si évidente pour les sultans qu'un d'eux, Moustapha III, écrivait : L'empire est perdu il n'est donné à aucun de nous de le relever de ses ruines ! Un vizir, considérant combien il paraissait probable que les Turcs seraient rejetés hors de l'Europe, osa dire à son maître : Il y a aussi en Asie des vallées et de beaux ombrages où nous pouvons construire des kiosques.

L'orgueil musulman attribuait les revers de l'empire non pas à la supériorité de la tactique des chrétiens, mais à l'incapacité des chefs; les Turcs de Constantinople tournaient avec espoir leurs yeux vers Sélim, dans lequel ils croyaient reconnaître toutes les qualités qui distinguaient les Amurat et les Mahomet.

Nous avons déjà vu que Sélim mit tous ses soins non pas à ressusciter un passé désormais impossible, mais à lutter à armes égales contre des voisins ambitieux. Pour arriver à cette égalité il fallait une réforme radicale; il osa la

uête de la Crimée, et qu'en 1785 un nombre d'officiers français étaient yés à Constantinople pour y former artilleurs et initier l'armée à la tactique européenne. Les vaisseaux de la marine turque furent construits sur les modèles français; on éleva des forts des deux côtés du canal pour garantir la ville contre les attaques d'une escadre de la mer Noire. En un mot, les officiers français changèrent tout le système de fortification. Sur les fronts, on répara les forteresses, et l'on construisit de nouvelles. Les officiers français, anglais, suédois et autres ne s'ont pas trouvés en Turquie des officiers convenablement rétribués. On même qu'un prisonnier russe, Turc d'origine, avait formé à la tactique moderne une troupe de renégats, qui, d'abord pour l'amusement du grand vizir, et que le sultan prenait grand plaisir à les voir manœuvrer. Le grand Aga fut le premier qui conseilla au sultan d'appliquer la réforme à l'armée, en commençant par les janissaires. Il paraît que, dès l'année 1793, il se fit sérieusement question dans le sultanat. Il était naturel que des changements de cette importance causassent des troubles sérieux. Nous avons raconté ailleurs comment la fin des règnes suivants a fini par dégrader les résistances, sans tarir complètement la source des anciennes tentatives et des préjugés religieux. Mais, comme il arrive dans toutes les réformes, le danger a changé de nature; le sultan, qui se sent réhabilité par le fait de nouvelles institutions, est moins jamais disposé à tendre patiemment la tête au joug. Traité avec plus de considération, il attribue à la crainte que l'on voudrait lui montrer comme la conséquence d'un meilleur système, que l'on lui accordera, plus il élèvera ses exigences, jusqu'à ce qu'il ait obtenu satisfaction des droits et des charges. Si les choses vont jusque-là, les principautés de l'Europe, dans l'hypothèse qu'elles persisteraient à maintenir l'existence de la Turquie, se verront peut-être obligées de secourir les Turcs contre leurs sujets chrétiens, et, le Koran à la main, le mahométan pourra dire : Le mot de la parole du prophète est éternel ;

Dieu force les infidèles à s'entre-détruire pour le triomphe des saintes vérités.

CHAPITRE XV.

ESPRIT DE RÉSISTANCE ET TROUBLES EN SERBIE.

Le passé historique des Serbiens prouve combien la lutte de la nationalité contre le despotisme a été opiniâtre et acharnée. Les pachas délégués pour administrer cette province étaient obligés de déployer une sévérité qui allait jusqu'à la cruauté et à la persécution. Toujours sur leurs gardes, parce qu'ils étaient sans cesse menacés, placés entre les jugements sommaires d'un despotisme ombrageux et les périls d'une conspiration permanente, ils frappaient sans ménagement coupables et suspects. Dans l'exercice d'un pouvoir illimité, ils s'habituèrent eux-mêmes à l'indépendance; plusieurs d'entre eux purent résister ouvertement aux sultans en s'appuyant sur les partis qui divisaient la population turque et même, dans certaines circonstances, sur les raïahs.

Les janissaires de Belgrade, indépendamment de tous les abus que se permettait ce corps dans toute l'étendue de l'empire, formaient une association compacte, hostile aux pachas et aux spahis; peu soucieux des ordres du sultan, ils visaient à une domination exclusive. Leurs chefs se désignaient par le nom de dahis (supérieurs). Leurs agas s'entouraient d'un appareil militaire qui éclipsait l'entourage des pachas. Sans être officiel, leur caractère était tellement considéré que l'on aimait mieux traiter avec eux qu'avec les autorités compétentes; l'empereur Joseph lui-même suivit cette marche. Ces agas, sûrs de l'impunité, se permettaient toutes sortes de violences et de crimes. C'est ainsi que peu de temps avant la guerre de 1788 l'aga Akhmet, surnommé Déli-Akhmet, fit massacrer de sa propre autorité une quinzaine de spahis, et personne n'osa lui demander compte de cet acte de vengeance.

Lorsque Belgrade fut rendu aux Turcs, le sultan résolut de refréner l'ambition

des janissaires, dont l'autorité dans cette ville balançait la sienne. Il investit le nouveau pacha Ébou-Békir d'un firman en vertu duquel les janissaires devaient sortir de Belgrade et de tout le pachalic. L'exécution de cet ordre offrait les plus grandes difficultés; la force n'eût pas suffi, le pacha s'aïda de la ruse. Laissons parler l'historien Ranke, dont les données forment le fonds de notre récit : « Avant de s'aventurer à publier le « firman d'exil, Ébou-Békir jugea nécessaire de se débarrasser des chefs « janissaires les plus influents. Arrivé à « Nisch, sur la frontière du pachalic, « il reçut les félicitations des spahis et « de quelques autres propriétaires de la « province. Parmi ces derniers se trouvait Déli-Akhmet. L'aga était entouré « d'un si nombreux cortège qu'il eût été « imprudent de l'arrêter en ce moment; « mais plus tard, comme il se rendait « à une seconde audience et qu'il montait les degrés suivi seulement de « quelques personnes, il se vit tout à « coup attaqué : un serviteur du pacha, « caché en embuscade, lui tira un coup « de feu par derrière. Délivré d'Akhmet et au milieu du tumulte que « produisit cet assassinat, Ébou-Békir « fit publier le firman.

« Les spahis rentrèrent dans les privilèges dont les avaient dépouillés les « janissaires; ils prélevèrent, comme « par le passé, la dîme et la glavnitza; « les Serviens qui avaient été forcés d'émigrer rentrèrent dans leurs biens,

« dans la guerre de 1788, et il était « tre à main armée dans la possession « de ses biens héréditaires, dont il « avait été expulsé.

« Il avait contracté alliance avec « des guerriers, espèce de condottieri « nommés *Krdschalis*, que la « pacha avait congédiés lors du rétablissement de la paix, mais qui n'avaient rien moins que disposés à renouer « au métier des armes. Leurs levées « infestaient la Macédoine et la « Bulgarie; dès qu'un pacha était « en révolte contre le Grand Seigneur, « s'empressaient de lui offrir leurs « services; en un mot, ils prenaient « à tous les troubles qui offraient « un caractère sérieux; quand « des occasions leur manquaient, ils se « livraient dans les districts, pillant « et levant des contributions pour « leur propre compte.

« Lorsqu'ils eurent ravagé Moskou « (ou Boscopolis), une des principales « villes de la Macédoine, les autrichiens « s'empressèrent d'entrer en « contact avec eux, aimant mieux « payer une sorte de tribut que de « poser à une ruine totale.

« Ces aventuriers se plaisaient « à étaler un grand luxe d'armes « et à monter de beaux chevaux richement « sellés. Ils se faisaient suivre de « femmes captives habillées en hommes, « nées à les divertir par leurs danses « et leurs « chevaux lorsqu'ils mettaient

« héritage, il avait combattu de tout son pouvoir les innovations. Il accueillit les janissaires expulsés de Belgrade et de la Serbie, inscrivit son nom sur leurs listes et fit sa cause de la leur. Peut-être fut-il porté à prendre la défense de ces célèbres proscrits par la considération qui entourait leur chef à Widin. Bajazet 1^{er} avait nommé lui-même Turnad-Baschi dans cette ville, et l'y avait installé comme commandant de la soixante-huitième orta. En mémoire de cette distinction, le chef des janissaires de Widin portait le nom de Turnad-Baschi, comme titre héréditaire.

« Mais un motif plus puissant pour Pasvan-Oglou, c'était l'appât offert à son ambition par les nouvelles réformes que les Turcs regardaient comme contraires à la religion : telle était leur répugnance à cet égard que le gouvernement dut prouver par un document légal que jamais le Koran n'avait interdit l'usage de l'artillerie et des baïonnettes.

« Olivier, qui se trouvait alors à Constantinople, assure que les janissaires refusaient formellement d'aller combattre contre Pasvan-Oglou (1).

« Ce fut en vain que la Porte envoya une autre armée (1798), composée d'Européens et de troupes asiatiques, pour réduire le pacha rebelle. On dit qu'en apprenant la marche de cette armée il dit tranquillement : J'aurais pu lever cent mille hommes, mais j'aime mieux vaincre avec dix mille. Et en effet il pouvait espérer de lutter avec avantage malgré l'infériorité numérique de ses troupes. Il n'y avait aucun accord entre les pachas qui marchaient contre lui ; en profitant d'un instant favorable, il comptait les battre séparément. En effet, un jour qu'à la suite d'une longue pluie l'ennemi, réfugié dans des baraques et sous des tentes, se trouvait harassé et découragé, les Krdshalis sortirent

« frais et dispos de la ville et mirent facilement les assiégeants en déroute. Depuis ce moment Pasvan-Oglou fut pour tous ses voisins un objet de crainte respectueuse.

« A des époques diverses, il s'empara de Tschernetz, de Nicopolis et de Kraïova ; et s'il dut renoncer à l'occupation de quelqu'une de ces places, il ne les céda jamais qu'à des forces bien supérieures et après les plus énergiques efforts. Un grand nombre d'habitants s'enfuirent de la petite Valachie et se réfugièrent en Transylvanie ; d'autres, qu'on soupçonnait d'être favorables à sa cause, étaient punis comme coupables de trahison (1). En Bulgarie, la confusion était à son comble. Enfin, lassé d'une résistance si opiniâtre, la Porte céda et envoya au rebelle les trois queues. Le sort de la Serbie était en quelque façon attaché à la résistance du pacha de Widin.

« Ébou-Békir et son successeur, Hadji Moustapha, qui tenait les janissaires à distance, administrèrent la province dans un système entièrement opposé au gouvernement dur et violent de leurs prédécesseurs. On laissa les raïahs tranquilles ; et ils se trouvèrent heureux de respirer sous des lois équitables. Le pays devint riche et florissant par le même moyen qu'on employa jadis en Allemagne et en Angleterre, quand ces contrées étaient encore couvertes de forêts : les habitants y élevèrent des pourceaux. La Serbie gagnait à ce commerce, avec l'Autriche seulement, 1,300,000 florins ou 3,250,000 francs. Hadji-Moustapah, contribua surtout à cette prospérité et mérita le nom de Srpska maïka (la mère des Serbiens).

« Personne ne fut inquiété pour avoir servi dans le corps des volontaires du temps de la guerre des Autrichiens ; Alexandre Nénadovitch, qui avait fait cette campagne comme officier contre la Turquie, fut même élevé à la dignité de grand knièze. Quand Pasvan-Oglou, à l'instigation

(1) Les soldats disaient hautement qu'ils ne feraient jamais la guerre à un musulman qui n'avait selon eux d'autres torts que celui de vouloir empêcher que l'on ne portât atteinte à leurs droits. (Voyage dans l'empire Ottoman.)

(1) Engel, *Histoire de la Valachie*. L'auteur, en ce qui concerne Pasvan-Oglou, cite Seetzen, qui, d'ailleurs, ne donne que peu de renseignements.

« peut-être des janissaires, commença à
 « menacer la Serbie, il prit d'abord Kladovo et tenta de s'emparer de l'île de Poretsch. Dans ce danger, Hadji-Moustapha n'hésita point à appeler les raïahs aux armes : il leur représenta qu'il serait plus avantageux pour eux de vendre leur bétail pour acheter des armes que de se laisser dépouiller de tout par les ennemis.

« Depuis la dernière guerre, il était resté beaucoup d'armes dans le pays, et le peuple s'en servit avec empressement. L'esprit guerrier qui s'était rallumé, à l'excitation de l'Autriche, se manifesta avec une nouvelle vigueur sous le commandement d'un pacha; les knièzes eux-mêmes levèrent une armée où se distingua, comme bimbascha, Stanko, fils d'un chef de brigands.

« Soutenus par les Turcs, mais indépendants de tout contrôle dans leurs opérations, les Serviens furent encore victorieux. Stanko ne permit point que son armée fût sur un pied inférieur à celle des Turcs; et il tua sans hésiter un d'eux qui venait de massacrer un prisonnier. Turcs et raïahs restèrent unis dans leur intérêt commun, et Pasvan-Oglou ainsi que ses janissaires rencontrèrent une résistance insurmontable.

« Il paraît singulier, au premier coup d'œil, que la Porte se soit résignée non-seulement à un accommodement

« un pacha rebelle. Hadji-Mo ne pouvait résister à cet ordre de mettre lui-même en opposition le gouvernement : il obéit.

« Les conséquences de cette étaient faciles à prévoir; elles des plus graves.

« D'abord les janissaires affaiblis de ne point presser le pacha à faire rendre leurs propriétés; ils tinrent de toutes paroles contentes, et ils parurent se contenter de leur donnât des emplois à la cour et au palais. Cependant ils rent bientôt leurs anciennes fonctions, et les raïahs furent les premiers à s'en apercevoir.

« A Sviléouva, dans le district de Schabatz, vivait un homme pour son caractère et son honnêteté. Ils s'appelaient Ranko, et était prince de Knéjina. Une fois, il s'agissait de régler l'impôt pour le village, un janissaire de Scutari, Bégo Novlianin, demanda à Ranko de l'aider à son profit de quelques centaines de piastres. Cette attention peut déjà donner une idée de ce que les janissaires osaient mettre. Ranko eut le courage de refuser; mais la vengeance ne se laisse longtemps attendre. Bégo Novlianin se garda bien de l'attaquer dans son village; mais, la première fois, Ranko vint à Schabatz, le janissaire assisté de quelques camarades dans une taverne. Le pacha in-

tait précisément ce qu'attendaient les janissaires. Ils saisirent l'occasion favorable, se rendirent à Belgrade et assiégèrent Hadji fort supérieur. Là il aurait pu attendre le retour de Dervisch-Beg, qu'il avait informé de sa position : un des krdschalis qu'il avait en son service se laissa gagner par les janissaires et les introduisit par une brèche dans la place. Le même jour Dervisch-Beg arrivait à Grozka, Belgrade, son père fut fait prisonnier. On força Hadji-Pacha de se retirer avec ses troupes à distance, et à peine les janissaires furent-ils dispersés et les janissaires arrivés à Nisch que le pacha sacré dans la forteresse. Les janissaires informèrent le gouverneur de ce meurtre dans les termes suivants : Hadji-Pacha n'était qu'un rebelle qui tenait le parti des raïahs ; il méritait sa récompense.

On manda au pacha sans que son attention fût de lui obéir ; car, en fait, Hadji, ils prétendaient s'arroger tout le pouvoir. Quatre de ces chefs, Fotschitch-Mahomet-Aga, Moula-Joussouf et Kutschli, se partagèrent l'autorité sur Nisch. Ils reprirent le titre de dahis. D'eux reçut en lot une certaine partie du pays ; cependant ils continuèrent de tenir conseil à Belgrade, où ils étaient en commun les affaires des raïahs.

Comme des dissentiments s'élevèrent entre eux, et ils étaient fréquemment en querelle, c'était le vieux père de Mahomet-Aga qui les apaisait toujours. Un nouveau pacha, Aga-Hassan, arriva, et il laissa qu'un pouvoir restât entre eux qui fixèrent et réglèrent l'impôt de la porcière aussi bien que les autres taxes, et ils établirent un nouveau système d'administration. Comme les janissaires qui étaient à Nisch ne suffisaient point pour les exigences du service, ils firent venir à leur aide d'autres auxiliaires. Les Bosniaques et les Albanais, la nouvelle de la révolution avait fait s'opérer en Serbie, accoururent en foule à Belgrade. Ces hommes qu'on avait vus arriver en haillons, la plupart vivaient jadis du mé-

tier de portefaix, se promenaient sur les chemins, montant de magnifiques chevaux arabes, étalant des vêtements de velours brodés d'argent et d'or. Ils se solentaient avec tout le monde, ils se montraient obséquieux et rampants devant leurs maîtres. Ces étrangers ne furent point employés comme force militaire, mais seulement pour exécuter les ordres des janissaires.

Les dahis envoyèrent les plus considérables d'entre leurs affidés, sur tout s'ils étaient janissaires, dans les différentes villes, avec le titre de kabadahis, et l'autorité de ces délégués s'y exerça avec plus de rigueur que jamais : il n'y avait pas un kadi qui eût osé risquer une observation sur leur conduite. Dans les villages, les subasches exécutaient les sentences des juges et des magistrats. Ces gens, qu'on recrutait d'ordinaire dans les plus basses classes des Bosniaques, avaient pouvoir de vie et de mort, vivaient aux dépens des paysans, et s'enrichissaient de leur travail. Sur un signe de leurs maîtres, ils couraient exécuter leurs ordres. Ce système ressemblait assez à celui qui fut établi en Égypte à l'époque où les Mamelouks, réunis au Caire, s'étaient appropriés le pays, qu'ils administraient par leurs kiaschefs, sans s'inquiéter du pacha qu'on leur envoyait de Constantinople.

Cependant, en Serbie, les janissaires allèrent plus loin encore : peut-être la différence qu'il y avait entre ces deux corps doit-elle être attribuée à ce que les janissaires visaient à devenir les seuls propriétaires du sol. Sous le titre de Tschitlouksahibis, ils se donnaient pour les maîtres du pays ; comme pour justifier cette prétention, ils faisaient bâtir de vastes maisons de campagne. En dehors des taxes déjà fixées, ils demandaient le neuvième des produits de la terre, et exigeaient des habitants diverses corvées. Les spahis qui ne voulaient pas se prêter à leurs extorsions furent assez souvent exilés.

Il résulta de tous ces abus un mal qui jusqu'alors avait été évité. La terre et le paysan furent considérés comme la propriété de quelques individus ;

« l'usurpation menaçait de s'étendre de province à province. C'est de cette manière que Pasvan-Oglou était parvenu à étendre son autorité; on lui attribue la création des subasches. En Bosnie Ali-Beg de Svornik procéda de la même manière; il parcourait le pays en faisant garrotter les habitants; ensuite il les forçait à déclarer par écrit qu'ils lui avaient vendu leurs terres. Muni de ce titre, il se déclarait Tschitlouksahibi, et envoyait ses subasches dans les villages. Cette ligue entre les chefs de la Servie formait un système étroitement lié dans toutes ses parties. De même que les dahis avaient été utiles sous Pasvan-Oglou, ainsi Ali-Beg se rendit à Belgrade pour se faire inscrire dans leur communauté.

« Contrairement à la volonté du sultan, dont le nouveau système tendait à placer le pouvoir du gouvernement dans une seule main, la Servie s'organisait dans un esprit d'oligarchie. Tout y reposait sur les abus et la violence, que précisément il se proposait d'abolir. Malheur à qui aurait tenté d'arrêter le cours de ces usurpations insolentes dans le domaine des janissaires. La conduite d'Ali-Beg Vidaitch avait alarmé la jalousie de quelques-uns de ses parents, qui excitèrent à la révolte le district de Spretscha. Mais avec l'appui des dahis il triompha, et sa colère tomba sur les insurgés. Pillages, contributions de guerre, emprisonne-

montrés cruels par ressentiment crainte, redoublèrent de rigueur qu'ils se virent en droit de justifier persécutions. Les spahis se virent de quitter le pays; et ce fut sur les frontières que quelque d'entre eux se hasardaient à visiter leurs villages. Les sultans se livrèrent aux dernières violences enlevaient au paysan ses vêtements, et en faisaient des housses leurs chevaux. Ils se plaisaient rompre le service divin, forcer femmes et les filles à venir dans kolo devant leurs habitations, vaient celles qui leur plaisaient.

La Servie offrait le spectacle des désordres qui accompagnent les guerres civiles; les vengeances créées par ces hommes naturellement roches avaient un caractère d'autant plus odieux que les janissaires les regardaient comme des représailles. Tout d'autorité régulière était méconnue; l'anarchie s'appuyait sur elle-même.

Les spahis dépossédés et bannis adressèrent leurs plaintes à Constantinople. Les kniezes se concertèrent et se réunirent dans un cloître délibérer, et envoyèrent une note au sultan. Ils y exposaient que les janissaires, après les avoir indignement dépouillés, les avaient réduits à se vêtir de paille et que, non contents de s'en approprier leurs biens, il les attaquaient même dans leur religion, leur méprisaient leur honneur; que désormais au



le sultan n'eût plus pour pro-
sujets que des représentations
viles menaces. Il fit savoir aux
se, s'ils ne se conduisaient pas
l'avenir, il enverrait contre eux
le, non pas une armée turque,
rait faire combattre des fidèles
se fidèles, mais des soldats d'au-
ons et d'une religion différente,
ils s'exposaient à ce danger, ils
traités comme jamais des Turcs
ont été jusqu'alors.

ception de ce message, les da-
mandèrent : De quelle armée
vont-il parler ? Il n'est pas pré-
qu'il pense à introduire des
dans l'empire : par Allah !
s'ils, il ne peut être question
aïahs ! Ils se persuadèrent alors
verrait contre eux ou Dervich-
de Moustapha, ou Asam-Beg
lever les Serviens sous les
s knièzes et des voïvodes. Dans
usion, ils résolurent d'aller
es les nahies et de faire périr
chefs dont l'influence ou le
leur paraîtrait offrir quelque

En février 1804 que les dahis
acèrent à mettre à exécution
minels projets en se distribuant
e dans leurs circonscriptions
iales respectives. D'abord ils
contrèrent aucune résistance.
ils entraient dans un village,
leurs baillis, les habitants,
l'usage, venaient à leur ren-
pour leur offrir des vivres ou
irs chevaux. Ils profitèrent de
casion pour arrêter quiconque
ait suspect. La mort des

et des kmeti ne leur suffit
pour peu qu'un Servien jouît
certaine réputation, soit par
oure et son éloquence, soit
ortune, il était immédiatement
ré. La première victime fut
e Stanoi, de Begrlitza ; puis
our de Marc Tscharapitch, de
de Séoke et de Théophane
bie, près de Smedérevô ; tous
knièzes. On exécuta ensuite
ens buloukbaschis Sanko Gad-
Boletch, Mathias de Kraz-
tz, et même l'abbé du monas-
Moravtza ; car la sainteté des

« fonctions ecclésiastiques n'arrêtait
« point les dahis.

« Peu de temps avant ces massacres,
« l'archimandrite Rouvim s'était enfui
« du monastère de Bogavadia. Alexa
« Nénadovitch, soupçonné d'être l'au-
« teur d'une lettre envoyée en Autri-
« che, dans laquelle on retraçait avec
« énergie les malheurs qui acca-
« blaient les Serviens, en avait rejeté
« la responsabilité sur l'archevêque,
« qu'il savait absent. Cependant ce pré-
« lat eut la funeste idée de revenir ;
« Alexa l'informa du danger qu'il cou-
« rait : Tu ne sais pas, répondit Rou-
« vim, combien est triste le séjour dans
« la terre étrangère ; tu en feras à
« ton tour l'expérience. L'un et l'autre
« se flattèrent d'échapper à la vindicte
« des dahis, Rouvim parce qu'on lui
« donna l'assurance qu'il n'était plus
« soupçonné, Alexa parce qu'un de ses
« neveux travaillait comme peintre pour
« un des tyrans. Ils n'en furent pas
« moins tués, le premier par Fotschitch,
« le second par Aganlia, qui lui fit su-
« bir d'horribles tortures. Les supplices
« appelaient d'autres supplices ; partout
« régnaient le deuil et la crainte. Comme
« tout le monde était suspect, il n'y
« avait de sécurité pour personne. Les
« Serviens crurent que leur extermi-
« nation était résolue. On ne voyait
« plus dans les villages que des vieillards
« et des enfants ; lorsque paraissaient
« des Turcs, tous les hommes valides,
« accompagnés des épouses et des jeu-
« nes filles, se sauvaient dans les mon-
« tagnes et demandaient un refuge aux
« Heiducks. »

CHAPITRE XVI.

RÉACTION PARMI LES PAYSANS.
KARA GEORGE. LES HEÏDUKS. VE-
LIKO. JACOB NÉNADOVITCH. PRO-
GRÈS RAPIDES DE L'INSURRECTION.

L'orgueil et la cruauté des dahis,
l'exécution d'un plan froidement conçu,
qui consistait à frapper tous ceux qu'on
soupçonnait capables de résistance, au-
raient bientôt fait descendre la nation
serbe au dernier degré de l'avilissement
et de la servitude si le gouvernement
turc, toujours occupé de la réforme mi-
litaire, n'eût pas compris qu'une con-

duite si violente l'atteignait gravement dans son autorité. De leur côté, les raïahs n'ignoraient point que leurs tyrans faisaient obstacle aux vues du sultan, et comme on les avait réduits à ne plus garder aucun ménagement, ils prirent le seul parti qui leur offrit une chance de salut, celui de la révolte.

Le pays est singulièrement favorable à la guerre de partisans. Il offre en descendant vers le Danube et la Save trois divisions naturelles. Celle du centre, appelée Schoumadia ou contrée de forêts, est la plus importante : elle est séparée des deux autres, d'un côté par la vallée de la Morava, qui est fréquemment inondée, et de l'autre par la Koloubara, qui forme un torrent vers sa source, et se perd ensuite dans de vastes marécages. Comme le sentiment né d'un excès d'oppression était le même partout, l'insurrection commença dans ces trois divisions sans que les chefs se fussent concertés entre eux.

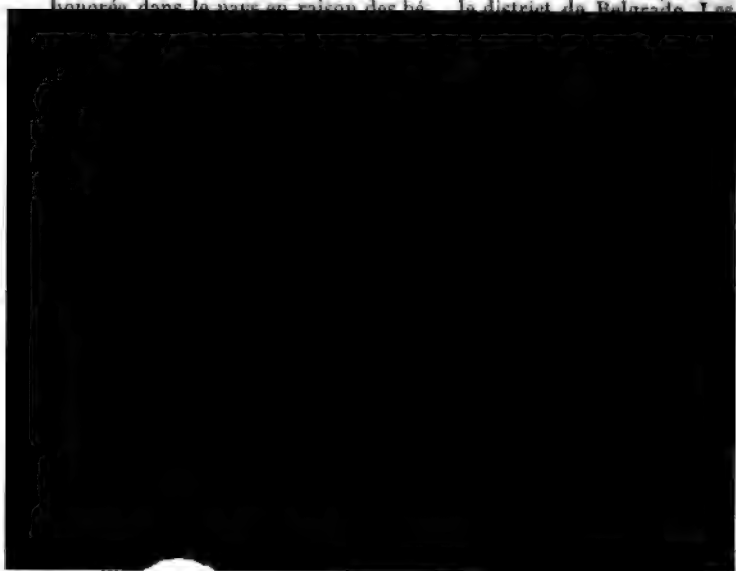
« Dans la Schoumadia trois Serviens se mirent à la tête du mouvement ; c'étaient George Pétrévitch, appelé par les Slaves Czrni George et par les Turcs Kara George, c'est-à-dire George le Noir ; Janko Katitsch et Vasso Tscharapitch.

George avait pris la fuite à l'instant même où l'on s'apprêtait à le saisir : il s'occupait à rassembler un troupeau de porcs, qu'il avait l'intention d'aller vendre en Autriche. Cette profession était honorée dans le pays en raison des bé-

sur son zèle : il avait à venger de son frère Marc Tschar

Une seule et même pensée toute la Servie ; le désir de vengeance s'était changé en haïr ; l'excès de l'oppression de la révolte une mesure d'égale n'égale pas celui d'une résignation. A mesure que les augmentaient en nombre, la tyrannie descendait sur une plus considérable de la population ; les classes moyennes étaient respectées à leur tour ; de sorte qu'un homme ne pouvait se flatter d'être en sécurité. Le désespoir sortit de ces craintes ; et, devenue généralisée, la révolte fut aussi promptement que les Serviens trouvèrent dans la coopération puissante de ces derniers ou remarquait (Véliko. Ce dernier s'était fait passer la saison de l'hiver, marié. Au premier signal de révolte, il retourna à son premier état de vie, et reprit ses vêtements d'armes. Malheur à moi ! s'écria-t-il en le voyant ainsi équipé ; pour épouser un brigand. Véliko se trouva en lui représentant qu'en ces circonstances actuelles tout son cœur était réduit à prendre puis il alla rejoindre ses co-

La première attaque eut lieu au village de Sibuitza, où Janko Katitsch et Tscharapitch et



ientôt tout le pays au delà de
bera se souleva. Jacob Nénado-
mit à la tête des mécontents ;
en mourant, lui avait fait
de le venger ; du moins c'est
le rapporte un chant popu-
lar Lazarévitch, frère de
quelque prêtre, prit aussi les

les heiduks du district aucun
les redouté que Kourtschia.
ent sa balle manquait le but.
lui valut la haine des Turcs,
èrent de le tuer et l'obligèrent
un refuge dans la montagne.
ut se joindre aux insurgés,
lui confia l'étendard.

en même temps les districts
e l'autre côté de la Morava
rent sous la conduite de Mi-
e Klitschévatz ; il était lié avec
depuis la guerre contre Pasvan-
un caractère doux et paisible,
les dangers de la guerre à
lui faisaient courir son crédit
chesses, et son exemple fut

Pierre Théodorovitch Dobri-
uel les mêmes intérêts conseil-
suivre la même conduite.

trois districts à la fois les Turcs
massés des villages. Les vain-
e tardèrent pas à attaquer les
second ordre, où ils ne rencon-
cune résistance ; ils prirent
oudnik, qu'ils livrèrent aux
les autres cités furent empor-
ssivement ; les Turcs se hà-
se réfugier dans les places

ainsi, ajoute l'historien Ranke,
mmença l'insurrection de la

En un moment, pour ainsi
ut le pays, les douze nahies,
ites villes ou palanks et les
se trouvèrent au pouvoir de
mes raïahs qui peu de jours
rant semblaient condamnés à
e et voués à l'extermination.
les Serviens se dirent : Toute
a un chef ; le peuple doit
ent avoir un guide. Dans la
radia, on proposa Glavasch, qui
nier avait signalé son courage
les Turcs ; mais il déclina cet
r en disant que la nation n'au-
rait confiance dans un heiduk

« tel que lui, qui n'avait à perdre ni mai-
« son, ni champs, ni quoi que ce fût au
« monde. Le choix tomba alors sur le
« knièze Théodosi, d'Oraschie, dans le
« district de Kragouïévatz. Que Dieu
« vous soit en aide ! dit le knièze : quelle
« pensée avez-vous là ? Un knièze
« peut être bon à obtenir le pardon
« d'un heiduk ; mais, si les Turcs re-
« viennent, qui s'inquiétera jamais
« d'un knièze ?

« Comme les heiduks n'offraient pas
« au peuple une garantie suffisante, et
« que les knièzes manquaient de cette
« autorité militaire que pouvaient ré-
« clamer les circonstances, on résolut
« d'élire parmi les heiduks un guerrier
« qui eût exercé une carrière paisible ; car
« l'armée ne se composait que d'indivi-
« dus appartenant à l'une ou à l'autre de
« ces deux catégories. Kara George se
« trouvait dans ce cas. Il fut proposé
« par Théodosi. D'abord George s'en
« défendit, alléguant qu'il ne savait pas
« gouverner ; les knièzes lui objectèrent
« qu'ils lui donneraient des conseils.
« Il répliqua que son impétuosité na-
« turelle le rendait peu propre à occuper
« cerang, et que son premier mouvement
« le porterait à des résolutions extrê-
« mes : on lui répondit que dans les cir-
« constances actuelles une pareille sévé-
« rité était nécessaire.

« C'est ainsi que le pouvoir, après
« une lutte de prétentions négatives,
« fut remis à George, dont l'autorité se
« trouva d'autant mieux établie qu'il
« avait paru peu disposé à l'accepter.
« Il avait fait graver sur son cachet ces
« mots : *Commandant des Serviens*,
« et ce ne fut que plus tard qu'il les
« remplaça par le titre de *Chef suprême*,
« ce qui indiquerait qu'il se regardait
« seulement comme le général de l'in-
« surrection, mais que plus tard il
« sentit la nécessité de réunir dans sa
« main les autres attributs de la sou-
« veraineté. En effet, dans le principe
« il ne remplissait ni le rôle d'un prince
« de Serbie ni celui d'un général en
« chef ; et il était entouré de capitaines
« qui se regardaient comme ses égaux.
« Dans la Schoumadia seulement il
« était obéi sans contrôle. Il est vrai
« que, ce district étant le plus considé-
« rable, le chef qu'il reconnaissait avait

« une certaine prépondérance sur tous les autres.

« Jusque-là le pouvoir des dahis avait été plutôt ébranlé que détruit. « Ils se trouvaient encore les maîtres dans les forteresses; et comme ceux qui les occupaient avaient toujours été considérés comme les souverains du pays, ils se flattaient de désarmer les Serviens par des promesses et de les amener à un accommodement. « Mais les raïahs se sentaient forts; les atrocités que les Turcs avaient exercées sur eux étaient trop récentes pour qu'un compromis fût possible.

« La première fois qu'il fut question d'entrer en pourparler, il y eut une réunion de chefs à Drlupá. Comme on était à délibérer, les gens des deux suites en vinrent aux coups, et le sang coula. Quelque temps après Fotschitch essaya s'il ne serait pas plus heureux; mais il échoua également. « Enfin, le métropolitain Léonti, que les Serviens détestaient presque à l'égal des Turcs, vint de Belgrade pour apporter aux insurgés de nouvelles propositions: il lui fut répondu que la paix ne serait possible que lorsque les Turcs auraient livré les dahis, auteurs de tout le mal, entre les mains des Serviens.

« Sur ces entrefaites, un corps de mille krdschalis, attirés par les bruits de l'insurrection, parut sur la frontière sous la conduite de Gous-

« Il s'avança à la tête d'une armée s'annonçait comme devant facilement l'insurrection. « Lorsque cette armée traversa le pays, on entendait les soldats se dire: ce n'étaient pas les mêmes qu'ils avaient vus si souvent cinquante d'entre eux corrompus, une mariée, cacher précipitamment leurs pistolets sous leurs robes, à la rencontre d'un Turc. « Il cendit humblement de che- sent-ils donc, ajoutaient-ils, quant à ces raïahs intimes, un seul Turc?

« Ali-Beg regarda comme au de lui d'entrer lui-même en contact contre un ennemi si méprisé formément à la coutume de il demeura à Schabatz, et direction des troupes aux suites, mais les Serviens, qui s'étaient mûs à la guerre dans les lieux cédentes, savaient comment il leur avait résister; et ils n'hésèrent pas à abandonner les retranchements qu'ils étaient en train d'élever. « Il leuva; les Turcs, attribuant la retraite à la crainte, s'emparèrent de cette position; mais bientôt ils revinrent sur leurs pas, et nèrent l'ennemi, qui se trouva gêné dans tous ses mouvements. « Ils furent bloqués, manquant de munitions, et n'ayant d'autre perspective que celle d'une destruction prochaine. « Ali-Beg était alors à la tête d'une armée de dix mille hommes, et les Serviens, qui étaient en nombre, se préparèrent à le recevoir.

re et derrière laquelle il abrité et tirait avec tant de tude qu'entre un coup et le n'y avait que le temps nécessaire pour mettre la main à la giberne. Les habitants de ce district s'empressèrent d'envoyer leurs enfants et les femmes au delà de la Drina.

Les Serbiens se décidèrent à défendre les forteresses. L'armée autrichienne attaqua Belgrade, et le général Anovitch prit position devant, sur le bord de la Kolinda que de l'autre côté de Milenko tenait en respect Poscharévatz, que les Turcs assiégèrent à la hâte.

Après quelques jours, le corps serbien qui était à Schabatz fut délogé par les Bosniaques. Les Serbiens, qui, à l'insurrection éclatée, étaient allés à ses amis de Vojvodine, espérant de pouvoir reconquérir leur poste, quoiqu'il fût esquivé par quatre vigoureux soldats, se rassemblèrent en grand nombre non-seulement le long du chemin au milieu des villages, mais de les culbuter et de les éloigner de Schabatz. Il leur fut difficile de faire deux cents pas, commandait Kourtschia, et ils avaient le cloître de Tscholtsch, l'infériorité numérique de la ville, même après qu'elle eut subi l'effort de quelques soldats. Ils craignent à Kourtschia de ne pas défendre sa position :

Le cloître est brûlé, disait-il, et il est difficile de le rebâtir ; mais on ne peut pas un homme mort. Ils comprenaient qu'il s'agissait de la conservation de quelques jours du succès d'un siège et répondit à l'heïduk : Pen- que la race humaine pé- ri ? L'heïduk furieux abandonna le cloître, et prit le chemin des montagnes.

Il fut en vain persuader aux Serbiens de défendre cette position : ces jours de la guerre de partisans, ils se résolurent à combattre derrière des murailles. Nous

« ne voulons pas, disaient-ils, attendre
« comme des femmes qu'on nous égorge
« dans une retraite forcée. Cependant
« ils prirent la résolution de s'emparer
« d'une hauteur, à la vue des Turcs, dont
« le nombre était peut-être cinq fois
« plus considérable que le leur.

« Les braves heïduks de la Serbie
« trouvèrent là leurs Thermopyles : ils
« se défendirent avec la certitude d'y
« mourir : Jacob était allé chercher du
« secours ; mais à son retour le sacrifice
« était consommé. Entourés de tous
« côtés sur l'éminence qu'ils occupaient,
« ils luttèrent héroïquement durant
« un jour entier jusqu'à ce qu'ils eus-
« sent épuisé leurs munitions et que
« leurs fusils, à force de tirer, fussent
« hors d'état de servir. Le plus grand
« nombre avait succombé ; les autres,
« déjà blessés et tapés derrière des ar-
« bres, ne tiraient plus que de loin en
« loin. Vers la nuit les Turcs, qui avaient
« reçu des renforts, firent une attaque vi-
« goureuse et les tuèrent jusqu'au der-
« nier. Mais leur sang ne coula pas
« en vain ; Noschina reprit la hauteur ;
« cependant ses pertes avaient été si
« considérables qu'il se vit dans l'im-
« possibilité de rien tenter contre la
« forteresse.

« D'un autre côté, les Serbiens étaient
« plus heureux ; à l'instant même où
« Schabatz était si vivement pressé,
« Jacob Nénadovitch, qui était parvenu
« à se procurer une pièce de canon, eut
« la gloire de faire capituler la place.
« Elle se rendit à son neveu, l'archi-
« prêtre Alexa. Les conditions imposées
« furent que les plus violents partisans
« des dahis quitteraient le pays, et que
« les autres, auxquels on permettait
« de rester, ne pourraient entrer dans
« les nahies.

« Ce succès permit à Jacob Nénadovitch et à Kara George de se porter
« contre Poscharévatz pour appuyer Mi-
« lenko. Ils amenèrent avec eux leurs
« pièces d'artillerie, ainsi que les trou-
« pes qui n'étaient plus nécessaires de-
« vant Schabatz ; quelques troupes dis-
« traites momentanément du siège de
« Belgrade s'empressèrent de venir les
« rejoindre. Aux premiers coups de ca-
« non la garnison parlementa, et de-
« manda à sortir de la place sans être

« inquiétée. Cette demande fut accor-
« dée à condition toutefois que les chefs
« turcs livreraient aux Serviens leurs
« plus beaux chevaux arabes avec les
« housses, qui étaient magnifiquement
« ornées.

« L'armée victorieuse marcha immé-
« diatement sur Smédérévo. Les Turcs
« durent prendre l'engagement de ne
« jamais entrer dans la Nahie et de
« se conformer à tout ce qui serait ul-
« térieurement réglé à Belgrade. »

« C'est devant cette dernière place
« que les insurgés purent enfin réunir
« leurs moyens d'attaque. Depuis la
« Save jusqu'au Danube, le pays était
« couvert de leurs troupes. Jacob Né-
« nadovitch campait sur le premier de
« ces fleuves, et l'armée de Tcharapitch
« occupait les bords du second, tan-
« dis que les forces de Kara George
« et de Katitsch remplissaient l'espace
« intermédiaire. Leurs deux corps, quoi-
« que distincts, s'appuyaient mutuel-
« lement, prêts à se porter selon le be-
« soin soit sur la Save, soit sur le Da-
« nube. Quant à Kourtschia, après
« s'être réconcilié avec Jacob Nénado-
« vitch, il était encore en différend
« avec ce chef à cause de la distribution
« du butin à Poscharévatz; cependant
« il s'était réuni aux assiégeants; mais
« son camp était séparé, et ses soldats
« ne reconnaissaient que sa bannière.
« Cette position mixte ne dura pas long-
« temps; irrité qu'un des siens eût été
« puni par un autre chef que lui, il leva

« doit tomber. On vit même
« prêtre venir à leur camp.
« d'un firman qui autorisai-
« rection; du moins on prés-
« ce papier, qu'on trouva affi-
« le camp, n'avait pu être ap-
« par lui. Il n'est guère proba-
« tel acte émanant de Const-
« Peut-être était-ce l'œuvre
« ques spahis.

« Le soulèvement des Serv-
« un premier pas vers la di-
« des janissaires. Le grand
« l'heureuse idée de faire ser-
« rection du peuple au rétat
« de l'ordre, en accordant au
« le droit de participer à l'ex-
« l'autorité, ce qui était en mé-
« un moyen de mettre fin au

« En permettant à Asam-B-
« trouvait encore à Constanti-
« plaider la cause des spahis
« désigna le knièze Johan-
« vitch, qui s'était rendu dans
« pour acheter des vivres d-
« l'armée servienne, pour le
« chef des douanes de Belgi-
« même temps il chargea le
« Bosnie, Békir, de mener à b-
« cette affaire, d'exiler les di-
« rétablir la paix. Il serait diffi-
« cile de dire quels furent les mo-
« ployés par le vizir; mais il
« tant que son arrivée avec
« mille hommes qu'il comman-
« un résultat décisif. Les S-
« recurent avec toutes les

a première fois flotter l'étendard tel homme ! L'aspect des autres es causa au vizir autant de dé : que d'étonnement. Ce n'étaient les raïahs obéissants, mais une : préparée à une lutte sérieuse et les chefs portaient des armes ntes, qu'ils avaient enlevées aux

dahis furent extrêmement alar- en voyant un pacha faire cause une avec des chrétiens : ils aient dans cette alliance la réan de la menace que leur avait le sultan d'envoyer contre eux rmée composée d'hommes dont yance ne serait pas la leur et irait sous son autorité. Un dan- core plus pressant vint augmen- urs craintes : Gouschantz-Ali, ait à leur solde, entra en négos avec Békir et en même temps es Serviens. Un serviteur intime Gouschantz, qui prétendait avoir altercation avec son maître, mais ns doute agissait de connivence i, vint les trouver, et les informa l'intention du krdschali était oduire les assiégeants dans la

Les dahis, en recevant cet jugèrent prudent de s'embar- ur le Danube avec leurs trésors, descendre le fleuve jusqu'à Or- a. A peine eurent-ils pris la fuite ouschantz s'empara de la cita-

Son premier soin fut de piller incipaux habitants sous le pré- qu'ils étaient amis des dahis. conduite ne l'empêcha pas de gner la plus grande déférence les ordres du Grand Seigneur, ouvrir au pacha de Bosnie les : de Belgrade à sa première ré- ion. La lâcheté qu'avaient mon- es dahis ne les sauva pas. Les ns déclarèrent qu'ils ne seraient uts que lorsqu'ils verraient à pieds la tête de leurs ennemis. nséquence le pacha fit donner nmandant d'Orschova l'ordre de les fugitifs à la populace fu-. Une nuit, quelques Serviens uts par Milenko furent reçus la forteresse. Le commandant désigna une maison à travers les es de laquelle on voyait briller

« des lumières : c'était là que logeaient
« les dahis. Les Serviens s'y portèrent
« en armes ; quelques coups de feu fu-
« rent échangés, et bientôt après Mi-
« lenko apporta au camp des Serviens
« les têtes des quatre tyrans.
« Après cette vengeance terrible,
« Békir déclara que tout était terminé,
« et il renvoya les Serviens à leurs
« troupeaux et à leurs charrues. »

CHAPITRE XVII.

ÉTAT DE LA SERVIE APRÈS LE TRIOM- PHE DE L'INSURRECTION.

Dans presque toutes les insurrections les causes premières sont complexes. Les unes, qui tiennent au caractère même de la nation et qui offrent pour ainsi dire la résultante de son passé, se dérobent souvent à l'observateur, parce que la conquête semble les avoir effacées ; mais dans les grandes agitations politiques elles se révèlent tout à coup, et forment comme le fond de la résistance ; les autres causes ne sont qu'accidentelles, et elles n'auraient aucun effet considérable si l'esprit public se trouvait dans des conditions différentes. Le peuple lui-même se fait ordinairement illusion sur les motifs véritables qui le portent aux manifestations éner- giques ; ce n'est point contre un principe qu'il se lève, mais contre un abus de ce principe ; lorsqu'il a triomphé, il voit de plus haut et plus loin ; alors il ne marchand plus quelques indem- nités de la servitude ; c'est l'exercice complet de ses droits qu'il réclame, et lorsqu'il a obtenu ce qui était juste il est rare qu'il ne dépasse pas le but qu'il s'était proposé d'abord.

Le gouvernement turc, en appuyant l'insurrection, poursuivait un double but ; il ruinait le pouvoir des janis- saires, dont les dahis étaient l'expres- sion la plus complète, et en même temps il renfermait dans de certaines bornes les conséquences politiques de la victoire des raïahs ; mais il ne dépendait pas de lui de rétablir immédia- tement l'ancien ordre de choses. Le système imposé à la Serbie n'était pas tombé en même temps que ceux qui en étaient les chefs principaux. Les su- basches et les kabadahis tenaient en

core dans les forteresses méridionales du pachalic. Omer-Aga, qui avait été au service de Pasvan-Oglou, et Bego Novlianin, qui s'était fait une réputation de bravoure en Bosnie, exerçaient à Oujitz une autorité arbitraire. Karanovatz dans le district de Poschéga était également à la merci des subasches les plus cruels et les plus compromis, qui venaient d'y trouver un refuge. Bekir s'abusait lui-même en se croyant maître dans Belgrade. Gouschantz-Ali lui avait effectivement remis les clefs de la ville, mais il ne s'était point dessaisi de celles du fort qui la dominait. Il demandait insolemment la paye des siens, qu'ils n'avaient point touchée sous les dahis, quoiqu'il eût combattu contre les raïahs pendant tout l'été. Bekir dut satisfaire à ces étranges réclamations et engager les Serviens à compléter l'arrière d'une solde réclamée par cette bande pour s'être battue contre eux-mêmes.

L'esprit de l'islamisme est si contraire par son essence à toute institution libérale que, par cela seul que le sultan s'était emparé du mouvement insurrectionnel en Serbie, chacun se croyait autorisé à ne tenir aucun compte des droits des raïahs : les krdschalis se disaient : Les dahis ont été punis pour avoir ouvertement résisté au successeur du prophète ; mais maintenant que les raïahs ont des velléités d'indépendance nous agissons conformément à la loi en les forçant à rentrer dans la

pas, pour ainsi dire, rap raïahs leur servitude. Si vaient un Turc, ils devaient de descendre de cheval et ca armes. Pouvaient-ils désorm soudre à se charger des servi abjects dans ces mêmes ville courage venait de conqué ment pouvaient-ils regard leurs maîtres un pacha et qui leur devaient, l'un la fav tan et les autres leur réhabi est vrai que, dans le principi pérances ne s'étaient pas é qu'à la liberté ; mais les évén leur donnant la conscienc forces, leur montraient l comme l'attribution naturel leur, et ils ne pouvaient r pour chefs que ceux qui les co à l'ennemi. Dans ces dispositi viurent à suspecter des gens loïn de leur être défavoral ainsi que les chefs de l'insur moignèrent à Soliman-Pacha fiance qui allait jusqu'à la b qu'ils jugeassent qu'un Turc contraire à leur émancipation les partisans des dahis eussent à dessein le bruit que Soliman des embûches aux raïahs. Ils se rendre ensemble à Belg comme il leur était arrivé de s réunis, ils crurent s'apercevoir man avait l'intention de s'en de se défaire d'eux. En conséq feignirent de n'être entrés dai



t bientôt en force, saccagèrent s'avancèrent jusqu'à Schabatz. énadovitch jeta toute la faute tchia, qu'il accusa d'avoir exas- euple, et obtint une sentence contre son ennemi. Il lui res- técuter. Ranke raconte la mort eiduk de la manière suivante : adovitch invita Kourtschia à le trouver à Novosélo sous te d'avoir à le consulter au su- la défense des frontières. luk, sans concevoir le moindre on ni se rappeler leurs dissen- ts, arriva au lieu désigné ac- gné seulement de quatre mom- cob était entouré d'un millier mes. Les deux chefs soupèrent ble et s'entretinrent familière-

Le lendemain un des hommes ob Nénadovitch se prit de que- ivec un des momkis de Kourts- Celui-ci, qui était endormi, s'é- au bruit, et vit que son cheval éjà entre les mains de ses hôtes. il d'une main, il essaya de se un passage à travers les rangs us et d'arriver jusqu'à une ca- à, adossé à la muraille, il pût du forcer les assaillants à le com- face à face. Il parvint jusque- ais couvert de blessures; et il core assez de force pour chas- : cette butte ceux qui l'occu- . Assis par terre, il se défendit à ce qu'il eût perdu tout son Ce fut la première victime des des civiles des Serviens. Ses triotes ne parlent qu'avec ad- on de son héroïsme. »

te révolte fut fatale à Kourts- e procura aux districts de Ja- e Radjévina un régime moins e. Un vieillard de Svoruik, Capétan, qui avait toujours été aux innovations d'Ali-Beg, se aux Serviens déclarant qu'il t avec ses cinq fils à marcher s Turcs. Le peuple n'avait pas une grande confiance dans ce ptuagenaire; mais ses efforts : ceux de quelques autres Ser- léterminés contraignirent les leur accorder la paix à des con- quitables; on abolit les fonc- subasches et de tchitlouksa-

hibis, et il ne fut permis aux proprié- taires de biens-fonds de se rendre dans le pays que pour y percevoir une fois par an leurs revenus. Cette interdiction était commune à tous les Turcs : il fut stipulé que, même en cas de guerre avec la Servie, les troupes du sultan pren- draient une autre route. Comme garan- tie de ces conventions, on donna des otages de part et d'autre. Les habitants consentirent à payer la poriéza ou l'impôt proportionnel et le haradsch ou capita- tion. Quant au gouvernement et à l'ad- ministration de la justice, les habitants n'avaient à en rendre compte qu'à eux-mêmes.

Cet ordre de choses établi dans les districts de Jadar et de Radjévina, qui confinent à la Servie, ne pouvait con- venir à cette province, où l'insurrec- tion avait pris naissance et s'était déve- loppée dans des conditions différentes. Les sacrifices de tout genre qu'entraîne une guerre longue et acharnée exi- geaient une satisfaction plus complète et des dédommagements qui n'eussent pas l'apparence de simples concessions. Il s'agissait pour les Serviens de s'assu- rer une position où ils ne seraient plus exposés à perdre dans un revirement de système tous les avantages qu'ils avaient si chèrement achetés. Ils sen- taient que, réduits à leurs seules res- sources, ils ne pourraient jouir que d'une indépendance précaire; que des divisions intestines pourraient les affai- blir, et qu'une guerre prolongée contre la Turquie finirait par les épuiser.

Les agents de l'Autriche et de la Rus- sie, toutes deux intéressées à la ruine de l'empire ottoman, avaient suivi avec sollicitude les mouvements qui révé- laient dans les provinces danubiennes une tendance et une énergie dont on pourrait, dans des circonstances don- nées, tirer un parti avantageux. Il est probable que leurs ouvertures et leurs offres de service ne furent pas sans in- fluence sur la conduite des chefs ser- viens. Ceux-ci songèrent sérieusement à se ménager un appui à l'étranger; leur position géographique ne leur per- mettait pas de s'adresser à d'autres puissances qu'à la Russie ou à l'Au- triche.

D'assez fortes raisons militaient en

l'aveur du cabinet de Vienne. Les insurrections précédentes avaient trouvé les Allemands ou complices ou favorables; les Serviens leur étaient redevables de leurs connaissances dans l'art militaire; d'ailleurs plusieurs tribus slaves étaient rangées sous la domination autrichienne. D'un autre côté, l'Autriche avait toujours sacrifié à ses convenances politiques les intérêts de la Serbie, et dans la lutte qu'elle soutenait contre le génie de Napoléon elle eût craint de compromettre ses relations avec la Turquie.

Restait donc la Russie, puissance militaire de premier ordre, moins menacée par les conquêtes des Français à cause de son éloignement, ennemie naturelle des Turcs et offrant aux Slaves, avec la parenté de race et de langage, le lien d'une même religion. Un autre motif déterminant, c'était que le gouvernement russe avait obtenu pour la Moldavie et la Valachie précisément ce que les Serviens désiraient d'obtenir. Dans ses différents traités avec la Porte le cabinet de Saint-Petersbourg n'avait jamais négligé de stipuler en faveur des Provinces le libre exercice de leur religion et un allègement de charges. Ainsi, par le hatti-schérif en date du 23 octobre 1802, la Porte s'était engagée à donner plus de consistance au gouvernement des Principautés et à ne jamais révoquer le prince régnant avant d'en avoir référé préalablement à la cour de Russie. En vertu du même traité, au-

« ter d'abord leur requête à Con-
« nople, où il se réservait de l'aj-
« Ferts de la protection d'une
« puissance chrétienne, leurs
« tions s'élevèrent et prirent
« ractère plus déterminé : com-
« Autrichiens les avaient formé
« grande guerre, de même sans
« les Russes les initièrent à la
« des négociations politiques.

« En avril 1805, les Serviens
« une assemblée à Ostrouchni
« s'y trouva des Turcs de Belgr-
« même des députés des hospod-
« la Moldavie et de la Valachie, e-
« par la Porte et chargés d'offrir
« chefs des bérats de grands pr-
« cependant on croyait à Consta-
« ple qu'un d'eux, Ipsilanti, a-
« Kara George et dévoué aux ir-
« de la Russie, ne négligea rien
« pousser les Serviens à la résis-
« Quoi qu'il en ait été, ni les Tu-
« les envoyés valaques n'étaient
« risés à ratifier les demandes de
« viens, qui voulaient que toutes l-
« teresses du pays fussent occupé
« leurs troupes : il fallait, disaient-ils
« qu'ils fussent en état de rep-
« Gouschantz-Ali et les partisa-
« dahis qui étaient maîtres de
« districts du sud. Cette réclai-
« n'avait rien d'exagéré : en effe-
« cupation des forteresses par les
« avait toujours été pour la na-
« source des plus cruels outrages
« tefois le divan ne pouvait conse-

ix, devaient compenser et au-
 tit l'arriéré des taxes.

donner un caractère plus sé-
 rieux demandes, ils résolurent,
 s'ils tenaient encore leur as-
 à Ostrouschnitz, de ne pas
 plus longtemps à attaquer
 nemis dans les forteresses
 ales.

conséquence de cette détermi-
 Kara George se présenta de-
 ranovitz. Cette place, où se
 nt les subasches, quelques
 auxiliaires de Novibazar et
 isans attirés par les bruits de
 fit une belle défense. George
 enlever les retranchements;
 saut fut repoussé, et dans la
 on enleva aux Serviens leur
 sse pièce d'artillerie. Cette
 endant les négociations eu-
 r effet. George représenta au
 e Novibazar qu'il ne devait
 r que des Turcs du district
 rade. Aussitôt après ce pacha
 au camp des Serviens pour
 r que les Turcs pussent se
 ans être inquiétés. Les insur-
 quels il importait surtout de
 er la grandeur des per-
 la avaient faites, acquiescé-
 cette proposition. Tous les
 vacuèrent la place, et Kara
 recouvra non-seulement le
 ui était sa propriété, mais il
 n présent un beau cheval
 ichement harnaché.

la même époque, Jacob Né-
 h marcha contre Oujitz.
 il traversait le district de So-
 éti, archimandrite du monas-
 atscha, vint à son secours. Ils
 rent pas de donner l'assaut au
 couronnait une montagne, et
 pelle Sokol (le Faucon); mais
 gèrent tous les habitants du
 lan Obrenovitch, de Rudnik,
 t aux assaillants, ce qui porta
 s de Jacob à trois mille hom-
 eux pièces de canon. L'aspect
 armée, qui pouvait passer
 nidable dans le pays, fit faire
 ions à Omer-Aga. Vingt Turcs
 avancé et qui n'avaient pris
 part aux violences des dahis
 anissaires allèrent à la ren-

« contre des assaillants pour tâcher d'a-
 « mener un accommodement. Ils joi-
 « gnirent Jacob Nénadovitch près de la
 « montagne de Czarno-Kasso. D'abord
 « ils refusaient de croire qu'il eût de
 « l'artillerie; et lorsqu'on leur montra
 « les deux canons, ils se figurèrent que
 « ces armes étaient de bois. Cependant,
 « après les avoir examinés et touchés,
 « ils laissèrent couler quelques lar-
 « mes : Où vas-tu ? demandèrent-ils à
 « Jacob. Pourquoi le Grand Seigneur
 « des raïahs vient-il canonner une for-
 « teresse du Grand Seigneur ? Jacob ré-
 « pondit qu'il n'était pas venu pour s'em-
 « parer d'une forteresse du sultan, mais
 « bien pour combattre des rebelles,
 « Omer-Aga et Bégo; qu'il tenait ces
 « canons du tsar lui-même; mais qu'il
 « ne ferait de mal à personne si l'on re-
 « mettait les coupables entre ses mains.
 « Les Turcs lui répondirent que la loi
 « ne leur permettait pas de livrer des
 « frères à un peuple d'une autre religion.

« Jacob fit attaquer immédiatement;
 « bientôt l'incendie se déclara dans la
 « ville; et, comme le temps était sec, les
 « flammes se communiquèrent avec ra-
 « pidité aux maisons de bois. Omer-Aga
 « et Bégo Novlianin prirent la fuite, et
 « la garnison mit bas les armes (20 juil-
 « let 1805). Il fut stipulé que les Turcs
 « ne pourraient entrer dans la Nahie,
 « où Jacob nomma un voïvode de son
 « choix. Quant aux Turcs qui deman-
 « dèrent à rester dans la ville, ils durent
 « payer cinquante mille piastres au vain-
 « queur et lui faire hommage de cin-
 « quante chevaux arabes.

« Après cette expédition, la Servie mé-
 « ridionale fut mise sur le même pied
 « que les autres districts. Partout les
 « forteresses s'étaient rendues, quoique
 « toutes ne fussent pas encore occupées
 « par des forces nationales. L'abaisse-
 « ment des janissaires et des dahis
 « était vu avec satisfaction par les
 « Turcs dévoués au sultan et parti-
 « sans de l'ancien ordre de choses. Mais
 « présentement chacun se demandait :
 « Dans quels rapports se trouvent donc
 « les Serviens et les Turcs ? Ceux-ci de-
 « vaient quitter la province, et ce-
 « pendant ils n'avaient pas renoncé à
 « la prétention de gouverner seuls,
 « tandis que les Serviens demandaient

qu'on leur remit toutes les forteresses.

« Sur ces entrefaites les députés de la Servie étaient arrivés à Constantinople, où leurs demandes furent mises sous les yeux du sultan.

« L'affaire était digne de l'attention la plus sérieuse : depuis la fondation de l'empire ottoman, jamais peut-être il ne s'était présenté une crise plus grave. C'était précisément lorsque l'esprit de réforme semblait prendre plus de consistance et de maturité que surgissait un péril né du sein même des améliorations qu'on voulait obtenir.

« Déjà, en 1804, les Topsehi avaient été placés dans une position bien supérieure à celle des janissaires. Deux escadrons de Nisamdjedides avec leurs étendards rouges et blancs faisaient leurs évolutions devant le palais, et l'infanterie était armée à l'europeenne; quelques pachas, entre autres Abdhurrhaman, de Caramanie, avaient secondé avec zèle les intentions du sultan. Enfin, en 1805, Sélim III avait décrété que l'élite de la jeunesse de l'empire et des janissaires entrerait au service militaire dans la nouvelle milice. Ainsi c'était lorsque le pouvoir des janissaires venait d'être renversé par les raïahs, dans cette même Servie où ils s'étaient flattés de dominer sans contrôle, que le gouvernement leur portait un second coup qui devait les anéantir.

« Les bandes de brigands que pour-

« il se fût trouvé des raïahs assez braves pour se lever contre les janissaires et l'aider ainsi à les écraser; il fut même question d'une alliance entre les Turcs et les Serviens.

« La politique des princes a toujours été de s'appuyer sur le peuple lorsqu'ils se sont trouvés menacés par des classes que l'exercice de privilèges exclusifs avait rendues trop puissantes. Ce fut un malheur pour Sélim de ne pouvoir recourir au même appui. En effet, telle est la position d'un sultan qu'il doit se regarder non comme le souverain de tous ses sujets indistinctement, mais avant tout comme le prince et le chef des vrais croyants; de sorte que l'empire n'est pas fondé sur l'union et la fusion des vainqueurs avec les raïahs, mais sur l'antagonisme permanent de ces deux éléments distincts, l'une des deux populations étant destinée à commander, l'autre à obéir.

« Que les raïahs, dont le rôle était de servir, prissent les armes et devinssent ainsi les égaux des croyants, c'était une chose que ne pouvaient tolérer les musulmans, à quelque parti qu'ils appartenissent; car elle était contraire aux lois fondamentales de l'empire, à l'essence du califat, à l'exercice de l'autorité suprême.

« Nous avons vu précédemment qu'on avait fait un crime à Hadji Moustapha d'avoir fait combattre les Serviens contre Pasvau-Oglou. C'est



leur courage d'avoir souveraineté souveraine à la plus e des usurpations.

arche qu'on pouvait à la xer d'inconséquence, Sélim r la suivre. Il eut l'air de ans les Serviens que des et des rebelles, non pour avaient fait, mais pour s prétentions contraires à aineté; au lieu de donner n à leurs plaintes, il fit rs députés aux arrêts, et dre au pacha de Nisch, Afis, er les raïahs.

ures hostiles contre les l'un caractère tout nouveau maient du Grand Seigneur , eurent l'approbation de musulmans et furent énergi- xécutées.

onte qu'un des députés, ichivkovitch, riche mar- sé dans les langues grecque et qui avait rendu d'im- services à ses compatriotes procurant des munitions, à la résistance des Ser- fis-Pacha. Il représenta à iople que ; pour prévenir ions sanglantes, il fallait rviens ne pussent douter ha agissait réellement d'a- dres du sultan, et il fit en n le chargeât de cette com- arrivé en Servie, il informa les chefs du véritable état ; ; mais il répandit parmi la nouvelle qu'Afis ne se Servie qu'avec trois cents et que, dût-il venir avec e plus nombreuse, ils au- son de s'opposer à son ex- Enfin il eut l'adresse de e à Gouschantz-Ali que Afis au le pachalic à force d'in- que par ce seul moyen il l'a- rté sur lui. Hé bien ! répon- hantz, nous le chasserons e chef n'était pas fâché de lgrade avec ses krdshalis, e départ d'une partie des s rendit depuis quelque coopération peu néces-

si que les Serviens eurent

« le temps de se préparer à repousser,
« s'il était nécessaire, le pacha à force
« ouverte. Sur l'extrême frontière du
« pachalic, entre Kiupria et Parakin,
« Milenko et Pierre Dobriniaz prirent
« position avec une force de deux mille
« cinq cents hommes et une pièce de
« canon en fer. Deux retranchements
« les couvraient. A l'arrière-garde et
« sur la rive gauche de la Morava,
« dans la région montagneuse de la-
« godina, campait Kara George avec
« l'armée de la Schoumadia.

« L'arrivée d'Afis-Pacha ne fut pas une
« occasion immédiate d'hostilités. D'a-
« bord les Serviens se bornèrent à de-
« mander qu'il suivît la route ordinaire,
« celle que prenaient tous les pachas et
« qui passait par Iagodina. C'était sur
« cette direction que la résistance se
« trouvait organisée. Mais Afis, qui
« soupçonnait qu'une seconde armée
« l'attendait par ce chemin, persista à
« s'avancer le long de la rive droite de
« la Morava en redescendant vers le Da-
« nube. Les Serviens lui représentèrent
« que cette partie de la province avait
« été dévastée par la guerre et ne
« pourrait suffire aux besoins d'une
« armée. Afis témoigna son méconten-
« tement et répondit : Irais-je deman-
« der à des voleurs le chemin de Bel-
« grade ?

« On assure qu'il apportait avec lui
« des cordes destinées à lier les chefs ;
« quant au peuple, dont les magnifiques
« sabres et les coiffures, semblables à
« des turbans, excitaient son indigna-
« tion, il disait de lui que quelque
« chose de mieux l'attendait.

« Afis attaqua d'abord le premier re-
« tranchement, qu'il emporta malgré la
« pièce de canon qui le défendait; mais
« le second, qui était le plus fort, tint
« toute la journée, et les Turcs y firent
« de grandes pertes. Cependant leurs
« coureurs apportèrent la nouvelle que
« Kara Georges s'avancait avec toutes ses
« forces, qui se montaient à environ dix
« mille combattants, parmi lesquels il y
« avait au moins cinq mille monta-
« gnards : aussitôt, Afis, profitant de la
« nuit, se retira sur Parakin, et, pour
« dérober à l'ennemi sa retraite, il fit
« planter des branches d'arbres à la
« place des étendarts enlevés.

« Kara George arriva le lendemain matin. Trouvant le camp désert, il s'avança jusqu'à une hauteur située en face de Parakin, et salua les Turcs de quelques coups de mousqueterie. Il envoya au pacha un message ainsi conçu : Si tu es un héros, descends dans la plaine ? Pourquoi le pauvre peuple, qui n'a fait aucun mal, aurait-il ses maisons brûlées ?

« Kara George aurait voulu ne pas attaquer Parakin, qui appartenait au pacha de Leskovatz, dont il était l'obligé.

« Afis, jugea qu'il lui serait difficile de se maintenir dans sa position, quoique à couvert derrière des murailles. Désespérant du succès et inconsolable de se voir obligé de céder à des raïahs, il se retira à Nisch.

« Sa mort, arrivée peu de temps après, a été attribuée au chagrin que lui avait causé cet échec.

« Désormais la situation était nettement dessinée. Une armée turque venait d'être repoussée par les Serviens : on ne pouvait plus supposer que le sultan prenait parti pour les raïahs. « A partir de ce moment la guerre prit un caractère différent, et les vieilles haines nationales se ranimèrent avec un redoublement d'énergie. »

CHAPITRE XVIII.

NOUVELLES LUTTES ET SUCCÈS DES SERVIENTS.

Il était facile de prévoir que le conflit

Les Turcs auraient bien voulu se bornât à nourrir la plaine mais la servitude elle-même a paré les paysans aux privations rudes travaux de la guerre, ceux qui prétendaient dominer perdu dans les jouissances de la mollesse cette vigueur et tativité qui avaient fondé la force leurs ancêtres. Leur orgueil même pour eux un danger de plus : mépris pour leurs ennemis, chahent au combat avec la certitude vaincre ; mais le premier échec était dans l'abattement, et, fermes sur les causes réelles de la priorité, ils reprenaient bientôt l'assurance et s'exposaient à de nouveaux revers.

Le port d'armes leur paraissait un raïah la plus monstrueuse des pations. Un jour le voïvode du de Sinédérévo, Giuscha Voulitch visita cette ville. Ses armes étaient et sa tenue d'une grande renommée. Comme il passait dans les rues et tant un air d'importance, la foule s'ameuta, et dans le conflit qui suivit Giuscha fut tué. Aussitôt les Serviens coururent aux armes ; ils bardèrent et prirent la ville, et une garnison. Une violence en une autre ; les Turcs qui tenaient d'autres forteresses, appréhendant semblable, tuèrent, pour se venger, un grand nombre de Serviens qu'ils avaient établis à quelques distances d'eux.

s. Le sultan venait de déclarer ait résolu à étouffer l'insurrec- la Servie. Les chefs ne reculèrent ant le danger, et prirent toutefois ures que conseillait la prudence. qu'ils intéressassent un allié à leur cause, la Porte jugea né- de frapper un grand coup. Békir, de la Bosnie, et Ibrahim, pacha tari, furent chargés de réduire elles. Ces deux généraux com- ent les meilleures troupes de », le premier avait sous ses ordres iagues et les Hertzégovins, le les Albanaïs et les Rouméliotes. binèrent leurs mouvements et rent dans le pays par différentes ns.

Serviens n'ignoraient pas qu'il y on-seulement de leur liberté, leur existence ; vaincus, ils de- l'attendre aux dernières violences ueil blessé et d'une haine féroce ; que dans ces circonstances ex- la résolution la plus généreuse même temps la plus sage. Du- longue période de leur servi- eur activité avait dû se porter travaux des champs et sur le roe du bétail et des denrées ; ils aient donc parfaitement toutes ources du pays ; leurs approvi- ents se trouvaient dans des lieux : ceux qui avaient pu faire quel- nomies les employaient à acheter nitions et des armes ; ces avan- matériels et la connaissance des leur donnaient déjà une supé- ncontestable sur un ennemi qui ligé de traîner ses subsistances i et de s'affaiblir en avançant par tion des points stratégiques et es escortes que nécessitaient les

serviens ont en outre à un degré uable la faculté de se plier à tout uver des expédients dans les cir- ces les plus désespérées, tandis- Turc aux prises avec la mau- rtune met tout son courage dans nation. L'instinct guerrier et le sme étaient les deux vertus qui e faisceau de toutes les aptitudes euple : non-seulement la guerre nnaît plus, mais il l'aimait, parce i devait sa régénération et qu'il

avait le pressentiment qu'elle aurait pour lui une heureuse issue. Le manie- ment des armes, les marches savantes et les évolutions lui étaient devenus familiers. Les compagnies étaient formées par les villages, les bataillons par les nahies, les armées par les districts : chacun combattait sous les yeux d'un parent ou d'un voisin ; le lâche n'aurait eu que la ressource de désertir, et il eût été montré au doigt par les enfants et les femmes. L'organisation du service était simple ; le même devoir obligeait tous les citoyens également. Tout Servien était soldat. Dans les cas pressants chaque maison envoyait contre l'en- nemi tous ses hommes valides ; si le danger était moindre, on ne levait qu'un homme sur deux ou sur trois ; de sorte que la famille pouvait vaquer aux tra- vaux ordinaires. S'il n'y avait qu'un homme dans un ménage, il alternait avec celui de ses voisins qui se trouvait dans les mêmes conditions, et chacun d'eux faisait le service pendant une se- maine. Le peuple ne recevait et ne de- mandait aucune paye. Chaque citoyen apportait ses armes et arrivait tout équipé. Les femmes se chargeaient de leur porter des vivres. Les paysans qui n'avaient point à faire de service exté- rieur conduisaient les convois à dos de mulet, soit que la guerre se fît dans le voisinage ou sur quelque point éloigné.

Un ancien compagnon d'armes de Kara-George, Raditch Pétrovitch, qui avait fait l'abandon de sa pension de ca- pitaine et qui était venu mettre son expérience au service de son ami, se rendit dans les montagnes du sud, qu'il souleva, et crut pouvoir defen- dre les défilés avec un petit nombre de combattants. A l'extrémité opposée du pachalic, Milenko prit position sur Poretsch. Cette île du Danube com- mande sur ce point la navigation du fleuve, dont les vagues viennent se pré- cipiter avec l'impétuosité d'un torrent à travers la Porte de Fer dans la direc- tion de Nisch.

La plaine que traverse la Morava bul- garienne pour se jeter dans la grande Morava offre un accès facile pour péné- trer en Servie. C'est là que se transporta Pierre Dobriniaz lorsque Parakin fut tombé au pouvoir des Serviens. Pres de

la route et sur la rive droite de la petite Morava il fonda Déligrade. Mladen, qui formait son arrière-garde, s'empara de Kroujévatz et y mit garnison. Les Bosniaques, en vertu du traité qu'ils avaient conclu, furent exclus des deux districts de Jadar et de Radjévina; mais la Matschva leur resta ouverte. Cependant ils furent arrêtés dans cette direction par un retranchement que Jacob Nénadovitch venait d'élever à Czrnabara.

Tels étaient les préparatifs de défense que s'étaient hâtés de faire les Serviens : à cette époque ils ne prévoyaient pas encore combien la lutte serait terrible.

Les Bosniaques qui s'étaient avancés sur la Drina commencèrent l'attaque; et comparativement la guerre n'eut pas de ce côté une grande importance. Osman-Dschora passa cette rivière en face de Sokol, et brûla quelques fermes; mais s'étant laissé surprendre par un parti de Serviens, il périt avec un bon nombre de ses soldats. Bien autrement redoutable était le vieux Méhémet capétan, qui, après s'être réconcilié avec ses rivaux, s'était déclaré contre les insurgés; il fit des excursions dans la Matschva, qui heureusement se trouvait défendue par Stoian Tschoupitch. Ce chef inspirait la plus grande confiance à ses guerriers : souvent on le voyait retirer une pipe de la bouche d'un soldat, et continuer à la fumer lui-même; et cependant il avait coutume de dire que la vie de ses hommes tenait à un mouve-

toute la vitesse de son cheval. Un qu'un poète chantait ce trait de sa présence, il indiqua lui-même quelques corrections au récit et fit, au chanteur d'un coursier turc.

Ces attaques n'étaient que le prélude d'hostilités plus sérieuses. Dans le courant de l'été, les Turcs marchèrent sur Sokol avec des forces beaucoup considérables. Hadji-Beg s'avança vers Srebrnitza, et le corps principal composé de trente mille hommes, parvint au nouveau dans la Matschva. Le vieux capétan ne conduisait pas cette armée en personne; mais il en avait donné le commandement au séraskier Koulin capétan, la cruauté égalait la bravoure de Méhémet.

Le district de Jadar fut dévasté par les Bosniaques malgré la tentative de Koulin capétan fit piller les villages sans épargner ceux qui le défendaient des vivres; les principaux habitants furent massacrés, et l'on sonna les autres. Le kniaz sacrifia tout ce qu'il possédait; le rançon de ses compatriotes, et le bienfait vit encore dans le pays. Cependant, comme il savait qu'il ne pouvait en vouloir à sa vie, il fut obligé de fuir, et il se fit laboureur pour subsister.

Ces dangers n'étaient pas les seuls dont les Serviens fussent menacés. Jacob Nénadovitch, trop faible pour résister à un ennemi si supérieur, avait envoyé dans le camp turc le vieux Protas et Stoian Tschapitel



importantes par la crainte
des députés sacrifiés.

Les Serviens, qui atten-
dent le retour des ambassa-
s, n'avaient que penser d'un si long
démarche de leurs chefs ils
qu'ils avaient l'intention de
aussi, lorsque les Ottomans
endus dans les districts de
le Valiévo, les habitants du
ent de continuer leur ser-
était pressé de revoir ses
amille, et bientôt ils se dis-
a Save était couverte de bar-
irigeaient vers le rivage au-
de l'autre côté du fleuve ce
e pillages, meurtres et in-
s ceux que les Turcs ren-
ésarmés furent traînés en
l'on s'empara de leur bé-
nd nombre de villages firent
ion, et reçurent des knièzes
turques. Le peuple accu-
it ses chefs : « Pourquoi,
t-ils commencé la guerre
ne pas être en état de la
ls ont répété partout qu'ils
nt les ennemis du sultan,
a envoyé contre nous une
nd toute résistance impos-

courageaient le danger d'être
r le peuple ; ils durent se
les forêts avec leurs mom-
s'avança jusqu'à Oustie,
de Belgrade, à peu de dis-
Koloubara. Encouragé par
adji-Beg essaya de se frayer
travers les montagnes de

on des Serviens était des
s : Ibrahim, pacha de Scue-
se montrer de l'autre côté
s, dans les environs de
ête d'une armée qu'on es-
e quarante mille hommes.
t contre toutes les forces de
lques raïahs dont les chefs
dispersés ou sans autorité
bles troupes ? Ce fut dans
ances difficiles que Kara
ta le renom de grand capi-

à l'armée principale des
environ quatre cents hom-
commandement de Katitch.

Cette force, qui occupait une position
favorable, parvint à arrêter l'ennemi
pendant quelque temps, non toutefois
sans éprouver des pertes sensibles. Le
brave Katitch tomba glorieusement dans
cette lutte inégale. Kara George con-
duisit un corps qui n'était guère plus
considérable à la rencontre de Hadji-
Beg à l'instant où ce dernier s'enga-
geait dans les montagnes de Sokol. Il
le joignit à Perka et le repoussa de
manière à lui ôter l'envie de renou-
veler cette expédition. Kara George,
après ce succès, se porta rapidement
de l'autre côté des montagnes, dans
ces mêmes districts ravagés par les
Bosniaques. Il fit mettre à mort les
knièzes imposés par l'ennemi, n'épar-
gnant aucun de ceux qui avaient pris
le parti de se rendre, et rassembla tous
les fugitifs. Inexorable dans ses châti-
ments, il récompensa les braves qui
n'avaient pas désespéré de la chose pu-
blique au milieu de toutes ces calamités.
Parmi ces derniers on remarquait Mi-
losch Stoitschévitch, de Pozérié. C.
jeune homme avait été élevé par des
prêtres, et placé comme secrétaire près
d'Ilia Markovitch, qui remplissait les
fonctions de Bouliukbascha, à Potzé-
rina. Sa taille était petite et sa figure
douce et avenante ; mais un courage à
toute épreuve animait ce corps délicat.
Son maître s'était rendu aux Turcs ; sa
mère avait été emmenée en esclavage ;
quand suivi de quelques momkis, il s'était
enfui dans les montagnes. Il se présenta
devant Kara George, qui lui dit : Tu es
mon fils et tu seras le voïvode de Pozérié.
Son nom rappelait à Kara George l'an-
cien voïvode de cette ville, frère d'ar-
mes de Kraliévitich ; et plus d'une fois
le jeune homme mérita d'être comparé
à ce héros. A partir de ce moment ils
agirent de concert, et parcoururent le
pays, excitant le peuple à la révolte.
Bientôt les Turcs, inquiétés sur leurs
flancs, jugèrent prudent de se replier
sur Schabatatz. A une heure de marche de
cette station, non loin de Mischar, Kara
George se présenta à la tête de sept
mille hommes d'infanterie et de deux
mille chevaux, il ouvrit immédiate-
ment un retranchement en face du
camp ennemi. Il avait avec lui un mor-
tier et trois pièces de canon.

Une crise était imminente. Les Turcs, toujours présomptueux, firent sommer les Serviens de déposer les armes. Ceux-ci répondirent : « Venez les prendre. »

Les Turcs se portèrent en avant. Deux jours de suite ils assaillirent les ouvrages ennemis, combattant du matin jusqu'au soir; deux fois ils rentrèrent dans leur camp sans avoir remporté le moindre avantage. Cette résistance les étonnait; cependant, confiants dans leur supériorité numérique, ils ne désespéraient pas encore du succès. En conséquence ils envoyèrent ce message aux Serviens? « Vous avez bravement résisté pendant deux jours; mais nous vous attaquons une troisième fois avec toutes nos forces, et nous verrons alors s'il nous faudra évacuer le pays jusqu'à la Drina ou si nous vous forcerons à rétrograder jusqu'à Smedérévo. Ils permirent à un grand nombre de personnes qui habitaient de l'autre côté de la Save de passer le fleuve et de se placer sur les hauteurs ou sur des arbres pour avoir le spectacle de la bataille. C'est aujourd'hui, disaient-ils, que nous allons leur montrer comment nous traitons les heiduks.

Ce fut dans la première quinzaine du mois d'août 1806 que les deux armées se mesurèrent. La nuit qui précéda la bataille Kara George envoya sa cavalerie dans une forêt voisine, en lui donnant l'ordre d'attaquer l'arrière-garde des Turcs quand ils entendraient tirer le premier coup de feu du côté des

lieu de ce désordre, la cavalerie déboucha de son emplacement et tomba sur les Turcs tandis que Kara George sortit des retranchements de son infanterie, et que les rangs déjà ébranlés. Tout était décidé.

« Les principaux chefs turcs tombèrent devant les coups de Mischar; Siman Goraschde, le capitaine de la séraskier lui-même, mourut des blessures mortelles de la jeunesse bosnienne par ses drapeaux.

« Les pertes des Serviens furent parativement légères; le brava Luka-Lazarévitch, en pourchassant l'ennemi avec trop d'ardeur, se blessa mortellement. L'ennemi était complète; ceux qui avaient survécu à ce profitèrent de la nuit pour se retirer. Les restes de l'armée à la suite des vainqueurs; tandis que de leurs troupes se retirait à la suite des autres essayèrent de le faire. Mais cette retraite fut aussi désastreuse que celle-même. Comme les Turcs saient par détachements les uns des autres, ils se virent tout à coup et assaillis; ils perdirent sans compter un riche butin, et on leur prit les prisonniers qu'ils avaient puis le commencement de la campagne. Milosch de Pozévo

des le fort de Deligrade, et de ses faits les plus glorieux. Il tenait ainsi le gros de l'arque en échec, Mladen et harcelaient sans cesse le pays engagements partiels, ce qui avait tous les mouvements ni.

Les troubles qui agitaient de l'empire ottoman aidèrent les Serviens; mais la portion des forces qu'on leur opposer laissa le mérite de leurs victoires. Ils illirent bientôt les fruits. Kara George, après ses succès à Save, se porta avec une armée vers la frontière Ibrahim demanda la paix; mais il n'avait autorisé à l'arche.

La possibilité d'entrer en arrangement avec les insurgés paraissait évidente. Les Turcs, qui n'avaient devant eux que les seuls Serviens, avaient cependant l'espoir de reprendre l'avantage quand avec laquelle tout annonçait une victoire prochaine, aurait jeté dans la balance?

Après l'assemblée que les Serviens convoquèrent à Smédérévo, ils se décidèrent à envoyer à Constantinople des députés chargés d'y présenter leurs propositions. Cette ambassade était composée de deux knièzes et d'un prince-Itschkko, Bulgare versé dans la politique du temps.

Les avantages que les Serviens leur offraient de conquérir, il n'était que de voir persévérer dans leurs réclamations; Peter-Itschkko leur cause avec tant de force qu'on put la regarder gagnée. Ce négociateur avait été en qualité d'interprète turc à Berlin; et pendant son séjour il avait étudié les principes de l'Europe, pour les intérêts et les tentatives politiques des divers États. Il se chargea de transactions avec la Belgique, ce qui lui valut le crédit et de l'influence. Dans sa position mixte, il avait acquis le rôle de médiateur. Hadji-Mous-

« tapha ne prenait aucune mesure importante sans le consulter, et pendant « que les Dahis étaient assiégés par les « Serviens, assistés d'un pacha turc, « on avait pu voir la tente de ce Bulgare à côté de celle de Kara George. « Mais jamais ses talents comme négociateur ne s'étaient révélés avec autant de succès que dans cette dernière circonstance. Il représenta à la « Porte d'une manière si frappante le « danger auquel l'exposait une alliance « entre les Serviens et les Russes, qui « alors entraient dans les Principautés, « que le gouvernement turc crut devoir faire des concessions entièrement « opposées par leur nature et leur portée « à l'esprit et aux usages de la politique « ottomane. Dès la fin d'octobre, Peter « Itschkko retourna à Smédérévo avec « la nouvelle que la Porte accordait aux « Serviens la possession de leur territoire, un gouvernement tel qu'ils « voudraient l'établir et même l'occupation des forteresses. Elle demandait « seulement, comme marque de sa souveraineté, de nommer à Belgrade « un mouhasil, qui y résiderait avec cent « cinquante Turcs. En remplacement « des taxes de toutes sortes autrefois « exigibles et variant arbitrairement, « les Serviens seraient tenus à payer « un subsidie unique de dix-huit cents « bourses (un million cinq cent mille « francs), somme destinée à indemniser « les spahis, anciens propriétaires du sol. On voit que par cet arrangement « la Porte faisait droit à toutes les réclamations des insurgés. Ils se trouvaient ainsi délivrés des abus d'une « fiscalité insatiable; leurs oppresseurs « n'étaient plus soufferts dans la province, les garnisons se composaient « de Serviens, le port d'armes était « désormais un droit; enfin la terre natale qu'ils avaient si longtemps fécondée pour des étrangers, ils la cultivaient pour eux-mêmes.

« C'était pour l'une et l'autre nation « une époque de la plus haute importance. Sans ces concessions, la Serbie « n'avait d'autre ressource que celle de « se jeter dans les bras de la Russie; « cette alliance, qui eût porté le dernier « coup à la Turquie, aurait enlacé une « population active et guerrière dans

« les réseaux de la diplomatie envahis-
 « sante des tsars, et l'asservissement des
 « provinces danubiennes eût peut-être
 « fait éclater en Orient les guerres qui
 « ont désolé l'Allemagne et changé la
 « politique générale de l'Europe.

« Les Serviens n'hésitèrent pas à ac-
 « cepter des conditions qui n'étaient
 « que la reproduction de leurs propres
 « demandes, puisqu'il s'agissait seule-
 « ment de reconnaître la souveraineté
 « des Turcs en acquittant un tribut
 « modéré. En conséquence Peter-Itschko,
 « accompagné de deux knièzes, retourna
 « à Constantinople pour obtenir la ra-
 « tification du traité. Tout le monde
 « regardait cette grande affaire comme
 « réglée ; il y avait même déjà un com-
 « mencement d'exécution, puisque le
 « mouhasil qui devait occuper Belgrade
 « était arrivé à Smedérévo en même
 « temps que les députés.

« Cependant la Porte avait changé de
 « résolution. Il est probable que les
 « victoires de Napoléon sur la Prusse
 « (1806), en augmentant la confiance
 « des Turcs dans l'alliance française,
 « avaient diminué la crainte que leur
 « inspirait la Russie. Quoi qu'il en
 « soit, tous les intérêts opposés à cette
 « mesure se liguerent pour la faire
 « avorter. On trouvait qu'il était in-
 « juste d'expulser les spahis, auxquels
 « on n'avait rien à reprocher, et qu'une
 « somme d'argent ne représentait qu'une
 « indemnité illusoire, parce que le dela-

« tout moyen coercitif pou
 « n'eût d'autre résultat q
 « laisser les événements s
 « d'eux-mêmes.

« Pendant ces négociati
 « viens n'en pressèrent pa
 « siège des forteresses qui
 « core. Les vainqueurs devai
 « vre leur but. Comme pr
 « paix était conclue, les che
 « tèrent avec leur mouhasil
 « grade et Schabatz. Mais
 « che ne produisit aucun
 « Turcs. Békir n'était aucu
 « posé à faire éloigner les
 « de la forteresse que les S
 « laient occuper ; ils craign
 « obligé de passer l'hiver dar
 « chements nouvellement él
 « la place. Leurs prétention
 « arrêtées nécessitaient un
 « victoire

« Kara George résolut d
 « reusement contre Belgra
 « ses amis Tscharapitch, (l
 « Miloï tenaient bloquée
 « depuis le Danube jusqu'à
 « Au nombre des krdscha
 « chantz-Ali se trouvait u
 « de la religion grecque, non
 « qui avait contribué activ
 « défense de cette place. Vo
 « guerre prenait un caractè
 « et que la question religieu
 « le conflit, il passa du cô
 « viens. Cet exemple en ent
 « couu d'autres. Comme



de l'ennemi, passa sans être dans la crainte d'éveiller l'attention des nombreuses sentinelles, au lieu de passer directement de la tranchée par la porte qu'il voulait emporter, il prit un passage aux Serviens, il entra dans la ville; puis, revenant sur ses pas, il marcha droit vers le poste qui se trouvait face aux chrétiens. Une fois là, il lui cria : Qui vive ! il répondit : Momkis de l'Ousur-Beg est du commandant des krdes ; comme il parlait le turc, ils ne soupçonnèrent rien, et continuèrent sa route jusqu'à la derrière, sur laquelle il tomba brusquement. Comme on célébrait la fête du ramazan, on prit pour une démonstration toute naturelle les coups de main qui s'échangèrent sur le point où se trouvait la lutte. Konda avait acheté son avantage ; quatre krdes étaient tombés. Quoique ainsi que Mirko, il réussit, à lui seul, un Servien qui lui restait n'avait reçu aucune atteinte, à la porte. Miloï se précipita au passage, tandis qu'au milieu de la confusion de l'attaque, Kara emportait les retranchements. Les krdes coururent aux armes, et combattirent avec le courage du désespoir. Le peuple tirait des fenêtres ; mais on ne pouvait faire le siège d'une maison, les Serviens mirent le feu à la ville. Alors les assiégés, au lieu de descendre dans les rues pour combattre, furent taillés en pièces par les assaillants. Dans ce moment l'Escharapitch, qui avait forcé l'entrée de Stamboul, trouva une occasion favorable. A dix heures du matin le port était pris. Cependant les troupes turques s'étaient rassemblées dans la citadelle, et il n'était pas possible de s'en emparer. En conséquence les Serviens occupèrent l'île que forme le Danube du côté du sud ; de cette manière ils ne pouvaient intercepter tous les secours qui allaient ravitailler la place. C'est pendant de cette île que jadis le sultan était parvenu à réduire Belgrade. Vers la fin de décembre Gouschantz se vit forcé de capituler. Il partit avec ses krdes sur

« huit navires, et descendit le Danube jusqu'à Widin.

« Le résultat immédiat de cette capitulation fut l'installation, comme commandant du fort, de Soliman-Pacha par les Serviens eux-mêmes, conformément à ce qu'on espérait de Constantinople.

« La conduite des Serviens annonça d'abord la plus grande modération. Kara George, en s'emparant de Belgrade, avait interdit le pillage ; deux hommes, pour avoir enfreint ses ordres formels, furent mis à mort ; et, pour servir d'exemple, on suspendit leurs restes aux portes de la ville. Sa protection s'étendit à tous ceux qui abandonnèrent la forteresse pour venir se mettre sous sa sauvegarde.

« Cependant il paraît probable que dès ce moment le massacre de tous les Turcs était résolu. Quand Gouschantz-Ali passa avec sa flottille devant Poretsch, elle fut canonnée par une batterie que Milenko avait élevée sur ce point ; et les Turcs n'échappèrent à ce danger que grâce à la rapidité du courant. Cependant tel était l'acharnement des Serviens qu'ils les poursuivirent en caïques et qu'ils attaquèrent les fugitifs jusque sur le territoire autrichien. La conduite de Gouschantz en cette circonstance est bien loin d'une telle déloyauté ; les momkis chargés de conduire ses chevaux par la voie de terre jusqu'à Widin avaient été pillés et tués, ce qui ne l'empêcha point de renvoyer sans leur faire aucun mal les otages qu'il avait emmenés de Belgrade.

« Il faut convenir qu'en général les Turcs se montraient peu scrupuleux à tenir leurs engagements, surtout envers les raïahs ; aussi les Serviens ne souffrirent aucun d'eux dans la citadelle, et leur ôtèrent tous les moyens de s'évader. Ne sont-ce pas, disaient-ils, ces mêmes hommes, partisans des dahis, dont l'oppression a été si odieuse et sur lesquels nous pouvons enfin venger le meurtre par le meurtre ? Leurs vêtements somptueux et toutes leurs richesses ne proviennent-ils pas du pillage de la Serbie ?

« Les Turcs portaient la peine de

« leurs anciens parjures; ils avaient
 « appris aux raïahs la guerre et la tra-
 « hison. Lorsque Soliman, sur la dé-
 « claration qu'il ne leur serait payé à
 « l'avenir aucun subside, demanda à
 « se retirer sous la protection d'un sauf-
 « conduit, on eut égard à sa demande;
 « mais à peine s'était-il mis en marche
 « avec ses deux cents janissaires et plu-
 « sieurs familles qui avaient cru pru-
 « dent de l'accompagner qu'il tomba
 « dans une embuscade. Ses gardes, qui
 « auraient dû le protéger, firent cause
 « commune avec les assaillants, et pas
 « un Turc n'échappa à la mort. Le
 « massacre s'étendit bientôt jusqu'à
 « Belgrade. Pendant deux jours on
 « égorgea tous les Turcs qu'on put
 « découvrir : plus tard ceux qui s'é-
 « taient dérobés à la vengeance des
 « chrétiens, gens sans aveu pour la
 « plupart, furent envoyés à Widin. Il
 « y en eut qui se firent chrétiens, comme,
 « au temps de la conquête, des Serviens
 « s'étaient faits Turcs. Les dépouilles
 « des victimes enrichirent Mladen, Mi-
 « loï, le knièze Sima-Markovitch', Ilitch
 « et d'autres.

« Dans ces exécutions sanglantes la
 « haine du peuple contre ses oppres-
 « seurs se donna pleine carrière, haine
 « longtemps contenue, mais ravivée par
 « la guerre et pressée de se satisfaire
 « à la faveur d'une récente victoire. Les
 « chants populaires des Serviens n'ont
 « point célébré ces funestes représailles.
 « Les vieux knètes secouaient la tête

« losch Obrénovitch fit
 « actions d'éclat et qu'il
 « sure grave. Après Bel-
 « est la ville la plus co-
 « pachalic; au mois
 « elle tomba au pouvoit
 « qui pour cette fois n'of-
 « Turcs de l'occuper.

« Les anciennes lin-
 « territoire ne suffisaient
 « queurs. Jacob Nénadov
 « paré sans difficulté de
 « Jadar et de Radjévin;
 « rien négligé pour pous-
 « ques à la révolte. D'al-
 « voya des députés qui ré-
 « proclamations; mais ces
 « été mal choisis; l'un d'
 « croc adonné à l'ivrogne-
 « surpris et tué dans un
 « vresse; l'autre était un
 « voyant seul, ne voulait
 « sa vie. Jacob chargea
 « même mission quelque
 « més. Ils réussirent à sou-
 « villages, et tuèrent un c
 « taxe; mais les Turcs
 « tout rentra dans l'ordre
 « fit construire un navire
 « les communications en
 « rivages de la Drina. L
 « un millier d'hommes qu
 « de l'autre côté du fleu
 « tranchèrent fortement.
 « il espérait agir sur la po
 « tienne de la Bosnie; n
 « déconcertèrent ce nou-

lant le reste de l'été, on baigna sans avantages marqués soit en Espagne, soit au pied des remparts qu'avaient élevés les

Aux approches de l'automne ils repassèrent la Drina.

Adant Milenko avait tourné ses regards vers la Kraina, où les conditions de la vie n'avaient pas été observées; mais le pacha, successeur de Paslan, lui opposa une forte résistance malgré l'assistance de Karaï et de quelques Russes qui se joignirent à lui pour la première fois et malgré l'assistance de Karaï et de quelques Russes qui se joignirent à lui pour la première fois. Tout se termina par la victoire des Serviens à l'occupation de la montagne de Mirotsch, entre la Kraina et la Servie.

Les temps de révolution, où il renversa à tout prix l'ordre établi, furent insupportables, le courage militaire sont les premières vertus aux yeux du peuple. On vit dans le récit des événements qui précèdent que l'oppression des Turcs avait forcé les Serbes, trop fiers pour accepter la domination turque, à se jeter dans le brigandage. La Servie se prêtait merveilleusement à cette carrière aventureuse, et de la tyrannie l'ennoblissait en sorte. Aux plus mauvais jours de sa vie, des Slaves chrétiens, des montagnards, ont emporté avec eux dans les montagnes inaccessibles le sentiment de la servitude et la volonté de lutter jusqu'à la mort contre les tyrans. Au milieu de leurs misères les plus condamnables, ce n'est pas la place bien au-dessus des milices turbulentes et avides qui le pillage et le meurtre comme récompense de ses services. Dans cette lutte entre les deux races, on vit que les uns vinrent chercher la gloire et les autres la gloire. Les derniers, Veliko se distingua par ses exploits qui contribuèrent au triomphe des Serviens.

Milenko avait demandé la permission de lever sa propre bannière et d'appeler volontaires autour de lui. « Je ne veux rien de plus, disait-il, c'est acquiescer à la Czirna-Réka, mais la terre des Serviens, sachant qu'ils ne renouvelleraient pas les sollicita-

tions jusqu'à ce qu'on eût exaucé ce vœu patriotique, lui accordèrent ce qu'il demandait. Bientôt il fit parler de lui. Avec une poignée de soldats, il assiégea le beg de Podgoratz. Pour réduire les troupes de la garnison, qui étaient de beaucoup plus considérables que les siennes, il imagina d'entasser des tonneaux bourrés de paille les uns sur les autres au pied de la forteresse, puis il mit le feu à ces matériaux, et bientôt les flammes enveloppèrent les tours et les créneaux; ce qui força l'ennemi à se rendre. Il donna au beg un sauf-conduit jusqu'à Widin; mais d'abord il changea avec lui de vêtement et de cheval, et s'empara de tout l'argent qu'il possédait. S'il ne put se dépouiller entièrement du caractère de sa profession, il remplit avec dignité son rôle de chef. Après la reddition de Podgoratz, il rassembla tous les siens, nomma quelques bouloukbaschi et même un bimbaschi, et distribua aux troupes la moitié du butin; il envoya le reste à Belgrade. Les chefs, qui étaient habitués à des demandes de fonds, ne s'arrêtèrent pas à ce qu'avait de présomptueux la conduite d'un brave qui donnait au lieu de réclamer. Quand un corps turc s'avança de Widin contre lui, il ne parut aucunement découragé; il lutta sans désavantage avec sa petite troupe et par un coup aussi heureux que hardi il força l'ennemi à se retirer. A la faveur de la nuit, il se glissa dans le camp des ennemis, et s'écria en langue turque : Veliko est ici ! Veliko est vainqueur ! Aussitôt il tomba sur les gardes à demi éveillés, et les dispersa sans résistance. L'homme qui venait de rendre de tels services avait raison de se croire digne d'un commandement. A partir de cette victoire il prit le titre d'hospodar de Czirna-Réka.

Tous les épisodes de cette lutte n'eurent pas une issue également heureuse; cependant, en somme, l'insurrection triompha dans tout ce qui était d'une importance réelle, et contre toute probabilité.

Ainsi les Turcs furent définitivement expulsés du pachalic; les raïahs avaient conquis le port d'armes, signe de leur liberté; ils étaient en possession de leur territoire et des forteresses; leurs

frontières comprenaient les districts de Jadar et de Radjéva, la montagne de Mirotsch et la Czrna-Reka.

Les Turcs étaient loin de s'attendre à un dénouement semblable; le jour même de la prise de Belgrade, ou du moins vers cette même époque, Itschko avait apporté de Constantinople, au lieu de la ratification des traités, les testères ou quittances du haratsch que les Serviens avaient effacées une fois pour toutes avec leur sang. Cet échec était humiliant pour la Turquie; et cependant il était nécessaire à sa régénération. Menacée sur le Danube par les populations chrétiennes, il fallait qu'elle perdît encore le Péloponnèse et quelques îles de la Grèce pour que son affaiblissement mît à découvert les plans ambitieux de la Russie, et que les puissances de l'Occident, justement alarmées, entreprissent la grande croisade politique dont le résultat sera la solution de ce problème : Le système de l'islamisme peut-il se consolider en se modifiant?

CHAPITRE XX.

LA SERVIE APRÈS LE TRIOMPHE DE L'INSURRECTION.

Les institutions que les vainqueurs avaient laissées aux Serviens, moins comme des concessions équitables que dans le but de les opprimer plus facilement, ne pouvaient plus suffire au milieu des premiers ferments de l'émancipation. L'autorité de leurs chefs nationaux, knièzes et anciens ou

Quand le peuple des camps était levé, il l'avait fait de mouvement, sans demander équipé et armé à ses frais : tions lui conféraient tous les citoyens libres. Ils ne faisaient guerre sous le commandement knièzes, et ils ne nommaient leurs chefs; leurs officiers de troupes étaient choisis par les voivodes; s'étaient mis partout à la tête vement.

« Les chefs dont le pouvoir « était le plus considéré, et q « laient voivodes (chefs de « avaient non-seulement le co « ment des districts, mais « saient d'une force qui ne re « d'eux seuls, les momkis, qui « la cavalerie du pays. Ces « avaient des établissements « districts; ils descendaient d « notables, mangeaient à la « chef, et recevaient de lui « et l'équipement militaire. C' « près l'institution dont parle « que l'on retrouve plus tar « différentes peuplades germai « ne recevaient point de paye p « dite; mais ils avaient droit « tifications et à une part du « échange de ces avantages, « vouaient à leur chef à la v « mort; et ils entouraient toujo « sonne. Ses ennemis, Turcs « étaient les leurs. Certains ch « quelquefois cinquante mor « gardes d'un courage éprou

nelle, prenait le rang et les fonctions du défunt.

pendant, nonobstant tous ces changements, les voïvodes n'étaient pas indifférents. Après la chute d'un voïvode, celui qui le remplaçait venait ordinairement aux chefs du mouvement révolutionnaire. A ceux dont nous essayons de faire ressortir l'esprit et les événements, il n'y avait que peu de ceux dont le pouvoir fût prépondérant; c'étaient ceux qui, dès le commencement de la guerre, s'étaient montrés avant comme chefs du mouvement et avaient mené le peuple à la victoire.

Jacob Nénadovitch avait soulevé le district de Valiévo et pris Schabatz. Lazarevitch, qu'on avait nommé voïvode de Valiévo, se détacha peu à peu de ce chef. Quand Jacob s'empara de Schabatz, il nomma pour la première fois voïvode dans cette ville, et cet événement rencontra point de résistance; le 17, il prit possession des deux districts de Bosnie, Jadar et Radjé, qui relevaient également de son autorité. Milenko avait réussi à s'emparer de Poscharévatz, quoique précédé par Peter-Dobriniaz, qui agit comme subordonné. Plus tard, Milenko avait conquis le district de Porétsch, et Peter les terres qui s'étendaient à Parakin. Ils exerçaient une autorité indépendante à l'extrême du bassin de la Morava; et, de là, que Jacob Nénadovitch, ils ont tenu le titre d'hospodar.

Après la Schoumadia, Kara-George fut investi de la même dignité. Depuis la mort de Katitch et de Tschah, son autorité s'étendait sur la Serbie, Belgrade et Kragoujévatz. Il avait aussi emparé de Poschéga; et cette partie de la Serbie les seuls qui pussent se regarder comme indépendants étaient Milan à Roudnik et itza, qui avait succédé à son frère comme voïvode de Smédé-

Il semblait que la Serbie allait se trouver en hospodarats, et que la lutte ne sortirait bientôt de la lutte de ces intérêts contraires. Heureusement que George exerçait une

« autorité prépondérante, parce que son district était le plus vaste et que la possession de Belgrade semblait indiquer une sorte de suprématie.

« Kara-George n'avait pas été sans rencontrer des résistances: un jour, pendant le siège de Belgrade, Jacob Nénadovitch lui avait déclaré que son autorité s'arrêtait à la Koloubara; mais le temps amena des modifications qui changèrent graduellement les prétentions des chefs. Depuis les événements de 1806, le commandant en chef avait pris un ascendant décidé. Lors de la conquête de la Potzérina, il nomma un voïvode bien au delà des limites de la Koloubara. Lorsque les affaires de l'autre côté de la Morava l'eurent appelé pour appuyer l'insurrection, son influence s'étendit sur le pays qu'il avait secouru. Ses amis de Belgrade s'étaient chargés de l'administration du gouvernement; toutes les troupes soldées, ainsi que les Bekjars qui se tenaient à Belgrade, et surtout les Krdschalis, transfuges du parti de Gouschanz, n'agissaient que d'après ses ordres. On s'était procuré des canons soit à prix d'argent, soit par l'industrie d'un certain Milosaf-Pétrovitch (1),

(1) Ce Milosaf était sans contredit un homme d'un mérite peu ordinaire. Il était apprenti cordonnier dans le banat. Là il étudia avec tant de succès l'art de l'horloger (le hasard l'avait fait loger dans la maison d'un fabricant qui exerçait cette profession) qu'il alla s'établir ailleurs pour se livrer à cette industrie. Il se rendit ensuite en Serbie, où il proposa d'établir une fonderie de canons à condition qu'on lui fournirait le matériel. Ses premiers essais ne furent pas heureux. D'abord la masse, qui n'avait pas le degré de fusion nécessaire, cessa de couler; une seconde fois le métal coula, mais la quantité mal calculée était insuffisante. Ce double insuccès faillit être funeste à Milosaf, que quelques personnes traitaient d'imposteur. Enfin à la troisième tentative il réussit; il avait deviné par la seule force de son génie l'art du fondeur. Depuis ce moment, il eut toujours chez lui tous les accessoires d'une fonderie avec du bois et tout ce qui était nécessaire à la fabrication des roues et des affûts, ainsi que d'immenses enclumes, sur lesquelles il fabriquait lui-même ses outils; car il faisait tout de ses mains depuis les pièces les

« car l'artillerie de la forteresse de-
« vait d'abord être remise en état de
« service. Kara-George était entouré
« d'un plus grand nombre de momkis
« que les autres chefs, et aucun d'eux
« ne l'égalait en réputation militaire.
« En un mot, si les voïvodes avaient été
« considérés comme ses égaux jusqu'en
« 1806, l'année suivante avait établi in-
« contestablement sa supériorité.

« On convoquait annuellement une
« assemblée générale pour y délibérer
« sur les affaires les plus importantes
« de l'État. Peu de jours après le
« 1^{er} janvier, tous les voïvodes avec
« leur suite se rendaient à une diète
« appelée *Skoupschtschina* (1).

« On y délibéra sur ce qu'il y aurait
« à faire au printemps, et les voïvodes
« présentèrent le compte des dépenses
« pour le service public. On y déter-
« mina également le quantum de la
« nouvelle porzièza. Les plaintes de di-
« verse nature contre les individus y
« furent examinées, et plus d'une fois,
« à la suite de ces enquêtes, les voïvodes
« eux-mêmes durent subir la peine de
« l'emprisonnement. En un mot, tout ce
« qui regardait la guerre, les finances
« et la judicature fut soumis aux dé-
« cisions de l'assemblée, qui représen-
« tait sur une échelle réduite les réu-
« nions du champ de mai des anciens
« Francs.

« On y régla, non sans contesta-
« tions, la nature et l'étendue des pou-

« se trouvant d'ailleurs peu di-
« le faire. Les hostilités cont-
« pendant toute l'année, et ex-
« définitive le poids et les sacs
« la guerre tombaient sur les
« les nahies et les knièjenies,
« donner à la population des
« gues une part dans la con-
« affaires.

« L'expérience avait montré
« sité d'une organisation régu-
« l'assemblée s'en était série-
« occupée. Lorsque les députés
« à Saint-Pétersbourg, passer
« Kharkof, ils rencontrèrent d-
« ville un certain Philippovitch
« teur en droit et natif de l-
« hongroise. Sa santé n'avait pu
« aux rigueurs du climat septen-
« pressé de revoir les bords du
« il se joignit aux envoyés, qu'i-
« presque regarder comme des
« triotes. Ce fut lui qui appela
« tion des Serviens sur la néces-
« tablir une cour permanente
« diction et d'administration. I-
« d'abord à cette idée Jacob
« vitch, en s'aidant de l'influ-
« Protas. Kara-George, qui s-
« en Autriche quelque goût
« droit et les avantages de l'ord-
« se montra favorable à ces
« En conséquence il fut résolu
« une assemblée tenue à Borak
« nouvelle institution législati-
« fondée.

un mode patriarcal : si la réduction du vin, le sénateur par la localité ne recevait que et ainsi de suite pour les réductions du sol : mais en un district donnait à son tant deux têtes de gros bœuf, pour ses provisions d'hiver, où résidait le sovietsnik (du conseil) était considéré la propriété du district ; habitants de cette circonscription avaient le droit d'y être logés et se rendaient à la ville. De plus, les sovietsniks étaient chargés d'occuper des affaires de ménage, autant toutefois qu'intérêts généraux le leur per-

mettaient, qui le premier avait été nommé secrétaire, et en dirigeait les fonctions à l'action générale, et laissa une tâche sans tâche. Ce fut sous ces conditions que le sénat prit ses résolutions importantes : vendre les maisons et les terres appartenues aux Turcs, et d'affecter le produit de l'entretien de l'armée. Il y avait de lui dans laquelle il entra Dobrinia de ne point se payer du bac de Poscharévatz, faisant que le sénat nommât officier *ad hoc*. Il lui représentait qu'il devait quitter de son commandement, et que ces sortes d'affaires étaient point de sa compétence. On

avait aussi quelques règlements, tels que l'assiette des impôts casuel du clergé. Mais de ces améliorations dont il dota les plus importantes sans doute sont ses règlements sur les taxes sur l'administration de la ville. Avant lui, les seules écoles assises en Serbie étaient pluri-séminaires, où l'on apprenait les éléments de la lecture, que les écoles. Elles se tenaient dans les cloîtres, et des prêtres les dirigeaient. Les élèves (diaks), apprentis dans les professions diverses, rendaient à leurs maîtres

des services de toute nature, et s'occupaient plus du bétail et des soins de l'agriculture que de leurs études. Désormais une petite école fut établie dans toutes les villes de district pour les connaissances élémentaires ; et l'on fonda en outre à Belgrade un établissement où les jeunes gens recevaient un enseignement supérieur. Le cours comprenait l'histoire, les mathématiques et les éléments de la jurisprudence. Jugovitch, qui avait professé à Carlovitz, y forma quelques élèves, comme lui de la Serbie autrichienne. Quoique cet établissement laissât beaucoup à désirer, il eut dans les dernières années des résultats remarquables (1).

Les cours de justice étaient d'une importance encore plus réelle. Les kmètes restèrent chargés des affaires minimales dans les villages ; mais dans les villes de district, où résidaient naguère des cadis, on établit un tribunal composé d'un président, d'un assesseur et d'un secrétaire. Ces derniers étaient nommés par le sénat, qui leur donnait les instructions nécessaires, en se réservant les cas d'appel.

C'est ainsi qu'une province à peine échappée au joug des Turcs reçut les semences civilisatrices, empruntées en grande partie à l'Autriche, mais fécondées par le génie national et par un mode réglementaire particulier au pays. Le sénat, qui était l'âme de ces réformes, contribua en même temps à fonder l'unité du pouvoir dirigeant. Le sovietsnik représentait le pays dans son ensemble de la même manière que le sénateur représentait sa nahie. Au premier coup d'œil, on serait tenté de croire que toutes ces mesures gouvernementales et d'administration avaient pour but d'opposer un contre-poids au pouvoir des chefs militaires ; mais l'état des faits repousse cette conjecture. En effet, l'origine des sénateurs était due à l'élection. Ils étaient nommés par les électeurs libres du district ; or, comment le peuple qui devait sa délivrance ré-

(1) C'est de là que sont sortis Protitsch, le sénateur Maxim Rankovitch, Lazare Arsénovitch et Boschko Thadditch.

« cente au dévouement et au courage
 « des chefs aurait-il pu ne pas désigner
 « dans son choix celui que proposait
 « l'hospodar? L'élection dépendait donc
 « de l'hospodar; et comme il pouvait
 « aussi disposer en faveur de ses parti-
 « sans d'une certaine quantité des pro-
 « duits du sol, il tenait dans ses mains
 « le bien-être matériel du sovietnick.
 « L'action politique de ce dernier se
 « trouvait naturellement paralysée par
 « ces influences. Ainsi Prota, qui fut
 « pendant quelque temps président du
 « sénat, ne pouvait guère se montrer
 « hostile aux vues de son oncle Jacob
 « Nénadovitch. Il est vrai que l'établis-
 « sement d'un pouvoir central qui re-
 « présentait la généralité du pays était
 « par le fait même une garantie; mais
 « les droits qui en dérivait étaient
 « quelquefois méconnus ou contestés.
 « Malgré la décision du sénat les voi-
 « vodes, quelques-uns du moins, s'ap-
 « propriaient les droits de douane à la
 « frontière de même que les propriétés
 « enlevées aux Turcs; car le sénat n'a-
 « vait pas une autorité suffisante pour
 « rendre les magistrats indépendants
 « des chefs militaires. L'exercice du
 « commandement avait habitué les voi-
 « vodes à ne prendre conseil que d'eux-
 « mêmes; ils auraient eu de la répu-
 « gnance à prendre les ordres de fonc-
 « tionnaires civils. Kara-George lui-
 « même, à une époque où l'institution
 « du sénat était toute récente, mécon-
 « tent de quelques décrets, fit sortir
 « ses montis, qui tiraient leurs fusils

lui-ci prétendait trouver dans les dé-
 crets de ce même sénat un instrument
 pour contrôler plus facilement les actes
 de ses rivaux. Comme les électeurs se
 trouvaient placés entre ces deux in-
 fluences, il était naturel que leurs re-
 présentant ne fussent pas souvent d'ac-
 cord dans le conseil. Examinons rapi-
 dement les partis nés de ces divergences.

Parmi les sénateurs deux surtout
 étaient dévoués à Kara-George; c'étaient
 Mladen Milovanovitch, député de Kra-
 goujévatz et Ivan Jougovitch, qui, après
 la mort prématurée de Philippovitch,
 avait succédé à cet homme d'État dans
 les fonctions de secrétaire. Peut-être
 n'était-il pas inférieur à Philippovitch
 en savoir et en habileté; mais sans être,
 comme son prédécesseur, irréprochable
 au point de vue de la moralité des actes,
 Mladen était intimement lié avec Kara-
 George; ils étaient du même district et
 s'étaient voués à la même carrière, par-
 tageant la bonne comme la mauvaise
 fortune. Il avait aussi servi dans la
 guerre du temps de l'alliance offensive
 et défensive entre la Serbie et l'Autriche,
 et avait été heïduk; les liens de la fa-
 mille resserraient encore tous les au-
 tres; sa femme était la fille de son ami.

Quelquefois on le chargea de contrô-
 ler les actes de quelques voïvodes d'une
 autorité secondaire: cependant la guerre
 n'était pas son élément spécial. Quoique
 d'une taille haute et de formes hercu-
 léennes, il avait quelque chose de gêné
 dans sa démarche, et sa présence sur
 le champ de bataille n'était point remar-

la possession des constructions commodées de la ville, de même le des plus riches magasins, imputer les biens en terres. En ont entre leurs mains le monodouanes de Belgrade et d'Osmitza, ils s'étaient en quelque nparés du commerce avec l'é-

Il est vrai qu'ils prenaient les ferme; mais c'était à des conditions ils fixaient eux-mêmes, de sorte s frais d'établissement étaient nt couverts. Dans un tel état es leurs transactions étaient nposées que consenties. Souforçaient les paysans à des cordales; en un mot, il n'était ossible de parvenir sans eux à ce fût d'avantageux ou de quelortance.

façon d'agir ne rappelait que , peu de temps auparavant, le it gémi sous un gouvernement us et que ses nouveaux chefs nt commode de marcher dans voie. Heureusement qu'il y avait e parti personnellement inté-opposer à ces empiétements de

am Loukitch, ami de Milau et ar les districts de Roudnik et éga, et Ivan-Protitsch, de la Milenko-Poscharévatz, combat- s abus des chefs militaires avec e zèle que de persévérance : ils par obtenir un décret qui éloi- lan de Belgrade. Tous les so- onfirmerent ce décret en y ap- ur signature ou leur sceau, et orge y donna son assentiment. pas Mladen de conduire les bek- éligrade; et il obéit à cet ordre. ch, qui était, comme Mladen, opposé aux sénateurs, dut aussi ant eux.

dant, peu de temps après, Kara- dans des circonstances encore santes, se crut en droit de res- le pouvoir du conseil.

ite des relations avec la Russie, iller d'Etat Rodofinikin s'était Belgrade à la sollicitation des serviens. D'abord Kara-George approuvé cette mesure. Il re- it que Rodofinikin était Grec, s gens de cette nation avaient

toujours été plus que suspects aux Serviens, lesquels, à cette époque, se trouvaient en désaccord avec le métropolitain Léonti, Grec lui-même. Cependant ses représentations vinrent trop tard; les députés étaient déjà de retour, et ils avaient amené avec eux le conseiller russe.

Rodofinikin, qui ignorait probablement ce qu'on disait de lui, lia des rapports intimes avec Léonti, et n'épargna pas les blâmes aux Serviens. Il leur conseilla de mettre les momkis sur le pied de troupes soldées et de réprimer l'autorité des voïvodes. Cette conduite lui attira le soupçon des uns et la haine des autres. Kara-George était convaincu que Rodofinikin faisait cause commune avec ses tyrans. Mladen et Jougovitch ne cessaient de lui représenter qu'on attaquait les voïvodes pour le renverser lui-même et que, pour arriver à ses fins, le parti grec s'était ligué avec les adversaires politiques du commandant en chef. Le but du métropolitain et de son complice, ajoutaient-ils, était évidemment d'établir dans la Serbie un gouvernement semblable à celui qui régissait les Moldo-Valaques, et l'un et l'autre étaient gagnés par les Fanariotes. Jougovitch avait pour appuyer ces conjectures des histoires toutes prêtes : d'abord Nicolas, un des députés venus de Constantinople pour faire des propositions de paix, au lieu de s'en retourner, comme il en avait reçu l'ordre, s'était attaché au service de Léonti; et quoiqu'on fût au plus fort de l'hiver, le métropolitain s'était mis en tournée avec lui, sous le prétexte de faire la collecte de la dimnitza, mais dans le but réel de fomenter une insurrection. Léonti aurait demandé au peuple pourquoi il se battait pour des chefs qui, uniquement occupés de leurs intérêts, s'enfuiraient au premier jour avec leurs richesses et l'abandonneraient à la vengeance des Turcs. Ne feraient-ils pas mieux de se soumettre tout de suite à leurs anciens maîtres? Si Rodofinikin, ajoutait Jougovitch, n'était pas d'accord avec Léonti, pourquoi le conseiller russe, à l'arrivée dans la Kraïna de nouveaux ambassadeurs de Constantinople, s'est-il offert pour négocier avec eux? Il a été à leur rencontre accompa-

gné de Léonti et de Nicolas : cependant il n'avait été nullement question entre eux de négociations, et rien n'a transpiré du secret de cette conférence.

Ces accusations, où ce qui n'était qu'hypothétique était présenté comme probable, firent juger à Kara-George qu'il était de son devoir de défendre son autorité. En effet, que pouvait-il arriver de pire pour le pays que de tomber sous la domination rapace des Fanariotes ? « Il bannit immédiatement Nicolas, fit signifier son mécontentement à Léonti, et désormais s'appliqua sérieusement à établir sa prépondérance dans le sénat, en y faisant rentrer Mladen et Jougovitch. Personne n'osa s'opposer à la volonté de Kara-George. Il est vrai que Mladen ne prit part aux sessions que de temps en temps ; cependant son influence, loin d'en souffrir, ne fit que s'accroître, et il inspira plus de crainte que jamais.

« Malgré l'opposition du gouvernement civil à l'autorité des chefs militaires et les divergences d'opinion touchant les relations étrangères, l'unité du pouvoir n'en fut pas ébranlée. On doit ce résultat à l'autorité du commandant en chef, qui, bien que restreinte par les compétences administratives, s'étendait sur tout le pays : cette même autorité prépondérante dans la Skoupschtschina influait sur les décisions du soviet. Elle était fondée

« lage du district de Kragou
« troni, son père, était paysan
« première jeunesse, il vint à
« pays s'établir près du monastère
« En 1787, lorsque les prêtres
« bles agitèrent la Serbie et
« tendait à une invasion armée
« il prit un parti qui décidait
« Décidé à fuir et ne pouvant
« laisser son père à la merci
« il l'emmena, ainsi que tous
« fut possible de prendre avec
« dirigea vers la Save ; mais
« prochain de cette rivière, pluvieux
« ou, selon d'autres, son beau-père
« moignait de crainte. Celui-ci
« tant d'autres, aurait mieux
« sa soumission, et il ne cessait
« ger George à retourner à la
« meure. Déjà la Save était débordante
« yeux lorsque le vieillard reçut
« instances : « Humilions-nous
« à George, et nous obtiendrons
« grâce ; ne va pas en Allemagne
« fils ; par mon pain qui t'a nourri
« t'exile pas. Pour moi, je suis
« rester. » — « Quoi ! répondit
« je vivrais pour te voir expirer
« tortures ; je préfère te tuer
« place ! » A ces mots il déclencha
« pistolet sur Petroni, et ordonna
« de ses compagnons d'achever
« lard. Arrivé au village voisin
« paysans : « Il y a là-bas le cadavre
« homme âgé ; enterrez-le, et
« des funérailles buvez au su-



: il retourna au service n'ayant rien à craindre sous Hadji-Mous-et depuis cette époque il se livra au commerce, qui l'enrichit. Les pertes des Dahis le jetèrent dans l'arrestation où il était appelé à jouer rôle si considérable.

Kara-George ne pouvait se comparer à personne. Il restait quelques jours entiers sans prononcer parole et ronger ses ongles. Quand, lorsqu'on lui parlait, il dédaignait la tête sans daigner répondre. En lui déliait la langue, et dans accès de bonne humeur on l'a conduit en rond servienne. »

(1). méprisait l'éclat et le luxe. Dans l'apogée de sa plus grande puissance, portait le même pantalon bleu, la

se trouve dans les œuvres poétiques du comte Croly une exquise très-remarquable du caractère de Kara-George et de sa vie. Ce qu'il dit de la mort de cet homme illustre n'est point d'accord avec les dires de Ranke, que nous nous sommes souvenus à traduire parce qu'en Allemagne on a regardé comme la meilleure. « L'aspect de Kara-George frappait par sa singularité. Ses formes fortement dépassaient les proportions moyennes ; sa taille était élevée ; mais sa figure au-dessus de la mesure, ses yeux creux et son air de fierté, que coignait comme un arc une tresse de ses cheveux noirs, l'aurait fait prendre pour un asiatique. » — « On qu'un Turc ayant ordonné à un eunuque de sortir du chemin s'il ne voulait pas sa cervelle brûlée, Kara-George tua le eunuque sur la place d'un coup de feu. Il est probable que dans cette circonstance son caractère naturel fut encore excité par sa haine contre les oppresseurs. » — « Cet auteur, ajoute le même auteur, était une imagination hardie née d'une nature et des troubles civils, qui unissent à l'âge indomptable et à un corps de fer des qualités qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes une moralité douteuse. Le propre de l'imagination est de mettre tous les esprits au même niveau ; mais la barbarie, au milieu de ses scènes désolées, nous montre la grandeur sauvage les contrastes les plus vifs, et à côté de mille détails peuplés des exceptions gigantesques, nous présente d'une fertilité vierge. » (Traduction anglaise de Ranke.)

« même pelisse courte usée, et son bonnet noir si connu de tous. Pendant qu'il exerçait une autorité princière, sa fille, comme les villageoises, allait puiser de l'eau à la fontaine. Cependant, chose extraordinaire, il n'était pas insensible à l'attrait de l'or.

« A Topolo, on aurait pu le prendre pour un simple paysan. Assisté de ses momkis, il éclaircissait les arbres de la forêt ou détournait quelque courant d'eau pour alimenter un moulin. Ensuite il allait pêcher avec ses gens. Il cultivait et labourait la terre ; un jour il salit les décorations qu'il avait reçues de la Russie en mettant un cercle à un tonneau. C'était devant l'ennemi que se révélait en lui l'homme de guerre. Quand les Serbiens le voyaient arriver suivi de ses momkis, ils reprenaient courage. Sa stature haute et mince, ses épaules larges, son visage partagé par une forte cicatrice, ses yeux enfoncés et étincelants l'avaient bientôt fait connaître. Il descendait de cheval pour combattre, et quoiqu'une blessure qu'il avait reçue comme heiduk lui ôtât l'usage de la main droite, il n'en maniait pas moins sa carabine avec une grande habileté. Sa présence produisait sur les Turcs une terreur panique ; car ils étaient persuadés qu'il était invincible.

« En temps de paix Kara-George aimait que les affaires suivissent leur marche régulière, et quoiqu'il ne sût pas écrire, il voulait qu'elles fussent instruites et suivies selon les formes légales ; mais s'il s'apercevait qu'on les laissât traîner en longueur, sa justice frappait d'une manière terrible. Il n'avait qu'un frère qui, à l'abri de son nom, se permettait les écarts les plus condamnables. Pendant longtemps Kara-George avait fermé les yeux sur sa conduite ; mais enfin ce frère ayant fait violence à une jeune fille dont les parents disaient tout haut que c'était pour des crimes de cette nature que la nation s'était soulevée contre les Turcs, le commandant en chef fut si indigné de cette action honteuse qu'il fit pendre le coupable à la porte de sa demeure, et il défendit à la mère de le pleurer publiquement.

« Cependant en général il était d'une nature bienveillante : on lui reprochait de prêter trop facilement l'oreille à des accusations dont il avait lui-même reconnu précédemment la fausseté; une fois irrité, sa colère n'avait plus de frein. Sans se donner le temps de faire exécuter sa vengeance par ses momkis, il tuait de sa main celui qui avait osé l'offenser, et dans ce cas nul n'était à l'abri de ses emportements. Il était redevable de sa dignité au prince Théodosi, et cependant il le tua. Après que sa fougue était satisfaite, il pleurait et s'écriait : « Puisse Dieu punir ceux qui ont donné lieu à cette querelle ! Plutôt irritable que vindicatif, il ne revenait jamais sur une offense une fois qu'il avait pardonné.

« Tel fut Kara-George, type d'une force extraordinaire et n'ayant pas pour ainsi dire la conscience de sa propre nature, dont l'énergie semblait sommeiller jusqu'à ce que les circonstances vinssent tout à coup la révéler à elle-même; alors cette puissance d'action était irrésistible, dans le bien comme dans le mal. Ce mélange de grandeur et de faiblesse rappelle le caractère des anciens héros célèbres dans les chants populaires des Slaves méridionaux. Quoique la civilisation ne puisse avouer tous ses actes, Kara-George n'en a pas moins joué un rôle important dans le monde. C'est lui qui a posé le principe de l'é-

« George (1) rien n'avait été

senté avec le costume turc et des la ceinture. Son aspect annonçait ment l'intelligence, mais la finesse, ne s'attend pas à rencontrer dans guerrier; mais tous ses contemporains cordent à lui reconnaître une supériorité qui l'aurait mis au-dessus de dans toutes les situations où la fortune le placer. » — Le même écrivain passage suivant d'une note du mari bitsch, qui fut chargé d'une mission dans les années 1810 et 1811 vernement serbien possède l'origine note. — « George Pétrovitch, Turcs ont donné le nom de Kara (le un caractère d'une haute portée. Il annonce une grandeur d'âme qu'il si l'on fait la part des temps et de tances, si l'on réfléchit à l'impossible il s'est trouvé de recevoir de l'instruction est forcé de reconnaître dans ce homme une âme d'une trempe virile et vraie ligne. Sa réputation de cruauté ne rait rien moins que fondée. Quand n'avait pas même l'ombre d'une co et qu'il s'est trouvé à la tête d'une dénuée de toute organisation et toute culture, il fut forcé d'être e eût été dangereux d'hésiter et de mais aujourd'hui qu'il y a des lois e mes légales, il renvoie les cas qu sentent aux tribunaux compétents peu éloquent, et ses manières so mais ses jugements en matière ci prompts et sainement formés. A d'adresse il joint une attention in Comme soldat, il n'y a qu'une es ses talents, sa bravoure et sa ferme

« pour le gouvernement de la
 « La guerre se poursuivait
 « lus ou moins de zèle et de
 « , selon le mouvement des af-
 « en Europe. Enfin la politique
 « le tourna de manière à ouvrir
 « vriers une perspective favorable
 « aronner leurs efforts pour con-
 « leur indépendance. »

CHAPITRE XXI.

IE DANS SES RAPPORTS AVEC
 R GÉNÉRAL DE L'EUROPE ET
 LA TURQUIE. (*Ranke.*)

« ontre-coup de la révolution de
 « est fait sentir en Turquie, non
 « t empire, qui repose sur des
 « atièrement différentes, ait été
 « hique ou contraire à cet im-
 « événement, mais par des causes
 « itelles qui se liaient à la nou-
 « rection de la politique euro-
 « , et parce que les intérêts
 « la situation changèrent l'an-
 « système des alliances et en-
 « ant des guerres auxquelles la
 « e pouvaient rester étrangère.
 « itude que venait de prendre la
 « après la destruction du pouvoir
 « hique, abstraction faite des
 « es républicains, était loin d'in-
 « les Ottomans. Le divan calcu-
 « le peuple qui venait de con-
 « une réforme radicale prendrait
 « s de l'Autriche une attitude
 « idée, ce qui ne pouvait que
 « ier les vues de cette dernière
 « ce sur les Slaves méridionaux.
 « l'esprit de conquête qui s'em-
 « es Français révolutionnaires
 « jusque sur l'Orient. Napoléon
 « nça le projet de fonder un em-
 « s'est. Il s'empara de l'Égypte
 « ses armes victorieuses dans la
 « La conséquence naturelle de

« ; il a tué son père et son bienfai-
 « els artes auraient bien autrement
 « ithète désormais inséparable de
 « lous regards comme plus pro-
 « le surnom de Czarni lui aura été
 « ne du bonnet noir qu'il portait
 « mbats et que sa taille élevée faisait
 « de loin.

« cette expédition fut que la Turquie se
 « déclara contre la France et entra dans
 « la seconde coalition. Les côtes de
 « l'Italie virent des escadres turques
 « combattre à côté de celles des Russes ;
 « et le calife de la Roumélie, d'après
 « les ordres du sultan lui-même, ne né-
 « gligea rien pour rétablir le Saint-
 « Père à Rome.

« Napoléon finit par reconnaître qu'il
 « était plus prudent de se borner à gou-
 « verner la France que de s'obstiner à
 « lutter contre le monde entier à une
 « si grande distance de ses ressources.
 « Il abandonna en conséquence l'Égypte
 « et la Syrie, et se prépara à former un
 « empire d'occident (1). Ce changement
 « de vues ne tarda pas à amener un rap-
 « prochement entre Napoléon et la Tur-
 « quie, dont il reconnaissait l'intégrité
 « territoriale. Les anciens privilèges dont
 « jouissait la France du temps de la mo-
 « narchie furent renouvelés, et la Porte
 « lui accorda même celui de naviguer
 « sur la mer Noire. Ces concessions
 « pouvaient être faites sans danger, aussi
 « longtemps du moins que la paix du
 « continent serait maintenue. Mais pou-
 « vait-il en être ainsi dans le cas d'une
 « rupture entre Napoléon et les grandes
 « puissances continentales ? En 1805,
 « par exemple, la Porte dut hésiter entre
 « les alliés qu'il lui convenait de choisir.
 « Et en effet quelquefois l'ambas-
 « sadeur de Russie paraissait prépon-
 « dérant à Constantinople ; mais le
 « divan ne faisait aucun pas décisif
 « dans la crainte de blesser les intérêts
 « français.

« Telle était la situation quand on
 « reçut à Constantinople la nouvelle de
 « la victoire d'Austerlitz. La défaite des
 « Russes y causa une vive satisfaction ;
 « on commençait à croire en l'étoile de
 « Napoléon, et pour la première fois on
 « lui donna le titre de padischah ou
 « empereur des Français. Le vainqueur
 « dit à l'ambassadeur de Turquie que les
 « succès ou les revers de la France

(1) Ranke a jugé les événements au point de
 vue des intérêts autrichiens. La république a
 été forcément conquérante, et l'empire n'a été
 qu'une magnifique protestation contre l'Eur-
 ope hostile et coalisée. C'est un fait désormais
 acquis à l'histoire.

« étaient communs aux deux États, de
 « même que ceux de la Turquie intéres-
 « saient également l'empire français;
 « que l'ennemi de l'un était l'ennemi
 « de l'autre, et qu'il n'avait rien plus à
 « cœur que ses relations avec le plus
 « ancien et le plus utile de ses alliés.

« C'est un fait qui n'a pas toujours
 « été présent aux historiens que les af-
 « faires de la Turquie ont été presque
 « aussi déterminantes pour la guerre
 « de 1806 que celles de l'Allemagne.
 « En effet, dans la crainte que la pos-
 « session de la Dalmatie ne donnât
 « aux Français une influence prépon-
 « dérante sur les provinces danubiennes
 « et par suite sur le divan, l'Angle-
 « terre et la Russie s'opposèrent à ce
 « que la Dalmatie devînt partie intégrante
 « du nouvel empire. Les deux alliés
 « auraient mieux aimé profiter des faci-
 « lités qu'offraient les côtes de l'Adria-
 « tique pour attaquer le nord de l'Italie,
 « alors au pouvoir des Français, et
 « s'emparer des bouches de Cataro. Les
 « Russes qui occupaient Corfou s'un-
 « firent aux Monténégrins soulevés en
 « masse; et s'ils ne mirent pas les
 « Français en grand péril, du moins ils
 « leur suscitérent des embarras sérieux.
 « Cette conduite des alliés ne pouvait
 « que faciliter la mission du général
 « Sébastiani, que Napoléon avait envoyé
 « à Constantinople pour y faire triom-
 « pher les intérêts de son souverain. Cet
 « ambassadeur appuyait surtout sur le
 « danger que présentait l'alliance russe

« En outre, les prétentions
 « déjà à cette époque la Russie sur
 « provinces du bas Danub
 « la jalousie de l'Autriche.
 « documents que nous avon
 « les yeux, il n'est pas dout
 « adoption de ces mesures :
 « raisons principales qui e
 « l'Autriche de faire caus
 « avec la Russie et la Prus
 « des raisons encore plus g
 « permirent point de s'unir
 « et à la France. Cependan
 « entre ces deux derniers Ét
 « de jour en jour plus étroi
 « cès de Napoléon contre l
 « sa marche en Pologne déte
 « Porte, malgré les menac
 « gleterre, à déclarer la guer
 « et à déployer solennelle
 « dard du prophète.

« Les Turcs croyaient po
 « leur jonction avec les troup
 « sur le Dniestr ou même su
 « et reprendre la Crimée.
 « Anglais parurent devant
 « nople avec une escadre c
 « la Porte rejeta toutes le
 « tions, à l'instigation surt
 « tiani (2) et des officiers
 « mentés qui composaient
 « qui se hâtèrent d'organise
 « de défense. Il en résulta qu
 « victorieux partout aille
 « contraints de se retirer. I
 « de Napoléon signalèrent l
 « des armes turques contr

n demanda qu'on y admît des militaires turcs, et lorsque l'admiral ottoman lui fut présenté, il déclara que la France et la Turquie étaient unies désormais à main droite l'est à la main. Il ne serait pas difficile d'inventer ces relations politiques entre les grands pouvoirs de l'époque à s'immiscer dans les affaires de la Turquie. On a vu l'alliance entre les Serbiens avoir emprunté des circonstances un certain caractère de durée; une division russe fut envoyée dans la Kraina pour se battre contre les insurgés, et Kara-George alors du théâtre même des événements que quinze cents Turcs virent sur le champ de bataille, et avait enlevé huit redoutes et leurs canons, ainsi qu'une pleine de ducats, des chevaux une quantité de riches tapis; ceux qui avaient pu échapper n'avaient que leur vie; enfin que lui-même s'était enfui sur un cheval valaque. Il portait avec lui cette lettre le courage des Français. Cette coopération contre le ennemi ne pouvait que resserrer les liens de fraternité qui unissaient les Serbiens à leurs pro-

voisins. En 1807, les Russes aidèrent les Monténégrins à attaquer les Serbes de Nikschitz et de Zetich. Ces montagnards étaient dévoués à l'empereur de Russie au delà de ce qu'on pourrait imaginer. Ils leur présentèrent leurs pétitions ils vont signer : *vos fidèles sujets* (1). Les Serbes Armatoles, qui comptaient à avoir le sentiment de l'importance et dont le chef, le colonel Blanchavas caressait déjà de délivrer son pays, étaient de meilleurs termes avec les Français qui délivrèrent une seconde fois le pays menacé par Ali-Pacha. D'un autre côté, Napoléon entretenait des relations avec ce pacha, dont les Français pour le parti qui dominait

« alors à Constantinople n'étaient point
« douteuses. Ali était tout fier que Na-
« poléon eût mis de l'artillerie à sa dis-
« position (1). Il paraît qu'on avait en
« vue une attaque combinée contre les
« Sept-Iles. Les Monténégrins affirment
« que, lorsqu'ils attaquèrent Klobouk,
« les Français vinrent secourir les Turcs.
« On prétend aussi que des officiers
« français dirigèrent la résistance des
« Bosniaques attaqués par les Serbiens,
« et l'on en voyait la preuve dans la
« manière dont l'artillerie des premiers
« était servie. Le fait, sans être prouvé,
« a pu paraître probable.

« Napoléon, qui, depuis sa campagne
« d'Égypte, avait une haute idée des
« aptitudes militaires des Turcs, excitait
« le sultan à quitter les voluptés du sérail
« pour se mettre à la tête de ses trou-
« pes et renouveler la gloire de ses
« ancêtres. La réforme militaire pour-
« suivie par Sélim lui paraissait le meil-
« leur moyen de parvenir à ce but, et il
« l'encourageait par tous les moyens
« possibles à persévérer dans cette voie.
« Il est certain que, dans sa première
« jeunesse, à une époque où les circon-
« stances paraissaient peu favorables en
« France à son avancement futur, Na-
« poléon avait eu l'intention de prendre
« une part personnelle à la régénération
« de la puissance militaire des Ottomans.
« Il y a une note de sa main, écrite à
« l'époque dont nous parlons, où il
« insiste sur la nécessité de réformer les
« armées turques, pour contenir par là
« la crainte l'ambition des États voisins. Le
« pouvoir n'avait pas changé ses idées.
« La présence d'ingénieurs et d'artilleurs
« français suffit pour la défense de
« Constantinople, et montra ce que pou-
« vait faire une armée turque bien
« disciplinée et bien conduite.

« Ainsi les grandes puissances de
« l'Europe se rattachaient par leurs in-
« térêts et leurs sympathies aux deux
« systèmes qui divisaient l'Orient. La
« coalition était contraire à tout agran-
« dissement des peuples par les institu-
« tions; la France favorisait la réforme.

sort de Stroganof à l'empereur
Lebensbilder, t. II, p. 194.

(1) Dans une lettre en date d'Osterade,
7 avril 1807, et communiquée par Ségur, on
lit : Déjà des canons ont été mis à la dispo-
sition du pacha de Janina.

« Au milieu de ces deux tendances générales, il existait un tiers parti, également opposé aux stationnaires et aux progressistes. Ce parti voulait relever l'ancien esprit de l'islamisme avec ses seuls éléments et sans admettre rien de conditionnel dans l'assujettissement des raïahs. Appuyée sur les préceptes du Coran, cette opinion se montra de nouveau formidable. Nous avons vu dans les chapitres précédents que Sélim III ne put faire exécuter ses ordres lorsqu'il voulut que les janissaires se soumissent à la discipline européenne. Pour vaincre leur résistance il aurait fallu faire exécuter les chefs rebelles et déclarer en état de guerre les provinces où leur influence était dominante, ce qui n'eût été possible qu'avec un appui indispensable à tout prince réformateur, celui des classes populaires; or, comme ses plans heurtaient les préjugés religieux, les masses lui étaient hostiles. Quant à ceux de ses sujets qui se montrèrent persuadés ou du moins obéissants, leur nombre était trop réduit pour que leur concours lui permit de faire la loi aux autres. Quand les troupes de Carmanic s'avancèrent vers le Danube, peu de temps avant que la guerre contre la Russie eût éclaté, et peut-être dans la prévision de cette rupture, les Krdschalis, unis aux janissaires, qui occupaient une position favorable, les attaquèrent sur le Yéna, dans le Baïbaesky, et les défirent si complètement

« poser le nouveau système à et aux Jamaks, casernés « châteaux du Bosphore, il y « révolte dans la capitale : les « retournèrent leurs marmes « indiquer qu'ils ne voulaient « nourris par le sultan. Aucune « n'avaient été prises pour les « trer dans l'ordre. Ni les Topd « l'organisation avait été si disp « ni le mufti, qui devait son ir « à Sélim, ne prirent parti pour « résulta que les ministres qui « sanctionné ces innovations et « l'insuccès de leur tête. On dit « le sultan serait détrôné par « abandonné aux vices des chefs « avoir transgressé les saintes « nances du Coran. Sélim III « devant le pouvoir qu'il avait « détruire.

« Ces troubles se prolongèrent « dant une année. Un partisan « Mustafa Baïraktar, qui s' « lui-même vizir, poursuivit « temps ces projets de réforme « ménageant les préjugés « mais les janissaires se ré « aussi contre lui; les ulémas « sèrent d'avoir voulu assimiler « tion aux infidèles pour la « suite sous leur dépendance « une lutte longue et douteuse « raktar fut renversé avec tous « rents.

« L'ancien système militaire « sur le fanatisme, fut ré



lieu dans les relations politiques de l'Europe.

Le Congrès de Tilsitt (7 juillet 1807), abandonna la cause des slaves en donna pour motif la défection de Sélim; dans un de ses discours, il qualifie cette nation d'*antislavique*. Toutefois il est plus probable qu'il sacrifia cette alliance à l'insistance de s'unir avec l'Angleterre (1). Il prit la politique traditionnelle de la France, occupé avant tout de consolider le système continental, il songea à partager avec elle quelques provinces de l'Europe. Il offrit également de prendre part à ce décompte; plus tard il fut question de donner la France par un traité en Allemagne, et Napoléon jeta les yeux sur la Silésie; tôt il déclara qu'il se contentait de l'assurance qu'on le laisserait accomplir, sans y mettre obstacle sur l'Espagne. En cette concession, il permettait de prendre la Moldavie et la Valachie. Ces négociations, qui ressemblaient à de vastes, n'amenèrent aucun résultat définitif.

Le Congrès d'Erfurt (octobre 1809) déclara que, si la cession de deux provinces était refusée, il en résulterait une guerre, mais qu'il n'aurait une part active que si la Turquie serait devenue une puissance européenne, et qu'il se rangerait du côté de la Russie. On convint que les frontières de l'empire seraient reculées au Danube, et Napoléon déclara que l'Angleterre n'obtiendrait la paix que si elle avait reconnu l'incorporation de la Russie des provinces moldaves et de la Finlande.

Il est intéressant de voir dans ses réflexions sur la paix que Napoléon avait discuté cette question : *fait à Napoléon d'avoir abandonné la cause slave, conclut ainsi : à savoir quel était, en 1807, ce qui était utile à la France, ou de procurer une complète satisfaction, ou de la Russie dans le système continental, alors ne pouvait être dou-*

« Le cadre de cet ouvrage ne comporte pas le développement de tous les projets qui ont été formés et abandonnés à cette époque mémorable, où trois grandes puissances, la France, l'Angleterre et la Russie, réglaient les destinées de l'Europe; mais il était nécessaire de les indiquer pour faire comprendre sous l'empire de quelles influences étrangères la Serbie poursuivait la guerre contre la Porte et jusqu'à quel point l'esprit des alliances internationales avait dû modifier la conduite des petits États.

« Les Serviens ne pouvaient plus tenir avantage des dissensions entre un sultan qui voulait la réforme et le pouvoir politique et religieux qui repoussait toute innovation, coulé qui avait fait naître l'insurrection. C'était contre le gouvernement purement turc et contre toutes ses conséquences oppressives que désormais ils devaient lutter. Mais, comme compensation, quand la guerre éclata en 1809, ils trouvèrent la Russie fermement disposée à les appuyer. La réunion des provinces moldo-valaques à l'empire russe, telle que le congrès d'Erfurt l'avait stipulée, eût été d'un grand avantage pour la Serbie.

« Cependant, en l'absence même de cette prise de possession par les Russes, les Serviens y gagnaient encore de ne pas craindre une attaque de Napoléon, qui était maître des côtes; ils pouvaient ainsi avoir la certitude que leurs voisins les Bosniaques n'auraient plus, comme ils l'avaient éprouvé dans les guerres précédentes, des officiers français pour diriger leur artillerie. »

CHAPITRE XXII.

CAMPAGNES DE 1809 ET 1810. NOUVELLES FRONTIÈRES DE LA SERBIE.

Les Serviens, malgré leur courage et quelle que fût l'habileté de leurs chefs, ne pouvaient, avec leurs seules ressources, tenir tête à toutes les forces de l'empire ottoman. Leur système financier leur permettait à peine de subvenir aux dépenses d'une guerre défensive. Les Turcs étaient maîtres de transporter le théâtre des hostilités tantôt sur un point, tantôt sur un autre; quand leurs

« rait sa patrie le força de rétrograder.
 « Il donna ordre immédiatement au
 « knièze Sima de Bosnie et à Milenko,
 « qui, aidé par les Russes, faisait le
 « siège de Kladovo, de se porter avec
 « toutes leurs forces sur la Morava.
 « Il ne s'agissait plus d'envahir, mais
 « de conserver. Sans s'occuper du voi-
 « vide qu'il avait envoyé vers les Mon-
 « ténégrins, il leva précipitamment le
 « siège de Novibazar, abandonna sa po-
 « sition à Losnitsa, et arriva à temps
 « pour jeter quelques troupes dans
 « Kiupria, place dont l'occupation lui
 « assurait un point d'appui sur la rive
 « gauche de la Morava. De là il se ren-
 « dit à Deligrade, où Milenko vint le
 « rejoindre. Cependant rien de ce qu'ils
 « entreprirent ne leur réussit, et il lui
 « fallut se replier sur Kiupria. La re-
 « nommée avait exagéré leurs pertes :
 « le bruit s'était répandu qu'après avoir
 « été totalement défaits Kara-George
 « et Milenko s'étaient réfugiés avec les
 « débris de leur armée dans la Schou-
 « madia; de sorte que Raditch et Jokitch,
 « qui commandaient à Kiupria, avaient
 « jugé prudent de démolir la citadelle.
 « Kara-George arriva justement à
 « l'instant où Raditch était occupé à
 « faire passer de l'autre côté de la Mo-
 « rava ses canons et ses munitions, et à
 « submerger ce qui n'était pas transpor-
 « table, tandis que de son côté Jokitch
 « démolissait les redoutes. Quelle ne
 « fut pas la consternation de George
 « en voyant la place qui lui donnait la

« Déjà ces derniers se trouvaient
 « maîtres de tout le pays situé sur la rive
 « droite de la Morava jusqu'à Pojaré-
 « vatz. Le pays n'offrait que des rui-
 « nes. La terreur était au comble. La
 « plaine était couverte de fugitifs; ceux
 « qui ne pouvaient gagner la Schou-
 « madia se jetèrent dans les montagnes
 « d'Omolier et de Péker.

« Rodofinikin ne se croyait plus en
 « sûreté dans Belgrade : accompagné
 « de Pierre Dobrinisz, il se hâta de pas-
 « ser le Danube. Les Turcs se prépa-
 « raient à s'avancer sur la rive gauche
 « de la Morava; et Gouschantz-Ali ne
 « négligeait rien pour réaliser l'engage-
 « ment qu'il avait pris de rendre un jour
 « visite à Kara-George dans Topola.

« Les Serviens étaient loin de se lais-
 « ser aller au découragement. Mladen.
 « le knièze Sima et Vouitza prirent po-
 « sition en face de Pojarévatz sur la
 « basse Morava; Kara-George fortifia
 « le mont Lipar près d'Iagodina. Ce-
 « pendant, malgré tous leurs efforts,
 « il est douteux qu'ils fussent parvenus
 « à quelques résultats avantageux sans
 « le secours efficace que leur prêtèrent
 « les Russes.

« Au mois d'août 1809, l'armée russe
 « franchit le bas Danube; et toutes les
 « places fortes tombèrent l'une après
 « l'autre en leur pouvoir, ce qui obligea
 « les Turcs de rappeler une partie de
 « leurs troupes pour leur faire face. Les
 « Serviens purent enfin respirer. Non-
 « seulement ils réussirent à repous-
 « ser

aux de ses coreligionnaires qui n'ont de ce côté un territoire lequel faisait partie de l'empire serbe au delà du point de jonction du Danube et de la Drina.

Les Turcs le rencontrèrent dans une plaine où ils avaient l'avantage du terrain ; c'était sur un plateau très élevé qui permettait à leur cavalerie de stopper. Kara-George, dont la troupe consistait surtout en infanterie, se refusait obstinément d'engager le combat sur les plaines. Tout à coup il se changea. Il se hâta de former en avant ses troupes nouvellement organisées, en les appuyant par son artillerie ; mais cette manœuvre ne l'aidait guère. Heureusement pour lui qu'il avait encore quelques cavaliers parmi sa troupe. Voulé Ilitch de Sméda, le dernier s'avisant d'un audacieux stratagème qui décida de la victoire. Sur un rapide coursier arabe et accompagné de momkias et de bekjars, il se précipita au milieu des rangs ennemis en lançant le langage turc : Les Turcs !

Il s'ensuivit une panique et la défaite du pacha.

À cet avantage, Kara-George reprit sa marche et s'avança jusque dans les forêts de Vassiofévitch et de Dobrinia. Tout ce qu'il y avait là de chrétiens se souleva ; et bientôt après les Monténégrins vinrent féliciter leurs frères vainqueurs. Ce qui excita plus leur admiration, c'étaient les succès des Serviens, beaucoup d'entre eux n'ayant jamais vu d'artillerie, et laissa près d'eux un voïvode, et une alliance entre les deux peuples fut ainsi conclue. On se prépara à une insurrection générale de tous les chrétiens descendant des triennes.

Kara-George, sans perdre de temps, sur Novibazar, place dont les Turcs commandent les communications entre la Roumélie et la Bosnie ; il fit garnison à se retirer dans la forteresse qui ne semblait pas en état de résister sérieusement.

Malgré ses succès, Kara-George se sentait de nouvelles les plus alarmantes de provinces intérieures.

La fureur des inondations qui avait empêché les Russes de passer

le Danube, les Turcs avec toutes les forces du pachalik de Nisch s'étaient jetés sur la frontière servienne du côté d'Alexinat. Plus d'une fois Pierre Dobriniaz avait repoussé les invasions sur ce point, qu'il couvrait alors à la tête d'un corps considérable ; cependant, sur les recommandations de Mladen, Kara-George donna le commandement à Miloï, ennemi de Pierre et auquel celui-ci n'était nullement disposé à obéir. Cette haine, qui jusqu'alors ne s'était manifestée que dans les discussions du sénat, éclatait maintenant devant l'ennemi et à l'instant où la frontière était sérieusement menacée.

Ce fut en juin 1809 que les Turcs donnèrent le premier assaut. Ils attaquèrent les ouvrages fortifiés près de Kaménitza, position que défendait Stéphan Singélitch avec trois mille hommes. Ce chef, knièze de Ressaver, était ami de Pierre Stéphan, qui avait à lutter contre des forces supérieures ; il déploya un courage héroïque ; mais il avait besoin de secours, et Miloï, aveuglé par l'esprit de parti, refusa de le soutenir. Déjà les Turcs, marchant sur le corps de leurs camarades, avaient franchi les tranchées, escaladé les murailles, et les Serviens désespérés de les arrêter, lorsque Stéphan, déterminé à ne point tomber entre les mains des assaillants, mit le feu au magasin à poudre et fit sauter vainqueurs et vaincus. Plus tard les Turcs élevèrent une tour près du chemin, et ils mêlèrent aux matériaux de cette construction les crânes des Serviens qui avaient préféré une mort glorieuse à la défaite. Après cet effort désespéré, les Turcs ne rencontrèrent plus de résistance. Miloï, qui s'était flatté dans sa présomption d'emporter Nisch et de s'y établir, se vit forcé d'abandonner ses fortifications, son artillerie et ses bagages. En ce moment Pierre Dobriniaz revenait d'une expédition ; il n'était rien moins que disposé à se battre pour Miloï. Il dit aux siens : Sauve qui peut ! et ses troupes se dispersèrent.

Ces nouvelles désastreuses parvinrent à Kara-George pendant qu'il assiégeait Novibazar. Le péril que cou-

« Lattre à côté d'eux. Ces forces étaient
« sous le commandement de Pierre
« Dobriniaz. Les Russes ne tardèrent
« pas à les joindre; et leur arrivée fut
« le signal de quelques avantages. On
« prit Négotin et Bersa-Palanka, et l'on
« mit le siège devant Kladovo.

« Cependant les Turcs avaient eu le
« temps de faire leurs préparatifs; mal-
« gré la résistance que leur opposèrent
« les Russes vers le bas Danube, ils
« trouvèrent moyen d'attaquer la Serbie,
« où ils pénétrèrent par deux points.

« Churschid, le nouveau pacha de
« Nisch, marcha vers la Morava avec
« une armée d'environ trente mille hom-
« mes. Comme son plan d'attaque diffé-
« rait de celui qu'avaient suivi ses pré-
« décesseurs, il était doublement dan-
« gereux. Il ne s'arrêta que peu de temps
« devant les retranchements élevés dans
« le voisinage de Deligrade et qui en
« mainte occasion avaient coûté aux
« Turcs tant de sacrifices et d'efforts.
« Il se contenta de faire observer cette
« position par une division de son ar-
« mée. Il prit Krouschévatz et une for-
« teresse près de Jassica, dévastant tout
« le pays d'alentour. Ce genre d'hostilités
« était incontestablement celui qui pou-
« vait causer le plus de dommages à
« l'ennemi. Les Serviens qui apparte-
« naient aux districts ruinés par les
« Turcs perdirent patience et refusè-
« rent de continuer à défendre des
« forteresses qui ne protégeaient plus

« défendre notre propre pays? N'atten-
« dez pas que je vous écrive une seconde
« fois; mais venez sans perdre de temps,
« et marchez en toute hâte jour et nuit.
« Il y va de notre existence.

« Au reçu de cette missive, Zuccato,
« qui commandait les Russes, envoya
« immédiatement au secours de Kara-
« George trois mille hommes sous les
« ordres du colonel O' Rourke; Véliko
« leur servait de guide. Ils joignirent
« les Serviens dans les montagnes qui
« avoisinent Jassica; et ceux-ci, ayant
« repris courage, descendirent de nou-
« veau avec ce renfort dans les plaines
« de Varvarin.

« Churschid était au comble de la
« joie. « Vous vous êtes toujours
« plaints, dit-il à ses Turcs, de ne pou-
« voir rencontrer les Serviens en rase
« campagne. Hé bien! voilà une plaine
« pour champ de bataille et voilà ces
« mêmes Serviens! Voyons si vous mé-
« riterez de manger le pain du sultan.
« Aussitôt il attaqua les Serviens et les
« Russes. Ces derniers, formés en carré,
« résistèrent à tous les efforts, et for-
« maient comme une forteresse vivante.
« Grâce à cette fermeté, que leurs en-
« nemis même leur reconnaissent, les
« Serviens firent plusieurs attaques heu-
« reuses et prirent sept étendards. Vers
« le soir Churschid se vit forcé d'élever
« un retranchement.

« Cependant le danger qui menaçait
« les Serviens croissait d'une manière

« forcé de rétrograder sur son territoire, « sérieusement menacé par les Russes « depuis qu'ils étaient parvenus à s'em- « parer de Rouschtschouk (septembre « 1810). Cette retraite permettait aux « Serviens de porter des forces contre « la Bosnie.

« Le premier soin de Kara-George « fut d'aller au secours de Losnitza. Il « prit avec lui tous les hommes que pou- « vaient fournir les districts de Kragou- « jévatz, Sinédérévo, Groska et Bel- « grade, et se fit accompagner par quel- « ques cosaques. Luka et Lazarévitch « vinrent le joindre, le premier de Scha- « batz, le second de Valiévo. Le 5 d'oc- « tobre, vers la nuit, ils se trouvèrent « tous réunis à une demi-lieue environ « du camp des Bosniaques; et là ils se « hâtèrent d'élever un retranchement. « Les Turcs n'hésitèrent pas à les atta- « quer dès le lendemain matin; mais « bientôt, chassés de leurs positions « avancées, ils furent contraints de se « mettre à l'abri des fortifications qui « couvraient la Drina. Le même soir « les Serviens complétèrent leurs ou- « vrages qui touchaient presque le camp « de l'ennemi, et le lendemain il se « livra une bataille décisive. L'attaque « commença par des décharges d'artil- « lerie et de mousqueterie, et il s'en- « suivit une mêlée sanglante. Pendant « deux heures, dit Kara-George, nous « avons lutté homme contre homme, à « l'arme blanche. Nous avons tué bien « des Turcs et coupé bien des têtes; ja- « mais lutte ne fut plus acharnée; enfin « le champ de bataille nous est resté.

« Les pertes des Turcs avaient été si « considérables qu'ils désespérèrent du « succès de la campagne, et qu'ils repas- « sèrent la Drina. Kara-George les sui- « vit dans leur retraite, pressé d'achever « sa victoire. Cependant le pacha lui fit « proposer l'arrangement suivant : Le « fleuve séparera les deux armées, et les « Turcs, comme les Serviens, prendront « l'engagement de ne le point franchir. « Cette convention, qui équivalait en « quelque sorte à un armistice, fut « agréée de part et d'autre.

« En portant leurs regards autour « d'eux, les Serviens purent se féliciter « du résultat de cette campagne. Le gé- « néral russe O'Rourke avait pris Bania,

« place qui se trouvait au pouvoir des « Turcs depuis l'année précédente; en « se retirant, il s'était emparé de Gur- « gussévatz, et Kladovo avait capitulé. « Toutes ces places furent remises par « les Russes à des garnisons serviennes.

« Sans doute le plan hardi qu'avait « conçu d'abord Kara-George et qui « consistait à s'emparer de la Bosnie, « puis, en donnant la main aux Mon- « ténégrins, à reconstituer l'ancien em- « pire des Slaves méridionaux, ce plan « était loin d'être réalisé. La Serbie elle- « même s'était trouvée dans le plus « grand danger. Pendant deux ans, elle « avait combattu pour sa propre exis- « tence; mais, après cet effort, elle était « plus puissante qu'elle ne l'avait été « depuis le commencement de l'insur- « rection. Au lieu d'être circonscrit dans « le pachalik de Belgrade, son terri- « toire comprenait des districts démem- « brés des pachaliks et des sandjaks voi- « sins. Vidin lui avait cédé la Kraina, « Klioutsch Czrna-Riéka; Nisch, les « districts et les villes d'Alexinatz et de « Bania, Leskovatz, celles de Parakin « et de Krouschévatz; Novibazar, le « célèbre monastère de Stoudénitza, « qui naguère avait donné son nom à « une nahie. Quant à la Bosnie, elle « avait perdu les districts de Jadar et « de Radjevina, démembrés de la cir- « conscription de Svornik. Ainsi, des « provinces qui n'étaient point sans im- « portance, tant par leur étendue que « par leur fertilité, venaient d'être ar- « rachées au joug de l'islamisme pour « être rendues à leurs anciens posses- « seurs. »

CHAPITRE XXIII.

DISSENSIONS PARMI LES CHEFS ;
KARA-GEORGE S'EMPARE DE L'AU-
TORITÉ SUPRÊME.

Ranke, dont le récit nous sert de guide pour l'histoire de l'insurrection de la Serbie et que nous nous contentons souvent de traduire, remonte à la campagne de 1809 pour mieux faire apprécier les causes qui mirent la discorde entre les partis déjà formés, et faillirent compromettre tous les résultats de la victoire.

Déjà, dans le camp de Losnitza et à

l'instant de la retraite des Turcs, la mésintelligence avait éclaté. Qui défendra désormais ces frontières ? demanda Jacob Nénadovitch. — Celui qui les a défendues jusqu'à présent répondit Kara-George. — Point du tout, poursuivit Jacob, que ce soin regardait : c'est l'affaire de ceux qui refusent l'assistance de l'étranger et qui nous mettent l'ennemi sur les bras. Jacob convoqua ses troupes et leur présentant son neveu : « Cet homme, envoyé par moi, leur dit-il, avait trouvé pour vous un gracieux empereur ; mais Mladen et Miloï ne veulent pas de protecteur ; ils veulent être eux-mêmes rois et empereurs.

Lorsqu'on tint la skouptschina en 1810, Jacob Nénadovitch parut à cette assemblée, accompagné d'un grand nombre de momkis et de partisans, et son escorte éclipsait celle des autres chefs. Ces hommes, qui n'étaient pas moins de six cents, criaient dans les rues : « Nous voulons l'empereur ! » Pendant la séance, Jacob accusa violemment Mladen. « Si Mladen est coupable, dit Kara-George, prenez sa place et faites mieux que lui ! Vous voulez l'empereur de Russie, eh bien, j'y consens ! » Ce débat accrut tellement l'influence de Jacob que Mladen et Miloï, qu'on regardait comme plus coupables que le commandant en chef, durent céder, tandis que Jacob fut nommé président du sénat. Sous prétexte qu'un si grand nombre d'officiers occasionnait trop de dépenses, il éloigna des conseillers qui lui déplaisaient, et il

de Rodofinikin avec quelques troupes auxiliaires. Tout en excitant les Russes contre Kara-George, il recommandait aux Serviens de ne recevoir aucun secours étranger avant d'avoir élu un autre commandant en chef et renouvelé tout le sénat. L'arrivée des députés réels ne lui fit pas abandonner son plan. Il parvint à persuader à Milan de Roudaïk, qui était le chef de l'ambassade, que Kara-George visait au pouvoir suprême et illimité, et les fausses suppositions ne lui manquèrent pas. Cependant, comme nous l'avons déjà dit, leurs projets avortèrent. Kara-George trouva le moyen de faire parvenir au général Kamenskoï des informations plus exactes par un de ses amis, l'archimandrite Philippovitch. C'est à la suite de ces ouvertures que Kamenskoï fit paraître la proclamation que nous avons rapportée plus haut, et l'on doit rapporter à la même cause l'union des partis et les succès de la campagne de 1810.

Cet accord momentané en présence de l'ennemi n'empêcha point les hospodars de revenir à leurs inimitiés lorsqu'ils retournèrent dans leurs foyers et même durant la campagne. Pierre Milenko et Milan se rencontrèrent au quartier général de Zuccato. Jacob Nénadovitch et ses adhérents se réunirent au camp de Losnitza ; et ils profitèrent de cette occasion pour se consulter et prendre de nouvelles mesures. Kara-George était alors trop puissant, et il avait eu trop de succès dans la guerre pour qu'on

et le commandant en chef qui entièrement sans motifs raisonnables de la nature même des choses serait injuste de regarder les cosaques les oppresseurs du Kara-George comme son déshonneur d'après les notions des Occident, notions qui ne sont applicables à l'Orient.

Il paraît beaucoup plus aisément de juger du caractère de ce conflit que de la situation de la Serbie sortis les changements de dont le résultat eût été tout différent. Il était prouvé parmi les hommes du caractère de Kara-George d'action dans la guerre pouvoir dictatorial.

Il est contestable que le bien du pays soit de l'obéissance des hospodars ; pouvoir unique ; cependant naturel qu'ils prétendissent à l'indépendance ; les efforts ont été faits dans leurs districts pour leur donner ce droit, et les personnes et locale leur grand nombre d'adhérents. Il souhaiter qu'une transaction entre les eût mis d'accord. Mais cet accord était impossible à l'appréhension dans les rivalités territoriale qui était comme l'âme de l'ance nationale, il ne restait d'alternative que celle de mettre fin aux deux partis aux que la victoire tranchât la Kara-George avait sur ses

L'avantage d'être informé à propos des projets. Un jour il vint à Luka Lazarévitch, qui lui fit une blessure. Il serait à lui dit le commandant en chef que les malintentionnés fussent punis de la même manière ! Il était dans la conspiration et il l'application de ces paroles, qui était découvert, et ne cas de ce qu'il savait. Peut-être à cette révélation par son dévouement pour Kara-George : comme il était ambitieux, que l'avortement du complot sa disgrâce. Peu de temps après Voinovitch, secrétaire de son camp. Kara-George mit fin pour l'attirer dans son

parti ; et il tira de ses aveux des détails encore plus précis et plus circonstanciés.

Dès lors le commandant en chef résolut non-seulement de défendre son autorité, mais d'écraser celle de ses adversaires, qui bientôt lui en fournirent eux-mêmes l'occasion. Les hospodars ne parurent point à la skoupstchina au jour fixé pour l'ouverture de cette assemblée, qui était le 1^{er} janvier de l'année 1810. Milenko et Pierre Dobriniaz attendaient l'arrivée du régiment russe, et Jacob Nénadovitch ne voulait pas s'y montrer en l'absence de ses amis ; de sorte que Kara-George eut le temps de se concilier les voïvodes dont l'influence n'était que secondaire et qui composaient la majorité. Il lui fut donc facile d'agir sur eux et d'ajuster leur intérêts avec les siens.

Dans cette même diète il parvint à faire passer deux résolutions dont l'esprit et la portée changeaient tout le système gouvernemental du pays. La première portait que les voïvodes ne dépendraient plus des hospodars, mais du commandant en chef, dont ils recevraient directement les ordres, et du sénat. Le gouvernement du territoire presque entier fut soumis à un remaniement complet. Les districts que jusque-là Milenko avait gouvernés par les bouloukbaschis furent partagés entre huit voïvodes. Milosch, qui tenait deux districts au nom de Milan, ceux de Roudnik et de Poschéga, fut dépouillé de l'un deux et ne garda que le tiers de l'autre. Des voïvodes, entre autres Antony Bogitschévitch, Milosch Potzéráz et Stoïan Tschoupitch, qui se trouvaient sous les ordres de Jacob Nénadovitch, furent entièrement indépendants. Ces nouvelles mesures ne pouvaient que convenir aux chefs d'une importance subordonnée, et il était naturel qu'ils appuyassent l'autorité du commandant en chef, auquel ils étaient redevables de ces faveurs.

La seconde résolution était connexe avec la première ; elle la complétait pour ainsi dire par une réforme totale du sénat. Les fonctions judiciaires de cette assemblée furent séparées de ses fonctions administratives. Les premières furent attribuées à une cour suprême de justice composée des membres les moins influents du Soviet, tandis qu'on confia

les secondes aux sénateurs les plus considérables formant une espèce de ministère. On les appela curateurs (*popet-chitell*). Le premier était chargé de la guerre, le second de la justice, le troisième des affaires étrangères, et ainsi de suite pour les départements des cultes, de l'intérieur et des finances.

D'abord on voulait qu'outre Mladen, Sima Narkovitch et Dosithée Obradovitch, qui étaient dévoués à Kara-George, on donnât aussi des fonctions dans ce ministère à Jacob Nénadovitch, à Milenko et à Pierre Dobriniaz. Le premier décret enlevait aux hospodars la plus grande part du pouvoir qu'ils avaient exercé jusqu'alors; ils se voyaient séparés en quelque sorte de leurs districts respectifs. Le second décret leur créait une influence en dehors de leurs relations habituelles; leur indépendance était bien réduite, puisque le ministère qui dominait sur tous les autres, celui de la guerre, était entre les mains de Mladen. Si tous ces changements eussent été acceptés, le plan de Kara-George réussissait complètement. Cependant on avait prévu le cas où les chefs intéressés auraient opposé une résistance formelle. Le sénat venait de promulguer une loi qui frappait d'exil quiconque résisterait aux récentes mesures.

Quand tous ces points furent réglés, le commandant en chef fit jurer aux voivodes qu'ils lui obéiraient et seulement à lui. Il leur donna ensuite l'ordre

suis rendu ici, je croyais qu'on me demanderait combien de blessures j'ai reçues, combien de mes braves étaient tombés, combien j'avais eu de chevaux tués sous moi. On m'a demandé : combien de filles as-tu embrassées ? C'en est assez, partons ! Il était alors à Belgrade et soutenait le parti des hospodars mécontents. Il disposait de soixante-dix hommes dévoués à sa personne, soit bekjares lorsqu'il leur donnait une paye, soit momkis lorsqu'ils étaient ses obligés. Ces gens étaient prêts à tout. Les hospodars avaient également de nombreux partisans dans la ville, et se trouvaient en situation d'entreprendre quelque chose de sérieux. Cependant il leur manquait ce qui seul peut faire réussir les projets hardis, l'unité de vues et l'accord dans l'exécution. Déjà leur parti s'était affaibli. Milan, sur lequel ils pouvaient compter avec certitude, était tombé malade à Bukarest peu de temps après que Lazare Voïnovitch eut été le rejoindre ; il mourut le dernier jour de l'année 1810. Quelques personnes ont prétendu que le poison avait terminé ses jours. Mais une circonstance plus contraire encore à leurs projets, c'était que Jacob Nénadovitch avait d'autres vues et qu'il était décidé à entrer dans le sénat. Il avait marié son fils Ephrem à la fille de Mladen, et s'était uni sans arrière-pensée au parti de Kara-George. Au lieu de se rendre à Belgrade avec une forte escorte, il ar-

et soin de le tenir éloigné. Une lettre qui donnait avis avaient fait une irruption vers de Nisch, et qu'ils vins le voisinage de Bania. était apportée par un couvert de sueur. L'heures à courir au secours de tous ses bekjares.

Pierre, réduits à leurs forces, n'eurent pas le commandement de Kara-George. Stephen Schivkovitch, le riche de Belgrade et son iden, les pressait de tenter aurait voulu qu'on comprendre d'assaut la maison de Pierre et Milenko lui Nous avons trop peu de mmes-nous pas trois, réovitch, et n'avons-nous kis? Au premier coup de ints se soulèveront, car testé; et les gens de la ne demandent qu'à piller, notre secours. Mais les ent qu'ils n'avaient pas le munitions pour comme; sur quoi Schivkovitch plusieurs sacs dans l'au ne trouvaient. Cependant nko étaient tellement déandis que Schivkovitch esciter, ils demeuraient assire, attisant les charbons

ait plus à Kara-George ce qu'il avait à attendre usse et quelles étaient à instructions du colorentes époques, il avait de sympathie pour les qu'il s'était laissé peradversaires eux-mêmes mis et ses rivaux étaient influence moscovite. Enfin assurer par lui-même de es.

il avait dîné chez Mlae Dobriniaz, Milenko et que, pour faire honneur l'avait accompagné jusre, Kara-George, peut-l'un plan préconçu, s'ement contre Milenko au e où l'on était arrivé à la er russe. Il venait de don-

ner l'ordre à ses momkis de retirer à Milenko son épée, lorsque le Russe, qui logeait dans la même maison que ce dernier, intercédait pour lui. C'était précisément ce qu'attendait Kara-George. Il ôta son bonnet, et supplia Balla (c'était le nom du colonel), *par le pain de son empereur*, de lui dire s'il était venu pour protéger la faction de Milenko. Balla répondit qu'il avait pour mission de secourir la nation sous le commandement de Kara-George. En ce cas, poursuivit ce dernier, permettez-moi de baiser votre main au lieu de celle de l'empereur. Cette assurance lui parut suffisante : sa dispute avec Milenko n'eut pas d'autres suites pour le moment ; mais dès le lendemain il s'occupa de régler définitivement toute cette affaire. Il envoya à Milenko et à Pierre un ordre qui les dépouillait de leurs commandements en les laissant toutefois siéger au sénat. Il était probable qu'ils se résigneraient à accepter; Jacob Nénadovitch était devenu leur adversaire, et ils ne pouvaient exercer qu'une influence restreinte dans le sénat. S'ils refusaient, une sentence d'exil était prête. Cependant ce fut ce dernier parti qu'ils prirent, dans l'espoir qu'on leur permettrait plus tard de vivre comme particuliers dans leurs districts. Mais comme leur pouvoir tenait moins à leurs fonctions qu'à leur influence personnelle, cette faveur leur fut refusée. Le décret qui les exilait fut immédiatement affiché au coin des rues ; tous leurs méfaits réels ou prétendus y étaient énumérés : on reprochait à Pierre Dobriniaz sa fuite de Déligrade, son départ avec Rodofinikin, ses prétentions à se donner pour ambassadeur de la nation sans en avoir le caractère, et enfin l'arriéré de ses comptes vis-à-vis de trésor de l'État. On reprochait à Milenko sa rébellion à Poretsch ; on rappelait qu'il s'était approprié les subsides donnés par la Russie pour solder ses bekjares, etc., etc. Quant au lieu de leur exil, on leur permit de choisir entre l'Autriche, les provinces moldo-valaques, la Turquie et la Russie. Ce fut pour ce dernier pays qu'ils se décidèrent. Kara-George les fit conduire par une escorte de Serbiens et de cosaques à travers le district de Pojarévatz jus-

qu'au Danube, après avoir préalablement fait occuper Poretsch et Kladovo par des troupes sur lesquelles il pouvait compter.

Peu de temps après leur départ, on reçut à Belgrade une lettre de Milosch qui annonçait sa résolution de se ranger du côté des opposants. En succédant à la position de Milan, il avait adopté les mêmes vues, dans la crainte qu'à la première occasion l'on ne manquerait pas de restreindre son autorité. Dobrinia et Milenko avaient déjà passé le Danube lorsqu'un mouvement en leur faveur se manifesta dans leurs districts. Kara-George, après avoir triomphé si heureusement des principaux obstacles, prit aussitôt les mesures que réclamaient les circonstances. Il était probable que les troupes refuseraient de combattre contre leurs compatriotes et leurs amis. Au lieu de les employer, il rassembla les bekjars et les voivodes avec leurs momkis.

Ces forces lui suffirent pour écraser l'insurrection avant qu'elle ait eu le temps de s'étendre.

Lorsque Milosch était arrivé à Belgrade avec les voivodes opposants, Kara-George n'hésita pas à lui demander compte de sa lettre qui était tombée entre les mains de Mladen. On le traita cependant avec beaucoup d'indulgence, et on lui laissa toute facilité pour établir que ce document n'avait rien d'authentique. Cependant il le reconnut. On feignit de croire qu'il l'avait écrit à la suggestion

des voivodes qui contingèrent les hautes charges, non : abus fréquents, étaient nommés chef de l'Etat et par conséquent dépendance. Aucun d'eux n'avait position assez solide pour lui servir d'obstacle. Les sièges de Pierre Dobrinia et Milenko avaient été donnés à d'autres de Kara-George, auxquelles les affaires sous l'impulsion de la sée suprême, et avait renoncé à l'indépendance. L'autorité publique constituée ; mais elle était entièrement concentrée dans une seule main. Kara-George était le roi de ce petit Etat. n'était quelque chose que par sa volonté ou la faveur du maître.

Pendant toutes ces luttes intérieures où le principe de la liberté, après avoir brisé le joug de la domination étrangère, avait armé les uns contre les autres les intérêts rivaux, jusqu'à ce que d'un homme eût vaincu ou toutes les résistances, il est curieux d'étudier l'attitude de la Russie. toujours, la politique de cet empire passa tour à tour les différents passages : soucieuse que tel ou tel chef triomphât pourvu que la victoire parût tributaire à son influence. Si le gouvernement voulait la soumission de la Serbie, l'Autriche l'eût emporté, elle n'en doute pas hésité à sacrifier Kara-George, mais lorsqu'elle eut compris que l'homme, non moins habile comme ministre que comme chef, était devenu

convenir de trouver la Serbie à une protection plus nettement déjà approuvée par Kara-George, un gouvernement despotique.

CHAPITRE XXIV.

PAIX DE BUKAREST.

(On traduit de Ranke.)

La Serbie était un gouvernement ayant son administration propre, relevant que de lui-même ; lui manquait d'être reconnu officiel par la sanction des autres de l'Europe. La déclaration du sultan, si même on eût pu l'obtenir, n'aurait point suffi pour constater les droits de l'indépendance de ces provinces récemment acquises. D'ailleurs les fluctuations de l'empire ottoman aujourd'hui font craindre que ce qui a été obtenu dans un temps ne fût perdu dans un autre. Un prince de la Serbie pouvait prétendre à plus de reconnaissance que les pachas voisins.

Quel est le caractère du gouvernement que ses actes ne pouvaient inspirer de confiance qu'autant qu'ils étaient garantis par une autre puissance. Mais quel est l'État qui eût voulu assumer une responsabilité de cette nature ? Le consentement général de l'Europe eût levé toutes les difficultés si, dans une période de ces circonstances orageuses, il est si difficile d'amener une transaction de cette nature, et se flatter d'y arriver à une époque de commotions et d'appréhensions. Il n'y avait que peu de chance d'espérer de chaque État en particulier. L'Autriche, avec sa politique et sans cesse en lutte pour sa propre existence, pouvait-elle s'occuper de l'ombre au seul voisin qui était en guerre avec elle, c'est-à-dire la Turquie, en offrant une garantie propre à indisposer le divan ? En 1811, les Turcs semblaient ne pas vouloir reconnaître l'indépendance de la jeune Serbie ; mais ils y consentirent à quelques restrictions. Churschid avait offert à Kara-George

une position semblable à celle des hospodars de Valachie et de Moldavie, et il aurait alors accepté la garantie de l'empereur des Français, qui n'était plus en bons termes avec la Russie. Il n'est pas certain que de telles propositions lui aient été faites ; dans tous les cas, elles n'aboutirent à aucun résultat. D'un autre côté, comment la Serbie pouvait-elle compter sur l'appui d'une puissance qui avait intérêt à fortifier l'Orient contre l'ambition des Russes ?

C'était donc à la Russie seule que la Serbie pouvait s'adresser ; cette alliance était ancienne, et une raison plus déterminante encore, c'est que la Russie était en guerre avec les Turcs.

Lorsque Churschid pacha fit à George cette proposition, il avait surtout en vue un résultat militaire : il avait posé comme condition que les Bosniaques pourraient traverser librement le territoire serbe. Cette clause était consentie. Comme la Serbie était en paix et que l'armée bosniaque n'était plus obligée de faire un long circuit pour passer le Danube, les Turcs pouvaient espérer de chasser les Russes des Principautés, et d'autant plus que ces derniers s'étaient vus obligés de faire rétrograder une partie de leur armée vers les frontières de la Pologne.

Mais Kara-George aurait-il adhéré à ces propositions ? Jamais il n'aurait consenti à laisser les Bosniaques passer à travers la Serbie. La haine des mahométans de la Bosnie contre les chrétiens slaves, haine alimentée par des guerres longues et sanglantes, n'aurait pas manqué d'éclater dès que les uns et les autres se seraient trouvés en présence, et aurait inévitablement conduit à des hostilités ouvertes. Ni les promesses du Grand-Seigneur ni celles du pacha n'auraient pu donner à Kara-George la conviction que ce résultat serait évité. Devait-il d'ailleurs se hasarder à rompre avec les Russes ? La campagne de 1811, faite sous leurs auspices, avait été plus féconde en avantages qu'aucune de celles qui l'avaient précédée. Le grand vizir poursuivait l'armée moscovite sur la rive gauche du Danube, mais avec si peu de précaution que l'ennemi surprit le camp retranché que les Turcs avaient laissé

de l'autre côté du fleuve pour assurer leurs communications et qu'il réussit à s'en emparer. Cette négligence mit le vizir dans le plus grand péril : échappé avec peine de ce pas difficile, il fit des propositions de paix dans la crainte de compromettre les musulmans restés derrière lui.

Cet événement ne pouvait qu'être avantageux pour les Serbiens. Kara-George avait transmis au quartier général des Russes les propositions de Churschid. Après avoir reçu une réponse, il informa les Turcs qu'il ne pouvait prendre la négociation sur sa responsabilité, mais qu'il se soumettrait à tout ce qui aurait été stipulé entre les deux empereurs à Constantinople et à Saint-Petersbourg.

Selon toutes les probabilités, il avait reçu l'assurance que, quelles que fussent les conditions de la paix, les intérêts de la Serbie ne seraient point négligés. Rien ne pouvait arriver de plus heureux pour cette province que de voir ses relations établies dans un traité conclu entre deux grandes puissances. C'était la meilleure garantie qu'elle pût se flatter d'obtenir. De cette manière la Serbie se liait intimement avec la Russie ; elle s'associait aux dangers et aux revers de cet empire aussi bien qu'à sa prospérité et à ses succès.

La Russie était sur le point de s'engager dans une guerre qui pouvait la conduire à sa ruine. La bonne intelligence qui existait entre elle et la France

l'empêchait de l'attaquer dans le cas où ils étaient déjà en guerre avec les Russes, il semblait devoir dans son traité avec l'Autriche de nouveau reconnu l'intégrité du territoire ottoman ; il était stipulé dans l'article secret que la Turquie s'était engagée à se joindre à la coalition formée contre la Russie. Il se flattait qu'en tant aux Turcs de leur rendre, il les aurait pour alliés dans ce cas, et que toutes leurs ressources seraient à sa disposition, et que cent mille hommes, entrant à la fois sur les frontières méridionales de la Russie, jetteraient le trouble et la déroute. Les Français ont reproché à Napoléon d'avoir différé trop longtemps ces propositions formelles à Constantinople. Le ministre des Affaires étrangères affirmait au mois de mai 1812 que l'ambassadeur de France près de la Porte Ottomane, Andréossy, n'agissait point dans les intérêts de la Russie. Bigot de Morogues, son historien, après avoir raconté l'histoire de France après Tilsitt, confirme ce fait, et dit que trop vrai que les instances de l'ambassadeur sur ce point ne trouvaient la plus stricte réserve.

Peut-être Napoléon croyait que ces propositions ne pourraient qu'être acceptées, quels que fussent les autres circonstances, par la raison qu'elles étaient entièrement favorables à la France. Lorsqu'il ouvrit la campagne de 1812, il fut plus explicite. Cependant

le Sévath ; et ce territoire, Alexandre offrait de le restitution de quelques districts trahis. Il n'est pas douteux qu'il n'ait voulu concentrer ses forces pour résister à une invasion formidable et faire de telles promesses n'eût-il pas été impossible à la Turquie de les rejeter, et les événements ont amené depuis des décisions qui ont justifié les vues de Napoléon, la Turquie n'aurait-elle pas fondée alors à profiter de la situation positive et présente ? Pourrait-on en tirer des conséquences de la guerre des provinces danubiennes du côté du Danube, en cas même où l'alliance officielle de la France et de la Turquie n'aurait pas été la défaite des Russes, et à craindre qu'un arrangement entre Napoléon et les Russes ne renouvelât les concessions et d'Erzurum ? Au reste, les appréciations faites après coup ne prouvent seulement que les déterminations politiques se prennent toujours sous une forme, et que les traités sont des réalités ; on découvre plus tard ce qui en détermine l'issue ou le succès. En tout cas, à l'instant même où la coopération militaire de la Turquie, elle-même, pour la paix avec les Russes, la Serbie était spécialement sollicitée, mais comme subordonnée au Grand-Seigneur. Or, on qu'on lui faisait y étaient comme des grâces dues à la générosité du sultan. Le sultan ne s'y trouvait point ; toutefois, dans un traité avec la Russie, il avait reconnu des droits aux provinces danubiennes, et avait eu engagement solennel de ces clauses, au risque d'être tout le reste de nullité ; et la Russie fondée à en demander l'exécution.

que, par cette convention, ils n'obtenaient pas tout ce qu'ils voulaient ; mais elle leur assurait l'une réelle importance. La Russie n'était toujours opposée à ce que les provinces occupées par des

garnisons serviennes. Comme la Porte ne trouvait dans une position différente par suite de la guerre entre la France et la Russie, cette raison subsistait dans toute sa force. Aussi fut-il stipulé que les forteresses de la Serbie recevraient des troupes turques.

D'un autre côté, une amnistie générale était accordée aux Serviens ainsi que certaines améliorations reconnues comme droits, et modelées sur les privilèges de quelques îles de l'Archipel. Tout ce qui regardait l'administration intérieure était laissé aux Serviens ; la Porte n'exigeait d'eux qu'un impôt modéré, et ils l'acquittaient sans intermédiaires. Les termes des traités étaient comme il suit : Il a été trouvé équitable, en considération de la part que les Serviens ont prise dans la guerre actuelle, de régler solennellement une convention qui leur donne toute sécurité. Leur tranquillité ne sera troublée sous aucun prétexte. Sur leur demande, la Sublime Porte leur accorde les mêmes privilèges qu'à ses sujets des îles de l'Archipel et autres régions.

Elle veut, en outre, comme témoignage de sa gracieuse générosité, leur laisser l'administration de leurs affaires intérieures, et ne leur imposer que des taxes légères qu'ils acquitteront directement, tous les règlements à cet effet devant être arrêtés de concert et de bon accord avec le peuple servien (1).

Ce traité, laconiquement conçu, accordait à des peuples slaves ce qu'il leur importait le plus d'obtenir, l'exercice incontesté de leurs droits comme nation, c'est-à-dire des libertés d'où devaient sortir un jour toutes les autres. Une seule chose restait douteuse, c'était l'observation franche et entière de ces nouvelles stipulations. En admettant même que la Porte vint à les enfreindre, les Serviens avaient le droit pour base de leur résistance, et la récente convention, quelle qu'en fût la durée, leur permet-

(1) Comme les privilèges des Serviens étaient assimilés à ceux des îles de l'Archipel, il ne sera pas inutile de rappeler que l'île de Chio n'avait qu'un cadi et un moussélim, qui toutefois étaient soumis au prince grec. Quant aux autres îles, elles pouvaient, pour tout ce qui concerne l'administration intérieure, être considérées comme des républiques.

tait de recommencer la lutte avec des ressources que la prospérité intérieure aurait doublées.

Cependant tout annonçait que les Turcs prenaient cet engagement au sérieux, d'autant plus qu'on avait le projet d'attaquer les Français dans la Dalmatie, en combinant les mouvements d'une flotte sortie des ports de la mer Noire avec ceux d'un corps d'armée qui traverserait la Servie et la Roumélie. Vingt mille hommes en infanterie, cavalerie et artillerie, éclairés par quelques otomans de cosaques, étaient désignés pour cette expédition. Le 27 juin la première division se mit en marche sous les ordres du colonel O'Rourke. On avait établi des magasins sur la Drina, le service des subsistances était organisé, et l'on s'était procuré des guides qui connaissaient parfaitement le pays pour conduire les troupes à travers la Bosnie.

Cependant ce projet fut bientôt abandonné; on a prétendu que l'Angleterre n'approuvait pas l'expédition maritime. On représenta à l'empereur Alexandre que l'armée du Danube pouvait être employée d'une manière plus utile si elle opérait sa jonction avec un autre corps destiné à la défense du pays qu'en se consacrant à un but dont le résultat paraissait douteux.

Appréciant la justesse de ces motifs, Alexandre donna de Smolensk (le 15 juillet) l'ordre à l'armée du Danube de se réunir à la troisième armée de l'ouest,

ment. Après l'arrivée à Cons de l'ambassadeur de France, dans le divan les articles du traité avaient excité l'étonnement de Les Turcs, perdant de vue qu'ils avaient gagné, parurent surpris et frappés d'une chose, c'est qu'ils n'avaient restitué une de leurs conquêtes. Morusi fut décapité pour la faute d'avoir pris au traité à l'insu de l'empereur où les députés serviens ont été au camp des Turcs pour régler en détail ce qui était indiqué dans le traité. Les généraux dans le traité originaire sur l'appui de ce même Mevlid avaient compté; le supplice du tuteur ne leur fit que trop augurer le changement qui s'opérerait dans la politique du

C'était une chose fâcheuse pour la Servie que les termes du traité fussent rédigés d'une manière qui venait plus à l'administration de quelque État européen qu'à la Servie. Les ports ordinaires de l'empire avec les provinces de sa dépendance stipulation portant que les gares de la Servie seraient composées de Turcs, tandis que les provinces seraient libres et se gouverneraient le droit communal, pouvait paraître claire d'après les notions géographiques reçues; mais dans l'application soulevaient des difficultés.

Autrefois les commandants militaires étaient en même ten-



la Porte, à recevoir dans Bel-pacha accompagné de quelques et en temps de guerre à récearnisons dans les autres fortails dans les circonstances orils demandaient que la défense sur fût confiée. Comme nous précédemment, l'administratiorie était laissée aux seuls de manière à être entièrement ante des Turcs. Mais on ne lus entendre parler de ces réa à Constantinople. On rendéputés au grand vizir Churba, le même qui deux ans nt avait mis la Serbie à deux sa ruine et qui ne devait son qu'aux obstacles qu'il avait l'insurrection. Cependant, lors s des députés à Nisch pour se Constantinople, il les avait ment accueillis. A leur retour, te fut toute différente; il reuellement de leur donner une ntisfaisante.

putés étaient de retour vers (2) sans avoir rien obtenu de leur mission. Toutes les né furent suspendues pour être u commencement de l'année

Ce fut alors que le comde la Porte, tchélibé effendi, qua l'interprétation du traité.

La remise non-seulement de s fortresses, mais encore de s armes et munitions. Tous s qui avaient été bannis pouentrer dans leurs villages ou Tel était, selon lui, le sens a traité de Bukarest. Il ne resà Kara-George qu'à tenir sa et à se soumettre aux décisions empereurs. Quant à ceux que rpretation n'aurait pas satisur laissait la faculté d'émigrer. nait manifeste que si les Serdaient leurs armes, tandis que s rentreraient dans leurs anpossessions, il n'y avait plus résigner au rétablissement de abus que le courage et le détdes chefs et du peuple étaient à renverser. Les députés ne ni ne pouvaient souscrire à de ditions. En conséquence, vers ups, les troupes turques vinrent

prendre position sur les frontières des Serviens. Ils avaient en outre d'autres embarras dans le voisinage : Mollah pacha, successeur de Pasvan Oglou, s'était déclaré indépendant; et la Porte était décidée à le faire rentrer dans le devoir.

Pour se sauver, ce pacha avait offert de rendre sa citadelle aux Serviens: cependant, lorsqu'il se fut agi de remplir sa promesse, il ne put se résoudre, en bon musulman, à une mesure si favorable à la cause des chrétiens; peut-être que cette proposition n'aurait pas été acceptée, attendu que les Serviens avaient reçu de Saint-Petersbourg l'ordre formel de se tenir tranquilles et de ne fournir aux Turcs aucun prétexte plausible de rompre le traité. Sur ces entrefaites Mollah pacha, pressé par ses adversaires, se vit obligé de rendre la forteresse aux Turcs. Le bruit a généralement couru que cet homme avait payé sa rébellion de sa tête. Cependant, selon d'autres autorités parmi lesquelles figure le général Andréossy, il serait mort de la peste à Scutari.

Cette révolte avait rendu pire la position des Serviens; on reprit les négociations en mai 1813, sous les auspices les plus défavorables. Kara-George se trouva dans la nécessité d'accorder aux Turcs un point important, celui qui avait rapport aux garnisons; mais il y mit pour condition que les Serviens auraient la permission de porter comme autrefois certaines armes défensives. Il demandait aussi avec instance que les Turcs expulsés du pays n'eussent pas la faculté d'y rentrer, la tranquillité de la Serbie dépendant essentiellement de cette mesure.

Jamais, des deux côtés, on n'avait été plus près d'un accommodement. Le tchélibé effendi, homme d'un âge avancé, qui maintes fois avait heureusement mené à fin des affaires importantes, se flattait de réussir également dans cette occasion. Il envoya les propositions des Serviens à Constantinople, et promit au peuple que la décision ne se ferait pas attendre. Cependant un arrangement sur ces bases, si même le gouvernement turc eût été dans l'intention de l'accepter, n'était

guère possible. En effet, les concessions réclamées par Kara-George procédaient des mêmes causes qui avaient allumé la guerre : pouvait-on supposer que les spahis, dont un grand nombre faisait partie de l'armée qui menaçait la frontière, consentiraient à se voir exclus de ce qu'ils regardaient comme leur légitime héritage, et cela à l'instant même où ils pouvaient se flatter de rentrer dans leurs droits ?

Les Turcs étaient de nouveau les maîtres de la Moldavie et de la Valachie, de Vidin et de la Bulgarie. Une circonstance contribuait en outre à les rendre conflatants ; les villes de l'Arabie venaient d'être délivrées des Véhabites ; et les clefs en avaient été apportées à Constantinople. Dans des conjonctures si favorables, les armées du Grand-Seigneur pouvaient-elles hésiter devant une guerre avec les raïahs de la Serbie ?

Sur ces entrefaites on reçut la nouvelle de la victoire de Lutzen ; les Russes semblaient n'être plus à craindre : d'ailleurs les Turcs ne se regardaient pas comme ayant rompu le traité de Bukarest, puisque les Serbiens en avaient rejeté l'interprétation donnée par la Porte.

Déterminée à maintenir les privilèges de l'islamisme dans tous les domaines de l'empire, l'armée turque s'avança vers les frontières de la Serbie et recommença la guerre.

CHAPITRE XXV.

dant sans avoir entre elles connexion. Andréossy, qui dans la réserve que lui imposaient les instructions, affirme que, maître des Français, la Porte point cédé à l'influence des coalisées ; mais qu'elle trouvait à traire les esprits plus favorables disposés. L'opinion publique loin. Les Turcs, en entrant en Serbie, déclaraient sans délai attendre des secours de la Russie, que l'intention du Grand-Seigneur de tenir des forces sur la frontière de la Serbie, pour contenir l'Autriche et l'empêcher de se joindre à la Russie.

C'est ce qui expliqueraient le grand vizir Churschid et l'armée en personne, tandis que les guerres précédentes, le pacha de Bosnie dédaignait de combattre les raïahs serbiens.

« L'Angleterre, dit Andorfer, et même des mésintelligence côté de Bagdad, pour empêcher les Turcs et les empêcher de rétablir la guerre sur le Danube ; mente dans la même intention virements parmi les Persans. trop exclusivement occupé de la question européenne pour se préoccuper du sort de la Serbie : on l'a laissé à ses propres ressources. Les Turcs ne se faisaient point illusion sur la minence du péril qui les menaçait ; qu'il fut informé que l'on se préparait, Kara-George or

sont opposés ; de même que les des villes et ceux qui ont été expulsés. Les Turcs sont strictement à la volonté de ; ils ont résolu de décapiter la population mâle au-dessus de 15 ans et d'emmener en esclavage les femmes pour en faire des esclaves et de transplanter une partie dans vos districts. Mais pourquoi vous de les craindre ? pas ces mêmes ennemis que nous vaincus autrefois, quand nous n'avons eu pour toute ressource que nos armes ? Aujourd'hui, au contraire, nous avons à leur opposer cent canons, sept places fortes en pierres, quarante redoutes devant lesquels leur sang coule inutilement : notre sang doublé par celui de nos ennemis, vous n'avez pas à les craindre dix années nous sommes capables de leur résister sans aucune étrangère ; et dans six mois nous pourrions compter sur un allié. Toute la nation se lève aux armes ! que chacun soit prêt à sa vie pour la défense de la religion ! Puisse Dieu donner du courage des fils de la Serbie ! détruire le pouvoir de nos ennemis, qui viennent pour anéantir ! »

Les uns se préparèrent comme à la guerre : chacun se fit des vêtements de camouflage, l'approvisionnement, et se donna un poste qui lui était assigné.

Le prince allait se mesurer sans se gêner avec son redoutable adversaire. Une grande question politique était au fond de ce jeu : les regards se portaient vers l'Orient si des événements si bien plus graves n'eussent attiré l'attention de l'Europe.

Les événements qui s'étaient opérés avaient réagi sur le caractère de la résistance. D'un côté, l'unité permettait à Kara-George de rassembler toutes les ressources de son armée ; les efforts de l'armée n'étaient entravés par des haines et des rivalités personnelles ; le matériel se trouvait dans un état sa-

tisfaisant, et la science militaire avait fait des progrès sensibles depuis qu'on avait profité de l'exemple et de l'expérience des Russes. Mais d'un autre côté ce qu'on avait gagné en ordre général et en régularité dans les divers services, on l'avait perdu en énergie et en confiance. Les charges les plus importantes n'étaient plus, comme autrefois, conquises, pour ainsi dire, par une bravoure exceptionnelle ; on en avait fait la récompense de l'adresse et surtout du dévouement au pouvoir. L'élément le plus vital de la résistance, cet instinct guerrier avec ses allures disciplinées et ses saillies héroïques, ne se trouvait pas à l'aise sous un gouvernement où l'indépendance de l'homme de guerre et d'action était considérée comme un danger pour l'État et punie comme une forfaiture. Il en résultait que les caractères d'une trempe forte se tenaient à l'écart, et que la masse du peuple, qui commençait à apprécier les jouissances de l'ordre et de la paix, était moins disposée aux derniers sacrifices. Quant à la guerre considérée en elle-même, son caractère devait forcément subir l'influence des mêmes causes. Elle allait se faire avec plus de science et moins d'élan ; les Serviens étaient plus capables de tenir tête à leurs ennemis en rase campagne ; mais dans les engagements partiels, dans ces affaires d'embuscades, où ils n'avaient de rivaux que les Monténégrins, l'habitude de la discipline ne pouvait que refroidir le courage en substituant l'obéissance passive à l'inspiration.

Ainsi Kara-George n'avait pu changer la constitution du pays sans altérer les éléments de force qui l'avaient élevé lui-même à un pouvoir qu'il avait su ériger en despotisme. Mais si les choses étaient autres à la surface, la transformation politique était plus apparente que réelle. Un lien intime unissait toujours les hospodars à leurs vassaux, aux boulioukbaschis et aux voïvodes de second rang ; depuis longtemps la solidarité du péril et des intérêts les attachait étroitement les uns aux autres. La nomination de nouveaux voïvodes, quoique favorable à l'ensemble et à l'unité de direction, avait

rompu l'harmonie dans les districts considérés isolément. On ne pouvait donc plus compter sur un système de défense qui nécessitait la coopération des influences locales.

La première idée de Kara-George, idée conforme à son passé comme à son génie, avait été de détruire tous les retranchements qui couvraient les frontières, et d'attendre l'ennemi avec toutes ses forces dans les montagnes de la Schoumadia. De cette manière il aurait eu de son côté tous les avantages naturels de cette position, et il se serait trouvé dans son propre district, où, entouré des témoignages de ses victoires, il aurait pu retrouver les Serbiens tels qu'ils s'étaient montrés dans les luttes précédentes. Ce fut, dit-on, Mladen qui le dissuada de ce projet, dans la crainte de perdre quelques terres qu'il possédait sur les frontières. Sans nier que Mladen eût pris sur Kara-George un ascendant dont les résultats ne furent pas toujours favorables, nous croyons que Kara-George fut détourné de ce plan par des motifs d'un tout autre ordre. En faisant reconnaître l'existence de la Serbie comme principauté distincte, le commandant en chef devait adopter en temps de guerre comme dans toutes ses relations la marche et les formes des autres États de l'Europe, et éviter, la première fois qu'il entra en lice comme chef de nation, de suivre une marche qui eût rappelé une de ces insurrections si fréquentes dans les vastes domaines de l'empire turc. Il jugea sans doute qu'il lui importait, pour justifier ses prétentions à l'indépendance, de prouver à l'Europe et à la Russie qu'il était en état de soutenir régulièrement toutes les charges d'une guerre injuste contre un ennemi puissant. Il espérait que, lorsque l'orage qui éclatait sur l'Occident serait calmé, la politique étrangère se déclarerait en sa faveur, et qu'au besoin l'épée de la Russie punirait les infractions faites au traité de Bukarest.

Quoi qu'il en soit, il résolut d'arrêter l'ennemi en lui opposant des troupes à la frontière et sur les points les plus favorables à la défense du pays, c'est-à-dire sur la Drina, la Morava

et le Danube. Une forte réserve d'être placée dans le district de Jago pour se porter, selon le besoin, au point qui aurait besoin d'être secouru. Ce mode de défense était sans doute plus systématique que celui des guerres précédentes, quand Kara-George, moins intrépide soldat que grand capitaine, volait d'une frontière à l'autre et se trouvait partout où était le danger. Mais il y avait entre le présent et le passé des différences plus remarquables encore. Ce n'était plus Jacob Nénadovitch qui défendait la Drina, mais le prince Sima; Delibeg se semblait chercher du regard Petrovitch Dobriuaaz, remplacé par son rival, Karadag; les fortifications sur le Danube trouvaient sous le commandement l'heïduk Véliko, non moins brave, vrai, que Milenko, son prédécesseur, mais inconstant, avide de butin et de gloire, maintenant la guerre pour la guerre!

C'est contre ces derniers que les Turcs dirigèrent d'abord leurs attaques. Ils avaient alors un avantage qui manqua dans les guerres précédentes : ils disposaient des forces du pacha de Vidin, dont les pachas ne s'étaient jamais préoccupés jusque-là que de leurs propres intérêts. Mais en outre les Turcs ne désiraient rien tant que de vaincre Véliko, que les Serbiens regardaient comme leur héros, et en fait de courage chevaleresque il n'était pas au-dessous de sa réputation. Un jour les Russes, dont il prisait tellement les qualités qu'il refusait de croire à l'entrée d'un poléon dans Moscou, lui ayant demandé pourquoi il se faisait appeler heïduk, ce qui signifie voleur, il répondit : « Je serais fâché qu'il y eût sur la terre un plus grand voleur que moi. Et en effet il était insatiable de butin, et il aurait risqué sa vie pour quelques piastres; mais ce qu'il aimait, il le partageait aussitôt. « Toi que je possède, disait-il, est à la disposition de tout le monde; mais quand j'ai rien, malheur à celui qui veut de partager avec moi! » Son tempérament ardent le portait au plaisir, sa humeur était enjouée, son abord de franchise et de bienveillance, pouvait lui confier sa vie, mais non son secret. Il aimait la guerre par-d-

pourvu qu'on se battît, pour rait le but. Il demandait dans sa que la Serbie fût en état de aussi longtemps qu'il vivrait, rès lui elle pût jouir de la l'aimait pas à commander des irés de la charrue; il préférait kis, les bekjares et les mili-profession. On le voyait sou-reiller sa femme, parce qu'elle it pas ses momkis aussi bien même; et il ne cessait de lui

Ce sont tous des frères. Per-me que lui n'était l'homme des es aventureuses et des excursions, de celles surtout dont ignes étaient le théâtre. Dans l'actuelle il n'eut pas à rem-ôle de cette nature : il s'a-sur lui de montrer s'il aurait acots dans la défense des places rifications de campagne.

re de Véliko, Milutin, fut le qui en vint aux mains avec les eux-ci s'étaient jetés sur des occupés à transporter ce qu'ils plus précieux dans les mon- engagement eut lieu près de Les assaillants furent dispersés; atin, ne pouvant poursuivre avec ses cavaliers dans les e la montagne, dut laisser une partie des prisonniers et

nouvelle, Véliko, en atten-nemi, résolut d'aller au secours t menacé. Il fit entrer quelques e têtes de bétail dans Négotin; nt de la place, il s'aventura ns les environs de Vidin, et se même aux portes de cette ville, s Turcs et monté sur son abe. Près de Bukovtscha, il éroule les premières troupes qui vinrent à sa rencontre. lant, lorsque l'ennemi se pré-de dix-huit mille hommes, il se de se renfermer dans Négotin. et nuit, il inquiétait les assi-isant sortie sur sortie, et ne leur es un moment de repos. Com-illes des Turcs, ses pertes étaient mais elles portaient sur de l'dats, ce qui ne laissait pas affaiblir. Enfin, les Turcs d'un s Serviens de l'autre demandè-

rent du secours, les premiers au grand vizir, les seconds à Kara-George et au sénat.

Les secours réclamés par les Turcs nese firent pas longtemps attendre : Retchep aga, le prince de Valachie Karadjia et le grand vizir lui-même leur envoyèrent du renfort; ils poussèrent leurs travaux à la faveur de la nuit, et en pratiquant des mines ils s'approchèrent des remparts. Leur artillerie ruina les tours l'une après l'autre, et ils finirent par détruire celle où se tenait Véliko lui-même. Dans cette extrémité, l'heiduk ne perdit point courage; il se contenta de descendre et d'établir sa demeure sous la voûte. Il fit fondre pour en couler des balles tous les matériaux de plomb ou d'étain qu'on put trouver dans la place, sans en excepter les cuillers et les lampes; et, lorsque ces ressources furent épuisées, il ordonna aux siens de charger leurs armes avec des pièces de monnaie. De cette manière il parvint à tenir l'ennemi à distance. Encore s'il eût pu recevoir quelque secours! Kara-George, lorsqu'il reçut sa demande, la renvoya à Miaden, qui se contenta de répondre : « Qu'il se sauve lui-même ! Dix chanteurs chantent ses louanges à sa table, personne ne chante les miennes : puisque c'est un héros, qu'il s'en tire. » Le sénat, auquel Véliko s'était également adressé et qui - avait annoncé dans les termes les plus sévères qu'à Noël on ferait une enquête sur la manière dont le pays était gouverné, envoya à Véliko un bâtiment et des munitions; mais, lorsque ce secours arriva, il était trop tard.

Un matin que Véliko faisait sa ronde, selon sa coutume, et qu'il ordonnait de réparer une redoute que le feu de l'ennemi avait endommagée, il fut reconnu par un artilleur qui pointa sa pièce sur lui. Il tomba sous le coup en disant : Tenez ferme (*drjté sé*) ! Il était coupé en deux. Ses momkis recouvrirent son corps de foin, et l'ensevelirent dans la soirée près de l'église. Ils essayèrent en vain de cacher la mort de leur chef : son absence l'annonçait assez.

Il fallait que la mort frappât Véliko pour que les Serviens comprissent tout ce que valait cet homme. Si l'heiduk eût assez vécu pour voir arriver ses munitions, il aurait pu se défendre encore

longtemps, et couvrir ainsi tout le côté de la frontière. Si même il n'eût conservé que sa vie, sa présence eût pu ranimer la confiance du soldat. Lui vivant, personne n'eût osé parler de fuir ou de se rendre. Cinq jours seulement après sa mort, la garnison s'échappa à travers un marais et gagna la route de Poretsch. Alors les troupes chargées de défendre Bersa Palanka et Grand-Octava se replièrent devant l'ennemi et suivirent la même route. Schivko Constantinovitch, que le crédit de Mladen avait fait nommer voivode de Kladovo, sans s'inquiéter de tous les efforts qu'avait coûtés la prise de cette ville, se joignit au président de la magistrature Jozo, citadin comme lui, et prit la fuite sous la protection des momkis et des bekjares. Ainsi abandonné, Kladovo eut à éprouver tous les effets de la fureur de l'ennemi. Les hommes furent empalés ; et, par une allusion atroce à l'immersion du baptême, on plongea les enfants dans de l'eau bouillante.

Pendant que les vainqueurs ravaageaient les nahias du voisinage, tout ce qui put leur échapper s'était réfugié à Poretsch. Là, comme le voivode, créature de Mladen, était incapable de défendre la ville, un chef plus habile, Hadji Nicolas, avait pris le commandement. Cependant tous ses efforts ne purent conjurer le danger : il éleva une redoute sur le rivage de l'île ; mais les Turcs ayant opéré une descente entre l'île et la ville, le peuple, habitué à regarder la résistance comme inutile, prit aussitôt la fuite. Les uns se jetèrent dans des barques ou des nacelles, les autres essayèrent de se sauver à la nage, et de se réfugier sur le rivage du Danube qui appartient à l'Autriche. Hadji Nicolas fut pris et décapité, et les Turcs s'avancèrent sans rencontrer de résistance jusqu'à Smédérévo.

Ces désastres sur le Danube furent suivis de nouveaux revers sur la Morava. Le grand vizir Churschid pacha était encore moins disposé que dans la campagne de 1810 à perdre son temps devant Deligrade, que défendait bravement Vouitzza ; il laissa une partie de son armée pour faire le siège de cette forteresse, et descendit la Morava avec le reste de ses forces.

Mladen, qui n'était rien moins que guerrier et qui se jugeait de beaucoup trop faible pour tenir tête à l'armée turque, n'essaya pas même de résister. Le grand vizir put donc continuer sa marche le long de la Morava et faire sa jonction avec l'armée du capitaine pacha. Ces corps réunis prirent position vers l'embouchure de la Morava, en face des Serviens, qui campaient de l'autre côté du fleuve. Les Turcs furent bientôt rejoints par une flottille de guerre, la plus forte qu'on eût encore vue sur la Morava.

Des trois divisions générales qui formaient leur territoire, les Serviens en avaient déjà perdu une, celle qui est au delà du cours de la Morava ; la seconde, qui comprend le pays de la Koloubara extérieure, ne tarda pas à leur être enlevée. Le prince Sima n'opposa aucune résistance aux Turcs lorsqu'ils passèrent la Drina, malgré le désir manifesté par les voivodes de ne point les laisser avancer sans combattre. Ils vinrent camper devant Losnitza, qui fut également laissée sans défense. Milosch de Pozérié avait été tué deux ans auparavant par un brigand qu'il poursuivait, et son frère lui avait succédé comme voivode ; c'était un homme sans talents militaires et sans énergie. Il eut la simplicité d'ajouter foi à l'assurance que lui donna l'évêque de Svornik qu'il ne serait fait aucun mal ni à lui ni aux habitants s'il rendait cette ville, dont la défense lui avait été confiée. Les Turcs purent donc reprendre sans qu'il leur en coûtât beaucoup d'efforts le cimetière de Koulin. Ils firent conduire sous une escorte armée leurs prisonniers à travers la Bosnie jusqu'à Constantinople, d'où aucun d'eux ne revint jamais. La mort d'Antoine Bogitschevitch avait enlevé à Losnitza son ancien défenseur. A la vérité Péter Moler, qui avait pris sa place, ne fut pas dupe des protestations de l'évêque ; mais il ne fit rien pour la défense de la place, et se contenta de se dérober par la fuite à la vengeance de l'ennemi.

Le prince Sima laissait les Turcs poursuivre tranquillement leur marche sans leur livrer aucun combat sérieux ; il resta même inactif lorsqu'ils attaquèrent la forteresse de Ravani, où commandaient

mts voïvodes, Stoïan Tschoupitch-Obrénovitch et Prota Nénas, il ne leur envoya ni renforts ni munitions, quoiqu'ils en eussent grand besoin. Pendant soixante jours consécutifs, ils défendirent les tranchements, où ils eurent à souffrir de grandes privations et des fatigues. L'histoire des sièges offre peu de choses de semblables. Enfin ils abandonnèrent la place à l'ennemi, qui marcha immédiatement sur Schabatz, où était le camp des Serviens.

Les Serviens ne s'étaient trouvés dans un plus grand péril. En 1806, plus de personnes regardaient la révolte comme perdue ; mais quand les Turcs étaient seuls parvenus à forcer le passage sur la Morava pour arriver jusqu'à Schabatz, aucun des autres districts n'était menacé ; en 1809, on désespérait du salut commun parce que le nom n'était rendu maître de la rive de la Morava, tandis que dans la campagne (1813) les musulmans victorieux sur les deux rives, et les pays, à l'exception de la Schouba, se trouvaient envahis. Dans la première guerre Kara-George avait sauvé les Serviens par la bataille du Mischar ; la seconde il avait pris de si habiles mesures que la rive gauche de la Morava n'avait pu être inquiétée, fut bientôt en état de reprendre son indépendance.

Malgré les difficultés présentes, les regards étaient tournés sur lui. Il savait pour lui de prouver qu'il ne du pouvoir souverain et de l'exercice des formes monarchiques.

Cependant, par des motifs qu'il était difficile d'expliquer, il ne se rendait ni sur la Drina ni sur la Morava, accompagné de quelques momkis, tantôt à Topola, tantôt au voisinage de Belgrade ; mais il ne paraissait point sur le théâtre de l'action, son absence fit supposer à beaucoup de gens qu'il était mort.

L'édit chargé de prendre le commandement d'une division de l'armée pour défendre une forteresse, il aurait pu donner de nouvelles preuves de son courage ; mais maintenant la guerre n'était plus son oc-

cupation spéciale, il ne pouvait que partager le découragement des vaincus et des fugitifs. Il n'avait plus cette énergie qui anime le brave devant l'ennemi ; tous ceux qui avaient sa confiance lui conseillaient de fuir, de sorte qu'il fut entraîné dans cette panique universelle.

Il est des hommes qui acquièrent plus facilement qu'ils ne conservent ; l'espoir de parvenir aux richesses et aux honneurs les pousse en avant ; mais les revers les abattent et ne leur permettent plus de juger sainement les choses.

Si nous ne nous abusons, Kara-George caressait l'idée de se réfugier dans quelque pays voisin et d'y mettre en sûreté ses trésors. Il espérait rentrer en Servie dans des circonstances plus heureuses et sous la protection de cet allié dont il avait parlé dans sa proclamation. Peut-être fut-il influencé par le consul russe, qui avait pris sur lui un grand ascendant. Tous ces motifs ne sauraient excuser Kara-George, dont le devoir avant tout était de se sacrifier au salut du pays dont il avait les destinées entre les mains. A cette époque la résistance était encore possible : les forteresses auraient pu tenir jusqu'à l'hiver, et le peuple, comme dans les guerres précédentes, aurait eu la ressource de se réfugier dans ses montagnes. Le manque de subsistances eût alors forcé les Turcs à se retirer. Enfin, si tous ces efforts étaient demeurés impuissants, du moins les Serviens auraient succombé avec gloire.

Mais les Serviens et en général les Slaves du sud ne connaissent point ce courage moral qui soutient l'homme au milieu des plus grands revers de la fortune et qui met l'honneur au-dessus de tous les dangers. Ils se montrent capables des plus grands sacrifices, pourvu qu'on leur en donne l'exemple. Mais comment, habitués qu'étaient les Serviens à recevoir l'impulsion, auraient-ils espéré le succès quand le commandant en chef lui-même semblait par son inaction reconnaître l'impossibilité de la résistance ?

Le 1^{er} octobre, il se montra au camp sur la Morava. On ne sait point au juste ce qu'il venait y faire : peut-être le dé-

couragement dont il fut témoin le confirma-t-il dans la résolution qu'il avait prise. Quoi qu'il en fût, dès le jour suivant les Turcs passèrent le fleuve en sa présence; et le lendemain Kara-George, accompagné de Nedoba, de Léonti, de Philippovitch et de son secrétaire, s'embarqua sur le Danube et passa sur le territoire autrichien. C'était, depuis la mort de Véliko, le second coup qui frappait la Serbie, et ce coup était décisif. Les Turcs entrèrent sans résistance dans Smédérévo et dans Belgrade. Telles étaient les préoccupations du moment qu'on avait laissé ces places sans approvisionnements. Désormais tout le pays était livré sans défense à la merci de l'ennemi.

CHAPITRE XXVI.

RESTAURATION DU POUVOIR DES TURCS.

On eût dit que les cruautés commises par les Serviens devaient trouver leur châtimement dans le rétablissement de la tyrannie. Un motif moins excusable encore que la vengeance, la cupidité des voïvodes, avait terni l'éclat de leur triomphe; la spoliation avait suivi les massacres; et si le droit qu'a toujours le vaincu de résister à l'oppression justifiait leur récente révolte, ils n'avaient plus du moins celui d'accuser la cruauté de leurs ennemis. Les Turcs, en se montrant à leur tour impitoyables, pouvaient rappeler aux Serviens toutes les horreurs commises à Belgrade par les insurgés triomphants. L'avidité des chefs, surtout celle de Mladen, qui commandait alors la garnison, de Miloï, auquel obéissaient les bekjares, et de Sima Narkovitch, knièze de la nahia de Belgrade, avait passé toutes les bornes. Devenus riches par le pillage, ils s'étaient intimement liés avec Kara-George, qui avait prêté les mains à ces exactions. Il en était résulté qu'un parti puissant, en appuyant dans des vues intéressées le commandant en chef, se permettait des violences qui donnaient lieu à des mécontentements d'abord et ensuite à une opposition formelle. On a pu voir dans ce qui précède que les hospodars s'étaient fréquemment révoltés contre l'autorité de

Mladen et de Miloï; et, dans le fait, ces deux chefs gouvernaient Belgrade presque aussi durement que Kara-George lui-même. On en voulait surtout à Mladen, dont l'influence était prépondérante. Dans cette lutte les hospodars se virent vaincus; ceux d'entre eux qui avaient montré le plus de résolution furent obligés de s'enfuir, et l'on se priva ainsi d'une force qui, au moment du danger, aurait pu soutenir efficacement la cause du pays. Il n'existait dans la Serbie ni ordre militaire ni aucune institution qui formât le lien de la nationalité; la défense commune reposait presque entièrement sur la possession et les influences locales.

Le parti qui s'était formé à Belgrade, ayant puissamment contribué à l'établissement du pouvoir monarchique, se réserva une large part dans l'exercice de l'autorité: Mladen et le knièze Sima avaient rempli les plus hautes fonctions; mais ils étaient incapables de remplacer ceux qu'ils avaient fait exiler. Dans cette fatale année de 1813 leur conduite avait été plus que jamais funeste au pays; l'un était cause de la mort de Véliko, et négligea de défendre la Morava; l'autre avait laissé les Turcs se porter sur Schabatz sans avoir même essayé de les arrêter. C'est à ces influences et aux conséquences qu'elles entraîneront qu'on peut attribuer un désastre si prompt et si général; et c'est ainsi que se vérifia la prédiction des vieux knièzes: qu'un jour ou l'autre les atrocités de Belgrade retomberaient sur le peuple.

A peine la fuite de Kara-George fut-elle connue que les sénateurs suivirent son exemple et se réfugièrent en Autriche. A la nouvelle que les Turcs occupaient Belgrade, on abandonna le projet d'envoyer vers la capitale Milosch Obrénovitch avec un corps de deux mille hommes. Tous les chefs et les voïvodes les plus distingués mirent le Danube entre eux et l'ennemi. Vouitza, avec les trois mille hommes qu'il commandait, abandonna Belgrade, et il ne se crut en sûreté que lorsqu'il eut atteint Paatschova. L'armée servienne et tous les corps qui la composaient étaient en pleine dissolution.

Il eût été difficile de prévoir un changement si complet et si brusque. Les

PROVINCES DANUBIENNES.

vaient passé en Autriche dans diverses forteresses à Glatz, Miladen à

Voutitza, le knièze Sima ent traités de même; ce ne tard et à l'intercession de ils obtinrent tous la permission en Bessarabie. Quant un rang secondaire, bien laissés libres en Autriche, ne se hasarda à retourner y eut cependant quelques terent dans le pays; mais, vengeance de leurs com- s se cachèrent dans les Les Turcs rentrèrent donc sans la moindre opposi- tte malheureuse province.

ces forteresses qui avaient efforts aux chrétiens pou- nparée à une promenade seul bruit de leur arrivée, e Schabatz se mit en fuite. nt, l'autorité des Ottomans iblie dans les villes, les villages.

r des Serviens avait été si t détruit dans une seule n'il avait cessé d'inspirer leur avait fallu neuf an- pour le maintenir, et il ne renverser que le temps de endre.

tout espoir n'était pas les voïvodes n'avaient pas a patrie; et parmi les hos- eul, Milosch Obrénovitch, sur la rive gauche de la ant les malheurs publics

dans le passé des leçons r. Comme il cheminait le re, Jacob Nénadovitch vou- core une fois Sabreschie, s'était arrêté pour faire ra- hevaux, et il essaya de lui s'enfuir. « Que ferais-je de riche, lui répondit Milosch, ennemi aura vendu comme femme, mes enfants et ma Non! quel que soit le sort s compatriotes, je suis dé- ager. »

dit rougi d'abandonner le e du danger. Tous les rai- de Jacob ne firent aucune sur lui. Il poursuivit son

chemin vers Brousnitza, où e meure. L'ennemi n'avait pa paru dans les districts du sud, podar pouvait espérer de s'y l nir. Il mit une garnison dans O distribua aux bekjares des vêtements et des armes, et il se flatta que le peuple obéirait à ses ordres. Cependant les Turcs s'avancèrent : on jugea toute résistance impossible. Chacun, dans des circonstances si critiques, s'estimait heureux de pouvoir conserver sa de- meure, sa femme et ses enfants en se soumettant promptement aux vain- queurs. Tous ces corps se débandèrent : la garnison d'Oujitza, à la nouvelle de l'approche des Turcs, s'enfuit sans avoir brûlé une amorce.

Milosch ne pouvait résister ouverte- ment. Cependant l'attitude qu'il avait prise ne laissait pas que de donner à réfléchir aux chefs de l'armée ottomane. Ils jugèrent que pour pacifier le pays la meilleure mesure à prendre c'était d'ob- tenir la coopération de quelque chef ser- vien dont l'influence aurait action sur le peuple. Ils s'adressèrent donc à Mi- losch, en lui promettant que, s'il vou- lait les aider à rétablir la tranquillité et l'ordre, ils le feraient prince et gouver- neur avec les mêmes avantages dont il avait joui sous Kara-George.

Cette proposition était d'une haute importance pour la Serbie, quoiqu'elle cachât peut-être une pensée plus pro- fonde qu'on ne l'a généralement sup- posé. Malgré leur présomption natu- relle, les Turcs s'étonnèrent de la facilité avec laquelle l'insurrection ven- nait d'être réprimée, et en comparant cette campagne avec les précédentes ils attribuèrent sans doute la différence qu'ils rencontraient dans les Serviens actuels avec ce qu'ils avaient été dans les guerres précédentes à la forme du gouvernement imposée par Kara-George. Sans renoncer à aucun des avantages que leur assurait la victoire, ils cru- rent donc utile à leur domination de couvrir ce qu'elle avait d'antipathique et d'odieux aux yeux des chrétiens d'un nom populaire et respecté. Les Serviens y gagnaient de leur côté en voyant que l'élément national n'était pas entièrement proscrit par leurs an- ciens maîtres.

Quoi qu'il en soit, Milosch ne déclina point cette proposition; dans le village de Takovo il déposa ses armes aux pieds de l'aga Ali-Sertschesma, delibascha du grand vizir. L'aga n'accepta que le sabre; il lui rendit ses pistolets, sa carabine et sa dague, en lui permettant de les porter comme autrefois, et conformément à la promesse qui lui avait été faite, il le reconnut comme grand knièze de Roudnik. Cet engagement une fois pris, Milosch s'appliqua non-seulement à pacifier son district, mais il engagea les autres voïvodes à cesser toute résistance, comme il venait de le faire lui-même. Ali aga lui témoigna toutes sortes d'égards; il alla même jusqu'à lui proposer de le présenter au grand vizir à Belgrade. Celui-ci le reçut avec de grands honneurs, et le confirma dans la dignité de grand knièze de Roudnik.

Soliman de Skopie, qui avait été nommé pacha de Belgrade, était peu favorablement disposé à l'égard des Serbiens: il avait eu souvent occasion de les combattre dans les guerres précédentes; cependant il consentit à accepter ce pachalik. « Voyez! dit-il en présentant Milosch à ses courtisans, voici mon bien-aimé basch-knièze, mon fils d'adoption: vous le voyez aujourd'hui doux et modeste; mais plus d'une fois j'ai été obligé de fuir devant lui, et en dernier lieu, à Ravani, il m'a fait une blessure au bras. C'est là, ajouta-t-il en montrant la cicatrice, c'est là, mon fils d'adoption, que tu m'as mordu! » — « C'est vrai, répondit Milosch; mais désormais cette main, je veux la couvrir d'or. » Là-dessus Soliman le déclara grand prince de Roudnik, Poschéga et Kragoujévatz; il lui fit présent d'une belle paire de pistolets et d'un cheval arabe.

Plusieurs autres chefs serbiens suivirent l'exemple de Milosch et se réconcilièrent avec les Turcs, tels qu'Abraham Loukitch, vieillard éloquent, qui avait été soviètnik et que tout le monde estimait, ainsi que le voïvode Axenti, qu'on fit knièze de Belgrade. On leur accorda aussi la permission de porter des armes, et quelquefois on eut égard à leur intercession en faveur de leurs compatriotes. Stanoi Glavash

était resté dans le pays; mais, comme il avait été heïduk, il ne pouvait être élevé à la dignité de knièze. Il eut charge de serdar dans le district Smédérévo, et on lui accorda comme aux chefs que nous venons de nommer la faculté de sortir armé.

Malgré ces concessions, les Turcs n'en étaient pas moins décidés à reprendre tous leurs droits de domination entière et exclusive. Attendu que les termes du traité n'avaient point observés dans le sens de leur intention, ils se regardèrent comme entièrement libres d'en négliger les principales stipulations. La conquête avait rétabli dans le pays; ils gouvernèrent selon leur bon plaisir.

Le pacha tint une force imposante qu'il distribua dans les diverses localités, même dans les places de peu d'importance; par exemple à Batotse et Hassan-Passina-Palanka, il mit à trois cents Albanais et Bosniaques les districts voisins devaient nourrir et payer. Ces troupes formaient une sorte de force exécutive.

Grâce à ces mesures protectrices, les Turcs purent rentrer non-seulement dans les places qu'ils avaient conquises, mais les Turcs qui avaient été forcés de s'exiler. Ils trouvèrent presque tous dans les villes et les palanks, leurs maisons détruites; mais ils rentrèrent en possession de leurs propriétés, non sans méditer une prochaine vengeance. En effet, à peine se virent-ils définitivement installés qu'ils mirent à mort ceux qui regardaient comme leurs ennemis naturels.

Les Serbiens ne pouvaient raisonnablement se flatter qu'on les laissât administrer la justice, comme il avait été stipulé dans le traité de Bukar. Les choses furent même pires qu'il n'y avait eu; tandis que précédemment il avait eu qu'un seul mousselim dans chaque district, Soliman établit des fonctionnaires dans des places de second ordre, où il n'y en avait jamais existé. Quand aux cadis qui étaient chargés d'administrer la justice conformément avec le mousselim, il n'eut pas même question.

Le pacha éleva le chiffre de l'impôt, et les Turcs eux-mêmes furent chargés de percevoir cet impôt.

gentils d'accoutumer les paysans corvées ; il les employa à consoler les fortifications ; et, comme on les avait laissés travailler des semaines entières sans leur laisser de repos, il en périt un grand nombre. Les Turcs témoignèrent à cet égard une si complète confiance qu'on les soupçonna d'en avoir tué eux-mêmes plus que l'excès de la rigueur n'en avait emporté.

Les premiers soins de l'administration furent de retirer aux peuples leurs armes. Les grandes comme les petites durent être rendues. Les serfs furent chargés de parcourir le pays pour recevoir ou en faire la saisie. On voyait souvent des femmes pleu-

rant apercevant les armes de leurs maris ou de leurs amis entre les mains des Turcs, qui affectaient de les leur rendre. Les femmes durent se défendre normalement elles-mêmes ; celle de Hadji Prodan fut obligée de prendre le costume d'une paysanne lorsque le moussélim visita sa demeure.

Les persécutions et les humiliations infligées aux Serviens étaient sans cesse exposés à une source constante d'irritation et d'alarmes. Le jour encore récent de leurs victoires leur présentait insupportable, et à l'oppression le caractère d'une

révolte possible. que l'issue de la grande guerre européenne, en renversant le trône du conquérant qui s'était dévoué à l'allié des Turcs, ait fait entrevoir aux Serviens la possibilité de lutter sans le moindre désavantage contre un ennemi qui, à son tour, serait vaincu par la Russie.

Un fait du plus léger incident pour provoquer des troubles qui pouvaient conduire à une insurrection générale.

En 1814, vers la fin de l'automne, le moussélim de Poschéga et un ancien soldat, Hadji Prodan de Sjenitzza, s'étaient rencontrés avec les gens de leur village au monastère de Tarnova, où ils avaient cherché un refuge contre la tyrannie. Un jour que le moussélim et le soldat se promenaient dans la campagne, leurs hommes se prirent de querelle à leur absence. L'abbé du cloître parti pour ses compatriotes, et les Turcs furent saisis et pillés. Cette dis-

pute, insignifiante en elle-même, occasionna un soulèvement général dans les districts de Poschéga et de Kragoujévatz, et il s'étendit jusque sur le territoire de Jagodina. Hadji Prodan, qui s'était hâté de quitter le moussélim, n'épargna rien pour propager l'insurrection ; et il exhorta Milosch à se mettre à la tête du mouvement, comme l'avait fait autrefois Kara-George.

Mais Milosch n'aurait pu prendre un parti décisif dans de telles circonstances. Il devait beaucoup à la faveur des Turcs, et d'ailleurs il était persuadé que ce coup de désespoir, risqué sans aucune préparation, ne pouvait qu'échouer et causer la ruine totale du pays. Il crut donc devoir agir dans un sens absolument contraire. Accompagné d'Aschim-Beg, moussélim de Roudnik, avec lequel il s'était lié par une fraternité d'adoption, il se rendit à Poschéga pour y étouffer la révolte. Mais à leur arrivée Hadji Prodan s'enfuit. Milosch continua sa marche jusqu'à Kragoujévatz, où, après avoir gagné par ses conseils quelques-uns des meneurs, tels que Simon Postrevatz, Blagoï de Knitsch et Voutschitch, il n'hésita pas à échanger quelques coups de fusil avec ceux qui refusaient de se soumettre. Les insurgés tenaient déjà la campagne ; mais lorsqu'ils virent que Milosch était décidément contre eux, ils profitèrent de la nuit pour se disperser. Lorsqu'ils furent instruits de ce qui s'était passé, les mécontents de Jagodina se sauvèrent dans les forêts ; et, de cette retraite, ils sollicitèrent leur pardon.

Tout en s'efforçant de rétablir la tranquillité, Milosch veillait d'un autre côté au salut de ses compatriotes ; il facilita la fuite de quelques-uns. Les femmes de la maison de Hadji Prodan étaient tombées entre les mains des Turcs ; il parvint à les faire sauver ainsi que la plus jeune d'entre elles, sa belle-sœur, qui parvint à s'évader sous des habits d'homme. Le premier il avait donné avis de l'insurrection à Soliman-pacha en lui annonçant qu'il allait la réprimer ; et il obtint la promesse que, si les Serviens rentraient d'eux-mêmes dans le devoir, on ne sévirait contre personne, à l'exception de Hadji Prodan, qui devait servir d'exemple.

Mais la conduite du pacha ne répondit point à ces promesses. Le kiaïa de Soliman ne retourna à Tschatschak que lorsque tout fut rentré dans l'ordre : il força les habitants à dénoncer les meneurs, qu'il emmena avec lui chargés de chaînes. Heureusement que Milosch parvint à le détourner du dessein qu'il avait de piller les villages insurgés dans les districts de Kragoujevatz et de Jagodina, dont il voulait réduire les habitants en esclavage. Il parvint à changer la résolution de ce fonctionnaire en le menaçant de l'abandonner et de lui laisser tout le soin de pacifier le pays. Cependant ces menaces ne purent empêcher que les plus compromis dans cette échauffourée ne fussent pris et envoyés à Belgrade. Malgré l'assurance donnée par le pacha lui-même qu'on se contenterait de leur faire payer une amende et de leur administrer un châtiment corporel, on en décapita cent cinquante devant les quatre barrières de la ville. L'abbé de Tarnova avec trente-six autres Serviens subirent le supplice du pal (décembre 1814). Ils étaient tous pleins de jeunesse et de courage, et descendaient de familles illustres; c'étaient autant de raisons pour que les Turcs se montrassent impitoyables.

Ce châtiment si cruel n'était que le prélude des mesures qu'on allait prendre pour ôter aux Serviens le désir et les moyens de s'insurger de nouveau. Sous le prétexte de rechercher les armes,

dait par les extrémités, en faisant porter à leur corps de lourdes pendues à des cordes. D'autres bâtonnés jusqu'à ce qu'ils expirassent d'autres embrochés et rôtis. Le pacha se refuse à retracer des atrocités d'un autre genre.

On n'épargna pas même aux Serviens ces persécutions. Parmi ceux qui furent exécutés à Belgrade, il se trouvait des sénateurs entourés de la confiance de tous, tels que Miliaévitch; des voïvodes vieilliss et tels que Stéphen Jacoblévitch. Les fonctions de serdar ne purent pas protéger Stanoï Glavasch; il fut bien qu'on n'eût rien à lui reprocher.

On représenta respectueusement au pacha qu'en agissant avec cette cruauté il compromettait les intérêts du Seigneur. Ce fut même l'avis d'un Bégonovlianin, qui autrefois n'avait pas épargné les Serviens. L'empereur écoutait tranquillement et se contentait de répondre qu'il était loin d'exiger la rigueur que lui prescrivaient les lois, et que, somme faite, il ne pouvait être trop indulgent.

Quel parti restait-il donc à prendre? Milosch pouvait-il voir de sang-froid qu'on violât à ce point les lois qui lui avaient été faites en reconnaissance de ses services? Il se trouva par hasard à Belgrade lorsqu'on y apportait la tête de Glavasch. « As-tu vu c



stchka, au milieu des monts Roudnik, où depuis le retour il avait fait élever une maison dépendante sur la pente escarpée, il trouva rassemblement ses momkis, mais grand nombre de Serviens rêts comme lui à tout entreprendre ces hommes avaient leurs demeures, où il n'y avait de sûreté pour eux. Le jour vint à faire des éclaircies dans le pays à planter des arbres fruitiers, ils se rendaient dans les villages pour s'y faire des affaires et délibérer sur le meilleur moyen dans les circonstances. Il est probable qu'à cette époque l'espoir n'allait pas jusqu'à ce de la patrie; mais ils aimaient lutter à ciel découvert contre chez eux les bourreaux. La certitude de ne point succomber à la vengeance les soutenait, ils avaient décidé de vendre leur sang à tout prix. C'était un sentiment qui régnait dans la province à l'époque de la première insur-

rection, dans les circonstances les plus difficiles, il a reconquis son indépendance.

Quant à Milosch, son histoire, que nous empruntons aux documents les plus authentiques, complétera celle de la Servie pour ce qui regarde la période de son affranchissement.

Milosch fut lui-même l'instrument de sa fortune. Il obtint d'abord quelque crédit à cause de ses relations de parenté avec Milan. Sa mère, Vischnia, avait d'abord été mariée, à Brousnitza, au paysan Obren, qui fut père de Milan. Elle épousa en secondes nocces un autre paysan nommé Tescho ou Théodore de Dobrinie dans le district d'Oujitze; elle lui donna plusieurs enfants et entre autres Milosch, qui naquit en 1780. Comme Théodore n'était pas plus riche qu'Obren, les fils de Vischnia durent se pourvoir comme ils purent. D'abord Milan établit un petit commerce à Brousnitza, et ses affaires prospérèrent. Milosch s'employa comme pâtre; il conduisit des bœufs en Dalmatie pour le compte de ceux qu'il servait; mais bientôt après il se réunit à Milan. Les deux frères étaient si étroitement unis que Milosch avait adopté le nom patronymique d'Obrénovitch, c'est-à-dire fils d'Obren, quoique Obren fût le père de Milan, et non le sien, tandis qu'il aurait dû s'appeler Milosch Théodorovitch. Milan et Milosch réussirent dans leurs spéculations; lorsque la révolution de 1804 éclata, ils jouissaient déjà d'une grande considération dans le pays. Dès le commencement de la guerre, ils se déclarèrent contre les Dahis, et Milan fut désigné comme chef à Roudnik, à Poschéga et à Oujitze. Cependant ses goûts le portaient au repos; c'était Milosch qui se chargeait pour lui de tous les soins que réclamait la guerre. Nous avons déjà parlé de la part que prit Milan à l'opposition organisée contre Kara-George. On se rappelle qu'après la mort de Milan Milosch lui succéda dans le commandement, où il rencontra lui-même des difficultés et des obstacles. Ce fut probablement parce qu'il n'était pas entièrement favorable au parti dominant que dans la guerre de 1813 il n'avait pas jugé à propos de passer en Autriche avec les autres chefs; peut-être l'ambition ne fut-elle pas

CHAPITRE. XXVII.

VIET DE MILOSCHE
(Milosch, Ranke, Ami Boué, etc.)

Après la révolution de 1804, la province entière dans celle de deux ans. Kara-George et Milosch Obrénovitch, le premier était surtout né pour l'exercice d'un pouvoir; mais bientôt; quand il eut mis dans l'influence étrangère et surtout plus que le chef d'un gouvernement les éléments se refusaient à un jeu régulier d'un système adroit, il sembla renier les qualités de son génie du commandant; il serva dans les intrigues diplomatiques perdit plus en énergie qu'il en gagna en courbant sous sa volonté les résistances; mais la Servie lui donna une reconnaissance éternelle: il a été en état de résister, et il a élevé si haut le drapeau national que le joug et l'humiliation qu'imposèrent momentanément les Autrichiens ne furent pas

étrangère à cette conduite : resté seul, son influence s'accrut de toute celle que les autres avaient perdue, non-seulement dans les districts de son commandement, où les Turcs l'avaient nommé grand knièze de trois nahies, mais dans toute la Serbie, qui tenait avec sollicitude ses regards fixés sur le médiateur entre les vaincus et les Ottomans. Les Turcs le redoutaient et se trouvaient forcés de lui témoigner des égards. Tant que leur joug ne fut pas absolument insupportable, Milosch parut s'y résigner; mais, quand la persécution et les haines se montrèrent à découvert et qu'il vit sa vie menacée, il prit le parti de la révolte. Ils s'étaient promis mutuellement lui et son frère d'adoption Aschin-Beg de s'avertir si quelque danger menaçait l'un ou l'autre de la part des Serbiens ou des Turcs. Milosch s'était engagé à désigner à Aschin ceux des Serbiens qui étaient ses ennemis, et celui-ci avait juré d'avertir le knièze des machinations qu'on pourrait ourdir contre lui. Le vendredi qui précède le dimanche des Rameaux (1815), Milosch conduisit le mousselim hors de ses districts : l'insurrection était au moment d'éclater.

Effectivement, dès la veille, le percepteur de Jasénitza avait été chassé; un autre fut tué à Koniouscha par Jean, frère de Milosch, et par Blagoï. On attaqua ensuite Tokatlisch, prédécesseur d'Aschin-Beg et à qui le crédit de Milosch avait fait perdre sa place.

création avec tous les siens, et leur permit de s'éloigner, qu'il voulait les accompagner! Mais à peine furent-ils arrivés à la hauteur qui avoisine Roudnik, trois hommes, cachés en embuscade, sautèrent sur eux et les tuèrent à l'exception d'un seul. Celui-ci était le mousselim. Pourquoi cette méchante action? Tu avais cependant donné un gage pour notre sauvegarde. Que récompense comme tu le mérites! Comme Lomo essayait de se défendre, le momki, tout en continuant, tira un magnifique couteau d'argent et lui dit : Prends ce couteau, tes amis me tuent, j'aurai du plaisir à savoir qu'un momki possède; s'ils m'épargnent, comme un souvenir de moi. Il lui offrit le gage : il était placé dans son baudrier, le Turc lui tira un coup de pistolet sur la tête, et s'enfuit à toute bride. Il n'y eut pas de conciliation tant de courtoisie et de résolution généreuse avec une si digne duplicité!

Le jour des Rameaux (1815) se rendit à l'église de Takovo, où le peuple s'était rassemblé par districts. Les vieillards eux-mêmes, respectés d'ordinaire, demandaient la révolution. Tous jurèrent d'oublier leurs ressentiments particuliers, et se réunirent au knièze Milosch. En même temps, les momkis se réunissaient à Czernovodje. Couvert d'armes brillantes et



et que partout où l'on apercevait un vêtement vert (c'était la couleur des Turcs) il fallait tuer celui qui le portait. On résolut de commencer l'attaque sur-le-champ. Le peuple armé des lieux secrets où il se cachait : ceux à qui on avait confié leurs armes en reçurent de leurs chefs l'ordre de se rendre à la hâte des retranchements sur les limites des districts ennemis, dans les endroits où la victoire était jugée le plus nécessaire.

L'entreprise était peut-être plus difficile que ne l'avait été l'attaque de l'été précédent : le peuple, quoiqu'il eût beaucoup de zèle et d'ardeur, était intimidé par le souvenir des récents désastres. Les Turcs répandus dans tout le pays des environs de Roudnik pour rassembler des troupes qui dépassaient dix mille hommes sans compter quelques centaines de soldats sous la conduite du bimbashi-Moustapha et autant de volontaires amenés par le knieze Aksenti. Ils ne pouvaient pas des retranchements qui pouvaient arrêter un moment préparé et tellement nombreux. Les Turcs dans leur camp de Roudnik s'avancèrent jusqu'à l'insurrection ne s'annonça pas sous des auspices plus favorables que ceux de Hadji-Prodan. Quand le knieze n'épargnait aucun de ses soldats, mais qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour se soumettre, une victoire, parmi lesquels étaient des volontaires qui avaient demandé à grands cris l'insurrection, s'empressa de mettre fin à la révolte. Les insurgés qui ne voulaient pas se rendre hésitaient entre la révolte et la soumission. Les uns proposaient de se joindre aux Turcs et de les servir ; les autres proposaient de raser le parti de Milosch ; les uns, au contraire, étaient d'avis de résister et les enfants et de se retirer dans les montagnes pour faire la guerre à mort à l'ennemi.

On était en délibération sur ces divers projets, on vit arriver des hommes de Grouja, deux de la montagne de Czrnagora, un d'un district de Roudnik et quelques volontaires venus de celui de Jagodina. Le secours n'était pas considéra-

ble ; mais les hommes qui le composaient étaient des guerriers résolus sur lesquels on pouvait compter. Ils avaient pour commandant Johan Dobratscha, qui jusque-là s'était paisiblement occupé de commerce, mais qui déploya dans cette circonstance une énergie et un courage extraordinaires. Ce renfort ranima l'espoir des insurgés, qui résolurent de hasarder un engagement malgré leur infériorité numérique.

Le knieze, qui aurait mieux fait peut-être d'établir son camp à Roudnik pour tenir en respect ceux qui avaient déjà fait leur soumission et réduire ensuite les autres, quitta les montagnes, descendit dans la vallée de la Morava, et vint camper de l'autre côté de la rivière à Tschatschak, où il se flattait d'occuper une position meilleure. Milosch profita de cette faute. Il éleva un retranchement en face du knieze, sur la rive gauche de la Morava, au pied du mont Lioubitch. Cette montagne, qui commande la vallée, la rivière et une rangée de collines escarpées, protégeait contre les Turcs ces mêmes districts qu'ils venaient de traverser.

Il serait peu intéressant de décrire les combats qui se livrèrent sur la Morava supérieure. Cette lutte avait tous les caractères d'une guerre de brigands. De l'autre côté du fleuve, les Albanais infestaient le pays, et cherchaient non moins du butin que des hommes à combattre. Les Serviens leur échappaient en se cachant dans les défilés. Plus d'une fois les moines, avec leurs serviteurs armés, leur donnèrent la chasse. Ils les guettaient dans des embuscades et tombaient sur eux à l'improviste. Traqués de tous côtés, les Albanais n'avaient plus d'autre ressource que de se jeter dans le fleuve, où ils étaient poursuivis au milieu même du courant. Quelquefois les uns et les autres y périssaient ; et les pêcheurs qui retrouvaient leurs corps leur donnaient une même sépulture.

Les Turcs ne remportèrent aucun avantage de ce côté de la Morava. Tous ceux que l'on rencontrait avec un *bowrouti* du pacha où l'on promettait le pardon étaient massacrés sans miséricorde, qu'il fût Turc ou Servien. Mais ce qui était favorable à l'insurrection, c'est

que, pendant qu'on guerroyait sur ce point, la révolte gagnait les autres districts et jusqu'aux nahies de Belgrade et de Valiévo. Les spahis se flattaient de comprimer ces mouvements par la force. Ils élevèrent un retranchement à Palesch, sur la Koloubara, qu'ils avaient l'intention de faire occuper par deux ou trois cents hommes.

Déjà Milosch avait des forces suffisantes pour quitter son camp et se porter au secours de ses compatriotes. Il amena quelques troupes de Lioubitch; d'autres vinrent le rejoindre; de sorte qu'il lui fut possible d'attaquer le retranchement avant qu'on eût le temps de l'achever.

Dans les guerres précédentes, les Serviens avaient fait usage de chars à deux roues, appelés domous-arabes; c'était derrière ces charriots qu'ils s'avançaient au-devant de l'ennemi. Milosch s'en fit amener un grand nombre pendant la soirée et fit dire aux spahis que le lendemain matin, deux heures avant le jour, il leur montrerait comment les Serviens savaient combattre. Les spahis, beaucoup moins nombreux que leurs adversaires, ne furent point d'avis d'attendre un ennemi qu'ils connaissaient d'ancienne date; ils profitèrent donc de la nuit pour se retirer.

Un des principaux avantages que les Serviens tirèrent de cette retraite fut qu'ils purent enfin se procurer de l'artillerie. Ils trouvèrent près du retranchement une pièce de canon qu'ils parvinrent à mettre en état de servir. Ils en eurent bientôt une seconde qu'ils avaient jusqu'alors tenue cachée; et cette bonne fortune eut pour eux les résultats les plus favorables. A peine le bruit se fut-il répandu que, dans un engagement près des frontières, les Serviens avaient eu le dessus qu'un grand nombre d'exilés qui s'étaient réfugiés dans la Symie et le Banat rentrèrent dans la province. Stojan Tschoupitch, ancien voïvode de Matschva; Peter Moller, neveu de l'archimandrite Rouvim; Simon Nénadovitch, frère de Protas et fils d'Alexa; Bojo Bogitschévitch, fils de cet Antoni qui avait si vaillamment défendu Losnitza; Paul Tzoukitch, autrefois héïduk renommé et voïvode sous Kara-George; les knièzes Miloï Théodorovitch, Maxim Bas-

chkovitch et plusieurs autres nages distingués réparurent patrie, avec leurs momkis, et des munitions, et engagé adhérents et leurs compatriotes à joindre aux insurgés.

Avec ces nouveaux secours pas difficile à Milosch de châtier les Turcs de Valiévo virent-ils son artillerie qu'ils nèrent une position fortifiée Koloubara, à peu de distance Klitschévatz. Il ne voulut pas poursuivre : Pldt à Dieu, s'ils qu'ils s'enfuient jusqu'au de

Milosch revint à Lioubitch troupes fraîches, des chefs et du canon. Il repoussa l'ennemi, qui pla dans le premier engagement. Ne trouvant plus retranchements suffisants, élever d'autres tout près de lui. Il harassa tellement l'ennemi Turcs résolurent enfin de faire une attaque générale. Elle fut décidée que le résultat n'en eût été prévu.

Les Serviens ne pouvaient avoir repoussé les Turcs; mais défendirent courageusement. Servien, nommé Raïtch, qui porte-étendard du temps de Kara et qu'on avait chargé de défendre des points nouvellement fortifiés, ne voulut jamais céder, quoique camarades eussent déjà succombé. Ce retranchement tomba dans les mains des Turcs, et l'on fut obligé d'abandonner l'autre; car il n'y avait plus d'hommes se faisant vivement Lioubitch. Pour faire croire à qu'ils étaient plus nombreux, ils plaçaient des chevaux attachés à des tranchées, et à côté des mâts sur des piquets figuraient des drapeaux. Cependant, quelque temps après, des renforts arrivèrent, et ils furent encore en état de se mesurer avec l'ennemi.

Les Turcs, malgré leur supériorité numérique voyaient avec inquiétude que la révolte prenait les proportions d'une guerre sérieuse. C'est donc ce que la suite rend présumé

ne d'informations précises à se passer dans leur camp. Le kiazia, qui avait été frappé sortie, ne put qu'augmenter dans une armée composée appartenant à des races diverses, une captive, échappée hier, vint annoncer aux Serviens un grand mouvement avait les ennemis; mais elle ne se s'ils préparaient une attaque ou une retraite. Les Serviens des vœux pour que les ennemis ce dernier parti; mais temps ils prirent toutes les ne nécessitait une vigoureuse Le lendemain matin ils apprenirent l'ennemi était en pleine retraite qu'il s'était replié vers le sud, du côté des hauteurs. Les Turcs avaient jugé sans hésiter qu'ils devaient profiter de ce pour mettre leur butin en sûreté. Milosch n'était nullement disposé à laisser s'éloigner sans combattre les fugitifs, qu'il fit d'ertari, et les dispersa. Les Serviens leur ramassèrent le butin fait dans le camp, mais tout ce qui leur restait, ainsi que leur artillerie, Milosch traita généreusement les blessés; et on porta sur des brancards. Les vieillards et les enfants furent l'objet de soins particuliers. Les captifs valides, on leur proposait de se joindre à la première dans une guerre entre des Turcs et des Turcs les vaincus étaient si tant d'humanité. « Ils en ont avec nous », disaient-ils eux-mêmes comme si nous étions leurs frères; une religion qui nous telle conduite doit être la nôtre. »

Après cet échec, les Turcs se précipitèrent les retranchements qu'ils occupaient à Pojarévatz; de sorte que la plus grande partie du pays était délivrée de l'ennemi.

Les Turcs étaient moins inquiets sur les places qu'ils tenaient à l'ouest. Celle qui était le mieux

fortifiée défendait Pojarévatz; et tant que les Serviens n'en étaient pas maîtres rien ne pouvait être considéré comme décidé. C'est sur ce point que, sans perdre un temps précieux, Milosch dirigea ses forces. Avant qu'il fût arrivé devant la ville, l'ennemi se présenta pour le combattre : « Délibascha, dit-il au chef des Turcs, je ne sais si tu as un autre chemin à prendre qu'à travers mes Serviens; mais ce que je sais bien, c'est que, dans notre querelle, il y va de ma vie ou de ma mort. » Il parvint à enfermer l'ennemi dans ses ouvrages, et dès le même soir il éleva quelques retranchements. C'est là que la lutte allait s'engager avec toute la fureur que peuvent inspirer la haine et le désespoir. Il semble que l'énergie de Milosch redoublait encore par la conviction où il était que les Serviens jouaient le tout pour le tout, et qu'ils n'avaient d'autre alternative qu'une victoire glorieuse ou l'oppression la plus dure et la ruine définitive du pays.

Il rappela à ses capitaines que ceux qui préféraient retourner chez eux étaient libres de le faire; mais que quiconque resterait était tenu de marcher à la tête de ses soldats; et que le premier qui fuirait, voivode ou simple combattant, il le tuerait de sa main.

Dans la soirée on donna l'assaut, que l'on recommença trois jours de suite, et à chaque attaque les Serviens enlevèrent un retranchement. Il est vrai que ces avantages leur furent énergiquement disputés. Les Turcs se défendaient avec leurs couteaux quand ils n'avaient plus d'épée, et souvent il y eut des luttes corps à corps. Les Serviens firent un riche butin en chevaux de prix, en housses magnifiques et en vêtements de luxe.

Le quatrième et dernier retranchement, qui s'élevait entre la mosquée et l'église, était plus fort que les trois autres. Les Serviens réussirent à s'emparer des ouvrages; mais ils ne purent en déloger les Turcs. Ils passèrent la nuit en face des redoutes; et le lendemain matin ils renouvelèrent l'attaque. L'église présentait de grands obstacles; les Turcs avaient pratiqué des meurtrières dans les murailles, d'où ils tiraient à l'abri sur tous ceux qui s'appro-

chaient. Cependant les Serviens pénétrèrent par les brèches et s'avancèrent jusqu'à l'autel : là eut lieu un engagement terrible ; plus d'une fois les Serviens furent obligés de reculer. Enfin, après une lutte désespérée, ils s'établirent solidement dans cette position.

Les Turcs étaient au désespoir. Ils demandaient seulement que Dmitri vînt leur donner l'assurance que c'était Milosch lui-même, nommé knièze par le sultan, qui les avait attaqués ; qu'à lui seul ils pouvaient consentir à se rendre.

Milosch leur permit de se retirer à Klupria avec leurs armes, mais sans canons, et avec autant de vivres que chacun pourrait en emporter. Ils partirent sous la conduite d'une escorte servienne.

Il ne restait plus aux Turcs qu'une place qui mérite d'être mentionnée ; elle s'élevait à la jonction de l'Izar près de Karanovatz. Elle se trouvait déjà serrée de si près qu'à l'arrivée de Milosch elle capitula sans résistance. Milosch dédaigna d'irriter les vaincus par des insultes ; il les laissa libres de retourner à Novibazar avec leurs armes et tout ce qu'ils possédaient. Le pacha Adem résidait dans cette place. Milosch lui expliqua pourquoi les Serviens s'étaient révoltés, et comment la nécessité les y avait contraints. Adem lui fit une réponse amicale, qu'il termina par cette phrase dans le langage figuré des Orientaux :

« Éleve-toi sur un triple rameau (1) ;

on le fit prisonnier. Milosch dre ses décorations, lui offrit et le café, lui fit présent d'une pelisse de cinq cents p. laissa libre d'aller retrouver vizir. Ali lui conseilla de se tracter d'alliance avec une étrangère, et lui affirma qu'il viendrait prince de Serbie.

Le pays pouvait encore se comme affranchi, du moins. La campagne qu'il venait d'achever ne le cédait à aucune de celles dont il avait été le théâtre. La rapidité des opérations à Polesch, les précautions devant l'ennemi, qui si supérieur en forces à Lio constance inébranlable des tranchements de Pojarévatz une haute idée de ses qualités.

Cependant il restait à faire. On n'avait vaincu, et complètement, que les forces ennemies dans le pays. Les fortes la possession, dans les guerres, avait donné aux Serviennement de l'indépendance, était entre les mains des Turcs. On avait douté que le sultan, que alors aucune guerre avec ses fût tous ses efforts pour replier dans l'état de soumission trouvait depuis la ruine du ment de Kara-George. Des formidables étaient en marche venue de la Roumélie sous



CHAPITRE XXVIII.

NÉGOCIATIONS.

remarquer dans la conduite qu'il ne prit les armes que pour son salut personnel sérieux : comme l'avait fait le vers la fin de sa domination sur une influence et s'il se montra humain Turcs vaincus, c'est qu'il que son élévation future équences de sa clémence et de ion. Brave et naturellement il eut les défauts de son sa race. L'ambition fut chez bile du patriotisme. Cette lui est l'égoïsme des grands ne pouvait qu'être excitée reconstances dans un pays sait brusquement de l'exaltation victoire à l'abattement de

me du gouvernement turc nent empreint de fatalisme, ge d'une manière si brusattendue que les raïahs eux-mis à ces fluctuations, se us l'influence des mêmes le sorte que, dans la bonne a la mauvaise fortune, ils nt à l'extrême. Quelques nasurgissent et se développent, it comme un troupeau ; de là de force et de ruse, d'abt de calcul intéressé dont ns s'arrêtent ou, dominant onstances diverses.

ons de la Porte avec la Rus-sient au sultan la nécessité ireconspection. Des députés de aient été envoyés au congrès mais on leur témoigna peu e. Quelques agents étrangers, agleterre, par exemple, leur durement qu'ils pouvaient la Russie. Et en effet cette lui leur avait déjà prêté son appela le traité de Buka-end que l'ambassadeur russe ople avait dit : « Que signifie e faite à la Servie contrai-stipulations des traités? » époque toutes les popula-ennes de l'empire étaient t d'excitation extrême. Les

sujets turcs du rite grec regardaient le triomphe des puissances alliées comme étant celui de leur cause. Au milieu des préoccupations de l'époque, les cabinets étrangers avaient perdu de vue la connexion des événements récents avec les tendances des chrétiens de l'Orient ; mais la Turquie, voisine du péril, n'avait pas cessé de s'en préoccuper. Lorsqu'on apprit le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il y eut des souscriptions ouvertes parmi les chrétiens de l'Orient dont le but, selon M. de Pouqueville, était d'aider la coalition à l'empêcher de remonter sur le trône. Ces manifestations eurent lieu dans plusieurs villes et entre autres à Janina, à Castoria, à Sères, à Andrinople, à Constantinople (1).

Le dernier conflit des Turcs avec les Serviens fut promptement réglé. Il eût été fort dangereux pour la Porte que les armées envoyées en dernier lieu eussent rencontré une sérieuse résistance. Si alors la Russie avait jugé opportun de prendre fait et cause pour le parti opprimé, il aurait pu s'ensuivre une révolte générale parmi tous les raïahs. Mais les forces envoyées contre les rebelles firent halte, et offrirent d'entrer en négociations.

La question qu'on agita d'abord était la même que celle qui avait été soulevée avant la guerre de 1813, et portait sur l'interprétation du traité de Bukarest. Mais on évita de mentionner ce document, pour que la Russie ne vînt pas se poser en arbitre entre les parties. On commença par débattre ce point : Convient-il de laisser entre les mains des Serviens les armes qu'ils viennent de tourner encore une fois contre la Porte ?

Milosch avait toujours tant de confiance en Churschid, qui l'avait fait nommer grand-knièze, qu'il se rendit au camp des Turcs. Le délibascha du vizir, Ali-Aga-Sertschesma, aux pieds duquel il avait déposé ses armes à Takos, lui promit sur son honneur qu'il ne serait point arrêté, et lui donna une escorte. Sur les autres points qui lui furent proposés, Churschid se montra disposé à céder ; mais, quant à la prétention des Serviens de porter des

(1) Régénération de la Grèce, 487.

armes, il ne voulut point en entendre parler : il exigea même, comme condition préliminaire, qu'ils commençassent par les rendre, ajoutant qu'il devait les envoyer à Constantinople pour montrer au sultan qu'il y avait encore des raïahs en Servie.

Comme Milosch refusa de consentir à cette clause, il est probable qu'on l'aurait retenu au camp; car le vizir était fortement tenté d'arrêter le chef de la révolte. Heureusement le délabascha ne voulut point forfaire à sa promesse. Il dit à Milosch : « Tant que moi et mes mille délis serons en vie, tu n'as rien à craindre. » Effectivement on lui confia la garde du grand knièze, qu'il reconduisit sain et sauf à Losnitza. En le quittant il lui dit : « Je vous ai reçu ici sur ma parole; et c'est ici que je vous ramène; dorénavant ne vous fiez plus à personne, pas même à moi. Nous avons été amis; nous voilà séparés pour toujours. »

Churschid, qui, deux ans auparavant, avait fait la guerre aux Serviens précisément pour le motif en question, ne pouvait guère céder; mais le Roumélien Maraschli-Ali se montra moins intraitable. « Soumettez-vous seulement au Grand-Seigneur, dit-il, et portez à votre ceinture autant de pistolets que vous voudrez, ayez même des canons, peu m'importe! S'il plaît à Dieu, je vous placerai moi-même sur des chevaux arabes, et je vous ceindrai le sabre. » (C'étaient justement les trois choses que

Quoique les Serviens missent leurs espérances dans les promesses du valessi, leur confiance n'alla pas cependant jusqu'à le laisser pénétrer dans le pays sur sa simple parole. Ils permirent seulement à son kïafa de se rendre à Belgrade avec quelques troupes. On leur avait assuré que cette mesure serait d'un bon effet à Constantinople et prouverait leur désir sincère de rentrer sous la souveraineté du sultan. Tandis que les députés de Milosch, accompagnés des commissaires du valessi, partaient pour la capitale, les deux armées restèrent sur la frontière en attendant l'issue des négociations.

Comme gage de son amitié, Maraschli-Ali envoya à Milosch le rosaire qui servait à ses dévotions. Il signifia aussi à l'armée turque qui occupait la limite de la Bosnie que, la paix étant véritablement conclue, il convenait de ne pas passer la Drina; ce qui ne pouvait qu'amener de fâcheuses complications. A peine s'était-il écoulé un mois que les députés revinrent avec une réponse favorable. Le firman accordait le pardon et ordonnait à Maraschli-Ali de se rendre à Belgrade et de bien traiter les Serviens : « De même que Dieu a confié au sultan le bonheur de ses sujets, ainsi le sultan confiait celui des Serviens au pacha. »

Il semblerait, d'après cela, que l'on s'en remettait à la prudence de Maraschli-Ali pour tous les détails de la pacification, puisque le firman se bornait

les forteresses du consentement dans, qui venaient de reconnaître versu leur dépendance. Il fut néanmoins qu'on rendrait la lion turque aussi supportable mible et que les garnisons n'au point des anciens privilèges par l'islamisme.

Concessions faites par Maraschli-mien particulièrement sur deux les taxes et l'exercice des droits res. Il laissait aux Serviens la ondes impôts, qui furent rétablis selon pied. Précédemment les vnaient non-seulement accordé our aux Serviens, mais on leur lme permis de participer à l'ad-tion de la justice. Dans les province les moussélins n'ac-oint qualité pour rendre un ju-exécutoire sans en référer au si le justiciable était Servien, ne dans le cas où le différend t un chrétien et un Turc.

réglér convenablement ces ma-ficantes, on institua une cour de lerie, sur le modèle de l'ancien soviet. Ce haut conseil, qui sié-geait à Belgrade, assistait le pacha, rece-mpôt perçu par les knièzes et nt compte au pacha. Il formait le temps la cour suprême de et le pacha assurait l'exécution arrêts.

il y avait là une amélioration nte, la chancellerie étant une représentation nationale. Ce-quelques-unes des questions ut intérêt ne reçurent point de . Les relations entre les deux ons en ce qui regardait les pro-privées ne furent l'objet d'aucun ; de sorte que les Serviens en-de nouveau des députés à Cons-le pour obtenir des règlements complets et plus rationnels. Ils èrent aux propositions qu'avait à une autre époque leur délégué ichko, et ils se flattèrent d'en la confirmation.

utorités de Constantinople n'é-ependant rien moins que dis-à réaliser ces espérances. Le évitant même de donner une catégorique, renvoya les dé-a pacha ; et celui-ci affectant

une grande surprise, assura qu'il n'avait reçu aucune instruction à ce sujet. Ainsi, au lieu d'avoir obtenu une exten-sion de leurs droits, les députés ne parvinrent pas même à faire réguliè-rement reconnaître ceux dont ils étaient déjà en possession, mais dont l'exer-cice dépendait en quelque sorte du bon vouloir du pacha, qui les avait accordés de son propre mouvement. Lorsqu'il annonça qu'il allait quitter le pachalik, les chefs déclarèrent qu'ils abandonne-raient le pays en même temps ; et, sur cette protestation, il se décida à rester. Cependant on craignit bientôt que Ma-raschli lui-même ne fût pas dans l'in-tention de tenir longtemps sa parole.

Dans la dernière guerre contre les Russes, il avait servi comme délibascha ; puis on l'avait nommé pacha de Roll, district d'Asie qui, sous Tschapan Oglou, avait joui de quelque indépen-dance. Après avoir cédé d'abord aux désirs des habitants, il était parvenu peu à peu et sans éclat à les ramener à une soumission complète. Sa conduite en Servie couvrait peut-être un dessein semblable : on prétend même qu'il s'é-tait expliqué sans détour à cet égard. Les conditions dont il s'était porté ga-rant ne furent point consciencieusement observées. Souvent les moussélins in-fligeaient des peines corporelles sans que les knièzes eussent été consultés ; une fois même le pacha autorisa une exécution capitale qu'aucune forme légale n'avait validée. L'arrogance des musulmans se manifestait de la ma-nière la plus blessante. On vit un déli se promener dans les rues de Bel-grade en appelant ses chiens du nom des principaux chefs de la Servie. Ce qui contenait les Turcs, c'était que les Ser-viens marchaient toujours armés ; mais ce privilège, qui leur avait été accordé par Maraschli pour les amener à se sou-mettre, fut réduit graduellement. Mi-losch, qui voyait souvent le pacha à Belgrade et qui était admis à sa table, reçut enfin l'invitation formelle de re-tirer au peuple ses armes. Milosch ré-pondit que lui et les autres voïvodes rendraient volontiers les leurs ; mais qu'il n'était pas en leur pouvoir de dé-sarmer le peuple. Dans cet état de choses, il n'y avait point d'apparences

que ni le sultan ni le pacha ne fussent disposés à régler d'une manière équitable les intérêts et l'administration de la province.

Comme contre-poids à l'influence absorbante du gouvernement turc, et pour ainsi dire parallèlement au pouvoir du pacha, celui de Milosch, qui était intimement lié à la cause nationale, s'étendait en se fortifiant de jour en jour. Il est vrai que Milosch était un officier du sultan; il avait été nommé grand knièze par le vizir, et confirmé ensuite dans cette dignité; mais il était en même temps le chef et le promoteur de l'insurrection à laquelle le peuple devait ses privilèges tels quels et ce qu'on lui laissait de sécurité. Il avait rendu d'importants services dans tous les districts, et la conduite de la guerre lui avait valu une autorité que reconnaissait tout le pachalik.

Cependant d'autres chefs qui avaient fait acte de courage déclinaient l'autorité du grand knièze. Johan Dobratscha, qui était venu à son secours dans un moment critique, refusait de recevoir ses ordres, et prétendait qu'il n'était pas moins knièze que lui-même. Milosch le destitua, donna sa charge à un autre, et le district où ce conflit avait causé quelque agitation finit par se soumettre au knièze récemment nommé par Milosch.

Le chef n'avait point, comme autrefois Kara-George, à lutter contre des hospodars indépendants dans leurs districts respectifs et qui pouvaient jusqu'à un certain point se regarder comme ses égaux. Il n'y eut d'ailleurs que Youitza qui manifestât des prétentions formelles au partage de l'autorité suprême. Il fut reconnu comme hospodar, et pendant longtemps son nom fut prononcé dans les prières publiques. Le grand knièze Milosch rencontrait un antagonisme d'une nature toute différente. L'assemblée nationale de Belgrade pouvait, sauf la différence des temps, être assimilée à l'ancien soviet. Le personnage le plus considérable du sénat était le neveu de l'archimandrite Rouvim, sur le crédit duquel ce prélat avait compté pour s'échapper, parce qu'il travaillait comme peintre dans la maison d'un dahi; ce qui lui avait fait

donner le surnom de Moler (expression slave empruntée au mot allemand *mahler*, peintre). Dans la dernière révolte Péter Moler avait pris les armes, comme tout le monde; mais il s'était particulièrement distingué, et avait rendu de grands services à Polesch. Peut-être avait-il été le premier à proposer un plan favorable au rétablissement de l'ordre. D'après son opinion, le pays devait être partagé entre quatre chefs dont l'autorité serait égale. Milosch avait évité de se prononcer sur ce point: «Le lièvre que vous voulez partager, leur avait-il dit, court encore dans la forêt.»

Mais, lorsqu'on s'occupa de la nouvelle organisation, Moler ne fut pas oublié, quoique dans un genre de service qui différait de ce qu'il avait ambitionné. On le fit président de la chancellerie, fonctions auxquelles il convenait mieux que tout autre; car il savait le turc et écrivait le servien. Il s'arrangea de manière à tirer un parti avantageux de sa place. Indifférent aux principes religieux, dont il se raillait, il vivait avec une jeune femme qui n'était que sa maîtresse, aimait à traiter ses amis, et la légèreté de sa conduite avait accrédité le bruit qu'il détournait à son usage les sommes qui provenaient de l'impôt. Au bout de quelque temps Milosch, qui était jaloux de lui, cessa de déposer entre ses mains l'argent qui provenait de ses propres districts et le fit passer à Dmitri, son confident intime, pour le remettre directement au pacha. Moler se trouva blessé qu'on lui préférât un étranger, et s'en plaignit à plusieurs knièzes qui étaient ses amis; il parvint même à ranger dans son parti quelques-uns des chefs des hauts districts. Mais Milosch avait dans ses intérêts un nombre bien plus considérable de vovodes et surtout ceux de la Schoumadia et du pays au delà de la Morava. Lorsqu'on se réunit pour la skouptschina au printemps de l'année 1816, les knièzes tinrent une conférence préliminaire, et là une dispute s'éleva entre Milosch et Moler. Enfin ce dernier s'écria: «Milosch, tu mens!» sur quoi Milosch s'adressant à l'assemblée: «Mes frères, jusqu'à présent j'ai été votre chef, dit-il; dorénavant c'est Moler qui le sera.» Mais

du parti de Milosch et leurs amis, craignant pour eux, ne bougèrent pas. Moler né et conduit au pacha; les autres se trouvaient présents si la pétition où ils demandaient la vie de mort, et le pacha re-raité comme une sentence tenu de faire exécuter.

Le premier président de l'assemblée de la manière la plus ur ne pas dire plus. A ses fun- de ses parents demanda aux yeux à un des assistants écouté était juste. Oui, lui lui-ci, puisque vous êtes un de ceux de telles choses peu- r. Et cependant ce parent, se était au nombre des chefs, au assez de courage pour s'op- que la pétition fût présentée.

Niktschitch, qui blâmait Moler, avait signé comme mais il ne tarda pas lui- prouver un sort semblable. Leque de Servie, Niktschitsch Grec. Il avait été moine au Stoudénitza, et plus tard ar- e au temps de Kara-George. ompagné des ambassadeurs inople, il en revint évêque. ité lui avait inspiré tant ju'il était mal vu de tout

Il était un faste exces- arlait des kniézes qu'avec évitait de traiter Milosch . Ses rapports avec les pré- t hautains et tyranniques, royait l'intention d'arriver à semblable à celui du vladika lonténégro. Cependant son ute personnelle ne s'élevait à l'idée politique. Il avait pacha qu'il n'était pas impos- tir leurs armes aux Ser- ilosch voulait appuyer cette on l'entendit exprimer pu- : cette opinion. Cette con- ndit suspect aux uns et lui madversion des autres. Il tournée dans son diocèse) lorsqu'il fut assassiné; on ce meurtre à des voleurs; plus probable qu'il fut la n complot.

De tels actes prouvent surabondam- ment qu'on n'avait pas alors en Servie un sentiment net et précis du droit et de la justice. L'autorité s'appuyait sur la force et la violence; à peine daignait-on sauver les apparences : comment respecter les formes quand la vie compte pour si peu de chose?

Kara-George lui-même, l'homme qui avait affranchi son pays, paya de sa tête l'imprudence d'être rentré parmi ceux qui lui devaient tant. Voici com- ment les choses se passèrent.

Nous avons déjà dit que les change- ments survenus en Europe avaient causé une grande agitation dans les populations chrétiennes de l'empire ot- toman. Le nom seul de la sainte al- liance épouvantait les Turcs, qui se croyaient particulièrement menacés. Les espérances des raïahs s'accrurent en proportion de la crainte de leurs dominateurs. L'assurance que les puis- sances alliées n'étaient point dans l'in- tention de se mêler des affaires de l'O- rient ne suffit pas pour tranquilliser les Turcs et pour calmer l'effervescence des raïahs. Le mouvement, en se géné- ralisant, prit tous les caractères d'une ligue. L'hétairie fut fondée; et les membres de cette association religieuse et politique firent serment de com- battre et de fatiguer les ennemis de leur foi et de leur patrie jusqu'à leur entière extermination.

En 1816, les hétairistes eurent des ramifications à Odessa, à Bukarest et même à Constantinople. Ils s'efforcè- rent, dit-on, de gagner le beg de Maïna en lui donnant l'espoir de dominer un jour sur toute la Morée. Le plan d'une insurrection générale était formé; on n'attendait plus qu'une occasion favo- rable. La Servie se trouvait toute pré- parée pour la révolte : on jugea que c'était là qu'elle devait commencer. Les hétairistes s'adressèrent à l'ancien commandant en chef dans l'espoir que son ambition serait favorable à leurs vues. Kara-George avait reçu de Servie des lettres pressantes; on lui assurait que le peuple soupirait après son re- tour; il n'était pas éloigné de se ren- dre à leurs désirs. Sans passe-port et caché dans la suite d'un des membres de l'hétairie qui se rendait aux bains

de Mehadia, Kara-George quitta la Bes-sarabie, où il avait trouvé un refuge, et entra sur le territoire serbe. Moyennant une gratification, le batelier avait consenti à le passer de l'autre côté de la rivière. Il se rendit en toute hâte à Smédérévo chez Vouitza, qui, plus que personne, avait insisté sur son retour. Là il parla d'une nouvelle révolution, d'une insurrection du même caractère qui allait éclater en Morée et de l'assistance que recevrait la Serbie d'un Etat puissant. Il demanda même à Milosch de se joindre à lui et de commencer la guerre sans délai.

Mais le grand knièze n'avait nullement l'intention de prendre part à un mouvement dont le succès reposait sur des éventualités. Peut-être était-il moins disposé encore à concourir à la restauration du pouvoir de Kara-George. Deux hommes de ce caractère n'auraient jamais pu gouverner simultanément. Milosch n'eut donc rien de plus pressé que de donner avis au pacha de l'arrivée de son rival. Le pacha, de son côté, lui représenta tout le danger qu'appelleraient sur la Serbie de nouvelles menées révolutionnaires; il ajouta qu'en cas de révolte le Grand-Seigneur enverrait indubitablement une autre armée dans le pays, auquel il retirerait toutes les concessions déjà obtenues et qui n'étaient que conditionnelles. Il conclut en demandant à Milosch la tête de Kara-George.

En conséquence de ce message, Milosch envoya ce billet laconique à

périt misérablement par l'ordre des Turcs et de la main d'un compatriote, une des premières victimes des mouvements qui allaient agiter toute l'Europe.

On a accusé Milosch d'avoir lui-même engagé Kara-George à rentrer en Serbie; mais cette accusation ne semble pas fondée. L'ancien commandant en chef était trop admiré et trop regretté; sa réputation avait trop gagné même en son absence pour que le grand knièze eût décidé, dans la situation précaire où se trouvait le pays, de l'y appeler à ses risques et périls.

Le pacha ne voulait pas croire que la tête qu'on lui présentait était bien celle de Kara-George; mais, quand les habitants de Belgrade eurent levé tous ses doutes, il envoya ce trophée au sultan, auquel il ne pouvait faire une offrande plus agréable.

Cependant, en ce qui regardait la Serbie, le résultat ne fut pas tel qu'il eût pu l'espérer. Milosch, débarrassé de tout ce qui aurait pu lui faire obstacle, c'est-à-dire de Moler, de l'évêque et de Kara-George, forma la résolution de se mettre à la tête des Serviens.

En novembre 1817, il fut nommé knièze suprême (*verkhovni knieze*) par tous les knièzes du pays. Les métropolitains de Belgrade et d'Oujitze, Agathangel et Gérassion, Grecs l'un et l'autre, et trois archimandrites serviens assistèrent à sa nomination. Il fut même réglé qu'après sa mort ses

toute influence qui pût balancer. A tous ces avantages celui d'avoir délivré le peuple serbe une seconde fois et d'avoir reçu du peuple le titre de héros. Le zèle qu'il mettait dans les intérêts de la nation lui procurait de nouveaux avantages, et il se sentait de plus en plus

il ne fut plus douteux que le succès succéderait aux longues agitations de l'Europe, les affaires de la Serbie prirent plus d'importance, et l'on avec sollicitude la marche des relations entre la Russie et la Serbie, qui n'étaient rien de plus amicales malgré le traité de

manifeste que les conditions, regardant la Serbie n'avaient pas été observées; en somme, jurait être impossible d'amener un arrangement définitif.

en 1820, les autorités de la Serbie avisèrent qu'il serait terminer cette affaire, pour répondre aux réclamations incessantes de la Russie. Les Serviens déclarèrent tout un plénipotentiaire prendre une connaissance de l'état des choses et par l'intermédiaire duquel on pût ouvrir des négociations. Mais à Constantinople, les bonnes dispositions, on ne jugea pas convenable d'éluder toute chose. On se contenta d'envoyer un des officiers du reis-ouffendik qui était porteur d'un firman spécifiant les concessions aux Serviens.

Les concessions étaient loin d'être satisfaisantes. Dans le but de rendre la Serbie à la juridiction de la Russie, la province la plus indépendante de la province demandait à la province une reconnaissance que la nation s'engageait dorénavant sans qu'il y eût de mode de perception. Les musulmans étaient désolés de voir l'enceinte des murs, et l'on ne faisait aucune reconnaissance Milosch comme héros de toute la Serbie.

Mais, quelque favorables que fussent ces concessions, elles lais-

saient encore indécis plusieurs points importants, particulièrement en ce qui concernait les spahis qui résidaient dans les forteresses et réclamaient des privilèges seigneuriaux sur les villages. On demandait en outre certaines choses antipathiques aux Serviens. Ils devaient se reconnaître pour vassaux impériaux, comme l'avaient été leurs ancêtres; et on leur faisait une obligation d'entretenir, selon l'ancienne coutume, l'armée impériale lorsqu'elle traversait le pays. On exigeait surtout qu'ils se déclarassent satisfaits de ce qui leur était accordé; car on voulait leur ôter le droit d'adresser de nouvelles réclamations à la Russie. Ils devaient en même temps prendre l'engagement formel de ne plus rien demander au Grand-Seigneur.

Les Serviens, qui connaissaient à peu près la teneur du firman, n'hésitèrent point à l'accepter. Leurs exploits dans leurs luttes pour l'indépendance, le mouvement général des esprits parmi les populations chrétiennes de l'empire, tout nourrissait et exaltait leurs espérances. Les Turcs, qui croyaient avoir beaucoup accordé, voyaient avec indignation que les Serviens étaient loin d'être satisfaits.

Lorsque Milosch quitta Kragoujevatz, où il résidait momentanément, pour se rendre à Belgrade et prendre connaissance du firman, il lui parvint quelques avertissements sur le danger auquel il s'exposait. On assurait que le pacha avait secrètement informé les spahis de l'intention où était Milosch de prendre pour base des nouveaux arrangements les conditions de Péter Itschkko, de sorte qu'ils seraient chassés du pays. On ajoutait que, dans cette prévision, ils avaient des armes chargées et qu'ils étaient décidés à se défendre de leur ennemi dès qu'il se présenterait devant les portes de Belgrade.

Les amis de Milosch ont affirmé depuis que, s'il eût fait le voyage de Belgrade, il eût certainement éprouvé le traitement de Deli-Akhmet, que jadis Ebou-Békir avait fait assassiner. Milosch renonça donc à son dessein d'aller seul à Belgrade. Il rassembla autour de sa personne un grand nombre de

Serviens et déclara qu'il n'entrerait dans la capitale qu'accompagné de cette escorte. Le pacha refusa de le recevoir ainsi entouré, et lui donna l'ordre de venir avec douze knièzes désarmés, et non avec une troupe si considérable et que la ville n'était pas en état de nourrir. Milosch répondit qu'il venait avec des gens dont les intentions étaient pacifiques pour entendre la lecture du firman impérial; que c'étaient les mêmes hommes qui avaient défrayé le pacha avec sa suite à Belgrade et lui-même à Kragoujévatz, et qu'ils sauraient bien se pourvoir par eux-mêmes.

Le pacha refusa de leur ouvrir les portes; et les Serviens ne voulurent point céder. Enfin, il fut décidé qu'il y aurait une assemblée à Toptschider, à la distance d'un mille de Belgrade.

Des négociations ouvertes sous de semblables auspices et avec une méfiance réciproque ne pouvaient avoir un résultat satisfaisant.

A Toptschider, les Serviens déclarèrent qu'ils ne renonceraient point au droit qu'ils avaient de s'adresser à la clémence souveraine. On leur demanda quelles grâces ils attendaient encore. Nous demandons, répondirent-ils, l'exécution du traité de Bukarest. C'était la première fois, depuis l'année 1813, que les Serviens en référaient formellement à ce traité. Cette prétention de prendre pour base d'un arrangement des stipulations arrêtées par la Porte avec une puissance étrangère parut au commissaire turc quelque chose de si monstrueux qu'il fit seller ses chevaux et partit. Il affirmait à son retour qu'il n'y avait plus de raïahs en Servie, qu'il n'avait trouvé dans cette province que des hommes armés. Dans la crainte de traverser un pays si dangereux, il avait passé par le territoire autrichien et par la Valachie.

Ainsi on vit surgir de nouveau les obstacles qui avaient toujours empêché les deux parties de s'entendre. D'un côté, les spahis voulaient conserver leurs domaines et leurs privilèges, et de l'autre les Serviens étaient décidés à garder leurs armes. Sous l'empire de telles circonstances, toutes relations amicales étaient devenues impossibles. Enfin, les Serviens consi-

dérèrent comme rompu le traité le pacha s'était porté garant, cessèrent de lui obéir.

Cependant on reprit les négociations à Constantinople. La Porte s'exprima en termes modérés; elle donna à entendre que, si les Serviens se montraient obstinés sur certains points, le gouvernement pourrait accorder quelque chose de plus sur d'autres; pour éviter d'allées et venues, on convint d'envoyer à Constantinople des agents autorisés qui rendraient moins coûteuse la marche des négociations épargneraient une multitude de démarches. En conséquence les réclamations que-là vagues et confuses furent redigées avec plus de précision, et quelques députés partirent avec les pouvoirs nécessaires pour aller plaider la cause de leurs compatriotes.

Cette députation était composée de deux membres du clergé, l'archevêque Samuel et l'archiprêtre Vochinovitch de Jagodina, de deux knièzes, Vouitza, Ilia-Markovitch et Dmitri. Abraham Pétroniévitch fut désigné comme secrétaire.

Leurs instructions portaient en substance qu'ils demanderaient la confirmation de leur indépendance dans les affaires de l'intérieur et une réduction de ces privilèges à tous les districts qui avaient été conquis par les Turcs, à l'exception de celui de Belgrade.

Les points principaux de leurs réclamations étaient les suivants : 1° de porter les limites du territoire des Serviens jusqu'aux redoutes occupées par les Turcs; 2° de fixer pour le tribut une somme déterminée, qui tiendrait lieu de toutes les taxes; 3° de reconnaître le knièze Milosch comme prince titulaire et comme régissant le pays conjointement avec un sénat; 4° de laisser aux Serviens la faculté de construire des églises et des couvents, de fonder des écoles et de propager l'instruction; 5° enfin de défendre à tout musulman l'exception de ceux des villes, de se servir d'armes à feu en Servie.

Ce fut de cette manière que les Serviens interprétèrent le traité de B

c'est ainsi que l'avait autrefois le Kara-George.

qu'il n'y eût aucun doute au s contrées qui devaient participer à un bénéfice d'une administration sante, elles furent spécifiées six districts séparés.

oulait rétablir la petite monar- i avait existé en 1811 et 1812, s, il est vrai, avec une exten- privilèges, objet d'espérances fois déçues, mais sous la su- de la Porte et avec un sys- ssez large d'indépendance en regardait l'administration inté-

avait point d'apparence que s se montrât disposée à ac- de semblables réclamations; elles étaient accompagnées de ses alarmants et qu'une in- ma générale de toutes les popu- lations de l'empire ottoman t imminente, le sultan fit ux arrêts les membres de la dé- . Les Serbiens ne s'effrayèrent e cette mesure. On prévoyait ar ou l'autre cette conduite, en les sympathies de l'Europe en 'un peuple opprimé, aurait des ences fâcheuses pour l'isla-

ouvelle que les députés étaient le leur liberté, Milosch leur urs pouvoirs, et tourna toute tude sur les mesures d'ordre lamaient les circonstances et vers celles qui pouvaient con- l'affermissement de son pou-

CHAPITRE XXIX.

TIONS ET GOUVERNEMENT DE MILOSCH.

i rendait plus facile la tâche de , c'est que les principes sur on pouvait fonder en Servie vernement libre se trouvaient parés. Il n'avait pas besoin de e les choses par le commence- l lui suffisait de les rétablir sur pied où elles étaient au temps -George.

t surtout le cas pour ce qui t la juridiction : les actes de

violence dont les Turcs s'étaient rendus coupables dans l'administration de la justice avaient été en grande partie la cause des troubles précédents, et la rupture avec le pacha actuel avait eu pour motif les attributions que le dernier traité avait assignées à son mous-sélim.

On institua des cours pour les diffé-rents degrés de juridiction.

Pour les villages, la cour se compo-sait des anciens et de ce qui restait des knièzes; elle était particulièrement chargée des mesures d'ordre en ma-tières civiles; sa compétence rappelait celle de nos juges de paix.

Ceux qui ne voulaient point accepter ses décisions en référaient à quelqu'une des cours établies dans les villes de district, dont les magistrats furent nommés dans les mêmes conditions attributives que sous Kara-George. Elles se composaient d'un président, de deux membres et d'un secrétaire. Ces magistrats n'étaient pas sans doute des hommes instruits; mais ils ren-daient leurs verdicts conformément à la coutume et selon leurs lumières. Les cas embrouillés, surtout en ma-tières de commerce, étaient portés de-vant les personnes de la même pro-fession regardées comme les plus ha-biles, les plus expérimentées et les mieux famées. Et comme en général elles ne montraient pas moins de bon sens que de perspicacité, on s'en te-nait presque toujours à la décision de ces arbitres.

Cependant, si l'on contestait la jus-tice de ces décisions, on pouvait re-courir à la cour suprême, qui n'était autre que le soviet sous Kara-George et qui, depuis 1815, avait formé la cour de chancellerie.

Si l'on pense à l'ancienne marche des affaires en Servie, où le pouvoir réel était entre les mains des voïvo-des; si l'on se rappelle que le mouve-ment avait pris naissance au milieu d'une insurrection militaire sous des chefs isolés, on comprendra sans peine pourquoi le pouvoir judiciaire n'avait pas joui d'une grande indépendance.

Il est vrai qu'il y avait encore des knièzes à la tête des districts; mais dans le fait il n'étaient que les suc-

cesseurs des voïvodes, des chefs militaires.

Les knièzes faisaient exécuter les jugements des cours de district; mais, comme ils leur étaient supérieurs, ils ne les traitaient pas avec beaucoup d'égards. Milosch se regardait comme le chef de la cour suprême, qui était tenue de le suivre quand il changeait de résidence. Ce ne fut qu'en 1825 que la cour suprême, après avoir reçu plusieurs améliorations, fut établie définitivement à Kragoujévatz. Le prince se réservait aussi les sentences de mort : son frère Jéphrem était le seul qui partageât ce privilège dans les districts de Schabatz et de Valiévo.

Comme la cour nationale ou suprême n'était que la continuation de l'ancien sénat, le peuple n'a jamais cessé de la regarder comme étant investie du droit de prendre part à l'administration du gouvernement. Mais l'exercice de ce droit ne lui était point accordé. Milosch ne croyait pas avoir besoin d'avis et de conseils pour les choses de haute administration.

Dans les commencements, il parut vouloir respecter au moins les knièzes. Il traitait comme ses égaux les plus distingués d'entre eux. En s'adressant à ces knièzes il les traitait de *Seigneurs*, leur présentait des pipes lorsqu'il recevait leur visite, et il approuvait généralement toutes les mesures qu'ils avaient cru devoir prendre dans leurs districts respectifs.

une alliance avec le pacha, et promis de les reconnaître comme pendant, et avec les spahis. Cet appui, ils déclarèrent que de ils ne recevraient plus d'ordres de Milosch. Mais le prince trouva un moyen de les faire obéir. Il en médiatement des troupes dans les districts; et, s'ils n'eussent été secourus des forces expédiées en toute hâte par le pacha, leur perte était imminente. Chli-Ali donna pour prétexte qu'il fallait prévenir une insurrection; Milosch répondit qu'il savait mieux que personne comment il fallait s'entendre avec les Serviens, et que, si le prince voulait être témoin d'une révolution, il n'avait rien de mieux à lui proposer que de faire retirer ses troupes et de se consacrer dorénavant de ce qui le regardait.

C'était précisément à la même époque qu'éclataient en Valachie les excitées par les hétairistes. Le prince craignit que les Serviens ne se joignent à Hypsilanti, et il rappela ses troupes. Alors les knièzes récalcitrèrent tous ceux qui avaient pris leur parti. Ils furent déposés sans qu'il en résultât aucun désordre. Un d'eux, Topalévitz, Grouscha, craignant d'être condamné à mort par la cause d'une lettre qu'il avait écrit en faveur d'être en démenée, et s'enfuyait en France; Milosch lui donna un successeur.

Ces exemples de fermeté acquiescèrent par degrés les knièzes à l'autorité du prince et à l'obéissance; il

acha; il exigeait l'impôt
 is autant de sévérité qu'en
 yé jadis les Turcs; quant à
 l' n'y avait pas eu la plus
 ion. Les knièzes, de leur
 ient les moussélîms; ils se
 les mêmes outrages et ag-
 urs exactions par des con-
 unnelles.

is, lorsqu'ils réfléchissaient
 tigeait d'eux et aux traite-
 leur fallait endurer, trou-
 avaient gagné bien peu de
 tant d'efforts et de sacri-
 tre même avaient-ils plus
 our le pouvoir qui pesait
 e que ceux qui l'exerçaient
 e ménagements étaient peu
 aravant leurs égaux.

a de l'année 1824, deux
 listrikt de Roudnik, nom-
 itch et Ratkovitch, vinrent
 s knièzes et de Milosch. On
 re au juste s'ils avaient été
 iés ou s'ils furent poussés
 arohe par le désir d'être
 r-mêmes knièzes. Ce qu'il
 a, c'est qu'ils témoignèrent
 contentement et qu'ils es-
 m d'exciter une rébellion.
 la trouvèrent peu de sym-
 eur district, qui était celui
 La première personne à la-
 lressèrent pour l'engager à
 eux les dénonça. En consé-
 ovitch fut saisi et conduit à
 s pour y subir un interro-
 it la cour suprême. On peut
 des de l'état de barbarie où
 encore plongé et du cas
 de la vie d'un homme par
 i coupa court au procès. Le
 t été confié à la garde d'un
 i-ci, auquel on avait bien
 de ne pas le laisser échap-
 plus sûr de lui brûler la cer-
 ovitch fut également con-
 uijévatz, interrogé et mis à
 ur le forcer à nommer ses
 e paysan répondit : « Quand
 hiraîs mes compagnons, je
 ne moins un homme mort. »
 milieu des plus cruelles souff-

moment Milosch et ses
 subirent de surveillance.

Lorsqu'au milieu de l'année 1825
 le knièze de Smédérévo, Péter Vou-
 litschévitch, fut informé qu'un paysan
 passait pour avoir été lié avec ceux qui
 avaient conspiré et qu'il persistait dans
 les mêmes desseins, il se rendit aussitôt
 dans le village où demeurerait cet
 homme pour l'arrêter. Il le fit saisir par
 ses momkis pendant la nuit, et on l'a-
 mena dans la maison où s'était logé le
 knièze. Celui-ci s'était flatté d'étouffer
 ainsi la rébellion; mais elle éclata im-
 médiatement et précisément à cause du
 moyen qu'il avait jugé propre à la pré-
 venir.

Exaspérés par la conduite arbitraire
 de Voulitschévitch, les paysans se sou-
 levèrent. Ils étaient indignés qu'on eût
 saisi un des leurs pendant la nuit, au
 lieu de s'être adressé à la commune, ce
 que prescrivait la loi, et que le knièze
 eût agi, précisément, disaient-ils, comme
 font les voleurs. Ils se portèrent en ar-
 mes devant la maison du knièze, et le
 forcèrent à relâcher le prisonnier.

A peine Voulitschévitch fut-il retourné
 à Asanja, sa résidence habituelle, que
 le peuple de l'endroit se mit en insur-
 rection, de sorte que le mouvement pa-
 raissait prendre les proportions d'une
 révolte sérieuse.

Milosch, sans perdre de temps, envoya
 des troupes à Asanja, sous le commande-
 ment de son frère cadet Jovan Obréno-
 vitch. Mais cette mesure ne fit qu'ag-
 graver le mal. Les hommes que con-
 duisait Jovan prirent parti pour ceux
 contre lesquels leur chef leur ordonnait
 de se battre. Celui-ci se trouva dans un
 danger si pressant qu'il offrit d'entrer en
 négociations. Il consentit à plusieurs
 demandes des rebelles, mais condition-
 nellement; car il n'était pas autorisé à
 traiter, et tout dépendait du consente-
 ment de son frère, qui seul, disait-il,
 était le maître. Les paysans demandaient
 avant tout qu'on déposât Voulitsché-
 vitch et qu'on nommât à sa place la per-
 sonne qui probablement avait excité
 l'insurrection. C'était un certain Miloï
 Djak, qui, au reste, devait ce surnom
 clérical à une circonstance indépen-
 dante de sa vocation : il avait été élevé
 par un ecclésiastique qui espérait le faire
 entrer dans la carrière religieuse. Il
 avait renoncé depuis longtemps à ce

dessein ; et, après avoir été secrétaire de Kara-George, il s'était décidé pour une profession plus lucrative, celle de marchand de cochons. Comme il traversait le pays pour affaires de commerce, il lia connaissance avec plusieurs riches paysans : il s'entretenait avec eux des intérêts du pays ; et, comme il parlait avec facilité, il se fit bientôt une grande réputation.

Jovan, comme nous venons de le dire, promit conditionnellement que Miloï serait nommé knièze ; les paysans auraient regardé comme un triomphe d'avoir emporté la nomination d'un knièze. Mais le diacre était trop au courant des choses pour ne pas savoir que sa dignité future n'était rien moins qu'assurée. Il visait à une situation plus élevée. Déclarant que l'intention de Jovan était d'abuser le peuple, il se rendit à Hassan-Passina-Palanka et leva contre Milosch l'étendard de la rébellion. Le peuple accourut en foule autour de lui. On se plaignait surtout de l'arrogance des knièzes, de leur avidité insatiable, de leur inhumanité, qui rappelait celle des Turcs, et des corvées qu'ils imposaient aux paysans. Quelques-uns firent ressortir des abus d'un autre ordre, et signalèrent surtout l'impôt de la porieža comme excessif et vexatoire.

Décidés à renverser un tel gouvernement, les paysans se partagèrent en deux corps ; l'un marcha contre Jovan, qui prit la fuite ; l'autre sur Pojarévatz, le siège de l'autorité ; ce dernier était sous le commandement de Miloï Djak, et se grossissait de moment en moment. Les insurgés pillèrent les habitations des knièzes de Jasénitza et Lapévitzza, qui s'étaient attiré l'animadversion du peuple. Les premières troupes que Milosch envoya contre les rebelles furent défaites ; c'était une compagnie de momkis, qui se virent forcés de rentrer dans Kragoujévatz sans leurs chevaux. Déjà l'on tremblait dans cette ville ; Milosch lui-même parut hésiter. Cependant il reçut des secours de Jagodina, Poschéga, Oujitze. Voutschitch, qu'il avait fait knièze de Grouscha, était fermement résolu à le soutenir. Lorsqu'il demanda aux momkis qui venaient d'être battus où ils avaient laissé leurs chevaux, ils lui répondirent : Nous ver-

rons demain où seront les vôtres ; regardaient la multitude des rebelles comme irrésistible.

Mais Voutschitch persista dans son opinion, et leur dit qu'ils n'auraient dû attendre qu'on les attaquât, ne convenait qu'à des femmes. ? commandant par Milosch, et tant sur des secours qu'on s'en rendrait disponibles. Voutschitch marcha contre les rebelles qui campaient près de Topola. Il fortifia la haute leur faisait face, et dès le lendemain matin il commença l'attaque.

Heureusement pour les assaillants, Miloï Djak avait été blessé au commencement de l'action et s'était vu forcé de s'éloigner. Privés du chef qui les soulevés et dont l'influence seule tout fait, les rebelles furent bien persés.

Les vainqueurs se ruèrent sur les villages où l'insurrection avait couru et sur ceux où elle s'était propagée ; commirent les mêmes atrocités qu'ils accompagnaient d'ordinaire les Turcs.

De tous les incidents qui marquèrent la carrière de Milosch, la plus importante de cette révolte fut peut-être la plus heureuse.

Déjà un mouvement qui présentait le même caractère commençait dans le district de Belgrade, où il eût été très dangereux, parce que deux chefs distingués, fils de ce Tschapitch qui avait obtenu son élévation à Kara-George, allaient mettre à la tête des mécontents qu'ils apprirent la déroute de leur chef à Topola, ils désespérèrent de vaincre et se contentèrent de demander à être amenés à des changements utiles, et à échapper au danger qui les menaçait. Ils se réfugièrent à Panschova, territoire autrichien. Il est vrai que ne se rebutèrent pas pour cela ; quant dans l'exil de données par le sur l'état réel du pays et trompés par ces illusions que les émigrés avaient si facilement, ils crurent qu'en revenant en Serbie ils feraient partager leur mécontentement aux autres. Leur espoir était de faire une révolution qui renverserait non-seulement le pouvoir de Milosch et des knièzes, mais aussi des Turcs. Des maîtres d'école de Belgrade rédigèrent pour eux une procla-

sait, car ce document n'existe pas. L'on promettait une récompense sur la tête de Milosch et une somme considérable pour celle de Vout-

chitch. Ils jugèrent qu'il était temps que les frères Tscharapitch se rendissent dans la forêt d'Avola, accompagnés de leurs adhérents domestiques. Le désastre de Topola était trop grand, la proclamation resta sans effet. On traqua les rebelles dans la forêt jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus qu'un petit nombre de brigands, l'on finit par les arrêter dans une caverne. Personne ne les épargnerait pas, ils firent une résistance désespérée et périrent. Quant aux auteurs de la proclamation, qui n'étaient point du pays, ils furent mutilés d'une manière hor-

rible, quoique vaincu, n'avait pas mérité le sentiment de sa force. Les paysans disaient : « Oui, cette fois, nous en avons eu le dessus ; mais cela peut

se reproduire. » Pendant ces révoltes toujours renouvelées, les obligations du pouvoir à s'occuper des paysans. Voutschitch, le prince, et les kniezes de Jasénitza ne pouvaient obtenir pas leur justice. Outre les plaintes personnelles, il y en avait qui regardaient la propriété ; le gouvernement ne pouvait rien. Quant aux meneurs de la révolte, on ne les eût pas poursuivis immédiatement, on trouva moyen de les arrêter plus tard. A tout prendre, dire qu'après la répression de ces révoltes insurrectionnelles le pouvoir était plus fortement assis que

avant, commandants militaires ne pouvaient qu'ils savaient faire obéir, de leur côté entièrement sous l'autorité de Milosch, qui se trouvait maître absolu dans le pays. On ne pouvait discipliner une nation récemment soustraite au joug des Turcs et qui était habituée aux rigueurs de la servitude pour se jeter dans les excès de liberté, cette sorte de dictature était nécessaire. Sans doute, en exerçant despotiquement le pouvoir, n'avait d'autre but que de satisfaire son ambition ; mais il y avait

une grande différence entre la domination d'un Servien élu par le peuple et l'oppression systématique et humiliante des Ottomans.

D'ailleurs l'état général des affaires était tel que, malgré bien des tiraillements d'intérêts et en dépit des mécontentements personnels, les Serviens n'avaient rien de mieux à faire qu'à obéir. Ceux qui avaient exercé jadis les hautes fonctions militaires et qui avaient tenu exclusivement dans leurs mains les rênes du gouvernement étaient encore en Servie, et ils disposaient des fortresses. Aucun traité n'établissait la nature des relations entre les Serviens et les Turcs. Maraschli-Ali était mort depuis quelques années avec le regret de n'avoir pu faire en Europe ce qui lui avait si bien réussi en Asie. Comme les conventions de la pacification n'avaient eu d'autre garantie que sa simple promesse, rien n'empêchait désormais les Turcs de profiter de la première occasion favorable pour rentrer dans leurs anciens privilèges. Ils n'avaient pas cessé de considérer les Serviens comme obligés de leur rendre certains services domestiques, suivant l'ancienne coutume. La seule chose qui garantissait aux Serviens cette indépendance qu'ils avaient achetée au prix de tant d'efforts, c'était une puissante organisation militaire, sous le chef qui les avait guidés pendant les dernières années et qu'ils avaient eux-mêmes solennellement reconnu. Tout désordre intérieur menaçait en même temps leur existence politique. Il y avait sans doute des résistances parmi les paysans, dont les regards s'allaient pas au delà d'un rayon borné ; mais l'idée qui dominait dans le sentiment national, celle de l'unité serbe, était inséparable de celle du gouvernement fondé par Milosch. Tout le monde était persuadé qu'il s'était arrogé d'avance les droits que plus tard on lui avait conférés : il avait fait construire des églises sans en demander l'autorisation au pacha ni au Grand-Seigneur ; et cette liberté eut l'assentiment du peuple. C'est aux sympathies nationales qu'il dut de conserver une autorité qui sans cet appui n'aurait eu qu'un caractère précaire.

Cependant ces dispositions changè-

rent avec le temps. Les événements qui eurent une grande influence sur les destinées de l'empire turc agirent sur la Serbie, qui vit enfin un ordre de choses stable et régulier succéder à tant d'incertitudes et de tiraillements.

CHAPITRE XXX.

LA SERBIE ORGANISÉE RÉGULIÈREMENT.

Un événement depuis longtemps prévu éclata dans l'Orient. Les Grecs se révoltèrent contre les Turcs. L'Europe, systématiquement pacifiée par la sainte alliance, jeta son activité dans la question de l'indépendance des Hellènes. Sans doute le sentiment de la liberté est naturel à tous les hommes, et les conditions physiques qui constituent ce qu'on appelait anciennement la Grèce sont particulièrement favorables à l'indépendance; mais l'isolement et le fractionnement du territoire sont tellement contraires à l'unité de constitutions et de vues que ce peuple dans les plus beaux jours de son histoire a rarement été d'accord pour repousser le joug étranger, tandis que son énergie a trouvé un aliment dans les rivalités et l'antagonisme. Les Turcs exploitèrent longtemps cette prédisposition nationale et ils dominèrent sur la Grèce dégénérée encore plus par l'adresse que par la force. Au clergé grec ils accordèrent des immunités et des privilèges qui paraissaient

L'occident salua de ses acclamations les Albanais, qu'il prenait pour et crut applaudir à des vertus en envoyant des éloges frondes à des hommes courtois à la manière des klej heïduks, mais étrangers à la politique de l'Europe. Quelques esprits éclairés donnaient leur adhésion à ce grand mouvement, et le temps préparé par la Russie, ment dans la Grèce propre mais dans le Monténégro, la Turquie, la Serbie et les pays moldo-valaques.

Nous avons déjà remarqué que les mouvements révolus qui agitaient les populations de l'empire turc réagissaient sur la vie. Ces mouvements étaient par les uns à l'influence occidentale de Pétersbourg, par les autres c'est aussi l'avis de Ranke, des des institutions de l'islam la ruine semblait prochaine, les puissances rivales prenaient en jour un caractère plus marqué de supériorité. Loin d'exclure les ordres d'influence comme terminantes, nous pensons qu'il est rationnel d'en admettre la signification. Ce qui prouve que l'action d'une puissance étrangère avait prise sur le mouvement grec et que les insurrections étaient à une impulsion intérieure, c'est que les mêmes



de complicité en ce qui concernait les plus contraires intérêts ottomane. Il s'abstenait de demander un affranchissement complet, de sorte qu'en agissant lui-même il avait l'air de n'être l'instrument de la volonté impériale. De son côté, le sultan était sûr qu'il n'échangerait pas les avantages de sa position doublement avancée contre les hasards d'un rôle joué dans le parti des bédouins. Il fut marqué ensuite parmi les adversaires de l'hyppocrisie quelques membres de l'ancien gouvernement serbe : exilés et entre autres les deux frères, qui n'étaient pas moins lui-même qu'à la domination ottomane.

Quant à la résurrection de la Grèce et l'Orient les regards de l'Europe; la jeunesse sympathisait avec le mouvement, qui lui rappelait les anciennes républiques; les libéraux saluaient le triomphe de la raison sur le fanatisme des mahométans; les politiques épuisaient toutes les combinaisons pour résoudre ces problèmes : Que fera-t-on des provinces de la Constantinople ?

Le prince Alexandre, qui avait hérité des tendances d'un mysticisme et les nécessités politiques s'étaient imposées comme chef de la coalition, venait de mourir à Taganrok. Nicolas, le jeune, entra résolument dans la voie que lui avait tracée le génie de ses prédécesseurs.

Le gouvernement russe donna en conséquence la plus sérieuse attention aux questions qui existaient entre la Porte et la Russie, depuis plusieurs années, était demeurée suspendue. Les discussions portaient sur la non-exécution du traité de Bukarest, et surtout particulièrement sur les points qui regardaient les Serbes.

La Serbie, menacée dans son existence par une révolution formidable, pour banquiers et pour auxiliaires, l'Angleterre, la Russie, et dont une seule suffirait pour la soutenir, fut contrainte de céder aux exigences de l'ambassadeur moscovite.

Le sultan fit remettre en liberté les députés serbes et promit d'entrer en négociations sur les points en litige pour arriver à une entente satisfaisante entre les parties intéressées. On suivit en conséquence à Akiermann des conférences où l'on s'occupa surtout des affaires de la Serbie.

Après bien des tergiversations qui, plus d'une fois, furent sur le point d'amener une rupture, la Turquie se résigna à accepter l'ultimatum russe (1826).

Dans la convention préliminaire et qui est désignée comme explicative, la Porte s'engagea à définir d'une manière plus exacte les avantages dont le traité de Bukarest ne parlait qu'en termes généraux et vagues (1). Dans un article spécial sont spécifiées les demandes faites par les Serbiens en 1820. La Porte donna l'assurance qu'elle aurait égard non-seulement à ces réclamations, mais à celles qui en seraient la conséquence et qu'on ne manquerait pas de lui adresser dans la suite. Il fut convenu qu'après dix-huit mois au plus tard elle rendrait un hatti-schérif dans lequel la convention serait exposée et qu'elle enverrait à Saint-Petersbourg (2), où cet

(1) Convention explicative en exécution du traité de Bukarest (25 septembre, 7 octobre, 1826), art. V.

(2) Dans l'acte séparé relatif à la Serbie, les demandes de la nation sont énumérées comme il suit : « La liberté du culte; le choix de ses chefs; l'indépendance de son administration intérieure; la réunion des districts séparés du territoire serbe; la réunion des différents impôts en un seul; l'abandon aux Serbiens des biens appartenant à des musulmans, à charge d'en payer le revenu ensemble avec le tribut; la liberté de commerce; la permission aux négociants serbiens de voyager dans les États ottomans avec leurs propres passe-ports; l'établissement d'hôpitaux, d'écoles, d'imprimeries, et enfin la défense faite aux musulmans autres que ceux appartenant aux garnisons de s'établir en Serbie. » Dans la note officielle de la Porte Ottomane, la rédaction offre avec le texte des différences d'une grande portée. On y promet de régler avec les raïas (1) (13 mai 1826) les demandes qui ne seraient pas contraires à leur condition. Dans l'acte particulier de la Serbie, le gouvernement turc s'engage à établir des

acte serait considéré comme faisant partie intégrante de la convention.

Par ce décret l'interprétation donnée par les Serviens au traité de Bukarest fut publiquement reconnue. Si la convention était exécutée pleinement et de bonne foi, l'État, ainsi réglé conformément à ses besoins et à ses désirs, pouvait être regardé comme jouissant des mêmes garanties que les autres puissances de l'Europe. Ces assurances causèrent une grande joie dans le pays; le prince les annonça avec solennité dans une diète tenue à Kragoujévatz.

Cependant ce n'étaient encore que des promesses; il restait à savoir comment la Porte les exécuterait. La déclaration de la Porte elle-même semblait annoncer peu de sincérité.

Le sultan Mahmoud était sur le point d'entreprendre une chose dont il attendait la restauration de l'ancienne prépondérance ottomane.

Les forces que commandait le Grand-Seigneur, suivant les constitutions de l'empire et de l'armée, renouvelées en 1808, sous l'influence du parti janissaire, paraissaient plus que jamais incapables de sauver l'État. Des expéditions considérables, destinées à réprimer l'insurrection grecque et que l'on n'avait rien négligé pour rendre utiles avaient complètement échoué. Si le pouvoir ottoman n'avait pas encore été renversé dans la Grèce, on en était redevable aux Égyptiens, dont les troupes avaient adopté la discipline européenne. Ce que le Grand-

cien et comme les barbares, et les Turcs suivaient la tactique des européennes, ce qui leur assurait un avantage.

Ces résultats firent une impression profonde sur le sultan. L'idée vint à quelques-uns de ces penseurs que l'empire turc ne reprendrait son ancienne splendeur par des réformes intérieures, la catastrophe de Sélim n'avait abandonné, mais dont la nécessité avait imposé l'ajournement, réalisable dans la circonstance. La cause des janissaires ne plus s'identifier avec celle du sultan. Il était temps de leur que leur résistance systématique aveugle à toute espèce de réformes mis l'empire à deux doigts de sa perte et que ceux qui avaient la prétention d'être le plus ferme appui du sultan agissaient comme pourraient des ennemis déclarés. Des hommes sés dans la loi abandonnèrent des janissaires; et dans un conseil de vizirs et d'oulémas, qui se réunirent au mois de juin 1826, du Grand-Seigneur furent adoptées à l'unanimité. On rendit un décret par tous les membres du conseil prescrivait aux janissaires certaines obligations militaires, sur ce motif tait seulement en opposant aux de troupes régulières qu'on avait compenser les avantages qu'ils remportaient sur les musulmans. On

massaire de rétablir celui de l'édit : il se contenta de donner des troupes à ses troupes des égyptiens qui avaient été formés en Europe ; ce qui eut lieu sans

il fit les plus grands efforts sur pied des forces conspu qui fussent en état de soutenir de l'islamisme, et il les désigna sous le nom d'*armées victorieuses*. Ainsi que s'effectua cette révolution la cause remontait aux la fin du dix-huitième siècle : que pour en assurer le il fallut recourir aux actes de cruauté. Toutefois cette quelle qu'en ait été l'origine, l'objet la domination exclusive de l'islamisme. Les seuls mahométans servaient dans les armées à rétablir par la victoire le la parole du Prophète.

que se proposait en même Mahmoud était de faire rester l'asservissement des nations chrétiennes vaincus conquis leur émancipation publia un livre où il était que la nouvelle milice ne se pas à défendre les anciennes, mais qu'elle pénétrerait dans les armées chrétiennes de l'empire. L'une confiance présomptueuse, rejetèrent l'intervention des puissances dans les affaires de et, quoique les Grecs demandassent le droit d'administrer les affaires intérieures, tout en tant la suprématie de la le divan déclara qu'il ne consentait à faire de semblables concessions. Ni l'interruption de tous rapports les Égyptiens et la Grèce ni tion de la flotte de Méhémet ne purent faire changer au résolutions. Après une discussion dans le divan, le Grand-annonça qu'il était prêt à par les Moréotes et à les exempter pendant un an s'ils voulaient se soumettre. Ce fut tout ce qu'il obtint de lui.

La proclamation adressée aux Grecs et d'Europe (hatti-schérif de 1827) Mahmoud tient un langage qui ferait supposer

l'intention de révoquer les concessions d'Akiermann. Il y déclare formellement n'être entré en négociations que pour avoir le temps de se préparer à la guerre. Quant aux demandes des Serbiens, il les représente comme inacceptables, et reconnaît qu'il n'avait cédé sur ce point que parce qu'il ne pouvait faire autrement.

Cet aveu n'avait rien que de plausible. En effet, les demandes des puissances en faveur des Grecs n'allaient guère au delà ; et cependant elles avaient été repoussées avec indignation. Dans la même proclamation les chrétiens étaient représentés comme n'ayant d'autre but que la ruine de l'islamisme. Le sultan faisait un appel à la brillante valeur des Turcs, grâce à laquelle leurs ancêtres avaient établi dans le monde la vraie religion : mais il enflammait surtout leur zèle en leur peignant les Russes comme leurs ennemis les plus dangereux. Quoique les circonstances ne fussent rien moins que favorables pour une guerre générale, le différend ne pouvait plus être vidé que par les armes : le sultan recourut le premier à ce moyen extrême.

En Morée, les Égyptiens se retirèrent devant une armée française, et les Russes attaquèrent sur le Danube les troupes nouvellement disciplinées. Il était évident que l'armée turque avait gagné non-seulement dans l'art de défendre les places fortes, mais dans la tactique de la guerre de campagne. Elles observaient mieux la discipline et résistaient plus longtemps ; mais, dans la pratique militaire elles en étaient restées au même point. Comme autrefois, les Turcs se livraient à une impétuosité aveugle, dirigeant tous leurs efforts sur un même point et sans s'occuper des manœuvres de l'ennemi.

Dans la seconde campagne, les Russes franchirent les Balkans, qu'on avait regardés jusque-là comme le boulevard de la Roumelie, et menacèrent la capitale. Ils dictèrent les conditions de la paix. La Turquie n'avait plus qu'à se soumettre. Non-seulement il lui fallut accepter le règlement des affaires de la Grèce, mais toutes les conditions de détail qu'il plut aux puissances alliées de déterminer. La Grèce eut, il est vrai, des limites plus étroites

que celles qu'on avait d'abord voulu lui donner, mais d'un autre côté elle fut élevée à l'état de royaume indépendant (1).

Les sympathies pour les populations chrétiennes du Danube, après s'être vivement manifestées pendant les guerres de 1788 et 1806, s'étaient comme épuisées dans la cause grecque. On ne permit pas aux Serviens de prendre les armes, et leur influence, tant que dura ce grand conflit, dut se borner à empêcher une armée bosnienne de passer la Drina. La paix ne changea rien à ce qui avait été décidé pour eux dans leurs relations avec la Turquie; tout ce qu'ils y gagnèrent réellement, ce fut la certitude que les conditions acceptées ne seraient point enfreintes. Par le traité final d'Andrinople la Porte s'engagea à observer les stipulations de la conférence d'Akiermann, lesquelles reposaient sur le traité de Bukarest, et cela sans délai et avec la plus scrupuleuse exactitude. On lui donnait un mois pour que ce point fût définitivement réglé et pour faire parvenir à Pétersbourg le firman qui devait mettre un terme à toute contestation ultérieure.

Il n'y avait plus moyen d'éluder un engagement pris dans de telles circonstances. Le 30 septembre 1829 parut le firman imposé dans la forme ordinaire de ces actes. Les demandes des Serviens, conformément à l'interprétation que leur donnait la convention d'Akiermann, furent communiquées au

Il résultait de ce firman qu'avant les forteresses seraient par des garnisons turques. Trois fois pendant le cours des émeutes les Serviens purent échapper à la clause, et depuis longtemps ils avaient perdu l'espoir de s'y soustraire. Ils avaient si souvent invoqué le traité de Bukarest qu'il fallait bien qu'ils signassent à observer ce qu'il contenait de favorable aux Turcs. D'ailleurs, la moindre infraction au traité de Bukarest des Serviens eût inévitablement entraîné des troubles qui auraient tout compromis.

La plus difficile était d'appliquer les difficultés qui avaient leur source dans le principe de domination et de base du système gouvernemental musulmans.

D'abord le sultan interdit les libertés turques de s'immiscer de la manière que ce fût et sous aucun texte dans les affaires d'administration intérieure du pays et dans les relations entre Serviens. Il abolit la dictation des moussélims. Cette mesure, que l'avant-dernier pacha avait largement étendue à la suite de l'insurrection, avait été limitée par son successeur, mais il en était résulté tant d'abus que Milosch avait renoncé à poursuivre cette prétendue amélioration.

Toute l'administration était confiée au prince, titre qu'avait pris le prince, mais il était assisté par les conseils des anciens.

Si l'on n'eût adopté ce parti, l'indépendance de l'administration intérieure eût été une chose impossible.

On trouva encore dans la même mesure le moyen d'aplanir un des obstacles principaux à une pacification durable. Les spahis se regardaient toujours comme les propriétaires légitimes du pays : le refus de renoncer à ce droit avait fait échouer les négociations de Péter Itschko, et avait empêché l'exécution du traité de Bukarest. La rupture qui eut lieu en 1820 n'avait pas eu d'autre cause. En effet, au point de vue du gouvernement turc, on ne pouvait sans injustice écarter des prétentions qui se liaient intimement au système de l'islamisme. Pour cette fois le sultan ordonna de faire un recensement général de tous les revenus des zaims et des timariotes dans le pachalik, pour que les Serviens en versassent le montant en même temps qu'ils s'acquitteraient du tribut. De cette manière le revenu général des domaines des spahis représentait pour eux ce que le tribut représentait pour le Grand-Seigneur, l'exercice et la jouissance d'un droit sous une autre forme. La dime et la taxe de la glavnitza, qui pesaient sur le pays depuis l'époque de la conquête, furent ainsi abolies, et le sultan put indemniser comme il le jugeait convenable ses vassaux dépossédés.

Il n'était pas moins urgent de séparer les deux populations; on défendit à tout musulman d'employer des Serviens pour son service personnel. Mais cette défense serait restée vaine en l'absence de toute autorité compétente pour en réprimer la transgression. En conséquence, le sultan jugea qu'il valait mieux obtempérer aux demandes des Serviens, et interdire le séjour du pays à tout musulman non attaché à la garnison d'une forteresse. Ceux qui avaient des terres dans le pays eurent la faculté de les vendre, et des fonctionnaires publics furent chargés de l'estimation. S'il arrivait qu'un Turc ne voulût point se défaire de sa propriété, il n'avait pas le droit de l'exploiter par lui-même; le revenu en était versé à Belgrade et remis au propriétaire. Tous ces règlements tendaient à mettre le moins possible en présence des intérêts

opposés ou hostiles, en supprimant les relations qui avaient été la source de tant de réclamations et de plaintes.

L'armée que le gouvernement turc tenait en Serbie et qui se composait d'une classe dont l'autorité reposait sur l'élément religieux s'était regardée jusque-là comme maîtresse dans le pays; elle se trouva ainsi dépouillée de toute influence personnelle. L'impôt de la capitation, qui autrefois était le signe de la qualité de raïah, cessa d'être payé : ou du moins il n'eut plus la même signification. On veilla avec le plus grand soin à ce que les officiers turcs dans leurs rapports avec les Serbiens des autres districts ne leur demandassent jamais de teskères; ils devaient se contenter de certificats émanés du gouvernement serbe.

La Serbie était par le fait soumise et tributaire; mais elle avait cessé d'être une nation de raïahs, auxquels le port d'armes était interdit. Il n'existait plus de distinctions somptuaires. On bâtit un grand nombre d'églises; le hatti-schérif portait même qu'on pouvait construire des hôpitaux et des écoles sans qu'il fût besoin d'attendre une autorisation préalable. En annonçant ces réformes importantes au peuple serbien, Milosch déclara que dorénavant le service divin serait annoncé au son des cloches, et qu'il serait célébré avec la même solennité qu'avant les persécutions de l'islamisme.

Tout ce qui regardait le culte fut réglé conformément aux désirs des Serbiens. On a vu dans la suite de cette histoire combien l'influence des évêques envoyés de Constantinople avait contribué à agiter le pays. Ces rapports devaient cesser après les changements que l'on venait d'opérer. Comment aurait-on consenti à payer aux évêques l'impôt de la dimittiza quand toutes les charges analogues avaient été abolies?

Le pays désirait vivement d'être débarrassé des évêques grecs, qui étaient regardés comme des étrangers. Dans le hatti-schérif de 1830 on accorda aux Serbiens la faculté d'élire parmi les membres du clergé national des évêques et des métropolitains; on réservait seulement au patriarche de Constantinople le droit

de confirmer cette élection. Mais les évêques n'étaient pas tenus de se rendre de leur personne dans la capitale pour que leur nomination fût reconnue valide. Ces mesures coupaient court aux relations intéressées qui existaient entre l'éparchie serbe et l'Eglise grecque; la nation prenait sur elle l'acquittement des dettes accumulées. Au lieu de l'impôt des cheminées, qu'il était difficile de déterminer exactement, les évêques recurent du trésor public un salaire fixe.

Milosch avait déjà essayé d'établir un arrangement sur ces bases; mais ce fut seulement depuis cette époque qu'il fut mis en vigueur. Le clergé serbe ne jouit pas d'une grande influence, et les règlements adoptés n'étaient point de nature à augmenter son indépendance. Ce résultat, considéré au point de vue de l'ordre moral, avait sans doute des inconvénients graves; mais il offrait au moins un avantage qui put paraître déterminant, celui d'empêcher à l'avenir que l'épiscopat ne se transformât en une institution hostile au gouvernement et à la nation. Malgré ces restrictions, d'une portée plutôt politique que religieuse, le clergé serbe put aspirer dans ses relations à un développement non moins étendu que celui auquel il semblait appelé dans la courte période qui avait précédé la conquête. La nation accueillait avec une joie mêlée d'orgueil ces bienfaits présents et concevait de grandes espérances pour l'avenir.

Non-seulement les habitants du dis-

trict de la Turquie se prêtait sans arrière-pensée à une réduction de son territoire pour agrandir les domaines d'un prince de Serbie.

Lorsque les députés serbes informèrent le pacha de Vidin de l'objet de leur mission, ils furent éconduits durement, et on les menaça même d'un traitement rigoureux dans le cas où ils auraient l'audace d'exciter à la désobéissance et à la défection des sujets du Grand-Seigneur.

Les autorités turques raillaient les députés de ce qu'ils prétendaient donner pour une prise de possession l'occupation momentanée de quelques pays par les avant-gardes de Kara-George; ils demandaient ironiquement si une province devait appartenir à la Serbie par cela seul que l'heïduk Véliko y avait fait galoper son cheval.

Il se présenta dans les districts de la Drina quelques Serviens munis d'argent, dont l'intention était d'acquérir des propriétés appartenant à des Turcs. Ils comptaient sur les dispositions du hattî-schérif, portant que la vente de ces biens devait avoir lieu sans le moindre délai; mais ils furent violemment attaqués et dépouillés de leur argent et de leurs montures, après quoi on leur permit de s'en retourner.

Dans les districts dont la possession était contestée, les chrétiens, pendant un certain temps, furent plus malheureux et plus durement traités que jamais.

À Kronschévatz et à Alexinatz on re-



sch mettait peu d'empressement sur des troubles qui tournaient au-dessus de son autorité; mais il attira les désordres l'attention de la Porte à Russie. Dans une conférence à Constantinople (25 mai 1833), l'arrangement des frontières fut accepté par les commissaires. Le décret fit encore attendre pendant un temps; mais la prise de possession, qui était préparée d'avance, put se faire sans nouvelles difficultés.

L'arrangement des frontières eut pour effet l'extension du territoire serbe à la suite des victoires de Karaïew. On estime que la Serbie se trouva ainsi plus étendue d'un tiers, et le nombre de ses habitants augmenta dans la même proportion.

De cette manière se trouvaient définitivement réglés tous les rapports entre le gouvernement turc et les populations ottomanes qui les avoisinaient. Les causes d'irritation et de discordance avaient disparu. Mais il y avait au fond de la situation des éléments de discorde, et l'on vit surgir des questions qu'il n'avait pas été possible de prévoir.

CHAPITRE XXXI.

OPPOSITION INTÉRIEURE. OPPOSITION CONTRE MILOSCH.

Le nombre des demandes que les Serbes adressaient au sultan en 1820, qui regardait particulièrement la personne de Milosch ne fut point prise en considération à Akiermann. On se contenta d'y stipuler que la nation aurait le droit d'élire librement son chef. La Russie, qui était maîtresse des conférences, jugea-t-elle qu'il ne fallait pas de mêler à une question générale des conditions de paix et à des résultats qu'on voulait atteindre des intérêts que le temps et les circonstances pouvaient détruire. Quel qu'ait été le motif des contractants, on ne toucha en aucune manière à ce point; du moins on ne le fit appuyé par des autorités de foi.

En 1817, Milosch avait été élu par ses compatriotes pour leur chef; dix

ans plus tard (1827), dans la diète qui se rassembla pour prendre connaissance du traité d'Akiermann, cette élection fut renouvelée. Les grands knièzes, les knièzes de districts et les anciens, le clergé et les membres des cours de justice, tant en leur nom qu'au nom de la nation et de ceux de leurs frères qui dorénavant se réuniraient à eux, se déclarèrent sujets de son Altesse Sérénissime le prince Milosch Obrénovitch et de ses descendants, de génération en génération, et disposés à le reconnaître comme leur prince et seigneur.

Ils signèrent en corps une pétition dans laquelle ils suppliaient le Grand-Seigneur de leur donner un métropolitain serbe et de nommer Milosch Obrénovitch pour leur prince héréditaire. Mais à cette époque d'hostilités et de violences on ne pouvait donner suite à de telles demandes. Dans le traité d'Andrinople, aussi bien que dans le firman qui parut quelque temps après, on s'occupa de la nation et nullement du prince. Lorsque, en 1830, Milosch communiqua ce firman à l'assemblée, il fit ressortir l'avantage qu'il y aurait pour le pays à ne plus être gouverné par des officiers turcs, qui, en succédant les uns aux autres, n'avaient d'autre but que celui de s'enrichir aux dépens du peuple, mais par des hommes associés à la cause de tous, également prêts à vivre et à mourir avec leurs frères. Il ajouta en même temps que, le but des Serbiens étant presque atteint, il était dans l'intention de se retirer, et que la nation pourrait alors choisir pour prince l'homme qu'elle jugerait le plus digne de la commander. Cette allocution eut l'effet qu'il s'était proposé : il fut réélu pour la troisième fois. L'assemblée le salua du titre de prince donné par Dieu. On supplia la Porte de le confirmer comme knièze et comme chef légitime, dont les descendants devaient lui succéder, attendu que la résolution de la nation était unanime et irrévocable.

La Porte crut ne pas devoir résister plus longtemps à ce vœu; elle le fit d'autant plus volontiers que Milosch avait rendu quelques services dans la dernière guerre, entre autres celui d'envoyer à l'armée des approvisionne-

ments par le Danube, secours dont l'armée impériale avait le plus grand besoin. Ainsi dans le hatti-schérif de 1830 il était exprimé en termes formels que Milosch devait être maintenu dans la dignité de knièze, qui, après lui, passerait à sa famille. Le bérat qu'il reçut de la Porte était conçu en ces termes : « Que la dignité de prince devait lui être assurée sa vie durant et qu'à sa mort elle serait transmise à son fils aîné, puis à son petit-fils. »

Le gouvernement turc appuyait sur ce point que c'était par faveur spéciale et par choix que cette faveur était conférée à Milosch, et qu'il la devait à sa fidélité : c'est sous de tels auspices qu'il était appelé à continuer de gouverner le pays pacifié. Cependant Milosch ne put obtenir que son nom fût mentionné dans le traité communiqué aux puissances étrangères ; ce qui eût rendu l'exécution de ces clauses indépendante des caprices de la Porte. Sa position resta donc ce qu'elle avait été, celle d'un homme revêtu d'une autorité mixte, où se combinait la suprématie de la Turquie avec le droit conféré par l'élection. Il est même permis de supposer qu'il n'avait pas une idée bien nette du véritable caractère de sa dignité de prince. Ce n'était pas sans de grands efforts qu'il était parvenu à ce résultat ; et il parut croire qu'après avoir obtenu un bérat et un hatti-schérif il n'avait rien de plus à espérer. Il se regarda dès

son administration en lui donnant pour motif la nécessité de sévir contre tous ceux qui contrariaient ses vues et ajournaient pour des raisons personnelles le grand plan de l'émancipation serbe. Il était évident que, si la nation jugeait nécessaire de lui obéir, c'était parce que tout le monde sentait le besoin de l'ordre et de l'unité sous une main ferme.

Mais le but auquel on aspirait était atteint. La Servie était indépendante, elle avait la garantie de la Porte et celle d'une des grandes puissances de l'Europe. Tous les districts, qui précédemment n'avaient eu qu'un lien sympathique, formé par la communauté d'origine, de langage et d'intérêts, étaient désormais réunis en un même corps de nation. Aucune réaction ne paraissait à craindre, du moins quant au présent. Mais pouvait-on se flatter qu'un peuple naturellement fier et turbulent accepterait avec résignation le gouvernement dur et entier de Milosch précisément à l'instant où le sentiment national se trouvait relevé par la déclaration récente de l'indépendance ?

Milosch aurait dû se préoccuper davantage de cet état de choses ; car, quoi que pût faire le Grand-Seigneur, l'attachement de la nation et une élection trois fois répétée étaient pour Milosch un titre plus solide et plus réel que toutes les faveurs d'un sultan.

Si la nation venait à l'abandonner,

termes : « Et nous avons lieu de croire que Milosch emploiera tout le droit qu'il a été investi dans des lois pour s'affranchir de la domination turque, et qu'il assurera à la nation la paix en faisant le peuple confié à ses soins jouir du bien-être moral et matériel. Le prince lui est conseillé au lieu de sa propre gloire et de ce que l'estime par-dessus tout. Le prince veut le peuple l'entourera quand il se trouvera entouré par de bonnes institutions ; de cette manière qu'il assure son souvenir le nom de lui des Némanias. Il ne saurait de sécurité sans lois. Ni les lois, ni la force des lois ne suffisent pour le dévouement des courtisans. La sécurité repose sur celle que son prince a dans de sages lois. Sans lois, Milosch ne les emprunte pas de l'Europe ; car la différence des lois permettrait qu'imparfaite ; mais il les fera claires pour qu'elles soient en harmonie avec le caractère national : elles garantiront la propriété et la liberté civile dans les limites que le droit et l'unité de l'État. Il fera consulter les lumières des anciens de la nation que ces lois soient à la fois protectrices. C'est ainsi que les lois précéderont tous les avantages matériels et qu'ils pourront être que dans ce qu'il a fait le prince avait plus en vue leur bien-être propre. En tenant compte de ce qu'il n'aura plus à craindre des exilés et de tous ceux qui ont donné le pays depuis Karaï-Mehmet aux habitants des provinces de la Turquie, ils pourront vivre sous son gou-

vernement qu'il n'y a point de sécurité administrative intérieure sans que les Serviens n'échappent à l'influence des Turcs qu'en cultivant leur intelligence. La nation, il est sûr qu'elle leur joug ; mais elle ne cessera d'être dominée par leurs mœurs et qu'en se mettant au-dessus des préjugés en développant les qualités pro-

pres à son génie. Une fois que cette supériorité sera acquise, les Serviens pourront se regarder comme réellement émancipés. Milosch, comme il en a souvent témoigné l'intention, établira sans doute des écoles sur une large échelle dans tout le pays ; et leur organisation répondra aux besoins de son peuple. En enseignant la religion chrétienne dans sa pureté, il n'aura rien à craindre ; le clergé ne pourra abuser de son influence. Les chants populaires apprendront à la jeunesse l'histoire nationale, et ce qui paraîtrait devoir y être modifié le serait conformément aux principes de l'Évangile. Rien ne serait plus dangereux pour la génération qui s'élève qu'une demi-instruction, dont le seul résultat serait de fausser les esprits. Quant aux connaissances scientifiques de l'Europe, on pourrait arriver graduellement à les donner aux élèves. C'est seulement par des moyens semblables que les Serviens, devenus supérieurs aux Turcs, acquerront cette force morale et ces lumières dans lesquelles réside le bonheur d'un peuple. Le sol est préparé ; il n'attend plus que le bienfait d'une bonne semence. »

Pour mieux faire comprendre comment Milosch fut entraîné par degrés à abuser du pouvoir qui lui avait été remis, il ne sera pas inutile de remonter à l'époque où l'acte d'Akiermann touchant la situation de la province arriva en Serbie. Le 15 janvier 1827, en présence des knièzes et des notables il fit donner lecture dans l'église, par son secrétaire Dmitri, du discours suivant :

« Très-vénérable métropolitain (celui d'Oujitza), vénérables et honorés membres du clergé ! nobles knièzes et très-honorés kmètes, mes frères ! lorsque le cruel Soliman suçait notre sang, empaillait ou tuait nos frères, que nous étions pour ces causes en guerre avec lui, et que je m'étais rendu, au péril de ma vie, au milieu des Turcs, je donnai d'abord le conseil d'implorer la grâce de notre très-haut Empereur, afin qu'il mît fin à cette effusion de sang, qu'il nous reçût parmi ses sujets et posât les fondements de notre bonheur à tous. Comme je savais que les empereurs d'Europe ne souffrent jamais de rebelles, mais qu'ils les blâment et sévissent contre eux ; moi, le

plus petit des princes, n'ayant rien plus à cœur que de rendre heureux le peuple et d'établir une bonne administration intérieure, je ne pouvais que me régler sur eux et les prendre pour modèles. D'ailleurs il ne convenait pas d'irriter celui que je devais supplier ; je tombai donc à genoux devant le sultan et j'implorai sa grâce. Vous avez entendu plus d'une fois vous-mêmes, soit à table, soit dans les combats, que je demandai toujours à Dieu qu'il voulût amener le cœur du sultan à la miséricorde, et l'apaiser par sa sainte intervention.

« Notre protecteur a agi dans ce sens depuis un an ; déjà, il y a six ans, nous avions envoyé une députation à Constantinople ; mais la révolution greco-valaque interrompit les négociations. L'empereur Alexandre aurait, avec le temps accompli nos désirs ; le Très-Haut l'a appelé à lui. Or, il a ordonné généreusement, de son lit de mort et dans son testament à son successeur et frère l'empereur Nicolas, régnant glorieusement sur la Russie, de s'interposer pour nous, comme lui-même l'avait fait (à ce moment le peuple cria par trois fois : Dieu reçoive son âme ! que sa mémoire dure à jamais !)

« L'empereur actuel pressa donc le sultan de terminer nos affaires ; et je me sens heureux, mes chers frères, de pouvoir vous donner la bonne nouvelle

« Vous le voyez mes frères, approche où notre chère patrie rang parmi les États constitués, notre nation connaîtra les bien-

stipulations du traité. Ces privilèges au peuple serbe tant comme jaste ré de sa fidélité éprouvée envers l'ottoman que comme la plus sûre garantie cette fidélité restera inaltérable. Les parties contractantes ont reconnu, a été déclaré dans un acte particulier et conclu par les plénipotentiaires : qu'il est absolument nécessaire d'écarter un délai de dix-huit mois pour les recherches et les pourparlers indiqués dans le règlement de ces matières. En conséquence il est arrêté que les décisions sur les points arrêtés seront fixées avant le 1^{er} septembre de la députation serbe à Constantinople, et seront mentionnées aux fins nécessaires dans le très-haut firman hatti-schérif confirmera et qui sera dans le délai le plus court possible, tous les cas pas plus tard qu'à l'expiration de dix-huit mois convenus. Ce firman, soumis à la cour impériale de Russie sera qu'alors reconnu comme partie intégrante de cette convention. La convention est extraite ce cinquième article a été par sa Majesté Impériale le 14 octobre.

— II. *Acte particulier de la Serbie.* Le blime Porte, mue uniquement pour de remplir religieusement les stipulations du huitième article du traité de Bakar, a permis aux députés serbes de lui soumettre les demandes de leur peuple sur lesquelles il est le plus nécessaire pour assurer l'accomplissement de ses vœux.



tant de la liberté du culte
lu commerce, ainsi que
isolation et de l'instruction
er encore le Serbe était

un esclave étranger dans l'empire ot-
toman ; depuis aujourd'hui son âme lui
appartient, il a pouvoir sur sa propriété,
sur son serviteur, sur lui-même. Certes

ferme résolution d'accorder
les avantages stipulés par le
du traité de Bukarest, elle
ointement avec les députés
lements concernant les de-
onnées de ce peuple fidèle,
toute autre qui pourrait lui
délégation serbe, et qui ne
raire aux devoirs des sujets
man.

orte portera à la connaissance
riale de Russie ce qu'elle
l'exécution du huitième ar-
e Bukarest, et lui communi-
confirmé par un hattî-schérif
les privilèges susmentionnés

nous sousignés, plénipoten-
ajesté l'Empereur et Roi de
, en vertu des hauts pouvoirs
, et conjointement avec les
de la Sublime Porte Otto-
et déterminé les conditions
sur les affaires de la nation
du cinquième article de la
e en huit articles à Akierman
plénipotentiaires ottomans
et la confirmation du traité
Akiermann, le 25 septembre
rontzof et Ribeaupierre.

e le 22 novembre 1830 que
ud envoya au vizir de Bel-
chérif suivant contenant les
nation serbe :

le traité conclu à Andrinop-
lime Porte et la cour de Rus-
ion des clauses de la conven-
on, laquelle porte qu'on se
stantinople avec les députés
cuper des intérêts de la Ser-
la liberté du culte avec l'ad-
érieure ; l'incorporation des
s ; la fixation des impôts ; la
priétés turques ; la permis-
avec leurs propres passe-
de créer des hôpitaux, des
imaries ; la défense expresse
ter la Servie, ne faisant d'ex-
ur les soldats des garnisons
forteresses ; la liberté d'avoir
on nationale en tant qu'elle
entraire aux devoirs des su-

ne la nation qui a manifesté

sa fidélité à ma Sublime Porte est l'objet de
ma sollicitude impériale, et que j'ai l'in-
tention de satisfaire à ses demandes d'une
manière juste et convenable afin de multiplier
les moyens de sécurité intérieure ;

En conséquence, après avoir délibéré avec
les députés serbes à Constantinople, on a ar-
rêté ce qui suit :

Ladite nation exercera librement son culte
dans les églises à elle appartenant.

Le knièze Milosch Obrénovitch, ici pré-
sent, demeurera, en vertu du héraut dont il
est muni, et en récompense de sa fidélité en-
vers ma Sublime Porte, knièze de ladite na-
tion, et cette dignité restera la propriété de
sa famille.

Il conservera, au nom de ma Sublime Porte,
l'administration des affaires intérieures du
pays, de concert avec l'assemblée des nota-
bles serbes.

Quant aux six districts détachés de la Servie
et dont elle demande la réincorporation, on
est convenu de nommer des commissaires,
tant du côté de la cour de Russie que de
celui de ma Sublime Porte, lesquels seront
chargés de s'informer exactement de l'état
des choses, afin qu'on puisse prendre les me-
sures en conséquence.

Le haradsch et tous les autres impôts se-
ront fixés d'une manière précise ; les sommes
provenant des emprunts militaires dont les
zaims et les Timariotes étaient les déten-
teurs, à l'exception de ceux de Nisch, seront
dans les domaines de l'administration serbe
et feront partie des recettes des districts à in-
corporer,

Les autorités de ma Sublime Porte ne s'im-
misceront ni dans l'administration du pays
ni dans ses querelles intérieures, et ne pour-
ront exiger un para en sus de la somme fixée
pour les impôts.

Comme mon désir est que ladite nation
puisse participer aux avantages du commerce
à l'ombre de ma puissance impériale, tous
les Serbes qui voudraient s'y livrer obtien-
dront, après le visa des passe-ports qu'ils
auront reçus de leur knièze, les taskâres né-
cessaires des mains des autorités de ma Su-
blime Porte, sans qu'ils puissent être in-
quiétés par qui que ce soit et sans qu'on
puisse leur demander même un aspre pour
les frais des taskâres, et partout ils trouve-
ront protection et assistance. Et à l'excepti-
on des droits de douane, personne ne leur

ces avantages sont grands, nous les devons à vingt années d'efforts patients, et ils nous ont coûté de grands sacrifices, que la répression de plus d'une

demandera rien de ce qui est contraire aux règlements de l'État. Chacun s'abstiendra à cet égard de tout acte punissable du même genre.

En ce qui concerne les marchandises présentées à la douane de Belgrade, pour être ensuite expédiées à Constantinople, elles arriveront ici munies de teskères de la nation serbe, et l'on percevra ici les droits de douane auxquels elles sont assujetties.

Une fois tous les sept ans, on s'occupera d'examiner la différence des prix proportionnels des choses pour augmenter les sommes fixées d'après les échelles de proportion.

Quant aux droits de douane exigibles pour les marchandises qui partiront de la douane de Belgrade pour être transportées dans d'autres contrées, ils rentreront désormais dans la classe des impôts fixes de ladite nation, et les mesures à prendre pour en régler la perception seront confiées aux soins du knièze Milosch.

Les Serbes ont la faculté de créer dans leur pays des imprimeries, des hôpitaux pour les malades, des écoles pour l'éducation de leurs enfants.

Les moussélins et les voïodes ne séjourneront plus dans les contrées de la Servie où il ne se trouve pas de places fortes, et la juridiction de ces endroits sera dorénavant confiée aux knièzes.

Les Turcs qui possèdent des biens et des terres en Servie et qui voudraient s'en dé-

révolte semblait quelquefois rentiles. Pour parvenir à ce but, crié tout ce qu'un homme q sa patrie et dont le vœu est de la

payer au fisc impérial une somme mille piastres de ses propres reveus

Les métropolitains et les évêques ladite nation seront nommés par triarche grec à Constantinople ses soient obligés de venir dans cette

Tant que les membres du sénat ront pas rendus coupables de quelq crime contre ma Sublime-Porte ou o lois du pays, ils ne pourront être des privés de leurs emplois sans motif

Au cas où ladite nation jugera nable d'établir une poste aux lettres, téré des affaires intérieures, les au ma Sublime Porte n'y opposeraient au trave.

Si un Serbe ne veut pas servir un son plein gré, celui-ci ne pourra e manière exiger de lui un service for

Hors les forteresses impériales qui vent en Servie depuis un temps imm toutes les fortifications récemment é ront rasées.

La Servie faisant partie de me (que Dieu veuille conserver!) on n' ni obstacle ni retard à ma Sublime cas où elle jugera convenable et a d'acheter dans ce pays du bétail ou subsistances.

Et enfin des agents serbes fixeront jour à Constantinople pour s'occupe faire de Servie.

Ce sont là les points concertés et





à sacrifier dans ce monde. Nous touchons de près à la réclame de nous le bon-le, plus je désire de le lui et que les empereurs sont pas l'accorder. Je crains les ont agité souvent ce pays. Nous sommes sensibles aux tant de nos ennemis; mais l'avons point d'ennemis à nous nous opposons à l'auto-ajoutons plutôt foi aux sug- malveillance qu'aux aver- s chefs de l'État. Or, nous accroître le nombre de nos lorsque nous serons arri- florissant qui provoquera s l'on comprendra tout le sur impériale qui vient de cordée. C'est alors que la tachera à nous avec plus it. On dira que nous trou- quillité, et l'on nous trou- es dans l'espoir de nous s grâces si généreusement tja, quand nous n'avions mbre de la liberté, quand dire partout : Que ne se elqu'un pour arrêter l'ef- ig et nous recommander à du sultan! chacun aurait slave pour qu'il nous fût re en paix avec les escl- n ne s'est-il pas trouvé, de gens dont le but était émeutes sérieuses, en fai- des propos séditeux et en l'être impérieux et inexo- a perception des impôts? is ne m'a-t-on pas repro- it mettre à mort les plus s le savez, dites quel était e la paix et le bonheur de ls voulaient fonder, ou chaient-ils pas à nous pré- um abîme? Qu'est-ce que né aux révoltes qui l'ont l fruit a-t-on tiré de celles charapitsch, de Dobriniax ? La perte de beaucoup d'â- re civile, la haine entre édie, la ruine de familles se honte éternelle pour le Ceux qui m'ont reproché nvers les rebelles ont-ils cours impériales deman-

daient? Ceux qui ont dit que je n'étais jamais rassasié d'or ont-ils calculé tout ce que nous ont coûté notre rachat des Turcs, nos employés et les fonction- naires impériaux? Ont-ils réfléchi que des épargnes nous étaient indispen- sables pour préparer dignement le pays aux institutions de la liberté? Ils ne se sont pas inquiétés si des millions suffi- raient à tant de besoins; si depuis long- temps nous n'avions fait des épargnes, il eût été bien autrement difficile de traiter avec les cours.

« Nous vous soumettons toutes ces choses, frères, parce que les cours exigent l'envoi d'une députation à Constantinople pour y négocier au sujet des droits que nous désirons depuis si long- temps. Il convient donc d'y penser mû- rement, et de choisir des hommes non- seulement habiles, mais assez fermes pour conserver intacts les droits acquis. Les cours exigent que nous nous sou- mettions au glaive de la justice impé- riale, et alors elles promettent que nous n'aurons à réclamer contre aucune in- justice; que nous chercherons même en vain le prétexte d'une plainte. Si nous violons un seul, fût-ce le moins impor- tant, des articles qui régissent nos droits, ce sera comme si nous les avions tous transgressés. Personne ne nous pro- tégera; nous attirerons sur nous la colère de tous les princes de l'Europe et celle de la cour à laquelle nous devons tant. Voyons, frères, comment nous répondrons à ces cours, et comment nous pourrions les satisfaire. Faisons en sorte que notre résolution ne soit pas prise pour aujourd'hui ou pour demain, mais pour toujours, pour les enfants de nos enfants et leur pos- térité. Les cours attendent de nous obéissance, continuation non inter- rompue de la paix et de l'harmonie entre nous, obéissance envers l'autorité que les empereurs donnent à notre pays en même temps qu'ils assurent notre pros- périté. Ma conscience me rend ce té- moignage que j'ai rempli moi-même mon devoir selon mes forces et en raison des circonstances; c'est par ma fermeté et une justice sévère que je suis parvenu à conserver dans le pays la tranquillité, l'ordre et tout ce que les cours exigent des sujets d'un vaste empire : aussi

l'heure de la rémunération est-elle arrivée. J'exposais ma vie et méprisais la mort; et cependant j'entendais des reproches dont je ressentais vivement l'injustice. Je n'en étais pas moins porté à pardonner, toujours et uniquement dominé par l'idée de faire obtenir à la Servie ses droits et de fonder sur eux votre bonheur pour des siècles. Ce résultat, je l'ai vu et touché, et je remercie le Très-Haut de cette grâce insigne. Mais ce que j'ai fait seul, c'est à vous maintenant de le conserver.

« Il n'est pas besoin, mes frères, de nous révolter les uns contre les autres ni de nous prodiguer des flatteries. Sachons, s'il le faut, sacrifier dix, cent et même mille têtes, non par cruauté et comme si nous étions altérés de sang, mais parce qu'il est nécessaire de sévir contre les méchants et les rebelles pour atteindre le seul but important, celui de prévenir le malheur de la nation : c'est ce que demandent et attendent de nous deux puissants empires, la Turquie et la Russie.

« Frères, l'union et la paix élèvent aussi les petits États, tandis que la discorde et la révolte détruisent même les grands empires. Si vous êtes sages, votre choix ne saurait être douteux. Un gouvernement dépendant et facile ne nous permettrait de faire que des réformes sans portée; à peine nous laisserait-il assez d'énergie pour maintenir notre inviolabilité; il nous faut le respect d'une jus-

les intérêts et les passions blée se sépara en faisant du ciel pour l'hospodar, le sultan pereur Nicolas. Le même jour, les membres du conseil des députés prêtèrent à Milosch le serment :

« Prince Milosch Obrénov, gracieux hospodar ! après avoir entendu ce discours si plein de sollicitude pour le peuple dont il comble l'espoir, nous le vœu que Dieu vous procure un bonheur en récompense de vos constants efforts pour nous procurer une faveur si insigne, et de votre généreuse protection. Nos vœux, qui viennent du cœur, sont ceux de reconnaissance et de service. Daiguez continuer de travailler à la prospérité et à notre bien-être, protéger les bons et les faibles, punir les méchants par des lois justes, et rendre notre bonheur comme vous vous est confié : nous vous remercions tous ensemble, membres du conseil national, ecclésiastiques, chefs des districts, kniazs des districts, kniazs des villages, et au nom du peuple absent ceux de nos frères qui sont venus se réunir à nous. En renouvelant les déclarations de 1817 et nous déclarons unanimement et nos frères, et pour les générations futures, notre prince et hospodar.





e posa sur sa tête après s'être t, et embrassa tous les mem-
assemblée, en tenant l'acte à
A la suite d'un banquet, les
allèrent signer à la chancellerie.
sieurs signatures furent celles
de Milosch, puis se présentè-
ment les membres du tri-
sème, les archimandrites, les
us, les knièzes et enfin les
Il n'y eut pas moins de huit
atures:

putés choisis pour se rendre à
mple furent Lazare Théodo-
se de Milosch et membre
mi suprême, Ilia Markovitch,
le drogman Marc Géorgié-
fut remplacé plus tard par
Simitch, et Ivan Antitch. La
nt ces députés comme otages
sultan eut violé la convention
mon.

aduite de Milosch peut être
à celle que tinrent les grands
e Russie à l'époque où le joug
pote pesait sur l'empire : ils se
et par ambition autant que par
ne; lorsque les vainqueurs,
t affaiblis, se virent forcés de
guer une partie de leur pou-
princes s'habituerent à gou-
en moins despotiquement que
de la Grande Horde, et lors-
le pays eut reconquis son indé-
les descendants de Riuric se
bien d'effacer le pli de la ser-

lent Milosch parut vouloir
sérieusement de la réforme

Il professait une grande ad-
pour le Code Napoléon, ou
uega ce monument d'un grand
près l'opinion générale, sans
ne les lois qui convenaient à la
e pouvaient guère être appli-
a Servie. On traduisait donc de
d en serbe le Code de l'Em-
y ajouta des commentaires de
b. Vienne; on consulta égale-
e version polonoise. Le texte
néf fut soumis à une commis-
sion. Protitch, Lazare
et Prota Némédovitch.
dition du Code Servien fut
Vouk Karadschitch, assisté
italien.

Les articles, examinés tour à tour,
étaient acceptés ou abandonnés quand
ils paraissaient inexécutables. Un légiste
polonais qu'on avait adjoint aux com-
missaires ne contribua que médiocre-
ment à éclaircir ce qui était difficile à
comprendre et à la collation raisonnée
des articles. Il arrivait souvent que le
bon sens des commissaires pénétrait la
pensée du législateur beaucoup mieux
que le jurisconsulte de profession. Enfin
le travail fut poussé avec tant de zèle
que dans l'automne de 1830 on put
convoquer tous les fonctionnaires ec-
clésiastiques et laïques à l'effet d'en en-
tendre la lecture. En conséquence ils
s'assemblèrent en plein champ, et
approuvèrent le projet avec quelques
modifications. Cette œuvre était sans
doute imparfaite, et un homme exercé
dans ces matières y eût découvert plus
d'une erreur. Cependant, telles qu'elles
étaient, ces lois étaient utiles. Elles au-
raient pu servir à contenir le despotisme
et à donner au peuple des garanties
d'ordre et de sûreté. Mais, quand Mi-
losch eut reçu le bérat de Constantino-
ple, on ne s'en occupa plus, et l'on re-
tomba dans l'ancien ordre de choses,
c'est-à-dire dans les mesures arbitraires
et la confusion.

Le pouvoir public représenté par Mi-
losch ne reconnaissait point de droits
privés, et sa nature ne pouvait guère
admettre ces distinctions. Il s'emparait
de tout ce qui était à sa convenance,
terres, maisons, moulins, et le prix
qu'il en donnait était fixé par lui-même.
Un jour, substituant son caprice au
droit des propriétaires, il fit brûler un
des faubourgs de Belgrade, parce qu'il
avait l'intention d'élever dans ce quar-
tier de nouvelles constructions. Il con-
tinua d'exiger du peuple des services
qui étaient de véritables corvées. Les
paysans d'Oujitzza étaient tenus de se ren-
dre à Krakoujévatz pour l'aider à faire
ses foins; et plus d'une fois les mar-
chands de Belgrade durent fermer leurs
boutiques pour venir aider à rentrer les
fourrages du knièze. Les habitants lo-
geaient et nourrissaient les soldats sans
avoir droit à aucune indemnité. Tandis
que les Tartares ou courriers turcs com-
mençaient déjà à payer pour tout ce qui
leur était fourni, les messagers serviens

se faisaient servir gratuitement. Souvent, quand un momki traversait un village et que son cheval était fatigué, il le laissait à la garde des premières personnes qu'il rencontrait, et se faisait donner une autre monture. Pour les transports, les gens du prince disposaient à leur gré des bœufs des paysans, et pour peu qu'on résistât on courait le risque d'être puni comme s'il se fût agi d'un acte d'insubordination.

Ces abus de pouvoir étaient fréquemment exploités dans un intérêt privé, ce qui est presque inévitable dans les gouvernements despotiques, où les agents du pouvoir s'arrogent les prérogatives du chef dont ils ne sont que les délégués, de sorte que pour s'affranchir de cette tyrannie en sous-ordre le peuple, au jour de sa colère, remonte jusqu'à celui au nom duquel tout ce qui le blesse lui a été imposé.

Ainsi les mêmes causes qui avaient rendu si impopulaires Mladen et Miloš se reproduisaient sous Milosch. L'exemple qu'il donnait lui-même ne pouvait que multiplier les abus. Il ne reculait devant aucuns moyens pour s'assurer le monopole du commerce le plus lucratif du pays, celui qui avait fait la fortune de Kara-George et des personnages les plus considérables du pays. Il fit enclore les forêts où paissaient ses troupeaux de cochons, tandis qu'autrefois elles étaient ouvertes à la commune pâture : il rendit un décret plus vexatoire encore : les transactions

étaient un crime ; et jamais pas plus rigoureusement le droit.

Ce principe du gouvernement à savoir que les hommes revêtus de l'autorité suprême doivent admettre l'intermédiaire de leurs délégués fut complètement adopté. Ses officiers, et sous cette dénomination étaient compris les knièzes traités en esclaves : on les moins possible, et leur é premières charges aussi bien disgrâce n'étaient point n des raisons de service, de vant le prince tous les ra saient confondus. Les ha n'exemptaient personne des poyelles : on se serait cru à Mongols ou à la cour des anciens Russes quand il n'était pas les hommes du rang le plus bas ou battus de verges sa dégradation personnelle fût à leur avancement futur.

Ce sens moral dont le feu l'honneur et qui est commun aux institutions européennes était ignoré en Serbie.

L'idée de classes et de de ciale présuppose des droits par les institutions ; mais l'éloignement du chef de l'État chaque instant l'ordre des on se contente d'obéir à sans considération personnelle fonctionnaire, et de son ci s'occupe bien moins de





en se faisant regarder comme le du moins le plus capable.

Mititchéraf de 1830 portait textuellement qu'il administrerait la Serbie l'assistance du conseil des ; mais il n'était pas homme à se, pour obéir au sultan, à un point, il ne prit pas même la le sauver les apparences.

Un homme tombe du pouvoir, naturel de rechercher les causes ; mais on se trompe souvent en ne tenant qu'une conduite contraire, amenant un résultat différent. Si on ne fût montré généreux avec les s, peut-être serait-il tombé d'une manière. Les révolutions récentes ont prouvé que la douceur a ses comme la sévérité a ses dangers. Les rois qui ont été longtemps méprisés par la crainte prennent trop souvent suétude de leurs princes pour de cause : la race slave, si portée sous le mérite militaire, n'accepte pas le joug dans les temps ordinaires qu'il lui est imposé par une révolte.

qu'il en soit, cette jalousie de qui aurait pu porter atteinte à avoir et sa crainte de toute riposte pour Milosch de fâcheuses réactions. Il refusa d'accueillir une loi qui aurait assimilé le gouvernement serbe à celui de la Turquie, un degré inférieur. Comme les choses jusqu'à l'arrangement définitif de faire étaient toujours considérés les propriétaires du sol, les fonctionnaires qui entouraient le prince avaient le désir de succéder aux et de devenir ainsi les seigneurs des villages.

présentèrent à Milosch combien difficile de gouverner le peuple à pouvoir intermédiaire, et tout cela qu'il y aurait pour lui à pousser sur des hommes qui lui ont les propriétés des terres serbes. que ferais-tu, demanda Milosch à ceux qui insistaient plus que les lui la demande d'obtenir en fiefs les villages, si je t'accordais ce fief ? — Je ferais en répondit celui-ci, en attendant que l'autre eût besoin de mes services,

et dans ce cas je volerais avec mes momies partout où m'appelleraient ses ordres. » Si Milosch eût consenti à leur abandonner la propriété des villages, ils lui auraient volontiers permis de regarder comme son patrimoine les domaines de la couronne dont il n'était que le ténancier.

Un des plus beaux titres de Milosch à la reconnaissance de la Serbie, c'est d'avoir résisté à de telles sollicitations. Tout en se proposant d'imiter le Grand-Seigneur dans sa conduite et dans les actes de son administration, il s'écarta constamment de cette règle en refusant de concéder des fiefs. Il fut réglé que l'abolition des droits des spahis et que les revenus de leurs biens ajoutés au tribut national profiteraient à l'État. Nous pensons que l'avantage du pays ne fut pas le seul motif déterminant pour Milosch : en accordant des fiefs à ses favoris il établissait une aristocratie, qui se serait nécessairement classée d'après l'importance des domaines, et dès lors cette égalité dans la dépendance aurait cessé d'exister. Les jalousies, dans une distribution de cette nature, lui auraient fait plus d'ennemis que ses grâces ne lui auraient attaché de partisans ; et dans l'hypothèse où les circonstances auraient permis au sultan de revenir sur les concessions du dernier traité, les spahis, en rentrant dans leurs privilèges, eussent trouvé le peuple bien moins disposé à la résistance ; il n'eût fait que changer de maîtres.

Quels qu'aient été les motifs de Milosch en refusant de créer des grands vassaux, il n'en rendit pas moins un service inappréciable aux paysans de la Serbie, qui se trouvèrent, par le fait de la propriété foncière, plus indépendants que dans plusieurs contrées de l'Europe. Quand le sort des Provinces Danubiennes sera fixé, la Serbie se trouvera ainsi toute préparée à former un État séparé, ou, si elle doit continuer à rester tributaire de la Turquie, ce ne sera qu'en conservant ses privilèges, placés désormais sous la garantie des puissances occidentales. Elle comprend dès aujourd'hui que la protection exclusive de la Russie la mènerait à une absorption complète sans lui procurer les mêmes avantages.

Cette résistance de Milosch aux prétentions de ceux qui l'entouraient n'augmenta point le nombre de ses adhérents. Les amis de la liberté l'accusaient de sacrifier les franchises du pays au désir de complaire au sultan, afin de régner despotiquement en son nom; les ambitieux se plaignaient que leur dévouement ne fût pas à l'abri d'une disgrâce qui pouvait tout à coup les faire rentrer dans la foule; et leurs exactions, genre d'injustice qui irrite partout le peuple plus que la violence et l'oppression, semblaient justifier les mécontents, qui grossissaient encore le mal dans l'espoir d'un bouleversement où ils avaient tout à gagner.

CHAPITRE XXXII.

La première conspiration contre Milosch depuis que le hatti-schérif de la Porte (1834) eut définitivement fixé sa position comme prince de Serbie eut lieu en 1834 à l'occasion d'un baptême. Dans l'été de cette année il avait envoyé en Moldavie et en Valachie Stoïan Simitch pour y complimenter en son nom les nouveaux chefs du gouvernement. Stoïan Simitch était un des chefs qui désiraient le renversement de Milosch; parmi les autres on remarquait son conseiller intime Avram (Abraham) Pétroniévitch, plusieurs membres de l'ancien tribunal suprême, tels que Protitch, Miléta Radoïkovitch, Milosaf Resavatz, Ranko Maïstirovitch et enfin Voutschitch Pereschitch, commandant

pondance secrète en qualité de c puis il l'éleva au rang de knièz confia auprès des pachas du v diverses missions où il eut occ s'enrichir tant par les présents que par d'autres spéculations. que dont nous parlons c'était personnages les plus considér la Serbie. Déjà, en 1830, Milos permis à un de ses fils d'être té mariage de Stoïan Simitch, qu lébré à Pojarévatz. Lorsque St un fils, le prince permit à la p Lioubitza, sa femme, de se r Krouschévatz avec son jeune prince Michel, pour baptiser de Simitch. A la suite de la pri trouvaient Miléta Radoïkovitch, Pétroniévitch et Milosaf Resa prince avait fait présent, à l' de cette cérémonie, d'un palais à Stoïan et à son frère Aléko; ajouté à ce cadeau un moulin à terres et des bâtiments d'expl

Lorsque les personnes que nous de nommer furent arriv maison de Simitch, on ne parut s'occuper que des détails de la nie. En présence de la princesse à la santé de Milosch; mais le s que les hommes furent seuls, versation prit un tour politique anciens sujets de plaintes il gnait un nouveau; on remar Milosch semblait éviter d'asse diètes; et en effet il venait d'en une qu'il avait promis de convi

it aussi nombreux que possible, n'obtiendrait, fût-ce en em- la force, des changements dans l'oppression du gouverne-

« Ils n'ignoraient pas que l'op- pays était en leur faveur. Chacun it l'engagement de faire soulever t où il exerçait son influence ; on même qu'il fut question dans ce but d'attenter à la vie du prince. » Pétrovitch, frère de l'heïduk quoiqu'employé dans la maison », promit d'agir de concert avec ses amis. Cependant, soit remords, soit crainte, il parla du complot à la fin, qui découvrit tout à son

« », qui paraît excuser la conspi- rance que Miloutin ne jugea pas sage de tenir secrète la résolu- on venait de prendre. Sa con- sence paraît difficile à expliquer : soit par l'intention de dénoncer les complots, pourquoi faire une telle chose à la princesse ? s'il était par Milosch d'épier Simitch et ses amis, il était plus naturel de con- tinuer son rôle en avertissant non pas la fin de Milosch, mais Milosch lui- même. Le fait est tel qu'on le rapporte, dit supposer que Lioubitzka, à la fin son mari faisait des infidélités fré- quentes ; était elle-même d'accord avec ses amis ; mais que la réflexion ou la crainte l'aura déterminée à révéler.

« Qu'il en soit, Milosch, lorsqu'il apprit qu'on avait le projet de le tuer, fit venir Miloutin, et lui re- versa son ingratitude. Celui-ci s'excusa et qu'il n'était pas l'auteur du complot, mais que d'autres en avaient : « Maintenant, ajouta-t-il, tout est d'accord. — Comment tout est-il d'accord ? » reprit Milosch. — Même ce- lui-ci tient près de toi, » poursuivit-il. Il parlait du favori de Mi- louche de ses momis et de plus son du vieux Joseph.

« Il avait déjà averti Milosch du dan- ger de sa conduite l'exposait ; et en conséquence était général ; n'avait tenu aucun compte de cela. » Ce que dit Miloutin serait-il vrai ? manda le prince à Joseph. —

Mon prince, répondit le vieillard, c'est l'exacte vérité. Tout le peuple répète que les choses ne peuvent pas aller long- temps comme cela. »

Jusqu'à ce moment, Milosch n'avait pris conseil que de son caprice. Il croyait que tout lui était permis et qu'on lui passerait tout. Il s'était, dit-on, moqué de Charles X, qui ne serait pas tombé, disait-il, s'il eût conduit les Français, comme lui Milosch gouvernait les Serviens. Il pouvait voir maintenant que les excès des princes compromettent toujours leur sécurité ou les conduisent à leur perte.

Doué d'un tact peu ordinaire, il com- prit au même moment toute l'immi- nence du danger. Ne pouvant plus se dissimuler que l'opposition était la plus forte, il prit immédiatement le parti de quitter le pays.

Cependant on le conjura de ne rien précipiter. Personne n'en voulait à sa liberté ni à sa vie. Le peuple n'avait pas même l'intention de renverser son gou- vernement ; ce que chacun voulait, c'é- tait la jouissance de ses droits et leur sécurité garantie.

Presque toujours les révolutions com- mencent par les fautes du pouvoir ; les révoltes ne présentent un danger sé- rieux que lorsque les masses, étrangères aux intérêts des partis, viennent ap- puyer l'insurrection, ce qui ne peut avoir lieu que lorsque les griefs des mé- contents sont légitimes ; mais, lorsque le pouvoir est obligé de céder, et que les hautes influences se déplacent, il est bien rare que les vainqueurs usent avec modération de leurs avantages, et que le but qu'on s'était proposé d'abord ne soit pas méconnu ou dépassé.

La position de Milosch était des plus critiques : le peuple avait acquis des droits qu'il était encore inhabile à exer- cer, et les agitateurs faisaient un crime au prince d'une sévérité qui était dans son caractère ambitieux et jaloux, mais que les circonstances rendaient en quel- que sorte nécessaire. Pour s'assurer de la force et des véritables intentions du parti opposé, il déclara qu'il était prêt à satisfaire aux vœux du peuple.

Cependant les troupes qu'on avait as- semblées dans les diverses nahies mar- chaient sur Kragoujévatz. Voutschitch

qui, jusqu'au dernier moment, avait gardé les apparences de la fidélité, se trouvait dans cette ville à la tête de forces trop peu considérables pour défendre la place; car les assaillants étaient dix fois plus nombreux. Malgré cette infériorité, son devoir était de combattre, ce qui eût montré aux insurgés que le prince n'était pas abandonné de tout le monde. Mais il laissa entrer sans résistance Milosaf, Avram et Miléta (20 janvier 1835).

On a prétendu que les insurgés avaient l'intention de piller la ville et le konak du prince. Peut-être en serait-on venu à cette extrémité s'il eût fallu emporter de force le siège du gouvernement; mais, en l'absence de toute lutte, une telle mesure devenait odieuse : on assure même que Miléta menaça de tuer de sa main le premier qui se permettrait la moindre violence.

Les données d'Ami Boué sur le caractère et les incidents de ce complot diffèrent beaucoup de ce que nous lisons dans Ranke. Il est facile de reconnaître que l'historien de la Serbie atténue la culpabilité des insurgés; et qu'à ses yeux Milosch est surtout inexcusable de n'avoir point accordé aux Serviens des institutions, bonnes sans doute au point de vue philosophique, mais inapplicables peut-être alors dans un pays où dominent encore jusqu'à ce jour l'esprit et les mœurs de l'Orient. Plus positif et appuyé sur des faits rapportés par les partisans du prince, Boué juge

« cupaient de régler tous les détails de la conspiration.

« Simitch exposa, dit-on, divers projets et confia à ses complices que, dans une autre époque, ils avaient pu réussir. Protitch (George) et lui aux ordres de se défaire du prince. Ils s'entendirent donc, sous la foi du serment, lui remettre une adresse collective où seraient exposés leurs vœux à prendre les armes si cette tentative restait infructueuse. L'exécution du projet fut fixée au mois de février. Milosaf Résavatz, qui avait été compromis avec Abdoul de rebelles du district de Semendria, promit de faire soulever tout le pays de la Serbie. Miléta Radoff se chargea de faire insurger le district de Jagodin, de Kioupria et de Paragatchi, tandis que Stoian Simitch souleva le cercle de Krouschévatz. Pétroniévitch devait correspondre avec eux, et les tenir au courant de toutes les circonstances; ce que lui permit de faire mieux que personne la confiance qu'il occupait dans le conseil du prince. On dit même que George Protitch développa un projet d'attentat contre la vie de Milosch, mais tous ont nié plus tard cette circonstance.

« Lorsqu'après le jour de l'assassinat, la princesse fut de retour à Belgrade, Résavatz, les conjurés se séparèrent. Avram Pétroniévitch et Miléta Radoff allèrent à Jagodin, et Stoian Simitch à Kioupria.

Les chefs du complot marchèrent vers Kragoujévatz. Résavatz, qui ne put pas à les rejoindre, leur donna l'assurance qu'ils n'avaient rien à craindre du district de Résavatz. Ils s'avancèrent vers Kragoujévatz, qui est à huit lieues de Jadar. Ils arrivèrent le même jour à Kragoujévatz, à une distance de trois lieues de la capitale.

Le prince Milosch, qui avait conduit les mouvements et des vues sur la ville, eut, dit-on, un instant de doute : déjà même il avait pris la résolution de se retirer au Danube, lorsque, le 7-19, il revint sur ses pas. À Voutschitch Périshitch, qui était encore fidèle, l'ordre de la ville contre les insurgés opposant la milice locale. On reçut cet ordre le 7-19 et les onze heures arriva le district de Semendria, Spasitch avec de nouvelles troupes, lesquelles portaient de la ville, en enjoignant Protitch et à Ranko Mais, dont on suspectait la fidélité à Pojarévatz le capitaine. Ceux-ci, au lieu de rejoindre leurs commandants, Voutschitch les accompagna par une partie du chemin, pour éviter tout danger. Ils furent complétés par Résavatz et Protitch, et l'on essaya d'animer en lui disant que la Providence choisit ces deux chefs pour la régénération du pays en leur saluant au nom des habitants de Kragoujévatz et de tous les habitants du peuple comme le vengeur de la patrie. Quand ils crurent les insurgés émus, ils renvoyèrent le métropolitain Pierre Iovanitch qui était venu pour les engager dans le devoir, et continuèrent leur marche vers Kragoujévatz, arrivèrent le 8-20 janvier 1835. Le jour. Voutschitch, qui n'avait encore levé le masque, alla aux ordres avec un escadron de hussards, se trouva devant la ville, et ne put entrer après quelques heures. À ce moment où les amis du

prince eurent la preuve de la trahison de Voutschitch, une scène de désordre et de confusion se passa dans la ville. Les riches se hâtaient de dérober ce qu'ils avaient de plus précieux à un pillage qui paraissait inévitable. Les employés de la cour se préparaient à défendre la maison du prince, sa chancellerie et le trésor de la nation, qui étaient dans les édifices contigus. Ils envoyèrent au capitaine Toutzakovich, commandant du district de Grousscha, la nouvelle de la défection de Voutschitch, en le priant de rassembler au plus tôt des hommes armés et d'accourir au secours du konak et de la ville.

Pendant que les citoyens étaient incertains s'ils devaient prendre parti pour l'insurrection, l'avant-garde des conjurés entra dans la rue principale; d'autres masses armées la suivaient. Toute cette foule se dirigea dans le plus grand ordre vers le tribunal suprême, et campa dans la vaste cour de cet édifice. Pendant ce temps Voutschitch retournait à la maison du prince. Là il informa les amis de Milosch qu'il avait livré la ville aux insurgés, sous la condition qu'ils n'avanceraient pas dans le quartier occidental, jusqu'au port qui mène à la place d'exercice, ni vers le konak du prince. Il leur donna l'assurance que le reste de la ville était sous sa sauvegarde et qu'il ne serait fait de mal à personne. Quoiqu'il affectât de ne point laisser paraître qu'il fût de connivence avec les révoltés, les partisans du prince ne furent pas dupes de ce manège. Ils se regardèrent comme prisonniers, et ne s'éloignèrent qu'avec sa permission. On se demanda si Voutschitch, en réservant pour lui-même la partie de la ville où étaient le konak du prince et le trésor, avait l'intention de les préserver du pillage ou de se les approprier.

Dans l'intervalle l'ardeur des insurgés s'était un peu ralentie en voyant que le peuple ne secondait pas l'entreprise et que l'attitude des habitants et des employés de la cour exprimait plutôt l'inquiétude et la résignation que l'enthousiasme. Ils commencèrent à craindre que la ré-

« volte n'edt quelque fâcheuse issue
 « si les premiers fonctionnaires et les
 « employés de la maison du prince re-
 « fusaient de se déclarer pour eux. En
 « conséquence, ils adoptèrent la propo-
 « sition de Voutschitch de convoquer une
 « assemblée de tous les knièzes et no-
 « tables présents à Kragoujévatz et des
 « autres employés du prince, pour leur
 « exposer les motifs de leur conduite
 « et tâcher de les attirer dans leur parti.
 « Le même jour, à trois heures, cette
 « assemblée fut ouverte dans la grande
 « salle du conseil suprême. George Pro-
 « titch ouvrit la séance par un discours
 « où il se plaignait de quelques griefs
 « personnels. Il partit de là et de quelques
 « autres assertions calomnieuses contre
 « le prince pour justifier l'insurrection.
 « Il alla même jusqu'à dire que l'exis-
 « tence de Milosch était un danger pour
 « la Servie, et que les malheurs du peu-
 « ple n'auraient d'autre terme que la
 « mort du despote. Ce discours ne ren-
 « contra que peu de sympathie dans la
 « majorité. Plusieurs voix s'élevèrent
 « en faveur du prince; quelques-uns
 « déclaraient qu'ils n'avaient suivi les
 « insurgés que pour se consulter sur la
 « réforme de certains abus, mais non
 « pour attenter à la vie du prince ou à
 « l'hérédité princière achetée au prix de
 « tant de sacrifices. Protitch vit donc sa
 « motion écartée. Alors quelques insur-
 « gés plus modérés parlèrent de la né-
 « cessité d'instituer des lois civiles qui ga-
 « rantissent la sûreté des personnes et la

« des prétentions légales, il convenait
 « d'attendre jusqu'à la prochaine diète,
 « convoquée pour le 2 de février. Ils
 « ajoutèrent qu'on pouvait se fier à la clé-
 « mence du prince, qui pardonnerait, en
 « faveur de l'intention, le caractère
 « irrégulier d'une telle démarche, et
 « que les chefs n'avaient rien de mieux
 « à faire que de renvoyer le peuple à ses
 « travaux.

« Sur ces entrefaites, le capitaine
 « Toutzakovitch était arrivé avec quinze
 « cents hommes de la milice pour dé-
 « fendre la cause du prince; mais ce
 « secours n'empêcha point les insurgés
 « de déclarer qu'ils ne quitteraient
 « Kragoujévatz que lorsqu'ils auraient
 « réglé avec le prince les affaires du
 « pays; pour que cette demande ne
 « fût point éludée, ils convoquèrent,
 « séance tenante, l'assemblée nationale,
 « et résolurent d'attendre à Kragouje-
 « vatz qu'elle fût réunie. Comme l'as-
 « semblée persista dans cette résolution,
 « le parti de Milosch quitta la salle, et
 « les autres membres s'occupèrent de
 « la convocation des députés.

« Le 9 janvier, Voutschitch, qui at-
 « tendait que la situation se dessinât
 « plus nettement pour se déclarer, alla
 « trouver les insurgés et accepta d'eux
 « le rôle de dictateur. On promettait de
 « le reconnaître pour chef et d'obéir
 « à ses ordres; de son côté, il s'enga-
 « geait à les protéger contre toute sur-
 « prise et tout danger. Cette défection
 « ne tarda pas à être connue au konak.



aux renforts de la milice, s'éleva à partir pour Pojarévatz demander à Milosch d'amnistier les insurgés.

10 janvier, l'ordre arriva d'arrêter aux révoltés qu'ils eussent à aller et à congédier tous les gens : on annonçait au peuple que l'on devait retourner dans ses foyers et attendre la réunion de l'Assemblée nationale, où tout Servien devait présenter ses vœux et ses propositions dans les formes prescrites par la loi ; que, si on obéissait à cet ordre, les insurgés pouvaient compter sur une amnistie pleine et entière ; mais dans le cas contraire, ils devaient en prendre qu'à eux-mêmes de ce qui pourrait leur arriver de mal. Les insurgés n'opposèrent aucune résistance à une injonction qui facilitait les exigences du peuple les égards dus au pouvoir. Ce qui rendait moins récalcitrants, ce fut le doute de la nouvelle que le peuple était fait prisonnier, à Palanka, par le Maïstrovitch, qui avait été envoyé dans le district de Semendria pour propager la révolte, et qu'il avait été livré au prince.

En outre, ils se voyaient pour ainsi dire bloqués par les corps restés fidèles au gouvernement et qui étaient devenus grossis par de nouveaux recrues : enfin, la défection du capitaine qu'on avait chargé de tenir en échec le district de Pojarévatz par les ordres de celui de Résava, acheva d'encourager les meneurs, auxquels restait plus d'autre parti à prendre que de se conformer aux ordres du prince.

La nuit du 10 au 11 janvier survint que les insurgés quittèrent immédiatement Kragoujévatz et débarrassaient. En leur signifiant l'ordre de partir, on leur répéta que le prince était disposé à s'occuper des besoins du peuple à la prochaine session. En conséquence ils évacuèrent Kragoujévatz dans le même ordre.

Ils entrèrent. A peine furent-ils entrés, Davidovitch, accompagné de sa suite, se rendit en toute hâte à Kragoujévatz. Avec eux se trouvait également Milosaf Résavatz, qui, à l'ins-

tant du départ des insurgés, avait failli être tué par Miléta Radoïkovitch, à cause de la défection du district de Résava. Milosaf, compromis aux yeux des deux partis, résolut d'aller se jeter aux pieds de Milosch. Cependant on le renvoya à Kragoujévatz avec ordre d'y attendre le prince, dans la crainte que le peuple qu'il rencontrerait sur la route ne lui fît un mauvais parti. A peine était-il de retour dans la capitale qu'on crut que les insurgés revenaient. Le peuple courut aux armes ; il se forma des rassemblements, surtout devant la cour du prince ; et, lorsqu'on vit Milosaf se diriger à cheval vers le palais, on ne douta plus qu'il ne précédât les bandes. Désarmé et maltraité par la foule, il eut beaucoup de peine à faire comprendre qu'il n'avait plus aucun dessein séditieux et qu'il venait se rendre de son propre gré. Il fallut que quelques officiers vinssent le tirer des mains du peuple.

Le 12 janvier, la tranquillité était rétablie. Le prince reçut ce même jour la nouvelle que les insurgés avaient évacué la capitale. Il fit donc envoyer à Miléta Radoïkovitch, Avram Pétroniévitch et Stoïan Simitch l'assurance écrite qu'il leur pardonnait leur faute, sous la condition qu'ils rétabliraient l'ordre dans les districts insurgés ; et le même jour il envoya son frère Léphrem avec un secrétaire à Kragoujévatz pour prendre les mesures nécessaires en attendant qu'il s'y rendît lui-même. Il expédia en même temps qu'eux Ranko Maïstrovitch, qui non-seulement avait reçu sa grâce, mais auquel il avait conservé sa place comme membre du tribunal suprême. Il congédia tous les capitaines de districts et autres employés qui étaient venus prendre ses ordres et mettre leurs bras et leur influence à sa disposition.

Le 13, Milosch prit le chemin de la capitale ; et le 14, lorsqu'on sut qu'il approchait, un grand nombre d'employés supérieurs et même plusieurs de ceux qui avaient trahi dans le complot sortirent à sa rencontre, et recurent de lui l'accueil le plus bienveillant. Il fit son entrée à Kragoujévatz, au bruit des salves

« d'artillerie et des feux de peloton de
« la milice, au son des cloches et au mi-
« lieu des acclamations de la foule ac-
« courue des environs pour jouir de ce
« spectacle.

« Le jour suivant, lorsque Avram
« Pétroniévitch arriva avec les autres
« chefs des insurgés, le prince les manda
« chez lui, et, après leur avoir reproché
« de s'être laissé entraîner à un acte si
« coupable et d'avoir compromis avec
« tant d'imprudence la nationalité serbe,
« il les engagea à lui parler à cœur ou-
« vert pour qu'il pût satisfaire aux be-
« soins et aux vœux du pays. Là-dessus
« tous lui témoignèrent leur gratitude,
« et renouvelèrent dans l'église le ser-
« ment de fidélité. Tous les chefs des
« insurgés conservèrent leurs emplois,
« à l'exception de George Protitch, qui
« fut expulsé du conseil du gouverne-
« ment, mais pour un fait étranger à
« la conspiration. Il fut convaincu d'a-
« voir mal usé de son pouvoir dans un
« procès de la commune de Belgrade
« contre son kmète ou maire. Stojan
« Simitch, qui se sentait probablement
« accusable d'un délit plus grave, allé-
« gua des affaires particulières et partit
« pour Bukarest. On prétend qu'il
« avait l'intention d'établir dans cette
« ville une fabrique de tabac, commerce
« qu'il avait fait autrefois. » (Ami Boué.
La Turquie d'Europe, t. IV, p. 334-
343).

Le 2 février de la même année, la

« Nous n'avons pas terminé le travail
« qui devait être soumis à l'assemblée
« générale. Et même jusqu'à ce jour
« il nous a été impossible d'achever
« le recensement de la population et
« d'arriver au chiffre exact de la dime
« et des autres taxes qui composent le
« total du revenu public. Le temps ne
« m'a pas permis de prendre à ce sujet
« toutes les mesures convenables. Les
« changements qui font de nous une nou-
« velle nation ne datent encore que d'une
« année, c'est-à-dire de l'époque où nos
« rapports avec la Porte ont été défini-
« tivement réglés. Quand les institutions
« d'un peuple sont si récentes, il faut
« se garder de rien précipiter, et de pu-
« blier ne fût-ce qu'une parole, qu'on
« sera peut-être obligé de rétracter, au
« détriment soit du pouvoir, soit de la
« communauté. La fondation des États
« dont les institutions sont aujourd'hui
« établies a demandé des siècles; ce-
« pendant on trouve tous les jours quel-
« ques améliorations à y faire. La Serbie
« doit suivre la même voie; elle n'a
« point le privilège d'accomplir dans
« une année une œuvre qui exige tant
« de sollicitude et de maturité. D'abord
« il y a dans le caractère du peuple
« serbe des traits qui lui sont propres
« et qu'il convient d'adapter en quelque
« sorte aux formes de la civilisation eu-
« ropéenne, afin qu'il puisse graduelle-
« ment prendre rang parmi les autres
« États. Le plus grand obstacle c'est qu'on



primais le désir, 1° que toutes les nationales fussent réglées et sanctionnées; 2° que les impôts établis sur le taux le plus modéré, de manière à concilier l'équité des intérêts du trésor; 3° que les dettes de nos précédents régimes, qui retombent à la charge des peuples, fussent nouvellement incorporées et promptement liquidées. Je vous ai donné la liberté de discuter chez moi, à loisir, de concert avec les membres de mon conseil, mes propositions, afin que vous puissiez me communiquer à cet égard vos idées et vos observations. A cette époque, les dettes des nouvelles acquisitions ont été réglées; mais les deux premiers points restent encore nos soins. Aujourd'hui votre opinion doit être connue de mon côté, je me suis occupé des employés de mon cabinet, des membres du tribunal supérieurs, des mesures que me paraissent la tranquillité et le bonheur de la nation. Ces mesures sont les suivantes: 1° rédiger et publier un statut pour la Serbie, dans lequel seront déterminés les droits et les devoirs du prince et des autorités serbes. Ce statut, dont vous prendrez connaissance, vous prouvera que les droits généraux de la nation sont les mêmes que ceux de chaque Serbe individuellement fixés. Il sanctionne la liberté personnelle et celle de la conscience. Nous devons prêter le serment d'observer ce statut, nous qui sommes ici présents, et au nom de ceux qui sont absents. Nous devons nous adresser aux autres, le prince aux princes, et à la nation, et la nation aux autorités, d'observer ce statut aussi religieusement que l'Église, et que nous ne nous en écartions jamais si peu que ce puisse être au nom de notre commun consentement au bien du peuple entier. J'ai donc décidé à former un conseil d'État, composé de conseillers administrateurs ou ministres, auxquels seront distribuées les branches du service national. Ils prépareront les affaires; ils les discuteront, et leur décision sera soumise à une sanction administrative, comme les con-

« seillers seront responsables de leurs
« actes au prince et à la nation; et en
« général ils auront à répondre de tous
« les abus qui se rattacheront aux
« fonctions dont ils seront chargés.

« 3° J'ai fait de nouveau revoir, dis-
« cuter et amender le code de nos lois
« civiles et criminelles, auquel on tra-
« vaille déjà depuis quatre ans et qui
« prescrira à nos cours de justice le
« meilleur mode à suivre pour protéger
« l'innocent et punir le coupable. Cha-
« que Serbe trouvera désormais protec-
« tion et justice non plus, comme jus-
« qu'ici, d'après le bon sens du juge,
« mais d'après la loi elle-même. J'ai
« lieu de croire que ces bases donneront
« à l'administration plus de cohésion et
« d'ensemble. De cette manière, selon
« la hiérarchie la plus naturelle, le peu-
« ple sera placé sous les kmètes, les
« capitaines et les tribunaux, ceux-ci
« sous le conseil d'État, le conseil d'É-
« tat sous le prince, qu'il aidera de ses
« lumières, et le prince sous la loi et
« n'agissant que de concert avec les
« conseillers. Une telle institution re-
« médiera, je l'espère, à tout acte arbi-
« traire soit dans l'ordre général, soit
« dans les cas particuliers. On trouvera
« peut-être quelques omissions dans ce
« travail; mais il se complètera avec le
« temps et à mesure que l'expérience
« en montrera les imperfections.

« En tenant ainsi la promesse que je
« vous avais faite d'établir une admi-
« nistration intérieure légale, je passe
« à un autre point important, au mode
« de distribution des impôts. Le peuple
« serbe est tenu de faire face aux dé-
« penses suivantes: Le tribut du sultan;
« la liste civile du prince et de sa fa-
« mille; le salaire des employés de l'É-
« tat et des évêques; la paye et l'entre-
« tien des troupes nécessaires au main-
« tien de l'ordre, celle des gardes qui
« veillent à la sûreté des frontières; les
« frais pour les postes, pour la construc-
« tion et l'entretien de « lazarets, pour
« la députation à Constantinople et les
« missions dans d'autres pays et enfin
« pour les dépenses accidentelles et im-
« prévues. Jusqu'ici toutes ces charges
« ont été supportées par la nation serbe
« au moyen de ressources d'une nature
« très-diverse.

« Jusqu'à ce jour, nous avons mis tout
 « notre soin, moi et notre tribunal na-
 « tional, à satisfaire à ces exigences mul-
 « tiples, en ne recourant qu'aux moyens
 « les plus simples, les plus justes pour
 « le peuple et en même temps les plus
 « avantageux pour le gouvernement.
 « Sur cette question, débattue l'an passé,
 « les avis ont été partagés. Enfin, j'ai
 « cru remédier à la confusion et à un
 « grand nombre d'abus en réunissant
 « en une somme unique tous les impôts
 « des Serbes, et en les faisant percevoir
 « sous cette forme à deux époques, de
 « l'année, savoir à la Saint-George et
 « à la Saint-Dmitri, afin que les contri-
 « buables aient le temps nécessaire pour
 « acquitter leur quote-part. »

« Dans le but d'épargner aux citoyens
 « des détails minutieux, j'ai proposé un
 « impôt de trois écus par tête pour cha-
 « que semestre, sans qu'on leur puisse
 « rien demander en sus, pour le ha-
 « radsch, le tchilibouk, la taxe de l'é-
 « vêque, l'impôt personnel, la taxe des
 « mariages, celle des moulins et des
 « instruments distillatoires, celle du
 « droit de pâture pour les cochons, ni
 « la dime du maïs, blé, orge, ruches
 « et vin. Enfin, le peuple ne sera plus
 « tenu envers les employés à des cor-
 « vées, excepté quand il s'agira de cons-
 « tructions entreprises par le gouver-
 « nement et d'une utilité générale : en
 « outre les corvées exigibles seront
 « payées dans le cas où le travailleur
 « serait occupé pour une journée.

« toutes les taxes précédentes ; que le sa-
 « laire des évêques s'y trouve compris
 « et que la dime des récoltes que Dieu
 « lui accorde lui restera à l'avenir ;
 « qu'il aura la jouissance des forêts et
 « pâturages ; que les corvées au profit des
 « employés cessent tandis que celles que
 « le gouvernement impose sont payées ;
 « si, disons-nous, la nation prend en
 « mûre considération tous ces avantages,
 « nous espérons qu'il deviendra évident
 « pour tout le monde que l'impôt pro-
 « posé est un des plus modiques auquel
 « un peuple ait jamais été soumis en Eu-
 « rope. Nous verrons s'il nous sera pos-
 « sible de faire face à toutes les dépen-
 « ses avec ces seules ressources. Après
 « un an révolu, notre ministre des fi-
 « nances présentera à nous, au conseil
 « d'Etat et à l'assemblée nationale le
 « compte exact des recettes et des dé-
 « penses.

« Afin que cet impôt de trois écus
 « par semestre soit réparti le plus équi-
 « tablement possible, et que tout Serbe,
 « le plus riche comme le plus pauvre,
 « l'accepte sans murmurer, je vous fais
 « présenter ici le tableau des hommes
 « mariés, avec l'indication de leurs biens
 « et avoir. D'ailleurs les kmètes et les
 « starostes savent combien chacun de
 « leurs frères avait à payer pour la dime.
 « L'impôt sera réparti d'après ces rele-
 « vés et proportionnellement aux for-
 « tunes. Quant à la fixation de chaque
 « part individuelle, ni nous ni notre gou-
 « vernement n'aurons à nous en occu-

e vous être soumis touchant l'état et le mode de perception pécuniaire. J'engage donc tous ceux à ici rassemblés à me donner sincèrement leur avis. Ensuite, vous prêtés le serment d'observer les lois de l'État, désignez les individus les plus dignes et les plus sages, et laissez-leur une procuration à vos fondés de pouvoir, que je puisse, conjointement avec le conseil d'État et ces délégués, prendre ultérieurement telles mesures qui paraîtront jugées nécessaires. Ces mesures seront communiquées plus tard à l'Assemblée, afin que personne n'en ignore.

Les mêmes individus, choisis à cet effet, seront vos députés envoyés aux frais de leurs communes. Ils assisteront à chaque assemblée pour réviser les comptes et en rendre compte au peuple. Il est impossible qu'une assemblée si nombreuse se réunisse chaque année sans qu'il en résulte de grandes dépenses ; mais le projet que je vous propose est adopté par les autres États, et la coopération de ces députés est absolument nécessaire.

Le prince prononcé devant une assemblée d'hommes qui, pour être étrangers à la civilisation européenne, ne manquent cependant ni de tact ni de sens, révèle dans le prince Milosch une aptitude peu commune à manier les esprits et à assouplir les résistances les plus opiniâtres. Les objections que lui arrache la nécessité lui paraissent de son invention, et telle est l'adresse avec laquelle il propose, dans l'exposé des motifs qu'il propose, n'annonce pas d'un chef de gouvernement capituler avec les représentants du mouvement insurrectionnel. Il ne veut pas pour ne pas être obligé de répondre à son tour : tout ce qu'il veut, la responsabilité du pouvoir, la responsabilité des agents du pouvoir, la responsabilité des droits, l'assiette des impôts, l'abolition des abus, il a songé à tout.

Le temps lui a manqué pour tout dire et pour tout faire, tant les choses sont compliquées ; et la réalité est si éloignée de la réalisation, qu'il ne peut que retarder : un gouver-

nement sage ne marche qu'avec lenteur, pour ne pas être forcé de reculer. Quand il parle de l'impôt, il montre encore plus d'assurance : la Serbie a pris rang parmi les États ; si elle veut un gouvernement qui puisse se comparer avec celui des autres États, un haut clergé, une administration, des relations suivies avec les cours étrangères, une police et une force publique, elle doit se résigner à des sacrifices sans lesquels on ne peut ni fonder ni maintenir tous ces établissements. La simple énumération des bienfaits dont la nation lui est redevable le justifie et l'élève en face de ses ennemis, et telle est sur l'assemblée l'ascendant de cet homme, qui ne savait pas même écrire, que ses ennemis en sont réduits à regretter de lui avoir préparé ce nouveau triomphe et à trembler pour leur propre tête. Pour sortir de cette situation périlleuse, il ne reste plus qu'à faire comme le prince, à dissimuler comme lui. Si Milosch les a pénétrés ; s'il sait que la demande de réformes en faveur du peuple n'était qu'un prétexte pour leur avidité et leur ambition, eux aussi le connaissent ; ils prévoient qu'une fois le danger passé le préposé du sultan les mènera de nouveau à la turque ; et ils pourront dire au peuple : Nous avons été plus clairvoyants que vous ; vous en avez fait l'expérience : pour détruire la tyrannie il faut abattre le tyran.

Quoique les réformes exposées dans le discours de Milosch soient parfaitement appropriées aux mœurs, au caractère et à la condition politique des Serbes, il n'en porte pas moins l'empreinte des idées qui dominaient en Europe et que répandaient dans tout le monde les organes de la presse philosophique et parlementaire. Jamais, depuis la conquête des Turcs, les droits et les devoirs du souverain et du peuple n'avaient été formulés avec cette précision. Les cabinets des États voisins s'en alarmèrent, et l'on s'efforça de jeter du ridicule sur des vues dont le seul défaut était de n'être pas sincères et de déroger par une charte le passage de la barbarie à la civilisation. Ce que le prince n'avait pas soupçonné, parce que les formes du gouvernement turc, qu'il trouvait commode de suivre, reposent sur les faits bien plus que sur les idées,

pourvu que celles-ci ne dérivent pas du principe religieux, c'est qu'il s'imposait l'obligation d'être fidèle à ses promesses et de renoncer à l'absolutisme; or, comme il n'avait nullement l'intention de n'être qu'un prince constitutionnel, il devait s'attendre à voir s'élever contre lui et les factions, pour lesquelles les réformes n'étaient qu'un prétexte, et les gens de bonne foi, qui voulaient le mieux et qui croyaient y arriver à la suite des agitateurs. La nouvelle constitution allait donner elle-même des armes aux mécontents. Les knièzes, les conseillers, les grands officiers de l'État, les kniètes (ou maires) ne pouvaient plus être traités en esclaves; ils participaient d'après la déclaration du prince au gouvernement; ils assistaient et surveillaient celui que jusqu'alors on avait appelé le *maître*.

Les besoins étaient connus, les droits définis; il ne s'agissait que de les codifier. Davidovitch, alors secrétaire du prince, et quelques jeunes gens que leurs études désignaient plus spécialement pour ce travail furent chargés de rédiger la charte de 1835. Elle fut promulguée le 15 février avec toutes les solennités dont les peuples et surtout les Slaves aiment à entourer les nouveautés.

Elle était composée de quatorze chapitres. Le premier, composé de deux articles, définissait l'étendue et l'état de la Serbie; le deuxième fixait les cou-

dont l'existence est plus ou moins mère, se composait de deux éléments distincts, d'axiomes de droit renforcés de citations de l'Évangile a-dire de vérités admises comme incontestables et formant la base de toutes législations, et en second lieu de positions accidentelles, dont on pouvait garantir la durée. Le premier défaut de la charte serbe de 1835 était que le prince et le peuple qu'elle traitaient comme pouvoirs libéraux indépendants étaient politiquement la dépendance de la Turquie; cette transaction *pleno jure* ne pouvait que blesser le pouvoir souverain. concevoir guère, en effet, comme un peuple soumis au tribut et contraint de voir ses forteresses occupées par des troupes étrangères peut se croire de modifier ses institutions à l'insu d'une nation absolument indépendante. On lui a laissé, il est vrai, le droit de légiférer comme il l'entendra son administration intérieure; mais le sultan pourra reconnaître ce droit qu'il ne portera aucune atteinte à la dépendance politique; car cette condition est la condition nécessaire à la concession. Milosch le sentait si bien qu'il se crut libre d'agir à sa fantaisie tant qu'il compta sur l'appui de la Russie. Réformateur de bonne foi, il n'a pu éviter une rupture ouverte avec le gouvernement turc; et, après cette fraction flagrante des traités, il l'a

Les Serviens se seraient peut-être résignés à un gouvernement qui eût mis les grands et la masse de la nation sous le même niveau; et c'était le but auquel tendait Milosch, qui croyait pouvoir remplacer la liberté par l'égalité. Mais le plus grand vice du despotisme, c'est la nécessité où le met sa nature d'employer une foule de despotes secondaires, qui se regardent comme irresponsables parce qu'ils agissent au nom d'un pouvoir qui ne relève que de lui-même. En Turquie, cet inconvénient est tempéré par la haute position religieuse du sultan. Quant un pacha abuse de son autorité au point de devenir un embarras pour le gouvernement, il tombe en vertu du même principe dont il a méconnu les limites. Mais les employés de Milosch étaient Serbes, et les abus de pouvoir qu'ils se permettaient étaient plus blessants pour leurs compatriotes que si l'on avait eu à les supporter de la part d'un spahi, d'un moussélim ou d'un kadi. La haine et le mécontentement remontaient naturellement jusqu'au prince, qui se crut assez fort pour tout braver et se montra plus entier et plus inflexible que jamais. Soit qu'il ne fût pas insensible à l'amour des richesses, soit plutôt qu'il méprisât assez les autorités turques pour espérer d'être soutenu tant qu'il serait en état d'acheter leur appui, il paraissait uniquement occupé de grossir ses trésors par toutes sortes de monopoles. Quelques-uns de ses actes portent le cachet d'une fiscalité révoltante. Les Serviens tirent leur sel de la Valachie, qui en exporte annuellement chez eux environ trente millions d'okas. Milosch s'empara de tout ce commerce, en prenant pour son compte sur les marchés valaques la quantité nécessaire à la consommation générale; il fallut donc acheter le sel du prince ou s'en passer. Il suivit le même système pour certains articles d'exportation; il les décaparait en imposant au vendeur les conditions du marché, de sorte qu'il pouvait calculer d'avance le bénéfice net de son

spéculations. Cette conduite excitait un mécontentement d'autant plus grand que les profits résultant de ce trafic se dépensaient en partie hors du pays. Ainsi il achetait des terres en Valachie, comme s'il eût craint que des propriétés en Serbie ne lui offrisse pas la même sécurité. En se rappelant ce qu'il avait dit devant l'assemblée, qu'à l'avenir la Serbie ne serait gouvernée que par des princes décidés à vivre et à mourir pour le peuple, parce que leurs intérêts seraient les mêmes, on se demandait s'il avait été de bonne foi dans ses promesses ou si ses dispositions s'étaient modifiées par l'exercice du pouvoir.

Cependant il s'occupa de la rédaction d'un code serbien, travail négligé depuis longtemps. Cette compilation fut confiée à deux juristes de la Serbie autrichienne; mais la rédaction marchait lentement, et en attendant les choses suivaient leur cours ordinaire. La continuation des anciens abus ne faisait que plus vivement désirer les réformes promises : tout semblait présager une crise prochaine.

Pour cette fois l'opposition, au lieu de recourir à une résistance ouverte, suivit une marche plus prudente et plus sûre : les ennemis du prince affectaient une grande confiance dans la promulgation des lois préparées, et en dirigeant de ce côté les espérances du peuple ils le préparaient par degrés à user de violence lorsqu'il deviendrait manifeste qu'on s'était joué de sa cré-

dit aux conjurés, il faut vous débarrasser du prince tous les moyens possibles : il finira toujours par avoir ses ennemis. En 1836, il n'par la fuite au danger qui Milosch, dans sa jalousie se n'épargna pas même son frère dont l'assistance lui avait été les commencements de son tration, mais qui depuis parmi les opposants. En obligé de quitter le pays. Voutschitch, dont il a déjà plusieurs fois.

Ce Voutschitch, dont le nom était Thomas Périsc un des premiers rangs parmi favoris du prince, pour le quitta le parti de Hadji Pr à cette époque, il s'était prince à la suite d'une dentelle; depuis on le fit rendre en cette qualité de ces dans la révolte de Dj n'eut des alternatives plus plus fréquentes de disgrâce. Ainsi, après s'être réfugié pour échapper à la colère celui-ci le rappela et le serdar. On le retrouve ensuite immédiatement après de haute confiance, en ex dria, d'où il fut encore rapp plir une place dans le s princesse. Il jouait aussi portant dans les troubles



mentement qu'il n'était pas fa-
miser. Lorsque Milosch, à son
Constantinople distribua au
sultan des décorations aux pre-
sionnaires de l'État, il ne fut
tion de Voutschitch, et dans
imprimé dans une feuille alle-
Allgemeine Zeitung) et qu'on
comme officiel, Voutschitch
résenté comme un traître qui
é la ville aux révoltés. Lors-
i donna lecture de cet article,
la main à son épée et s'écria :
andra mon tour d'écrire, voilà
sara ma plume. Ce peu de
fissent pour peindre son ca-
Voutschich ne sait ni lire ni
est sobre de paroles, même
s'agit de ses propres actions ;
m jugement droit il joint une
inbranlable : on lui reconnaît
age, de la présence d'esprit ;
ipitoiable ; en un mot, c'est
on qu'on le redoute et qu'on
heureux de l'attirer dans son
anke, *Histoire de Serbie*.)
h possédait incontestablement
és et les vices qui font le des-
plet ; mais, comme la fermeté,
ce et un courage instinctif sont
généraux du caractère serbe,
i, qui étaient las de trembler
s'apprêtaient à le combattre
mêmes armes. Tout leur espoir
sur les dispositions du peuple.
lecture de la charte de 1835,
le prince reçut l'invitation de
à Constantinople, les Serviens,
luence de leur première joie,
onné au fondateur de l'indé-
nationale les témoignages
directs et les plus passionnés
ement et de gratitude. On ne
as même le laisser partir. On
fit dans une adresse signée par
es et approuvée avec enthousi-
me le peuple d'envoyer vers
quelqu'un des membres de sa
mais de ne point enlever un
enfants. Ces manifestations,
a naïve des sentiments d'un
semi sorti de l'état barbare,
aimé dans les esprits une im-
me le temps et l'obstination de
son système pouvaient seuls
ses ennemis ne doutaient pas

qu'après tant d'espérances déçues le
mécontentement prendrait à la première
occasion le caractère d'une révolte na-
tionale et que toute l'habileté du prince
serait impuissante à la calmer. Mais
il ne suffisait pas d'aggraver les craintes
et de fomenter les haines à l'intérieur ;
il fallait attaquer Milosch dans le prin-
cipe même de son autorité, en le ren-
dant suspect à la Porte. Ce gouverne-
ment, dont les dernières concessions en
faveur de la Serbie lui avaient été arra-
chées par le cabinet de Saint-Péters-
bourg, ne voyait pas sans une secrète
satisfaction que les embarras de la si-
tuation résultaient du système que lui
avait imposé la politique étrangère.
Comme les libertés s'enchaînent logi-
quement, il attendait que les prétentions
des Serviens parussent assez alar-
mantes à la Russie et à l'Autriche pour
qu'on lui permit de revenir à l'ancien
système. D'un autre côté, Milosch ne
s'effaçait pas assez comme vassal ; et il
paraissait à craindre que tous les Slaves
chrétiens de l'empire turc ne finissent
par se réunir à la Serbie ou ne formas-
sent entre eux une confédération dont
la religion donnait la base. Dans cette
appréhension, plus Milosch lui paraîs-
sait capable de se poser comme chef
de ce mouvement, moins la Porte était
disposée à le maintenir au pouvoir.
Tout ce qui pouvait amener une rupture
entre Milosch et la nation serbe entraînait
donc subsidiairement dans ses vues. Les
prétextes et même les motifs ne lui man-
quèrent pas. On pouvait reprocher au
prince d'avoir fait tourner à son avantage
personnel des concessions qui étaient
inséparables d'une soumission et d'une
fidélité entières ; de s'être montré trop
indulgent en traitant les raïas insur-
gés : enfin, dans sa persistance à gou-
verner la Serbie comme État indépen-
dant on trouvait qu'il sacrifiait à son
ambition les intérêts du sultan. Les
hauts fonctionnaires de l'empire, dont
la magnificence de ses présents avait
excité la jalousie, avaient remarqué sa
répugnance à baiser les pieds du Grand-
Seigneur, et ils affectaient de dire que
Milosch était trop puissant pour un
vassal. Même à l'époque de son voyage
à Constantinople, quelques-uns des Ser-
viens qui formaient sa suite, avaient

adressé contre lui aux autorités turques des plaintes que la jalousie et la malveillance avaient probablement accueillies, de sorte que les rivaux du prince savaient qu'en cas de révolte ils trouveraient des préventions toutes faites et un puissant appui. Ils n'ignoraient pas que Milosch sollicitait un autre firman qui fût comme la consécration du pouvoir tel qu'il aspirait à l'exercer. Cet acte lui fut accordé, mais en termes plus conformes aux vues de ses ennemis qu'à ses prétentions. Aussi ne se pressa-t-il pas de le faire connaître. Il porte la date du 24 décembre 1838; nous le donnons ici son entier, comme étant une expression dans fidèle de la situation des Serbes au point de vue des Turcs.

« A toi, vizir Joussouf- Mouhla-Pacha, et au prince du peuple serbe, salut et prospérité!

« D'après les privilèges et les libertés accordées aux habitants de la Servie pour leur fidélité et leur attachement, et d'après le contenu de plusieurs hattis-scherifs émanés de nous sous différentes dates, il a été trouvé nécessaire de donner à cette province une organisation et une constitution particulière, privilégiée et inaltérable, sous la condition que les Serbes observeront punctuellement les devoirs de la fidélité et de l'obéissance, et qu'ils acquitteront le tribut à ma Sublime Porte exactement et aux époques prescrites.

« D'après le contenu du décret impérial que tu as reçu précédemment, et

« tranquillité du pays, prévenir ou réprimer les attaques et le tumulte; D) la répartition et la collecte du tribut ainsi que la distribution des charges publiques; E) la nomination des commissions nécessaires et la publication des instructions conformes à l'ordre à tous les employés de la province; F) la juridiction et le droit de punition et de grâce pour les crimes.

« 4. Avec ce pouvoir qui t'est confié, tu auras donc le droit entier de choisir, de nommer et d'installer trois individus qui seront soumis à tes commandements, et formeront une administration centrale, comme l'exige le bien du pays et des habitants; devoir qui t'est prescrit. Un de ces fonctionnaires s'occupera des affaires de l'intérieur, un autre des finances et le troisième de la justice.

« 5. Tu auras une chancellerie particulière, confiée à la direction de ton lieutenant (*namesnik*), que tu chargeras de dresser les passe-ports et de régler les rapports des Serbes avec les nations étrangères, ainsi que les intérêts nationaux.

« 6. Un conseil composé de primats et de notables serbes sera institué. Le conseil se composera de dix-sept membres un desquels occupera la présidence.

« 7. Quiconque n'est pas né en Serbie ou n'est pas nationalisé, n'a pas trente-cinq ans au moins ou ne possède pas de biens immeubles ne peut être membre de ce conseil.

ple et de l'aider de son expérience.

1. Sans le consentement du conseil aucune loi ne pourra être décrétée ni aucun impôt établi.

12. Le traitement des membres du conseil sera fixé par lui d'une manière convenable et de commun accord; et, quand les assemblées seront instituées au lieu du gouvernement central, attributions s'étendront sur les objets suivants : A) Le jugement et la décision des demandes et des points de loi ayant rapport aux décrets et au pays, à la justice, au tribut et aux impôts; B) la fonction des traitements et des rémunérations des employés du pays, ainsi que l'installation ceux qui seraient jugés nécessaires; C) l'estimation des dépenses annuelles nécessaires à l'administration du pays ainsi que la délibération des lois les meilleurs et les plus convenables pour établir et lever les impôts qui doivent faire face aux dépenses; D) enfin la délibération sur la loi qui détermine le nombre, la forme et le règlement de service de la police nationale nécessaire pour le maintien de l'ordre et de la tranquillité;

13. Ce conseil aura le droit de faire des propositions touchant des lois qui paraîtraient utiles, en en motivant les avantages et en apposant à ces propositions les signatures du président et du secrétaire, sous la condition toutefois qu'elles ne porteront aucune atteinte aux droits légitimes de la souveraineté de ma Sublime-Porte.

14. De pareilles demandes seront l'objet de discussions, et la décision sera prise à la pluralité des voix.

15. Le conseil est autorisé à exiger périodiquement, en mars et avril, des ministres mentionnés, un tableau de leurs mesures administratives pour l'année écoulée et à examiner les comptes.

16. Ces trois ministres, de l'intérieur, des finances et de la justice, ainsi que le directeur de la chancellerie assisteront, pendant la durée de leur charge, aux séances du conseil, et auront prêté serment.

« 17. Les dix-sept membres du conseil ne peuvent être destitués avant que ma Sublime-Porte ait reconnu qu'ils se sont rendus coupables de quelque crime, de la violation de la loi ou d'autres ordonnances en vigueur.

« 18. Parmi les Serbes il sera choisi et nommé un *kapou-kliaia*, qui résidera toujours auprès de ma Haute-Porte pour que les affaires serbes soient soumises à une administration conforme à mes intentions impériales, et aux libertés de la nation et aux règlements sur l'organisation de ce pays.

« 19. Les affaires de police, les quarantaines, l'expédition des ordres du prince aux employés des districts, l'administration des établissements d'utilité publique et de la poste, l'exécution des ordonnances concernant les pauvres du pays sont dans les attributions du ministre de l'intérieur.

« 20. Le ministre des finances examine les comptes de l'État; il s'occupe d'encourager le commerce, de conserver et d'administrer les revenus publics, dont le budget est fixé par les lois du pays, d'après les comptes établis par les autres ministres : il aura soin de faire dresser un cadastre des propriétés immobilières, tant publiques que particulières, ainsi qu'un tableau des propriétés mobilières du pays et de l'État. Il surveillera l'exploitation des mines, l'aménagement des forêts et les autres détails qui concernent sa chancellerie.

« 21. Le ministre de la justice et qui est en même temps le directeur de l'instruction publique et de la diffusion des sciences utiles est chargé de s'assurer si les décisions prises ont été exécutées, de recevoir les plaintes qui s'élèveraient contre les juges et de prendre des décisions à cet égard; de s'assurer si les juges sont capables, et de se faire remettre tous les trois mois un relevé sommaire des procès jugés par eux; de surveiller la construction des prisons ainsi que leur régime et les améliorations reconnues possibles.

22. Il aura également dans ses attributions la moralité publique, l'établissement des écoles et les encourage-

« ments donnés aux sciences. Il aura
« l'inspection des hôpitaux et autres éta-
« blissements d'utilité publique, et s'en-
« tendra avec les anciens de l'Eglise
« pour tout ce qui concerne la religion
« et le service divin.

« 23. Un étranger, à moins qu'il ne
« soit naturalisé Serbe, ne peut rem-
« plir aucune de ces dignités.

« 24. Ces trois ministres seront in-
« dépendants chacun des deux autres
« dans l'exercice de leurs attributions
« respectives; chacun d'eux aura sa
« chancellerie particulière.

« 25. Chacune de ces divisions for-
« mera plusieurs bureaux; et chaque
« publication concernant les affaires de
« l'Etat qui émanera de ces bureaux
« devra porter une signature. Aucune
« décision d'une nature mixte et ap-
« partenant à deux départements ne
« sera exécutoire que si elle est revêtue
« de la signature des chefs de bureau
« compétents, et qu'après avoir été por-
« tée et enregistrée au protocole des bu-
« reaux susdits.

« 26. Les trois ministres rédigeront
« chaque année, en mars et en avril,
« un tableau de toutes les affaires traitées
« et terminées dans leurs chancelleries,
« ainsi qu'un relevé de celles qui leur
« sont soumises; ces documents seront
« revêtus de leurs sceau et signature,
« ainsi que de la signature des chefs de
« bureau; et ce tableau sera soumis au
« conseil de la province.

« 27. Ma volonté expresse est que
« les habitants de la Serbie soient de ma

« Ces cours de justice s'occuperont des
« contestations, connaîtront des crimes
« et violations des lois; mais dans aucun
« cas on n'appliquera la peine de la con-
« fiscation des biens.

« 29. Trois espèces de cours de jus-
« tice seront établies : la première, dans
« les villages, sera composée de starostas
« (anciens), et portera le nom de jus-
« tice de paix; la seconde, qui formera
« la première instance, sera établie dans
« chacun des dix-sept districts de la
« Serbie; enfin la troisième cour, ou
« cour d'appel, agira dans le lieu où le
« chef du gouvernement aura sa rési-
« dence.

« 30. La justice de paix de chaque
« village sera composée d'un président
« et de deux membres élus par les ha-
« bitants du lieu. Les attributions judi-
« ciaires de ce tribunal local, quant à la
« détermination des peines et à la dé-
« cision des contestations, ne s'étendront
« pour les affaires criminelles qu'à une
« peine de trois jours d'arrêt ou de dix
« coups de bâton, et pour les affaires
« civiles aux procès dont les points con-
« testés ne dépasseront pas une valeur
« de vingt-cinq francs.

« 31. Les enfants et les parents des
« coupables ne sont pas responsables
« pour leurs père et mère et parents,
« et ne peuvent être punis en leur lieu
« et place.

« 32. Dans les tribunaux locaux on
« n'instruit que sommairement et ver-
« balement. Les jugements et procé-
« dures dans les deux autres cours de



appeler. Au bout de huit
gement porté acquiert force

la cour d'appel s'occupera
nt de révisions et des déci-
ées par le tribunal de pre-
ance. Les quatre conseillers
ur doivent avoir atteint leur
juisième année.

membres de la cour d'appel
rés Serbes ou s'être fait
F.

tant aux procès renvoyés
r à l'autre, le président est
élivrer aux parties intéres-
résumé des délibérations,
son cachet et de sa signa-

membre du tribunal de jus-
ne peut être membre d'une
autres cours de justice.

rés la mort d'un membre
nt à l'une de ces deux cours,
yard, en désignant son suc-
ux années de service et à l'âge
lats.

cun des membres de ces tri-
e peut être privé de ses fonc-
r cause de négligence dans
s ou de violation des lois,
sa culpabilité ait été lé-
constatée.

militaire ou employé civil,
qu'un ecclésiastique, ne peut
qu'après constatation du dé-
ment formel.

s employés civils et mili-
si que les ecclésiastiques, ne
t soumis aux peines corpo-
es moyens de répression à
d sont les réprimandes, la
destitution et le bannisse-

Servie jouit de la liberté illi-
commerce; chaque Serbe a
droit de se livrer à tel trafic
convenable, à moins que le
un commun accord avec le
tional, ne trouve urgent de
é momentanément le com-
certains articles.

aque Serbe observant les lois
de ses biens en toute prop-
pout les aliéner, les vendre,
sans autre motif que sa vo-

« 47. Il ne peut perdre ce droit que
« par un jugement émanant d'une des
« cours de justice du pays.

« 48. Tout Serbe est tenu de s'adres-
« ser pour obtenir justice au tribunal
« de son district; et il ne peut être
« sommé de comparaître que par le tri-
« bunal local.

« 49. Aucun Serbe ne sera désormais
« tenu de faire des corvées (Robot.)

« 50. Les dépenses nécessitées par
« l'établissement et l'entretien des ponts
« et des tours sont à la charge des com-
« munes environnantes.

« 51. Attendu que le gouvernement
« central de la principauté a la surveil-
« lance des routes postales, des ponts et
« autres établissements d'utilité publi-
« que, les particuliers doivent être en-
« couragés à porter leur attention sur
« ces travaux.

« 52. Tu t'entendras avec le conseil
« pour déterminer la paye des ouvriers
« pauvres chargés des travaux publics
« et un traitement fixe pour les employés
« dans les différents services.

« 53. Tout employé peut renoncer à
« ses fonctions après un certain nombre
« d'années de service ou pour des rai-
« sons légales. Lorsqu'il aura pris sa
« retraite, on lui assignera une pension
« en rapport avec l'importance et la
« durée de ses services.

« 54. Toute charge est conférée par
« un décret du prince; mais l'avance-
« ment n'a lieu que d'après le rang, l'an-
« cienneté et l'examen préalable pres-
« crit.

« 55. Les personnes qui ont été em-
« ployées comme jurisconsultes doivent
« toujours rester dans la carrière judi-
« ciaire, pour acquérir plus d'expérience
« dans ce qui a fait l'objet spécial de
« leurs études.

« 56. Un employé civil ou militaire ne
« peut pas faire partie, même provisoi-
« rement, d'une cour de justice.

« 57. Attendu que les Serbes, sujets
« de la Sublime-Porte et lui devant un
« tribut, appartiennent à l'Eglise grec-
« que, je leur ai donné la complète li-
« berté de célébrer leur service divin d'a-
« près les cérémonies en usage, ainsi que
« celle de se choisir, sous ton assistance
« et ta surveillance, leur métropolitain
« et leurs évêques, sous la condition que,

« conformément aux canons de l'Eglise,
 « ils soient soumis à la puissance ecclé-
 « siastique du patriarche résidant à
 « Constantinople, qui doit être regardé
 « comme le chef de l'Eglise et du synode.
 • En outre, il est conforme aux libertés
 « et privilèges accordés anciennement
 « par la Porte-Ottomane à ses sujets
 « chrétiens, que les chefs du clergé ad-
 « ministrent seuls les affaires de l'E-
 « glise, en tant qu'elles sont indépen-
 « dantes des affaires politiques. D'autre
 « part, les rémunérations et dotations du
 « métropolitain, des évêques, des igou-
 « mènes, des autres membres du clergé,
 « de même que les fonds affectés aux
 « fondations pieuses, sont déterminés
 « par le peuple : les mêmes règlements
 « s'appliqueront donc au traitement et
 « à la dignité du métropolitain et des
 « évêques de Servie.

« 58. On désignera, pour la Servie,
 « les lieux où le haut clergé s'assem-
 « blera pour tenir conseil sur les affaires
 « concernant le métropolitain, les évê-
 « ques et l'Eglise.

« 59. Les seigneuries et les timars
 « sont abolis en Servie, et cet usage ne
 « pourra désormais y être introduit de
 « nouveau.

« 60. Tout Serbe est soumis à l'impôt
 « et autres taxes. Les employés doivent
 « être imposés en raison de leurs pro-
 « priétés, mais le clergé est exempt de
 « toutes ces charges.

« 61. Attendu que la Servie se com-
 « pose de districts dont chacun se par-

« de district aura sous sa garde les
 « biens et les propriétés territoriales des
 « villages, pour les préserver contre
 « toute attaque ; il protégera également
 « le peuple contre les bandits, les va-
 « gabonds et autres gens mal famés et
 « malintentionnés.

« 64. Il est tenu d'examiner et de
 « viser les passe-ports, tant au départ
 « qu'à l'arrivée des voyageurs.

« 65. Il est autorisé à mettre en pri-
 « son les personnes suspectes et à les
 « y retenir pendant vingt-quatre heures.
 « Il s'adresse aux chefs de district pour
 « les contestations qui peuvent s'élever
 « dans son arrondissement, en tant
 « qu'elles rentrent dans l'ordre des ma-
 « tières de simple police. Il surveille
 « les tribunaux de justice de paix ; mais
 « il est incompétent pour tout ce qui re-
 « garde les affaires de l'Eglise et les
 « écoles, et il n'a aucune action sur les
 « revenus provenant de fondations pieu-
 « ses. Quant aux biens, terres et pro-
 « priétés affectés aux églises, communes,
 « et institutions de charité, de même
 « que quant aux propriétés particu-
 « lières, il sera délivré aux ayants droit
 « un titre de possession, lequel sera porté
 « au registre des propriétés foncières.

« 66. Aucun Serbe ne peut être pour-
 « suivi ni inquiété, soit publiquement,
 « soit en secret, avant qu'on ait pro-
 « noncé sa condamnation juridique.

« Cette constitution ayant reçu la
 « sanction de ma volonté impériale, elle
 « te sera transmise avec un firman orné

« recommande à tous les Serbes en général de se soumettre à tous les ordres du prince, en tant que ces ordres seront conformes aux lois et institutions du pays, et de se montrer dignes de la civilisation qu'ils ambitionnent. J'ordonne que le présent hatti-schérif soit publié, afin que le peuple en ait connaissance. Que chacun, pénétré de gratitude et de reconnaissance pour ces gracieux bienfaits, se conduise en toute situation et circonstance conformément à ma volonté impériale, et que la présente constitution soit observée à la lettre pour tous les temps et sans qu'on ose en aucune manière y faire la moindre infraction.

« Et toi, tu concourras avec le prince, de toutes tes forces à l'exécution ponctuelle et sévère de tout ce qui est prescrit par le présent firman impérial. »

L'attentif de cette constitution prouve deux choses; la première, c'est que la Porte, d'accord sur ce point avec le cabinet de Saint-Petersbourg, désapprouvait les vues de Milosch, comme tendant à isoler la Serbie dans sa situation politique et dans son administration intérieure, ce qui était un exemple dangereux pour les Bosniaques et les Bulgares; la seconde, c'est que les entraves mises par le hatti-schérif à l'autorité du prince annonçaient une étude de détails et une prévoyance qui ne pouvaient qu'être l'œuvre du partiservien opposé au chef de l'Etat. En effet, dès l'année 1837, pour avoir l'air de s'occuper sérieusement de la réforme des lois, Milosch avait appelé en Serbie deux jurisconsultes, Lazarovitch, bourgmestre de Semlin, et Hatschitch, conseiller municipal de Neusatz. Il leur fut recommandé dans ce travail de révision d'exclure tout ce qui ne serait pas applicable aux mœurs et aux usages de la Serbie. Soit que Milosch voulût seulement gagner du temps, soit que les jurisconsultes fussent restés au-dessous de leur tâche, il les congédia sans donner suite à cet essai. Quelque temps après, au mois de novembre de la même année, le prince Dolgorouki, aide de camp de l'empereur Nicolas, arriva en Serbie avec la mission de presser la promulgation du nouveau code et d'en déterminer la portée générale. On fit répandre parmi le peuple que l'agent

russe, à côté de mesures bonnes et utiles, en avait proposé d'autres dont l'application était impossible.

L'année suivante, 1838, on rappela de Hongrie les mêmes jurisconsultes et le conseil supérieur (*Veliki Soud*) présidé par le prince Jéphrem, fut chargé d'examiner de nouveau leur travail.

Dans l'intervalle, les ennemis du prince et ceux qui voulaient sérieusement la constitution promise avaient adressé des plaintes à Constantinople. Le sultan demanda des explications et ordonna de lui envoyer une députation dont un des plaignants, Abraham Pétroniévitch, devait faire partie. Ne pouvant éluder cette injonction formelle, Milosch envoya à Constantinople comme même Pétroniévitch auquel il adjoignit pour neutraliser son influence, le secrétaire Joanovitch et le colonel Jovan. Le consul anglais en Serbie, M. Hodge, qui avait reçu des instructions contraires aux vues de la Russie, partit aussi pour Constantinople. L'Angleterre trouvait que la Serbie était encore trop peu avancée pour qu'on lui donnât une constitution libérale; mais son véritable motif était que le sultan n'était déjà que trop affaibli et que l'émancipation des Slaves chrétiens dans les régions danubiennes ne profiterait dans un temps donné qu'aux intérêts russes.

Dans cette lutte d'influence, la politique de la Grande-Bretagne eut le dessous; et, quand la députation revint en Serbie, les ennemis du prince, dont Voutschitch était le plus dangereux, étaient sûrs du succès.

Vers la fin du mois décembre 1838, le hatti-schérif que nous venons de rapporter fut approuvé dans sa teneur par le sultan et l'empereur Nicolas; et le vizir de Vidin reçut l'ordre de remettre en personne ce document au prince en présence du pacha de Belgrade. Le résultat de ces négociations doit être attribué d'abord aux tendances politiques des puissances intéressées à l'époque dont il s'agit, et ensuite à l'habileté de Pétroniévitch. En prenant congé de la députation serbe, le sultan lui avait adressé ces paroles : « Je prends Dieu à témoin que je n'entends faire aucune distinction entre mes sujets chrétiens et mes sujets musulmans. J'ai entrepris le voyage de

tion que Milosch se vit sans la moindre influence dans l'État et qu'on alla même jusqu'à empiéter sur le droit que la constitution lui laissait, celui de nommer les sénateurs. Il n'y eut qu'un point sur lequel on interpréta fidèlement le sens de la charte, à savoir que le prince ne pouvait choisir les membres de la cour nationale de justice que parmi les personnes les plus riches et les plus distinguées et jouissant de l'estime générale.

Les premiers sénateurs nommés furent Voutschitch et Jéphrem, c'est-à-dire les chefs mêmes de l'opposition, qui revinrent triomphants de l'exil. Les autres choix portèrent plus ou moins le même caractère d'hostilité systématique. Les ministres ne furent pas plus favorables au chef nominal de l'État. Abraham Pétronévitch eut le département des affaires étrangères, et Protitch celui de l'intérieur.

Pour un homme du caractère de Milosch, le poste n'était plus tenable. Il avait sans doute abusé de son pouvoir; mais quel est le Serbien ayant rendu au pays d'aussi grands services et reçu autant de marques de dévouement et d'admiration qui aurait montré plus de modération que lui dans le rang suprême? Il sentait que le succès de ses ennemis était dû plutôt à un concours de circonstances extérieures qu'à la supériorité de leur mérite; et, comptant sur le bon sens du peuple, il se flatta qu'il suffirait à ce peuple de faire l'essai de la nouvelle administration pour demander lui-même le rétablissement de l'ancien gouvernement. Il voyait les formes absolues trop fortement enracinées dans le pays pour que des fonctionnaires, la plupart sans instruction et étrangers à la direction des affaires, restassent dans les limites de leurs attributions respectives. Il compta sur le désordre; et il ne négligea rien pour le faire naître ou pour l'augmenter. Dans le fait, sa tâche était plus facile que celle de ses adversaires : les infractions à une légalité nettement définie se manifestent d'elles-mêmes, tandis que les abus du despotisme ont une sorte d'excuse dans leur principe. Il jugea donc qu'il était plus sage et plus sûr de s'opposer à ses rivaux qu'une force d'inertie, d'autant

plus qu'une résistance ouverte l'eût exposé à une répression directe de la part de la Turquie et de la Russie. Une des nouveautés qui déplaisaient le plus au peuple, c'était la distribution par classes ou guildes des marchands et des corps de métiers. Cette sorte de police, empruntée à la Russie, où tout s'étage à l'exception du serf et du tsar, n'était considérée par les Serbes que comme un artifice de fiscalité : les partisans de Milosch ne manquèrent pas de la tourner en ridicule.

Outre ceux qui se trouvaient lésés dans leurs intérêts par les changements récents, il y avait encore dans la masse de la population un assez grand nombre de personnes qui regrettaient de voir l'homme à qui l'on devait d'être une nation indépendante traité avec si peu de ménagement. En général, le despotisme de Milosch ne s'était appesanti que sur les grands; et le peuple, ordinairement foulé par eux, les voyait avec une secrète satisfaction trembler à leur tour devant une volonté toute-puissante.

Malheureusement pour Milosch, la vénalité de son administration avait laissé dans le pays des traces trop récentes pour ne pas prêter à de nombreuses accusations. Le peuple comprenait mieux ce genre de griefs que tous les autres; et, en se montrant sévère à cet égard, il croyait donner en même temps aux ministres et au sénat un avertissement salutaire pour leur conduite à l'avenir.

Tout à coup et de tous côtés des milliers de plaintes s'élevèrent; on voulait faire comparaître Milosch pour qu'il eût à rendre compte de l'emploi des deniers de l'État. Quoique ces accusations ne fussent pas toutes fondées, Milosch savait qu'il était facile à ses ennemis d'établir sa culpabilité en matière de finances et qu'une condamnation lui fermerait à jamais tout retour au pouvoir. Il se retira donc à Semlin, et déclara qu'il ne rentrerait en Serbie que lorsqu'on aurait éloigné Jéphrem et Voutschitch, dont la haine le privait de toute garantie. Quant aux comptes qu'on lui demandait, il rappelait les nombreux témoignages de satisfaction qu'il avait reçus à différentes époques de l'assemblée, de ses accusateurs pré-

« des volontaires. On l'avait d'abord
 « destiné au commerce; mais, ayant
 « montré peu de goût pour cette car-
 « rière, il retourna en Serbie. Là il fut
 « employé dans la chancellerie de la
 « cour, où il se distingua tellement,
 « grâce surtout à la connaissance qu'il
 « avait de la langue grecque, qu'il s'ac-
 « quit la réputation d'un homme habile.
 « pendant quelque temps il fut attaché
 « à la maison du prince en qualité de
 « chambellan (*prestavnik*) ou introduc-
 « teur, et il remplissait les fonctions
 « de *kiala*. Mais plus leurs rapports
 « avaient été intimes, plus leur inimi-
 « tié fut ardente et implacable après
 « leur rupture dans les affaires de
 « 1835. Ses amis le représentent comme
 « un homme naturellement honnête et
 « bienveillant, ayant de la peine à re-
 « fuser, et dans les occasions où il
 « fallait agir ne prenant une résolution
 « que lorsqu'il se sentait appuyé. Il s'é-
 « tait ménagé un certain crédit auprès
 « des autorités turques, qui lui avaient
 « reconnu beaucoup de souplesse et
 « d'habileté, pendant la détention de
 « la députation serbe, en 1820. On le
 « regardait comme le meneur et le con-
 « seil de ceux qui, en s'efforçant de fon-
 « der un gouvernement, pensaient sur-
 « tout à se prémunir contre les dangers
 « dont les menaçait personnellement la
 « haine du prince. »

L'habileté de Pétroniévitch consista surtout à faire admettre comme articles de la constitution des réglemens qui, tout en exprimant les vœux de la nation, n'étaient pas contraire aux vues de la Russie et restreignaient l'autorité de Milosch; de sorte qu'en cas de résistance ce dernier mécontentait à la fois et les Serbes et la puissance protectrice. On lui laissait, il est vrai, le pouvoir exécutif, le droit de faire grâce, la nomination aux grandes charges de l'État, la levée des impôts et le commandement en chef de l'armée; mais le sénat, qui devait l'assister comme conseil, était investi d'un pouvoir qui excédait en réalité celui du prince. En effet, tandis que celui-ci surveillait les collecteurs de la taxe, le sénat arrêtait les dépenses et décernait les voies et moyens d'alimenter le trésor. Aucun impôt n'était exigible sans la sanction du conseil supé-

rieur (*Verkhovni Soviet*). Cette action sur les finances emportait comme conséquence nécessaire la faculté de déterminer le nombre des troupes et leur paye aussi bien que les appointements des fonctionnaires et la création de nouveaux emplois.

Le pouvoir législatif était exercé presque exclusivement par le même corps. Après qu'il avait délibéré sur une loi reconnue utile par la majorité, le prince était moralement obligé d'accorder sa sanction. Si un ordre émanait de l'initiative du prince, il n'était valide qu'après avoir reçu l'approbation du sénat. En cas de contestation en matière de droits et de lois, tout restait en suspens jusqu'à ce que ce haut conseil eût rendu son verdict définitif. La responsabilité de l'administration suprême était soumise aux formes les plus strictement inquisitoriales.

Le prince recevait un traitement quadruple de celui d'un ministre ou curateur (*popetschitel*). Les ministres dirigeaient, en se les partageant, les départemens de l'intérieur, des affaires étrangères, des finances, de la justice et de l'instruction publique. Comme nous l'avons vu, ces fonctions étaient entièrement distinctes les unes des autres. Tous les actes du gouvernement devaient être revêtus de la signature du ministre compétent. En un mot, toutes les affaires importantes émanaient des ministres ou étaient soumises à leur contrôle.

Le nombre des sénateurs était de dix-sept, et répondait à celui des nahies. Milosch les nommait; mais, une fois désigné, chaque membre était inamovible, et ne pouvait être destitué que pour violation des lois et sur un ordre exprès de la Porte. Devant un corps investi de toutes ces prérogatives les fonctions de prince étaient une sinécure. Il n'y avait pas jusqu'à son action sur les juges et les employés dans les diverses branches de l'administration qui ne fût virtuellement atteinte par les dispositions de la nouvelle charte; et l'on peut dire qu'à son retour de Constantinople Milosch avait cessé d'être prince de Serbie. Ceux qu'il avait traités jusque-là en esclaves étaient désormais les seuls maîtres. A peine le nouveau sénat était-il en fonc-

George, bien autrement odieuse, puisqu'elle n'avait été sanctionnée par aucune mesure légale. Mais d'autres, moins aveuglés par la passion, représenteraient qu'on attribuerait cet acte de rigueur à la haine de quelques individus et qu'il serait aussi injuste qu'impolitique d'inaugurer par une exécution sanglante le règne régénérateur de la constitution; que rien n'accuserait plus directement l'absolutisme de Milosch que le triomphe de la modération et de l'ordre sous la protection des lois nouvelles; enfin que ce serait une tache éternelle pour le nom serbe que de mettre à mort l'homme qui avait gouverné si longtemps et dont les fautes, quelque grandes qu'elles fussent, ne devaient point faire oublier les services passés. Cette opinion l'emporta: il fut résolu que le prince partirait immédiatement pour l'exil, et qu'il serait assez puni en se voyant condamné à vivre loin du peuple dont il avait méconnu les intérêts.

En conséquence de cette détermination, Voutschitch, complètement armé et entouré de ses momkis, se rendit à la demeure du prince pour l'informer de cette décision. Le choix d'un tel messager ne devait point laisser Milosch en doute sur le sort qui lui était réservé. Peut-être même s'attendait-il à pire. Voutschitch lui signifia « que la nation ne le reconnaissait plus pour son chef, et que, s'il en doutait, il allait faire assembler le peuple, qui le déclarerait lui-même. » « Puisqu'il en est ainsi, répondit Milosch, et qu'ils ne veulent plus de moi, à la bonne heure! je n'essayerai pas plus longtemps de m'imposer aux Serviens. »

Le 12 juin 1839, il déclara au sénat et à l'assemblée nationale, par l'intermédiaire du métropolitain, qu'il résignait sa charge en faveur de Milan, son fils aîné, en demandant qu'il lui fût permis de se retirer dans une terre qu'il avait en Valachie. Il prit l'engagement de ne jamais rentrer sur le territoire serbe. Le lendemain l'assemblée accepta l'acte de son abdication, qui était ainsi conçu.

« Attendu que ma santé, épuisée par les soins pénibles du gouvernement pendant de longues années, ne me permet pas de les continuer, je me suis dé-

cidé librement à abdiquer la dignité de prince de la Serbie et à me délier du serment prêté. En conséquence j'abdique aujourd'hui et à tout jamais cette dignité et me délie du serment en faveur de mon fils aîné Milan, qui, en vertu du hatti-schérif donné au peuple serbe et du bérat que j'ai reçu, est mon successeur légitime dans la dignité princière. Comme le repos et le délassement me sont indispensablement nécessaires après tant d'années de gouvernement pénible, je quitte pour toujours la Serbie et j'emporte dans mon cœur la seule consolation que le sort de ma patrie est assuré par des lois et des privilèges, qu'elle est placée sous un haut protectorat et qu'elle peut enfin voir régner la paix, l'ordre et la prospérité, qui les accompagne. Comme garantie que cette abdication a été écrite de ma pleine volonté, je donne à savoir que mon plus jeune fils Michel y a apposé mes nom et prénom, ainsi que mon sceau, ne sachant pas moi-même écrire. Donné à Belgrade, le 13 juin 1839. Milosch Obrénovitch.

En même temps il adressa à son fils aîné Milan Obrénovitch le rescrit suivant.

« Ma santé affaiblie par le gouvernement pénible du peuple serbe m'oblige à abdiquer la dignité princière et à vous la remettre, conformément au hatti-schérif et au bérat donnés par le sultan au peuple serbe et à moi, ce que j'ai fait aujourd'hui par la déclaration de mon abdication adressée au sénat, au corps des magistrats, au clergé et à tout le peuple serbe. En même temps que je vous en informe et que je vous souhaite de remplir avec bonheur la dignité que j'abdique volontairement, je vous donne ma bénédiction, et j'adresse au ciel la prière fervente qu'il vous conduise dans sa sagesse de manière à ce que vous vous attiriez l'amour du peuple dont vous allez devenir le chef et dont vous devez toujours vous proposer le bien, afin que, multipliant ses bénédictions, vous deveniez le père de la patrie et le fils élu du Tout-Puissant, à la joie infinie de votre père, qui vous a toujours souhaité et vous souhaite du fond du cœur la jouis-

« tous les biens de ce monde
1. » Donné à Belgrade, 13 juin
Milosch Obrénovitch.

« voulait quitter le pays aussi-
son abdication; mais il ne
le partir que lorsque l'on se
6 de tous les documents qu'il
fait mettre sur le bateau des-
transporter. Il lui fallut donc
ir de tous les hattî-schéris,
bérats qu'il avait reçus de
comme prince de Serbie, et
sa correspondance politique.

« le vizir de Belgrade, Jous-
le haïssait et qui avait de-
l'été livré au sultan comme re-
lut pas étranger à cette mesure.

« 15 juin 1839, Milosch, en-
haut clergé, des sénateurs et
ipeux employés, prit solen-
nellement de la nation serbe. Il

« avec son jeune fils Michel
domestique. Quinze hommes

« trois officiers et un sénateur
gèrent jusqu'à Tschernetz
de. On dit qu'à l'instant de

« pied dans le bateau qui allait
arter sur la terre étrangère il
dernier regard sur le rivage

« qu'il ne prononça plus une
« armé les assistants, dont la

« it tombée devant cette grande
« plusieurs donnèrent des mar-

« se vive émotion, Voutschitch
ne put retenir quelques larmes.

« tère du prince Milosch offre
ge remarquable des qualités

« hauts qui sont propres aux
« rses des Slaves du sud; les

« rses qui ont fait son élévation
« ité sa chute. Sa fermeté natu-

« pris cette inflexibilité que ses
« lui reprochaient dans l'exer-

« commandement militaire, où
« ité de vaincre habitue le chef

« quiconque lui résiste comme
« ni et à considérer les luttes

« mme un engagement sur un
« bataille. Les formes du des-

« arc que la conquête avait ac-
« depuis des siècles dans la

« protectorat du gouvernement
« de la subordination sous

« une religieux et politique,
« lui persuader que le despo-

« i flattait son orgueil et son

ambition serait plus utile au peuple
qu'une liberté fondée sur des institu-
tions prématurées, imparfaitement dé-
finies et mal comprises. D'un autre côté,
il voulait l'indépendance de l'adminis-
tration dans l'État et assez de liberté
dans la nation pour qu'elle se regardât
comme débarrassée à jamais du joug
de la Porte; mais avant tout il voulut
être l'homme indispensable et représen-
ter à lui seul le principe et la garantie
de toutes les franchises et privilèges. En
un mot, il se figura que les Serviens
pourraient être tout à la fois courageux
et indépendants devant les menaces de
l'étranger, et souples et dociles sous la
main du prince régénérateur. Il ne com-
prit pas que la liberté commence par
poser rigoureusement ses conséquences;
et ce fut surtout dans cet ordre d'ap-
préciations qu'il erra.

Sa vivacité, qui allait jusqu'à l'empor-
tement, lui fit souvent commettre des
actes qui avaient tout l'odieux de la
cruauté, quoiqu'il fût naturellement
porté à la générosité et à la clémence.
Mais, comme ses retours de faveurs étaient
brusques et capricieux aussi bien que sa
colère, ceux qui l'entouraient n'étaient
jamais dans cette sécurité que réclament
les hautes positions du gouvernement.

Comme pour ressembler davantage
à un pacha, il se permettait de fréquen-
tes infractions aux devoirs qu'impose
le lien conjugal, et cette conduite, que
la licence des mœurs excuse ou tolère
en Europe, offusquait les vertus ser-
viennes. Quand il rencontrait dans ses
voyages de jeunes filles qui lui plai-
saient, il leur trouvait quelque emploi
dans son palais, et il fallait que la prin-
cesse Lioubitza n'eût pas l'air de s'aper-
cevoir de ce qui se passait sous ses yeux.
Quand il était las de ses maîtresses, il
les mariait. « On citait, dit Boué, une
de ces maîtresses mariée maintenant
à un jeune homme de Kragoujévatz.
D'abord ce dernier avait refusé de
l'épouser; mais, pour l'y contraindre,
on l'enrôla, et il finit par céder. Quel-
ques autres se sont montrés plus ac-
commodants et ont établi des maisons
de commerce avec des libéralités prin-
cières provenant de la même source. A
son retour de Constantinople, il avait
amené avec lui deux Éthiopiennes, de

sorte que son konak ressemblait à un sérail. Non-seulement ses mœurs privées, mais ses rapports avec ceux qui l'entouraient, rappelaient les coutumes des cours de l'Orient; on cite un certain Tzvéko Raïovitch nommé tout à coup général en chef de l'artillerie, lequel reçut avec sa démission vingt-cinq coups de bâton, ce qui ne l'empêcha pas d'être élevé plus tard au poste de chef de la police de Belgrade. Un caprice de Milosch transformait un marchand en aubergiste et un sommelier en médecin. Non-seulement il s'arrogeait le monopole des principaux produits du pays, mais il glanait encore dans les détails; ainsi il faisait vendre la viande de son bétail à Belgrade et à Kragoujevatz à un prix plus élevé que toute autre, parce qu'en effet ses bœufs étaient d'une race supérieure; et le peuple, qui aurait souvent préféré une viande moins belle à meilleur marché, était obligé d'acheter celle du prince. Cette prétention avait un caractère fiscal d'autant plus révoltant qu'elle rappelait certains privilèges de la loi turque. Les éleveurs de porcs devaient cacher leurs richesses; car on se trouvait exposé à mille persécutions dès qu'on en possédait plus que le maître. Le rang et les services ne mettaient personne à l'abri des peines réputées ailleurs infamantes, et les jugements même équitables étaient avilis par les formes du caprice et de l'arbitraire. Nul n'était sûr de conserver ses biens immeubles: si une propriété convenait à Milosch, il exigeait qu'on la lui vendit, et il en fixait lui-même le prix. Un de ses employés supérieurs, nommé Radischovitch, ne put achever sa maison, parce qu'elle devait être décorée de quelques statues et que les konaks de Milosch n'en avaient aucune. « En 1837, dit M. Boué, auquel nous empruntons en les abrégant quelques-uns de ces détails, les Saxons offrirent d'établir dans la province quelques colonies dans le but d'apprendre aux Serbes à tirer un meilleur parti des ressources du pays et de donner à l'industrie une impulsion nouvelle. Ce plan était appuyé par le prince Jéphrem, et la jalousie de Milosch ne permit pas de le mettre à exécution. » Dans l'hiver de 1837 à 1838, on fit paraître un almanach, l'*Urania*

(*Urania*), orné de gravures représentant des portraits de femmes. Le prince reprendre à chacun des son l'exemplaire qu'il avait acheté, et ôter les gravures des autres. Les uns virent dans le motif de ce désir le désir de plaire aux Turcs, d'autres comme une impiété la réjection de la figure humaine; d'autres posaient que le portrait d'Ankara trouvait en tête du recueil, était la fille cadette de Jéphrem, et la publicité, qui ramenait l'attention publique sur un frère qu'il n'aimait pas, offusquait sa jalousie. D'autres cru que la disgrâce de l'almanach à ce qu'on y avait donné à Milosch le titre d'Altesse.

Le poète Miloutinovitch en disgrâce du prince pour avoir son histoire des trois années de la Servie contre la Porte qui ple avait dû sa délivrance à lui. Cependant l'auteur avait reçu l'autorisation de ne pas déguiser

Tous ces griefs, peut-être grossis par la malveillance, firent de Milosch un prince fantasque et digne d'occuper la postérité si de réelles et solides ne les rejettent à l'ombre.

Un des mérites de Milosch fut de négliger de s'entourer d'un appareil militaire, qui cependant eût contrairement à affermir un gouvernement absolu: joignant la bravoure à la science, il lui eût été facile de vers le déploiement de la puissance militaire les idées et les instincts d'un conquérant qui venait de conquérir son pays. Il eut le bon esprit de ce que dans un pays où tout le monde est soldat et qui borne le luxe à un minimum et aux armes de prix, les institutions en temps de paix seraient en grande partie les réclamées par l'agriculture, les écoles et les institutions d'utilité publique. S'il poussa trop loin l'économie qu'il n'ignorait pas que l'argent était le nerf de la paix aussi bien que de la guerre et que dans ses rapports avec le gouvernement turc le meilleur moyen de se faire respecter, c'était d'être plus riche que le maître, c'était d'être plus riche de donner qu'exposé à se voir recevoir.

né dans son entourage la l'était dans son caractère. sa suite se composait de luns et tartares, d'un ou ltares et d'un médecin. Il t de gardes à la porte de ses mis un corps de garde vis-orte principale. Une mu-annonçait l'heure du dîner celle de son souper. A ctions, qu'il avait réduites ple expression possible, il mai dire rien changé à sa . La princesse Lioubitza ce qu'en appelle en Eu-on montée. Lorsqu'on la fils venaient recevoir l'é-orte et toute espèce d'éti- non pas bannie, mais te cour, dont tout le per-possait de quelques secré-ants. Ce qui fait peut-être s que tout le reste, c'est ux qui ont joui le plus sa confiance se trouvent hommes qui ont précipité t à sa table et à son foyer çu et préparé leurs plans, i des épanchements de l'a- t marqué l'endroit où le t être frappé.

sute M. Boué, se montrait économe des deniers pu-rétaire de cabinet avait la ment et touchait 1,500 écus . ses autres secrétaires de 1; 300 écus étaient un sa- Ses conseillers supérieurs vnaient annuellement jus- s (5,000 francs), les autres cus (de 3 à 4,000 francs). phrem, comme général- iident du sénat, touchait s autres sénateurs de 800 le bon plaisir du prince; nts jusqu'à 1,300 écus; 000; les capitaines de dis- 0; les capitaines de com- 400; les juges de 4 à rétaires de 100 à 125 t le logement; les méde- de 300 à 360. La modi- aitements ne permettait les économies; mais le bon choses nécessaires à une rendait suffisants.

Sous le gouvernement du prince Mi-losch, les relations de la Serbie avec les provinces voisines surtout avec la Moldo-Valachie et les pays danubiens de la domination autrichienne ne sortaient guère de la sphère commerciale; de sorte que les objets de luxe et les recherches de la table se rencontraient rarement même chez les marchands assez riches pour se les procurer.

Malgré leur simplicité de mœurs et leur sobriété, les Serviens sont sujets à des maladies épidémiques dont le retour périodique doit être attribué à l'insalubrité des terres basses qui sont souvent inondées à l'époque du débordement des fleuves et de la fonte des neiges. Dans certaines localités la fièvre règne périodiquement et présente les caractères que le docteur Wolf a observés à Jassi. Il y a beaucoup à faire en Serbie pour l'hygiène publique et le régime de la vie privée. Les habitants attribuent à l'eau prise comme boisson en trop grande quantité les dysenteries et autres maladies inflammatoires. Des fièvres rémittentes sévissent périodiquement au printemps et surtout en automne. Les ophthalmies sont fréquentes dans les régions montagneuses; et l'habitude de se tenir trop couvert dans les maisons, tandis que l'on s'expose sans précaution à l'air froid, multiplie les refroidissements et les rhumatismes.

La vie active des paysans rend assez rares les exemples de longévité : la barbe et les cheveux des Serviens grisonnent avant quarante ans; leur carrière est plus courte; mais ils ont autant vécu que les Européens en moins d'années. La petite vérole y fait quelquefois de grands ravages, l'usage de la vaccine était encore bien peu répandu malgré les efforts des médecins et les prescriptions de l'autorité. Le choléra se répand de temps à autre le long des bords du Danube, suit le cours de ses affluents en remontant vers leurs sources et cause plus d'effroi que la peste elle-même.

Cette dernière maladie présente trois périodes, l'attaque, la réaction et la crise. Sa durée ne dépasse guère quatre à cinq jours, à moins qu'elle ne dégénère en fièvre typhoïde; et alors elle peut se prolonger de dix à quinze jours. En général,

on regarde comme plus meurtrière celle qui vient de Trébizonde ou de Sinope que celle qui a pris naissance en Égypte. Quoique l'origine de ce fléau soit encore un mystère pour la science, il est permis d'espérer que des relations suivies entre l'Europe et l'Orient appelleront sur ce sujet des investigations plus méthodiques et plus générales, et que cette cause de mortalité qui a plus contribué à dépeupler le monde que toutes les guerres réunies pourra être combattue avec plus de succès qu'elle ne l'a été jusqu'à ce jour. D'après le calcul approximatif du docteur Brulard, chaque année de peste enlève en moyenne à l'empire turc un million d'habitants.

La Serbie n'a pas été épargnée en 1837, année pendant laquelle le fléau a sévi dans tout l'Orient avec une violence extraordinaire. Le prince Milosch semblait partager sur la peste les idées des Turcs, qui acceptent les grands dangers de la vie avec la résignation du fatalisme, persuadés que tous les efforts de l'homme ne peuvent rien changer à sa destinée.

Cependant on avait fait en Serbie quelques essais pour l'établissement de quarantaines; et c'était le gouvernement turc qui avait pris l'initiative. Milosch avait désigné à cet effet quelques points de transit dans la direction de Vidin; mais un déficit sensible dans le revenu des douanes et la répugnance des Slaves pour les nouveautés fiscales le forcèrent à ajourner ce projet. En 1836, il crut les circonstances plus favorables. On évita d'abord d'adopter des règlements rigoureux. Les voyageurs et les marchandises ne furent soumis qu'à une quarantaine de trois à cinq jours sous des abris aérés ou hangars; mais l'on s'occupa immédiatement de construire des lazarets à Radouschévatz au confluent du Danube et du Timok, devant Negotin, à Alexinatz, à Mokra-Gora près d'Oujitze, à Lioubovik, au sud de Sbornik, et à Rodscha au confluent de la Drina et de la Save. Ces établissements ont été achevés en 1838, et c'est par ces points que les voyageurs et les marchandises pouvaient pénétrer en Serbie; mais, malgré la surveillance des postes échelonnés de distance en distance, ces limites

étaient fréquemment violées. ces points, Alexinatz (ou est le plus fréquent.

Le prince Milosch avait cru que la Serbie serait encore longtemps à l'étranger pour ce qui arts et aux professions ind mais il ne doutait pas qu'avec les privilèges que lui assurait titution ne finissent par assu commerce un avantage ma la Bosnie, la Bulgarie et mên provinces moldo-valaques, où tous les capitaux des diverses tions sont entre les mains d Il s'attacha donc plus spéc sans négliger les fondations teraient leurs fruits dans l'ave le meilleur parti possible de ces qui tiennent au sol, d de l'agriculture et surtout de l tion de la race porcine.

De tout temps les Serbes ont dans la vente de leurs cochons tages considérables; et c'est à ce commerce qu'ils doivent devenus un peuple indépendant la remarque de Boué, les lieu de s'obstiner à leur faire se seraient peut-être plus f assuré leur conquête s'ils a bornés à incendier les forêts d où les cochons s'engraissent e coûter à leurs maîtres.

Le nombre de ces animaux q chaque année de la Serbie cer à trois ou quatre cent admittant que le chiffre de l tion de la province soit de mille âmes ou deux cent mille il s'ensuivrait que chaque fan en moyenne à l'exportation deu par an.

Les paysans les vendent à tiers qui parcourent le pays compte de gros marchands de Si les font passer à Pest en H même jusqu'à Vienne. Ce p produit dans le pays un m de fonds d'environ seize m piastres (quarante millions de Il y a une quinzaine d'années, de porc achetée sur pied se viron 90 centimes le kilogram à-dire un peu moins de ce , payait à Semlin. En général k

les variations de la glandée; bœufs rendent peu, le paysan pourrait engraisser ses porcs frais considérables, se borne à un petit nombre, et alors l'élevage en raison de la rareté d'herbages. Le cochon sorti de la Servie est souvent transporté dans la haute Autriche, péculiers étrangers les enlèvent en Bavière, le Wurtemberg, l'Alsace.

Le genre de commerce, mais les succès sont bien plus aléatoires, les sages. Il suffit quelque changement brusque dans le cours ou d'un orage pour toute une cargaison dont le côté beaucoup de soins et l'abandon du système Broussier fait baisser sensiblement qu'on allait chercher non-seulement en Hongrie et en Servie, mais en l'Asie Mineure et dans quelques îles du littoral de la mer Noire. Ce qui vient d'être exposé, montre que le prince Milosch dignement l'œuvre de la nation de la Servie; désormais la main du peuple écrira son nom sur celui de Kara-George. Ces deux hommes eurent les défauts de l'un; sans doute l'ambition et la vanité font commettre des fautes et des crimes; mais si l'on met tout le bien et le mal dont ils ont été redevable à leur administration à leurs services; si l'on se reporte aux difficultés et aux succès qu'ils eurent à surmonter, on ne peut refuser une place honorable à ces hommes qui apparaissent dans l'histoire pour chanter les institutions de leurs compatriotes après avoir réussi, tombent et laissent un monument qu'a élevé leur

résistance et le triomphe avaient eu un caractère populaire; mais ce dernier mouvement, bien qu'il eût été préparé par les grands sous le voile des intérêts de la nation, s'était opéré sous le patronage de la Turquie et du consentement du gouvernement russe. La Servie jouissait d'une charte octroyée; sa position était évidemment plus favorable pour essayer ses nouvelles institutions, et cependant elle entraînait dans ses droits avec une certaine méfiance, à la suite non plus d'une grande lutte contre le despotisme systématique du sultan, mais d'une querelle, pour ainsi dire, de famille, dont l'objet était de réduire le pouvoir de l'homme à qui l'on devait jusqu'à la faculté de le renverser. Les Serviens avaient, en effet, obtenu ce qu'ils désiraient, la limitation du pouvoir du chef de l'État; et le Grand-Seigneur avait intimé l'ordre au pacha de Belgrade de veiller à l'exécution des réformes que le gouvernement voulait bien concéder à ses sujets soumis, les Serviens.

Ces concessions, dont l'esprit était entièrement opposé aux principes de l'islamisme, puisqu'elles n'étaient que l'application à une annexe d'un État absolu d'une constitution démocratique, n'avaient été imposées par la Russie, autre État absolu, que dans l'espoir que la Turquie ne pourrait les garantir pratiquement, et que les infractions aux traités fourniraient au cabinet de Saint-Petersbourg de nouvelles occasions d'exercer sa prépondérance en Orient. De son côté, la Porte Ottomane, obligée de céder sur ce point, comprit qu'il fallait s'exécuter de bonne grâce, pour ne donner aux Russes aucuns prétextes d'intervention. Dans le fait, la charte des Serbes était une nouveauté également dangereuse pour les trois empires voisins. Quant aux ennemis de Milosch, ils entrèrent dans ces combinaisons politiques sans autre projet que celui de se débarrasser d'un chef qui les gênait; enfin, le peuple, en voyant un mouvement qui semblait favorable à ses intérêts, conduit par les personnages les plus considérables de l'État et appuyé par l'influence étrangère, regarda l'exil de Milosch comme la garantie de sa nouvelle constitution. En attendant, il

APRÈS L'EXIL.

LA SERVIE APRÈS L'EXIL
MICH. MILAN. MICHEL. YOU-
H.

Après les révolutions précédentes, prince qu'on venait d'exiler, temps de Kara-George, la

a pris la liberté au sérieux ; et l'incorporation de la Serbie à une quelconque des puissances limitrophes, autrement que par la force des armes, est devenue presque impossible.

A l'instant de l'abdication de Milosch, il semblait que tout était fini ; et cependant ce fut seulement alors que se manifestèrent les difficultés qui naissent nécessairement de l'application d'un nouveau système. Les gouvernements les plus arbitraires ne sauraient exister sans certaines règles qui n'ont rien d'injuste en elles-mêmes et auxquelles l'usage prête une grande force ; et lorsqu'il est question de les abolir ou de les modifier, parce qu'elles cessent d'être en harmonie avec les institutions, le peuple, qui ne connaît pas encore les avantages des lois nouvelles, tient à conserver celles dont, dans d'autres conditions, l'expérience lui avait démontré l'utilité.

Il n'était donc guère présumable qu'après un gouvernement tel que celui de Milosch les prétentions du peuple et celles des chefs pussent se concilier sans qu'il s'élevât de nouveaux conflits.

Le premier point à régler était celui de la succession à la dignité princière. Le texte de la constitution sur lequel s'appuyait l'acte d'abdication était formel. Milan, fils aîné de Milosch, était désigné comme successeur par la volonté de son père et par les dispositions du hattischérif de Mahmoud. Ce jeune prince était dans un état de santé qui lui

Pétroniévitich et Jéphrem le pays du consentement. Les deux premiers, craignant que lui ne prit avantage de son titre de prince, lui firent sentencement, qu'ils n'étaient à lui reconnaître des droits : ils firent donc son traitement fût réduit pondit non plus au ran autrefois le fonctionnaire fonction elle-même. Jéphrelait des réformes générales non sans répugnance, à changeait à ses propres intérêts décidée dans la première

La mort de Milan sembla champ libre aux ambitions : mais la situation était tout autre qu'à l'a Kara-George et de Milosch peuple avait besoin d'un h supériorité reconnue ; et ce vainqueur de la lutte contre étrangère était naturelle pour chef. Le cas n'était p Le parti qui avait réussi à losch ne représentait que de la légalité ; toute prétention eût inspiré de l'ombrage.

pouvaient aspirer au pouvoir : mais ils ne pouvaient donc paraître uniquement de l'intérêt général. Qu bres de l'assemblée, précédée que Milosch pourrait saisir le pouvoir, proposer



le à obéir à un jurisconsulte. phren, les convenances ne point qu'il prit la place et il s'était déclaré le rival, frages qui se seraient par Voutschitch et Pétroniévitch faire éclater des ressentiments à l'instant même où il le plus nécessaire.

le Milosch n'était pas entièrement, quoiqu'il se vît forcé de ses espérances. Parmi ceux qui franchement la nouvelle quelques-uns craignaient de ordonnés à quelqu'un des avaient regardés jusqu'alors égaux. Le caractère résolu itch les alarmait; ils craignaient la préférence des Turcs et ne portât ce dernier à l'appui ailleurs que dans la

Le sénat était indécis, Miléta proposèrent de nommer le fils de Milosch, le prince Movitch, qui se trouvait son père dans le domaine Pojana, que ce dernier avait alachie.

Milosch parut peu disposé du seul fils qui lui restait; céda; et Michel se rendit simple accompagné d'un officier, avec sa mère Lioubitza

Serbes. Le jeune prince nd-Seigneur, qui le décora du Nischani, et le nomma distinction qui n'avait jamais à aucun raïah. Mais le bérat ne portait pas, comme ce-été accordé à son père, que rait héréditaire; il est même ille lui ait été conférée à vie. Le constitution allait être ns les circonstances les plus Le jeune prince avait sous temple de la chute de son t pas destiné au pouvoir, et bjet des préférences maternit, de même que la prinzitza, partagé, dans une cer- , les sentiments de l'opposi-ouvait donc espérer qu'il selon l'esprit de la charta, s du sénat, de même que tion, semblait toute dispo-

sée à lui rendre plus faciles ses débuts dans l'exercice du pouvoir.

Cependant des obstacles imprévus se manifestèrent presque immédiatement.

La Porte, dont l'influence avait gagné dans ces changements, jugea prudent de placer comme conseil du jeune prince des hommes sur le dévouement desquels elle pût compter, de manière à rendre toute réaction impossible. Les deux personnages les plus influents comme les plus capables et les plus engagés dans la situation étaient Voutschitch et Pétroniévitch; ce furent eux qu'elle chargea de ce rôle de surveillance, bien que le prince Michel eût été reconnu majeur.

Cette tutelle pesait naturellement à ce dernier; tout le bien qu'il pouvait faire était attribué à ses conseillers; et comme chef de l'Etat il était cependant responsable aux yeux de la nation de toute mesure fautive ou impopulaire. Dans la crainte que Michel ne voulût pas d'un pouvoir restreint, on ne s'était point expliqué à ce sujet lors de son voyage à Constantinople; ce ne fut qu'à Alexinatz et lorsqu'il mit le pied sur le territoire serbe que l'effendi l'instruisit de cet arrangement.

« Cette mesure de la Porte, observe Ranke, n'était-elle pas de nature à soulever de nouveaux conflits? Tout récemment, elle avait accordé à la nation serbe le droit d'élire ses magistrats; en vertu du pacte constitutif, celui de nommer les fonctionnaires appartenait au prince, comme la création de nouveaux offices était la prérogative du sénat. Était-ce avec justice qu'elle gênait l'action du chef de l'Etat par de telles restrictions et en lui imposant pour conseillers ceux qui avaient déjà fait tomber son père? »

Cette conduite, loin d'assurer l'ordre et la tranquillité, était précisément celle qui pouvait ôter au peuple la sécurité et la confiance; plus Michel était traité en suspect, plus on lui témoignait d'intérêt, et moins on était disposé à voir la Porte administrer le pays par l'intermédiaire de ses créatures.

Le sénat, qui voyait le pouvoir réel entre les mains de deux de ses membres, était loin d'accueillir avec faveur ce compromis dans les hautes régions de l'autorité, et les starostes, qu'on pouvait re-

garder comme représentant l'opinion des villages et qui s'étaient rassemblés dans la cour du palais pour saluer le nouveau prince, se déclarèrent à une forte majorité contre la mesure qui liait ainsi les mains au chef qu'ils regardaient comme l'élu de la nation. Cette manifestation donna quelque hardiesse aux partisans de Milosch. Un grand nombre de paysans représentaient qu'ils seraient mieux gouvernés par un seul chef que par tant de personnes dont chacune aurait ses vues et qui ne s'accorderaient que sur un seul point, celui de s'enrichir aux dépens du peuple. « Autrefois, disaient-ils, nous n'avions qu'un plat à remplir, et voilà qu'on nous en présente dix-sept. » De tous côtés des rassemblements armés se formaient dans le pays, ayant à leur tête les anciens des villages, ou même des knièzes, quoique ces derniers fussent en général pour le nouvel ordre de choses. Ces bandes demandèrent trois choses : premièrement, que le siège du gouvernement fût transporté à Kragoujévatz, où il serait plus en sûreté et plus indépendant qu'à Belgrade; secondement, qu'on fit le procès à Voutschitch et à Pétroniévitch; et enfin qu'on rappelât l'ancien prince.

De telles demandes prouvaient clairement que, du fond de sa retraite, Milosch donnait l'impulsion à ces mouvements. Quant au changement de résidence, nous nous contenterons de citer M. Boué.

« Sous Milosch, il avait été souvent question de transporter le siège du

« l'attaquer. Il pouvait donc être
« sans inconvénient Belgrade
« son konak favori de Kragouj
« D'un autre côté, ce prince
« jours montré une grande répugnance
« à obtempérer aux désirs de ses
« seillers et des étrangers. A Belgrade
« il se trouvait gêné par la présence
« pacha, et en outre il était tenté
« déployer plus de luxe qu'à Kragouj
« vatz. Ses mesures y attiraient l'attention;
« les émissaires de l'ennemi y étaient plus facilement surpris
« et les consuls n'avaient aucun motif
« pour cette résidence. Il avait
« de perspicacité pour ne pas croire
« que les conseillers, hongrois et serbes
« plupart, préféraient le séjour à Kragoujévatz
« grade pour ne point sortir de la capitale
« européenne, pour avoir l'occasion
« faire parade de leurs charges et de leurs
« de leurs compatriotes et pour s'enrichir
« par des spéculations commerciales.

« Enfin, le prince Milosch voyait
« l'abandon de Kragoujévatz la conséquence
« rition d'un foyer de coalition entre la
« Servie méridionale, qui est bien plus
« avancée que la partie danubienne.
« Dût-on agrandir un peu la capitale, il
« paraîtrait plus convenable d'y
« culer le siège du gouvernement, que
« de le placer sous le canon autrichien.
« Krouschévatz ou Kragoujévatz seraient si bien
« faits pour servir de résidence par l'étendue de
« leurs possessions et les avantages de leur situation
« qu'on voit encore à Kragoujévatz



ment, dont la réussite pouvait les gêner. George se rendit lui-même dans différents districts pour y étouffer l'insurrection ; mais il fut arrêté par les Turcs, qui méconnaissent son autorité et ont sur le point de lui faire un nouveau parti.

Le rôle de Michel devenait de plus en plus difficile. Placé entre les exigences de la Porte et le vœu du peuple, il n'avait pas même la liberté de détermination franche dans un sens ou dans l'autre. Comme tous ses collègues devaient avoir la sanction du conseil, il ne put qu'agir sous pression. Il est probable que, s'il avait eu la décision dans le caractère de saisir le moment qui est toujours favorable dans les révolutions, il aurait pu rétablir le gouvernement de la Porte ; mais, sans expérience et sans de son élévation à une commission de circonstances fortuites, il se mit tout en voulant tout concilier, répondit aux demandes du peuple, rappela Milosch ne dépendait pas de lui, mais de la volonté de la Porte ; et qui regardait le changement de gouvernement il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour que le siège du gouvernement fût transféré à Kragoujévatz ; et que, quant à Voutschitch et à Mikéitch, ils auraient à s'expliquer sur leur conduite et seraient punis s'ils étaient reconnus coupables.

La réponse, qui était presque une émanation, avait été dictée à la Porte par les partisans de Milosch ; et elle exprimait assez nettement l'opposition, elle paraissait trop exclusivement favorable aux intérêts de Milosch, ne pas refroidir le zèle du peuple. Milosch crut avoir gagné un succès d'une haute importance ; les deux camps qui s'étaient flattés de gouverner, son nom se trouvaient réduits à néant devant la justice du pays ; raison de l'irritation générale, il y avait guère de présumable qu'ils fussent satisfaits. Aussi, déclarèrent-ils qu'une insurrection si manifeste aux vœux du gouvernement turc, qui était la source de son autorité, motivait surabondamment leur refus de comparaître ; et ils se retirèrent dans la forteresse sous la protection du pacha.

D'autres personnages qui, sans être précisément les ennemis déclarés des Obrenovitch, auraient eu plus à perdre qu'à gagner à la restauration du pouvoir de Milosch, refusèrent de suivre à Kragoujévatz les membres du nouveau gouvernement ; et, prévoyant que dans ce conflit l'influence turque finirait par être prépondérante, ils suivirent la fortune de Voutschitch et de Pétroniévitch ; de sorte que le pacha avait groupé autour de lui les membres les plus influents du parti turc. Parmi ces derniers, Ranke cite les noms suivants : Stoian Simitch, Garaschanin, Prota Nénadovitch, Lazare Théodorovitch, Stéphan Stéphanovitch et tous leurs adhérents.

On tint, à Topsischider, une assemblée générale où se manifestèrent tous les dissentiments qui agitaient le pays.

Dans les districts de Branitschévo et d'Oujitzé, les partisans de Milosch se mirent en révolte ouverte. Les meneurs reprochaient à Jéphrem et à Protitch l'exil du prince Milosch : ils disaient tout haut que le pays ne serait tranquille que lorsqu'on les aurait renversés ; les plus exaltés demandaient leurs têtes.

Sans se laisser intimider par ces menaces, le gouvernement turc suivait strictement la ligne que les circonstances lui traçaient. Un commissaire, Moussa effendi, demandait la réinstallation dans leurs charges de ceux qui s'étaient retirés dans la forteresse de Belgrade, et sommait le gouvernement de lui accorder des garanties.

Deux partis opposés et également extrêmes dans leurs vues et dans les moyens se partageaient le pays : les uns croyaient qu'il fallait subordonner toutes les questions vitales au protectorat de la Porte, les autres que la volonté du peuple devait être prépondérante si l'on était décidé à obtenir autre chose que les apparences d'une réforme.

Entre ces deux partis il s'en était formé un troisième qui, calculant les sacrifices et le résultat final des insurrections et des guerres civiles, admettait ce qu'il y avait de réalisable dans les prétentions opposées, et espérait arriver sans secousses à une amélioration que le temps pourrait compléter. La position

de Michel lui traçait nécessairement cette conduite; et son gouvernement, sans s'écarter de la modération, déploya dans ce sens une fermeté et une énergie remarquables.

Nous avons vu que les knièzes, si longtemps froissés par les formes despotiques de Milosch, redoutaient plus que toute autre chose le retour du prince : cependant un d'eux, Mitschitch osa prendre ouvertement son parti. Il se présenta à l'assemblée générale accompagné d'un assez grand nombre d'adhérents qui n'avaient pas le droit de présence. Non-seulement on le força de s'éloigner avec tout son monde, mais on le fit arrêter ainsi que d'autres insurgés, qui se dispersèrent sans résistance sérieuse. Les mutins s'excusèrent en disant qu'on les avait entraînés, et désignèrent les meneurs, qui furent emprisonnés. On ne se montra pas moins ferme à l'égard du commissaire turc : il lui fut répondu sans autre formalité que le hatti-schérif du sultan interdisait aux agents turcs de s'immiscer en quoi que ce fût dans les affaires intérieures de la Serbie. En conséquence de cette déclaration, Moussa effendi jugea que ce qu'il avait de mieux à faire c'était de s'éloigner de Belgrade emmenant avec lui ceux qui s'étaient placés sous sa sauvegarde. Quelques-uns de ces derniers l'accompagnèrent jusqu'à Vidin : d'autres continuèrent leur voyage et ne s'arrêtèrent qu'à Constantinople, où ils furent défrayés par le gouver-

une faiblesse et que les partis méprisent tout pouvoir qui ne leur résiste pas ouvertement.

Tandis que les ennemis des Obrenovitch n'attendaient qu'une occasion favorable pour le renverser et qu'ils stimulaient le ressentiment de la Porte, le jeune prince s'efforçait de se concilier l'affection du peuple. Il donna le ministère de la justice et de l'instruction publique à Stéphan Raditschévitch, homme distingué et d'un caractère honorable. C'était un de ces Hongrois qui, désespérant de faire agréer leurs services par l'Autriche, étaient venus les offrir à Milosch. Les Serbiens faisaient grand cas de son mérite et surtout de son exactitude scrupuleuse à ne point s'écarter de la légalité. On lui doit un grand nombre de projets utiles où il s'est efforcé d'approprier à la Serbie les institutions en vigueur en Autriche.

Pensant qu'il était peu convenable pour les prêtres de mener le même genre de vie que les paysans, il proposa de leur construire des maisons aux frais de leurs congrégations, et de faire cultiver leurs terres, pour leur laisser le temps de s'acquitter de leurs devoirs religieux.

Il exprima le désir que les affaires du ressort des cours de justice fussent formellement rédigées. Souvent les plaintes des paysans ne reçurent aucune suite, parce qu'à l'instant de les présenter ils n'avaient trouvé personne pour les dresser par écrit. Il avait coutume de dire que le mensonge parlé était

Ilait pas jusqu'à la lecture. ecture avait aussi attiré son avait le projet d'élever un ur la sépulture de la famille Comme les Slaves ont une turelle pour la musique, Belgrade un théâtre où l'on opéras : mais les Turcs se que l'on représentât devant a pièces dont le sujet rap- xploits des anciens héros que ceux de Milosch Ko-

essais, qui témoignaient du intention louable, n'étaient accueillis avec faveur par bes. Ceux de la Servie pro- prenaient ombrage de ce oyait tant de Slaves autri- tenaient aucun compte des e leur expérience procurait mme leurs manières les fai- maître pour avoir vécu au Allemands, on les appelait les *sages Souabes*. Bientôt plus sérieux d'irritation se

Matschva, des querelles, rixes violentes s'étaient éle- es paysans; et il avait fallu, r l'ordre, recourir à des me- s. Pour rendre ce châti- exemplaire, on condamna, coupables aux dépens. Cette t lieu avec une rigueur qui la saisie au domicile des . Les réclamations furent tes sur certains points, et ch dut rembourser une mendes déjà rentrées. Ceux té injustement saisis étaient ils demandaient qui leur détail et les instruments de leur avaient été enlevés, et e de faire payer des amendes ux Serbes pour salarier des

té excitait encore d'autres . On reprochait au gouver- oir permis à des marchands de faire de la potasse dans la Servie; et cette permis- onna des rencontres san-

ne presque tous les griefs des entient à des froissements

d'intérêt et d'amour-propre; et on peut en conclure qu'en général le Serbe est jaloux, fier et intéressé.

Ce qui l'exaspéra plus que tout le reste, ce fut l'élévation de la taxe proportionnelle. Comme les avantages des institutions récentes ne peuvent se manifester immédiatement et que d'ailleurs les résultats les plus heureux sont presque toujours au-dessous des espérances, ils murmuraient contre un surcroît de charges sans trouver de compensation dans d'autres avantages. Primitivement cet impôt avait été fixé à six dollars d'Autriche par an : à la chute de Milosch et selon toute probabilité dans le but de capter la faveur du peuple plutôt que parce qu'une réduction dans les revenus du trésor n'entravait aucun des services, on avait fait descendre cette taxe à cinq dollars. Le rétablissement de la porzièza sur l'ancien pied ordonné par Michel contribua beaucoup à rendre son gouvernement impopulaire. Une autre mesure intempestive vint porter atteinte à la sécurité des transactions. Le gouvernement fixa un rabais qui dépréciait la valeur de la monnaie d'or. Le peuple ne pouvait se faire à l'idée que le ducat qu'il avait reçu pour vingt-quatre piastres ne fût accepté que pour vingt-trois quand il avait un versement à faire dans les caisses de l'État. Ces griefs, qui avaient un fondement réel, étaient encore grossis par la malveillance; de sorte qu'avec de bonnes intentions le prince Michel voyait tous les jours s'augmenter le nombre des mécontents. Ces derniers ne se comptaient plus seulement parmi les ennemis des Obrénovitch, mais dans cette même classe qui leur avait montré le plus de sympathie et de dévouement. Le peuple accusait Michel de rétablir les anciens abus et de laisser tout le pouvoir entre les mains des employés, qui n'en usaient qu'au préjudice de la nation.

En voyant cette disposition générale des esprits, les partisans de Milosch crurent qu'il était temps d'agir. En 1841, on découvrit une conspiration à la tête de laquelle était Gaza Voukamanovitch, frère de la princesse. Lioubitza elle-même regrettait amèrement d'avoir contribué sans le vou-

loir à la chute de son époux. Elle eût bien mieux aimé voir Milosch au pouvoir que son fils Michel. Quoiqu'elle aimât tendrement ce dernier, elle était moins considérée comme mère du chef de l'Etat que comme femme du prince, et d'ailleurs elle ne croyait pas que Michel eût assez de fermeté et de vigilance pour se maintenir au poste difficile où la disgrâce de son père l'avait placé.

« La plus grande désunion régnait dans la famille des Obrénovitch. Jovan était mécontent qu'on n'eût trouvé d'autre emploi à lui donner que celui d'adjutant de son neveu. Il visait à devenir ministre du département de l'intérieur; mais le gouvernement n'était rien moins que disposé à confier une charge de cette importance à un homme qui s'était montré si hostile au parti constitutionnel. Jéphrem voyait sa ruine dans le triomphe possible des amis de son frère; et il se regardait comme peu en sûreté à Kragoujevatz. Il résulta de cette divergence d'intérêts que les menées des Turcs et de ceux qui s'étaient placés sous leur protection n'étaient pas surveillées comme elles auraient dû l'être.

« La Porte ne cessait de réclamer en faveur des exilés le droit de rentrer en Servie. Elle finit par arracher cette concession au gouvernement de Michel. On commença par amnistier les moins compromis; mais bientôt cette permission s'étendit à Voutschitch lui-même. La réaction fut rapide. Michel se laissa persuader de reporter à Belgrade le siège du gouvernement, sous le canon de la forteresse des Turcs. Ce fut en vain que les kmètes essayèrent de l'en détourner en lui représentant qu'il leur serait bien plus difficile de le secourir en cas de danger, puisque ses ennemis seraient ainsi à portée des secours des Turcs.

« Milosch croyait n'avoir rien à craindre de ce côté. Après s'être soumis aux désirs de la Porte, il se flattait qu'elle l'appuierait à l'avenir. Le pacha avait engagé sa parole que Voutschitch se tiendrait tranquille; et lorsque, contrairement à cette assurance, les ministres reçurent l'avis

« qu'il fomentait de nouveaux troubles, ils firent arrêter les dénonciateurs comme propageant des bruits calomnieux et comme étant eux-mêmes des perturbateurs. Ils croyaient même que, si l'on venait à les attaquer, la charte suffirait à les protéger. Si quelqu'un l'ose, disaient-ils, le châtiment est tout prêt.

« On peut plutôt blâmer le gouvernement de Michel d'avoir manqué de cette vigilance et de cette sévérité qui caractérisaient celui de Milosch que d'avoir abusé de ces moyens: cette faiblesse encourageait les Turcs à faire toujours de nouvelles demandes, et plus ils obtenaient, plus ils se montraient exigeants. Un tel état de choses ne pouvait durer. La nation entière éleva une voix accusatrice contre les hommes qui dirigeaient les affaires de l'Etat. Les mécontents qui avaient obtenu leur rappel voyaient en eux des ennemis déclarés et refusaient de solliciter aucune place, ce qui, après la réconciliation, leur eût été facilement accordé. Les officiers et les kmètes qui craignaient le retour de Milosch, aussi bien que les paysans et les kmètes qui probablement le désiraient, se trouvaient d'accord dans leur haine contre le gouvernement. Il n'y avait de sécurité nulle part; le sénat lui-même n'était pas sans inquiétude.

« Enfin les Turcs ne purent se résigner à endurer plus longtemps les revers qu'on ne leur avait pas ménagés et que Protitch, avec sa roideur ordinaire, n'avait pas craint de renouveler dans ces derniers temps. Un nouveau commissaire de la Porte arriva à Belgrade, chargé de faire au gouvernement des représentations sérieuses et d'exiger la démission non seulement de Protitch, qui était personnellement désigné, mais de tous les membres du ministère.

« Michel lui-même ne partageait pas entièrement les vues de ses ministres: il était assez disposé à les renvoyer, mais il voulait le faire plus tard et sans avoir l'air de se laisser forcer la main. Depuis les restrictions dont son pouvoir avait été entouré, il regardait le droit de nommer et de

« déposer ses ministres comme la partie
 « la plus essentielle des prérogatives
 « qu'on lui avait laissées, et il ne vou-
 « lait point s'en dessaisir sans résis-
 « tance; encore bien moins était-il dis-
 « posé à confier les premières charges
 « de l'État à des protégés de la Tur-
 « quie, dont les sentiments à son égard
 « étaient au moins douteux. Mais l'op-
 « position dans laquelle il se renferma
 « ne fit qu'irriter le mauvais vouloir des
 « Turcs. Peut-être leur mécontentement
 « était-il encore aggravé par un motif
 « accessoire. Tout récemment, les Bul-
 « gares, qui désiraient obtenir les mêmes
 « privilèges que les Serbes, s'étaient
 « adressés à Michel; et celui-ci, bien
 « qu'il ne leur eût donné aucune espèce
 « d'encouragements, n'en était pas
 « moins, aux yeux des musulmans,
 « l'homme dans lequel les raïahs avaient
 « mis leurs espérances.

« En somme, les Turcs ne voyaient
 « pas sans une certaine satisfaction les
 « symptômes d'un mouvement qui me-
 « naçait le gouvernement de Michel
 « soit d'un changement sérieux, soit
 « même d'un renversement total.

« Il y avait longtemps que les agita-
 « teurs se préparaient à cette éventua-
 « lité. Ils avaient dans toutes les bran-
 « ches de l'administration des amis qui
 « leur devaient leur position et qui
 « comptaient en outre sur une récom-
 « pense pour les services qu'ils pour-
 « raient leur rendre.

« Quoique Michel n'eût violé aucun
 « des articles de la charte, ceux qui
 « l'avaient obtenue se donnaient le
 « nom de *défenseurs de la constitu-
 « tion* (*Oustavo braniteli*). Ils avaient
 « toujours cette expression sur les lè-
 « vres; et elle produisait l'effet qu'ils
 « en attendaient.

« Le mouvement commença dans les
 « districts soumis à l'influence de Prota
 « Nénadovitch, Résavatz, Garaschanin
 « et Lazare Théodorovitch.

« Voutschitch ne fut pas longtemps à
 « s'apercevoir que sa connivence avec
 « le parti turc cessait de lui être préju-
 « diciable aux yeux de la nation, et
 « qu'il pouvait se poser comme chef
 « des deux oppositions réunies. Il lui
 « tardait de faire sentir à ceux qui l'a-
 « vaient fait expulser à quel homme ils

« avaient affaire. Après avoir quitté la
 « Servie pendant quelque temps, il re-
 « vint près de Smédérévo. Il traversa
 « les districts monté sur un cheval
 « arabe, que Résavatz lui tenait tout
 « prêt. Partout il trouva ses adhérents
 « disposés à le seconder. Bientôt le bruit
 « se répandit qu'on allait tenir une as-
 « semblée générale pour forcer le prince
 « à changer son administration.

« Michel prit la résolution de ne pas
 « céder à cette contrainte et d'opposer
 « la force à la force.

« Il ne doutait aucunement que son
 « parti ne fût le plus puissant; et sans
 « même prendre les mesures nécessai-
 « res pour mettre Pojarévatz à l'abri
 « d'un coup de main, sans s'assurer
 « de l'artillerie de cette place, il partit
 « pour Kragoujévatz dans la nuit du 20
 « août 1842, avec une petite troupe
 « d'infanterie régulière de six cents hom-
 « mes et de trente-six chevaux.

« Il envoya des ordres dans les dis-
 « tricts; et bientôt de nombreux ren-
 « forts vinrent le rejoindre, de sorte
 « qu'il se vit à la tête d'environ dix mille
 « combattants. Les nouvelles qui lui
 « parvenaient de divers points étaient
 « toutes favorables. »

Garaschanin, qui tâchait de soulever
 le cercle de Belgrade, fut blessé et ar-
 rêté.

Ces succès partiels enhardirent le
 prince, et lui firent supposer que le
 peuple était disposé à combattre pour
 le soutenir.

Voutschitch, qui s'était emparé de
 Kragoujévatz, campait avec deux mille
 hommes sur une hauteur à peu de dis-
 tance de la ville. Ce petit corps pouvait
 être cerné facilement; mais l'armée de
 Michel, soit qu'elle craignût d'en venir
 aux mains avec Voutschitch, soit qu'elle
 reculât devant les conséquences funestes
 d'une guerre civile, manifesta une grande
 irrésolution, et demanda qu'on envoyât
 une députation au chef des insurgés.
 Cette démarche, qui permettait aux en-
 nemis du prince de mettre leur justifi-
 cation dans la critique trop facile des
 actes de l'administration, était à la fois
 humiliante et périlleuse pour le prince.
 Cependant il ne pouvait faire autre-
 ment que de s'y résigner.

Voutschitch ne déploya pas moins

d'habileté dans la conduite des négociations qu'il n'avait montré de présence d'esprit et de courage comme général. Il sépara adroitement la cause de Michel de celle des ministres, et protesta de son dévouement au chef de l'État. Le principe de sa résistance, disait-il, n'avait rien que de légal, puisqu'il se bornait à demander qu'on le laissât se présenter, lui et ses amis, devant le commissaire impérial; il ajoutait que l'on ne pouvait traiter de rebelle un homme qui soumettait sa cause et celle du peuple à la décision de leur juge suprême.

Cette apologie, soutenue par des gens déterminés, fit impression sur les partisans de Michel, qui se vit forcé de discuter les conditions qu'on lui imposait. Elles pouvaient se réduire à trois : 1° le renvoi des ministres et même de Jéphrem; 2° le rappel et la réintégration de ceux qui avaient été exilés l'année précédente; 3° enfin la réduction de la taxe proportionnelle. Voutschitch appuyait sur ce dernier point, pour faire croire aux Serviens que le principe de l'insurrection se rattachait à un intérêt national.

La réaction en faveur des constitutionnels fut si rapide et si générale que les amis du prince lui donnèrent le conseil de céder. Cependant Michel regardait comme déshonorant pour lui de recevoir la loi d'un sujet qui traitait les armes à la main et dont les forces apparentes étaient de beaucoup inférieures à celles du gouvernement. Il résolut donc d'attaquer ses ennemis avant que la défection vînt réduire le nombre de ses défenseurs. Voutschitch, qui, mieux que le prince, connaissait la disposition des esprits, fit ses préparatifs pour le combat, tandis que ses partisans répétaient, dans les rangs mêmes de l'armée de Michel, que la responsabilité du sang qui allait être versé retomberait tout entière sur le prince dont l'orgueil repoussait un accommodement équitable.

Aux premiers coups de canon partis du camp des rebelles, l'armée de Michel se débanda. Resté seul avec quelques compagnies régulières, il dut battre en retraite. Arrivé aux environs de Schoubari, il se vit de nouveau à la tête d'une

quinzaine de mille hommes; c'étaient les contingents des districts de Roudnik et de Poschéga qui étaient venus le rejoindre. Parmi cette multitude quelques-uns seulement étaient décidés à risquer leur vie pour maintenir l'autorité de leur prince; le plus grand nombre suivait le mouvement par entraînement et sans en comprendre toute la portée; parmi ces derniers il s'était glissé des partisans zélés de Voutschitch. De son côté, celui-ci n'était pas resté inactif; il venait de recevoir de Résavatz un renfort commandé par le kapitan Bogdan, qui s'était fait une grande réputation de bravoure. Avec ce secours, il prit immédiatement l'offensive et dispersa l'armée du prince sans qu'elle opposât la moindre résistance.

On put reconnaître alors combien il était important pour les Turcs d'occuper militairement Belgrade. Le pacha favorisait le mouvement insurrectionnel; si Michel avait pu d'abord se faire illusion sur les véritables dispositions de la Porte à son égard, la conduite de Voutschitch dans ces derniers temps avait dissipé tous ses doutes. Il refusa donc de recourir à la protection des autorités turques de Belgrade, et il répondit au consul de Russie, qui était venu le trouver pour lui conseiller cette démarche, qu'il n'aurait garde d'aller se mettre à la discrétion de ceux qui avaient fait à ses ennemis un accueil si favorable.

Menacé de tous côtés et ne trouvant dans le parti qui le soutenait que des sympathies tièdes et vacillantes, il prit le chemin des exilés, celui de la frontière autrichienne. Ses ennemis auraient sans doute préféré de rester vainqueurs après une lutte plus sérieuse; mais il crut inutile de la prolonger, et il renvoya chez eux ceux qui étaient venus encore une fois lui offrir leurs services. Il entra à Semlin sept jours après avoir quitté Belgrade pour aller étouffer l'insurrection. Protitch, Raditschévitch et Miléta suivirent immédiatement son exemple. Voutschitch entra dans la capitale en triomphe; il se fit appeler le chef de la nation, et prit d'une main ferme les rênes du gouvernement.

HAPITRE XXXV.

MENT PROVISOIRE. ALEXANDRE DE KARA-GEORGE, CHOISI MINISTRE. VOUTSCHITCH EXERCICE DE L'AUTORITÉ SUPRÊME; RÉÉLECTION D'ALEXANDRE. (*D'après Ranke.*)

Les causes ont contribué à la chute d'Obrénovitch : d'abord le caractère ambitieux de Milosch craignant à la Porte que la Russie ne parvînt à lui échapper entièrement, qu'à un moment donné cette Russie fût réunie soit à la Russie, soit à l'Autriche, ce qui aurait laissé à découvert les frontières de la Serbie et de la Roumanie ; en second lieu, l'indépendance des Serbes, l'empire attirant pour les Bosniaques et les Moldaves ; et le cabinet de Pétersbourg n'eût pas vu sans inquiétude une constitution libérale établie parmi ses coreligionnaires, tandis que les Russes restaient à un régime despotique. Les raisons portaient ombrage à l'Autriche, si fort intéressée à affermir sa domination sur le bas Danube ; enfin, le prince était inquiet et remuant de la cour, si prompt à s'engager et à se dévouer, et de ses chefs, ouvrait une scène d'intrigues étrangères, d'ambitions que les membres du conseil de Milosch n'étaient pas en mesure d'opposer d'obstacles que rencontraient les vues de Serbie, depuis Kara-george à Michel Obrénovitch, l'empire à donner à l'opposition une autorité entièrement contraire à son gouvernement ; et, malgré toutes ces raisons, l'hostilité s'adressait aux personnes qu'à l'intérêt des principes. L'autorité du prince étant subordonnée à celle du conseil, dont les concessions étaient conditionnelles, il devenait inévitable que le prince ne pût pas la nation s'il agissait contre les vues de la Turquie, ou qu'il fût suspect aux Turcs s'il suivait une politique indépendante. Dans l'un ou l'autre cas l'opposition trouvait un

point d'appui, et l'amour du changement entraînait bientôt les masses du côté qui donnait les plus grandes espérances, c'est-à-dire vers les novateurs.

Dans le mouvement qui renversa Michel, on peut dire que l'influence turque triompha, puisqu'elle se constitua juge dans des détails d'administration qui, d'après la charte, échappaient à sa compétence, et que le peuple perdait virtuellement en liberté tout ce qu'il croyait devoir à la bienveillance des puissances protectrices.

Le parti des vainqueurs le sentait si bien qu'ils s'adressèrent au commissaire turc pour qu'il donnât sa sanction à un gouvernement provisoire. Cette permission fut donc accordée au nom du sultan à Voutschitch, Simitch et Pétroniévitch, qui formèrent une sorte de triumvirat dont ils s'étaient distribué d'avance les rôles.

Ils convoquèrent immédiatement une assemblée générale.

On se rappelle que sous Kara-George la skouptschina ne se réunissait que pour mettre en exercice le genre d'autorité qui venait de s'établir dans le pays, et que du temps de Milosch elle se bornait à confirmer les propositions portées devant elle. Ces sortes de diètes n'admettent pas de débats régulièrement suivis ; elles ont plutôt, dit Ranke, le caractère des *parlamenti* des villes libres de l'Italie au moyen âge, où le parti vainqueur imposait la loi aux vaincus. Personne n'eût été assez hardi pour émettre une opinion contraire aux vues des chefs qui venaient de s'emparer du pouvoir.

L'assemblée générale qui fut convoquée au mois de septembre 1842 ne comptait que des membres hostiles aux Obrénovitch ; c'étaient, à peu d'exceptions près, les mêmes hommes qui venaient de renverser Michel. On avait lancé une proclamation par laquelle on annonçait au peuple que des Serbes, dont l'intention était uniquement de porter quelques plaintes devant l'effendi du Grand-Seigneur, avaient été attaqués par le prince, et que ce dernier, ayant été battu, avait quitté le pays.

Quand tous les députés furent réunis, Voutschitch parut accompagné du com-

missaire ture et du pacha de Belgrade. On demanda aux membres de la skoup-tschina s'ils étaient disposés à rappeler le prince fugitif. Kiamil pacha fit lui-même cette question en langue serbe, qu'il parlait d'une manière presque inintelligible ; et tous les députés répondirent négativement.

On s'occupa immédiatement de l'élection du nouveau prince ; à cet égard il n'y eut pas la moindre hésitation.

Le fils de Kara-George, Alexandre, était né pendant la mémorable campagne de 1806. Après la mort de son père, il était revenu en Serbie, où il vivait ainsi que sa mère d'une pension que lui faisait Milosch. Jusque-là il avait été attaché au prince Michel en qualité d'adjutant. C'était un jeune homme d'une conduite irréprochable, d'un caractère aimable et de l'extérieur le plus avenant ; jamais il n'avait pris parti dans les querelles des chefs. Depuis quelque temps Voutschitch le désignait à ses amis comme leur prince futur, et ceux-ci n'avaient pas eu de peine à préparer les esprits en sa faveur.

Lorsque l'assemblée eut déclaré qu'elle ne voulait plus de Michel, Voutschitch lui demanda qui elle choisissait. Tous répondirent aussitôt : Kara-Georgievitch. Au même instant il fut présenté aux députés, qui le saluèrent de leurs acclamations.

Voutschitch, qui s'était réservé le ministère de l'intérieur, se garda bien de commettre la même faute qu'avaient faite ceux qui l'avaient précédé au pouvoir : tous ses ennemis furent exilés ; quant aux plus compromis, ils quittèrent le pays spontanément. Ceux qui étaient moins à craindre n'en perdirent pas moins leurs emplois. Les kmètes qui s'étaient déclarés ouvertement contre lui durent se démettre également de leur charge. La prison fut le partage de quelques-uns, l'exil celui du plus grand nombre.

La Porte, qui avait tout laissé faire, déclara la déchéance de Michel sans enquête préalable et sans qu'il lui fût permis de se justifier ; elle reconnut sans plus de formalités le prince nouvellement élu, satisfaite que son influence eût été décisive.

Fidèle à l'esprit de l'islamisme, elle

n'accueillait quelques-unes des tions qui assurent la prépondérance à l'Occident que pour se mettre de résister aux puissances qui par sa ruine ; les emprunts qu'elle à la civilisation européenne étalées d'abord à repousser toute action étrangère, et plus tard, la force militaire de l'empire régénérée, à reprendre le système de conquête qui est le devoir et la des vrais croyants. Cet espoir, moins déguisé selon les circonstances se manifeste avec toutes ses tentatives rétrogrades dès que la fortune de ou les combinaisons de la diplomatie semblent permettre aux Turcs montrer tels qu'ils sont. Ainsi le ment de la crise égyptienne et celui de la question serbe quelques années plus tard enhardirent le gouvernement turc et ses agents à mettre les injustices et les cruautés plus révoltantes en Syrie contre les habitants, en Crète et en Bulgarie les raiahs. Elle révoqua la constitution solennellement faite de laisser aux chefs chrétiens le soin de protéger les raiahs. Les raiahs s'estimèrent alors lorsque les Arnauts s'abandonnèrent à diverses reprises les Turcs des Monténégriens : en Valachie le podar fut jugé et renvoyé sans jugement de la Russie.

Tous ces actes arbitraires, qu'on a pu considérer comme une violation flagrante des traités postérieurs à la révolution qui a donné le pouvoir aux Oubrenovitch dans la vie, lorsqu'elle eut cessé d'être de la résistance des Slaves méridionaux.

Cette conduite mettait les apôtres du droit du côté de la Russie demandait pas mieux que de se servir d'un prétexte pour faire quelque chose plus vers le but constant de la révolution. Nicolas déclara que la Porte n'avait pas dû déposséder Michel et qu'il eût été reconnu coupable de l'avoir fait qu'on lui imputait, et que dans ce cas le consentement de la Russie n'était pas nécessaire. Il faisait surtout il était proche au gouvernement turc sanctionné une révolte, et sur ce point il protestait contre ces changements.

Ce qui mécontentait réellement

le Saint Pétersbourg, c'était que plus de Voutschitch et de Pétron, en réconciliant les Serbes avec , rendait inutile le protectorat et dérangeait tous les plans qui nt la conséquence.

Orte n'ignore pas que les puissances, rivales entre elles, ont son parti que dans des vues les; aussi ne se fait-elle aucun d'enfreindre des engagements vertée change selon les éventualités politiques. Lorsqu'elle est d'un côté, elle sait qu'elle sera de l'autre, et que le temps est le principe religieux suffisait mer contre elle une coalition mte. Persuadée que les menaces seule seraient interprétées peu ment par les cours rivales, dut de maintenir ce qui avait i Serbie, et les raisons spécieuses nquérèrent pas.

rd elle prétendit qu'il n'y avait ébellion, puisque les commissaires avaient approuvé le ent, et que, comme puissance ne, elle avait usé d'un droit able.

aux intérêts serbes, elle était ée de vouloir y porter atteinte t en prenant une détermination ne, elle avait agi d'un commun vec la nation, qui avait unani-applaudi au changement dont signait.

discussions donnèrent lieu à des ons assez compliquées et dont manquait la portée générale. he s'accordait avec la Russie vint qu'une question intérieure as du domaine de la politique ; mais elle déclarait en même e l'autorité de la Porte serait t compromise sur le Danube t pouvait renvoyer Michel qu'a-voit mis de nouveau en cause. e il arrive souvent dans les t où l'agresseur qui a compté r par l'intimidation trouve une e inattendue, les parties intéres-ent un terme moyen : la Russie riger la réinstallation de Michel on que l'élection d'Alexandre, t en lieu à la suite de scènes euses, fût regardée comme non

valide et qu'elle fût de nouveau soumise au peuple, mais avec des formes régulières ; elle demandait en outre le renvoi de Kiamil pacha et celui de Voutschitch et de Pétronievitch.

On conclut un arrangement sur ces bases. Le pacha perdit effectivement sa charge ; mais on le fit vizir de Bosnie.

Quant aux deux chefs serbiens, il était plus embarrassant de leur donner l'équivalent des fonctions qu'ils occupaient.

D'après ce qui venait d'être convenu, Alexandre Kara-Georgievitch dut résigner provisoirement ses pouvoirs ; le plénipotentiaire russe exigea seulement que Voutschitch et Pétronievitch ne fissent point partie de la skouptschina nouvellement convoquée. Mais, malgré cette précaution, le résultat des votes ne pouvait être douteux.

La Porte, en vertu de son droit de souveraineté, déclara exclu de la dignité princière le jeune Michel Obrénovitch, comme incapable de gouverner selon ses vues. Cette décision ne laissait pour compétiteur à Kara-Georgievitch que Milosch lui-même, et le retour du prince exilé eût menacé trop de positions élevées pour que ceux qui avaient intérêt à ce qu'il ne fût pas rappelé ne missent point en œuvre tous les moyens, dans le but de prévenir sa réélection.

Pour le présent, les esprits n'étaient point disposés en faveur de Milosch. On avait fait courir le bruit qu'il était entièrement soumis à l'influence étrangère. On disait à Belgrade que les partis opposés à Kara-Georgievitch étaient disposés à établir leur candidat à force ouverte, mais que le conflit serait sanglant. Le peuple, en attendant, préparait ses armes.

Cependant rien n'annonçait l'intention d'imposer aux Serbes un chef dont ils auraient méconnu l'autorité. On ne prit même, avant l'ouverture de l'assemblée, aucune mesure pour faire rentrer en Serbie ceux qui s'étaient retirés sur le territoire autrichien, ce qui n'eût offert aucune difficulté.

Le 15 juin 1843, on procéda à une élection libre. Les Serbes se rangèrent par nahies, comme autrefois les Polonais votaient par voivodies. Le nouveau pacha, le consul, le plénipotentiaire de

la Russie et le métropolitain s'avancèrent vers les électeurs et leur demandèrent quel était celui qu'ils voulaient pour prince. Les dix-sept nahies demandèrent à l'unanimité Kara-Georgiévitch. On interrogea ensuite plusieurs personnes séparément, et toutes firent la même réponse.

C'est ainsi que les paysans serbes conservèrent le droit que leur avait conféré la convention d'Akierman, celui de choisir leur prince. Les deux puissances protectrices se déclarèrent satisfaites, et l'élection de Kara-Georgiévitch fut reconnue valide.

On crut d'abord que Voutschitch et Pétroniévitch seraient libres de rester dans le pays, attendu que l'agent russe n'avait point demandé leur éloignement; mais peu de temps après l'empereur Nicolas insista sur l'exécution pleine et entière de la convention passée avec la Porte.

La Turquie se voyait débarrassée des Obrénovitch; mais les hommes qui avaient été les principaux instruments de son triomphe durent ajourner leurs espérances. Les Serviens apprirent que le prince qu'ils venaient d'élire ne serait confirmé dans sa dignité que lorsque Voutschitch et Pétroniévitch auraient quitté la Serbie. Quelle que fût l'influence que ces deux chefs exerçaient, personne n'était disposé à tout remettre en cause uniquement pour les rappeler à leur ministère; on leur signifia donc, mais avec toutes les marques de respect et de sympathie, l'ordre de passer la fron-

pouvoir héréditaire et illimité. Les conditions auxquelles son autorité est abondonnée peuvent fournir de nombreux prétextes et opposer à son administration des entraves qui le mettent dans une entière dépendance.

L'expérience des dernières années et plus encore la guerre difficile que soutient actuellement la Porte peuvent faire supposer qu'elle s'abstiendra de toute mesure vexatoire. Autant qu'il est permis de le conjecturer, l'affaiblissement de la Russie, en assurant l'indépendance de l'empire ottoman, établit sur une base plus solide les libertés de la Serbie; et avec le temps la Bosnie et la Bulgarie seront appelées à jouir des mêmes privilèges. L'alliance de la France et de l'Angleterre aura beaucoup fait sans doute pour la sécurité de l'Europe; mais la Turquie ne pourra compter parmi les grandes puissances continentales que du jour où, abjurant sans arrière-pensée les préventions fatales de l'islamisme, elle ne mettra aucune différence entre ses sujets, et s'assurera ainsi le concours de populations énergiques, bellicieuses et intéressées à conserver et à défendre les institutions qui les régissent.

Un prince qui ne doit ni à ses services ni même à son ambition le rang auquel il vient d'être élevé, dont les prétentions ne se fondent que sur des souvenirs, et qui, à l'instant même où il entre dans l'exercice de son pouvoir, se voit séparé de ceux qui lui en ont ouvert la route, ne peut qu'être exposé à la

pens seulement des puissances et rivales, mais des grands Occident, d'où rayonnaient les améliorations et de réformes.

et état de choses, la loi fondatrice est-à-dire la charte des libertés pour un chef d'un cabaret, semble offrir des garanties à un prince qui sait user de la portion de pouvoir qui lui est laissée : l'unité nationale se fonde sur une base plus solide que la distribution de l'autorité ; mais, de l'autre côté, les inimitiés personnelles facilitent des armes à ces degrés de responsabilité personnelle.

La constitution peut prendre racine dans le pays, si elle porte tous les fruits ; on est en droit d'en attendre, si, moralisés par la puissance nationale, auront fait un grand pas vers l'émancipation comme peuple, l'exemple de leur supériorité morale agira avec plus de force sur les frères de la Bosnie que ne le feraient des privilèges encore plus étendus, mais qui seraient sans valeur dans la vie privée et publique.

On considère l'état où se trouvait avant Kara-George et celui où on est parvenu à la suite des dernières réformes, il faudra bien reconnaître la différence est immense. Le changement est surtout dans la suppression des privilèges de la caste.

Le Grand-Seigneur n'exigeait des Serbes la taxe de la capitation, regardée comme le rachat de la capitale encourue par tout vaincu : les spahis ne se reposaient pas comme les maîtres des terres. Les Turcs dominaient dans les forteresses. La première fois il leur était inconnu de résider en dehors du rayon des forteresses. C'est ce qui a été observé à Kladovo, et c'est ce qui s'est passé à Belgrade. D'abord, nous l'avons vu, les propriétaires des terres de ce district s'étaient vendus les biens-fonds qu'ils possédaient, pour se transporter ailleurs, sur un ordre venu de Constantinople, ils résilièrent ces marchés,

et la ville entière fut regardée comme formant la forteresse.

A considérer cette décision au point de vue stratégique, on ne saurait nier que la Porte ne fût dans son droit. Les Turcs restèrent donc en grand nombre à Belgrade. Mais cette exception, qui place les spahis sous la juridiction de leurs coreligionnaires, ne leur restitue aucun de leurs anciens privilèges, et plus d'un vétéran de la milice turque se voit réduit à recevoir des Serbes un salaire pour les services manuels qu'il leur rend dans leurs maisons. On se rappelle d'ailleurs que ces franchises de la nation serbe n'ont pas été le fruit d'une révolte directe contre la souveraineté du sultan, mais qu'elles lui ont été concédées à la suite d'une lutte contre le parti qui repoussait les réformes adoptées par le Grand-Seigneur. Cette position particulière a permis aux Serbes de réclamer des franchises qui ont été achetées par des flots de sang.

Mais toutes ces circonstances n'auraient pas suffi pour faire de la Serbie une province maîtresse de régler son administration intérieure si l'esprit de nationalité ne l'eût soutenue dans les revers, et ne lui eût indiqué la marche à suivre quand la fortune des armes lui était favorable.

Par un effet singulier de leur position, l'Autriche faisait peser en leur faveur son influence politique quand le protectorat religieux de la Russie découvrait trop les vues ambitieuses de cette dernière puissance, et la Russie reprenait son ascendant aussitôt que la Turquie essayait de revenir à son système de domination oppressive. Grâce à ces prétentions rivales, la Serbie est parvenue à se constituer ; et aujourd'hui l'entrée en lutte des grands États de l'Occident tend chaque jour davantage à la rattacher au gouvernement turc, qui, en retour de sa fidélité, lui accordera sans doute bien plus que ne pourraient le faire ni l'Autriche ni la Russie, la première parce que des concessions libérales auraient bientôt disloqué cet amalgame de possessions qu'on appelle l'Autriche ; la seconde parce qu'elle ne peut donner aux Serbes que ce qui est le partage des Russes eux-mêmes, l'espoir de la do-

mination universelle, au profit de l'absolutisme religieux et politique.

Ainsi la Turquie et l'Autriche, quoique peu sympathiques l'une à l'autre, se trouvent néanmoins unies par le lien des faits. Le sultan, forcé, il est vrai, par la Russie, a donné aux Serbes leur constitution; et cette charte qui rappelle, bien que d'une manière imparfaite, les institutions de l'Europe civilisée; cette charte, arrachée à la Turquie uniquement pour l'embarrasser et l'affaiblir, s'est trouvée justement le palladium et le point de l'union future de tous les Slaves méridionaux.

Le sultan a tiré un avantage incontestable des franchises concédées aux Serbes. En les armant contre le fanatisme du parti janissaire, qui se perpétuait dans les prétentions des spahis, il a décidément consommé la réforme militaire qui lui a donné des troupes telles que celles qui ont battu les Russes à Citété, à Oltenitza, à Silistrie, à Eupatoria et à Kars, et des généraux comme Omer-Pacha.

Il s'ensuit que la civilisation des Serbes et la régénération de la Turquie sont en quelque sorte solidaires, et qu'en dépit des causes qui empêcheront toujours leurs intérêts d'être homogènes le musulman et le Serbe doivent s'appuyer mutuellement, et dans la crise actuelle plus que jamais.

Pour revenir à la constitution de la Serbie, on peut se demander si les restrictions apportées au pouvoir du

Porte, ce qui, en rompant les du pacte, primitif eût exposé à toutes les chances d'une lutte. Enfin l'idée seule que le prince investi d'un pouvoir non moins que celui des pachas, sous le règne de Servie avait si longtemps souffert d'être insupportable pour le peuple que pour les knièzes et les pachas, derniers, comme on l'a vu dans de cette histoire, n'étaient pas de châtimens corporels. Pour la première fois, il est défendu de constituer de soumettre les peuples à des peines infamantes. Elle-même ne pouvant pas la considération dont elle doit être entourée si le caprice du monarque s'élève ou destituer qui bon lui semble. Une telle faculté discrétionnaire nécessairement détruire tout d'honneur, et décourager le profit de l'intrigue et de la

Des abus de cette sorte au lieu de peine à disparaître entièrement où la domination turque se présente avec le caractère de la conquête. Il faut que l'autorité se modifie graduellement son caractère que les mœurs des provinces conquises, en s'épurant au contact des civilisées, réagissent à leur puissance souveraine. Quand le moral sera obtenu, les différences religieuses et politiques ne seront plus des motifs de jalousie et d'hostilité paraîtront plus que comme de

portant la séparation des
de d'administration de celui
e, quoique l'application de
ne en Serbie ne doive pas
idées conformes à celles
t naître dans des pays plus
strefois les pachas et les
avaient singulièrement em-
s droits des fonctionnaires
ordre judiciaire; il en avait
plus tard; les knièzes et
yès n'avaient guère mieux
viens. La prétendue sanction
suprême n'avait fait que ren-
plus irremédiables. Cette
tant donc devenue d'une né-
lme. Quant au reste, les ré-
Kara-George et de Milosch
l'administration de la justice
arvés dans la nouvelle charte
différence que les différentes
et leurs attributions nette-
m, et formèrent des ressorts

engagement le plus efficace
si résultait des restrictions
à savoir qu'aucun mem-
bre de justice ne pouvait
office dans l'administration
le même que nul fonction-
ordre politique n'était apte
pouvoir judiciaire.
ments analogues furent ap-
matières de commerce. Les
arbitraires adoptées par
loi et même par le prince
ii, à cet égard, suivaient
les janissaires, cessaient
ables. Elles reposaient sur
particulières à l'Orient et
roi d'Égypte suit encore
Mais là elles ont leur raison
lus qu'en Serbie, où la pros-
idée sur l'agriculture et l'in-
à cette faculté tyrannique
qu'à faire ressortir d'une
as odieuse les inégalités
individu. La charte veut
ments soient fixés d'un com-
par le prince et par le sé-
empêche tout empiètement
L'impulsion salutaire don-
nerce et à l'industrie prouve
e le feraient tous les raison-
-propos et l'utilité de ces

Ainsi, malgré les obstacles qu'oppose
à une réforme radicale, dans l'esprit
des institutions européennes, le milieu
encore à demi asiatique de la Serbie,
les résultats obtenus sont d'une impor-
tance incontestable. Le joug qui a si
longtemps pesé sur les Serbes est brisé;
désormais ces raïahs si méprisés for-
ment une nation. Ce qui a surtout con-
tribué à rendre durables les change-
ments qui ont régénéré cette province,
c'est que l'opposition, et non le prince,
les a introduits; c'est qu'ils ont leur
racine dans le sentiment populaire, et
que les vicissitudes de la politique exté-
rieure et même l'avènement d'une autre
famille trouveront les Serbes bien dé-
cidés à ne point renoncer aux avantages
de leur émancipation. Le gouvernement
ture tel qu'il existait autrefois est de-
venu impossible, à plus forte raison
un gouvernement qui, se trouvant dans
des conditions différentes, voudrait sui-
vre l'exemple de la Turquie. Si même
la fortune rendait le pouvoir aux Obré-
novitch, ils ne pourraient le conserver
qu'en observant la constitution.

La guerre actuelle, qui remue si pro-
fondément le sol de l'Orient, pourra
soumettre la Serbie à des formes plus
monarchiques : il est également possi-
ble qu'elle complète ses institutions ré-
publicaines et qu'elle forme comme
une Suisse slave, dont la mission dans
l'équilibre européen serait de défendre
le cours du bas Danube contre les em-
piètements de la Russie et de l'Autri-
che. A mesure que la Pologne semble
s'effacer dans l'absorption moscovite le
rôle des populations chrétiennes qui
sont répandues au nord de la Turquie
acquiert une plus haute importance.

La Serbie doit à l'Occident cet esprit
de justice qui est l'âme de ses nouvelles
institutions : elle payera un jour ces det-
tes en réagissant sur le fanatisme turc,
qui, pour être ébranlé, n'est pas en-
core vaincu; et l'exemple de deux pro-
vinces qui comptent à peine un million
d'habitants changera en peu d'années
la face de cette partie de l'Europe, si
favorisée par la nature, mais dépeu-
plée par deux fléaux également funes-
tes, l'intolérance religieuse et l'igno-
rance.

En attendant que la lumière se fasse

en Orient et que la civilisation retourne à son berceau, le moyen le plus simple pour que les chrétiens et les Turcs oublient leurs anciens dissentiments, c'est de les laisser en contact le moins possible. Quand leur administration sera entièrement séparée, la résistance ne naîtra plus des prétentions de l'orgueil, et l'excellence des institutions se manifestera d'elle-même.

CHAPITRE XXXVI.

INSURRECTIONS EN TURQUIE DE 1849
A 1851. (*D'après Cyprien Robert
et autres sources.*)

La révolution de 1848, qui a ébranlé tous les trônes de l'Europe, a eu son contre-coup dans les provinces slavo-danubiennes. Les Hongrois et les Polonais ont mis l'Autriche à deux doigts de sa ruine, et ont forcé la Russie à démasquer sa politique. La Turquie, avec ses demi-concessions aux raïahs, n'était pas en mesure de prendre dans ce conflit de nationalités le parti que lui conseillaient ses intérêts et qu'une marche plus franche eût pu rendre décisif.

Le système suivi avec tant de persévérance sur le Bosphore par Reschid pacha et dont le but est d'assimiler aux Turcs les chrétiens de l'empire n'a qu'un avantage, celui de réduire à l'impuissance le vieux parti turc; mais il pèche par la base en ce qu'il admet la possibilité d'opérer politiquement la fusion de deux éléments incompatibles. Quand

leviers puissants qu'elle manie avec grande habileté. Elle flatte les Slaves en leur rappelant leur origine, et ne néglige ni même les sacrifices ni même les sacrifices rattachés à son système de universalité; mais ce qui domine à ses intrigues un caractère de désintéressement et de haute c'est le soin qu'elle prend ses démarches politiques de religion. Il faut convenir que les apparences sont pour elle l'intolérance incorrigible de la religion. Il a donné trop souvent gain de cause la faveur des derniers traités, se concilient par des faveurs messes les primats du clergé donnent aux papes des lettres contiennent des prières pour les membres de sa famille, et ces sont chantées dans toutes de Turquie.

Les réformes militaires d'après le système européen et l'antagonisme tendent à séparer en les sujets turcs du sultan; l'empire s'obstine à rester stationnaire, l'immobilité des vieux croyants qui est emprunté à la civilisation orientale se manifeste de temps par des massacres, soit à A Smyrne, dont les populations traitent d'infidèles les musulmans. Il en résulte que la Turquie réduite à compter sur les



Servie, dont la population est de huit cent mille âmes, ses anciennes dépendances, surtout dans les montagnes, de forêts qui forment des possessions considérables. Malheureusement et plus encore la Bosnie sous l'influence de l'aristocratie un grand nombre de nobles, appelés par leurs frères *potouritz*, c'est-à-dire retirés dans leurs *koula* forts, ces petits tyrans sont avides et plus impitoyables que les grands seigneurs de la féodalité. Ils et les Bosniaques sont traités par leurs seigneurs que chez ces derniers, l'aristocratie a obtenu des privilèges, et les conditions physiques ont donné à la nation plus de force et ont contribué au développement national. Les Bulgares, peuple grave, s'occupant de l'élevage et d'agriculture; les Bosniaques pour multiplier chez eux les conditions élémentaires et spéciales de leur vie, ils ont des écoles, depuis l'émancipation, ils ont essayé d'obtenir des privilèges; et, si ces derniers ne réussissent pas, ils n'auraient pas de peine à se soulever pour former une nation ayant une sorte de liberté. La Turquie, dans l'hypothèse d'une révolution sérieuse des Bulgares, le cas où elle serait incapable de comprimer, se verrait alors accorder des conditions de liberté qu'elle ne peut se passer de lui. Les produits de leur liberté, un parti qu'elle ne prendrait pas, dernière extrémité, dans la jouissance de ces privilèges, réduite à une émancipation partielle, seulement on leur refuse la liberté que celle de travailler pour eux-mêmes, mais on les accable de redevances, de peunances moins rudes, telle que de leur procurer leurs habits, ne vienne à leur inspiration d'affranchissement. Le Hussein de Vidin, qui les

a gouvernés pendant plus de vingt-cinq ans, a fait peser sur eux les plus incroyables exactions. Ses intendants et ses facteurs enveloppaient comme dans un réseau toute la province, accaparant toutes les marchandises manufacturées et achetant toutes les récoltes sur pied. Cependant, tout en se plaignant de la rapacité de leur vizir, les Bulgares avouaient qu'ils lui vendaient leurs produits à un prix plus élevé qu'à tout autre. Le vieux Hussein payait bien pour revendre plus cher, et ses bénéfices le rendirent si opulent que son palais ressemblait à la cour d'un roi.

La Bosnie se trouve dans des conditions entièrement différentes. Là le mal est plus profond, plus invétéré et demande des remèdes plus énergiques. La mission du vizir Tahir est donc tout autre que celle de Hussein. Chargé par le sultan d'écraser la résistance de l'aristocratie, il a dû agir avec une extrême sévérité. Ce rôle l'a fait regarder par les raïahs comme un sauveur : dans tous leurs différends avec les seigneurs, ils sont sûrs de trouver auprès de lui justice et protection. Une de ses dernières mesures est l'abolition des corvées et de tout travail non rétribué; il a également réduit les taxes sans nombre dont les pauvres raïahs étaient grevés en les comprenant toutes dans un impôt unique, comme la nouvelle constitution l'a réglé en Servie. Cette taxe pour chaque paysan bosniaque ne peut excéder le tiers de sa récolte en grain; et elle est fixée non plus comme précédemment par les spahis, mais par les starostes ou anciens de la commune. Dans tous les pachaliks dépendants de son autorité, Tahir, l'ennemi juré de tous les partisans de l'ancien système turc, faisait sans pitié administrer la bastonnade aux spahis qui désobéissaient aux prescriptions impériales. Aussi est-il l'objet des plus grands éloges dans le journal illyrien qui défend la cause des Slaves méridionaux.

Depuis l'administration de Tahir, la Bosnie semble renaître, et pour la première fois peut-être les bénédictions des chrétiens ont retenti jusqu'au pied du trône d'un sultan. Quand les détails de la guerre actuelle seront mieux connus, on saura sans doute que les Bosniaques

ont bravement combattu à côté des Arnauts, des Albanais et des Égyptiens.

Tel était l'état de la Bulgarie et de la Servie ottomane lorsque éclata en Autriche la révolution de 1848, que suivit bientôt l'insurrection de la Hongrie. Les deux lions de Travnik et de Vidin, affaiblis par l'âge, étaient impuissants à réprimer l'esprit de révolte qui agitait toutes les contrées du Danube. Hussein et Tahir sentirent leur résolution chanceler devant les spahis de la Bosnie et les chrétiens bulgares. Hussein céda volontairement sa place à Zia pacha. Tahir, par une indulgence que sa conduite antérieure faisait paraître de la faiblesse, encouragea la révolte des beys de la montagne, qui coururent immédiatement aux armes. En ce moment, les magyares remportèrent des triomphes signalés sur les armées autrichiennes; et leurs chants de victoire, répétés par les échos du Danube, enflammèrent la jeunesse bosnienne. Ce fut dans la Kraïna que flotta pour la première fois le drapeau de l'insurrection (1849). Les motifs mis en avant par les Bosniaques offraient le thème habituel. Ils se plaignaient de la cruauté du pacha et des extorsions du vizir, qui entassaient dans leurs caveaux les richesses et les dépouilles du pays.

La conduite des Bosniaques dans cette circonstance semblerait indiquer qu'ils n'aspiraient point à l'indépendance. En effet, au lieu de prendre parti pour les magyares, qui défendaient le principe de l'indépendance nationale, ils se déclarèrent pour les Croates de Yellatschitch, qui soutenaient l'intégrité de l'empire. Ne suivirent-ils dans cette détermination que l'influence d'une intrigue austro-russe? c'est ce que le temps révélera plus tard; quant à nous, sans écarter ce motif, qui a tous les caractères de la vraisemblance, nous serions plutôt porté à croire que la tyrannie des magyares envers les Slaves de Hongrie, cruauté qui obligeait fréquemment ces derniers à chercher un refuge sur le territoire turc, a été pour beaucoup dans la résolution des insurgés. Ils ne voulurent ramper et souffrir ni sous les Turcs ni sous les magyares, et ils se contentèrent de demander leur

incorporation à un Etat slave qu'il fût.

Ceci se passait en juillet 1848. Les Autrichiens, battus sur tous les points, étaient contraints d'évacuer la Hongrie et d'implorer le secours des Russes. Paskévitch lui-même fut surpris de voir tomber de son frontiers d'Érivan et de Varsovie; sa conduite, comme général, dans cette campagne au-dessous de l'estime, on ne peut nier que l'habileté de son administration ne logne que Nicolas fut redevable à la Russie de ne pas avoir étouffé pour son compte une insurrection non moins redoutable que celle des Hongrois. Ainsi les magyares échouèrent pour s'être mépris sur les sympathies des Slaves, et la Russie put jouer pour elle le rôle de puissante médiatrice, parce que les Polonais, naguère traités, se flattèrent qu'en tenant d'une insurrection en Hongrie, ils acquerraient des droits aux franchises de la Russie. Leur erreur a été de court aujourd'hui le plus pur de la civilisation dans une cause qui n'est que la leur. Dans leurs plus mauvais moments, ils disaient en se résignant à la domination moscovite : Dieu est trop grand pour les Français sont trop loin ! de la civilisation a rapproché les deux peuples; la mer a transporté les vagues de leurs ennemis éternels; une armée nombreuse et intrépide a régné l'instant où l'Orient régénéré aux étreintes de la Russie et de l'Autriche la malheureuse Pologne a vu ses fers et arme les derniers de la civilisation pour reculer de quelques jours la date de ses oppresseurs !

La cause des magyares paraît donc gagnée; Yellatschitch et ses partisans avaient essayé de sanglantes révoltes. Seul, Knitschanin, à la tête d'une armée de volontaires, protégés par les magyares la frontière turque, la jeunesse ottomane brûlait de se battre au général Bem et de laver le sang moscovite les affronts de la Pologne. Le sultan lui-même ne faisait pas mystère de ses sympathies pour les héros polonais et hongrois. C'est le ban Yellatschitch, qui depuis longtemps intriguait en faveur de

menait des relations avec les la Bosnie et de la Croatie na le signal de la révolte ricts au delà de la Save, es spahis par l'appât de mes. Des troubles intérieurs oyen le plus efficace pour sultan de prendre ouverteti qui soutenait avec tant une lutte si inégale. Ainsi, d'une part le cabinet de ait à l'insurrection les Sla- au nom des principes es, de l'autre il excitait les ongrie contre leurs maîtres a légitimité et les bien- du gouvernement monar- e conduite rappelait celle même cabinet en 1847 e de Tarnow en Galicie, politique de Catherine II en Pologne. Le résultat de st que les spahis ne purent nagyares; car, dans ce cas, a contre eux les raïahs de la enant leurs frères serbes inféodés contre l'aristocra- . En conséquence, ils ju- nt de se montrer sympathi- es des Austro-Slaves. voir d'attirer à eux les sept- ns de leurs frères de Tur- clamèrent la confédération : avoir sollicité l'alliance igrins et du prince de Ser- nt jusqu'à inscrire sur leurs nom du ban Yelatschitch; nombre d'entre eux étaient lemander pour leur souve- ie. Telles étaient les vues es lorsqu'ils se préparaient ce. Ils s'étaient procuré des : des armes; on assure que rque découvrit une ving- ons cachés dans des caver- réts. Lorsqu'ils crurent que 'agir était venu, ils élurent iéral dans la Croatie turque , qui se qualifiait lui-même 'Yelatschitch, parce qu'il lu village d'où les ancêtres lèbre tiraient leur origine. r exploit de ce Kiéditch fut er la citadelle de Bihatch, er aux entreprises des Alba- is des siècles traitent les Sla-

alson. (PROVINCES DANUBIENNES.)

ves de ce pays avec toute la rigueur que peuvent inspirer l'avidité et le fanatisme. A cette nouvelle, Tahir-Pacha accourut; mais, ayant à lutter contre les obstacles qu'il rencontrait à chaque pas dans les défilés et les forêts de la Bosnie, il se vit enfin obligé de se replier sur Travnik avec les débris de son armée.

La position des rebelles était des plus avantageuses; ils étaient parvenus à rallier à leur cause toute la population, quelle que fût d'ailleurs la religion de leurs adhérents. Les renégats bosniaques voulaient combattre à côté de leurs frères chrétiens; ils comptaient de nombreux auxiliaires en Macédoine et en Bulgarie. Depuis la frontière autrichienne jusqu'à la mer Noire, tout ce qu'il y avait de Slaves brûlait de concourir à l'œuvre de l'indépendance nationale. La Porte, sur le conseil de Tahir lui-même, consentit à traiter avec les meneurs de l'insurrection, qui furent invités à envoyer des plénipotentiaires à Travnik, où devait se réunir une sorte de congrès formé des représentants de toutes les populations slaves de la Turquie. Ce mouvement était la contre-partie de ce qui se passait à Prague et à Agram. Mais dans ces deux dernières villes les députés, à peine arrivés, ne purent s'entendre; toutes les anciennes inimitiés de tribu à tribu, de musulmans à chrétiens se ravivèrent, et les intentions véritables des rebelles, qui désiraient avant toute chose de se soustraire à ce qui avait l'apparence d'une réforme, se manifestèrent avec plus de force que jamais.

Les insurgés, qui avaient compté sur l'alliance des Serbes, se virent frustrés dans leurs espérances. Le parti qui avait renversé Michel et appelé au pouvoir Kara-Georgiévitich se servait de son influence pour rattacher le peuple au gouvernement du sultan; la crainte que la Russie ne fût triompher les Obré-novitch, créatures de la Russie, réunit dans un intérêt commun Belgrade et Constantinople; la haine qui séparait depuis si longtemps ces deux tribus, la jalousie des Serbes contre leurs voisins et la crainte de voir peut-être leurs frères en religion obtenir des privilèges semblables aux leurs les portèrent à s'isoler entièrement dans un

mouvement où ils avaient tout à risquer.

Le prince de Serbie était dans les meilleurs termes avec le divan. A l'époque où il était désigné par l'élection populaire, le sénat, croyant devoir ménager la susceptibilité de la Porte, l'avait présenté sous le nom d'Alexandre Georgiévitich, pour ne point réveiller le souvenir de Kara-George. Mais le sultan, rendant aux Serbes courtoisie pour courtoisie, lui donna dans le bérat d'investiture le nom de Kara-Georgiévitich, témoignant ainsi qu'il oubliait les dissentiments passés et réhabilitait dans le fils la mémoire du père.

En 1850, Pétroniévitch, toujours dévoué aux intérêts de la Turquie, se trouvait à la tête de l'administration: Voutschitch était ministre sans portefeuille; le département de l'intérieur était occupé par Garatschanin, celui de la justice par Alexis Simitch, ex-secrétaire de Milosch et ministre des finances sous le même prince; celui des finances par Jankovitch; celui de la guerre était réuni à l'intérieur, et celui des cultes et de l'instruction publique à la justice (1).

(1) L'armée des Serbes est simplement un cadre qui se complète au besoin, parce que dans le pays tout le monde est soldat. L'uniforme rappelle celui des Russes, avec cette différence qu'il est bleu au lieu d'être vert. Il y a toujours sur pied deux bataillons d'infanterie, un escadron de lanciers et une

Cependant les événements de avaient arraché la Serbie de son

séminaire. Les professeurs de droit et des études suivies à Leipzig, Heid Vienne ou Paris. Le professeur d'histoire un Bohême, neveu du célèbre Sch quant aux autres, ils sont Serbes, même qui sont chargés de l'enseignement d'gues allemande et française.

L'instruction publique, quoique au ministre des cultes, a son administration distincte. Les écoles primaires elles sont sous l'inspection d'employés chargés de les visiter à certaines époques.

La première imprimerie de la province a été fondée par Milosch. Avant ce les Turcs trouvaient que leurs raïahs n'avaient pas besoin de livres. Le clergé seul avait la permission de s'en procurer. Les livres indispensables au service de l'église étaient transcrits dans les cloîtres, ou imprimés à Pesth, à Kief, à Saint-Petersbourg, à et en dernier lieu à Neusatz, d'où on les faisait venir à grands frais. Milosch avait voulu venir de Pyrmont Bahrmanh, et lui avait donné la direction d'une imprimerie commune à celle du gouvernement. Bal resta à la tête de ces établissements, ce que le Moldave Kogalnitichan, donné au français une histoire des institutions, dont le public attend la deuxième partie, l'ait appelé à Jassi pour le remplacer à la tête de l'imprimerie qu'il y avait fondée.

L'imprimerie du gouvernement à Belgrade emploie des presses à grande vitesse déjà donné quelques ouvrages qui sont des modèles de typographie, entre autres un poème à la louange de Kara-George



Pendant quelque temps on put voir qu'elle était disposée à secourir

les Serbes de la Hongrie et à donner la main aux Bosniaques et aux Bulgares.

ils célébraient donc le service divin en roumain; mais ils l'écrivent en caractères latins. Cependant, dans ces derniers on a recommencé à imprimer en letines, surtout en Transylvanie et dans vaine et même à Bukarest.

littérature serbe est redevable de ses essais aux exilés qui avaient cherché refuge dans le banat et dans la voïvodine. Les sources anciennes se réduisent de choses près, aux chroniques de ban et du prince Brankovitch, qui fut s'enfermer en Hongrie. Les documents et laissés sont plutôt curieux comme s'ils de l'époque qu'intéressants aux le vas littéraire et historique.

la fin du dix-huitième siècle, un serbe, appartenant à un clerc de la m, nommé Johan Raitich, écrivit l'histoire de Serbie qui est encore estimée surs, bien qu'elle ait paru en ancien de l'Eglise et qu'elle ne soit pas à la la tous les lecteurs. Elle a été im- à Vienne en quatre volumes.

commencement de ce siècle, Dosithée ritich a écrit en langue vulgaire, et à l'époque de la littérature moderne es. Né dans le banat, il avait beau- yagé, et fut ministre de l'instruction sous Kara-George. Ses œuvres, qui de philosophie, d'esthétique, de péda- mythologie, d'histoire, etc., forment ames qui sont sortis des presses de Elles ont eu trois éditions à Bel-

un Vidakovitch est le premier écri- dans la Serbie proprement dite; il a té à donner à ses compatriotes le la lecture en leur offrant des romans a.

tinovitch, le premier poète remar- qu'il ait produit la Serbie, est mort à il y a une dizaine d'années. Son capitale est le poème de la *Serbiade*: soit aussi une histoire impartiale des temps du gouvernement de Kara- et du commencement de celui de

jeu Moujitzki a laissé des chants es et des poésies lyriques estimés. Ses nt paru à Pesth et à Neusatz.

ase Stoïkovitch s'est distingué comme y son cours a été imprimé à Vienne. Karatschitch Stépanovitch est éta- ienne, où il reçoit une pension du ment serbe. Ses principaux ou-

vrages sont des lexiques slaves, des traités de grammaire et des recueils de chants nationaux et de proverbes, enfin une traduction en serbien du Nouveau Testament. Cet écrivain distingué tient aujourd'hui le premier rang parmi les lettrés de la Serbie. On cite après lui Radisitch et Soubotitsch.

Abdisch a publié quelques poésies originales et des traductions des classiques grecs et latins qu'on trouve dans *le Chroniqueur serbe*, journal de Pesth, et dans *le Pigeon-Messager*, feuille de Belgrade. Quoique né en Serbie, il habita dans la voïvodina.

Le secrétaire du sénat Stoitsch a publié un ouvrage estimé sous le titre de *Bon Conseil de la raison*.

Sous peu de temps il paraîtra en langue serbe un grand nombre de traités scientifiques. Les professeurs qui ont étudié en Allemagne et en France devront, chacun dans la branche d'enseignement dont il est chargé, publier des ouvrages spéciaux d'après ceux que l'on suit à l'étranger. Ces ouvrages ont été soumis à une commission compétente, et il est probable que quelques-uns sont déjà entre les mains de la jeunesse des écoles.

Parmi les écrivains distingués on cite encore Martinovitch, qui s'est formé à Paris.

Il existe à Belgrade une société savante qui a déjà publié deux volumes et qui s'occupe de réunir dans un musée les antiquités de la province.

Belgrade compte environ trente mille habitants, dont deux mille Turcs. Les derniers donnent à la ville le nom de Daral-Dschihad, c'est-à-dire *Maison de la guerre sainte*: les Hongrois l'appellent Fejervar, en allemand Weissenburg ou Ville-Blanche, expression qui est la traduction littérale du mot slave *Belgrad*. La forteresse, bâtie sur une hauteur qui s'avance dans le Danube, domine à l'ouest la ville serbe et à l'est la ville turque. Cette dernière a un aspect misérable et manque de régularité. Les casernes qui s'élèvent sur le bord du fleuve sont ce qu'il y a de mieux dans ce quartier de Belgrade. La demeure du pacha lui-même menace ruine; mais la mosquée qui est dans la forteresse est assez belle. Il n'y a qu'une opinion sur la droiture des Turcs et sur leur bonne conduite envers les habitants, qui vivent avec eux dans la plus parfaite intelligence. Les mœurs des Serbes ont eu sur leurs voisins une telle influence que pas un mahométan, à l'exception du pacha, n'a plus d'une femme. Les Turcs ont d'autres établissements militaires sur le bord

Belgrade, la cité affranchie, était le point vers lequel tous les Slaves des

Balkans et du Danube portaient leurs regards. Déjà des milliers de ses guer-

du Danube, à Semendria et dans l'intérieur du pays à Oujtza, qui est une place très-forte.

La ville serbe offre un aspect plus agréable, quoique les édifices en paraissent sans connexion. Une des plus belles maisons appartient au jeune prince Milosch; celle qu'occupait son père n'a rien de remarquable. On peut citer encore le séminaire, l'imprimerie de l'État. Quant au palais où réside le prince, le gouvernement l'a acheté à un riche marchand.

Quoique le serbe soit la langue que les habitants parlent généralement, l'allemand est assez répandu, ce qui donne aux Serbes de la voïvodina, qui sont familiers avec cet idiome, de grandes facilités lorsqu'ils s'établissent à Belgrade.

Le commerce de Belgrade prend tous les jours un développement plus considérable. Un marchand du pays, Anastase Mischa, qui fait venir des riches salines d'Okna, en Moldavie, le sel destiné à l'approvisionnement de la capitale, a introduit il y a quelques années une amélioration qui facilite les communications fluviales : les bâtiments qui naviguent sur le Danube peuvent aller à la voile.

Belgrade, comme la ville la plus commerçante de la principauté, est le séjour des consuls envoyés par les grandes puissances européennes. Personne n'ignore que leur mission est surtout politique et que, de même qu'à Bukarest, ils sont chargés d'informer leurs cabinets de tout ce qui se passe en Orient. Le commerce direct entre la France

et tre effet que de signaler à l'autorité les membres de l'opposition qui mettent dans l'étranger leurs espérances et leur appui.

En voyant en Serbie les traces tous les jours plus nombreuses et plus profondes d'un gouvernement paternel et national et d'une administration régulière, on arrive à la conviction que cette population énergique comprend déjà qu'elle a ses intérêts distincts, qui peuvent se combiner avec ceux de certaines puissances, mais non leur être aveuglément subordonnés. Son histoire lui a suffisamment appris que, depuis la réforme, elle a plus à gagner avec les sultans qu'avec les États intéressés à l'affaiblissement de la Turquie. Si la Serbie peut se tenir en garde contre les intrigues des partis, elle s'abstiendra sans doute de toute nouvelle révolte contre la Porte, dont elle garde la frontière au nord et à l'occident, et elle ne répandra plus le sang de ses fils pour finir par être une province de la Russie ou de l'Autriche. En ne s'appuyant que sur elle-même, elle sera plus forte et plus respectée; et, si plus tard la liberté doit mettre une barrière infranchissable entre la Russie et les Slaves méridionaux, elle deviendra le centre et la clef de voûte d'un nouvel empire destiné à remplir la magnifique mission que la Russie a rejetée, celle de reporter en Asie la civilisation de l'Occident.

Après avoir longtemps compté sur la protection de l'étranger, Milosch, paraît avoir été ramené à des vues plus saines. Dans son exil en Valachie, ils s'était mis en relations avec le général général de France, M. Buge

vaient passé la Theiss. Si Bel-
l'était déclarée pour les Russes,
simple eût entraîné toutes les po-
ns de l'ancienne Serbie. Si Bel-
e déclarait le centre d'une grande
tion de peuples sous le patronage
Turque et de l'Autriche, c'en
fait de l'aristocratie magyare
mendéts tures de la Bosnie et de
arie. Cette idée d'une grande fé-
n des Slaves paraît avoir été celle
roméovitch et de Voutschitch ;
ce actuel Kara-Georgiévitch
lui être favorable, quoique par
stifs différents. Ce prince, qui
eût appelé au pouvoir pour le
un autre, comme les hospodars
Valachie et de la Moldavie, mais
à temps illimité, ne doit son élé-
qu'au bon vouloir de la Porte et
sion des Serbes. Il n'ignore pas

Russie n'a rien négligé pour
arriver son élection ; il est donc
intérêt de ménager la Turquie,
la lutte actuelle son abstention
annonce assez de quel côté pen-
sent sympathies.

conduite tenue par les agents
russes durant les troubles qui
nt la Bosnie et la Bulgarie à la
e la révolution hongroise avait
sière trop prononcé pour que le
Alexandre n'en conçût pas de
ge. A Belgrade même la Russie
ait pas mystère de ses projets.
rski, le consul russe, s'était attiré
diversion générale pour avoir
aire soulever le peuple contre le
Les choses avaient été poussées
uel empereur Nicolas crut néces-
le remplacer par un agent plus
pect, M. Levschin. Ce dernier,

répondit : Ne comptez pas sur la
les peuples occidentaux connaissent
l'Orient ; et c'est inutilement que les
généraux envoient à leurs cabinets
armations, parce que, les relations
ionales ayant dans le cours ordinaire
ses un caractère entièrement diffé-
y manque d'expérience et de mesure
n apprécier celles qui vous regardent.
nez donc rien, sinon vous vous expo-
erdez vos propriétés en Valachie,
vous avez perdu votre principauté.
Die Slaven und ihre Länder, von
ur; Leipzig, 1851.)

après avoir sondé le terrain, se laisse
prendre à l'indifférence apparente des
Serbiens, et jeta bientôt le masque.
Croyant avoir gagné Voutschitch, il
commença à donner des dîners splen-
dides aux sénateurs : on y portait des
toasts *au dictateur du monde, au nou-
veau royaume de Serbie destiné à réunir
tous les Slaves méridionaux sous l'é-
ternel patronage des Romanof.* Les
deux Simitch applaudirent à ces saillies
inconsidérées, mais Pétroniévitch garda
une attitude neutre. Seul, Elias Garat-
schanin protesta hautement au nom du
parti national, et cet acte de résolution
suffit pour faire tourner contre Levschin
toute la jeunesse serbe. Personne de
ceux qui auraient fréquenté les salons
de Levschin n'eût osé briguer le moindre
emploi. Et, en effet, il existait une loi en
vigueur depuis une dizaine d'années en
vertu de laquelle tout fonctionnaire
serbe devait en prenant du service
renoncer à tout engagement antérieur
avec des étrangers. Cette précaution
a empêché la province d'être inondée,
comme elle le fut du temps des Obréno-
vitch, par des employés élevés et formés
en Russie ou en Autriche, et qui, restés
sujets de l'une ou de l'autre de ces deux
puissances, étaient autant d'agents
hostiles à la cause nationale. Cet état de
choses n'existe plus. Les intrigues de
l'étranger ont perdu leur prestige en
Serbie. La Turquie en est si bien per-
suadée que le vieux Hassan, pacha de
la citadelle de Belgrade, étant mort en
1850, le sultan n'hésita pas à confier au
prince Alexandre le commandement in-
térinaire de la garnison.

On voit que les Slaves insurgés ne pou-
vaient point compter sur l'aide de leurs
frères de Serbie. Tous les efforts des
musulmans de la Bosnie tentés à l'effet
d'exciter une insurrection contre la Porte
échouèrent contre la ferme résolution
des Serbes ; car les Slaves de la Ma-
cédoine et de la Bulgarie s'autorisaient
de la conduite de Kara-Georgiévitch
pour résister à toutes les sollicitations.
Quant aux Monténégrins, ils ne se con-
tentèrent pas d'une simple abstention.
Profitant de l'absence des spahis, leurs
bandes portèrent la dévastation sur les
frontières de l'Herzégovine et de la
Bosnie. Les Ouskoques de la vallée de

Vassoïévitch s'avancèrent jusqu'à Sairaïévo. La Porte, voyant les rebelles cernés par les montagnards et par ses troupes régulières, ordonna au vizir de rester sur la défensive et de congédier la diète slave qui avait été convoquée à Travnik. En effet, l'anarchie devait rétablir l'autorité de la Porte plus rapidement que n'eût pu le faire la force des armes. Cependant la guerre se renouvela avec un redoublement d'ardeur au printemps de 1850. Le vieux Tahir n'était plus capable de faire tête à l'orage. Le divan rappela de Bukarest le vainqueur des Albanais, Omer-Pacha. Il était alors en Macédoine, à la tête d'une armée aguerrie : il traversa rapidement Pristina et Kossovo, et laissant derrière lui des masses nombreuses d'insurgés, il s'avancadroit au cœur de la Bosnie.

C'était le moment qu'attendaient les espions de la Russie; la lutte était partout de Slave à Turc et de Slave à Slave; la désorganisation devait être la conséquence de la guerre civile et du désordre général. Les Turcs d'Asie, toujours opposés aux réformes, se soulevaient au sud de l'empire. L'armée russe, échelonnée le long de la rive gauche du Danube, n'attendait plus qu'un prétexte que les Bulgares devaient fournir. L'arrivée des débris glorieux de l'insurrection hongroise avait déjà réveillé les sympathies des Bulgares. Kossuth et Dembinski étaient à Vidin. Le peuple se rappelait tout ce que les Albanais lui avaient fait souffrir lors de l'insurrection de 1841.

révolte parmi les paysans, qui demandèrent au sultan un prince chrétien pour les gouverner. Le foyer de cette insurrection était le couvent de Rakovitza, en grande vénération parmi les Slaves du Balkan. Les moines, excités sans doute par le synode de Saint-Petersbourg, n'eurent pas de peine à enflammer le zèle de cette population simple et ignorante. Au mois de juin 1850, ils se soulevèrent; mais leurs attaques étaient moins dirigées contre les garnisons turques qui occupaient les forteresses que contre les soubachis et les spahis, dont la tyrannie leur paraissait insupportable. Sans autres armes que leurs faux et leurs bâtons ferrés, ils détruisirent les villages, massacrèrent quelques seigneurs, et finirent par se procurer de l'argent, avec lequel ils compétaient acheter de la poudre et des armes de guerre.

Déjà les trois nahies de Vidin, Belgradschitch et Verkovatz avaient réuni leurs forces pour marcher contre la forteresse de Belgradschitch; mais, repoussées par le canon, elles furent obligées de battre en retraite jusqu'à leurs camps retranchés, où elles attendirent l'ennemi. Les Turcs feignirent alors de vouloir entrer en négociations avec les rebelles, et, profitant d'un armistice, ils pénétrèrent dans leurs lignes, et en massacrèrent un grand nombre. La confiance des insurgés eut des suites encore plus fatales au camp de Vlasinovatz, où, à la suite d'une surprise sem-

et les *spahis* de les poursuivre. Les russes, qui s'apprêtaient à franchir le Danube, suspendirent sa marche. Ce prince, qui avait réprimé tant de révoltes, était connu des généraux russes, et ils furent pas médiocrement surpris de le voir entrer à Nisch, tandis qu'ils se battaient dans les défilés de la région et entouré de masses de rebelles. Les moscovites demandèrent des secours à leur cour, qui regarda l'occasion comme manquée. En effet, le plan, si habilement conçu, échoua à cause de la rapidité des mouvements d'Omer-Pacha. Nommé roumeli-valessi, c'est-à-dire gouverneur général de la Turquie d'Europe, ce chef usa de ses pouvoirs la plus louable modération. Au lieu de la Russie tout prétexte pour intervenir dans les démêlés turco-serbes, il déclara une amnistie générale. La Porte envoya Riza-Pacha en qualité de commissaire pour régler les réclamations des Bulgares. Quand on les interrogea sur les motifs de leur rébellion, ils ne firent aucun aveu de toutes les intrigues que la Porte avait pratiquées auprès d'eux, et par ceux du parti de la Russie. Quant à leurs griefs, ils les exposèrent avec la même franchise. Ils dirent qu'ils auraient mieux aimé la paix que de se voir réduits à livrer leurs femmes et leurs enfants à la merci des rebelles qui refusaient obstinément d'accepter aucune des réformes ordonnées par le sultan. Ils se plaignaient que le sultan eût déçu depuis qu'il était en Espagne, parce que les souverains n'évaluaient le grain et les autres produits d'après les prix courants sur le marché de Constantinople, où ils étaient toujours plus élevés qu'en Bulgarie. Ils ajoutaient en conséquence que les paysans fussent désormais payés en monnaie comme ils l'étaient autrefois, et que le sultan fixât proportionnellement à la mesure de chacun, en indiquant à l'époque de leur perception. Ils demandèrent qu'on leur donnât des terres nationales, qui comprissent la majeure partie du pays, tandis que les évêques et les ecclésiastiques grecs n'entendaient que le bulgare et paraissaient uniquement occupés à vendre le plus possible les fonctions de

leur ministère. Pour défendre au besoin l'honneur de leurs filles, ils priaient le sultan de les autoriser à porter comme les Turcs un poignard et des pistolets à leur ceinture. Enfin, pour assurer l'exécution des ordres du souverain, ils exprimèrent le vœu que le sultan soumett à un contrôle sévère les autorités locales, contre lesquelles un paysan ne pouvait former une plainte qu'au péril de sa vie.

Riza-Pacha et le roumeli-valessi Omer ayant déclaré que toutes ces requêtes étaient fondées en raison, les Bulgares retournèrent à leurs champs avec l'espoir d'obtenir une prompte satisfaction. Tout l'honneur d'une pacification si prompte fut attribué à la présence d'Omer-Pacha; cependant ni la fermeté ni l'habileté bien connue du roumeli-valessi ni toutes les mesures que pouvait prendre la Porte n'auraient suffi à écarter les dangers qu'avait suscités contre l'empire ottoman la propagande moscovite. L'insurrection des Bulgares retranchés dans leurs montagnes inaccessibles n'aurait pu être étouffée de longtemps sans l'intervention des Serbes et des Polonais réfugiés. La Serbie avait évidemment joué le rôle principal dans la question bulgare: dès la première manifestation du mouvement, des masses d'insurgés s'étaient portées vers les frontières de la Serbie pour y échanger leur or contre des cartouches et des armes; mais la frontière resta fermée pour l'artillerie. Ce fut en vain que les rebelles implorèrent le secours de leurs frères; ils furent bientôt découragés par le refus positif du prince Alexandre de s'associer à une guerre absurde, qui ne pouvait manquer d'amener une conflagration générale en Europe. Les Bulgares se virent donc forcés d'accepter la médiation que leur offrit le cabinet de Belgrade, mesure qui fut suivie immédiatement du désarmement d'un grand nombre de rebelles, assurés de trouver un asile en Serbie. C'est à la suite de ces arrangements qu'Omer-Pacha put offrir aux vaincus des conditions avantageuses avec une amnistie sans restriction. La confiance du roumeli-valessi dans les dispositions des Serbes s'appuyait encore sur les ingénieurs hongrois et polonais,

dont plus de six cents s'étaient enrôlés comme instructeurs dans son armée; un nombre à peu près égal de ces réfugiés se trouvaient à Schoumla, dans le cœur de la Bulgarie. Ceux-ci avaient été vivement sollicités de se mettre à la tête des mécontents dans les derniers troubles. S'ils eussent consenti à se déclarer contre les Turcs, l'insurrection, dirigée par les chefs exprimés, aurait pu donner la main aux généraux du tsar. Mais ces réfugiés refusèrent toute coopération avec les ennemis du sultan; et les paysans ne tardèrent pas à se disperser dans toutes les directions.

Ce n'était pas sans motifs que l'empereur Nicolas insistait auprès de la Porte pour obtenir le renvoi des réfugiés. Abdul-Medjid a noblement résisté à ces exigences; et aujourd'hui il doit peut-être à cette fermeté d'avoir dans ses armées des corps d'élite capables de tenir tête aux meilleures troupes de l'Europe.

Les Bulgares soumis, il ne restait plus qu'à faire rentrer les Bosniaques dans le devoir. Omer-Pacha arriva dans le pachalik insurgé aussi inopinément qu'il s'en était éloigné. A peine le bruit se fut-il répandu qu'il était à Sératiévo que les beys qui s'étaient le plus compromis s'enfuirent vers la Save sous divers déguisements. A cette même époque, le vieux vizir Tahir, qui avait encore les armes à la main, succombait à des fatigues trop grandes pour son âge. Omer-Pacha le remplaça immédiatement, et, confiant dans la supériorité de son armée, il présenta le combat à toutes les forces de l'aristocratie. Après quelques escarmouches, les insurgés se dispersèrent; leurs officiers, n'ayant plus personne à commander, allèrent chercher un refuge les uns en Autriche, les autres en Serbie. Tous les cantons, en y comprenant la Kraina, firent successivement leur soumission; Kiéditch lui-même, le vainqueur de Bihatsch, dut se rendre comme otage au camp d'Omer-Pacha.

N'ayant plus d'ennemis dans toute la Bosnie, Omer convoqua à Sératiévo les agas, les moussélins et les beys, et fit lire en leur présence le nouveau firman de l'empereur, en vertu duquel les spahis étaient mis à peu près sur le

même pied que les raïahs. Les Bosniaques, musulmans ou chrétiens, étaient désormais soumis à la conscription et au service militaire en de leurs frontières, tandis que des privilèges leur laissaient la faculté de combattre que dans l'intérieur. La forteresse de Travnik cessa d'être la résidence des autorités. Le commandement général, le tribunal supérieur, les consulats étrangers furent transférés à Sératiévo, qui, dépouillé de ses privilèges républicains, ne forma plus qu'un État dans l'État, et rentre sous la domination commune. Ce fut Omer-Pacha lui-même qui se chargea d'interpréter ces dispositions à la Croatie, et parlant parfaite dialecte slavo-bosniaque, il expliqua au peuple les avantages qui résultaient pour lui d'une loi égale pour tous, et pour la mettre immédiatement en application, il prit ses nouvelles troupes sans distinction aucune parmi les milles musulmanes et chrétiennes. Les spahis soumis à la taxe les spahis, qui pour la première fois la payaient, les raïahs.

Aussitôt que les montagnes et les vallées militaires de l'Autriche, qui n'avaient été restées la plus arriérée des provinces de la Turquie d'Europe, c'était le séjour des préjugés et du fanatisme. Les chrétiens cachaient encore dans des cavernes à célébrer les saints mystères, comme pendant les persécutions païennes qu'ils avaient payé au poids de l'or; quelque pacha le droit d'élever une croix, les spahis s'amusaient à y faire le feu, après avoir souillé le sang de leurs débauches. La loi n'avait mis un terme à toutes ces innovations.

Omer-Pacha savait que la conscription était bien à la force; il se montra pour décourager la résistance et pour ramener ceux qui n'étaient pas résolu à ignorer : il refréna les exactions des Albanais en ne gardant de ces tribus que les plus énergiques et infatigables que les Russes qui purent se soumettre à la discipline des camps. De cette manière, il espérait renforcer l'armée ottomane de cinquante à soixante mille hommes, soldats énergiques et agiles, pour la guerre de partisans et pour la solidité des Russes l'élan de

qui habitent des régions fort-
sidentées. Ce sont ces hommes
n commandés, ont repoussé les
x du tsar à Kalafa, à Cité, à
n et à Silistrie avant que les
de l'Occident fussent venues
le poids de leurs armes dans la

à aux boys les plus opiniâtres
ur résistance à toute réforme,
n fit poursuivre dans leurs re-
ses troupes régulières. Tra-
me des bêtes fauves, ils furent
i envoyés chargés de chaînes à
sinople ou en Égypte et à Tri-
sistres abandonnèrent leurs
n et allèrent chercher une mort
s dans l'Hertzégovine, où Ali
Bégovitch, non moins hostile
mêmes aux changements récents,
n fit pas des forteresses et se renferma
telatz pour s'y défendre jus-
mort. Les raïahs, dont les vues
sérès étaient naturellement op-
la conservation des privilèges
nocratie, ouvrirent les portes
sieurs d'Omer-Pacha et les ac-
nt comme des libérateurs. Dans
de choses, il devenait impossi-
parti des spahis de continuer la

adant la Russie voyait avec in-
e le développement des ressour-
naires de la Turquie. Résolue à
rix d'entraver ce mouvement
teur, elle insistait auprès de la
r l'extradition des officiers hon-
polonais; et, tandis que M. de
poyait ses réclamations de me-
son gouvernement faisait à
ff et dans les ports de la mer
s préparatifs immenses pour être
de dicter des conditions à la
n del'écraser si elle voulait cou-
chances d'une lutte inégale.
nt sur l'Autriche, qu'elle venait
er d'une ruine certaine, sûre
ner au besoin la Prusse, domi-
cours de Suède et de Danemark,
t des tendances généreuses des
scandinaves, elle travaillait avec
rance à séparer les cabinets de
et de Paris, tous deux intéres-
sés à empêcher les empiétements en Orient.
l'Allemagne, elle effrayait la
s des suites d'un bouleverse-

ment radical en France, et montrait à
tous les souverains le repos de l'Europe
et du monde attaché à la conservation
d'un pouvoir autocratique, type im-
muable des monarchies pures. C'est au
nom de l'ordre qu'elle exigeait l'extradi-
tion des réfugiés. L'attitude des pro-
vinces slaves déjoua tous ces plans sur
le théâtre où devait se passer l'action,
comme l'alliance franche et sincère de la
France et de la Grande-Bretagne vint
bouleverser toutes les traditions de la
diplomatie. Pour s'assurer jusqu'à quel
point le concert anglo-français était
solide, elle crut faire preuve d'adresse
en s'emparant de la question des lieux
saints, comme n'offrant aucun point
d'intérêt commun à deux nations l'une
catholique et l'autre protestante; il
lui paraissait même probable, après les
craintes exprimées par quelques organes
de la presse anglaise, que les préten-
tions émises par le cabinet des Tuileries
pourraient rompre un accord contre
lequel protestaient d'anciens préjugés
et des souvenirs inquiétants. L'empereur
Nicolas, aveuglé par ses courtisans,
trompé par les rapports de ses agents,
qui puisaient leurs renseignements à des
sources suspectes et qui se fiaient pour
l'avenir à des hommes qui n'avaient pas
su conserver la monarchie de Louis-
Philippe, pressé d'ailleurs de clore son
règne par un coup d'éclat, se crut assez
fort pour être à demi sincère, et s'ou-
vrit au représentant de l'Angleterre
dans l'espoir de la rendre complice d'un
acte non moins sérieux que le partage
de la Pologne, le démembrement de la
Turquie. Lord Seymour enlaça avec
tant d'habileté l'orgueil de l'autocrate
qu'il put l'exposer à nu aux yeux de
l'Europe; et ce fait cimentait plus puis-
samment l'alliance des deux grandes
nations occidentales que n'eussent pu
le faire tous les raisonnements d'une
philosophie humanitaire. L'empereur
Nicolas déclarait la Turquie mourante;
ce magnifique héritage allait être un
embarras pour l'Europe: à peine s'oc-
cupait-il d'assigner aux vainqueurs de
l'empire grec un coin obscur de l'Asie
pour y expier leur fanatisme et leurs
cruautés sur les races du culte chrétien.
Le génie pratique du diplomate an-
glais avait saisi d'abord toute la portée

d'un plan de cette importance : la marine russe, servie par les insulaires de l'Archipel et par les Grecs du littoral, allait devenir prépondérante en Orient ; le commerce lui donnait la richesse et les moyens d'entretenir une armée immense, échelonnée le long de la Perse et de l'Arménie et étreignant l'Allemagne dans un réseau de fer descendant de Cronstadt par Varsovie pour enserrer Belgrade et Constantinople. La Caspienne était déjà un lac russe ; encore quelques pas, et les Indes orientales étaient sérieusement menacées.

Mais que pouvait l'Angleterre seule contre le géant du Nord ? Certes la marine de la Grande-Bretagne est la première du monde ; le commerce qu'elle fait avec le monde entier assure à ses flottes de guerre des ressources inépuisables en matelots braves et expérimentés : il lui était facile de bloquer les ports de la Russie, et d'arrêter toutes ses communications par mer ; mais ses vaisseaux auraient-ils pu détruire les escadres ennemies, protégées par des forteresses de granit et hérissées de canons. Sur tous les points attaqués l'armée russe eût été supérieure aux forces anglaises ; il fallait à la grande puissance maritime l'appui d'une grande puissance militaire : la France et l'Angleterre se complétaient mutuellement, et l'alliance de ces deux frères rivaux allait se cimenter par le sang sur de nombreux champs de bataille.

Il était donné à l'homme qui préside

ne fait point une guerre d'ambition d'agrandissement. Cette abnégation parut si nouvelle que les puissances plus intéressées à l'affaiblissement de la Russie ont hésité à y croire ; tandis que les cours tâtonnent, la voix de tous les peuples, lué de ses sympathiques acclamations, cette série de triomphes, acheté le sang si généreusement sacrifié à l'intérêt de l'avenir.

Quand les puissances occidentales dont la tâche resterait imparfaite négligeaient de régler la situation des provinces danubiennes, s'occupant de cette importante question, elles virent que les réformes introduites par le gouvernement de la Porte ont déjà porté quelques fruits. La Bulgarie l'administration comme les écoles, l'Eglise sont en voie d'amélioration. Les Bulgares peuvent guer en justice ; et leur serment devant les tribunaux est valable comme celui des Turcs. Les spahis ne peuvent exiger d'eux ni corvée ni travail tout service est rétribué par un salaire qui se traite de gré à gré. Quant à la religion, la Porte exige que, si un Bulgare veut se faire mahométan, il se convertisse pendant trois jours avec son épouse, dont le devoir est de l'instruire, de lui expliquer que le changement de religion n'a pas d'effet, avoir lieu qu'en pleine connaissance de cause ; alors seulement le renégat est admis à se faire musulman. A Constantinople les Bulgares ont



autrichienne par Finme et de nouvelles voies de communication Rouschtschouk et Varna, entendji et le Danube favorables relations commerciales de la Bulgarie supérieure et séparées avec la mer Noire ; le par Soulina ne sera plus indisciplinés bâtiments qui descendent , et ils ne seront plus arrêtés ou les ensablissements que ou le mauvais vouloir laisser dans les passes. Mais de réformes qui ont changé la provinces la plus importante mission de la jeunesse chrétienne les rangs de l'armée régularisation de la coalition austro-allemande l'empire en si grand danger la Porte jugea nécessaire d'augmenter de ses armées, et les ont appelés à la défense de me. L'adoption de cette grande à cela de remarquable qu'en les forces de la Turquie elle même temps impossible le res anciennes vexations. Si la ut être sûr de la fidélité de ces x auxiliaires, il faut qu'elle les e paternellement et que les es rivales n'aient rien à leur e préférable aux conditions qui ent au sceptre du sultan.

Les rapports de la Turquie avec seront plus suivis et que nos auront passé dans ses mœurs, sans doute disparaître les vestiges de barbarie, et le renat ne sera plus accompagné de mesures coercitives qui semblent de condamnation l'homme que pousse à la plus noble des misères de défendre le pays et le mystique contre l'invasion étrangère reste, il ne faut pas s'étonner des abus se rencontrent chez on qui est restée si longtemps, système, en dehors de la civilisation chrétienne quand nous les voyons conduire avec un caractère non assant en Autriche et dans toutes parties de l'empire russe.

l'existence d'une guerre de deux dont nous pouvons prévoir le démontrera sans doute à la tout ce qu'il y a de force dans

l'esprit de corps qui rend solidaires les succès comme les revers. Le mélange des races diverses qui diffèrent entre elles par la religion et le langage et qui n'ont d'autre lien que celui de la discipline présentera longtemps encore de sérieux obstacles, tandis que des régiments formés par nationalités auraient le double avantage d'une cohésion plus parfaite et d'une émulation constante. Mais il faut, pour arriver à ce résultat, que les chrétiens aient un intérêt incontestable à rester fidèles : dans le cas contraire, chaque province aurait tout prêts des éléments de résistance et d'insurrection. Les mêmes avantages, accompagnés des mêmes inconvénients, seraient attachés à l'établissement d'une landwehr. Dans ces pays de montagnes, où tout homme est soldat, une garde nationale serait une pépinière de guerriers qui appuieraient admirablement les troupes régulières ; mais si le montagnard marche au combat contre son gré, il n'écouterait que l'instinct de l'indépendance native, et il tournerait contre un pouvoir oppresseur les armes qu'il en aura reçues pour le défendre. Ce système de recrutement, en supposant la population affectonnée au gouvernement, entretiendrait dans tous les villages le sentiment de l'honneur militaire ; et, au premier appel, la jeunesse slave accourrait à la frontière.

Mais dans tous les cas, comme nous l'avons souvent répété d'après les meilleures autorités dans le cours de cet ouvrage, les privilèges accordés aux provinces danubiennes doivent suivre une marche ascendante. Éclairées et en possession d'une forte organisation militaire, elles ne pourront se résigner indéfiniment à un rôle subordonné. Elles ont pour elles le nombre et l'énergie : leur émancipation complète ne peut être qu'une question de temps. Réunies à la Russie ou à l'Autriche, elles donneraient à la puissance absorbante une prépondérance inquiétante pour l'Europe ; isolées, elles ne pourraient se maintenir comme États distincts ; mais en formant entre elles une fédération dont le lien serait la religion, la race et la langue, et placées sous la protection de la Turquie et des grandes nations de

l'Europe, elles s'appartiendraient désormais à elle-mêmes, et, loin d'être un sujet de discorde, elles assureraient l'équilibre des influences politiques, et cette pondération des forces sans la-

quelle les efforts des peuples stériles, l'ambition des dynasties querantes remettant sans cesse en question la sécurité du présent et les espérances de l'avenir.



ANNEXE

L'HISTOIRE DE SERVIE.

LOIS ET ORDONNANCES

(ZAKON I OUSTAV)

DU TSAR ÉTIENNE,

MACÉDONIEN ET AIMANT LE CHRIST,

de la Servie de la Bulgarie, de la Hongrie, de l'Albanie, de la Honakachie et de beaucoup d'autres contrées et pays. Lois établies (avec l'aide du très-haut Dieu Jésus-Christ en l'an du monde 6750 (1349) dans l'indict, le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur.

is et ces ordonnances ont été dans une assemblée où se trouvoit le très-vénérable père le patriarche Iohannik, tous les grands et seigneurs de l'Eglise, les métropolitains, les évêques, le tsar Étienne, et les grands et les petits gouverneurs de l'empire. Ces ordonnances sont les suivantes :

1. Tout prêtre doit prendre soin de la religion, des saintes églises et couvents ecclésiastiques.

2. Aucune autorité ni personne ne doit ordonner sans la consécration de l'évêque ou de son confesseur, ou sans l'aveu de l'évêque.

3. Un mariage ne doit avoir lieu sans l'aveu du prêtre et serment de la femme et la permission de l'Eglise. Si un homme est en prison jusqu'à ce qu'il ait payé son pécule.

4. Aucun doit se montrer soumis à l'autorité des ecclésiastiques en général et du prêtre en particulier, et chaque homme doit leur être obéissant. Si quelqu'un se livre par un péché à l'Eglise ou aux ecclésiastiques, ou enfreint de plein gré un commandement, il doit être puni selon son sort à l'Eglise sainte, et séparé d'elle, à moins qu'il ne se repente d'une communion étrangère. Si un homme est dans sa désobéissance, s'il

se tient éloigné de l'Eglise et ne veut ni se soumettre ni se réconcilier avec elle, il sera excommunié par l'Eglise et payera une amende.

5. Les ecclésiastiques ne doivent pas anathématiser les chrétiens pour leurs péchés, mais ils doivent leur faire des remontrances avec douceur et sans scandale, et leur représenter deux ou trois fois la grandeur de leur faute : si alors ils n'obéissent pas, ils les excommunieront.

6. Quant à l'hérésie la tine et à ceux qui attirent des vrais croyants dans cette foi, le patriarche et les métropolitains ainsi que les évêques doivent expliquer à ces derniers la théologie et les saintes Ecritures, afin qu'ils se convertissent de nouveau à la véritable foi et au vrai christianisme. Si quelqu'un ne veut pas se convertir et revenir à la véritable foi, il sera puni de mort comme cela est écrit dans les ouvrages des saints Pères ; et le vrai croyant tsar doit extirper de ses États toute hérésie. Celui qui ne voudra pas se convertir perdra tout son avoir ; au contraire, celui qui reviendra à la véritable foi recevra en présent ses biens confisqués. Les ecclésiastiques hérétiques d'une autre communion qui cherchent à faire des prosélytes seront arrêtés, envoyés dans les mines ou expulsés du pays. On con-

sacrera les églises hérétiques, et on les ouvrira aux ecclésiastiques de la vraie croyance, afin que chaque personne s'étant départie de cette dernière y revienne.

7. Des protopopes seront attachés aux grandes églises, et ils devront convertir les Latins dans toutes les villes, les bourgs et les villages. N'y eût-il dans un lieu qu'un seul homme qui ne soit pas un vrai croyant, ils lui feront une leçon spirituelle, et ils l'instruiront chaque dimanche dans l'église. Chaque chrétien doit se convertir à la vraie foi, comme l'ordonnent les apôtres et les saints Pères.

8. Si on trouve un ecclésiastique latin cherchant à convertir un chrétien à la foi latine, il sera puni de mort d'après le précepte des saints Pères.

9. Si on trouve un demi-croyant ayant épousé une chrétienne, il devra recevoir le baptême de la seule manière chrétienne; mais s'il ne se laisse pas baptiser, on lui prendra sa femme, ses enfants, sa maison; il sera réduit à la misère et obligé d'émigrer.

10. Si on trouve un hérétique vivant avec des chrétiens, il sera marqué au visage et chassé; celui qui le cache souffrira la même peine.

11. Le synode ecclésiastique doit nommer à toutes les cures dans toutes les villes et les villages d'habiles ecclésiastiques qui recevront la confession de leurs ouailles. Ils devront préalablement recevoir la bénédiction du saint

seul doit juger les péchés espèce d'affaire d'Eglise.

13. Les évêques, les métropoles, les igoumènes ne doivent pas occuper des places pour de l'argent; que le fait soit anathématisé et excommunié. Ils doivent être nommés par synode. Chacun doit être jureur de son église; si des personnes d'églises sont en désaccord, elles doivent être jugées par les deux églises. Les gens appartenant à une église ne doivent pas aller à une autre, et les gens appartenant à une église ne doivent rendre des services à une autre, et ne non travailler pour d'autres; qu'ils ne fassent que pour faire les foins, pour le labourage ou tout autre ouvrage gratuit: car ma Majesté les a délivrés de tout autre travail, excepté celui pour l'église. Celui qui sera pris obligé de servir de l'église à quelque chose si sa Majesté l'apprend, ce sera comme un transgresseur des lois de l'Empire.

14. Les curés qui posséderont des terres doivent le conserver et être exempts d'impôts; mais ceux qui n'en ont pas et qui habitent sur le terrain de leur église recevront trois arpents de terrain exactement mesurés. Si on achète de la terre de l'église ne peut être achetée ni vendue par personne qu'on le remplace par un autre terrain voisin de l'église.

15. Le curé ne doit nullement être seigneur foncier; mais si

ne plusieurs enfants, et que laisse ses possessions et ses héritiers mâles, s'il se trouve enfant mâle dans sa famille, que le fils de son troisième obtiendra les terres. Les possesseurs fonciers seront époux, à l'exception de la dîme timariotes de troupes pour faire. Ni Son Excellence le tsar, ni la tsarine ni aucun seigneur ne pourra prendre à son terrain sans sa volonté. Les seigneurs fonciers et les autres qui ont des églises dans ces colonies ne seront pas soumis, ni par le patriarche, à l'église; mais un tel seigneur bâtir ses églises et avoir ses terres ne sera obligé de présenter requête que l'évêque, afin qu'il lui donne l'autorité ecclésiastique.

Un seigneur foncier qui est déjà soumis à l'église à la grande église ne peut pas de cette liberté.

Les colons sur des biens nobles ne doivent y rester, et ne donner possession à un nouveau colon (colon). Les gens que les seigneurs ont sur leurs biens doivent y demeurer ceux à qui ces terres ont été données (que ce soient des fils ou des filles) de la famille ou des filles) de la famille.

La mort d'un riche seigneur et ses biens appartiennent au tsar; ses habits, ses perles ses objets en argent, ses pierreries, ses dorures et autres parties de son mobilier retombent à ses fils; mais si un seigneur meurt n'a pas de fils et une fille, celle-ci hérite de son bien et elle peut le vendre ou le louer à sa guise.

Un noble blesse l'honneur d'un autre ou l'injurie, il payera cent perpers un petit gentilhomme (ou un homme) qui offense un noble devra recevoir la bastonnade. Un gentilhomme qui injurie un autre ou l'injurie, il payera cent perpers; mais, si, au contraire, l'injure vient de ce dernier, il payera la même amende et sera mar-

quelqu'un injurie un évêque,

ou un moine, ou un curé, il payera cent perpers, et sera mis quarante jours en prison, comme convaincu de sacrilège.

22. Si un noble fait violence à une femme mariée, on lui coupera les deux mains et le nez. Une femme mariée se livrant au libertinage aura les oreilles et le nez coupés.

23. Les nobles dont les troupes pillent le pays à leur passage sont obligés de payer le dégât en repassant par la même contrée.

24. Pour l'infidélité le frère sera pardonné pour le frère, le père pour le fils, les enfants pour le père; ceux qui n'ont rien fait ne payeront aucune amende; mais la maison ou la famille de ceux qui auront commis quelque délit en payera.

25. Un noble non appelé à un dîner ou souper ne doit pas par force se mettre à la table; mais s'il y est invité et ne vient pas à temps, c'est une offense.

26. Tout noble, ou toute espèce de guerrier, revenant à la maison avec sa troupe, ne pourra pas être cité en justice avant trois semaines.

27. Les grands nobles ne doivent pas être cités en justice par un simple avis, mais par des envoyés de justice; pour les autres, l'avis avec le sceau de la justice est suffisant.

28. Le noble qui par haine fait du mal aux colons par le pillage, l'incendie ou leur joue tout autre mauvais tour perdra son domaine et n'en recevra pas d'autre.

29. Quand quelqu'un meurt et qu'il a un village dans un district ou sur les limites de plusieurs districts, les dommages causés à ces possessions par le feu ou toute autre voie seront payés par toute la contrée environnante.

30. Les colons seront jugés par leur juge, c'est-à-dire par leur seigneur, pour toutes les affaires, aussi bien pour dettes que pour les affaires du tsar. Ils auront recours au juge pour des injustices, comme pour obtenir justice pour des vols ou des brigandages, ainsi que pour avoir arrêté des personnes.

31. L'huissier ne sera pas envoyé à la femme, et celle-ci ne sera pas citée, quand le mari est absent de sa

maître mais s'il fait son message : l'homme, si riche qu'il sera, s'il ne commettra rien.

37. Les seigneurs et les voisins du pays qui habitent le même village doivent avoir ensemble leurs moines. Quelque bien qu'il y ait, chacun doit payer l'impôt.

38. Quand on veut l'exécuter par les seigneurs et les voisins, ils doivent travailler pour eux dix jours chaque semaine pour donner quelque chose à leur seigneur. Ils doivent aussi donner à leur seigneur dix jours de travail pour eux-mêmes. Ils doivent aussi donner à leur seigneur dix jours de travail pour eux-mêmes. Ils doivent aussi donner à leur seigneur dix jours de travail pour eux-mêmes.

39. Les seigneurs doivent avoir une maison des moines. Ils doivent avoir une maison des moines. Ils doivent avoir une maison des moines. Ils doivent avoir une maison des moines. Ils doivent avoir une maison des moines.

40. Les seigneurs doivent avoir une maison des moines. Ils doivent avoir une maison des moines. Ils doivent avoir une maison des moines. Ils doivent avoir une maison des moines. Ils doivent avoir une maison des moines.

41. Les seigneurs doivent avoir une maison des moines. Ils doivent avoir une maison des moines. Ils doivent avoir une maison des moines. Ils doivent avoir une maison des moines. Ils doivent avoir une maison des moines.

pour la ville ou le village qui garde.

38. Quand des villages on ferends, ils doivent s'adresser et quand l'autorité proclamations, on doit s'y conformer.

39. Les métropolitains et les évêques ne doivent pas obtenir leur argent ; si un tel fait se l'ecclésiastique comme celui l'argent perdront leur place.

40. Les igoumènes ne sont que pour crimes ; ils sont de tous les moines de chaque couvent. Ils doivent être des hommes riches et religieux. Ma Majesté leur le pouvoir de domination sur les moines ; ils peuvent se tenir des bœufs, des moutons, et observer les règles monacales.

41. L'évêque ne doit pas en laïque avec des ecclésiastiques. Le moine doit accompagner chaque évêque et celui-ci prendra du premier lui revient des biens.

42. Les moines qui se laissent surer et restent dans leurs couvents doivent se faire de leurs biens vivre dans les couvents.

43. Les moines tonsurés qui ne sont pas d'église ne doivent pas. On doit leur fournir les biens.

44. Un moine qui quitte son couvent sera emprisonné jusqu'à ce qu'il soit à l'obéissance. Ils ne doivent pas aller hors des couvents, à l'exception des ermites.



perdra toute sa fortune. Personne n'a à commander aux églises, si ce n'est Son Altesse le tsar, le très-haut père, le patriarche et le loï du tsar. Toutes les églises de l'empire ont été affranchies de toute taxe par Notre Majesté.

Les églises du tsar ne doivent pas être abandonnées à la grande Église (constantinople). Dans toutes les églises, les pauvres doivent être entretenus; les archêques et les évêques y doivent veiller et rassembler les nécessaires pour leur donner des aliments. Si les fonctionnaires préposés à l'usage appartenant à l'église ou à la terre ecclésiastique chassent les moines de l'église, ils seront garrottés; ils auront leurs terres, et l'église aura autant de paysans qu'il lui en faut pour remplacer ceux qui auront été chassés.

Les fonctionnaires des églises sont soumis en toute chose au tribunal des seigneurs, des évêques et des nobles. S'il y a un noble parmi les seigneurs, on se conformera à ce qu'il substitue dans le tribunal et à la teneur de l'acte impérial. Quand deux personnes élèvent des contestations à des biens-fonds de terre, on jugera au moyen d'un nombre égal d'arbitres nommés par chaque

partie. Les montagnes doivent appartenir, soit au tsar, soit à l'église, soit au noble, et celle des nobles aux nobles. Si on produit deux actes impériaux sur la possession, on décidera d'après les deux témoins.

Pour une parole mauvaise ou une injure, le noble payera cent perpers, le paysan douze perpers; et il recevra une tonnade.

Pour un homicide involontaire avec une arme, du bois ou une arme on payera trois cents perpers; pour un homicide prémédité, on aura les mains coupées pour meurtre par suite d'une rixe, on aura la somme fixée par le tribunal.

Un noble ayant tué un paysan ou à la campagne payera mille perpers; un paysan ayant tué un noble aura les mains coupées et payera trois cents perpers.

Celui qui frappe ou tue un évêque,

ou un moine, ou un curé, aura d'abord les mains coupées, puis la tête, ou bien il sera pendu.

59. Le parricide ou celui qui tue sa mère, son père ou son enfant sera brûlé.

60. Si deux nobles se disputent, celui qui a commencé donnera deux cautions pour lui. Si, l'offensé appelant devant la justice, l'offenseur ne comparaît pas, hors le cas de maladie, il perdra sa cause, lors même qu'il aurait raison.

61. Les gages doivent être dégagés.

62. Si quelqu'un reconnaît quelque chose qui lui a été volé quelque part ou sur quelque'un, fût-ce même dans les champs, lors même que personne ne serait là pour citer le voleur devant le tribunal, il sera condamné à une amende fixée par ce dernier.

63. Celui qui accompagne un étranger dans un pays étranger doit le remettre à sa destination en présence de sept témoins.

64. Celui qui arrache la barbe à un noble ou à tout autre honnête homme aura la main coupée; celui qui arrache la barbe à des paysans payera à chacun douze perpers.

65. L'incendiaire sera brûlé; si son village ne le livre, il payera les dommages de l'incendie. Quand quelqu'un incendie un village, les environs payent le dommage si on ne prend ou ne livre pas l'incendiaire.

66. On ne doit faire violence à personne, quelle que soit son occupation. Celui qui fait violence à quelqu'un ou le foule aux pieds en galopant à cheval perdra tous ses chevaux: la moitié sera pour le tsar, l'autre pour celui qui a souffert; et les coupables seront punis de mort, comme il est prescrit par les saints Pères.

67. Les juges examineront les actes impériaux présentés; ils prendront et remettront au tsar ceux qui sont contraires à de plus anciens actes. Les actes à demi effacés ou avec des additions ne seront pas valables; si quelqu'un y a écrit quelque chose, la décision ci-dessus est nulle.

68. Celui qui offense un envoyé du seigneur payera cent perpers; et s'il le frappe, il perdra toute sa fortune.

69. Le magistrat d'une colonie reçoit d'un fonds de terre trois perpers, du village trois perpers, de tous trois perpers,

d'un moulin trois perpers : le magistrat de campagne reçoit trois perpers ; celui de la ville un cheval et l'habillement, trois perpers pour un vignoble, trois perpers pour un cheval, six deniers pour une jument, quatre deniers pour un bœuf, et deux pour un mouton.

70. Les magistrats en voyage n'ont pas le droit d'employer la force pour se faire entretenir, ni de prendre quoi que ce soit, excepté ce qui leur est offert de bon gré. Celui qui leur manque de respect, s'il est noble, perdra tout son bien et tombera dans la misère. Si cette offense vient d'un village, il est pillé. On leur fera partout de grands honneurs.

71. Le prisonnier ou l'esclave qui s'échappe et emporte quelque chose sera libre s'il arrive à la cour du tsar ou chez un de ses serviteurs ou chez un ecclésiastique ou un noble : s'il s'est sauvé chez un pauvre homme il sera son esclave et devra demeurer dans la cour de l'église ; s'il s'est réfugié dans le palais impérial, il sera libre.

72. Quand des individus sous caution et appartenant à des pays étrangers réunis au territoire du tsar se sauvent, ceux qui ont été caution pour eux n'ont rien à payer. Celui qui reçoit quelqu'un venant de l'étranger et s'étant enfui de chez son maître doit le rendre ; mais le réfugié échappé par nécessité ou de l'esclavage à l'étranger ne sera pas rendu, le pays doit-il même en souffrir.

73. Si quelqu'un trouve quelque chose près de nos limites, il le prendra ; mais si quelqu'un le réclame comme lui appartenant, et le déclare au tsar, il sera traité comme un voleur et payera tout. En temps de guerre, si l'on trouve quelque chose en pays étranger, on l'apportera à son capitaine ou voïvode.

74. Les marchands voyageurs ne doivent être arrêtés par aucun noble ni par personne : leur commerce ne doit pas être entravé par la force ; et on ne doit pas s'emparer de leur argent ; celui qui usera envers eux de violence ou les volera payera cinq cents perpers et rendra l'objet volé. Il est permis aux marchands de vendre sans empêchement de petites et de grandes marchandises. Que celui qui veut acheter achète, et que celui qui veut vendre vende.

75. Les employés du tsar n'ont pas

le droit d'arrêter ou d'emprisonner les marchands pour qu'ils leur cèdent des marchandises sans profit ; mais ils peuvent aller en liberté au marché et faire le commerce. Le noble qui achète d'un marchand payera trois cents perpers ; c'est un employé du tsar, l'ami d'un noble, de cinq cents perpers.

76. Un étranger arrivant d'une ville ou dans un village doit se rendre à son hôte tout ce qu'il a pour sa garde. Lorsqu'il redemande ses effets, s'il y manque quelque chose, le dernier payera tout : le territoire de la ville et ses environs doivent payer ce qui y est volé.

77. Les églises orthodoxes ne doivent pas être démolies par les troupes ; les soldats ne doivent pas se disputer, ne doit pas prendre parti dans une querelle de deux soldats se disputant ; celui qui le fait aura les mains coupées.

78. Si quelqu'un achète ce qui a été volé à l'étranger, et qu'il se taise, cela ait été pris dans nos domaines, lui ni un étranger n'aura le droit de l'acheter. Si quelqu'un prétend qu'il a acheté une chose est à lui, le détenteur se légitime par un serment formellement à la loi, le premier jure, et l'autre gardera ce qu'il a.

79. Tout ambassadeur étranger recevra les honneurs qui lui sont dus ; lui donnera à chaque village l'argent nécessaire pour son dîner et son souper.

80. Quand le tsar donne à quelqu'un un bien-fonds, ou un village ou une terre, celui-ci payera au logothète cinq cents perpers pour le diplôme, et cinq cents perpers à l'écrivain.

81. Aucun décret impérial ne doit être violé, qu'il soit porté à l'empereur, au kralé, ou aux petits et aux grands, ou à tout autre personnage, le monde doit s'y conformer. S'il n'est pas exécuté tout de suite, la punition nécessaire sera accordée pour ce qui est manqué.

82. Quant aux paysans seigneuriaux, aucun seigneur n'a le droit de leur enlever quelque chose en dehors de la justice, et confirmé. Le paysan travaille pour le seigneur deux jours la semaine ; le seigneur commande quelque chose et le paysan doit le lui donner. Les décrets, le tsar ordonne que l'on

stera pas avec son maître, avec ou l'église; mais si on est in- vers lui, personne ne doit l'empê- de plaindre aux juges impériaux; doivent lui rendre la justice la loi; et, si l'ouvrier gagne le entre son maître, le juge de- à celui-ci une caution qui con- on ouvrier dans un certain terme; tre n'aura pas le droit de lui en mal.

ersonne, qu'il soit de l'église e, ne doit enlever un ouvrage omme sans une décision des périaux; c'est l'ordre strict du

quelqu'un ayant reçu du tsar ou des villes se trouve com- ans une trahison ou une infidélité fait la moindre chose contre des du tsar; par exemple, s'il e contrée ou un village ou quel- perdra sa seigneurie, il payera perdra son état, et sera réduit ticté (1).

un voleur entre sur le territoire mandant des frontières, et qu'il tourner chez lui avec sa proie, le dant payera le vol sept fois.

un noble ou tout autre homme quelque part comme voyageur, quelqu'un, et même un employé engage le pays ou les environs à r de sa terre, de sa maison ou tunc, il sera traité comme toute e infidèle envers le tsar.

es brigands ou des voleurs ne se trouver nulle part. Les en- les villages où on en prendra dans lesquels on apprendra n est introduit seront pillés, ntants disséminés. Les brigands leurs seront pendus: le seigneur ge sera emmené garrotté au du tsar, et payera tout le dom- cessionné. De même seront knièzes, les starchines ou au- les autres notables des contrées ils méfaits apront lieu. Quand bles l'auront annoncé à leurs s, et que ceux-ci n'y auront pas ition, ces derniers seront mis à nme les voleurs. Si quelqu'un

prince Milosch a suivi cette loi à

accuse un individu comme brigand ou voleur devant le juge, sans qu'il y ait de preuves convaincantes, il devra retirer du feu, devant la porte de l'église, le fer destiné à cet usage par le tsar, et le poser sur sa table sacrée.

88. Quand les juges du tsar ont adressé à quelqu'un un écrit concernant un fait quelconque, tel qu'un vol, ou un brigandage, ou toute autre affaire juridique, celui qui n'obéit pas à cette injonction, qu'il soit de l'église ou noble, sera considéré comme désobéissant au tsar lui-même.

89. Il y aura désormais décision juridique et séquestre pour de petites et de grandes affaires. Il y aura vingt-quatre juges nobles; pour de plus petites affaires douze juges, et pour de tréminimes six. Ces juges iront d'abord à l'église avec leurs habits de cérémonie pour y prêter serment, et après cela leurs jugements et décisions recevront toute créance. Les grands commandants doivent avoir plus de pouvoir, et les juges moins; d'autres gens ne doivent pas faire des complots contre eux ni contre ce qui est ordonné par les commandants.

90. Les envoyés du tsar ou des juges ne doivent nullement aller sans acte impérial dans les maisons, excepté où on les envoie avec des lettres de juges; car ils ne doivent rien faire que ce qui leur est commandé dans ces lettres.

91. Si les marchands voyageant de nuit ne sont pas reçus par le noble ou le seigneur du village, ils camperont près du village, d'après la loi du tsar. Si un voyageur gâte quelque chose, le seigneur du village payera le dégât, parce qu'il ne l'aura pas reçu dans les maisons. (1)

92. Quand un voyageur, un marchand, un moine ou un curé est volé ou attaqué par des voleurs, il s'adressera au tsar pour se faire rendre ce qu'on lui a volé. Le tsar fera arrêter les commandants du pays où ce méfait a eu lieu, et ces derniers feront arrêter les gardes et les voleurs. Chaque voyageur ou négociant doit aller au commandant des postes, pour qu'il

(1) Cette loi très-sage indique clairement que l'état du pays, surtout en Albanie, était alors ce qu'il est encore aujourd'hui.

ait à l'accompagner et le faire remettre d'un poste à un autre. (Mode encore en usage.) Si quelque chose de leur bagage manque, et que des gens dignes de foi l'attestent, cela sera payé.

93. Quand le juge décide quelque chose, et que l'avocat (que chacun peut appeler à sa guise) comparait, ce dernier n'aura pas le droit de parler d'autre chose, ni de calomnier les autres avocats. Tout juge qui a prononcé présentera par écrit sa décision, en gardera copie, et en donnera un exemplaire à la partie en cause. Le juge enverra des personnes fidèles, probes et dignes de foi, comme envoyés et avocats au tribunal du tsar : ce qu'ils auront dit dès le premier abord sera cru, et on en déduira la sentence judiciaire, tandis qu'on ne fera pas attention à ce qui sera dit ensuite.

94. On arrachera les yeux et coupera la main aux ivrognes qui font du tumulte, attaquent, battent ou font saigner quelqu'un sans le tuer. Un ivrogne qui frappe, ou fait tomber le chapeau ou la chaussure de quelqu'un, ou qui prend quelque chose, que ce soit une arme ou tout autre objet, ou qui insulte ou frappe avec la main sans faire saigner, sera arrêté dès qu'il sera revenu à lui, et recevra cent coups avec une baguette double. De plus, il restera douze jours en prison, et à sa sortie il recevra encore le même nombre de coups (1) et payera quarante perpers.

95. Un faux-monnayeur dans une ville ou dans un village sera brûlé, et l'endroit où il habitait payera une amende fixée par les juges du tsar; s'il était dans un village, ce dernier sera de plus pillé et détruit.

96. Le juste tsar prononce et les saints synodes ont ordonné que celui qui a commerce honteux avec le bétail perdra ses parties génitales. D'après la décision des saints synodes, l'homme et la bête seront brûlés (2).

97. Ceux qui boivent et qui mangent

avec des hérétiques seront sous pénitence, comme l'ordonne catholique et apostolique, mais les canons ne défendent aux prisonniers et aux ambassadeurs.

98. Celui qui arrive armé, dans un village ou une maison sera exécuté; s'il jette des pierres dans une maison, et enfonce le toit ou les tuiles ou d'autre chose, il paiera les perpers pour une première fois fait expres, et trois cents s'il l'a fait trois fois. S'il enfonce la porte, s'il va dans une maison et pille, il paiera les mains coupées, et payera le double s'il a tué. S'il envoie un envoyé, il ne doit pas se permettre de faire de mauvaises choses.

99. Quand le magistrat vend quelque chose pour une créance comme pour toute autre raison, et qu'il se fait en public dans une ville ou assemblée, le magistrat ou envoyé ne doit rien acheter; les créanciers doivent estimer et acheter ce qu'ils veulent.

100. La loi défend que perpers s'avise d'épouser une veuve ou un orphelin, ou peu après la mort du mari; si une telle femme ose épouser un homme pendant son deuil, elle sera nécessaire et même décente pour le mari qui doit être son mari; si elle se marie avec une femme qui, morte de son premier mari, n'a pas tendu quelque temps en son honneur.

101. Que ce soit une créance ou synodale, un créancier ne doit pas taquer la veuve malheureuse, l'orphelin quinze jours avant que le deuil soit passé; celui qui ne fait pas cela et tourmente des malheureux paiera comme violateur de la loi le double de ce qu'il aura reçu.

102. Celui qui rassemble une troupe contre le tsar mourra par la glave. Si quelqu'un trouve une lettre cachetée du bavardage contre le tsar, et qu'au lieu de la lui donner il la lise devant d'autres personnes, et celui qui a écrit seront sous la même peine (1).

(1) Cette singulière espèce de législation est encore en vigueur en Hongrie et en Autriche.

(2) On voit que ce vice incompréhensible existait déjà alors, lorsque les Turcs n'étaient pas encore dans ce pays; il ne faut donc pas les en rendre responsables.

(1) Cette loi sévère montre que le tsar Douschan avait assez d'ennemis, même Grecs et Albanais, et qu'il

Quand un soldat est occupé à la guerre, d'après les ordres du tsar, sa femme doit l'attendre dix ans jusqu'à ce qu'il obtienne des nouvelles écrites de son mari ; elle ne doit pas se marier pendant ce temps ; elle n'a pas la certitude de le revoir. Lorsqu'elle l'a acquis, elle attend encore un an avant de se remarier. Quand une femme ne peut attendre la mort de son mari par des lettres écrites et qu'elle se marie avec un autre soldat, ils seront séparés par des adultères. Si le premier mari est prisonnier, la femme doit aussi attendre ; mais si elle s'unit à un autre mari, et que son véritable mari revienne, il a le droit de reprendre sa femme ; car une loi dit : la femme doit attendre cinq ans son mari dans l'esclavage ; elle peut se marier si elle n'a pas de nouvelles de lui pendant cette période de temps.

Celui qui viole une vierge, dit-on, est la sainte Église orientale, que avec violence ou par ruse, aura le nez coupé, et la fille recevra le tiers de sa fortune. Si le fait a eu lieu avec consentement, mais sans que les parents le sachent, aussitôt que ceux-ci

le sur des bases solides comme la pierre.

le sauront, le mariage sera conclu si l'homme veut la prendre pour sa femme et si les parents y consentent. Ce consentement n'étant pas donné, si le violeur est riche, il donnera une livre d'or à la fille ; s'il est très-pauvre, il aura le nez coupé et sera réduit à la misère ; et s'il n'est pas fort pauvre, il donnera une demi-livre d'or et sera exilé. Si quelqu'un a violé une fille ayant moins de treize ans, et que les parents ne veulent point rompre un tel lien, ils devront attendre le temps du mariage ; mais, s'ils veulent le rompre, cela aura lieu, et le violeur donnera à la fille le tiers de sa fortune.

105. L'adultère avec le consentement de la femme d'un autre, s'il est marié, payera cent perpers, parce qu'il couvre de honte son semblable ; et la femme sera punie et tourmentée corporellement. S'il n'est pas marié, il payera trente perpers, et la femme portera toute la peine ; car elle n'est autre chose qu'une fille publique, et son mari ne devra pas la recevoir chez lui. Si c'est une veuve et qu'elle ait consenti à ce méfait, tous les deux doivent être exposés à l'animadversion publique ; mais si l'homme a employé la force, il payera trois cents perpers et recevra la bastonnade. (Ami Boué, *Turquie d'Europe*, volume IV, p. 426-441.)

NOUVEAU CODE DU MONTÉNÉGRÓ.

Le 1^{er} avril dernier, il a été publié le nouveau code dans le Monténégro. Le prince et seigneur des Monténégro et Brda, d'accord avec les chefs et anciens du Monténégro et Brda, constitue le code d'après lequel à partir d'aujourd'hui, dans l'avenir et pour le présent, seront jugés tous les Monténégro ; gens de la Brda, petits ou grands, pauvres ou riches, chacun ayant ses égaux à ce qu'il lui soit dû justice.

Le prince et seigneur, pour le bien du peuple et des malheureux qui, pendant le cours de tant

de siècles, ont répandu leur sang afin de conserver une liberté qui leur est si précieuse et dont ils se vantent chaque jour, désire que son cher peuple, ses chers frères les Monténégrins et Brdianis aient la liberté à l'intérieur comme au dehors, et qu'ils puissent s'en vanter devant le monde entier. A chaque bon frère du Monténégro cette loi sera le plus cher gage, le plus grand trésor ; car en elle il trouvera des garanties pour sa tranquillité, un bouclier pour son honneur et sa dignité, enfin la sécurité pour son avoir et sa propriété.

Aucun État, aucun pays ne peut être

heureux, ne peut progresser ni avoir l'estime du monde s'il n'a pas une loi accordant bonne justice à tous et à chacun en particulier, et les défendant contre les agressions des mauvaises gens. C'est pourquoi le prince et seigneur du Monténégro et des Brdas s'est trouvé conduit à donner à tous Monténégrins et Brdianis la liberté légale, sans laquelle aucune autre liberté ne peut atteindre son vrai et digne but.

Jusqu'ici les Monténégrins et Brdianis étaient libres, mais ils n'avaient aucun code publié qui pût défendre et guider les Monténégrins et Brdianis, de sorte que la justice et leur sort se trouvaient seulement dans la bouche de leurs gouvernants.

Le prince et seigneur, désirant que toute justice arbitraire et capricieuse disparaisse, et que le peuple ait une justice régulière, prohibe, à partir d'aujourd'hui tout tribunal arbitraire, et, à sa place, en institue un juste et loyal.

Avec le cœur paternel qui le guide dans toutes ses actions, le seigneur du Monténégro et des Brdas donne un code à son peuple, et lui-même prête serment de prendre sous son patronage le présent code, et de leur côté les chefs et ancêtres du peuple jurent qu'ils se conformeront à ce code, qu'ils jugeront suivant ce qu'il prescrit, et que, pour les choses non prévues, ils rendront une justice égale à tous

rent assurés à tout Monténégrin et Brdiani; et personne ne peut toucher à ces choses sacrées qu'en vertu d'un jugement.

Art. 3. Aujourd'hui, à l'avenir, et pour toujours, la personne du prince comme maître de cette terre demeure inviolable et sacrée à tout Monténégrin et Brdiani; comme tel chacun d'eux est obligé de le respecter, et il ne doit jamais, à quelque point de vue que ce soit, parler mal ni de sa personne ni de ses actions.

Art. 4. Si un Monténégrin ou Brdiani osait offenser la personne ou le caractère du prince, il serait puni comme celui qui tue un homme arbitrairement.

Art. 5. Toutes les sentences capitales doivent être soumises à la sanction du prince, comme seigneur de cette terre. Il a aussi le droit de faire grâce.

Art. 6. Lorsque les juges s'unissent dans le lieu où ils doivent juger les parties, avant tout, ils se rappelleront qu'ils sont nommés par la voix du peuple et la volonté de Dieu pour juges et administrateurs. Afin de pouvoir rendre son jugement avec justice et conscience, chaque juge doit observer le serment qu'il a prêté de ne pas juger avec partialité, mais avec équité, les petits comme les grands. Les juges doivent écouter les parties et les raisons qu'elles exposent et ne pas permettre qu'un des litigants porte la main sur

mandé et comment les choses jugées.

7. Si, pendant une délibération, commence à défendre une tics sans donner des raisons et qu'il ne veuille pas se re aux idées de ses collègues, il cherche à faire prévaloir ses et non les raisons de ceux qui justs, ce juge se déclare alors nent partial et suborné, et r conséquent, un vrai juge et peuple. Un tel individu sera n-seulement chassé du tribu- lité pour toujours de tout honneur, mais encore il sera payer cent cinquante talari d'a- il en sera de même de celui qui, té, cadeaux ou sa propre igno- ma découvert en public quelque se secrets que le gouvernement pour l'avantage commun ; car rejets ne peut avoir une bonne se parmi les membres du con- trouvant des traîtres et des dé-

. Si l'on découvre qu'un juge s ou prend des cadeaux de qui oit, et surtout pour acquitter ble ou condamner un innocent, sera chassé du tribunal et douze talari d'amende.

. Celui qui dorénavant pro- ma donnera des cadeaux aux pourra plus être entendu en si l'on vient à le découvrir ; ra ainsi fait voir clairement croit pas avoir raison contre raire, et il sera en conséquence coupable et puni de prison. risonnement sera d'une semaine au donné sera versé à la caisse s.

8. Celui qui dénoncera le juge recevra une récompense de oin- tarsi, somme qui sera prise au rné, contre lequel il sera procédé qui a été dit au paragraphe 8.

9. Lorsque les juges ne seront ord sur une question à décider, ité des votes l'emportera ; mais nt déclarer avoir jugé suivant re conviction, sans subornation ité, reconnaissant, d'après leur discernement, que la décision it prise est une chose juste.

Art. 12. Si quelque juge ou chef met la discorde ou le trouble parmi ses collègues, il ne sera pas toléré ; mais il sera congédié, et à sa place entrera un individu honnête et d'un caractère plus conciliant, nommé par l'autorité. Celle-ci pourra de même licencier les chefs et les starostes indociles et poltrons.

ART. 13. Les juges et les recteurs étant, comme les autres chefs, choisis par la nation, il est de leur devoir de ne s'intéresser qu'au bien public et de remplir leur charge de veiller à la paix et à la tranquillité intérieure, et pour oela il ne leur est permis de s'occuper ni d'affaires particulières ou de négoce ni de voyages ; mais ils doivent, au contraire, rester pour le temps déterminé au service de l'Etat, et remplir fidèlement l'emploi auquel ils ont été nommés.

Art. 14. Tout Monténégrin ou Brdiani, petit ou grand, doit aimer et respecter ses chefs, juges et anciens et leur témoigner toute son estime ; celui qui les dénigrera ou les maltraitera sera puni d'une amende de vingt talari, et s'il n'a pas de quoi l'acquitter, il sera mis en prison.

Art. 15. Le juge, chef ou ancien qui offensera un Monténégrin payera vingt talari d'amende.

Art. 16. Tout traître à la patrie ou à ses frères qui se mettrait d'accord avec nos ennemis pour causer des dommages au pays ou pour faire révolter le peuple, si cela est prouvé par deux témoins, sera fusillé.

Art. 17. Le plus infime Monténégrin ou Brdiani pourra tuer un semblable traître : à peine on aura découvert ce traître que l'autorité le poursuivra. Celui qui le cachera ou ne le tuera pas, lorsqu'il aura été déclaré traître, sera poursuivi et châtié comme lui.

Art. 18. En temps de guerre, lorsque l'ennemi se montrera prêt à attaquer quelques parties de notre territoire, tout Monténégrin ou Brdiani sera obligé, aussitôt qu'il l'apprendra, de prendre les armes et de marcher contre l'ennemi de notre patrie et de notre liberté. Si quelque Monténégrin ou Brdiani, quelque village ou district, ne marchait pas contre l'ennemi commun, ces peureux et indifférents au sort de leur patrie seraient désarmés ; et ils ne

pourront plus, pendant toute leur vie, porter des armes, n'auront plus et ne pourront plus avoir d'honneurs dans le Monténégro et les Brdas ; outre cela, on les contraindra à porter un tablier de femme, afin qu'on sache qu'ils n'ont pas un cœur d'homme.

Art. 19. Chaque voïvode, chef ou ancien, dans un district ou un cercle, est obligé, aussitôt qu'il apprendra qu'une partie du territoire est menacée, d'appeler son district aux armes, et de marcher à la tête des siens au lieu de l'attaque. Celui qui n'ira pas ou ne réunira pas son district sera considéré comme traître à la patrie et condamné à mort.

Art. 20. Si les autorités de l'État envoient des juges, des chefs ou des périanik dans quelque district pour y prendre un coupable, et qu'ils trouvent quelqu'un qui veuille le défendre, ces envoyés de l'autorité ont le droit de prendre les défenseurs et de les consigner à la justice.

Art. 21. Si quelqu'un prend les armes contre des hommes envoyés par l'autorité pour se saisir d'un coupable, ces derniers ont le droit de tuer sur-le-champ ces perturbateurs de la paix et du bon ordre, s'ils ne déposent pas les armes et ne se rendent pas spontanément.

Art. 22. Si quelqu'un facilite de quelque manière que ce soit la fuite d'un coupable poursuivi par l'autorité, il subira la même peine que celui qu'il a soustrait à la vengeance des lois.

Art. 23. Les hommes expédiés par

les brigandages, les vols et les razzias sont défendus ; dans le butin sera rendu à qui il appartient et le coupable sera puni.

Art. 27. Pour conserver la l'union parmi le peuple, et que ne soit pas répandu à l'intérieur Monténégro ou Brdiani qui, si nécessaire, donnera son frère Monténégro et Brdiani pour être absous au prix d'as sor ; mais il sera pris et fusillé.

Art. 28. Si le coupable fuit, la partie de ses biens lui appartenant en propre sera saisie, et versée dans la caisse nationale à rendre.

Art. 29. Ce coupable assassin ne pourra plus jamais résider dans notre État. Si un Monténégro quel qu'il soit, reçoit ou défend un malfaiteur, le cache et ne le dénonce pas lorsqu'il aura connaissance du crime, il sera immédiatement puni par la loi comme le malfaiteur lui-même, car en agissant ainsi il se déclare complice et son défenseur. De même les malfaiteurs, ne trouvant personne pour les défendre, plus le courage de commettre et ces crimes, et leurs défenseurs recevront plus quand ils sauront doivent répondre pour eux.

Art. 30. Il est permis à tout Monténégro et Brdiani de tuer un malfaiteur ou son défenseur dans l'État, il le raconte, comme s'il avait



sente, suivant que la justice sera équitable.

Un Monténégrin ou Brdiani tuant soit avec ses armes, bâton, par caprice ou pour son courage, quoiqu'il le courage là où il n'y a ni occasion, la blessure faite sera de même que s'il devra payer appréciée

de sa propre volonté, un ou Brdiani en blesse un de sorte qu'il reste estropié, soit des mains, il sera condamné à une amende de cent talari, et s'il l'a fait sans le vouloir. La tête ou lui fait perdre une talari; si pareille chose de sa volonté, trente. Les méfaits qu'il y consente ou non, seigneur le coupable.

quelqu'un frappe, sans mort, un Monténégrin, soit avec la pipe, il payera une certaine sequins d'or; mais s'il a été frappé tué à l'instant même, ce dernier sera tué et on ne pourra pas plus rédemption ou une satisfaction : tué en volant.

Si cependant le battu le tue peu après la rixe ou après un meurtre, il sera châtié comme un meurtrier.

Il arrive qu'un Monténégrin, en blesser un autre, le soit au moment où il se voyait et n'a rien à lui demander, lui qui voulait frapper et est aussi coupable que mis ce délit; car, s'il l'avait fait.

Comme il peut arriver que les Monténégrins partent, et que, s'ils tuent ou blessent un de leurs compatriotes, chose qui a eu lieu, il faut dans ce cas chercher à arranger cette l'individu est blessé légèrement les dépenses du traitement seules par le propriétaire des s'il est privé soit d'un œil, ou d'une main, il sera condamné suivant le paragraphe 33. Si, en défendant sa propre

vie, et après avoir conjuré l'agresseur de se relever et de le laisser libre, l'assailli le tue, il ne pourra être recherché sous aucun autre prétexte; car il est dit que l'on peut tuer un semblable agresseur sans être responsable envers la justice.

Art. 39. Les Monténégrins et Brdiani ayant l'usage des *vendette* non-seulement contre l'assassin ou le coupable, mais encore contre son frère ou ses parents innocents, une semblable *vendetta* est rigoureusement défendue, et celui qui tuera un innocent sera condamné à mort. L'assassin seul, qui sera recherché par la justice, pourra être tué; on ne devra molester en aucune façon son frère ou ses autres parents, qui n'ont commis aucune faute; mais l'assassin, et aucun autre, payera le meurtre de sa tête.

Art. 40. Les duels peuvent avoir lieu, mais sans que les parrains y prennent part, et surtout sans que l'on appelle des parties de population en aide; ceux qui serviront de parrains ou iront au secours des combattants seront punis de cent talari d'amende.

Art. 41. Si, par méchanceté, un Monténégrin ou Brdiani met le feu à la maison d'un autre Monténégrin ou Brdiani, le dommage causé sera réparé avec les biens du coupable, qui, en outre, subira la peine de mort. Il est également permis à celui qui se voit menacé du feu de tuer l'incendiaire.

Art. 42. Si quelque Monténégrin ou Brdiani tue un cheval, un bœuf ou tout autre animal au moment où il lui fait du tort dans sa campagne ou dans tout autre lieu, il sera condamné à une amende de dix talari au profit de la caisse nationale, et il payera, en outre, le dommage causé au propriétaire de l'animal. Il n'est, en effet, permis à personne de se faire justice, puisqu'il existe des tribunaux pour juger et faire payer le dommage causé; un chien seul peut être tué alors qu'il a brisé sa chaîne et qu'il cause des dommages.

Art. 43. Si un Monténégrin ou Brdiani brise accidentellement le fusil, le pistolet ou le *kangiar* d'un de ses frères, Monténégrin ou Brdiani, celui qui l'aura fait payera le tiers de la valeur

leur de l'arme brisée, et les deux autres tiers seront supportés par le propriétaire.

Art. 44. Si quelqu'un emprunte des armes et qu'il les brise par accident, il remboursera les deux tiers de la valeur à celui qui les lui aura prêtées.

Art. 45. Celui qui, dans notre État, à partir d'aujourd'hui, voudra vendre des terres, des maisons, des bois ou d'autres immeubles devra d'abord, en présence de témoins, demander à ses parents s'ils veulent ou peuvent les acheter; si les parents refusent, il devra le demander à ses voisins; si ceux-ci refusent encore, il pourra librement les vendre à qui bon lui semble dans son village ou sa nahie. Toutefois le contrat fait devant trois témoins devra stipuler et relater qu'il a demandé à ses parents et à ses voisins de l'acheter et qu'ils ont refusé. L'écrivain doit ensuite signer ses nom et prénoms, et mettre la date, afin que l'on sache clairement où, quand et par qui le contrat a été écrit, devant quels témoins, de quel district ils sont, s'ils ont signé avec leur nom ou en faisant une croix. Toutes ces formalités doivent être remplies sous peine de nullité de la vente.

Art. 46. Ses parents ou voisins devront acheter au prix offert par les autres, et non à celui qu'il leur plaira de proposer.

Art. 47. Les fils ne peuvent se séparer de leur père que lorsque celui-ci

la jouissance viagère de la par mari. Après sa mort, son bien est partagé entre ses enfants, s'ils sont nombreux; sinon, l'on attend pour le partager qu'ils aient atteint l'âge de majorité dans ce cas, ce bien est sous la surveillance d'un curateur, de bonne renommée, jusqu'à ce que les enfants aient atteint l'âge de majorité.

Art. 51. Quand une jeune femme se marie, elle n'a droit, suivant le pays, à aucune partie de la dot paternelle, hors la dot qui est constituée par ses parents suivant l'usage.

Art. 52. La veuve qui pendant certain temps reste sans se remarier, si elle n'a pas d'enfants et si elle n'a pas de biens, de toute la part qui lui appartient de son défunt mari. Si elle se remarie, elle reçoit une pension annuelle de dix talaris. Si elle a cinq enfants mâles et deux femelles, il est entendu que la veuve reçoit une pension pour le temps qu'elle vit avec son mari que pour celui qu'elle a passé dans sa maison.

Art. 53. Si un père reste sans enfants mâles et qu'il lui reste plusieurs filles, alors le patrimoine paternel, comme celui des ancêtres, est partagé entre elles; seulement les biens seront données au parent le plus proche; cela, toutefois, dans le cas où le père n'en aurait pas disposé autrement.

8. Il peut arriver qu'un fils ne pas ses père et mère et leur chagrin. Dans ce cas, la première, il sera puni par une fustige s'il recommence et qu'il ne leur obéir ni les respecter, mis en prison et recevra un châtiment corporel. Cette peine sera infligée la première et une seconde fois à la troisième le père sera chassé de sa maison.

9. Comme dans tous les empires dans tous les royaumes une loi des impôts que l'on doit payer en vertu aux dépenses du gouvernement, de la justice et de la milice et pourvoir de poudre et de munitions qui sont de la plus grande importance, et enfin pour construire routes et des choses utiles au pays, de même maintenant dans chaque Monténégrin et devra payer les impôts, qui sont par les chefs des localités à l'époque fixée dans la caisse.

10. Celui qui s'opposera au paiement de l'impôt établi pour le bien-être sera puni de la même manière le traître à sa patrie.

11. Si quelqu'un dissimule des biens sujets à l'impôt, le propriétaire pourra prendre pour lui et sa famille, à titre d'amende, les biens qu'il aura omis de déclarer.

12. Les chefs et starostes des districts peuvent infliger des amendes jusqu'à la concurrence de 100 florins; toutes celles excédant cette somme seront portées au tribunal et versées dans la caisse nationale.

13. Si un chef, staroste ou juge, des amendes appartenant à la caisse nationale ou le produit de l'impôt payera cinq fois autant qu'il inflige, et sera destitué.

14. Tout Monténégrin ou Brdiani qui injustement frappé d'une peine de toute autre condamnation pourra toujours appeler au supérieur, qui examinera si la peine a été jugée suivant les prescriptions du code. Dans le cas où il ne sera pas ainsi, on appliquera le code, et les autorités qui

auront commis cette injustice seront démis de leurs fonctions et punies d'amende, suivant le paragraphe 8.

Art. 65. Si, à partir d'aujourd'hui, quelque Monténégrin ou Brdiani se présente devant la justice avec la pierre liée au cou, qu'il soit innocent ou non, il subira un châtiment corporel.

Art. 66. Tout prêtre de notre pays est obligé de fréquenter l'église chaque dimanche et de la tenir propre, d'observer ponctuellement les canons de l'Eglise, de former, autant que ce sera possible, le peuple au bien et de l'instruire dans notre sainte religion. Celui qui ne remplira pas ces obligations sera destitué.

Art. 67. Les divorces entre maris et femmes, choses si habituelles dans notre pays, sont défendus, à l'exception de ceux permis par notre sainte Eglise orientale par empêchements ou fautes du mari et de la femme.

Art. 68. A partir d'aujourd'hui tout Monténégrin ou Brdiani qui voudra se marier devra, trois jours avant la cérémonie, être interrogé par le prêtre de la localité. Celui-ci devra s'assurer si la jeune fille a l'intention de s'unir à celui qui la demande. Si tous les deux se plaisent, il pourra les marier; mais, dans le cas contraire, il ne le fera pas. Si un prêtre célèbre le mariage contre la volonté de l'une ou de l'autre des parties, il sera chassé de notre sainte Eglise, parce que l'un et l'autre des fiancés peuvent toujours se séparer avant d'avoir été unis par le prêtre; tandis que, lorsque le mariage a été célébré, ils ne peuvent plus être séparés que par la mort ou les motifs indiqués au paragraphe 67.

Art. 69. Celui qui prendra une femme du vivant de son mari ou enlèvera une jeune fille qui ne lui aura pas été promise par le père ou la mère ou, à défaut de ceux-ci, par les parents les plus proches, comme le veut notre sainte religion orientale, sera poursuivi comme malfaiteur et ravisseur des enfants d'autrui; il ne lui sera plus permis de demeurer dans notre pays; ses biens seront saisis et divisés, comme ceux de quiconque tue volontairement un homme.

Art. 70. Si une jeune fille, de son

propre mouvement et à l'insu de ses parents, s'unit avec un jeune homme, on ne pourra leur rien faire; car ils auront été réunis par l'amour.

Art. 71. Si un Monténégrin ou Brdiani rend une femme ou une jeune fille enceinte et qu'il ne veuille pas l'épouser, il payera à l'enfant cent trente talari, avec lesquels il pourra l'entretenir; et quand celui-ci aura atteint l'âge voulu, il recevra la même part que les autres fils légitimes. S'il prend l'enfant avec lui, il ne payera rien. La jeune fille ou la veuve n'aura droit à aucune indemnité.

Si l'homme est marié, il payera cent trente talari d'amende et sera mis en prison pour six mois, au pain et à l'eau, et non autrement.

Art. 72. S'il arrive à un Monténégrin ou Brdiani que sa femme soit infidèle et qu'il la prenne sur le fait, il lui est permis de tuer l'homme et la femme. Si la femme fuit, elle ne pourra vivre dans notre Etat.

Art. 73. Si une femme attente de quelque manière que ce soit à la vie de son mari ou qu'elle le fasse mourir, elle sera condamnée à mort comme tout assassin; mais elle ne sera pas exécutée avec des armes, l'arme étant pour ceux qui les portent et savent se défendre.

Art. 74. S'il arrive qu'une jeune fille, une veuve, ou toute autre femme, pour se couvrir et échapper à la honte, fasse disparaître son enfant, elle sera condamnée à mort.

Art. 75. S'il y a haine ou mauvaise

pourra indemniser le volé agent : mais s'il s'en commet après la publication, chaque bâtonné, savoir : celui qu'armes recevra cent coups; pour un cheval, cinquante; pour un bœuf, vingt; pour un mouton, dix. Les enfants qui déroberaient des objets de la maison, ainsi que les imbéciles.

Art. 79. Celui qui volera l'Etat sera puni de mort.

Art. 80. Celui qui volera des munitions de l'Etat, fût-ce la première fois, sera puni de mort; il en sera de même pour celui qui, soit ouvertement, soit clandestinement, exporterait des munitions.

Art. 81. Les petits dommages par les animaux, soit dans les champs, vignes, jardins, contre la volonté du propriétaire, seront évalués par les chefs de village ou du district, et le propriétaire des animaux à paiement sans délai; mais celui qui, de sa propre volonté, commettra de tels dommages sera puni suivant l'art. 43.

Art. 82. Si un voleur est tué au moment même où il commet le crime, il n'y a pas de peine; mais si, après avoir été convenu qu'il ne peut faire feu sur lui, il est tué, il sera puni de mort.

Art. 83. Les marchés d

berchait à faire punir le
si, s'il arrive que l'un ou
versaires trouve quatre
sant pour lui, ce sera
sentera le plus grand
nes bien famés prêts à
lui sera cru.

seconde fête du patron
de la famille et les pré-
ces occasions sont pro-
; car c'est ainsi que les
ent, et qu'elles devien-
celui qui ne voudra pas
re et continuera à suivre
condamné à la prison et
amende. Il suffit, suivant
servienne, de sancti-
te fête de la famille en
baptême de nos ancê-

arbares coutumes qu'ont
se femmes, lorsque quel-
se couper les cheveux,
de se déchirer et de se
longtemps sont défen-
d'aujourd'hui, et tout
Brdiani qui le fera
nière fois, deux sequins
qu'il soit homme ou
stement.

si qui veut donner de l'ar-
loit faire un contrat de-
ins, afin que l'on sache
a été donnée. Celui qui
contrat en recevant de
donner un gage de la
intérêt ne peut être de
eutzer par talari pour un
passera ce taux aura son
ié au profit de la caisse

nivant le testament de
notre seigneur, tout fu-
e pied dans notre libre
écurité; et personne ne
iter tant qu'il vivra tran-
it des mêmes droits que
rin et Brdiani, il sera,
mauvaises actions, châtié
rit le présent code.
si qu'il n'y ait dans notre
re sujet étranger que des
autre religion hors celle
gion orthodoxe orientale,
oun peut y vivre libre-
r des mêmes privilèges

qu'ont les autres frères Monténégrins et
Brdianis.

Art. 91. Si quelque délit est commis
par un homme en état d'ivresse, il subira
la moitié de la peine qu'il eût dû subir
s'il eût été sain d'esprit; si toutefois un
semblable délit était commis sur une
personne qui lui était déjà odieuse, il
sera puni comme s'il l'eût commis vo-
lontairement.

Art. 92. Si un Monténégrin ou Brdiani
s'avisait d'appeler aux armes, et qu'à
la suite de cela il y eût du sang ré-
pandu ou des morts, il sera condamné à
mort, et celui qui l'aidera à dix-huit talari
d'amende. Si cependant il n'en résul-
tait aucune conséquence funeste, le pre-
mier payerait vingt talari d'amende.

Art. 93. Les condamnés à la prison
seront employés aux travaux des routes
ou tous autres ordonnés par l'autorité.

Tout ce qui a été exposé ci-dessus
en 93 articles a été aujourd'hui, jour du
grand martyr et triomphateur saint
Georges, institué avec les chefs de la
nation, réunis au chef lieu de Cettigné.
En conséquence, nous affirmons et ju-
rons sur la sainte croix et l'Évangile que
ce code sera observé en toutes ses pres-
criptions et que l'on jugera d'après lui.
Que celui qui, à partir d'aujourd'hui, ne
s'y soumettra pas soit voué à l'éter-
nelle malédiction comme ennemi de
notre patrie.

Cettigné, le 23 avril 55.

D. MÉDACOWICH, secrétaire.

Le prince Daniel PÉTROVITCH.

REMARQUES SUR LA BOSNIE.

EXTRAIT DES MÉMOIRES INÉDITS DE POUQUEVILLE.

Après les historiens des croisades,
on trouve çà et là sur la Bosnie quel-
ques indications qui peuvent servir de
points de comparaison avec l'état actuel
de cette province. Tel est le passage
suivant que nous empruntons à Jean
Chenau, dont le manuscrit se trouve
à la Bibliothèque impériale (fonds de
Baluze, n° 8471). « Partis de Paris le
« 5 janvier 1547, veille des Rois, nous
« étant rendus à Raguse, nous arrivâmes
« le 13 mars à Trébigne, ville située sur

« la rivière de ce nom. De là nous passâmes à Sernich, et cheminâmes par les montagnes les plus rudes et les plus arides que possible. Puis vîmes à Cochis, pays qui est une ville à la turquesque assez marchande, où y a ordinairement un sangiac. Puis arrivâmes à Pleunie, village de Zadrima, où les maisons sont toutes de bois. Nous passâmes à un autre assez beau village appelé Prépoville, et de là près d'un monastère nommé Santa-Sava, où il y a plusieurs moines qui vivent à la grecque, et montrent le corps de Santa Sava aux passants. Les Turcs l'ont en révérence et y font des aumônes. Tout joignant il y a un petit château, nommé Mily, et couchâmes au village joignant celui. Après vîmes à Novo-Bazard, ville non fermée, mais assez marchande, où demeurâmes cinq jours pour changer chevaux.

« Au partir de là montâmes le mont d'Argent (Srebrnitza), qui est fort haut et fâcheux : on y tire l'argent qui vaut un grand revenu au sultan. Vîmes à côté Nisse, anciennement bonne ville, et maintenant réduite à un village, puis passâmes la rivière Morava ou Moraca. La plupart des femmes du pays ont les cheveux coupés et aucunes les ont longs et un chapeau sur leur tête fait de drapeau sans aucune forme ne façon, où elles ont pendues des patenôtres de verre, quelques pièces d'argent et anneaux

DÉTAILS TOPOGRAPHIQUES

Lorsque les Turcs possèdent la Hongrie, ils avaient réuni le pays compris entre la Save et le Danube, le royaume de Bosnie, qui comprenait alors six sandgiaks ou districts sous l'autorité d'un vizir. En vertu du traité de Passarowitz, la Porte, avec l'empereur le pays qui s'étend entre la Drave et la Save, ajouta à la Bosnie. Ce dernier royaume fut divisé en sept voïvodies.

Le sandgiak de la Povadia est situé entre la Drina et la Save, pour chef-lieu Svoznik, et dépend de sa dépendance Bellina, Touzla avec Vrandouk.

Le sandgiak de Clissa fut en 1684 à Skopia, où le pacha prit le titre de *partibus* de vizir de Hongrie.

Dix des trente-sept voïvodies pitaineries sont comprises dans le royaume proprement dit, savoir Doboi, Gradatschatz, Banialcha, Maglai, Touzla-Vélitch, Achaa, Glomatscha ou Klénovitch.

Celles de la Croatie sont Doubitzza, Gradiska, Novi, Pridor, Otrozatz, Kroupa, Vakoup, Klioutsch, Ostrovitch, Yaïtza.

Dans l'Hertzégovine on compte, avec un pacha : Levno



tiens latins, de cinq cent mille orthodoxes, de six cent mille vieux mille Juifs et de trente liganes ou Bohémiens.

D'UN ITINÉRAIRE INÉDIT
DE QUEVILLÉ A TRAVERS LA

romaine. Le mont Polog forme la Cettiana, qu'on passe en quatre milles de Sign, une colline qui s'élève graduellement à son sommet. Mais à on arrive à la Torre, quatre demi plus loin, que la scène est à coup. Le regard plonge sur de Livno, où l'on parvient un fourré épais et des prés rangés de collines divisées en deux bassins, celui de Livno de Douvno. Ces deux gorges, l'entonoir, versent leurs eaux en gouffres dont l'ouverture forme de cent pieds de diamètre. Les habitants prétendent que plus communiquent avec la Mer par le Maranta par des canaux et sous le mont Polog, bâtie en amphithéâtre sur un mont entouré de rochers, domine de la Plastriz, rivière qui s'écoule. On compte dans cette huit villages catholiques, sur pasteurs des religieux de Saint-François.

Les lieux au nord-est de Livno sont à Snitza. Le cours d'eau se bourg confue avec la rivière qui a donné son nom à Douvno. On passe la Snitza sur de cinq arches, construit et qui aboutit à une chaussée élevée, jetée à travers la prairie de la chaussée, dont la route d'environ cinq cents toises, sur des masses de pierres disposées comme le sont celles des druidiques de la basse Enlil, à mille toises de là, aux sources de la Snitza, qui a deux cavités profondes, se par d'énormes rochers, et porte sur son sommet un construit dans le moyen

Kouprès est séparée de Snitza par une plaine d'une étendue d'environ huit milles. Les pâtres de la Dalmatie y conduisent leurs troupeaux, moyennant une redevance qu'ils payent aux Bosniaques mahométans. La Miliaska traverse cette contrée, dont le point extrême en suivant la direction que nous avons indiquée est Kouprès, où réside un ban ou commandant héréditaire. La garnison se compose d'une vingtaine de pandours, et son artillerie de deux pièces de canon qu'on ne tire qu'à la solennité du bairam.

Au milieu de ces vastes pâturages, on rencontre des cabanes construites au moyen de poutres superposées, et des demeures ambulantes, couvertes d'écorces d'arbre. Elles sont traînées d'un endroit à un autre par des attelages de bœufs; les familles auxquelles elles appartenant suivent à pied et poussent aux roues dans les passages difficiles. Ces habitations sont celles des Tsingars ou Tzygans, race nomade que l'on désigne en Europe sous le nom de Bohémiens.

En sortant de Kouprès, on suit au milieu de magnifiques forêts, plantées de sapins, de mélèzes et autres arbres à essence, un large chemin aboutissant à un poste de pandours qui fournissent des escortes aux voyageurs. Après deux heures de marche on découvre la riche vallée de Skopia, arrosée par le Verbatz et ses affluents. Après avoir remonté pendant deux heures le cours de cette belle rivière, on trouve un pont en maçonnerie, que l'on passe pour entrer à Skopia, ville de trois mille âmes dont la population est chrétienne pour les deux tiers.

Prussatz, ville jadis fortifiée, a été témoin des dernières luttes des Bosniaques contre les Turcs. Elle domine toute la vallée du Verbatz.

Après trois heures de chemin, on entre dans le bassin de la Lassova. Cette rivière, qui descend du mont Secca, charrie des paillettes d'or. Il existe dans cette contrée une source dont les eaux ont, à ce qu'on prétend, la propriété de guérir les fièvres tierces.

Travnik est éloignée de deux heures de la Lassova. Comme toutes les villes turques, elle est, en été surtout, d'un

aspect pittoresque et agréable. De grands arbres qui s'élèvent au-dessus des toits bleuâtres des maisons, des minarets dont les pinacles dorés s'élancent dans les airs, un château délabré armé de quatre canons, et servant de prison d'Etat, des quartiers groupés par étages, des eaux coulant de toutes parts, telle est la scène qui frappe au premier abord. Mais dès qu'on pénètre dans les rues mal pavées et fangeuses, et qu'on examine de près les maisons de bois construites sans goût et sans symétrie, on se demande si c'est bien la ville qu'on vient d'admirer à distance.

Le palais du vizir (Saraï), bâti au bord de la Lassova, est un vaste édifice en bois de la construction la plus grossière. La cour, où on laisse s'amonceler le fumier, est entourée d'écuries, au-dessus desquelles règne une galerie circulaire qui communique à des cellules où logent les gens du satrape. Le divan et les appartements de parade occupent une des façades de ce palais, qui ressemble assez à une grande auberge d'Allemagne.

Dolatz n'est, à proprement parler, qu'un faubourg de Travnik. Douze cents chrétiens du rite latin, artisans pour la plupart, habitent cette ville, dont la situation serait assez agréable si elle n'était entièrement dépourvue d'eau. Un peu plus loin, on rencontre un village peuplé de chrétiens du rite grec, qui, après s'être enrichis par le commerce ou le brigandage, reviennent cultiver leurs champs.

La Lassova, après avoir arrosé une plaine qui mène à Bosna-Seraï, parcourt une vallée où s'élève le village de Grécia-Gora, habité par des chrétiens latins. Les Franciscains y ont une mission qui relève de la custodie de Sojnitza, résidence du vicaire apostolique de Bosnie.

En sortant de Travnik, après avoir contourné les sinuosités de la Lassova, on entre dans une plaine d'environ quatre lieues de diamètre. La rivière se détourne à l'est au-dessous de Boussovatz. Arrivé à ce point, on rencontre après quelques heures de marche, Jovtza et Menzil-Hané, où l'on prend des chevaux pour prendre la route de Constantinople.

De Jovtza à Séraglio la distance est

de huit heures. Bosna-Seraï, et de la Bosnie, est éloignée des frontières de Dalmatie de cinq journées de voyage ; et un chemin de seize heures sépare de Travnik.

Luccari, dans son histoire de Bosna, rapporte que Cotroman bâtit, en 1463, sur le mont Ikatina le château de Bosna, au pied duquel se forma Séraglio, ville baignée par la Miglioska et à l'orient par la Bosnie : on y comptait de son temps dix mille feux, et, qui la visita en 1658, dit qu'elle renfermait cent une mosquées, soixante-neuf fontaines, des bains et vastes bazars. Son évêché latin fut supprimé vers la fin du seizième siècle par le pape Clément VIII. L'évêque fut nommé par le pape, et l'empereur comte de Hongrie, et la chambre des députés de cette circonscription lui payait annuellement cent ducats.

Séraglio, dont le prince Eugénie de Savoie a fait quelques faubourgs, en est une des villes les plus considérables de la Turquie d'Europe. C'est la résidence du mollah ou grand juge de la province et de l'archevêque grec de la destruction des janissaires, aussi celle de l'aga. Autrefois les princes y résidaient ; mais un d'eux ayant été décapité, un grand nombre de seigneurs, les habitants obligés que ces satrapes auraient leur capitale à Travnik, village situé à deux lieues de Séraglio. Lorsqu'un vizir vient à Séraglio, le gouvernement du sandjak, ordinairement par la capitale, où il demeure trois jours. C'est pendant ce temps qu'il reçoit l'hommage des chefs de tribus et qu'il donne aux différentes autorités l'investiture par la pelisse.

La population de Séraglio est de cent mille âmes. Le caractère des habitants est porté à la sédition, ce qui empêche pas de faire un commerce actif. Les maisons des chefs de tribus ont encore le même aspect que les maisons de Pouillet visita cette ville au commencement du quinzième siècle. Les maisons qui donnent sur la rue sont généralement dépourvues de fenêtres, ce qui fait ressembler à des couvents de religieuses. Les maisons des parties sont construites en bois sur u

né par une lanterne qui donne la fumée du foyer placé, au milieu du pays, au milieu du pays.

Limité de la ville vers Belgrade ce voyageur, est élevée l'enceinte, d'où descend un petit ruisseau qui est tellement conduit par cinquante moulins d'un côté, qui sont si industrieusement par étages, les uns au-dessus des autres, que la même eau fait mouvoir la roue sur laquelle elle est posée sur le côté de la ville comme elle l'est parmi nous, au-dessus, et mise à plat sur un rocher, ayant son étendue à l'horizon et faisant la même manœuvre, tournant sur

une machine est emportée par la chute de ce ruisseau dans les canelures, qui vont aboutissant de la circonférence de la roue. Elle ne pourrait pas faire un poids aussi pesant que celui des moulins; mais, n'ayant pas besoin d'eau et étant fort commode, elle attire l'attention des mécaniciens.

Les ruisseaux qui arrosent la plaine de la Gelouvitza, la Rouko-Negliaska. Les coteaux environnants sont couverts d'habitations et d'arbres, de jardins et de vignes.

Sur la route de Séraglio à Pratz, à neuf heures, on rencontre la Palla, chef-lieu d'une contrée par où des nomades dont les tentes sont dispersées dans les montagnes; plus loin le pays est habité par des catholiques. La Pratz est sur le bord de la Drina. Lorsqu'on est sur le bord du premier de ces ruisseaux, si l'on se détourne à droite, on trouve un terrain plat, couvert d'énormes pierres, disposées en parallélogrammes, les uns en parallélogrammes, les autres en pyramides. On voit des monolithes couverts d'anciennes peintures (1).

Le Fortis, qui a visité cette partie de l'Europe, est du même avis : « On a vu de la caverne de Rousko-Blato,

Le village de Pratz est situé au fond d'un vallon boisé; il se compose d'un caravansérail et de quelques maisons bâties sur le bord d'une petite rivière qui se jette dans la Drina, dont le cours, vers le douzième siècle, servait encore de limite entre la Bosnie et la Serbie.

De Pratz à Tschainitza, distante au sud-est d'environ huit lieues, on traverse le vallon de la Vouitza, dont on suit le cours jusqu'à la Saponitza près de Goradja, bourg situé au confluent de cette rivière avec la Drina, qu'on passe sur un pont de bois de quatre-vingts toises : les arches reposent sur des piles en maçonnerie. La population de Tschainitza se compose de deux cents familles; elle fabrique des couvertures et des draps grossiers.

Tartligé est à huit lieues est-sud-est de Tschainitza : cette ville est peuplée de quatre cents familles turques; au nord-ouest, elle domine sur un bassin baigné par une rivière qui tombe dans le Lem, au-dessous de Priépol. On y lit quelques inscriptions anciennes qui témoignent de l'occupation du pays par les Romains.

Priépol est à douze heures de chemin de Tartligé. Pour y arriver, on coupe transversalement la chaîne de montagnes qui séparent la Drina du Lem. Cette route, enveloppée de forêts, est sillonnée de torrents qui partagent leurs eaux entre deux rivières tributaires de la Save. A mi-chemin, on fait halte au kiosque de Strana, qui n'est plus qu'à six lieues de Priépol, ville située dans

« on avait préparé notre dîner dans un ancien cimetière, voisin d'un édifice ruiné. Entre les tombeaux se trouvaient de beaux arbres. Les pierres sous lesquelles repose la cendre des anciens guerriers sont remarquables par leur nombre et par leur grandeur. On voit plus de deux cents de ces pesantes masses, chacune d'un seul bloc de marbre, de sorte qu'on pourrait les regarder comme des tombeaux de géants. Quelques-uns de ces blocs ont huit pieds et demi de longueur sur quatre de largeur et autant de diamètre. Ces masses sont pour la plupart des parallélogrammes assez bien polis; aucunes ne portent d'inscriptions, mais toutes sont ornées de guirlandes sculptées en bas-relief. »

baptême, la fête d'un saint, en un mot, tout motif ou prétexte de réjouissances entraînera le paysan à des excès de table. Ils compensent cette prodigalité par la plus stricte parcimonie pour tout ce qui regarde les vêtements : ainsi, pour ménager un bonnet neuf, il s'exposera nu-tête à la pluie et à la neige, et en passant un endroit fangeux, ils ne manqueront pas d'ôter leurs chaussures. Cette incurie des choses essentielles les entraîne souvent à des sacrifices ruineux : ainsi, lorsqu'ils ne sont pas en mesure de satisfaire à un paiement à échéance, ils ont l'habitude de faire un présent au créancier pour obtenir quelques jours de répit ; et comme ils ont souvent recours à ce moyen, ils se trouvent quelquefois avoir acquitté une valeur double de la somme exigible.

L'idée de la vengeance se confond tellement chez les Illyriens avec celle de la justice qu'on dit proverbialement : *Kot sé né osvète, on sé né posvétí* (qui ne se venge pas ne se sanctifie pas).

L'agriculture et l'art d'élever le bétail sont encore parmi eux dans l'enfance. Ils s'inquiètent aussi peu du choix des semences que d'améliorer les races de leurs troupeaux. En cas d'épizootie, ils se contentent de recourir à des exorcismes.

Les Dalmates montagnards et les Bosniaques ont quelques notions sur l'art de la teinture, et leurs procédés ne sont pas à dédaigner. Ils font infuser

bornes ; il n'est pas rare de voir sur la place de l'église un religieux assis à terre pour écouter la confession d'une femme agenouillée à ses côtés ; quant aux pénitences, elles vont jusqu'à la bastonnade inclusivement. De pauvres prêtres vendent en toute sécurité de leur conscience des *zapis*, ou sermentaires sur lesquels on écrit le nom de quelque saint, pour préserver de maladies ou de maléfices non-seulement les hommes, mais les animaux. Les Turcs eux-mêmes ont confiance dans ces amulettes, surtout dans les médailles dites de sainte Hélène. Elles sont fabriquées par des Juifs de Liège, et débitées dans le Levant par leur coreligionnaires du Gherito de Venise.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LES ANTIQUITÉS DE LA SLAVIE MÉRIDIONALE.

Les antiquités de la Turquie d'Europe, comme le remarque Ami Boué, sont moins nombreuses qu'on ne le suppose généralement. D'abord les grands monuments, comme les temples, les palais, les arcs de triomphe, les cirques et les théâtres, n'ont été élevés par les Romains que dans les provinces riches et peuplées comme l'Asie, l'Afrique littorale, les Gaules et l'Espagne. Dans les pays à demi sauvages et constamment rebelles, ils se contentaient d'établir quelques routes stratégiques, de jeter des ponts pour arrêter

ation romaine! Les temples antiques ont été ruinés, les églises latines et les débris des chapelles monastères. Les Bulgares, les et en dernier lieu les Turcs ont bouleversé ces ruines : l'incendie a presque achevé l'œuvre du monde ancien ; tout a changé de destination : ce qui avait orné le cénacle du monde a servi tour à tour de coup-pulcral au guerrier d'acier, et sur la célébration des mystères animés et d'être dans la hutte bulgare.

ant il est à espérer que le mouvement qui s'opère aujourd'hui permettra de mieux étudier les monuments déjà trouvés et de retrouver les médailles qui sortent en grand nombre, surbyzantines. Jusqu'à présent les voyages ont été pénibles et périlleux. Les Turcs, toujours en méfiance devant eux, supposent des vues hostiles par qui dessinera les ruines ; c'est surtout à leurs yeux que de fouiller les sépultures ne comprennent pas d'ailleurs on peut attacher à un cela seul qu'il est contemporain d'une époque ancienne ou célébrait à un Turc une trouvée, dans une crypte et à citer sa curiosité en lui affirmant le vase n'avait pas moins de valeurs : le musulman ramassa et se contenta de lui répondre : ce est probablement plus ancien quand cette incurie et les préjugés auront fait place à des s en rapport avec l'esprit d'investigation de notre époque, ira sans doute à des recherches et en fouillant les tumulus et là, dans ces provinces de longtemps négligées par la n fera peut-être quelques découvertes importantes.

nie occupe tout l'espace que traverser les bords asiatiques être en Europe ; c'est surtout qu'il appartient de classer historiquement les monuments qui appar-

tiennent aux invasions postérieures à celles des Goths et des Huns. Son contact avec l'Orient, l'étude des langues mères et des divers dialectes de l'Asie, qui seule permet de pénétrer dans les institutions et les mœurs des descendants de ces peuples, lui rendront les investigations plus faciles qu'aux nations de l'Occident, sur lesquelles d'ailleurs elle a un grand avantage, celui d'être initiée aux idiomes slaves, qui forment comme un anneau entre l'Europe orientale et les peuples de l'époque barbare. Ces conquêtes sur le passé lui donneraient une influence plus réelle sur le monde civilisé que le système d'invasion qu'elle suit depuis plus d'un siècle, et qu'il a suffi de l'alliance anglo-française pour déconcerter. L'Autriche, dont les projets sur les provinces de la Turquie d'Europe s'enveloppent sous des formes moins agressives, ne néglige rien de ce qui peut lui révéler la vie de l'Orient ; mais il y a dans la nature germanique je ne sais quoi de roide et d'entier qui repousse les rapports sympathiques des autres races ; les vertus même des allemands ont leur allure propre, qui empêche de les apprécier ce qu'elles valent ; en un mot, ils sont inhabiles à s'assimiler leurs conquêtes, qui leur échapperont à la première occasion favorable. Mais du moins ils se préoccupent des chances que peut amener l'avenir. Les Anglais, avec un caractère moins flexible encore, ont un levier puissant entre leurs mains, c'est le sceptre du commerce ; ils s'imposent par la nécessité, et compensent du moins la hauteur et les exigences de leurs rapports par l'introduction des avantages inséparables d'une civilisation avancée. La France seule, plus sociable que les autres nations, néglige les moyens de connaître, dans l'idée qu'il lui suffit d'être connue. Avec un jugement sain, une grande délicatesse de tact et une facilité merveilleuse à suppléer à tout et à se détacher de tout, comme si son rôle était d'essayer sans cesse pour faire profiter le monde de ses expériences, elle arrive brusquement sur le théâtre de la lutte, et apprend en peu de mois à ses dépens ce qui eût exigé des études longues et suivies. Rien n'a mis plus en évidence les qualités et les défauts

de l'esprit français que cette guerre d'Orient où l'on a déployé tant d'héroïsme et d'énergie, que cette campagne commencée avec des données si incomplètes, sans plan arrêté, sans qu'on eût pris même la peine d'utiliser des dévouements qui ne demandaient que

l'honneur d'épargner aux pays une partie de ses sacrifices. Mais quelques erreurs ne sont rien devant l'importance du résultat ; et cette fois encore la France aura été, nous ne dirons pas assez riche, mais assez généreuse pour défrayer sa gloire.

TABLEAU DE QUELQUES HAUTEURS,

D'APRÈS AMI BOUË.

(*Servie, Bosnie, Bulgarie, Macédoine, Albanie, Croatie.*)

Servie.		Servie.	
	Pieds parisiens.		Pieds ariéens.
Belgrade. { Au nord de la Save.....	237	Baniani.....	300
{ Sur le glacis de la citadelle..	335	Keschélévo.....	290
Topaschider.....	247	Cime du mont Vlaschitch (chênes et	
Plate-forme au pied du mont Avala..	800	bouleaux).....	1061
Cime du mont Avala (chênes, frênes et		Mileschinski.....	900
tilleuls).....	1100	Montagne de Kriva Granitza.....	1200
Eglise de Grotzka.....	243	Crête à l'est de Kroupagn.....	826
Semendria.....	220	Jagoda Planina, au sud de Kroupagn	
Pojarévatz.....	240	et près des mines de plomb.....	1817
Goloubatz.....	203	Les cimes les plus élevées.....	2600
Montagnes au-dessus du défilé du Da-		Quarantaine de Ratscha.....	350
nube à l'est de Goloubatz.....	2000	Schabatz.....	368
Svilautza.....	254	Kroupagn.....	882
Popovitch.....	254	Mont Gola à l'est de Sokol.....	2260
Plateau boisé à 1 lieue ½ au sud de		Cime un peu plus au sud.....	2500
Popovitch, point culminant.....	700	Crête au N.-O. de Pétratz.....	1730
Monts Gosniak (sommet gazonné)..	1800	Sokol.....	1380
Omolieska Planina (gazon et ro-		Mont Medvednik (ou de l'Ours)....	2900
chers).....	3500	Vallévo.....	300

PROVINCES DANUBIENNES.

487

Servie.	Pieds parisiens.	Pieds parisiens.
Graschanitz, sur la route de Novo- Brdo et de Viania (chênes).....	520	2,092
Novo-Brdo.....	1800	2,600
Col entre la vallée au pied des mon- tagnes de Novo-Brdo et Guilan...	1500	
Crête entre les bassins de Guilan et de Pristina.....	1920	2,384
Plaine de Guilan-Pousti.....	1000	1,800
Col entre Guilan et Ropotof.....	3000	1,440
Collines de Kotschoul.....	2600	1,799
Vallée de la Morava à une 1/2 lieue de Vrania.....	688	1,400
Montagnes au nord de Vrania ; les plus élevées, environ.....	1324	919
Kourbatzka-Planina (hêtres).....	2858	2,400
Montagnes autour de la vallée de la Morava, près de Jéleschnitz.....	3367	5,000
Jéleschnitz.....	5882	2,806
Montagnes du défilé de la Morava, au sud de Leskovatz.....	5988	793
Konapniza.....	5650	2,565
Batmilovtza.....	4636	628
Leskovatz.....	5000	667
Baditschka - Gora (chênes) de 1,420 à.....	3,000	565
Pousta-Han.....	4,200	2,420
Kourvi-Han.....	531	430
Arnaout-Planina, au S.-O. de Préka- plié.....	3,477	400
Nisch.....	1,282	2,500
Popolitze.....	1,238	414
Col à Karaoul entre Banja et Topol- nitza-Han.....	1,359	443
Mont de Stara-Planina (chênes et hê- tres) 3,000 à.....		1,014
Mont de Souva-Planina.....		3,500
Klissourski-Han.....		3,800
Bélava-Planina.....		750
Scharkoïé.....		2,500
Col et passage entre Tsaribrod et la plaine de Sophie.....		800
Montagne à l'est de Scharkoïé.....		2,100
Mont de Krouschévitz (chênes)...		2,800
Krivilski-Han au pied du Schiréna- Planina.....		1,379
Points culminants de Schiréna-Pla- nina.....		1,993
Montagnes à l'ouest.....		2,400
Jakoubovi.....		2,900
Montagnes de Snegpolié (ou de Neige).....		3,095
Col avant la descente du Schiréna- Planina sur Sélénigrad (hêtres)...		4,000
Cimes à l'ouest du col, de 3,700 à...		3,189
Limite inférieure des hêtres sur le revers méridional du Schiréna- Planina, et limite supérieure des chênes.....		3,800
Sélénigrad (au moulin).....		2,285
Vallée du Neboitzza ou Goméla Voda.....		1,991
Montagnes au sud de la vallée.....		1,920
Montagnes au nord, de 2,500 à....		2,740
		3,800

Serbie.

	Pieds parisiens.
Montagnes à 2 lieues de Jovanovtzi.	2,540
Montagnes au sud de Klissovtza...	3,500
Limite inférieure des hêtres dans cette vallée.....	2,000
Klissoura.....	2,040
Col du Klissourska-Planina.....	2,830
Cimes au nord.....	2,900
Cimes au sud.....	3,300
Plateau élevé, près de Lasina-Sélo..	3,365
Partage des eaux coulant à l'ouest et au nord-ouest dans la Morava, et à l'est et au nord-est dans la Sou- khova.....	3,200
Trn.....	1,542
Col entre Trn et la vallée Philipo- vitza, à une lieue du hameau de ce nom.....	1,741
Montagnes à l'ouest de ce point....	2,341
Montagne à l'est.....	1,841
Col entre cette vallée et celle du Grlo ou des sources du Strymon..	2,073
Vallée de Grlo.....	1,958
Montagnes près de Grlo, de 2,056 à	2,356
Crête entre Grlo et la Novoselska- rèka.....	2,210
Bresnik.....	1,945
Crête à l'est de Bresnik.....	2,637
Grlo, 2,056 à.....	2,456
Premier col entre Bresnik et la des- cente sur la plaine de Sophie (mon- tagne déboisée).....	2,587
Second col.....	2,687
Sophie (prairies, point de vignes)...	1,009
Ouséla.....	1,040
Mont Vitosch (chênes, hêtres).....	4,500
Crête entre le bassin de Sophie et celui d'Ichtiman.....	2,460
Le col entre ces bassins.....	2,200
Plaine d'Ichtiman.....	2,060

	Pieds parisiens.
domir et celle de Kostendil, 2,720 à.....	2,920
Radomir.....	2,073
Montagne à l'est.....	3,272
Montagnes à l'ouest.....	2,872
Kostendil.....	2,130
Crête au sud de Kostendil.....	2,420

Bulgarie.

Soumoughou-Balkan, au nord-est de Sophie.....	3,006
Col du Balkan d'Étropol sur la route d'Étropol à Jeni-Han.....	4,139
Vikrar.....	1,274
Jablonitza.....	1,519
Sopot.....	1,500
Lovdscha.....	820
Montagnes près d'Aghindjélar.....	2,400
Tourian-Balkan, à la source de l'Osma.....	5,000
Despotohailase, à la source de l'Osma.....	5,100
Point culminant du Kodja-Balkan près de Svendol-Bogoroditza....	5,254
Kolibola.....	1,831
Grabova.....	1,904
Pied du Balkan à 1 lieue de Gra- bova.....	2,108
Auberge au haut du Balkan de Tschepeka.....	4,430
Cime plus élevée à l'ouest de cette auberge.....	4,028
Trnova.....	750
Razgrad.....	913
Sonschak.....	1,295
Collines d'Eiradin.....	1,443
Eski-Djouman.....	949
Osman-Bazar.....	1,068
Plateau au nord de Badéla.....	1,094

	Pieds parisiens.
1,800 à.....	2,000
près de Boghazdéré Kemi...	1,369
de ce plateau au nord.....	1,423
entre Karnabat et le Délé- schik.....	2,300
Daghi.....	2,000
	2,500

Macédoine.

mes entre Uskion et Kats- h.....	2,000
Kartschiak à l'ouest d'Us- tich.....	600
Piévat entre Trojak et Prilip- ozjak au N. N.-O de Trojak. se au S.-E. du col entre Tro- jak et Prilip.....	2,600 550 1,167 2,684 3,484
se à col entre Prilip et Keu- s.....	3,184
de Marko-Kraliévitich à l'ouest de Prilip.....	2,500
ement septentrional de la de ce château.....	1,850 2,000
on Toli-Monastir.....	1,600 1,574 1,526 5,800
au moins.....	
Péretschi-Manina à l'O.-S. Florina.....	4,922
olaines environ.....	5,500
tze.....	1,923
Flakhi-Klisoura.....	2,923
es entre Aladjilar et Despot-	3,309
es nord et est du Névre- s, de 6,000 à.....	6,000 7,000
oub.....	1,500
ultanitz.....	3,000
Manikiou près de Sérès....	2,400
	80
hos, suivant les différentes ations, de 4,260 à.....	5,016
lomon.....	3,600
o Toiran et Stroumnitza....	2,800
o Stroumnitza et Istib.....	3,000
	590
le Platschikavitza au sud du nitza.....	5,000
de Lesno, environ.....	2,000
ainant entre Lesno et Kara-	2,900
est de Karatova, de 3,000 à.	3,100 1,627
anka.....	1,700
es au nord d'Égri-Palanka....	2,700
es au sud du même point..	2,600
crête Egri-Palanka et le bas- Bistritza.....	3,082

Macédoine.

	Pieds parisiens
Cimes plus élevées, de 3,112 à.....	3,142
Bassin du Bistritza.....	2,280
Montagne au sud du bassin de Bis- tritz.....	3,000
Montagnes au N.-O. de Strajin....	2,700
Komanova.....	653
Montagne de Karadagh, 2,000 à.....	2,600
Montagnes au nord de Keusoli....	4,000
Montagnes au sud du même point..	3,000
Ostovo.....	1,000
Telovo.....	881
Vodéna (platanes d'Orient, <i>Colutea arborescens</i>).....	681
Montagnes à l'ouest de Vodéna, de 2,500 à.....	3,000
Pella.....	100
Crête au sud du Vlainitza.....	5,000
Kalkandel (vignes) de 1,300 à.....	1,400
Toumachéita, à l'est de Kostovo....	1,420
Crêtes entre Kostovo et le Drin Noir.....	4,000
Podalischta-Han.....	2,117
Col entre ce point et le Zasias.....	3,033
Kritschovo.....	1,755
Premier col qui mène à Slivora....	3,483
Second col, même direction.....	3,239
Vallée de Slivora ou Slivo.....	2,446
Col au sud-sud-ouest de Slivora...	2,516
Cimes à l'est.....	2,816
Montagnes à l'ouest.....	4,546
Montagnes à l'ouest de Strouga, de 4,500 à.....	5,000
Col de Babagora.....	2,780
Dibresipre.....	1,900
Château d'Ochri.....	2,121
Lac d'Ochri.....	2,015
Crête entre Ochri et Resna.....	2,620
Prespa.....	1,750
Col entre Resno et Monastir, 2,300 à. Mont Galeschitza.....	2,400 4,000
Convent de Schir-Naoun (Saint- Nou).....	2,035
Montagnes environnantes, de 2,700 à. Cimes à l'est et au nord-est de Svezda.....	2,900 4,000
Svezda.....	2,486
Pogani (plaine à maïs, coton, tabac). Montagnes à l'est, de 3,600.....	2,450 4,000
Pont de la vallée à 4 lieues de Belis- chta.....	2,497
Montagnes de Dévol.....	4,000
Castoria (vignobles).....	1,923
Bogaskoi.....	1,495
Montagnes au nord de Telka.....	2,400
Vourschitza.....	1,913
Schatista.....	2,658
Montagnes au nord-ouest.....	2,650
Kojani (vignobles).....	1,720
Montagnes éloignées à l'ouest de Ko- jani (contre-forts du Pinde).....	3,676
Montagnes éloignées au nord (contre- forts du Bourneus).....	2,500

	Pieds parisiens.
Jénouslou.....	1,114
Montagnes à l'ouest du Narilitza....	3,000
Servia.....	1,332
Ancien château de Servia.....	1,392

Basse Albanie.

Col du mont Zégos.....	5,063
Cîmes voisines.....	5,163
Col entre Metzovo et Milias.....	5,050
Metzovo.....	3,705
Limite supérieure des vignes, de 2,800 à.....	2,900
Mont Périster, de 6,000 à.....	7,000
Mont Kakardista.....	6,000
Mont Djourmerka.....	6,000
Janina.....	1,600
Han-Noutza.....	1,600
Mont Mitschikéli.....	3,000
Mont Skroueles, point culminant de l'Akrocéraune.....	4,230
Mont Cergenik, près de Tapedelen..	3,000
Han-Véla ou Kalbaki.....	1,364
Tonranik-Han dans la vallée de Ko- nitza.....	996
Ostanitza-Han.....	999
Leksoviko.....	1,700
Mont-Vasilitza (pâturages).....	5,000
Mont Smolika.....	5,000
Mont Desniko.....	4,000
Malla Nemerska au sud de Permet..	3,900
Cime culminante de ce mont à l'ouest de Bardiglione.....	4,900
Klissoura-Han.....	890
Vinokas-Han.....	1,010
Le petit Tomor.....	4,102
Le grand Tomor.....	5,100
Col entre Teman-Han et Bérat (myr- tes et lauriers).....	1,040

*Albanie moyenne.**Haute Albanie.*

	Pieds parisiens.
Cîmes à l'ouest.....	2,166
Cîmes au nord.....	1,960
Montagnes de Péjoumatz.....	800
Tirana (oliviers).....	474
Montagnes au sud-est de Krouja, de 2,500 à.....	3,000
Montagnes à l'ouest de la vallée, en- tre Dibre-Sibre et Dibre-post au moins.....	3,000
Oros, de 1,800 à.....	2,800
Krouja.....	1,200
Lous-Han (platanes d'Orient).....	100
Koula-Han.....	100
Schinavlia-Han.....	00
Alessio.....	33
Château d'Alessio.....	23
Skoutari (partie orientale de la ville) orangers, grenadiers et oliviers dans les jardins abrités.....	91
Montagnes près d'Antivari.....	2,800
Gradiska.....	831
Podgoritza, de 150 à.....	200
Limite supérieure des grenadiers dans la vallée de Boga.....	1,876
Limite supérieure des vignes sau- vages dans la même vallée.....	1,975
Boga.....	2,715
Limite inférieure des hêtres.....	3,100
Limite supérieure des hêtres au- dessus de Boga.....	4,400
Col entre Boga et Schalia.....	4,466
Cîmes à l'ouest (neige en juillet)...	6,466
Limite inférieure des sapins et limite supérieure des hêtres à l'est de Schalia.....	3,700
Schalia.....	2,742
Limite supérieure des hêtres et com- mencement des pins au nord-est de Schalia.....	3,042
Col culminant du mont Prokletia...	6,104

PROVINCES DANUBIENNES.

<i>Haute Albanie.</i>			
	Pieds parisiens.		Pieds parisiens.
Pouka.....	538	Premier col de Gliéb.....	3,951
.....	2,201	Cimes voisines, de 4,451 à.....	4,551
.....	1,549	Col culminant du Gliéb.....	5,197
.....	2,638	Partage des eaux.....	5,187
.....	3,438	Cime du mont Gliéb.....	6,197
.....	2,066	Rojai.....	2,903
.....	620	Col déboisé à 2 lieues de Rojai.....	4,233
.....	630		
chivan Keuprist, sur le.....	700	<i>Bosnie méridionale.</i>	
.....	5,800	Limite inférieure des sapins au sud de Souodol.....	3,925
Drin Noir et Péchan.....	6,000	Ougrio.....	2,105
ondoll à Prisen.....	2,600	Col entre Ougrio et la vallée de Charoia.....	3,465
.....	1,149	Cimes voisines, de 3,500 à.....	3,600
.....	6,380	Jarout-Planina.....	3,387
.....	6,819	Mont Stavitza.....	5,000
.....	7,389	Glougovik.....	2,666
de ce pic, de 7,800 à.....	8,100	Col entre Glougovik et la descente dans le bassin de Novi-Bazar.....	2,954
.....	3,216	Cimes voisines.....	3,000
.....	6,400	Posténié à l'ouest de Novi-Bazar.....	1,310
.....	1,416	Lionska-Rieka-Han.....	1,800
.....	1,240	Dougopolié.....	2,500
.....	1,180	Sémitza (orge, avoine).....	2,075
.....	2,247	Col avant Miloschévédo-Han.....	2,100
.....	2,468	Miloschévédo-Han.....	1,400
.....	2,023	Montagnes boisées à l'ouest.....	3,000
.....	1,725	Col à trois lieues au sud de Priépolié.....	2,062
.....	2,219	Château de Hissardji.....	1,756
.....	1,800	Montagnes à l'est de ce point.....	3,856
.....	3,000	Priépolié.....	1,256
.....	3,300	Montagnes à l'ouest de Priépolié sur le bord du Lim.....	3,256
.....	1,011	Montagne entre Priépolié et Taschlitz, près de Taschl-Han.....	3,768
.....	5,000	Second col après cette auberge.....	4,176
.....	1,448	Partie de la chaîne du Lioubitschnia, vis-à-vis et à l'ouest.....	5,000
.....	1,040	Taschlitz.....	1,452
.....	1,100	Kovatschi-Han.....	3,114
.....	1,457	Premier Karaoul.....	3,214
.....	1,447	Deuxième Karaoul.....	3,300
.....	2,700	Tschainitz.....	1,976
.....	4,000	Montagnes voisines.....	2,276
.....	1,357	Goresda.....	506
.....	3,000	Pratza.....	2,000
.....	4,000	Crête entre Pratza et Koleschitz.....	2,469
.....	5,000	Koleschitz.....	1,860
.....	1,600	Défilé à 3 lieues au sud-est de Séraïévo.....	2,000
.....	3,084	Cimes aux environs, de 2,800 à.....	3,000
.....	3,800	Montagnes au sud et au sud-est de la route de ce point à Séraïévo, de 3,500 à.....	4,200
.....	5,926	Séraïévo.....	1,762
.....	6,900	Col entre Séraïévo et Mokro, portion de la chaîne de Romania.....	3,200
.....	6,900	Mokro.....	3,058
.....	4,046	Hitschmale-Han.....	3,032
.....	4,000	Auberge à 4 lieues au nord-est sur la	

Bosnie méridionale.

	Pieds parisiens.
montagne.	3,282
Podgoré-Han.	662
Montagnes entre Srébrnitza, Visché-grad et Djélebi-Bazar.	3,000
Svornik.	410
Château de Svornik.	660
Janja.	380
Lioubeschnia, de 4,000 à.	5,000
Crête entre Tschainitza et la vallée du Tschiotina.	3,476
Fotscha.	556
Passage entre Zagoré et le bassin de la Narenta, au Névégn.	3,500
Crêtes entre les vallées d'Onlok et de la Narenta, de 3,600 à.	4,000
Montagnes à l'est de la Drina et au sud de Fotscha.	3,000
Jonction des trois rivières qui forment la Drina.	800
Montagnes à l'est de ce point.	3,000
Col entre Meschachanski-Louke et la vallée du Soutschésa.	3,800
Cimes sur le col au nord.	4,200
Montagnes au sud.	4,800
Soutschésa-Han.	1,000
Soutschinska-Planina.	6,300
Preskavadaska-Planina.	6,000
Pirlitor.	1,700
Château ruiné.	2,400
Cimes voisines, de 6,000 à.	7,000
Tschemerno-Karaoul, de 3,800 à.	4,000
Volojak-Planina, de 5,600 à.	6,000
Loberschnik, de 4,800 à.	5,000
Plateau entre Verba et la Planina de Galzko.	2,800
Plaine de Galzko.	2,500
Mont Dormitor, de 7,500 à.	8,000
Drobniak.	2,500
Mont Grobotitza, entre Drobniak et Jézéro.	2,600

Bosnie méridionale.

Mont Trébiach.	
Mont Kom, entre 8,500 et.	
Mont du Koutschi-Kom.	
Cime culminante du mont P vitza.	
Hauteur moyenne de cette chaîne.	
Mont Loukavitza.	
Mont Lovtschin.	
Cettigné.	

Bosnie septentrionale

Cimes au nord de Kognitza, 3,000 à.	
Col entre Kognitza et Bradina.	
Cimes voisines.	
Tarschin.	
Crêtes boisées entre la plaine de liana et Rakovitza.	
Kisséliak.	
Montagnes de Komiratscha à Pe Krivaia.	
Voinitza.	
Mont Setz, entre 5,000 et.	
Mont Vranitza.	
Skopia.	
Koupris.	
Cimes au nord et au nord-est.	
Cime au sud-ouest de Sokol.	
Travnik.	
Montagnes au nord.	
Col du Vlasitsch.	
Mont Vlasitsch.	
Plateau de Vitolia.	
Col entre la vallée de l'Ougra et Si der Vakoub.	
Col du mont Tisovatz.	
Bania-Louka, de 400 à.	
Derbend.	

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

*principales, depuis les temps anciens
à la conquête de Constantinople par
net II.*

	Pages.
ations générales. — Influence sur le caractère et les institutions. El sur les Provinces Danubien- na les temps anciens.	4 5 7
et les provinces voisines depuis ntin. — Les Goths.	11
Théodose. — Alarie.	14
es Huns.	15
ibid.	17
Avares, Longobards.	20
ibid.	21
Slaves.	ibid.
Pologne, Russie, Bohême.	22
ement de la puissance des Polo- t des Russes.	24
on de Vladimir.	25
ibien.	26
ibid.	28
ibid.	30
des croisés en Hongrie et en Bul- garie.	31
de croisée.	33
de croisée.	34
de croisée.	35
de croisées.	36
de l'empire d'Allemagne sur les ces slaves.	38
le Monomaque.	ibid.
za de Moscou.	39
ibid.	40
des Mongols vers l'Occident.	42
ires sur le Danube.	44
de des princes Russes sous le joug mongol.	47
re Newski.	48
ibid.	50
ibid.	51
et affaiblissement de La Horde.	52
es événements en Pologne.	53
ibid.	56
ibid.	57
ibid.	61
ibid.	63
de Varna.	66
berg.	67
et II.	69
le Constantinople.	70
campagnes de Mahomet II.	73
ion contre l'île de Rhodes.	78

ILLYRIE.

aphie (suivant Appien).	81
de navigateurs.	82
ibid.	83
duque de l'Illyrie.	84
des Illyriens contre Rome.	84
des époques historiques de l'il-	

	Pages
lyrie.	89
Époque des empereurs romains.	90
Conspiration militaire en Dalmatie.	91
Ethnographie et topographie de l'Illyrie suivant Scylax.	92
Illyrie suivant Strabon.	94
Ptolémée.	95
Pline.	97
Statistique ancienne.	98
État politique.	99
Christianisme.	100
Provinces de l'Illyrie, deuxième siècle.	101
Voies romaines.	102
Divisions ecclésiastiques.	ibid.
Changements politiques.	105
Raguse.	ibid.
Usages et coutumes.	108
Division en provinces.	109
Albanais.	111
Langues.	113
Mirdites.	ibid.
Caractère physique et moral des Guégués.	114
Femmes albanaises.	115
Introduction et progrès du christianisme dans l'Albanie.	116
Organisation provinciale.	117
Missions catholiques.	118
Mœurs des Albanais.	ibid.
Idees des Albanais sur le vol.	120
Cérémonies des fiançailles et du mariage.	125
Funérailles.	129
Liens du sang.	150
Légendes sur quelques tribus de la mon- tagne dans l'évêché de Skodra.	151
Hotti et Triepschi.	153
Montagnards dans l'évêché de Scodra.	159
Vol et détournement de bétail.	165
Remarques sur quelques coutumes alba- naises.	166
Droit et formalités de guerre.	165
Duels.	166
Alphabet.	ibid.
Monténégro.	165
Temps anciens.	ibid.
Population.	158
Histoire des Monténégrins.	ibid.
Le faux Pierre III.	172
Dernières guerres des Monténégrins.	174
Pierre Pétrowitch Niégosch.	175
Guerre des Monténégrins contre les Fran- çais.	176
Le Vladika Pierre II.	180
Guerre contre les Autrichiens.	185
État présent du Monténégro.	186
Influence de la Russie sur le Monténégro.	189
Clergé. Costume. Imprimerie.	191
Caractère physique. Costume national.	193
Mariages, adoptions, fraternité d'armes.	196
Divorce. Superstitions populaires.	197
Religion. Églises.	198
Fête de la pêche.	199
Culture. Céréales.	200
Commerce.	ibid.
Province du Cataro.	201

	Pages.	
Zupanies dalmatiennes.	202	Réaction parmi les paysans.
Royaumes de Croatie et de Dalmatie au		État de la Serbie après le triomphe
X ^e siècle.	203	l'insurrection.
État de la Dalmatie (838-1340).	203	Nouvelles luttes et succès des Serv
Invasion des Normands (1060-1085).	206	La Serbie après le triomphe de l'in
Krales ou rois de Rascie.	211	rection.
Bosnie (état ancien, période grecque et		La Serbie dans ses rapports avec
romaine).	<i>ibid.</i>	général de l'Europe et avec la Tur
Dans les temps modernes.	213	Campagnes de 1806 et 1810. Nouv
Etendue; villes principales; minéraux.	213	frontières de la Serbie.
Résultats de l'apostasie des chefs bosnia-		Discussions parmi les chefs.
ques.	216	Paix de Bukarest.
Essais de réforme.	218	Luttes et revers des Serviens.
Insurrection dans la Bosnie.	225	Restauration du pouvoir des Turcs.
Anarchie dans la Bosnie.	231	Histoire de Milosch.
Conduite habile du grand Vizir.	233	Négociations.
État de la Bosnie depuis la réforme.	238	Institutions et gouvernement de M ^{lle}
Suite des troubles de Bosnie depuis 1834.	242	La Serbie organisée régulièrement.
		Administration intérieure. Oppos
		contre Milosch.
		État de la Serbie après l'exil de M ^{lle}
		Milan. Michel. Voutschitch.
		Gouvernement provisoire. Alexandre
		de Kara-George, choisi pour pri
		Voutschitch exerce l'autorité sup ^{rie}
		Réélection d'Alexandre.
		Insurrections en Turquie de 1849 à 1
		ANNEXE A L'HISTOIRE DE SERB
		Lois et ordonnances du tzar Etienne
		Nouveau code du Monténégro.
		Remarques sur la Bosnie.
		Mœurs et usages.
		Tableau de quelques hauteurs.



UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
THE AT DESKTOP
THE 20th FLOOR
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
SECONDE PARTIE.

PROVINCES D'ORIGINE ROUMAINE.

**VALACHIE, MOLDAVIE,
BUKOVINE, TRANSYLVANIE, BESSARABIE,**

PAR M. A. UBICINI.

L'UNIVERS,

ou

HISTOIRE ET DESCRIPTIO

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOËURS, COUTUMES, ETC.

INTRODUCTION.

I.

LES PAYS ROUMAINS.

Étendue et limites des pays Roumains. —
Ancienne Dacie. — Origine du nom de
Valaques. — Division de la Roumanie en
trois parties. — *Roumanie turque*. — *Rou-*
manie autrichienne : Transylvanie, Buko-
vine et Banat. — *Roumanie russe* : Beasara-
bie. — Population de la Roumanie,

Étendue de la Roumanie.

A l'extrémité orientale de l'Europe.

moun), en souvenir de leurs aïeux
Trajan fit venir de l'Italie et des
parties de l'empire pour repeupler
Dacie, après la dispersion de la r.
digène, et donnent à leur pays le
de Terre romaine (*Tsara roman*).
Les lettrés le nomment *Rouman*.

La dénomination de Valaques e
pruntée aux idiomes slaves, qui,
procédé d'assimilation assez co
chez ces peuples, traduisirent le m
main (*сѣпскѣ*, fort, robuste), pe
ou Vloky, signifiant la même chose
leur langue, de la même manière

me de Valaques ou Valaques, restriction à la fraction la plus nombreuse des habitants de la Roumanie (1).

La Roumanie est une parlie, la religion, les mœurs, etc., elle est divisée politiquement en parties, la Roumanie turque, la Roumanie autrichienne, et la Roumanie russe.

Roumanie turque.

La Roumanie turque est formée des provinces de Valachie et de Moldavie, de celles-ci que nous écrirons particulièrement l'histoire.

Roumanie autrichienne.

La Roumanie autrichienne est formée des provinces de la Bukovine, du Banat, et des pays adjacents.

Roumanie russe. — La chaîne des Carpathes a séparé la Hongrie de la Roumanie, en suivant une direction est au sud-est, descend en vers le midi, perpendiculairement à la Danube; puis tourne subitement à l'ouest, parallèlement à ce ruisseau qu'elle rejoint le territoire. Le pays compris entre les Carpathes forme la Transylvanie.

Enfin la Dacie méditerranéenne, au moyen âge, les Magyars ont appelé *Silvana regio* le pays situé au nord de la Hongrie, la contrée qui se trouve au-delà reçut le nom de *Ultraviviana*. En hongrois *Erdely* (Ardalie), de *erdo*,

terre au nord et à l'ouest, du côté de la Hongrie, elle a pour voisins, au nord les Carpathes, à l'orient la Moldavie, à l'ouest la Valachie.

La population est évaluée à 1,108 mil-

lions, de *Regno Dalmatiae*, lib. VI, on trouve une autre explication, l'empereur Trajan envoya en Roumanie au pays son nom, auquel le temps a fait une légère altération. Voyez l'explication de cette question à la page 22.

Enfin, la Transylvanie et ses

les carrés géographiques; sa population, à 2,073,787 habitants (1).

Cette population appartient à diverses races entièrement distinctes, et dont les principales sont : les Hongrois, les Sécules ou Sicules, et les Saxons. Chacune de ces trois nations a son territoire, que la loi lui assigne, la première à l'ouest et au centre, la deuxième à l'est, la troisième au sud et au nord; chacune a son administration, ses droits, ses privilèges distincts; chacune figure pour son propre compte à la diète qui représente ce que l'on appelle la *Trinité transylvainne*, instituée solennellement en 1545, à la diète de Torda.

Les Hongrois sont les premiers; ils ont conquis le sol au dixième siècle. Après eux viennent les Sicules, fraction du peuple magyare, qui l'occupaient bien avant eux. Enfin arrivent les Saxons, admis au douzième siècle en qualité de colons. Les armes de la principauté, jadis puissant royaume, se composent d'un aigle pour les Hongrois, d'un croissant et d'un soleil pour les Sicules, et de sept tours pour les Saxons (2).

Au-dessous des trois nations sont les Valaques, anciens maîtres du sol et les plus nombreux habitants, qui ne possèdent pas de territoire en propre, et qui, dispersés sur toute la surface du pays, gardent profondément empreint le sentiment de leur nationalité.

Leur nombre est diversement estimé. Un publiciste roumain, dans une brochure publiée récemment (3), le porte à 1,486,000, chiffre évidemment exagéré; M. Vaillant (4), à 970,000; de Gerando, à 570,000. Le gouvernement autrichien n'ayant pas encore publié de dénombrement exact par nationalités, ce qu'il y a jusqu'à présent de plus précis, ce sont les tableaux statistiques dressés par religions pour les divers États de la monarchie. Or, ces tableaux comptent pour la Transylvanie 725,700 habitants du rite grec non uni. Voilà donc déjà un chiffre acquis à la nationalité roumaine,

(1) *Almanach de Gotha* pour 1854.

(2) De Gerando, *loc. cit.*

(3) G. Chaillet (Jon Ghica), *Dernière occupation des principautés danubiennes par les Russes.*

(4) Vaillant, *de Roumanie.*

les Valaques étant les seuls habitants de la Transylvanie qui professent la religion grecque. Si l'on ajoute 70 à 80,000 Roumains catholiques, l'on obtient le chiffre de 800,000 individus, qui me paraît le plus approcher de la vérité.

Bukovine. — La Bukovine, comprise entre la Gallicie et la Podolie au nord, la Moldavie à l'est et au sud, la Transylvanie à l'ouest, offre une population de 380,000 habitants, presque exclusivement roumains, sur un territoire de 189 milles carrés géographiques.

La Bukovine faisait anciennement partie du territoire moldave, dont elle fut démembrée peu de temps après la paix de Kaïnardji (1774). Voici comment Schœl, dans son *Histoire abrégée des traités*, rend compte de cette spoliation : « Peu de temps après la signature de la paix de Kaïnardji, l'Autriche profita de l'épuisement où se trouvait l'empire ottoman, de ses liaisons avec la Russie, pour faire une acquisition importante aux dépens de la Porte. Les Russes étaient maîtres de la Moldavie. Un district de cette province, qu'on appelle la Bukovine ou la *forêt Rouge*, et qui est située entre la Gallicie et la Transylvanie, avait anciennement fait partie de cette principauté. Étienne V, prince de Moldavie, l'avait réunie à ses États. L'impératrice-reine ayant réclamé la Bukovine comme dépendance de la Hongrie, les Russes, qui venaient de conclure la paix avec les Turcs, mais qui n'avaient

lurent pour le moins à 1,200,000

Roumanie russe.

La Roumanie russe est formée d'une province de Bessarabie, qui faisait autrefois partie de la Moldavie, et d'une partie de la trahison de Démétrius Morou aux Russes en 1812 (1).

La Bessarabie est bornée au nord par le Danube, au nord et à l'est par le Dniester et la mer Noire, à l'ouest par la Bukovine et le Pruth, qui séparent la Bukovine de la Moldavie. « Elle forme une péninsule entre le Dniester et le Danube, une lisière de 600 kilomètres de développement dont la largeur moyenne ne dépasse pas 80 kilomètres. Cette lisière, qui se rapproche peu à peu en se rapprochant du Danube, se partage en deux parties totalement distinctes, autant par la nature de leur population que par leur constitution topographique. La partie méridionale, à laquelle les Turcs ont donné le nom de Boudjiak, se compose du pays plat, qui s'étend au bord de la mer, entre les embouchures du Danube et le cours inférieur du Dniester, région, qui présente déjà tous les caractères des steppes de la Russie, et où se sède que quelques maigres rizières sans importance, est principalement favorable à l'élevage du bétail ; l'agriculture proprement dite y est peu pratiquée, à part dans quelques localités. Les cours d'eau, où se sont éten-



INTRODUCTION.

et pas moins de 792,000 habitants répartis entre 8 villes, 16 bourgs, villages et hameaux.

La province est partagée en 9 districts les chefs-lieux sont, en partant de l'est, Akerman, Khaboul, Benichinev, Beltz, Orgiev, Soroka et . La capitale est Kichinev, sur le petit affluent du Dniester, la population de près de 45,000 parmi lesquelles on compte de 1,000 juifs.

Le commerce peut être évalué en 1848, 250,000 roubles (33,000,000 francs) un onzième seulement à l'importation (1).

Population de la Roumanie.

En examinant les données précédentes, nous voyons que la population roumaine dans les limites de l'ancienne Valachie atteint un chiffre de plus de 4 millions d'habitants, répartis de la manière suivante :

Valachie 4,000,000

Transylvanie 800,000
Boukovine 380,000
Monténégro et pays adjacents 1,200,000 3,380,000

Valachie 800,000

7,180,000 (2)

Le chiffre ne comprend que les Roumains proprement dits. Mais il existe encore sur le territoire ottoman proprement dit, en Bulgarie, la Dobroudja, en Macédoine, des Roumains très-compactes, qui ne peuvent être évalués à moins d'un demi-million d'individus.

II.

LA MOLDO-VALACHIE.

§ 1.

Géographie et statistique.

Position, limites, étendue. — Montagnes, rivières. — Climat, productions. — Revenu agricole, exportations, importations. — Population. — Races : Roumains, Grecs, Arméniens, Juifs, Tsiganes ou Bohémiens. — Partage de la population par classes. — Privilèges et contribuables. — Boyarisme. — Son origine. — Rangs. — Assimilation des rangs de la boyarisme aux grades militaires. — Classe intermédiaire. — Négociants et artisans patentés. — Paysans cultivateurs. — *Mosneni*, ou paysans propriétaires. — Paysans corvéables. — Rapports du propriétaire et du paysan.

La Valachie et la Moldavie s'étendent entre 48°50' et 43°38' lat. N. et 20°20' — 27°10' long. E. Séparées l'une de l'autre par le Milkov et le bas Sereth, elles sont limitées au nord par la Transylvanie et la Bukovine, à l'est par le Pruth, au sud et à l'ouest par le Danube.

La superficie totale, en y comprenant les fleuves du Danube, au nombre de quatre-vingt-huit, est évaluée à 5,727 lieues carrées, dont 3,820 lieues pour la Valachie, et 1,907 pour la Moldavie (1).

La Valachie (en turc, *Islak*) se divise en deux parties, séparées par le cours de l'Olt : la grande Valachie à l'est, et la petite Valachie à l'ouest. On y distingue aussi, de même qu'en Moldavie, le haut pays (*Tsara de Souss*) et le bas pays (*Tsara de Schoss*).

Le territoire de la Moldavie (en turc, *Bogdan*) s'étend, sous une forme longitudinale, de l'est à l'ouest ; sa plus grande longueur est d'environ 70 lieues, et sa plus grande largeur de 35. Les deux frontières de Russie et d'Autriche occupent, chacune d'un côté opposé, la presque totalité de sa circonférence, en laissant à la frontière valaque un développement de près de 30 lieues. La frontière du Danube, du côté de la Turquie, n'a qu'une étendue de 4 lieues (2).

(1) G. Chainoi, loco citato. N. Soutzo, *Notions statistiques sur la Moldavie*.

(2) Soutzo, loco citato.

Montagnes, rivières.

La Valachie s'étend par degrés, depuis les premières pentes du Danube qui la borde dans toute sa longueur, jusqu'aux Carpathes, dont le pic le plus élevé, *Orasul ou le Rara Bunu*, atteint de ce côté une élévation de 2,650 mètres. *Bucula*, sur le Danube, est à 15 mètres, *Ilusorak* à 37, *Floussa* à 141, *Troscovist* à 262. Le sol de la Moldavie est beaucoup plus montagneux et plus accidenté. Les pics principaux sont : le *Mont du Chindariu*, dans le district de *Neamtza*, à 1,120 mètres; le *mont Blacou*, dans le même district, 2,300 mètres; et *Varnatza*, dans celui de *Broutan*.

Les principales rivières, outre le Danube, sont, en Valachie : le *Chyl*, l'*Albota* ou *Osta*, l'*Argis*, la *Dumbravita*, la *Malomulita*; en Moldavie : le *Sireth* et le *Pruth*.

Le *Chyl*, naît dans l'intérieur des Carpathes, sur le plateau de *Transylvanie*, d'où il sort par le défilé de *Val-tan*, arrose *Chilova*, capitale de la petite Valachie, et finit dans le Danube en face de *Bahova*.

L'*Albota*, ou *Polta*, qui sépare la petite et la grande Valachie, vient également de la *Transylvanie*; il entre en Valachie près de la *Tour-Rouge* par un défilé de 60 kilomètres de longueur, arrose *Kinnik*, *Slanna*, et finit en face de *Nicopol*, après s'être partagé en plusieurs bras.

L'*Argis*, ou *Ardfich*, descend du re-

Boucou, à gauche le *Beriat*, arrose le *mano*, petite ville dont le nom indique l'antique origine, et se termine près de *Galatz*.

Le *Pruth* vient également de la *Transylvanie*, entre en Moldavie par sa extrémité la plus reculée près de *Namantza*, reçoit la *Gigia* grosse du *Bachik*, ruisseau fangeux qui passe à *Jassi*, capitale de la principauté, coule non loin de *Huch*, où *Pierre I^{er}* fut enveloppé avec son armée par les Turcs en 1711, et se perd dans le Danube près de *Reni*.

La Valachie compte plus de quarante sources d'eaux minérales de toutes sortes; les plus fréquentées en Moldavie sont celles de *Slanik*, dans le district de *Baken*, de *Boren* dans celui de *Neamtza* et de *Strounga*, non loin de la ville de *Virgo-Formos*.

Climat, productions.

Le climat de la Moldo-Valachie réunit les extrêmes les plus opposés; en hiver, c'est le froid de Moscou; l'été, les chaleurs de la Grèce. A proprement parler, on n'y rencontre que ces deux saisons, qui succèdent brusquement l'une à l'autre. L'hiver dure environ cinq mois, de novembre à la fin d'avril; pendant les quatre premiers, la neige couvre constamment la terre, et l'on ne peut voyager qu'en traîneau.

Peu de contrées d'ailleurs, en Europe, sont aussi favorisées de la nature. Aux vastes et fertiles plaines, auxquelles le

qui traverse la ville (1), offre de loin l'aspect d'un immense village de quatre lieues de tour, et percé de cinq grandes rues qui en forment les artères principales. L'espace compris entre ces rues, semé de maisons et de jardins, conserve le nom turc de *mahallé* (faubourg), et forme quatre-vingt-six paroisses portant chacune le nom d'une église. Suivant la statistique dressée par M. Vaillant, Bucarest renferme une population de plus de 100,000 habitants, y compris 5,000 étrangers et près de 9,000 Tsiganes. On y compte 10,000 maisons, 26 monastères, 130 églises grecques, 1 église catholique, 2 églises protestantes, 5 synagogues, 10 khans ou hôtelleries, 1 collège et 80 écoles. La ville d'ailleurs est peu riche en monuments. Les seuls qui méritent d'être cités sont : la métropole, l'hospice Brancovano, l'hôpital de Coltsa, et sa tour en ruines construite en 1715 par les soldats de Charles XII, et le couvent de Saint-Georges.

Giurgevo, sur le Danube, vis-à-vis de la forteresse turque de Routschouk, à 70 kilom. sud de Bucarest, doit son nom à un fort bâti anciennement par des navigateurs, sous l'invocation de saint Georges, *santo Giorgio*, dont les Turcs ont fait *Giurgio*, puis *Giurgevo*. Ses fortifications furent rasées en 1829, aux termes du traité d'Andrinople, et son territoire restitué par la Porte à la Valachie. C'est actuellement un des points les plus fréquentés des principautés, en raison du mouvement des bateaux à vapeur de la mer Noire et du Danube.

Braila, autre port sur le Danube, à environ 72 milles de Bucarest, 60 de la mer Noire, et à 4 lieues de Galatz (Moldavie), n'était également, il y a une trentaine d'années, qu'une forteresse turque autour de laquelle se groupaient à peine quelques centaines d'habitants. C'est aujourd'hui une ville de 11 à 12,000 âmes. La forteresse, cédée à la Valachie, après le traité d'Andrinople, a été démolie, suivant une des clauses du traité, et le gouvernement en a fait don à la ville, qui

a bâti, à l'aide des pierres provenant des démolitions, de vastes magasins, quai, destinés à recevoir les céréales, et est devenu le point central de l'importation et de l'exportation de toute la Valachie par la voie maritime.

On peut encore mentionner, sur le territoire valaque, Tergovist (*Tur* (10,000 hab.) sur la Jalomitza, capitale de la principauté, renommée par son château, qui servit de résidence à Mircea et à Michel le Brave ; Cernavoda, capitale de la petite Valachie (15,000 hab.), Ploiesti, chef-lieu du district de (10,000 hab.)

La Moldavie ne renferme que quelques villes importantes : Jassi et Galatz (*Jassi* (l'ancien *municipium* (2) capitale de la principauté 1529, bâti sur la pente d'un coteau élevé, au pied duquel coule le Pruth, un des affluents du Pruth, à quatre lieues de la frontière russe, renferme une population de 50 à 60,000 habitants, sur lesquels on ne compte pas moins de 14,000 juifs. Les monuments dignes d'attention qui se trouvent à Jassi sont la tour de Basile le Grand, la nouvelle cathédrale, l'ancien monastère restauré, l'église des Trois-Saints, et le monastère de la (Formosa).

Galatz (*Galatz*), port franc sur le Danube, près de l'embouchure du Pruth, et à 16 lieues environ d'Odessa, fait, de même qu'Ibraïla, une concurrence redoutable à Odessa pour l'importation des blés et le commerce général (2). La ville est divisée en deux parties : l'ancienne ville, d'un aspect pittoresque et repoussant, construite entièrement en bois, et pavée de poutres placées à travers de la chaussée, comme par toutes les villes russes et moldaves ; et la ville moderne, bâtie par les Français sur la colline qui domine le Danube, et permet de découvrir toute la chaîne des Balkans.

La France, l'Angleterre, l'Autriche, la Russie, la Grèce, la Sardaigne,

(1) Un proverbe dit : *Dimbovitza, apa dulce, quine o bea, no se mai duce*, « Dimbovitza, eau douce ! qui la boit, ne s'en va plus. » Le nom même de Bucuresci, dérivé de *bucurie*, signifie « joie, plaisir. »

(1) Galatz a été déclaré port franc par l'office princier en date du 28 août 1829.
(2) Voy., plus bas, les détails sur le commerce de Galatz et d'Ibraïla.

chacune des consuls ou des consulaires à Jassi, à Galatz et . Ces mêmes puissances ont un consul général à Bucarest; la et la Belgique également.

Population.

832, la population des deux utés réunies s'élevait à 3,299,362 voir :

Valachie . . . 2,032,362

Moldavie . . . 1,267,000

88, le gouvernement valaque ordonna un nouveau recensement qui accusa 1,000 familles; soit, à 5 individus par famille, un total de 2,065,000 habitants. Mais le recensement ne tenait pas compte des classes contribuables, et complètement en dehors toutes les non soumises à l'impôt, tels que les boyards, les ordres religieux, les des particuliers, les domestiques, dont le nombre ne doit pas être moins de 170,000; en sorte que le réel de la population atteignait à l'époque 2,235,000 individus. L'année suivante, la statistique moldave, d'après Colson, 1,419,000 qui donne, pour les deux principautés, 3,754,000 âmes.

La même population est estimée aujourd'hui, en nombres ronds, par suite des recensements successifs depuis 1839, à 2,500,000 individus, dont 2,500,000 pour la Valachie (2) et 1,500,000 pour la Moldavie (3).

Races.

La population des Principautés se présente dans le rapport ethnographique, les grandes classes, la race roumaine indigène, et les races indigènes.

La première, sortie du mélange des

qui a suivi la moyenne adoptée par tous les écrivains, et par les agents mêmes de la mission chargés du recensement : il résulterait, de recherches faites dans plusieurs localités, que cette moyenne est un peu trop élevée, et ne devrait pas être portée à plus de 4,75.

Assaki, *Almanach valaque pour*

1875, d'après la statistique dressée en 1870.

anciens Daces et des nombreux colons romains que Trajan importa dans cette contrée, après l'avoir conquise, forme environ les neuf dixièmes de la population totale. Grands, robustes, beaux de visage, intelligents, les Roumains avec leur costume, que l'on dirait emprunté aux bas-reliefs de la colonne Trajane, rappellent, à la rudesse près de la physiognomie, les fiers guerriers dont ils descendent. Cette mâle expression est remplacée chez eux par un air de tristesse et de résignation, résultat des longues souffrances qu'ils ont dû supporter. En effet, dit un historien contemporain, « il est peu de contrées, peu de populations qui aient été plus maltraitées, plus foulées, plus torturées; leur histoire n'est qu'un long martyre; et, quand on lit ce monstrueux récit de dévastations et de massacres, on s'étonne qu'il y ait encore là des habitants et quelques coins de terre cultivés (1). »

Les autres races, qui se sont adjointes peu à peu à la nation indigène, sont très-nombreuses. Je ne mentionnerai ici que les principales, celles qui ont retenu le plus de leur physionomie native; ce sont :

Les Grecs. Ce n'est guère que dans le courant du quinzième siècle que les Grecs commencèrent à s'introduire dans les Principautés pour y faire le commerce. Plus tard, la nomination des Phanariotes à la dignité d'hospodars en attira un grand nombre de Constantinople et des autres parties de la Turquie qui se fixèrent dans le pays et s'allièrent aux familles indigènes, avec lesquelles ils ne tardèrent pas à se confondre.

Les Bulgares. Dès le septième siècle, et avant même leur conversion au christianisme, les Bulgares, établis sur les bords du Danube, envoyèrent des colonies dans la Dacie. A des époques plus récentes, les guerres entre la Porte et la Russie, notamment celles qui furent terminées par les traités de Jassi (1791) et d'Andrinople (1829), déterminèrent l'émigration d'un grand nombre de familles, qui vinrent s'établir sur le territoire valaque ou moldave, tandis que, au rebours, de nombreuses colonies de Moldo-Valaques, chassés de leur pays par

(1) Lavallée, *Histoire de l'Empire ottoman*.

le fléau des guerres et l'oppression de leurs princes, allaient chercher un refuge sur le sol ottoman. Les Bulgares des Principautés, comme ceux de la rive droite du Danube, sont agriculteurs et pasteurs.

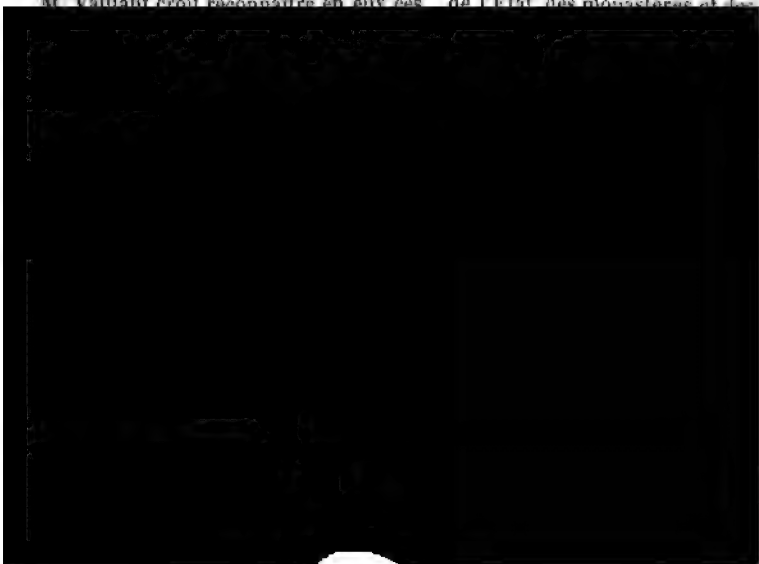
Les Arméniens. Au onzième siècle, les invasions des Persans forcèrent un grand nombre d'Arméniens à se réfugier en Pologne et en Moldavie. De nouvelles émigrations plus considérables eurent lieu en 1342, 1418 et 1606. Le commerce du Levant en attira d'autres de Constantinople. Ces derniers, établis en général dans la basse Valachie et la basse Moldavie, ne parlent entre eux que le turc, tandis que leurs coreligionnaires fixés dans le haut pays, ont conservé l'idiome national : circonstance qui dénote assez leur double origine (1).

Les Juifs. Les Juifs des Principautés sont Espagnols ou Polonais. Les premiers viennent de Turquie où ils émigrèrent de l'Espagne et du Portugal au quizième siècle, par suite des persécutions de Ferdinand et d'Isabelle la Catholique. Ils se prêtent facilement à la civilisation européenne, et se tiennent plus particulièrement en Valachie. Les seconds, dont la Moldavie fourmille, et qui composent le tiers de la population de Jassi, sont venus de la Russie et de la Pologne autrichienne, fuyant, d'une part, le recrutement, de l'autre, les troubles de la Gallicie. Leur physionomie a quelque chose de tatar; et M. Vaillant croit reconnaître en eux ces

Les Tsiganes ou Bohémiens. Tsiganes sont, d'après l'opinion accréditée (1), une race hindoue qui aurait émigré en Turquie à la suite des invasions de Timour (Tamerlan) après de Delhi en 1399, et se serait répandue de là dans le reste de l'Europe. Les hordes nomades sont connues sous différents noms (2). Dans leur propre langue qui est un dialecte indien, et sanskrit, ils s'appellent *Roum* ou *Roumî*, c'est-à-dire *hommes*; dénomination très-juste, car ils étaient généralement nomades, exerçant divers métiers de maréchal, de chaudronniers, musiciens, jongleurs, diseurs d'aventure, etc.

On rapporte communément à l'année 1417, sous le règne d'Alexandre, la première apparition des Tsiganes dans les principautés danubiennes. M. Vaillant, d'après deux chartes du monastère de Tismana, dans la basse Valachie, la fixe à une époque peu antérieure, qu'il ne précise pas. Suivant cet auteur, non-seulement les Bohémiens existaient déjà en Valachie au milieu du quatorzième siècle, mais ils y étaient déjà, comme d'aujourd'hui, à l'état d'esclaves (3). Pour l'origine de cet asservissement, sans exemple dans les autres contrées de l'Europe, on l'ignore complètement.

Les Tsiganes, dans les Principautés, se distinguaient autrefois en 1



Mes aux paysans cultivateurs, se comme elles à l'impôt.

ré sous le rapport de leurs et de leur genre de vie, les se divisent en trois classes : nobles, nomades, formant des es et exerçant divers métiers, de cuillers et d'ustensiles de *marari*, de *magours*, cuiller), ou d'ours (*oursari*), maqui-rgourens, etc.; 2° les *Vala-mitres*, (de *vala*, foyer), ra et domestiques; les *Noïotsi*, mi-sauvages et demi-nus, tou-ils, vivant de rapines, ou ser-ampres dans les bâtisses. ix Principautés réunies ren-viron 260,000 Tsiganes, dont eur la Valachie, et 100,000 oldavie (1). Le rapport des ux esclaves peut s'évaluer, ère générale, aux deux cin-

80 francs). Ils sont environ 120,000, dont 50,000 pour la Moldavie.

2° Les paysans cultivateurs, évalués à 640,000 familles ou 3,200,000 individus, pour les deux principautés (1).

En récapitulant nous avons :

	Valachie.	Moldavie.	Total.
Privilégiés.	370,000	310,000	680,000
Contribuables {			
Négociants et artisans. . .	70,000	50,000	120,000
Paysans cul-tivateurs. . .	2,000,000	1,200,000	3,200,000
			4,000,000

Ainsi, plus d'un sixième de la popu-lation, dans la Moldo-Valachie, est exempt d'impôts. Les classes laborieu-ses déshéritées, celles qui n'ont aucun droit dans l'État, en supportant seules les charges.

Les quelques éclaircissemments où nous allons entrer feront ressortir en-core mieux cette inégalité.

Ce qu'on appelle la *boyarie*, ou nos blesse, ne fut réellement instituée dan-les Principautés que vers la fin du quin-zième siècle. « Jusque-là, dit M. Vail-lant, tout homme d'armes portait le titre de boïer, que portaient anciennes-ment les colons romains au huitième et au neuvième siècles, alors qu'ils con-duisaient encore à la guerre des char-armés de faux et attelés de bœufs. Tout maître de char armé en guerre s'appe-lait boïer (*bovis herus*), comme tout maître de cheval équipé s'appelait cava-lier (*cavali herus*) (2). » Ce titre, tant que la guerre durait, entraînait l'exem-ption de toute contribution ou charge personnelle.

Les grades auxquels on parvenait dans la hiérarchie militaire étaient person-nels. Le fils ne pouvait hériter du titre paternel; et, comme tout Romain alors était soldat, tous les citoyens servant l'État, le juge comme l'employé civil, recevaient un titre militaire.

Radu ou Rodolphe IV, prince de Va-lachie, à la fin du quatorzième siècle conçut le premier l'idée de fabriquer une noblesse, sur le modèle de la noblesse

la la population par classes.

ment organique de 1831 di-plation des principautés en les catégories : les privilégiés tribuables.

ière est composée de tous les mempts d'imposition, quel que ang ou leur position dans l'É-e boyards, employés de tous êtres, moines, religieux, sol-estiques, Tsiganes des monas-s particuliers, etc. Leur nom-masse, ne doit pas être évalué e 680,000 pour les deux prin-

e des contribuables comprend : négociants et artisans, dési-la qualification de *patentés*; visés en trois catégories, sui-due de leur trafic ou la na-r industrie, et supportent une lle de 60 à 240 piastres (20 à

I. Soutzo compte, en Moldavie, illes seulement de Bohémiens, familles à l'État, 3,535 aux mo-4,500 aux particuliers. Mais ce raisemblablement trop faible. — hiffre total de la population tsi-bémienne en Europe, il est évalué allant à 767,000 individus. Voy. e du 29 juillet 1854.

(1) *Question économique des Principautés danubiennes* (par M. Balcanoo); Paris, 1850.

(2) Vaillant, *la Roumanie*.

byzantine, en convertissant en titres les offices de cour. Ces titres, au nombre de dix-neuf, donnèrent lieu à trois classes de boyards.

La première classe comprenait :

1° Le grand *ban* de Craiova, gouverneur de cinq districts;

2° Le grand *vernik*, ministre de l'intérieur;

3° Le grand *logothète*, ministre de la justice;

4° Le grand *spathar*, chef des armées;

5° Le grand *vestiar*, ministre des finances;

6° Le grand *postelnik*, ministre des affaires étrangères.

Les boyards de la seconde classe étaient, comme les premiers, au nombre de six; ils portaient un bâton en argent, mais point de barbe, ce privilège appartenant exclusivement aux grands boyards. Les voïvodes les appelaient *Mes fideles boyards*. Ils avaient place dans le conseil des six grands boyards, mais pas de voix délibérative, si ce n'est lorsque le voïvode demandait leur avis (1).

Ces six boyards de seconde classe étaient :

1° Le grand *aga*, préfet de police et capitaine des chasseurs;

2° Le grand *cluctar*, fournisseur général de l'armée;

3° Le grand *paharnik* (échanson), qui versait à boire les jours de cérémonie;

4° Le grand *stolnik*, intendant de la cour;

5° Le grand *portier*, maître des monies;

6° Le grand *satrar*, inspecteur des tentes de l'armée;

7° Le grand *cluctar de Ar* teur des magasins de l'armée

Ces charges étaient en mil militaires et civiles; chaque dignitaire avait sous lui deux lieutenants. Le grand *cos* exemple, avait à son service et un troisième commis et ses sous-commis. Il en était de autres grands employés.

En temps de guerre, le poussière de petits boyards les armes, et avait chance aux premières dignités; en temps de paix, elle se mettait vice des grands boyards fonce et jouissait des mêmes privilèges leur étaient accordés. — Les n'étaient données que pour un mais tous les dignitaires, grâces, au sortir de charge et leurs titres, ce qui multipliait des boyards.

Cette institution fut en grande œuvre du patriarche Niphor de Constantinople dans les temps sous le règne de Rodolphe introduisit les mœurs et les grecs (1).

L'arrivée des Phanariotes Principautés faussa encore le principe déjà altéré, et engendra toute d'abus. L'ancienne



, Nicolas Maurocardato, prince phanariote de Valachie, a une loi aux termes de laquelle on s'acquiesce par les uns indigènes, les Prins, livrés en proie à une satrapie grecque, la plupart de Constantinople et de la qui envahirent le pays à la fin du XVIII^e siècle, et devinrent, grâce à qu'ils obtinrent, la source d'une noblesse nouvelle, avilie, corrompue au gain, étrangère au pays, pillait sans vergogne, et prit du nom de *ciocot* (parvenu). L'intrusion de cette noblesse étrangère plus tard à la russe, plongea dans la misère et la honte les quelques restes de la noblesse roumaine. Aussi voit-on que les vrais nobles des Prins, ceux qui sont encore désignés dans les registres de l'état, seuls dans le pays qui aient des titres héréditaires, portent des surnoms de la charrie. Il ne leur reste de leur ancienne illustration que des chartes poudreuses que ne sauraient déchiffrer, et nobles d'origine (*neamuri*), ils sont dans la classe des nobles : seule distinction légale entre eux et les autres cultivateurs desquels ils se font remarquer par un reste de fierté native sur leur physionomie (2). La loi, telle qu'elle a été établie par le règlement organique, d'après les suggestions de Pierre le Grand, la noblesse russe, consiste moins qu'en des rangs assimilés à militaires. Les rangs sont ceux des hospodars. Quiconque a un emploi dans l'Etat a un rang conséquent est boyard. La forme donc point une caste se renouvelle sans cesse à sa

base. Le soldat en devenant officier, le scribe qui a passé quelques années au service de l'Etat, deviennent nobles eux et leur progéniture jusqu'à la deuxième génération (1).

On compte en Valachie 3,200 familles de boyards et 2,800 en Moldavie (2) présentant un total de 30,000 individus.

Ces boyards se divisent en deux catégories, les grands et les petits boyards.

Les grands boyards, au nombre de 70 pour la Valachie et de 300 pour la Moldavie, composent une oligarchie qui concentre entre ses mains tout le pouvoir de l'Etat. Cette distinction a été introduite par le règlement organique; jusqu'à cette époque il n'existait aucune différence de boyard à boyard, quant à l'exercice des droits politiques.

Le même règlement fixe de la manière suivante le rapport des rangs de la boyarie aux grades militaires :

- | | |
|---|--------------------|
| 1. <i>Logothète</i> (du grec), grand chancelier. | |
| 2. <i>Vornik</i> (du slave), chambellan. | |
| 3. <i>Hetman</i> (du tatar), chef de la milice. | |
| 4. <i>Vestiar</i> (du latin), chef de la trésorerie. | |
| 5. <i>Postelnik</i> , chef de la secrétairerie d'Etat. | |
| (Le logothète, le vornik et le postelnik forment la première classe de la boyarie, et correspondent par le rang aux grades les plus élevés de la hiérarchie militaire.) | |
| 6. <i>Aga</i> (du turc), chef de la police, rang de colonel. | |
| 7. <i>Spathar</i> (du grec), porte-épée, rang de major. | |
| 8. <i>Buno</i> (du slave). | |
| 9. <i>Comis</i> (du latin), écuyer. | |
| 10. <i>Caminar</i> (du grec) inspecteur des feux. | |
| 11. <i>Paharnik</i> (du roumain, échantillon). | Rang de capitaine. |
| 12. <i>Serdar</i> (du turc), chef, capitaine. | |
| 13. <i>Slotnik</i> (du slave), pourvoyeur. | |
| 14. <i>Medelintchiar</i> (du slave), sommelier. | |
| 15. <i>Cloutchiar</i> (du slave), porte-chef. | |
| 16. <i>Sloudjiar</i> (du slave), aide. | |
| 17. <i>Pitar</i> (du grec), pitancier. | |
| 18. <i>Jignitchar</i> (du grec), cellier. | |
| 19. <i>Chatrar</i> (du roumain), dressant de tentes (3). | |

(1) *Ibid.*

(2) 3,750, suivant M. N. Soutzo, en y comprenant les fils de boyards.

(3) Ce tableau des rangs se rapporte à la Moldavie; leurs dénominations et leurs assimilations diffèrent un peu pour la Valachie. Ici, par exemple, le rang le plus élevé est celui de *bano*, ancien titre de gouverneur

Valachie, sur trente familles de nobles, il n'y en a que dix-neuf qui existent au delà de vingt ans. En est à peine si on pourrait trouver sur dix qui date de plus haut que 1828. (G. Chainoi,

in loco citato.

La classe intermédiaire n'existe, pour ainsi dire pas, dans les Principautés. Les négociants et les artisans patentés, qui représentent ce qu'on pourrait appeler la bourgeoisie roumaine, confondus jusqu'à ces derniers temps avec les prolétaires, n'étaient comptés pour rien dans l'État. Cependant cette classe, la seule qui soit véritablement en progrès, malgré les entraves apportées à son développement, a acquis une certaine importance politique depuis les événements de 1848.

Passons donc tout de suite aux paysans cultivateurs.

Ils se divisent en deux catégories : les *mosneni*, ou petits propriétaires, au nombre de 70,000 en Valachie et 50,000 en Moldavie; et les paysans corvéables, dont le nombre dépasse 3 millions, répartis sur les domaines des boyards, des monastères et de l'État (1).

La condition faite au paysan moldo-valaque par le règlement organique et les règlements antérieurs, comme aussi la constitution même de la propriété et les lois qui la régissent, n'ont pas d'analogue précis dans les autres contrées de l'Europe. Le paysan, sans être attaché à la glèbe, ne peut cependant quitter la terre qu'avec l'autorisation du propriétaire; de son côté, le propriétaire ne peut disposer que de la portion de terre dont le paysan ne fait aucun usage, et que la loi limite au tiers de la propriété.

Le règlement établit trois classes de

ares et demi) de terre culti savoir :

1 pogone, ou un demi-hectare maison et jardin;

3 pogones, ou un hectare et terrain de labour.

3 pogones de prairie à foin.

2 pogones, ou un hectare, paturage. Pour le surplus du ter le paysan en a besoin et s'il peut, il doit traiter avec le propriétaire de gré à gré.

Le paysan doit, en retour, propriétaire pour le loyer de son

1° L'équivalent de douze journées de travail, d'une journée de labour, journées de transport de bois, *torze* jours d'*obalchie* ou cor par le règlement à 98 piastres, viron 33 fr. (1).

2° La dîme sur tous les produits leur variable, évaluée en moyenne 30 piastres (10 francs).

3° Un droit de monopole sur les objets de consommation, pris les objets de première nécessité tels que pain, vin, eau-de-vie, évalué à 50 piastres (ou 17 francs).

Ces redevances, qui donnent d'environ 60 francs pour le loyer annuel de 4 hectares et demi de paratront modiques en France Angleterre. Mais si l'on songe part, que dans les Principautés de terrain ne se paye pas, prix plus de 45 francs, d'autre part Moldo-Valachie n'a pas de rou

ion aussi bien que du service et de la confection des routes, l'on n'a pas à voir que ces conditions, en apparence, deviennent en fait des obstacles, puisque le paysan ne peut travailler sur un terrain qui lui est payé à quatre fois l'intérêt de la valeur de ce terrain.

§ 3.

Organisation de l'administration.

Organisation de 1831. — Gouverneur. — Pouvoir et liste civile du hospodar. — Ministère. — Assemblée générale ordinaire. — Assemblée générale extraordinaire. — Division administrative. — Division judiciaire. — Hauts juges. — Divans d'appel. — Tribunaux de première instance. — Division ecclésiastique. — Recensement. — Église catholique. — Armée permanente. — Gendarmerie. — Gardes nationales. — Finances. — Budgets de la principauté et de la Moldavie. — Commerce. — Importance des ports d'Ibraïla et de Sulina.

Principautés jouissant, aux termes d'une législation et d'une organisation intérieure indépendante, des règles par un règlement qui a été promulgué en 1831, et stipulations de l'acte séparé conclu d'Ackerman (2).

Gouvernement.

La principauté est administrée

5 du traité d'Andrinople. Les troubles survenus dans les dernières années en Moldavie et en Valachie ont été la plus grave atteinte à l'ordre public. Les diverses branches de l'administration, les hospodars seront tenus de maintenir dans le moindre délai, avec les mesures nécessaires, la situation des Principautés sous leurs soins; et ces mesures seront prises d'après le règlement général pour chaque Principauté qui sera mis immédiatement à exécution.

iparé de la convention d'Acker-

par un prince ou hospodar (1), élu à vie par l'assemblée générale extraordinaire (2).

En cas de mort, ou d'abdication, ou de destitution, les ministres de l'intérieur et de la justice, et le président du haut divan (en Moldavie), composent, sous le nom de *calmacamie*, une administration provisoire jusqu'à la nouvelle élection.

Le hospodar jouit d'une liste civile annuelle de 600,000 francs.

Le hospodar est le représentant du pouvoir exécutif, et participe, avec l'assemblée générale ordinaire, à la puissance législative. Il nomme à tous les emplois et choisit ses ministres, qui sont au nombre de cinq, savoir :

Le ministre de l'intérieur, le ministre de la justice, le ministre de l'instruction publique et du culte, le ministre des finances et le secrétaire d'État (*postelnik*), chargé du département des affaires étrangères.

Le commandement en chef de la milice est confié à un général ou *spathar* (en Moldavie, *helman*) qui fait partie du conseil des ministres, ou grand conseil administratif.

C'est à ce conseil que les hospodars Ghika et Stirbey, lorsqu'ils quittèrent les Principautés au mois d'octobre 1853, remirent les rênes de l'administration.

Il existe, en outre, un deuxième conseil, dit conseil administratif ordinaire, composé du *postelnik*, du ministre des finances, et du ministre de l'intérieur, président.

La police est sous un chef qui a le titre d'*aga*.

L'assemblée générale extraordinaire, à laquelle appartient l'élection du prince,

(1) *Hospodar* ou *gospodar* est un mot slave, dont la signification est la même que celle de *domnu* (*dominus*, seigneur), ancien titre des princes indigènes. En 1717, les Phanariotes remplacèrent le titre de hospodar par celui de *bey*, sous lequel les Turcs désignent encore les princes régnants de Valachie et de Moldavie.

(2) D'après le dernier acte conclu entre la Russie et la Porte (traité de Balta-Liman, du 1^{er} mai 1849), les hospodars n'ont été nommés, cette fois seulement, que pour sept ans.

est composée, en Valachie : 1° du métropolitain de Bucarest, et des trois évêques de Bouzéo, de Rimnik et d'Argis ; 2° de 50 boyards de premier rang ; 3° de 73 boyards de deuxième rang ; 4° des députés nobles des districts, à raison de deux par district ; 5° de 27 députés des corporations ; en tout, 190 membres.

L'assemblée générale extraordinaire en Moldavie ne compte que 132 membres, recrutés de la même manière.

En dehors de cette assemblée, l'assemblée générale ordinaire, ou législative, délibère sur toutes les propositions du gouvernement, et contrôle les dépenses de l'État.

L'assemblée générale ordinaire de Valachie est composée de 43 députés, savoir :

Le métropolitain, et les 3 évêques diocésains ; 20 députés pris dans la classe des grands boyards ; 1 député des grands boyards de Craiova ; 19 députés des districts, choisis par les 3,000 électeurs qui constituent la masse de la noblesse inférieure.

L'assemblée générale ordinaire de Moldavie n'est composée que de 35 députés. Le système de recrutement y est le même, avec la différence que le corps des grands boyards y est plus nombreux, et compte 300 familles au lieu de 70.

Division administrative.

Chaque principauté est divisée en districts ou départements, administrés

Bas pays.	7. Argis.	Pitești
	8. Romnik-Valceă.	Romnik.
	9. Gorgi.	Turguillu.
	10. Mehedinți.	Cernetz.
	11. Dolgi.	Craiova.
	12. Romanati.	Caracala.
	13. Oltu.	Slatina.
	14. Tele-Orman.	Zimnicea.
	15. Vlasca.	Giurgovo.
	16. Jalomica.	Calarach.
Bas pays.	17. Ilfov.	Bucuresti (Buc)
	18. Ibralla.	Ibralla.

MOLDAVIE.

Haut pays.	1. Nemtzo.	Matra.
	2. Dorobol.	Mikhaill.
	3. Suciava.	Falticeni.
	4. Romano.	Romano.
	5. Botochani.	Botochani.
Bas pays.	6. Jassi.	Jassi.
	7. Baked.	Baked.
	8. Putna.	Fokchani.
	9. Tekouts.	Tekouts.
	10. Vaslui.	Vaslui.
	11. Tulova.	Burlatu.
	12. Faltchi.	Houch.
	13. Covurlui.	Galatz (Galatz)

La Valachie compte, d'après 22 villes, 12 bourgs, 3,590 vill. Moldavie, d'après M. N. Soutzoles et 1,933 villages.

14 villes en Valachie (1) et 6 davie (2), sont constituées en palités. Elles ont chacune un communale alimentée par les et dont les fonds sont affectés ment à leur entretien, au pav l'éclairage des rues, à l'extinct incendies. Les municipalités so posées de 5 membres à Bucar Jassi, et de 4 dans les autre lieux, élus pour trois ans par le

e, 13 en Moldavie), siégeant dans chaque district; aux de commerce, à Bucarest, (Valachie), et à Galatz (Mol-

il existe dans chaque vil-
spèce de jury dont les attri-
but analogues à celles de nos
aix, et composé de trois vil-
s annuellement par la com-
urs séances se tiennent le di-
ma sortir de l'église, dans la
sous la présidence du *papas*

tion ecclésiastique.

maines des Principautés sui-
religion grecque orientale.
les deux provinces est régie
ment par un métropolitain
du patriarche de Constanti-
utefois, cette sujétion n'est
ale, et se borne à une *aumône*
étropolitains envoient au pa-
re de leur installation (1).
opolitain de Valachie prend
métropolitain de Hongro-
et a pour suffragants les évê-
zed, de Rimnik et d'Argis.
opolitain de Moldavie a pour
les évêques de Romano et

et métropolitains président les
l, dont les évêques font par-

mal ecclésiastique, qui fonc-
s leur direction, juge les dif-
re maris et femmes, et a la
prononcer le divorce.

é, comme dans toute l'Eglise
se divise en deux ordres : les
u moines de Saint-Basile, qui
ttis au célibat, et les prêtres

a souvent demandé s'il y a quel-
ce entre la religion grecque pro-
umie, et la religion grecque du
professée dans les Principautés.
se considèrent les Russes comme
n, parce qu'ils ne reconnaissent
arche de Constantinople comme
Eglise, et ne reçoivent pas non
a sainte de Constantinople. Il y
quelque différence dans les ca-
ne quelques autres détails de li-
lintineano, *Les Principautés Rou-*

séculiers, qui peuvent se marier avant
d'entrer dans les ordres.

Les premiers seuls peuvent arriver
aux hautes dignités de l'Eglise. Ils se
subdivisent en quatre classes :

1° L'archevêque métropolitain et les
évêques diocésains ;

2° Les *archimandrites*, qui adminis-
trant les monastères, soit grecs (1), soit
indigènes, en qualité de prieurs (*higou-
mènes*) ;

3° Les *ieromonachi* ou moines con-
sacrés prêtres, et pouvant dire la messe
et administrer les sacrements ;

4° Les simples frères.

Les prêtres séculiers, sous le nom
de *papas*, sont chargés des fonctions
ordinaires du culte dans les paroisses,
et sont exempts, ainsi que les caloyers,
de toute contribution

On compte, dans les principautés, en-
viron 80,000 catholiques, dont 45,000
en Moldavie. Ces derniers sont divisés
en quatre vicariats, administrés par
des délégués de l'évêque visiteur de
Jassi : le vicariat de Jassi (7,129 fidè-
les), celui du Sereth (13,729), celui de
Bistritza (16,969), celui de Trotuch
(6,490).

Les paroisses avec leurs succursales
sont administrées par des abbés appor-
tenant au chapitre des Minorites de
Saint-François. Dans toute la Princi-
pauté, il y a 73 églises catholiques,
dont 2 cathédrales, l'une à Jassi et l'autre
à Bakú jadis évêché, 17 paroisses
et 54 succursales (2).

Toutes les autres religions sont tolé-
rées en Moldo-Valachie, à l'exception
de la religion musulmane, les Turcs ne
pouvant, aux termes des capitulations,
ni séjourner dans le pays, ni y entre-
tenir de mosquées.

Force militaire.

La force militaire des Principautés,
formée pour la garde d'honneur des
hospodars, le service des quarantaines,
des douanes et de la police intérieure,
comprend l'armée régulière ou milice,

(1) Ou monastères *dédiés* aux saints-lieux.
Voyez plus bas les développements relatifs à
cette grave question.

(2) *Calendrier moldave* de 1845.

la gendarmerie et les gardes-frontières.

L'armée régulière, en Valachie, se compose de 2 régiments d'infanterie, 3 escadrons de cavalerie, deux batteries légères d'artillerie et une compagnie de pompiers, formant un effectif de 6,000 hommes.

L'armée est commandée en chef par le grand spathar.

Le recrutement ne pèse que sur les paysans contribuables; les boyards, les négociants, les artisans, les tsiganes, les juifs et les domestiques, sont exempts de service.

Il s'opère à raison de deux hommes sur cent familles. Tout individu servant sous le drapeau exempt sa famille de l'impôt pendant toute la durée de son service. Cette exemption devient viagère s'il a servi trois termes, c'est-à-dire dix-huit ans.

La gendarmerie (*trabants* ou *dorobants*, fut instituée en 1832 pour le service de l'administration, et divisée à cet effet en caporalats de dix hommes chacun. Trois de ces caporalats sont attachés à chaque préfecture, et un à chaque sous-préfecture.

Le corps entier se compose de 17 compagnies, formant deux régiments commandés chacun par un colonel.

Les trabants sont obligés de servir à cheval, armés et équipés à leurs frais. Leurs maisons sont exemptes de la capitation et du recrutement.

Les gardes-frontières (*cordonasi*) furent établis en 1834, pour garder

toujours sur le point qui leur est attribué, quatre hommes armés et deux bœufs pour avoir et d'entretenir les chemins et les logements nécessaires pour les gardiens. En revanche, ils sont exemptés du recrutement et de la levée des bœufs. Ce dernier corps forme deux régiments sous le commandement de 2 colonels, avec 20 compagnies sur la ligne du Danube et la frontière d'Autriche.

En résumé, nous avons :

Armée régulière. . .	6,00
Trabants.	4,80
Gardes-frontières. . .	6,64

17,44

Pour la Moldavie, nous avons :

Armée régulière. . .	3,54
Trabants.	1,80
Gardes-frontières. . .	5,00

10,34

Total général pour les deux principautés : 27,78

Finances.

Les Principautés ont deux sources de revenus. Revenus directs : contributions ou patentes, Tsiganes de l'État, colons et protégés étrangers (en Valachie). Revenus indirects : taxes sur les salines, douanes, domaine de l'État, de pacage, exportation du bétail, procès et des procès, etc.

Les dépenses se composent de la solde des troupes, de la contribution à la Porte Ottomane, fixée à 2 millions de piastres turques (160.000 fr.)

Commerce.

dît précédemment en quoi consiste le commerce des Principautés, les chiffres assignaient leurs importations et leurs exportations.

Presque totalité de ces échanges, Bucarest et Jassi sont les deux dépôts, s'effectue par la voie du Danube et de Galatz.

Pendant une période de quinze années, l'essor du commerce de ces deux ports a été décuplé, et cela malgré les traverses que la Russie ne cessait d'opposer à la navigation des bouches du Danube (1).

En 1837 il était entré dans le port de Galatz, suivant Colson, 449 navires; les importations s'élevaient à 280,747 francs, et les

On voit que depuis plusieurs années l'essor de la navigation aux bouches du Danube tend sans cesse à s'accroître, malgré les effets accidentels du temps, soit négligence systématique du gouvernement, jaloux d'intercepter la navigation, soit le commerce du bas Danube au profit de l'Odessa. Pendant tout le temps que le Danube a été formé par l'embouchure du fleuve sous la domination turque, il y a eu au moins seize pieds d'eau par-dessus la barre. Mais depuis que la Russie, aux traités d'Andrinople, a acquis ce territoire, la profondeur a été réduite à onze pieds, et la passe a été rendue si étroite, par la quantité de navires naufragés, et les écueils, que la plupart du temps les navires, même d'un faible tonnage, sont obligés de décharger à l'extérieur et de revenir à l'intérieur de la barre (voyez le rapport de lord Palmerston dans la séance de la Chambre des communes du 7 juillet 1853).

exportations à 2,782,501 fr. — En 1852, le mouvement de la navigation a été, d'après les tables anglaises, de 1,049 navires; les importations se sont élevées à 9,902,300 fr., les exportations à 19,453,925 fr.

Galatz avait été fréquenté en 1837 par 528 bâtiments; l'importation et l'exportation réunies ne dépassaient pas 6,500,000 fr. — En 1852, il a reçu 619 bâtiments; et le chiffre réuni de ses importations et de ses exportations s'est élevé à 24,929,275 fr.

C'est surtout dans le commerce avec l'Angleterre que l'augmentation se fait sentir.

De 1846, époque à laquelle les tables officielles anglaises donnent pour la première fois le détail du mouvement commercial de la Grande-Bretagne avec les Principautés, à 1851, cette augmentation atteint presque le double.

Ainsi, en 1846, l'Angleterre avait expédié dans les Principautés des marchandises pour une valeur de 4,879,000 fr.; en 1851, ses envois se sont élevés à 7,365,000 fr. (1).

(1) Du 1^{er} janvier au 31 décembre 1853, Galatz a expédié 859 navires, qui ont chargé 455,000 kilos², (1,733,550 hectolitres), savoir :

Blé.	651,510 hectol.
Mais.	941,070 —
Seigle.	140,970 —

La moitié de ce total appartient aux ports d'Angleterre, le reste se partage entre Trieste et Venise (362,000 hectol.); Marseille, Gènes et Livourne (289,000); Constantinople (164,000); Grèce et îles Ioniennes (57,000).

² 1 kilo ou kilol de Galatz = 2, 81 hectol.

CHAPITRE PREMIER.

L'ANCIENNE DACIE.

§ 1.

LA DACIE INDÉPENDANTE.

LIGNES DES DACES CONTRE LES INDES. COTYSON. DÉCÉBALE. CON-

QUÊTES DE TRAJAN. — Le pays qui s'étend sur la rive gauche du Danube depuis la Theiss jusqu'à la mer Noire, et qui forme aujourd'hui la Transylvanie, le banat de Temeswar, la Valachie, la Moldavie et la Bukovine, était habité, vers le commencement de l'ère chrétienne, par les Daces, peuple nomade,

de race scythique. Le monde romain avait là des voisins turbulents et redoutables, dont les incursions troublèrent plus d'une fois le repos d'Auguste et l'établissement de l'Empire. Au commencement du premier siècle de l'ère chrétienne, leur chef Cotyson, auquel on attribue la fondation de Cotyn ou Choczyn, fut vaincu et tué par Cn. Lentulus; mais bientôt les Daces, soutenus par les Sarmates, rejetèrent les légions au delà du Danube. Tibère, envoyé contre eux, obtint quelque avantage; mais il ne fit point de conquêtes sur leur territoire. Une expédition dirigée par T. Caton (14 ap. J.-C.) échoua complètement, et les Romains regagnèrent la Thrace en désordre. Les Daces prirent à leur tour l'offensive. Sous le règne de Domitien, ils franchirent le Danube, et battirent l'armée d'Appius Sabinus. C'est alors que Décébale reçut le commandement de la nation. Il réunit sous son autorité toutes les tribus, fit alliance avec les Sarmates et les Cattes (87), et attaqua les frontières de l'Empire. Domitien, effrayé par les revers de son lieutenant Fuscus, promit aux Daces un tribut annuel, ce qui ne l'empêcha point de monter en triomphe au Capitole, et de prendre impudemment le surnom de Dacique. Les aigles romaines attendaient un vengeur: Trajan parut. Il passa le Danube, joignit Décébale près de Tapes ou Talpa, remporta une victoire meurtrière, et força les Daces à se retirer dans les montagnes (100). Suivant les chroniques moldaves,

et d'anéantir la nation des Daces. Il construisit sur le fleuve, par l'Apollodore de Damas, un pont que Cassius Dion a décrit dans son histoire. Situé au-delà du village valaque de Séverin et à l'embouchure de Feti-Islam, à un coude par le Danube, ce pont avait de longues pierres carrées; chaque pile avait 150 pieds de haut et 60 de large; elles étaient séparées l'une de l'autre de 175 pieds (1). La construction d'un pont si grandement annonçait les intentions de l'empereur. Décébale, qui craignait que Trajan ne voulait poser le pied sur son territoire, qu'après la conquête de la Dacie, ne venait implorer la paix; les Daces rejetaient toutes ses offres, et se bornaient à prier; d'un autre côté, les Romains refusaient de lui prêter secours, par ignorance du péril dont les Daces s'approchaient des envahisseurs, une lâche crainte de la puissance romaine. Réduit à ses seules forces, Décébale devait succomber; il ne put résister avec honneur, et ne put pas à l'indépendance de son pays.

Après avoir disputé le terrain pied aux légions romaines, il se retira dans les murs de Zarmizégé, capitale; là, il soutint un siège. Pour braver l'ennemi, les Daces pendirent, au sommet de leurs tours, le cadavre d'un officier de Trajan, et dirent assez qu'ils ne songeaient à capituler. Après un long et terrible siège, les Romains pénétrèrent dans



§ 2.

DACIE ROMAINE.

ATION DE LA DACIE PAR
 ns. — Après avoir triomphé
 élevé en souvenir de ses vic-
 seuse colonne qui porte son
 on s'occupa de repeupler la
 ovines ajoutées par ses armes
 s étendue de l'Empire. Il y
 toute part des troupes nom-
 colons, qui bâtirent des villes
 culture les campagnes dé-
 La Dacie prit une face nou-
 trégéthusa, reconstruite, re-
 Pulpia Trajana. Outre Cara-
 aché, et Romanu en Mol-
 sa fonda beaucoup d'autres
 que Turris Litterata sur la
 Misa ou Galita, Caput Bovis
 bure du Danube, Aquæ ou
 d'Hercule près de Meha-
 pium Jassiorum (aujourd'hui
 . La province fut partagée
 subdivisions : 1° *Dacia ri-*
dacia transalpina; 3° *Dacia*
ea. Pour mettre ce pays en
 tion avec l'Italie, l'empereur
 re la grande voie romaine
 nes à la Porte de fer et se
 Bessarabie, près de Caus-
 s Dniester.

successeur de Trajan, n'hé-
 le sa politique. Loin de cher-
 dre par des conquêtes péril-
 ronnières déjà trop vastes du
 main, il les resserra prudem-
 andonna l'Assyrie, la Més-
 l'Arménie. Il était près de
 galement à la Dacie, et de ra-
 anube la limite de l'Empire;
 mons étaient déjà nombreux
 it établis sur la rive gauche
 il n'était possible ni de les
 i de les livrer sans défense
 s des barbares (2). La Dacie

resta soumise à l'administration ro-
 maine. Les Sarmates, il est vrai, tentè-
 rent de l'envahir; ils savaient que Tra-
 jan était mort, et qu'Adrien n'était pas
 un conquérant; ils s'avancèrent vers le
 Danube, mais les légions veillaient aux
 frontières; les Sarmates furent repous-
 sés, et l'on frappa des médailles en
 l'honneur d'Adrien, sauveur de la Da-
 cie : *Adriano, restitutori Dacie*.

INVASION DES BARBARES. LES WI-
 SIGOTHES. — Sous le règne d'Antonin,
 un certain nombre de barbares vint se
 mêler à la population romaine des pro-
 vinces daciques. Ils furent reçus comme
 des hôtes, et non comme des maîtres;
 mais l'heure approchait de l'invasion
 armée et du démembrement de l'Empire.
 Au troisième siècle, Rome ne conserva
 plus sur la Dacie qu'une domination
 précaire. En 257, les Goths enlevèrent
 à l'empereur Gallien la rive gauche du
 Danube (1). Ils furent battus, sans être
 chassés, par Claude II. Aurélien fit
 évacuer par les garnisons romaines les
 places qu'elles occupaient encore; alors
 une partie des colons passa de l'autre
 côté du fleuve, et s'établit au sud dans
 la Mœsie, qui prit le nom de Dacie Au-
 rélienne (270) (2). La Dacie de Trajan
 resta au pouvoir des Wisigoths. Con-
 stantin la reprit en 332, et en fit un dio-
 cèse de la préfecture d'Illyrie. Mais les
 Goths ne tardèrent pas à revenir; ils
 ne furent dépossédés que par d'autres
 barbares. En 376, les Huns arrivèrent
 du fond de l'Asie. Pour arrêter leur
 marche, Athanaric fit élever une forte
 muraille entre le Pruth et le Danube.
 Mais des fossés et des palissades ne sont
 qu'une vaine défense pour un peuple
 qui s'abandonne lui-même. Les Wis-

deteruerunt, ne multi cives romani bar-
 baris traderentur. *Eutrop.*, lib. 8.

(1) Dacia, quæ a Trajano ultra Danubium
 fuerat adjuncta, amissa est. *Id.*, lib. 9, in
Gallieno. — Dacia trans Danubium in per-
 petuum aufertur. *Orosius*, VII, 22.

(2) Cum vastatum Illyricum ac Mœsiam
 deperditam videret, provinciam trans Da-
 nubium Daciam, sublato exercitu et provin-
 cialibus, reliquit, desperans eam posse re-
 tineri; abductosque ex ea populos in Mœ-
 siam collocavit, appellavitque suam Da-
 ciam. *Flav. Vopiscus*, in *Aureliano*, c. 39.

acia diuturno bello Decebalis viris
 a, Trajanus ad frequentandam
 antena milia passuum in circuitu
 vvinciam, ex toto orbe romano
 is hominum transtulerat, ad
 as colendas. *Eutropius*, lib. 8,

de Dacia facere comantem amici

goths, sans attendre l'ennemi, prirent la fuite, et cherchèrent un refuge sur le territoire de l'Empire.

LES HUNS; LES GÉPIDES; LES AVARES. — Les Huns s'emparèrent de la Dacie, et en restèrent maîtres jusqu'à la mort d'Attila. C'est alors que les Gépides se révoltèrent contre Ellach, fils aîné du Fléau de Dieu (454); ils tuèrent trente mille Huns près de la rivière Nétard ou Néra, et soumirent à leur autorité les Daco-Romains. Leur royaume dura cent dix ans. Il fut détruit en 565 par la ligue des Lombards et des Avars. Leur roi Kunimund périt dans une bataille, et son crâne servit de coupe au farouche Alboin, futur conquérant de l'Italie. Les Lombards occupèrent la Pannonie, les Avars la Dacie. Bientôt Alboin passa les Alpes; les Avars, peuple nomade, quittèrent la Dacie sous leur khan Bajan et se fixèrent dans la Pannonie, abandonnée par les Lombards. Aucun autre peuple ne vint prendre leur place sur le territoire daco-romain.

COMMENCEMENTS DE LA NATIONALITÉ ROUMAINE. — Délivrés du joug de l'étranger, les descendants des colons établis par Trajan au nord du Danube descendirent des montagnes où ils avaient cherché un refuge, et reprirent possession du sol dont les Goths, les Huns, les Gépides et les Avars les avaient successivement dépouillés depuis trois siècles. Ceux qui n'avaient point quitté les plaines et les villes

« Les Romains, dit un historien moldo-valaque, durent, en changeant de patrie, changer nécessairement beaucoup de leurs habitudes et de leurs mœurs; la cause en est toute naturelle. Venant d'un climat chaud dans un pays froid, ils durent modifier leur manière de vivre, leurs demeures, leurs habillements. Mais tout ce qui avait rapport à la religion, aux lois, aux différentes cérémonies du culte, du mariage, de l'enterrement, demeura intact dans leur nouvelle patrie pendant bien des siècles. Et même aujourd'hui l'on en voit de fortes traces : nos paysans ont conservé une foule de superstitions romaines; leurs mariages renferment beaucoup de cérémonies pratiquées par les citoyens de Rome; à l'enterrement d'un Romain, il y a encore des pleureuses, des *Præfixæ*, qui accompagnent le mort jusqu'à son dernier séjour, en chantant ses louanges et ses belles actions.

« Les Romains, qui, sous de vaillants généraux, avaient dompté des nations barbares, suivirent aussi en Dacie ce principe : « Le Romain vit où il a vaincu. » Ils s'occupèrent de l'agriculture; seuls ils labouraient la terre en Dacie, car les barbares ne touchaient pas même une charrue (1). Mais lorsque plus

Wolochi. Les Hongrois nomment les Italiens Olach, et les Moldaves et les Valaques Olach; l'Italie, Wloschazeme, et la Valachie Woloschazeme. Pierre Katantsich, auteur illyrien, dit que depuis que les Romains ont été connus aux Illyriens, ils ont toujours eu

obligés de mener une vie errante
 dans les montagnes, ils commencèrent
 par aussi de l'éducation du bé-
 n les appela *tschibani* ou pâtres.
 urbains leur étaient en horreur :
 et de leurs ancêtres leur inspirait
 aine. Aussi ni les Goths, ni les
 p, ni les Huns, n'eurent aucune
 ce sur eux. La langue romaine
 adopter nécessairement des mots,
 lectes barbares, mais jamais se
 dre avec leur langage. Les Vala-
 divèrent scrupuleusement les usa-
 leurs ancêtres; ils ne les mêlè-
 ns avec ceux des peuples noma-
 ne coupèrent pas à leurs nou-
 le menton et le visage, pour
 prendre à connaître le fer avant
 maternel, comme faisaient les
 ils n'attaquaient pas les femmes
 arruées, comme les Avars; ils
 paient pas le ponce des esclaves,
 les Scythes.

mais les Romains ne voulurent
 r des femmes d'une autre nation.
 ont ces mariages en horreur, et
 union existe encore aujourd'hui.

un paysan moldave ou valaque
 leurt se marier à une Hongroise,
 olonaise, ou à toute autre étran-
 le suivent scrupuleusement le
 requi dit : « Lorsque vous prenez
 mme, sachez-en l'origine et la
 »

ut ce que je viens de rapporter
 que les Romains sont toujours
 une nation à part, conservant
 urs et les usages de ses ancê-
 Les Valaques, dit Gibbon (1),

ivronnés de barbares, sans être
 avec eux (2). »

Moldo-Valaques se vantent encore
 'origine, et portent avec orgueil
 de Romains. Ils rappellent
 noyen âge leur descendance ita-
 n'était pas contestée par leurs
 . « Ce sont les héritiers et les
 lants de la race romaine (3), » dit,

contingit. *Amm. Marcell.*, XXXI, 2.
 he Walshians are surrounded by,
 mixed with, the barbarians. Gibbon,
of the roman Empire, c. XI.
 ogalmitchano, *Hist. de la Valachie, de*
avie, etc.; Berlin, 1837, t. I, p. 26.
 sordes descendentes a sanguine Ro-

dans une lettre au pape Innocent III, Ba-
 sile, archevêque de Zagora; et le pape
 constate lui-même cette filiation (1).
 Lorsque, vers la fin du douzième siècle,
 les Valaques de la Dacie de Trajan
 envoyèrent des secours à l'empereur
 Emmanuel contre les Hongrois, ceux-
 ci les prirent pour une colonie ita-
 lienne, à cause de leur langue (2). Enfin,
 au témoignage de Chalchondylas, les
 Valaques parlaient la langue latine,
 quoiqu'un peu corrompue; ils avaient
 tout à fait les mêmes mœurs, la même
 manière de vivre, les mêmes armes,
 les mêmes ustensiles de ménage que
 les Romains (3).

« Que sous Gallien, dit M. Vaillant,
 la Dacie ait été perdue pour les Ro-
 mains, qu'à cette époque un grand
 nombre de colons l'aient évacuée, est-
 ce à dire qu'en entrant les Goths l'aient
 trouvée déserte? Tous les jours un État
 ne perd-il pas une de ses provinces,
 sans que les habitants consentent pour
 cela à abandonner de gaieté de cœur les
 établissements qu'ils ont fondés? Nous
 avons perdu le Canada, la Loui-
 siane, etc.; mais la majeure partie de
 nos colons y sont encore. Pourquoi
 donc, parce que les temps sont loin,
 vouloir qu'il en fût alors autrement
 qu'aujourd'hui? Le sentiment de la
 propriété n'était pas moins fort chez les
 colons d'un peuple conquérant que chez
 ceux des nations commerçantes de notre
 époque. Aurélien rappela les légions,
 soit, et je conviens aussi que l'admini-
 stration dut les suivre; je conviens

manorum. *Gesta Inn.* III, p. 31, c. 67.

(1) Ut sicut genere, sic sis etiam imita-
 tione romanus, et populus terræ tuæ, qui
 de sanguine Romanorum se asserit descen-
 disse. *Ibid.*, p. 32.

(2) Cinnamus, lib. VI, p. 152.

(3) Χρῶνται φωνῇ παραλησάζ τῇ Ἰταλῶν...
 Διαχρώμενοι ἤθεσι Ῥωμαίων, ... Συμφέρεται
 δὲ Ἰταλοῖς τὰ τε ἄλλα καὶ τῇ ἐς διαίταν κα-
 ταστάσει, καὶ ὅπλοις τοῖς αὐτοῖς, καὶ σκευῇ
 ἐτι καὶ νῦν τῇ αὐτῇ Ῥωμαίων διαχρώμενοι.
Chalchondylas, l. II, p. 40, 41. Citons
 encore Diocleas, qui dit expressément (288):
 Inde (Vulgari) debellando ceperunt totam
 Macedoniam; post hæc totam provinciam La-
 tinorum qui illo tempore Romani vocabantur,
 modo vero Maurovichi, hoc est Nigri Latini
 vocantur.

même que tous ceux qui le purent se retirèrent avec elles; mais la masse des colons, mais ce que l'on appelle le peuple, ne les suivit pas; qu'il le voulait ou non, il ne le pouvait pas. En effet, il était moins facile à Aurélien de les transporter en Mésie, qu'il ne l'avait été à Trajan de les conduire en Dacie de tous les points de l'Empire, et cela pour deux motifs bien plausibles : le premier, parce que Trajan envoyait des citoyens qui, victimes de la grande propriété et, n'ayant plus depuis longtemps dans la mère-patrie d'autre état que la misère, accouraient dans cette contrée comme dans un Eldorado, tandis qu'Aurélien rappelait des colons riches, et liés au sol par l'industrie et la possession; le second, c'est qu'en supposant que les *infinitas copias* de Trajan ne s'élevassent qu'à trois cent mille familles, elles devaient être plus que doublées sous Aurélien. Peut-on d'ailleurs supposer que les colons, naguère soldats, hier laboureurs, soient devenus tout à coup nomades? Que les Romains de Mésopotamie, d'Assyrie, de ces provinces enfin où ils ne formaient qu'une partie minime de la population, où ils étaient plus marchands que cultivateurs ou industriels, se soient retirés lorsqu'elles furent enlevées à l'Empire, on le comprend, si toutefois ils en ont eu le temps; mais quand ils n'ont fui ni d'Espagne ni des Gaules, comment admettre qu'un peuple entier de Romains, trois millions d'âmes peut-être, aient

les chrétiens et les Turcs, et des uns facilité et prolongé autres; ainsi les Romains leur qualité de colons, s'ont-ils de leurs droits, du moins leur existence; et, comme l'a bien Katancsich, « ils garantissent la patrie d'une domination nente et absolue (1). »

CHAPITRE II.

FONDATION DES DUCHÉS DE SERBIE ET DE MOLDAVIE.

§ 1.

LES ROUMAINS SOUS LA DOMINATION DES BULGARES ET DES HONGROIS.

INVASION DES BULGARES (et des HONGROIS (899). Le premier fait dont il soit parlé dans l'histoire, qui comprenait les cinq districts formant aujourd'hui le banat de Temeswar, il avait pour capitale la tour Sévaste. Au dixième siècle, on trouve en Transylvanie un prince valaque, du nom de Menomorout possédait le territoire de la Transylvanie, la Theiss et le Danube. Vlad régnait dans le banat de Temeswar. Les villes de Foyaras et de Maros ont aussi des chefs indépendants. On le voit, l'unité de la Dacie a été entièrement rompue. Les Roumains, délivrés de la domination bulgare, ne surent point s'organiser en corps de nation.

Ils ne purent repousser l'in-



des Roumains. Tchernia, un de leurs, franchit la Theiss, vain les bords de l'Alma Gélus, les Valaques, et soumit la Transilvanie et Glad prêtèrent le vasselage. Les Hongrois furent maîtres de toute la Dacie méridionale et du versant septentrional de l'Alpe.

En 1000, au sud du Danube, les Bulgares se rebellèrent contre les Grecs leurs vassaux, et à celles des Valaques leurs sujets, ou pour mieux dire leurs vassaux. Leur royaume fut détruit par l'empereur Basile, surnommé le Bulgarobate. Les souverains de Constantinople conservèrent jusqu'en 1187 la reconnaissance.

À l'est du Danube, la Transilvanie resta à la suzeraineté des Hongrois. La Valachie et la Moldavie n'étaient soumises à ce joug; mais le pape romain n'avait pu s'y maintenir; leurs montagnes et leurs forêts, formées aux Hongrois, furent données aux tribus slaves des Patzinaces. La Moldavie ne conserva quelque temps le nom de pays libre.

Dans la vie de l'humanité une catastrophe que le dixième siècle et le monde semblait près de voir échouer, l'an mil, les seigneurs féodaux attendaient, combien d'opprimés l'appelaient de leurs vœux, comme un talisman de la délivrance? Parmi les martyrs, nul peuple n'avait plus le droit d'invoquer la pitié; le monde continuait de souffrir. Le joug des Hongrois pesait sur les Roumains.

LES ET PERSÉCUTIONS DES CATHOLIQUES CONTRE LES ORTHODOXES. — Tandis que le royaume valaco-bulgare (1014) les Valaques de la Dacie arienne, l'indépendance du fisc de Constantinople, l'indépendance des Hongrois au catholicisme sur les habitants de la Dacie, la guerre et la persécution. Les Roumains avaient de bonne heure le christianisme; c'est en l'an 380, l'évêque Ulphilas prêtre anglique aux tribus des Goths. Les provinces du Danube

reconnurent dès l'origine la suprématie de l'église de Constantinople. Lorsque le patriarche Photius (857-891) eut commencé le schisme de l'Eglise d'Orient, les Roumains suivirent l'exemple des Grecs. Dans le même temps (957), Olga, grande princesse de Russie, introduisit chez les Russes idolâtres les dogmes chrétiens, tels que l'Eglise grecque les enseigne, les cérémonies chrétiennes, telles qu'on les pratique à Constantinople. Les Roumains, comme les Grecs et comme les Russes, se mirent donc à communier sous les deux espèces et à administrer le baptême par immersion; ils firent procéder le Saint-Esprit du Père et retranchèrent le *Filioque*; ils nièrent enfin la suprématie de l'évêque de Rome.

Les Cumans, mêlés aux Valaques, entrèrent à leur exemple dans l'Eglise chrétienne; mais, convertis après le schisme, ils se firent baptiser d'après le rit grec, par immersion, non par affusion. Les Hongrois, baptisés à la mode latine, prirent les schismatiques pour des païens et entreprirent de les christianiser par les armes; ils ne connaissaient pas d'autre genre de prédication.

Dans le banat de Temeswar régnait, sous la suzeraineté de la Hongrie, un descendant de Vlad, Actum ou Octum, prince riche et puissant, qui appartenait à l'Eglise grecque ou orthodoxe. Un de ses lieutenants, Chanadin, le trahit et se réfugia auprès du roi Vaic. Celui-ci, bon catholique, d'autant plus zélé qu'il avait plus nouvellement renoncé à l'idolâtrie, fit abjurer le transfuge et lui servit de parrain à son second baptême. Puis, épousant sa querelle contre Actum, il l'envoya au delà de la Theiss avec une armée. D'abord vaincu, Chanadin fit un vœu à saint Georges; il vit en songe un lion qui lui disait : « Pourquoi dors-tu? Lève-toi; sonne de la trompe; marche au combat; tu reviendras vainqueur. » Le lendemain, les Hongrois sortirent du camp; ils chantaient : *Kyrie, eleison; Christe, eleison; Kyrie, eleison; Pater noster*. Le Dieu des armées tint parole au traître; Actum périt. « Tu m'as délivré de mon ennemi, dit Vaic à Chanadin; que de ce jour Morusena, sa capitale, devienne tienne, et s'appelle Chanadina; que le territoire qui en dépend fasse à jamais de ton nom le sien;

je te fais comte de cette province, et tu l'appelleras de ton titre et de ton nom. » Chanadin avait renié sa foi et sa nationalité; ce n'était pas assez d'apostasies pour satisfaire la pieuse ardeur de Vaïc. Mais vainement il déclara libre quiconque embrasserait le catholicisme; vainement, dans l'empressement de son fanatisme, il recourut aux menaces et condamna à l'esclavage tous ceux qui ne renonceraient point au schisme; les Valaques et les Cumans restèrent orthodoxes. Le prince qui, ne sachant pas les convertir, les persécuta a été canonisé sous le nom de saint Étienne.

Vers la fin du onzième siècle, les Cumans de la Valachie, pour venger leurs frères, firent irruption dans la Transylvanie, et attaquèrent les établissements des Hongrois (1089). Le roi Ladislas était alors occupé contre les Dalmates. Il accourut en toute hâte et rencontra l'ennemi sur les bords du Thémès. « Soldats, dit-il à ses Madjares, la victoire est à nous; vous savez si ma parole est vraie; qui croit en Dieu me suive! » Et, prenant en main la bannière rouge, il se précipita sur les Cumans. Kopulch, leur chef, fut fait prisonnier avec la plupart des siens. Le vainqueur leur promit la vie sauve, à condition qu'ils se feraient chrétiens, c'est-à-dire catholiques; mais ils refusèrent d'abjurer la foi orthodoxe, et Ladislas les fit tous égorger : l'Eglise l'a mis au rang des saints.

RELATIONS AVEC LES GRECS; EXPÉDITION AU DELÀ DU DANUBE; TRAITÉ DE 1164. — Trois années avant l'expédi-

durée; bientôt éclata le soulèvement Valaques mœsiens contre la tyrannie Constantinople (1187).

FONDATION DU ROYAUME VALAQUE (1187). LES ASAN. — L'empereur Isaac l'Ange avait demandé en mariage la fille de Béla III, roi de Hongrie. Les noces des souverains coûtèrent fort cher. Le trésor était vide; pour recevoir dignement sa jeune épouse, mit sur le peuple un nouvel impôt. Le peuple, déjà surchargé de taxes, aurait voulu qu'on assurât à de frais la perpétuité de la dynastie; se plaignit, il conspira.

Les Valaques surtout accueils avec colère les agents du fisc; firent des exactions de la cour, ils refusèrent de payer et n'attendaient qu'un prétexte pour chasser de leurs montagnes ces oiseaux de proie venus de Byzance. Deux frères, Pierre et Jean Asan, prirent aux armes les paysans du Hémus. Jean avait reçu un soulèvement de l'empereur; il fut vengé. A sa voix les Valaques s'insurgèrent, et les Bulgares, leurs anciens dominateurs, guérèrent avec eux contre l'empire pendant deux ans, les rebelles étendirent leurs ravages. Enfin Isaac l'Ange entreprit de les repousser et de les vaincre (1187); il les poursuivit dans les montagnes; un brouillard épaissi obscurcit sa marche. Les Valaques pris et dispersés, se réfugièrent au Danube.

Mais les Asan n'avaient point de courage. Ils s'allièrent avec les Ro-



endormie sous les tentes, la taillèrent ; et laissèrent à peine

Cantacuzène avec quelques gardes. Les Asan s'affublèrent de ses habits impériaux dans les bagages, et le roi, lement costumé en César, s'adressa du côté de Constantinople. Ange, averti par cet échec de du péril qui le menaçait, rassembla ses troupes, prit en personne le commandement et se porta rapidement contre des Valaques, sûr qu'une prompte et décisive pourrât égar les progrès de la sédition ; répandre, par la contagion de, dans toutes les provinces de Les Valaques et les Bulgares mit de pied ferme. Tandis qu'un par ramenait le butin dans les s, ils se rangèrent en bataille ; Grecs.

Le récit de l'historiographe Nicéphore, qui assista lui-même à la bataille, ils firent d'abord plusieurs de flèches, puis ils se précipitèrent en avant ; une fois la bataille engagée, ils feignaient de prendre quand les Grecs rompaient les rangs pour les poursuivre, ils repassèrent la charge sur les troupes en confusion.

Bientôt la confusion se mit dans les rangs byzantins. Les Grecs, ébranlés par le choc, se retirèrent ; les soldats d'Asan s'élançèrent, et, dans la mêlée, les sabres à la main, avec les débris de son armée, reprit honteusement le chemin de Constantinople.

Il ne fut pas plus heureux dans les années suivantes ; la quatrième fois lui coûta la vie : surpris dans une embuscade, il ne dut son salut qu'au dévouement de quelques cavaliers, qui se firent pour protéger sa fuite ; son corps fut jeté entre les mains des Valaques. Asan reculait chaque jour ses nouvelles conquêtes les limites de l'empire byzantin ; sous sa conduite, les troupes et les Bulgares portaient au désastres ; ils s'emparèrent de Varua, de Triadizza, de Nise. Après la mort de Ange, qui seul leur inspirait crainte, ils incendièrent les villes et pénétrèrent jusque dans

Andrinople. En 1193, Alexis GUI et Basile Vatatès marchèrent contre eux avec des forces considérables ; les Grecs furent encore battus ; Vatatès périt ; son collègue prit la fuite. Désespéré de tant de revers, Isaac invoqua le secours du roi de Hongrie ; et pour tenter un dernier effort il se mit lui-même à la tête des troupes, jurant de ne rentrer à Constantinople qu'après la défaite et la soumission des rebelles. Mais « la main de Dieu était encore levée sur Byzance ; la colère divine n'était pas encore apaisée. » L'empereur, infidèle à son serment, retourna vaincu dans sa capitale. Son frère, Alexis Comnène, lui fit crever les yeux et le détrôna (1195).

L'usurpateur voulut d'abord négocier un traité de paix. Mais on lui offrit des conditions si dures qu'il fut contraint de les rejeter. Il envoya contre Asan son gendre Isaac Sébastocrator. Celui-ci s'aventura dans cette expédition avec toute l'inexpérience de la jeunesse. Les Valaques et les Bulgares avaient envahi le territoire d'Amphipolis. Sans s'informer de leur nombre, il se mit à leur poursuite. Ses troupes, épuisées par des marches forcées, tombèrent dans une embuscade, et ne purent soutenir l'assaut de l'ennemi qui les enveloppait de tous côtés. Isaac fut fait prisonnier, et mourut peu de temps après sans avoir revu sa patrie.

En 1196, Jean Asan mourut assassiné. Pierre, son successeur, eut le même sort ; il périt sous la main d'un traître. Ivantch engagea l'empereur à envoyer des troupes prendre possession de Tŕnova. Alexis confia cette mission au protostar Manuel Camyzès ; mais les Grecs refusèrent de suivre leur général. « Où nous mène-t-on ? criaient-ils ; dans les montagnes ? nos frères y sont morts ; qu'y ferons-nous ? » Il fallut renoncer à l'expédition. Ivantch ne profita pas de son crime. Jean, frère de Jean Asan et de Pierre, parvint à s'échapper de Constantinople où il était resté longtemps comme otage. Les Bulgares et les Valaques le proclamèrent roi, et lui rendirent la couronne que ses frères avaient portée avec honneur.

LES CROISADES. PASSAGE DES CROISÉS DANS LA VALLÉE DU DANUBE. — Pendant que ces événements s'accomplissaient dans l'empire grec, l'Occident,

la voix de Pierre l'Ermite, se soulevait, dans les transports d'un saint délire, et se mettait en marche vers Jérusalem. La vallée du Danube fut une des trois routes suivies par les armées de la première croisade.

Tandis que Raymond de Saint-Gilles, avec ses Provençaux, traversait la Lombardie, l'Illyrie et la Dalmatie, et que les comtes de Blois et de Flandre prenaient le chemin de l'Italie et de la Pouille, Goteschalk, avec ses Allemands, et Godefroy de Bouillon, à la tête des Lorrains et des Belges, suivirent le cours du Danube (1096). Les Roumains partirent en foule pour la guerre sainte; ils sont cités sous le nom de Daces parmi les dix-neuf peuples qui prirent part à la délivrance du tombeau de Jésus-Christ. Les bandes indisciplinées de la deuxième croisade suivirent le chemin tracé par les compagnons de Pierre l'Ermite et de Godefroy de Bouillon (1147). Mais, cette fois, les chrétiens d'Occident trouvèrent dans la vallée du Danube, non plus des alliés, mais des ennemis. Ils dévastaient tout sur leur passage. Les Valaques se levèrent en armes contre ces pillards, et plus de cent mille croisés périrent, dit-on, sous leurs coups. Il est certain que Louis VII perdit le long du fleuve une grande partie de son armée. Beaucoup d'aventuriers, échappés au massacre, ne purent regagner leur patrie et se mêlèrent sans doute aux populations riveraines.

JEAN ASAN II ROMAIOTONE; SES

les Valaques s'étaient emparés de Varna. Rendant injure pour injure, il prit le titre de Romaiotone, destructeur des Grecs comme Basile s'était appelé Basileotone. Dans sa haine contre Constantinople, il prêta même l'oreille aux suggestions du pape Innocent III, qui, parlant aux Valaques leur orgueil, essaya de les ramener au giron de l'Eglise latine. Un légat vint le sacrer roi de la Macédoine, des Bulgares et des Valaques. Mais les espérances de la Rome furent bientôt déçues.

Traité par Baudouin comme un vainqueur, Jean se tourna du côté des Grecs. La ville d'Andrinople assiégée par Latius, et, dans une bataille, fit prisonnier le nouvel empereur. Après seize mois de captivité à Constantinople, Baudouin fut mis à mort. On lui coupa les jambes depuis le genou, les puis le coude, et l'on jeta son corps mutilé dans un ravin pour servir de nourriture aux oiseaux de proie. Jean fut décapité avec son crâne.

Le roi des Valaques, encouragé par sa victoire sur les Latins, ne lui laissa pas un instant de repos; il envahit la Macédoine, dévasta dans sa capitale Philippopolis, Héraclée, Trajanopolis, Claudiopolis, et dans la Bulgarie tout un peuple de brigands. Il menaçait Constantinople quand la mort vint le surprendre. Ses successeurs, les Asanides, continuèrent les murs de Thessalonique (1204).



miers, traités avec plus de douceur bientôt la liberté, qui se rappelaient la cruauté de son oncle, applaudirent à l'honneur de son neveu. L'empereur Jean Asan, avec un Comte de Tŭrnova, sous-prélat de Constantinople, fut en patriarcat indépendant des Grecs et des Valaques mit en péril l'empire latin de Constantinople. Jean Vatatzès et Jean Asan se réunirent ensemble contre Byzance jusqu'à aux portes de Jean de Brienne, tuteur de l'empereur, soutint leur effort, et Jean Asan mourut en

commença la décadence du bulgare. La dynastie des Asanides finit avec elle; et dès lors disparut de la Bulgarie. Cependant y a subsisté jusqu'à; elle s'y maintint sous la domination des Turcs mêmes et anéantie. On retrouve en Bulgarie sur la rive droite du Danube dans la Macédoine et en Roumanie (1).

DES ROUMAINS DU NORD
VALAQUES ET LES BULGARES
ORTHODOXES. PERSÉCUTIONS RE-

EN TRANSYLVANIE. —
dit quels secours les Rou-
mans de la Dacie prêtè-
rent aux libérateurs des Bul-
gares. Alliés d'Asan et
ils donnèrent le même appui
aux Bulgares; ils le suivirent
dans la Thrace (1199), et
au point de part à la prise de
de Varna, c'est qu'une in-
vasion des Russes en Bessarabie les
coup de courir à la défense
de leur territoire. Jean, roi des
des Bulgares, possédait aussi
de Traïova. Il passe pour le fon-
dateur qui porte ce nom, formé
de *trai* ou *Crai*, roi; *Jov* ou
). Il y fit, dit-on, construire
une église, qui existe encore au-

jourd'hui (1). Après sa mort, les Cumans
de la Moldavie aidèrent Jean Asan III
à renverser Frutilla; sous le règne du
prince qu'ils avaient rétabli dans l'héri-
tage paternel, ils conservèrent sans doute
avec les Valaques transdanubiens d'é-
troites relations d'amitié; il ne semble
pas toutefois qu'ils aient soutenu
Jean Asan dans ses guerres contre les
Latins et contre les Grecs; on ne dit
pas non plus que ce prince, malgré la
communauté de race et de religion, ait
protégé les Roumains orthodoxes de la
Transylvanie contre le fanatisme de son
beau-père André II. Un bref de Gré-
goire IX enjoignit au roi de Hongrie
d'extirper des États tous les schisma-
tiques, et l'inquisition se hâta de mettre
cet ordre à exécution (1234). Les bû-
chers, allumés de toutes parts, ne s'é-
teignirent que sous le règne de Béla IV
(1236). Les dominicains s'éloignèrent
pour un temps; les Roumains respirè-
rent; mais un autre fléau était près de fon-
dre sur eux. A peine ont cessé les persé-
cutions religieuses que déjà commence
l'invasion tartare.

INVASION DES TARTARES (1241). LA
HONGRIE ET LA TRANSYLVANIE DÉ-
VASTÉES. — Gengiskhan était mort en
1226. Battou-Khan, son successeur,
après avoir conquis la Russie, passa le
Dniester et s'établit dans la haute Mol-
davie, au lieu où s'élève aujourd'hui la
ville de Botos'han. Deux fois Kuthen, roi
des Cumans, repoussa les envahisseurs.
Vaincu dans une troisième rencontre, il
se retira dans les Carpathes. De là il
envoya des députés au roi de Hongrie
Béla IV, et lui demanda des terres pour
son peuple, s'engageant à reconnaître
la suzeraineté des Hongrois et à em-
brasser la religion catholique. Béla ac-
cueillit avec empressement ses proposi-
tions et donna aux Cumans le territoire
qui, de leur nom, s'est appelé la grande
Cumanie. Il exigea seulement que Kuthen
restât en otage dans un bourg voisin de
Pesth, pour garantir la fidélité de ses su-
jets. Les Cumans, qui avaient vu de
près les Tartares, conseillèrent aux Hon-

(1) Photino, *Histoire de la Dacie*, en grec
moderne. ἱστορία τῆς παλαιᾶς Δακίας, τὰ νῦν
Τρανσυλβανίας, Μαχίας καὶ Μολδαβίας.
Vienne, 1818, t. I, p. 282.

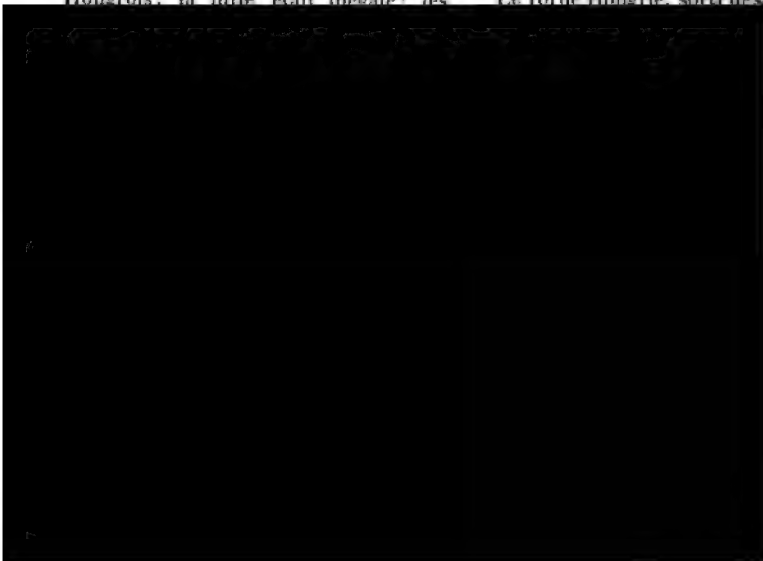
grois de se mettre en défense et de prendre les précautions nécessaires contre des attaques prochaines et inévitables. Béla IV écouta leurs avis; il visita les frontières, fortifia les défilés, et y plaça des garnisons. Mais les magnats, endormis dans une trompeuse sécurité, ne s'associèrent pas à ses efforts; ils se repentirent bientôt de leur imprudence. Battou-Khan parut, précédé de quarante mille hommes, qui abattaient les forêts pour ouvrir un passage à l'armée tartare. Le 15 mars 1241, le khan arriva presque sous les murs de Pesth. Les Hongrois l'attaquèrent; ils furent battus. Un certain nombre de Cumans, prisonniers des Mongols, avaient été forcés de combattre dans leurs rangs. Ce fut pour les Hongrois un prétexte de rejeter sur Kuthen la honte de leur défaite; ils l'accusèrent de complicité avec Battou-Khan et demandèrent qu'il fût puni de mort. Vainement Béla voulut le défendre; une bande de furieux saccagea le bourg qu'il habitait; le roi des Cumans fut égorgé avec tous ses serviteurs, et le peuple promena dans les rues leurs têtes sanglantes. A cette nouvelle, les Cumans se soulevèrent; ils massacrèrent plusieurs magnats de Hongrie et mirent le pays à feu et à sang. Pendant ce temps, les Mongols continuaient leurs dévastations; Béla marcha contre eux avec une armée de cent mille hommes, et leur livra sur les bords de la Theiss une grande bataille; malgré le courage des Hongrois, la lutte était inégale; les

porter l'origine de la principauté lachie. Radu Negru, Rodolphe régnait sur la ville de Fogar; parurent les hordes tartares. dérober aux fureurs de ces saurquérants, il franchit les Carpathes s'établir au fond de la vallée de lungu. A la haine des Roumains pour la domination orthodoxes pour la domination orthodoxes pour l'intolérance catholique; la terreur inspirée par les Moutoufoule d'émigrants suivirent Rodolphe des monts (1241).

Sur le territoire qui descend entre l'Olto, le Melcovet, vivaient des peuplades éparses, sans liens sociaux, les unes les autres nomades. Elles accablées, comme des frères les Roumains Transylvanie. Rodolphe, roi de la *terre romaine* (c'est-à-dire roumaine) bâtit à Longchamp un château, une église qui subsistent encore. son portrait; il est vêtu d'un habit brodé en or et en argent et tout orné d'une fourrure noire; il a le nez droit, les moustaches et les cheveux noirs; là son surnom.

Rodolphe le Noir releva de nouvelles Pitesci, l'ancienne Pinuresci, autrefois Thyanus, et fit bâtir la Tour du Bourg. Il fixa quelque sa résidence dans les murs de la ville et y fonda, d'après les vœux de son évêché catholique.

Le roi de Hongrie, sorti des



se tous, avons arrêté ce qui gratifions le vénérable Raimon des, et leur faisons donc la terre de Séverin, avec ceux qui y tiennent, ainsi que les d'Avanciu, et de jusqu'à l'Olto, à l'exception du duché du prince de nous confirmons aux Valaques ils l'ont possédé jusqu'à nous voulons encore que les gens soient tenus de prêter aux susdits frères; qu'ils bien équipés pour la guerre, défendre le pays et de repousser les étrangers, et qu'en frères soient également tenus de le faire; le tout autant qu'il leur plaît. De plus, nous gratifions grand maître des monts d'Ardalie et de toute la Cusnieux mêmes conditions que Séverin, exception encore du pays de prince des Valaques, à qui nous pour en jouir comme avant.

Le duc de Séverin appartenait à la terre de Craiova. Celui-ci n'était pas à se laisser dépouiller par le duc de l'Hôpital. Il conclut avec lui un traité d'alliance et renoua l'amitié.

ORGANISATION POLITIQUE ET SOCIALE VALACHIE. — Les deux provinces furent gouvernées par les armes aux mains de la Hongrie. Quand ils eurent vaincu l'ennemi commun, ils se réunirent pour organiser leurs États. Ils établirent ont régi les Valaques à la fin du quinzième siècle; nous ne savons pas exactement; mais nous en ont indiqué l'esprit.

Les Roumains étaient égaux, ils étaient tous soldats, divisés en familles ou masnavi, masnagi, mesnadi, mesnades, miles, familles; et en soldats retraités ou masterrani, masneni, masnagi, mos'neni et t'erani, c'est-à-dire tenanciers militaires.

La terre appartenait à l'État : elle avait la *domnia*, la mas'ia, elle était divisée en deux parts : celle des mas'neni, et celle qui est communément dite ou de la com-

mune. Les mas'nagi seuls avaient droit aux biens communaux. Ils n'en étaient pas propriétaires, mais possesseurs. A la mort du titulaire, la famille n'héritait pas; les biens retournaient à l'État.

« 3° Le duc était élu par la nation.

« 4° Les fils du souverain n'héritaient point des titres de leur père.

« 5° Toutes les charges étaient à la nomination du duc.

« 6° Un conseil de douze vieillards aidait le souverain de sa sagesse et de ses lumières.

« 7° L'assemblée du peuple était convoquée dans les moments difficiles.

« 8° Le pays était divisé en juridictions et la justice administrée par des *jupans*.

« 9° Tous les enfants avaient un droit égal à la succession de leur père; mais les frères étaient tenus de se gêner s'il le fallait pour établir les sœurs selon leur rang.

« 10° La noblesse était personnelle et viagère.

« 11° Étaient nobles tout mas'nagi et tout mas'nan.

« 12° Le prince portait le titre de chef suprême et de duc des Moldo-Valaques, c'est-à-dire des Roumains de la montagne et de la plaine.

« 13° Il n'y avait ni impôt ni taxe; car il n'y avait encore ni conquérants ni vaincus, mais de simples contributions volontairement votées par les communes.

« 14° Le peuple ne payait que la dîme; elle était double : dîme à l'État, dîme à l'Église; les huit autres dixièmes étaient à lui; mais l'une et l'autre ne semblent avoir été dans l'origine qu'une offrande; celle de l'État, en effet, s'appelait *dare* (don); elle était en espèces et en nature; celle de l'Église n'était qu'en nature et s'appelait *daj Det* (don de Dieu).

« Radu Negru règle ensuite les cérémonies du sacre, crée des charges auliques et donne des noms à tout. Les ministres s'appellent *camaras'i* (chambellans), les secrétaires, *grammatici*, les aides, *shugeri*, l'échanson, *pocularnick*, le pitancier, *pitari*, l'armée, *oste*, le soldat, *ostas*, les généraux, *capiteni*, les hommes d'armes, *armas'i*, les halberdiers, *trabanti*, et ceux qui semblent former son état-major et ne pas le quitter.

d'un instant sont ses *comis*, écuyers, compagnons ou comtes.

« Sans discuter, dit M. Vaillant, l'évidence de cette constitution, que la suite des faits nous prouvera et que nous retrouverons chez les Moldaves avec la seule différence de l'hérédité, je ferai remarquer que cette égalité des Roumains n'a rien qui puisse étonner; il y a si longtemps que les Serviens l'ont acquise qu'ils semblent n'avoir jamais fait d'effort pour l'obtenir, et l'on sait fort bien que des peuples plus barbares qu'eux, ceux de la Russie par exemple, furent également libres jusqu'en 1566, et ne durent alors leur esclavage qu'à Ivan Vazilevitch. Il était juste d'ailleurs que les compagnons d'armes de Radu eussent leur part de sa conquête. Le pays, du reste, était encore peu peuplé; ils pouvaient y devenir tous propriétaires sans être obligés de déposséder les peuplades qui s'y trouvaient et se poser au milieu d'elles en dominateurs (1). »

RELATIONS DE LA VALACHIE AVEC LA HONGRIE. VICTOIRES DES VALAQUES. — Plusieurs circonstances facilitèrent l'accomplissement des entreprises de Rodolphe le Noir. La Hongrie fut pour lui une ennemie peu redoutable. En guerre avec la république de Venise (1244), avec l'Autriche (de 1248 à 1253), elle avait encore à combattre les Tartares, qui, sous la conduite de Nogai, menaçaient de franchir les montagnes (1261).

Le premier prince de Valachie mourut après un règne de vingt-quatre ans

des ennemis plus dangereux s'élevèrent sur les confins de la Valachie les Mongols. Étienne combattit contre eux avec le despote de Bulgarie. Les Tartares se répandirent en la Bulgarie et dans la Thrace (1279).

Pendant plusieurs années, les Valaques avaient été en proie à l'anarchie. Un parti puissant offrit la couronne à Charles-Robert, fils de Charles d'Anjou et prince de Naples. Charles-Robert, couronné en 1300, voulut gagner le peuple par la conquête de la banat. Jean I^{er} le roi de Hongrie, des députés : « Seigneur, dit-il, vous paierez sept mille mares pour vos frais de guerre, et vous tenez la ville je vous l'offrirai avec son territoire; mais, rendez-moi votre amitié, si vous évitez les dangers qui vous en résultent si vous avancez, vous êtes — « Dites à Jean, répondit-il, qu'il n'est que le berger de mon troupeau et que je l'arracherai de son troupeau la barbe. »

Jean s'était préparé à la résistance, tous les habitants abandonnèrent la plaine et s'élevèrent sur les hauteurs avec leurs troupeaux et leurs grains. Charles-Robert s'avança dans un pays désert et inconnu, à travers des forêts impraticables, et son armée fut bientôt épuisée par la fatigue et la disette. Il prit le parti d'accepter les propositions de paix et recula.



de magnats et de chevaliers dans cette vallée de la « Aves eux périrent les chapelains, que Charles avait amenés chever par leurs discours les lions commencées par ses armes. Le massacre vint le pillage : les de l'armée, le trésor du roi, les du royaume furent la proie des voleurs. Quand ils eurent fini, ces chiens furieux, *canina de Valachorum*, comme les ap-Hongrois Turcoz, cherchèrent parmi les morts ; et ils retrouvèrent les vêtements sur le cadavre du voleur fidèle qui lui avait donné pour faciliter sa fuite. Char-les, avec un petit nombre de ses, échappa, comme par miracle, de la mêlée ou plutôt de la berce. Il ne renouvela point ses hostilités contre les Valaques.

Les successeurs de Jean I^{er}, jus-que de Mirce I^{er}, l'histoire de la présente peu d'intérêt. Nous sommes à peine, pendant un demi-siècle, quelques faits dignes de remarque.

Les Turcs, conduits par Soliman, entrèrent en Bulgarie, le voïvode envoya deux mille cavaliers au secours des chrétiens (1360). Cette petite guerre ne revint pas. Le temps appro-cha.

Le Danube ne serait plus pour les Turcs une barrière suffisante contre l'ambition des Ottomans. Denis II (1382) accueillit les juifs chassés de France par Louis I^{er}. Cet acte d'humanité en même temps une sage et saine politique. Les juifs firent de la principale entrepôt de leur commerce dans les provinces danubiennes. Les Valaques tirèrent moins de profit de l'établissement des frères Minorites, la tolérance du voïvode permit de construire une église pour la célébration catholique.

ÉVÉNEMENTS DU DUCHÉ DE VALACHIE. — Quant à la Moldavie, ses annales furent très-obscures. On trouve une lettre d'Antoine, patriarche de Constantinople, aux voïvodes Bar- dragos, successeurs de Bogdan ; elle contient quelques détails importants sur l'histoire religieuse de la princi-

palité des très-nobles frères en

« Saint-Esprit les voïvodes Balica et
« Dragos, fils aînés de notre Modestie,
« possèdent héréditairement un couvent
« dans le pays de Maremoros, au nom
« révérend de Michel, chef des puissances
« célestes, pour lequel le très-noble Dra-
« gos, pendant son séjour dans la reine
« des villes, où il est venu révérend les
« saints et où nous lui avons accordé
« l'amitié de notre Modestie et les hon-
« neurs et hommages dus à très-noble
« et très-haut seigneur, bon chrétien et
« orthodoxe, a prié notre Modestie que
« ledit couvent jouît à l'avenir de l'in-
« spection et de la protection patriarcales ;
« notre Modestie... lui a délivré la pré-
« sente lettre, par laquelle il est ordonné
« que ledit couvent... jouisse à l'avenir
« de l'inspection et de la protection pa-
« triarcales, aussi bien que des grandeurs
« et des honneurs y attachés.

« Notre Modestie nomme aussi le ré-
« vérend père Pacôme supérieur dudit
« couvent et exarque des villages qui en
« dépendent... Il devra surveiller les pré-
« tres et le peuple qui se trouvent dans
« lesdits villages, et leur prêcher et en-
« seigner tout ce qui est sain et salutaire
« à l'âme ; il doit en outre examiner et
« juger les droits déparés par les pré-
« tres, et diriger régulièrement et légale-
« ment tout ce qui a besoin de répara-
« tion. Le nom du patriarche doit être
« remémoré à toutes les fêtes, dans la
« dite église et dans tous les couvents
« qui seront bâtis à l'avenir.

« Notre Modestie ordonne encore par
« la présente qu'en cas de décès du su-
« périeur et exarque Pacôme, lesdits
« très-nobles frères les voïvodes Balica
« et Dragos puissent, de concert avec
« le conseil des moines du couvent,
« choisir un autre prieur, et l'établir
« au lieu et place du révérend Pacôme,
« afin qu'il ait aussi le droit et le pou-
« voir de notre exarque, dans les susdits
« villages, de surveiller les prêtres et
« consacrer les églises qui y seraient
« dédiées aux Stavropigées patriarcales. »
(14 août 1293).

Vers le milieu du siècle suivant, Bog-
dan, voïvode de Moldavie, et Alexandre,
voïvode de Valachie, fixèrent les étoffes
et les couleurs des vêtements pour cha-
que peuple et pour chaque classe. Les
Moldaves portèrent la cucuilla d'agneau

noir, la braie et la blaude de bure également noires; les Valaques, la cuciulla d'agneau blanc, la braie et la blaude blanches. Les autres couleurs étaient le rouge pour la cour, le jaune pour les boyards, le vert pour les *mos'negi*, le bleu pour les *mos'neni*.

LATZCO I^{er}. — LE ROI DE HONGRIE CONFISQUE LE DUCHÉ DE MAREMORUS. — A Bogdan II succéda Latzco I^{er} (1356-1373). Ici commence véritablement l'histoire du duché de Moldavie. Sous le règne de ce prince, le territoire de Maremorus fut confisqué par Louis I^{er}, roi de Hongrie, qui le donna d'abord au Polonais Théodore Custutovicz (1360), puis à la famille Balck. On a conservé l'acte de cession.

« Considérant, dans la conscience de
« notre âme, le zèle de Balck, fils de
« Sas, notre prince de Maremorus,
« notre amé et féal, et nous rappelant
« ses nombreux services, en témoignage
« de notre faveur particulière et de notre
« amitié, nous le gratifions et lui faisons
« donation du village de Cucnia, en
« notre pays de Maremorus, avec Ghiod,
« Botchucan, les deux Bizu, Muze, Bo-
« ros et deux autres hameaux dépendants
« tous dudit village de Cucnia,
« avec tous leurs revenus, c'est-à-dire
« avec leurs eaux, forêts et montagnes,
« comme aussi toutes leurs dépendances,
« n'importe sous quel nom, et qui sont
« rentrées en nos mains des mains du
« duc Bogdan et de ses fils, infidèles
« bien connus par leur conduite infâme

« à Bogdan et à ses fils comme à
« hérétiques; et pour que personne
« inquiété à l'avenir, nous annu-
« lons et révoquons tous les documen-
« ts ont été faits, et en gratifions
« Balck, etc....

« Donné de la main de l'hon-
« révérend frère en J.-C. mon
« Nicolas, archevêque de Strigo
« notre amé et féal le comte ch
« de notre cour. Au quatrième de
« l'an de N. S. 1365 et de notre
« le vingt-quatrième. »

Latzco était trop faible pour
diquer par la voie des armes le
que lui ravissait le roi de Hongrie.
rentre en grâce auprès de Louis.
embrassa le catholicisme. Un
bien une messe. Il rétablit l'évêque
Melcove, et pria le pape Urbain
envoyer un évêque (1370). Mais
temps il demanda que son mariage
rompu, sous prétexte que sa femme
opiniâtrément attachée au rit grec.
tes ses instances échouèrent. Voyant
son apostasie ne lui servait à rien,
jura de nouveau, rentra dans le
grecque, et garda sa femme.

Après lui, Bogdan III (1373-1397)
fut attaqué par les Hongrois. Il
réclamait la Moldavie; il trouva
sistance énergique. Mais déjà les
mains des deux duchés étaient
pour maintenir leur indépendance
la Hongrie; Louis I^{er}, vaincu et
dut renoncer à ses projets de
Heureux les Valaques et les

nadaubiens, et perdit Sistov, a, Silistrie et Widdin. Mirco, vainqueur victorieux, se trouva malheureux rives du Danube (1887); il dit : « kral de Bosnie et des deux », duc de Vacarar et d'Omlas, banat de Séverin, despote de l, seigneur de Silistrie et de ses villes et contrées jusqu'aux de Andrinople. »

1^{er} régnait alors sur les Os-
li attaqué Lazare Samoderiski,
des Serviens. Lazare invoqua
es Bulgares, des Bosniens, des
des Valaques, des Polonais et
grois. Avec les secours envoyés
voisins, il livra la bataille de
il fut vaincu, mais le sultan
milieu de son triomphe, assas-
sineur seigneur servien, Miloš
ob (1860). Bajazet, successeur
r, reçut l'hommage d'Étienne,
sare, qui s'engagea à lui payer
annuel. Sistov, Widdin, Nico-
34istrie tombèrent au pouvoir
1. Sisman, assiégé dans Nicoo-
randit, avec son fils, devant le
pacha; il demanda la vie en
le son royaume; Ali pacha l'en-
fi à Philippopolis, où il mourut
près; et la Bulgarie tout en-
nunt la domination de Bajazet.
u sort de Lazare et de Sisman,
recherche l'alliance de la Po-
signe avec Ladislas Jagellon
offensif et défensif (traité de
14cembre 1869).

**EN TRAITÉ DE LA VALACHIE
PORTE OTTOMANE (1893). —**
iance était dirigée également
Hongrois et contre les Turcs.
Hongrie Sigismond se mit en
ontre les Valaques; c'est alors
e 1^{er} résolut de négocier la paix
et et d'assurer par un traité
re du sud contre les invasions
nes. La Valachie, après avoir,
cent cinquante ans, combattu
né de la Hongrie, se reconnait
s Turcs (1893).

notre grande éléance, dit Ba-
nous consentons que la prin-
ouvellement soumise par notre
incible se gouverne d'après ses
ois, et que le prince de Vala-
e droit de faire la guerre et la

paix, et celui de vie et de mort sur ses sujets.

Tous les chrétiens qui, ayant embrassé la religion de Mahomet, passeraient ensuite des contrées soumises à notre obéissance en Valachie et y deviendraient de nouveau chrétiens ne pourraient être nullement réclamés et attaqués.

• Tous les Valaques voyageant dans une partie quelconque de nos possessions seront exempts du karatch et de toute autre capitation.

« Les princes chrétiens seront élus par les métropolitains et par les boyards.

« Mais, à cause de cette haute clémence et parce que nous avons inscrit ce prince raïa dans la liste de nos autres sujets, il sera, lui aussi, tenu de payer par an à notre trésor impérial trois mille piastres rouges du pays ou cinq cents piastres d'argent en notre monnaie (cette somme équivaut à 1,800 francs en monnaie de France). »

Ce traité, selon la remarque de Vattel, ne peut être considéré d'après le droit des gens que comme un simple traité de protection ; car, d'après l'usage généralement reconnu en Europe, une nation incapable de se garantir elle-même d'insulte et d'oppression peut se ménager la protection d'un État plus puissant. Si elle l'obtient en s'engageant seulement à certaines conditions, ou même à payer un tribut en reconnaissance de la sûreté qu'on lui procure, se réservant du reste le droit de se gouverner à son gré, c'est un simple traité de protection, qui ne déroge point à sa souveraineté.

GUERRE CONTRE LES TURCS. VICTOIRES DE BAJAZET. — Mirce I^{er} ne resta pas longtemps fidèle aux obligations qu'il avait contractées envers les Turcs. Dès 1895, il s'unit avec Sigismond contre Bajazet, s'engageant à lui fournir passage à l'armée hongroise, à lui fournir des vivres et à marcher en personne en cas de besoin, si les Hongrois pressaient le Danube et envahissaient la Bulgarie. En vertu de ce traité, il prit part à la bataille de Nicopolis (28 septembre 1896). Pour cette campagne décisive, le roi de Hongrie avait fait appel à tous les princes chrétiens ; les chevaliers teutons, les chevaliers de Saint-Jean, les Styriens, les Bavarols, plusieurs

milliers de Français accoururent, comme à une fête, au rendez-vous qu'il avait fixé. Les Valaques et les Moldaves se joignirent à cette croisade. Mais, après la défaite des Français et des Hongrois, Mircea trahit la cause des chrétiens et se tourna du côté des Turcs. Sa défection décida la victoire de Bajazet. Il se ligua ensuite avec les princes d'Ardalie et de Moldavie, renversa Sigismond, et plaça sur le trône de Hongrie un prince français, Ladislas de Naples, fils de Charles III de Durazzo. Fort de toutes ces alliances, il abandonna de nouveau le parti des Turcs et leur refusa le tribut. Bajazet s'avança contre lui, franchit le Danube près de Silistrie, et établit son camp à Rovine, dans le district de Ialomizza (1398). A son approche, Mircea donna l'ordre à tous les habitants de sortir des villes et des villages et de se retirer dans les montagnes. Les Ottomans, après d'inutiles ravages, furent obligés de repasser le fleuve. Les Valaques les prirent en queue et les poursuivirent jusqu'à Andrinople; cette victoire les affranchit pour quelque temps de tout tribut. En 1402, le sultan Bajazet fut fait prisonnier par Tamerlan; ses fils se disputèrent le trône; Manuel, empereur de Constantinople, soutint Soliman; Mircea prit parti pour Musa. Avec l'aide des Valaques, Musa vainquit son frère; mais il fut bientôt déposé par Mahomet, autre fils de Bajazet. Le nouveau sultan passa le Danube en 1416, s'empara de Séverin et de

son importance; il transporta dans ses murs la résidence de la cour. Il fonda, en 1383, le monastère de Cozia. Son principal titre de gloire fut la réforme de l'administration et de l'armée; il établit en Valachie une armée régulière, fixa le nombre des soldats, leur paye, leur uniforme. Il divisa la principauté en dix-huit capitaineries, qui fournissaient, au premier signal, dix-huit mille fantassins. Tous les soldats en activité de service reçurent par jour deux piastres rouges (environ dix centimes), une ration de viande et du pain de blé et de millet; plus, une fois par an, une pièce de drap. La Valachie est un des premiers États européens qui possédèrent des troupes permanentes. « La guerre sans anarchie était l'état normal du pays (1). »

LA VALACHIE EN PROIE AUX GUERRES CIVILES. — Mircea I^{er} aimait beaucoup les femmes; il eut plusieurs enfants naturels; à sa mort ses fils se disputèrent le pouvoir. Wlad II, avec l'aide des Turcs, triompha de ses frères; mais après lui la guerre civile recommença; les Ottomans continuèrent d'intervenir en Valachie. Wlad III passa tour à tour de leur alliance à celle des Hongrois. En 1440, il se rendit à Andsinople pour saluer le sultan Mourad; mais son hommage était suspect; il fut arrêté sous prétexte de trahison. Quand il sortit de captivité, il se lia étroitement avec Ladislas, roi de Pologne et de Hongrie (1443). Excité par les conseils de Jean Corvin et par les succès de Georges Castriot Scander-

■ tan, au contraire, leur a ouvert le détroit.
 ■ Ainsi le moment n'est pas favorable pour
 l'attaque; il faut attendre. » On méprisa
 ses avis, et Ladislas alla se faire tuer
 à la bataille de Varna (1444).

■ Dan IV, successeur de Vlad, s'unit
 avec les Hongrois contre les Turcs; il
 commanda l'aile gauche de l'armée chré-
 tienne dans les plaines de Cossova (1448);
 après la défaite de Szekeli, les Valaques
 firent défection; pour obtenir la vie
 sauve, ils s'engagèrent à fournir annuel-
 lement, outre le tribut, 300 fantassins,
 400 cavaliers, 3,000 flèches et 4,000 bou-
 cliers.

§ 2.

VLAD L'EMPALEUR (1456-1479).

DEUXIÈME TRAITÉ DE LA VALACHIE
 AVEC LA PORTE (1460). — La mort de
 Dan amena de nouveaux troubles. Vlad V
 s'empara du trône en 1456; il est resté
 célèbre sous le nom de Vlad le Diable
 ou l'Empaleur.

En 1460, il envoya des ambassadeurs
 à Mahomet II, et renouvela, en l'aggra-
 vant, le traité de 1393. Les stipulations
 de 1460 fixèrent définitivement les rela-
 tions des Valaques et des Turcs; elles
 servent encore de base à la souveraineté
 de la Porte. Le sultan s'engage pour lui
 et pour ses successeurs à protéger la
 Valachie et à la défendre contre tout
 ennemi, sans exiger autre chose que la
 suprématie sur cette principauté et sur
 ses souverains, qui payeront un tribut de
 dix mille ducats. La nation continuera
 de vivre sous ses propres lois; le voi-
 vode sera élu par le métropolitain, les
 évêques et les boyards; l'élection sera
 reconnue par la Porte; le voïvode aura
 droit de vie et de mort sur ses sujets; il
 décidera de la paix et de la guerre; il ne
 sera jamais soumis pour ses actes à au-
 cune responsabilité envers la Turquie.
 Les Valaques établis dans l'empire ot-
 toman ne payeront pas le *karatch*
 (capitation) que payent les raïas. Nul
 chrétien, après avoir embrassé l'islamis-
 me, ne pourra être inquiété ni réclamé
 si, revenu en Valachie, il embrasse de
 nouveau la religion chrétienne. Tout
 procès entre un Valaque et un Turc sera
 jugé par le divan valaque, conformé-
 ment aux lois de la principauté. La

Porte promet de ne jamais délivrer un
 firman à la requête d'un sujet valaque
 pour ses affaires en Valachie, de quelque
 nature qu'elles puissent être, et de ne
 jamais s'arroger le droit d'appeler à Con-
 stantinople ou dans aucune partie des
 possessions turques un sujet valaque,
 sous quelque prétexte que ce puisse être.
 Chaque année un officier de la Porte
 viendra en Valachie pour recevoir le
 tribut; il sera accompagné à son retour
 par un officier du voïvode jusqu'à Giur-
 gevo; à la frontière, on comptera de
 nouveau la somme remise, et l'on en
 donnera un second reçu; lorsqu'elle
 aura été transportée au delà du Danube,
 la responsabilité de la Valachie sera
 complètement déchargée. Les Turcs ne
 pourront voyager en Valachie sans motif
 plausible; ils devront déclarer aux auto-
 rités locales la durée présumée de leur
 séjour et partir à l'expiration du délai
 fixé; ils ne pourront emmener avec eux
 aucun serviteur valaque. Il est interdit
 aux musulmans de construire aucune
 mosquée sur le territoire de la princi-
 auté.

Certes, dit Vaillant (1), les condi-
 tions de ce traité sont telles qu'il y aurait
 progrès d'en pouvoir jouir aujourd'hui;
 malheureusement tout ce qu'elles veu-
 lent conserver disparaît, et la Valachie
 est perdue. La protection musulmane
 sera toujours impuissante; bientôt le
 voïvode devenu pacha aura moins besoin
 de soldats que d'esclaves; les dons de-
 venus capitation ne différeront plus du
karatch, et, peu à peu, sans s'en douter,
 les Romains seront réduits au servage le
 plus dur.

GUERRE CONTRE LA TURQUIE. IN-
 VASION DE MAHOMET II. — Vlad V ne
 tarda pas longtemps à rompre ce traité
 de 1460. Dès 1461, il conclut une al-
 liance avec Mathias Corvin. Mahomet II
 ordonna au gouverneur de Widdin,
 Tschakardji-Hamsa pacha, de s'emparer
 du voïvode par force ou par ruse. Hamsa
 pacha demanda une entrevue au prince
 valaque; mais il tomba dans un piège
 avec le renégat Katabolinos. Vlad le
 Diable les fit prisonniers, leur coupa les
 bras et les jambes, et les fit empaler; le
 gouverneur, par respect pour la hiérar-

(1) Vaillant, *la Roumanie*, t. I, p. 229.

chie, eut un pieu plus élevé que celui de son secrétaire. Après avoir renouvelé son alliance avec les Hongrois, le voïvode passa le Danube, entra en Bulgarie, brûla les villes et les villages et emmena vingt-cinq mille prisonniers. Ces malheureux furent tous empalés autour du cadavre d'Hamsa pacha. L'horrible exécution était à peine achevée que des ambassadeurs turcs arrivèrent avec des propositions de paix; ils refusèrent de se découvrir en présence de Vlad; il leur fit clouer leurs turbans sur la tête.

A cette nouvelle, Mahomet II, transporté de fureur, rassembla une armée de deux cent cinquante mille hommes, et, tandis que le grand vizir marchait vers le Danube, il partit lui-même avec une flotte considérable, remonta les embouchures du fleuve et s'avança jusqu'à Widdin : Étienne, voïvode de Moldavie, fit une diversion en faveur des Turcs, et envahit la Valachie par le nord-est. Enfin Rodolphe, frère de Vlad, essaya de soulever les boyards. Pressé de tous côtés, Vlad attendit vainement le secours des Hongrois; mais il ne perdit point courage. Il envoya sa famille et ses trésors à Cronstadt, en Transylvanie, dirigea un corps de trois mille hommes vers le Séreth pour tenir tête aux Moldaves, et lui-même attendit les Turcs avec dix mille ou sept mille cavaliers.

Mahomet II s'avancait à grandes journées; pendant sept jours de marche il ne rencontra point de résistance; tout

Valaques sortirent du camp, n'ayant perdu pendant la nuit que fort peu de monde (1). » Ali bey se mit à leur poursuite et ramena mille prisonniers; par ordre du sultan, on les égorga tous, en représailles des cruautés de Vlad. L'un d'eux, interrogé par le grand vizir, refusa d'indiquer la retraite où se réfugiait le voïvode : « Je sais mourir et me taire, » dit-il. Sa tête roula aux pieds de Mahmoud pacha. « Si Vlad avait une plus grande armée d'hommes pareils, s'écria le vizir, il acquerrait bientôt une gloire immense. »

Mahomet hâta sa marche vers Bucarest (2); en chemin, il fut arrêté par un spectacle épouvantable; c'était une forêt de pieux, large d'un quart de lieue, longue du double, où vingt-cinq mille Turcs et Bulgares étaient crucifiés ou empalés; au-dessus des autres s'élevait le corps d'Hamsa pacha, vêtu de soie et de pourpre. On voyait des enfants empalés près de leurs mères et dont les corbeaux et les vautours dévoraient les entrailles. « Comment, s'écria Mahomet, comment dépouiller de ses États un homme qui ne répugne pas à de tels moyens pour les sauver? Cependant, ajouta-t-il, s'il y a de la grandeur dans de pareils actes, l'homme qui les commet ne mérite pas d'estime. »

Les Turcs entrèrent dans Bukarest sans coup férir; les habitants s'étaient retirés dans la forêt de Pœnarii, et Vlad, avec mille cavaliers, était passé en Moldavie, puis en Ardalie; il s'arrêta à

es turcs. — Après leur départ, int avec les Hongrois. Mais les qui avaient accueilli avec faveur nement de Rodolphe, négociée Mathias Corvin, lui exposa griefs contre le voïvode dé et odèrent pour son successeur le la Hongrie : Vlad fut envoyé à Bude; il y resta quatorze

phs III fut l'ami des Turcs. Il abattre le voïvode de Moldavie, adversaire implacable des in- de leurs alliés. Vaincu en 1470, trois ans après, une nouvelle dé- dit sa capitale (1474) et ne fut se par le secours des Ottomans as Hongrois s'unirent aux Mol- et le renverser; il se réfugia à it, et les bourgeois de la ville le : aux mains d'Etienne, qui le fit : (1476).

V, mis en liberté, reprit le en 1477. Il ne le posséda que ées. En 1479, un de ses servi- frappa par derrière d'un coup lui coupa la tête et la donna s, qui la promènerent comme ées à travers les villes où il né.

ITÉS DE VLAD LE DIABLE OU XUN. — Ainsi mourut Vlad le le bourreau, l'empaleur. « Les dit un historien de la Roumanie, brent pas de surnom assez ex- i assez infâme pour flétrir sa . » Engel prétend que, durant nd règne, il se comporta plus en; c'est, sans doute, suivant la de M. Vaillant, parce qu'il plus particulièrement aux infi- ur se débarrasser des Scind- qui errent en mendiants dans s, il les invite à un festin, les mets et de boissons, et, quand rres, les fait jeter au feu. Il en l'autres dans une vaste chau- ont le couvercle est percé de ous et qu'il remplit d'eau e, ou bien il les fait empaler té, et lorsqu'il s'ennuie de les erier et de les voir se débattre, bourreaux : « Clouez-leur les es mains. » Quelquefois il s'a- s faire hacher comme la paille. e pas mieux les juifs et les mu-

sultans. Des Tartares viennent un jour lui demander la grâce d'un des leurs, condamné pour vol à être pendu; il leur ordonne de l'exécuter eux-mêmes, et, sur leur refus, il fait cuire le coupable et les force à manger son cadavre. Quant aux prisonniers turcs, il leur enlève la peau des pieds, les leur frotte avec du sel et les fait lécher par des chèvres. Son spectacle favori est de voir empaler; son plus grand plaisir est de manger avec sa cour au milieu d'un cercle de pals. Il déchire le sein des femmes, y fait empaler les enfants qu'il en retire, et force ceux qui vivent déjà à manger de leur mère rôtie. » Par une chaude journée d'été, il se prome- nait au milieu de ses victimes avec un de ses boyards, que l'odeur des cadavres asphyxiant : « Eh quoi ! dit le tyran, vous ne trouvez pas que cela sent bon ? » — « Non pas, » dit l'autre. Vlad, pour qu'il ne fût plus incommodé par la mauvaise odeur, le fit empaler sur un pieu très- élevé. A ces traits de folie furieuse se mêlent quelques actes de justice, mais d'une justice farouche et cruelle. Il établit l'ordre par la terreur. On raconte qu'un négociant florentin, craignant de rencontrer des voleurs en route, lui fit demander une escorte, et reçut pour toute réponse l'ordre de déposer ses marchan- dises sur le grand chemin; le lendemain il les retrouva toutes exactement à la même place. « Ainsi les cruautés de Vlad eurent du moins cela de bon que le pays était sûr, et que l'on y pouvait voyager sans crainte. Si même on voulait y faire attention, on verrait qu'elles étaient de son siècle et qu'elles avaient la plupart la religion pour excuse. Les Tartares, les Turcs, les juifs, les renégats, les païens étaient des races que son zèle pour la foi chrétienne lui faisait un devoir d'exterminer (1). » *Tantum religio potuit suadere malorum*. On peut bien dire avec le sultan Mahomet que les emportements de ce zèle chrétien « n'étaient pas dignes d'estime. » En admettant même que les chroniques, d'ailleurs unanimes, aient exagéré de

(1) Vaillant, *la Roumanie*, t. I, p. 248 et suiv.; Kogalnitczano, t. I, p. 200-204, d'après Boufin, Engel et un mémoire saxon écrit vers 1477.

beaucoup le nombre de ses meurtres et les raffinements de sa férocité, Vlad l'empaleur n'en fut pas moins un monstre exécrable et contre nature.

Avec son règne finit, pour la Valachie, la période d'indépendance réelle sous la suzeraineté nominale des Turcs. Si le succès peut justifier le crime, les fureurs de ce brigand n'ont pas même l'excuse du succès. Tout le sang qu'il versa ne racheta point la Valachie du tribut que les traités de 1393 et de 1460 lui avaient imposé; l'horreur qu'il inspira affaiblit le sentiment national et prépara la voie aux usurpations de la Porte. C'est le sort ordinaire des peuples : ils portent la peine des forfaits que commettent les rois en délire.

CHAPITRE IV.

LA MOLDAVIE VASSALE DE LA HONGRIE OU DE LA POLOGNE.

§ 1.

ALEXANDRE LE BON (1401-1432.)

LA HONGRIE ET LA POLOGNE SE DISPUTENT LA SUZERAINETÉ DE LA MOLDAVIE. — Tandis que la Valachie tombait sous la suzeraineté des Turcs, la Moldavie, pour être plus éloignée de Constantinople, ne réussissait pas davantage à maintenir l'intégrité de son indépendance.

Trois années avant l'avènement de Mircea I^{er} à la voïvodie des Valaques, Pierre I^{er} succéda en Moldavie à son père Bogdan III (1379). Il s'unit étroitement

A la mort de Pierre I^{er} (1390), se disputèrent la couronne; il y eut un parti hongrois et un parti polonais. Étienne I^{er} prêta foi et homage à Jagellon. Sigismond, qui venait de conquérir la Valachie Mircea I^{er}, déposa les Turcs, tourna ses armes contre les Moldaves; il s'enfonça imprudemment dans les défilés des Carpathes, et les voïvodes et les boyards avaient toutes les issues; il fut arrêté dans son marche par une grêle de traits et de pierres; les quartiers de rochers que les Moldaves avaient postés en embuscade, précipitèrent les Hongrois en désordre. Pour débloquer l'armée, il fallut que les cavaliers se baissent à terre; ils escaladèrent les hauteurs, et s'élançèrent le sabre à la main sur les Roumains déconcertés. Sigismond franchit le pas, et, grâce à la rapidité de sa marche, surprit dans leur tente Étienne et ses principaux officiers. Le voïvode polonais invoqua sa clémence. La Hongrie se contenta d'un serment de paix et d'amitié; il retourna dans son pays pour préparer contre les États pour préparer contre les États l'expédition que devait si tristement terminer la bataille de Nicopolis (1396). Les Moldaves parurent à côté de leurs frères dans cette journée funeste; ils soutinrent mieux que leurs frères le poids de la patrie roumaine. Irrité par l'alliance d'Étienne avec Sigismond, sans considérer que cette alliance avait été dirigée contre l'ennemi commun, la chrétienté, la Pologne suscita

Il organisa des tribunaux fixa la hiérarchie du clergé, évêchés et des monastères, école de droit avec des classes le latin et de slavon. C'est signe qu'on place l'arrivée des Roumains ou Bohémiens en Roumanie, il accueillit trois mille mennéennes. Il les établit à dans cinq autres villes. Quel après il épousa la sœur du (1431), et reçut de l'em-constantinople une bulle d'ins pour son archevêché et pour couronne de roi, la chlamyde d'or Alourgida. Les dernières de son règne furent troublées par l'impolitique contre la Pologne, soutenus par les Budjak, écrasèrent son armée. Il survécut peu au rétablissement de la paix. Vers la fin de novembre il termina « une vie moins sur les entreprises guerrières bienfaits dont, pendant plus de 30 ans, il ne cessa de combler son peuple sans témérité, ajoute l'historien donne cet éloge, il sut couronner toutes les fois qu'il le justifia une sagesse rare, il comprit que son peuple retirerait un avantage constant avec la Pologne, car de 1431 serait le seul règne où l'on pourrait lui faire s'il ne fait lui-même; religieux et employa tout son temps à son peuple de sages institutions maître enfin que père de il maintint parmi eux, comme parmi les Valaques, cette douceur s'efface bientôt après le règne de lui et dont les Roumains n'ont gardé que le terme symbolique »).

S CIVILES. INTERVENTION DE LA POLOGNE. LA DIÈTE MET EN L'INCORPORATION DE LA MOLDAVIE. — La mort d'Alexandre II, les Moldaves tous les maux civils, dont les Valaques leur l'exemple. L'ambition des Valaques également et de l'élection d'Alexandre II. En Valachie, le pouvoir

était électif; les fils de Mircea I^{er} se disputèrent à main armée les suffrages des boyards : en Moldavie, il était héréditaire; Étienne combattit avec le secours des Polonais Elie, son frère aîné, soutenu par les Valaques. En 1435, les deux frères, tour à tour vainqueurs et vaincus, se décidèrent à partager les États d'Alexandre; Elie eut la Moldavie proprement dite; Étienne, la Bessarabie. Leur rivalité ne profita qu'à la Pologne, à laquelle l'un et l'autre ils prêtèrent hommage et payèrent tribut. Étienne offrit un présent annuel de cinq mille ducats et de quatre cents chevaux; Elie envoya chaque année à Ladislas deux voitures d'esturgeons, cent chevaux, quatre cents pièces de soie cramoisie et quatre cents bœufs. Ils jurèrent de garder entre eux paix et amitié; mais Étienne eut pour ses obligations envers son frère moins de respect que pour ses engagements envers l'étranger. Il s'empara d'Elie dans un guet-apens, et lui fit crever les yeux (1443). Le meurtre appelle le meurtre. Quatre ans après il périt assassiné (1447).

Le désordre en vint à ce point que Casimir proposa à la diète d'incorporer la Moldavie au royaume de Pologne. Son plan fut repoussé, parce que les Polonais redoutaient « l'esprit intraitable des Moldaves » et le voisinage des Turcs de Bulgarie. Il fut décidé que la principauté resterait dans la condition de simple vasselage, et que la république continuerait de s'en servir comme d'un boulevard contre les attaques des Ottomans (1450).

Bogdan, fils naturel d'Alexandre le Bon, disputait alors la couronne au jeune Alexandre II, fils d'Elie. Il amusa les Polonais par des offres conciliantes, promettant de payer en tribut 7,000 pièces d'or, 200 chevaux, 200 bœufs et 300 charrettes d'esturgeons. Puis il fondit sur eux à l'improviste au passage de Pasta, et en massacra un grand nombre (1450). « Ils ne reviendront plus, » disait-il. En effet, la diète décida qu'on lui laisserait la régence jusqu'à la majorité d'Alexandre (1450). Son frère Pierre Aaron le tua dans un festin (1456). Alexandre voulut alors ressaisir le pouvoir; « mais, dit la chronique, comme, au lieu de chasser l'usurpateur, il ne

chasse que sur les terres des maris, et passe son temps à poursuivre les jeunes femmes, les maris et les frères complotent contre sa personne, et il meurt empoisonné (1456). » Pierre Aaron, pour assurer son autorité, ne se contenta point de prêter hommage à la Pologne; il offrit au sultan Mahomet II un présent de 2,000 ducats. Mais il ne put échapper à la vengeance du fils de Bogdan, et fut contraint de se réfugier à la cour de Casimir (1456).

§ 2.

ÉTIENNE LE GRAND (1456-1504).

TRAITÉ D'ÉTIENNE AVEC LA POLOGNE (1459). — Il était temps qu'un chef habile et vaillant se mit à la tête des Moldaves et terminât cette triste période d'anarchie. Pendant que Vlad l'Empaleur s'emparait du trône de Valachie, Étienne IV succéda à Pierre Aaron. Son premier soin fut de réclamer l'extradition du meurtrier de son père. Sur le refus de la diète, il envahit la Podolie et la Russie Rouge. Casimir entama des négociations; par une convention signée au mois d'avril 1459 il s'engagea à ne pas troubler les habitants de Hotin dans leur commerce de pêche; à ne pas gêner la navigation du Dniester, enfin à retenir Pierre en Pologne, dans une résidence éloignée des frontières. De son côté, Étienne promit de respecter le commerce des Polonais, de prêter foi et hommage à la république, et de ne pas

ses, et installèrent Rodolphe II place de Vlad (1462).

GUERRE CONTRE LES HONGROIS (1468). — Après la soumission de la Hongrie et de l'Esclavonie et la mort de Sébastien, Étienne, effrayé des progrès du christianisme, renouvela ses traités avec la Pologne (1466). Mais, par les conseils de son frère, il se retourna contre les Hongrois (1468) et s'attira la colère de Mathias Corvins, qui se vengea en épousant la cause de Pierre Aaron. Une armée hongroise fit irruption dans les Carpathes, passa le Sireth, et eut pour but de brûler la ville de Roman et de Baïa. Là se livra un combat sanglant entre Étienne et Mathias, blessé d'un coup de fleuret, Étienne fut en retraite; l'insurrection de Jean Sigismond le força d'accepter la soumission d'Étienne (1468).

GUERRE CONTRE LES TARTARES. — Débarrassé des Hongrois, le volé de la Moldavie dirigea ses entreprises contre les Tartares; il les battit à Lepel et fit prisonnier le fils du khan. C'est à ce moment qu'il fut réclamé par son père; Étienne refusa de trancher la tête en présence des députés qui exigeaient sa délivrance; et pour mieux montrer sa haine contre les infidèles et le mépris qu'il avait pour leurs menaces, il ordonna d'empêcher les députés mêmes, à la réserve d'un seul, à qui l'on coupa le nez et les oreilles, qui retourna ainsi mutilé auprès de son maître. En imitant la pieuse coutume de Vlad, Étienne croyait prouver à son peuple chrétien l'ardeur de son

2). — Mais tout en évitant de se mêler à la querelle de ses puissances, il ne resta pas inactif. Il se renoua à ses projets sur la Moldavie. En 1478, il attaqua Rodolphe III, battu sur les bords du Mel-Tirgoviste et entra sans résistance. Toute la province fut incorporée à la Moldavie; il mourut, et se contenta d'imposer à Vlad VI, qui prit la régence.

CONTRE LES TURCS. — À son départ, Rodolphe III repartit à la tête de vingt mille hommes, et prit la fuite. Étienne, avec mille Moldaves, deux mille cinq mille Szekles, attendit les Turcs sur les bords du Bârlatu, entre Bârlad et Bacovia. Il les repoussa, et plusieurs rencontres quatre-vingts, les rejeta au delà du Danube, et, profitant de sa victoire, incorpora définitivement à la Moldavie le district valaque de Putna, et rendit grâce au Dieu des Armées un jeûne de quarante jours, une église et fit empaler tous les Turcs.

Il excita l'excitation à poursuivre, et lui offrirent le service de leurs armes; mais son ambition devant les entreprises. Content d'avoir refoulé les Turcs, il n'osa point reporter chez eux. Il voulut, au contraire, négocier et envoya une ambassade à Mahomet II. Le sultan indigné, et recommença la

au sud par les Turcs, à l'est par les Criméens, la Moldavie fut envahie de la Pologne. Casimir, ne reconnaissant point à Étienne d'avoir la suzeraineté de Mathias, refusa la diète à garder la neutralité Moldaves, abandonnés à eux-mêmes, ne perdirent ni le courage. Ils disputèrent longtemps le long du Danube, reculant lentement, et retirèrent dans les places de Socolava et de Niamtz. Mahomet II à l'approche de l'hiver

L'année suivante, Étienne acheva les fortifications de Kilia et de Bilgorod. En même temps il punit Rodolphe III de son alliance avec les Turcs, et rétablit Vlad le Diable. Celui-ci voulut reprendre à la Moldavie le district de Putna; il fut vaincu et bientôt après assassiné (1479).

Sa mort ne profita point à la Roumanie. Vlad VII, proclamé par Étienne, suivit l'exemple de Rodolphe et se joignit aux infidèles contre les Arméniens et les Moldaves.

SERMENT DE FIDÉLITÉ À LA POLOGNE. — Étienne, voyant la trahison des Valaques et les préparatifs de Bajazet, implora le secours de la Hongrie et de la Pologne. Casimir exigea qu'il vint à Colomna lui rendre hommage en personne. Au jour fixé, le voïvode arriva; il mit pied à terre, plaça le genou et déposa son drapeau aux pieds du roi : « Roi très-gracieux, dit-il, je te prête serment de fidélité, je promets et jure sans feinte et sans artifice, avec tous les pays qui sont en ma puissance, mes boyards et mes fidèles sujets, fidélité et obéissance à ta seigneurie, à tes successeurs et au trône de Pologne. » Casimir répondit : « Nous te prenons, toi, tes boyards et les pays qui te sont soumis sous notre protection, et nous te reconnaissons pour notre voïvode. » Puis le suzerain et le vassal se donnèrent l'accolade; Étienne s'assit à la table royale, reçut de riches présents et revint en Moldavie avec trois mille cavaliers.

NOUVELLE INVASION DES TURCS ET DES VALAQUES (1484). — Avec ce faible renfort et trente mille Moldaves, il essaya de défendre le passage du Danube; son courage échoua : soutenus par les Valaques, les Turcs opérèrent leur débarquement aux bouches du fleuve, et s'emparèrent de Kilia et de Bilgorod (1484). Étienne se retira dans la haute Moldavie. On raconte qu'arrivé aux portes de la citadelle de Niamtz il entendit une voix qui, du haut du rempart, criait à la sentinelle : « N'ouvre pas! ce n'est pas mon fils. » Il reconnut la voix de sa mère, qui lui ordonnait de retourner sur ses pas, et d'avoir au moins le courage de mourir, s'il n'avait pas la force de vaincre. « As-tu donc oublié que je suis ta mère ? » disait cette femme

héroïque. Étienne ramena son armée contre les Turcs. Il les rencontra dans une étroite vallée, fondit sur eux, et les extermina presque entièrement. « De trente mille qu'ils étaient venus, dit un historien, il n'échappa qu'un très-petit nombre de cavaliers (1). » La vallée, couverte d'ossements, porta dès lors le nom de Vallée Blanche.

INVASION HONGROISE. BATAILLE DE ROMANO (1486). — La guerre n'était pas terminée; Vlad VII se maintenait dans le district de Putna; il fallut pour le chasser une nouvelle campagne. D'un autre côté parurent les Hongrois sous les ordres de Kraïot. Étienne leur livra bataille dans la plaine de Roman (1486). Il tomba dans la mêlée avec son cheval tué sous lui. « Enfants, cria-t-il à ses pages, ne vous rendez pas! » Purice, l'un de ses hérauts d'armes, mit pied à terre, le releva, et lui présenta son cheval. « Alors, dit la chronique, le cheval étant très-grand et Étienne très-petit de taille, Purice se mit à genoux et lui dit: « Seigneur, permettez-moi de vous servir de taupinière; » et posant le pied d'Étienne sur son épaule, il l'aïda à se mettre en selle. « Taupinière, lui dit Étienne en montant, je ferai de toi une colline. » En effet, après la victoire il l'appela auprès de lui à Suciava, et en présence de toute sa cour: « Purice, lui dit-il, tu m'as servi de taupinière; je t'appelle Movila (colline), et tu ne porteras plus d'autre nom; tu m'as donné ton cheval, je te gratifie

lui reprocher d'avoir porté au principe de l'égalité par la création de la noblesse, importation funeste d'un venus de Constantinople.

INVASION POLONAISE. ÉCARTÉ JEAN-ALBERT (1494). — La Moldavie commençait à respirer sous son nement tutélaire, lorsque, à de Casimir, l'ambition des prisonniers mit tout en désordre. Jean fut couronné roi de Pologne; trois frères: Ladislas prit possession de la Bohême et de la Hongrie; Al du grand-duché de Lithuanie, le monde, de l'Ardalie. Celui-ci plus mal partagé; Jean-Albert, avec Alexandre, lui promit de la Moldavie. Mais Étienne n'était disposé à la céder; le roi de la avec quatre-vingt mille hommes mettre le siège devant Suciava inférieur en force pour risquer la taille rangée, le voïvode se ti défensive. Il se contenta de l'armée polonaise, lui coupa l'et la réduisit à la famine. L'éclata bientôt dans le camp Albert. « Il nous sacrifie, dis soldats, pour asservir la Pologne nous ne serons plus. » Le roi trahit de battre en retraite. (traversait la forêt de Cosminineée de paysans l'assaillit tout On n'entendait que ce cri: « Tu Étienne accourut, et acheva l des Polonais. Jean-Albert put échapper avec l'avant-garde

à Grèce, en Crimée et dans l'Asie mineure.

En 1462, la Porte fut rompue avec la Hongrie, qui lui fit signer une trêve avec Jean-Albert (1497), par un traité la Pologne, la Moldavie et la Valachie. En 1499, une armée turque envahit la Moldavie; elle fut vaincue et repoussée du fleuve. Pour témoigner sa reconnaissance, Jean-Albert mourut un fils naturel, le Bon, qui réclamait l'hénon (1500). Il mourut l'année suivante. Par un revêtu, les Moldaves se détachèrent de la ligue chrétienne, et se joignirent à la Pologne et aux Tartares à envahir la Po-

l'Ottoman, qui menaçait ce royaume et qui fera tous ses efforts pour s'en emparer. Il a déjà subjugué la plus grande partie de la Hongrie; la Crimée, qui n'avait encore reconnu aucun maître étranger, il se l'est attachée en y introduisant le culte mahométan; la Bessarabie a été le théâtre de ses succès, et les Valaques, qui sont chrétiens comme nous, ont dû reconnaître sa suzeraineté. En un mot, la plus belle partie de l'Europe et de l'Asie obéit à ses lois. Non content de se voir assis sur le trône des empereurs de Constantinople, il ne met point de bornes à ses projets de conquêtes. Il embrasse en idée la domination de toute la terre. Croyez-vous donc qu'après tant de succès et d'obstacles vaincus, il épargne la Moldavie, qui est à sa porte et tout environnée de provinces de son obéissance? Craignez plutôt que, dès qu'il aura réduit la Hongrie, il ne vienne fondre sur vous avec toutes ses forces. Je ne saurais jeter les yeux sur nos voisins sans déplorer le pitoyable état de leurs affaires. Il n'y a point de fonds à faire sur les Polonais: ils sont inconsistants et incapables de tenir tête aux Turcs. Les Hongrois se sont mis eux-mêmes dans les fers. L'Allemagne a sur les bras tant d'embarras domestiques qu'il ne lui reste ni volonté ni pouvoir de prendre part à ce qui se passe au dehors. Ainsi considérons la fâcheuse situation des Etats qui nous environnent. Je pense que le plus sage parti à prendre est de choisir entre les maux qui nous menacent celui qui nous semble le plus supportable. Jamais un pilote de bon sens n'a tendu les voiles contre la tempête et l'orage. Nos forces ne peuvent nous rassurer; les secours étrangers sont éloignés et incertains, et pourtant le danger est imminent et ne peut s'éviter. Notre soumission sera comme une eau répandue à propos sur cette flamme prête à s'éclater; je ne vois pas d'autre remède à notre ruine. C'est pourquoi je vous exhorte dans ces derniers moments de ma vie, avec toute la tendresse d'un père et d'un frère, de tâcher de faire vos conditions avec le sultan. Si vous pouvez obtenir de lui la conservation de nos lois ecclésiastiques et civiles, ce sera toujours une paix honorable, quand bien même ce serait à

EN MOURANT, CONSEILLEZ-VOUS DE SE SOUMETTRE A LA TURQUIE (1504). — Ce fut la fin du règne de Jean-Albert; il mourut le 2 juillet 1504, âgé de soixante et onze ans, laissant un peuple et regretté même par ses ennemis. Prince guerrier et législateur, il avait su gouverner les Moldaves contre les attaques des Hongrois. Nous avons dit comment il résistait à tour les Turcs, les Hongrois et les Polonais. Malgré les succès obtenus sur ces trois puissances, que la Moldavie ne pouvait plus maintenir l'intégrité de son territoire, et qu'elle devait reconnaître un suzerain pour ne pas être, elle fut asservie par un maître. Son secours resté célèbre, il redevint en mourant à ses sujets de la part des Turcs et de s'assurer l'appui par un vasselage volontaire.

Enfin, dit-il, ô mon fils, et vous amis et compagnons d'armes, avec moi partagé tant de gloire, vous me voyez sur le point de mourir à la nature. Toute ma vie est comme un beau jour qui se perd dans la nuit. Il n'y a plus d'espoir pour l'homme, misérable, qui rampe quelques instants de la vie; la mort est à sa porte; mais ce n'est que je redoute. Ce qui m'arrive, que vous avez à vos portes

titre de fief. Songez-y bien ; il vous sera plus avantageux d'éprouver sa clémence que son épée ; que si, au contraire, il vous dicte des conditions honteuses, n'hésitez pas ; mieux vaut mourir l'épée à la main pour la défense de la religion et de la liberté que de les laisser l'une et l'autre en proie à des malheurs inévitables et d'être les lâches spectateurs de leur ruine. Quoi qu'il arrive, vous ne devez jamais douter que le Dieu de nos pères, qui seul produit des merveilles, ne se laisse toucher par les larmes de ses serviteurs, et ne vous exauce un jour en cicatrisant nos plaies, en nous comblant de ses grâces et en nous fixant à jamais de plus belles destinées. »

Pour bien apprécier la décision d'Étienne, il faut se rappeler que les Corvin et Scanderbeg étaient morts, que la Bulgarie, la Serbie, la Bosnie, l'Esclavonie étaient complètement subjuguées, et que le Danube n'était pas pour les Roumains une barrière suffisante contre les agressions de l'islamisme. Les Moldaves avaient à choisir entre le vasselage, qui assurait le maintien de leurs droits civils et religieux, et la conquête, qui leur aurait imposé le karatch et cet horrible tribut du sang payé par tous les raïas pour le recrutement des janissaires. On ne saurait blâmer Étienne le Grand et son fils des concessions qu'ils furent contraints de faire à la nécessité des circonstances.

La mémoire d'Étienne est restée chère au peuple qu'il commanda quarante-

CHAPITRE V.

LA ROUMANIE AU SEIZIÈME

I.

Décadence de la Val

§. 1.

RODOLPHE LE GRAND (

VLAD VII ET RODOLPHE PAR LE SULTAN. RELATION TURCS. — Tandis que le voïvode conseillait aux Moldaves de se soumettre par une soumission volontaire aux terribles menaces de l'invasion, l'asservissement des Valaques était déjà un fait accompli.

Après la mort de Vlad l'Éternel, les Ottomans disposèrent en maître de la Valachie. Le sultan, enlevant à la Valachie le droit d'élection, nomma à sa propre autorité Vlad VII, dit Rodolphe III, et se fit donner par lui la ville de Giurgevo. En 1484, Vlad VII fournit des armes à Bajazet II contre les Hongrois, qu'il tenta de faire défection. Bajazet se vit contraint de se retirer en Hongrie. Bajazet mit en sa place Rodolphe IV (1493).

Le premier soin du nouveau roi fut de se rendre à Constantinople, où il prêta serment de fidélité au sultan. De concert avec le pacha de Serbie, il entreprit de reconquérir la Valachie, le banat de Séverin, la Transylvanie, le passage de la R.



il reconnut la suzeraineté de l'empereur et alla même à Pesth lui prêter sa fidélité.

SON INFLUENCE. RÉFORMES. — Rodolphe n'était pas un guerrier, et cependant ses idées, après sa mort, lui ont donné le nom de Grand. « Mircea I^{er}, à son avènement, avait été le Romulus de la Roumanie; Rodolphe le Grand en fut le fondateur. »

Il fut le promoteur de la réforme religieuse qui commença sous son règne apparenter au patriarche Niphon. Le pape, en prisonnier par l'ordre de Rodolphe obtint sa grâce, l'embarqua pour la Valachie et lui donna de pleins pouvoirs pour toutes les affaires ecclésiastiques.

À la fin du quinzième siècle, dit le chroniqueur, les prêtres n'eurent plus de chef, qui avait sa résidence à Cour d'Argessu et dont le pouvoir s'étendait sur les Roumains de la haute Valachie, de la Transylvanie, de la Hongrie; les archevêques de Ternova et de Siliastria des habitants de la basse Valachie. À la fin du quatorzième siècle, les papes essayèrent d'amener les Roumains à l'union, le patriarche de Constantinople pour la principauté valaque; les métropolitains, l'un à Bucarest, l'autre à Tiroviste, lequel avait le titre d'archevêque de Valachie, l'autre à Tiroviste, lequel avait le titre d'archevêque de Thessalie. Mais ces archevêques furent méprisés avec beaucoup de défiance. Les Roumains, en effet, imitèrent les Grecs, après le concile de Florence, et convertirent leur métropolitain, les lettres cyrilliques et rejetèrent les lettres latines, dont ils s'étaient servis jusqu'alors. Ce fut toute une révolution pour les papiers, tous les manuscrits brûlés, de sorte qu'il n'y eut plus de sources historiques en latin avant cette époque. L'écriture devint alors plus difficile que jamais et cessa d'être célébrée en roumain, la langue roumaine, elle le fut, la plupart des livres furent écrits dans cette langue, que ni les prêtres ne comprenaient. Le triomphe de l'ignorance et du

fanatisme. Les Roumains en étaient venus à considérer l'interruption de leurs quatre grands carêmes comme un plus grand péché que l'assassinat. La plupart d'entre eux ne connaissaient du culte ou des dogmes de leur église que de *gospodi gosnitut* (en slave *seigneur, ayez pitié de nous*), le signe mécanique de la croix et la genuflection. Les prêtres, qui égalaient le peuple en ignorance et en rudesse, servaient Dieu sans dévotion, sans dignité et sans décence; à vrai dire, ils n'avaient pas d'autre Dieu que leur ventre (1). » Tel était l'état religieux de la Valachie lorsque Niphon commença ses réformes.

Rodolphe, d'après ses conseils, érigea deux nouveaux évêchés, ceux de Rimnicu et de Buzeu. Le métropolitain était le chef suprême; mais il dirigeait particulièrement le clergé des neuf districts de la grande Valachie; l'évêque de Buzeu gouvernait les trois autres districts, et celui de Rimnicu le banat de Craïova (2).

INSTITUTIONS POLITIQUES. ORGANISATION DE LA NOBLESSE. — L'influence du patriarche grec ne se borna point aux affaires ecclésiastiques. Niphon ne fut pas étranger aux changements que Rodolphe apporta dans l'administration de la Valachie. Le peuple fut divisé en deux grandes sections, la ville et la campagne. Les paysans cessèrent d'être levés en masse pour le service militaire; mais « tout soldat continua de pouvoir devenir *mos'nagu* (mesnade), et tout *mos'nagu* est noble. » Tous les emplois de cour, les hauts grades de l'administration et de l'armée furent convertis en titres nobiliaires. La noblesse se partagea en trois classes. La première a le privilège de porter la barbe et joint au titre de sa charge celui de grand; la seconde n'a que le titre de grand, et point de barbe; la troisième porte simplement le titre de sa charge. La plupart de ces charges sont empruntées au cérémonial du Bas-Empire. On distingue :

1° Le *ban*, marquis ou gouverneur du banat de Craïova;

(1) T. I, p. 112.

(2) Mém. du général de Bawr, p. 42.

2° Le *vornic*, chambellan ou ministre de l'intérieur ;

3° Le *logothète*, docteur ou ministre de la justice ;

4° Le *spathar*, porte-glaive ou ministre de la guerre ;

5° Le *vestiar*, officier de la garde-robe ou trésorier ;

6° Le *postelnic*, maître de poste, ou garde des sceaux et secrétaire des commandements ;

7° L'*aga*, chef de la police générale du pays ;

8° Le *camaras*, camérier ;

9° Le *paharnic*, échançon ;

10° Le *comis*, écuyer ;

11° Le *serdar*, général d'infanterie de trois districts, c'est-à-dire de trois mille hommes ;

12° L'*armas*, chef de l'artillerie, inspecteur des troupes ;

13° Le *clucar* ou *clucer*, valet de chambre ou intendant militaire ;

14° Le *stolnic*, pourvoyeur ou maître d'hôtel, intendant des vivres ;

15° Le *caminar*, inspecteur des feux, des cheminées ;

16° Le *pitlar*, pannetier ou pitancier, inspecteur des vivres ;

17° Le *satrar* ou *corturar*, gardien de la tente, maréchal de camp ;

18° Le *portar*, portier ou huissier.

« Les six premiers, dit l'auteur de *la Roumanie*, forment le conseil des ministres ; tous ensemble, ils forment le conseil d'État, auquel sont appelées les deux autres classes dans les circons-

mérer, ce dernier, qu'il desce porter ou d'un bano, rentre à la classe des *neamuri* (gens de il reste de race ; mais, son père été que fils de boier sans l'avoir été lui-même, il n'est plus noble on le voit, cette noblesse équivaut à des décorations d'ordre de cl qu'aux titres de baron, de com et par cela même elle conserve temps encore l'avantage immédiat citer l'émulation et d'entretenir triotisme et la dignité nationale en l'instituant, Radu IV ne s'pas qu'elle se changera bientôt poison subtil que verseront à bords à leurs créatures les jaloux d'arriver au trône, et encore que, pour satisfaire toutes les passions, les Phanariotes la pront en l'étendant à l'infini, et qu s'en faire un moyen de fortune blables à ces charlatans qui sur la place publique les char leurs spécifiques, ils y attachent préjugé qui n'existe pas jusqu Cependant le mal est fait, et d temps il existe en Roumanie de et des *clacasi*, c'est-à-dire des n des serfs (1). »

SIMPLICITÉ DES MŒURS ET MANIÈRE. DÉVELOPPEMENT DU COMMERCE. — Au temps de Radu l'égalité était du moins respectée les habitudes sociales ; le noble, le marchand, le laboureur vivaient dans la même simplicité. Le luxe était

sachetaient à la Valachie la laine, les peaux, les cuirs, qu'elle possédait en abondance. Le principal trafic se faisait par l'intermédiaire des juifs, en grand nombre dans la Rou-

manie, sous le règne de Rodolphe IV, parait s'être élevée à un certain degré de prospérité matérielle ; au commencement de la tyrannie de Vlad le Diable, cette amélioration dans l'ordre religieux suffit pour assurer à ce prince un renom réparateur la reconnaissance du peuple ; et les Valaques ne grand homme dans le prince Rodolphe assurait un peu d'ordre et de justice. Ses réformes intérieures lui firent pardonner ses tergiversations et ses faiblesses envers l'étranger. Rodolphe ne trouva-t-il parmi ses sujets un ennemi ; ce fut précisément l'écrit, son confident, son ministre, le patriarche Niphon. **FIN DU VOIVODE ET DU PAYSAN. MORT DE RODOLPHE IV**

— Un boyard moldave, chassé par le Grand, s'était retiré en Valachie. Rodolphe le prit en si grande estime qu'il lui donna sa sœur pour femme. Le proscrit était déjà marié ; sa femme porta plainte au prince ; aussitôt Niphon exigea du prince le divorce de sa sœur. Sur le refus de Rodolphe, il jura de punir cette infidélité de la foi conjugale. Un dimanche, au moment où les deux époux unis par la volonté du prince entraient dans l'église métropolitaine, il les exila en présence de tous les fidèles. Rodolphe, irrité d'un tel scandale, quitta son siège et se réfugia dans une grotte. Le prince fit de lui donner asile. Niphon, mais, avant de passer le Danube pour aller se réfugier au mont Athos, il lança contre les Valaques de furieuses imprécations. La famine survint, comme pour ses menaces. Le peuple se crut trahi par la main divine, et la discorde entre les nobles, qui soutenaient le prince, et les prêtres, qui amenaient les paysans frappés de terreur. Niphon, que le clergé mit dessein, faillit être le signal d'une guerre civile. Rodolphe n'était pas si fort ; sa raison, ébranlée par les maux que sa faute pré-

tendue semblait avoir attirés sur la Valachie, ne put résister à de trop fortes secousses. Atteint d'une maladie mortelle, il s'imagina qu'il était maudit, et expira dans des tourments affreux, « après quinze ans d'un règne sagement employé au développement des premières institutions de son pays (1508). »

§. 2.

USURPATIONS DES TURCS (1508-1592).

LES SULTANS S'ATTRIBUENT LE DROIT DE NOMMER ET DE DÉPOSER LES VOIVODES. — Par le traité de 1460, la Turquie, en s'arrogeant le droit de reconnaître les princes valaques, n'avait pas aboli le principe même de l'élection. Les voivodes devaient être nommés par les boyards et confirmés par la Porte. Mais l'ambition ottomane, peu scrupuleuse en ce temps-là, ne pouvait être maintenue que par la force dans les limites étroites des conventions les plus formelles. Durant le seizième siècle, presque tous les princes de Valachie reçurent de Constantinople non-seulement les insignes de leur dignité, mais leur nomination même.

La Porte, en s'attribuant le droit de donner des chefs au peuple valaque, usurpa également celui de les déposer. En 1541, Rodolphe VIII fut détrôné et envoyé en Égypte, où il mourut ; Pierre II fut exilé en Asie (1567) et Mihne II à Tripoli (1583). On voit que les sultans, au mépris des capitulations, traitaient les voivodes soi-disant indépendants comme de simples gouverneurs responsables et révocables à volonté. L'usage s'établit même d'interner à Constantinople les princes dépossédés, quand on ne les envoyait pas en exil.

AUGMENTATION DU TRIBUT PAYÉ À LA PORTE. FORTERESSES OCCUPÉES PAR LES TURCS. — Les voivodes, tenant tout leur pouvoir de la Porte, devinrent entre les mains des Turcs des instruments de servitude. Rodolphe VII éleva le tribut à quatorze mille ducats (1524) ; Pierre II en ajouta cinq mille. Pierre III promit de payer quatre-vingt mille ducats et en compta le quart au moment de sa nomination (1583). Le tribut fut encore augmenté sous Étienne le Sourd (1591). Ce n'était pas assez

des sommes payées au sultan. Alexandre III (1592) amena en Valachie des fermiers musulmans. Ces fermiers payaient d'avance au voivode le prix des taxes imposées, et levaient sur le peuple presque le double. Rien n'arrêtait leur avarice et leur débauche. Ils entraient de force dans les maisons des habitants, et les mettaient au pillage : ils dévalisaient les marchands et les voyageurs, et violaient, dit-on, les femmes et les filles en présence de leurs époux et de leurs parents. Quelle que soit l'exagération des plaintes portées contre eux par les chrétiens, il est certain que leur présence même en Valachie était contraire aux stipulations de 1460, et que, sous la protection du prince, ils commirent impunément les avanies les plus odieuses.

Sous le règne de Rodolphe IX (1544), les Ottomans reprirent Giurgevo et s'emparèrent de Braila et de Turnéo. Ces places reçurent des garnisons turques. Bientôt elles devinrent des repaires de brigands. « La Porte favorisa ou du moins toléra toutes les déprédations commises par les soldats des garnisons au delà des limites des forteresses, et traita bientôt la principauté et ses habitants sur le même pied que ses autres conquêtes sur les chrétiens (1). »

LES VALAQUES COMBATTENT POUR LA TURQUIE CONTRE LES HONGROIS.

— Les voivodes, loin de s'opposer aux empiètements de la Porte, détruisaient eux-mêmes toutes les garanties de l'in-

destruction des chrétiens, parquent à leur propre ruine. » Soliman prit contre Martiauz fense de la reine de Hongrie, femme de Jean de Zapolya, il aux Valaques d'entrer en e sous le commandement du m Widdin (1550). En 1556, les l et les Valaques se réunirent cont nand, archiduc d'Autriche et ro grie; Pierre prit les forteresses et de Szamos-Uivar, et s'avang Szathmar-Némété; les Roums lèrent plus de trois cents villag

La principauté avait cessé de tenir à elle-même; pour être incorporée à l'empire ottoman lui restait plus qu'à recevoir un neur turc : cette honte lui fut é Il est vrai qu'en 1521 Moham se déclara formellement san Valachie, et qu'il institua m juges mahométans dans plusieurs; mais son usurpation ne de longue durée; Soliman donna maître aux Valaques leur co Vlad VIII. Malheureusement il gnèrent pas beaucoup au chs conservèrent leurs princes nat mais ces princes furent, pour la d'impitoyables oppresseurs.

EXACTIONS DES VOIVODES VRAUX IMPÔTS. — L'augmentation tribut payé à la Porte nécessa blissement de nouveaux impôts. dre II inventa celui de *la brei* (1576). Son successeur Mihne l celui du *bragat* à tenir. Di

les impôts n'eurent plus rien à piller, ils réclamèrent des intérêts considérables pour les avances qu'ils avaient faites; les dettes montèrent à la somme de dix fardeaux d'or (environ douze cent mille francs), somme énorme pour un État qui n'avait guère que des revenus en nature.

LUTTE DES VOÏVODES ET DES BOYARDS. — A une insatiable rapacité la plupart des voïvodes joignirent une cruauté sauvage; ces voleurs furent aussi des assassins; ils ruinèrent les paysans, ils tuèrent les boyards. Les Turcs les aidèrent dans cette sanglante besogne. En 1523, un capidji bachi arriva en Valachie avec trois cents spahis, sous prétexte d'installer Parvulesco. Au nom de Soliman, il venait remettre à ce prince les insignes de sa dignité; il le frappa de la hache d'arme qu'il lui apportait comme emblème de son droit souverain de vie et de mort. A ce signal, les spahis se jetèrent sur les boyards et en égorgèrent un grand nombre. Un des plus grands ennemis de la noblesse fut Mihne I, le *fléau* ou le Méchant (1508-1510). Peut-être celui-là fut-il seulement un justicier sévère, le fléau des voleurs, comme le dit son épitaphe :

Prædonum fueram domitor furumque flagellum, Justitiam rigida fortiter ensæ colens.

Ventila I est représenté comme un tyran sanguinaire. « Les Roumains, dit M. Vaillant, ont en lui leur Charles IX. Aussi cruel, mais plus orgueilleux que le roi de France, le peuple ne vaut pas pour lui la charge de son arquebuse; c'est sur ses boyards qu'il exerce son adresse. Le maladroit! il ne sait pas que le peuple pardonne, et que la noblesse est sans pitié. En effet, comme en 1532, se trouvant à la chasse au cerf sur les bords du Gilu, il se plaisait à tirer sur ses boyards au lieu de tirer sur la bête, quelques-uns d'entre eux, ayant remarqué cette trahison, se précipitent sur lui, le massacrent et le jettent à l'eau. » Son successeur Rodolphe VIII, quoique élu par les nobles, se maintint au pouvoir par des supplices: Mirce III, dès les premiers jours de son règne (1545), fit périr le vornic, le grand écuyer, le grand maître d'hôtel, le porte-glaive, etc. Un grand nombre

de boyards ne durent leur salut qu'à la fuite; ils se réfugièrent en Transylvanie, et revinrent en armes sous la conduite du ban et du ministre des finances; mais ils furent vaincus, et leurs chefs trouvèrent la mort dans le combat. En 1558, Mirce publia une amnistie générale, et autorisa tous les émigrés à rentrer. Quelques-uns eurent foi dans ses promesses, et regagnèrent leurs foyers. Le prince les convoqua bientôt après à Bucarest, où devait se tenir une assemblée générale de la noblesse et du clergé. Lorsqu'il les vit tous réunis, il fit un signe à l'aga de ses gardes turcs, qui se précipitèrent le sabre nu dans la salle des séances, et firent un horrible carnage. Quelques nobles réussirent à s'échapper, et se retirèrent les uns en Transylvanie, les autres à Constantinople. La haine de Mirce les poursuivit jusque dans cet asile; sur sa demande, le sultan les fit jeter à la mer. Pierre le Boiteux, fils de Mirce III, invoqua le secours des Turcs pour comprimer une révolte des boyards. Il y eut encore dans cette lutte beaucoup de sang répandu. Alexandre II, frère et successeur de Pierre (1568), suivit l'exemple de son père; il rappela les émigrés, et, malgré l'amnistie, en fit périr un grand nombre. Mihne II étouffa dans le sang une insurrection des nobles (1582), Pierre *Boule d'Oreille* mit à mort trois des principaux boyards, le ban, le vornic et l'échanson (1583). Enfin Alexandre III sévit avec une égale cruauté non-seulement contre les grands qui faisaient opposition à son pouvoir: « mais contre tous ceux qui, par leur autorité et leurs richesses, étaient en état de lui nuire. » De tous les voïvodes qui régnèrent en Valachie depuis la mort de Rodolphe le Grand jusqu'à l'avènement de Michel le Brave, Pierre I^{er} (1554-1557) est presque le seul qui vécut en paix avec la noblesse. On a remarqué qu'il ne fit tuer aucun boyard; aussi la douceur de son gouvernement lui a-t-elle valu le surnom de Bon. Son règne fut une trêve de trois ans, qui suspendit en Valachie la lutte du pouvoir monarchique et de l'aristocratie féodale.

Il est évident que les cruautés des voïvodes au seizième siècle eurent un caractère tout politique. Les souverains

qui versent le sang à plaisir sont des monstres dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral. Les princes valaques voulurent anéantir, ou tout au moins abaisser la noblesse, qui défendit énergiquement ses privilèges. De là des complots, des révoltes, des guerres civiles; de là tant d'assassinats et tant de supplices; les deux partis se servirent des mêmes armes, et ce ne furent pas toujours des armes loyales. Donc, sans admettre cette hypothèse étrange, invraisemblable, impossible d'une succession non interrompue de fous furieux, ivres de sang, nous dirons que Mirce I^{er}, Ventila, Mirce III, Mihne II et tous les autres *fléaux* des boyards furent la monnaie de notre Louis XI. Mais Louis XI a été en partie justifié par le succès de son entreprise; elle a tourné au profit de la France; moins heureux et plus coupables, les voivodes de Valachie, en prenant les Turcs pour auxiliaires, trahirent la nationalité roumaine: ils ne régnèrent qu'en se donnant des maîtres.

RICHESSSE ET PRÉPONDERANCE DU CLERGÉ. — Dans leur lutte contre la noblesse, les princes furent soutenus par le clergé. La rivalité des boyards et des prêtres commença, nous l'avons vu, sous Rodolphe IV. Dès les temps les plus anciens, le métropolitain présidait les assemblées générales. Par la faveur de Rodolphe, les évêques, les archimandrites, les abbés eurent voix déli-

la nation. » Propriétaires du sol, dominateurs des consciences, représentants de Dieu dans les assemblées publiques, leur autorité morale et leur puissance temporelle se fortifiaient l'une par l'autre. Aucune puissance n'attaqua impunément leurs privilèges. Exempts de la dime, de la capitation, de tous les impôts, ils exercèrent dans les affaires de l'État une influence prépondérante sans participer aux charges publiques.

Après Rodolphe le Grand, leur protecteur le plus généreux et le plus dévoué fut Nagu I^{er}, qui régna de 1513 à 1521. Elevé par le patriarche Niphon, « son père spirituel, » il n'oublia jamais les enseignements et les conseils qui avaient instruit sa jeunesse. « Les pauvres, les vieillards et les orphelins furent les objets de sa sollicitude paternelle; il établit pour eux des maisons de charité, où ils étaient reçus et entretenus aux frais de l'État. Pendant toute sa vie il répandit de nombreux bienfaits sur le peuple qui l'avait appelé pour le commander. » Libéral envers les pauvres, il fut prodigue envers l'Eglise. Il fit construire en marbre blanc l'église d'Argessu, « la merveille de son pays et qui en serait une partout. » A la consécration de cette cathédrale assistèrent le patriarche œcuménique de Janina, quatre archevêques, outre celui de la Valachie, et environ un millier de prêtres. A l'occasion de cette cérémonie, Nagu donna un grand nombre de terres et de villages aux monastères du pays.

chesses en embrassant l'islamisme; Murad III le fit pacha d'Alep.

La richesse et la puissance du clergé furent-elles profitables à la Valachie? On ne saurait le croire. Les prêtres ne cherchèrent pas à soulever contre l'étranger, contre l'infidèle l'instinct national et religieux du peuple, qu'ils gouvernaient avec une autorité souveraine; ils ne se montrèrent ni chrétiens ni patriotes. Qu'importaient, en effet, à leur égoïsme les empiétements de la Porte? Ce n'étaient pas eux qui payaient le tribut. Exempts de tout impôt, ils échappaient à l'avidité du fisc, et n'avaient rien à craindre des spoliateurs les plus audacieux. Ils ne firent rien pour arrêter les usurpations des Ottomans et les exactions des princes, parce qu'ils ne se sentirent pas menacés.

Songèrent-ils du moins à améliorer la condition morale des Valaques? Nagu fonda quelques écoles; mais la nation resta dans son ignorance; comment le clergé aurait-il enseigné ce qu'il ne savait pas lui-même? Son intérêt même lui défendait d'éclairer des intelligences dont l'abrutissement faisait toute sa force. Pendant le seizième siècle, les sciences et les lettres furent donc complètement abandonnées ou plutôt complètement inconnues; car, à vrai dire, elles n'avaient pas encore pénétré en Valachie. Pourtant la principauté reçut pour maître, en 1583, un poète qui parlait douze langues; ce fut Pierre surnommé *Boucle d'Oreille*. « Ce prince, dit M. de Kogalnitichano, aurait pu se faire entourer de savants si sa tyrannie n'avait pas éloigné de lui tous les hommes libres et indépendants. La science ne se place jamais près de la tyrannie; la science aime la liberté (1). »

Pierre, élevé en France, avait adopté les mœurs et la langue de ce pays. De retour à Constantinople, il logea pendant trois ans à l'ambassade française, et vécut dans l'intimité du chevalier de Germiny, ambassadeur de Henri III. Après la chute de Mihne, il fut nommé voïvode par l'influence de son protecteur, et obtint une réduction du tribut. La France aurait pu faire un meilleur usage de son crédit auprès de la Porte.

Nous avons déjà cité le prince qui lui dut son élévation au pouvoir parmi les voleurs dont les exactions réduisirent la nation valaque aux dernières extrémités de la misère et du désespoir.

II.

La Moldavie sous la suzeraineté des Turcs.

§ 1.

PIERRE RARÈS (1527-1546).

RELATIONS AVEC LES TURCS. SOUMISSION VOLONTAIRE. TRAITÉ DE PROTECTION. USURPATIONS DE LA PORTE. — Bogdan, fils aîné et successeur d'Étienne le Grand, suivit fidèlement les instructions de son père, et envoya à Soliman des ambassadeurs qui furent reçus avec distinction. Le sultan ne voulut point accepter les riches présents du prince moldave, et se contenta de ses protestations de respect et d'amitié (1504.) La Porte ne devait pas se montrer toujours aussi généreuse envers les Roumains.

Étienne V renouvela l'hommage de son père (1551). Sélim était déjà maître de la Bosnie; son fils Soliman assiégeait Belgrade, et Mohammed bey était maître de la Valachie; les Moldaves s'humilièrent pour détourner de leur pays l'ambition des Turcs. En échange de ses présents, Étienne reçut, avec les félicitations du sultan, un turban, un caftan, un cheval, une selle impériale, deux queues de cheval et un drapeau. C'étaient les signes de l'investiture.

Quelques années après, tandis que Soliman assiégeait Vienne (1529), le grand logothète Teutu vint, au nom du voïvode Pierre Rarès, lui offrir la suzeraineté de la Moldavie, et lui prêter foi et hommage aux conditions suivantes : 1° la constitution, les lois, la religion, le trésor du pays seront respectés; 2° le prince continuera d'être élu par l'assemblée de la nation dans la famille des Bogdanides; le sultan sera tenu de le confirmer, et ne pourra jamais en aucun cas imposer un prince non élu; 3° la Moldavie ne fera jamais d'alliance avec les ennemis de la Porte; elle lui fournira au besoin des auxiliaires; 4° le pays sera protégé par la Turquie toutes

(1) T. I, p. 244

les fois qu'il en fera la demande; 5° la Porte ne s'immiscera ni dans l'administration intérieure ni dans l'élection du prince; 6° il lui sera envoyé annuellement un présent volontaire de quatre mille ducats, quarante chevaux, vingt-quatre faucons; 7° les Turcs ne passeront point le Danube; ils ne seront admis qu'à Galatz et à Kilia; le présent sera remis de l'autre côté du fleuve. On l'a dit avec raison, ce traité n'est encore, comme celui de Mihne I^{er}, qu'un traité de protection, et la Moldavie n'y a pas aliéné sa souveraineté. Elle pose elle-même ses conditions. En les acceptant, Soliman n'élève pas sur cette province d'autres prétentions que celles d'un généreux suzerain et d'un bon allié.

Les Turcs furent contraints de lever le siège de Vienne. Malgré cet échec des armes ottomanes, Pierre Rarès vint à Sophie prêter serment de fidélité au sultan. Aussi, flatté de cet hommage, Soliman rendit au voïvode des honneurs royaux; il le revêtit en grande pompe du manteau d'honneur que portent seuls le grand vizir et les pachas à trois queues, lui posa sur la tête la *cuca* brodée de pierreries et surmontée d'une plume d'autruche, lui remit trois queues de cheval et le nomma général des jannisaires. Puis, sur sa demande, il lui fournit des secours contre la Pologne. Mais il ne respecta pas longtemps les clauses du traité, et lorsque son vassal fut tombé entre les mains des Szicles, il entra en Moldavie, réunit à Suciava

leurs privilèges, eussent élu Alexandre III pour succéder à Étienne, il obtint pour lui-même un firman d'investiture et donna ainsi le funeste exemple d'un voïvode nommé par la Porte.

Sur l'ordre de Soliman, il se joignit à Radu VII, voïvode de Valachie, et au pacha de Nicopolis, Ahmed bey, pour attaquer Étienne Mailath, gouverneur de Transylvanie. Mailath fut tué en trahison (1541). En 1548, Martinuzzi eut à combattre à la fois les Turcs, les Valaques et les Moldaves; les Roumains furent vaincus comme les Ottomans, et la Porte, imputant sa défaite au voïvode Elie II, fils de Pierre Rarès, le fit comparaître à Constantinople. Pour conserver le trône, Elie abjura; mais il n'en fut pas moins déposé, et Soliman donna sa place à son frère Étienne VIII. Celui-ci fut assassiné au moment où il allait, dit-on, se faire musulman, et livrer son pays aux Osmanlis (1552).

Ainsi, en moins d'un demi-siècle, le peuple moldave était tombé, du rang de nation indépendante, à la condition de vassal, et déjà son vasselage, d'abord volontaire, s'était presque changé en sujétion. A l'alliance primitive avaient succédé la suzeraineté nominale, puis le protectorat, puis la domination de la Porte. Étienne le Grand n'avait pas attendu ce triste résultat de ses conseils; il n'avait pas prévu que la race des Bogdanides, éteinte en la personne de son petit-fils, survivrait encore à l'indépendance de la Moldavie!

la veille dès que l'alliance dont il avait voulu faire une protection ne pour eux préjudiciable et pé-

Rarès n'avait pas encore signé l'avec Soliman que déjà, sous les troubles qui désolaient la Hongrie, il avait essayé de la démembrer et d'écarter par Jean Zapolya de Cacsul et de Ciscu. Les Hongrois de Transylvanie, attachés au sultan, essayèrent de reprendre deux places. Ils furent battus à Munkacs (1529). Cette victoire, de Pragma, le siège de Cronstadt, de Bistritz et de son valurent à Pierre le surnom de *Saxon*. Zapolya, effrayé de la réclamation de la restitution de la voïvode répondit avec colère : « C'est vous qui m'avez appelé les Saxons. Je croyais avoir droit à votre reconnaissance et reproches. Songez que je suis moi-même toute la Hongrie de Hongrie. » Il renouvela bientôt ses succès ; mais, en 1538, les boyards, de Zapolya, se soulevèrent et il prit la fuite et se cacha dans les forêts de la Transylvanie. Les Székelys, il se laissa surprendre et enfermé dans la forteresse et y resta quelque temps prisonnier jusqu'à son frère Étienne VII qui le plaça en Moldavie.

En 1541, en attaquant la Transylvanie, Rarès avait du moins agi, à dire, pour son compte personnel dans l'espoir de soumettre la Hongrie à sa propre domination. Il eut été rétabli sur le trône, ce fut par commandement de son père et dans l'intérêt exclusif des Hongrois qu'il marcha contre Étienne et qu'il dévasta cruellement la Hongrie. En 1529, il s'était fait de Zapolya quelques portions de Hongrie ; en 1548, il menaça de nouveau Hongrois ; mais ce ne fut plus pour s'agrandir à leurs dépens, mais pour les contraindre de verser au sultan le tribut promis par son père. L'expédition de son fils contre le cardinal Martinuzzi fut ordonnée par Soliman ;

les Moldaves comptaient désormais dans l'armée turque comme des auxiliaires obligés ; ils formaient l'avant-garde de la Porte contre la Hongrie et la Pologne.

GUERRES ENTRE LA MOLDAVIE ET LA POLOGNE. — La lutte engagée sous Étienne le Grand entre la Pologne et la Moldavie continua sous les successeurs de ce prince. Bogdan reprit la Pocutie (1507), envahit la Russie-Rouge, assiégea Limberg et porta l'incendie dans Bohotin (1509). Deux mille Turcs se joignirent à son armée. Battu et repoussé par le voïvode de Cracovie, Bogdan perdit toutes les places du Pruth et la Pocutie un moment reconquise (1510). En 1527, Pierre Rarès refusa l'hommage au roi de Pologne. Trois ans après, sans déclaration de guerre, il se jeta en Pocutie avec un corps de six mille hommes. Tour à tour vainqueur et vaincu, il revint à la charge, en 1531, avec les renforts que lui fournissait Soliman, conformément au traité de 1529 ; mais une défaite décisive l'obligea de poser les armes ; la paix fut signée le 22 février 1532. Il mourut, en 1546, au moment où il se préparait à renouveler les hostilités. Après sa mort, Sigismond-Auguste, profitant de l'anarchie où la Moldavie et la Valachie étaient plongées, se déclara suzerain des principautés roumaines, *Palatinus terrarum Moldaviæ et Valachix a sacra majestate electus et constitutus* ; mais il recula bientôt devant les prétentions de la Porte : la Roumanie était une proie réservée aux Turcs.

DISCORDS INTÉRIEURES SOUS LES DERNIERS BOGDANIDES. — Les Moldaves, en courant d'eux-mêmes au-devant de la servitude, avaient trahi la cause de la civilisation chrétienne ; la honte de leur défection et de leur abaissement devant l'étranger fut-elle du moins compensée par le développement de la prospérité intérieure ? En Moldavie comme en Valachie, la discorde s'éleva entre les boyards et les voïvodes. Bogdan périt assassiné (1517). Étienne V souleva le peuple par des supplices arbitraires. Une conspiration éclata à Roman ; elle n'est comprimée que pour un temps par l'exécution des principaux conjurés (1524). Étienne VI meurt empoisonné par sa femme (1527), et les Moldaves

croient la dynastie des Bogdanides éteinte avec lui. Plusieurs ambitieux sont près de se disputer le pouvoir, lorsqu'une femme du peuple se présente devant l'assemblée de la nation. Elle déclare que son fils, le pauvre pêcheur Pétrilo ou Pierre Rarès, est né de ses amours avec Étienne le Grand, et elle le prouve par un diplôme scellé du sceau de ce prince. « On examine Pétrilo sous la plante des pieds, et le sceau d'Étienne, qui y a laissé son empreinte, dit clairement que Pétrilo est son fils (1). » Aussitôt les boyards le proclament prince, et le peuple l'accepte avec joie comme un des siens (1527). Mais après son traité avec Soliman, après ses revers en Pologne, les nobles le chassent du trône (1538). Étienne VII, créature du sultan, se rend odieux par ses exactions et ses cruautés; les boyards l'assassinent (1540), et nomment pour lui succéder un certain Cornia ou Cornu, naguère valet de l'un des meurtriers. Cette élection n'est point sanctionnée par la Porte. Pierre Rarès revient de Constantinople. Les boyards, frappés de terreur, croient apaiser sa colère en égorgeant le prince de leur choix et lui envoient la tête de son rival. Mais ce crime ne reste pas impuni; la noblesse l'expie par de nombreux supplices; Rarès, aimé du peuple, traite les boyards avec une impitoyable sévérité. Son second fils, Étienne VIII, prince dévot et débauché, porte le déshonneur dans des familles puissantes. « Il n'est femme qui ne parle bien de lui, » dit

dynastie, la noblesse se parta en deux factions, et deux prétendirent élus. Lépuchnano vainquit son rival Jolda (le Tisserand), lui per les narines, et l'envoya mourir en cloître. Ainsi l'abolition de l'hérésie eut pour premier résultat la guérite. Les Moldaves étaient habitués à considérer le pouvoir suprême comme le patrimoine des Bogdanides. Pécet pour un préjugé fortement enraciné et pour légitimer son pouvoir au-dessus de tous ses sujets, Lépuchnano Roxandra, fille de Pierre Rarès, d'elle le nom d'Alexandre. Il eut de s'assurer en outre la protection des Turcs en s'unissant aux Valaques à la défense d'Isabelle de Hongrie, de la Porte (1556). Quand il fut accepté par la nation et par l'empereur, et qu'il pensa n'avoir plus rien à craindre, il se montra le digne héritier de Mircea III. A l'exemple de ce prince, il entreprit d'abattre l'aristocratie et poursuivit avec une sorte de sauvagerie la lutte déjà engagée entre les derniers Bogdanides contre les boyards. « Bientôt, dans toute la Moldavie, ne fut plus que sang, larmes, désespoir, anathèmes; on ne vit plus de tous côtés que des malheureux errant à l'aventure, sans pouvoir tendre la main à la pitié; que; des hommes étendus sur la route, les mains et les pieds coupés; des femmes, des enfants, sans nez et

professeurs en renom, et fit efforts pour répandre l'instruction parmi ses sujets. Les boyards appréciaient les de ce pédagogue, qui, grec, le latin, l'italien, l'allemand excitèrent le peuple à la rédemption Basile, assailli dans son palais les insignes de son autorité ouvrir ses portes à l'émeute et avec calme les coups de ses ; il fut percé de mille poignards

MORT D'ALEXANDRE. MASSACRE DES BOYARDS. — Les boyards furent punis leur crime par le retour d'Alexandre. Chaque jour vit de nouvelles attaques aux portes du palais, et soldats tombèrent, dévorés par les ennemis, les citadelles féodales. La capitale, décimée, chassée de ses remparts, obligée de demander grâce : se prosterna aux pieds de son bourreau le bourreau refusa de par-

donner la main, au sortir de l'église, les principaux boyards pour un sacrifice. Ils s'y rendent tous, les jeunes gens, Stroïça et les autres, au contraire, de Dniester. Le repas était somptueux, salves d'artillerie mêlées à la musique militaire enthousiasmaient les soldats ; les vins de Cotnar et d'Odessa étaient à flots ; la gaieté était à son comble. Le tyran lui-même avait décliné, lorsque le jeune Veveriça (il) osa lui porter ce toast : « Salut, duc des Moldaves ! » ; vœu, si simplement exprimé, Alexandre un sanglant reproche à ses convives un arrêt de mort. Alexandre y répond en fronçant les sourcils, et Veveriça tombe, en l'air, sous le poignard de l'armas, dans les yeux de son maître. de sa chute : « On m'insulte, tyran ; à moi, mes gardes ! » et les convives il n'en échappe pas. Moçoc, le confident d'Alexandre, le ministre des cruautés sourit lâchement à son maître de quarante-sept cadavres de têtes bondissent et roulent dans le sang.

pendant le son des fanfares, le canon avaient attiré la foule

devant les portes du palais ; et elle se tient là, enviant le sort des soldats qui se gorgent dans la cour de viande et de vin et regardant, à travers les grilles les flammes de résine qui les éclairent, les fenêtres illuminées de la salle du repas, les ombres qui passent et repassent. Tout à coup, saisie par un vacarme de vases brisés, de tables renversées, de cliquetis d'armes, de cris de détresse et de mort, avide aussi de sa part du festin, elle s'écrie avec fureur : Moçoc ! Moçoc ! la tête de Moçoc ! « Entends-tu, » Moçoc ? dit le voïvode à son ministre ; « que faut-il répondre ? que faut-il faire ? » — « Mitrailler cette canaille, » répond Moçoc. — « Tout beau ! vornic, reprend Alexandre ; ce serait dommage pour un seul homme ; allons, décide-toi ; » et à ses gardes : « Jetez-le au peuple, et dites-lui que le duc Alexandre en fera toujours autant de ses spoliateurs. » Moçoc est livré à la multitude et mis en pièces en un instant.

MORT D'ALEXANDRE (1567). — A quelque temps de là, le voïvode tomba malade pour ne plus se relever. Appelant alors l'archevêque Théophane, les évêques et les boyards : « Pardon pour moi, leur dit-il, et pitié pour mon fils ! Si je ne meurs pas, je fais vœu de prendre le froc et d'aller à Slatina demander à Dieu le pardon du passé. » Prêtres, lorsque vous verrez la mort s'approcher de mes yeux, coupez-moi les cheveux, couvrez-moi du potcap (1), faites-moi moine. Quelques heures après il était obéi ; ses cheveux étaient coupés ; un potcap lui couvrait la tête ; un cierge brûlait à ses pieds ; l'image de la Vierge s'appuyait à son chevet, et sur son corps étaient étendus le cilice et le froc. Il se réveille, et jetant sur lui des yeux hagards : « Que signifie tout cela ? » murmure-t-il d'un ton encore brusque et farouche. — Comment te sens-tu, frère Paisie ? lui dit un des moines qui l'assistent. A ces mots, il lève la tête, et la laissant retomber : « Ah ! s'écrie-t-il avec un accent de rage qui semble défier la mort, ah ! si j'en reviens, moi aussi je ferai des moines ! » Et comme l'ar-

(1) Toque du clergé grec.

chevêque l'invite à penser à la mort, à ne plus songer qu'il est prince : « Tais-toi, fourbe ! » lui répond Alexandre en faisant claquer ses dents ; et jetant les yeux sur son épouse : « Quant à cette « chienne, je la couperai en quatre « avec son fils. Non, je ne suis pas « moine ! à moi, mes braves ! de l'eau ! « j'ai soif ; de l'eau ! » En cet instant Stroïça et Spancioc entr'ouvrent la porte ; celui-ci tend à la princesse une coupe dans laquelle l'autre verse une poudre qu'il tient dans la main. « Du poison ! » dit Roxandra. « Du poison, » répondent-ils tous deux, « et que ta seigneurie choisisse de ton fils ou de ton « époux. » Accablée, hors d'elle-même par cette fatale alternative, Roxandra plonge ses regards pénétrants dans les yeux de l'archevêque. « Dieu te pardonne ! » lui dit Théophane, et la princesse offre en tremblant la coupe au moribond. Il ne veut pas boire, ses dents se serrent ; Roxandra va lâcher la coupe, lorsque Spancioc la lui arrachant des mains, et Stroïça tirant son poignard : « Allez, madame, » disent-ils à Roxandra ; tandis que l'un desserre avec sa lame les dents du malade, « Bois, » lui dit l'autre en lui versant le poison, « bois et remercie Stroïça et Spancioc. » Alexandre n'entend plus, ne sent plus rien ; le frisson de la mort court dans toutes ses veines, mais il ouvre une dernière fois les yeux, et reconnaît Spancioc et Stroïça. Il meurt comme il devait mourir, dans la rage et

« La jalousie entre Athènes et démonte avait causé leur perte : avait voulu dominer l'autre, et elle rent toutes deux subjuguées. Il de même de la Valachie et la Moldave le chef de l'une voulait comme l'autre, les Turcs profitèrent de ces tensions pour établir et consolider leur autorité dans les deux principautés. Les Moldo-Valaques ne faisant guerre qu'entre eux, « leurs troupes sont plus pour la Porte qu'un fou qui elle spéculait habilement, qu'elle au plus fort et dernier enchéri qu'elle donne et reprend selon l'auquel on lui en paye le prix, vend intégralement à plusieurs à pour lequel enfin elle reçoit des mains, et tout cela sans honte et remords (2). »

Profitant de la minorité de Bogdan Alexandre II, voïvode de Valachie, au prix de quarante mille un firman d'investiture pour son Pierre II, dont il voulait satisfaction en la détournant de ses États.

Instruit de ce marché, Jean Kuleble offrit de son côté au sultan une somme de soixante mille ducats tout même, craignant qu'Alexandre renchérit, il proposa le double d'argent, et accompagna cette offre de riches cadeaux. La Porte accepta sans scrupule. Pourtant Pierre déjà mis en marche à la tête de mille Turcs, et avait envoyé au Dumbăreni, ainsi qu'à d'autres b

à leurs de la forteresse turque le pacha de se rendre. En réponse, le Turc lui envoya et donna flèches. Ivonia fit tête à ceux qui les apportèrent prêt à donner l'assaut. Alexandre accourait au secours avec vingt mille Turcs ; pièces de canon. Pris entre les Moldaves capitulèrent. rendre, Ivonia fit jurer sept fois qu'il lui serait fait grâce si le hetman des Cosaques ordonné de se retirer, enfin qu'il mit la tête complète ; les Turcs part, et il se livra entre leurs quelques heures après il fut assassiné dans la tente du Zade (1570).

Le Vintila ne régna que quatre Valachie. De son côté, le prince, délivré de Jean le Terrible des combats à soutenir le maître des Moldaves. la s'éleva contre lui un seigneur, « maréchal-ferrant de jour cette raison surnommé Ce Jean Potcovar, appuyé par, parvint à se maintenir 77. Pour s'en débarrasser, le pacha, dit-on, à payer au tribut annuel de deux cent le ducats. A ce prix il obtint de la Porte, et gouverna dans la Moldavie tandis qu'en son neveu Mihne II succédait à. Menacé par les Tartares, des secours aux Ottomans ; y de Roumélie, gagné par considérable, promit de garantir les principautés roumaines contre, à condition que les voisins n'attaqueraient sur les bords du territoire de Hussey, sacca-

Cosaques (1578). Malgré ment à la Porte, Pierre et ses fils furent déposés en 1591. et pour successeur Aaron I^{er}, l'aliéner l'indépendance des pendant qu'Alexandre III livra la Valachie aux exactions de ses seigneurs.

LA DÉGRADATION DU PRINCE.— Les Principautés n'eurent alors à s'envier l'une à l'autre furent toutes deux en proie

à une égale oppression. « Ce n'est plus dans les deux provinces, a dit un historien dévoué à la cause de la nationalité roumaine, ce n'est plus que spoliation sans bornes, sang versé à plaisir, crime sur crime, misère sur misère, anarchie complète, où de toutes les haines la seule dont la durée eût été excusable, celle des Turcs, non-seulement s'est éteinte, mais changée en adulations serviles, en prostitution de tout ce qu'un peuple a de plus sacré, de sa foi, de sa dignité, de son patriotisme. Si la soumission des Serviens et des Bulgares, si l'anéantissement des princes albanais et épirotes avaient été rapides et décisifs, du moins leur chute avait été belle, et la chrétienté, qui s'en était émue, leur avait conservé un souvenir d'estime et d'admiration ; mais les tiraillements qui amenèrent celle des Moldo-Valaques, l'apostasie des uns, la tyrannie des autres, la désunion de tous ont rendu l'Europe si indifférente à des misères au-devant desquelles ils courent d'eux-mêmes, qu'elle ne fait rien pour les arrêter, semble même ne pas se douter que ce sont là des chrétiens qui tombent et ferme l'oreille au bruit prolongé de leurs plaintes. Ainsi abandonnés de leurs voisins et victimes de l'ambition de leurs ducs, les Moldo-Valaques, après s'être ruinés pour aider les voïvodes dans leurs lâches intrigues, dans leurs rivalités perfides, dans leurs vengeances abominables, n'ayant plus d'or à leur donner pour payer le trône, plus d'armes pour le défendre, vendent aux riches leur temps et leur peine, s'attachent d'eux-mêmes à la glèbe et consomment leur vie dans la souffrance et le travail, travail stérile qui ne profite pas même à leurs maîtres. » Les Roumains, à la fin du seizième siècle, en viennent à regretter les tyrannies de Vlad le Diable et d'Alexandre Lépusnano.

CHAPITRE VI.

LA VALACHIE SOUS MICHEL LE BRAVE.
(1592-1601.)

RÉVOLTE DE MICHEL, SON AVÈNEMENT.— Pour délivrer la Roumanie, il fallait un grand homme ; Michel le Brave se mit à la tête des Valaques.

Michel, fils du voïvode Pierre, était ban de Craiova. Il donna le signal de

l'insurrection contre Alexandre et contre les Turcs. Surpris par les émissaires du tyran et conduit à Tirgoviste, il allait expier par un supplice glorieux son dévouement à la patrie roumaine; mais au moment de le frapper le bourreau, comme fasciné par son regard, laissa tomber sa hache; à cette vue, la foule fit retentir l'air de ses cris de joie; Alexandre crut entendre un ordre du ciel; il pardonna.

Michel, sauvé de la mort, se retira prudemment à Constantinople. Il n'oublia pas dans cet asile les maux de la Valachie et son généreux dessein de la délivrer; seulement il changea de tactique, et, renonçant à l'espoir de renverser le voivode par une révolte nationale, il employa, pour arriver à son but, les ressources plus sûres de la ruse et de l'intrigue. Soutenu par l'amitié de l'ambassadeur anglais Edouard Burton et du grand vizir Sinan pacha, il fit déposer Alexandre et obtint sa place; quelques semaines après il entra dans la principauté à la tête de deux mille spahis et sous les auspices de cette puissance ottomane dont il devait être un ennemi si acharné et si redoutable (1592).

LIGUE CONTRE LES TURCS. MASSACRES DE BUCAREST ET DE JASSI (1594).

— Il commença par entamer des négociations secrètes avec Sigismond Bathory, prince de Transylvanie; elles aboutirent à un traité d'alliance, auquel accédèrent bientôt Aaron, voivode des Moldaves, et Rodolphe II, empereur

reçu des renforts, s'en empara par une marche audacieuse la forteresse de Silistrie (1594).

TRAITÉ DE CARLSBURG

Sur ces entrefaites mourut Amurath III. Mahomet III, cesseur, mit sur pied une cent quatre-vingt mille hommes forma les principautés en donna la Moldavie à Djafer chie à Saturdji-Mohammed, e vizir reçut l'ordre de mettre pachas en possession de leurs fiefs. Contre cet armement la résistance semblait faible; Michel, qui n'avait point à attendre de la part des Turcs ses dernières espérances vers Bathory; et, pour s'assurer l'union, il signa le traité de Carlsburg (mai 1595). Ce traité établit pour la première fois les prétentions de la principauté de Valachie sur les principautés moldaves. En vertu de cet acte de l'union, les ducs de ces provinces ne pouvaient plus être nommés que des lieutenants du prince et lui doivent foi et hommage; lui qu'ils reçoivent les insignes de la principauté, l'étendard, la couronne, le sceptre; ils ont bien encore le droit de se choisir, avec le consentement du prince d'Ardalie, un conseil boyards; mais ils perdent le droit de destitution, réservé à Sigismond. Les Moldo-Valaques, privés de semblées publiques, envoient des députés à la diète de Transyl-

Sigismond et de ses héritiers le respectable et magnifique seigneur de notre État transalpin, et féal. » Le prince de Transilvanie appelé par Michel et par « Le sérénissime Sigismond, seigneur de Dieu, prince de Transilvanie, de Valachie et empire romain, seigneur de Honlie des Szicles, etc., notre souverain. » La formule *Par le Dieu* est expressément interdite à Michel et à ses successeurs. Il est défendu d'appeler ceux d'où il datera ses ordres de sceller ses ordres ou du sceau de l'État, lequel passe entre les mains du prince de Transilvanie. Les fonctionnaires reçoivent de Sigismond; aucun Grec ne reçoit de charge publique. Dans toutes ces conditions, Sigismond s'engage à secourir à lui fournir contre tous ses ennemis, de l'argent et des

armes de Carlsburg, dit M. Kohn, était extrêmement désavantageux, le prince de Valachie perdait tous ses droits de souveraineté; plus le droit de déposer le prince, de faire des dotations, de dernière instance; les emplacements plus sous sa dépendance; il était plutôt un général transalpin le souverain d'un État indépendant. Cependant, quelque chose il fut pour Michel, lui était de pour pouvoir continuer contre les Turcs (1). » Le voïevode de fidélité, en attendant l'occasion favorable de rentrer dans ses droits.

LA DÉFAITE DU GRAND VIZIR SINAN PACHA (1595). — Sans secours de Sigismond, le prince avait envoyé à Heraclea sa famille et ses trésors, alla avec huit mille hommes à travers la route de Giurgevo; y maintenir longtemps, et se retira vers Calugareni, où la jonction avec les Transyl-

vains et les Moldaves. Le grand vizir Sinan pacha se mit à sa poursuite. Les deux armées furent bientôt en présence; elles n'étaient séparées que par une forêt marécageuse, coupée en deux par une digue de terre et de bois. Michel semblait voué à une perte certaine; il n'avait que seize mille hommes à opposer à une armée douze fois supérieure. Ce fut lui pourtant qui engagea l'attaque. Le 23 août 1595, au lever du soleil, il franchit la digue et se précipita sur les janissaires qui occupent la forêt. D'abord repoussé, il rallia ses troupes, se jette en avant, pénètre jusqu'au centre de l'armée turque et de sa main enlève l'étendard sacré. Vainement Sinan pacha s'avance avec sa réserve; attaqué en queue par les Cosaques, de front par Michel et les Roumains, en flanc par les Transylvains et par le feu bien dirigé de l'artillerie, il ne tarde pas à prendre la fuite. Plusieurs de ses généraux périrent dans la déroute; lui-même tombe de cheval et n'est sauvé que par le dévouement d'un officier. Le champ de bataille reste au pouvoir de Michel.

Ce succès inespéré n'était pas décisif. Trois mille Turcs avaient péri; c'était beaucoup pour l'honneur des armes chrétiennes; ce n'était rien par rapport au nombre des envahisseurs. Michel tint pendant la nuit un conseil de guerre; on y décida la retraite; les Valaques et les Transylvains se mirent en marche vers les montagnes d'Ardalie; les Moldaves retournèrent dans leur pays, où les Polonais venaient d'installer un voïevode de leur choix.

Impatient de réparer la honte de sa défaite, le grand vizir marcha sur Bucarest et de là sur Tirgoviste; il s'empara sans peine de ces deux villes, qui n'étaient pas défendues, et déclara la Valachie province turque. Dans les églises, changées en mosquées, le mithrab prit la place de l'autel et le croissant celle de la croix. Le palais de Bucarest se transforma en citadelle; la ville fut entourée d'un rempart de palissades, et Saturdji-Mohammed, proclamé sandjak du pays, y tint garnison avec deux mille hommes. Bientôt Sinan partit de Tirgoviste avec toute son ar-

mée et se dirigea vers la Transylvanie.

PRISE DE TIRGOVISTE. — Sigismond Bathory, menacé dans ses propres États, appela aux armes les Saxons, les Transylvains et les Saxons, et fit venir quelques renforts d'Allemagne. Quand toutes ses troupes furent réunies, il résolut de marcher à la rencontre des Turcs. Le 7 septembre 1595, il entra en Valachie par le défilé de Torzburg. Le lendemain, l'arrivée de Michel avec huit mille Valaques et d'Étienne Rasvan avec trois mille Moldaves porta les forces de l'armée chrétienne à plus de soixante mille hommes. Sigismond continua sa route vers Tirgoviste. Cette place était défendue par trois mille cinq cents Turcs et plus de quarante canons; elle ne fit pas une longue résistance. Assaillie de trois côtés à la fois et enveloppée par un vaste incendie, la garnison périt tout entière; la ville fut mise au pillage. Les vainqueurs y trouvèrent de l'artillerie, des armes de toute espèce, des munitions et des vivres pour trois ans. De cette journée (18 octobre 1595) date la décadence de l'ancienne capitale de la Valachie. « Tirgoviste n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était autrefois; elle n'a plus qu'une population de cinq mille âmes, avec des remparts qui tombent en ruines. Le jeune poète Basile Kirlova a chanté ou plutôt pleuré, dans des vers immortels, les malheurs de cette ville infortunée. »

DÉFAITE DES TURCS AU PASSAGE

artillerie, bagages, hommes et tout se pressa sur le pont de désordre que pour lâcher la jetait au milieu du Danube les et les canons. Michel avait fait braquer son artillerie sur le passage où s'entassaient éperdue; le pont, rompu par les, s'écroula en entraînant blême la masse qui le sur les Turcs se noyèrent par. Quant à ceux qui se trouvaient sur la rive gauche, les Valaques firent un horrible carnage; dix-sept mille hommes périrent cette journée; et les bandes des *Brâleurs* et des *Courra* avaient été pendant deux demi la terreur de la Hongrie et l'Allemagne, y furent presque anéanties.

PRISE DE GIURGEVO, DE VIDE NICOPOLIS. FARCASSU. Cette victoire, l'armée chrétienne se dirigea vers la citadelle de Giurgevo, située sur une petite île du Danube, alors entourée de hautes murailles. Les canons pris sur les Turcs à Tirgoviste servirent à ouvrir la place. La place fut prise d'assaut et la garnison passée au fil de l'épée (1595).

Sigismond Bathory reprit le chemin de la Transylvanie. À son retour, il avait refortifié ses propres États; il laissa au vo-



ni. Instruit de ses exploits, à relever de ses vœux par itain, lui fit quitter le froc pchenu (1), la croix pour pomma général d'infanterie. aimait en effet à récomrai mérite; aussitôt qu'il apun de ses sujets avait donné de bravoure et de dévouepatrie, il l'appelait près deait aux plus hautes dignitésmer s'il était riche ou pauou roturier.

ACHIEVE SE RELÈVE DE SES
Maître de Glurgevo, de Vidieopolis, Michel entra enfin et s'occupa pendant l'hiver les désastres que la guerre la. La Valachie avait acheté son indépendance. Elle avait grand nombre de ses habitants les champs de bataille ou esclavage; beaucoup d'émiés réfugiés dans les pays vois contrées où Mirce I^{er} et valent eu quatre-vingt mille troupes, Michel II pouvait à une armée de douze à quinze ms. Les Turcs avaient enlevé moissons, arraché les viou emmené les troupeaux; et les villages n'étaient plus de ruines fumantes. »

le maux il fallait de prompts Michel fit venir de Transylvivres et des semences; il la au peuple. Sortis des fo; montagnes où ils s'étaient tant l'invasion, les Valaques leurs villages, labourèrent dévastés et changèrent en maines la face du pays désarmes de Michel.

UTILITÉS RECOMMENCENT.

DES VALAQUES. — Cependantance n'était pas encore le exigeait de nouveaux sae nouveaux combats. Les légré leurs revers, ne renonà l'espoir de recouvrer la nce d'où la capitale de leur ét toute sa subsistance, des

de dolmen, habit militaire, r les Roumains aux Polonais et a.

boeufs, des moutons, du blé, du fromage, du beurre, du miel, et qu'ils appelaient eux-mêmes « le grenier de Constantinople. » Le sultan jura de venger la défaite de son grand vizir. Mais, avant de mettre sur pied une nouvelle armée et de renouveler ses attaques, il recourut d'abord aux négociations pour isoler la Valachie et détacher d'elle tous ses alliés. Il fit faire par le beyler-bey de Pesth des propositions avantageuses à l'empereur Rodolphe II, qui les rejeta avec indignation. Repoussé de ce côté, il offrit à Sigismond Bathory de lui céder la Transylvanie en toute souveraineté, de l'exempter du tribut et d'annexer à ses États la principauté de Valachie, moyennant un simple présent annuel, s'il consentait à se retirer de la quadruple alliance formée par l'empereur d'Allemagne (juillet 1596). Sigismond répondit qu'il n'abandonnerait jamais le parti des chrétiens pour s'unir à leur ennemi. Les intrigues de la Porte réussirent mieux auprès de l'aristocratie valaque. Les nobles voyaient avec dépit les faveurs accordées par le voïvode à des gens de rien, qui n'avaient d'autre mérite que de bien servir la patrie et que la bassesse de leur naissance aurait dû exclure des emplois où leur talent faisait ombrage aux fils dégénérés des anciens boyards. Les chefs du clergé se joignirent aux chefs de la noblesse pour vendre la Valachie aux infidèles. Ils conspirèrent avec Mahomet III la ruine du vainqueur de Sinan pacha, du glorieux défenseur de la chrétienté, et se soulevèrent à l'approche des Turcs et des Tartares. Leur trahison fut découverte et sévèrement châtiée; la mort des principaux boyards étouffa la conjuration. Avec les forces dont il put disposer, Michel marcha contre les Ottomans; il les battit en deux rencontres; ses troupes, emportées par leur ardeur, franchirent même le Danube et s'avancèrent en Bulgarie; mais son général Velitcu fut vaincu et tué au *Lieu de l'écuyer*; les Turcs reprirent la forteresse de Viddin, et le brave Fârcassu, assailli au milieu d'une forêt par un parti ennemi, succomba, non sans gloire, après une longue résistance (1596).

TRAHISON DU KHAN DES TARTARES. INTRIGUES DE MICHEL. — Michel ne recevait aucun secours de ses alliés; pressé en même temps au sud par les Turcs, à l'est par les Tartares, abandonné par une partie de ses sujets et réduit à douter même de la fidélité des mercenaires dont l'épuisement de son trésor ne lui permettait pas d'acquitter la solde, il fut sur le point de perdre courage, et n'hésita point à écouter les propositions de paix que le khan des Tartares lui fit communiquer par l'entremise du voïvode de Moldavie. Le khan s'engageait à rétablir la bonne harmonie entre les Valaques et les Ottomans, à condition que Michel engageait les troupes étrangères qu'il avait à son service, « lesquelles, disait-il, commettaient toutes sortes de ravages sur le territoire turc et étaient à charge à la principauté même. »

Michel accéda à cette demande; il renvoya ses Transylvains et ses Cosaques, et fit porter au Tartare un présent de deux mille ducats. Mais, au lieu de se retirer, le khan, profitant du départ des mercenaires, passa le Melcove et vint camper avec trente mille hommes entre Buzeu, Ibraïla et Bucarest. Le voïvode n'avait sous ses ordres que six mille Valaques; il semblait perdu; il voulut du moins tomber avec honneur et courut droit à l'ennemi; les Tartares, postés à Gherghizza, ne l'attendirent point, et battirent en retraite. Pendant ce temps, l'archiduc Maximilien, frère

projet d'abdiquer en faveur de Rodolphe II, et les conditions que les Valaques avaient mises à leur entrée en ligue contre les Turcs; ils furent acceptés par l'empereur et de Sigismond, roi de Hongrie, formel de toutes prétentions sur la Transylvanie, la Moldavie, la déposition de Michel et la cession des deux principautés à la république de Pologne. Les Valaques se reconnaîtraient vassaux des Autrichiens. Le prince de Transylvanie n'avait pas fait encore de réponse à ces demandes exorbitantes; de rien conclure il voulait s'abstenir, avec l'empereur d'Allemagne, il voulait bientôt rejoindre à Prague. Mais pour le voïvode de fâcheuse nouvelles. De retour à Tirgoviste, il fut envoyé du sultan qui lui apportait un drapeau rouge en signe de réconciliation. « Dans son incertitude sur l'issue des conférences de Prague, craignant d'être dépossédé par les Valaques, Michel accepta l'invasion de Mahomet III. Son dessein était de se servir entre les deux partis. Il avait son armée, pour être prêt à tout événement, et attendit l'occasion de décider. Au mois de juin 1600, les Serviens révoltés lui offrirent leur mandement de toutes leurs troupes. Rodolphe II lui promit un renfort de six mille hommes, outre la solde de six mille mercenaires; le moment était venu pour les Valaques de recommencer la lutte contre l'infidèle. Mais, à cette époque, les préparatifs de Michel, la Port



juillet 1507, Michel fut réellement vassal de la Suède et prêta serment de fidélité. Ensuite, Sigismond Bathory, frère de l'empereur d'Allemagne II; en retour de sa suzeraineté sur la Moldavie et, il reçut Oppeln et Raibort une pension annuelle de mille écus et le chapeau de caravari. En 1598, les Transylvains prêtèrent de fidélité aux comtes de l'empereur. Avant son départ, Sigismond envoya à son officier de son abdication, qu'il n'avait oublié ni la Moldavie, et qu'en cédant à la suzeraineté de ces provinces, il obligeait la maison d'Allemagne à leur donner une récompense.

LE TRAGOVISTE (1598). — Miklos point sans regret aux qu'il avait conçues; il ne céda à Rodolphe la Transylvanie donc le parti de se soulevant une occasion favorable se présenter tôt ou tard. Il se rendirent auprès des comtes impériaux pour prêter à son nom. L'affaire traîna. Les commissaires n'avaient pas de suffisants pour traiter; attendre l'arrivée de l'armistice; enfin, sur les instances, ils allèrent eux-mêmes à Vienne furent reçus avec de grands honneurs après trois jours de conférences, le 9 juin 1598, un traité qui régla les relations entre l'Allemagne et du voïvod.

Traduction de ce traité, que nous avons dans son Histoire de Hongrie, l'un des négociateurs : Michel; voïvode (duc) des comtes du royaume de Hongrie, conseiller de Sa Majesté Impériale, etc., avec Euthémus, seigneur de Tirgoviste, le voïvode, nos conseillers et offi-

« ciers, représentants de toute la Valachie, savoir faisons à tous ceux qui
« les présentes liront que, mis par la
« piété et l'affection chrétienne, las du
« joug et de l'oppression que la tyrannie
« des Turcs fait peser depuis plus
« de cent ans sur la Valachie, nous
« avons résolu de la rendre à son premier
« état. Ainsi que nous l'avions
« déjà rattachée à la couronne de Hongrie,
« comme elle l'était jadis, nous l'unissons
« à l'Empire; reconnaissant
« pour notre seigneur et roi légitime et
« naturel Sa Majesté Impériale et Royale,
« nous nous mettons sous sa protection
« perpétuelle, nous ainsi que notre province,
« et lui prétons serment comme
« à notre suzerain. Comme nous avons
« imploré le secours et le patronage de
« Sa Majesté Impériale, et que nous
« nous sommes décidé à ne plus tirer
« l'épée pour les ennemis de la croix de
« Jésus-Christ, mais pour l'empire et la
« religion des chrétiens, Sa Majesté Impériale
« et Royale ne s'est pas refusée
« à recevoir notre province sous sa protection
« et à nous reconnaître pour son
« vassal; elle a daigné même nous secourir
« généreusement et promptement,
« et elle a chargé le très-révérend
« Étienne Szuhay, évêque de Weizen,
« préfet de la chambre hongroise de
« Presbourg, et le très-illustre Nicolas
« Istvanffy, propalatin du royaume de
« Hongrie et capitaine de la ville
« d'OEdenbourg, ses conseillers et légats
« plénipotentiaires et commissaires
« en Transylvanie et en Valachie, de
« s'entendre avec nous, et, si l'occasion
« se présentait, de traiter des articles
« et de la manière dont nous devons
« nous soumettre à Sa Majesté Impériale.
« Lesdits légats, après avoir terminé
« autant que possible les affaires
« de la Transylvanie et après avoir occupé
« ce pays, sont venus nous trouver,
« et après un serment solennel et
« vrai, reçu et prêté d'abord par nous,
« et ensuite par le très-révérend Euthémus,
« archevêque de Tirgoviste, et par nos boyards,
« dans l'église du bienheureux archevêque
« Nicolas, sise sur la colline de Tirgoviste,
« notre capitale, et après être convenus de la
« formule des serments et articles de fidélité
« que à Sa Majesté Impériale et

ly, *Historia regni Hungarici*; pp. 1724, p. 444.

raison. (PROVINCES ROUMAINES.)

« Royale, ils ont arrêté et conclu avec
« nous et nos principaux boyards et
« conseillers les articles suivants :

« Art. I. Sa Majesté Impériale et
« Royale nous donnera et nous fera
« compter en espèces par ses trésoriers,
« afin de défendre notre province et,
« si la fortune nous seconde, afin d'at-
« taquer l'ennemi, la solde de cinq
« mille hommes, lesdits seigneurs
« commissaires nous promettant de l'ob-
« tenir pour cinq autres mille hommes,
« ou de nous faire accorder soit leur
« équipement, soit un nombre égal
« d'auxiliaires, pendant l'été le nombre
« complet, pendant l'hiver la moitié
« seulement. En outre il est convenu
« que le trésorier de Sa Majesté les sol-
« dera et en passera l'inspection tous
« les mois, et que si, par la volonté de
« Dieu, l'état des choses devient tel
« que ces troupes ne soient pas néces-
« saires, elles ne seront pas entretenues
« inutilement, ou du moins elles seront
« employées comme les circonstances le
« demanderont ou comme Sa Majesté
« Impériale et le sérénissime archiduc
« Maximilien l'ordonneront. De notre
« côté nous nous efforcerons dans tou-
« tes les occasions de repousser de la
« Transylvanie, de la Valachie et des
« autres parties de la Hongrie les
« Turcs et les autres ennemis, et dans
« ce cas, après la victoire, nous nous
« engageons à suivre la volonté et les
« ordres, quels qu'ils soient, de Sa Ma-
« jesté Impériale et Royale et du séré-

« de guerre nous seront four-
« Sa Majesté Impériale ou en
« par le sérénissime Maximilien

« Art. II. Afin que nous p
« donner ces secours avec plu
« chement et d'amour et que n
« consacrons sans réserve à la
« de la chrétienté, Sa Majesté
« donné à nous et à notre très
« Pierre la Valachie avec tou
« venus, ses droits et ses fr
« pour la tenir et la posséder
« tuité. Elle nous a donné cette
« comme à ses vassaux et féau
« taires, ainsi qu'à nos descen
« ligné directe, du sexe mascul
« que nous soyons tenu de pay
« impôt ni tribut; et nous aur
« principauté telle que nous
« possédée jusqu'à présent ave
« ses libertés et privilèges; mu
« vant l'ancien et louable usag
« et nos successeurs nous lui
« chaque année, comme à no
« gneur et roi, un présent d'h
« à notre libre choix, qui lui t
« du zèle et de la fidélité d'un
« dataire. Nos biens propres et
« notre fils, hérités ou acquis
« argent, seront transmissibles
« gré aux légataires de notre e
« nous pourrions en disposer lib
« selon notre volonté.

« Art. III. S'il nous arrivai
« qu'à notre fils, de mourir s
« cendance masculine, ce doi
« nous garde! Sa Majesté Imp

« vena; de même les soldats d'infanterie ou de cavalerie qui, après avoir reçu leur solde, auront déserté, dans quelque endroit qu'ils se trouvent, à nous seront rendus.

« Art. V. Quant à ce qui concerne le commerce des marchands de la Valachie, il est établi que, si leurs affaires ne sont pas au désavantage des villes libres de la Transylvanie ou qu'elles ne soient pas contraires aux privilèges que possèdent ces villes, un libre commerce leur sera permis dorénavant avec la Transylvanie, toutefois après qu'ils auront payé le tarif légal; les négociants transylvains, hongrois ou allemands auront le droit d'importer en Valachie ou d'en exporter les marchandises qu'il voudront après avoir payé la taxe imposée.

« Art. VI. Sa Majesté Impériale et Royale nous garantit l'exercice paisible de notre religion, et promet que nos évêques, nos prêtres et nos fidèles ne seront jamais gênés en rien dans leurs cérémonies ni dans leurs croyances.

« Art. VII. Les boyards ou les soldats de cette principauté qui auront bien mérité de la république chrétienne et de Sa Majesté Impériale et Royale et que nous aurons recommandés seront traités dignement; de même les nonces et les ambassadeurs que nous aurons envoyés à Sa Majesté Impériale et Royale et au sérénissime archiduc Maximilien recevront une prompte audience et une réponse digne de leur qualité et de leur mission, et seront traités d'une manière convenable.

« C'est ce que nous avons certifié par ces lettres munies et marquées de notre propre signature et de notre sceau authentique. Fait et donné dans l'église du bienheureux archevêque Nicolas, située sur la colline de Tirgoviste, notre capitale, ce neuf juin, l'an du Seigneur 1596, et le 23^e du règne de Sa Majesté comme empereur d'Allemagne, le 26^e comme roi de Hongrie et le 23^e comme roi de Bohême. »

Le jour de la publication de ce traité, Michel prêta le serment de fidélité à Rodolphe II :

« Moi Michel, voïvode des pays transalpins du royaume de Hongrie, conseiller de Sa Majesté Impériale et Royale, je jure, par le Dieu vivant Père, Fils et Saint-Esprit, et par la très-Sainte-Trinité en un seul Dieu la bienheureuse Vierge Marie, mère de Dieu, et tous les saints et le saint Évangile du Christ, d'être à partir de ce jour, moi et mes successeurs, fidèles et soumis à la personne sacrée de l'empereur des Romains, roi de Bohême, de Hongrie, etc., et à ses successeurs, d'être l'ami des amis de Sa Majesté et l'ennemi de ses ennemis de ne jamais rien faire contre elle ou ses successeurs ni ouvertement ni secrètement, ni en actions, ni en conseils; de ne jamais révéler les secrets qu'elle m'aura confiés par lettre ou par exprès; de lui donner de bon et sages avis, et de l'instruire fidèlement des trames de ses ennemis qu'il parviendrait à ma connaissance promettant, quant à moi, de leur tenir tête et de perdre corps et bien plutôt que de trépasser dans leurs machinations hostiles. Qu'ainsi me soient en aide la Vierge Marie, tous les saints, les élus de Dieu et l'Évangile du Christ. »

« Le traité que les Valaques avaient conclu avec Rodolphe II était d'une haute importance pour leur pays, qui s'unissant ainsi en quelque sorte à l'Allemagne, devait prendre part aux lumières de l'Europe civilisée; l'Allemagne était l'anneau qui pouvait attacher la Valachie au monde éclairé, et de belles destinées pouvaient être le partage de cette principauté si ce traité avait eu une longue durée. Ce pays n'était plus assez puissant, ou, pour mieux dire les États avoisinants étaient devenus trop formidables pour que les Valaques pussent se soutenir dans une indépendance absolue; ils devaient se placer sous la protection d'un souverain qui, tout en respectant leurs lois et leurs institutions, pût les défendre contre les forces formidables des Turcs, et le protecteur naturel des Valaques était alors le roi de Hongrie et par conséquent l'empereur d'Allemagne. La Valachie, quoiqu'elle reconnût la souveraineté de l'empereur, restait autonome; Rodolphe II e

ses successeurs ne devaient se mêler en rien des affaires de la principauté, qui, exempté de tout tribut, devait seulement fournir des secours en temps de guerre. » C'est ainsi qu'un historien moldo-valaque appréciait, en 1837, le traité de Tirgoviste. Il ajoutait : « M. G. d'Eichthal, dans son ouvrage *les Deux-Mondes*, semble vouloir qu'on remette en vigueur le traité de Rodolphe II par ces paroles : *Une confédération du Danube devra se former sous le protectorat de l'Autriche*; et par confédération du Danube il entend la Valachie, la Moldavie, la Bulgarie, la Serbie; chacun de ces Etats devra avoir un gouvernement national. L'antipathie qui existe entre les peuples du Danube et les Autrichiens rend ce plan presque impossible, et si même ce protectorat avait lieu, il ne nous serait pas favorable. » Aujourd'hui que l'Autriche occupe les principautés danubiennes pour les garantir contre l'invasion des Russes, il n'est sans doute pas inutile de rappeler la convention de 1598; les esprits défilants ne croient guère au désintéressement des Habsbourg; ils demanderont peut-être si les armées autrichiennes sont entrées en Valachie pour garantir l'intégrité de l'empire ottoman ou pour rendre à l'héritier de Rodolphe II cette suzeraineté de la Valachie conférée à la maison d'Autriche par le traité de Tirgoviste.

Fort de son alliance avec l'empire, Michel méditait une nouvelle campagne contre les Turcs lorsqu'un événement imprévu vint déranger tous ses plans. Sigismond Bathory avait à peine signé son abdication qu'il regretta la couronne et résolut de la reprendre. Il quitta Ratibor et rentra à Clausembourg aux acclamations de tout le peuple (20 août 1598). Il s'appliqua aussitôt à se prémunir contre le ressentiment de Rodolphe. Un de ses officiers se rendit auprès de Michel pour solliciter l'appui des Valaques. La révolution accomplie en Transylvanie mettait le voïvode dans une situation très-embarrassante. S'unir avec Sigismond, c'était rompre le traité récemment conclu avec son ennemi; rejeter les propositions de ce prince, c'était le contraindre à invoquer le secours du sultan, livrer la Transyl-

vanie aux Turcs, et par suite exposer la Valachie aux plus grands périls. Michel prit le parti de promettre à Bathory une armée de trente-cinq mille hommes à condition que l'Ardalie resterait fermée aux troupes ottomanes.

EXPÉDITIONS EN BULGARIE. — Cependant Hafiz pacha, gouverneur de Nicopolis, et le pacha de Silistrie menaçaient de franchir le Danube. Michel envoya vers eux le vornic Démètre avec un immense convoi. Les chariots, couverts de drap rouge, étaient censés contenir le tribut et les présents du voïvode; les Turcs les laissèrent approcher sans défiance. Mais, aux portes du camp, vingt mille Valaques, jusqu'alors cachés dans les voitures, se montrèrent tout à coup, s'élancèrent le sabre au poing et culbutèrent les Turcs, étourdis par cette attaque inattendue; Hafiz pacha prit la fuite, et ses deux queues de cheval tombèrent aux mains du vornic. Démètre, après ce brillant succès, alla rejoindre Michel à Caracala, au confluent de l'Olto et du Danube. Le voïvode, dans l'excès de sa joie, fit revêtir à une vieille femme les vêtements du pacha, son turban et sa fourrure, et la promena par la ville dans cet accoutrement ridicule, aux applaudissements de toute l'armée.

Encouragé par la victoire de son lieutenant, il passa le Danube, battit une armée turque de treize mille hommes, lui enleva toute son artillerie, tous ses bagages, et le 10 septembre mit le siège devant Nicopolis. Son entreprise ne réussit point. Au bout de quelques jours il fut contraint de se retirer devant la résistance de la garnison, qui pendant la nuit réparait les brèches faites durant le jour par les canons des chrétiens. Après avoir dévasté tout le pays autour de la ville, les Valaques marchèrent sur Viddin. Le commandant de cette place les attendait en rase campagne avec des forces considérables. Michel fut vainqueur dans une rencontre meurtrière où périrent un grand nombre de Turcs; mais lui-même faillit succomber, victime de son ardeur à poursuivre les infidèles. Comme il courait seul bien en avant de sa colonne, quelques Turcs firent volte-face et se jetèrent sur lui; il en tua plusieurs; mais

d'eux lui appuya sur la poitrine la te de sa lance; alors s'engages une corps à corps, qui finit par l'arri- le quelques officiers valaques. Les tiens ne s'arrêtèrent pas devant Vid- ils parcoururent la Bulgarie pen- dix jours, pillant tout sur leur age et brûlant les villes situées le du Danube; le 5 novembre, ils re- rent le fleuve avec un immense etaine mille Bulgares, à qui le voi- donna des terres sur la rive gauche.

SIGISMOND ABDIQUE EN FAVEUR D'ANDRÉ BATHORY. — Peu de temps , Sigismond, par un nouveau ca- , abdiqua en faveur du cardinal An- lethory (31 mars 1599). « Ce prince, me chronique valaque, avait formé jet de quitter le parti de Michel et de mettre aux Turcs la Transylvanie. Il avait exécuter ce plan à cause du ent qu'il avait prêté au voïvode de hie. C'est ce qui lui inspira la ruse eler au trône son cousin André, qui il conclure aussitôt une alliance avec rts. » André feignit d'abord de se rocher de Michel; il prit l'engage- : de ne jamais permettre aux Otto- de mettre le pied en Transylvanie (avril 1599), autorisa les Valaques eter des armes et des munitions erre dans les villes saxonnes de sa ipauté, et souffrit que plusieurs s officiers prissent du service dans oupes du voïvode; mais en même s il entamait des négociations les Turcs et avec Jérémie Movila, e de Moldavie. Michel, averti de s ses menées, les dénonça secrète- à Bassa, général de l'empereur en rie; il fit ses préparatifs de guerre, manda de l'argent et des armes à lphé II, promettant de détrôner é si l'empereur consentait à lui ar la Transylvanie à titre de fief. pereur s'empressa d'accepter ses sitions, et le voïvode, tout en tant de sa fidélité envers Bathory, fit le moment d'engager la lutte. André doute de ma foi, disait-il, je nnerai pour otages ma femme et lls; j'aimerais mieux manger leur et boire leur sang que de m'em- de l'Ardalie. » Serment de prince i ne pouvait tromper que la cré- la moins soupçonneuse.

EXPÉDITION DE MICHEL EN TRANSYLVANIE. — Le cardinal-prince avait résolu de convertir les Saxons protestants ou de les exterminer. Il voulut leur porter un coup dont ils ne pussent se relever. La diète de Carlsburg devait se réunir le 18 octobre 1599. André fit dresser sept pieux sur la place publique pour empaler avant l'ouverture de la session les sept juges saxons dont il craignait la résistance. Mais Albert Huet, comte de cette nation, découvrit le projet du tyran; il écrivit à Michel, lui offrit le secours de tous ses compatriotes et le conjura de hâter son entrée en Transylvanie.

Michel aussitôt rassembla ses troupes à Ploïesti. Vainement sa femme Florica lui représenta les dangers de l'entreprise qu'il méditait : « Qu'allez-vous faire, lui dit-elle; où comptez-vous aller? De quelle tache de trahison voulez-vous souiller votre nom? Pourquoi ne vous souvenez-vous plus de ce temps où, fugitif, chassé de votre patrie par la fureur du voïvode, vous avez trouvé un sûr asile en Transylvanie? Ne vous rappelez-vous plus avec quelle bonté, avec quelle faveur vous fûtes accueilli et protégé par le prince Sigismond? n'est-ce pas à la prière des Transylvains que le sultan Murad vous accorda la permission de retourner dans votre pays et vous décora de la dignité de voïvode? J'atteste Dieu et les hommes que les auteurs de cette guerre commettent un crime abominable. Que la victoire penche de notre côté ou du côté des Transylvains, nous serons en tous cas souillés d'une fourberie inexpiable. En supposant que les Transylvains ne vous aient jamais rendu aucun service, de quel droit voulez-vous vous emparer d'une province étrangère, que Dieu, que la nature, que les travaux des hommes ont séparée de votre État par tant de montagnes et de villes? Si leurs services, si les chances de la guerre, si les serments que vous avez prêtés ne vous retiennent pas, craignez du moins le Créateur du ciel et de la terre et les saints patrons Nicolas et Michel, qui tôt ou tard punissent sévèrement la force qu'on emploie contre la justice et l'équité. » Un tel discours n'était guère propre à dissua-

der Michel des projets qu'il avait conçus. Le 16 octobre 1599, l'armée valaque vint camper au pied des Carpathes.

Les défilés n'étaient pas gardés. Michel s'avança sans obstacle jusque dans la vallée de Bozza. Là il s'arrêta quelques jours pour traiter avec les Szi-cles; il les entraîna dans son alliance par la promesse de rétablir leurs franchises abolies par les Bathory. Les Szi-cles prirent les armes, détruisirent la forteresse de Varhegy, que Sigismond avait élevée pour les tenir en respect, et pillèrent les châteaux des nobles qui les avaient tyrannisés jusqu'alors. L'armée valaque se dirigea vers Cronstadt; à sa vue, les bourgeois effrayés capitulèrent; ils jurèrent de rester neutres jusqu'à la fin de la guerre. Le voïvode se contenta de cette assurance; il avait hâte d'attaquer Hermanstadt, qui était la seconde ville de la principauté et que le cardinal-prince se préparait à défendre.

BATAILLE D'HERMANSTADT. MICHEL ENTRE A WEISSEMBURG (1709). — Surpris par l'invasion de son ennemi, André avait appelé aux armes la noblesse et le peuple; il avait tenté de se réconcilier avec les Saxons et les Szi-cles; mais il ne put réunir que neuf mille hommes. Avec cette petite armée, il se posta sous les murs d'Hermanstadt. Comme il attendait quelques renforts, il demanda un armistice; Michel y consentit, pour donner à sa grosse

d'une cuirasse par-dessus sa robe de cardinal, parcourut d'abord les rangs de ses soldats et sut enflammer leur courage par ses discours. « Qu'est-ce, disait-il, que ce traître Michel? il veut régner sur les Hongrois; ne sait-il donc pas que ses frères gardent encore aujourd'hui les porcs des étrangers? » Les Transylvains, malgré leur infériorité numérique, enfoncèrent les lignes valaques. La victoire était à eux si Kornis, le commandant en chef, avait fait avancer la réserve; mais ce général montra beaucoup d'indécision. Michel eut le temps de rallier ses troupes ébranlées. Monté sur un cheval fougueux, couvert de sang et de poussière, il fit arrêter les drapeaux et frappa de son sabre les fuyards qui ne veulent pas retourner au combat. « A moi! s'écrie-t-il, à moi, mes soldats de Bulgarie, vainqueurs de Kara-Iman et d'Ahmed! Quoi! vous fuyez la victoire qui vient à vous! Vous avez le sabre en main, et vous demandez à vos jambes de vous prêter secours! Volte-face! En avant! » Bientôt les Transylvains fatigués cédèrent à leur tour; le centre est enfoncé; les ailes se débloquent; plusieurs généraux sont tués ou faits prisonniers; André prend la fuite, et Michel reste maître du champ de bataille.

Trois jours après il fit une entrée triomphale à Weissemburg (1^{er} novembre 1599). L'évêque de la principauté, revêtu de ses habits pontificaux et suivi de tout le clergé, vint la recevoir en

étendant ornés de panaches argent; puis, déployés au trépeux pris sur Bathory. et, les boyards et l'armée à marche.

Il mit de prendre possession les princes de Transylvanie, les Ordog, chef d'une bande Saxons, lui apporta la tête et lui en demanda le prix. L'écuyer d'Hermanstadt, Ananie de tous ses compagnons mourant de faim, de soif et avait erré pendant trois les forêts de Caik; des pays rencontrés, reconnu et tué. Cette tête sanglante, la prince ne put retenir ses larmes. « Ces pleurs ? » dit le voïvode. Répondit-elle, un pareil malheur peut-être ! » Michel dit : « O le pauvre prêtre ! le tre ! » s'écria-t-il, et, s'armant meurtrier, il ajouta : « Va récompense. » Ordog fit et tomba mort. Le cadavre de Bathory, retrouvé dans la forêt, fut enfermé dans un sépulchre. Les états et les ordres de nobles, les boyards, valaques et Michel en participèrent aux pompeuses funérailles célébrées dans l'église de Weissemburg (17 novembre 1599).

LE RÉCLAME LA TRANSYLVANIE. — C'était au nom de Rodolphe II que Michel avait attaqué André et envoyé deux ambassadeurs pour annoncer à l'empereur de l'expédition et lui de l'occupation de la Transylvanie par ses armes. Toutes les provinces lui ouvrirent. A Ust, il trouva les trésors de Bathory; il les fit transporter à Weissemburg et s'en servit pour payer des troupes; ses soldats les mercenaires serviens, valaques commettaient par les brigandages et ne médisaient plus les Saxons que les l'énergie du voïvode ne parvenait à rétablir la discipline et à les malheureux habitants de la province. D'ailleurs lui-même, en à mort un certain nombre

de magnats, avait donné l'exemple de la cruauté. Les Transylvains commencèrent à regretter les Bathory. Seuls les Szicles trouvèrent quelque compensation aux maux de l'invasion dans le rétablissement de leurs anciennes libertés; ils acquirent le droit de choisir eux-mêmes leurs magistrats; mais cette réforme, qui portait atteinte aux privilèges de la noblesse, acheva d'irriter contre les Valaques les Hongrois et les Saxons.

Basta, général de Rodolphe II, vint alors réclamer la Transylvanie au nom de son maître. Michel répondit qu'en aucun cas il ne se dessaisirait d'une province qu'il avait conquise au prix de son sang. Il rassembla le conseil des boyards et posa nettement devant eux la question de savoir s'il devait évacuer la principauté ou s'y maintenir même malgré l'empereur. L'avis des boyards fut conforme à ses vœux. En conséquence il convoqua la diète de Transylvanie et lui demanda des subsides considérables d'argent et de vivres (février 1600). La noblesse le pria vainement de respecter ses droits et ses privilèges. « Vos privilèges ! » s'écria-t-il avec fureur en portant la main sur la garde de son épée. Il n'acheva pas; mais les nobles avaient compris la menace; ils jurèrent tout bas de se venger, tandis que les paysans valaques et szicles, délivrés de la servitude, criaient : Vive le roi Michel ! vive notre Alexandre le Grand !

Telles étaient les dispositions des grands et du peuple lorsque les commissaires de Rodolphe arrivèrent à Weissemburg. Ils apportaient à Michel un diplôme impérial qui lui assurait ainsi qu'à ses descendants le gouvernement héréditaire de la Valachie, et qui lui ordonnait d'évacuer immédiatement la Transylvanie. Michel ne put maîtriser sa colère : « La Transylvanie, répondit-il, m'appartient comme un dédommagement des pertes que j'ai éprouvées en combattant pour l'empereur contre les Turcs. Je l'ai conquise; elle est à moi. Aucune puissance ne l'arrachera de mes mains. Si Rodolphe veut me la disputer, s'il tarde à m'envoyer les subsides qu'il m'a promis, je lèverai contre lui autant de milliers de diables

qu'il a d'hommes à son service. »

MICHEL S'EMPARA DE LA MOLDAVIE ET RÉUNIT SOUS SON AUTORITÉ TOUTES LES PROVINCES ROUMAINES (1600). — Rodolphe n'était pas le seul ennemi que l'occupation de l'Ardeal eût soulevé contre le prince des Valaques. Sigismond Bathory avait à venger la mort du cardinal André. Soutenu par la diète de Pologne, il se lia étroitement avec Jérémie Movila, prince de Moldavie. Vainement Michel, pour gagner du temps, offrit de lui céder Vakaras et Cronstadt, et demanda pour son fils la main d'une des filles de Movila. Les Polonais et les Moldaves entrèrent en Valachie, s'emparèrent sans coup férir de Bucarest, et y installèrent le grand échanson Siméon Movila, frère de Jérémie. Michel quitta aussitôt Weissemburg et courut défendre sa principauté. Il poursuivit Simon, qui, sans attendre son approche, s'était retiré vers Fokchani, l'atteignit aux bords de la rivière de Melcove, mit son armée en déroute, et pénétra en Moldavie à la tête de cinquante mille hommes (18 mai 1600). Vainqueur dans un nouveau combat près de Suciava, il s'avança jusqu'aux portes de Khotin, battit Jérémie sous les murs de cette ville et le força de se réfugier en Pologne, envoya ses troupes dévaster la Podolie, la Podolie et la Russie Rouge et alla se faire couronner à Jassi; depuis lors il s'intitula prince de Moldavie, de Valachie et de Transylvanie. Après cette heureuse campagne, il reçut de Rodolphe des subsides, des présents, et le titre de conseiller de l'empire. Il fit alors frapper une médaille à son effigie, portant d'un côté ces mots : *A. D. vigilantia, virtute et armis victoriam nactus* : 1600. « Et en effet, dit un historien, sa vigilance était infatigable; il a montré en toute occasion qu'il savait se garder de tout ce qui pouvait lui nuire. Sa bravoure était à toute épreuve, et ses ennemis même l'ont hautement proclamée. Né sous la tente, élevé dans les camps, maniant les armes mieux que personne, il ne démentit point sa devise. »

Michel avait triomphé de tous ses ennemis; maître des trois principautés, il réunissait sous son autorité toute

l'ancienne Dacie; son pouvoir d'être reconnu et confirmé par l'empereur d'Allemagne. La Porte elle-même lui envoya l'étendard, l'épée et le sceptre, emblèmes de son investiture par le prince de Moldavie et de Transylvanie. Le voïvode alla au-devant de lui et lui apportait ces insignes, et il se prosterna devant lui à Cronstadt avec toutes les démonstrations d'un profond respect; il embrassa le voïvode et ceignit l'épée. Le caissier de Rodolphe s'étonna d'une telle conduite. Michel répondit qu'il avait accepté l'investiture du sultan avec une politesse, et que d'ailleurs il ne pouvait pas se fier à l'empereur, qui lui avait toujours préféré son ennemi. « Basta. » Que Rodolphe, dit-il, m'en donne quelque preuve certaine de son amitié. Je veux, outre la principauté de Transylvanie, la dignité de prince de l'Empire, les villes du Grand-Vérban, de Nagy-Banya et de Huszt, des subsides annuels, et, en cas d'expédition par les Turcs, l'assurance d'une pension de cent mille écus. A ces conditions l'empereur pourra compter sur ma fidélité. »

L'ambition du voïvode ne connaît plus de bornes. Non content de réunir sous son autorité tous les peuples roumains, il dit la conquête de la Hongrie et de la Pologne. En Hongrie, il avait un grand nombre de partisans; en Pologne, ses prétentions étaient secrètement favorisées par les Orthodoxes. Mais il était arrivé au terme de ses succès; les puissances européennes menaçaient de se coaliser contre lui; il se trouva pris entre deux feux.

COALITION FORMÉE CONTRE MICHEL (1600). — D'un côté, Rodolphe irrité de l'orgueil de son lieutenant encouragea les Transylvains à la révolte. Étienne Csáky se mit à la tête des révoltés, réunissait une armée de douze mille hommes et opéra sa jonction avec les Hongrois, qui commandaient six mille hommes. À l'Orient, les Turcs, sous les ordres de Zaim, franchirent le Dniester et envahirent la Moldavie.

En Transylvanie, la rencontre eut lieu entre Michel et Basta près de Misiszlo, sur les bords de la rivière de Maros (18 septembre 1600). La déroute des Valaques fut com-

rent quatre ou cinq mille hommes canons et tous les bagages. rods, sans perdre courage, leurs troupes en Valachie, et contre les Polonais. Il fut entin le 15 octobre. Forcé d'él territoire moldave, il s'arrêta sur le Séréth. Là, dans un désespère, il vit anéantir sa armée. Il se sauva dans les

ans défense à l'invasion, la se prosterna devant le maître que lui imposèrent les vain- Michel le Brave. Siméon Mo- en grande pompe dans Bu- occupée par une garnison de les Polonais, et les boyards lui t serment de fidélité. Michel fit plus rien contre lui; après t de Zamoyksi, il descendit de ite avec une troupe de monta- Mais il fut encore une fois rès d'Argessu (25 novembre), lui resta plus d'autre ressource se réfugier auprès de l'empe- se rendit à Vienne avec sa fa-

dant la diète de Transylvanie unie à Weissemburg. A l'ins- d'Etienne Csaky, elle envoya tés à Rodolphe pour le préve- s'il ne se hâtait pas de confier rnement à l'archiduc Maximi- se verrait obligée de procéder e à l'élection d'un prince : en mps elle réclamait l'extradi- Michel, et la suppression des qu'il avait accordées et des rendues aux Szicles. Comme tardait à répondre, les états Sigismond Bathory (4 février prince, ramené à Claudem- une escorte de Moldaves et ais, prit pour troisième fois la que deux fois il avait abdiquée. IL VAINCUT SE RÉFUGIE À PIEN- EST ASSASSINÉ PAR BASTA, ANT DE L'EMPEREUR (1601). tes de la diète mécontentèrent l'empereur. Michel, d'abord Vienne, reçut l'invitation de à Prague. Le 23 mars 1601, le dépossédé parut pour la fois à la cour; sa taille impos- sa mâle beauté excitèrent l'ad-

miration de toute la noblesse allemande. Les charmes de sa fille Florica gagnèrent le cœur de Rodolphe. « On pardonne aisément au père de celle qu'on aime. » L'empereur, oubliant tous ses griefs contre Michel, lui donna cent mille ducats et lui rendit le gouvernement de la Transylvanie après l'avoir publiquement réconcilié avec Basta.

Michel et Basta entrèrent en campagne avec dix-huit mille hommes; trente-cinq mille Transylvains les attendaient devant Gorozlo, sur la rive droite du Szamos. Une bataille terrible, engagée le 3 août, se termina par la défaite totale de Sigismond Bathory. Ce fut la dernière victoire de Michel le Brave. Aussitôt après, la discorde éclata entre les deux généraux de l'armée impériale. Basta, pour se débarrasser de son rival, ne recula point devant un crime. Par ses ordres, le 19 août 1601, Jacques Bory, capitaine des Wallons, accompagné d'un capitaine allemand, de trois cents Wallons, d'autant d'Allemands et de quelques cavaliers, pénétra au lever du jour dans le camp de Michel à Thorda. Le voïvode n'avait auprès de lui que quelques Valaques. « Au nom de l'empereur, lui cria Bory, je vous arrête. » — « Vous ne m'aurez pas vivant, » répondit le héros, et il plongea son épée dans la poitrine du capitaine allemand; il n'eut pas le temps de la retirer; frappé au cœur d'un coup de hallebarde, il tomba en poussant un cri de douleur et de rage. Les assassins lui coupèrent la tête et la placèrent sur une carcasse de cheval. Basta écrivit à l'empereur que Michel était convaincu de trahison, et son crime resta impuni.

Ainsi périt, à l'âge de quarante-trois ans, ce grand homme qui sera l'éternel honneur du peuple roumain. Il essaya de réunir en corps de nation tous les habitants de l'ancienne Dacie. C'était là une difficile entreprise. Malgré la communauté d'origine, de langage et de religion, il n'y avait pas de sympathie entre les trois principautés. Pourtant, malgré tous les obstacles, peut-être, s'il avait plus longtemps vécu, serait-il parvenu à fonder un nouveau royaume de Dacie qui aurait été d'un grand poids dans la balance de l'Europe. Il comprenait les vrais intérêts des pro-

vinces roumaines : *Crescunt parvas res concordia* ; mais ses compatriotes ne surent pas le seconder et le soutenir ; les nobles ne virent en lui que l'ennemi de leurs privilèges ; seuls les paysans lui restèrent fidèles, et ils vénèrent encore aujourd'hui sa mémoire. « Michel le Brave, dit un historien allemand, a puissamment aidé à garantir l'Europe de la barbarie des Turcs. Si son règne avait été plus long, la Roumanie aurait un meilleur destin. Que l'histoire conserve le souvenir de ses exploits et de ses vastes pensées ; qu'elle fasse pressentir à l'Europe ce qu'elle peut attendre de la nation qu'il commandait, et ce qu'a droit d'espérer d'elle ce pauvre peuple qui lui tend aujourd'hui les bras ! (1) »

CHAPITRE VII.

LA ROUMANIE AU XVII^e SIÈCLE.

SERBAN BASARABA. RELATIONS AVEC LES TRANSYLVAINS ET LES MOLDAVES. — La mort de Michel le Brave fut le signal de la décadence de la Valachie. Toutes les conquêtes de ce prince furent perdues. Basta garda la Transylvanie, Jérémie Movila reprit la Moldavie, les Turcs rentrèrent à Giurgevo, à Ibraïla et à Turnu.

« Par la volonté de Dieu, dit le chroniqueur Greceano, les boyards choisirent pour prince, d'une voix unanime, Georges Radu Serban, de la famille de Basaraba, et le conduisirent en triomphe à Tirgoviste. Cet homme vertueux devait

Basta, après lui avoir donné des troupes pour repousser les Moldaves et reconquérir sa principauté, ne tarda pas à réclamer le prix de ses services. Lui-même avait à se défendre contre Moïse Székéli, qui, soutenu par une armée de Sziacles et de Turcs, s'était proclamé prince de Transylvanie. Serban envoya d'abord à son allié qu'un renfort de quinze cents hommes ; mais ses soldats le contraignirent de marcher en personne contre Székéli, qu'il surprit devant Cronstadt, dans la plaine de Burzenland, et qui périt dans le combat.

Au retour, il trouva en Valachie une armée turque, venue au secours de Székéli ; il la battit et la rejeta au delà du Danube (1604). Quelque temps après éclata une révolte fomentée par les intrigues de Jérémie Movila et de la Porte. Étienne Prodie, fils naturel de Pierre Boucle-d'Oreille, prit le titre de voivode et se fit reconnaître en cette qualité par le métropolitain de Tirgoviste. Serban était alors à Cronstadt ; il accourut, attaqua vigoureusement son rival, le fit prisonnier, et lui coupa le nez et les oreilles.

Les paysans de la Transylvanie, poussés au désespoir par les désastres de la guerre qui, depuis plusieurs années, ne cessait pas de dévaster leurs champs et leurs villages, avaient organisé une sorte de Jacquerie et ne vivaient plus que de brigandages et de rapines. Une troupe de ces bandits pénétra dans le banat de Craïova. Serban les chassa, non sans peine. Une invasion de Tur-

Porte pour lui assurer définitivement sa principauté. (Traité de août 1605.)

Il vint dans Siméon un ennemi déclaré, qui ne lui laissait pas de repos. Il fut armé de Tartares et de cosaques. Il alla en Valachie et s'avança jusqu'à Teleajin. Là fut la bataille de trois jours. Les Valaques portèrent enfin la victoire. Ils emmenèrent dans la déroute, le frère du khan de Crimée. Celui-ci fut tué sur un cheval sauvage et dans le milieu des forêts. Son fils lui succéda.

Movila n'héritait point de son père contre Serban; il était, au contraire, le prince valaque Gabriel Bathory. Bocskay était son successeur, Sigismond d'Autriche au bout de deux années. Bathory, devenu prince de Transylvanie, médita la conquête des moldo-valaques, et vers la fin de l'année 1610 il franchit les Carpathes en Valachie et s'empara de L'approvisionnement d'une armée turque de se retirer; le sultan déclina l'investiture de la Valachie, fils de Pierre le Grand, avec des troupes russes, Pologne et en Moldavie, à tour ses deux ennemis; mis en fuite l'armée de Serban, il alla en Transylvanie, et Gabriel un avantage à Sigmundsdorf près de Cronstadt (1611). Mais Radu revint avec ses forces; affaibli par ses défaites, Serban se vit forcé de céder à son rival; il venait d'appeler les Moldaves par la voix de Movila; pouvait-il lutter contre l'empire ottoman? il se retira en Autriche. Il resta en Valachie, et la Moldavie à Étienne X-Tomsa II. En 1610, les chefs des deux tribus descendus au rang de pachas, leurs actions soumises, soit, du moins de fait, au pouvoir des sultans. « Si encore le bruit des armes n'était au delà des Carpathes, ce serait d'ailleurs que comme un fleuve qui se confond et se perd

au milieu des ancs musulmans; car de cette époque date le désarmement des principautés. Il ne se fait que graduellement encore et commence par la destruction des forteresses qui hérissent le territoire; mais à l'avenir les Roumains ne se lèveront plus en masse; ils ne seront plus un peuple de soldats; cinquante ans encore, et l'hospodar, tenu d'assister son suzerain, ne traînera plus à sa suite que quelques milliers de lanciers. »

RADU ET ALEXANDRE ÉLIAS. INFLUENCE DES PHANARIOTES. — A peine installé par les Turcs sur le trône de Valachie, Radu reçut l'ordre de se joindre à Étienne X pour renverser Gabriel Bathory. Les Moldaves et les Valaques occupèrent la Transylvanie; Bathory fut assassiné, et Gabriel Bethlen lui succéda (1613). Le firman d'investiture donné à ce prince par le Divan enleva aux voïvodes de Valachie et de Moldavie, ainsi qu'au roi de Pologne, le droit d'acheter des châteaux en Transylvanie, et défendit à Bethlen de donner asile aux voïvodes rebelles. « La Turquie avait enfin compris que, tant que les princes moldo-valaques seraient attachés à la Hongrie ou à la Transylvanie par des intérêts de propriété ou par l'espoir d'y trouver un refuge, ils tiendraient toujours pour ces deux pays et par conséquent pour la chrétienté. Cet article du firman séparait les Moldo-Valaques du reste des chrétiens et les soumettait irrévocablement à l'autorité turque. »

Les exploits de Radu se bornèrent à son expédition en Transylvanie; après cinq ans de règne, il fut déposé par le sultan. A l'exemple de Serban, il avait essayé de réformer l'administration intérieure de la Valachie; mais ses bonnes intentions n'eurent point d'effet durable. L'histoire l'accuse d'avoir le premier amené de Constantinople en Roumanie une nuée de Phanariotes. Les Grecs commencèrent sous son règne à s'emparer des places les plus importantes. Le peuple, irrité de leurs exactions, se souleva; mais cette révolte fut étouffée dans le sang. Radu fit décapiter les principaux conjurés devant la porte de son palais. Sans doute, a dit un patriote roumain, les courageux

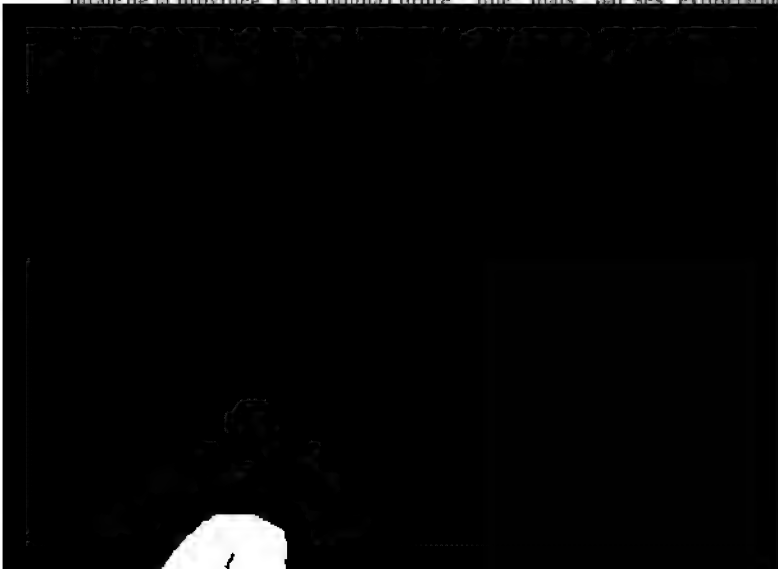
Valaques n'auraient pas dû souffrir que de vils esclaves de Constantinople vinsent sucer impunément le meilleur sang de la Valachie; sans doute ils prévoyaient les maux que cette race avilie, immorale et funeste causerait dans la suite à leur pays; sans doute ils cherchaient de toutes leurs forces à éloigner de leurs frontières cette pépinière d'intrigants; mais malheureusement leurs efforts furent vains; la fatalité avait destiné les Phanariotes à être les bourreaux de la Valachie, et ils devaient remplir cet office odieux pendant un siècle entier.

Alexandre IV Elias, successeur de Radu, était d'origine grecque. Les Phanariotes arrivèrent en foule à sa cour, « et se répandirent comme d'avides sauterelles dans toute la principauté. » Les boyards indigènes formèrent un complot pour les exterminer; mais leur projet fut découvert, et les chefs de la conjuration n'échappèrent au dernier supplice que par la rapidité de leur fuite. Moins heureux que ses complices, le grand vornic Hriste fut pris et décapité. Le grand échanson Lupu (le Loup) s'était réfugié en Transylvanie. Il y rassembla une armée et marcha sur Tirgoviste. Aucun obstacle n'arrêta sa course. Les soldats du voivode refusèrent de prendre les armes contre celui qu'ils appelaient le libérateur de la patrie. Abandonné par ses sujets, Alexandre invoqua vainement la protection des Turcs. Loup entra sans coup férir dans la capitale de la province. Là il donna l'ordre

paysans, une incursion de hontars. La tyrannie de Léon fit la ruine de la principauté.

RÉVOLTE DE MATTHIEU BA BATAILLE DE DUDESCI (1633) 1631, l'aga Matthieu Basarab verneur du district de Roman gansa un vaste complot avec faux boyards. Les conjurés en Transylvanie; ils combattirent Georges Racoczy contre Ferdi empereur d'Allemagne et roie, et contribuèrent au succès bataille de Rakomatz, gagnée par racoczy sur les Impériaux. En pense de leurs services, ils obtinrent subsides et des secours pour la reprise contre Léon; ils rentrèrent en Valachie et battirent à Ungureni le garde du voivode; mais dans la bataille décisive près de Bucarest ils furent complètement vaincus; l'aga Matthieu se retira de nouveau en Transylvanie.

La Porte, pour terminer cette affaire, déposa Léon et donna l'investiture à Radu, fils d'Elias. Ce prince, parmi les Grecs, se rendit odieux aux Valaques. Les boyards rappelés par le prince, le choisirent pour successeur; lui prêtèrent serment de fidélité, et les partisans de Léon s'unirent à lui. Radu, et appelèrent à leur secours les peuples voisins. Un torrent de Tartares, de Polonais, de Moldaves se précipita sur la Valachie. Le prince se répandit d'abord dans l'armée; mais, par ses exhortations,



secoururent à sa rencontre
mercier de les avoir délivrés
On lui offrit du pain et du
au père de la patrie, et les
sans, pour témoigner leur
ent leurs habits sur la route
maube jusqu'à Bucarest. Cet
se ne devait pas être de lon-

DE MATTHIEU ET DE BASILE. — Basile le Loup, voïvode de Moldavie, envahit la Valachie. Vaincu et repoussé, Basile abandonna point ses projets de s'avancer par le pacha de Sinar une partie du Divan. Basile de Constantinople écrivit au pacha et au prince de Transilvanie de détourner de l'alliance avec lui. Le prince valaque reçut une lettre qui contenait ces mots : « Tu ignores pas qu'il est d'usage que les voïvodes de Valachie soient élus pour trois ans ; or, en voici régnés. Hâte-toi donc de te retirer, car je ne veux pas t'attirer par colère du sultan. » Matthieu le Loup ne résista pas à ce message insolent et résista vigoureusement. Il tenta de tenter la chance des armes, mais le sultan qu'il était prêt à payer le tribut promis par Basile, ne réussit pas. Le caïmacha des troupes turques au Danube, et Jean, fils du prince de Valachie, proclamé voïvode de Valachie, marcha au-devant de son ennemi et atteignit au village d'Ojogeni, près de Rahova et le poursuivit jusqu'à Ibraïla. En apprenant la venue de son armée, le sultan donna l'ordre au caïmacam, qui, par sa mauvaise conduite, avait compromis l'empire (1639). Après un court armistice, les hostilités continuèrent ; mais elles se terminèrent par un traité de paix, et pendant les années la Valachie goûta la paix. Ce n'était qu'une trêve. Basile II et Matthieu I^{er} reçurent de Constantinople un firman qui leur permettait de détrôner le prince de Valachie et se mirent en marche et s'arrêtèrent à Jassi. Basile s'enfuit précipitamment ; mais il ne tarda pas à recevoir une armée de Cosaques.

Les Valaques furent battus à Fokehani, puis à Soplea sur le Teleajin. Une troisième rencontre eut lieu, dans une plaine entre la rivière de Jalomizza et le ruisseau de Finta. Le combat fut long et terrible ; un ouragan qui jeta le trouble dans les rangs des Cosaques donna la victoire aux Valaques (17 mai 1653). Tandis que Basile gagnait en toute hâte la forteresse de Galatz, Matthieu rentra en triomphe à Tirgoviste.

RÉFORMES DE MATTHIEU. LE POTIER GLINA. RÉVOLTE DES MERCENAIRES. — De nouvelles épreuves attendaient son courage. Au commencement de son règne de sages réformes lui avaient gagné la faveur du peuple. Il avait amélioré la condition des paysans, reconstruit les villes en ruines, relevé les fortifications de plusieurs places, réorganisé l'armée, fondé des écoles et une imprimerie et remis en honneur la langue nationale. Il avait fait beaucoup de bien ; mais les guerres qu'il eut à soutenir contre les Turcs et contre les Moldaves le forcèrent d'entretenir une nombreuse armée permanente dont la solde épuisa son trésor. Pour payer ses mercenaires il eut recours à des impôts excessifs ; ce fut la cause de sa perte.

Il avait pour ministre un Grec nommé Glina, ancien potier, qui était venu chercher fortune en Valachie. Ce Glina, suivant l'expression d'un chroniqueur, se mit à tourner la roue du gouvernement comme il avait tourné celle du potier, si vite qu'elle cassa et qu'il fut chassé. Il n'était pas, dans toute la principauté, un coin de terre dont il ne connût l'étendue et le produit ; il augmenta toutes les taxes en proportion de la valeur des biens, qu'il estimait avec une exactitude rigoureuse, et tout en prélevant à son profit une large part des recettes, il doubla en peu de temps les ressources de l'État. Le grand trésorier avait pour complice de ses exactions le grand armas Radu, surnommé le Planteur de choux, fils d'un jardinier du village de Ploesti. Président du tribunal criminel, ce Radu remplissait les prisons des suspects dont il voulait confisquer les biens. Par ses ordres plusieurs boyards périrent assassinés ; d'autres eurent le nez et les oreilles coupés ; d'autres furent exposés

sur la place publique et envoyés aux travaux forcés dans les salines ; leur richesse faisait tout leur crime. Le Planteur de choux voulait que tout le monde tremblât quand il toussait et que l'on se cachât la tête dans les mains quand il levait sa hache d'armes.

Les Valaques, poussés à bout, se révoltèrent. Un jour des bandes de soldats entrèrent en armes dans le château du prince et demandèrent à grands cris qu'on leur livrât le grand trésorier et le grand armas. Ils s'emparèrent des deux coupables, et les hâchèrent en morceaux. Matthieu essaya d'apaiser la sédition à force d'argent ; mais l'incendie, une fois allumé, ne devait plus s'éteindre. Les trabanti et les seimens (1), Serbiens, Bulgares, Hongrois, Polonais, mercenaires de toutes nations, s'insurgèrent de nouveau et fermèrent au verrou les portes de sa capitale. Pendant trois jours Matthieu resta avec sa suite sous les murs de Tirgoviste ; enfin, à force de prières, il obtint la permission d'entrer dans la ville. Il y mourut quelques jours après, accablé des malédictions du peuple et des insultes de la soldatesque (8 avril 1654).

Basile le Loup, dépossédé de la Moldavie, ne vit pas la triste fin de son ennemi ; il venait de mourir dans la misère, à Constantinople, lorsque l'anarchie militaire commença en Valachie.

PUBLICATION DU CODE DE BASILE LE LOUP EN MOLDAVIE (1646). — Ce Basile est un des princes les plus remar-

peine de payer à la cour de d'argent et vingt-quatre écus gneur.

2° Celui qui pour voler un b troupeau en aura chassé le b le troupeau, demeuré sans vient à être dévoré par les bête aura les yeux crevés.

3° Celui qui aura volé une ou un soc, ou un joug, s'il e vert, sera tenu de payer po jour, à dater du jour de la dé douze aspres, qui font le prix de travail.

4° Celui qui emploiera des fausses, c'est-à-dire moindres, réglées par l'usage, sera puni comme impie et infidèle.

5° Celui qui coupera une vigne arbres fruitiers aura les main et payera l'amende.

6° Celui qui mettra le feu à s'il arrive que quelques arbres soient consumés, aura la main d'un fer rouge et payera double

7° Celui qui, pour se venger nemi, mettra le feu à sa mai grange ou à sa meule de f brûlé vif.

8° Si le scindrôme d'un boy tout autre propriétaire, sa fe quelqu'un de leurs enfants vo deux ou trois fois une poule. ou toute autre bagatelle, il l pardonner ; mais s'ils volent quel de plus considérable, ils sero comme voleurs.

toucher, le tout appartenant à lui.

26° Tout mari qui livrera sa femme à un autre sera puni de mort après avoir été conduit par toutes les rues de la ville, nu et monté sur un âne, le visage tourné vers la queue de la bête, et la femme conduisant elle-même l'âne par la bride. (Ce crime était puni auparavant du bannissement ou des galères à perpétuité.)

27° L'homme qui ne fera pas venir un quand sa femme sera malade sera puni plus sévèrement que s'il achètera pas les remèdes et aliments dont elle pourra être, si la femme vient à mourir le revenu qu'il pourrait avoir d'elle de sa femme.

28° L'homme qui trahira la patrie sera puni qu'un parricide.

29° L'homme qui empoisonnera son semblera puni plus sévèrement que s'il se sera assassiné avec une épée ou toute autre arme.

30° L'homme qui aura empoisonné, outre cela qu'il devra subir, sera puni avec les enfants, lesquels seront déclarés

31° Un homme armé donne un quelconque, et si celui-ci le tue, il ne sera pas puni, surtout s'il a insulté avant de recevoir le

32° Tout homme est tenu d'éviter ce qui est insulte, afin qu'il ne puisse réclamer quelque meurtre.

33° Tout noble ou tout employé qui se bat avec l'agresseur est réputé in-

34° Un médecin assure qu'une blessure dangereuse ou ne l'est pas, il ne peut le dire, surtout s'il est maître, ou s'il est de ceux appelés docteurs, ou s'il est tout autre barbier ou sorcier. Un homme épouse deux femmes, on le conduira par les rues, monté sur un âne, et on le frappera de quenouille. De même celui qui épousera deux maris sera puni par les rues, nue et montée sur un âne et on la frappera de coups de

35° Elle qui, étant payée pour l'enfant et la nourriture des jeunes, séduirait quelqu'une d'elles par de faux conseils et la livrerait à un homme, l'insu de ses parents, recevra la gorge du plomb fondu qui pénétrera dans son cœur; car c'est de là qu'il est sorti tous les mauvais conseils et de là qu'elle a été donnée à la jeune fille pour de tels malheureux parents.

36° Tout mari qui livrera sa femme à un autre sera puni de mort après avoir été conduit par toutes les rues de la ville, nu et monté sur un âne, le visage tourné vers la queue de la bête, et la femme conduisant elle-même l'âne par la bride. (Ce crime était puni auparavant du bannissement ou des galères à perpétuité.)

27° Le rapt d'une femme sera puni de mort.

28° L'esclave, l'homme salarié ou le serviteur qui ravirait une femme sera brûlé.

29° Le ravisseur doit être pris et puni partout où on le trouvera.

30° Celui qui enlèvera, de son consentement, une femme adultère ne subira aucun châtiment.

31° On reconnaît une adultère repentie par le lieu qu'elle habite et les habits qu'elle porte. Celui qui enlèvera une adultère de cette sorte sera puni de mort.

32° Celui qui fera des vers ou des chansons pour diffamer quelqu'un sera puni comme celui qui écrira des insultes et des injures, avec celui et ceux qui les auront chantées à d'autres.

33° Si quelqu'un attache un écrit injurieux à la porte ou à la fenêtre d'un honnête homme, ou à la cour de l'hospodar, ou à l'Eglise, il subira un châtiment plus sévère que pour les cas ci-dessus.

34° Prière de prince est souvent une menace.

35° Ainsi le juge d'une ville n'est pas tenu d'obéir au prince pour faire torturer ou pendre quelqu'un qu'il sait être innocent. Cette torture et cette mort sont des crimes. Il est donc mieux que le juge se démette de sa fonction plutôt que d'obéir à la volonté cruelle du prince.

36° S'il arrive qu'un juge se contente de dire qu'il a agi par ordre du prince, il ne faut pas le croire avant qu'il ait prouvé son dire par l'instruction signée du prince ou par des témoins.

37° La cause pour laquelle le juge atténue la peine d'un coupable, c'est l'amour. L'amour ressemble à l'ivresse et à la folie.

38° Celui qui commet une faute en-

traîné par l'amour ne sera point puni d'après la rigueur des lois.

39° Celui qui, épris d'amour, rencontre une fille en chemin et l'embrasse ne sera pas puni.

40° La cause qui engage le juge à atténuer la peine d'un coupable, c'est la noblesse. C'est pourquoi ni les nobles, ni les boyards, ni leurs fils ne seront condamnés ni aux galères ni aux mines; mais ils seront bannis pour un temps plus ou moins long; ils ne pourront être non plus ni pendus, ni empalés, ni traînés dans les rues, comme les malfaiteurs ordinaires; mais ils seront décapités.

La législation écrite de Basile et de Matthieu n'apporta point de changements réels dans la condition des Moldo-Valaques. Cependant, grâce à l'imprimerie et à l'étude des lettres, favorisée par Basile, qui était lui-même un savant et un érudit, la civilisation commença à se répandre sur la rive gauche du Danube. « Tout porte à croire, dit un historien, que les institutions des deux voïvodes avaient déjà porté d'heureux fruits et que l'instruction surtout était en grand progrès dans leurs provinces, puisque cette année (1654) le czar de Moscovie, Alexis Michailowitch fait venir près de lui Nicolas Carmel et J. Michlesco, jeunes étudiants moldaves, déjà savants polyglottes, et dont l'un devint plus tard bon historien; il les chargea bientôt d'une mission en Chine, et ils durent s'en être bien acquittés; car

exempta le pays de toute contribution pendant trois mois. Il se concilia la bienveillance des troupes indigènes par la faveur du clergé en lui donnant des églises et des monastères.

Quand il se vit bien affermi sur le trône, il entreprit d'éloigner les naires dont les révoltes avaient troublé le règne de son prédécesseur. Il fit proposer aux officiers des trahanti s'associer à ses projets et lui promirent leur dévouement contre les Serviens du corps des naires. Mais ces étrangers ne consentirent à rien de tel. Mais les soldats n'écoulaient point la voix de leurs chefs et se rangèrent à son parti pour leurs camarades. Placés par le prince furent égarés, les autres s'enfuirent; Constantin résida dans son palais (1655).

Les voïvodes de Moldavie et de Transylvanie vinrent le délivrer. A la fin de l'année, il appela les chefs de la Transylvanie : « Frères, leur dit-il, l'empereur nous menace; Racoczzy veut nous enlever mon trône; si vous avez du courage, venez à mon secours! » L'armée sortit de Bucarest, deuxième halte, Constantin était libre; son stratagème avait réussi. Après son départ, les seïmens suivirent leur marche contre les Transylvains, et le 17 juin 1655 eut lieu le combat à Racoczzy, près des bords du Teleajin. Leur déroute fut complète. Le prince de Moldavie les dispersa, et Constantin triomphalement dans sa capitale empala tous ceux des rebelles qui

que nous déraciner? » Les boyards répondirent : « Le sultan du sultan est ing que le nôtre ; » et leur lâcheté le voïvode à exécuter les ordres du (1656).

Malgré il ne renonça point à ses. L'année suivante, il fit massacrer les Turcs qui se trouvaient à Jassi et s'empara des forteresses de Jassi et d'Ibraila. Puis, avec les Transylvains, il attaqua Ghica, le prince de Moldavie, et le battit près de Jassi. L'arrivée des Tartares et des la trahison des boyards, la révolte de Jassi firent échouer son entreprise. Il chercha un asile au delà des monts.

Ghica prit sa place, et fut le voïvode par son propre fils, le prince Ghica.

Il fut rétabli pour un temps le prince de la Valachie. Mais un crime souilla son règne ; il fit assassiner Constantin Cantacuzène, son bienfaiteur et son oncle (1663). La guerre venait d'éclater entre la Turquie et l'Allemagne. Les Valaques et les Moldaves fournirent leur contingent à l'armée du sultan. Ils suivirent en Hongrie le vizir Kuprili et prirent part aux combats de Levantz et de Saint-Gothard ; mais, dans ces deux journées, ils furent pied dès le commencement de la bataille ; accusé de trahison, Grégoire n'osa point retourner à Bucarest et se réfugia en Pologne (1664).

La Valachie fut alors mise à l'encan ; le plus enchérissant, Rodolphe, sur le marché d'huitres, offrit au sultan mille ducats ; il fut nommé voïvode. Il amena dans la principauté un grand nombre de Grecs dont les actions excitèrent bientôt un soulèvement général. Les Valaques envoyèrent des députés au grand vizir Kupa et demandèrent la déposition du prince et l'exil des Phanariotes dont il remplissait sa cour. Le sultan écouta les députés, et confirma les princes de la Valachie de Rodolphe et de son fils, Antoine de Popesci et Alexandre. En leur donnant les insignes de la dignité, il dit aux deux voïvodes : « Apprenez que vous opprimez vos sujets ; je vous ferai décapiter. » Le prince ne régna que trois ans. Gré-

goire Ghica s'était réconcilié avec la Porte par l'entremise du célèbre drogman Panajoti, que nous verrons bientôt fonder la puissance des Phanariotes. Malgré la défiance de l'empereur d'Allemagne, dont il avait reçu le titre de prince du Saint-Empire, il parvint à retourner en Turquie et vécut quelque temps à Constantinople. Son protecteur lui fit donner pour la seconde fois le gouvernement de la Valachie (1672). Son retour fut le signal d'une persécution furieuse contre la famille des Cantacuzène ; les Grecs recommencèrent leurs pillages, et les Roumains durent implorer de nouveau la justice du grand vizir. Kuprili le déposa et lui donna pour successeur Duca, ancien voïvode de Moldavie, qui promit de payer un tribut annuel d'un million deux cent mille piastres (1673). Duca servit fidèlement les Turcs dans la guerre contre la Pologne ; mais il n'en fut pas moins déposé en 1678, et Serban II Cantacuzène lui succéda après avoir payé au grand vizir Kara-Mustapha, pour son joyeux avènement, treize mille bourses ou six millions et demi de piastres.

RÉFORMES DE SERBAN CANTACUZÈNE EN VALACHIE (1678-1688). — Serban fut un habile administrateur. Il augmenta les revenus de l'État et dépensa des sommes considérables pour s'assurer l'appui et l'amitié du Divan de Constantinople. Lorsque le vizir Kara-Mustapha entreprit le siège de Vienne, les Valaques et les Moldaves vinrent renforcer l'armée ottomane. Mais la victoire inespérée de Sobieski sauva la capitale de l'Autriche et arrêta les progrès des Turcs régénérés par les Kuprili (1683). Dès lors Serban médita de rendre à la Roumanie son ancienne indépendance. Enhardi par les succès des Polonais et des Allemands, il conclut un traité secret avec l'empereur Léopold I^{er}. Il fit en même temps une étroite alliance avec les czars de Russie, Jean et Pierre. Cette ligue avait pour objet de rejeter les Turcs en Asie. Si les chrétiens reprenaient Constantinople, l'empire byzantin devait être reconstitué au profit de Serban, héritier des Cantacuzène. Mais la noblesse valaque ne partageait pas les sentiments et les espérances du voïvode. Elle acceptait la suzeraineté

des Turcs, ou du moins elle ne voulait pas sacrifier son sang et ses richesses pour satisfaire l'ambition des Grecs. Aussi, lorsqu'après la prise de Belgrade les Impériaux, sous les ordres de Vétérani, entrèrent dans la principauté (1688), Serban dut les engager à battre en retraite et à lui laisser le temps d'achever ses préparatifs. Au moment où il allait enfin rompre ouvertement avec les Turcs, il mourut empoisonné par son frère Constantin Cantacuzène et par son neveu Constantin Brancovano (19 octobre 1688).

La mémoire de Serban est restée chère aux Moldo-Valaques. Ce prince fit de grands efforts pour civiliser son peuple et pour réveiller dans le cœur des Roumains le sentiment de la nationalité ! Il établit le premier collège valaque à Bucarest, enrichit l'imprimerie fondée par Matthieu I^{er} et éleva les savants roumains aux premières charges de l'État. Il fit traduire la Bible en langue roumaine et ordonna de célébrer le service divin dans l'idiome national, à l'exclusion du grec et du slavon. Il introduisit en Valachie la culture du maïs et mérita par ce bienfait le surnom de Providence des paysans. C'est encore lui qui établit dans la principauté la première fabrique de draps. Il favorisa les marchands et resserra les liens commerciaux qui unissaient la Valachie et la Transylvanie (1685). Sous son règne les boyards adoptèrent des noms patronymiques, qui jusqu'alors n'avaient

tablissement des anciennes lim leur royaume, la Crimée, la Mo la Valachie et en général tous b qui s'étendent des deux côtés du thème jusqu'au Danube. « Il n'y de doute, dit Cantimir, que la P rait passé par tout ce que ses e auraient voulu et que la paix au faite si le très-chrétien soleil n'e muniqué un rayon de sa lum pâle croissant. » La France s Turquie en rappelant sur le R forces qui triomphaient sur nube.

Les Roumains auraient dû n profit les victoires remportées Ottomans par les Allemands et Ionais. Mais, au lieu de poursui projets de Serban, Brancovano en le parti des Turcs.

Le margrave de Bade, généra des Impériaux, résolut alors d' la Valachie. Il franchit les Carps s'empara de Cernetz (1689). So tenant Hausler, secondé par un nombre de boyards, prit Tirgo Bucarest. Les Impériaux aurai solidé leur domination en Valac avaient su se concilier l'affecti habitants; mais ils traitèrent la pauté en pays conquis, irritèrent laques par leurs violences et exactions et se rendirent plus odie les musulmans. Hausler deman entrevue à Brancovano, qui s'étai à Rutchuk; mais la confères Draganesci échoua complète

dités mal définies des deux prin-

ces. Valachie, qui pendant la guerre
poursuivit les approvisionnements des
Turques, fut exemptée du tribut
deux ans, et Brancovano reçut
même à vie. Mais c'étaient là, de
la part du sultan, des concessions toutes
nouvelles; dues surtout à l'influence
du Maurocordato, drogman de
la Porte. Ce Maurocordato, principal né-
gociateur de la paix de Carlovitz, jouis-
sant d'un grand crédit à Constantinople,
le prince Charles (Charles) épousa la
sœur de Brancovano, et les faveurs obte-
nues par le prince valaque furent sans
doute le fruit de ce mariage.

Le drogman fut rompu par la mort
de Brancovano. Dès lors
le prince fut contraint d'épuiser son
pouvoir pour satisfaire les exigences in-
cessantes des grands vizirs. En 1703, il
fut obligé de se rendre à Andrinople
pour disparaître devant le sultan. Il
ne revint dans ce voyage à se ré-
soudre Maurocordato; le tribut fut
fixé à deux cent cinquante mille piastres.

Le prince valaque ne put déjouer
les trébuchets de tous ses ennemis. Dé-
jà Cantimir conspirait contre lui
avec acharnement infatigable. Ce
prince, fils d'un voïvode de Mol-
dahvie, cherchait tous les moyens de faire
Brancovano pour prendre sa
place et se jeter dans les
bras de la Russie.

LE GRAND. TRAITÉ DE LUSK.
PIERRE PRÊTE SERMENT DE FI-
DÉLITÉ AU CZAR (1711). — Lorsque

le Grand eut gagné la ba-
taille de Pultava, Brancovano lui en-
voya des ambassadeurs. Un traité
fut signé entre le czar et le voï-
vode; celui-ci s'engageait à fournir des
troupes aux Russes, à lever contre les
Turques une armée de trente mille hommes
pour attaquer les Bulgares et les Serbes.
De son côté, Pierre reconnaissait l'in-
fluence de la Valachie et promet-
tait de la protéger contre tous ses en-
nemis; en signe d'alliance il donna au
prince valaque l'ordre de Saint-André.
Brancovano et ses

négoçiations avec la Russie furent ré-
vélées à la Porte par la trahison d'un de
ses secrétaires. Le sultan donna aus-
sitôt le gouvernement de la Moldavie
à Démétrius Cantimir, qui devait tenir
les Russes en respect, attirer dans un
piège le voïvode de Valachie et l'en-
voyer mort ou vif à Constantinople. Can-
timir se rendit à Jassi (1710); mais, au
lieu d'écouter les conseils de Charles XII
et les ordres du sultan, il proposa au
czar un traité d'alliance dont voici les
principaux articles :

La Moldavie sera rétablie dans ses
anciennes limites, et demeurera sous la
protection de la Russie.

Le prince et son peuple prêteront
serment de fidélité au czar dès qu'il
sera entré en Moldavie.

Le prince joindra ses forces à celles
du czar et agira de concert avec lui
contre les Turcs.

Le prince et ses successeurs jouiront
à perpétuité du gouvernement de la
Moldavie.

Nulle autre maison ne régnera sur les
Moldaves jusqu'à ce que celle des Can-
timir soit éteinte.

Le prince de Moldavie tiendra sur
pied une armée de dix mille hommes
aux frais du czar.

Tout boyard qui ne se présentera
pas au camp le 15 juin sera puni de
mort, et ses biens seront confisqués.

Le traité fut ratifié à Lusk le 13
avril 1711; un mois après, le 14 mai,
Cantimir lança la proclamation sui-
vante : « Nous, Démétrius Cantimir,
« hospodar de Moldavie, savoir faisons
« que, pour mettre fin aux spolia-
« tions de la Porte et aux atteintes
« portées à nos droits politiques, con-
« sacrés par d'anciens traités, nous
« nous sommes entendu avec le czar
« Pierre pour lui prêter hommage, ce
« dont il nous saura gré en nous resti-
« tuant le Budjak et en entretenant à ses
« frais une armée moldave de dix mille
« hommes. Cette armée sera levée et
« mise en marche le 15 juin. »

Les troupes russes passèrent aussitôt
le Pruth; elles avaient ordre de s'em-
parer du pont du Danube et d'enlever
les magasins d'ibrafra. Pierre vint en
personne camper à Cruciova. Cantimir
alla l'y rejoindre. Ils entrèrent ensemble

à Jassi et le 15 juin le prince, avec quelques boyards, reconnu publiquement le czar de Russie pour son suzerain. Vainement les émissaires du czar parcoururent toute la Roumanie et répandirent une proclamation russe qui garantissait aux habitants des provinces danubiennes l'exercice exclusif de la religion grecque et l'affranchissement de la domination turque (1); vainement un évêque de Jérusalem, principal agent de ces intrigues, fit courir pour la première fois le bruit qu'on avait trouvé sur le tombeau de Constantin une prophétie annonçant que les Turcs seraient chassés de l'Europe par une nation rousse, toutes ces manœuvres furent inutiles; les Moldaves ne se rendirent pas à l'appel de Cantimir. En Valachie les boyards refusèrent de s'allier avec la Russie, et Brancovano écroula les avis de Michel Cantacuzène. « Il est dangereux, disait celui-ci, de nous déclarer pour le czar avant qu'il ait passé le Danube. Qui sait d'ailleurs si le pays se trouvera mieux sous sa protection? Notre véritable appui est l'empereur d'Allemagne; Racoczi ne peut manquer de faire éclater la guerre entre l'Autriche et la Porte; attendons. » Le voïvode résolut de loupoyer entre les deux partis, et se retrancha dans le district de Sculeni avec son armée.

« Le czar se trouva bientôt dans la même situation où Charles XII s'était trouvé avec les Cosaques, si ce n'est qu'après la découverte de leur complot ceux-ci restèrent affectionnés au roi de Suède, protégèrent sa retraite à Bender, au lieu que les Valaques et les Moldaves, contents de vivre sous le gouvernement des Turcs, ne firent rien pour acheter la liberté et les privilèges que le czar leur avait promis.

« On sait quelle fut l'issue et le succès de cette guerre, dont Pierre avait attendu et annoncé le succès. Il ne se flattait de rien moins que de planter l'aigle russe sur les minarets du sérail. Il comptait sur le secours des provinces grecques et de la Pologne. Il était lui-même à la tête d'une armée formidable; il emmenait avec lui cette célèbre captive de Marienbourg, cette belle Cathé-

rine, qu'il venait de reconnaître comme son épouse; il marchait environné du faste de sa cour, comme à une victoire certaine, avec une confiance et une présomption qu'il n'avait jamais montrées, lorsqu'il se trouva tout à coup sur les rives du Pruth sans vivres, sans munitions, enfermé par une armée turque et tartare de deux cent soixante-dix-mille hommes, dans une situation plus périlleuse que n'avait été celle de Charles XII à Pultava. Mais Pierre savait mieux que son rival s'accommoder aux circonstances. Il renonça à tous les avantages qu'il s'était promis; il ajourna ses desseins; il consentit à restituer Azoff, à détruire le port de Taganrok, à raser toutes les forteresses qu'il avait fait élever sur les frontières de la Turquie. Il s'estima trop heureux de sauver par cet humiliant traité (20 juillet 1711) sa liberté, son empire et sa vie.

« Il nous importe peu de discuter aujourd'hui si ce traité fut l'ouvrage de Pierre ou de Catherine, s'il fut acheté par la corruption ou dicté par la politique du grand vizir Baltadji Mehémet et en haine de Charles XII, enfin si la destruction de l'armée russe était inévitable: les avantages que retirait la Porte immédiatement étaient évidents. « La campagne du Pruth, dit Voltaire, fut plus funeste au czar que ne l'avait été la bataille de Narva; car, après Narva, il avait su tirer parti de sa défaite même, réparer toutes ses pertes et enlever l'Ingrie à Charles XII; mais, après avoir perdu, par le traité de Falksen, ses ports et ses forteresses sur les Palus-Méotides, il fallut renoncer à l'empire de la mer Noire. » Ainsi tous les vaisseaux qu'on commençait à y construire pourrissent sur les chantiers. On ramena ce qu'on put à Saint-Petersbourg. En vain Pierre voulut-il retarder la restitution d'Azoff, il n'était pas assez fort pour manquer impunément à sa parole. Sa mauvaise foi ne servit qu'à faire disgracier le vizir qui lui avait accordé la paix du Pruth; il fut contraint d'en remplir les conditions. Il est difficile d'imaginer jusqu'où son ambition se serait portée si cet échec n'eût arrêté son essor (1). »

(1) Perry, *The State of Russia*, p. 45.

(1) *Progrès de la puissance russe*, p. 156.

BRANCOVANO EST ACCUSÉ PAR LES RUS ET MIS À MORT (1711). — Le 28 1711 déclara pour longtemps la guerre à la Roumanie. La Porte fut obligée lors d'envoyer aux principales chefs indigènes. Le czar refusa d'envoyer Continuir; mais il ne put intervenir dans son gouvernement, le voivode moldave fut contraint de se retirer en Russie. Il eut pour successeur Nicolas Maurocordato, Grec-ripte et sujet du sultan. Quant à Brancovano, il essaya vainement de modifier la conduite qu'il avait tenue pendant la guerre. Il envoya des présents à Constantinople; il fit rédiger des pamphlets contre les Russes; il interrompit toutes correspondances avec eux; mais il ne put se faire pardonner ses indécisions et ses intrigues. Ses compatriotes même haïssaient sa chute: Michel Racovizza rédigea une pétition des boyards roumains de félonie envers la Porte et demandait sa déposition. Cette pétition contenait dix griefs prin-

ciipaux: Brancovano a été et est encore en mauvaise intelligence avec l'empereur d'Autriche, le czar de Russie, le roi de Prusse et la république de Venise; il a divulgué les secrets de la Porte à ces puissances.

Pour récompenser de ses services, il a été nommé par le czar de Russie grand croix de l'ordre de Saint-André.

Il a invité le pays pour amasser des richesses, qu'il place dans les banques de Vienne et de Venise.

Il a dépensé la moitié de l'année à Tirnovo pour être plus à portée de se rendre en Transylvanie en cas de pé-

niel changement de résidence est très avantageux au commerce de la Roumanie.

Il a confisqué des biens et des palais appartenant à des nobles de Transylvanie.

Il a envoyé des agents à Vienne et à Paris, etc., etc. » La Porte fit droit aux plaintes des boyards. Le 23 mars 1714, le ca-

ministre aga arriva à Bucarest. Le lendemain il se présenta au palais du prince janissaire, et, jetant un

long crêpe sur les épaules de Brancovano, il prononça le mot fatal: « *Masil!* » (déposé). Le mercredi de Pâques, le voivode déposé, avec toute sa famille, se mit en route pour Constantinople. « Si mon malheur me vient de Dieu, dit-il, que sa volonté soit faite, et s'il me vient de mes ennemis, que Dieu leur pardonne. »

« Les habitants de Bucarest, dit Wilkinson, ne firent aucun effort pour délivrer leur prince. Avec une nation qui eût moins oublié sa propre dignité et le prix de l'indépendance, un tel événement n'aurait pas eu lieu sans effusion de sang; et les circonstances de cette arrestation paraîtraient à peine croyables si elles n'étaient pas encore présentes à la mémoire de la génération actuelle. »

Un officier turc fit l'inventaire des richesses de Brancovano; il trouva un service en or, l'ancienne couronne des voivodes de Valachie, une ceinture d'or ornée de pierreries, un collier de nacre, deux mille pièces d'or, chacune de dix ducats, à l'effigie des voivodes, quatre-vingt mille ducats de Gremnitz, soixante mille sequins, trente mille pièces de monnaie de différents États, cent mille écus de Hollande, cent livres de perles, quatre cent cinquante livres d'argenterie, douze harnais en or, cloués de pierreries, trente-six harnais en argent, etc. On estime que toute la fortune du prince s'élevait à trente millions d'écus.

La moitié des trésors trouvés à Bucarest fut envoyée à Constantinople. Bien que le sultan s'étonnât lui-même à la vue de tant de trésors, le grand vizir fit appliquer la torture à Brancovano et à son fils aîné pour les forcer d'indiquer l'endroit où ils avaient caché le reste de leur fortune. Voyant qu'après cinq jours des plus cruels supplices ils s'obstinaient à garder le silence, il ordonna de leur trancher la tête ainsi qu'à toute leur famille. Alors se passa une scène horrible, dont le souvenir vit profondément empreint dans la légende (1).

LE DERNIER VOIVODE INDIGÈNE EN

(1) Voy. les *Ballades et Chants populaires de la Roumanie*, par B. Alexandre.

VALACHIE. — Telle fut la fin de Brancovano. Son successeur, Étienne Cantacuzène, ne garda pas longtemps le pouvoir. Il abolit l'impôt du *văcaritu* (20 paras sur chaque tête de bétail) ; il affranchit le clergé de toute contribution ; il détruisit les synagogues des Juifs ; mais il ne réussit pas à gagner l'affection des Valaques. La Porte n'attendait que l'occasion de le déposer. Lorsqu'en 1716 la guerre fut déclarée entre la Turquie et l'Allemagne, le grand vizir Ali pacha crut le moment venu de donner la principauté à des hommes dont la fidélité ne pût être mise en doute. Étienne reçut l'ordre de se rendre à Constantinople ; il obéit, et dès son arrivée il fut jeté dans un cachot du sérail, appelé *le four du bostandji bachi*. Le 7 juin 1716, à quatre heures du matin, il fut décapité avec son père ; le bourreau exposa leurs têtes devant la porte du sérail ; et le sultan confisqua tous leurs biens. La princesse Pauna et ses jeunes enfants, après avoir mendié dans les rues de Constantinople, s'embarquèrent sur un vaisseau venitien, qui les transporta à Messine ; de là ils allèrent à Naples, à Rome, à Venise, à Vienne, et s'arrêtèrent enfin à Saint-Petersbourg, où ils vécurent des aumônes du czar.

« C'est dans le Four du bostandji bachi que s'éteignit la dernière étincelle de la liberté et de l'indépendance roumaines. » Trois princes, durant le dix-septième siècle, luttèrent vainement pour sauver la Valachie. Michel I^{er} Ba-

CHAPITRE VIII.

LA ROUMANIE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE. LES PHANARIOTES.

ORIGINE DES PHANARIOTES. — Il existe à Constantinople un quartier appelé quartier du *Fanar* ou du *Fanal*, situé le long de la Corne-d'Or, près d'une porte qui était désignée, du temps même des empereurs d'Orient, sous le nom de *Pili toù Phanarioù*. Ce quartier, qui renferme l'église, la maison et l'école patriarcales, est encore aujourd'hui habité presque exclusivement par des Grecs. Vers le milieu du dix-septième siècle on y comptait une vingtaine de familles, formant une espèce d'aristocratie qui se faisait distinguer du reste de la nation par son habileté et par ses richesses, aristocratie douteuse d'ailleurs, mi-partie européenne et mi-partie asiatique, composée à l'origine des débris de ces familles notables qui formaient le corps du clergé laïque à Constantinople, mais mêlée par la suite de sang italien, comme l'indiquent les noms de Giuliani, de Mourousi, de Rosetti, figurant à côté de ceux de Maurocordato, de Callimachi, d'Hypsilantis. Quelques-unes de ces familles affectaient, il est vrai, une origine encore plus illustre, et à cause de leurs noms de Cantacuzène et de Paléologue se portaient comme les héritières directes des maisons impériales de Constantinople et de Trébisonde, dispersées, mais non anéanties, par la conquête.

rapports de la Turquie avec les de l'Occident devenaient plus et plus importants chaque espendant les Turcs, soit par préjugé, continuaient à dédaigner les langues européennes, et qu'ils refusaient d'accréditer des interprètes près des cours étrangères pour leurs communications avec les Francs de juifs ou de chrétiens, la plupart Italiens ou Polonais, et à la fois l'office d'interprètes et de traducteurs.

La Porte trouva plus commode d'employer ses propres sujets, au lieu de recourir à des étrangers, et elle se servit des Grecs, dont l'esprit s'adaptait merveilleusement à cette sorte d'emploi. Néanmoins, quoiqu'ils eussent des fonctions, qu'ils avaient même lucratives, n'étaient en eux le principe d'aucune confiance. Ils portaient simplement le titre de *grammatiki*. Le *grammatiki* tenait dans la grande salle du divan, pêle-mêle avec les autres, attendant qu'on le fit parler ou lire ou traduire quelque chose. Son emploi était toute personnelle, et dépendait entièrement de son habileté, de son caprice du ministre auquel il était attaché.

OTI. — ALEXANDRE MAUROTTI. — Parmi ceux qui remplissaient ce emploi sous le règne de Mourad IV, à l'époque du siège de Candie, se trouvait un Grec de Chio, un de ces Grecs que les Turcs désignent par le surnom de *thavchan*. Il s'appelait Panajoti ou Panajoti, quoique natif de Chio, on le dit d'une famille grecque émigrée de Chio. C'était un homme d'un esprit délié, comme tous ceux de sa patrie, et qui jouissait d'une grande réputation parmi ses compatriotes et même parmi les Turcs pour l'étendue et la variété de ses connaissances. Non-seulement il était instruit dans les principales sciences des Grecs, mais il connaissait la médecine et les sciences naturelles, qu'il avait étudiées en Italie. Les Grecs le surnommèrent le *Cheval vert* (1), à cause du lieu de sa naissance; les

Turcs le prenaient pour un magicien et prononçaient son nom avec une sorte d'épouvante. Sa réputation grandit encore au siège de Candie, où il avait accompagné son maître et protecteur le grand vizir Kupruli Ahmed pacha. Après la reddition de cette île (1669), Kupruli récompensa ses services en créant pour lui la charge de grand interprète du Divan (*divan terdjumani*), dont les émoluments étaient considérables. Il y ajouta comme don particulier les revenus de l'île de Miconi, dans l'Archipel, évalués à quatre mille écus.

Panajoti resta pendant quatre ans dans cette charge, qu'il remplit avec un rare talent et un désintéressement que peu de ses successeurs imitèrent. Lorsqu'il mourut (2 octobre 1673), la Porte perdit un agent habile et fidèle, qui, tout en la servant avec zèle, s'était montré en toute occasion l'énergique défenseur des droits de ses compatriotes, en faveur desquels il obtint un firman qui les mettait en possession du Saint-Sépulchre au préjudice des religieux latins de Jérusalem. Il était fort attaché à sa religion, au point qu'il osa un jour, en présence du grand vizir Kupruli et des principaux ulémas, disputer avec le cheikh Wani touchant la supériorité du dogme chrétien. Mais son zèle éclata surtout en faveur de l'orthodoxie grecque, pour la défense de laquelle il composa un livre curieux, écrit en grec vulgaire et imprimé en Hollande sous le titre de *Confession orthodoxe de l'Eglise catholique et apostolique d'Orient*. Il entraînait, peut-être à son insu, un peu de cette partialité dans l'ardeur avec laquelle il seconda les efforts des Turcs au siège de Candie. Mais, s'il est vrai, comme le prétendirent dans le temps les Latins, que la chute de la ville doit être imputée à ses machinations, il ne faut pas non plus oublier que ce fut lui qui ménagea à la garnison une capitulation honorable et dont l'intervention sauva les Candiotes de la rage des musulmans, enflammés par une résistance longue et opiniâtre. Il racheta lui-même de ses deniers deux églises pour les Grecs et les Arméniens, et à la même époque

qu'il est aussi difficile de trouver un cheval vert qu'un homme sage dans l'île de Chio.

(1) Grecs ont un proverbe qui dit

la république de Gênes lui envoya des lettres de noblesse pour les services qu'il avait rendus au marquis de Durazzo pendant son ambassade à Constantinople.

Panajoti avait été remplacé dans sa charge de grand interprète par Alexandre Maurocordato, chef de l'illustre famille de ce nom. C'était également un Grec de l'île de Chio, dont le savoir était presque universel, à en juger par la liste de ses ouvrages, insérée dans le catalogue de la *Bibliographie grecque moderne*, publié à Hermopolis (Syra) en 1846. Professeur, médecin, érudit, historien, diplomate, versé dans la plupart des langues de l'Orient et de l'Occident, cet homme vraiment extraordinaire laissa un *Traité de la circulation du sang*, dont la découverte récente était encore contestée dans l'Europe; une *Histoire des Juifs*; des *Essais de morale* très-estimés, etc. Mais ce qu'on possède peut-être de plus curieux est un *Recueil* d'une centaine de lettres extrêmement intéressantes au point de vue de l'histoire contemporaine. En effet, Alexandre Maurocordato fut mêlé à toutes les grandes affaires de son époque. Après avoir représenté la Turquie aux conférences de Carlovitz, où il signa le traité de paix avec l'Autriche, il fut l'âme de toutes les négociations comme de la politique extérieure de la Porte, et reçut en récompense de ses services le titre nouveau de *conseiller intime* (ἑὸς ἀπορρήτων), titre qui s'est conservé dans les diplômes de ses successeurs jusqu'à l'insurrection de 1821, époque à laquelle la charge de *secrétaire interprète* fut remplie exclusivement par des Turcs.

Dans le même temps le Divan créa la charge de drogman de la marine (*tersané terdjumani*), dont les produits éventuels s'élevaient jusqu'à trois cents bourses d'alors (près de huit cent mille francs) par an. Le titulaire était spécialement chargé d'accompagner chaque année le capitain-pacha dans la tournée qu'il faisait avec sa flotte pour lever les tributs des îles soumises à sa juridiction, et servait d'intermédiaire entre lui et les primats des villes et des villages.

Ces deux emplois de drogman la Porte et de l'Amirauté devinrent un panage exclusif des Phanariotes. Turcs, qui désignaient d'employés dans leurs armées, empruntant à défaut de leurs bras, l'esprit sous la langue déliée des Grecs. Mêlés à les affaires, ces derniers eurent l'occasion de se rendre nécessaires. « Dès lors Rizes, ce groupe de familles établies au Phanar s'augmenta et s'enrichit progressivement. S'insinuant de plus en plus dans les affaires ministérielles de la Porte, ces Grecs formèrent une castille, officiellement reconnue par le gouvernement turc. Quoique aussi bien que le reste de leurs compatriotes, les Phanariotes occupaient des emplois respectés par les Turcs mêmes et considérés auprès du gouvernement. Presque entièrement étrangers aux affaires extérieures, que l'ignorance et l'incapacité des Turcs les empêchaient de leur confier, ils étaient obligés d'acquiescer aux nombreuses connaissances requises pour ce genre d'administration. Aussi donnaient-ils à leurs enfants une éducation soignée. L'étude approfondie de la langue grecque, du latin, de l'italien, du français et des principales langues orientales, le turc, l'arabe et le persan, étaient des préliminaires et des instruments indispensables pour réussir dans la carrière restreinte et ambitieuse des emplois auxquels ces Grecs de Constantinople pouvaient aspirer. Les Phanariotes voyaient dans l'instruction la base de leur avancement, de leur dignité et de leurs privilèges, faisaient de leurs enfants des hommes instruits, et protégeaient tout leur pouvoir ceux de leurs compatriotes qui montraient du mérite et des connaissances. Aussi les jeunes Grecs affluaient-ils de toutes parts à Constantinople, comme dans un lieu où l'on savait apprécier et récompenser les talents et les vertus. Les jeunes Phanariotes destinés au maniement des affaires publiques se formaient par les soins éclairés de leurs parents, et tiraient de bonne heure de sentiers élevés, et apprenaient à user d'un langage supérieur à celui du vulgaire. Les femmes même du Phanar parvenaient avec pureté et écrivaient avec

leur langue maternelle (1). »
**ACTION DES PHANARIOTES A
 OUBARAT.** — Mais ce qui mit
 fin à la fortune des Phanario-
 tes fut leur élévation à la dignité
 dans de Valachie et de Mol-

de la régence des principautés
 unies aux boyards moldo-vala-
 chiques garantissait ou du moins
 pouvait se garantir des intel-
 ligences les princes avaient souvent
 des puissances limitrophes et qui
 n'étaient plus d'une occasion, lui
 furent ennemies. Elle n'avait que deux
 ennemis, celui de faire des
 ennemis des provinces moldave et va-
 lache de les faire gouverner par
 ses sujets. Elle opta pour ce
 moyen, qui était conforme au
 vœu de Mahmoud, prince paci-
 fiquiste. Les pages de l'histoire
 de la Moldavie et de la Valachie, si elle
 ne par une main ferme, impar-
 tiale, ne seront rem-
 plies des actes arbitraires de ces
 dix despotes. Les malheureux
 habitants de ces provinces doivent fré-
 quenter les noms de Phanar et de Pha-
 r (3). Del Chiaro avait dit avant
 : « Les Grecs, surtout ceux de
 Constantinople, ont toujours été fu-
 gitifs en Valachie toutes les fois
 qu'ils ont eu le gouvernement (4). »
 Tous les témoignages sont
 en faveur ; citons encore celui de Mi-
 chail Anagnosti (5) : « Le plus désas-
 treux de tous les mouvements poli-
 tiques par la Valachie, celui qui
 troubla ses entrailles, altéra ses
 mœurs, déprava ses habitudes natio-
 nales, battit son courage, c'est l'avé-
 nement des princes phanariotes, race
 méprisée et funeste, pépinière de di-

plomates avilis, débris mal famés de
 l'ancienne cour byzantine, dont les
 brigues obscures, les intrigues de va-
 lets, la politique perfide et criminelle
 ont été dévoilées par plus d'un écri-
 vain. Le fils trahissant le père, le père
 supplantant le fils, l'hospodarat devenu
 le prix de la bassesse la plus éhontée,
 voilà les tableaux que nous présente
 leur histoire. Soumises à ces serviteurs
 de la Porte, les deux provinces ne
 furent désormais, pour les sultans,
 que des fermes à livrer au plus haut
 enchérisseur. La place d'hospodar fut
 mise à l'encan. Aussi, dès que le Phana-
 riote arrivait dans sa principauté, une
 seule pensée l'occupait : faire sa for-
 tune et celle de ses acolytes, oiseaux
 de proie qui le suivaient en foule et
 s'abattaient sur le pays. Dans la crainte
 d'être supplanté, il s'épuisait en in-
 ventions nouvelles pour acquitter dans
 le plus bref délai les énormes dettes
 que lui avait fait contracter l'hos-
 podarat. Il se hâtait de payer ses
 protecteurs et ses appuis nécessaires,
 d'acheter les courtisans de la Porte,
 d'écarter la foule des compétiteurs,
 de thésauriser pour les jours d'une ruine
 prévue et infaillible. Que d'exigences,
 mais aussi que d'excès ! L'imagination
 a peine à embrasser dans son étendue
 l'immense système d'extorsion mis en
 pratique par les Phanariotes de Vala-
 chie et de Moldavie. » Les faits ne jus-
 tifient que trop ces accusations.

CÉRÉMONIE DE L'INAUGURATION.

— En même temps que la Porte substi-
 tua les Phanariotes aux voïvodes indi-
 gènes, elle modifia profondément la
 constitution des États roumains. La
 principauté, d'abord donnée à vie, ne
 le fut plus que pour trois ans. Les
 hospodars conservèrent le titre de
 prince et quelques droits régaliens, tels
 que le droit de vie et de mort, celui de
 conférer des dignités, de faire des do-
 tations, d'administrer le pays ; mais
 ils perdirent celui d'entretenir des
 troupes, de conclure des traités avec
 les puissances chrétiennes et de déclara-
 rer la paix et la guerre.

Mais, si leur pouvoir fut diminué,
 ils obtinrent en échange de plus grands
 honneurs. L'investiture d'un voïvode
 se faisait avec plus de pompe que celle

me-Méroulos, *Cours de littérature
 moderne*, p. 30.

1. *Les Lettres sur la Turquie*, II^e par-
 tie, p. 59 et suiv. ; Paris, chez J.
 B. , 1854.

2. P. Zastony, *Essai sur les Phanariotes*,
 vol. in 8^o ; 1824, p. 248.

3. Chiaro, *Rivoluzioni di Wallachia*,

4. Michail Anagnosti, *la Valachie et la
 Moldavie*, p. 18.

des pachas et des vizirs. Après la cérémonie du caftan que le grand vizir lui-même mettait sur les épaules de celui qui était destiné à la principauté, le nouveau prince était conduit par tout le Divan turc à la cathédrale de Constantinople, où le patriarche l'attendait avec une suite nombreuse. La cérémonie religieuse rappelait le sacre des empereurs de Byzance. Quelques jours après, quand il avait reçu le sandjak ou grand étendard, le prince allait avec douze boyards à l'audience du sultan. Arrivé dans la seconde cour du palais, il goûtait de la soupe des janissaires; puis, revêtu de la *cambanizza*, manteau d'honneur qui n'était donné qu'au khan des Tartares, au grand vizir et aux princes de Moldavie et de Valachie, et couvert d'un cimier en argent, nommé *cuca*, que l'aga des janissaires portait seul et dont la partie supérieure était garnie de plumes d'autruche et d'une aigrette en diamants, il entrait avec quatre boyards dans la salle, où le sultan l'attendait assis sur un petit sofa. Devant lui marchait le premier huissier de la Porte, derrière le grand drogman; deux capidjis baschis le soutenaient de chaque côté sous le bras. Après s'être incliné trois fois, il s'avancait au milieu de la salle. Le sultan ordonnait alors au grand vizir de transmettre à l'hospodar sa volonté ainsi formulée : « Sa fidélité et son sincère attachement étant parvenus aux oreilles de Ma Hautesse, je veux bien l'en

Au bout de trente jours, l'hospodar sortait de Constantinople. La marche était ouverte par deux régiments turcs et par des portefaix grecs, revêtus de l'uniforme national des *slugitori* valaques. Venait ensuite la garde turque du prince, sous les ordres de l'aga chargé en Valachie de la police relative aux voyageurs musulmans; puis les *calârassi* et les *lipcani* (courriers lithuaniens) à cheval, les *deli* et les Albanais à pied; derrière les troupes, les boyards en charge; enfin, entre deux peikis, au milieu d'une foule de *tchogadars* (huissiers) et de *tchaouchs*, le prince revêtu de la *campanizza* et coiffé de la *cuca*. Le second spathar le suivait avec le sabre et la hache, et le vatave du Divan avec l'arc et le carquois. Les Phanariotes fermaient la marche. Le cortège s'arrêtait à deux lieues de Constantinople, au village d'Avaskeui.

L'entrée de l'hospodar à Bucarest ressemblait à une fête triomphale. Les restes des anciennes troupes, les sapeurs, les cosaques, les trabanti, les chasseurs marchaient en tête, commandés par le grand aga, qui, monté sur un cheval magnifique, portait un manteau et un bonnet de zibeline. Après l'aga venaient les *calârassi*, les *deli*, les *tufedkji*, les *seimens*, les *poterassi* ou la maréchaussée, servant de garde d'honneur au grand spathar; les *aprodi* ou huissiers, la garde intérieure du palais (*copii din casă*), les portiers de la cour, les marchands à cheval avec

de guenon de cheval. La marche mée par une division de gardes l., portant des lances ornées de lacs (parapets), par les officiers titulaires du prince et par le musicien.

Une de toutes les cloches de la capitale se dirigeait vers l'église même cour. Le métropolitain se tenait à sa rencontre et le mettait au trône préparé pour lui. Ensuite, le voivode remontait et se dirigeait vers la cour. Il allait dans la spatharie avec tous les autres marchands du cortège; mais sur le trône et faisait signe à chacun de prendre chacun sa place. Le divan effendi se levait alors et le serman d'investiture. Aussuient des canons et des mousquetaires dans la cour du palais, et aux habitants de Bucarest l'annonce de leur souverain. Le soir d'un bal à la cour (1) et toute la ville illuminée (2).

Le palais du prince rassemblait

toutes les charges ridicules du Bas-Empire et de la Porte. Le premier officier de la cour était le grand *camdrassu* ou intendant de la liste civile; le titre subsista jusqu'en 1827, quoique la liste civile fût abolie dès le règne de Constantin Maurocordato. Le *grammatikos* ou secrétaire grec correspondait avec le résident du prince à la Porte pour les affaires publiques, et employait un grand nombre de secrétaires subalternes à écrire les lettres officielles et de compliment aux agents publics de la principauté et des provinces voisines. Le *postelnic* ou maréchal était ordinairement un Grec; c'était le principal intermédiaire par lequel on communiquait avec le prince, tant pour traiter les affaires que pour obtenir des grâces. Dans les cérémonies publiques, il portait la masse devant l'hospodar et se tenait debout auprès du trône. Le grand écuyer était aussi un Grec; sa fonction la plus importante était de conduire les chevaux à l'herbe le jour de la fête de Saint-Georges. Il fermait la procession, monté sur le cheval donné par le sultan au prince lorsqu'il avait été conduit à l'audience impériale, et qui, tant dans les écuries que dans les cérémonies officielles, occupait toujours la place d'honneur par le droit de son premier maître. Le *portar bachi* faisait les fonctions de maître des cérémonies vis-à-vis des Turcs de distinction; il les introduisait à l'audience du prince et avait grand soin de remplir envers eux toutes les formalités d'usage. Il faut citer aussi le *vatave des copii din casă*, qui avait sous ses ordres cent copii; le préfet de la cour; le médecin de la cour; le *muhurdar* ou garde des sceaux; le *divictar*, qui tenait l'écritoire et les plumes du prince; le *mabeindji*, inspecteur des appartements; le *caftandji*, chef de la garde-robe; le *ichogadar bachi*, qui présentait les bottes à l'hospodar; le *rahtivar*, qui lui apportait une chaise pour l'aider à monter à cheval; le *cuparu*, qui lui versait du vin; le *cafetier*, qui lui donnait du café; le *serbedji bachi*, qui lui offrait le sorbet; le *ichibukdji*, qui allumait sa pipe; le *narghiledji bachi*, qui lui présentait le narghilé; le *sufraj bachi*, qui couvrait la table; le *pascher bachi*, qui

ra, dans son *Histoire de la Moldavie et de la Valachie*, fait d'un bal de la cour la suivante, dont l'Anglais Thornton parfaite exactitude. « Ils se forment hommes et femmes, main à main, bien en dedans, les longues culottes des hommes pendantes sur le cou-de-pied, les talons, comme à des pigeons; les dames couvertes depuis les épaules à la ceinture d'une pelisse dont le bout dehors, tendant horriblement et retournant les fesses. Dans cette pose voyez leurs bras se remuer comme si on les tirait de l'épaule avec un fil d'archal; ils vont et viennent en même temps de derrière, de l'arrière en avant; ils ont la tête baissée, l'œil stupide, se balancent de droite à gauche et de gauche à droite et avancent ainsi gauchement et comme un mulet fatigué en broyant la navette. On imagine que la musique est aussi monotone et insupportable que la danse: ce sont les joueurs chargés de leur chatouiller les oreilles. » Voy. Thornton, *Etat actuel de la Roumanie*, par M. de S., II, p. 482.

Stimier et Photino, t. III, p. 415-416; et M. de S., t. I, p. 439-443.

présentait l'essuie-main, etc. Quand le prince allait à l'église ou à la promenade pour se faire voir à ses sujets, il était ordinairement suivi par tous ses officiers. « Après la procession des récolets du grand couvent de Milan, je ne connais rien, dit Carra, de plus imposant ni de plus majestueux que cette marche de l'hospodar. »

SYSTÈME DE LEUR GOUVERNEMENT.

— Pour subvenir à leurs folles dépenses et à l'entretien de leur cour, les princes phanariotes recouraient à toutes sortes d'exactions. Si la Turquie réclamait du bétail ou du blé, l'hospodar quintuplait la quantité demandée; au lieu de cent mille kilos de blé, il en exigeait cinq cent mille; au lieu de quarante mille moutons, il forçait les Roumains à en fournir deux cent mille; il gardait ce surplus pour lui-même et le convertissait en argent. La Porte demandait-elle des ouvriers pour réparer les fortifications des villes du Danube, le prince en envoyait quatre ou cinq cents et se faisait payer par ses sujets le salaire de deux ou trois mille. « Ce n'est pas tout, dit un historien moldave; tous les ans on transporte de Transylvanie en Valachie une eau-de-vie de fruits et d'orge connue dans le pays sous le nom de *holerca*, dont le peuple fait une grande consommation. Les marchands, pour en hausser le prix, achetaient du prince l'ordre qui en prohibait l'introduction. C'était le premier argent que l'hospodar gagnait dans cette affaire. Bientôt les marchands introduisaient la *holerca* secrètement; l'objet de contrebande était confisqué au profit du prince. Le prix de la *holerca* s'élevait de plus en plus, l'hospodar devenait lui-même contrebandier; il faisait introduire dans la principauté une grande quantité d'eau-de-vie que les douaniers se gardaient bien de confisquer. Cette contrebande lui valait pour la troisième fois des sommes considérables. Bientôt le peuple demandait à grands cris la levée de la prohibition; le prince, après s'être fait longtemps prier, permettait à prix d'argent l'introduction de la *holerca*. Ainsi, pour un seul article, il retirait quatre fois des bénéfices immenses. Le voïvode ne se contentait pas de faire la

contrebande; il diminuait la val monnaies étrangères au moment percevait les impôts, et la rétardait à l'époque de ses paiements. Il toutes les charges; il s'attribuait la cession des métropolitains, des évêques et des archimandrites; enfin, l'expression de M. Kogalniceanu écrirait des in-folio si l'on voulait énumérer tous les moyens employés par les princes phanariotes pour amasser des richesses. « C'est par ces moyens que Zallony, qu'on les voit descendre de l'hospodarat au rang des plus riches de la Porte; il n'est pas rare de voir réaliser, en quittant le pouvoir, un capital de dix millions de francs. Les princes ont régné seulement deux années.

Le tableau suivant, présenté à l'impératrice Catherine II, donne une idée des charges qui pesaient sur les Moldaves!

REVENUS DE LA PRINCIPAUTÉ DE MOLDAVIE.

Capitation.....	984,049 piastres
Abeillage.....	74,078
Pavage.....	74,012
Vinade.....	106,110
Patentes.....	87,500
Gabelle.....	25,000
Tributs sur les Tartares du pays,	8,600
Tribut sur d'autres étrangers.	9,250
	1,368,599

« Jusqu'à présent, disaient les Moldaves dans leur requête à la Porte, les princes envoyés par la Porte ne disposent de ces revenus que pour les dépenses de leur cour, et ne les convertissent ni en espèces ou en nature les contraindre au sultan, aussi bien que les présents aux pachas qui vont et viennent, et le compte suivant, extrait des registres, donne une idée du système de leur gouvernement :

PRÉSENTS PAYÉS PAR LA PRINCIPAUTÉ DE MOLDAVIE.

Du tribut.....	
Du Baïram.....	
Au résident du khan tartare.	
Présents secrets à Constantinople.....	

(1) La piastre valait alors 2 fr. 50.

le l'argent emprunté	
prince avant son avé-	
.....	68,630
vizir.....	12,006
de Khotin.....	16,300
.....	
.....	45,000
.....	32,600
.....	80,000
du prince à Constan-	
.....	65,000
.....	4,500
.....	12,000
.....	2,000
.....	405
.....	3,850
.....	12,400
.....	7,600
.....	20,000
.....	2,390
.....	12,750
.....	4,300
.....	480
.....	960
.....	5,100
.....	36,000
.....	4,000
.....	21,000
.....	12,000
.....	1,290
.....	30,000
.....	4,200
.....	12,000
.....	1,670
.....	6,000
.....	250
.....	720
.....	31,800

Maréchaussée nationale.....	71,500
Aux troupes étrangères.....	20,305
Musique turque, y compris	
200 soldats seimens et leurs	
officiers.....	14,244
Habillement de la princesse..	22,908
Huile et encre pour la tombe	
des princes.....	6,000
Fête du prince.....	3,000
Aumônes de la princesse.....	6,500
Total..	1,162,267

« On le voit, dit avec raison M. Vailant, l'argent du pays s'en allait en ca-deaux : Grecs et Turcs en avaient leur part, et tandis que le paysan roumain n'avait ni vêtement, ni lit, ni ustensiles de ménage, tandis qu'il couchait sur la glaise ou sur des nattes de jonc, ses spoliateurs étaient couverts de soie, d'or et d'hermine. »

Les Phanariotes ne se bornèrent pas à ruiner la Roumanie par leurs exactions; ils détruisirent toutes les libertés publiques.

Les assemblées nationales furent entièrement abolies. De temps en temps les princes appelaient auprès d'eux les boyards et quelques marchands notables; mais ce conseil n'était point convoqué pour délibérer; il devait écouter l'ordre du voivode, obéir et se taire.

« Les boyards, dit Thornton, qui composent le divan et prennent arrogamment le rang et les honneurs de la noblesse héréditaire, ne sont en réalité que des propriétaires opulents et d'impitoyables collecteurs d'impôts. La plupart des nobles moldaves et valaques doivent leur titre aux hospodars phanariotes; car ces êtres éphémères, ces ombres passagères de royauté peuvent d'un souffle conférer une dignité permanente, et l'homme auquel ils ont donné un emploi conserve, même après en avoir été privé, le titre, les honneurs et même les privilèges de la noblesse. La puissance collective des nobles, considérés comme un corps représenté par le Divan au grand conseil, est spécieuse et illusoire. Le Divan intervient en apparence dans la direction des affaires publiques; mais il ne possède aucune autorité réelle, car dans le fait tout est conduit par le prince et par ses minis-

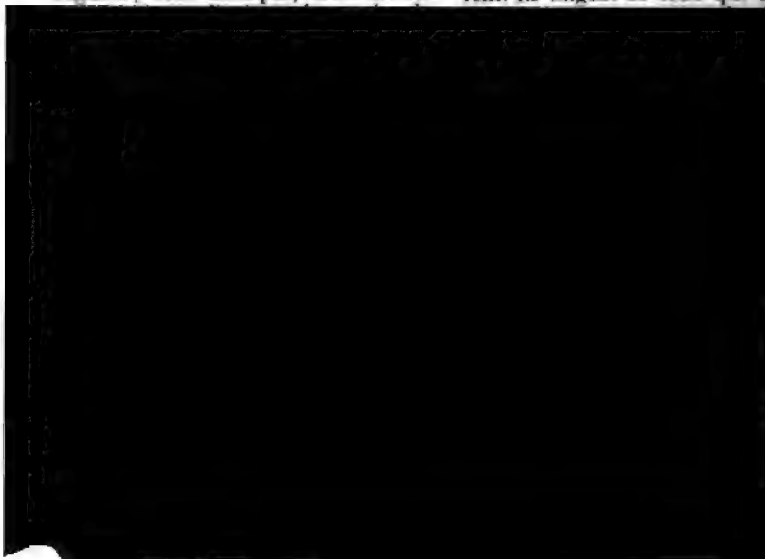
tres. Le Divan est plus spécialement autorisé à surveiller et contrôler les recettes et dépenses du trésor public, et la signature de ses membres est nécessaire pour donner de l'authenticité aux comptes annuels. Cette signature n'est cependant qu'une pure formalité, qui n'a d'autre objet que d'empêcher les boyards de faire à la Porte des représentations contre le gouvernement du prince. En effet elle annule virtuellement toute accusation de leur part tendant à charger le prince d'avoir opprimé le pays par des taxes indues ou d'avoir levé des contributions sans leur participation.

« Les Grecs qui se partagent les magistratures et les emplois honorables et lucratifs sont tous déplacés quand leur patron est déposé, et ils sont obligés de quitter la province, à moins qu'ils n'obtiennent, pour y rester, le consentement de son successeur. Dans ce cas, ils s'engagent par un serment solennel à ne prendre aucune part et à n'apporter aucun obstacle aux opérations de son gouvernement, à ne former aucun complot ni aucune intrigue contre sa personne et contre son autorité. S'ils ont épousé des femmes du pays, s'ils possèdent des terres, et si pendant trois règnes consécutifs ils ont tenu une conduite paisible et régulière, ils sont réputés avoir acquis la naturalisation et un rang parmi les boyards ou la noblesse. Les nobles, ainsi que le clergé régulier, sont exempts, sauf les de-

corrompent par une servilité à une vile complaisance pour les caprices. Formés par de tels auteurs, ils passent dans un monde et d'hypocrisie, sans aucun juste pour régler leur conduite aucun projet généreux et amplement honorable.

« Ils adoptent indistinctement les vices des Grecs sans saisir leur ou sans les voiler avec cette idée que les Grecs n'ont pas encore tout à fait. Ils confondent ce que la débauche, est le comble de la débauche avec ce qui est le plus bas de la civilisation; et dans la notion grossière des mœurs de l'Asie ils se plongent dans toute espèce et se livrent avec frénésie à la déréglée du jeu. Comme les Perses et les Polonais, les boyards ont l'héréditaire pour les habits magnifiques et les équipages brillants. Ils aiment les bals et les fêtes; mais leurs amusements sont grossiers et tumultueux; les tables sont ouvertes à toutes personnes de leur connaissance; n'ont pas de services sans goût. Ils se font fêter, dans les villes, de nombreuses liaisons intimes et même de frivoles liaisons avec les étrangers.

« Les Grecs ont adopté un costume qu'asiatique; ils dorment après dîner sur des sofas, tandis qu'ils passent les événements pour chasser les mouches et rafraîchir l'air qu'ils respirent. Ils exigent de ceux qui s'



Les gens riches sont lâches et n'ont devant leurs supérieurs, inégalement fiers avec leurs inférieurs, que l'argent leur fait tout faire. Ils trament, cabaleurs, sangsues immondes du peuple, oppresseurs des pauvres envers leurs sujets et dans leurs maisons. »

Heureux que la noblesse, le vizir augmenta son pouvoir sous l'inspiration des Phanariotes. Pendant ce siècle, il avait été soumis à l'impôt en 1715 par le Cantacuzène. Nicolas Maurocordato le rétablit; mais il ne le fit pas payer aux prêtres et aux moines le prélat le voivode avait coutume de leur offrir des fêtes de Pâques. Michel Maurocordato, par une politique différente, exigea des monastères qu'ils payassent le tribut en deux termes et les prêtres en furent mécontents; il exigea même le paiement en un seul (un événement) et l'adjuto-
r Scariate Ghica, en 1766, fit monter à 25,858 piastres, le tribut et le poclona à 27,045. R. Grégoire Ghica fit faire le tribut du clergé et taxa chaque monastère à quatre piastres par année. En 1774, le tribut des monastères montait à 27,045 piastres; quatre ans après il fut de plus de moitié!

Malgré l'influence du clergé orthodoxe, catholiques, les protestants, les juifs, jouissaient de la liberté de culte et de religion. Toutes les religions publiquement pratiquées à Bucarest, excepté la religion musulmane. Les Turcs, dit Sulzer, et qui peut le croire? les Turcs, maîtres de ce pays, si fidèles à leur parole et à l'engagement qu'ils préfèrent adresser à Dieu plutôt qu'à leurs prières à Dieu plutôt qu'à l'offense la liberté exclusive du pays accordée à la Valachie, par la loi d'une seule mosquée (2). » L'empire était divisé en plusieurs provinces, ou corporations, dont chacune avait son propre staroste. C'étaient :

1° Les *neamuri*, descendants des anciens nobles de la première et de la seconde classe;

2° Les *mazili*, descendants des nobles de la troisième classe;

3° Les *logothètes* de la Vestisirie;

4° Les *logothètes* du Divan;

5° Les anciens *capitaines de mille*, qui, après la réforme de Maurocordato, n'étaient plus que chefs des *slugitori*;

6° La *corporation des marchands de Bucarest*;

7° La *grande compagnie des marchands de Craiova*;

8° La *petite compagnie des marchands de Craiova*;

9° La *corporation des marchands de Silistrie*;

10° Les *marchands de Cronstadt*;

11° Les *Arméniens*;

12° Les *Juifs*.

Le tiers-état faisait tout le commerce de la Roumanie. Les négociants valaques fréquentaient les foires de Leipzig, de Dantzic et de Vienne; les Grecs et les Arméniens, qui s'occupaient spécialement du commerce du Levant, allaient s'approvisionner à Andrinople, à Constantinople, à Smyrne et à Brousse. Giurgevo et Galatz étaient les principales échelles de la Valachie.

Les produits importés étaient principalement les draps de Pologne et de Leipzig, les camelots de France, les étoffes de Scio, de Venise, de Brousse et de Lyon, les fourrures de Russie, les teintures, les épiceries, etc. En échange, la Roumanie exportait les trésors inépuisables de son sol; le blé, l'orge, le seigle, le maïs étaient exclusivement réservés pour l'approvisionnement de Constantinople (1).

La bourgeoisie fit des progrès considérables pendant le dix-huitième siècle grâce au luxe des Phanariotes et des boyards. Quant aux paysans, leur condition fut profondément modifiée par la fameuse réforme de Constantin Maurocordato.

RÉFORME DE CONSTANTIN MAUROCORDATO. — Cette réforme, publiée en 1740, comprend douze articles.

I. Le clergé et les monastères sont

sup. II, p. 234.
ibid., t. III, p. 646.

(1) Peyssonnel, *Commerces de la mer Noire*, t. II, p. 177-188.

exempts de tout impôt ; mais ils n'ont plus droit à aucune gratification.

Un collège de dix ecclésiastiques est chargé de l'inspection des monastères ; les higoumènes doivent rendre compte à ce tribunal de leurs recettes et de leurs dépenses.

L'excédant des recettes, déposé dans une caisse commune, servira à l'entretien des écoles publiques et à l'établissement des filles pauvres.

II. Les boyards sont exempts de tout impôt.

III. Des appointements fixes sont attribués aux employés et aux boyards, qui auparavant levaient eux-mêmes des contributions sur ce pays.

IV. Les capitaines de mille perdent leur autorité et leurs privilèges. Remplacés dans les districts par des boyards qui, sous le nom d'ispravniks, exercent les fonctions de juges et de commandants, ils ne sont plus chargés que de l'entretien et de la sûreté des routes.

V. Sont soumis à la capitation : les bresles ou corporations des logothètes de la Vestiaire (secrétaires du trésor public) et les logothètes du Divan, dont les fonctions sont héréditaires ; les capitaines de mille, les officiers de douane hors de service, les marchands de Bucarest, les compagnies des négociants de Craïova, des marchands de Silistrie, de Cronstadt, les Arméniens et les Juifs, tous placés sous l'inspection de l'intendant de la liste civile.

Le paysan émancipé pourra à ferme les terres de son ancien seigneur.

Il travaillera pour lui un nombre de jours. Il lui donnera des céréales, le cinquième du vingtième des ruches.

Pour chaque ruche, il payera lement trois paras, quatre pour un chèvre, cinq ou six pour un coq.

Pour un troupeau de brebis, il payera au seigneur un agneau et du fromage.

Il ne pourra planter des vignes sans la permission du boyard.

Il a le droit de chasse ; la pèche est réservée au seigneur.

Pour vendre du vin, de l'eau-de-vie ou d'autres liqueurs spiritueuses, il faut la permission du seigneur du lieu où on vend.

Si un paysan quitte secrètement son village et s'il n'est pas revenu au bout de trois ans, le seigneur peut donner sa maison à un autre.

Le paysan n'est plus attaché à la glèbe ; il peut quitter son habitation pour une juste cause ; s'il y a motif, le seigneur peut le forcer de revenir.

Pour dédommager les boyards des monastères de la perte de leurs terres, le roi leur accorde la faculté d'exiger du tribut un certain nombre de paras. Les scutelnici, qui ne payent rien, les boyards tirent des redites.

a de dix piastres par an, payable
en termes ou *sferturi*.

Abolissement de cette capitation a
été au général de Bawr des réflexions
désolées : « Bien loin, dit-il,
par à asséoir le poids principal
mis sur les productions et la
conservation du pays, Constantin
seulement augmenta la capitation et
diminua ses autres revenus à des fer-

Cette manière de percevoir les
impôts pour être commode aux hospo-
dars est pas moins très-pernicieuse
aux sujets. Personne n'ignore aujour-
d'hui l'impôt assis sur la terre et les
bâtiments, et non sur les personnes,
il est restreint dans de justes
limites, peut servir à encourager l'in-
dustrie, à multiplier les produits, à
accroître la population et la circulation,
à favoriser les arts et le commerce
au lieu d'en entraver l'essor à l'esprit hu-
man. Les toutes les manières possibles.
L'impôt, au contraire, arbitraire
dans ses procédés, appauvrit le
pays en écrasant le pauvre, tandis
qu'il épargne le riche et le puissant;
il ruine l'agriculture, enchaîne l'in-
dustrie, engourdit les esprits et traîne
après lui tout ce cortège de maux et de
douleurs auxquels ne peuvent résister
les mieux constitués (1). »

Le franchissement des serfs fut pu-
rement et simplement une mesure fis-
cale. Constantin Maurocordato ne son-
na pas à créer un peuple d'hommes.
Il se fit un troupeau de contri-
buables. Aussi la réforme de 1740, au-
 lieu d'améliorer la condition des pay-
sans, eut pas d'autre effet que de les
conduire au désespoir. Fixée d'abord à
vingt piastres par an, la capitation s'éleva,
en 1741, à quinze piastres; elle fut bien-
tôt que doublée. Il ne faut donc pas
attendre des progrès rapides de l'émi-
gration. La Valachie se dépeupla. En
1740, cinquante-dix mille familles seule-
ment étaient inscrites sur le rôle des
contribuables; dix ans plus tard ce nom-
bre était réduit à trente-cinq mille.
En 1766, la capitation des pay-
sans produisit que 849.458 piastres.
L'abaissement de l'aristocratie, la
diminution du peuple, la perte de l'indépen-

dance et l'abaissement du caractère
national, voilà les seuls fruits du gou-
vernement grec dans les deux provinces
de la Roumanie. La prétendue réforme
de 1740 ne fut qu'un mensonge; les
paysans payèrent la liberté si cher qu'ils
durent regretter la servitude, et leur af-
franchissement, au lieu de sauver la na-
tionalité moldo-valaque par la forma-
tion d'une vigoureuse classe moyenne,
n'eut pour résultat que de faire hausser
le prix des firmans d'investiture achetés
à Constantinople par les Phanariotes.

DYNASTIES PHANARIOTES. — De
1716 à 1768, trois familles possédèrent
tour à tour le gouvernement de la Va-
lachie. Voici la liste des hospodars, ou
plutôt des fermiers, qui se succédèrent
pendant cette période :

- 1716, Nicolas Maurocordato I^{er};
- 1717, Jean Maurocordato II;
- 1719, Nicolas Maurocordato I^{er};
- 1731, Constantin Maurocordato III;
- 1731, Michel Racovizza I^{er};
- 1733, Grégoire Ghica;
- 1735, Constantin Maurocordato III;
- 1741, Michel Racovizza;
- 1744, Constantin Maurocordato III;
- 1748, Grégoire Ghica;
- 1752, Matthieu Ghica;
- 1753, Constantin Racovizza II;
- 1756, Constantin Maurocordato III;
- 1758, Charles Ghica.
- 1761, Constantin Maurocordato III;
- 1763, Constantin Racovizza II;
- 1764, Étienne Racovizza III;
- 1765, Charles Ghica;
- 1766, Alexandre Ghica;
- 1768, Grégoire Ghica.

Nous retrouvons les mêmes noms
dans la liste correspondante des voïvo-
des de Moldavie :

- 1716, Michel Racovizza I^{er};
- 1727, Grégoire Ghica;
- 1733, Constantin Maurocordato;
- 1735, Grégoire Ghica;
- 1741, Constantin Maurocordato;
- 1743, Jean Maurocordato;
- 1747, Grégoire Ghica;
- 1748, Constantin Maurocordato;
- 1749, Constantin Racovizza;
- 1753, Matthieu Ghica;
- 1756, Constantin Racovizza;
- 1757, Charles Ghica;
- 1758, Jean-Théodore Callimachi;
- 1761, Grégoire Callimachi;

Annales sur la Valachie, p. 101 et suiv.

- 1764, Grégoire Ghica;
- 1766, Grégoire Callimachi;
- 1769, Constantin Maurocordato.

Les Callimachi sont les premiers rivaux qui viennent disputer aux Maurocordato, aux Racovizza et aux Ghica l'hospodarat de la Moldavie et de la Valachie. A leur suite paraissent de nouvelles familles de Phanariotes :

En Valachie :

- 1774, Alexandre Hypsilantis;
- 1778, Nicolas Caradja;
- 1783, Michel Soutzo;
- 1786, Nicolas Mavroyéni;

En Moldavie :

- 1774, Grégoire Ghica;
- 1777, Constantin Mourousi;
- 1782, Alexandre Maurocordato I^{er};
- 1785, Alexandre Maurocordato II;
- 1787, Alexandre Hypsilantis;
- 1792, Alexandre Mourousi.

Il suffit de comparer ces deux listes pour voir que, durant le dix-huitième siècle, les deux principautés roumaines furent administrées alternativement par les mêmes hospodars et, par suite, qu'elles furent en proie au même système de gouvernement. La tyrannie et la cupidité des Grecs ne firent pas de distinction entre les deux familles du peuple roumain. Tout ce que nous avons dit des Valaques s'applique aux Moldaves; et, puisque leur misère fut commune, nous n'avons pas besoin de séparer leur histoire.

NICOLAS ET JEAN MAUROCORDATO.

— Nicolas Maurocordato, le premier

ottomane; mais les troupes valaques passèrent du côté des Impériaux. A la nouvelle de la bataille de Péterwaradin, gagnée par Eugène de Savoie (5 août 1716), le voivode s'enfuit de Bucarest; il croyait voir déjà les Allemands dans sa capitale. Quand sa terreur se fut calmée, il sortit de Giurgevo, où il avait cherché asile, et entra en Valachie avec un corps de Turcs. Les boyards vinrent à sa rencontre; mais il ne leur pardonna point les sympathies qu'ils avaient manifestées pour les Impériaux; il recommença les poursuites et les emprisonnements, et près de la Fontaine du prince Radu il fit décapiter le grand vornic en sa présence. L'archevêque Anthimius fut dégradé et exilé. Les Turcs qui le gardaient l'assassinèrent. L'arrivée des Allemands mit fin à ces cruautés.

Maîtres de Témessvar et d'Orsova, les Impériaux entrèrent en Valachie. Le 14/25 novembre 1716, ils s'emparèrent de Bucarest par un coup de main dont la connivence des habitants favorisa et assura le succès. Maurocordato, surpris dans sa chambre à coucher, fut envoyé à Hermanstadt.

Après avoir massacré un grand nombre de Grecs et de Turcs, les Valaques élurent pour prince Georges Cantacuzène et proclamèrent leur indépendance. Ils demandèrent au général Stainville des secours pour attaquer les forteresses turques du Danube et renouveler les entreprises de Michel le Brave. Mais les Allemands ne soutinrent pas

seigneur : écoutez ce que je vous
 Que chacun retourne dans sa
 et dans sa maison ; que celui qui
 retourné demeure en paix ; que
 soit pardonné, ainsi qu'à sa
 à ses enfants, à sa maison, à son
 à ses bestiaux et à tout ce qu'il
 Je veux avoir pitié de vous et
 rempter pendant une année du
 des contributions et de toutes
 ; je n'exige que votre obéissance ;
 ez pas de la clémence que je veux
 ontrer cette fois. » L'amnistie fut
 lie avec joie par les Valaques.
 ui désirait se rendre populaire,
 contenta pas d'épargner le sang
 sujets ; pour soulager les pay-
 i étaient en proie à une horrible
 il fit venir à ses frais du blé de
 et de Transylvanie et le dis-
 gratis (1717).

même temps qu'une députation
 rds allait porter au sultan l'hon-
 les Valaques, Jean envoya des
 au marquis de Stainville et lui
 la un armistice, qui fut accordé.
 périaux en profitèrent seuls ; ils
 ent le long de l'Olto l'ancienne
 jane, assurèrent leurs commu-
 is avec la Transylvanie et con-
 nt un fort en face de Kinéni,
 rotéger leur retraite en cas de
 Ces travaux achevés, Stainville,
 it des intelligences avec le serdar
 prit possession du banat de
 . Il ne s'avanca pas plus loin
 a avec Jean Maurocordato un
 secret en six articles : « Les Im-
 restaient maîtres de la petite
 e. Le prince conservait la grande
 e, mais à condition de ne pas
 re aux Turcs et aux Tartares
 r par sa principauté sur les pos-
 impériales. Le prince promet-
 outre amnistie complète à tous
 grés valaques et aux prisonniers
 Il s'engageait à ne prêter aucun
 à son frère et à payer à l'empereur
 Allemagne un tribut annuel de
 urres. » Stainville organisa sa
 l'administration du banat de
 ; il maintint les lois en usage
 ecta les droits des habitants.
 u voïvode, accusé de trahison
 le sultan, il se rendit à Andri-
 se justifia en prouvant que la

cession de la petite Valachie était un
 sacrifice nécessaire pour sauver le reste.

L'année suivante la paix fut signée à
 Passarovitz (21 juillet 1718). Jean
 Maurocordato fut un des commissaires
 désignés par la Porte. L'Empereur exi-
 geait toute la Roumanie ; mais il n'ob-
 tint que le banat de Craïova. Les Turcs
 perdirent, par ce traité, Semendria,
 Belgrade, une partie de la Valachie et
 de la Serbie, quelques châteaux de Dal-
 matie ; mais ils recouvrèrent la Morée.
 Tous les émigrés valaques rentrèrent
 en possession de leurs biens ; les prison-
 niers d'État furent rendus sans rançon ;
 les prisonniers de guerre furent échan-
 gés, mis en liberté. Nicolas Maurocor-
 dato se rendit à Constantinople en pas-
 sant par Bucarest, où il eut une entrevue
 avec son frère. Celui-ci mourut quel-
 ques jours après, empoisonné, dit-on,
 par un émissaire de Nicolas. À ses der-
 niers moments, il appela près de lui le
 métropolitain et les boyards, les engagea
 à vivre en paix et en bon accord, et pré-
 vint les ennemis de son frère de se té-
 nir sur leurs gardes ; car il ne devait pas
 tarder à reparaitre.

Nicolas Maurocordato fut en effet
 nommé voïvode pour la seconde fois
 (1719). Son premier soin fut d'aug-
 menter les impôts et de diminuer l'ar-
 mée. « Cette réduction, dit le général
 de Bawr, affaiblit tout à fait l'État ; non-
 seulement elle accéléra l'exécution des
 projets de la Porte en livrant la Vala-
 chie à son caprice, sans crainte de con-
 tradiction ou de révolte ; mais elle exposa
 encore le pays aux insultes des Turcs
 et surtout des habitants circonvoisins
 du Danubé, ses plus implacables en-
 nemis. »

Sous le règne de ce prince, la langue
 tomba en défaveur et fut presque com-
 plètement abandonnée. À la cour, le
 grec moderne était seul en usage ; les
 boyards affectaient d'ignorer la langue
 nationale, et ne la parlaient plus qu'avec
 les domestiques et les serfs. Le voïvode
 semblait vouloir changer la Valachie en
 province grecque. Il ambitionnait la
 gloire littéraire, et s'entourait de savants
 étrangers. En 1720 il fit imprimer à
 Bucarest un livre « Des devoirs » en
 grec moderne ; mais le goût qu'il mon-
 tra pour les sciences et les lettres n'est

pas une excuse suffisante pour lui faire pardonner ses débauches, ses rapines et ses cruautés. Il mourut en 1730, au milieu des malédictions de ses sujets.

CONSTANTIN MAUROCORDATO. — Les boyards élurent pour lui succéder son neveu Constantin, fils de Jean Maurocordato, qui fut confirmé par la Porte. C'est le dernier hospodar élu par les Valaques. Au bout de quelques mois, il fut dépossédé par Michel Racovizza; il revint en 1731, puis il alla régner en Moldavie; enfin, en 1736, il obtint, pour la troisième fois, le trône de Valachie. « Les Turcs, dit M. de Bawr, trouvaient leur compte à changer continuellement les hospodars, et il ne restait à ceux-ci d'autre ressource que de surcharger le pays d'impôts pour pouvoir suffire à tant de dépenses. »

En 1736 la guerre fut déclarée entre la Turquie et la maison d'Autriche. Un corps d'Impériaux s'avança jusqu'à Tirgoviste; mais il fut bientôt repoussé par Constantin, et la Valachie fut entièrement évacuée. L'année suivante, des conférences s'ouvrirent à Niemirow (août 1737). L'empereur d'Allemagne consentait à la paix moyennant la cession des principautés moldo-valaques. Son alliée la czarine Anne demandait seulement que la Valachie et la Moldavie fussent déclarées indépendantes sous la protection de la Russie. Le sultan repoussa ces conditions, et la guerre continua deux années encore.

Les Russes obtinrent plus d'avantages

proposés ou plutôt imposés son réformes à l'assemblée nationale. Nous avons apprécié déjà ces innovations; elles irritèrent tous les Valaques boyards par la suppression des droits féodaux, les paysans et les bourgeois par l'augmentation des impôts publics. Sur les plaintes unanimes de ses sujets, il fut déposé en 1741 son successeur, Michel Racovizza, le pouvoir que trois ans; en 1741, il fut exilé à Mitylène.

« Désormais, dit un historien, le terme du fermage est fixé à trois ans; dès lors commence pour la Russie cet état le pire de tous, le plus dur. Jusqu'à cette époque elle avait prospéré à la guerre, à l'anarchie, aux révolutions, à la peste, à la famine; elle avait eu de temps à autre des récessions, des lueurs d'espérance, mais elle était grande l'activité des Russes; que les affaires avaient toujours leur cours comme si ces fléaux n'avaient jamais reveni. Mais à ce moment l'administration ne trouvait qu'un repaire d'agiotage, où se vendaient et s'achetaient les divers détails de la vie publique; tout tombe, tout s'écroule, commerce, agriculture, hommes, tout sort du pays pour n'y plus rentrer, productions et numéraire. Le pays est ruiné. La Moldo-Valachie n'est qu'un désert (1). »

ORIGINE ET PROGRÈS DE LA DOMINATION RUSSE DANS LES PRINCIPAUTÉS MOLDO-VALAQUES. — L'excès de ses souffrances di-

mais ce génie était en même temps pénétrant pour ne point voir ce qui n'était pas venue. Il marqua la voie à ses successeurs. De ce moment commence l'action de la Russie sur les populations de la Turquie, action sourde mais constante, systématiquement semblable à elle-même. Ce fut le moyen le plus efficace que le czar exerçait un pouvoir sur les moines du mont Athos, le synode de Constantinople. De récents, des parures d'église, des imprimés étaient expédiés de la Russie aux couvents et les évêchés grecs; ceux-ci envoyaient en retour des reliques que le clergé moscovite avait avec une grande vénération. Aujourd'hui encore, après un demi-siècle, les choses n'ont pas changé. Entrez dans une église ou un monastère grec en Turquie, le patriarche qui vous accueille vous arrête avec orgueil devant un tableau en or massif ou devant une relique enluminée et en pierreries. C'est un présent de la Russie. S'il osait même, le vous montrerait de près. Les émissaires absolus au nom de la Russie et sa reconnaissance officielle de l'église orthodoxe et son successeur de Constantin sont le nombre des articles de foi. De son temps du czar Pierre, les Russes mêlaient le nom du grand-empereur à celui des saints de la

720, Pierre le Grand conclut un traité où l'on voit pour la première fois la Russie, à l'exemple des catholiques, stipuler en faveur des pèlerins russes à Jérusalem et des religieux de cette nation. L'article 11 du traité de Constantinople (5 novembre 1720), confirmé par l'article du traité russe de 1723, d'origine première du protectorat, les czars prétendirent plus tard que les Grecs de Turquie, s'exprime

« des pèlerinages à Jérusalem et en d'autres lieux saints sans qu'ils soient assujettis, ni à Jérusalem ni ailleurs, à aucun tribut ni à des exactions pécuniaires pour leurs passages. Les ecclésiastiques russes qui s'arrêteront sur le territoire de la Porte ne seront point molestés. »

« Il y a loin, comme l'on voit, de ce début modeste aux prétentions exorbitantes que la Russie a mises en avant de nos jours; mais il en marque le point de départ et met entre les mains de la Russie le levier dont elle s'est servie depuis avec tant d'habileté à l'encontre de la Porte.

« Le dessein de soulever les orthodoxes à un moment déterminé ne fut jamais abandonné par les Russes. Il passa, comme une tradition, de Pierre à ses successeurs (1). »

Du temps de l'impératrice Anne (1730-1741), des émissaires envoyés par le maréchal Munich répandirent l'or et les proclamations à pleines mains dans la Roumanie, dans l'Épire et dans les montagnes de la Thessalie. Sous le règne d'Elisabeth (1741-1762), de nouveaux émissaires parurent dans les montagnes du Taygète, dans le pays habité par les Maniotes, et y semèrent des bruits de guerre et d'affranchissement. Ces bruits n'avaient rien de précis; c'étaient plutôt de vagues rumeurs, des conjectures hasardées à voix basse, des prophéties répétées d'un ton mystérieux, dans ce langage mystique qui fonda plus tard le succès de l'hétairie, et tellement inhérent à l'esprit des peuples slaves qu'il se retrouve jusque dans le style de leurs chancelleries. Mais leur succès sur les masses ne fut que plus certain; elles finissaient par se mêler aux croyances religieuses du pays.

En 1767 la Russie résolut de frapper un grand coup et de soulever toutes les populations orthodoxes de l'empire ottoman. Trois émissaires se rendirent en Grèce et en Roumanie. Un certain Germanos fut chargé spécialement d'appeler à la révolte les Moldaves et les Valaques. Il parvint à séduire l'archimandrite d'Argessu et par son entre-

« permis aux Russes de faire

(1) *Lettres sur la Turquie*, t. II.

mise gagna un certain nombre de boyards à la cause de l'impératrice.

La guerre commença en 1769. Galtitzin s'empara de Khotin et se rendit maître de la Moldavie. Le voïvode Constantin Maurocordato fut fait prisonnier. Au mois de septembre, le lieutenant-colonel Karosin entra en Valachie. Une troupe de Valaques le suivit dans cette expédition, sous le commandement de l'archimandrite et du spathar Pervu Cantacuzène, que Catherine II avait nommé major-général. Karosin arriva le 18 octobre à Bucarest, et ne rencontra point de résistance. Le voïvode Grégoire Ghica s'échappa de son palais en sautant par-dessus le mur du jardin; pendant trois jours il resta caché dans une boutique. Le troisième jour il fut découvert et arrêté; on le conduisit à Iassi, puis à Saint-Petersbourg, où il resta jusqu'à la conclusion de la paix. Peu de temps après (février 1770) les boyards de Moldavie et de Valachie prêtèrent serment de fidélité à la czarine, et envoyèrent auprès d'elle une députation. Le feld-maréchal Romanzoff établit dans chaque principauté un divan composé des principaux boyards (1771). C'étaient les deux grands vornics chargés de l'administration de la justice; le grand spathar, chargé de l'entretien des routes et des postes; le grand vestiari, ministre des finances; le grand logothète ou chancelier, etc. Le métropolitain et les évêques, d'abord exclus du conseil, y furent admis vers

contraindre les Russes de restituer leurs conquêtes, moyennant un subside de dix millions de piastres et la cession du banat de Craïova.

TRAITÉ DE KUTCHUK-KAINARDJI — Au congrès de Fokchani (1772), la Russie offrit de nouveau une paix perpétuelle, à condition que les principautés seraient déclarées indépendantes sous la garantie de plusieurs puissances de l'Europe. Un troisième congrès, tenu à Bucarest, n'eut pas de résultat. Enfin la paix fut conclue à Kutchuk-Kainardji (juillet 1774). La Porte reconnut l'indépendance absolue des Tartares de la Crimée, du Budjak, du Kouban, etc. Elle céda à la Russie les deux Kabardas, Azoff et son district, Yénikalé et Kertch dans la Crimée, le fort de Kimbourn, la libre navigation de la mer Noire, la faculté d'accréditer des consuls et des vice-consuls dans les Échelles, le droit de bâtir à Galata une église russe-grecque, etc. L'article 7 du traité est très-important à cause des conséquences que la Russie a su en tirer plus tard. En voici la teneur. « La Sublime Porte promet de protéger constamment la religion chrétienne et ses églises; et aussi elle permet aux ministres de la cour impériale de Russie de faire dans toutes les occasions des représentations tant en faveur de la nouvelle église à Constantinople que pour ceux qui la desservent, promettant de les prendre en considération comme faites par une personne de confiance d'une puissance in-

élevés aux monastères et aux
dans les environs d'Ibraïla,
Bender, etc.
respectera les privilèges du

familles qui voudront émigrer
emporter leurs biens.
provinces roumaines ne paye-
nt les tributs arriérés.

ne se seront soumises à aucune
tion pour tout le temps de la
pendant les deux années qui
l'échange du traité.

expiration de ce terme la Porte
d'usur de toute l'humanité et
la générosité possible envers
éprouvés; elle ne leur imposera
deux trop lourds; le tribut sera
des commissaires envoyés tous les
il n'exigera aucune taxe arbi-
Roumains jouiront des mêmes
dont ils ont joui sous le règne
met IV, d'heureuse mémoire.
voïvodes de Moldavie et de Va-
ront chacun auprès de la Porte
gés d'affaires chrétiens.

la Sublime Porte consent encore
avant les circonstances où se
et les deux principautés, les mi-
le la cour impériale de Russie
parler en leur faveur; elle pro-
voir égard à ces représentations,
émet à la considération ami-
eux égards que les puissances
mes pour les autres.

assez, on le voit, ne réclamait
ore le protectorat des princi-
roumaines; elle se contentait du
nterceder en leur faveur, et ne
pas leurs privilèges sous sa ga-
les Roumains apprirent bientôt
dépens qu'ils n'avaient rien à
de l'alliance russe. Plus heu-
e les Grecs, ils profitèrent de
ie; mais ils ne recouvrèrent pas
é d'élection que le traité de Kai-
sur avait promise implicitement
garantissant tous les avantages
jouissaient sous le règne de
et IV (1648-1687). Les boyards
chie se réunirent pour nommer
se indigène. Deux candidats
ur les rangs. L'assemblée, avant
un choix, demanda l'avis de Ro-
Le général russe fit une ré-
quisitoire et leur conseilla de

s'adresser à la Porte. Les boyards élu-
rent un des leurs; mais ils trouveront à
peine deux députés pour aller à Constan-
tinople solliciter l'aveu du sultan. De
son côté, la Turquie, autorisée par l'u-
sage, et non par le droit, confia le gouver-
nement de la principauté au Phanariote
Alexandre Hypsilantis (28 septembre
1774). Lorsque la députation se présenta
pour réclamer la confirmation du prince
indigène choisi par les boyards et la ré-
forme des abus dont la Valachie souff-
rait depuis trop longtemps, le colonel
russe Pétersson, chargé d'affaires de la
Russie, engagea les envoyés à se désis-
ter de leurs demandes et à reconnaître
le Phanariote désigné et investi par le
sultan. Selon l'expression d'un partisan
autrefois très-déclaré du protectorat
moscovite, « tout l'avantage que la Va-
lachie retira du traité de Kainardji se
réduisit au droit qu'obtint la Russie
d'intercéder entre la Porte et les deux
Principautés. » Le colonel Pétersson ne
se hâta point de mettre ce droit à profit.

ALEXANDRE HYPsilANTIS. FIRMAN
DE 1754.— Hypsilantis, en arrivant à
Bucarest, publia un firman impérial, qui
fut accueilli avec beaucoup de joie par
les Valaques. En voici les articles prin-
cipaux :

« Les raïas de Valachie et de Moldavie
payeront désormais, proportionnelle-
ment à leurs facultés, leur capitation;
mais, quant aux comptes du passé, on
ne pourra exiger d'eux ni argent ni
quoi que ce soit.

« S'il s'élève quelque différend soit
entre un musulman et un raïa, soit entre
deux raïas, l'hospodar de Valachie, con-
sultant les lois de l'équité, écouterà les
parties adverses et rendra justice à qui
de droit; dans les procès survenus entre
un musulman et un raïa, l'intervention
du *divan kiatibi* (secrétaire du divan)
qui est auprès du prince et celle d'autres
musulmans devenant nécessaires, ceux-
ci chercheront à mettre les parties d'ac-
cord et à apaiser le différend. Si la mé-
diation, les conciliateurs et les instances
des musulmans ont été infructueuses; s'il
est démontré que ces prétentions in-
justes ont pour motif la pure animosité
et pour unique but celui de tour-
menter et de léser les pauvres raïas, et
si la décision sur les lieux, présente des

difficultés insurmontables, l'on ne permettra pas que ces malheureux soient tourmentés par de pareils procès, contraires aux lois et suscités par la mauvaise foi ; mais l'affaire sera portée devant le cadi de Giurgevo, qui l'examinera et la décidera d'après la loi et la justice. Les cadis de Giurgevo, de leur côté, en prononçant sur les causes qui leur seront ainsi soumises, auront scrupuleusement égard au bon droit, ne se permettront rien qui puisse porter la moindre atteinte à la pureté des lois et se garderont bien d'accabler de faibles raïas.

« On ne pourra exiger des raïas de Valachie qu'ils comparaissent devant un autre tribunal que celui de Giurgevo.

« Le témoignage des chrétiens contre les musulmans est recevable en justice quand il s'agit de testament et de constatation de naissance, mais non en matière de commerce.

« Tout soldat ture qui commettra quelque délit dans l'intérieur de la Valachie sera conduit à la frontière et puni par les officiers qui y commandent.

« Il est expressément défendu à tout habitant des frontières autre que les négociants, dont le nombre est déterminé, d'entrer en Valachie ; et ces négociants même devront prendre des permis de leurs gouverneurs, les montrer au prince de Valachie ou à son ministre, dont ils recevront une autre permission, et dans les endroits où ils iront ils ne pourront ni posséder de maison ou autre domicile, ni labourer ou ensemençer les terres, ni tourmenter les raïas, ni se faire donner le *selam ak-tcheci* (prix du salut).

« Pour que les Valaques trouvent plus d'avantages et de facilités dans le transport des marchandises qui leur appartiennent, soit de leur pays dans un autre, soit d'un autre pays dans le leur, il leur est permis de renouveler et entretenir les Echelles d'Orassu et de Fulondj.

« Les vizirs et beyler-beys, en se rendant à leurs gouvernements ou à leur retour, ne doivent pas quitter le droit chemin pour entrer en Valachie, ni opprimer les pauvres en prenant aux raïas, sans les payer, des fournitures, des vivres et des chevaux de poste.

« Les courriers expédiés pour des af-

fares importantes ne feront pas tous pour traverser la Valachie qui seront envoyés dans la prin ne demanderont pas plus de chev ne leur en accordent leurs ord poste.

« Les raïas de Valachie, qui affaires et leur commerce con dans des villes, bourgs et marci rives du Danube n'y seront poi mis à la capitation.

« Comme il est indispensable les pensions alimentaires à la cha domaine et pour la nourriture bitants de Constantinople, de ti moutons de l'intérieur de l'empu man, il est défendu aux raïas d chie de cacher ceux qu'ils aur vendre. Ils devront les donner a courant aux marchands et aux chargés de les conduire.

« La Roumanie est le grenier d stantinople, et la traite de tous les nécessaires à cette capitale doit s exclusivement dans les deux pr de Valachie et de Moldavie.

quoique leur redevance en sem denrées ait été antérieurement mée pour adoucir la situation de r Valachie, cependant ces derniers tent pas moins tenus à transport Echelles tous les grains et autres d qu'ils auront récoltés, à les ven prix courant aux capitaines de ments du *kapan* (greniers public ne point les donner ailleurs. La su sion de la redevance, qui doit étr compensée d'une autre manière, donc porter les habitants ni à rei à la culture de leurs terres, ni à les blés qui se trouvent en leurs ni à les entasser avec des vues d'a rement. Les raïas valaques trou leur propre avantage à la vente d denrées, et les habitants de Con nople seront à l'abri de la disette.

« Les bois nécessaires pour la truction des châteaux de Roumé ront coupés, comme par le pas Valachie et en Moldavie. Il en s même du transport, les frais de et de charroi seront payés et a tés en entier, d'après les quit délivrées par les intendants des tructions, sur les fonds de la r des capitations de Valachie et de

dont les hospodars sont chargés. » Andre Hypsilantis était un homme. Il entreprit de sages réformes pendant sept années la Valachie sous son autorité bienfaisante. Il les Turcs et releva les Roumains au-dessus de l'abaissement. Il protégea l'agriculture, le commerce, réorganisa les hospodars, fonda de nombreuses écoles et des hôpitaux, construisit des ponts et des fontaines, établit la justice pour les veuves et les pauvres employés, fit, en un mot, un utile emploi des deniers publics, mais les impositions payées par le peuple. Ses revenus montaient, en 1782, à 6,000 piastres; les dépenses de l'État étaient annuellement de 9 piastres, le tribut et les présents envoyés à Constantinople s'élevaient à 1,600,000 piastres : le voïvode donc de son gouvernement un an coûtait un million.

Au même temps, Grégoire Ghica avait la principauté de Moldavie. Hypsilantis, il s'occupait lui aussi d'améliorer le sort de ses sujets, et se fit connaître son origine. Il établit des manufactures de draps à Piperig et à Nouci, près d'Iassi, accueillit une colonie d'horlogers allemands, qu'il autorisa à se construire un temple, et fonda le collège Basilien. Tous les jours qu'il exécuta ne l'empêchèrent pas d'acquiescer d'énormes richesses. Il menait un luxe royal. Invité un jour par le maréchal Romanzoff à faire avec lui une promenade à pied par les environs de la ville : « Y pensez-vous, s'écria-t-il ? et que diraient mes sujets s'ils voyaient leur souverain aller à pied ? Mais, s'il faisait ses affaires, il ferait aussi celles du pays. Comme Hypsilantis, il a laissé un nom cher aux Roumains. C'est qu'en effet il montra comme un dévouement à sa patrie adoptive, et ce dévouement lui coûta la vie.

ION DE LA BUKOVINE. NOUVEAU PROGRÈS DE LA RUSSIE. TRAITE D'IASI ET DE BUCAREST. — Le traité conclu entre la Russie et la Roumanie par conventions successives (7 mai 1776, 25 février 1777), par lequel elle se fit céder cette province acquit deux cent cinquante villages ou villages, et entre autres

Czernovitz, Seret et Suciava, ancienne capitale de la Moldavie. Grégoire Ghica protesta hautement contre cette spoliation et dénia au sultan le droit d'aliéner les terres de ses vassaux. Ses plaintes irritèrent le divan. Un capidji-bachi, envoyé à Iassi avec ordre de l'amener mort ou vif, l'attira dans un guet-apens, et lui fit trancher la tête par des janissaires (1777). Son beau-frère Constantin Mourousi lui succéda. En Valachie, le Ragusain Nicolas Caradja remplaça Hypsilantis (1778).

A peine nommé, cet autre chef d'une nouvelle dynastie fiscale se voit assiégé dans sa maison du Phanar par tout ce que Constantinople a d'usuriers, de regrattiers, de marchands des rues, Grecs, Turcs, Arméniens et Juifs. « Son illustre Grandeur a-t-elle besoin des économies de son esclave ? dit le juif ; elles sont à lui, et son esclave ne lui demande que le fermage du tabac ou du ramonage. » — « Notre Très-haut Seigneur, dit le regrattier, voudra bien accepter de son humble compatriote, son indigne serviteur, ces limons et ces olives de Smyrne, ce caviar de Thessalie, et ces savons de Stamboul. » — « J'ai des châles magnifiques qui ceindraient à merveille la taille et la tête de mon gracieux maître, dit un jeune Arménien. » « Caradja efendum, dit en fronçant le sourcil un Turc honteux de courtoiser un ghiaour, j'ai du tabac d'Andrinople, des jasmins de Perse, des bouquins d'ambre, tels que tu les pouvais rêver à dix-huit ans ; je veux être ton fournisseur et je te traiterai en frère. » Caradja accepte tout, argent des Juifs, offrandes des regrattiers, châles de l'Arménien, pipes et tabac de l'Osmanli, compose de ces gens son cortège, distribue leurs cadeaux à ses protecteurs, et, comme il ne lui reste rien pour son voyage, écrit à Bucarest de lui envoyer le montant de la capitation de l'année courante, en reçoit la moitié et se met en route (1).

A Caradja succéda Michel Soutzo (1783). Sous son règne, la Roumanie obtint de la Porte quelques nouvelles concessions. En 1779, par l'article 7 de la convention explicative du traité

(1) *La Roumanie*, t. II, p. 246.

de Kainardji, la Turquie avait renouvelé ses engagements envers les deux principautés. De son côté, la cour de Russie avait promis de n'employer le droit d'intercession réservé à son ministre que pour la conservation inviolable des conditions stipulées par l'article 16 du traité. En 1781, une nouvelle convention donna à la Russie le droit d'envoyer à Iassi et à Bucarest des consuls généraux censeurs de la conduite des princes. La Porte ne se soumit pas sans résistance à cette exigence de Catherine II ; elle craignait avec raison que la résidence des consuls russes dans la Roumanie ne donnât lieu à des intrigues et à des factions ; mais, d'après les conseils de la France, elle céda pour éviter le péril d'une lutte inégale. Les consuls de Bucarest et d'Iassi reçurent un *tain* (1) proportionné à leur rang. Ce *tain* était payé en *scutelnici*, c'est-à-dire en hommes de divers états, bouchers, boulangers, porteurs d'eau, tapissiers, carrossiers, etc., qui devaient fournir aux agents russes la viande, le pain, les meubles, etc., ou en *postus-nict*, c'est-à-dire en paysans qui approvisionnaient le consulat de grains, de foin, de volaille et de beurre. Derrière le consul marchaient douze janissaires armés ; devant sa voiture couraient la nuit deux porte-torches à cheval. Ces prétendus censeurs des princes n'empêchèrent pas les exactions de Mourousi en Moldavie ; mais, en 1783, le chargé d'affaires russe à Constantino-

Pour donation aux baïrams (1),
en argent ou effets. 1
Pour donation de l'Étrier. . . . 4

Total pour la Valachie 11
Sur la Moldavie :
Pour donations aux baïrams,
en argent ou effets 1
Pour donation de l'Étrier. . . . 2

Total pour la Moldavie, 11
Total pour les deux provinces, 24

« III. L'on ne prendra rien au ces pour les continuer dans le ces ; et, à moins qu'ils n'aient eu un délit bien constaté, ils ne pourront être déposés.

« IV. L'on ne pourra demander revenus et présents d'usage, aux ; nouvellement en place un seul plus que par le passé : on ne pourra plus prendre ces revenus ou présents (les raïas). Ils seront fournis sur revient d'ordinaire aux princes en sur les salines, les fermes à bachel, les douanes et sur les ; d'autres droits semblables. »

Cet acte semblait présager un règne à Michel Soutzo. Trois ans cependant ne s'étaient pas écoulés déjà ce prince était déposé par la sans qu'il eût mérité sa disgrâce aucun délit, sans que la Russie intervînt en sa faveur et songeât à rappeler le sultan au respect de la parole. Soutzo fut renversé par les intrigues de Nicolas Mavroyeni, drogman de la Porte.

ur la tête de Potemkin ; et toute
ur, ivre d'orgueil et d'ambition,
ait déjà transportée des bords
le la Néra sur les rivages magni-
lu Bosphore (1).

irquie subit pendant cette guerre
ecs multipliés. Mavroyeni n'en
as moins fidèle à la cause du
Il appela les boyards aux armes ;
i voix ne fut pas entendue.
rds, leur dit-il, voici l'ennemi ;
êtes las de vous laisser envahir,
es et à cheval ! » Les nobles va-
s'excusèrent. Le voïvode, pour
joigner son mépris, fit venir de-
t son cheval de parade, le re-
un caftan brodé d'or, le dé-
oyard et lui donna le titre de
ficié. Cet affront ne réveilla
ur courage.

h Il ayant déclaré son alliance
therine, les Autrichiens mena-
i Valachie pendant que les Rus-
aient en Moldavie. Pour com-
es Impériaux, Mavroyeni leva
ée de Bulgares et d'Albanais ;
rta quelques avantages ; mais,
argent pour solder ses troupes,
ntraint de se retirer en Bulga-
confier la défense de la prin-
à son lieutenant Démétrius
te. Après son départ, les Autri-
ntrèrent à Bucarest, et le prince
-Cobourg y établit un gouver-
provisoire, composé des prin-
boyards (1789). Vainement Ma-
revint avec une armée de Bul-
de Serbes ; il fut battu à Kalafat
de repasser le Danube (1790).
ériaux occupèrent toute la Vala-
Russes, maîtres de la Moldavie,
brèrent d'Ismail et s'avancèrent
Balkans. Constantinople croyait
voir à ses portes. Heureuse-
Angleterre et la Prusse intervin-
fin pour arrêter leur marche.
che elle-même, effrayée de l'am-
ses alliés, conclut la paix à
4 août 1791 ; et la Russie céda
de l'Europe en signant le traité
le 9 janvier 1792. L'Autriche
armée dans la possession de la
e, et restitua la Valachie ; mais
Mavroyeni n'était plus : en ré-

compense de ses services, il avait reçu
du grand vizir un arrêt de mort. La
Russie conserva la Crimée, l'île de Ta-
man, une partie du Kouban et de la
Bessarabie, la ville d'Oczakow et les
pays enclavés entre le Bog et le Dnies-
ter ; ce dernier fleuve devint la limite
de deux empires. La Moldavie fut res-
tituée à la Porte, sans que la Russie
stipulât en sa faveur aucune condition
particulière autre que celles déjà sti-
pulées dans le traité de Kaïnardji et
dans la convention explicative. Si les
Roumains avaient d'abord montré quel-
que sympathie pour les Autrichiens et
pour les Russes, ils durent voir sans re-
gret le départ de ces prétendus protec-
teurs, qui avaient achevé la ruine des
principautés et n'avaient rien fait pour
les affranchir. Loin de rendre aux
Moldo-Valaques leur indépendance na-
tionale, la paix d'Iassi ne les délivra
pas même du gouvernement des Pha-
nariotes et ne leur rendit point le droit
de se choisir des chefs indigènes ; ils
restèrent sujets de la Porte, dont ils
n'auraient dû être que les vassaux.

Depuis le traité d'Iassi la Russie
n'avait plus besoin de faire à la Porte
une guerre ouverte. Elle dominait aussi
tranquillement à Constantinople que
si elle en eût déjà fait la conquête. Le
droit fatal de protection qu'elle s'attri-
buait sur les habitants grecs des pro-
vinces ottomanes avait pris, par les in-
trigues et l'audace de ses agents, une
extension illimitée. Dès l'origine le
cabinet de Pétersbourg avait apprécié
l'importance de cette stipulation. Un ar-
ticle du traité de 1792 portait que le
sultan payerait à la Russie les frais de
la guerre et indemniserait en outre les
sujets russes des pertes et dommages
qu'ils auraient éprouvés par l'arresta-
tion ou confiscation de leurs biens, navi-
res ou marchandises. Cependant le comte
Redbrosko, président du conseil des
plénipotentiaires, s'étant présenté en
pleine assemblée à l'échange des rati-
fications, déclara, au nom et de la part
de sa souveraine, que Sa Majesté Im-
périale, pour donner une preuve mani-
feste de son désintéressement et de la
générosité de ses sentiments à l'égard
de la Sublime Porte, renonçait au paye-
ment stipulé des frais de la guerre. Mais

en même temps le ministre russe à Constantinople et les consuls en Valachie, en Grèce, en Morée, à Smyrne et dans toutes les Échelles avaient eu ordre d'exiger avec instance et exigeaient en effet la restitution des biens confisqués et les indemnités des frais et dommages qu'il plaisait aux protégés de la Russie de réclamer.

Les derniers traités de commerce et d'alliance conclus entre la Porte et la Russie avaient ouvert en tout temps le Bosphore aux vaisseaux russes; ce n'était pas sans raison que le prince Repnin, pendant son ambassade à Constantinople, menaçait hautement le reis-efendi de faire arriver dans trois mois les Russes à la portée du sêrail; leur pavillon, flottant jusque sous le kiosque du Grand Seigneur, appelait sous la protection russe tous les chrétiens disposés à changer de maîtres. « Depuis cette alliance funeste, l'esprit et la marche des agents russes en Turquie, à commencer de l'ambassadeur résident à Constantinople jusqu'au dernier vice-consul dans la plus petite île de l'Archipel, ont été uniformes et invariables; sauf le plus ou moins de rigueur ou de modération, de politesse ou de grossièreté, ce qui tient au caractère personnel des individus, ils ont tous eu pour objet unique d'humilier la Porte Ottomane aux yeux de ses propres sujets dans toutes les circonstances, de les détacher de son empire et de les unir à la puissance russe par les liens de l'in-

faire arrêter un Français par ses agents dans les rues d'Iassi, et non-seulement refuser de le rendre aux réclamations les plus pressantes du prince, mais faire conduire sous escorte russe, aux frais de la principauté, ce prisonnier fait en pleine paix dans les États d'une puissance amie. Des humiliations et des vexations de ce genre tendaient à dégrader bientôt la dignité de la Porte Ottomane, et fondaient dans la capitale même une autorité étrangère. Tous les jours les agents russes, pour rendre l'influence de leur cour plus active et plus féconde, multipliaient ces patentes qui accordaient non-seulement aux Grecs, mais à tout sujet natif de la Turquie qui les leur demandait une protection spéciale et illimitée (1). Les privilèges dont jouissaient ces protégés dans leur pays natal, sous les yeux de leur souverain, aux dépens du reste de leurs compatriotes, excitaient les musulmans même à se mettre sous la dépendance de la Russie; de sorte que, sans la crainte d'une révolution subite ou sans les considérations qui retenaient les Turcs à leur famille, à leur religion, à leur patrie, la Turquie d'Europe n'aurait bientôt été peuplée que de sujets de la Russie. Ainsi la Turquie, cernée de toutes parts au dehors par des armées, occupée au dedans par des proconsuls moscovites, était réellement dans la situation où la Pologne s'était trouvée quelques années auparavant. C'était aussi en vertu d'un pacte d'alliance; c'était même après avoir subi la protection et sur la foi des mêmes

Moldavie, dit-il, a été occupée par les Russes, le prince Potemkin en les habitants avec une douceur et les exempta de toute espèce de sorte que ce ne fut qu'avec la répugnance qu'ils retournèrent l'autorité des Turcs. C'est une bien légère source de honte que d'être gouvernés par des peuples de leur religion ; car la pologne, les voïvodes, si ce n'est leur infortune, les rend aussi avides que ces eux-mêmes. Le mépris, les humiliations auxquelles les Moldaves de tous les jours sont journellement exposés de la part des Turcs ne peuvent que paraître insupportables à une race d'hommes naturellement fiers et qui n'aspirent qu'à la liberté et l'indépendance. Ils se soumettent surtout avec une peine à ces vexations, parce que les Russes les traitent sur le pied d'égalité et leur accordent beaucoup de facilités ; lorsqu'ils émigrent, ils sont même admis en Russie dans les armées civiles et militaires (1). » Ce témoignage n'est pas entièrement d'accord avec celui de Thornton. Parlant de la domination russe sur les principautés roumaines : « Il faut avouer, dit ce dernier, qu'un tel état de choses n'a été à l'avantage ni des princes ni du peuple. La Porte est insultée par ses ostensibles posées à son indépendance ; mais elle n'est soumise dans les moyens d'oppression des habitants. C'est en vain qu'elle attendrait un bienfait de la médiocratie d'une puissance étrangère entre elle et ses sujets, et l'on peut dire qu'il est jamais entré dans les vues du gouvernement russe d'améliorer la condition des habitants de la Moldavie et de la Valachie ; car il n'y a pas d'exemple où les consuls russes aient fait usage de leur influence pour alléger les charges du peuple, s'opposer et mettre fin à la tyrannie des Phanariotes, ou pour quelque plan pour le bien-être des infortunés Moldaves (2). »

1. Eton, *Tableau de l'Empire Ottoman*, p. 23.
 Thornton, *État actuel de la Turquie*, II, p. 516.

Pendant quelque temps l'influence de la France contrebalança en Valachie celle de la Russie. La Convention établit à Bucarest un consul général, Émile Gaudin. Un bérat du sultan enjoignit aux hospodars d'accueillir avec respect le représentant de la république et de lui garder, aux termes de nos capitulations (1), la prééminence sur tout autre consul. Le voïvode Alexandre Mourousi, imbu des idées françaises, opéra quelques réformes ; il établit une imprimerie, une manufacture de draps, et régularisa les postes. Mais en 1796 il fut remplacé par une créature russe, Alexandre Hypsilantis. Les voïvodes se succédaient comme de simples commis, révocables à volonté. Ces changements continus avaient deux causes, la politique et le besoin d'argent. La Turquie était obligée de céder alternativement à la Russie et à la France et de se procurer de l'argent par tous les moyens pour réparer les pertes de son trésor.

C'est alors que fut établi l'impôt du *cazan*. Depuis un quart de siècle la culture du prunier avait fait de grands progrès. Ses fruits servaient à composer une liqueur fermentée (*raki*) dont on faisait un commerce considérable à l'intérieur ainsi qu'en Hongrie et en Russie. Cette branche de commerce fut frappée d'un impôt, qui reçut le nom de l'instrument employé à la distillation. Le mot *cazan* désignant à la fois l'alambic et le chaudron, la taxe atteignit un grand nombre de paysans qui ne possédaient pas un prunier et ne distillaient pas une goutte de liqueur, mais qui avaient dans leur cuisine plus d'une marmite. Le *cazanit* fut le prétexte des plus horribles exactions.

La Moldavie et la Valachie respirèrent un moment sous l'administration d'Alexandre Mourousi et de Constantin Hypsilantis, nommés en 1802. Par le *khattichérif* (2) d'installation que ces princes apportèrent à leurs sujets la Porte leur fixa à sept années la durée de l'hospodarat ; renouvela sa promesse de prendre en considération les représentations qui lui seraient faites par la cour de Russie ; reconnut à cette puissance un droit de

(1) Art. 18 des Capitulations.

(2) Voy. plus bas, p. 130, l'explication du mot *khattichérif*.

surveillance sur l'intégrité des privilèges garantis aux principautés; autorisa la répression des abus et le châtimement des concussionnaires; ordonna la répartition proportionnelle des impôts; concéda aux boyards le soin des écoles, des chemins et des hôpitaux, comme aussi celui d'aviser, conjointement avec le voïvode, à l'organisation et à l'entretien d'un corps des troupes, etc. »

Le siège archiepiscopal de Moldavie devint vacant; deux candidats se présentèrent: l'un était Grec, l'autre Roumain. Celui-ci fut nommé par l'influence de la Russie. Il rétablit l'ordre et la discipline dans le clergé, et fonda une école roumaine où les Moldaves purent étudier la langue nationale (1804). La Russie, pour attacher à sa cause les habitants des principautés, commençait à se séparer des Phanariotes.

La victoire d'Austerlitz (1805) rendit à la France son ancienne influence auprès de la Porte Ottomane. Au mois d'août 1806, le général Sébastiani arriva en qualité d'ambassadeur à Constantinople. Il tâcha d'entraîner le sultan Sélim dans une guerre contre la Russie. Son premier soin fut de faire destituer Hypsilantis et Mourousi et de les remplacer par Alexandre Soutzo et Charles Callimachi. Aussitôt le czar Alexandre envoya une armée en Bessarabie, et fit occuper les places de Bender et de Khotin. Dans le même temps les Français entraient en Pologne. Sélim, encouragé par les victoires de Napoléon, déclara la guerre à la Russie.

faiblesse, descendre du haut rang où ses ancêtres l'ont placé. Vos remparts ne sont pas armés; mais vous avez du fer, des munitions, des vivres, des bras; ajoutez-y du courage, et vous triompherez de vos ennemis. » Sélim donna l'ordre de repousser l'attaque des Anglais. Sébastiani fit élever comme par enchantement de puissantes fortifications; et la flotte anglaise, désespérant de vaincre cette résistance inattendue, battit en retraite.

Cependant les Russes avaient occupé la Moldavie et la Valachie. Maîtres de Routhouk, ils marchaient sur Choumla. Pour les repousser, le sultan ordonna une levée extraordinaire, et les rejeta au delà du Danube; mais la révolte éclata parmi les troupes ottomanes que Sélim avait entrepris d'assujettir à la discipline européenne; et ce prince réformateur fut déposé au mois de mai 1807, après dix-huit ans de règne employés à faire entrer la Turquie dans la voie de la civilisation. Les Russes profitèrent de la révolution faite par les janissaires. Si les pachas avaient envoyé les contingents qu'ils devaient fournir, les envahisseurs auraient été forcés d'abandonner les principautés. Mais l'anarchie paralysa toutes les opérations de l'armée turque. Le général Michelson, qui se préparait à repasser le Pruth, fit occuper Bucarest par un corps de six mille hommes. La Moldavie et la Valachie restèrent sous l'autorité de commissaires russes.

La paix de Tilsitt, signée le 7 juillet

1809), Napoléon renou-
 vella, et reconnut la Fin-
 lande et la Valachie comme
 s de l'empire russe (1). C'est
 lachetait l'alliance d'Alexan-
 'Angleterre et la reconnais-
 frère Joseph comme roi d'Es-
 liait à un intérêt de famille la
 bigne, la Turquie et la nationa-
 lité. On sait quel profit il retira
 des maladroites, et combien
 à l'antité de la Russie et de

cette révolution amena au
 Sultan Mahmoud (1808).
 puis les conseils de M. de
 Bernadotte d'Autriche, entama
 des négociations avec M. Adair,
 l'Angleterre; et malgré l'opposition
 de Napoléon et d'A-
 ligna la paix avec la Grande-
 Bretagne (1809).

On avait été conclu entre
 la Porte (24 août 1807); les
 forces des deux puissances
 et à l'essai pour discuter les
 une paix définitive; mais les
 n'eurent point de résultat,
 les négociations recommencèrent.
 Les événements par l'insurrection de
 l'armée en Serbie, prirent la for-
 mation et battirent les Turcs.
 La Bataille passa le Danube,
 la victoire près de Silistrie et
 de Rassova et d'Ismail; il
 fut d'hiver en Moldavie et

Ces provinces étaient ré-
 sultées extrêmes. On ne
 les que cent vingt mille
 tributaires en Valachie, et
 les soixante-quinze mille.
 Il n'y avait de Roumains avaient
 à fuir les exactions des
 à Phanariotes.

subis par les Turcs dans la
 de 1810 disposèrent Mah-
 moude les négociations;
 les plénipotentiaires ne purent se
 entendre. Kutusoff passa le Da-
 niube; Ismail pacha, de
 la petite Valachie; il
 fut par le général Sass. Le
 sollicite une suspension

ministre des relations extérieures
 de Romanzoff (25 avril 1812).

d'armes, et les conférences furent ouver-
 tes de nouveau, d'abord à Giurgevo,
 puis à Bucarest. Cependant Mahmoud
 ne voulait point d'une paix honteuse.
 Jugeant les propositions russes tout à
 fait inadmissibles, il fit un effort déses-
 péré, et mit sur pied toutes les forces de
 l'empire. Son énergie décida les Russes
 à se montrer plus conciliants. Alexan-
 dre, près de rompre avec la France, avait
 besoin de toutes ses troupes; il donne
 l'ordre à ses plénipotentiaires de hâter
 la fin de la guerre sur les rives du
 Danube. La paix fut signée à Bucarest
 le 28 mai 1812, et presque aussitôt les
 Russes, rappelés au cœur de leur em-
 pire par l'invasion de l'armée française,
 évacuèrent les principautés, où depuis
 1807 ils vivaient en maîtres.

Le traité de Bucarest porta du Dnie-
 ster au Pruth la limite des deux empires.
 Les petites fies du Danube, d'Ismail à
 Killia, furent données aux Russes; mais
 elles devaient rester désertes, et désor-
 mais il ne devait y être construit aucune
 fortification quelconque. Les bâtiments
 marchands des deux puissances purent
 désormais entrer dans l'embouchure du
 Danube, en sortir et naviguer sur toute
 l'étendue du fleuve; mais les vaisseaux
 de guerre russes n'eurent le droit de
 remonter le Danube que jusqu'à son
 confluent avec le Pruth.

La Russie rendit à la Porte la partie
 de la Moldavie située sur la rive droite
 du Pruth, ainsi que la grande et la pe-
 tite Valachie, avec ses forteresses, villes,
 bourgs, etc. Les traités et les conven-
 tions relatifs aux privilèges de la Mol-
 davie et de la Valachie furent confir-
 més. La Porte promit de ne pas exiger
 d'indemnité pour les revenus qu'elle
 avait perdus, de ne lever aucun impôt
 pour toute la durée de la guerre, et
 d'exempter les Roumains de toute im-
 position pendant deux années.

Ainsi la Moldavie perdit à ce traité
 la moitié d'elle-même, la Bessarabie;
 les Roumains de Bender, incorporés à
 l'empire russe, furent dépouillés de
 leur nationalité, et l'affaiblissement de
 la Turquie, au lieu de servir à l'éman-
 cipation des Moldo-Valaques, n'eut d'au-
 tre effet que de diminuer les ressources
 des principautés et d'enlever à la patrie
 roumaine une partie de ses enfants.

CHAPITRE X.

LES DERNIERS PHANARIOTES.

§ I.

*Jean Caradja, Charles Callimachi,
Alexandre et Michel Soutzo.*

CONSÉQUENCES DE LA PAIX DE BUCAREST. — La paix de Bucarest ne constituait pas seulement une atteinte grave portée à la puissance et à l'indépendance de l'empire ottoman ; elle était une violation flagrante de tous les principes du droit des gens. En cédant à la Russie une portion du territoire moldave, la Porte livrait ce qui ne lui appartenait pas. Rien n'était changé dans le droit politique depuis l'époque du traité de Carlovitz, alors que, les envoyés du roi de Pologne élevant des prétentions sur plusieurs districts de la Moldavie, la Turquie leur répondait : « Les principautés n'ont pas été soumises par la force des armes ; elles ont fait leur soumission volontairement, en vertu de capitulations qui obligent la Porte à protéger leur territoire ainsi que leurs libertés. »

La Russie était loin, au début des conférences, d'espérer un résultat aussi avantageux. En présence du danger qui la menaçait du côté de l'Occident, et après les événements d'une campagne douteuse, ce qui lui importait le plus, c'était moins de chercher un agrandissement de territoire que d'avoir toutes

menaçante des janissaires, les de ses ministres, les uns intérieurement gagnés par l'or de la de l'Angleterre, triomphèrent des avances de Mahmoud. Il signa, signant il refusa de s'unir à contre la France ; et, si l'on à cette époque Mahmoud devait sérieux motifs de se croire Napoléon (1), cette fidélité à un qui pouvait à bon droit lui être doit lui être comptée pour chose.

Mais il ne pardonna pas de ses traîtres qui avaient préparé sommé le démembrement de et le supplice de Mourousi et l'expiation que devait couvrir, onze ans plus tard, la sanglant de l'Etmeidan (2).

FIN DE DEMÉTRIOS MOUR C'était lui en effet qui avait dirigé les négociations. Initié de bonne tous les secrets de la politique ; il connaissait, à n'en pouvoir d'instructions qui avaient été données aux plénipotentiaires du czar. Il se s'il poussait le vizir à insister la restitution intégrale des principautés elle serait consentie par Kutus collègues, qui avaient ordre de conclusion de la paix et de sa toute condition qui ne s'étendait au delà de cette restitution. Mourousi, comme tous les Phanariotes vus du grand-droghmanat, et



er l'une ou l'autre des deux prin-
ces; et il était bien aise de donner
un gage qu'il pût invoquer
à l'appui de sa candidature.
Mourousi n'échappa point
à pénétrant de ses rivaux; ils
rent de connivence avec la
Porte, et le sultan, dont le ressenti-
ment n'avait pas besoin d'être attisé,
l'ordre de sa mort.

Mourousi n'avait pas été sans inquié-
ter l'abord sur l'accueil qui l'at-
tendait à Constantinople, et un mo-
ment l'idée de passer en Russie.
Entêtés les protestations d'amitié
libérale avec Ghalib pacha. Ils quit-
tèrent ensemble Bucarest dans le mois
d'octobre et traversèrent le Danube
à Choumla. Mais à peine eurent-ils
passé sur l'autre rive que le pacha
fit son compagnon et l'envoya
à Choumla, où le grand vizir
était encore avec son armée.
Il parut à l'entrée de la tente du
grand vizir (1), plusieurs tchaous (2) se
tenaient sur lui, et le tuèrent à coups
de sabre : sa tête fut envoyée à Con-
stantinople, où elle demeura trois jours,
à l'usage, exposée à la porte du
serail de son frère Panayoti,
pendant l'absence de Démétrius,
qui remplissait ses fonctions à la Porte. Il
fut reconnu de complicité avec son
frère.

Le serail officiel du grand vizir.
étaient, sous l'ancienne administra-
tion ottomane, des espèces d'huissiers mili-
taires attachés à la personne du grand vizir
et des pachas. Voy. p. 98.

Voyez Wilkinson, p. 110. Suivant
la version de Mourousi, à son arrivée à
Constantinople, invité à se rendre auprès du grand
vizir pour assister à une conférence, aurait
Ghalib pacha une garde d'honneur
escorter jusqu'à Choumla; et ce serait
ce même garde qui aurait rempli l'office
de serail au moment où il allait péné-
trer dans la tente du grand vizir. Voyez
Voyages en Turquie, 1828, p. 215.

**NOMINATION DE CH. CALLIMACHI
EN MOLDAVIE ET DE JANCO CARADJA
EN VALACHIE.**—Deux semaines environ
après ce tragique événement, le 3 octo-
bre, jour fixé pour la restitution des deux
principautés, Charles Callimachi et Janco
(Jean) Caradja, qui avaient été nommés
hospodars de Moldavie et de Valachie
dans le courant d'août, prirent posses-
sion de leurs gouvernements respectifs.
Cette nomination, œuvre du nouveau
sultan Mahmoud, Khalet efendi, était
dictée d'ailleurs par les circonstances.
Au moment où les hostilités venaient
d'éclater entre la France et la Russie, la
Porte, désireuse de garder une stricte
neutralité et ne voulant donner d'om-
brage à aucune des deux puissances par
le choix des nouveaux hospodars, résolut
sagement de le fixer sur des individus
qui ne fussent pas compromis par leurs
antécédents politiques. Khalet avait été
autrefois *kiaïtib* (secrétaire) du père de
Callimachi alors que ce dernier gou-
vernait la Moldavie, et avait connu à
la même époque Caradja, qui remplis-
sait un office subalterne sous ce prince.
Devenu tout-puissant sur l'esprit de
son maître, Khalet les désigna l'un et
l'autre au choix de Mahmoud.

CODES CALLIMACHI ET CARADJA.
— Le règne des princes Callimachi
et Caradja est surtout célèbre par la
promulgation des codes qui portent
leur nom. La Moldavie en était encore à
la législation d'Alexandre le Bon et de
Basile l'Albanais en matière civile.
Quant au code pénal promulgué par ce
dernier prince, il était tombé en désué-
tude, et toutes les sentences des tribunaux
étaient rendues d'après le droit coutu-
mier et quelques ordonnances publiées
par les princes phanariotes de concert
avec la majorité des boyards et du
clergé (1). En Valachie, c'était pis en-
core. Les dispositions, d'ailleurs très-
incomplètes, des anciens codes de Ser-
ban-Voda et d'Hypsilantis subsistaient
bien encore en principe; mais la plu-
part étaient hors d'usage, et le caprice
ou l'intérêt du juge était presque l'u-
nique règle suivie dans les tribu-
naux.

(1) Voyez Colson, *Etat des principautés
de Valachie et de Moldavie*, p. 200.

Les deux princes entreprirent en même temps de réformer ces abus, et confièrent à un comité spécial, dans chaque province, le soin de reviser entièrement l'ancienne législation d'après les nouveaux besoins du pays. Le but ne fut guère atteint. Le travail du comité moldave, imprimé en 1816, en grec, par ordre du prince Callimachi, lourde et sophistiquée compilation des lois du Bas-Empire, laissait subsister tous les anciens abus et ne renfermait aucun principe nouveau, indice d'un progrès dans les mœurs ou dans les idées. Il consacrait l'esclavage comme une chose existant dans les principautés depuis des siècles, bien qu'il le déclarât injuste et antinational. Son principal rédacteur était Jean Stourdza, qui parvint plus tard (1822) à la principauté.

Le code Caradja fut rédigé et publié à Constantinople en 1816 ou 1817. C'est un petit recueil de huit feuilles d'impression, précédé d'une belle introduction en vers grecs et divisé en six livres. « Autant, dit M. Colson, le code de Moldavie est diffus, autant celui de Valachie pêche par trop de concision. Rien de plus abrégé que les deux premiers livres qui traitent des Personnes et des Choses. Les livres III et IV, Des Conventions et des Donations, sont plus détaillés. Le livre V, qui traite des Peines, tiendrait moins d'une demi-feuille. Le livre VI est consacré aux Actions et à la Procédure; il a été modifié et augmenté par le Règlement.

Jian et Kirdjali, commandaires bris des anciennes milices nationales maintenant transformées en bandes et voyaient chaque jour grandes des mécontents que les lites et les passe-droits de la loi tuaient en état d'hostilité vis-à-vis.

Jian se lassa bientôt de ses aventures : aussi bien était-ce une de noble, un boyard sans terre et emploi. Il n'était pas assez riche pour identifier sa cause avec la prendre le rôle de grand justicier l'avaient fait les bandits populaires la légende Boujor, Codrean,

« Bonjour, brigand fameux, dis-moi où tu caches tes richesses si tu veux à jours. — Je les ai enfouies au pied des arbres, pour que les pauvres puissent aller chercher des vaches et des bœufs de labour.

Il livra ses compagnons et son pardon de Caradja, qui le maria, et, après l'avoir marié à une fille vice de la princesse, le renvoya à sa ville natale de Caracala.

Kirdjali était un homme d'un tempérament. Albanais de naissance à l'âge de douze ans, à vingt ans la perte de sa femme, ravie par l'incendie de son village, fit de lui un bandit que l'insurrection de 1821 vint terminer, il retrouva son premier métier de soldat, et combattit jusqu'à la mort dans les rangs d'Hypocrisie. Echappé presque seul au massacre de tous les siens, il se réfugia chez les

de la sentence. Les Osmanlis veillaient nuit et jour sur leur prisonnier, dont ils répondaient sur leur tête au pacha. Kirdjali leur persuade qu'il a caché dans la montagne, à une heure environ de distance, une marmite remplie d'icosari (1), et s'offre à les guider vers la mystérieuse cachette. Ils acceptent : on se met en route au milieu des ténèbres ; on arrive ; trois de ses gardiens se mettent à creuser la terre à l'endroit indiqué, tandis que les deux autres se tiennent auprès de Kirdjali, moins occupés de leur prisonnier que de leurs camarades. Pour travailler plus à l'aise, ceux-ci ont déposé à terre leur turban, leur fès, leur ceinture, leurs pistolets ; mais vainement, depuis un quart d'heure, ils creusent le sol dans tous les sens à l'aide de leur kandjia, rien n'apparaît. — « Aide-nous, mon frère, disent-ils à Kirdjali. — Je le veux bien, répond l'Albanais. » — Ils lui ôtent ses liens, et, penché sur la fosse, il creuse avec ardeur. Les regards des cinq Osmanlis, tous fixés sur le même point, cherchent à percer les ténèbres qui les environnent. Tout à coup Kirdjali pousse un cri de joie : *Machallah !* Ils se précipitent d'un bond, et se baissent pour écarter la terre avec leurs mains. Alors Kirdjali se relève, saisit un pistolet de chaque main, en étend deux à ses pieds, et brandissant son kandjia : « Chiens, s'écria-t-il d'une voix tonnante, cherchez ; voilà mon or ! » Deux autres prennent la fuite et tombent sous les coups du lieutenant de Kirdjali, Michalaki : un seul, nommé Aslan, échappe au massacre de ses camarades, et s'attache à Kirdjali, dont il devient l'ami et le compagnon inséparable.

Pendant trois ans encore ces trois hommes, Kirdjali, Michalaki et Aslan, firent trembler la Moldavie, pillant et rançonnant, durs aux boyards et aux riches, cléments pour le pauvre peuple. Mais enfin cette vie d'aventures eut son dénouement prévu ; vendus par un des leurs et surpris pendant leur sommeil, ils furent pendus à Iassi le 24 septembre 1824.

ÉMEUTE A IASSI. — L'épisode de Kirdjali, que j'ai rapporté parce qu'il sert à caractériser l'état intérieur des

principautés, nous a fait devancer un peu l'ordre des temps. Revenons à l'époque de la promulgation du code de Callimachi en Moldavie. Il y eut quelques années de tranquillité, pendant lesquelles la population et les revenus de l'État s'accrurent dans une proportion assez notable. Bientôt néanmoins la mise à exécution de certaines formalités prescrites par les nouvelles lois devint la cause ou plutôt le prétexte de troubles (1818). Une émeute éclata à Iassi et faillit coûter la vie au prince. Des attroupements considérables, formés presque exclusivement d'étrangers allemands, serbes et bulgares, se portèrent en armes à la métropole et de là au palais, dont ils enfoncèrent les portes à coups de hache ; l'émeute remplit la cour, et faisait retentir de tous côtés des cris de mort contre l'hospodar. On lui conseillait de fuir ; au lieu de cela, il fit ouvrir la porte intérieure à deux battants, et par sa contenance ferme imposa à la foule qui se dissipait d'elle-même.

FUITE DE CARADJA. SON REMPLACEMENT PAR ALEXANDRE SOUTZO. Caradja n'avait pas la même énergie que son collègue de Moldavie. Quoique la tranquillité n'eût point été troublée à Bucarest, il trembla à la nouvelle de ce désordre. Il avait employé les six années déjà écoulées de son hospodarat à accumuler des sommes considérables. Arrivé bientôt au terme légal de son administration, il ne pouvait s'empêcher de frissonner à la pensée de son prochain retour à Constantinople et du compte qu'il pouvait avoir à rendre de ces richesses dont l'énormité pouvait tenter la justice ou la cupidité du divan. Ajoutez à cela les alarmes que lui causaient les hétéristes, qui ne prenaient plus la peine de cacher leurs projets. Soit qu'il eût fait partie lui-même de l'association, ce qui paraît assez vraisemblable si l'on songe qu'Alexandre Maurocordato, son gendre et son premier ministre, en était un des principaux chefs), soit qu'il eût été mis par hasard sur la voie du complot ourdi depuis deux ans au sein même de l'empire ottoman contre l'existence de cet empire, on ne peut douter que Caradja ne fût instruit de

(1) Pièces de vingt piastres.

tous les projets des hétairesistes; et en supposant qu'il eût assez de patriotisme pour souhaiter leur réussite, il n'avait pas l'énergie nécessaire pour y coopérer de sa personne.

Ces diverses considérations le portèrent à hâter l'accomplissement d'une résolution qui était depuis longtemps arrêtée dans son esprit; et le 12 octobre 1818 au matin Bucarest apprit avec stupeur que le prince Caradja s'était enfui de son palais, pendant la nuit, avec sa famille et ses trésors, et avait gagné la frontière transylvaine, escorté par quatre cents Arnauts de sa garde.

La correspondance de M. Wilkinson, consul général britannique à Bucarest à cette même époque, nous fournit sur ce fait étrange des détails circonstanciés et authentiques :

« Le 7 octobre courant, un messager pour le prince arriva en trois jours de Constantinople, et le même jour le bruit commença à se répandre dans la ville que le prince se préparait à partir. Le lendemain matin, on vit le postelnic Vlacuzzi, avec sa femme et sa famille, sortir de la ville dans une voiture de voyage; et de grands préparatifs de départ se continuant à la cour, les rumeurs augmentèrent, et le peuple commença à être alarmé.

« Le dimanche 11, après que la cérémonie accoutumée du baïram turc eut été faite à la cour, le prince conféra des titres à diverses personnes, et fit quelques changements dans les em-

velle administration. Il envoya aussi chercher M. Pini, consul général de Russie, et, après l'avoir décidé à se charger du soin des affaires particulières qu'il n'aurait pas eu le temps de régler, il prit amicalement congé d'eux tous et partit dans sa calèche ordinaire, suivi seulement de deux domestiques, comme s'il allait faire sa promenade du soir accoutumée. Il se rendit à Banessa, où il fut joint par la princesse sa femme, la princesse Rallou, sa fille, et son mari le ban Argyropoulo, le jeune prince Constantin, le postelnic Maurocordato, l'aga Vlangali et un petit nombre de domestiques, qui les attendaient tous avec des voitures de voyage, des chevaux de poste, des bagages, etc. Ils partirent tous ensemble, et, à un mille de distance de Banessa, ils furent joints par quatre cents Albanais, bien montés et armés. Ils se dirigèrent sur Cronstadt, en Transylvanie, où ils arrivèrent en sûreté après un voyage de quatre jours; ils furent parfaitement bien accueillis par le général autrichien qui commandait sur les frontières.

« Les quatre cents gardes furent renvoyés, et le prince, pendant qu'il était encore en route, envoya divers ordres au gouvernement provisoire, comme s'il continuait d'être le seul chef du pays (1). »

Après avoir pris quelques jours de repos à Cronstadt, l'hospodar fugitif

prince, le consul général de Russie fit apposer le sceau impérial sur tous les appartements du palais, et séquestra les propriétés particulières du prince sous prétexte de sommes dues à des sujets russes.

Le même jour les boyards s'assemblèrent et adressèrent à la Porte un mémoire dans lequel, après avoir relaté les particularités de cet événement, ils suppliaient le sultan de délivrer le pays de l'oppression des Phanariotes, et de confier l'administration au divan de la principauté, « lequel s'engageait à observer fidèlement vis-à-vis de la Sublime Porte les mêmes conditions auxquelles étaient tenus les hospodars. »

L'occasion était belle pour le divan de se débarrasser des Phanariotes en réglant l'état des principautés, sinon d'après le vœu intéressé des boyards, du moins d'une manière plus avantageuse pour elles-mêmes et pour la cour suzeraine. Il ne sut pas ou n'osa pas la saisir.

La pétition, délibérée dans le divan, fut rejetée, et dans les premiers jours de novembre le vieux Alexandre Soutzo fut nommé hospodar de Valachie pour la deuxième fois.

La cour de Russie, qui avait combattu sa nomination en 1805, n'éleva cette fois aucune réclamation, et le nouvel hospodar, en attendant que ses préparatifs fussent terminés, se fit précéder, suivant l'usage, de deux caïmacams, qui arrivèrent à Bucarest à la fin de novembre et prirent l'administration provisoire des affaires. Il les rejoignit au commencement de l'année suivante (1819).

PREMIERS ACTES D'ALEXANDRE SOUTZO. — L'âge, ou le cours des événements, avait modifié les opinions du vieux prince : il s'était retourné vers la Russie; et lorsqu'au début de son administration il médita de nouvelles réformes ou qu'il sollicita une augmentation de sa liste civile, c'est à Saint-Petersbourg qu'il demanda des conseils ou un appui.

Les réponses, que l'on a soin de rendre publiques, sont empreintes d'une modération et d'un désintéressement qui eussent fait honneur à la cour protectrice s'ils eussent été sincères. « La cour impériale, écrivait le baron de

Strogonoff à l'hospodar, a la date du 15 mars 1819, applaudira aux efforts de Votre Altesse. Elle y contribuera autant que possible, pourvu que ni les plans de réformes ni les mesures prises pour les mettre à exécution ne soient contraires aux droits légitimes des boyards et du peuple, qu'elle est décidée à maintenir dans toute leur force. » Et sur le deuxième point, relatif à l'augmentation de la liste civile du prince : « Je suis prêt à chercher les moyens d'aider Votre Altesse autant que faire se peut sans porter la moindre atteinte aux règlements financiers; et l'unique borne de la bonne volonté de ma cour sera le maintien rigoureux des privilèges et de l'intérêt du peuple (1). »

SOULEVEMENT DE TIRGOVISTE. MORT D'ALEXANDRE SOUTZO. — Mais quels moyens pour un hospodar de s'enrichir sans sortir des voies légales? Alexandre Soutzo ne songe pas, comme ses prédécesseurs, à vendre la justice, à trafiquer des emplois publics : il choisit un moyen plus expéditif; il tente de s'approprier le territoire de toute une ville, en dépouillant de leurs titres les propriétaires *mosneni* (2) de Tirgoviste, la première résidence des hospodars. Cette prétention exorbitante devient le signal d'une insurrection qui de l'ancienne se propage jusqu'à la nouvelle capitale. Les cris de : *Mort aux limondji* (3)! retentissent partout. Mais la mort avait déjà pris les devants, et lorsque les mécontents envahissent le palais d'Alexandre Soutzo l'hospodar venait d'expirer (fin de janvier 1821).

Un mystère impenétrable plane encore aujourd'hui sur cet événement. Lorsque, plus tard, des bruits de poison circulèrent, on fit peser sur l'hétairie le soupçon de la mort d'Alexandre Soutzo, parce que disait-on, mis sur la trace du complot, il avait refusé de s'y associer (4).

(1) Voyez Colson, p. 41.

(2) Petits propriétaires.

(3) Marchands de limons, épithète injurieuse par laquelle le bas peuple en Valachie désignait les Phanariotes.

(4) Voyez Anagnosti, la Valachie et la Moldavie, p. 23.

CHARLES CALLIMACHI, HOSPODAR DE VALACHIE (1821). — Le divan nomma à la place de Soutzo Charles Callimachi, ex-prince de Moldavie. Esprit droit et ferme, plus libéral que ses prédécesseurs, Callimachi avait atteint sans encombre le terme septennal de son hospodarat, et vers le milieu de 1819 était revenu à Constantinople, laissant la principauté au jeune Michel Soutzo, que la faveur de Khalet efendi lui avait fait donner pour successeur (1). Chargé, durant l'intervalle, de suivre pour le compte de la Porte plusieurs négociations importantes avec diverses puissances, notamment avec la Russie, il se vit obligé de différer de quelques semaines son départ pour sa nouvelle capitale, et envoya en avant ses trois caïmacams, Jean Samourecasi, Constantin Négri et Étienne Vogoridis, depuis prince de Samos. Les caïmacams quittèrent Constantinople à la fin de février. Déjà ils avaient traversé une partie de la Bulgarie, et touchaient aux rives du Danube lorsqu'ils apprirent que le chef des hétéaristes, Hyspilotis, entré en Moldavie à la tête d'une petite armée (5 mars), s'app préparait à marcher sur Bucarest. Cette nouvelle mettendue les forca de rebrousser chemin.

2. — L'Hétairie.

ORIGINE ET FORMATION DE L'HÉTARIE. — J'ai exposé assez longuement, dans un autre ouvrage (2), l'o-

idée. Il s'adjoignit pour auxiliaires deux autres Grecs, patriotes ardents comme lui, mais d'une égale ignorance, comme l'atteste le nom même donné à la nouvelle société (1), véritable barbarisme dans la langue maternelle. Son but, sinon avoué, du moins connu de tous les membres, était l'affranchissement de la Grèce du joug ottoman; mais la connaissance des moyens n'appartenait qu'aux membres supérieurs de l'association. Il y avait sept degrés d'initiation : chaque initié des degrés inférieurs était tenu d'avoir toujours ses armes disponibles avec cinquante cartouches. Le mode d'initiation, les formules symboliques, les signes mystérieux de ralliement rappelaient les pratiques en usage dans les loges de la franc-maçonnerie et les ventes du carbonarisme.

Scouphas et ses compagnons, comprenant dès l'abord qu'ils seraient impuissants par eux-mêmes à accréditer l'entreprise, supposèrent l'intervention d'une mystérieuse puissance, qui était comme l'âme de l'hétairie et qui devait se manifester à un moment donné et en prendre la direction suprême. Cette *archi* invisible (2) (c'est ainsi qu'ils la désignaient), au nom et par ordre de laquelle ils agissaient, tout le monde l'entendait de la Russie; et bientôt l'idée d'une coopération directe et prochaine du czar orthodoxe à l'émancipation de la Grèce s'établit dans tous les esprits à l'égal d'un dogme. Plusieurs circonstances conspiraient à ac-

l'hétairie, qui avait pris naissance et recruté premièrement en Russie; la position qu'occupait à la cour d'un Grec bien connu par ses sentiments patriotiques, Jean Capodistrias; enfin plus tard, aux approches de 1820, le choix d'un général aide de camp de l'empereur comme chef de l'hétairie.

En 1816 à 1817 l'hétairie fit peu de bruit en Russie et dans les provinces de la Turquie; en Grèce, elle ne fut que peu connue. Mais à partir de 1820 elle s'accrut rapidement dans les provinces et au dehors des possessions ottomanes, et au commencement de 1820 comptait plus de deux cent mille membres, affiliés aux diverses éphories de Constantinople, Smyrne, Chio, Salamine, Missolonghi, Janina, etc. Alors les membres du secret, de l'hétairie (1) sentirent la nécessité de placer à la tête de ce mouvement un chef puissant par son nom et propre à la diriger dans la pratique de l'action. Ils firent choix de son frère, Emmanuel Xanthos, et l'envoyèrent à Saint-Petersbourg pour qu'il se chargeât de sonder les dispositions de Capodistrias et de lui offrir, s'il le fallait, une première ou une seconde direction suprême de l'hétairie.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE DE LA ROUMANIE. — Pendant que le mouvement s'appropriait à triompher en Grèce, un mouvement

analogue, mais restreint encore à la sphère intellectuelle, avait commencé à se produire en Roumanie. La langue et la littérature nationales sortaient peu à peu de l'oubli où elles avaient été tenues depuis l'arrivée des Phanariotes. On se rappelle qu'en effet un des premiers soins de Nicolas Maurocordato, en prenant possession de l'hospodarat, avait été de licencier l'armée et de fermer les écoles. Le mouvement littéraire qui se manifesta dans la seconde moitié du dix-huitième siècle et que ses successeurs secondèrent habilement fut dirigé dans le sens exclusif de la nationalité hellénique, dont il préparait sourdement le réveil. La langue et la littérature grecques étaient seules enseignées dans les écoles et dans les maisons des boyards, et tandis que les nobles et les lettrés affectaient de ressusciter le pur langage de Démosthène, l'idiome national, considéré comme un patois, l'ancienne langue des soldats de Trajan n'était plus parlée que par le peuple des campagnes (1).

Heureusement la Transylvanie put, à la faveur des circonstances, conserver plus fidèlement le dépôt de la tradition et de la langue. Vers la fin du dix-huitième siècle, Joseph II, alarmé des progrès du mouvement magyare, résolut de le combattre en encourageant les tendances nationales des Roumains transylvains, alors réduits à l'état d'ilotes. Il institua des écoles dans chaque village, « afin de relever les popes de leur état de grossièreté et d'ignorance. » Plus tard il choisit parmi les jeunes gens sortis de ces écoles les plus intelligents et les plus studieux, et les envoya à ses frais en Italie pour y compléter leur éducation. Plusieurs d'entre eux devinrent des érudits et des littérateurs distingués, comme Pierre Maior et Sinkai, les pères de l'histoire nationale moderne, et ouvrirent la période de la renaissance. Ceux-ci à leur tour formèrent de nombreux élèves, et l'un de ces derniers, Georges Laza, porta le mouvement en Valachie.

En 1816, Laza vint à Bucarest, et

(1) *Ballades et chants populaires de la Roumanie*, Introduction, p. xix.

ouvrit dans les ruines du couvent de Saint-Sava, un cours public de mathématiques et de philosophie dans la langue nationale. L'effet de cet enseignement fut prodigieux. Lazar ne se contentait pas de parler à ses auditeurs dans cet idiome roumain oublié depuis longtemps des lettrés; en leur rappelant leur origine, en leur retraçant l'histoire et les hauts faits de leurs ancêtres, il les enflammait d'une noble ardeur pour la patrie et pour l'étude, et mérita le glorieux surnom de régénérateur de la nationalité roumaine. Dans l'espace de cinq ans il forma une vingtaine d'élèves qui se répandirent en Valachie et en Moldavie, où ils propagèrent et développèrent son système. L'un de ses disciples fut Héliade, qui devait, une trentaine d'années plus tard, jouer un rôle politique important.

Ainsi commençaient à poindre les deux éléments qui allaient se trouver bientôt en opposition, sinon en lutte ouverte, dans les principautés, l'élément grec et l'élément roumain. L'hétairie, en passant de la théorie à l'action, fit éclater cet antagonisme.

§ 3. — *Insurrection de 1821.*

HYP SILANTIS EST MIS A LA TÊTE DE L'HÉTAIRIE. — Xanthos ne trouva point à Saint-Petersbourg l'accueil qu'il avait espéré. Capo d'Istria ne se borna pas à décliner les offres des hétairistes; il ajouta à son refus de sévères paroles, les accusant de préparer par une dé-

repondit le jeune homme, chez lequel ce n'est point la main que l'on perd la tête; et on la perd d'une façon minieuse !... Il se souvenait à d'Alexandre des leçons et des exhortations de sa jeunesse. Enthousiaste, prompt à se faire illusion même et sur lui-même, il se laigner aisément aux promesses d'enthousiasme. Il vit une occasion de jouer et, sans songer s'il était de lui remplir, il accepta sans hésiter, le 1^{er} juin 1820 prit le commandement de l'hétairie.

A quelque temps de là, il sollicita congé de l'empereur sous prétexte de santé, et se rendit à Kichenew de son beau-frère, Catacazis. Li rejoignit par plusieurs chefs de l'hétairie venus des différentes parties de la Grèce pour se concerter avec lui. La question d'un prochain soulèvement fut résolue. Ces emissaires avaient fait bruit dans toute la Grèce qu'une lutte engagée de nombreux appuis viendrait du dehors; maintes assurances Hypsilantis que la Grèce prête pour un soulèvement et qu'il était que son signal. Hypsilantis donnait une foi implicite à ces assurances; et, lorsque l'entrée en Grèce fut décidée, il crut moi-même à la conquête qu'à la rencontre du trône.

Le soulèvement devait éclater en Grèce, où les éphories avaient depuis plusieurs mois semé le b



de ce plan étaient plus spécialement solides. On faisait valoir que principautés étaient comme une Grèce; les chefs qui les gouvernaient étaient des Grecs; les habitants du rite grec, seraient en même temps au nom de l'orthodoxie prince de Moldavie, Michel était favorable au mouvement et coopérer; en Valachie la mort d'Alexandre Soutzo avait laissé dans un état d'anarchie favorables; la majeure partie des habitants dans les deux principautés affiliés à l'hétéritie, et avaient en mains l'argent des caisses publiques; enfin, ce qui importait beaucoup, il n'y avait pas un seul Turc dans le pays. Ils ajoutaient une autre raison. Sans parler des comités des Arnauts qui étaient de longtemps gagnés à la cause, on était sûr du concours de deux chefs, qui exerçaient une grande influence non-seulement au dedans, mais à l'extérieur du pays. Le premier, le mont Olympe, avait été au service de la Russie et avait depuis une grande influence en raison de son mariage avec la veuve et renommée de cette province; il avait à cette heure un corps de trois mille partisans, Panarnauts et autres. Le second, le mont Olympe, avait été au service de la Russie et avait depuis une grande influence en raison de son mariage avec la veuve et renommée de cette province; il avait à cette heure un corps de trois mille partisans, Panarnauts et autres. Le second, le mont Olympe, avait été au service de la Russie et avait depuis une grande influence en raison de son mariage avec la veuve et renommée de cette province; il avait à cette heure un corps de trois mille partisans, Panarnauts et autres.

Le second, le mont Olympe, avait été au service de la Russie et avait depuis une grande influence en raison de son mariage avec la veuve et renommée de cette province; il avait à cette heure un corps de trois mille partisans, Panarnauts et autres. Le second, le mont Olympe, avait été au service de la Russie et avait depuis une grande influence en raison de son mariage avec la veuve et renommée de cette province; il avait à cette heure un corps de trois mille partisans, Panarnauts et autres.

Le second, le mont Olympe, avait été au service de la Russie et avait depuis une grande influence en raison de son mariage avec la veuve et renommée de cette province; il avait à cette heure un corps de trois mille partisans, Panarnauts et autres. Le second, le mont Olympe, avait été au service de la Russie et avait depuis une grande influence en raison de son mariage avec la veuve et renommée de cette province; il avait à cette heure un corps de trois mille partisans, Panarnauts et autres.

Macedoine et de l'Épire, le second de la Serbie, que l'on espérait entraîner dans le mouvement. Hippotro arriva sans encombre à Salonique, d'où il s'apprêtait à gagner l'Épire; mais il fut arrêté et tué sur la route dans le courant de janvier. Son compagnon eut un sort pareil. Surpris sur les frontières de la Serbie par les autorités turques, il fut pendu, et les lettres dont il était porteur furent transmises à Constantinople.

Ce résultat ne devait pas surprendre. Jamais entreprise aussi grave ne fut conduite avec une imprudence et une légèreté pareilles. « Les hétéritas, dit M. Max. Raybaud, mettaient si peu de mesure dans leurs propos et dans leur conduite, ils affectaient un tel mépris pour la prudence que le gouvernement le plus apathique en fait de police ne tarda pas à en avoir connaissance. D'un autre côté, rien n'était prêt pour la lutte qui était près de s'engager; munitions, armes, approvisionnements, tout allait manquer dès le principe. » (1).

Néanmoins, comme les lettres tombées au pouvoir des Turcs, signées de la main d'Hypsilantis ou simplement revêtues de son cachet, suivant l'usage oriental, le donnaient clairement comme le chef du complot, en même temps qu'elles faisaient pressentir une prochaine levée de boucliers, Hypsilantis résolut de brusquer les événements.

EXPLOSION DE L'INSURRECTION. PASSAGE DU PRUTH. — Le 22 février à la grecque (6 mars), vers les cinq heures du soir, une petite troupe de partisans, composée d'Hypsilantis, de ses frères Nicolas et Georges, de Georges Cantacuzène, précédemment colonel de hulans au service russe (2), du colonel Garnowski, Polonais, et de quelques autres, franchit le Pruth dans une petite barque, près de Sculeni, et après avoir rallié une trentaine de soldats qui étaient venus attendre le généralissime sur l'autre rive arriva le même soir, au coucher du soleil, à Iassi, où elle fut reçue dans la maison de Cantacuzène. Hypsilantis passa la nuit

(1) Raybaud, *Mémoires sur la Grèce*, p. 185.

(2) Suivant d'autres, Cantacuzène aurait rejoint Hypsilantis à Iassi, le lendemain seulement de son arrivée.

au monastère de Galata, situé à vingt minutes environ de la capitale, sur une hauteur. Le lendemain matin il fut rejoint par les Arnauts de la garde du prince, qui, à la nouvelle de son arrivée, désertèrent subitement tous leurs postes.

Michel Soutzo, entré depuis peu dans l'hétairie, n'était instruit qu'imparfaitement de ses projets. Celui qui l'avait initié, soit qu'il crût devoir lui cacher une partie de la vérité, soit qu'il ne la connût pas bien lui-même, l'avait assuré d'une part que les principautés ne seraient point troublées, de l'autre que le mouvement n'éclaterait pas en Grèce avant l'année 1825. Soutzo, qui jugeait ce terme encore trop rapproché, avait écrit à l'archi pour lui conseiller de le proroger jusqu'en 1827, et avait envoyé à Hypsilantis, pendant son séjour en Bessarabie, plusieurs messages dans le même sens. Celui-ci avait accueilli ses ouvertures sans s'expliquer définitivement, en sorte que l'hospodar fut grandement surpris en apprenant, le soir, qu'Hypsilantis devait arriver le lendemain à Iassi. Toutefois il se rassura par l'idée que l'entreprise était appuyée par la Russie. Cette idée, à vrai dire, était celle de tout le monde. La plus grande partie des boyards s'attendaient à voir, d'un moment à l'autre une armée russe entrer en Moldavie pour appuyer le mouvement d'Hypsilantis, et celui-ci ne se faisait pas faute de corroborer cette croyance. Il ne parlait de rien moins que de quarante mille hommes qui

Les Turcs, fidèles en cela à la lettre des capitulations, n'avaient dans les principautés ni maisons ni mosquées. Les villes seules d'Ibraïla et de Galatz comptaient un petit nombre d'Osmanlis, domiciliés dans ces ports, où ils s'occupaient paisiblement de commerce; d'autres y étaient attirés journellement par leurs affaires. Cette petite colonie était placée sous la juridiction d'un efendi, qui résidait à Galatz et avait sous ses ordres une centaine de soldats. Basile Caravia, l'un des capitaines de la conduite fit le plus de tort à l'hétairie, surprit à l'improviste cette petite garnison, égorga chef et soldats, se répandit de là dans la ville avec sa troupe et passa au fil de l'épée tout ce qu'il y avait de musulmans, artisans, marchands, patrons de navires.

La nouvelle de ce massacre arriva à Iassi le même jour qu'Hypsilantis y fit son entrée, et fut comme le prélude d'une scène semblable qui se passa à quelques jours de là sous les yeux du généralissime. Une quarantaine de mahométans, domiciliés dans la capitale, où ils étaient adonnés exclusivement au commerce, à l'instar de leurs coreligionnaires de Galatz et d'Ibraïla, avaient été désarmés à l'arrivée d'Hypsilantis et jetés en prison par son ordre. Ils furent égorgés pendant la nuit, lâchement et sans nécessité. On s'attendait à voir Hypsilantis repudier la solidarité de ces actes et, sinon les venger, du moins les flétrir par un désaveu public. Il n'en fit rien : bien loin de là, par un

et le somme de lui livrer cet ar-
cloi-ci nie, ce qui était vrai, qu'il
aucun argent en dépôt. Le gé-
lme le fait jeter en prison lui et
ordonne qu'on lui apporte ses
et après qu'il s'est assuré de
de ses déclarations, au lieu de
en liberté, il le force à payer
omme de six cent mille piastres
rançon.

quiétude et la consternation de
générales. Les paysans, qui se
et enlever leurs denrées, murmu-
Les commerçants et les petits
staires se tenaient renfermés dans
aisons. Les grands boyards émi-
à la file, les uns en Bessarabie,
ra en Transylvanie et en Buc-

Grecs seuls étaient dans la joie
l'enthousiasme. Une proclama-
publiée par Hypsilantis trois jours
on arrivée (9 mars) et par la-
il les appelait aux armes en leur
tant le concours et l'appui d'une
puissance (la Russie), avait
toutes les têtes. La confiance re-
quand on vit le consul de Rus-
endre journellement chez le gé-
n chef pour prendre ses ordres.
bientôt que la même proclama-
a été lue publiquement à Odessa
à théâtre, et tous ces faits étaient
mar autant de preuves de la com-
de la Russie. De toutes parts la
pennaque accourait se ranger sous
drapeaux de l'insurrection, et telle
fervor de ces nouveaux croisés
seulement laissèrent croître leurs
en faisant vœu de ne la couper
de son arranchi de la patrie.

Le courage des Roumains s'augmen-
tation de l'enthousiasme des
Les proclamations d'Hypsilantis
avaient aucun effet sur eux : le
sans son bon sens ordinaire,
mais qu'il s'agissait là d'une
cause, d'autres intérêts que les

Hypsilantis avait lancé son mani-
9 mars. Le même jour Michel
qui voyait ses propres serviteurs
s'écarter de son palais l'abandon-
ner, aller chercher la cour du futur
et assembler son conseil, et qu'il
au ressentiment que la nouvelle

des événements d'Iassi ne vengeraient
pas d'envoyer à Constantinople, il proposa
de rédiger une adresse à la cour prototri-
ce pour implorer son assistance dans
une lutte imminente. L'adresse, déli-
bérée et signée séance tenante, fut rem-
mise au prince pour être envoyée à l'em-
pereur Alexandre, qui se trouvait alors
au congrès de Laybach. Hypsilantis jo-
ignit à la supplique une lettre en son
nom personnel.

Le lendemain (10 mars) il publia
un décret organique de l'armée. Georges
Cantacuzène et les deux frères d'Hyp-
silantis, Georges et Nicolas, devaient
commander en chef sous ses ordres.

Le 12, les drapeaux de la liberté fu-
rent bénits dans l'église des Trois-Saints,
où l'on chanta un *Te Deum* solennel.
L'armée entière y assistait avec son
chef. A l'issue de la cérémonie, le mé-
tropolitain lui ceignit l'épée en pronon-
çant les paroles sacramentelles par les-
quelles la victoire et le trône lui étaient
prophétisés. Ensuite il bénit le drapeau,
qui portait, d'un côté, la figure de la
croix avec les images de Constantin et
d'Hélène et la fameuse devise : *Ἐν τούτῳ
νικά* (Sois victorieux par elle) ; de l'aut-
re un phénix avec ces mots : « *Ἐκ τῆς
κόνης μου ἐναρτυνῶμαι* (Je renaiss de
ma cendre). Tous les assistants prêtè-
rent ensuite le serment de mourir pour
l'affranchissement de la patrie.

MARCHE D'HYPSILANTIS SUR BU-
CAREST. LE BATAILLON SACRÉ. —
Le lendemain 12, le septième jour après
son entrée à Iassi, Hypsilantis se mit en
route pour Bucarest, à la tête de huit
cents cavaliers, en faisant donner l'ordre
partout par son avant-garde de préparer
des approvisionnements pour une armée
de cent mille hommes.

Arrivé à Fokchani, sur la frontière
moldo-valaque, le septième jour de son
départ d'Iassi, Hypsilantis trouva deux
de ses lieutenants, Caravias et Anastase
d'Argirocastro, qui lui amenaient deux
pièces de canon et quelques renforts. Une
multitude de jeunes Grecs, des premières
familles, qui avaient quitté à la hâte les
universités d'Europe pour venir com-
battre sous les drapeaux de la liberté,
ralliaient chaque jour son camp : il en
forma un corps séparé, qui prit le nom
de *bataillon sacré* (6 λόχοι ἁγιοὶ). Il

portaient l'uniforme noir (1) avec la cocarde tricolore. Sur leur étendard était figurée une tête de mort avec deux ossements en croix, et cette devise: *La liberté ou la mort* (Ἐλευθερία ἢ Θάνατος).

De Fokchani, l'armée de la délivrance, comme elle s'intitulait pompeusement, continua sa route par Buzeu et Ploiesti; et le 9 avril, quatre semaines après le départ d'Iassi, Hypsilantis établit son quartier général à Kolentina, maison de plaisance distante de trois quarts de lieue de Bucarest.

ÉVÉNEMENTS D'IASSI. DÉSAVEU DE LA RUSSIE. FUITE DE MICHEL SOUTZO. — Le même jour le consul russe d'Iassi désavouait officiellement, par ordre de son souverain, l'entreprise d'Hypsilantis, « que Sa Majesté (c'étaient les termes de la proclamation) ne pouvait considérer que comme un effet de l'exaltation qui caractérisait l'époque actuelle, ainsi que de l'inexpérience et de la légèreté de ce jeune homme. » Telle était la réponse d'Alexandre au message qui lui avait été envoyé à Laybach. Quelques semaines avaient suffi pour faire juger du résultat de l'entreprise: c'était un coup manqué; dès lors la Russie y déclinait toute participation. A la proclamation était joint un ukase par lequel Hypsilantis était privé de son grade de major général dans l'armée et sommé de rentrer immédiatement en Russie. Le petit nombre d'hétairistes qui se trouvaient encore en Bessarabie en furent chassés par les

sement d'une lieutenance par la substitution, dans les hautes du service, des autorités indigènes grecques, dont la plupart accompagnèrent sa fuite (1).

Le prince fugitif se considérait encore comme hospodar de fait: moldave lui prouva, en cassant ses arrêts, que celui qui déserte ne perd son droit au commandement.

Quelque temps après, Michel voulut quitter son asile pour l'Italie. Il fut arrêté à la frontière de l'Autriche et confiné à Remis en liberté au bout de quelques années, il se retira à Athènes, toujours résidé depuis.

Hypsilantis fut atterré de ce qu'il aurait dû prévoir. Ce n'était pas la première fois que la Russie avait soutenu la cause des Grecs après l'épousée en secret: il n'avait qu'à rappeler l'insurrection de Moree. Hypsilantis avait engagé une lutte où l'on doit vaincre avant de se chercher des alliés. Or, avant même son entrée en campagne, Hypsilantis était perdu sans ressources.

De nouvelles complications: Les Roumains, sur la coopération desquels il avait compté, menaçait de tourner contre lui. Un homme patriotes roumains révérent le restaurateur de leur nationalité qu'il ait succombé à la tâche. Le digne Vladimiresco fut l'artiste



ravoure personnelle, l'artriotisme, l'énergie de son gagnèrent de nombreux sein de ces populations de celles du reste de la ans un temps de crise il s'à frapper du pied le sol urgir des hommes armés. comprit la nécessité de al homme. Giorgaki, chef aques, fut chargé de lui rtures, mais sans lui déi était le véritable but de formation d'un Etat grec, utes les provinces chrées à l'autorité du sultan. me s'il s'agissait unique- enverser les Phanariotes ur le pays la restitution de oits, sous la suzeraineté odore accueillie avec em- plan qui s'accorde avec ses et il part avec une centaine alui donne Giorgaki, pour tite Valachie et le Banat.

armes ces populations t confiantes dans ses pa- ille dans tous les cœurs pendance. « Roumains, le enu de nous délivrer du ot (1) et des *archondas* (2) J'ai pris les armes pour -moi, et je mettrai fin à itions; je vous rendrai et votre gouvernement Tel est la substance de lamations. Ce qu'il veut, ersement des Phanario- on des abus, le rétablis- ciennes libertés nationa- e fait pas la guerre aux ste de sa soumission aux titule lui-même le fidèle an.

de cette levée de boucliers arest presque en même elle du massacre de la ie de Galatz, au commen- rs. Le divan, qui gérait la principauté depuis la

revenu, terme de mépris par e en Roumanie flétrit ses

, nom donné aux chefs de la xequé à Constantinople.

mort d'Alexandre Soutzo, craignant que les Turcs et les pandours ne marchassent en même temps sur la capitale, les uns pour venger leurs frères, les autres pour obtenir le redressement de leurs griefs, tenta des pourparlers avec Théodore, qui avait établi son quartier général à Craiova. Mais le chef patriote, qui ne voulait ni Grecs, ni boyards, ni aristocratie indigène, ni tyrannie exotique, refusa de traiter avec ceux qu'il regardait comme les oppresseurs du bien public, et, se sentant assez fort désormais pour tout oser, il commença à se rapprocher de Bucarest en suivant les deux rives de l'Olto. L'arrivée à Bucarest des deux caïmacams de Charles Callimachi (20 mars) n'apporta aucun remède à la situation. Théodore reçut les envoyés du prince avec la même hauteur qu'il avait fait ceux des boyards, et comme ils le menaçaient de l'arrivée de Callimachi avec une armée turque : « Je ne redoute rien, répondit Théodore; et quant à votre maître, il ne passera pas le Danube sans ma permission ni avant d'avoir accordé une charte aux Roumains. » Ils ordonnèrent alors à Giorgaki de marcher contre lui avec six cents soldats, et nommèrent Sava commandant en chef des troupes de la capitale. Ni l'un ni l'autre ne soupçonnaient le lien qui unissait ces trois chefs, Giorgaki, Sava et Théodore : aussi furent-ils consternés en apprenant que les forces destinées à combattre l'insurrection s'étaient jointes à elle, et que la plupart des soldats de Giorgaki l'avaient quitté pour grossir les rangs de Théodore sans que leur chef eût pris aucune mesure contre cette désertion.

Alors Théodore poursuivit sa marche sur Bucarest aux acclamations de tout le peuple, qui le saluait des noms de libérateur et de prince (*Téodor; voda*). Dans tous les districts qu'il traversait il proclamait la réduction de la capitation d'après le taux des anciennes lois, abolissait les impôts du *vacarit* et du *vinarit*, onéreux aux cultivateurs, et annonçait les mesures les plus sévères contre les boyards et les exacteurs de la fortune publique.

L'alarme était dans le camp des boyards; elle redoubla quand on apprit que Théodore avait fait filer des troupes

pour couper les chemins qui conduisent de Bucarest en Transylvanie. Tous ne songèrent qu'à gagner la frontière, s'il en était temps encore. Le grand spathar Brancovano, qui, dès la nuit du 10 au 11 mars, avait expédié sa femme et ses effets les plus précieux dans une de ses terres, au milieu des montagnes, donna l'exemple ; les autres membres du conseil de régence le suivirent ; les deux caïmacams s'enfuirent à Routhouk, sur la rive droite du Danube, après avoir confié à Sava le soin de défendre la ville. C'était, dit M. Tricoupis, proposer le loup à la garde des brebis.

Sava tenta de vains efforts pour rétablir la confiance. Toute la boyarie, grande et petite, était aux abois. Bucarest offrit durant plusieurs jours un tableau indicible. « On ne voyait, dit un témoin oculaire, que des gens affairés portant des armes et occupés, les uns à leurs préparatifs de fuite, les autres à faire à la hâte des caisses et des ballots, que l'on transportait des maisons des particulières et des magasins dans les monastères et les khans (1). Toutes les maisons des boyards, ainsi que celles des marchands et leurs magasins, étaient fermées ; plusieurs rues, et entre autres le pont de Mogochai, 2, qui a près d'une demi-lieue de long, étaient couvertes de chars de bagages et de gens qui quittaient leurs foyers, doutant de jamais les revoir ; enfin, pour comble de détresse, les boyards ne trouvaient pas même de pain et de provisions de voyage, les

plusieurs d'entre eux souffrant d'attaques de vagabonds qui détachés des différents corps (1). »

Tel était l'état de Bucharest, le 27 mars au soir, Vy fit son entrée à la tête de ses troupes. À sa droite, un prêtre portait la croix, à sa gauche était le Macédonien, son lieutenant (2). Ce jour solennel, la proclamation qui fut lue le même soir dans les rues de la ville par ses compagnons de prêtres, de révoques qui démentaient le triomphe des Turcs rétablirent la tranquillité dans la ville. Vladimir d'ailleurs a ce qu'aucun ennemi n'avait commis par ses gens, et, pour la sécurité, il les fit camper dans la ville, autour du monastère de St. Sava, où il établit son quartier. Giorgaki et ce qui lui restait occupèrent les casernes à l'entour de la ville, avec sa garde albanaise dans la métropole, dont les murs sont entourés de fortes murailles sur une hauteur, dominant comme une citadelle.

Les trois chefs, qui comme on voit, ne pouvaient pas pénétrer leurs desseins mutuels, se virent avec défiance, chacun de ses troupes. L'arrivée d'Hydrunt éclata cette mésintelligence.

SEJOUR D'HYPSILANTIS
TINA. NÉGOCIATIONS AVEC
RESKO. — A la première n



ordres. Il envoya dès le 11 (11 avril) son secrétaire, pour demander pour quels motifs avaient point paru encore à une entrevue avec le prince suite de ces pourparlers. L'entrevue n'amena aucun résultat. L'hypsilantis n'avait rien de ce pour gagner à sa cause des lui étaient instinctivement continuèrent à se tenir sur et Vladimiresco, au sortir de, se retira à Cotrotcheni, à les travaux de défense, que jamais à ne s'associer à une tentative qui n'aurait pas pour but de le bien et l'indépendance.

POUR TIRGOVISTE. — Les rumeurs s'élevaient autour d'Hymençant à prévoir le mouvement Kolentina le 17 avril, après son arrivée, et alla camp à Tirgoviste, à vingt-deux de Bucarest, dans la route des Carpathes. De là, le son frère Nicolas occuperait avec un faible détachement Giorgaki à Pitesti, entre l'Olto, et Constantin Doucas. Ensuite il compléta l'organisation d'un bataillon sacré, dont l'effectif était de quatre cent cinquante hommes sous le commandement de tacuzène, ainsi qu'un corps de cavaliers et quelques batteries de campagne.

DES TURCS DANS LES PRINCIPAUX COMBATS DE GALATZ ET I. — Comme Hypsilantis préparatifs, il reçut la nouvelle que les Turcs s'approprièrent à en prendre possession.

Le désaveu infligé aux hétaires par la déclaration de Laybach eut pour effet immédiat d'armer les pachas de la Porte contre l'insurrection. Les pachas de Silistrie et de Galatz reçurent ordre de franchir le Danube et de se porter sur Budapeste. Le corps, fourni par

Widdin, devait occuper la rive gauche. A droite, Joucouf, devait opérer en Moldavie les mouvements de ces trois

corps, forts d'environ trente mille hommes, s'exécutèrent dans les premiers jours de mai.

Ils ne rencontrèrent nulle part de résistance sérieuse. Youcouf pacha, après avoir détruit la flottille grecque du Danube et battu les insurgés à Galatz et à Sculeni (13 et 29 mai), occupa Iassi, et força les dernières bandes des hétaires à passer le Pruth. De son côté, Sélim-Méhémet, pacha de Silistrie, détacha un corps de cinq mille hommes sous le commandement de son kiazim-bey Hadji-Ahmed efendi. Cette armée parvint, sans coup férir, sous les murs de Bucarest et y fit son entrée (27 mai).

Quelques heures auparavant, Sava Caminari, sous prétexte qu'il n'avait pas de forces suffisantes à opposer aux Turcs, avait quitté la ville avec ses Albanais; et, prenant la direction de Tirgoviste, il alla camper le lendemain au monastère de Vacaresti, à deux heures d'envoyé de cette ville.

POLITIQUE ET ASSASSINAT DE VLADIMIRESCO. — C'est alors que le but politique de Vladimiresco et le rôle qu'il s'était réservé dans le mouvement commencèrent à se dessiner.

Durant le peu de temps qu'il avait conduit les affaires, Vladimiresco avait montré une grande sagesse et une grande fermeté. Le rude soldat qui s'était constitué le vengeur des droits de son pays ne se laissa emporter à aucune mesure violente et arbitraire contre les privilégiés qui depuis des siècles s'engraissaient des sueurs du peuple. Les boyards les plus compromis par leurs antécédents avaient émigré en Russie et en Transylvanie; ceux qui étaient demeurés dans le pays se rallièrent bientôt autour de Théodore, « trop heureux qu'ils sont de trouver en lui un homme de cœur et de tête. Conseillé d'ailleurs par Zalic, chancelier-drogman du consulat de France, il sait se tenir en garde contre la couardise des uns, profiter du courage des autres et prendre décidément le rôle de représentant du pays. C'est à ce titre qu'il adresse à la Porte et aux pachas danubiens les plaintes énergiquement exprimées des boyards contre l'administration phanariote, leur désir de recouvrer leurs princes indigènes et leur droit d'élection, leurs protestations

contre les actes d'Hypsilantis et de Cantacuzène, leurs vœux de les voir au plus tôt chassés du pays, leurs sentiments de fidélité envers elle, déclarant qu'il est impatient que justice soit faite pour remettre la Valachie sous sa domination (1). »

En apprenant que les Turcs se disposaient à passer le Danube, Théodore résolut de s'aboucher et de traiter définitivement avec eux. Comment et sur quelles bases ? c'est ce que nous ne saurions indiquer d'une manière précise. Rien n'a transpiré sur le contenu des lettres, tombées plus tard aux mains d'Hypsilantis, et qui servirent de prétexte à l'assassinat. Il est hors de doute cependant que Vladimiresco n'eût pris ses sûretés en faisant ses conditions. Il s'engageait à faire cause commune avec eux contre les hétairistes ; mais il exigeait « que la Porte rendit aux principautés leurs anciens droits ; qu'elle les délivrât du joug humiliant et onéreux des Phanariotes, et qu'elle établît une constitution en harmonie avec les traditions démocratiques des institutions primitives (2). »

A la suite de ces négociations, les Turcs s'avancèrent en Valachie sans être inquiétés. Le lendemain de leur entrée à Bucarest Vladimiresco quitta cette capitale, et se dirigea vers le nord à la tête de quatre à cinq mille pandours, dans l'intention supposée de couper aux hétairistes la route des montagnes.

C'est alors qu'il périt victime d'un in-

Le 30 mai, Vladimiresco campait à Golesti. Entre ce village et Pitesti, où se trouvait Giorgaki, coule la rivière d'Argis, que l'on traverse sur un pont. Giorgaki fit couper ce pont. Vladimiresco, ainsi arrêté au passage, envoya demander une explication à Giorgaki. Celui-ci, pour toute réponse, se présenta le lendemain à Golesti suivi de quatre cents de ses soldats. Vladimiresco le reçut au milieu de ses officiers. Le récit de cette entrevue a été fait de diverses manières. Suivant l'opinion la plus accréditée, Giorgaki aurait commencé par reprocher à son ancien compagnon d'avoir déserté la cause qu'il avait juré de servir et de s'être uni avec les Turcs. Théodore n'avait mis aucun de ses lieutenants dans le secret de sa politique. De sourds murmures accueillirent les paroles de Giorgaki. Celui-ci tira alors de sa ceinture un écrit de Théodore, qu'il lut à haute voix ; et, profitant de la stupéfaction où la lecture de cet écrit avait plongé les assistants, il lui enleva lui-même son épée par un brusque mouvement, et le fit saisir par les soldats de son escorte. Cela fait, Giorgaki sortit brusquement de la salle des conférences, en criant aux pandours, qui commençaient à s'agiter : « Mes enfants, les Turcs arrivent ; marchons à leur rencontre. » Il monta à cheval, et s'éloigna en les laissant dans la stupeur et la confusion.

Vladimiresco fut conduit à Pitesti, et de là au quartier général de Tirgoviste.

1. L'un d'eux commença à tirer et alors Théodore s'enveloppant de son manteau : « A vous trois, vous pas au moins un pistolet ? » 20-21. Ils le frappèrent à grands coups mais sa mort fut lente entre les mains de ces assassins malhabiles. Il fit encore que déjà il était en train.

Il répandit plus tard le bruit que ne avait amassé des millions. La dit que ses bourgeois ne trouvèrent pas que quatre thalers (1).

Il fut la fin de Vladimiresco (4 mai). Les étrangers ont fait de lui un héros et un martyr.

Vladimiresco s'était enrôlé parmi les Russes; mais il s'éloigna d'eux dès qu'ils leurs desseins ne cadraient pas le but patriotique qu'il s'était fixé. Homme du peuple, il comprit bien, avec cet instinct populaire et bon aux masses de science et d'énergie, que l'avenir de la nation roumaine n'était ni dans l'hétairie ni dans le protectorat russe, mais la Roumanie elle-même, se sentant dans la limite stricte de ses antécédents avec la Porte. Vladimiresco fut trahi par son entourage. Ces trahisons trop nouvelles pour pouvoir être accueillies d'emblée par le peuple, la révolution ne périt pas tout avec lui. L'idée démocratique, née en 1821 dans le sol roumain, et mûrit en 1848.

DE L'HÉTairie. COMBAT DE CHAN. — L'entreprise d'Hypsilantis le dénoûment qu'elle devait son armée s'était dissoute avant l'entrée en campagne; aucune sérieuse n'avait été prise; et le succès, accru par la mésintelligence et l'absence des chefs, avait été porté au néant. Personne ne voulait reconnaître l'infériorité à la sienne, et un Boucovala, commandant de douze compagnies, signait ainsi ses proclamations : « naki Boucovala, archistratège grecque à Carlovita, nazir des tribunaux, etc. » (2).

Voyez Raynaud, p. 237 et suiv. — 2, p. 149.

Voyez Tricompis, t. I, p. 137. — Ne-

livraison. (PROVINCES ROUMAINES).

A la nouvelle de la marche des Turcs, l'armée se débâta en partie. Georges Cantacuzène se sépara d'Hypsilantis à la suite de dissensions assez graves, et, après s'être fait battre avec le petit corps qu'il commandait par les troupes du pacha d'Ibraïla, à Sculeni, il passa le Pruth avec quelques-uns de ses officiers, sous prétexte de conférences avec les autorités russes, et l'on n'entendit plus parler de lui.

Le 29 juin le corps principal franchit l'Olto, et rencontra les Turcs à Dragachan, à deux lieues de Rimnik. Les généraux Georges Hypsilantis, son frère Nicolas, Caravia firent tout ce qu'il fallait pour compromettre le sort de la journée. Lorsque l'affaire fut engagée, on s'aperçut que les canonnières n'avaient pas même de mèches pour mettre le feu à leurs pièces; et ils furent obligés de courir dans les rangs de l'un à l'autre pour trouver un briquet, une pierre et de l'amadou. Le bataillon sacré seul fit son devoir, et se laissa sabrer par la cavalerie turque sans rompre d'une semelle. Ils étaient quatre cent cinquante avant la bataille; à peine une centaine échappèrent.

Hypsilantis avait assisté au combat sans y prendre part. Quand il vit les siens en déroute, il ne chercha même pas à les rallier et gagna en toute hâte, ainsi que ses frères, le monastère de Kosia, situé quatre lieues plus loin, de l'autre côté de l'Olto, et se sauva de là en Autriche. Mais il fut retenu prisonnier par les autorités à la frontière et conduit dans la forteresse de Mongatz en Hongrie. Il fut relâché en 1827 sur la demande de l'empereur Nicolas, et se retira à Vienne, où il mourut le 20 juillet de l'année suivante, à l'âge de trente-trois ans (1).

Les princes Nicolas et Georges passèrent en Grèce, où leur frère Démétrius avait soulevé le Péloponèse. Giorgaki continua à guerroyer contre les Turcs, et, après des actes inouis de bravoure et d'audace, se fit sauter avec les débris

de son corps, en turc, administrateur; *kadilik*, juridiction de cadi.

(1) Voyez, dans l'Histoire de la révolution grecque par Soutzo, un récit détaillé de la captivité d'Hypsilantis, fait par lui-même.

de sa troupe dans le monastère de Séco, en Moldavie. Athanase, non moins brave que lui, mais plus heureux, franchit le Pruth à la nage sous une grêle de balles. Sava Camirari passa aux Turcs.

CHAPITRE X.

RETOUR DES PRINCES INDIGÈNES. —
RÈGNES DE GRÉGOIRE GHICA ET
DE JEAN STOURDZA.

INTERRÈGNE. — La défaite d'Hypsilantis et de son parti fut suivie d'un interrègne d'un an environ, pendant lequel les principautés, rendues à elles-mêmes, reprirent une apparence de tranquillité et de bien-être. Les Turcs continuèrent à occuper militairement le pays, mais sans se mêler en rien de l'administration intérieure. Il fallut pourvoir à la vacance du trône. Des deux hospodars placés à la tête de l'administration à l'arrivée d'Hypsilantis, l'un, Michel Soutzo, après avoir pris parti pour les rebelles, était gardé à vue par l'Autriche, l'autre, Charles Callimachi, enveloppé dans la réaction qui atteignit, après la découverte du complot, les principales familles du Phanar, avait expié par une mort imméritée sa fidélité à la Porte (1). Une caïmacamie fut instituée suivant l'usage, en attendant que le divan eût statué définitivement sur le sort des principautés. Une longue expérience avait appris aux Turcs à se défier des Grecs. Les emplois de drogmans de la Porte et de l'amirauté, dont

boyards, qui exposeraient à Sa les griefs et les vœux du pays. torze députés arrivèrent le 2 Constantinople, où Khalet et jours en possession de la fave maître, le *reis-esfendi* (ministre affaires étrangères) et le *kiaïa-bet* (ministre de l'intérieur) leur firent, à l'accueil splendide. Une somme en outre du *tain* (1) ordinaire fut allouée, par ordre exprès de la guerre leur avait fait subir. Il tint plusieurs séances extraordinaires où les députés moldo-valaques appelés à diverses reprises; mois après leur arrivée, M ayant déclaré sa résolution de confier désormais l'hospodarat aux princes indigènes, Jean Stourdza logothète de Moldavie, et (Ghica, grand ban de Valachie, digène et descendant de Vlaç Valachie, l'autre issu d'une famille albanaise en possession digénat depuis cent cinquante rent choisis (juillet 1827). Le *chérif* impérial (2) portait que tesse « vu l'ingratitude des Grecs la fidélité des Moldo-Valaques, leur un prince indigène pour sept a

AVÈNEMENT DE GRÉGOIRE
ET DE JEAN STOURDZA. — D khatti-chérif qui fixait leurs attributions et leurs prérogatives, les nouveaux n'avaient que le rang de pachas, et recevaient leur in



s'empêcher à Bucarest et à Iassi s'efforcèrent, tandis que le sultan donnait une nouvelle preuve de son vouloir à l'égard des principautés, envoyait l'ordre à une partie de ses troupes de repasser le Danube, et les Tartares et les janissaires qui formaient le gros de l'armée avaient cru que les deux principautés réunies au *dar-ul-islam*, entrèrent en pleine révolte en tant qu'elles demeuraient au pouvoir des infidèles. Plusieurs quartiers furent incendiés et pillés, et les troupes, frappées de terreur, s'enfuirent des campagnes environnantes, restèrent pendant plusieurs jours sans nourriture et sans pain (août). Dans ces scènes de désordre, les troupes se répèrent à Bucarest, causant qu'à l'arrivée des hos-

podars qui avaient quitté Constantinople, et s'étaient rendus à Silistrie ils reçurent l'investiture de leur route vers leurs capitales, eurent leur entrée, Grégoire Ghica à Iassi, le 6 octobre, et Jean Stourdza, à Iassi, le 19 du même mois.

DU PAYS A L'ARRIVÉE DES HOSPODARS. INTRIGUES DE LA RUSSIE. — A cette époque la Russie, qui avait rappelé sa mission de Consulat, n'était plus représentée ni à Constantinople ni dans les provinces turques. La protection des intérêts avait été confiée à l'ambassadeur aux consuls anglais. D'un côté, l'occupation turque, si elle avait de grever les principautés, charge que les misères des dernières rendaient encore plus n'entravait en rien l'administration des hospodars. Dès lors ceux-ci prenaient impunément plusieurs mesures utiles, à la faveur desquelles tant de subvins, sans vexations, à toutes les charges qui leur étaient imposées, et jouirent d'une tranquillité qu'ils n'avaient pas goûtée de longtemps.

maison de l'islamisme, nom donné aux mahométans à l'ensemble des pays à la domination musulmane.

Ces commencements n'étaient point du goût de la Russie, menacée de perdre toute sa prépondérance dans les principautés, si elles se maintenaient en paix et en prospérité sous le gouvernement de leurs princes indigènes. Il était urgent de détruire un état de choses qui était tout prétexte au protectorat; et le protectorat, c'était, dans la pensée du cabinet de Saint-Petersbourg, l'acheminement à la conquête. Elle chercha un prétexte. La présence des troupes turques au delà du Danube, après la cessation complète des hostilités, constituait un état de choses illégal, contre lequel les principautés, dont elles affectaient l'indépendance, n'osaient réclamer. La Russie intervint pour demander l'évacuation complète du territoire moldo-valaque : par là elle se posait encore comme le défenseur des droits et l'interprète du vœu des principautés.

Une première note transmise à la Porte par le canal de l'ambassadeur d'Angleterre, lord Strangford, à la fin de 1823, demeura sans résultat. L'année suivante (10 avril 1824) lord Strangford remit au divan une nouvelle note, signée par les représentants des grandes puissances, pour l'inviter à procéder sans délai à l'évacuation des principautés et à les replacer, sous tous les rapports, dans le même état et dans les mêmes conditions où elles se trouvaient avant les troubles. Cette nouvelle démarche n'obtint pas plus de succès que la première. Le czar néanmoins ne se tint pas pour battu. Résolu à poursuivre ses réclamations sans pour cela en venir à une rupture avec la Porte, il envoya à Constantinople le conseiller d'État Minziaki. La mission de M. Minziaki n'avait pas trait seulement à la retraite des Turcs des principautés; il était porteur d'une proposition qui devait, dans l'opinion du cabinet de Saint-Petersbourg, mettre un terme au différend oriental, aggravé de jour en jour par le progrès de l'insurrection hellénique. Il ne s'agissait de rien moins que de l'établissement, au sein de l'empire turc, de trois principautés de terre ferme, sous les noms de Grèce orientale, Grèce occidentale et Grèce méridionale, dans des conditions analogues à celles où s'était trouvées jusqu'alors la Moldo-

lachie, et régies isolément par des hospodars à la nomination du sultan. La Porte, quelque étrange que dût paraître le moyen de conciliation proposé par les Russes, ne témoigna ni surprise ni colère, et ne s'occupa qu'à traîner les négociations en longueur, suivant son habitude; et ce ne fut que plus d'une année après, en apprenant la mort de l'empereur Alexandre à Taganrok et l'arrivée de son successeur dans cette ville avec des forces considérables, qu'elle envoya l'ordre au reste de ses troupes demeurées en Moldo-Valachie de repasser le Danube.

Du projet chimérique de M. Minziaki, il n'en fut plus question. Toutefois la Porte consentit, sur sa demande, à l'ouverture de conférences en vue d'apaiser les différends qui subsistaient depuis plusieurs années entre les deux cours, et de régler définitivement le sort des principautés d'après les stipulations du traité de Bucarest.

CONVENTION D'AKERMAN. — La petite ville d'Akerman en Bessarabie fut indiquée comme lieu des conférences. Les plénipotentiaires étaient : pour la Russie, le comte Michel de Woronzof, gouverneur général de la Nouvelle-Russie, dont la nouvelle province de Bessarabie était considérée comme une annexe, et M. de Ribeaupierre, ministre de Russie à Constantinople; pour la Turquie, Séid-Méhémet-Nadi efendi, contrôleur général d'Anatolie (Turquie

gènes. Ils recevront leur investiture de la Porte, qui sera maîtresse de l'élection, mais seulement pour des motifs graves et avérés par les deux cours. La durée de l'administration des hospodars reste fixée à sept ans. Ils peuvent être destitués qu'avec l'assentiment de la cour de Russie. En cas de destitution, d'abdication ou de mort d'un hospodar, et jusqu'à ce qu'un nouveau successeur, l'intérim de la principauté, rempli par des caïmacams nommés par le divan de la principauté.

2° Que les hospodars déterminent les impôts et les charges annuelles des principautés conformément aux règlements établis à la suite du khatta du 17 juillet 1802, et en ayant égard aux représentations du ministre de la Majesté Impériale et à celles que les consuls de Russie leur adresseront de temps en temps.

Remarquons d'abord ce droit de suzeraineté que la Russie s'arroge, comme passant, sur la conduite des hospodars et qui les met naturellement dans une dépendance en même temps que l'administration tout entière est livrée à merci. Cette dépendance est rendue encore plus étroite par les clauses qui subordonnent l'élection du prince à l'assentiment des boyards, composée presque exclusivement des créatures de la Russie plus encore, autorisent sa prorogation après l'expiration du terme de sept années, au cas où aucun sujet de plainte

ance dans votre zèle à remplir les fonctions honorables que vous a confiées et que la Russie sanctionner par ses suffrages. *« que approche où un changement de l'administration pourra, plus je voudrais vous devoir connaissance pour vos soins »* (1).

Minziaki était consul général à depuis le rétablissement des diplomatiques entre la Russie et la Porte. Dès lors les anciens reparurent, et tout progrès

LES ESSAIS DE RÉFORME. — Les débuts des deux nouveaux aient été marqués par plusieurs libérales et profitables au pays. remplirent pas tout à fait l'attente, Grégoire Ghica et Jean, pendant le peu de temps qu'ils furent hors de la présence des la Russie, s'étaient montrés le bien et les intérêts du pays. On vit comment, en Valachie, l'ancien était parvenu à payer les cinq millions de piastres qu'il affectait à l'effet de solder les de la Porte et qui n'avait pu courir à l'époque des troubles. art des vexations qui depuis siècle pesaient sur les paysans, et, si l'on en excepte quelques-unes du parti russe réfugié en Roumanie, tentatives qui furent ajournées, les principautés jouissant ces six années d'une tranquillité parfaite.

Grégoire Ghica en profita pour prendre des mesures propres à améliorer la situation morale et matérielle. Il nomma un comité de cinq qu'il chargea de rédiger un projet de réformes basées sur les anciens usages, fit rentrer dans la possession l'État les monastères fondés par la piété nationale et qui avaient été usurpés par le clergé, forma des pandours, à l'imitation des gardes civiques, fit paver les rues de Bucarest, agrandit les hôpitaux de la Philan-

thropic et de Pantéléimon, rétablit les écoles nationales, et donna une vive impulsion aux études par la fondation du collège de Saint-Sava, construit sur les ruines du couvent du même nom. Le poète Héliade et deux boyards patriotes dont nous retrouverons plus tard les noms, Constantin Golea, nouvellement retourné de l'exil (1826), et Jean Campineanu, secondèrent dignement ses efforts, et rédigèrent, de l'aveu du prince, les statuts d'une société de progrès en Valachie. Ces statuts contenaient en projet :

1° L'établissement de collèges nationaux à Bucarest et à Craïova ;

2° L'établissement d'écoles normales dans chaque chef-lieu de district par les premiers élèves sortis des collèges ;

3° L'établissement d'écoles primaires dans chaque village ;

4° La fondation de journaux dans la langue nationale ;

5° L'abolition du monopole typographique ;

6° Les moyens d'encourager la jeunesse à traduire et à écrire des ouvrages dans la langue nationale ;

7° La formation d'un théâtre national (1).

L'opposition de M. Minziaki rendit inutile la bonne volonté du prince ; et les novateurs, privés du patronage officiel qu'ils avaient espéré, ajournèrent leurs plans de réformes. Cependant un second collège fut établi à Craïova, et Héliade réussit à fonder plusieurs journaux, entre autres le *Courrier roumain* (*Currier romanesti*), qui furent supprimés lors de l'occupation russe de 1828.

En Moldavie, Jean Stourdza semblait décidé à marcher sur les traces de son collègue. Il rouvrit le collège Basilien à Iassi, y établit des fontaines publiques et entreprit d'autres travaux d'utilité générale. Le peuple tout entier, dit M. Elias Regnault, s'associait au mouvement de rénovation. Le paysan, délivré des garnisaires étrangers, avait reconstruit sa cabane ; les boyards, revenus de l'émigration, relevaient leurs palais ; le commerce se faisait avec sé-

ron, *État des principautés de Valachie et de Moldavie*, p. 43.

(1) J. Radulesco (Héliade), *Mémoires sur l'histoire de la régénération roumaine*.

curité; l'agriculture reprenait son essor; un bien-être inaccoutumé s'annonçait au pays.

Ce calme, cette prospérité ne furent pas de longue durée. A peine réinstallé, le consulat russe devint ce qu'il était auparavant, un foyer d'intrigues et de menées tantôt patentes, tantôt occultes, destinées à entretenir dans le pays une agitation favorable aux vues de la Russie. « On vit le consulat, rétabli quelques mois auparavant dans les principautés, commencer à élever ses prétentions en insistant pour que les boyards du parti russe fussent employés de préférence et en tâchant d'enlever toutes les faveurs aux boyards du parti opposé. L'intrigue russe parvint bientôt à les brouiller soit entre eux, soit avec le prince. Elle sema des nouvelles alarmantes au sujet d'une rupture entre la cour de Saint-Petersbourg et la Porte, aussi bien que sur une nouvelle invasion des principautés par les Turcs. Ces craintes étaient si peu fondées que la Porte permit, au contraire, au prince de laisser sévir les autorités locales contre les Turcs reconnus coupables. Autrefois on les renvoyait toujours devant les pachas pour leur faire subir le châtiement de leurs crimes ou de leur mauvaise conduite (1). »

CONSEQUENCES AVANTAGEUSES DE LA CONVENTION D'AKERMAN. — Cependant nous devons dire, pour être juste, que la convention d'Akerman renfermait plusieurs clauses réellement avantageuses pour les principautés. Un

tensiblement comme la tutrice du Moldo-Valaques, et relâchait de plus en plus le lien qui les rattachait à la Turquie.

Cette politique, à l'aide de laquelle la Russie parvint, pendant près d'un siècle, à donner le change sur ses véritables desseins, reçut une nouvelle consécration par l'établissement des *Règlements organiques*, ou Codes administratifs des Principautés, dont les bases commencèrent à être jetées dès cette époque, bien qu'ils ne furent achevés et promulgués que cinq ans plus tard, en 1831.

ORIGINE DES RÈGLEMENTS ORGANIQUES. — L'avant-dernier article de la convention d'Akerman portait : que les troubles survenus dans les dernières années en Valachie et en Moldavie ayant porté la plus grave atteinte à l'ordre dans les diverses branches de l'administration, les hospodars seraient tenus de s'occuper sans le moindre délai, avec leurs divans respectifs, des mesures nécessaires pour améliorer la situation des principautés, et que ces mesures seraient l'objet d'un règlement général pour chaque province, lequel serait mis immédiatement à exécution. En conséquence de cet article, deux comités préparatoires furent établis à Bucarest et à Iassi vers le milieu de 1827. Chacun de ces comités était composé de quatre membres, dont deux à la nomination de la Russie. Dans le nombre se trouvaient deux futurs hospodars, Michel Stourdza, membre de

Forces et les Russes, vint interrompre leurs travaux (1).

CHAPITRE XI.

1828-1829 (1828-1829).

§ 1^{er}.

*entre la Russie et la Porte.
16 d'Andrinople (mai 1828
1829).*

RENNEMENT DES HOSTILITÉS.
En mai 1828, l'armée russe, forte de cent cinquante mille hommes, commandement supérieur du de Wittgenstein, franchit le trois points, à Souleïni, Falschi d'Iassac (*Vadului Isakitcha*), composée des 3^e, 6^e et 7^e des ordres des généraux Rudoloth et Voïnow. Le lendemain un détachement du conduit par le général Kleist, sans coup férir, désarma l'armée albanaise de l'hospodar, et l'ont constituer prisonnier. Une loi, publiée le même jour par le maréchal, avertit les Moldo- qu'ils cessaient d'être gouverner leurs hospodars, et qu'une action centrale provisoire allait être mise sans retard sous la pré- n conseil privé, comte Pahlen, plénipotentiaire des divans de la Moldavie et de la Valachie de la confiance de Sa Ma-

fait naître, le sacrifice de vos intérêts privés pour une cause qui les embrasse tous, tels sont les devoirs dont je vous recommande l'accomplissement spontané, unanime, au nom de l'empereur. Conformez-vous aux magnanimes instructions dont je me félicite d'être l'organe, et vous acquiesceriez un nouveau titre à la bienveillance de Sa Majesté. »

D'Iassi le général Kleist continua sa marche sur Bucarest, où ses Cosaques entrèrent le 12, croyant surprendre l'hospodar. Mais Grégoire Ghica, à la nouvelle de l'approche des Russes, s'était retiré dès la veille à Cronstadt, en Transylvanie. La ville fut occupée militairement, et quatre jours après le général Roth, avec le gros de son armée, ayant rallié son avant-garde, transféra à Bucarest le siège de l'administration des deux principautés, et installa le comte Pahlen dans ses nouvelles fonctions (16 mai).

ADRESSE DU DIVAN DE VALACHIE AU CZAR NICOLAS. — Le même jour, le divan de Valachie se réunit en séance extraordinaire et vota une adresse de félicitations et de remerciements au czar Nicolas en réponse à la proclamation du maréchal de Wittgenstein. Cette adresse, éternel monument de honte pour la boyarie valaque, fut transmise à l'empereur par le comte Pahlen (1).

Aussitôt le général Geismar, avec quinze mille hommes, se porta sur l'Olto, et occupa le banat de Craïova, tandis que le 7^e corps faisait le siège d'Ibraila.

ants de la Valachie et de la , disait, en terminant, le ma- a guerre que mon auguste : forcé d'entreprendre ne vous que momentanément les avan- a paix ; elle vous garantira le retour et vous assurera le bien- existence légale et stable. La n due aux autorités, l'oubli- timents que l'anarchie avait trouva ailleurs (*Turquie Pitto-* 12 et suiv.) un exposé des opéra- tions pendant les deux mémorables de 1828 et 1829. Nous ne pren- édit des événements que ce qui à l'histoire particulière des prin- à la manière dont leur situation fut modifiée par la guerre. .

(1) « Sire, depuis cinq jours, l'avant-garde de l'armée victorieuse de Votre Majesté Impériale se trouve parmi nous. Le divan de Valachie, interprète des sentiments de tout le peuple, s'empresse de déposer au pied du trône de Votre Majesté Impériale l'hommage de sa profonde reconnaissance et de sa fidélité inviolable. Pénétrés de l'étendue de nos devoirs et soumis à toutes les intentions de Votre Majesté Impériale, nous réaliserons tous de zèle pour le service des troupes impériales, qui sont nos défenseurs naturels, et nous nous empresserons, autant que nos ressources le permettront, de coopérer à tout ce qui nous sera demandé, etc. » A quelque temps de là (12 juin) une députation de Moldaves apporta à M. de Nesselrode, sous les murs d'Isakitcha, un acte de soumission empreint du même servilisme et de la même cowardise.

Les hostilités éclatèrent à la fois sur tous les points.

MISÈRES DES MOLDO-VALAQUES.

— Nous n'avons pas à retracer les détails de cette campagne, où les Turcs opposèrent à leurs adversaires une résistance inattendue et dont nous avons consigné ailleurs un éclatant témoignage (1). A l'exception d'un petit corps de pandours qui se joignirent au général Geismar, dans la petite Valachie, les Moldo-Valaques ne prirent point de part directe à la lutte. Mais tous les maux de la guerre fondirent à la fois sur leur malheureux pays. Les maux qu'il eut à subir dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Jamais, dit M. Saint-Marc Girardin, il n'y a eu une plus épouvantable destruction de créatures vivantes; jamais le désordre et la négligence n'ont entassé tant de fléaux. Dès le début de la campagne, la commission établie pour subvenir aux besoins de l'armée russe commença par ordonner la fourniture de 250,000 mesures de blé, 400,000 quintaux de foin, 50,000 barils d'eau-de-vie et 36,000 bœufs, moyennant des bons remboursables après la guerre et d'après un tarif fixé par la commission elle-même. Tous ces approvisionnements étaient épuisés dès le milieu de la campagne. — « Combien vous reste-t-il des trente-six mille bœufs que vous venez de tirer des principautés, demandait vers cette époque le grand-duc Michel au général qui avait

ciens magasins étaient vendus pour profit particulier; une administration occupée exclusivement du soin de lever les approvisionnements; une rigueur qui n'admettait aucune exception, sourde à toutes les réclamations contre les autorités subalternes, pleines de mille abus et, au rebours, toujours prête à sévir contre les hautes autorités accusées de mauvaise volonté et de partialité. En Russie, quand le trésor public s'épuisait au plus que sept millions de piastres de revenu, y compris les revenus de la couronne, et avec une déduction de défrayer une commission, qui coûtait seule cent millions par mois, des hôpitaux militaires renfermant plus de dix mille hommes et la solde des officiers russes chez les autorités locales. Le 1^{er} tous les articles de première nécessité monta bientôt jusqu'au décuplé, la misère devint pire encore après le comte Pahlen eut été remplacé par le général Zoltouchin. Dans plusieurs districts, notamment dans celui de la Bessarabie, les habitants furent réduits à mourir d'écorce d'arbre broyée; voyait les routes couvertes de cadavres. Des malheureux paysans succombaient les uns à l'excès de la faim, les autres sous le poids des fardeaux. Ces malheureux, laissés sans sépulture sur les routes et les convois de blessés qui se succédaient sans interruption engendrés dès le milieu de l'année, une pe-



nes ou des bêtes faisait le service, vu que les ordres fussent exécutés. Le métropolitain de Valachie, oïse, qui avait osé faire entendre ses plaintes, fut exilé en Bessarabie (janvier 1829).

Le printemps ramena la peste; la peste continuait toujours; nulle rémission à attendre, le temps des semailles fut perdu à envoyer douze mille hommes recevoir de Russie un convoi de vivres avariés qu'il avait fallu jeter à la mer.

Dans plusieurs endroits, de malheureux paysans, des femmes avec leurs enfants se précipitèrent sous les roues des chariots, ou se noyèrent dans des torrents, afin d'échapper aux rigueurs de la faim ou de la corvée, l'enfer la prise de Choumla et le passage des Balkans par l'armée du général Diébitch vinrent décider de la sorte. Il était temps moins encore pour les Russes que pour les malheureux paysans. Tant de calamités, dit le général, auquel nous empruntons la grande partie de ces détails, avaient décimé la population de plus des trois quarts (1).

IX D'ANDRINOPLÉ. — Leur succès fut cher aux Russes. Leur armée avait été presque anéantie dans la dernière campagne. Diébitch, au moment de son entrée à Andrinople, avait perdu quinze mille hommes de disponible. Il était perdu sans ressources si les ministres de Mahmoud eussent aussi, les conseils de la diplomatie européenne n'eussent pas encouragé la résistance du sultan. Les Russes, dont l'apathie ou l'aveuglement avait servi jusque-là les projets d'agression de la Russie, comblèrent à se préoccuper des suites de l'agression qui menaçait de ne leur laisser que sous les murs de Constantinople, et les ministres de France, d'Angleterre et de Prusse pressaient le sultan de céder tout pour sauver sa capitale (2). C'est dans de telles

conjunctures que la paix fut signée à Andrinople, le 3/14 septembre 1829.

Le traité qui intervint entre les deux puissances belligérantes est composé de deux parties distinctes, l'une relative à la Turquie, l'autre relative aux principautés de Valachie et de Moldavie et à la Serbie.

Par la première la Russie acquiert Anapa et les autres forteresses riveraines de la mer Noire, avec leur territoire, depuis l'embouchure du Kouban jusqu'au fort Saint-Nicolas, ce qui ne lui garantit pas seulement l'occupation non interrompue de la côte orientale de l'Euxin, mais lui assure une prépondérance telle qu'elle peut contrôler à son gré le sort de l'Asie Mineure, tandis que la cession d'une portion de l'Arménie lui donne à la fois les clefs des provinces persanes et turques et lui ouvre les deux routes de Téhéran et de Constantinople. De plus, elle oblige la Turquie à lui payer une somme de dix millions de ducats de Hollande pour les frais de la guerre, et un million et demi de ducats, à titre d'indemnité, pour les pertes essuyées par les sujets et commerçants russes, à différentes époques, depuis 1806.

Par l'acte séparé relatif aux principautés, l'hospodar, dont la durée avait été précédemment fixée à sept ans, est déclaré viager, sauf les cas d'abdication volontaire ou de destitution prévus par la convention d'Akerman.

Toutes les îles attenantes à la rive gauche du Danube sont reconnues partie intégrante du territoire moldo-valaque, et le chenal de ce fleuve, depuis son entrée dans les États ottomans jusqu'à son confluent avec le Pruth, est assigné comme limite aux deux principautés. La Porte s'engage à ne conserver aucun point fortifié, et à ne tolérer aucun établissement quelconque de ses sujets musulmans sur la rive gauche du Danube. Les villes turques situées le long de cette rive doivent être, ainsi que leurs

Portfolio, t. V, p. 163.

Ce fait est attesté par un passage de l'acte de lord Aberdeen à lord Heyg, ambassadeur britannique à Saint-Petersbourg, en date du 31 octobre 1829 : « le sultan, menacé d'une formidable insur-

rection à Constantinople et cédant aux conseils des ambassadeurs d'Angleterre et de France et du ministre extraordinaire du roi de Prusse, se mit à la discrétion du commandant en chef russe, etc. »

territoires, restituées à la Valachie, et les forteresses existantes auparavant ne peuvent jamais être rétablies. La Porte consent en outre à l'établissement de cordons sanitaires et de quarantaines le long du Danube et ailleurs, et admet les bâtimens moldo-valaques à naviguer librement dans toutes les eaux et ports de la Turquie, munis des passeports de leurs propres gouvernements.

Par ces différentes clauses, les deux principautés sont rendues virtuellement indépendantes de la Porte. A la vérité, elles doivent payer au sultan un tribut qu'il n'a le moyen d'exiger qu'avec la permission et même l'assistance de la Russie elle-même; et leurs princes, élus à vie, sont tenus de demander une investiture qui ne peut être refusée. Les habitants musulmans doivent être expulsés de leur territoire par la force. L'ancien droit de péremption est aboli, et l'on supprime entièrement les contributions en nature nécessaires à l'approvisionnement de Constantinople, des arsenaux turcs et des forteresses. Voilà donc la Roumanie rendue à elle-même et réintégrée, en partie, dans les droits qu'elle tenait de ses anciennes capitulations avec la Porte (1). Mais ces droits seront une lettre morte entre ses mains, et elle n'échappera à la domination des sultans que pour tomber de plus en plus sous le joug des czars.

(1) Ces droits sont formellement reconnus

§ 2^e.

Administration de M. de Kisse. Promulgation des réglemens nouveaux. (1829-34.)

Le traité d'Andrinople stipule que les principautés seraient gardées en dépôt par la Russie jusqu'à l'enlèvement de la somme que la Russie s'était engagée à payer pour l'indemnité de guerre. En fait, l'occupation maintenue sans interruption de passage du Pruth, et, malgré les dépenses énormes du maréchal de Wittgenstein, les gouvernaient despotiquement les provinces.

**REPRISE DES TRAVAUX DU
DU RÉGLEMENT.** — Le temps pendant n'avait pas été consommé en préparatifs et en opérations de guerre. Vers la fin de juillet de la même année 1829, pendant que le général Diébitch, qui avait été placé le maréchal de Wittgenstein dans le commandement supérieur au delà des Balkans, le maréchal de Wittgenstein reprit l'œuvre de la tutelle roumaine, interrompue précédemment à l'ouverture de la campagne.

La commission, composée de deux sections valaques, l'autre moldave, ouvrit ses séances à Bucarest le 29 juillet.



ichie, et nous, commissaires
assemblée générale; en vertu
en date du 17 juin, nous
rt nos séances à Bucarest,
et 1839, sous la présidence
Minziaki, nous d'instruc-
ces améliorations, et nous
parons de toutes les parties
nt composer ce règlement,
ment de chacun un chapitre
us le soumettrons à mesure
préparé à l'examen de S. E.
ident plénipotentiaire, jus-
e tout le travail de réforme
ment fini. »

« plus libéral en apparence
tructions. Elles réclamaient :
nem du pouvoir judiciaire et
administratif;
le d'instruction et de procé-

unaux rustiques ou justices

vibilité des juges ;
rispudence fixe et régu-

istrement des actes et des

nement de registres de l'é-

ation d'une partie des biens
ux besoins du peuple, etc. (1).
nt les travaux marchèrent
. Cinq mois s'étaient écoulés
installation de la commission.
unissait tous les jours réguliè-
ais des obstacles surgissaient
es. Les instructions transmi-
Minziaki, pour éclairer et fa-
travaux des comités, man-
quelquefois de précision. Il fallait
éter en les adaptant aux con-
le la cour protectrice et aux
besoins du pays, ce qui n'é-
oujours facile. M. Minziaki
sident plénipotentiaire lui-
étaient pas certains de ne
r dans cette interprétation,
rainte d'encourir le mécon-
de leur cour, ils prenaient
sur eux d'approuver un pa-
avant de l'avoir transmis à
rebours. Ces allées et venues

perpétuelles prenent un temps considé-
rable, en sorte que rien n'était encore
terminé lors de la signature de la paix
d'Andrinople ; cependant, par un ar-
ticle du traité, la Turquie confirmait
solennellement à l'avance les articles
de ce règlement encore inédit (1). Dès
lors la Russie demeure maîtresse ab-
solue du terrain, et, munie du blanc-
seing que la faiblesse ou l'indifférence
de la Porte a mis entre ses mains, elle
poursuit son œuvre régénératrice, cer-
taine qu'une fois terminée elle saura bien
l'imposer aux principautés.

La nomination du général Kisseleff
au commandement en chef de l'armée
d'occupation et au gouvernement des
principautés avec le titre de président
plénipotentiaire imprima une grande
activité aux travaux de la commission.

Disons un mot de ce personnage,
qui a exercé une influence considérable
sur l'avenir des principautés.

Né en 1788, à Moscou, le comte Paul
Kisseleff avait, au sortir des cheva-
liers-gardes, fait ses premières armes
dans la guerre que termina le traité de

(1) « La Sublime Porte, désirant assurer de
toutes les manières le bien-être futur des
deux principautés, s'engage solennellement
à confirmer les règlements administratifs
qui, durant l'occupation de ces deux pro-
vinces par les armées de la cour impériale,
ont été faits d'après le vœu exprimé par les
assemblées des plus notables habitants du
pays et qui devront à l'avenir servir de base
pour le régime intérieur des deux provinces,
en tant, bien entendu, que lesdits règle-
ments ne porteront aucune atteinte au droit
de souveraineté de la Sublime Porte. » (*Acte
relatif aux principautés de Valachie et de Mol-
davie.*) — Ainsi la Sublime Porte s'engageait
à confirmer la constitution moldo-valaque,
qui n'était point encore achevée, qui ne de-
vait l'être que trois ans plus tard, qui avait
été faite sans sa participation et ne lui avait
pas même été communiquée officiellement,
et que, par conséquent, elle ne pouvait affir-
mer être l'expression du vœu général de la
nation. Il est vrai qu'il est fait une réserve
en faveur de la souveraineté de la Porte;
mais rien ne garantit l'autonomie roumaine,
que l'art. 5 de ce même traité a reconnue so-
lennellement. Par cela seul les Roumains se-
raient fondés à rejeter en principe, ainsi
qu'ils le font aujourd'hui, les règlements or-
ganiques de 1831.

Tilsitt. Il avait figuré plus tard avec distinction dans la campagne de France, et, devenu aide de camp du czar Alexandre, l'avait accompagné au congrès de Vienne et à la seconde entrée des alliés en France. Chargé, dans cet intervalle, de plusieurs missions délicates, il s'en acquitta avec distinction, et, de retour dans sa patrie, il reçut, avec le grade de général-major, le poste important de chef d'état-major de la seconde armée (1816). Sa faveur continua sous le successeur d'Alexandre, et en 1828 il fut appelé à concerter avec le comte Diébitch le plan de la campagne, près de s'ouvrir, contre les Turcs. Il y prit lui-même une part active, et dirigea en personne, sous le feu de l'ennemi, le passage du Danube, ce qui lui valut le grade de lieutenant général (1). Chargé, l'année suivante, du commandement des troupes cantonnées en Valachie, il s'avança en Bulgarie pour couvrir les flancs de l'armée russe menacés par la diversion du pacha de Scutari, Moustapha, et ne s'arrêta qu'après avoir reçu l'avis officiel de la signature des préliminaires de la paix.

Lorsque la paix elle-même eut été signée, et que les troupes du général Diébitch eurent repassé le Pruth, Kisseleff, qui, pendant son court séjour en Moldo-Valachie, avait fait une étude spéciale de l'histoire et de la situation de ces pays, succéda au titre et aux fonctions de Zoltouchin et du comte

des commissions chargées de voyager dans chaque district les troupes qui avaient été commises de l'occupation, et fit cesser un grand nombre d'abus (1). Fatigué des travaux que la commission du règlement portait à sa tâche, il lui traça le plan qu'elle avait à suivre, taillant, en quelque sorte, sa route jour par jour. Six mois après, l'ouvrage, qui, au début, avait paru avoir jamais parvenir à sa fin terminée. C'était moins, cependant, un corps de lois organiques qu'un blage de huit codes différents embrassant toutes les branches de l'administration. Il se divisait, sous le titre de Règlement organique, en huit chapitres.

Le 1^{er} traitait de l'élection du podar;

Le 2^e des attributions de l'administration générale;

Le 3^e des finances;

Le 4^e de l'administration et des attributions des différents départements;

Le 5^e du commerce;

Le 6^e des quarantaines;

Le 7^e de la justice;

Le 8^e de la milice (2).

Nous l'examinerons tout à plus en détail; disons d'abord ce qu'il fut imposé au pays.

Les deux projets terminés (chaque l'un des deux sections, valaque et slave, avait fait un travail séparé) nomma deux commissaires, M. Iara et Michel Stourdza, pour le

mais ce ne devait être là qu'une modalité.

En mai 1831, une assemblée générale extraordinaire, fut convoquée à Bucarest et à Iassi. D'après les lois du pays, ces assemblées étaient formées de députés élus par tous les citoyens, ce qui en faisait de véritables représentations nationales.

L'assemblée de 1831, composée exclusivement de boyards, de la Russie et nommés directement le président plénipotentiaire, avait ce caractère. La plupart des députés étaient des boyards de la première classe, qui n'apprirent leur mission qu'au moment de leur arrivée à Bucarest, qui devaient en faire part à la Russie, furent exclus arbitrairement.

Malgré l'esprit de cette assemblée constituante ne répondit pas entièrement aux vues de la Russie. Dès la première séance, une opposition assez vive se manifesta dans son sein, d'abord sous forme de convocation, et ensuite sous forme de Règlement en lui-même. Bien que la discussion ne fût permise que sur des points, plusieurs incidents prouvèrent que l'idée nationale avait fait de grands progrès dans les principautés, et que les Roumains attachaient à leur indépendance. Le cabinet de Saint-Petersbourg, inquiet d'une résistance nationale, manifesta une certaine méfiance dans les deux principautés, voulut s'en débarrasser à tout prix. A Bucarest, un jeune député qui fit allusion à l'exil du méchant de Valachie, président des assemblées nationales (2), fut arrêté comme lui, en Russie; les députés se dispersèrent, et le vote fut ainsi emporté de la Russie. Toutefois plusieurs boyards refusèrent de signer le Règlement. Parmi eux étaient le vieux Baie, Jean Campineano et Chry-

solesco, dont un jeune poète valaque dans sa reconnaissance, proposait de faire trois saints (1).

ANALYSE DU RÈGLEMENT ORGANIQUE. — Essayons maintenant de donner une idée de ce Règlement, qui, nonobstant la vive opposition qu'il avait soulevée et grâce à la reconnaissance anticipée de la Porte, devenait la loi organique des principautés.

Nous avons dit qu'il se divisait en huit chapitres.

Le premier a trait à l'élection de l'hospodar. Cette élection se fait par une assemblée composée de cinquante boyards de la première classe et de soixante-dix de la deuxième, des évêques, de trente-six députés des districts et de vingt-cinq délégués des corporations des villes. Avant de procéder à l'élection, chaque membre de l'assemblée prête le serment suivant, qui indique le danger plutôt qu'il ne le prévient : « Je jure de n'être guidé dans le vote que je vais émettre par aucune vue d'intérêt personnel, ni par aucune instigation étrangère, ni par aucun sentiment que celui du bien public. » L'élection doit être validée par le consentement des deux hautes cours, avec lesquelles l'hospodar correspond directement et près desquelles il a le droit d'entretenir des agents ou fondés de pouvoir.

L'hospodar ne peut gouverner que sous la surveillance de l'assemblée ordinaire, composée du métropolitain, président, et de trois évêques diocésains, de vingt boyards, grands propriétaires fonciers élus par leur ordre, des dix-huit députés des districts et des représentants de la ville de Craïova. Cette assemblée, toute-puissante et souveraine, réunissant le pouvoir législatif au pouvoir administratif, a seule le droit de voter l'impôt (art. 65), et reçoit tous les ans le compte des recettes et dépenses des caisses de l'État (2). Elle veille à la conservation des propriétés publi-

Colson, *De l'état présent*, etc., p. 45

en liberté après cinq années d'exil, le prélat, dont l'âge et la souffrance ont épuisé les forces, se hâta péniblement vers la capitale, et mourut quelques jours après à Bucarest.

(1) Colson, *ibid.*

(2) Il est bon d'observer, dit M. Colson, que les classes exemptes de toute charge et de toute imposition et qui seules ont droit aux fonctions administratives et judiciaires, peuvent seules être élus membres des assemblées qui votent les impôts.

ques, à l'encouragement de l'agriculture, et règle, de concert avec l'hospodar, tout ce qui est relatif aux progrès de l'industrie et du commerce, etc. Elle a le droit d'exposer par des *anaphorai* (rapports) adressées au prince les griefs et les doléances du pays, et peut même, au besoin, les porter à la *connaissance supérieure* (art. 54). Il est vrai que les pouvoirs qui lui sont conférés ne peuvent, dans aucun cas, entraver l'exercice du pouvoir *souverain* qui est dévolu au prince, et qu'à la moindre velléité d'opposition celui-ci peut la proroger et la faire dissoudre par cette même *autorité supérieure* (1).

« Ainsi, remarque justement un historien, l'on met face à face deux pouvoirs souverains, mal définis, fortifiés l'un contre l'autre par le texte de la loi non moins que par ses réticences, gouvernant tous deux, ou plutôt incapables de gouverner; car ils s'excluent mutuellement par des droits égaux. C'est la collision devenue obligatoire, la discorde en permanence, le litige perpétuel appelant un juge. Et c'est là ce qui est prévu; car le juge sera le seul souverain, et le juge est à Saint-Petersbourg (2). »

Les députés à l'assemblée générale ordinaire sont nommés pour cinq ans.

Les conditions d'éligibilité sont déterminées par l'article 45 du Règlement, où il est dit « que les candidats seront pris parmi les domiciliés boyards, fils de boyards ». La plupart des instruc-

boyards *non fils de boyards*, de boyards *non boyards*, en tant l'article dans son sens le p et en sous-entendant la partie le texte. L'ordonnance de 1847 une doctrine opposée, remplace et, exigeait des candidats la qualité de fils de boyards et de Les mêmes controverses se au sujet du mot *domicilié* l'interprétation légale a varié sion à l'autre, le domicile s'une année de la terre avec un déterminé de paysans, une au de la simple possession de d'autres fois d'une maison d droit même où se fait l'électi

Voilà pour ce qui regarde bles. Les électeurs doivent parmi les *plus notables* des b fils de boyards, domiciliés dans où l'élection doit avoir lieu (Mais que doit-on entendre pa notables? L'autorité administ précie seule, ce qui lui permet poser les listes électorales à s

Les ministres ne sont ni éligibles. Ils assistent aux dé de l'assemblée, mais sans part.

Les articles 61, 62 et 63, r finances, abolissent toutes les redevances, et nommément l corvées, les réquisitions en les subsides fournis par les v fonctionnaires du gouvernem



notables suffisants et en rapport avec l'importance de leur emploi sont répartis aux différents fonctionnaires. Les tableaux de recensement (1) sont établis dans toutes les villes, bourgs et villages, pour servir de base à la perception des impôts pour une période de cinq ans, et chaque village est pourvu d'une caisse communale dans laquelle le contribuable doit verser le montant de sa capitation annuelle (2). Dans le rapport administratif, les communes sont divisées en districts (3), l'un de chacun desquels se trouve un député choisi par le prince parmi les candidats élus par les notables. La ville a un conseil municipal, auquel elle se gouverne, s'impose elle-même, sous la surveillance du ministre, sous la obligation de soumettre son budget aux ministres. Les habitants chrétiens ou roturiers, propriétaires d'un immeuble de sept cents francs, élisent tous les trois ans dans leur commune, et nomment des députés chargés de leur tour d'élire, parmi les citoyens possesseurs d'un immeuble de mille huit cents francs les quatre-vingt-dix qui forment le conseil municipal.

Chaque village a ses archives, sa caisse communale, ses percepteurs nommés par le prince, les contribuables et un médecin qui fait des tournées dans le district pour vacciner les enfants (4). Les articles 138 à 146 du Règlement régissent les rapports du propriétaire et du paysan. Certes rien n'est plus juste que le principe sur lequel il est basé pour établir ces rapports : le propriétaire est obligé de fournir la nourriture des villageois établis sur sa terre, de même que ceux-ci

sont obligés de travailler en retour pour le compte du propriétaire.

« Cette réciprocité doit, pour être équitable, compenser, autant que possible, les avantages et les obligations de part et d'autre.

« La mesure du terrain à céder doit être basée sur les vrais besoins du cultivateur; et le travail de celui-ci doit correspondre à la valeur de ce terrain (1). »

Malheureusement le principe fut mal appliqué. Si le Règlement contenait plusieurs dispositions qui, suivies à la lettre, pouvaient contribuer à améliorer le sort des paysans, à côté de ces dispositions il y en avait d'autres qui neutralisaient complètement les bons effets des premières, et qui tendirent à aggraver sa condition de jour en jour, en le livrant à la merci du propriétaire, justifiant par avance cette phrase de M. Ionesco : « Le Règlement est la charte de la misère du peuple, élaborée au plus grand bénéfice des boyards. »

Les quarantaines, établies en vertu d'une disposition spéciale du traité d'Andrinople, forment un chapitre séparé dans le Règlement. A leur tête est un comité directeur composé d'un inspecteur général, du ministre de l'intérieur, de l'aga ou chef de la police et du médecin en chef. Chaque établissement quarantenaire doit être pourvu d'un directeur, d'un médecin, d'une sage-femme et d'un interprète. Ces établissements sont au nombre de douze, dont un pour la Moldavie (Galatz) et onze pour la Valachie : Ibraïla, Giurgevo, Calarachi, Severin, Turnu, Kalafat, Zimnicea, Oltenitza, Joverel, Bechet, Gura, Jalomitza. Une suite de piquets, formant le cordon sanitaire et composés, en Valachie, de deux soldats et de six paysans, requis à tour de rôle dans toute la population riveraine; en Moldavie, de deux cavaliers et de deux fantassins, doivent être échelonnés tout le long de la frontière. La Valachie compte deux cent dix-sept de ces piquets, et la Moldavie quinze, sur un parcours total de cent quarante-deux heures.

(1) Parmi les vices du Règlement, un des plus funestes est l'insuffisance de la terre allouée aux cultivateurs. Cette insuffisance les force à traiter de gré à gré avec le propriétaire pour

Le recensement opéré à cette époque donna un total de 3,299,362 individus, dont 2,032,362 pour la Valachie, et 1,267,000 pour la Moldavie. L'année suivante le général Kisseleff fit dresser une statistique complète du pays, qui a longtemps servi de base officielle, quoiqu'elle soit erronée dans beaucoup de points.

Paul Kisseleff, etc., *passim*.

Dix-huit pour la Valachie, et onze pour la Moldavie. Voyez plus haut, p. 16, le tableau des districts pour les deux principautés. Thournezel, *la Hongrie et la Valachie*, t. I, p. 100, et suiv.

Les quarantaines diminuèrent sans doute les ravages de la peste. Néanmoins ceux d'entre les Roumains qui avaient les yeux ouverts sur les menées de la Russie y virent moins une précaution sanitaire, inspirée par un motif d'humanité, qu'un nouvel effet de cette politique qui tend sans cesse à isoler les principautés de la Turquie, en attendant leur incorporation à l'empire des czars; et ils profitèrent des avantages qu'elle avait stipulés en leur faveur, bien résolus à ne lui tenir aucun compte d'un bienfait dont elle s'était payée elle-même à l'avance.

Nous avons vu précédemment comment les principautés furent organisées judiciairement et militairement (1). La séparation du pouvoir judiciaire et du pouvoir administratif était proclamée par le nouveau code. Chaque village eut sa justice de paix, composée de membres choisis par les habitants de la commune. Des tribunaux de première in-

le surplus dont ils ont besoin, et comme l'offre et la demande ne sont pas balancées par un besoin réciproque, le propriétaire reste le seul arbitre du marché. Puis les employés de l'État, intervenant en vertu de la loi dans les transactions des parties, sous prétexte de légaliser les actes, s'unissent au propriétaire pour dépouiller le paysan. Voici ce que nous trouvons dans une brochure publiée à Bruxelles en 1847, sous le titre de *la Valachie sous l'hospodar Bibesco* : « On peut évaluer, pour les 4,000 villages qui cou-

stance remplacèrent, dans ce strict, la juridiction exercée jadis par les fonctionnaires de l'ordre administratif. Des cours d'appel étaient créées pour reviser les arrêts des tribunaux de première instance. Le système pénal et le système judiciaire furent améliorés. La peine de mort, ainsi que la question criminelle, fut abolie. Des fonctions publiques, sous le nom de procureurs, furent attachées à chaque tribunal pour accélérer la mise en jugement et veiller à l'observation et poursuivre les crimes et délits.

Tel est, en résumé, ce que le parti national dans les principautés roumaines s'est toujours refusé à reconnaître en principe et qu'il n'a nul de plein droit, 1° comme n'étant pas établi sous le poids d'une loi militaire et par une assemblée qui n'avait pas la représentation légale, 2° comme violant, dans ses propres dispositions, les droits garantis aux principautés tant par leurs anciennes capitulations avec la Porte que par le khatti-cherifs, et particulièrement celui de 1834, où il est dit expressément que « les deux Principautés ont les droits d'une législation indépendante » (1).

En fait, ils l'accusent :

1° De porter atteinte à l'autonomie des principautés, en laissant à la faculté d'intervenir dans les affaires les plus essentielles et même dans



le pays d'après lesquels l'impôt régit sur toutes les classes des ci-
vilisés, notamment, y compris les no-
bles, prêtres eux-mêmes.

L'impôt, en outre, réparti est im-
mune manière très-irrégulière parmi
les contribuables par l'éta-
blissement d'une capitation uniforme
après pareillement le cultivateur,
maître d'un nombreux bétail et
qui ne possède que ses bras.

L'impôt entravé la libre mutation
des cultivateurs tenanciers au moyen
multiples et de taxes vexatoires qui
ont, en réalité, le paysan à la
peine.

ADMINISTRATION DU GÉNÉRAL KISSELEFF. — Toutefois les vices du Règle-
ment devaient se faire sentir qu'à la
fin, au contraire, le début de l'ad-
ministration du comte de Kisseleff put
montrer que le nouveau système
de par lui était destiné à asseoir
sur bases stables la prospérité du
pays que la Russie, au commen-
cement de l'occupation, se fût imaginé
pourrait conserver les deux pro-
vinces qu'elle n'ait pas cru au
développement de leur prospé-
rité enfin, comme on l'a prétendu,
le président plénipotentiaire ait eu
à travailler pour lui-même (2),
c'est-à-dire que, sous son gouverne-
ment une nouvelle sembla s'an-
noncer pour les principautés. Sa vi-
ve et son activité suffisaient à
après avoir, par la sagesse de
mesures, contribué à diminuer les
effets du choléra qui envahit la Mo-
ldavie le milieu de l'été et se re-
vendit là dans la Valachie, il pour-
sans interruption le cours de
affaires, qui, dans l'espace de quel-
ques années, changèrent entièrement
le pays. L'agriculture et le com-
merce reprirent un nouvel essor. Les
tribunaux intérieurs furent abolies; des
tribunaux furent ouverts dans les prin-
cipautés de population de l'inté-
rieur dans toutes les échelles du Da-

nube. La ville d'Ibraila, érigée en chef-
lieu de district et peu après en port
franc, devint un centre commercial de
premier ordre. L'état des routes fut
amélioré; des ponts furent jetés sur les
rivières; des greniers d'abondance fu-
rent établis dans chaque village, moins
sans doute pour parer aux éventualités
de la disette que pour ménager aux
armées envahissantes du czar des res-
sources toujours prêtes.

Vers le milieu de l'année 1832, toutes
les nouvelles institutions ayant reçu
leur pleine exécution, le général Kis-
seleff, désirant juger par lui-même de
l'état intérieur du pays, entreprit une
tourné dans la Valachie. Quelle que
fût la pensée politique ou personnelle
à laquelle il obéit, il est certain qu'il
s'était attaché à son œuvre, et plusieurs
de ses actes le montrent animé d'un vé-
ritable désintéressement vis-à-vis des
Moldo-Valaques. Aussi, lorsque l'année
suivante (1833) le czar l'appela au com-
mandement de l'armée qui devait se
porter par terre au secours de Constan-
tinople menacé par Ibrahim, tandis
que d'autres forces étaient envoyées par
mer sous la conduite du comte Orloff,
il ne s'arracha pas sans peine à ses tra-
vaux administratifs pour s'occuper des
préparatifs de l'expédition. L'assemblée
générale de Valachie, qui déjà, en 1831,
lui avait offert l'indignité avec toutes
les prérogatives attachées à la noblesse
de première classe, lui vota une adresse
de félicitations. Bientôt après il se mit
en marche; mais arrivé à Giurgevo,
comme il s'apprêtait à passer le Danube
avec son armée, il reçut la nouvelle de
la cessation des hostilités entre la Porte
et le pacha d'Égypte, et rebroussa
chemin vers Bucarest.

CONVENTION DE SAINT-PÉTERS- BOURG. NOMINATION DES HOSPODARS.

— Malgré cela, le moment approchait
où le général Kisseleff devait quitter dé-
finitivement les principautés. La conven-
tion conclue à Saint-Petersbourg au
commencement de 1834 (17-29 janvier),
en stipulant leur évacuation par les
troupes russes deux mois après la no-
mination des hospodars, allait mettre
fin à sa mission. Par la même conven-
tion, la Sublime Porte reconnaissait
formellement la nouvelle constitution

*notes et éclaircissements servant de
base à la pétition des Moldo-Valaques
à l'Assemblée nationale française,
1834.*

Thouvenel, etc., p. 229.

* *Littérature.* (PROVINCES ROUMAINES.)

moldo-valaque, et s'engageait à publier à cet effet un firman accompagné d'un khatti-chérif deux mois après l'échange des ratifications (1).

Ce khatti-chérif, qui fut publié, en effet, dans le terme prescrit, ne faisait que renouveler les déclarations du traité de Saint-Petersbourg et des traités antérieurs relativement aux principautés. Plusieurs paragraphes consacraient de nouveau, et de la manière la plus formelle, leur autonomie et l'indépendance de leur administration intérieure.

En effet, l'article 8 du khatti-chérif porte :

« Les deux principautés ayant tous
« les droits d'une législation indépen-
« dante.... »

Et ailleurs (art. 4) :

« Les principautés feront librement
« toutes les lois nécessaires à leur admi-
« nistration intérieure, de concert avec
« leurs divans respectifs, sans qu'ils
« puissent néanmoins porter atteinte
« aux droits qui ont été garantis en fa-
« veur de ce pays par les différents trai-
« tés ou khatti-chérifs ; et elles ne se-
« ront molestées, pour l'administration
« intérieure du pays, par aucun ordre
« contraire à leurs droits. »

« Les Moldo-Valaques jouiront d'une
« indépendance législative entière pour
« tout ce qui concerne l'intérieur, etc. »

Bientôt l'on s'occupa de la nomination des hospodars.

L'article 2 de la convention de Saint-Petersbourg portait que « pour cette fois-

abandonner la nomination des hospodars aux hasards d'une élection.

Les candidats étaient nombreux : « Moldavie, les Balsh, les Roanovs, les Pascano, les Conaki, les Catargi, les Stourdza ; en Valachie, les Crezuleni, les Philipesco, les Vacaresco, les Golea, les Baliano ; de part et d'autre, les Ghia, les Rosetti, les Cantacuzène, les Muncordato, les Soutzo, riches et puissantes familles dont les deux branches ont de longtemps couvert comme d'un rém le sol des deux provinces. De tous ces prétendants, cinq seulement, dans chacune des deux principautés, furent maintenus sur la liste présentée au choix des deux cours. Michel Stourdza, que nous avons vu figurer comme membre de la commission du Règlement, et qui, pendant toute la durée de l'occupation, avait entretenu des relations suivies avec les Russes, et Alexandre Ghica, spathar de Valachie, furent nommés (21 mars 1834). Ce dernier, dit-on, dut son élévation à la recommandation du général Kisseleff.

Quelques semaines auparavant (la avril), celui-ci avait quitté les Principautés, après avoir remis l'administration provisoire aux mains du conseil général de Russie, baron Ruckmann. On dit que, lorsque le général arriva sur les bords du Pruth, où le clergé, les boyards et une partie de la population avaient voulu l'accompagner, au moment de passer sur l'autre rive, il eut peine à maîtriser son émotion. Ses regrets

ne voyaient s'éloigner sans regrets un maître impérieux, dont le jong, léger au temple, avait pesé lourdement sur la noblesse, en Moldavie surtout. Quant aux Russes, ils devenaient de jour en jour plus impopulaires; et les sympathies personnelles qu'inspirait le général Kisseleff, non plus que les bienfaits incontestables de son gouvernement, ne pouvaient pas parvenir à les faire aimer des Moldo-Valaques (1).

CHAPITRE XII.

ASCENSION D'ALEXANDRE GHICA ET COMMENCEMENT DU RÈGNE DE MICHEL STOURDZA.

§ I.

Alexandre Ghica, hospodar de Valachie. (21 mai 1834—26 octobre 1842.)

AVÈNEMENT D'ALEXANDRE GHICA.

Né en 1793, Aleco (Alexandre) Ghica était frère puîné de l'ex-hospodar Grégoire, sous l'administration duquel il avait rempli successivement les charges de caïmacam de la petite Valachie et de grand spathar, ou chef de la milice. C'était un homme généreux, désintéressé, affable, désireux du bien de son pays, mais sans énergie pour le vouloir (2).

Après avoir reçu leur investiture des mains du grand vizir, aux termes du dernier khatti-chérif, les deux hospodars laissèrent à Constantinople comme leurs fondés de pouvoirs, le premier le grand logothète du patriarcat grec, Jean Aristarchi, le second le prince de Samos, Étienne Vogoridis, dont il venait

chies par Alexandre. (Saint-Marc Girardin, *Souvenirs de voyages*, t. II, p. 263.)

(1) Voy. St-Marc Girardin, *loc. cit.*, et M. Thouvenel, *La Hongrie et la Valachie*, p. 229.

(2) Un pamphlet anonyme, publié à Bruxelles en 1842 sous le titre de : *De la situation de la Valachie sous l'administration d'Alexandre Ghica*, représente l'hospodar comme n'étant que l'apparence de ces qualités. Mais il faut se délier des assertions de cet écrit, que l'on attribue à Bibesco et dicté par l'esprit de parti.

d'épouser la fille; puis ils reprirent en semble le chemin de leurs principautés.

A Giurgevo, où il devait purger sa quarantaine, Alexandre Ghica trouva le colonel Campiniano, qui, s'enfermant avec lui dans le lazaret, s'efforça de lui inculquer les principes d'un patriotisme ardent et éclairé, l'exhortant à s'affranchir de la tutelle de la Russie pour s'appuyer sur le parti national. L'hospodar comprit la grandeur du rôle qu'on lui destinait; mais il manqua de force pour le remplir.

Cependant, dans le discours qu'il prononça lors de son installation, le lendemain ou le surlendemain de son arrivée à Bucarest (août 1834), on retrouve comme un écho affaibli de ces patriotiques entretiens. Après avoir payé un tribut obligé de gratitude et d'éloge aux deux augustes cours et à l'administration du général Kisseleff, le nouveau hospodar s'exprimait ainsi : « Comme je n'ai eu d'autre but, en acceptant le gouvernement de mon pays, que celui de le rendre heureux, je marcherai d'un pas ferme vers le but, sans qu'aucune considération puisse m'en détourner car si l'opinion de ceux parmi lesquels je suis destiné à vivre m'est précieuse je suis plus jaloux encore du jugement des générations qui viendront après nous. »

RETRAITE DES RUSSES. — Au mois d'octobre de cette année, les troupes moscovites repassèrent le Pruth au grand contentement des Moldo-Valaques, qui saluèrent ce jour comme celui de leur délivrance. L'instinct populaire se prononçait de plus en plus contre la Russie. L'opinion avait fait de grand progrès sous ce rapport depuis 1821, et partout sous le protecteur on commençait à voir percer le maître.

Les Russes avaient pensé un moment lors des premiers travaux du Règlement organique, à occuper définitivement les principautés par la réunion de la Valachie et de la Moldavie en un seul État en faveur d'un membre de la famille impériale. « Les instructions envoyées de Saint-Petersbourg aux comités, raconte M. Saint-Marc Girardin, proclamaient la nécessité de l'intime union de deux principautés. Dans cette vue, il devait y avoir mêmes douanes et même

monnaie; les Valaques devaient avoir en Moldavie tous les droits des Moldaves, et de même les Moldaves en Valachie; cette combourgeoisie et cette fraternité que recommandait le cabinet de Saint-Petersbourg menaient naturellement à l'idée de faire des deux principautés un seul et même État. La proposition en fut faite dans le comité de réforme: elle fut agréée par le général Kisseleff et par le consul général de Russie; elle fut communiquée au cabinet de Saint-Petersbourg; le cabinet l'approuva. Le comité s'occupait de la rédiger, et dans la rédaction il inséra une clause qui, à l'imitation de ce qui s'était fait en Grèce, excluait les princes des maisons régnantes de Turquie, d'Autriche et de Russie. Cette clause gâta tout. Elle montrait un esprit et une intention d'indépendance qui déplut, et il ne fut plus question de réunir les principautés. Si je ne me trompe, cependant, le comité proposait un prince de la maison d'Oldenbourg, c'est-à-dire d'une maison alliée à la famille impériale de Russie (1). »

A quelque temps de là, une autre tentative plus directe eut lieu. Cette fois il n'était point question de s'approprier, mais d'acheter les deux principautés. C'était peu après le traité d'Unkiar-Skelessi, au moment où les armées russes campaient en amies sur les rives du Bosphore. Le comte Orloff proposa à la Porte, au nom du czar, la cession des deux provinces à la Russie, moyennant une somme de trois millions de ducats. A cette époque la Turquie, assez embarrassée dans ses finances, était encore redevable à la Russie des deux tiers de sa dette. La proposition du czar fut agitée sérieusement dans le divan, et ne fut rejetée, dit-on, que sur les représentations énergiques d'un drogman de la Porte.

Du reste il ne paraît pas que le cabinet de Saint-Petersbourg ait été grandement affecté par ce double échec. La démarche du comte Orloff, comme l'idée soufflée aux boyards moldo-valaques, était plutôt un propos en l'air, une sorte de ballon d'essai qu'un projet destiné à recevoir une réalisation immédiate. Le

fragment suivant d'une dépêche de M. de Nesselrode paraît renfermer sur ce point la véritable pensée du cabinet de Saint-Petersbourg.

« Nous pouvions, est-il dit dans cette dépêche, garder les principautés en 1831. Mais eût été réveiller les susceptibilités de l'Occident. En lui laissant un semblant d'indépendance, nous en sommes bien plus effectivement maîtres, soit en guerre, soit en paix. »

ÉTAT DÉSASTREUX DES FINANCES. — Cependant les principautés, pour être débarrassées de la présence de leurs hôtes importuns, n'étaient pas pour cela dans un état plus prospère. L'administration provisoire avait grevé les deux provinces de dettes assez considérables. La Valachie elle seule devait neuf millions, et toutes les caisses étaient vides. Le conseiller d'État russe Mayros, chargé de la liquidation de la faillite Meitani, se trouvait débiteur envers le trésor de plus de huit millions de piastres. Jean Ghica, cousin de l'hospodar, qui s'était rendu adjudicataire des salines au prix modique de deux millions quatre cent mille piastres, devait les deux tiers du montant de son fermage. Deux autres faillites, celles de Sakellarios et de Hadji Mosco de Bucarest, en ruinant un grand nombre de familles et en portant le trouble et la stagnation dans les affaires, rendaient le recouvrement de ces diverses créances encore plus incertain.

Heureusement, à cette même époque, le traité de navigation entre l'Autriche et la Grèce, suivi bientôt de l'établissement d'une ligne de bateaux à vapeur entre Vienne, Constantinople, Trebisonde et Smyrne, en faisant du Danube le grand véhicule central des échanges entre le nord-ouest de l'Europe et l'Orient, contribua à rétablir les finances de la Moldo-Valachie par l'impulsion qu'il donna à l'agriculture et au commerce.

ÉTABLISSEMENT DE LA SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE. TENTATIVES DU PARTI NATIONAL. — L'année 1835 vit l'établissement de la société philharmonique, fondée par le colonel Campiniano. Le but de cette société, littéraire dans la forme, mais politique dans le fond, et qui rappelait l'ancienne hé-

(1) Saint-Marc Girardin, p. 302.

Philomuses, était le développement de l'idée nationale dans toute la Roumanie, avec l'autonomie du pays garant de la Porte pour bases.

La langue, substituer aux cyrilliques qui lui donnent un caractère slave les lettres latines, qui marquent son origine, l'enrichir par la traduction des chefs-d'œuvre littéraires étrangers, la faire entendre sur la scène de la scène une école nationale et de politique nationale, tel est le programme de la manifestation de la Roumanie avec son caractère, tels sont les moyens employés, héritier des traditions de Goleasco, compte mettre en œuvre pour faire revivre et reconstituer la nationalité roumaine. et Aristias prêtant le concours de son talent à la nouvelle scène prête à lui, il ne reste plus à Campiniano de vaincre le préjugé dont sont les artistes dramatiques, et il de l'hospodar un office par le théâtre devant être considéré une école, l'acteur est reconnu artiste public, et après un concours de service déclaré admissible les autres emplois. » La patriote donna l'exemple; des filles de boyards ne craignent de se montrer sur la scène, et, aux applaudissements d'un enthousiaste, les beaux vers d'Hélène Aristias. Le *Mahomet* de Voltaire, traduit par le premier en roumain, ouvrit la voie; et dans les quelques années plus de quatre-vingt pièces de théâtre, traduites du français ou de l'allemand, enrichirent le moldo-valaque.

Alexandre Ghica ne demandait pas de favoriser ce mouvement, du moins qu'il ne le compromît vis-à-vis de la Russie. Au début lui-même provoqué. Il fonda, animé des meilleures intentions; et, depuis son avènement à la tête du pouvoir, il n'avait pas cessé de développer les ressources de sa liste civile, fonder des hôpitaux, instituer des écoles primaires, soulager la misère des Roumains.

ENRICHISSEMENT DES TSGANES. — Une nouvelle réforme,

décrétée par l'hospodar, témoigna de son esprit libéral.

Campiniano, emporté par l'ardeur de son libéralisme, avait affranchi tout les Tsiganes de ses terres. Plusieurs boyards, les Goleasco entre autres, suivirent son exemple. La mesure était plus généreuse que sage. Ce n'était pas assez de rendre les Tsiganes à la liberté si en même temps on ne leur donnait les moyens de gagner leur vie. Ceux qui avaient une profession sauraient sans doute se tirer d'affaire; mais les autres étaient exposés à mourir de faim. Cependant l'exemple donné par Campiniano et ses amis porta coup; les autres boyards, rougissant de retenir dans l'esclavage des créatures humaines, leurs égaux devant Dieu, résolurent, comme lui, de s'en défaire; mais, frappés en même temps des inconvénients que je viens de signaler, ils trouvèrent plus humain et sans doute aussi plus avantageux de les vendre. M. Barbo Stirbey, l'hospodar actuel, mit une partie des siens aux enchères, et céda les autres au banquier Oprano pour quelque dix mille ducats qui servirent à l'achèvement de la somptueuse demeure qu'il était en train de se faire bâtir.

L'année suivante le gouvernement proposa une loi de rachat, et, dans l'espérance de triompher par son exemple des scrupules intéressés des boyards, il rendit un décret par lequel quatre mille familles de Tsiganes, appartenant à l'État, étaient déclarées libres et colonisées dans les villages des boyards, à la charge par ceux-ci de leur donner des terres de labour et de les assimiler aux cultivateurs ordinaires. Cette mesure faisait perdre au fisc une cinquantaine de mille francs par an; mais ce déficit fut plus que compensé, dès la première année, par l'accroissement de la production agricole (1837).

OPPOSITION CONTRE ALEXANDRE GHICA. LUTTE ENTRE L'HOSPODAR ET L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE. — Cependant, malgré ces gages donnés à la cause de la réforme et du progrès, l'opposition grossissait de jour en jour contre Alexandre Ghica. Cette opposition se scindait alors en deux parties, plus hostiles l'une à l'autre qu'ils ne l'étaient au pouvoir constitué : le parti libéral,

Formé par ce qu'on commençait dès lors à nommer *la jeune Roumanie*, et poursuivant, dans un avenir éloigné et dont lui-même n'entrevoyait pas le terme, la reconstitution de la nationalité roumaine; et le parti russe, composé des vieux boyards, ennemis personnels de Ghica et recevant leur mot d'ordre du consul général Ruckmann. Entre ces deux partis, l'hospodar n'avait pas su choisir. Trop timoré pour appeler dans ses conseils des hommes suspects à la Russie, il avait refusé à plusieurs reprises le concours de Campiniano et de ses amis. D'un autre côté, il était trop ami de son pays pour se livrer pieds et poings liés entre les mains des agents de la Russie. Cette incertitude le perdit. N'osant se fier à personne, ballotté entre ses devoirs d'hospodar roumain et de protégé moscovite, il ne réussit qu'à manifester de plus en plus son impuissance, jusqu'à ce que, effrayé de l'excès du mal, alarmé des progrès de l'opposition, il prit, de concert avec son collègue de Moldavie, le funeste parti d'adresser ses doléances au cabinet de Saint-Petersbourg contre les *tendances libérales*, qui commençaient à se faire jour de toutes parts. L'assemblée générale gêne l'hospodar; il trouverait plus commode de gouverner sans elle. Cependant il n'ose proposer ouvertement à la Russie de détruire ou même de modifier la constitution; c'est une simple question d'interprétation et de tendance.

« Il ne s'agit point ici, écrit l'hospodar à M. de Nesselrode, ni de changer rien

Les chefs du parti national dans l'assemblée, Campiniano, Jean Roetti, Grégoire Cantacuzène, ne cessaient de censurer hautement les malversations du pouvoir, la dilapidation des deniers publics, le malaise croissant du pays causé par l'incurie du gouvernement, et plus que tout les menées corruptions du consulat russe, dont il se rendait le complice. Alexandre Ghica, exaspéré de ces clameurs, est déterminé à frapper un grand coup. Il adresse à l'assemblée un office dans lequel les trois chefs libéraux sont dénoncés comme des perturbateurs du repos public. Par le même office la chambre est invitée « à ne plus se laisser guider dorénavant par leurs conseils, et à extirper de son sein cet esprit factieux contre lequel l'hospodar se verrait obligé de sévir. » Mais la chambre, indignée, répond par l'organe de l'archevêque métropolitain, son président, qu'elle ne doit nul compte à l'hospodar de ses actes, encore moins de ses opinions; qu'il reste il est permis à toute nation *garantie* de se mettre en garde contre les mesures de son *garant*; qu'à la Porte seule appartient le double droit de suzeraineté et de protection, le second n'étant que la conséquence du premier: que la chambre ne saurait sans forfaire à l'honneur abandonner à la puissance garante un droit qui n'appartient pas même à la puissance protectrice, celui de l'autonomie nationale. Ce n'est pas tout; après avoir protesté contre les actes de rébellion qu'on lui

brut de nouveau de l'urne. Je fus bien inspiré, car la loi allait s'ouvrir devant être par un incident des plus tout à fait inattendu.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE 1837 ET RÉVISION DU RÈGLEMENT

OR. — L'assemblée était à une qu'elle fut saisie d'une loi du consul général de Russie, Ruckmann, tendant à ce que les ordonnances du général pendant la durée de l'occupation de 1833 à 1834, fussent annexées au Règlement à titre de lois, si diverses modifications fussent faites au texte de ce même règlement, notamment aux articles 52

et 53 était ainsi conçu :

« L'acte ou décision de l'assemblée générale et du prince qui se rapportent aux privilèges de la principauté, traités et aux khatti-chénés à son profit, comme aussi les droits de la cour suzeraine protectrice (1), doivent être considérés comme nuis et non avenue ».

Le prince de Saint-Petersbourg demanda que l'on remplaçât les mots par ceux-ci : *aux deux cours*. Dans l'article 54, au lieu des mots *faire parvenir à la connaissance des deux cours*, il voulait substituer *une plus haute connaissance*.

À la conclusion du Règlement, qui portait « que l'assemblée, avec le concours de la cour, fera au Règlement les changements et réformes que le besoin en fera », le baron de Ruckmann demanda qu'on ajoutât : *toutefois sans avoir lieu sans le consentement de la cour suzeraine et de la Porte*.

Je marque comme le rôle de la cour vis-à-vis des Principautés grandit à mesure, à chaque acte officiel, arrabé de la Porte. Le droit d'insinuation par le traité de Kutchuk fut changé successivement en un droit de surveillance (traité de 1812), puis de garantie (traité de 1829), puis de protection.

C'était demander d'un seul coup au pays l'abandon complet de son droit d'autonomie.

Mais laissons parler sur cette importante affaire un historien témoin oculaire :

« L'assemblée générale sentit toute la portée d'une pareille atteinte, et pour la première fois elle prit une attitude imposante. La majorité, invoquant la puissance des traités qui garantissent son existence politique, refusa d'admettre les changements et articles additionnels.

« Le baron de Ruckmann, étonné de la tendance que prenait l'assemblée, effrayé de la manifestation de sentiments aussi opposés à ses vues, s'empressa de protester entre les mains de l'hospodar.

« Le soussigné, disait-il dit dans la protestation, devait s'attendre à ce que l'assemblée générale de Valachie, pénétrée, comme celle de Moldavie, des intentions salutaires qui ont présidé aux réformes introduites dans les principautés, tributaires de la Porte, mais placées formellement par les traités sous la protection de la Russie, suivrait une ligne de conduite analogue, conduite qui lui était tracée par des devoirs qu'elle ne pourra jamais méconnaître impunément.

« Ce n'est pas sans une extrême surprise et un vif regret que le soussigné a vu l'assemblée générale élever des objections et des difficultés relativement aux changements introduits dans la nouvelle rédaction par suite des principes qui ont servi de base et de règle et en vertu d'une sanction suprême. Cette rédaction est basée, d'une part, sur le texte primitif du Règlement et des dispositions supplémentaires adoptées par l'administration provisoire, et d'une autre sur les changements de pure forme arrêtés entre la cour impériale et la Porte Ottomane, et qui n'altèrent d'aucune manière le dispositif du texte.

« D'après cela, l'assemblée générale n'étant appelée qu'à constater si la nouvelle rédaction est exactement conforme à ces bases, elle ne pou-

« vait que sortir du cercle de ses attributions et de ses pouvoirs soit en s'opposant à ces changements, soit en voulant les modifier selon ses propres opinions.

« Le soussigné se fait, en conséquence, un devoir de déclarer à Votre Altesse que, les discussions des membres de l'Assemblée ayant pris une pareille tendance, il ne peut les considérer que comme essentiellement attentatoires aux droits des cours suzeraine et protectrice, et il ne lui reste dès lors qu'à protester, comme il proteste par la présente, de la manière la plus formelle, contre une marche aussi irrégulière et aussi contraire au respect dû aux deux cours, qui n'admettent aucune déviation de la lettre des transactions qu'elles ont conclues et qu'elles sauront maintenir dans toute leur intégrité. »

« Etc., etc., (1).

« Le résultat de cette note fut un office de l'hospodar à l'Assemblée par lequel il lui retirait la copie du Règlement à reviser, et annulait tout le travail relatif à la révision du Règlement (2).

« Que pouvait faire l'Assemblée? L'obéissance était moins un devoir qu'une impérieuse nécessité; mais elle ne pouvait laisser passer un pareil office sans réponse (3). »

En conséquence les députés procédèrent séance tenante (21 juillet) à la rédaction d'une réponse à cette note.

atteinte aux prérogatives des hautes cours alors qu'ils n'avaient que défendre l'autonomie de la Moldavie solennellement garantie par l'article 8 du traité d'Andrinople, les articles 52 et 379 du Règlement organique lui-même (1).

« Le Règlement manuscrit, l'adresse, contient en effet quelques lignes d'après lesquelles toute modification administrative ou change-ment de la cour protectrice sera considéré comme nul. Ce passage, qui pourrait être opéré sans avoir été imprimé par ordre du président plénipotentiaire, général Kisseleff, par la voie du tariat d'État, a excité maintenant de l'assemblée à l'effet de convaincre de la vérité d'une addition (2). Après avoir pris toutes les circonstances en considération, elle est restée persuadée que M. le général Kisseleff, d'après toute justice, pouvait faire insérer un semblable

(1) Ce dernier article commence : « D'après l'article du traité de paix d'Andrinople qui assure au seul gouvernement que l'administration intérieure du pays... »

(2) La vérité est que cet article, glissé subrepticement à l'Assemblée, postérieurement à l'apposition des signatures, pouvait être aisément ajouté. Voici comment M. J. Radulescu (liade) raconte le fait : « L'avant-dernier... »

additionnel, puisqu'il se trouve straddiction patente avec tous les gas de cette principauté. »
 tresse finissait par un appel au isme du prince :

« Votre Altesse, comme fils de cette , gouvernant aujourd'hui le peu- à lui a été confié par la divine lances, nous la prions très-hum- st de se persuader de toute la des droits du pays, de recon- l'innocente conduite de cette as- le, de partager ses sentiments, et doit bien porter à la connais- la qui Votre Altesse jugera con- e la vérité que nous lui exposons situde de nos intentions, etc. »
 « l'adresse fut lue, discutée et au scrutin à la majorité des trois de l'assemblée. Les ministres, avoir tenté vainement de s'op- au vote, provoquèrent un office ture de la part de l'hospodar ; l'arriva trop tard, l'adresse était gée. Des sentinelles furent pla- x portes comme pour empêcher réataires d'enlever les archives et sparer des papiers. On vit même listre de l'intérieur se charger de rs dossiers et les porter en dépôt e consul de Russie. On voulait : à la résistance légale de l'as- e un caractère de rébellion (1). ant jamais délibération n'avait e calme. C'est qu'il ne s'agissait à d'égoïsme et de privilèges de : c'était l'avenir même du pays ait en question. Si quelques es pourtant s'y firent remarquer véhémence de leur parole, c'est furent poussés à bout par les e imprudentes de MM. Stirbey hel Ghica. Il n'y a donc pas lieu onner si Campineano, rappelant mlier la profession originelle de es, lui cria : « Prenez-y garde, ur, nous ne sommes pas au (2) ; » et si Jean Philippesco, unt son poing à l'autre, lui lança orrible apostrophe : « Tu mé- qu'on te serrât au cou le cordon

rouge qu'y a attaché la Russie. » Le lendemain Jean Philippesco donna sa démission d'aga de la police.

Le prince et ses ministres, réunis au consulat général, attendaient avec une certaine inquiétude l'issue des délibérations de l'Assemblée. En apprenant le vote de l'adresse, Alexandre Ghica rendit sur-le-champ une ordonnance de dissolution de la chambre, tandis que M. de Ruckmann demandait des instructions à Saint-Petersbourg. L'irritation fut vive ; mais la cour protectrice ne s'en montra que plus résolue à poursuivre énergiquement son but, en faisant tomber tout l'odieux des moyens sur la Porte Ottomane. M. de Ruckmann reçut l'ordre de se rendre à Constantinople, sous prétexte de remplacer l'ambassadeur, M. de Boutenieff, en congé, mais en réalité pour engager la cour suzeraine à frapper un coup d'autorité. La volonté de la Russie était toute-puissante à Constantinople. La Porte céda, au détriment de son honneur et de la foi due aux traités, au détriment des droits des Moldo-Valaques et de son propre intérêt ; et le kapou-kiaia de Valachie, J. Aristarchi, fut chargé de porter à Bucarest l'oukase déguisé en firman qui prescrivait l'intercalation au Règlement de « toutes les dispositions additionnelles qui avaient eu lieu du temps de l'occupation russe et de la clause finale exclusivement insérée pour maintenir intacts les règlements, tout comme aussi les droits légitimes des deux hautes cours à l'égard des Principautés (1). »

Le départ de M. Aristarchi fut combiné de manière à ce que son arrivée dans la capitale de la Valachie coïncidât avec le retour de M. de Ruckmann, qui s'était fait précéder d'une note adressée au prince, dont l'insolence le disputait à celle du firman (2).

Mais laissons M. Colson nous raconter le dénouement de ce drame parlementaire :

(1) Voyez le texte de ce firman dans l'ouvrage déjà cité de M. Ed. Thouvenel, *Pièces justificatives*, p. 347. « Jamais, dit l'auteur, la force n'a tenu à la faiblesse un langage plus insolent. »

(2) Voyez dans Colson, p. 103, le texte de cette note.

eben, p. 101.

« grand-père de M. Stirbey (actuel-hospodar) était marchand de chevaux ».

« Dès le lendemain de son arrivée, le baron de Ruckmann invite, au nom des deux monarques, tous les dignitaires de l'État et les membres de l'Assemblée générale à se réunir chez lui. Il leur dit que S. M. était vivement affectée des événements de la session passée; qu'il était chargé d'exprimer toute son approbation à ces dignes et braves patriotes qui ont compris les vrais intérêts de leur pays (ce sont MM. Georges Philippesco, son fils, le colonel Philippesco, Etienne Balaciano et le vornik Kocoresco), et son mécontentement aux députés qui avaient fait de l'opposition dans l'Assemblée nationale, et avaient provoqué des dissentiments (1); qu'on avait à choisir maintenant entre la soumission volontaire ou le régime des firmans, et que pour sa part il était désolé que de pareilles choses se fussent passées sous son administration. Le 14 mai, les mêmes membres durent se rendre au palais pour y entendre la lecture du fameux firman. Je ne peindrai pas les sentiments divers qui s'emparèrent des assistants. Le 15 mai, à onze heures du matin, eut lieu enfin l'ouverture de la chambre: il y avait ordre ministériel, le discours d'ouverture prononcé, de procéder de suite à l'exécution du bon vouloir du sultan (2). »

M. Aristarchi, assis au banc des ministres, présidait de fait l'Assemblée. Campineano avait refusé d'y assister. Condamné à signer le premier, l'hospodar brisa deux plumes avant de trouver celle

qu'elle ne désespère pas de lui-même et de l'avenir, redouble jusqu'à la fin de la session de prévoyance et de fermeté. Elle frappe de nullité tous les actes arbitraires du gouvernement, se montre infatigable à poursuivre les abus, demande un compte sévère aux ministres de leurs dilapidations, inscrit définitivement parmi les revenus de l'État diverses sommes soustraites du département des finances depuis plusieurs années, met à la charge des ministres responsables toutes les dépenses faites sans l'autorisation de l'Assemblée, réclame l'exécution du Règlement organique au sujet de la confection des routes et de la canalisation des rivières, et vote, à l'unanimité, l'impression aux frais de l'État de trois ouvrages, entrepris dans un but éminemment national, l'*Histoire de la Valachie* par le Transylvain Aaron Floriani, la traduction en vers de l'*Iliade* par Aristias et le *Dictionnaire universel de la langue romane* par M. Vaillant, directeur du collège de Saint-Sava.

L'idée nationale, bannie de la sphère politique, se réfugiait dans la littérature et sur la scène. Bientôt cependant ce dernier élément de propagande allait lui manquer. Le théâtre national, fondé en 1835 par la société philharmonique, après avoir débuté, comme de coutume, par des traductions des théâtres étrangers, avait produit des œuvres originales et nationales. *Michel le Brave* et les *Doze boucards* inaugurèrent dignement

Angleterre, l'éventualité ropéen au sujet de cette ent si souvent agitées et ravivaient les ardeurs et des nationalités éparées an.

se Campineano se rendit i Angleterre pour y plai- parti national, la cause alachie devant les cabi- nt. Faire connaître l'état le, dénoncer les abus et protectorat, demander, ce protectorat exclusif rotection collective des sissances, tel était l'ob- n de Campineano. L'ac- t de l'amiral Roussin à Constantinople lui pa- eux augure; mais elle hute des circonstances, a négociateur, qui à Lon- soutint avec une géné- se les droits de son pays. sur le point de rentrer il reçut la nouvelle que l de Russie (c'était alors), qui avait remplacé de- de Ruckmann), instruit l'étranger, avait obtenu l contre lui (2). Ses amis de différer son retour nquiellement à Paris que té. Campineano ne crut ndre à ces avis, et il se pour Bucarest. Arrivé il fut arrêté par les tra- éré sous escorte au mo- ginano, et plus tard à uitu. Cette arrestation le patriotisme de Cam- rendu populaire; on ac- ent le prince de s'être des hautes œuvres de la nes de Bucarest retenti- de ce refrain que la jeu- chantait en chœur :

a *Marghinano*
Campineano (3).

ryé extraordinaire à Con-
trésentant de la Russie aux
enne en 1855.
alague de l'année 1839.
1, à Marghinano et délivrons
oyez Vaillant, t. II, p. 403.

MOUVEMENT LIBÉRAL DE 1840. — Bientôt cependant l'annonce du traité de la quadruple alliance (1), l'éventualité de plus en plus probable d'une guerre qui mettrait la France aux prises avec la Russie et l'Autriche ranimèrent les espérances du parti national, découragé un moment par l'insuccès et l'emprisonnement de son chef. Depuis longtemps les sympathies des Moldo-Valaques les portaient vers la France, et malgré le peu d'appui qu'ils avaient trouvé jusque-là dans le gouvernement de Juillet, c'était d'elle qu'ils attendaient leur délivrance. Les Serbes et les Bulgares s'agitaient de leur côté, et la Russie favorisait sous main ces menées, qu'elle comptait tourner à son profit. La Turquie semblait à la veille d'un démembrement. En attendant qu'un nouveau Vladimiresco revendiquât, les armes à la main, les droits du pays, les patriotes roumains se concertèrent, afin de se préparer par la voie légale pour un avenir prochain. Ils ne réclamaient rien que la stricte exécution des traités, la suzeraineté de la Porte, le droit de la nation de se gouverner elle-même sans le contrôle de l'étranger, le développement libre et régulier de ses institutions. Certains que le pays serait avec eux, ils se sentaient assez forts, ou du moins assez courageux, pour arborer hardiment le drapeau national en face de la Russie. Quant à l'hospodar, quels que fussent ses torts envers la nation, ils songeaient moins à l'en punir qu'à lui offrir l'occasion de les réparer en se mettant lui-même à la tête du mouvement et en se prononçant ouvertement contre le protectorat. C'était le mouvement de 1848 anticipé.

Néanmoins, comme il pouvait sortir de là un conflit avec la Russie, et que, dans ce cas, la coopération, ou tout au moins la diversion de la France, devenait indispensable, les patriotes roumains crurent devoir différer le mouvement jusqu'à ce que la question de la paix ou de la guerre eût reçu une solution définitive. En attendant, les chefs parcouraient les districts, et notamment ceux des montagnes, recrutant partout des partisans et s'assurant au besoin

(1) 15 juillet 1840.

du concours armé des populations. Il ne se passait pas de jour que le comité patriotique, qui siégeait à Bucarest, ne reçût les adhésions de *mosneni* et de fermiers indigènes, avec l'indication précise du nombre d'hommes et de fusils qu'ils tenaient en réserve. Tout le quartier de Bucarest dit des *tabatci*, ou tanneurs, était à sa dévotion, et cette population, de plus de six mille âmes, était suffisante pour provoquer, au besoin, une démonstration capable d'en imposer à la réaction. En même temps les mesures étaient prises pour jeter à l'improviste en Bessarabie un corps nombreux de paysans, armés de haches et de faux et commandés par des officiers de la milice. On voulait par ce coup d'audace décontenancer la Russie et donner le temps au pays de s'organiser militairement; on espérait même qu'il suffirait de cette invasion armée, au sein de populations qui n'avaient pas eu le temps d'oublier leur origine, pour révolutionner et peut-être pour reconquérir la Bessarabie. On prenait toutes ces mesures en silence, et l'oreille tendue à ce qui se passait en France. L'on n'attendait plus que la déclaration de guerre, lorsque l'ultimatum de M. Thiers, suivi bientôt de sa démission (29 octobre), vint ajourner, puis détruire complètement les espérances des patriotes roumains.

A cette époque, Alexandre Ghica se trouvait à Craiova. C'est là que deux des principaux chefs, récemment arrivés des montagnes, Téléjesco et Marino, reçurent l'ordre de lui faire des ouvertures, et de l'amener soit à se mettre à la tête du mouvement, soit à lui donner un chef de sa main, et, en cas de refus, de l'arrêter. Des précautions semblables devaient être prises à l'égard de l'hospodar de Moldavie : car les plans des conjurés embrassaient les deux provinces. Peu au courant de ce qui se passait, ignorant la démission de M. Thiers, dont la nouvelle a été apportée la veille à Bucarest par le télégraphe, Téléjesco et Marino se disposent à exécuter les ordres du comité patriotique. Mais la trahison les a devancés; leurs mouvements sont observés, et avant qu'ils aient pu joindre l'hospodar ils sont arrêtés et conduits sous escorte à Bucarest. Alors les ar-

restations commencent; les principaux chefs patriotes, Démétrius Philé, Nicolas Balcesco, jeune écrivain de grand mérite, César Bolliac, Sol, sont incarcérés, et attendent neuf mois leur condamnation à l'exploitation des mines, qui pour trois ans pour huit, qui à perpétuité. MM. Iancu et Mourgo doivent à leur dévouement d'étrangers de n'être punis que d'un simple bannissement (juillet 1859).

COMLOT D'IBRAÏLA. — On a vu que s'instruisait le procès des roumains, l'insurrection bulgare s'élevait en secret par la Russie, gagnant jour du terrain. Elle commençait à étendre ses ramifications en Valachie et en Moldavie, où des bandes composées de Grecs et de Bulgares fugiés, s'organisaient sous le patronage du consul de Russie à Galatz, mon Andréjewitch. Tout à coup une nouvelle arrive à Bucarest que trois cents de ces individus étaient accourus à Ibraïla et demandaient à traverser le Danube pour se joindre à leurs frères insurgés (juin 1841). Alexandre Ghica se trouvait dans une position délicate : il devait ou trahir la Porte et mécontenter la Russie. Il y avait des deux côtés; et si l'hospodar consultait que son avantage, il hésitait, mais non s'il consultait son devoir. Il prit le parti le moins le plus honorable. Il arma les valaques, et les envoya sur le Danube; les principaux chefs bulgares furent cernés dans la capitale d'Ibraïla, faits prisonniers et envoyés aux tribunaux; le reste fut tué en voulant passer le fleuve. L'hospodar fut complimenté par la Porte pour son énergie et sa fidélité, et reçut un brevet d'honneur de la part du sultan. La Russie ne cacha pas son mécontentement, et le nouveau consul, M. de Koff, reçut l'ordre de préparer l'arrestation d'Alexandre Ghica.

La tâche devait être aisée. L'hospodar avait contre lui et l'Assemblée nationale alors par deux frères de cœur, et de noms différents et destinés à l'autre à l'hospodar, Georges et Barbo Sturbej, et l'opposition dont l'exil de Câmpineano et les autres accusés de 1840 avaient al-

ments, et le peuple, dont le malheur allait servir de prétexte au renversement de l'hospodar.

TRAIÉ D'ALEXANDRE GHICA.— L'ordonnance de 1841 avait clos ses travaux, sur la proposition du délégué Manuel Baliano, l'indignité de la bano et le don d'une terre au de Kiseleff. (1)

La nouvelle législature s'ouvrit l'année suivante pour une autre période de malheur. À peine les députés furent élus qu'ils votèrent à l'hospodar l'acte, véritable manifeste de

Cette adresse, rédigée avec un talent et une perfidie notoire Biblesco, et dans laquelle étaient énumérés, avec une apparente confusion, les plaies les plus vives et les misères du pays, la vénalité de l'administration, le trafic de la justice, l'aggravation du sort du paysan, qui, depuis l'introduction du régime organique, avait payé plus de taxes des redevances légales qu'il lui fallait acquitter, l'état de plus en plus déplorable des finances, l'abandon des droits les plus sacrés et des intérêts de la nation, contenait un véritable réquisitoire contre l'hospodar. Les ménagements hypocrites dont on rendait le fond plus acceptable. Tout cela était vrai, mais peu. Le pays souffrait tous les maux énumérés dans l'adresse; mais la totalité de ces maux ne devait point être imputée à l'hospodar : et parmi ses accusateurs eût refusé d'être son complice?

Copie de cette adresse fut envoyée à Constantinople et à Saint-Pétersbourg : il était évident que ceux qui avaient fait une peinture si navrante de la situation du pays cherchaient moins un remède aux maux que le renversement de l'hospodar.

L'enquête fut ordonnée par les deux puissances. Chekib efendi, ex-ambassadeur à Londres et l'un des signataires du

traité du 15 juillet, et le général russe Duhamel furent nommés commissaires. L'enquête n'eut pas de peine à constater la réalité des faits allégués par l'adresse. Chekib efendi, de retour à Constantinople, présenta au divan un rapport exact de la situation du pays, dans lequel les torts du prince n'étaient ni atténués ni grossis au gré de ses ennemis. La Porte répugnait à la destitution d'Alexandre Ghica; l'ambassadeur de France le soutenait de son crédit; mais ce crédit s'effaçait devant celui du ministre de Russie, M. de Boutenieff, qui, pour contre-balancer l'échec que la Russie venait de subir en Serbie, avait reçu l'ordre de sa cour d'exiger la déchéance de l'hospodar valaque. Alexandre Ghica fut déposé (octobre 1846), et Safet efendi partit pour Bucarest afin de signifier à l'ex-prince la décision de la Porte (1), et de procéder à l'élection de son successeur par la voie et suivant les formes établies par le Règlement.

ÉLECTION DE GEORGES BIBESCO.— Mais l'observation des formes n'arrêta pas le jeu des intrigues. Tandis que la Turquie observe, la Russie agit. Pro-

(1) Nous empruntons à la *Gazette de Transylvanie* l'acte de renonciation de l'hospodar Alexandre Ghica à la principauté de Moldavie :

« Nous, Alexandre Démentius Ghica, prince par la grâce de Dieu et hospodar de Valachie,

« Au conseil d'administration extraordinaire.

« Nous soumettant à la volonté des hautes cours, de la puissance suzeraine et de la puissance protectrice, lesquelles exigent que nous renoncions au gouvernement de la principauté;

« Nous remettons dès ce jour le gouvernement aux caïmacams nommés par la Sublime Porte, et nous les renvoyons aux articles 18 et 19 du Statut organique pour y puiser les règles de leur conduite.

« MM. Georges Philipescos, président du Divan, Théodore Vacaresco, ministre de l'intérieur, et Michel Cornesco, ministre de la justice, devront, sous leur responsabilité, veiller au maintien de l'ordre public et vaquer aux affaires du gouvernement.

14 octobre 1846.

Signé Alexandre Ghica.

Le secrétaire d'État postelnik Constantin Soutzo.

Nous avons dit (p. 146) que l'assemblée de 1831 avait déjà offert l'indignité de Kiseleff; mais celui-ci avait déclaré ne l'accepter tant qu'il serait dans le pays du gouvernement. Voy. *Paul Kiseleff, prince de Valachie et de Moldavie*.

meuses et menaces, rien n'est épargné pour écarter de l'hospodarat les hommes du parti national et y faire arriver l'un des deux candidats de la Russie.

Ces deux candidats étaient les deux frères Bibesco et Stirbey. Les patriotes portaient Campineano. Ce dernier avait des chances; il fallait l'écarter à tout prix. Les caïmacams effacèrent son nom de la liste, sous prétexte que la Porte refuserait de confirmer son élection. Mais il ne suffisait pas d'avoir rayé de la liste électorale le nom de Campineano; il fallait y inscrire ceux de MM. Bibesco et Stirbey. Or, l'article 26 du Règlement n'admettant comme candidats à l'hospodarat que les boyards dont la noblesse remonte au moins au grand-père, ni l'un ni l'autre ne se trouvait dans les conditions voulues d'éligibilité (1). Le texte de la loi était positif; on n'en tint nul compte.

Deux mois après (30 décembre), l'assemblée générale extraordinaire procéda à l'élection. Une nouvelle illégalité fut commise. Le nombre des candidats inscrits était de trente. D'après l'article 32 du Règlement, on était tenu de voter séparément pour chacun d'eux. Au lieu de cela, les caïmacams, prétextant une trop grande perte de temps, partagèrent les trente candidats en six séries, et remirent à chaque électeur cinq boules, dont une blanche. Ensuite ils eurent soin que les candidatssérieux, ceux que l'on avait in-

Le commissaire ottoman impassible et muet, à ce tour lets.

Le nom de Georges Bibesco l'urne à une grande majorité réunit 131 voix; son frère Stirbey en 90; le grand bano Georgesco, candidat de la vieille boyardie, en 80. Au moment de l'élection, voyez les chances réunies en faveur de M. Stirbey, les électeurs de la ville s'étaient divisés; les uns avaient voté pour Baliano, qui obtint les autres pour Bibesco, dont paraissait préférable à celui-ci. « Votons tous pour Stirbey, » s'était écrié l'un des boyards, Villara.

§ 2.

MOLDAVIE.

Commencements du règne de Stourdza (1834-1843).

Les événements de la Moldavie sont moins connus et moins importants que ceux de la Valachie. La politique extérieure ou intérieure ne présente aucun fait remarquable. Tout au long de ces sept années est concentré le mouvement et les jeux de la diplomatie.

Cette opposition avait précédemment de Michel Stourdza. Au moment même où il aspirait à



chargé de porter à Saint-Petersbourg le projet du Règlement comme ungage d'un vassal à son suzerain, prouve à la fois d'une capacité et d'une sagesse qui le désignent long-temps à l'avance au choix de la Rus-

se, autres boyards, qu'aucun sentiment de rivalité n'animait contre lui, redoutaient son avidité bien plus qu'ils s'appréhendaient à le combattre, tant par zèle patriotique, mais aussi par vues personnelles. Quant à l'émulation nationale, à celle qui haïs-

sait Michel Stourdza la créature de l'oppression et l'oppositeur des droits et libertés du pays, elle n'était en aucune manière que par trois hommes, systématiquement vainement de protester l'acceptation de la clause finale du Règlement, MM. Georges Ghica, et Grégoire Couza.

Michel Stourdza n'avait point à s'effrayer de tels adversaires : il comprit véritablement la lutte serait entre lui et la boyarchie, composée en grande partie de Phanariotes. Après s'être méprisé ses antécédents, des appuis à Saint-Petersbourg, et, en dernier lieu, à Constantinople par son mariage avec le fils du prince de Samos, Etienne Hrisso, devenu en même temps son allié à la Porte, il fit mine de se retirer à l'intérieur de la boyarchie, et, le discours qu'il prononça à son installation, en rappelant le testament politique d'Etienne le Grand, le montra préoccupé de la bien-être et de l'avenir futur du pays :

« Solennité de ce jour est, disaient-ils, le commencement de l'époque que le d'immortelle mémoire Etienne le Grand, dont nous contemplons ici le portrait, avait su prévoir. Par son testament politique ayant préservé la Roumanie d'une perte imminente, à l'heure d'un torrent d'événements si funestes, il aurait inévitablement entraînée, réservée pour un meilleur avenir ; relèvera de ses ruines sous les yeux de la foi de nos aïeux.

« Tout que tout Moldave éprouve de répondre dignement à l'exigence politique qui vient d'être assurée par ce résultat ne saurait

être obtenu par mes seuls efforts. Je m'attends à une coopération franche et loyale de la part de mes compatriotes que des principes conservateurs doivent guider dans leur conduite.

« L'ordre social ne saurait se maintenir sans l'accomplissement des devoirs sacrés de père, de fils et d'époux. J'appelle bon père celui qui sait préparer ses descendants à l'héritage de la foi des vertus. Le nom de fils sera mérité par celui qui sera animé de la noble émulation de surpasser ses ancêtres, etc. »

Conservateur par excellence, diplomate consommé autant qu'habile administrateur, attentif à éviter tout ce qui pouvait le compromettre à l'égard de l'une ou de l'autre cour, il échappa aux pièges de ses ennemis, et sut naviguer sans péril entre ces deux redoutables écueils, la suzeraineté et le protectorat. Dans un pays où tous les partis lui étaient ouvertement ou instinctivement hostiles, il eut constamment la majorité dans l'Assemblée, qui ne fût pas suspendue une seule fois pendant tout le cours de son règne ; et, sans coup d'État, sans secousse violente, sans firman, il gouverna paisiblement la principauté pendant quatorze ans, le Règlement à la main, ne se préoccupant de la moralité ni du but, ni des moyens, pourvu qu'il restât dans la légalité. « C'était, dit un écrivain national, un homme éminemment constitutionnel, constitutionnel un peu à la manière du gouvernement de Juillet, sachant se faire une majorité à tout prix, mais homme légal, et c'est quelque chose dans un pays comme le nôtre, où le respect seulement apparent, de la légalité est une garantie presque suffisante. »

Lorsque l'opposition, exclue des assemblées, chercha à lui susciter des embarras à l'intérieur, Michel Stourdza s'adressa directement au cabinet de Saint-Petersbourg, et par la manière dont la question était posée il assurait et garantissait à l'avance le triomphe de sa politique. « Faut-il, demandait l'hospodar, sacrifier le Règlement aux intérêts isolés de quelques boyards, ou le prince ne doit-il pas, conformément aux inspirations de sa conscience, aux exigences de ses devoirs, soutenir ses

institutions tutélaires malgré tous et contre tous? » C'était le pendant de la fameuse note secrète qu'Alexandre Ghica adressait au comte de Nesselrode à la même époque (1837). Mais Michel Stourdza était bien plus dans la légalité que son collègue de Valachie. Il ne s'agissait pas d'interpréter le Règlement de telle ou telle manière, mais de le maintenir purement et simplement. Ici, en effet, l'opposition au Règlement venait non pas du parti national, trop peu nombreux encore pour qu'on le comptât pour quelque chose, mais des Phanariotes, qui ne pouvaient se résigner à la perte de leur riche domaine, et se montraient d'autant plus animés contre le nouvel ordre de choses qu'ils ne le considéraient, non sans une apparence de raison, que comme une transition pour arriver soit à l'indépendance, soit à l'incorporation.

Libre d'inquiétudes de ce côté, Michel Stourdza poursuivait paisiblement le cours des améliorations matérielles qu'il s'était proposé d'introduire dans sa principauté. La communication adressée par lui à l'Assemblée générale de 1838, en traçant la marche suivie par la Moldavie pendant une période de sept années, renferme à cet égard une foule de notions utiles et curieuses. Ainsi les dettes des communes, qui, au commencement de 1834, s'élevaient à plus de 15 millions, ont été éteintes. Les magasins de réserve, à peine au terme de

traverse la Moldavie dans longueur, du sud au nord, que entièrement achevée; ponts, dont quatorze en pierre confectionnés. En même temps pourvu à la sécurité publique routes et dans l'intérieur de moyen de l'organisation des (gendarmes).

Mais tandis qu'il donne au et à l'agriculture une impulsion favorable aux intérêts généraux qu'il perce des routes, ponts, jette les fondements d'une taine de Galatz, qu'un office 1834 a érigée en port franc Stourdza ne perd pas de vue sa fortune particulière. Homme et de rapine, il ne se contente néficer sur les travaux publics effrontément la justice, les emplois et des titres. Ce sont les exactions, les mêmes scandales Valachie, à la différence près dilapidation est, pour ainsi dite, organisée, et que les bénéfices au lieu de s'éparpiller sur une d'employés, se concentrent dans du chef de l'État et de ses immédiats. Plus de 30 millions l'on assure, furent rendus dans de quatorze ans par la Moldavie en coupes réglées, et l'hospodar rentré dans la vie des plus riches propriétaires de la Roumanie.

le peuple commença à s'agiter. Mais, à cette époque, travaillant à la propagande de la Bulgarie et la négligeant pas une aussi belle occasion de susciter des embarras à la Russie. Un vaste complot, qu'elle faisait sous main, se forma pour organiser un massacre des boyards et des fermiers. Le chef de la conspiration était un Bulgare, nommé Bapewitch. Heureusement Michel Stourdza fut prévenu à temps; il fit arrêter Bapewitch, le chassa du pays; et le complot, privé de son chef, avorta. Les débats de l'assemblée générale finissant l'année précédente, le coup d'État du 15 juillet, la protestation et le mouvement révolutionnaire de 1841 eurent un retentissement en Moldavie. Dans la Principauté, où la prédominance de l'élément aristocratique retardait le progrès des idées libérales, resta étrangère à cette effervescence politique, de même qu'elle était étrangère au mouvement littéraire propagé, dès 1835, par l'institution de la société philharmonique à Iasi. Michel Stourdza, préoccupé d'opérations d'améliorations matérielles et toujours prêt à prodiguer les ressources de l'État pour construire des chemins et des chaussées qui devaient faciliter l'écoulement des produits de ses domaines et en doubler la valeur, négligeait tout ce qui pouvait contribuer à l'avancement moral de la nation. Le document officiel que nous citons tout à l'heure constate bien l'état d'environ douze cents élèves suivant les cours des écoles publiques, ainsi que la création d'un certain nombre de bourses en faveur de jeunes gens qui doivent être envoyés à l'étranger pour y compléter leurs études; mais la borne l'initiative du gouvernement. Si quelque tentative se présente dehors de son action, il est plutôt à la combattre qu'à la soutenir. Point de presse périodique; point de presse nationale; l'hospodar n'en avait besoin, et d'ailleurs la Russie tolérerait pas. Cependant l'exemple de leurs frères de Valachie n'est point à fait perdu pour les Moldaves; ils ont commencé par ap-

plaudir de loin à leurs efforts et soupiraient à leurs espérances; bientôt ils voudront les imiter.

CHAPITRE XIII.

RÈGNE DE GEORGES BIBESCO (*Valachie*). — SUITE DU RÈGNE DE MICHEL STOURDZA (*Moldavie*). — (Janvier 1844 — juin 1848.)

AVÈNEMENT DE GEORGES BIBESCO. — Le 17 janvier l'élection de Georges Bibesco fut confirmée par la Porte, et le 25 du même mois le nouvel hospodar fut installé en grande pompe dans l'église de la Vieille Cour à Bucarest. En le voyant traverser les rues de la capitale au milieu d'un nombreux cortège d'aides de camp et de grands boyards, revêtu du costume traditionnel de Michel le Brave lorsque ce héros entra triomphalement dans Clausembourg, le peuple battit des mains avec transport, croyant voir renaître les anciens jours. C'était le premier chef élu que la nation voyait à sa tête depuis plus d'un siècle : comment supposer que ce chef ne serait pas un prince patriote?

Ceux-là même qui savaient combien cette élection avait été peu sincère s'en applaudissaient comme d'un retour au droit national. On se faisait d'ailleurs illusion sur l'homme. On le savait ambitieux, et il était évident pour tous qu'il n'avait travaillé avec tant d'ardeur à la chute d'Alexandre Ghica que pour le remplacer. La violence de son langage comme député et comme publiciste (1) était moins le cri d'une âme indignée que le calcul de l'ambition et de l'envie. Mais cela même l'engageait, et, à défaut d'un prince national, l'on pouvait au moins espérer un administrateur honnête et intègre.

Le langage tenu par le nouvel hospodar aux boyards et aux autorités du pays le jour de son couronnement

(1) Ce fut Bibesco qui rédigea, au nom de la majorité de l'Assemblée, la fameuse adresse dont j'ai parlé précédemment (voyez p. 157) et qui amena la disgrâce d'Alexandre Ghica. On lui attribue aussi la brochure anonyme qui fut publiée contre ce prince, à Bruxelles, en 1842, et que j'ai mentionnée plus haut, p. 147.

sembla confirmer ces espérances. « Il est temps, avait-il dit, d'extirper de notre patrie les mauvais germes qui se sont développés dans son sein et qui menacent de tarir toute source de prospérité et de bonheur si l'on ne se hâte de prendre des mesures énergiques pour leur prompt destruction. Pour la dernière fois aujourd'hui ma voix s'élève pour appeler les méchants au repentir; demain s'élèvera celle des lois, qui étouffera la mienne; et je serai obligé d'insister avec force pour que leurs dispositions soient exécutées. Messieurs, en retournant au sein de vos familles, faites connaître les principes de votre chef; respectez les lois et l'autorité, qui a besoin du concours des bons pour réaliser ses bienveillantes intentions; enfin, donnez-moi motif, par de louables actions, de pouvoir, moi le chef, manifester tout l'amour que je vous porte (1). »

Ce langage un peu hautain ne parut point messéant dans la bouche d'un homme qui, s'il n'avait pas encore prouvé sa vertu, n'avait pas du moins souillé sa renommée. Bibesco était en effet un homme nouveau dans tous les sens. Sauf le rôle qu'il avait joué dans la dernière assemblée, il avait pris peu de part dans les affaires. Après un court passage à la secrétairerie d'État (ministère des affaires étrangères), dans les commencements du règne d'Alexandre Ghica, il avait quitté le pays pour aller vivre à Paris et à Vienne, où il noua de hautes relations qui lui servirent plus tard à pousser sa fortune. La plus puissante de ces recommandations fut celle de M. de Kisseleff, avec lequel il se rencontra à Vienne et dont il se ménagea les bonnes grâces par la publication d'une brochure qui devait lui valoir également l'appui de cabinet de Saint-Petersbourg (2).

Ces divers écrits, plusieurs notes rédigées en langue française pendant qu'il gérait la secrétairerie d'État, quelques

discours prononcés à l'assemblée générale, la présomption d'une instruction solide et variée, fruit d'une éducation terminée à Paris, avaient suffi pour lui faire une réputation d'homme supérieur. Ajoutez à cela une grande facilité de parole, l'habitude des grands mots, l'affectation des idées françaises, une tortue indépendante, une réputation de probité que rien n'avait entamée jusque-là; toutes ces raisons expliquent suffisamment comment, à défaut de Campano, les voix des libéraux s'égarèrent sur Bibesco.

En réalité, ce fut la Russie qui triompha dans cette élection, comme la prouve ce passage d'une dépêche de M. de Nesselrode au consul général Dachkoff :

« Nous ne pouvons assez louer la sagesse des mesures prises, selon votre recommandation, pour arriver à ce résultat. L'élection du jeune Bibesco a parfaitement répondu à notre désir. Nous vous prions d'exprimer au prince nos félicitations les plus sincères au sujet de son élection. Vous lui communiquerez nos instructions, et vous lui ferez connaître en même temps toutes les espérances de succès que nous fondons sur son administration. Ces espérances, il saura les réaliser, nous n'en doutons point, et il répondra dignement ainsi à la haute idée que l'empereur a eue de ses principes, de son caractère et de ses talents distingués (1). »

Ainsi donc il n'y a point à s'y méprendre; c'est bien la même influence qui a renversé Ghica qui vient d'élever Bibesco.

PREMIERS ACTES. ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE 1843. — Cependant un des premiers actes du nouvel hospodar fut un office par lequel Telejesco, Marino, Démétrius Philippesco, Nicolas Balcesco et les autres individus impliqués dans le mouvement de 1841 furent tirés de la prison ou rappelés de l'exil. Philippesco mourut un mois après sa mise en liberté, et le pays tout entier pleura sa perte. Balcesco se retira de la politique active; et, rendu aux

(1) *Écho de l'Orient*, journal de Smyrne, février 1844.

(2) C'est la brochure que nous avons citée plus haut, *Paul Kisseleff et les principautés de Valachie et de Moldavie*, par un habitant de Valachie, etc.

(1) Voyez Bellanger, *la Keroutza*, t. II, p. 102.

aux études qui avaient fait le t l'occupation de toute sa vie, e M. Lauriano, savant tran e *Magasin historique*, en at n'il eût achevé de rassembler aux de sa grande histoire de nie.

se rendit ensuite à Con- e pour y recevoir l'investiture, retour choisit son ministère, composé de MM. Stirbey, and bano, à l'intérieur; Em- liano, à l'extérieur; Constan- ta, à la justice; Jean Phi- aux finances; Emmanuel au culte et à l'instruction pu- la direction de la police fut M. Jean Mano.

ix impressionnèrent l'opinion nière fâcheuse. Le mécontent- accrut quand on apprit que était fait allouer une somme ducats pour l'agrandissement es maison, transformée en ré- cindaire (1), et que, non con- s'être fait rembourser par ie 5,000 ducats pour les son voyage à Constantino- illicitait du cabinet de Saint- rg une indemnité de 120,000 ur dépenses d'investiture. t deux projets de loi qu'il ans le même temps à l'Assem- rant l'octroi et l'organisation me régulier de routes corri- i peu les mauvais effets de

Malgré les symptômes d'op- ni commençaient à se mani- ns l'Assemblée, tous ceux ient sincèrement le bien du landirent de bonne foi à ces qui devaient, l'une développer e générale en ouvrant des : au commerce et à l'agricul- tre accroître les ressources i permettant aux villes de au moyen de leurs propres leur entretien et à leur embel-

podar se fit payer de plus quinze : de loyer par an pour cette même us prétexte qu'elle était la pro- es enfants. Ajoutez qu'il existait t de Megochai un superbe local, legement du prince, pour la mise put le Trésor avait dépensé, dis- rent, trente mille ducats.

lissement. La première seulement, qui grevait chaque famille de contribu- bles d'une corvée de six journées par an, tandis que les boyards, suivant l'usage, étaient exemptés de toute charge, aurait eu besoin d'être amendée dans quelques parties. Mais le résultat était si avantageux pour le pays que l'on ferma les yeux sur les moyens, et les deux projets furent adoptés d'emblée. Enhardi par ce succès, Bibesco présenta une nouvelle loi tendant à modifier le régime dotal dans une de ses dispositions les plus essentielles, celle qui interdisait au mari d'hypothéquer les biens de sa femme. L'opinion se montra très-alarmée de cette proposition, dont les vé- ritables motifs ne lui échappaient point d'ailleurs (1), et qui aurait dépouillé la femme des garanties que la loi lui offrait fort sagement contre la dissipation et les entreprises hasardeuses du mari; et l'Assemblée la rejeta à une très-forte majorité. Irrité d'un échec qu'il considérait comme un attentat à sa personne, Bibesco destitua de leurs emplois judiciaires et administratifs la plupart des députés qui avaient voté contre la loi, et bientôt après il ordonna la clôture de l'Assemblée.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE 1843-1844. PROCÈS ET CONDAMNATION DES INSURGÉS BULGARES. — A la session suivante, l'opposition prit un caractère plus prononcé. Les ex-ministres de Ghica et les chefs du parti phanariote éloignés des affaires par la disgrâce de ce prince furent les premiers à dénon- cer les tendances *russophiles* de Bibesco. Évidemment ce n'était là qu'un prétexte; son véritable crime était de leur avoir en- levé le pouvoir: aussi n'hésitèrent-ils pas à se compromettre eux-mêmes pour le perdre. Cette manœuvre leur réussit d'abord. Le parti national, trop faible pour agir seul, se mit de leur côté et leur prêta son appui dans les nouvelles élections.

En effet, la démission de deux ou trois

(1) Tout le monde à cette époque con- naissait les démêlés de Bibesco avec sa femme, et son dessein de la répudier pour contracter un nouveau mariage, tout en se réservant l'usufruit de la dot qui se montait à plus de deux cent mille francs de rentes. Voyez Chainoi, p. 58.

députés, l'entrée de plusieurs autres dans le ministère avaient laissé une demi-douzaine de sièges vacants à l'assemblée générale. Les candidats phanariotes, poussés par le parti national, arrivèrent d'emblée malgré les intrigues de la cour et du consulat : c'étaient le beyzadé Charles Ghica, Alexandre Ghica, dit Barbe-Rousse, Constantin Cantacuzène, Constantin Soutzo, Constantin Creziabesco et Jean Balaceano. A Ploiesti, M. Kokoresco avait été élu sans autre titre que son hostilité avérée contre le gouvernement protecteur. Dès lors la réunion des deux oppositions, dont les rangs furent grossis par l'adjonction de quelques députés mécontents, assura aux adversaires du pouvoir la majorité dans la nouvelle chambre.

Elle fut ouverte officiellement le 22 janvier, par un message de l'hospodar dont le secrétaire d'État donna lecture suivant l'usage. Ce message, après avoir déclaré l'ouverture de la session, conformément à l'article 60 du règlement organique, et appelé l'attention des représentants sur les budgets des finances ainsi que sur divers projets de loi qui devaient leur être proposés, exprimait l'espoir « que l'Assemblée s'attacherait, pendant la durée des délibérations, à maintenir le bon ordre sans sortir des convenances (1) ». Cette dernière phrase, dans laquelle il était aisé de voir une menace, décelait clairement les incertitudes et les embarras de la situation.

En effet, l'Assemblée, dès l'ouverture de ses séances, ne laissa échapper aucune occasion de témoigner son mauvais vouloir contre Bibesco et contre la Russie. Ainsi, lorsqu'on vint à parler dans la Chambre de l'affaire des insurgés d'Ibraïla, dont le procès s'instruisait depuis près d'une année devant la cour criminelle réunie au divan suprême, le grand logothète Chrysolcosco, dit Bouzoïano, coupa court à la discussion, en s'écriant : « Tout ceci, messieurs, est l'œuvre de l'empereur Nicolas ; c'est à celui qui a fait le nœud de le défaire. » En apprenant cette audacieuse sortie, l'hospodar, sur la demande de M. Dach-

koff, décréta Bouzoïano d'accusation ; toutefois ils reculèrent l'un et l'autre devant les plaintes des boyards, rendues plus inquiétantes par le mécontentement populaire, et l'affaire n'eut, par de suite. Mais à quelques jours de là (26 janvier) l'arrestation d'un employé des finances, le serdar Grégoire Fetesco, qui avait été arraché violemment de son lit et conduit à pied, en robe de chambre et en pantoufles, dans la prison de Tirgoudafar, donna un nouveau prétexte à l'animosité et aux récriminations des partis. La noblesse cria à la violation de ses privilèges : « Sous Ghica, répétait-on de toutes parts, on eût donné à l'homme le plus coupable le temps de s'habiller avant d'être conduit en prison ; aujourd'hui l'on nous fait enlever sur un simple soupçon, au saut du lit, et on nous livre nus à la soldatesque. »

Le 30, l'exaspération fut portée à son comble par un incident dont les esprits se préoccupaient déjà depuis quelque temps.

Dans le courant de l'année précédente le gouvernement avait concédé à un industriel russe, nommé Trandafiroff, un privilège pour l'exploitation des mines de la Valachie. Le consulat s'était beaucoup entremis en faveur de cet individu, qui était arrivé de Pétersbourg muni des plus puissantes recommandations, tandis que des correspondances privées, émanant également de personnalités considérables, le présentaient comme un homme suspect et dont il fallait se délier ; et le gouvernement, soit qu'il fût dupe ou complice, avait signé avec lui un contrat par lequel il lui accordait le droit exclusif d'exploiter pour son compte, et même par voie d'expropriation, toutes les mines de la Valachie, sous la seule obligation de payer un droit de 10 pour 100 au Trésor. Ce privilège exorbitant constituait à la fois, de la part du pouvoir qui l'avait consenti, une atteinte portée à la propriété et une infraction au Règlement, qui exigeait, pour de telles concessions, le consentement préalable de l'assemblée générale. Envisagée dans ses conséquences, l'affaire devenait plus grave encore. Trandafiroff, qui avait amené avec lui de Russie une

(1) Voyez le texte même de ce message dans le t. III, p. 280, de la *Revue de l'Orient*.

d'aides et d'ouvriers, parlait venir cinq mille autres : la pouvait se croire à la veille nouvelle invasion moscovite. bée, générale évoqua l'affaire seule juge dans une question mit en même temps à la pro- à la sécurité de l'État, et ne adresse au prince pour de- a réconciliation du marché. Des la-vifs s'engagèrent, à la suite même, entre le ministre et lée. Un jeune député de l'op- Constantin Philippesco (1), dé- l'indignation de ses collègues t ourdi contre l'État : « On sta-t-il, nous livrer aux Russes. u-vous donc, répliqua le mi- nistère, Barbo Stirbey, que soit capable de trahir son n silence morne accueillit cette se parole, tandis que l'Assem- blée battait des mains aux sor- antes de Philippesco. En de- l'Assemblée, l'opinion, excitée ble d'Héliade intitulée *le Jar- la Ronce*, sorte de pamphlet se dans lequel les menées de étaient dévoilées avec beaucoup et d'à-propos, se prononçait n plus contre Trandafiroff et ices (2).

stantin Philippesco, après avoir rablement dans la révolution rou- 848, est mort dernièrement à Paris i) à l'âge de quarante-sept ans. Il e, cette même année, une brochure le sous le titre de *Mémoire sur les d'assistance des principautés danu- agement* d'un travail bien plus consi- ni fut interrompu par la mort. fut produit par cette fable fut pro- il est vrai, comme on le dit, que le copies s'en répandirent dans un Bucarest sans que la police parvint riginal. Nous croyons devoir la re- si comme un spécimen de la poésie

CHIER, LA RONCE, LA TRAINASSE ET LES FLEURS.

nos épineuse et sauvage, galeuse, e sans d'où, arrachées par l'aigle on ne un jardin riche et fertile, pré- rendre racine parmi les fleurs odo- lile traitait après elle certaine

Le gouvernement céda, et l'Assemblée générale, encouragée par son triomphe, commença dès lors à lui faire une oppo-

herbe maudite, qui s'étend, s'allonge en mille bras, s'attache, se cramponne, prend racine en terre, la dessèche, la rend stérile, absorbe le suc des plantes, rend vaine la sueur du jardinier, et dont le nom est *trainasse*. Nous savons ce que vaut la ronce, pas grand'chose : ici pourtant elle prétend être de la famille des roses. Réjouissez-vous, amantes ; jeunes garçons, faites vos bouquets.

Enorgueillie de sa longueur, qu'elle prend pour mesure de sa noblesse, elle sourit à sa queue, qu'en guise de pompon elle a décorée d'un *of*, qu'elle fait sautiller ça et là ; *of* par ci, *ef* par là, *of* dans tout le jardin. C'est charmant !

Les fleurs curieuses se disent l'une à l'autre : Mais, ma sœur, est-ce donc une rose ? — Rose ! non, ma mie, mais une ronce —. Pauvres fleurs ! qu'allons-nous devenir ? Mauvais augure que la ronce ! Elle enlace, étouffe et nous fera mourir.

— Charmantes sœurs, reprend la ronce, qui les entend ainsi discourir, ne craignez rien, j'ai le même Dieu que vous ; comme vous je porte des fleurs, et je vous invite à fleurir.

— La, la ! disent les fleurs, ronce, tais-toi ; tu n'as pas de Dieu, menteuse ; va donc, tire ta queue et déguerpis. Tu ne traines après toi que malheur avec ta sœur la trainasse, qui s'insinue, presse la terre, se faufile, se fait place en haut, en bas, dessus, dessous, dedans, dehors et partout. Va donc, menteuse, tire ta queue et déguerpis.

La rumeur alors était grande. Soudain entre le jardinier : il veut planter la ronce parmi les fleurs. — Père jardinier, bon père, sais-tu donc bien ce que tu vas faire ? Bouche ce trou, tu feras bien ; arrose-nous, tu feras mieux ; et si tu nous en crois, bon père, à l'instant, nous t'en prions, chasse et la ronce et le trainasse.

— Vraiment ? répond le jardinier ; mais non ! non ! cent fois non ! et taisez-vous, mes belles ; vous n'entendez rien à l'affaire. Chasser la ronce quand j'en peux faire un églantier ! y pensez-vous ? Boucher le trou, chasser ces plantes ! De tous mes soins prouvez-moi donc que vous êtes reconnaissantes. Permettez-moi de travailler au bien public, à sa richesse ; un peu plus de confiance en moi, et je promets que la ronce portera comme vous des fleurs odorantes. Je l'enterai d'un rosier franc ; vous en deviendrez toutes jalouses.

— Bon jardinier, lui répliquent les fleurs,

de l'Assemblée générale, fut élu métropolitain et remplacé dans son diocèse par l'archimandrite Rosetti. Plusieurs boyards et notamment MM. Alexandre Ghica et Charles Conaki protestèrent auprès du consul général de Russie Dachkoff, se fondant sur ce que l'élection avait eu lieu, contrairement aux formes usitées, à l'aide de billets numérotés à l'avance. La motion ayant été jugée intempestive, treize autres boyards s'assemblèrent chez l'un d'eux, M. Cantacuzène, et rédigèrent une nouvelle protestation, dans laquelle il était dit formellement « que, puisque le consulat de S. M. l'empereur n'était point disposé à accueillir les plaintes légitimes des Moldo-Valaques, l'on cesserait désormais de s'adresser à lui. » La fin de la protestation donnait à entendre que, dans de tels cas, on réclamerait l'intervention des grandes puissances de l'Europe et en particulier de l'Autriche. Néanmoins cette seconde démarche n'eut pas plus de succès que la première, et l'évêque de Romano fut reconnu comme métropolitain malgré les vingt-sept voix accordées à l'évêque de Houch, son concurrent, que poussait le parti national.

La fin de cet incident précéda de peu la clôture de l'Assemblée générale de Moldavie. La chambre, qui, pendant ces deux dernières années, avait fait preuve d'une certaine énergie, mollit tout à coup sur la fin de la session dans une question assez importante : il s'agissait de l'abandon fait à l'hospodar pour toute la durée de son règne d'une dotation de 450,000 piastres, provenant de l'impôt sur la sortie des grains, impôt qui avait été voté dans le principe pour un nombre fixe d'années et dont le terme venait d'expirer. Or, même si l'on admettait le renouvellement de la taxe, encore paraissait-il plus raisonnable d'en affecter le produit à des dépenses d'utilité publique, au lieu de le faire servir à grossir l'épargne du prince, déjà riche de plusieurs millions et dont la liste civile se montait à plus de 600,000 fr.

La même année la ville et le port de Galatz furent placés sous le commandement d'un officier supérieur russe, M. le colonel Michjnkof, entré, par or-

dre, au service de la Moldavie. La ville d'Ibraïla, en Valachie, jouissait depuis deux ans d'un avantage analogue, et avait reçu également un commandant russe, M. Jacobson.

L'importance de Galatz, comme port commerçant, s'accroissait d'année en année. Ses arrivages atteignirent, en 1845, le chiffre de 663 navires, et l'exportation en céréales dépassa 240,000 kilés.

La même année le résultat du travail des routes et voies de communication présentait un total de 6,688 toises de nivellement, 56,874 toises de réparations, 23,440 de chaussées, 37 ponts et 98 maisons de cantonniers.

Le document auquel nous empruntons cette statistique évalue le nombre des élèves dans les écoles et instituts (1) de la principauté à 2,186, dont 901 dans la capitale et le séminaire de Sokola, et 1,285 dans les provinces. Dans le courant de la même année, la curatelle de l'instruction publique avait ajouté à l'école de Galatz une classe pour les études commerciales et pour l'enseignement des langues grecque et italienne. Deux écoles primaires avaient été instituées à Okna, l'une pour les indigènes moldaves et l'autre pour la communauté arménienne. Deux autres écoles avaient été ouvertes à Vaslouï et à Pietra (2).

Ces améliorations étaient dues en grande partie à la restitution faite récemment à la curatelle des Écoles d'une ancienne dotation foncière qui datait du temps de Basile le Loup et dont les bigoumenes du monastère des Trois-Saints s'étaient approprié les revenus depuis l'année 1724. Déjà en 1830, lors de l'occupation russe, le référendaire de l'instruction publique avait réclamé contre cette spoliation, et avait demandé d'être remis en possession des biens-fonds usurpés par les moines. Le procès durait depuis cette époque, et n'avait pu encore être vidé, parce que les moines, détenteurs du testament de Basile le Loup, refusaient, comme de raison, de

(1) Communication de S. A. S. le prince de Moldavie adressée à l'assemblée générale ordinaire pendant la session de l'année 1845.

(2) Ibid.

é de porter à Saint-Petersbourg le Règlement comme celui d'un vassal à son suzerain, avec à la fois d'une capacité et qui le désignaient long-temps au choix de la Rus-

se boyards, qu'aucun sentiment de rivalité n'animait contre redoutaient son avidité bien s'apprenaient à le combattre, par zèle patriotique, mais des personnalités. Quant à nationale, à celle qui haïssait Michel Stourdza la créature de l'oppressur des droits et du pays, elle n'était enennée que par trois hommes, ont vainement de protester l'application de la clause finale ent, MM. Georges Ghica, Irégoire Couza.

Stourdza n'avait point à s'effrayer des adversaires : il comprit que la lutte serait entre lui et la boyarie, composée en grande majorité de mariages avec des princesses. Après s'être méfiant des précédents, des appuis Stourdza, et, en dernier lieu, méfiant par son mariage avec la princesse de Samos, Étienne devenu en même temps son gendre à la Porte, il fit mine de se retirer à l'intérieur de la boyarie : le discours qu'il prononça à l'installation, en rappelant le testament politique d'Étienne, le montra préoccupé de la bien-être et de l'organisation du pays :

« L'avenir de ce jour est, disait-il, en même temps que le souvenir de la mortelle mémoire Étienne dont nous contemplons ici l'œuvre à prévoir. Par son testament ayant préservé la nation d'une perte imminente, à la suite d'événements si inévitablement entraînés, nous espérons un meilleur avenir ; nous espérons de ses ruines sous les yeux de nos aïeux.

« Que tout Moldave éprouve la satisfaction de répondre dignement à l'avenir qui vient d'être assuré. Un tel résultat ne saurait

être obtenu par mes seuls efforts. Je m'attends à une coopération franche et loyale de la part de mes compatriotes que des principes conservateurs doivent guider dans leur conduite.

« L'ordre social ne saurait se maintenir sans l'accomplissement des devoirs sacrés de père, de fils et d'époux. J'appelle bon père celui qui sait préparer ses descendants à l'héritage de la foi des vertus. Le nom de fils sera mérité par celui qui sera animé de la noble émulation de surpasser ses ancêtres, etc. »

Conservateur par excellence, diplomate consommé autant qu'habile administrateur, attentif à éviter tout ce qui pouvait compromettre à l'égard de l'une ou de l'autre cour, il échappa aux pièges de ses ennemis, et sut naviguer sans péril entre ces deux redoutables écueils, la suzeraineté et le protectorat. Dans un pays où tous les partis lui étaient ouvertement ou instinctivement hostiles, il eut constamment la majorité dans l'Assemblée, qui ne fût pas suspendue une seule fois pendant tout le cours de son règne ; et, sans coup d'État, sans secousse violente, sans firman, il gouverna paisiblement la principauté pendant quatorze ans, le Règlement à la main, ne se préoccupant de la moralité ni du but, ni des moyens, pourvu qu'il restât dans la légalité. « C'était, dit un écrivain national, un homme éminemment constitutionnel, constitutionnel un peu à la manière du gouvernement de Juillet, sachant se faire une majorité à tout prix, mais homme légal, et c'est quelque chose dans un pays comme le nôtre, où le respect seulement apparent, de la légalité est une garantie presque suffisante. »

Lorsque l'opposition, exclue des assemblées, chercha à lui susciter des embarras à l'intérieur, Michel Stourdza s'adressa directement au cabinet de Saint-Petersbourg, et par la manière dont la question était posée il assurait et garantissait à l'avance le triomphe de sa politique. « Faut-il, demandait l'hospodar, sacrifier le Règlement aux intérêts isolés de quelques boyards, ou le prince ne doit-il pas, conformément aux inspirations de sa conscience, aux exigences de ses devoirs, soutenir ses

ÉTAT DES ESPRITS. PREMIERS SYMPTÔMES RÉVOLUTIONNAIRES. — Un écrivain roumain trace ainsi le tableau de la Valachie pendant les dernières années de l'administration de Bibesco :

« L'exploitation des mines de sel, malgré les profits extraordinaires réalisés par les fermiers antérieurs, fut accordée avec une diminution considérable et une prolongation de deux ans dans le bail.

« Le revenu de l'impôt sur l'exploitation des céréales, lequel peut monter jusqu'à trois et quatre millions de piastres par an et qui était affecté auparavant à des récompenses nationales, des encouragements et des gratifications aux bons employés, fut donné par cette assemblée au prince Bibesco, à titre d'allocation supplémentaire et viagère de sa liste civile.

« L'instruction universitaire, gratuite jusque-là et qui avait plutôt besoin d'une prime pour les élèves, tant leur nombre était petit, fut soumise à une taxe de trois ducats (trente-six francs) par mois par élève externe.

« La vente des postes, faite avec de très-grandes pertes l'année précédente à des protégés du prince, fut légalisée par cette assemblée.

« Cette assemblée encore lui accorda la prérogative de confirmer les arrêts des tribunaux de première instance, sans appel.

« L'opinion s'émut enfin de cet état de choses, qui allait tous les jours en empirant ; car c'est toujours l'excès du mal qui a éveillé les esprits. L'hiver de 1847 à 1848 a été partout une époque de fermentation. On vit tout à coup, et d'une manière inattendue, la jeunesse, qu'on croyait oisive et insouciance, refuser de saluer un officier qui, par ordre du prince, avait fait battre à coup de verges, comme on bat les soldats, une jeune gouvernante hano-vrienne, dont le crime était d'avoir encouru la disgrâce de la princesse Bibesco. Dans un cercle où l'on parlait des frivolités du jour, un juge, nouvellement marié, se permit d'attribuer toute la corruption des tribunaux à l'amour effréné du luxe, dont la princesse donnait l'exemple à son entourage, et ne craignit pas d'avouer que lui-même, en cas

d'épreuve, préférerait transiger avec sa conscience plutôt que de se refuser aux exigences de toilette de sa femme dans la crainte de faire mauvais ménage.

« Environ cent cinquante à deux cents jeunes gens du collège de Saint-Sava, jetés sur le pavé par suite de la nouvelle taxe universitaire, devinrent autant de propagandistes d'opposition au gouvernement de Bibesco ; ils firent de l'expulsion de la langue roumaine des écoles une question d'attentat à la nationalité (1). »

..... « L'année 1847 s'était accomplie pour les Roumains sous de sinistres auspices : à côté de l'abondance agricole des campagnes, les villes manquaient de pain ; la famine atteignait presque les populations des capitales. On attendait avec anxiété le choléra, qui s'avancait à grands pas ; les sauterelles ravageaient les semailles sur trois zones. Une inquiétude vague s'était emparée des esprits en général. En cette année, on avait compté plus d'iniquités scandaleuses encore qu'en d'autres temps. Un jeune mari, d'une des premières familles du pays, voulut venger son honneur outragé par un proche parent du prince ; il fut puni et exilé, tandis que l'homme qui avait indignement offensé la morale se promenait publiquement, recevait des places et des promotions malgré la réprobation des honnêtes gens. On n'était pas encore sorti de cette affaire qu'un président de cour de justice se trouve impliqué dans un assassinat sur un fermier. Au lieu de la punition réclamée par la loi et attendue par le public, après de nombreuses et incontestables preuves à la charge du coupable, le cours judiciaire de l'affaire est suspendu, et le susdit président se montre en plus grande faveur que jamais. Les ministres, aussi bien que le prince Bibesco lui-même, convenaient et parlaient très-haut de l'état déplorable dans lequel se trouvait le pays ; mais les ministres rejetaient les fautes les uns sur les autres et sur le prince, celui-ci sur les boyards et le

(1) Chaimoi, p. 70 et suiv. Voyez aussi une brochure imprimée en 1847, à Bruxelles, sous le titre de *Le Prince Bibesco et son administration*, et attribuée à un employé du consulat russe.

de Russie, qu'il accusait sans d'être opposés à toute amélioration, toute mesure propre à arrêter

jeunesse, traquée par la police, en toute occasion, gênée dans ses mouvements, est poussée par les répressions qu'on lui fait subir à elle, à avoir un esprit de corps, et, par suite, elle devient une force à laquelle de quiconque voudra agir le gouvernement du prince Bibesco).

ET PRODUIT PAR LA NOUVELLE ÉVOLUTION DE FÉVRIER EN LA SITUATION DES PARTIS AU COMMENCEMENT DE 1848. — Tels l'état des choses et la situation des partis en Valachie au commencement de 1848, lorsque la nouvelle évolution de février vint devant un jour plus transparent et les espérances des partis. Les partis étaient au nombre de trois : les vieux boyards, appuyés sur les faits et sur la majeure partie des fonctionnaires de l'État, remplissant les sphères officielles. Le parti appartenait en entier, mais sans force et sans appuis au prince. Il avait pour chefs l'hospodar et les principaux ministres, Alexandru et Emmanuel Baliano. Le prince, l'hospodar, Stirbey, avait passé dix ans à l'opposition. Au premier coryphée du parti national, Campineano, après avoir perdu sa confiance par sa conduite équivoque la nation et les sympathies populaires, isolé et inactif dans son petit rôle de contrôle, incertain, mais différencié entre les factions qui se disputaient le pays, porté par ses instincts à revenir de son passé vers le parti national, enchaîné par sa faiblesse à sa situation présente dans le pays de la réaction.

Le parti phanariote, avec les Ghica, les Cantacuzène à sa tête, qui pendant un moment fait alliance avec les libéraux par rapport à la Russie, avait fait amende honorable au sortir des élections de 1848 et s'était jeté complètement dans

les bras de cette puissance. Il jugeait ce moyen plus sûr pour satisfaire en même temps son ambition et sa haine contre Bibesco; et déjà le mécontentement croissant contre l'hospodar lui faisait entrevoir la possibilité de sa chute. Il commença par porter plainte devant le consul général de Russie contre les modifications arbitraires apportées par l'hospodar à la loi électorale, et rompit par là l'alliance avec le parti national, d'accord avec lui touchant la culpabilité de l'homme, mais non touchant le choix du juge. L'année suivante, il publia à Bruxelles son manifeste (c'est l'opuscule dont nous avons parlé plus haut), dans lequel la jeune Valachie et les défenseurs de la nationalité roumaine n'étaient pas moins maltraités que Bibesco et ses adhérents. Les libéraux répliquèrent par un article inséré dans la *Revue des deux Mondes* du 1^{er} janvier 1848, et donnèrent à leur tour leur programme.

Les principaux chefs de ce parti étaient les Golesto, frères et cousins, famille de grands boyards qui avait la première embrassé avec ardeur la cause populaire, Nicolas Balcesco, Constantin Rosetti J. Voinesco II, Ion Ghica et Héliade, qui, après avoir été de tous les partis et les avoir tous trahis ou abandonnés, penchait alors vers les libéraux, disposés à se servir de lui tout en s'en défiant. Tous ces hommes, depuis que Bibesco avait trompé les espérances de la nation, s'étaient tenus éloignés des affaires; et, laissant les deux partis rivaux se détruire l'un l'autre, ils bornaient pour le moment leur action à la littérature et à la presse. Plusieurs journaux et revues, telles que la *Dacie littéraire*, le *Progrès*, l'*Album*, furent successivement créés à Bucarest et à Jassi, et supprimés par la censure. Le *Courrier roumain*, rédigé par Héliade, poursuivait la pensée nationale et la haine du slavisme sous la réforme de la langue, de laquelle il voulait rejeter tous les mots slaves. Nicolas Balcesco et Lauriani, dans le *Magasin historique de la Dacie*, Cogalniceano, en Moldavie dans l'*Archive roumaine* et par la publication des chroniques moldaves, remettaient en mémoire les vieilles traditions nationales, et traçaient le tableau des anciennes institu-

tions. En même temps plusieurs sociétés secrètes s'organisèrent, afin de généraliser et d'accélérer le mouvement. Telle fut la *société des frères*, fondée en 1844 par les membres de l'ancienne société de 1840, Nicolas Balcesco, Jon Ghica, le major Tell, auxquels s'adjoignirent bientôt Alexandre-Grégoire Golesco, le capitaine Plessoiano et plusieurs autres. Le but qu'elle poursuivait était le rétablissement de l'unité nationale et de l'ancienne forme démocratique; mais elle-même jugeait ce but trop éloigné pour pouvoir être atteint immédiatement, et en attendant elle arborait, ainsi que toute la jeune Roumanie, la bannière turque relevée par Vladimiresco, par opposition aux Phanariotes, qui marchaient sous le drapeau russe.

Les événements de février en France, suivis bientôt de la nouvelle de la révolution de Vienne, donnèrent tout à coup une grande importance à ce parti. Les esprits commencèrent à s'agiter. A Bucarest, à Craïova, à Ibraïla, dans les principaux centres de population, des clubs s'organisèrent, et l'on commença à discourir tout haut sur les réformes à introduire dans le gouvernement et dans les institutions.

Les chefs voulurent alors tenter une manifestation pacifique, afin de décider l'hospodar à accorder une constitution nationale. Bibesco, averti à temps, déjoua leurs desseins par des promesses qui allaient au delà même de leurs espérances; et, profitant du répit qui lui était accordé, il sema parmi eux des méfiances qui portèrent leurs fruits plus tard (mars 1848).

MOUVEMENT EN MOLDAVIE. — Les deux principautés sont solidaires; quand un mouvement se produit dans l'une, l'autre en ressent le contre-coup; ce qui est opinion à Bucarest le devient bientôt à Jassi, et réciproquement.

Il y avait déjà douze ans que les Moldaves avaient cessé d'espérer en leur hospodar; et depuis ce temps, depuis le jour où il avait signé sans hésiter la reconnaissance de l'article final du Règlement organique, l'opposition n'avait cessé de grandir contre lui. Sans se manifester beaucoup au dehors, surtout depuis la mort de Charles Ghica, elle

ne laissait pas que d'être redoutable; car les haines s'augmentaient des efforts tentés pour les contenir. Il régnait de plus, surtout depuis les deux dernières années, une grande irritation dans les campagnes et dans les localités voisines de la Gallicie. Les propriétaires avaient de vives appréhensions. A la nouvelle de la révolution de Vienne, des agitations de Pesth et de Lemberg, les plus sages d'entre eux étaient d'avis qu'il fallait transiger à temps; et le 27 mars près de deux mille boyards et propriétaires, poussés les uns par la peur, un plus petit nombre par le désir d'améliorer la condition du paysan, tous, en général, par la haine contre Stourdza, se réunirent dans l'hôtel de Regensbourg à Jassi, afin d'aviser en commun aux mesures nécessitées par les circonstances. Comme personne n'avait de plan arrêté, on délibéra trois jours sans s'entendre. Du reste, aucune précaution ne fut prise pour assurer le secret des délibérations; le ministre de l'intérieur Stephanaki Catardji et l'aga de la police Prunes étaient présents aux séances; les individus les plus compromis par leurs relations avec le prince ou avec la Russie se mêlaient aux groupes, et allaient et venaient continuellement, au vu et au su de tout le monde, de la salle des conférences à la demeure du consul. Regensbourg touchait au palais de Michel Stourdza; on conspirait, comme dans les tragédies, sous les propres yeux du tyran. Les patriotes moldaves, jeunes gens la plupart sortis de nos écoles, qui s'étaient formés en société secrète, à l'exemple des patriotes valaques, afin de révolutionner le pays non plus au profit d'une ambition ou d'une vengeance personnelles, mais au profit de l'unité et de la nationalité roumaine, refusèrent d'abord de s'associer à ces menées, dont l'origine, comme les tendances, leur était suspecte. Mais le second jour, gagnés par l'effervescence générale, ils se réunirent à l'assemblée de Regensbourg et signèrent avec elle une adresse au prince contenant, avec la demande de quelques modifications dans le régime de la propriété, un projet de constitution pour la principauté en dix-huit ou vingt articles. Cette constitution était des plus modérées, et se bornait à de-

la liberté de la presse en ce qui échoit aux affaires intérieures, l'institution d'une garde civique, la responsabilité des ministres et des agents de l'administration. Michel Stourdza accueillait avec empressement la députation, et lui présentait ses demandes en les prenant une à une, et ne les repoussait que si elles ne portaient atteinte au Règlement; même temps ayant enrôlé par lui tout ce qu'il y avait à Jassi de jeunes gens sans armes, et leur ayant fait jurer de ne pas se laisser entraîner à aucune aventure d'Albanais, mais de se contenter de s'assurer des ordres du prince.

Le soir, une troupe de soldats par le fils de l'hospodar, Stourdza, cernèrent la maison du prince, où se trouvaient une douzaine de jeunes gens sans armes, et leur firent à coups de crosse de coups de feu, victimes d'un insuccès. Un grand nombre furent tués à domicile eut lieu pendant la nuit. Les prisonniers furent conduits à Matchin, et de là à Constantinople.

Constantinople plusieurs de conspirateurs; le prince Stourdza donna à peu de frais le mépris à l'hydre révolution-

naire du protectorat. (1) Mais, la question était la même de la question. Ce que demandaient les Valaques, bien que leur programme fût autrement radical que celui des Moldaves, à savoir l'égalité civile et politique, la réforme complète de l'administration, l'égalité de répartition des impôts, l'affranchissement des Taiganes et des paysans, la liberté de la presse, l'abolition des titres de noblesse, était dans la limite de leur droit, et n'excédait pas même la bonne volonté de la Porte; mais pour cela il fallait abolir du même coup le Règlement et le protectorat (les auteurs du *Mémoire* le proclamaient hautement); et cela, la Porte n'était pas libre de le faire.

Le départ de Tala'at efendi pour Jassi (mai 1848) laissa le champ libre aux intrigues du commissaire russe (général Duhamel), dont l'envoi dans les principautés, qui avait précédé de quelques jours l'arrivée du commissaire ottoman, avait surtout pour objet d'entretenir l'Europe dans l'idée d'un accord préalable et d'une conformité parfaite de vues entre les deux cours. M. Duhamel, à qui le parti national, ne reconnaissant à la Russie aucune intervention légale dans les affaires intérieures du pays, avait refusé de s'adresser, vit avec déplaisir son collègue gagné à la cause progressiste et les choses inclinées à un arrangement amiable qui, faisant de la cause des principautés une question pour ainsi dire personnelle entre elles et le suzerain, laissait le protecteur tout à fait en dehors du débat. Aussi, lorsque plusieurs membres du parti phanariote entreprirent à leur tour de signaler à l'envoyé du czar quelques-uns des maux dont souffrait le pays, non par compassion pour ses misères, mais par inimitié contre le prince régnant, M. Duhamel leur répondit-il brutalement, comme pour pousser le pays à bout : « Je ne suis pas venu ici pour écouter les griefs de la nation, mais pour prêter à l'hospodar un appui moral et même matériel (2).

DE TALA'AT-EFENDI ET DU GÉNÉRAL DUHAMEL DANS LES PRINCEAUTÉS. — Les Valaques, quoique encore pour la vie politique, pendant une meilleure entente avec les révolutionnaires : aussi le prince qui se préparait chez eux à leur donner des apparences plus sérieuses. Les chefs résolurent de procéder par la voie légale, et deux députés, l'un ottoman, l'autre roumain, furent envoyés dans les principautés à la suite des événements pour s'enquérir de l'état des choses et s'adresser directement au prince de la Porte, Tala'at et lui exposèrent les griefs du pays, en protestant de leur dévouement à la cour suzeraine. Les députés, disaient-ils, étaient venus de l'ancienne et fidèle mémoire de nos pères, et nous nous en souvenons qu'à nous rallier à la Sublime Porte, nous ne pouvons que nous enlever.

(1) Extrait du *Mémoire présenté à S. M. Tala'at efendi* dans le *Mémoire justificatif de la Révol. roum.*; Paris, 1849, p. 74.

(2) *Mémoire justificatif*, p. 5.

RÉVOLUTION DU 11|28 JUIN. PROCLAMATION ET ACCEPTATION DE LA CONSTITUTION. — Le moment critique approchait. Les patriotes roumains, voyant qu'il n'y avait rien à attendre de la faiblesse de la Porte, résolurent d'en appeler au prince lui-même, comme au tuteur naturel de la patrie. Ils voulaient jusqu'à la fin rester dans les voies légales. Les violences seules du prince les contraignirent à en sortir. Quand ils le virent répondre à leurs ouvertures par des mesures de proscription et d'exil, comprenant qu'ils n'avaient plus à compter que sur eux-mêmes, ils résolurent d'agir. Tout était prêt pour l'insurrection. Les chefs, avant de donner le signal, se réunirent une dernière fois dans la maison des frères Golesco. Là les rôles furent distribués : Stephan Golesco, Héliade et le major Tell, qui commandait un bataillon à Giurgevo, furent désignés pour aller à Islaz dans le district de Romanati (Petite Valachie), dont l'ancien capitaine de pandours Maghiero, l'un des chefs du mouvement, était administrateur. C'était de là que devait partir le signal. La petite garnison d'Islaz, formée d'une compagnie sous les ordres du capitaine Plessoiano, attendait les insurgés pour se joindre à eux; on espérait que son exemple entraînerait le reste de la milice.

Les deux frères Balcesco reçurent mission d'insurger les deux districts de Pracova et de Volcea, où ils avaient des relations. Ion Ghica demanda à être envoyé à Constantinople pour s'entendre, s'il était possible, avec la Porte.

arrivèrent de lendemain soir ils trouvèrent le major Tell, Plessoiano et le prêtre Radul (village de Celeiu, situé à quel d'Islaz. C'est là que, le 21 matin, au milieu d'un conseil religieux et en présence des nombreux et ébahis de fermiers, de matelots de paysans accourus des villages soldats et d'officiers (deux compagnies et un peloton de cavalerie s'étaient joints à la compagnie Plessoiano), Héliade, dans de la nouvelle constitution, des principes, formulés en vingt-deux étaient développés dans une allocution à la nation et au prince proclamation, datée d'Islaz, de la régénération, le 9 juin, était le prêtre Chapca, Jean Héliade, Golesco, Christian Tell et Nicsoiano. Ceux-ci se constituèrent gouvernement provisoire en s'appuyant sur Maghiero; et le même jour, après les assistants eurent prêté et mains le serment de fidélité à la constitution, ils adressèrent au prince par l'entremise de Maghiero, d'insurrection restait secrète, une lettre dans laquelle ils présentaient la constitution comme une nécessité de salut adjuraient le prince, au nom de la nation, d'en prendre la direction.

Une grande fermentation se produisit alors à Bucarest. Le départ du prince, accompagné de Héliade et de Stéphan

gens, après par la police depuis quelques heures, tirant sur le prince et le ministre Villars à la pompe. On attendait, que l'on ne manquât de tirer aux révolutionnaires, quelle y aient constamment déjeuné, redoublant les inquiétudes. Bibesco. Il voulait sonder les dévotions des troupes en garnison à Bucarest, et le lendemain il parcourut les rues, harangua les officiers et soldats, en parlant vaguement mécontents contre l'État, et leur donna s'ils seraient prêts à soutenir le prince. La réponse, à la fin, respectueuse, accrut les alarmes du prince au lieu de les calmer : « Je ne puis tirer l'épée contre les ennemis de ma patrie, disent-ils, compatriotes, mais nous ne nous battons pas pour nos frères, qui veulent notre liberté du pays. » Bibesco reprit son palais, et donna l'ordre de continuer les arrestations.

Quelques heures après, il reçut l'estafette de Maghiéro qui lui apportait le texte de la proclamation avec la lettre écrite par lui.

Maghiéro, dit-on, lui qui, à la proclamation de l'insurrection, avait écrit à Maghiéro pour toute réponse ces mots : « A mort tous ; » il dément, mais déjà il n'était plus temps. Le même jour, quand on avait appelé les soldats de Bibesco aux casernes, un drapeau de Maghiéro, cadet à l'école militaire, suivi de plusieurs de ses camarades, était présenté sur la place du marché une copie de la proclamation, et fut lue à haute voix, affirmant que Bibesco y donnait son adhésion, et invitait le peuple à se rendre au palais pour remercier le prince. En un instant plus de deux mille personnes se rassemblèrent autour des jeunes gens, et ils se dirigèrent vers la demeure de l'hospodar, promenant par les rues des drapeaux tricolores. Le prince, soit entraîné, soit surpris, accepta aussitôt l'abdication, qu'il signa au milieu de la foule frénétique, et nomma, séance tenante, un nouveau ministre pris en l'exception du spathar (M. Odolescu), parmi les chefs du mouvement. Les deux frères Galesco, Nicolas et Georges, étaient accourus, le premier

à l'intérieur, le second à la justice; Maghiéro, aux finances; Héliade, à l'instruction publique et aux cultes; Nicolas Balcesco, au secrétariat d'État; Rosetti, à la police. (23 juin.)

ABDICTION DE BIBESCO. — La nouvelle de ces changements parvint le lendemain dans la nuit à Héliade et à ses collègues, qui, après avoir été reçus en triomphe à Caracala, s'avançaient vers Craïova, capitale de la Petite Valachie, au milieu d'un immense concours de citoyens et escortés par une véritable armée de miliciens et de dorobantz. Ils envoyèrent dans la même nuit un message à Bucarest, par lequel ils demandaient, 1° le renvoi d'Odolescu et son remplacement par Tell; 2° la nomination de Maghiéro comme capitaine général des dorobantz et de l'armée irrégulière; 3° la reconnaissance de tous les actes promulgués par le gouvernement provisoire depuis le 21 juin. A ces conditions, ils répondaient de la tranquillité du pays; sinon, les représentants de la nation viendraient, avec le camp, traiter aux portes de Bucarest. A cette fière réponse l'hospodar, déjà ébranlé par les remontrances et la protestation du consul général de Russie Kotzebue (24 juin), sentit faiblir son courage et son patriotisme, et le troisième jour, à deux heures du matin, après avoir, par un dernier office, confié le gouvernement aux mains des nouveaux ministres qu'il venait de nommer, il abdiqua, et passa à Cronstadt, en Transylvanie (25 juin) (1).

A la nouvelle du départ du prince,

(1) Voici le texte de cette abdication, traduit littéralement d'après l'acte officiel :

« Au conseil des ministres.

« Nous, George-Démètre Bibesco, par la grâce de Dieu, prince régnant de Valachie.

« Attendu que je sens que l'état de mes forces n'est point en rapport avec les exigences des circonstances actuelles, et afin que ma conscience ne me reproche pas d'avoir compromis le sort de mon pays en continuant à me charger d'un fardeau trop lourd pour moi, je remets le gouvernement entre vos mains, et rentre dans la vie privée avec le contentement que donne une conscience pure.

« Georges-Démètre Bibesco.

« Bucarest, le 23 (25) juin 1848. »

le peuple se porta en masse au palais du gouvernement et demanda la nomination par acclamation d'un gouvernement provisoire définitif. L'élection eut lieu séance tenante, et le gouvernement fut composé comme il suit :

Président, S. Em. le métropolitain Néophyte.

Membres, MM. Héliade, Stéphan Golesco, Tell, Maghiero, Scurto.

Secrétaires avec voix délibérative, MM. A.-G. Golesco, Nicolas Balcesco, Rosetti et Jean Bratiano.

Ministres, Nicolas Golesco, J. Canpineano, Constantin Philippesco, Odobesco, Héliade, J. Voinesco II, Nitresco.

Des exprès furent envoyés aux membres du gouvernement dans la Petite Valachie pour les inviter à se rendre immédiatement dans la capitale, où ils arrivèrent dans la journée du 28.

Trois jours auparavant, MM. Duhamel et Kotzebue avaient quitté Bucarest et s'étaient rendus en Moldavie par Fokchanl, d'où M. Kotzebue protesta de nouveau par une lettre adressée au métropolitain, sous la date du 18 (30) juin, contre les actes *illégaux* qui venaient de s'accomplir. « Les suites de cette infraction patente aux traités, était-il dit dans la lettre, sont immanquables ; et je viens de recevoir la nouvelle que les troupes de S. M. l'Empereur, mon auguste maître, ont franchi le Pruth, et se dirigent vers la frontière de la Valachie. »

mots de la constitution que venait d'acclamer dans le Ch. Liberté et qui ne fut pas sans sur la marche des événements.

Elle était composée, ainsi l'avons vu, de 22 articles, savoir :

1° L'indépendance administrative législative basée sur les traités de Vlad V ;

2° L'égalité des droits politiques ;

3° L'égalité de répartition des impôts ;

4° Une assemblée nationale, de représentants pris dans les classes de la société ;

5° Un chef de l'État responsable pour cinq ans et éligible dans les classes de la société ;

6° Une diminution de la liste civile ;

7° La responsabilité des ministres de tous les fonctionnaires publics ;

8° La liberté absolue de la presse ;

9° Toute récompense décernée au nom de la patrie, par ses représentants et non par le chef de l'État ;

10° Le droit pour chaque citoyen de lire ses propres magistrats ; découle de celui qui a le droit de participer à l'élection du chef de l'État ;

11° L'établissement d'une justice nationale ;

12° L'émancipation des serfs et la dédicace aux lieux saints ;

13° L'abolition de la *claca* du paysan, qui devient propriétaire moyennant une indemnité ;

14° L'affranchissement et

olition des châtimens cor-

olition de la peine de mort;
blissement d'un nouveau sys-
ntaire;

ancipation des Israélites et
s droits pour les citoyens in-
toutes les religions;

onvocation immédiate d'une
générale constituante, élue
nter tous les intérêts et tou-
mes de la société et chargée
et de promulguer la constitu-
bases des articles précités (1).

ces articles, qui plus tard
e prétexte à l'accusation de
ne portée contre le mouve-
ain de 1848, ont besoin d'être
ce sont les articles 12, 13 et
ant l'émancipation des mo-
diés aux lieux saints, la con-
droit de propriété au paysan
hissement des Tsiganes.

DES MONASTÈRES DES
NTS. — Les monastères de
cque en Moldo-Valachie sont
rtés, les monastères indigè-
monastères *dédiés* aux lieux
st-à-dire aux communautés
u Saint-Sépulcre, du mont
., qui les font régir par des
s ou délégués de leur choix,
vent les revenus à leur profit.
ant de ces revenus est évalué
hainoi (Jon Ghica) à dix-huit
e piastres (six millions de
r la Valachie seulement. En
ls possèdent deux cent treize
grandes propriétés, dont cent
it du Saint-Sépulcre, quatre-
du mont Athos, douze du
, cinq du patriarcat de Con-
, deux de celui d'Antioche,
lui d'Alexandrie et trois du
de Drian, en Épire.

s-fonds de ces monastères,
origine se confondaient avec
ères indigènes, proviennent
de donations faites ancienne-
les princes et les particuliers

ouveau par le Règlement orga-

le mémoire publié par Héliade
le: la Constitution roumaine ex-
rés ses vrais principes.

raison. (PROVINCES ROUMAINES.)

et dont le produit devait être consacré
exclusivement à des œuvres pies et cha-
ritables, telles que l'entretien de l'église
du monastère, la distribution journalière
d'aumônes à un nombre déterminé
de pauvres, la fondation d'écoles et
d'hôpitaux, l'établissement d'un fonds
destiné à doter chaque année des or-
phelines sans fortune, etc. Ces obliga-
tions ou d'autres analogues sont expres-
sément mentionnées dans tous les actes
de donation dont on a pu jusqu'ici retrou-
ver les doubles, les higoumènes s'étant
toujours refusés à produire les origi-
naux qui étaient en leur possession.

Au commencement du dix-septième
siècle, lorsque les Grecs du Phanar se
furent impatronisés dans les principau-
tés et que plusieurs d'entre eux se glis-
sèrent dans les conseils des princes,
ceux-ci placèrent ces monastères sous le
patronage des sanctuaires les plus ré-
vérés de l'Eglise orthodoxe. Ce n'était
d'abord qu'un simple hommage. Les mo-
nastères *dédiés* ne passèrent pas aux com-
munautés du mont Sinaï ou du mont
Athos à titre de possession, mais de su-
prématie religieuse (*inchinate*). Les vo-
lontés des donateurs étaient encore res-
pectées. On prélevait chaque année sur
les revenus les sommes affectées aux ac-
tes de bienfaisance locale, et une partie
seulement du surplus, s'il y en avait,
était envoyée aux couvents de terre
sainte à titre d'aumône. Même quand
cette aumône devint en quelque sorte
obligatoire par l'usage et que les abbés
grecs commencèrent à exiger comme un
droit ce qui n'était qu'un don gratuit,
il étaient tenus de s'en rapporter à
la bonne foi des supérieurs indigènes, et
il leur était interdit d'envoyer des agents
ou des higoumènes pour contrôler les
dépenses et s'assurer de la quotité de
l'excédent. Tous les couvents moldo-
valaques étaient administrés par des
moines indigènes, qui faisaient partie du
divan du pays, ainsi que le prouve un
rapport adressé au prince Grégoire
Ghica en 1742. Mais, à la longue, la dé-
dicace dégénéra en une servitude maté-
rielle; et les Grecs ayant obtenu l'auto-
risation de faire gérer les monastères
roumains par leurs délégués, ceux-ci ne
tardèrent pas à s'approprier la totalité
des revenus.

De nombreux documents attestent les efforts tentés par les hospodars, à diverses époques, pour arrêter ou modérer le cours de ces empiètements. Matthieu Bassaraba fit rentrer les monastères sous l'ancienne loi (1634), défaisant ainsi ce que les Grecs avaient fait. En 1654, Constantin Bassaraba renouvela le décret de Matthieu. Pendant tout le cours de ce siècle la question suivit les fluctuations de la lutte politique qui se débattait alors entre les boyards indigènes et les Phanariotes. La défaite des premiers, au commencement du dix-huitième siècle, fut suivie de l'aliénation complète des monastères. Mais en même temps plusieurs princes phanariotes, comme pour diminuer l'odieux de cette spoliation, disposèrent par des chrysobulles que les higoumènes seraient tenus de payer chaque année certaines redevances au fisc, aux écoles, à la caisse des aumônes, etc. On peut citer entre autres les chrysobulles des hospodars Hypsilantis (1780), Hangerli (1791), Caradja (1816), en Valachie; en Moldavie, la décision du clergé et du divan général, confirmée par un office princier daté de 1706, ainsi que les chrysobulles des hospodars Grégoire Ghica en 1748 et Alexandre Hypsilantis en 1799.

En 1822, à la chute des Phanariotes, le pays réclama contre l'aliénation des monastères. La Porte, se fondant sur ce que les higoumènes avaient pris une part active à la révolte d'Hypsilantis et avaient employé les revenus des communautés à solder des bandes d'insurgés, ordonna leur expulsion des principautés, et nomma, pour gérer les biens des couvents, un comité composé de boyards et présidé par le métropolitain. En même temps une décision de l'assemblée générale arrêta que les revenus seraient affectés pendant cinq années à l'extinction des dettes du pays. L'occupation russe de 1828 ayant ramené les higoumènes, malgré les protestations énergiques de l'assemblée générale et du haut clergé de Moldavie, le Règlement organique statua (art. 336) qu'une partie des revenus des monastères dédiés reviendrait à l'État, qui les emploierait en actes de bienfaisance et d'utilité publique, et

par cette considération il les exempta de l'impôt qu'ils avaient payé jusque-là. Les higoumènes protestèrent; et, élevant le débat à la hauteur d'une question de propriété, ils se prétendirent spoliés et refusèrent de se soumettre au Règlement. Le général Kisseleff nomma alors une commission d'examen, dont le conseiller d'État russe Mavros et M. Barbo Stirbey (l'hospodar actuel) faisaient partie. La commission n'eut pas de peine à démontrer l'absurdité de ces prétendus griefs; et elle conclut en proposant, puisque les moines grecs refusaient de reconnaître le Règlement en ce qui les concernait, de leur laisser les revenus des monastères tels qu'ils existaient sous l'ancien régime, déduction faite des redevances qu'ils étaient tenus d'acquitter envers le fisc et les établissements de bienfaisance, et d'attribuer à l'État l'augmentation provenant de l'application de la nouvelle loi sur la propriété, dont le rapport avait plus que quintuplé (1). Le général Kisseleff adhéra au projet de la commission; mais, à Constantinople, la mission de Russie en décida autrement, et il fut statué par les deux cours que les higoumènes continueraient pendant dix ans à disposer des revenus des monastères, sans être tenus à aucunes redevances ou contributions. A l'expiration de ce terme, c'est-à-dire en 1844, la Russie, qui s'était arrogé la tutelle des monastères des lieux saints, émit des propositions qui ne tendaient à rien moins qu'à transformer les moines et les cultivateurs établis sur leurs domaines en sujets immédiats du czar orthodoxe. Arrivée à ce point, la protection se heurta et contre les Roumains et contre les moines eux-mêmes, qui rejetèrent l'arrangement proposé. Quatre ans plus tard (1847), les exactions de Bibesco, encouragées sous main par le cabinet de Saint-Petersbourg, contraignirent les higoumènes à implorer de nouveau l'assistance de la Russie; et, à quelques temps de là, un firman, dû à l'énergique intervention de M. de Titoff à Constantinople, donna gain de cause aux

(1) Voyez dans la brochure de G. Chinois le texte du rapport de MM. Mavros et Barbo Stirbey.

higoumènes, sous l'unique condition de payer une contribution annuelle de 700,000 piastres (233,000 francs) pour les deux principautés.

Tel était, en 1848, l'état de la question. L'article 12 de la déclaration des droits, en faisant rentrer les monastères dédiés dans la possession de l'État, se bornait donc à restituer à celui-ci un bien qui lui appartenait. Les révolutionnaires ne faisaient rien de plus en cela que ce que les princes Matthieu et Constantin Bassaraba, Hyspantis, Grégoire Ghica, Caradja et le général Kisseleff lui-même avaient proposé de faire. Les monastères avaient été des dépositaires infidèles; ils s'étaient approprié les fonds dont ils ne devaient être que les distributeurs au profit du public; c'était à l'État de pourvoir directement à l'exécution des volontés des donateurs, puisque ces volontés avaient été méconnues. En vain on alléguait les actes par lesquels les princes phanariotes avaient aliéné les anciennes donations au profit des monastères: ces actes étaient nuls en droit, non-seulement parce qu'ils n'avaient pas eu l'assentiment des États du pays, mais encore parce qu'ils violaient les dispositions essentielles de la loi. (1). D'ailleurs, le droit qu'ils conféraient aux moines

grecs n'était qu'un simple droit à l'assistance. Le programme de 1848 entendait garantir ce droit; mais en même temps il voulait que la propriété restât au véritable possesseur, c'est-à-dire au pays. Le pays, par l'entremise de son gouvernement, continuerait de payer son tribut d'aumônes aux saints lieux, mais sans frustrer ses propres indigents de leur légitime. C'était l'application pure et simple des dispositions du firman de 1822.

QUESTION DE LA PROPRIÉTÉ. — L'article 13, par l'abolition de la claca et les modifications qu'il apportait dans le régime de la propriété, touchait à une question vitale pour le pays et qui, depuis le soulèvement et les massacres des paysans dans la Gallicie, préoccupait vivement tous les esprits sérieux dans les deux principautés. Un des principaux réformateurs de 1848, N. Balcesco, rendu au calme de la vie privée, publia un mémoire exprès pour démontrer que la révolution n'avait rien innové sur ce point, non plus que sur les autres, et que les droits qu'elle réclamait en faveur des paysans n'étaient que le rappel de leurs anciennes franchises. L'établissement de la corvée (*claca*) et le servage qui était venu à la

F (1) Il est certain, d'après les actes mêmes, que les donations de biens-fonds ne furent pas concédées aux religieux individuellement, mais bien à la communauté, être collectif et abstrait. Or, d'après le code roumain, les communautés ne sont point considérées comme propriétaires, avec la faculté d'user et d'abuser, selon le droit romain. Les dispositions des codes de Bassaraba, d'Hyspantis et de Caradja sont unanimes à cet égard; elles interdisent aux moines, tant indigènes qu'étrangers, de disposer, dans aucun cas, des biens des monastères, ni de les échanger ou de les vendre, ni d'hypothéquer et d'emprunter, ni même de faire des coupes de bois. Voyez, sur les développements de cette question, le mémoire de N. Balcesco, *Question économique des principautés danubiennes*, p. 7 et 78. — La question, du moins en ce qui concerne la Moldavie, vient d'être de nouveau déferée à l'arbitrage de la Porte par le prince régnant (octobre 1855). Le 22 juillet dernier, le conseil administratif et le divan général s'étant à Jassi, prenant en considération l'état des finances par suite des

événements politiques et la nécessité de rembourser la dette de trente-six millions dont la principauté est grevée, ont cru devoir fixer eux-mêmes le montant de la contribution annuelle des monastères de terre sainte; et pour cela ils ont statué à l'unanimité, en se basant sur les art. 58, 59, 79, 80 et 416 du Règlement, qu'il serait fait sur les revenus de ces monastères trois parts, dont l'une serait versée au fisc, la seconde à la caisse du ministère des cultes et la troisième serait mise à la disposition des saints lieux. Il est à regretter qu'au lieu d'une transaction qui ne remédiera à rien, en supposant même qu'elle aboutisse, le divan de Moldavie n'ait pas cru devoir adopter une mesure radicale, qui coupât court à toutes les récriminations présentes et futures. Il est plus fâcheux encore que le prince Ghica, qui a ratifié la décision de l'assemblée, ne l'ait pas mise à exécution sur-le-champ en vertu des pouvoirs qu'il tient de la constitution, et ait cru devoir en appeler à la Porte dans une question d'administration intérieure, que le pays seul est appelé à régler en vertu de son autonomie.

suite (1) avaient été une des causes les plus actives de la ruine et de la dépopulation du pays. Lorsque le paysan cessa d'être attaché à la glèbe, sa condition n'en devint pas meilleure, et l'accroissement successif des taxes et des redevances détermina bientôt un grand nombre d'émigrations : « Les paysans à proximité des frontières, dit M. G. Chainoi, émigrent toutes les fois qu'ils le peuvent. Les Moldaves passent en Bucovine, en Bessarabie et dans la Dobrodja; les Valaques en Transylvanie et surtout en Serbie et en Bulgarie. En Serbie, où l'on compte aujourd'hui deux districts, plus de quarante mille familles roumaines sont émigrées de la Valachie depuis l'établissement des redevances du Règlement de 1831. En Bulgarie, on en compte plus de cent mille, et leur nombre augmente tous les jours. Après la guerre de 1828, une colonie de Bulgares de plus de trente mille familles créa de magnifiques établissements agricoles : le Règlement bientôt l'obligea de se dissoudre, et ces Bulgares repassèrent le Danube; ceux qui restèrent fondèrent deux petits bourgs, mais ils abandonnèrent l'agriculture. Pendant les années

1834, 1835 et 1836, plus de douze mille familles transylvaines, établies depuis près d'un demi-siècle, retournèrent dans leur pays. Ces chiffres sont officiels et plus éloquents que tous les arguments que l'on peut invoquer pour ou contre les redevances entre propriétaires et paysans établies par le Règlement et par les diverses modifications subséquentes. Il est aisé de comprendre que des faits donnant de tels résultats aient donné à réfléchir à quelques esprits sérieux (1). »

Les chefs du mouvement de 1841 avaient déclaré, par une clause de leur programme, les paysans francs-tenanciers avec un droit héréditaire sur la portion du terrain qui leur est allouée, en remplaçant les journées de travail fixées par le Règlement par une rente en argent basée sur la valeur actuelle du sol. En 1846 on tenta d'aller plus loin, et le parti national, jugeant que le rachat définitif de la rente serait plus avantageux aux uns et aux autres, proposa l'abandon absolu au paysan de ce même terrain, en remboursant le capital au propriétaire. Ces idées n'étaient donc pas nouvelles. D'ailleurs la constitution de 1848, en abolissant d'une part le servage et le travail obligatoire, de l'autre en attribuant au paysan la propriété du fonds, dont il n'avait eu jusque-là que l'usufruit, se bornait à appliquer les mêmes mesures adoptées récemment par plusieurs États allemands, et que l'Autriche elle-même avait décrétées en Gallicie et en Hongrie au mois de mars de cette même année. Les révolutionnaires roumains pouvaient-ils faire moins que ce qui venait d'être fait par les gouvernements eux-mêmes dans les pays voisins? Du reste, le principe de la réforme ne fut contesté par personne; et, lorsque le gouvernement eut décrété l'établissement d'une commission mixte (2), afin

(1) Voyez N. Balcesco, p. 10 et suiv. — Suivant M. Héliade (*le Protectorat du czar*, p. 12), la *claca*, à son origine, était loin d'être ce qu'elle est devenue depuis. « De temps immémorial, dit-il, il existe en Moldo-Valachie une coutume charitable de secourir les pauvres, les nouveaux mariés, le chantre de l'église et le prêtre, tout homme qui n'a pas de bœufs ou de chevaux. Les jours de fêtes, tout le village, jeunes garçons et jeunes filles, hommes, femmes, enfants, se rassemblent avec leurs bœufs et leur chevaux pour labourer, ensemençer ou récolter la terre cédée aux hommes et aux familles hors d'état de la cultiver. Ce travail pieux s'appelle *claca*, c'est-à-dire travail gratuit. Par son bienfait les pauvres sont soulagés et parviennent à obtenir une récolte, à s'en nourrir et même à posséder progressivement une vache, une paire de bœufs, ce qui les met en état de commencer la vie agricole. Le chantre de l'église et le prêtre jouissent de la *claca* en faisant appel à la piété et à la bienfaisance de leurs paroissiens. » C'est ce pieux et touchant usage, dont le propriétaire recueillait le bénéfice dans l'occasion, qui dégénéra à la longue en une servitude, la plus odieuse et la plus dure au paysan roumain.

(1) G. Chainoi, p. 201. — N. Balcesco, *Question économique des principautés danubiennes*, p. 48.

(2) Cette commission fut composée de trente-six députés, à raison de deux par district, dont dix-huit représentants des boyards ou propriétaires, dix-huit représentants des cultivateurs, sous la présidence d'un grand boyard, M. Racovitza, désigné d'office par le gouvernement. On lui adjoignit en qualité

d'arrêter les bases de la nouvelle loi sur la propriété, les discussions ne roulèrent que sur l'exécution, sur la quantité de terrain à céder aux cultivateurs et sur la valeur en argent de ce terrain; et, malgré le mauvais vouloir évident des boyards, nul doute que les parties intéressées n'eussent fini par se mettre d'accord si la Russie, après avoir crié au communisme, ne fût intervenue, les armes à la main, dans le débat.

QUESTION DE L'AFFRANCHISSEMENT DES TSGANES. — L'article 14, concernant l'affranchissement des Tsiganes des particuliers et leur rachat par l'État, était le seul qui ne pût pas se justifier par les anciens droits et usages du pays. Aussi était-il une conquête de la civilisation, un résultat du progrès et de l'adoucissement des mœurs, dont les hommes qui aspiraient à régénérer leur pays ne pouvaient pas ne pas tenir compte. La mesure projetée n'avait rien, d'ailleurs, de proprement révolutionnaire après l'initiative prise, quelques années auparavant, par le gouvernement lui-même d'affranchir les Tsiganes de l'État et des monastères, dont la condition était loin d'être aussi malheureuse que celle des Tsiganes des particuliers (1).

Sauf ces trois articles, dont le sens avait besoin d'être précisé par un court commentaire, tous les autres points de la constitution valaque s'expliquaient et se justifiaient par leur simple énoncé. Les principes étaient les mêmes que ceux qui servirent de base à toutes les constitutions qu'enfanta cette année de crises et de douloureux mécomptes : responsabilité des ministres, représentation nationale sur une large base d'élection, garde nationale, liberté de la presse et de la parole. Le tort de ceux qui les

nairent en avant ne fut pas d'en avoir fait la base de leur réforme, mais d'avoir cru à leur réalisation possible dans de telles conditions de temps et de lieu. Évidemment la Russie et l'Autriche elle-même, du moment qu'elle aurait recouvré sa liberté d'action, feraient tout pour empêcher l'établissement à leurs portes d'un État issu d'une révolution et régi par des institutions politiques entièrement opposées aux leurs. Quant à la Porte, disposée peut-être, par le principe même de son gouvernement, à plus de tolérance, elle ne pouvait donner suite à ses bonnes intentions qu'autant qu'elle serait assurée de l'appui de la France et des puissances occidentales. Or, les événements de juin à Paris allaient imprimer à toute l'Europe une politique de réaction, et, par les difficultés qu'ils créaient à la France à l'intérieur, détourner de plus en plus son attention des affaires du dehors.

PREMIERS ACTES. — On en acquit bientôt la preuve. A peine installé, le gouvernement provisoire chercha à établir des relations officielles et directes avec la Turquie et les grandes puissances. En même temps qu'il accréditait des agents à Constantinople (M. Jon Ghica), à Pesth (M. Démètre Bratiano), à Paris (M. A.-G. Goleco), à Francfort (M. Maioresco), il notifiait officiellement à ces cabinets son avènement, présenté comme une suite nécessaire de l'abdication du prince. La nouvelle administration, disaient les circulaires, ne s'était pas constituée de sa propre autorité; elle avait été élue spontanément par le peuple et composée presque en entier des mêmes ministres à qui l'ex-hospodar, en se retirant avait délégué ses pouvoirs. Quant aux autres changements, ils étaient présentés comme une simple modification dans l'administration intérieure, résultant de l'autonomie que les anciennes capitulations et l'article 5 du traité d'Andrinople garantissaient à la principauté. Les relations restaient les mêmes entre le suzerain et le vassal, comme aussi les rapports politiques de la Valachie avec les États voisins. A l'égard de la Russie seulement, le gouvernement provisoire déclarait la résolution de se renfermer dans la teneur stricte des traités, et de ne

de vice-président M. Ionesco, Moldave, que recommandaient des études spéciales sur l'agronomie et l'économie politique.

(1) Nous recevons à l'instant la nouvelle que le prince régnant de Moldavie, Grégoire Ghica, vient, par un office daté du 28 novembre (20 décembre) 1855 d'émanciper les Tsiganes dans toute l'étendue de la principauté. Voyez *Staps Dumarit* (*l'Étoile du Danube*) du 29 novembre (21 décembre) 1855.

point la reconnaître comme protectrice des principautés dans le sens exclusif qu'elle entendait donner à ce mot, mais seulement au même titre que les autres puissances amies de la Turquie et qui avaient garanti l'intégrité de l'empire ottoman. Tel était le langage que le nouveau gouvernement tenait aux cabinets en général. Les lettres adressées au ministre des affaires étrangères de France et au chargé d'affaires de la république à Constantinople contenaient quelque chose de plus : ici la révolution du 23 juin était représentée « comme un mouvement démocratique qui devait exercer l'influence la plus salutaire sur les destinées de la Hongrie, de la Pologne et des autres nationalités. » Les chefs du mouvement, qui, à Constantinople et à Londres, se disaient conservateurs, se proclamaient révolutionnaires à Paris.

Mais toutes ces ouvertures restèrent sans réponse. M. Jon Ghica n'avait pas encore donné de ses nouvelles; on ne savait pas même s'il était arrivé à Constantinople. Ses collègues ne paraissaient pas devoir être plus heureux dans leur mission. A Bucarest, le consul général d'Autriche s'annonçait comme hostile; le consulat général de France, depuis le départ de M. de Nyon, était géré par le chancelier. En vain les Valaques pressaient-ils de leurs vœux l'arrivée de son successeur; la France avait autre chose à faire, au lendemain des journées de juin, que de prêter l'oreille à l'appel lointain de ce peuple

se compromettre et de compromettre son gouvernement par tout ce qui pourrait ressembler à une reconnaissance, même tacite, du nouveau gouvernement. Ce n'est pas qu'il ne sût autant que personne à quoi s'en tenir sur l'origine et sur la tendance du mouvement valaque, lui qui y avait poussé conjointement avec l'envoyé de Russie, quoique dans des vues entièrement opposées. Mais le but primitif avait été de beaucoup dépassé, et, dans de telles complications, Tala'at, homme d'ailleurs de peu d'énergie, ne croyait pas devoir préjuger des intentions de son gouvernement.

Les choses en étaient là (1^{er} juillet) lorsque le métropolitain communiqua au gouvernement provisoire la lettre qui venait de lui être adressée de Fokchani par M. de Kotzebue. Cette lettre, conçue en termes assez embarrassés, renouvelait en la commentant la protestation du 11 (24) juin, et annonçait au métropolitain que les troupes de S. M. I. avaient franchi le Pruth et se dirigeaient vers les frontières de la Valachie. La nouvelle pouvait être vraie; mais le danger n'était pas immédiat. Sans doute la Russie avait la plus grande envie d'occuper les principautés, moins pour réprimer un mouvement dont elle était certaine d'avoir raison quand elle le voudrait que pour se trouver plus à portée d'intervenir, à un moment donné, en Italie. En effet, la question valaque n'était qu'un point dans la grande question qui se débattait alors en Europe et dont la crise semblait prochaine. Mais

un Bessarabie avaient franchi le seuil de douze mille hommes entrés en Moldavie. Le 28, ils s'avançaient rapidement jusqu'à Bur-
vingt lieues de la frontière va-

Cette démonstration fut mal accueillie à Constantinople, et une lettre d'explications fut adressée par le tsar par les représentants de France en Angleterre à M. de Titoff, qui rétorqua que c'était un malentendu, que le commandant militaire de la Bessarabie avait dépassé ses instructions, que l'ordre lui avait été envoyé par la Moldavie. En effet, il y avait un mouvement de retraite : les troupes roumaines se retirèrent jusqu'à la Pruth, et même quelques régiments franchirent le Pruth. Mais ce mouvement fut bientôt arrêté par la nouvelle des armées de juin en France, et le 1^{er} juillet l'armée d'occupation à vingt-cinq mille hommes, de douze mille, reprit sa marche vers la Valachie.

LA POLITIQUE DE CONTRE-RÉVOLUTION.
et qu'il en soit, la lettre de M. de Titoff, que les partisans et les agents de la Russie à Bucarest connaissent bien avant qu'elle eût été communiquée au gouvernement, si elle ne contient pas l'indice d'un péril imminent au dehors, était de nature à aggraver la situation au dedans, en encourageant les projets des réactionnaires et l'idée d'une contre-révolution dans l'esprit des chefs et de l'état-major de la milice, composé presque entièrement de créatures de la Russie. Parmi eux MM. Odobesco, Garbaski, etc., que le gouvernement avait maintenus à leur poste à cause de leurs antécédents fort équivoques et de leur conduite plus équivoque depuis les événements. On savait en effet, qu'ils étaient en correspondance secrète soit avec le général Duval, soit avec les boyards valaques et politiques ou par peur, s'étaient réfugiés dans son camp et le pressaient de venir. Le reste des boyards, moins les qu'embarrassés de prendre un parti s'étaient retirés à Giurgevo, sous le prétexte de fuir le choléra, dont la capitale de Roumanie ressentait les premières atteintes. De fait, le tsar, quoiqu'il ne

soit pas avec une grande violence, était plus à craindre que la révolution. Jamais gouvernement enfanté par une crise ne s'était montré plus pacifique, plus débonnaire même. Révolutionnaire dans le fond, puisqu'il s'agissait de renouveler les bases de l'organisation sociale, il répudiait tout procédé violent dans les moyens et paraissait vouloir s'établir uniquement par la conviction et le libre accord de tous les citoyens. *Respect aux propriétés, respect aux personnes*, telle était la devise inscrite par Héliade en tête de son manifeste, qui devait, pour emprunter les paroles mêmes du texte, « procurer le bien-être de tous sans causer de préjudice à personne : » véritable utopie qui, si elle ne prouvait pas une grande profondeur politique chez les chefs du mouvement, montrait du moins l'honnêteté de leurs intentions.

Pendant ce temps-là un complot s'ourdissait pour les renverser. L'exécution devait être des plus simples. Le 30 juin au soir, le chef de la milice Odobesco ayant proposé au gouvernement de lui présenter l'état-major et les officiers de la garnison de Bucarest, la réception fut indiquée pour le lendemain à midi. Le 1^{er} juillet, à l'heure convenue, le gouvernement étant réuni dans la salle ordinaire de ses séances, Odobesco, après avoir posté secrètement le colonel Salomon avec deux compagnies du 1^{er} régiment en embuscade dans une petite rue adjacente au palais, entra brusquement dans la salle suivi d'un groupe nombreux d'officiers, et déclara tous les membres présents en état d'arrestation. MM. Héliade, Nicolas et Stéphan Golesco, A.-G. Golesco (1), Nicolas Balcesco furent enfermés provisoirement dans une chambre du Palais, sous la garde d'un piquet de soldats, tandis que le général Tell, désarmé et séparé de ses collègues, était envoyé sous escorte à la caserne. Averti par le tumulte, Maghiero s'était frayé un passage, le sabre à la main, à travers la troupe d'Odobesco, et, suivi de deux de

(1) Secrétaire du gouvernement provisoire, le même qui fut envoyé quelques jours après à Paris en qualité d'agent et de fondé de pouvoir du gouvernement.

ses dorobantz, avait gagné une salle voisine, où il s'était barricadé, résolu de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Mais la trahison avait compté sans le peuple. Au premier bruit du coup d'Etat, la ville entière fut debout et se porta, indignée et menaçante, vers le palais. Bientôt, excitée et guidée par quelques gardes nationaux, elle pénétra dans les appartements, en chassa les soldats et délivra les prisonniers, tandis que Tell, arraché pendant le trajet des mains de son escorte, revenait en toute hâte vers ses collègues, et s'emparait d'Odobesco, qu'il parvint avec peine à soustraire à l'indignation du peuple. Sa fureur se tourna alors contre ses complices, et averti de la présence des deux compagnies placées en embuscade derrière le palais, il s'élança en masse pour les débusquer. Pendant qu'on parlementait, un coup de pistolet ayant été tiré d'une des fenêtres du palais sur la troupe, Salomon commanda le feu, et une vingtaine d'hommes tombèrent, dont neuf tués sur place. Ce fut l'unique sang qui coula pendant tout le cours de la révolution, et il fut versé par ses ennemis.

JOURNÉES DES 11 ET 12 JUILLET. — Cette première tentative avortée de contre-révolution fut suivie, à dix jours de là, d'une seconde, provoquée cette fois par la maladresse et, il faut bien le dire, par la pusillanimité du gouvernement provisoire. Depuis plusieurs jours le bruit avait commencé à se répandre qu'un corps de trente mille Russes avait franchi le Pruth et s'avancait sur Bucarest. Une vive anxiété régnait dans la ville. Cependant aucun avis officiel n'était encore parvenu au gouvernement; et les chefs, interrogés, affectaient une sécurité qu'ils étaient loin de ressentir. Bientôt la nouvelle prit plus de consistance. On assurait que l'avant-garde ennemie n'était plus qu'à deux postes de Bucarest; des individus étrangers à la ville, mêlés aux groupes dans les rues, disaient l'avoir vue et ne la devancer que d'un jour ou deux; d'autres montraient des lettres datées de Fokchani, de Buzeu, des diverses localités sur la route; toutes étaient d'accord sur le fait de la prochaine arrivée des Russes. Bientôt l'on apprit que l'administrateur de

Fokchani, Charles Philippesco, avait quitté sa résidence et s'était enfui à Buzeu, et dans le même temps (8 juillet) le métropolitain fut averti par une lettre confidentielle du secrétaire de Tala't efendi de l'arrivée prochaine (mais sans préciser la date) d'une armée turco-russe. Le gouvernement chargea alors un de ses membres, M. Jean Bratiano, de se rendre à Buzeu pour s'assurer de la réalité des faits; mais déjà la panique était arrivée à son comble. En même temps la réaction commençait à lever la tête, et le gouvernement ne trouvait plus autour de lui ni en lui la force nécessaire pour lui imposer par sa contenance. Le 10, après le départ de M. Bratiano, plusieurs officiers du 3^e régiment vinrent offrir leur démission. Héliade, éperdu d'épouvante, se cacha tout le jour, et ne parut pas même à la séance extraordinaire qui avait été indiquée pour le soir en raison de l'urgence et de la gravité des circonstances. C'est alors que, sous prétexte que Bucarest était une ville ouverte et impossible à défendre, même pendant une heure, quelques membres ouvrirent l'avis de se retirer avec la milice dans les montagnes, et de transférer le siège du gouvernement soit à Campă-Lungă, soit dans un autre endroit plus fortifié des Carpathes. Les Goleco, N. Balcesco, Rosetti et le ministre des finances Constantin Philippesco combattirent en vain cette mesure, que Tell et Maghiero soutinrent par des raisons purement stratégiques. Tout ce qu'ils réussirent à obtenir fut qu'on ne prendrait pas une résolution définitive avant le retour de Bratiano, qui était attendu le lendemain.

Mais des lettres arrivées pendant la nuit aux divers consulats échangèrent cette résolution; et le 11 juillet, au lever du jour, les membres du gouvernement provisoire, à l'exception de Philippesco, escortés des deux compagnies du commandant Plessoiano, quittèrent Bucarest et prirent la direction de Tirgoviste. Quant à Héliade, il avait pris les devants depuis plus de vingt-quatre heures.

Les fugitifs n'avaient pas atteint la première poste que Bratiano revenait à Bucarest, après avoir poussé jusqu'à

, où personne n'avait entendu l'arrivée des Russes. La plus tranquillité régnait dans les . En revanche il trouvait la n émoi. Au premier bruit de la gouvernement provisoire, les étaient assemblés chez le mé- a, et avaient institué, aux ter- article 18 du Règlement, une de, composée du grand ban Vasaresco et de MM. Em- Baliano et Jean Philippesco, res de la justice et de l'inté- a double proclamation, signée re du métropolitain Néophyte, le des trois calimacams, an- peuple la déchéance du gou- provisoire et le rétablisse- ancien ordre de choses. Une a le même sens fut adressée au nouveau secrétaire d'État, Con- haresco, aux consuls des puis- sances (1).

se toujours les restaurations se n par leurs excès. Le triomphe rus fut de courte durée. Dès juin 12 une députation des x négociants, épouvantés des par lesquelles le gouverne- rmain avait signalé son avène- rendit chez le métropolitain ander le rétablissement de la on et le rappel du gouverne- provisoire. Plus de quarante mille prêtres, artisans, villageois, des campagnes environnantes, nt à la députation et entou- palais du métropolitain en de sourds murmures. Bientôt nres se changèrent en cris ace, puis de fureur. Plusieurs lu peuple pénétrèrent dans les tats intérieurs après la sor- putés, et reprochèrent en face politain sa trahison et son Le prélat, effrayé, céda et le-champ une nouvelle circu-

note était ainsi conçue : « L'an- de choses étant rétabli définitive- ne il existait avant le déplorable du 11 (23) juin, je m'empresse de sur qu'une calimacanie vient d'é- a, conformément à l'article 18 du organique, et que tout rentre a normal. »

laire par laquelle il annulait son ency- clique de la veille, rappelait le gouver- nement qu'il avait proscrit, et annonçait, en attendant son retour, la formation d'une commission intérimaire (1).

Cette commission fut formée du mé- tropolitain, président, et de MM. Cam- pineano et Crezzulesco.

Odobesco et Salomon, qui avaient été tirés la veille de prison et replacés à la tête des troupes, sommés de quitter leurs commandements, envoyèrent leur démission après s'être convain- cus qu'ils n'avaient point à compter sur l'appui de l'armée. Celle-ci, en effet, habituée à obéir à la voix de ses chefs, mais qui ne savait plus où étaient ces chefs, se tenait en dehors des partis et des événements; et quand bien même elle eût voulu intervenir, elle était trop peu nombreuse pour que cette intervention pût être efficace.

Le même jour le ministre du con- trôle Nitzesco et le préfet de la ville Arons furent députés vers les membres du gouvernement provisoire pour hâter leur retour dans la capitale.

Ceux-ci étaient arrivés sains et saufs, mais non sans avoir couru quelques dangers, à Lucar, petit village des Car- pathes. Partis la veille de Bucarest, à la pointe du jour, escortés de deux com- pagnies de la milice et d'une suite nom- breuse de fonctionnaires publics et d'amis, ils avaient vu leur cortège di- minuer peu à peu, à mesure qu'ils s'éloignaient de la ville; et à la distance de deux ou trois postes, soldats et amis, tous les avaient abandonnés. C'était justice; quel droit avaient-ils de com- pter sur la fidélité de la nation et de l'armée, eux, les chefs du pays, qui

(1) « Ce qui a été publié hier 29 juin (11 juillet), sous notre signature, et où nous qualifions le gouvernement provisoire de rebelle et d'autres choses semblables, nous le déclarons aujourd'hui non avenu et le renions complètement, selon le vœu du peuple roumain. Nous répétons et confir- mons de toute notre force le serment que nous avons prêté sur le Champ de la Liberté, le 15 (27) juin, touchant les vingt et un ar- ticles de la constitution, etc. » Quelle triste palinodie! et ce ne devait pas être la der- nière!

donnaient les premiers l'exemple de la désertion?

Les populations se montraient de plus en plus hostiles. Les habitants de Tirgoviste, ameutés par les boyards réactionnaires, sortirent en masse pour fermer aux constitutionnels l'entrée de leur ville. On avait dit qu'ils emportaient avec eux tout l'argent des caisses publiques; ils prouvèrent qu'ils n'avaient pas plus de dix-huit mille ducats (quinze cents francs) à eux tous. Alors les Tirgovistains laissèrent passer les fugitifs, qui gagnèrent les districts des montagnes.

En apprenant les événements du 12, Héliade, qui se tenait caché depuis trois jours à Puciova, revint en toute hâte à Tirgoviste, où il se rencontra avec C. Philippesco, parti le dernier de Bucarest, dans la matinée du 11, et à qui la nouvelle de ces mêmes événements avait fait rebrousser chemin pendant qu'il cherchait à rejoindre ses collègues. Les deux membres du gouvernement reprirent ensemble le chemin de la capitale, où ils firent une entrée triomphale dans la soirée du 14. Nicolas et Stéphan Golesco, N. Balcesco, Voïnesco revinrent le lendemain, et furent suivis quatre jours après (19) de Rosetti, de Tell et de Maghiero, qui avaient pris une autre direction. Le même jour le secrétaire d'État Voïnesco adressa une circulaire aux consuls pour notifier la rentrée en fonctions du gouvernement provisoire.

PREMIERS ESSAIS D'ORGANISATION.

grief eût été fondé dans des dizaines et si le nouvel ordre, même en se tenant dans les strictes de la légalité, avait eu des chances de durée. Mais destin il l'était à périr, il valait mieux être qu'il se manifestât dès dans toute sa plénitude, afin que le pays en reçût une impression et plus salutaire. Quant à l'homme qui personnifiait pour ainsi dire la nation aux yeux des masses, Héliade, considéré dans l'esprit de ses contemporains, par sa conduite dans les derniers moments, il se vengeait de leur calomnie en les calomniant.

On perdait un temps précieux. Les journées se passaient à recevoir les déclarations des villages, qui venaient des districts les plus éloignés pour leur adhésion au gouvernement provisoire. On avait à débiter force harangues au peuple, à promettre le bien, à louer le gouvernement et ailleurs; à faire force notes à l'étranger, qui demandaient des réponses; à promulguer quelques décrets dont la plupart restaient à l'état de lettre morte; à organiser des comités chargés de préparer les lois qui devaient être soumises à l'assemblée constituante; à organiser des comités pour la réforme de l'enseignement public, comités pour la réforme de l'administration, des finances, de l'impôt, de la milice, de la loi, etc. Mais la plupart de ces comités n'existaient que sur le papier.

Des commissaires furent en



les leurs compagnies de part-
pour tous les dorobants en
pour former un camp

et on forma les cadres d'une
male, sous le commande-
leur de Crezzulesco, puis
Mais le difficile n'était pas
des chefs et même des
était de les équiper et sur-
armer.

entrefaites (25 juillet), on
vella qu'un corps de troupes
sous les ordres d'Omer
t arrivé à Routschouk et
passer le Danube. Ces trou-
mises à la disposition de
Soliman) pacha (1), nommé
extraordinaire dans les
en remplacement de Tala't
muni des pleins pouvoirs
. Le premier interprète du
ibâ efendi, lui avait été
qualité de conseiller.

**DES TURCS. MISSIONS DE
PACHA ET D'EMIN EFENDI.**
s jours après (31 juillet)
renlaire de M. de Neesselrode
t la révolution roumaine
œuvre d'une minorité tur-
nt les idées de gouverne-
nt qu'un plagiat emprunté
ande démocratique et socia-
rope, » et annonçait l'envoi
n corps d'armée chargé d'oc-
rincipautés conjointement
apes ottomanes et d'y ré-
s légal.

ion commençait à se des-
manière menaçante. Le
nt provisoire, sentant son
, résolut d'attendre les évé-
lies de les provoquer. Il
secrétaire d'État Voïnesco
avec mission d'empêcher,
sible, les Turcs de passer
se réservant de répondre
a circulaire du ministre du

n de Voïnesco échoua par

ité qui était ambassadeur à
la révolution de février.

l'année parut en effet quelques
semaines). Voyez le *Résumé de
la révolution roumaine*, p. 57.

suite du refus de Suleïman pacha de
reconnaître sa qualité officielle; et il
quitta au bout de quelques jours Giur-
gevo, où il fut remplacé par Stéphan
Golesco.

Le 30 juillet, le plénipotentiaire otto-
man prévint par une lettre l'administra-
teur du district de Vlasca (Giurgevo)
que l'armée impériale devait franchir
le Danube le lendemain, « non d'une
manière hostile, mais dans le seul but
de protéger les anciens droits et les an-
ciennes institutions du pays et d'y ré-
tablir l'ordre légal. » Il annonçait en
même temps son intention d'observer
scrupuleusement les formalités du ré-
glement sanitaire, et invitait en consé-
quence l'administrateur à lui envoyer
un nombre suffisant de gardiens de la
quarantaine.

L'administrateur transmet cette lettre
au gouvernement, qui néanmoins crut
de son devoir de protester, au nom des
droits du pays, contre le fait d'une
occupation totale ou partielle de son
territoire (1). Cette protestation resta
sans réponse, et le 2 août, tandis que
Rifa'at pacha occupait Ibraïla avec une
division, Omer pacha passa le Danube à
Giurgevo avec douze mille hommes, et
établit son camp sur la rive gauche du
fleuve, à environ trois quarts de lieue
de la ville.

Il était évident que la Porte persistait
à ne pas reconnaître le pouvoir de fait
qui s'était établi après l'abdication du
prince Bibesco, et à voir dans les évé-
nements accomplis, quelques causes qui
les eussent produits, une atteinte aux
droits de la cour suzeraine. Ce point
de vue officiel, où se plaçait la Porte
pour envisager la question, ressortit
pleinement quelques jours après dans
la lettre adressée par Suleïman pacha
*aux boyards et aux notables de Bu-
cares!* Par cette lettre, plus dure en-
core, dans la forme que dans le fond

(1) Le prince Stourdza n'avait point cru
devoir protester contre l'entrée des Russes
en Moldavie : il se borna, dit-on, à faire ob-
server au général Duhamel que la princi-
pauté n'étant point sortie de l'ancien ordre
de choses, elle ne devait point supporter les
charges de l'occupation. Voy. Chancel,
p. 107.

et où la main de la Russie se trahissait presque à chaque ligne, l'envoyé de la Porte se déclarait prêt à accueillir les doléances des Roumains; mais il exigeait comme condition préalable la dissolution du gouvernement provisoire et l'installation d'une caïmacamie ou lieutenance, aux termes du Règlement organique (1).

La situation était délicate. La majorité dans le gouvernement désirait ne pas entrer en lutte avec la cour suzeraine; mais d'un autre côté devait-elle se renier elle-même en subissant les conditions qui lui étaient imposées? Et en supposant que son patriotisme la portât à faire bon marché de la question de personnes, pouvait-elle céder de même sur le principe? Une grande fermentation régnait à Bucarest. Le gouvernement provisoire, qui voulait à tout prix éviter un conflit, consentit à se retirer, mais à la condition que cette mesure, toute de conciliation, serait considérée de sa part comme un acte de condescendance, et non comme le désaveu de son droit. En conséquence, il publia (4 août) un décret par lequel il abdiquait le pouvoir entre les mains de la nation et engageait celle-ci à s'assembler sans délai pour procéder à l'élection d'un nouveau gouvernement qui prendrait le nom de « lieutenance princière

de la terre roumaine » (*loc domnescă țara Rómanescă*), reconnu officiellement par la Porte (1). En effet, Suleiman dès qu'il s'était trouvé en contact avec les Roumains, frappé de la simplicité de ce peuple lui avait dépeint comme un lâche de la sévérité de son langage; et après d'assez longs pourparlers touchant le nombre des membres de la lieutenance, (2) les noms de Nicolas Gólesco, Héliade et Tóci furent acclamés par le peuple, et confirmés par le plénipotentiaire qui reconnut la lieutenance du sultan (10 août), et invita aussitôt les puissances étrangères en relations officielles avec elle

§ 2.

Lieutenance princière.

(4 août — 25 septembre 1876)

A peine installée, la lieutenance nomma des commissaires pour négocier avec Suleiman pacha certains articles de la constitution qui devaient lui être modifiés avant d'être soumis à la sanction impériale. La discussion ne fut ni longue ni orageuse. La Porte montrait les dispositions plus bienveillantes, et les comités n'eurent pas beaucoup de peine à répondre à des demandes, qui portaient plus sur l'apparence que sur le fond.

(1) « L'objet principal de ma mission est de vous signifier clairement que la continuation de l'état actuel des choses, établi con-



garde nationale, » qui soumettait les armoiries de l'envoyé ottoman, « soit dans du souvenir des barbes sarrasins, fut remplacé par une garde civique établie sur les anciens usages du pays. » Les articles 5 et 12, relatifs, le premier au terme de cinq ans fixé pour la démolition de l'hospodarat, le deuxième à la suppression des monastères dédiés, réservés.

Après la constitution ainsi révisée, les mêmes commissaires chargés de le porter à Constantinople furent soumis à la sanction du sultan. C'étaient MM. Stéphanos, N. Balcesco, Démètre Brătianu, Gradişteanu, directeur général de l'intérieur, et Basiliadis, notables commerçants de Bucarest. Leur départ fut fixé au 8 août. Ils se rendirent avec Héliade à un banquet que Suleïman donna en leur honneur. De nombreux discours furent portés; l'envoyé ottoman se tint le sien dans le style allégorique de son pays :

« Vois, dit-il, un beau jardin; ensoleillé par le soleil, qui devait vivifier ses fleurs, les arbres, des nuages jaloux s'interposèrent; le jardin avait tardé à naître dans l'univers le parfum de sa fleur et le bénéfice de ses fruits. Je fais un toast à la dispersion des nuages. Le soleil, c'est le sultan; le jardin, c'est la Roumanie; moi, je m'honore d'être le jardinier. »

Basiliadis répondit : « Le jardin porte un toast à la santé du jardinier. Des frimas du Nord s'étaient abattus sur le jardin. Un hiver rigoureux rien couvrait tout herbe et tout comme un linceul de mort; pas de vie ou de végétation. Un soleil de l'Orient, multipliant ses rayons, fondit la neige et les glaces; le sol en reçut la chaleur bien-être; toute plante sourit et s'épanouit. Vive le jardinier. Mais, hélas !

l'absence de cet ouvrage, attaché de l'ouverture des événements d'agitation gouvernement provisoire, ensuite à l'union principière, en qualité de secrétaire, avait été adjoint, par une détermination, à la commission.

des plantes parasites abondent aussi dans le jardin; la terre a besoin de culture, et demande à être dégagée de toutes les broussailles qui nuisent à sa fécondité. Le jardinier est appelé pour distinguer la bonne plante des plantes parasites et vénéneuses; il doit détacher les branches flétries par un long hiver et par le souffle des autans. Vive le jardinier (1) ! »

Après le départ de la députation, Suleïman pacha se rendit, accompagné seulement d'Emin efendi et d'une faible escorte, à Bucarest, où il passa trois jours (21-24 août). Ce furent trois jours de fêtes et d'ivresse continuelles. La lieutenance avait adressé une circulaire aux boyards qui s'étaient retirés dans leurs terres ou en Transylvanie, pour les inviter à revenir dans la capitale; la plupart se rendirent à cet appel, et le 22, dans une grande réunion de tous les ordres, convoquée par Suleïman pacha, ils adhérèrent formellement, en sa présence, au nouveau gouvernement.

La lieutenance profita de ce retour des esprits pour ouvrir la première séance de la commission qui s'était rassemblée à Bucarest, afin de poser d'un commun accord les bases de la nouvelle loi sur la propriété, conformément à l'article 13 de la constitution (19 août). Nous avons vu précédemment (2) que, dès le début, la question avait été résolue en droit, la commission ayant admis à l'unanimité ces trois principes essentiels : le droit de propriété, la liberté du travail et l'expropriation pour cause d'utilité publique. Mais lorsqu'on en vint à l'application et qu'il s'agit de déterminer la quotité de pogones nécessaire pour chaque famille, ainsi que les conditions et le mode de rachat, le mauvais vouloir des boyards commença à se faire jour. Il était évident que tous leurs efforts tendaient à rendre illusoire le droit qu'ils venaient de reconnaître au paysan; et, après de longues et orageuses discussions, le gouvernement, désespérant de régler la question à l'amiable se vit obligé de dissoudre la commission (3).

(1) *Mémoires sur l'histoire de la régénération roumaine*, p. 251.

(2) Voyez plus haut, p. 186.

(3) Voyez le texte du décret de dissolution.

RAPPEL DE SULEÏMAN PACHA. IL EST REMPLACÉ PAR FUAD EFENDI. — Pendant ce temps-là de graves événements se passaient à Constantinople. La modération dont avait fait preuve Suleïman pacha, son adhésion, quoique conditionnelle, à la constitution valaque, le bon accord qui régnait entre les Turcs et les Roumains avaient excité au plus haut degré le mécontentement de la Russie. C'était la première fois depuis 1821 qu'une question concernant les principautés se décidait sans sa participation. Le 14 août, pendant que la députation valaque se préparait à se rendre à Constantinople pour demander la confirmation de la constitution, le ministre de Russie, M. de Titoff, remit à la Porte une note, sous forme d'ultimatum, par laquelle il demandait le renvoi de la députation attendue à Constantinople, le rappel immédiat de Suleïman pacha et la nomination d'un nouveau commissaire, avec ordre d'agir en tout de concert avec le général Duhamel, qui avait reçu l'ordre de hâter son entrée en Valachie. La Porte hésita quelque temps, cherchant autour d'elle non pas même un appui, mais un simple encouragement. Elle était prête à déclarer la guerre à la Russie. On se tut ; elle céda. Suleïman pacha fut rappelé, et reçut quelques jours après le portefeuille du commerce. Fuad efendi (aujourd'hui Fuad pacha), référendaire du divan impérial, fut alors nommé pour le remplacer (1).

Lorsque la députation arriva à Constantinople, Rechid pacha, le vizir, et le ministre des affaires étrangères Aa'li pacha refusèrent de recevoir officiellement ; mais ils reçurent chacun de ses membres

Ceux-ci, après avoir protesté par un mémoire qui resta et qui demeura sans réponse, reprirent le chemin de Bucarest (11 septembre). Pendant qu'ils purgeaient leur quarantaine à Bucarest, ils apprirent en même temps la démission de Suleïman pacha et d'Emine pour Constantinople, et l'arrivée de Fuad efendi en compagnie du général Duhamel. Dès lors les événements se précipitèrent avec une rapidité qui fait assez voir que la Turquie seule à intervenir dans l'affaire. Tandis que les troupes du général Duhamel avaient commencé un mouvement de retraite au delà du Sereth, ne tardèrent pas à franchir les premières positions, Fuad efendi, suivi de l'armée d'Omer, s'avance vers Bucarest. Le 22 septembre, le généralissime ottoman son camp à l'ouest de la ville, du monastère de Cotroceni, à sur le même emplacement campé, vingt-sept ans auparavant, l'armée d'Hypsilantis. Quelle est la situation ? vient-il en ami ou en ennemi ? on ne le sait ; aucune communication n'a été adressée par lui au gouvernement qui a été reconnu officiellement son prédécesseur ; plusieurs déclarations ont été faites, mais aucune n'a été prise en compte ; une entre autres qui avait à



ans des districts de Vlasca, Il-nica, Dimbovitza et Prahova, et villages et accompagnés de ces, remplissent l'étroit espace d'entre le camp et la ville; ils puis deux jours et deux nuits, sur la terre et sous un ciel, et attendant les Turcs, auxquels ils sont venus comme de libérateurs. Depuis deux semaines ils chantent des hymnes en chœur le verset de l'épique : « *Dieu de la force, viens !* » Mais maintenant les Turcs, et la foule, grossissant nombre, s'agit dans un morne silence, qui redoute un coup de main. Les Turcs, donne l'ordre aux troupes de cavalerie et à la batterie qui se trouvent à Bum-buila, le corps de Maghiero l'ancien camp de Trajan, dans la Valachie.

Le 23 au matin, Fuad efendi écrit au métropolitain pour lui dire que la capitale, à dater de ce jour, est placée sous la sauvegarde des troupes impériales, lesquelles y tiennent leur entrée; que, la police et la milice étaient responsables du maintien de la sécurité publique. » Le sultan transmet ce message à la Porte, en l'invitant à le publier sur un journal conformément aux injonctions du sultan ottoman. Mais la Porte, se fondant sur ce que cette action ne lui était point parvenue par la voie régulière, refusa de le faire et chargea le secrétaire d'État de transmettre au métropolitain son refus (1).

Comme la lieutenance principale du peuple, ayant été reconnue le 4 août par S. E. Suléiman pacha de S. H. le Sultan, demeure le fait le gouvernement légal de la capitale, tant qu'elle n'aura pas été dissoute par les mêmes autorités constituées; et lors elle ne peut reconnaître une autre autorité à la sienne comme la capitale du pays, ou comme institutrice elle et la cour suzeraine; et elle ne saurait voir aucun motif dans la communication qui

Néanmoins on touchait au dénouement.

Le surlendemain (25), sur l'invitation de Fuad efendi transmise par le métropolitain, une députation des principaux boyards et notables de Bucarest se rendit dans le camp, où elle fut reçue dans la tente du commissaire impérial. Le motif de cette convocation était la lecture d'un prétendu firman où étaient énoncées les volontés « irrévocables » de la cour suzeraine.

Ce document, qui portait simplement la signature du délégué de la Porte et non le sceau du sultan, pouvait se résumer ainsi quant au fond :

La nomination d'un caïmacam unique qui gouvernerait provisoirement avec l'assistance et sous la tutelle des fondés de pouvoir des deux cours;

Le choix du logothète Constantin Cantacuzène comme caïmacam, motivé sur son respect pour les institutions réglementaires;

L'occupation temporaire de la Valachie par les troupes d'Omer pacha, nommé en même temps gouverneur militaire de Bucarest et comme tel investi du commandement supérieur de la milice valaque et de la police.

La main, aussi bien que les intentions de la Russie, se laissait voir d'un bout à l'autre de cette proclamation, conçue, comme à dessein, dans les termes les plus irritants (1). Les députés l'écoutèrent avec une sorte de stupeur; à la fin cependant un long cri d'indignation s'éleva. De vives réclamations surgirent de tous les côtés. Nicolas Balcesco et Crezulesco conjurèrent l'envoyé du divan de surseoir à l'exécution de ses ordres, et d'en référer de nouveau à la Sublime Porte, après avoir jugé par lui-même du véritable état des choses. Fuad parut quelques instants indécis; mais Omer pacha, se levant de son fauteuil, s'écria avec une certaine impatience : « Qu'attendons-nous? Nous sommes ici pour

lui a été faite de la part de Votre Éminence ;

« En conséquence, etc. » (*Extrait de la réponse du secrétaire d'État à S. Em. le métropolitain.*)

(1) Voyez le texte de cette proclamation dans le *Mémoire justificatif de la révolution roumaine*, p. 301.

gile, croyant que les envahisseurs s'arrêteraient devant ces signes communs et révévés de leur religion; les Cosaques les renversèrent et les foulèrent aux pieds. Ailleurs des villages refusèrent d'amener le drapeau national, ou chassèrent leurs nouveaux administrateurs qui durent être maintenus avec l'appui des baïonnettes étrangères : mais on ne tarda pas à avoir raison de ces vaines tentatives de résistance.

Dans la Petite-Valachie cependant la constitution était encore debout. Du camp de Trajan, où il se trouvait avec quinze cents fantassins, six cents cavaliers, six pièces d'artillerie et près de trois mille irréguliers, Maghiero refusait de reconnaître le nouveau caïmacam et gardait son attitude menaçante. Les paysans des districts environnants n'attendaient qu'un signal de lui pour marcher, armés ou non armés, contre les Russes. En effet, le bruit s'étant répandu que ceux-ci s'approchaient du district d'Argis, le généralissime fit ses préparatifs comme pour aller à leur rencontre, et annonça une revue générale pour le 9 octobre. Lorsqu'il parut, il se vit entouré de plus de trente mille hommes, qui lui demandaient à grands cris de les mener à l'ennemi. Maghiero avait été invité par la lieutenance, peu de temps avant la dispersion de ses membres, à licencier son armée plutôt que de précipiter le pays dans une lutte disproportionnée. Il hésitait cependant, lorsqu'une lettre du consul général britannique, apportée par son secrétaire, M. Grant, triompha à la fin de ses irrésolutions. Le 10 octobre, après une conférence de plusieurs heures avec ses officiers, il licencia son armée, décida, non sans peine, les Oltéans (1) à rentrer dans leurs villages, et gagna les frontières de la Transylvanie en protestant une dernière fois devant les consuls des puissances étrangères à Bucarest et devant Fuad efendi lui-même contre la violation des droits du pays (2).

Le même jour, le gros de l'armée russe étant arrivé sous les murs de Bu-

carest, le général Duhamel notifia officiellement au représentant de la cour suzeraine qu'il occupait militairement les Principautés par l'ordre de l'empereur, son maître. Fuad, interdit d'un dénouement qu'il avait eu mission de prévenir, essaya de protester; mais ce fut en vain. L'occupation des Principautés était un fait accompli.

En même temps le consul général, M. de Kotzebue, signifia au caïmacam que les frais de l'occupation (dont le terme n'était point indiqué) seraient à la charge des Principautés; mais que S. M. l'empereur, toujours préoccupée du bien-être de ces pays, avait bien voulu ordonner que la Valachie fit un emprunt à la Russie de trois cent mille roubles argent (1,200,000 fr.), applicable aux frais d'approvisionnement et d'entretien de l'armée d'occupation (1).

La Porte, par un contraste qui lui fait honneur, pourvut elle-même à la subsistance de ses troupes, et toutes les denrées qui lui furent fournies par les Principautés, elle les paya comptant avec son propre argent. La Turquie n'avait voulu qu'être juste; elle se montra habile par le fait, et sa conduite, comparée à celle des Russes, accrut encore l'antipathie que les masses ressentaient pour ces derniers.

L'occupation simultanée produisit un autre résultat qui mérite d'être signalé. L'armée turque, placée en regard de l'armée russe, parut de beaucoup supérieure non-seulement par l'élan guerrier et l'habileté dans les manœuvres, mais par la discipline, la tenue, l'organisation. Les armées du czar commencèrent à perdre de leur prestige; les Turcs, au contraire, grandirent dans l'opinion.

(1) Lettre du consul général de Russie, M. de Kotzebue, à S. E. le caïmacam, en date du 29 octobre. — L'occupation s'étant prolongée bien au delà du terme qu'on avait pu supposer d'abord, les trois cent mille roubles furent loin de suffire; aussi la Russie, un an après l'évacuation, réclamait-elle, de la Valachie seulement, neuf millions de francs pour le surplus des frais d'occupation. Seulement le czar consentait, par faveur, à ce que cette somme fût payée par annuités et par acomptes. Voyez Chamoï, p. 118.

(2) Habitants de l'Olté.

(3) Voyez le texte de cette double protestation dans les *Mémoires sur l'histoire de la régénération roumaine*, p. 253 et suiv.

sur les instances du consul général, avait promis de leur la liberté, après les avoir fait élargir sans escorte jusqu'à la frontière roumaine. Mais, au lieu de se rendre au nord, l'escorte, suivant les ordres qu'elle avait reçus, prit la route du sud, où les prisonniers arrivèrent le 20 septembre. Ensuite ils furent emmenés sur le Danube et conduits, par la traversée de près de trente jours, à la ville frontière d'Orsova. Là, ils furent remis aux mains des Russes et poursuivirent leur route, les uns par la France, par la Croatie, la Hongrie, le Tyrol et la Suisse; les autres en Transylvanie, où ils se réunirent à d'autres d'infortune et d'exil.

§ 3.

Caïmacanie.

Le 28 septembre 1848 — (1^{er} mai 1849).
Le rétablissement de ce qu'on appelle le régime légal fut signalé à Bucarest dans toute la Valachie par les fêtes que les habitants accompagnaient presque partout et perdent souvent les restes de ces destitutions aveugles et sans arrestations illégales, emprisonnements arbitraires, procès iniques,

et de ceux qui avaient été les plus actifs dans le mouvement. Nous nommerons principaux : l'archimandrite Josaphat, les trois frères Stéphan, et Rada Goleasco, les deux Balcesco, M. J. Bratiano, C. Bolliac, Aristias, Gradisteano, l'ex-aga de la police, Bolintineano, Basiladis, etc. L'ex-aga d'Etat Voinesco fut ajouté plus tard.

Un des prisonniers, M^{me} Roman, nous eut vainement sollicité d'être son mari et à ses compagnons d'infortune à pied, durant ces trente jours, vint de plus en plus rigoureux, porter ses bras sa petite fille âgée de trois ans touchant épisode a fourni à M. Misset d'un de ses plus éloquentes récits. *Légendes du Nord : Madame Voyez également le Voyage sur les par un des proscrits, mort dernièrement* (31 décembre 1855), M. Voi-

violences et injures gratuites, vengeances privées sous le manteau de la chose publique, crimes et bassesses de toute nature. Le nouveau ministère ne fut composé que d'hommes sans valeur ou sans principes : Alexandre Grégoire Ghica, aux finances; Constantin Soutzo, à la justice; Constantin Bello, à l'instruction publique et aux cultes; Jean Philippesco, à l'intérieur; Jean Voinesco, ancien chef de l'état-major et cousin de l'ex-secrétaire d'Etat, à la police. Campineano, qui seul conservait un reste de popularité, quoique sa conduite dans les derniers événements fit peser de graves soupçons sur son caractère, fut exilé du ministère de la justice dans celui du contrôle. Il est vrai que les ministres, quels qu'ils fussent, et le caïmacam lui-même n'étaient là désormais que pour la forme et pour servir de prête-noms à la Russie.

C'était elle qui gouvernait par l'entremise du général Duhamel. L'autorité de ce dernier fut ébranlée bientôt de la présence d'une armée de soixante mille hommes, sous le commandement du général Lüders. Le 28 septembre, l'avant-garde de cette armée avait franchi le Sereth et s'était établie à Fokchani. Une proclamation du général en chef, datée du même jour, annonça aux Moldo-Valaques l'entrée dans leur pays des armées libératrices et le prochain rétablissement de l'ordre légal.

Quelques administrateurs, entre autres ceux de Fokchani et de Buzeu, essayèrent non pas de résister, mais de protester; ils furent arrêtés et jetés en prison. Ailleurs les paysans, prenant à la lettre les paroles de la proclamation (1), se portèrent d'eux-mêmes sur le chemin des Russes, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants et précédés de leurs prêtres avec la croix et l'Evan-

(1) « La croix sera placée sur notre frontière, et le Russe ne posera point le pied sur notre sol sans y fouler d'abord la croix devant laquelle il s'incline. S'il ne suffit pas de ce signe révérent, nous enverrons au-devant de l'impie non des armées, mais nos vieillards, nos mères, nos enfants, nos prêtres portant le saint Évangile dans leurs mains, etc. » (*Extrait de la proclamation à la nation roumaine, du 9 (21) juin.*)

pinion. Mais personne n'avait en soi l'étoffe d'un dictateur.

Cette insuffisance fut rendue plus déplorable encore par les dissensions qui éclatèrent dès l'origine entre les chefs du parti et qui survécurent même à sa défaite. L'émigration roumaine, comme l'émigration italienne et polonaise, offrit ce triste spectacle d'anciens compagnons, martyrs de la même cause, qui se jettent mutuellement le blâme et l'injure à la face. L'homme qui avait le plus à se faire pardonner, Héliade, fut celui qui se laissa le plus emporter à ces indignes récriminations (1).

Cependant cette révolution, qui passa presque inaperçue au dehors, laissa des traces profondes dans le pays. C'est qu'elle était juste dans son principe, et qu'elle fut honnête dans ses actes. Les hommes de 1848 commirent bien des fautes; mais ils les rachetèrent par leur désintéressement. Il résulte du rapport même de la commission qui fut chargée, en 1849, de reviser les comptes de l'année précédente, que le gouvernement provisoire et la lieutenance princière, dans un espace de trois mois, depuis le jour de la proclamation de la constitution jusqu'à la formation de la caïmacamie, ne grevèrent le budget que d'une somme de cent cinquante mille francs (2). Le rétablissement de l'ordre légal coûta à la Valachie seulement plus de quatre millions

de francs en outre des dix millions pour les frais de l'occupation.

D'un autre côté, la révolution est demeurée populaire, parce qu'elle était plus sociale encore que politique et qu'étant l'œuvre de quelques-uns elle devint la pensée et l'espérance de tous. Le mouvement moldave du moment avait été dirigé uniquement contre le prince et dans l'intérêt des boyards; mais il ne produisit-il qu'une agitation à la surface. Qu'est-ce que cela fit pour le paysan écrasé d'impôts, au Tsigane, au Juif opprimé et mal payé, pour le pauvre prêtre dévoré par le haut clergé, pour les boyards gouvernants à la place du prince Stourdza? Que leur firent même les réformes demandées par les jeunes libéraux de Jassi, comme la liberté de la presse, la responsabilité des ministres? Ces mots pour eux n'avaient point de sens. La révolution valait à peine le contraire, eut le grand art d'intéresser à sa cause toutes les classes de la société : les prêtres, paysans, bourgeois, Juifs, Arméniens, tous les déshérités de l'ancien régime recouvraient leur part d'influence et de bien-être (1). On craignait pas surtout de poser nettement et sur-le-champ la grave question de propriété. On a dit que cette question avait perdu la révolution; elle l'avait au contraire.

Aujourd'hui encore elle est la seule question sociale, de même que la question politique est toute dans l'union des deux Princes.

(1) Héliade et Tell sont retirés depuis plusieurs années en Turquie, où ils recueillent



pas davantage. En lui donnez-vous lui auriez donné le droit, là est son aveuglement de lui devant l'Eu-

RE XV ET DERNIER.

I, MONUMENTS, MŒURS, COUTUMES, etc.

ET MONUMENTS. — Époque des origines. — Époque romaine de Trajan, la tour de Sévère, villes et voies romaines. — *donnai* : Camp-Lungă, église, monastère de Niamtso. — **MŒURS.** — Habillement, coutumes des paysans. — Ameuteuses de ménage. — Instrumens. — Caractère. — Fêtes et religieuses : Noël, Pâques, l'Assommoir de Saint-Basile et de Saint-nier jour de mai. — Célébration et du mariage. — Funérailles ; ses. — Superstitions, préjugés. *lances* populaires : la *hora* ; la *hura* ; la danse de la ceinture ; le musique. — Airs et chants ballades, doinas, complaintes ; expression du génie antique et national.

ET MONUMENTS. — La chie, quoique foulée et ramment par les Barbares, core aujourd'hui en restes é et du moyen-âge. Ces moconnus la plupart à l'Eu-, se rapportent à trois époques : l'époque dace, l'époque époque des premiers *domat*

dace. — Peu d'auteurs se jusqu'ici de rechercher et rigines de la Dacie (1) ; néan-

t, ainsi que beaucoup d'autres nismatique, à la topogra-Principautés, a été traité d'une dète par M. César Bolliac, Roumnce, qui emploie ses années obler les matériaux d'une grande Roumanie. Le peu de données pées ici sur les origines et les la Dacie a été extrait, en , de notes manuscrites qu'il a re communiquer.

motas il paraît avéré aujourd'hui que la belliqueuse nation avec laquelle les Romains se trouvèrent en contact dès le premier siècle était formée du mélange de trois nations, ou plutôt de trois peuplades, distinctes bien qu'elles se rattachassent à un tronc commun : les *Davi* ou *Danavi* (1), qui étaient les plus anciens habitants du sol ; les *Pélasges*, venus par les Palus-Méotides et par l'Euxin, et qui s'unirent aux premiers il y a environ trente-neuf siècles ; enfin, les *Celles*, qui, au temps des grandes migrations gauloises, envahirent le pays par trois points. Les Galates vinrent par le bas Danube, sous la conduite de leurs *brenns*, qui ont laissé leur nom à diverses localités et à plusieurs cimes de montagnes ; les Bastarnes débouchèrent par les Palus-Méotides, et occupèrent la branche supérieure des Carpathes, qui prit d'eux le nom d'Alpes Bastarniques. Une troisième tribu, partie de la grande Germanie, s'établit vers les sources de la Tisa (Theiss). C'est ainsi que se peupla cette contrée, dont les habitants sont confondus par les historiens de l'antiquité sous les noms de Scythes, de Gètes ou de Daces. Strabon seul les divise en deux groupes distincts, les Gètes dans le bas, et les Daces dans le haut Danube, bien que ces deux groupes ne formassent au fond qu'une même nation établie entre ce fleuve, le Dniester et la Theiss, ayant la même religion, vivant sous les mêmes lois, parlant la même langue. Le costume même était semblable, comme le prouvent les bas-reliefs des monuments romains (la colonne Trajane, la colonne Antonine, le portique de Septime-Sévère), et la série de médailles recueillies par M. César Bolliac. Les premiers néanmoins paraissent avoir possédé un état de civilisation plus avancé que les Daces proprement dits. Voisins de la Thrace et par la Thrace de la Macédoine et des autres contrées helléniques, ils subirent, à un degré très-faible sans doute, l'influence de la civilisation et de l'art grecs. Leur alphabet,

(1) Ce sont les mêmes qui donnèrent leur nom au Danube, et sous le nom de *Danai* se répandirent par la Russie et la Macédoine dans une grande partie de la Grèce.

c'est l'alphabet grec; leurs monnaies, à en juger du moins par les échantillons recueillis dans cette partie de la Dacie, sont des imitations de la drachme et du statère grecs ou macédoniens, et dénotent une certaine pratique des arts du dessin et de la gravure. Au contraire, les Daces du haut Danube, qui s'étendaient entre l'Aluta et la Theiss, faisaient usage des lettres latines, et leurs monnaies, qui se rapprochent du type gallo-romain, sont beaucoup plus grossières. Quelques-unes portent sur le revers la tête de l'Urus, ou bœuf sacré des Daces, et sur la face l'effigie de Jules César, le conquérant des Gaules.

Le culte des druides, mêlé aux principes de Pythagore, apportés dans la Dacie par son disciple Zamolxis, formait la base de la religion et des lois, du moins à l'époque où la lumière de l'histoire commence à pénétrer dans ces contrées lointaines. Les Daces croyaient à l'immortalité de l'âme, et voyaient dans la mort un simple changement d'état. Leurs principales divinités étaient Mithra (le Soleil), dont le culte fut apporté de la Perse par les Pélasges; les Dioscures, introduits par les Argonautes et dont la tradition a conservé le souvenir sous les noms de *Zorila* et *Murgila*; Hercule, qui fut reçu en Dacie par Diane Chasseresse (1), enfin le bœuf Urus, la divinité la plus ancienne du pays. La Dacie avait de plus son Génie protecteur, *Genium Daciarum*, comme l'atteste l'inscription suivante trouvée à *Alba Carolina* (Carlsburg) en Transylvanie (2) :

Caelesti Augustae
Et Oesculapio Augusto
Et Genio
Carthagini et
Genio Daciarum
Volus. Terentius
Prudens Ulidianus
Leg. aug. d.
Leg. XIII. Gem. leg.
Aug. propr. et
Provinciae Rhetiae.

(1) Pindare, *Olymp.*, III.

(2) L'ancienne *Colonia Apulensis* des Romains, rebâtie par le chef magyar Gyula, dont elle porta le nom jusqu'au siècle dernier (*Alba Julia*, en magyar *Gyula Fejervar*), ensuite nommée d'une citadelle par le prince Eugène, sous le règne de l'empereur Char-

« Le nom de ce génie, dit M. Cogalniceano, s'est conservé jusqu'à nos jours : c'est une vieille femme qu'on appelle *Baba Dokia*, ou la vieille Dokia. Elle a une statue colossale, moitié faite par la nature, moitié par la main des hommes. Elle est entourée de vingt brebis, et de ses parties naturelles sort une source. Cette statue se trouve sur le sommet le plus élevé du mont Cecliù en Moldavie, et les paysans racontent une foule de traditions sur cette divinité dace. »

Quant à la langue, elle était formée du dorique et du celte, mêlés plus tard au latin et à l'idiome d'Ulphilas; et c'est ce mélange qui produisit la langue le roumain actuel.

Les Daces formaient, plusieurs siècles avant Jésus-Christ, une nation puissante, que ni les efforts de Darius ni ceux de Mithridate ne purent entamer. Lorsqu'ils vinrent en lutte avec les Romains, cette puissance avait atteint son apogée. Plus de cinquante villes daces mentionnées par les géographes anciens, et dont on a conservé les noms et quelques vestiges; le costume et les armes des guerriers représentés sur la colonne Trajane et qui se distinguent aisément des combattants demi-nus et grossièrement équipés des autres nations barbares; les dépouilles ravies par les Romains au moment de la conquête; les vases d'or et la magnifique coupe formée de la corne du bœuf Urus, dont Trajan s'empara pour en faire une offrande à Jupiter Cassien, lors de son expédition contre les Parthes, attestent que la Dacie, lorsqu'elle cessa d'exister, n'était déjà plus qu'à demi barbare.

Cependant les monuments qui datent de cette époque, ceux du moins que le hasard a fait découvrir (car les Principautés n'ont jamais été explorées dans un but et un intérêt scientifiques), sont aujourd'hui peu nombreux, et leur origine est très-difficile à constater. Les plus apparents sont des vestiges d'anciens fossés, suivant l'usage adopté par les peuples barbares d'entourer leurs camps

les VI, d'où son nom moderne d'*Alba Carolina*, *Károly Fejervar* en magyar, *Karlburg* en allemand.

ichements. Tel est un rempart, d'une étendue considérable, sous le pays sous le nom de *Fanotui* (le Rempart de Trajan), ne porte aucune trace de conromains. De plus, le tracé d'un *vallum* semble contredire l'hypothèse. Ayant son point de débouché sur la ville de Czernetz, à la frontière du Banat, et séparant l'ouest à l'est le pays plat des montagnes, il s'approchait du côté de Galatz, et de là vers les rivages du Pont-Euxin, dans les environs de Tigina (Bender) probable. Or, on ne comprend pas la raison stratégique eût porté dans les mains des provinces situées au nord et au sud de la Dacie, à un rempart, dont leurs historiens n'ont aucune mention et qui est plus vraisemblable d'attribuer à l'époque dace.

On trouve également dans les environs de l'ancien *Castra Trajana*, des vestiges de monuments cyclopéens, qui se rapportent à l'époque dace. Des traces d'édifices semblables se voient dans les Portes de Fer dans le pays qui paraissent provenir d'un rempart par les Daces pour protéger la ville *Sarmizagethusa* (1). On trouve à Arama, dans la Petite-Vale, de nombreuses traces de l'époque dace, dont l'aspect diffère essentiellement de celui des établissements du Moyen Âge exploités par les Romains, et à croire que cette contrée était le centre de l'industrie minière au Moyen Âge.

M. Bolliac découvrit dans la vallée de Valachie, au milieu d'un champ à faible distance du Danube, un relief représentant un sacrifice au dieu composé de six personnages dont le plus grand est tout à fait semblable à un Dace figuré sur la colonne de Constantin et les autres monuments romains. Un peu plus loin une tête dace

dont la physionomie et la coiffure présentent la même analogie. Ces deux objets se trouvent actuellement au musée de Saint-Sava, à Bucarest.

La numismatique dace est plus riche que l'archéologie monumentale. M. Bolliac possède à lui seul une collection de cent trente-quatre médailles ou monnaies, dont vingt-sept portant des noms propres de chefs, recueillies par lui tant dans la haute que dans la basse Dacie, celles-ci avec les caractères grecs, les autres avec les caractères latins. Ces dernières, quoique d'un travail grossier, offrent une analogie frappante avec nos anciennes monnaies gauloises (1).

Époque romaine. — Si les Principautés n'ont conservé que de faibles traces de l'époque dace, en revanche les vestiges et les monuments romains y abondent. Sans parler des nombreuses chaussées qui sillonnaient le sol dans presque tous les sens, les débris du pont de Trajan, la tour de Séverin, Caracalla, Romano et tant d'autres villes dont le nom seul indique l'origine attestent encore aujourd'hui la puissance et le génie du peuple de qui les Moldo-Va-

(1) La numismatique de la Roumanie est partagée par M. Bolliac en quatre parties ou périodes :

1° La numismatique dace, depuis les origines jusqu'à la conquête romaine;

2° La numismatique romaine, depuis Domitien jusqu'à Aurélien, comprenant les médailles relatives à la Dacie, mais frappées à Rome ou en Italie;

3° La numismatique daco-romaine, renfermée dans la précédente, mais restreinte dans une plus courte période (de Philippe à Aurélien), comprenant les médailles relatives à la Dacie, frappées en Dacie. Toutes ces pièces présentent à la face la figure de la Dacie, avec les mots *Provincia Dacia*, sous des formes et avec des attitudes diverses, mais toujours coiffée du bonnet de Mithra et ayant à chacun de ses côtés l'aigle et le lion, emblèmes et divinités tutélaires de la V^e et de la XIII^e légion, fondatrices des colonies romaines de la Dacie. Elles portent à l'exergue un numéro qui va de 1 à 17;

4° La numismatique roumaine proprement dite, commençant avec les premiers *domes*, bien que les plus anciennes pièces ne remontent pas au-delà du règne de Mircea le Vieux.

Epigra Trajana de Trajan; ce n'est aujourd'hui qu'un simple village, appelé lieu du fort). Dans le voisinage est le village de Hecop. Voyez de Gerardo, *Itinéraire*, p. 371 et suiv.

laques se font gloire de descendre.

J'ai déjà dit quelques mots (1) du pont de Trajan, l'une des constructions les plus gigantesques qui soient sorties des mains des Romains. Ce pont, construit par l'architecte Apollodore l'an 104 ou 106 de Jésus-Christ, se composait de vingt arches de cent cinquante pieds de hauteur, présentant d'une pile à l'autre une ouverture de soixante pieds. Sa largeur était également de soixante pieds et sa longueur de neuf cents. Les opinions sont partagées au sujet de son véritable emplacement. Les uns le placent à Celeu, un peu au-dessus du confluent de l'Olto, là où se voient encore quelques restes de fortifications romaines, et croient que les deux énormes piles encore debout, l'une sur la rive serbe, l'autre sur la rive valaque, à six ou sept kilomètres au-dessus de Cerneti (Czeretz), et visibles au temps des basses eaux, sont les têtes d'un autre pont bâti par Constantin en 332. Les autres, par une hypothèse diamétralement opposée et que semble justifier la description que l'historien grec Dion Cassius nous a laissée du pont de Trajan, le placent précisément à l'endroit où les premiers trouvent celui de Constantin. On voit sur la rive valaque une suite d'arches basses qui continuent le long du rivage. En 1844, on découvrit dans les environs une quantité d'armes, de cuirasses et d'ustensiles de campagne très-curieux pour l'histoire de cette époque.

A un quart de lieue au-dessus du pont de Trajan se trouvent les ruines de la tour de Séverin (*Turnu Severinului*), bâtie, vers 240, par Severinus, gouverneur de la Mœsie sous l'empereur Philippe (2). Il ne reste plus de cette tour fameuse, que les Barbares ont détruite, qu'un grand pan de muraille sur une éminence artificielle fermée par un fossé dont les deux extrémités aboutissent au Danube (3).

(1) Voyez plus haut, p. 20.

(2) Cette opinion est celle de M. Rolliac, qui mérite toute confiance pour l'exactitude de ses recherches. La plupart des auteurs, avant lui, attribuaient la fondation de cette tour à l'empereur Sévère après sa malheureuse expédition en Thrace.

(3) La tour de Séverin et le bourg qui en

Non loin des ruines de la tour de Séverin, l'on aperçoit les vestiges de la citadelle de Théodora, bâtie par Justinien et qui joua un grand rôle au moyen âge dans les guerres entre les Romains et les Barbares. A la fin, elle tomba au pouvoir des Hongrois, qui la détruisirent. C'est alors que le bano et l'évêque de Séverin transportèrent leur résidence, le premier à Arcina, plus tard Craiova, le second à Romnic, pendant que les habitants se réfugiaient à quelques milles plus bas et fondaient sur l'emplacement de l'ancienne Tierna une nouvelle ville, qui est aujourd'hui Cerneti (1).

On remarque encore le long du Danube des vestiges de plusieurs villes romaines : *Ratiaria*, ancienne capitale de la Dacie Ripéenne; *Regiana*, à l'embouchure du Jiù; *Sicibida*, près de Celeu, à l'embouchure de l'Olto, formant la tête de l'ancien pont de Constantin et qui a fourni un grand nombre de monnaies antiques à l'effigie des Césars depuis Trajan jusqu'à Héraclius, ainsi que de plusieurs rois goths et vandales (2).

Caracalla (*Castra nova*), chef-lieu du district de Romanati, dans la Petite-Valachie, doit son origine à l'empereur Antonius Caracalla, qui y établit son quartier général et lui donna son nom. Des fouilles pratiquées dans les environs presque au raz du sol ont amené la découverte de tombeaux, de statues et d'autres objets extrêmement curieux.

Toute la rive gauche du Danube jusqu'à Galatz est parsemée de débris de monuments, ouvrages des anciens maîtres du monde et sur lesquels est restée debout la nationalité roumaine. A une

a pris son nom, chef-lieu du district de Mehinditi, ne doivent pas être confondus avec un autre Turnu, situé vis-à-vis de Nicopolis. Ce dernier est l'ancienne *Turris litiorum*, ainsi nommée parce qu'à partir du pont de Trajan la rive gauche du fleuve est aussi plate et unie que la rive opposée est escarpée et abrupte. De là vint aussi que les deux Dacies, celle d'Aurélien et celle de Trajan, furent distinguées par les noms de *ripensis* et de *litiorata*.

(1) Mss. de M. César Rolliac.

(2) Ibid.

de Galatz, près du confluent on rencontre les ruines d'une on suppose avoir été l'ancien *de*. Cantimir nous apprend couvrit de son temps quantité es romaines, ainsi qu'un marant cette inscription : *Imp. No. Alro Nervus Trajano. Aurum. Dacio. Pont. Max. Fel. XVI. Imp. VI. Cons. VII. purnio, Pub. Marco. C. Au* : d'où il tire la conclusion it été fondée par Trajan. Des pées récemment, ont perconnaitre l'emplacement et de la forteresse, de forme garale d'une quadruple muni que les limites de la ville, dait en trois directions, sud, st. En outre ces fouilles ont mieurs découvertes intéressan-erupte avec des tombeaux, et tade d'urnes, de lampes, de et d'autres ornements funé- Capidon en bronze de trente- es, une Cérés de marbre blanc, mottes d'ordre toscan, plu- piteaux corinthiens et des bas- présentant les guerres des Ro- les Barbares et qui paraîs- rtenir à la céramique plutôt alpture. Du moins une grande le briques qu'on a recueillies troit et portant l'empreinte du b. *VVVII*, tracé avec le doigt, es noms mêmes donnés au vil- s'élève actuellement sur l'em- t de la ville romaine, Gertina, Triglina, semblent indiquer ilerie considérable y existait ment.

n'est pas seulement sur les Danube que les vestiges rom- dent ; le voyageur les trouve, i dire, à chaque pas dans toute des Principautés. Kinéni, le de Topolniza, l'église de la inité à Czernetz conservent s avec des inscriptions latines des empereurs ; et dans quel- it que l'on fouille le sol, il est Fon ne mette à découvert un lus ou moins considérable de s médailles, de pierres gravées, ines et d'autres objets précieux chéologie de ces provinces.

Mais ce qui frappe le plus le voya- geur, ce sont les restes de chanaées, dont le tracé est visible dans beaucoup d'endroits, mais principalement dans la Petite-Valachie. Suivant le rapport des historiens, les Romains, après s'être em- parés de ce pays, y construisirent plu- sieurs voies, dont l'une partait du pont de Trajan et aboutissait à la ville d'Ulpia Trajana (la Sarmizgethusa des Da- ces), capitale des colonies romaines dont l'établissement datait de la pre- mière guerre dacique. Une autre voie partant du bourg de Celeiu, près de l'em- placement supposé du pont de Constan- tin, se dirigeait vers le nord, parallèle- ment à l'Aluta, et s'avancait au delà des Carpathes. Un tronçon de cette der- nière, de Céleiu au bourg de Biska, sur un parcours de quarante kilomètres, existe encore en entier ; puis la voie se perd, pour se montrer de nouveau dans un parfait état de conservation, une pre- mière fois près du village de Colibesi, puis un peu avant Romnik.

Epoque des domni. — Les premiers *domni*, ou voivodes, ont bâti un grand nombre de châteaux, d'églises, de mo- nastères, de forteresses ; mais la plupart de ces monuments ne sont plus aujour- d'hui que des ruines ; les autres ont à peine laissé des traces de leur existence. Deux tourelles crénelées marquent seu- les l'emplacement de l'ancien château de Rodolphe le Noir à Campd-Lungd ; mais l'église bâtie par ce prince est demeurée presque intacte. Une des ra- retés de cette église est un portrait en pied de Rodolphe, vêtu d'un long habit brodé en or et en argent avec un pa- dessus orné d'une fourrure noire, et la tête couverte d'un diadème. Le visage, fortement accentué, est d'un brun mat ; les cheveux et les moustaches sont noi- res, ce qui valut sans doute au prince son surnom (1).

Plus tard Rodolphe transporta sa ré- sidence à Curté d'Argis, où il bâtit un nouveau château et une église qui passe à bon droit pour un des plus beaux édi- fices de la Renaissance dans le monde entier. L'architecte fut un Roumain du nom de Manoli, dont la légende a perpétué le souvenir dans un de ses plus

(1) Voyez Cogălniceanu, p. 47.

émouvants récits (1). Néanmoins elle ne fut achevée que deux siècles et demi après, par Neagu Bassaraba, qui en fit la dédicace solennelle, le 17 août 1518, en présence du patriarche œcuménique de Janina, de cinq archevêques, y compris le métropolitain de Valachie, et d'un nombreux clergé (2).

Le vaisseau de la basilique, mélange harmonieux des trois styles grec, arabe et byzantin, est recouvert d'un dôme surmonté de quatre tourelles, deux à cols tors et deux à facettes octogones, que l'on découvre à plusieurs lieues de distance. Le portique, orné d'une statue en pierre de Rodolphe le Noir, placée autrefois sur son tombeau (3), et où l'on parvient par un large escalier de douze marches en pierres massives, est remarquable par sa légèreté, ainsi que par la finesse et la grâce de ses sculptures et de ses reliefs (4). L'intérieur resplendit d'ornements et de dorures. Les murs, couverts de fresques dont les sujets sont empruntés à l'Apocalypse, offrent plusieurs groupes admirables de dessin et de couleur. La nef est garnie de chaque côté de stalles pour les femmes, et se ferme sur le chœur, où l'on pénètre par une seule arcade. Le *catapetasma*, ou voile du sanctuaire (5), richement

sculpté et couvert de dorures, est percé de trois portes : l'une, au centre, pour l'officiant; les deux autres, latérales, pour ses acolytes. Le pourtour extérieur de l'église, réservé, suivant l'usage, aux sépultures, est flanqué par les murs à demi ruinés d'un monastère dont on attribue la fondation à la femme de Rodolphe, princesse catholique romaine, et qui est habitée aujourd'hui par une petite communauté de moines dominicains. Ces vieux murs, entourés d'épais massifs d'arbres fruitiers, offrent un aspect des plus pittoresques (1).

La plupart des monastères qui peuplent le sol de la Roumanie remontent au temps des premiers voïvodes. Édifiés dans les sites les plus pittoresques des montagnes, entourés de précipices et de ravins, munis d'épaisses murailles crénelées et percées de meurtrières comme les forteresses du moyen âge, ils offrent un égal intérêt au peintre, à l'archéologue et au voyageur, qui sans eux serait condamné, la plupart du temps, à passer la nuit à la belle étoile, et réduit à la *mamaliga* du paysan pour toute nourriture. Tels sont les monastères de *Tismara* près de la frontière hongro-transylvaine, un des plus vieux monuments de l'art du moyen âge en Valachie (2), remarquable par la grotte et le tombeau de saint Nicodème; *Cernica*, avec ses trois églises et ses fresques dues à un peintre qui n'a jamais eu de maître; *Passere*, avec son charmant ruisseau et ses frais ombrages, où des millions d'oiseaux mêlent leurs concerts aux hymnes sacrées de ses cent soixante religieuses; *Susaa*, où Cantacuzène fut enfermé par ordre de Nicolas Maurocordato; *Agapia*, en Moldavie, qui sert de retraite aux filles nobles sans dot; *Veralice*, aux toitures orientales, à qui sa riante position au pied des Carpathes, au milieu d'une immense prairie toute parsemée de fleurs, a si bien mérité son nom (3); *Putna*, en

(1) Voyez Alexandri, *Ballades et chants populaires de la Roumanie*; Paris, Dentu, 1855.

(2) Le tombeau de Neagu Bassaraba se voit encore dans l'intérieur de l'église à côté de celui de sa femme et de son fils. Un peu plus loin il est représenté avec une haute stature, le visage martial, une épaisse chevelure blonde flottant sur ses épaules, vêtu d'un costume hongrois brodé d'or et la tête ceinte du diadème.

(3) La statue, d'un travail grossier, a 1 archine de hauteur; le prince est représenté dans un accoutrement bizarre, mi-partie de cuir et de fer.

(4) Voyez Bellanger, t. II, p. 432.

(5) On appelle ainsi la cloison qui sépare le sanctuaire de la partie de l'église où se tiennent les fidèles. La consécration de l'hostie devant se faire, d'après le rite grec, hors de la vue des assistants, l'officiant ne se montre qu'au moment de l'élévation, et fait processionnellement le tour de l'église suivi de ses acolytes. Les portes du sanctuaire se referment aussitôt que le calice a été placé sur l'autel.

(1) Voyez Bellanger, *loc. cit.*; Vaillant, t. III, p. 332.

(2) Achevé en 1366 par le prince Radu. Sa situation est des plus remarquables : voyez la description qu'en a donnée Vaillant, t. III, p. 365.

(3) Printanier.

qui conserve le tombeau de le Grand ; *Caldarusani*, une entière moins les femmes, réalaunastère de moines, sur le d'un plateau qu'entourent de brêts et dominant un lac d'une ide étendue.

tous ces monastères le plus jus contredit est le monastère so, en Moldavie, auquel une hènes séculaires, qui rappelle ileau, sert d'avenue. Cette foueux églises du monastère avec breux clochers, les sapins qui nelle à sa porte, les hautes monuvertes de neige qui encadrent tout cela est d'un effet grand plus vaste, le plus peuplé, the de tous les couvents de la , il en est comme le chef-lieu, ont en pèlerinage de toutes les la principauté. A quinze cents non de son enceinte s'élèvent de l'ancienne forteresse, toute le souvenirs chers aux Mol-), et d'où le voyageur s'éloirpirant le poétique regret des

) temps où les femmes moldaves
à d'exemple aux hommes les plus
braves (2)

avoir autrefois servi de refuge
et à la littérature nationales,
type de Niamtzo possède en-
ard'hui une imprimerie et une
que, un hôpital, une école
re, plusieurs établissements
s, notamment une fabrique
de serge provenant de fonda-
mes. Il est question, en outre,
r un grand séminaire ainsi que
pratiques d'agronomie, de mé-
nelle et d'art vétérinaire, à
clergé des campagnes.

ET COUTUMES DU PEU-

ex plus haut, p. 43.

ete une fort belle ode sur les ruines
resse de Niamtzo, par M. Chriso-
acien aide de camp du prince
mort en 1836. Un peintre de Mu-
nié dans l'épisode d'Étienne le
de sa mère, tel qu'il a été rap-
haut, le sujet d'un tableau, le
portes de Niamtzo, qui se voit
à sa gauche de Jani.

PL. — Les Roumains des Principau-
tés, ainsi que leurs frères de la Tran-
sylvanie et de la Bukovine, ont con-
servé fidèlement les usages de même
que le type physique de leurs ancêtres.
Leurs cheveux noirs et longs, plantés jus-
qu'au milieu du front, leurs sourcils épais
et bien arqués, encadrant des yeux à
l'expression tour à tour vive et mélan-
colique, leurs membres robustes rappel-
lent les figures de prisonniers sculptés
sur la colonne Trajane, ou ces captifs
barbares dont les statues ornent les
salles du Louvre (1).

Habillement. — Cette ressemblance
est complétée par le costume. Voyez
un paysan des Carpathes; vous vous
croyez encore au temps des empereurs
romains. Une chemise de toile grossière,
serrée à la taille par une large ceinture
de cuir ou par une large bande d'é-
toffe de laine, qui sert en même temps
de poche; un pantalon de toile, très-
ample sur la cuisse et resserré depuis
le genou jusqu'à la cheville; pour chaus-
sures des sandales (*opinci*) de peau
de chèvre ou de cheval écorée, coupées
suivant la forme du pied et attachées
par des courroies croisées sur le bas de
la jambe (2); sur la tête un bonnet en
peau d'agneau (*caciola*), à la façon du
cucullus phrygien et garni de poils longs
et frisés, tandis que les cheveux, longs
et tressés derrière la tête, flottent sur les
épaules. Quelquefois le paysan de la
plaine remplace cette coiffure par un
bonnet de laine, court et plat, assez

(1) Le type national ne s'est conservé
dans toute sa pureté que parmi les Roumains
des campagnes, chez ceux-là surtout qui
avoisinent les Carpathes et qui ont eu
moins l'occasion de se mêler avec les autres
races postérieures à la conquête romaine.
Les habitants des villes se rapprochent da-
vantage par leur physionomie du type grec.
Du reste le lecteur voudra bien avoir présent
à l'esprit que, dans cette courte et impar-
faite esquisse, je me suis attaché presque
exclusivement à donner une idée des usages et
du genre de vie des habitants des campagnes,
qui représentent plus fidèlement que les autres
le caractère national.

(2) L'hiver, les paysans aisés remplacent
les sandales par de hautes et larges bottes,
appelées *houzi*, mot hongrois qui a donné
son nom aux *houzards* (houzards).

semblable à celui qui distinguait il y a une soixantaine d'années nos *chauffeurs*, et l'habitant des montagnes par un chapeau rond à larges bords. Tel est le costume habituel du paysan roumain. Les jours de fête, en hiver, il porte une veste de peau d'agneau brodée en laine sur les coutures : le reste du temps, il jette sur ses épaules un long pardessus de fourrure de mouton d'où pend, en guise de collet, une petite toison d'agneau noir; ou bien il endosse une large douillette de molleton blanc, en forme de caban, que sa femme lui a fabriquée; car aux femmes appartient le soin de filer, de tisser, de confectionner le linge, les vêtements, la literie de la famille, et il n'y a pas encore bien longtemps que cette coutume toute romaine était suivie par les femmes même des boyards. Quelquefois il se contente d'un manteau de peau d'agneau, dont la toison tournée en dehors le garantit de la pluie. C'est alors qu'il offre le véritable type de ce paysan du Danube si vigoureusement et si éloquemment dépeint par La Fontaine.

Le costume des paysannes est propre et élégant. Elles portent une chemise de toile ornée sur la poitrine, au collet, au poignet et sur les épaules de broderies en laine rouge ou bleue; une ceinture de couleur fixe la chemise, qui est fort courte, et qui rejoint une jupe blanche, laquelle ne couvre jamais la cheville. Devant et derrière flotte un double tablier (*catrinza*) d'une étoffe assez compacte, à raies bleues, rouges ou jaunes, et garni de franges dont les plis s'entr'ouvrant laissent voir la jupe. Pendant l'hiver ou par les temps humides, elles se couvrent d'une pelisse de mouton ou d'un surtout à larges manches. Comme les hommes, elles sont chaussées de sandales ou de bottes pendant l'hiver; mais l'été elles remplacent cette chaussure par des bottines rouges ou jaunes, à l'instar des anciens Polonais. Encore les portent-elles plus souvent sous leurs bras qu'à leurs pieds, surtout s'il s'agit de passer un ruisseau ou de franchir un torrent. Un mouchoir d'étoffe légère, attaché ou plutôt jeté sur leur tête de la façon la plus pittoresque, forme la coiffure. Les jeunes filles ont la tête nue et réunissent leurs cheveux en une seule

natte qui tombe sur le dos et au bout de laquelle elles attachent un ruban ou une pièce d'argent. Quelquefois elles parent leur front d'un diadème garni de verroteries et de perles soufflées, et suspendent à leur cou des colliers de pièces d'argent ou de cuivre.

NOURRITURE ET HABITATIONS DU PAYSAN ROUMAIN. — La nourriture du paysan roumain est des plus simples pour ne pas dire des plus misérables. Une bouillie épaisse, faite de farine de maïs, appelée *mamaliga*, et qui le tient lieu de pain, en compose le fond. La préparation de la *mamaliga* exige peu de frais. Il suffit de faire bouillir de l'eau dans un chaudron et d'y verser en y joignant un peu de sel, la quantité nécessaire de farine, qu'on remue et qu'on laisse épaissir au point de former une pâte. Quand elle est cuite, on la renverse du chaudron sur la table, et chacun en coupe un morceau avec un fil comme on fait d'une motte de beurre. Dans les bons jours on y ajoute un peu de lait, de beurre ou de crème, et ce assaisonnement en fait un mets assez agréable. Mais il faut y être habitué depuis l'enfance comme le paysan roumain pour pétrir la *mamaliga* entre ses doigts et la manger, en guise de pain, avec des radis ou des oignons crus. L'eau compose sa boisson ordinaire; toutefois il fait une grande consommation de liqueurs fortes, et principalement d'une eau-de-vie de prunes, appelée *rakiou* (1), dont l'usage est répandu dans toute la Turquie d'Europe. Le bas peuple des villes remplace communément l'eau par une sorte de bière de millet, appelée *braga*, que les Albains ont introduite et vendent dans le pays.

Il y a quelques années, les paysans moldo-valaques n'avaient pour demeures que des tanières obscures et enfumées, nommées *bordei* (2), creusées en terre, à une profondeur de deux mètres, sur une superficie de trois à quatre mètres en longueur et de deux à trois en largeur. Une fois le trou pratiqué dans les dimensions voulues, on

(1) *Raki*, en ture.

(2) Mot de la langue des Tsiganes ou Bohémiens, suivant M. Vaillant.

terre aux deux extrémités deux rebâtes entre eux par une forte claie chaque côté de laquelle l'on une claie ou des aisceaux en un pied environ de l'ouverture. tout à fait primitif était recouvert de terre battue, sauf une ouverture destinée à livrer à la fumée. Cette terre ne se revêtait d'herbe, les hautes par un amas de copeaux de cette sorte faisaient l'effet d'une taupinière, et sans la fumée loin en loin révélait la présence du voyageur eût marché long-temps la recherche du village qu'il fouillait sous ses pieds. Dans le voisinage des montagnes, où le bois est à peu près tous en terre étaient remplis de cases formées de branches d'arbre tressées, crénelées intérieurement et extérieurement de terre argileuse et recouvertes de roseaux. Ces cases étaient assez basses, et ne recevaient la lumière que par de petites fenestrelles dans le mur et garnies de roseaux de vassie. Aujourd'hui cases ont disparu presque entièrement le peu qu'on en rencontre ne plus guère que de celliers aux cases, d'étables pour les buffles et les bestiaux, ou d'ateliers de forges rustiques. Depuis 1842, les paysans construisent de véritables cabanes de roseaux ou de claies enduites de chaux blanchies à la chaux, et communément de trois pièces : un parallélogramme. Celle du devant est la moins grande, fait par l'antichambre et dans le fond ne. Les deux autres servent de cases à coucher pour toute la famille elle est nombreuse; sinon, l'une est transformée en magasin à blé. Chaque cabane possède un de quatre cents mètres carrés superficie, si bien que, se ressemblant par les dimensions et la couleur, par des intervalles égaux et comme les réverbères de nos villes les communiquent aux villages, de aspect riant et animé que dans les plantations de haies vives sur les maisonnettes, du moins une fois moins triste et moins misé-

table que les tombes sépulcrales dont les Taiganes colonisés font encore leur habitation.

AMEUBLEMENT ET USTENSILES DE MÉNAGE. — Mais pour ce qui est du confort et du bien-être intérieur, ils n'existent pas plus ici que là. A l'exception de son lit en forme de divan (*patu*), scellé dans le plancher et recouvert d'un long matelas sur lequel il étend en guise de housse un long tapis à larges raies bleues, rouges, jaunes et noires; à l'exception des oreillers et des couvertures qu'il y déploie chaque soir et reploie chaque matin, suivant la mode turque (1), le paysan roumain ne possède point de meubles, ni commode, ni armoire, ni buffet, ni chaises : deux ou trois coffres, rangés le long de la muraille et recouverts de courtes-pointes, lui tiennent à peu près lieu de tout cela. On trouve cependant dans quelques cabanes des bancs et des escabeaux. Les ustensiles de cuisine consistent en une marmite, une poêle, plusieurs pots de terre, une demi-douzaine d'assiettes et de cuillers de bois : les fourchettes sont rares; l'usage des bouteilles de verre est presque inconnu. Pour savonner, les femmes emploient de longs vases de bois d'une seule pièce, creusés en formes de barques et appelés *albi*. Ces vases, de même que le dessous du lit, servent aussi à déposer les œufs et les légumes d'hiver. Quelques-uns sont assez grands pour qu'un garçon de dix ans puisse y dormir à l'aise, et l'on s'en sert comme de barcelonnettes pour y coucher et y dorloter les enfants au maillot.

INSTRUMENTS ARATOIRES. — La charrue, à son état le plus primitif, le boyau, la pelle et la fourche de bois, voilà à quoi se réduisent les instruments aratoires et les ustensiles de travail du cultivateur moldo-valaque. Quant à la herse, le plus souvent une énorme touffe d'épines y supplée. Le fléau pour le battage des grains est inconnu; les pieds des chevaux en tiennent lieu. J'ai souvent été témoin dans les Principautés, de même qu'en Bulgarie et dans le reste de la Tur-

(1) Voyez Ubicini, la Turquie actuelle; Paris, 1855, p. 296.

quie d'Europe, de ce mode de battage. On nivelle le sol en plein champ; on trace une aire circulaire au moyen d'une corde fixée à des pieux de distance en distance (la récolte amoncelée garnissant l'enceinte extérieure); on plante au milieu un autre gros pieu, auquel est attachée une longue corde, terminée par une paire de licous; puis, les gerbes ayant été étendues sur l'aire, deux forts chevaux, que l'on a soin de relayer d'heure en heure, les piétinent jusqu'à ce que le grain ait été séparé de l'épi. Point de granges pour serrer les récoltes. Le foin est entassé en meules; le blé, le maïs et les autres graines sont conservés tantôt dans des fosses creusées en terre, tantôt dans de grands paniers, ou mieux de grandes cages de coudrier revêtues de chaume, échafaudées à quelques pieds du sol sur un gros piquet fiché en terre. Ces greniers en plein air, dont le nombre est parfois considérable, et placés tous dans un même enclos, présentent un coup d'œil tout à fait singulier.

Les transports s'effectuent au moyen de chariots, et, pendant l'hiver, de traîneaux. On ne saurait rien imaginer de plus grossier que ces véhicules, dans la construction desquels il n'entre pas la plus petite parcelle de fer: aussi sont-ils d'un bon marché, à vrai dire, fabuleux. Le plus solide traîneau ne se paye pas plus de cinq francs, et le prix d'un chariot à quatre roues, de la plus grande dimension, n'excède pas trente francs.

servitude, qui paraîtrait intolérable d'autres, ils sont incapables de concevoir l'espoir d'une meilleure condition. La dépression morale à laquelle il habituellement soumis s'est convertie en une sorte de stupeur et d'apathie naturelle qui les rend également féroces et insensibles aux joies de la vie comme aux angoisses de la souffrance et de la douleur (1).

Cette apathie qui forme le caractère du paysan moldo-valaque un fait attesté par tous les historiens voyageurs. Chez lui la résignation tue l'énergie. En se voyant si constamment opprimé, il a fini par croire que sa destinée de malheur pesait sur lui, et qu'il n'a plus tenté aucun effort pour s'en soustraire. Victime de l'étranger qui envahit son territoire, victime du noble qui s'approprie les fruits de son labeur, il les hait l'un et l'autre; mais sa haine ne va pas jusqu'à couvrir le sol de guérillas lorsque le sol est envahi ou, lorsque l'oppression a atteint des limites extrêmes, à brûler les châteaux et les seigneurs. Mais s'il a perdu le caractère de guerrier qui caractérisait autrefois sa race, s'il a remplacé la passion de la terre par l'amour de la terre, il n'a aucune des qualités qui forment le soldat et les solides armées, la discipline, le courage. Il est donc tout à un haut degré de l'opiniâtreté dans la résistance. *Da pe moarte*, « donne-moi la mort », est un proverbe commun parmi les Valaques. Quelque chose



donalité, Trajan, est leur
 de la terre moldave d'où
 -elle? — D'Italie, que tout
 croie. — Flaccus d'abord,
 ont amené ici — les ancé-
 heureux habitants de ces
 ont fixé les limites; — par
 qui existent on peut les
 Trajan, de la souche de ce
 empli — la terre roumaine,
 et la Moldavie. — Les preu-
 nt debout; on les voit par
 — La tour Séverine se
 depuis longtemps » (1).
 primait, il y a près de deux
 thée, métropolitain de Mol-
 une pièce de vers imprin-
 de son *Psautier*. De là
 Trajan est considéré comme
 ancêtre, le Romulus de la
 son souvenir est empreint
 la tradition, dans la lan-
 monts, dans la plaine (2),
 même. Ainsi la Voie Lactée,
 nin de Trajan; l'orage est
 avalanche est son tonnerre;
 son camp; la montagne est
 ie escarpé est sa vedette. Il
 rain, c'est-à-dire l'homme
 nt par excellence.
 n'est pas d'aujourd'hui seu-
 les Roumains des Princ-
 on s'obstine encore à faire
 Slaves (3), revendiquent leur

origine romaine. Cette origine d'ailleurs
 n'est pas attestée seulement par l'his-
 toire et par les monuments; la langue,
 les traditions, les coutumes, les mœurs,
 la religion elle-même en rendent té-
 moignage.

Fêtes et cérémonies religieuses.

« Les Roumains, dit M. Vaillant, suivent
 le rite grec orthodoxe et les dogmes du
 concile de Nicée, qui leur assurent,
 disent-ils, la catholicité des temps, tan-
 dis que, suivant eux, l'Eglise romaine
 ne peut espérer que la catholicité des
 lieux. Ils rejettent du *Credo* la for-
 mule *et du fils*, de leurs églises les
 statues et de la vie future le purgatoire.
 Ils ont les sept sacrements, commu-
 nient, selon les préceptes de saint Basile
 et de saint Jean-Chrysostome, sous les
 deux espèces, observent quatre grands
 carêmes, font abstinence le mercredi et
 le vendredi de chaque semaine, et chan-
 gent en adoration la vénération due aux
 saintes images, dont les mains et l'habit
 peuvent être en relief de cuivre, d'ar-
 gent ou d'or, mais dont la figure doit
 toujours être peinte. Le signe de la
 croix se fait avec le pouce, l'index et le
 doigt du milieu réunis, emblèmes de
 la Trinité. La place du Fils est marquée
 à l'épaule droite. Se signer, se proster-
 ner devant les images et les baiser, al-
 lumer des cierges en leur honneur,
 jeûner cent dix jours par année, tel est
 le christianisme du peuple (1). » Ses
 prêtres, non moins grossiers que lui,
 seraient bien embarrassés pour lui en
 enseigner un autre. Confondus dans
 les rangs des paysans, dont ils ne sont
 extérieurement distingués que par une
 longue barbe, voués aux mêmes labeurs
 et à la même servitude, partageant leur
 misère et leur ignorance, la plupart
 d'entre eux ne savent ni lire ni écrire,
 et sont obligés d'apprendre par cœur
 les formules du rituel. Tout ce que j'ai
 dit ailleurs de l'état misérable et de
 l'insuffisance du clergé grec en Tur-
 quie (2) peut être appliqué justement
 au clergé moldo-valaque.

1, la Roumanie, t. III, p. 165 :

« Moldavi de unde derad'ă
 talii tot omul se cred'ă.
 u, apoi Traian au adus pe aici
 s'îl questor t'eri de nemu cu furie;
 t'erilor hotarele tote
 iue sta'ă în veci a se ved'ă pote.
 questul nem, t'era romanescă
 Ardialul s'îl Moldovenescă,
 ū de se vid de densul fâcute
 rinulul se cusa'n vremi multe.

de plaines encore aujourd'hui
 noms de *pratal Trajanului*,
nolui.

songe, accrédité à dessein par
 russes, est répété chaque jour
 res classiques d'histoire et de
 La Turquie d'Europe se divise
 ies, la Turquie d'Europe pro-
 et les principautés slaves tri-
 vont la Moldavie, les Valachie,
 Petit Cours de géographie mo-

derne, par Cortembert, autorisé par le conseil
 royal de l'instruction publique, p. 78.)

(1) La Roumanie, t. III, p. 70.

(2) Voyez Ubicini, *Lettres sur la Turquie*,
 t. II, p. 159.

L'Eglise roumaine célèbre un grand nombre de fêtes ; les principales sont Noël (*Creciâne*, la crèche), Pâques (*Pash-telor*) et l'Assomption (*adormire*, endormissement). Chacune de ces fêtes est marquée par certains usages traditionnels, qui se sont transmis fidèlement dans le peuple depuis les temps les plus reculés. Ainsi la Noël donne lieu encore aujourd'hui à une mascarade renouvelée de notre moyen âge et qui a pour objet de représenter la naissance de Jésus, la crèche où il est couché, l'étoile qui l'annonce aux mages de l'Orient, le départ de ces derniers pour l'Occident et leur recherche du lieu où vient de naître à minuit, avec la lumière d'une nouvelle année, le Sauveur du monde. Un enfant porte en guise de bannière une étoile gigantesque de papier peint et découpé ; il est suivi des mages vêtus à l'orientale ; l'escorte est formée de soldats romains, tenant une lance dans leur main droite. Chaque individu est muni d'une lanterne, et le cortège se promène ainsi par la ville, et va de porte en porte et de maison en maison, récitant des *kolinde*, sortes de complaintes religieuses qui rappellent nos anciens noëls (1).

Les plus grandes solennités sont celles de Pâques. Aux approches de la fête, on badigeonne l'intérieur et l'extérieur des maisons ; on lave les planchers ; on substitue des persiennes aux doubles fenêtres nécessitées par le froid rigoureux de l'hiver ; les ménagères étament leurs casseroles ; les boyards redorent leurs équipages ; citadins et villageois s'habillent de neuf ; et lorsque le grand jour arrive toutes les cloches sont en branle, tous les cœurs sont épanouis ; parents et amis, dans leurs plus beaux atours, se visitent et se félicitent mutuellement, et les passants dans la rue se saluent de la phrase sacramentelle : « Il est ressuscité le Christ ; le Christ est ressuscité (*a inviat Kristû, Kristû a inviat*). » Pendant les huit jours que se célèbre la fête, la ville offre le tableau le plus animé : ce ne sont que brillants équipages, éclatantes livrées, splendides toilettes, serviteurs portant dans leurs bras de jeunes agneaux parés de rubans

bleus ou roses, comme les bandelettes des anciennes victimes, ou sur leur tête d'énormes corbeilles remplies de brioches, de pots de confiture (*dulceaz*), qui jouent un si grand rôle dans l'hospitalité orientale, de dragées et d'autres friandises que l'on s'envoie en présent. De larges et copieux festins réunissent tous les membres de la famille : les plus pauvres prennent part à ces réjouissances ; car il a été distribué à l'avance à tous les indigents des vêtements, de l'argent et des vivres. Disons aussi que c'est généralement à cette époque que se déclarent les fièvres intermittentes et d'autres maladies, causées par le passage subit du régime plus qu'ascétique du carême à l'intempérance et aux excès des Jours Gras.

Outre ces trois grandes fêtes canoniques, il y en a d'autres que l'usage a en quelque sorte popularisées en Roumanie : ce sont la Saint-Basile, qui se célèbre le 1^{er} janvier, la Saint-Georges (23 avril) et la Saint-Démétrius (26 octobre).

Ces deux dernières, séparées l'une de l'autre par un intervalle de six mois, sont en Roumanie ce que sont chez nous la Saint-Jean et la Saint-Martin, l'époque ordinaire du renouvellement des baux pour le fermage des terres et le loyer des maisons.

Le premier dimanche de mai, les paysans valaques célèbrent encore par tradition la fête de Flore ; ils se rendent dans la prairie et la forêt voisines, se couronnent de fleurs et de feuillage et reviennent danser au hameau. Ils même, aux approches de l'été, ils plantent devant leurs chaumières une longue perche, surmontée de branches d'arbres et de foin, qu'ils appellent *armindenn*. C'est là, assure-t-on, une coutume roumaine ; les colons militaires consacraient l'ouverture de la saison des combats en élevant à leurs portes ce qu'ils nommaient *arma Dei* ou *Martis* (1).

Célébration des fiançailles et du mariage. — Les demandes en mariage, les cérémonies des fiançailles et de l'hyménée forment chez les paysans roumains de petits drames-entremêlés de luttes guerrières et se terminant,

(1) Voyez plus bas, p. 216.

(1) De Gérando, t. I, p. 311.

meilleure, par un simu-

le la jeune fille du village a
demande, le jeune homme
n'est des messagers, précédés
de cornemuse, qui adresse
à l'allocution suivante :

gands-pères et les ancêtres
dres, allant à la chasse et
et les bois, ont découvert le
nous habitons et qui nous
la jouissance de son miel et
dit. Or, poussé par cet exem-
morable garçon N°. est aussi
chasse à travers les champs,
et les monts, et il a recon-
nache qui, timide et réservée,
présence et s'est cachée. Mais
res, en suivant ses traces,
me été conduits jusqu'à cette

Or donc il faut que vous la
entre nos mains ou que vous
mériez l'endroit où s'est ca-
che que nous poursuivons
t de fatigues et de peines. »
neur de cornemuse déploie
s les ressources de son élo-
sème son discours d'autant
ores et d'allégories qu'il en
er.

arents répondent que celle
suivent n'est pas entrée dans
a. Les messagers insistent ;
arents font venir la bisiaule
e fille. — Est-ce là celle que
chez ? — Non. — La grand'-
t à son tour. — Peut-être
-ci ? — Même réponse. Vient
-Non, non, ce n'est pas celle-
s. — Après la mère on fait
servante laide, vieille et cou-
baillons. — Eh bien, c'est
-ci que vous cherchez ? —
; car notre biche a les che-
s comme l'or et les yeux de
ses dents sont comme une
eries, et ses lèvres vermeilles
e corise ; elle a la taille d'une
sein est ferme et rond et sa
blancheur du cygne, ses
t plus délicats que la cire,
plus radieux que le soleil et

enfin par la menace d'en-
armes, les parents amènent
parée aussi richement que

possible. On célèbre les fiançailles, et
la jeune fille rentre dans sa chambre,
qu'elle ne doit plus quitter que le jour
du mariage.

« Ce jour-là, si le promis habite un
autre village que celui de sa fiancée,
il envoie d'avance, pour annoncer sa
venue, quelques hommes à cheval, que
les parents de la jeune fille vont atten-
dre sur la route. Dès qu'ils les voient
approcher, ils se précipitent sur eux
et les emmènent prisonniers dans leur
maison. Aux questions qui leur sont
adressées les prisonniers répondent
qu'ils étaient les héros envoyés pour
déclarer la guerre ; que le gros de l'ar-
mée est resté en arrière à peu de dis-
tance, qu'il s'avance pour prendre d'as-
saut la forteresse. Les parents s'en vont
alors, avec les prisonniers, à la ren-
contre du promis, qui se présente avec
une suite plus ou moins nombreuse.
Lorsque les deux partis réunis sont
arrivés en face de la demeure de la
fiancée, ils se livrent tous ensemble à
l'exercice de la course qui simule un
tournoi. Les cavaliers les mieux montés
et qui arrivent les premiers au but re-
çoivent des mains de la fiancée un voile
brodé d'or ou de soie.

« Ces exercices finis, tout le monde
se rend à l'église. Le jeune marié et sa
fiancée se tiennent debout sur un tapis
où l'on a jeté des pièces de monnaie,
témoignant par là le peu de cas qu'ils
font des richesses pour ne chercher que
le bonheur domestique. Lorsque le pré-
tre dépose sur leur front la couronne
nuptiale, un des assistants jette à droite
et à gauche des noix et des noisettes,
pour montrer que les jeunes mariés re-
noncent à tout jamais aux amusements
de l'enfance et que des objets plus sé-
rieux occuperont désormais leur vie.

« De retour à la maison, un dîner est
servi. Les mariés occupent le haut bout
de la table ; à droite et à gauche se
placent les beaux-pères et les témoins.
Alors un des frères, ou en son absence
un des plus proches parents du jeune
homme, se lève et lui adresse la parole
en ces termes :

« Frère, vous voici arrivé à l'âge du
« mariage et de la joie ; notre père vous
« accorde une place à sa table et vous
« marie aujourd'hui en vous unissant

« à une autre famille. Gardez toujours
 « néanmoins la mémoire de ceux à qui
 « vous devez le jour et conservez tou-
 « jours votre amour à vos frères. Con-
 « tinuez à demeurer soumis de cœur
 « aux volontés de vos parents, afin d'ob-
 « tenir leur bénédiction. Honorez votre
 « père et songez toujours à ce que votre
 « mère a souffert pour vous; car ce
 « sont eux qui vous ont donné la vie.
 « Puisse leur bénédiction et celle du
 « Seigneur Dieu vous maintenir tou-
 « jours dans la joie ! »

« Après le repas, quand le jeune
 homme est sur le point de se retirer
 avec son épouse, le *vatachel*, qui porte
 un bâton orné de fleurs et de rubans
 et se tient derrière la fiancée, se lève et
 demande, au nom de celle-ci, pardon
 à ses parents en ces mots :

« Quand nous nous demandons, ho-
 « norables parents, quel est le vérita-
 « ble bonheur de la vie, nous trouvons
 « qu'il n'en est pas de plus grand ni de
 « plus solide que celui que nous procu-
 « rent les enfants. En effet, ce bonheur
 « est, ainsi que le disent les philoso-
 « phes, *proprium naturæ*, c'est-à-dire
 « un bonheur réel et conforme à la
 « nature; car ils sont notre sang, ils
 « sont d'autres nous-mêmes. Ce bon-
 « heur, la sainte Écriture l'atteste aussi:
 « *Votre femme dans l'intérieur de vo-
 « tre maison sera comme une vigne
 « fertile et abondante; vos enfants,
 « comme de nouveaux plants d'olivier,
 « environneront votre table.*
 « Vous voilà donc aujourd'hui, vous,
 « honorable père, ainsi que votre
 « épouse, au comble de la joie. Con-
 « templez tous deux le bonheur pur,
 « réel et sans mélange de votre fille,
 « et jouissez de la joie intarissable des
 « parents. Car voici que, d'abord par
 « votre volonté et ensuite par vos bé-
 « nédiction, votre bien-aimée fille de-
 « vient, pour toute sa vie, la compagne
 « de notre frère N*. Parvenue à cet âge
 « heureux, votre enfant, en quittant
 « votre maison pour aller dans celle que
 « Dieu lui a choisie, doit, de concert
 « avec son compagnon, vous remercier
 « et implorer vos bénédictions; car la
 « bénédiction des parents est un rem-
 « part inébranlable autour de sa mai-
 « son. Il est temps que votre fille im-

« ploie votre pardon pour tout ce qu'elle
 « a manqué de faire afin d'accomplir
 « vos volontés et les désirs de ses frè-
 « res. Que son bon naturel et son âme
 « pure la poussent à vous remercier de
 « la sagesse avec laquelle vous l'avez
 « élevée dans votre maison. Qu'elle
 « s'étonne de ne pouvoir trouver assez
 « de soupirs et de larmes pour implorer
 « son pardon. Qu'elle s'étonne de ne
 « pouvoir trouver assez de douces pa-
 « roles de reconnaissance pour tous vos
 « soins pleins de tendresse et de bonté
 « paternelle. Aussi en appelle-t-elle de
 « toute son âme à l'inépuisable bonté
 « du Très-Haut, et le prie de faire que
 « vos enfants et les enfants de vos en-
 « fants jusqu'à la quatrième génération
 « vous combient de joie. Elle vous con-
 « jure aussi, conjointement avec son
 « mari, de leur conserver votre ten-
 « dresse à l'avenir. »

« Cette allocution terminée, les ma-
 riés font leurs adieux et vont baiser la
 main des parents.

« Ceux-ci, les yeux baignés de lar-
 mes, répondent à leur tour :

« En vous accordant aujourd'hui,
 « jeune homme, la main de notre bien-
 « aimée fille, nous ne faisons que nous
 « soumettre aux décrets de la divine
 « Providence, qui a permis cette union.
 « Et, bien que la plus parfaite béné-
 « diction soit celle du Très-Haut, ce-
 « pendant, de même que nos pères
 « nous ont bénis, de même aujourd'-
 « hui nous vous bénissons. Fasse le
 « Seigneur Dieu qu'en vous unissant
 « il vous affermis dans l'amour et
 « répande ses bénédictions sur vos têtes !
 « Jeune homme, n'oubliez pas d'ob-
 « server fidèlement le précepte de l'E-
 « glise : « Tu aimeras ta femme et ne
 « lui causeras point de chagrin, et tu
 « vivras avec elle dans la paix du Sei-
 « gneur. » Et toi, notre fille chérie, toi
 « que nous avons élevée dans nos bras,
 « que nous avons entourée de notre
 « amour et de notre sollicitude pater-
 « nelle, toi que nous avons nourrie du
 « lait de notre tendresse et fortifiée de
 « nos enseignements, voici l'heure de
 « la séparation; nous accomplissons
 « aujourd'hui un devoir bien doux,
 « mais bien douloureux à la fois, en te
 « laissant arracher de nos bras pour

« suivre celui que ton cœur a choisi.
 « Vives en paix; quant à nous, nous
 « ne cesserons de vous bénir et de
 « prier le Seigneur qu'il vous accorde
 « de longues et heureuses années, qu'il
 « vous dirige dans sa sagesse et vous
 « affermissent dans l'union et l'amour,
 « afin que notre âme se réjouisse de
 « votre bonheur; car vous êtes le seul
 « soutien de notre faiblesse et la seule
 « consolation des douleurs de notre
 « vieillesse. Que le Seigneur Dieu dai-
 « gne envoyer aussi ses bénédictions sur
 « vos fils ! »

« La jeune fille se jette alors dans les bras tremblants de ses parents. Le marié se dispose enfin à emmener sa femme; mais les frères de celle-ci se mettent en travers de la porte, la hache à la main, — jadis c'était le sabre nu, — et ne le laissent sortir que lorsqu'il a consenti à racheter son épouse par un don. L'épouse monte alors sur un chariot qui porte sa dot, ayant à ses côtés sa belle-sœur ou sa belle-mère. Le marié suit à cheval en compagnie des assistants, ses amis, qui, tout le long de la route, poussent des cris de joie et déchargent des pistolets.

« Cependant le marié n'est pas encore au bout de ses tribulations. A peine est-on arrivé à la maison que les parents de la jeune épouse s'emparent d'elle et l'enferment dans une chambre. Les amis du jeune homme vont la demander à grands cris, et, n'obtenant pas de réponse, ils enfoncent la porte. L'heureux époux se précipite alors dans la chambre et arrache son épouse des bras de ses parents; sur le point de franchir le seuil, en commémoration de l'enlèvement des Sabines par les Romains, il la prend dans ses bras et l'emporte dans la chambre nuptiale (1). »

Funérailles. Culte des mânes. — Les funérailles rappellent par certains détails l'ancien culte des mânes. Dès qu'un malade est près de rendre le dernier soupir, on lui met un cierge allumé dans la main et on en allume plusieurs autres dans l'appartement, tandis que le prêtre récite à haute voix les prières des agonisants. Aussitôt qu'il

est expiré, on le lave, on le rase, on lui couvre le visage, on le pare de ses plus beaux habits, puis on le dépose dans la bière, qui reste découverte, après avoir eu soin de placer une petite pièce de monnaie dans sa main (1). Les funérailles ont lieu ordinairement le jour même ou le lendemain du décès. Les riches y déploient une grande magnificence. Le char funèbre est traîné par deux ou quatre chevaux noirs, complètement recouverts d'un caparaçon noir qui ne laisse voir que leurs yeux. Des *vatasei*, également couverts de manteaux noirs et coiffés d'énormes chapeaux à larges bords, marchent aux côtés du char tenant à la main des torches allumées; deux autres précèdent le char en portant la corbeille qui renferme la colybe ou l'azyme, espèce de brioche bénite, que l'on mange en l'honneur des mânes du défunt; derrière, deux épistates tiennent le couvercle de la bière, sur lequel est déposé le couteau du défunt en signe de droit de port d'armes. Si le convoi est celui d'une jeune fille vierge, on porte devant le char un mai d'où pendent des tresses de fils d'or, semblables à ceux dont les fiancées ornent leur tête au jour des épousailles; si c'est un garçon, le mai est un jeune sapin auquel on attache des rubans de diverses couleurs. Derrière les épistates marchent les prêtres revêtus de leurs habits sacerdotaux, et suivis de la foule des parents et des amis, tenant chacun un flambeau dans la main. Le convoi ainsi formé s'arrête à plusieurs reprises avant d'arriver à l'église; on pose le cercueil à terre; les plus proches parents l'entourent, adressent au défunt les expressions les plus tendres, l'embrassent, lui demandent par-

(1) Encore un souvenir de l'antiquité païenne. Quelquefois l'offrande destinée à payer le passage du défunt dans l'autre vie est collée au cierge que l'on place sur sa poitrine pour être enterré avec lui. Cette coutume subsiste également parmi les Roumains de la Transylvanie malgré les efforts que l'empereur Joseph II tenta pour l'abolir. « Il est rare, dit M. de Gérando, qu'un fils bien affectueux laisse ensevelir son père sans glisser quelque breuvage dans la main du trépassé ».

(1) Voinesco, *Revue de l'Orient*, t. XXVI, p. 173, 1854.

don pour tous les petits mécontentements qu'ils peuvent lui avoir causés durant sa vie, témoignent leur douleur par des regrets et des louanges qu'ils chantent en s'interrompant par des sanglots, en s'arrachant les cheveux et en déchirant leurs vêtements. Quelquefois ce rôle est rempli par des pleureuses à gages (*prărice*), comme dans les funérailles de l'ancienne Rome.

Au sortir de l'église l'on se rend au cimetière, appelé le *jardin des morts*; le cercueil est déposé sur le bord de la fosse, pendant que le prêtre récite les dernières prières et asperge d'eau bénite le cadavre, la terre et les assistants. Alors les vases recouvrent la bière de son couvercle, et la descendent dans la fosse (1). La tombe est recouverte d'une croix de pierre ou de bois. Souvent au pied de cette croix est creusée une petite niche, fermée par une porte en fer, où les parents du défunt font brûler une lampe et où ils déposent de temps à autre de petits pains azymes.

Ce culte pieux et constant des mânes est la source d'abondantes aumônes. Le jour anniversaire du décès, la famille distribue aux pauvres de l'argent ou des vêtements, accompagnés de provisions de gâteaux composés de froment cuit à l'eau, de noix broyées, de miel, et recouverts de sucre en poudre, que l'on a exposés pendant quelque temps dans l'église. Il se mêle à l'hospitalité, chère à la nation. C'est une coutume générale dans toute la Roumanie, comme dans les pays musulmans, de déposer sur le bord des routes et devant les portes des maisons des vases remplis d'eau pour le passant et le voyageur. Les plus riches, rapporte M. de Gérando, mettent du pain. Ils donnent à cet usage le nom de *pomane* (pour les mânes) : car ils espèrent que ceux qu'ils ont perdus ne souffriront dans l'autre monde ni de la faim ni de la soif s'ils soulagent eux-mêmes les vivants.

(1) Il n'y a guère que les gens du peuple, les pauvres, les marchands ou les petits boyards qui soient enterrés dans les cimetières. Les grands boyards et les riches particuliers ont leur place marquée d'avance dans quelque pieux asile, église ou monastère, bâti par eux ou par leurs ancêtres.

« Une autre cérémonie qui présente quelque chose de singulier et de touchant à la fois, c'est l'exhumation qui a lieu après l'expiration de la troisième année, ordinairement à la mort de quelque proche parent ou d'un époux, dans la tombe duquel on dépose les restes de la personne qui lui avait été unie, et cela après les avoir lavés dans du vin. Cela a lieu quelquefois aussi après la septième année, pour voir si le corps est entièrement corrompu; car, s'il en est autrement et qu'il soit encore un certain état, c'est une marque d'excommunication, et que l'âme du défunt n'est point en repos; ce qui exige que ses parents ou ses amis fassent de nouvelles dévotions pour obtenir sa délivrance (1). »

Superstitions, préjugés. — Les Roumains conservent un grand nombre de superstitions, dont la plupart ont un fond antique. Ils croient aux fées, aux loups-garous, aux vampires, aux sorcières, aux charmes du mauvais œil, à ceux des sorcières. Les vampires sont des revenants qui la nuit sucent le sang des hommes en poussant des cris de strygie, d'où leur nom de *strygoi*. Il y a aussi les *staffii*, autres esprits malfaisants qui se tiennent dans les lieux isolés, au milieu des ruines, et qui font une guerre implacable aux vivants. Nul voisinage n'est aussi dangereux, aussi importun que le leur. Malheur au pauvre diable qui oublie de leur porter chaque jour à manger et à boire, et le samedi, pour surcroît, un bassin d'eau pure pour leurs ablutions! Veut-on cependant se soustraire à ces exigences incommodes, le pope se charge de ce soin. Il consacre devant vous une fiole d'huile, dans laquelle il infuse un papier plié d'une façon mystérieuse, et vous attache ce papier sur le crâne avec sept cheveux pris à la lisière du front. En moins de trois semaines, grâce à la vertu du spécifique, *staffii* ou *strygoi* ont cessé leur poursuite. (2) Les fées (*babe*) sont de vieilles femmes auxquelles on attribue une influence maligne plutôt que malfaisante :

(1) *Lettres sur la Valachie*, par F. R., p. 73.

(2) Bellanger, t. I, p. 247.

on doit seulement prendre garde de ne rien dire ou rien faire qui leur déplaît : car elles sont très-susceptibles et partant très vindicatives. C'est surtout à la tombée de la nuit, à l'instant où elles vont perdre leur puissance d'un jour, qu'elles redoublent de méchanceté contre les pauvres humains. Aussi nombre de gens évitent-ils de sortir après le coucher du soleil, pour n'avoir rien à démêler avec la fée du mardi soir (le mardi et le vendredi sont les jours de la semaine les plus mal famés). La *mar sara* t'emporte ! est une de ces phrases charitables que l'on adresse à ses ennemis (1).

Une foule d'autres êtres fantastiques, qui rappellent les dragons et les monstres familiers de la Fable, peuplent les légendes et les ballades. Tels sont les *balaouri*, doués par l'imagination populaire de proportions telles que, lorsqu'ils ouvrent leur gueule pour avaler leur proie, une de leurs mâchoires touche au ciel, tandis que l'autre s'appuie sur la terre. Les *balanri* sont en lutte perpétuelle avec de poétiques aventuriers, les personnages favoris de la muse populaire qui leur prête toutes les qualités des héros, et les caresse avec amour du nom de *Fal-Frumosi* (les Beaux Enfants). Naturellement la lutte finit toujours au désavantage des premiers, qui, vaincus et coupés en mille morceaux par leurs adversaires, sont doués d'une telle force vitale que « leurs tronçons remuent sans cesse et cherchent à se rejoindre tant que le soleil n'a pas disparu. »

Les *zmei* sont une autre espèce de monstres, d'une force et d'une grandeur surnaturelles et munis d'ailes immenses. Ils habitent au centre de la terre, ou bien au sein de forêts impénétrables, où ils cachent leurs trésors ainsi que les filles de sang royal qu'ils ont enlevées. Suivant un autre préjugé répandu dans toutes les provinces danubiennes et qui remonterait jusqu'au temps d'Hésiode, les pierres précieuses seraient formées de la bave des serpents, en sorte que les nids de ces reptiles contiendraient des richesses incalculables.

Mais à côté de ces dragons, de ces monstres ailés qui donnent lieu à d'effrayants récits, il y a le serpent familier l'hôte du foyer (*serpi de casa*), que le paysan roumain, par l'effet d'une tradition dont il ne se rend pas compte entouré d'un respect quasi idolâtre. Il voit en lui à la fois un hôte sacré et comme la divinité protectrice de son toit; il l'admet l'hiver près de la cendre de son foyer, et l'abreuve de lait matin et soir. Un de nos amis, raconte M. Michelet, s'arrêtant chez une paysanne de Transylvanie, la trouva tout en larmes. Elle venait de perdre son fils, âgé de trois ans. « Nous avions remarqué, dit-elle, que tous les jours l'enfant prenait le pain de son déjeuner et s'absentait une bonne heure. Un jour je le suivis et je vis, dans un buisson, à côté de l'enfant, un grand serpent qui prenait sur ses genoux le pain qu'il avait apporté. Le lendemain j'y conduis mon mari, qui, s'effrayant de voir ce serpent étranger, non domestique et malaisant peut-être, le tue d'un coup de hache. L'enfant arrive et voit son ami mort. Désespéré, il retourne au logis en pleurant et criant : *Pouiu!* (c'est un mot de tendresse qu'on donne à tout ce qu'on aime, mot-à-mot, cher petit oiseau). *Pouiu!* répétait-il sans cesse. Et rien ne put le consoler. Après cinq jours de larmes il est mort en criant : *Pouiu!* » (1)

Telle est, ajoute l'éminent historien, la sensibilité naturelle de ce peuple si cruellement maltraité par l'homme, et qui prête à sa langue un charme tout particulier. Ajoutons, comme témoignage de cette hospitalité dont l'usage lui a été transmis par ses ancêtres, que tout ce qui s'est abrité sous le toit du Roumain lui devient cher et sacré. l'homme comme le serpent, la cigogne comme l'hirondelle.

Il a hérité de même de leurs superstitions relativement à l'influence des jours, à celle des astres, aux bons et aux mauvais présages. Il croit que la destinée de chaque homme est liée par une chaîne mystérieuse à celle d'une étoile qui reflète et indique du sein du firmament les phases et les accidents de sa vie terrestre. Ainsi, lorsqu'un Rou-

(1) De Gérando, t. I, p. 316.

(1) Michelet, *Légendes du Nord*, p. 334.

main est menacé de quelque malheur, son étoile se voile (*se întunece*), et elle tombe dans l'espace au moment où il expire. D'autres astres, couleur de feu, lorsqu'une grande catastrophe est sur le point de fondre sur un peuple, apparaissent dans le ciel comme un signe précurseur et fatal.

D'autres superstitions, répandues dans les campagnes de la Moldo-Valachie, rappellent des usages ou des préjugés antiques. La paysanne qui vient de remplir sa *cofiza* à la fontaine ne manque jamais de souffler à la surface et de répandre à terre une petite portion du liquide, comme une libation à la Nympe de la source. Si deux personnes se rencontrent après une absence, et que l'une des deux vienne à complimenter l'autre outre mesure sur sa santé, celle-ci crache aussitôt à terre, pose le pied sur sa salive et se signe, comme pour conjurer les divinités jalouses.

Jeux, danses populaires, musique.

— Les jeux et les passe-temps favoris des paysans moldo-valaques, les luttes des bergers, les danses des montagnards sont également renouvelés des Romains. Il y a deux danses nationales dans les Principautés, la *hora* (prononcez *chora*), en aspirant fortement l'*h*, et la danse des *calusari*. Cette dernière est selon toute apparence l'ancienne danse des prêtres saliens. Les danseurs saliens, dit Nieupoort, possédaient un temple sur la colline Quirinale. Aux ides d'avril ils exécutaient, en récitant des rhapsodies qui étaient à peine intelligibles au temps d'Horace, des danses que menait un chef ou *vates*. Aujourd'hui les danseurs valaques portent, comme les Romains, deux courroies garnies de boutons en cuivre qui se croisent sur les épaules et dont l'une figure le boudrier; ils commencent à la fin d'avril ou après la Pentecôte leur danse, que l'on regarde en quelque sorte comme sacrée, se mêlent en brandissant des massues et des boucliers qu'ils choquent avec un grand fracas, et donnent à celui qui les dirige le nom de *catof* (1). D'autres voient dans ces simulacres guerriers un souvenir de l'enlèvement des Sabines.

(1) De Gérando, t. I, p. 312.

La *hora* rappelle exactement le chœur romain tel qu'on le voit figuré sur les bas-reliefs antiques. Les danseurs, hommes et femmes, se prennent par la main et forment un cercle au centre duquel se tiennent les musiciens (*lautari*); puis ils tournent en rond en se balançant les bras et pliant un pied, tandis que l'autre pied fait un pas soit en avant, soit en arrière, et se rapprochent tour à tour et s'éloignent du centre de manière à rétrécir ou à élargir le cercle. Pendant ces évolutions, dont la lenteur et l'uniformité prêtent à la *hora* un caractère d'indolence et de laisser aller tout à fait en harmonie avec le génie mélancolique du peuple roumain, un des *lautari* chante en s'accompagnant. Ces chants portent également le nom de *horas*.

Il y a aussi la danse de la ceinture (*joc de brâu*), aussi vive et rapide que la *hora* est lente et monotone. Les danseurs se tiennent tous de la main gauche par la ceinture, et ont leur main droite appuyée sur l'épaule de leur voisin; ils commencent d'abord *moderato*, et peu à peu pressent la mesure avec une vitesse inimaginable.

L'orchestre ambulante, formé par des Tsiganes qui vont de village en village, comme nos anciens ménestrels, se compose ordinairement d'un violon, d'une flûte de Pan et de la *kobsa*, sorte de mandoline à cordes de métal. Le chef de la troupe rend la mélodie sur le violon; la flûte de Pan fait ressortir en sons aigus les passages les plus passionnés; la *kobsa* forme la basse; elle est tenue ordinairement par le plus âgé des artistes bohémiens, qui exécute sur cet instrument les accompagnements les plus difficiles avec une prestesse étonnante.

Quelquefois ce sont de simples villageois qui forment l'orchestre au moyen du *boutchoum* (sorte de trompe en bois de cerisier) ou du *fluor*, flûte longue et droite, compagne indispensable du pâtre moldo-valaque.

Airs et chants populaires. — Le caractère et le rythme musical des airs roumains est très-difficile à saisir quand on ne les a pas entendus jouer dans le pays et par les artistes pâtres ou bohémiens eux-mêmes. Cependant, à étudier

leurs différences, on trouve avant se classer en quatre ca-

tes *batrines* (airs de bal-

les,

airs de lums (airs de roman-

airs de joc, ou airs de danses, lesquels sont comprises les *hore*. allades sont de petits poèmes sont les hauts faits des princes les populaires de la Roumanie paysans des Carpathes, qui vrais bardes roumains, consciencieusement le souvenir de ces chants nationaux, qu'un *doïna* moldave, M. Basile Alexandru a dernièrement et dont il a lui-même une traduction (1).

Les *doïnas* sont de petites pièces de bien-être de la chanson des trouvaux elle est tendre et des *lieders* allemands. La *doïna* est inspirée d'or, ce sentiment indéfinissable tient en même temps du regret, de l'espoir, de la douleur et de l'attente, dit-on, fait mourir celui qui l'écoute. Elle se chante sur un ton plaintif, avec un mouvement tout à fait irrégulier, en les notes du chant et en pressentiments d'agrément. Le sentiment mélancolique dont ces airs sont imprégnés est tel qu'on ne les oublie jamais qu'on les a entendus. Souvent, à l'entrée des Carpathes, de loin une *doïna* dont une voix de femme rend la mélodie : par un charme inconnu, il s'arrête machinalement l'oreille aux écouter ces soupirs de la nature.

par exemple, une *doïna*, ou fragment de *doïna* emprunté à d'Alexandru. Elle est intitulée : la Petite Brebis :

penchant de la montagne, belle l'entrée du paradis, voici che- descendre vers la vallée trois x d'agneaux, conduits par trois

lades et chants populaires de la , par B. Alexandru ; 1855, in-18, u.

Jeunes pâtres; l'un est un habitant des plaines de la Moldavie, l'autre est Hongrois (1), le troisième est un montagnard de Vrancea (2).

« Le Hongrois et le Vrantchien tiennent conseil et résolvent de tuer leur compagnon au coucher du soleil, parce qu'il est le plus riche, qu'il possède un plus grand nombre de brebis aux belles cornes, et des chevaux mieux domptés, et des chiens plus vigoureux.

« Cependant depuis trois jours, certaine petite brebis, à la laine blonde et soyeuse, ne goûte plus à l'herbe de la prairie et sa voix ne cesse de gémir.

« Gentille brebis, gentille et rondelette, pourquoi, depuis trois jours, gémissais-tu de la sorte ? L'herbe de la prairie te déplairait-elle, ou bien serais-tu malade, chère petite brebis ?

— « Oh ! mon berger bien-aimé, conduis ton troupeau au fond de ce massif, il s'y trouve de l'herbe pour nous et pour toi de l'ombre. Maître, cher maître, appelle près de toi, sans tarder, le plus brave et le plus vigoureux de tes chiens ; car le Hongrois et le montagnard ont résolu de te tuer au coucher du soleil.

— « Petite brebis de Birsa (3), si tu es prophétesse, et s'il est écrit que je dois mourir au sein de ces pâturages, tu diras au Hongrois, ainsi qu'au montagnard, de m'enterrer près d'ici, dans l'enclos du bercail, afin que je sois toujours avec vous, mes chères brebis ; ou bien derrière la bergerie, afin que je puisse toujours entendre la voix de mes chiens.

« Tu leur diras cela ; ensuite tu pla-

(1) C'est-à-dire un Roumain de la Transylvanie ; dans son ignorance, l'habitant des provinces danubiennes confond très-souvent le Transylvain, son frère par le sang et par la langue, avec le Hongrois, qui se l'est incorporé.

(2) Vrancea est un arrondissement du district de Poutna, en Moldavie, sur le penchant des Carpathes, dont les habitants forment entre eux une sorte de fédération patriarcale et ont conservé dans leur costume, comme dans leurs habitudes, le type primitif du Moldave.

(3) Birsa, village des environs de Cronstadt, en Transylvanie ; on appelle brebis birsane celle qui marche en tête du troupeau.

« ceras au chevet de ma tombe une petite
« flûte de hêtre aux accents d'amour,
« une petite flûte en os aux sons harmo-
« nieux, une petite flûte de sureau aux
« notes passionnées; et quand le vent
« soufflera à travers leurs tuyaux, il en
« tirera des sons plaintifs, et soudain mes
« brebis se rassembleront autour de ma
« tombe et me pleureront avec des lar-
« mes de sang.

« Mais garde-toi de leur parler du
« meurtre... dis-leur seulement que j'ai
« épousé une belle reine, la fiancée du
« monde (1); dis-leur encore qu'au mo-
« ment de notre union une étoile a filé;
« que le soleil avec la lune ont tenu la
« couronne sur ma tête (2); que j'ai eu
« pour témoins les pins et les platanes
« des forêts, pour prêtres les hautes mon-
« tagnes, pour orchestre les oiseaux, des
« milliers d'oiseaux, et pour flambeaux
« les étoiles du firmament.

« Mais si tu apercevais jamais, si tu
« rencontrais une pauvre vieille mère à
« la ceinture de laine, versant des larmes
« et courant à travers champs et deman-
« dant et disant à tous :

« Qui de vous a connu, qui a vu un
« jeune et beau berger dont la taille svelte
« passerait par une bague ? il a le visage
« blanc comme l'écume du lait; sa mous-
« tache est pareille à l'épi des blés; ses
« cheveux sont comme la plume du cor-
« beau et ses yeux comme la mûre des
« champs... »

« Alors, ma petite brebis, prends
« pitié de sa douleur et dis-lui simple-

« ment que j'ai épousé la fille d'un roi
« dans une contrée belle comme l'entrée
« du paradis.

« Mais garde-toi bien de dire qu'à ma
« noce une étoile a filé; que j'ai eu pour
« témoins les pins et les platanes des fo-
« rêts, pour prêtres les hautes monta-
« gnes, pour orchestre des milliers d'oi-
« seaux, et pour flambeaux les étoiles du
« firmament... » (1)

Les *cantice de lune* sont des mélo-
dies adaptées à des poésies plus récem-
tes que les ballades et que les doinas,
dont elles diffèrent en ce que, jouées
avec un mouvement plus rapide, elles
servent aussi comme airs de danse. Les
mélodies destinées exclusivement à ce
dernier emploi portent le nom générique
de *cantice de joc*.

Il existe une autre espèce d'airs et
de chansons populaires, mais d'un ca-
ractère tout à fait religieux : on les ap-
pelle *kolinde*. La veille de Noël et du
nouvel an, des troupes d'enfants par-
courent les villes et les villages, et s'ar-
rêtent devant les fenêtres des maisons
pour chanter divers cantiques, consa-
crés par un usage immémorial, tels que
les *Fleurs merveilleuses* (*Florile dalbe*),
la *Charrue* (*Plugul*), etc. Ce sont les
noëls de notre moyen âge.

Ces chants populaires ne se présen-
tent pas seulement à nous comme des
compositions poétiques de premier or-
dre, elles sont encore l'expression la
plus complète et la plus sincère du
génie du peuple roumain. Elles portent
surtout l'empreinte indélébile de son
origine latine.

Parcourez les ballades recueillies par
Alexandri, vous vous trouvez en pleine
mythologie. Le soleil vous apparaît en-
core, comme au temps d'Ovide, sous les
traits d'un jeune homme, avec des tresses
d'or, porté sur un char que traînent neuf
coursiers ardents (2). Pan n'a pas cessé
de courir dans les forêts à la poursuite
des jeunes filles (3). Vous reconnaîtrez
de même la plupart des dieux de la Pa-

(1) C'est-à-dire la Mort. La langue rou-
maine est pleine de ces périphrases et de
ces comparaisons d'un pittoresque tour à tour
gracieux et terrible. C'est ainsi qu'elle appelle
l'argent *l'œil du diable*; elle donne à la terre
le nom de mère; elle compare la bonté à la
maternité, *bon comme le sein d'une mère* (*bun
ca sinul mamei*); un homme en colère au
Danube, *il devient Danube* (*se face Dunere*);
elle dit d'un homme supérieur qu'il porte une
étoile au front (*cu stea în frunte*); d'une
belle femme qu'elle est un fragment de so-
leil (*rupta din soare*).

(2) Dans la cérémonie du mariage selon le
rite grec, il est d'usage que les pères, assis,
tiennent dans leurs mains, pendant quelques
minutes, les couronnes de fleur ou d'or
émaillé dont le prêtre orne le front des jeu-
nes mariés.

(1) La fin de cette ballade n'a pu être re-
trouvée.

(2) Voyez la ballade du Soleil et de la Lune
(*Soarele si Luna*).

(3) Voyez la ballade du Paon des Forêts
(*Paunusul Codrilor*).

onisés ou féminisés par le christianisme; sainte Joé (Jupiter), sainte (Mercure), sainte Vénus, etc. (1). Les épiques ont fui du sol de la Roumanie; la poésie populaire se plaît en personnalités, selon le mode antique; les sources renommées soit par leur abondance, soit par la vertu de leurs eaux, ainsi la source minérale de Méhadia, le banat de Témessvar, est représentée sous la figure d'une jeune nymphe, douce, attrayante, cachée derrière d'un rocher (2).

Les épiques, celles-là surtout qui appartiennent à une époque plus récente, témoignent en même temps d'un jugement inhérent en quelque sorte à la mentalité du paysan roumain, et que l'on peut résumer en disant qu'il croit que le monde est gouverné par un bout à l'autre du monde. C'est que toutes les épiques, tous les fléaux dont la Roumanie a été la proie, le choléra, la faim, les épidémies, les sauterelles, lui ont été envoyés d'au delà du Pruth; et, dans ces épiques superstitieuses, il attribue à l'empereur des Russes sur ses bords du Danube des présages sinistres que témoignent la venue d'une comète (3). Pruth est-il pour lui la rivière du diable, le Coccyte aux eaux noires, qui conduit au rivage infernal du paradis de l'autre monde, comme il appelle sa terre d'au delà le beau *chant du Pruth*, dit comme un anathème d'une épique à l'autre de la Roumanie :

LE CHANT DU PRUTH.

Ô rivière maudite!
Es-tu devenir large
Me le déluge aux eaux troubles!
Le rivage ne puisse voir le rivage,

ainsi les noms païens, comme *Florică*, *Flăcă*, *Diane*; *Dăinîia*, sont encore dus parmi les femmes.

La ballade d'Hercule (*Erculean*). m'étonnais devant un Roumain de la fin de la saison (1849) : « Ne vois-tu pas, dit-il, que les Russes nous ont apporté l'hiver? » Par une coïncidence, j'ai remarqué en effet que chacune des épiques moscovites dans les Principautés ne non-seulement de la peste ou de ce qui serait une conséquence naturelle de catastrophes purement accidentelles, l'épidémie, l'inondation, etc.

Ni la voix entendre la voix,
Ni les yeux rencontrer les yeux
A travers la vaste étendue!
Quand les sauterelles passeront,
Qu'elles se noient dès l'autre bord;
Quand les choléras passeront,
Qu'ils se noient au milieu de ton cours;
Quand les ennemis du pays passeront,
Qu'ils se noient près de notre rive!
Et toi, Pruth, fier de tes eaux,
Puisses-tu les porter, les porter encore,
Jusqu'au Danube, jusqu'à la mer
Et jusqu'à l'entrée des enfers!

Il ne se doute pas, l'ignorant Roumain, et la savante Europe ne le sait guère plus que lui, qu'au delà du rivage maudit il a des frères par le sang; que la Roumanie ne finit pas aux montagnes qui bornent sa vue; qu'au delà de ces montagnes et jusqu'au cœur de la Hongrie, au delà du faible ruisseau qui le sépare de la Bukovine (1), comme au delà du Danube et jusqu'aux limites de la Macédoine, au delà du Pruth et jusqu'au Dniester, les monts et les vallées, les plaines et les rivages nourrissent des hommes dont la race est la sienne, dont la langue, la religion, les coutumes sont les siennes, et qui, comme lui, quel que soit le maître de la terre qu'ils foulent, répondent au passant qui les interroge : *Sânt Român*, « je suis Roumain. »

Il est ainsi huit millions et plus de Roumains jetés d'un seul bloc dans la Moldo-Valachie, la Hongrie, la Bessarabie et les contrées adjacentes, sans parler des colonies disséminées par groupes par delà le Danube et le Dniester, huit millions de Roumains dont les ancêtres, placés en sentinelles à l'entrée du monde barbare, soutinrent pendant un siècle et demi, sans en être ébranlés, le choc de l'invasion, et servirent de rempart à l'empire romain.

Qui empêcherait de renouveler de nos jours cette politique en préparant les Principautés Danubiennes pour le rôle que remplit la Dacie après Trajan? Les circonstances sont demeurées les mêmes; il n'y a de changé que les noms et les temps. Quelle résistance n'opposerait pas aux envahissements du slavisme une masse compacte composée de huit millions d'individus, d'origine la-

(1) La Molniza.

tine, si les autres nations de l'Occident reconnaissaient hautement la communauté de race et d'intérêts qui lient leur destinée à la sienne? Quel gage de stabilité pour le maintien de l'équilibre en Europe que cette Roumanie, si généreusement douée par la Providence,

si, pour emprunter l'image poétique son peuple, « les divers rameaux du chêne, éparpillés autour de son tronc, reprenaient leur place primordiale pour reconstituer l'arbre majestueux le noble roi des forêts! »

FIN.

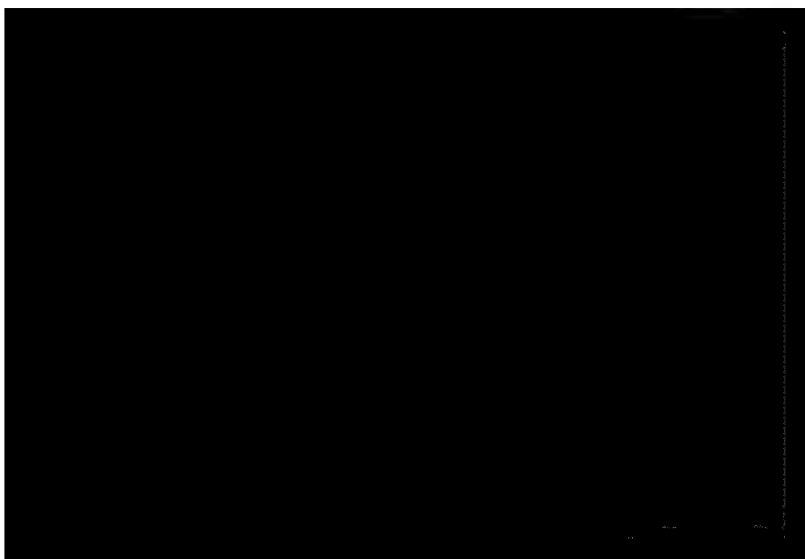


TABLE CHRONOLOGIQUE

ES VOIVODES, OU PRINCES DE VALACHIE ET DE MOLDAVIE.

PÉRIODE NATIONALE.

VALACHIE (d'après Cogălniceanu).

1 Radu (Rodolphe) I, <i>le Noir</i>	1341 — 33
2 Michel I Bassaraba, frère du précédent	1345 — 34
3 Dan (Dennis) I, fils de Radu	1345 — 53
4 Stephan (Etienne) I	1356—1366
5 Jean I Bassaraba	1376 — 80
6 Vlad (Vladislas) I, frère du précédent	1340 — 42
7 Aleco (Alexandre) I Bassaraba, frère du précédent	1349 — 83
8 Nicolas I, fils du précédent	1352 — 86
9 Radu II, frère de Vlad I	1366 — 76
10 Dan II, fils du précédent	1376 — 82
11 Mircea I Bassaraba, <i>le Fier</i> , fils de Radu II	1382—1418

MOLDAVIE (d'après Vaillant).

I	1 Bogdan I	Avén. 11
II	2 Dragoș I	11
III	3 Bogdan II, <i>le Saxon</i>	12
IV	4 Latco I	13
V	5 Bogdan III	13
VI	6 Pierre I	13
VII	7 Etienne I	13
VIII	8 Roman I	13
IX	Etienne I (deuxième fois)	13
X	9 Juga I	13
XI	Roman I (deuxième fois)	13
XII	Juga I (deuxième fois)	14
XIII	10 Alexandre I, <i>le Bon</i>	14
XIV	11 Élie I	14
XV	12 Etienne II	14
XVI	Élie I et Etienne II	14
XVII	13 Roman II	14
XVIII	14 Pierre II	15
XX	15 Etienne III	15
XX	16 Cruber I	15
XXI	17 Alexandre II	15
XXII	18 Bogdan IV	16
XXIII	19 Pierre III Aaron	16
XXIV	20 Etienne IV, <i>le Grand</i>	16
XXV	21 Bogdan V, <i>le Bourgeois</i>	16
XXVI	22 Etienne V	16
XXVII	23 Pierre IV	16
XXVIII	24 Etienne VI	16
XXIX	25 Pierre Barș I	16

PÉRIODE DE VASSALITÉ.

12 Mircea II, fils du précédent	1418—1419
13 Vlad II, fils du précédent	1419 — 22
14 Vlad III, <i>le Diable</i> , fils du précédent	1422 — 46
15 Dan III, fils de Vlad II	1446 — 48
16 Vlad IV, veuve de Mircea I	1448 — 86
17 Radu III, fils de Vlad III	1453 — 36
18 Vlad V, <i>l'Empereur</i>	1456 — 83
19 Radu III (pour la deuxième fois)	1462 — 79
20 Vlad VI, <i>le Moine</i>	1473 — 74
21 Radu III (pour la troisième fois)	1474 — 76
22 Vlad VII, <i>l'Empereur</i> (pour la deuxième fois)	1478 — 79
23 Vlad VII, fils de Radu III	1479 — 93
24 Radu IV, <i>le Grand</i> , fils de Vlad VI	1493—1508
25 Mihne I, <i>le Mechant</i>	1508 — 10
26 Radu V, <i>l'Indigne</i>	1510—1518
27 Neagiu I Bassaraba	1515 — 31
28 Radu VI	1521 — 24
29 Vlad VIII, <i>l'Affamé</i>	1521 — 24
30 Radu VII (pour la deuxième fois)	1524 — 39
31 Moise I, fils de Vlad VIII	1529 — 30
32 Vlad IX	1530 — 33
33 Vintila I	1533 — 34
34 Radu VIII (<i>Patriar</i> , <i>Pierre</i>)	1534 — 41
35 Radu IX, fils de Radu VII	1541 — 48
36 Mircea II, fils de Moise I	1545 — 54
37 Pierre I, fils de Radu VIII	1554 — 67
38 Mircea III (pour la deuxième fois)	1558 — 59
39 Pierre II, <i>le Boiteux</i> , fils du précédent	1560 — 67

XXX	26 Etienne VII	157
XXXI	27 Alexandre III, <i>le Cornu</i>	158
XXXII	Pierre Barș (deuxième fois)	16
XXXIII	28 Élie II	161
XXXIV	29 Etienne VIII	161
XXXV	30 Alexandre IV Lepusneano	16
XXXVI	31 Jean Basile, <i>le Despote</i>	162
XXXVII	32 Etienne IX Tomaș I	164
XXXVIII	Alexandre IV Lepusneano (deuxième fois)	16
XXXIX	33 Bogdan VI	164
XL	34 Ieremia I, <i>le Tyran</i>	167
XLI	35 Jean Potcovar, <i>l'Hérétique</i>	16
XLII	36 Pierre V	168
XLIII	37 Pierre VI, <i>le Boiteux</i>	168
XLIV	38 Aaron I, <i>le Mauvais</i>	169
XLV	39 Etienne X, <i>Rasvrah</i>	169
XLVI	40 Jérémie Movila I	16
XLVII	41 Michel, <i>le Brave</i>	169
XLVIII	42 Siméon Movila II	169
XLIX	43 Constantin Movila III	169
L	44 Etienne XI Tomaș	161
LI	45 Bogdan VII	161
LII	46 Radu I, <i>le Grand</i> (X ^e de Valachie)	161
LIII	47 Gabriel Movila IV	161
LIV	48 Gaspard Quatran, <i>l'Italien</i>	162
LV	49 Alexandre V	162
LVI	Etienne XI Tomaș (deuxième fois)	162
LVII	50	162
LVIII	51	162

Les chiffres romains désignent la série.

Les chiffres arabes :

11111

TABLE CHRONOLOGIQUE.

PÉRIODE DE VASSALITÉ (SUITE.)

VALACHIE (d'après Cogălniceanu).			MOULDAVIE (d'après		
XLI	26 Alexandre II, fils du précédent.	1808 — 77	LIX	51 Alexandre I	
XLII	27 Mihne II, l'Apostat, fils du précédent.	1877 — 83	LX	52 Michel Moșu	
			LXI	Alexandre I	
XLIII	28 Pierre III, <i>Bouclier d'oreilles</i> , fils de Pierre I.	1883 — 85		Miron et	
XLIV	Mihne II, l'Apostat (pour la deuxième fois).	1885 — 91	LXII	(deuxième	
XLV	29 Stephen II, <i>le Sourde</i> .	1891 — 93	LXIII	53 Basile l'Alme	
XLVI	30 Alexandre III.	1893 — 95	LXIV	54 Etienne-Ghe	
XLVII	41 Michel II, <i>le Brun</i> , fils de Pierre I.	1898—1899	LXV	55 Georges Gh	
XLVIII	42 Serban I Basaraba.	1899 — 11	LXVI	56 Etienne XII.	
L	43 Radu X, fils de Mihne l'Apostat.	1811 — 16	LXVII	57 Eustache Bul	
LXI	44 Alexandre IV Rila.	1816 — 17	LXVIII	58 Alexandre B	
LXII	45 Gabriel I Movila.	1817 — 17	LXIX	59 Rila III.	
LXIII	46 Radu X (pour la deuxième fois).	1817 — 23		Alexandre B	
				(fols).	
LXIV	48 Alexandre V, fils du précédent.	1823 — 28	LXXI	60 Etienne Puz	
LXV	Alexandre IV Rila (pour la deuxième fois).	1828 — 30	LXXII	61 Démétrius (
LXVI	47 Léon I.	1830 — 33		le Constan	
LXVII	48 Radu XI, fils d'Alexandre IV.	1833 — 33	LXXIII	62 Antoine Rac	
LXVIII	49 Mathieu I Basaraba.	" — 34	LXXIV	Alexandre B	
				(fols).	
LXIX	50 Constantin I Basaraba, fils de Serban I.	1834 — 35	LXXV	Étienne Petri	
LXX	51 Mihne III, <i>le Grec</i> .	1835 — 39		(fols).	
LXXI	52 George I Ghica.	1839 — 60	LXXVI	63 Constantin	
				7e fois.	
LXXII	53 Grégoire I Ghica, fils du précédent.	1860 — 64	LXXVII	64 Constantin II	
LXXIII	54 Radu XII.	1864 — 69	LXXVIII	65 Antiochus C	
LXXIV	55 Antoine I.	1869 — 73		Constantin	
			LXXIX	Constantin I	
LXXV	56 Grégoire I Ghica (pour la deuxième fois).	1873 — 75		(fols).	
			LXXX	66 Michel Rac	
LXXVI	57 Serban II Cantacuzène.	1879 — 88	LXXXI	Antiochus	
LXXVII	58 Constantin II Brancovano.	1888—1714		(deuxième	
LXXVIII	59 Stefan III Cantacuzène, neveu du précédent.	1714 — 16	LXXXII	Michel Rac	
				(fols).	
			LXXXIII	67 Nicolas Mau	
			LXXXIV	68 Démétrius	
				frère d'AM	

PRINCES PHANARIOTES.

LXXXIX	60 Nicolas II Maurocordato, ex-prince de Moldavie.	1716 — 17	Détrôné	LXXXV	Nicolas Mau
LXXX	61 Jean I Maurocordato, frère du précédent.	1717 — 18			xime fois
LXXXI	Nicolas II Maurocordato (deuxième fois).	1719 — 30		LXXXVI	Michel Racov
LXXXII	62 Constantin II Maurocordato, fils de Jean.	1730 — 30	Déposé		(fols).
LXXXIII	63 Michel III Racovica.	" — 31	Id.	LXXXVII	69 Grégoire Gh
LXXXIV	Constantin III Maurocordato		nommé prince	LXXXVIII	70 Constantin Gh
				LXXXIX	Grégoire Gh
					(fols).
				XC	Constantin M
					(deuxième

TABLE CHRONOLOGIQUE.

21

Interrègne pendant l'occupation russe de 1769 à 1774.

VALACHIE (d'après Cogalniceano).			MOLDAVIE (d'après Vaillant).		
71 Alexandre VII Hypsilantis.	1774 — 83	Démis	CIII	Grégoire Ghica V (deuxième fois).	17
72 Nicolas III Caradja.	1782 — 83	Déposé	CIV	78 Constantin Mourousi I.	17
73 Michel IV Soutzo.	1783 — 80	Id.	CV	79 Alexandre Maurocordato IV.	17
74 Nicolas IV Mavrojeni.	1786 — 89	Décapité en 1790	CVI	80 Alexandre Maurocordato V.	17
			CVII	81 Alexandre Hypsilantis I.	17

Interrègne pendant l'occupation austro-russe de 1789 à 1791.

Michel IV Soutzo (deuxième fois).	1790 — 93	nommé en Moldavie.	CVIII	82 Alexandre Mourousi II.	17
75 Alexandre VIII Mourousi.	1799 — 96	Déposé	CIX	83 Michel Soutzo I.	17
Alexandre VII Hypsilantis (deuxième fois).	1798 — 99	Id.	CX	84 Alexandre Callimachi III.	17
76 Constantin V Hangerli.	1798 — 99	Id.	CXI	85 Constantin Hypsilantis II.	17
Alexandre VIII Mourousi (deuxième fois).	1799 — 1801	Id.	CXII	86 Alexandre Soutzo II.	18
Michel IV Soutzo (troisième fois).	1801 — 02	Id.	CXIII	Alexandre Mourousi II.	18
77 Alexandre IX Soutzo.	1802 — 03	Id.	CXIV	87 Charles Callimachi IV.	18
78 Constantin VI Hypsilantis.	" — 05	Id.	CV	Alexandre Mourousi II.	18
Alexandre IX Soutzo (deuxième fois).	1806 — 08	Id.			
Constantin VI Hypsilantis (deuxième fois).	" — 08	Id.			

Interrègne pendant l'occupation russe de 1808 à 1812.

79 Jean II Caradja.	1812 — 18	Démis	CXVI	Charles Callimachi IV (deuxième fois).	18
Alexandre IX Soutzo (troisième fois).	1818 — 20		CXVII	88 Michel Soutzo III.	18

Insurrection grecque de 1821 à 1822.

RETOUR DES PRINCES INDIGÈNES.

90 Grégoire IV Ghica.	1822 — 28		CXVIII	89 Jean Stourdza I.	18
-------------------------------	-----------	--	--------	-----------------------------	----

Interrègne pendant l'occupation russe de 1828 à 1834.

81 Alexandre X Ghica.	1831 — 33	Déposé	CXIX	90 Michel Stourdza II.	18
82 Georges I Bibesco.	1843 — 48	Abolique			

Révolution de 1848.

83 Barbo Stiebey, frère du précédent.	1849 — 56		CXX	91 Alexandre-Grégoire Ghica VI.	1849-50
---	-----------	--	-----	---	---------

TABLE DES MATIERES.

INTRODUCTION.

— LES PAYS ROUMAINS.

tendes des pays roumains. — An-
le. — Origine du nom de Valaques. —
e la Roumanie en trois parties. —
Turque, ou Moldo-Valachie. —
autrichienne : Transylvanie, Bu-
danat. — Roumanie russe : Bessa-
population de la Roumanie. p. 2

— LA MOLDO-VALACHIE.

raphie et statistique. — Position,
lendes. — Montagnes et rivières. —
roductions. — Revenu agricole, ex-
portations. — Villes principales.
lon. — Races : Roumains, Grecs,
Jules, Tsiganes ou Bohémiens.
de la population par classes.
gées et contribuables. — Boyarie.
gées. — Rangs. — Assimilation
de la boyarie aux grades mili-
taires intermédiaires. — Négociants
patentes. — Paysans cultivateurs. —
paysans propriétaires. — Paysans
— Rapports du propriétaire et du
p. 5
vernement et administration. —
organique de 1831. — Gouverne-
ment et liste civile de l'hospodar. —
Assemblée générale extraordi-
Assemblée générale ordinaire. —
administrative. — Tableau des dis-
leurs chefs-lieux. — Division ju-
— Hauts divans judiciaires. — Di-
pal. — Tribunaux ordinaires. —
de commerce. — Division ecclé-
— Eglise grecque. — Eglise catho-
lique armée. — Armée permanente. —
ou gendarmerie. — Gardes-fronti-
ères. — Budgets de la Valachie
oldavie. — Commerce. — Impor-
tations d'Ibraïlia et de Galatz. p. 18

CHAPITRE I^{er}.

L'ANCIENNE DACIE.

acie indépendante. — Guerres des
re les Romains. — Colyson. —
— Conquête de Trajan. . . p. 49
de romaine. — Colonisation de la
les Romains. — Invasion des Bar-
es Visigoths, les Huns, les Gépides.
— Commencements de la nationa-
le. p. 21

CHAPITRE II.

DES DUCHES DE VALACHIE ET DE MOLDAVIE.

domains sous la domination des
et des Hongrois. — Invasions des

Bulgares et des Hongrois. — Guerres et per-
secutions des Hongrois catholiques contre
les Roumains orthodoxes. — Relations avec
les Grecs. — Expédition au delà du Da-
nube. — Traité de 1284. — Fondation du
royaume vlaco-bulgare. — Les Asan. — Les
Croisades. — Passage des Croisés dans la
vallée du Danube. — Jean Asan II Romaloc-
tone ; ses guerres contre les Grecs et les em-
pereurs latins de Constantinople. — Relations
des Roumains du Nord avec les Valaques et
les Bulgares transdanubiens. — Persécutions
religieuses en Transylvanie. — Invasions des
Tartares. — La Hongrie et la Transylvanie
dévastées. p. 24

§ 2. — *La Valachie et la Moldavie indépen-
dantes.* — Rodolphe le Noir fonde le duché
de Valachie. — Organisation politique et
sociale de la Valachie. — Relations de la
Valachie avec la Hongrie. — Victoires des
Valaques. — Commencements du duché de
Moldavie. — Latzco I^{er}. — Le roi de Hongrie
confisque le duché de Maramoros. . p. 30

CHAPITRE III.

LA VALACHIE SOUS LA SUZERAINETÉ NOMINALE DES TURCS.

§ 1. — *Mircea I^{er} (1382-1418).* — Chute du
royaume vlaco-bulgare. — Premier traité de
la Valachie avec la Porte-Ottomane. — Ad-
ministration de Mircea I^{er}. — Organisation
d'une armée permanente. — La Valachie en
proie aux guerres civiles. p. 34
§ 2. — *Vlad l'Empaleur (1436-1479).* —
Deuxième traité de la Valachie avec la Porte
Ottomane. — Guerre contre les Turcs. — In-
vasion de Mahomet II. — Vlad déposé. — Ro-
dolphe III, allié des Turcs. — Cruautés de
Vlad. p. 37

CHAPITRE IV.

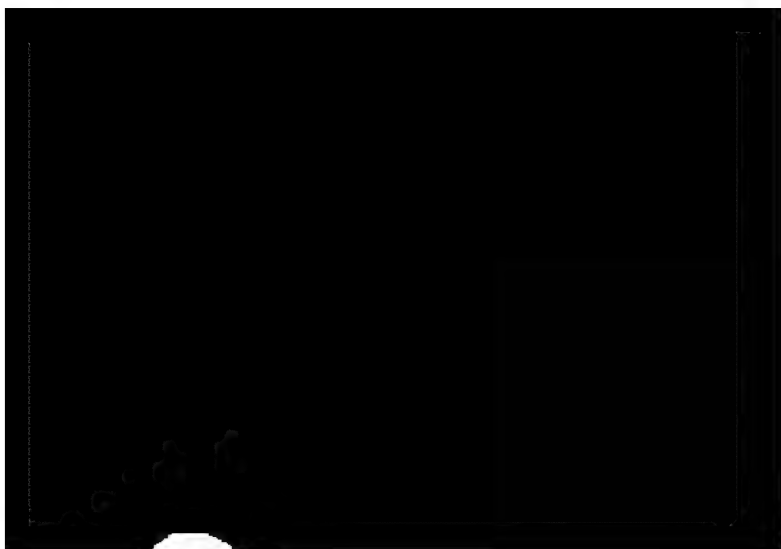
LA MOLDAVIE VASSALE DE LA HONGRIE ET DE LA POLOGNE.

§ 1. — *Alexandre le Bon (1401-1432).* — La
Hongrie et la Pologne se disputent la suze-
raineté de la Moldavie. — Avènement d'A-
lexandre le Bon. — Réformes administratives.
— Développement du commerce. — Guerres
civiles. — Intervention de la Pologne. — La
diète met en question l'incorporation de la
Moldavie. p. 40
§ 2. — *Etienne le Grand (1456-1504).* — Traité
d'Etienne avec la Pologne. — Guerres contre
les Valaques. — Guerres contre les Hongrois.
— Guerres contre les Tartares. — La Molda-
vie garde la neutralité entre la Hongrie et la
Pologne. — Nouvelle expédition en Vala-
chie. — Guerre contre les Turcs. — Serment
de fidélité de la Pologne. — Nouvelle inva-
sion des Turcs et des Valaques. — Invasion
hongroise. — Bataille de Râman. — Invasion

du mariage. — Funérailles ; culte des Mânes.
 — Superstitions, préjugés. — Jeux et danses
 populaires : la *hora* ; la danse des *calusari* ;
 la danse de la *ceinture* ; instruments de mu-
 sique. — Airs et chants nationaux : ballades,
 dolnas, complaintes ; leur caractère ; expres-

sion du génie antique et du na-
 tional.

TABLE CHRONOLOGIQUE des veld-
 chie et de Moldavie depuis la li-
 berté jusqu'à l'épa-
 (1836)





Temple of Augustus & Livia

ISTHME



Temple of Aesculapius



Colosseum, Rome
Viewed from the Piazza



de Jami. — Desaveu de la Russie. — Fuite de Michel Soutzo. — Vladimiresco. — Evénements de Bucarest depuis la mort d'Alexandre Soutzo. — Séjour d'Hypsilantis à Kolenitina. — Négociations avec Vladimiresco. — Départ pour Tirgoviste. — Entrée des Turcs dans les principautés. — Combats de Galatz et de Sculeni. — Politique de Vladimiresco. — Il est assassiné. — Fin de l'hétairie. — Combat de Dragachan. p. 420

CHAPITRE X.

RETOUR DES PRINCES INDIGÈNES. — RÉGNE DE GRÉGOIRE GHICA ET DE JEAN STOURDZA (1822-1828).

Interrègne. — Avènement de Grégoire Ghica et de Jean Stourdza. — État du pays à l'arrivée des hospodars. — Intrigues de la Russie. — Convention d'Ackerman. — Premiers essais de réforme. — Conséquences avantageuses de la paix d'Ackerman. — Origine des réglemens organiques. p. 130

CHAPITRE XI.

INTERRÈGNE (1828-1834)

- § 1. — *Guerre entre la Russie et la Porte. Traité d'Andrinople.* — Commencement des hostilités. — Adresse du divan de Valachie à l'empereur Nicolas. — Misères des Moldo-Valaques. — Paix d'Andrinople. p. 133
- § 2. — *Administration du général de Kisseleff. Promulgation des réglemens organiques.* — Reprise des travaux du comité du réglemen. — Le général Kisseleff président plénipotentiaire des divans de Valachie et de Moldavie. — Promulgation des réglemens organiques. — Leur analyse. — Résumé de l'administration du général Kisseleff. — Convention de Saint-Petersbourg. — Nomination des hospodars. p. 138

CHAPITRE XII.

RÈGNE D'ALEXANDRE GHICA ET COMMENCEMENTS DU RÉGNE DE MICHEL STOURDZA.

- § 1. — *Alexandre Ghica, hospodar de Valachie* (21 mai 1834 — 26 octobre 1842). — Avènement d'Alexandre Ghica. — Retraite des Russes. — État désastreux des finances. — Etablissement de la Société Philharmonique. — Tentatives du parti national. — Affranchissement des Tsiganes de l'Etat. — Opposition contre Alexandre Ghica. — Lutte entre l'hospodar et l'Assemblée générale. — Assemblée générale de 1837 et de 1838. — Révision du réglemen organique. — Persistance de l'opposition. — Jean Campineano. — Mouvement libéral de 1840. — Complot d'Ibraïla. — Disgrâce d'Alexandre Ghica. — Election de Georges Bibesco. p. 147
- § 2. — *Commencements du regne de Michel Stourdza (1834-1843).* p. 158

CHAPITRE XIII.

RÈGNE DE GEORGES BIBESCO. — SUITE DU RÉGNE DE MICHEL STOURDZA (1843-1848).

Avènement de Georges Bibesco. — Premiers actes. — Assemblées générales de 1843 et

de 1844. — Affaire Trandafiroff. — Fermeture de l'Assemblée générale. — Procès et condamnation des insurgés bulgares. — Affaires de Moldavie. — Vacance du siège métropolitain. — Question de l'union des deux Eglises. — Emancipation des Tsiganes de monastères. — Visite des deux hospodars au sultan à Routschouk. — Divorce et mariage de Bibesco. — Malaise croissant en Valachie. — Assemblée générale de 1846. — État d'esprits. — Premiers symptômes révolutionnaires. — Effet produit par la nouvelle de la révolution de février en France. — Situation des partis au commencement de 1848. — Mouvement en Moldavie. — Envoi de Tala'at efendi et du général Duhamel dans les principautés, en qualité de commissaire. — Révolution du 11 (25) juin. — Proclamation et acceptation de la constitution. — Abdication de Bibesco. p. 161

CHAPITRE XIV.

RÉVOLUTION DE 1848. — TRAITÉ DE BALTA-LIMAN

- § 1. — *Gouvernement provisoire* (25 juin — 4 août 1848). — Examen de la constitution de 1848. — Question des monastères des lieux saints. — Question de la propriété. — Question de l'affranchissement des Tsiganes. — Premiers actes. — Tentative de contre-révolution. — Journées des 11 et 12 juillet. — Premiers essais d'organisation. — Dissidences. — Entrée des Turcs. — Mission de Suleiman pacha. — Démission du gouvernement provisoire. — Nomination d'une lieutenante princière de troismembres. p. 176
- § 2. — *Lieutenante princière* (4 août — 25 septembre). — La lieutenante princière est reconnue officiellement par la Porte et par les puissances amies. — Modification et acceptation de la constitution par Suleiman pacha. — Envoi d'une députation à Constantinople. — Intrigues et menaces de la Russie. — Rappel de Suleiman pacha et son remplacement par Fuad efendi. — Arrivée de Fuad efendi et d'Omer pacha à Bucarest. — Déchéance de la lieutenante princière. p. 188
- § 3. — *Caimacamie* (25 septembre 1848. — 4er mai 1849). — Réaction. — Entrée des Russes. — Attitude menaçante de Maghiéro dans la petite Valachie. — Il consent à licencier son armée. — Traité de Balta-Liman. — Nomination de Barbo Stirbey (Valachie) et de Grégoire Ghica (Moldavie). — Appréciation de la révolution de 1848. p. 193

CHAPITRE XV^e ET DERNIER.

ANTIQUITES, MONUMENTS, MOEURS, COUTUMES, etc.

Antiquités et monuments. — Epoque dace : question des origines. — Epoque romaine : le pont de Trajan, la tour de Séverin, Caracalla, villes et voies romaines. — Epoque des domni : Campu-Lungu, église de Curtu-d'Argis, monastère de Niamtzo. — *Mœurs et coutumes.* — Habillemen, nourriture, et habitations des paysans. — Ameublement et ustensiles de ménage. — Instruments aratoires. — Caractère. — Fêtes et cérémonies religieuses : Noël, Pâques, l'Assomption, Fêtes de Saint-Basile et de Saint-Georges ; premier jour de mai. — Célébration des fiançailles et

du mariage. — Funérailles; culte des Mânes.
 — Superstitions, préjugés. — Jeux et danses
 populaires : la *hora*; la danse des *calusari*;
 la danse de la *ceinture*; instruments de mu-
 sique. — Airs et chants nationaux : ballades,
 doïnas, complaintes; leur caractère; expres-

sion du génie antique et du sentiment na-
 tional.

TABLE CHRONOLOGIQUE des voïvodes de Val-
 achie et de Moldavie depuis la fondation des
 deux principautés jusqu'à l'époque actuelle
 (1856) p. 215

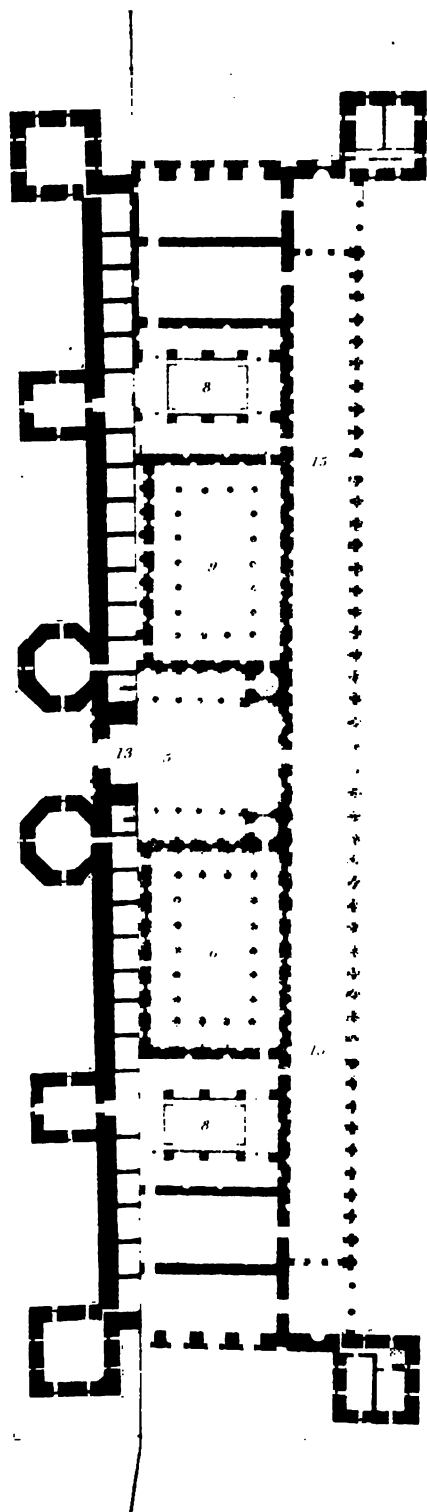


Rock in P. 6





Colosseum, Rome





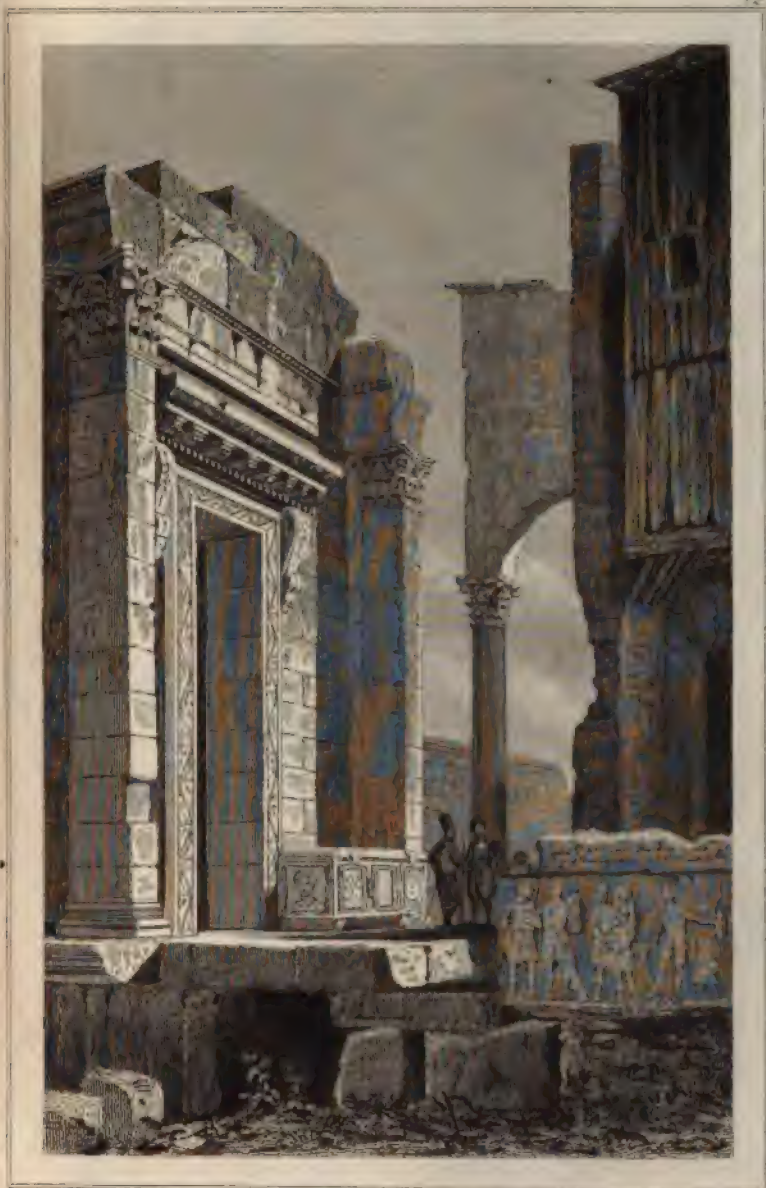
Arco di Traiano del Ponte Sublico a Roma



1



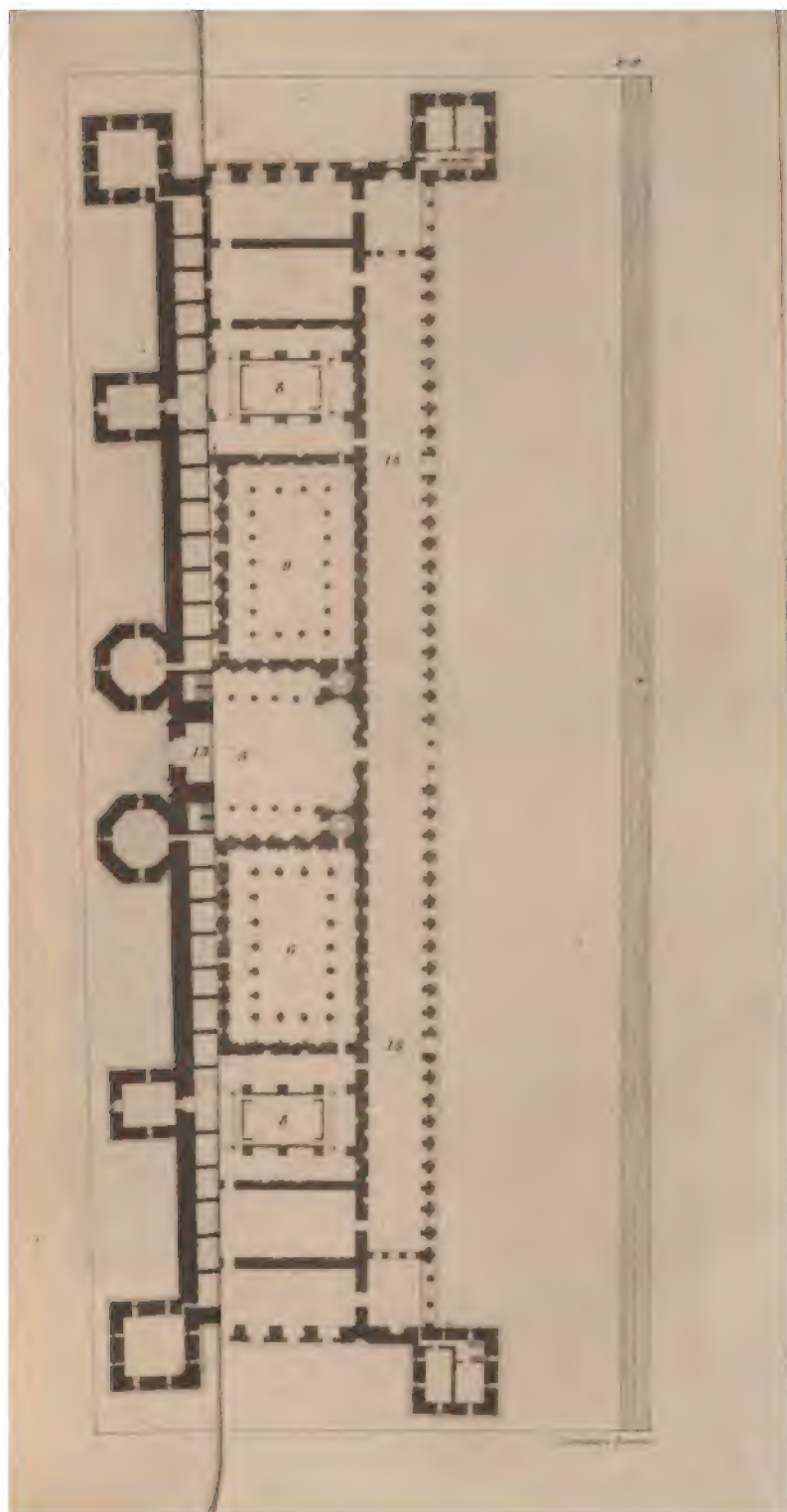
Temple of Bel
Babylon in Babylon



Temple d'Esculape

Entrée du temple d'Esculape au palais de Rindetien





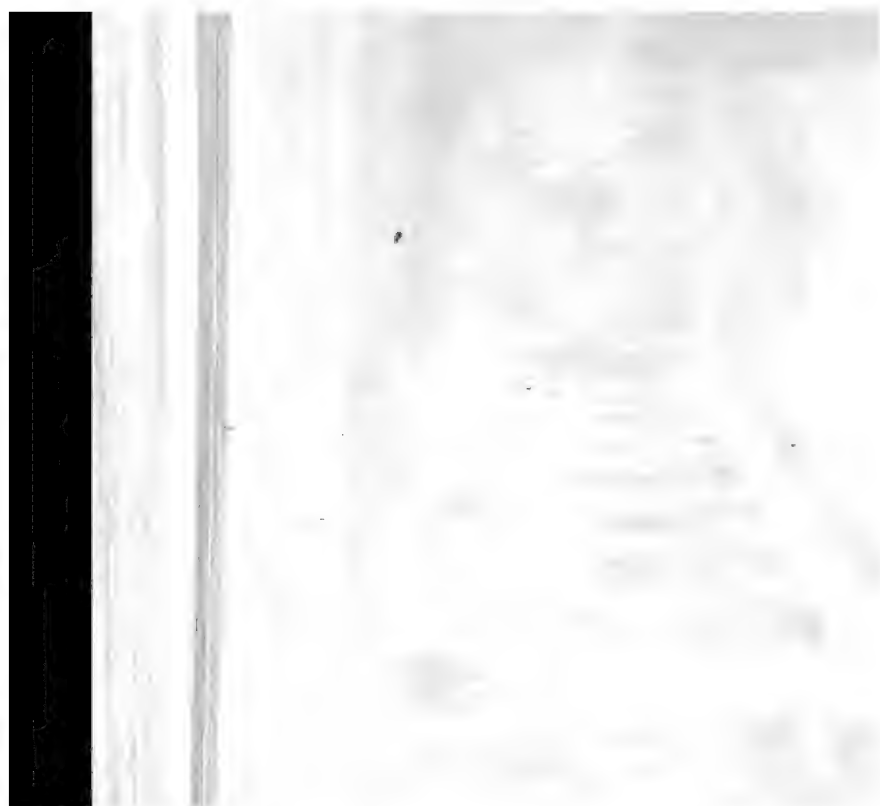


*Temple de Jupiter
à Spalato, Dalmatie*



CHAP. II. 1897

View of the interior of the Basilica of St. Stephen in Valmont.



DALMATIE



Temple d'Esculape

Entrée du temple d'Esculape au palais de Diocétien

DALMATIE





L'extérieur de la porte

Porte extérieure du palais de Despot Stjepan, à Zadar



Sancti Savae





Le Vladika, Evêque du Monténégro.





L. Gaudin

Monténégro



Maria grecque



Lemaire

Le Vladika, Evêque du Monténégro.





Eglise au Montenegro



Montenegrins





Salvador Chiriac del

Lemaitre Sculp

Eglise à Gălbănuș



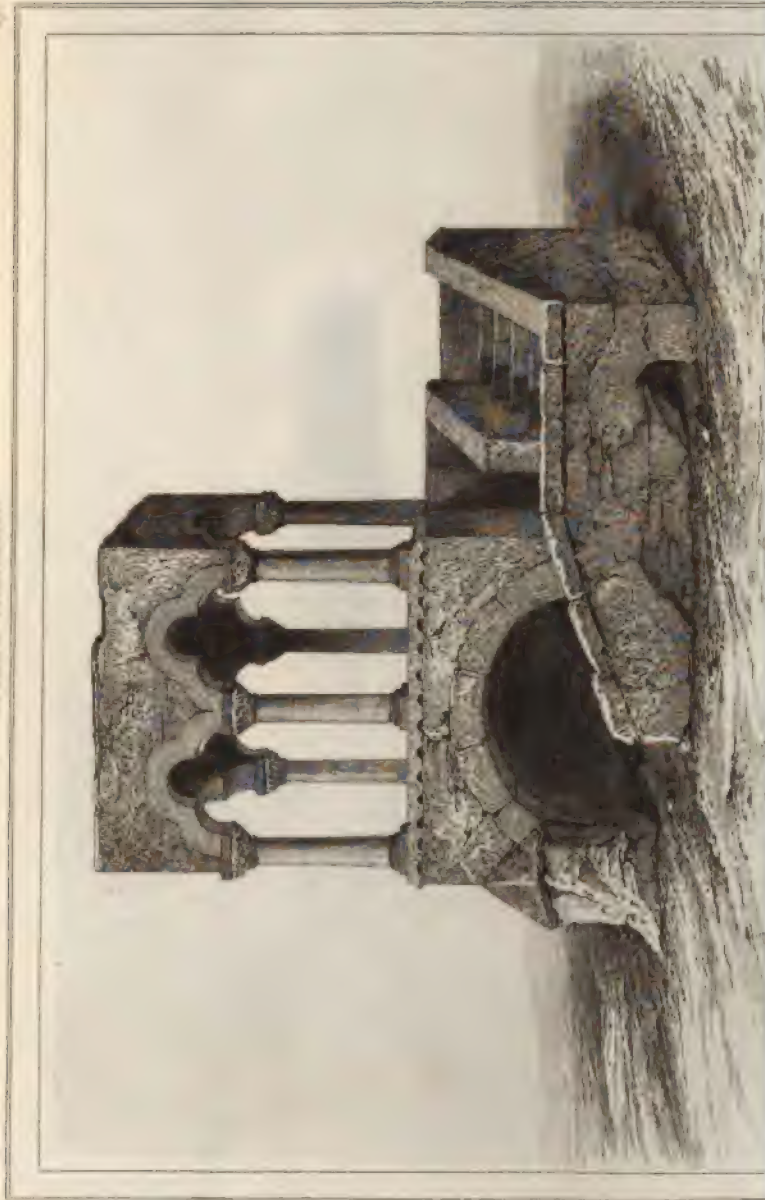


Rue à Villard

Château de Villard

Château de Villard

MOLDO-VALACHIE



MOLDO-VALACHIE.



Salvatore Ferrucini del.

L. maestro Scy.

Eglise à Galatz.

BULGARIE

33





Seaside, Oregon

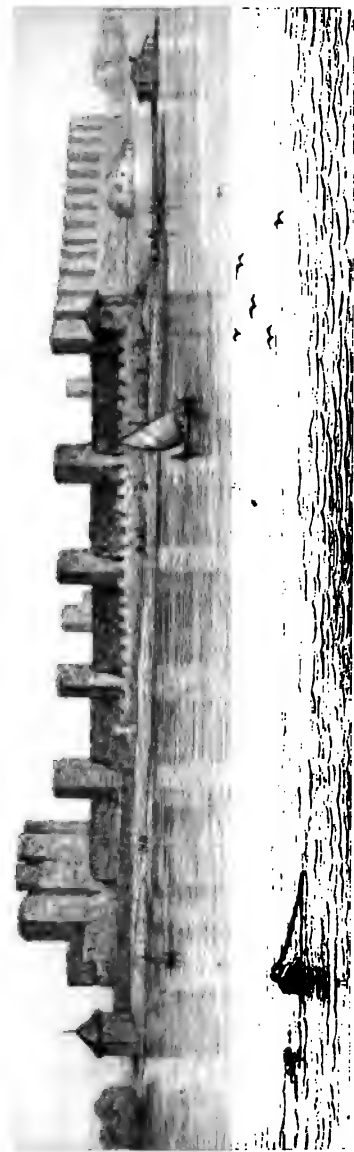
11.11.1911

Seaside, Oregon

1880



1880



1
2
3
4
5

BULGARIE

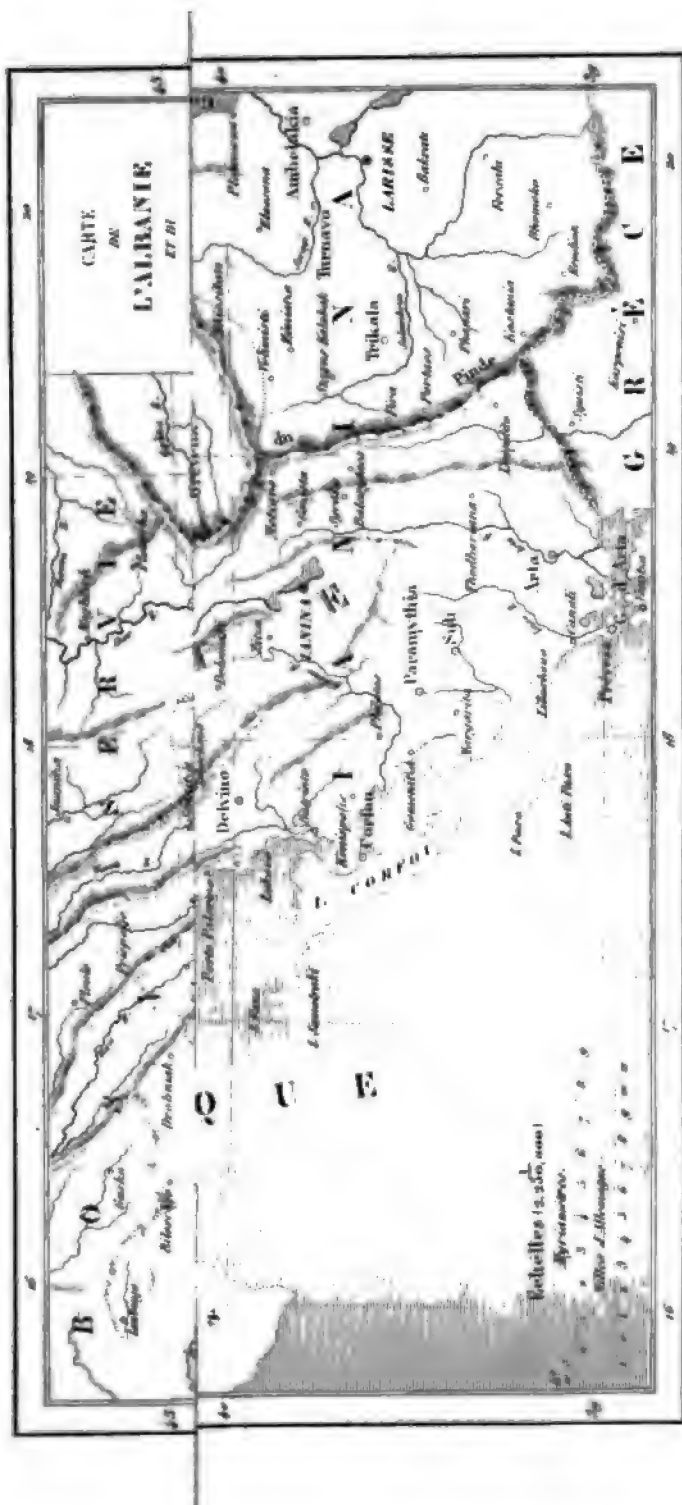
39



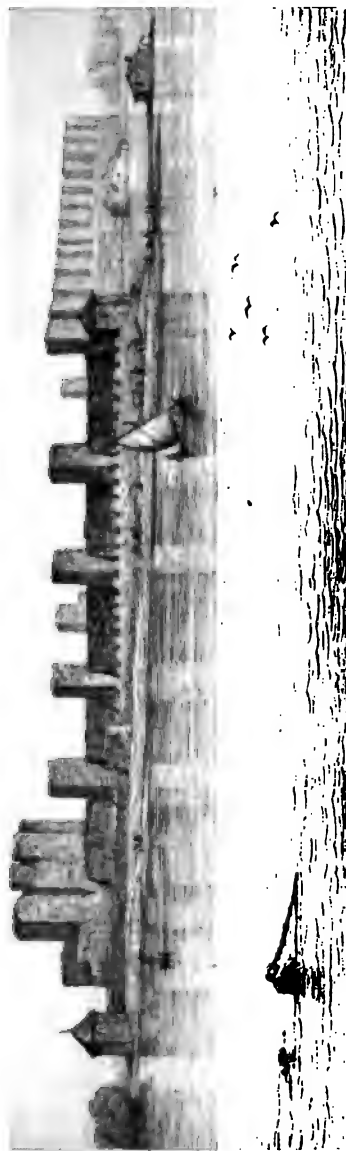


Il mare

1880





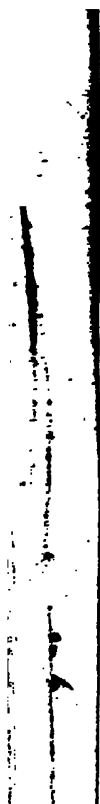


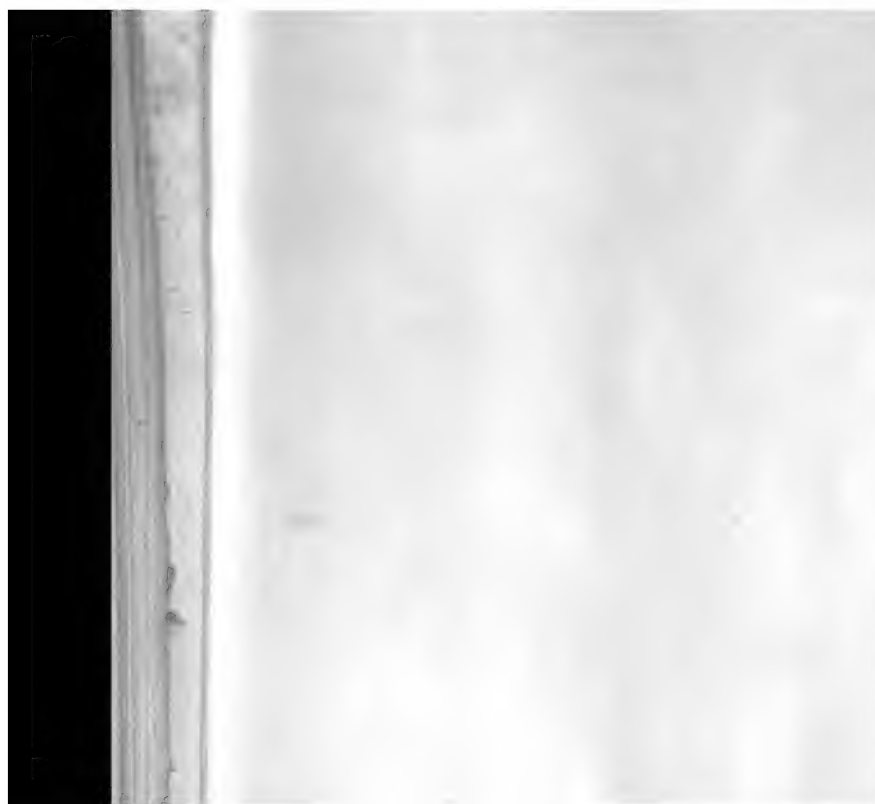
1. Pier at San Diego

2. Pier at San Diego









DR 10 .C49
Provinces danubiennes et rouma
Stanford University Libraries



3 6105 041 471 801

DR
10
C49

CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(650) 723-1493
gncirc@sulmail.stanford.edu
All books are subject to recall.

DATE DUE

JUN 8 2004
FEB 25 2004

